
UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

MISSIONS

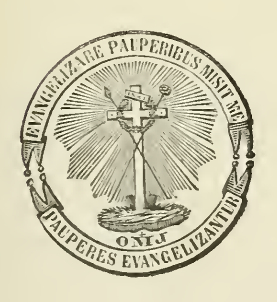
DE LA CONGRÉGATION

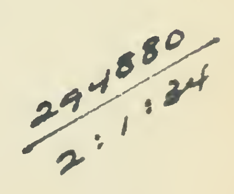
DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

N° 93. — Mars 1886





PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7

1886

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 93. — Mars 1886.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

RAPPORT DE Mgr GRANDIN AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Ce rapport, attendu depuis longtemps, résume en quelques pages les événements qui se sont passés dans nos missions du nord-ouest, en 1885. L'évêque de Saint-Albert, témoin oculaire ou auriculaire de bien des faits, esquisse d'une main rapide l'histoire de cette douloureuse période. Personne, mieux que lui, n'était à même de le faire. Bien des noms propres de lieux ou de personnes sont cités dans sa narration ; nous ne pouvons affirmer que tous ces noms aient été déchiffrés exactement par nous sur le manuscrit. Ces légères erreurs, si elles existent, ne sauraient nuire à l'intérêt du document.

Le voici en son entier :

Saint-Boniface, 17 octobre 1885.

« MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE GÉNÉRAL,

« Il y a longtemps que j'aurais dû vous adresser mon journal et le compte rendu des visites que je viens de faire dans mon diocèse ; mais depuis le 1er juin, je puis dire que je n'ai pas eu un instant de repos ; à peine ai-je pu suffire à ma correspondance ordinaire, j'attendais toujours un temps d'arrêt et de tranquillité pour faire ce travail. La tranquillité ! Je ne sais quand j'en pourrai jouir, ainsi que du repos ! Passant auprès de Mgr TACHÉ plus de temps que je n'avais prévu, j'en profite pour commencer ; je ne sais ni où ni quand je finirai ; enfin je ferai comme je pourrai. Si je ne réussis pas à faire quelque chose de bien, j'aurai au moins témoigné de ma bonne volonté.

« Vous avez su, mon très Révérend Père, par quelles épreuves nous avons passé au printemps dernier. Nous avons passé les mois d'avril et de mai dans un état d'angoisses et d'inquiétudes plus facile à comprendre qu'à décrire ; nous ne pouvions plus correspondre avec nos frères des missions tant soit peu éloignées ; nous en apprenions seulement des nouvelles contradictoires, par la renommée. Ces nouvelles, parfois, étaient si étranges et si effrayantes, que nous ne pouvions y ajouter foi. Le 19 avril cependant, nous ne pouvons plus douter qu'un ou plusieurs de nos Pères du district de Pitt aient été massacrés. Nous acquittons alors nos messes pour nos chers martyrs, sans savoir exactement quelles sont les victimes. Nous chantons d'abord un service solennel, puis un second, et nous tremblons d'être dans la nécessité d'en chanter d'autres. Nous ne doutons plus de la mort du P. FAFARD, nous savons, de plus, que d'autres ont été massacrés en même temps que lui. Est-ce le P. LEGOFF ? est-ce le P. MARCHAND ? sont-ce les deux ? c'est ce que nous ne

pouvons absolument pas savoir. Peut-être ceux que nous croyons morts, sont-ils prisonniers des rebelles, peut-être aussi tous les bruits qui courent sont-ils faux ; il faudrait aller sur place pour savoir la vérité. Je veux partir, on s'y oppose et on a raison ; je forme des plans et des projets que je change à chaque instant. Il me semble qu'avec des hommes choisis, je puis faire le voyage sans danger. Les Pères se récrient. Je vais, disent-ils, m'exposer sans raison, ils seront fort inquiets à mon sujet, la population de Saint-Albert et des environs est, elle aussi, fort excitée, elle subit des influences pernicieuses, et si je m'éloigne, on redoute les suites de mon absence. Je me rends d'autant plus facilement à tous ces raisonnements, que je sens que je suis, moi aussi, fort excité. Cependant, après l'arrivée des troupes canadiennes à Edmonton, il me semble que je puis facilement me rendre à Calgary, et, de là, par le chemin de fer et Qu'Appelle, à Batoche, Saint-Laurent de Grandin, au foyer de la révolte ; je connais nos métis et je sais qu'aucun d'eux, si montés qu'ils soient, ne voudrait me faire le moindre mal. Nos chers Pères, encore ici, me font une forte opposition. Je veux voir quelqu'un plus en état que nous de juger du danger ; je me rends donc le 3 mai auprès du général Strange, et je lui demande avis. Suivant lui, il n'y a pas de danger pour ma vie, mais les métis révoltés peuvent me faire prisonnier, et puis, lui aussi, redoute pour le pays l'effet de mon absence, et, pour cette raison, il s'y oppose absolument. Tous les jours nous apprenons de nouvelles défaites ; si elles sont confirmées, il ne doit plus y avoir de métis à Batoche et aux environs et plus guère de sauvages de la bande de Poundmaker. On annonce aussi que le P. André ou le P. Fourmond a été tué par accident ; nous ne doutons plus que le pauvre P. Marchand ne soit au nombre des morts, et nous regardons comme probable

que les PP. Legoff et Cochin ont subi le même sort. Des journaux que nous recevons de Calgary et d'ailleurs, nous font regarder cette rumeur comme trop fondée. Nous apprenons aussi que des affiliés de Riel sont venus porter l'agitation dans notre jeune colonie. Nos métis ont le bon esprit de nous écouter, mais les sauvages des environs nous inspirent quelque inquiétude : tout porte à croire qu'ils vont, eux aussi, se révolter. Déjà ceux de la Mission de Notre-Dame des Douleurs (*Peace Hill*) ont commencé à piller ; nos Pères ont pu les retenir, mais l'excitation est grande dans toutes les réserves. Les officiers canadiens français résidant à Edmonton, lèvent, à Saint-Albert, une espèce de garde nationale, chargée de protéger la colonie ; les FF. Boon et Boisgontier sont enrôlés parmi les volontaires ; cette nouvelle milice est sous les ordres du capitaine Des Georges, gentilhomme d'une famille des plus respectables de Lyon. Ces messieurs ont si bien su prendre nos métis et leur ont inspiré une telle confiance, que le capitaine Des Georges pouvait faire ce qu'il voulait de ses soldats ; ils parcouraient la colonie dans tous les sens, visitaient et surveillaient les réserves ; ils se portèrent même au secours de Mgr Faraud au lac La Biche. Nous eûmes donc lieu d'être satisfaits de notre milice.

« Cependant nous apprenons que les métis ont été battus à Batoche, que Riel est prisonnier, et nous en concluons que la guerre est finie ; que les sauvages révoltés vont, eux aussi, mettre bas les armes. Le P. Leduc est à peu près guéri de ses cruels rhumatismes qui, pendant cinq ou six semaines, l'ont fait beaucoup souffrir ; il a hâte de se rendre à Winnipeg, non seulement pour faire les achats pour nos diverses missions, mais aussi pour trouver les moyens de leur faire parvenir un secours d'autant plus important que presque tous nos Pères ont été dépouillés. Nous nous préparons donc à partir pour Cal-

gary tous les deux; lui continuera son voyage jusqu'à Winnipeg et Saint-Boniface, et moi je visiterai le district de Calgary, puis je me rendrai à Batoche par Qu'Appelle. Le 20 mai, tout était préparé pour le départ; le F. Landry avait attelé ses chevaux et chargé tous nos effets dans son gros wagon, nous prenions notre dîner pour partir, lorsqu'on vient m'annoncer la visite du capitaine Brisebois. Je me rends au salon où il m'attendait. « Je viens, « me dit-il, de la part du colonel Ouimet, vous prier de « retarder votre départ de huit ou dix jours; les sauvages « ici et aux environs nous donnent encore de l'inquiétude « et nous tiendrions à ne pas vous voir vous éloigner en « pareille circonstance. » Je ne crus pas devoir refuser à ces messieurs, on descendit ma valise de la voiture et le P. Leduc partit seul.

« Le lundi 1er juin, après avoir chanté un service solennel pour toutes les victimes de la guerre, je pars pour Edmonton d'abord; je m'y rends avec MM. les officiers venus au service. Le P. Supérieur m'y accompagne et nous allons demander l'hospitalité au P. Grandin. Le lendemain, nous prenons tous ensemble notre déjeuner chez le colonel Ouimet, puis je monte dans une voiture attelée de quatre bons chevaux : un cocher expérimenté, deux cavaliers bien armés sont à mes ordres. Je pars pour Calgary, monté comme je ne l'ai jamais été dans mes voyages. Il est vrai que je voyage cette fois *aux frais de Sa Majesté*. Il me faut cela pour me tirer des chemins par lesquels je dois passer : les nombreuses voitures qui les ont sillonnés depuis deux mois et les pluies que nous avons eues depuis quelques jours les ont rendus impraticables. Le soir, nous rencontrons un nombreux parti de voyageurs : ce sont des messieurs envoyés par le gouvernement pour régler les *scrips* des métis. Cette rencontre me fait bien plaisir; je n'ai qu'un regret, c'est qu'ils

n'aient pas reçu leur mission dix-huit mois plus tôt. S'il en eût été ainsi, nos métis n'auraient pas réclamé le secours du trop fameux Riel, celui-ci serait encore aux Etats-Unis, nous n'aurions point eu cette désastreuse guerre civile et nous n'aurions point à souffrir aujourd'hui de ses tristes conséquences. Nous campâmes ensemble, bien que l'heure ne fût pas encore arrivée, mais les nouvelles alors étaient attendues avec tant d'anxiété que, pour en avoir, nous nous arrêtions volontiers, si pressés que nous puissions être. Le 3, MM. les commissaires dormaient encore, j'avais dit la sainte messe, déjeuné, et nous partions. J'avais le cœur gros de douleur : les nouvelles que j'avais apprises ou plutôt que j'avais cru apprendre étaient si tristes! Il n'était pas encore certain que le P. Fourmond ne fût pas mort ; le P. Moulin avait reçu une balle dans la cuisse ; quelles seraient les conséquences de la blessure? On rapportait qu'un de nos Pères avait enterré dans la même fosse soixante et dix victimes de la guerre, qu'il y avait en outre un grand nombre de blessés, dont beaucoup devaient mourir. Tout plein de ces idées, j'arrive à midi à la ferme du gouvernement, transformée aujourd'hui en fort de guerre. Le capitaine Ethier et ses vingt-cinq hommes, tous bons catholiques, me reçoivent à genoux. J'aperçois parmi eux M. Beillevaire, venu de sa Mission pour me rencontrer ; lui aussi a eu de l'inquiétude, pendant qu'il était venu nous voir à Saint-Albert ; l'homme ennemi avait semé la zizanie parmi ses paroissiens et un certain nombre d'entre eux s'étaient levés pour se joindre aux rebelles. Ils ne tirèrent pas un coup de fusil, mais ils s'étaient compromis. La foi avec laquelle on me recevait, la vue de M. Beillevaire dans cette circonstance, toutes les tristes nouvelles qui, depuis la veille, me remplissaient l'esprit, firent sur moi une telle impression, que l'émotion

me gagna : après avoir touché la main à quelques braves soldats, j'allai me cacher dans l'intérieur de la maison ; j'aurais voulu dissimuler mes larmes, mais impossible, elles me trahissaient malgré moi. Le soir, à la Mission de Notre-Dame des Douleurs, je ne pus échapper à la même émotion. Ce sera maintenant une cérémonie obligée durant tout ce long voyage, chaque fois surtout que je vais revoir un de mes Frères. J'en ai honte, mais je n'y puis échapper. Le 4 juin, à midi, je vais dîner dans un autre fort, où je suis reçu par le capitaine Ostelle et ses hommes avec la même courtoisie et le même esprit de foi. Le lendemain, à la traverse de la rivière La Biche, je trouve le fort du capitaine Normandeau, et des soldats catholiques. toujours pleins de foi et de charité. Pendant que je dîne, le F. Landry arrive de Calgary et reçoit, lui aussi, la même hospitalité que moi.

« La pluie nous menace : je pars quand même, et je rencontre sur ma route au moins deux cents voitures du gouvernement, dont beaucoup étaient conduites par des métis que je connaissais. J'avais pris les devants afin de dire mon bréviaire ; je n'en dis pas long, je vous assure ; en effet, ces braves métis, me voyant, descendaient de voiture et me demandaient de les bénir ; ils demandaient aussi des nouvelles *de leurs gens* ou plutôt *de nos gens,* pour me servir de l'expression du pays. Je leur disais ce que je croyais savoir : on en a enterré soixante et dix dans la même fosse et, parmi les blessés, on assurait qu'un grand nombre devaient mourir. J'avais à peine achevé ma phrase qu'il me fallait disparaître pour cacher mon émotion. Mais à peine avais-je réussi à me remettre un peu que je rencontrais d'autres diocésains ; alors il n'y avait plus moyen, il fallait que ma douleur éclate. J'ai été ainsi, pendant tout mon voyage, d'une faiblesse et d'une sensibilité dont j'étais vraiment humilié. Quand la

voiture me rejoignit, je fus moins embarrassé, nous allions vite et je ne pouvais que saluer sans m'arrêter. La pluie nous força bientôt à camper, nous étions peut-être à 4 ou 5 milles du fort. Nous allions nous coucher quand deux cavaliers arrivèrent : c'étaient le capitaine Normandeau et un de ses hommes, qui venaient m'apporter du pain frais. Ce digne capitaine dut rentrer chez lui tout trempé, car la pluie ne cessa de tomber que le lendemain assez tard. Le soir de ce jour, samedi 6 juin, nous entrâmes dans la grande prairie, plaines immenses où nous ne trouvons plus aucun arbre. Vers cinq heures du soir, nous rencontrons une compagnie de soldats qui, sous la conduite du capitaine Dion, gardaient des voitures du gouvernement. Des chevaux s'étant échappés, ces voitures restaient stationnaires et les soldats aussi. Je crus devoir rester avec eux pour leur dire la sainte messe le lendemain. Ils s'en montrèrent très reconnaissants, plusieurs se confessèrent et communièrent. Je les fis lever dès cinq heures du matin, car je voulais me dédommager un peu du temps perdu la veille. Quand je quittai ces bons soldats, le capitaine me remit une aumône à laquelle presque tous avaient contribué. Je partis bien édifié et bien touché de la piété de ces bons Canadiens.

« Après quelques heures de marche, nous arrivâmes à la petite rivière de Bois-de-Flèche ; c'est d'ordinaire un ruisseau assez insignifiant, mais c'était alors un torrent débordé, qu'il était impossible de traverser. Nous dûmes attendre là toute la journée : de l'autre côté, un grand nombre de voitures étaient retenues comme nous, le soir il y en avait près de trois cents. Le lundi, 8, nous pûmes traverser dès le matin, et, le soir, sur les six heures, j'arrivais à Calgary, où je trouvai le cher P. Lacombe, le F. Foisy et M. l'abbé Fagny, aumônier du 9e. J'étais bien fatigué et j'avais bien besoin de repos. Le

lendemain, je reçus une lettre du pauvre P. MOULIN, une autre du P. BIGONESSE ; je pus voir aussi une lettre du P. ANDRÉ. Ces lettres me firent du bien. Le P. MOULIN encore bien faible, me disait cependant que sa plaie était belle et en bonne voie de guérison ; je pouvais comprendre par ces lettres, que le P. FOURMOND vivait encore ainsi que le P. COCHIN. Je devais aller voir nos Pères de Mac-Leod et des Pieds-Noirs, mais une foule de petites rivières qui descendent des montagnes étaient tellement gonflées, qu'il n'était pas possible de les traverser ; les Pères, avertis par une dépêche de mon arrivée, ne pouvaient pas plus que moi traverser les rivières de leur voisinage sans s'exposer ; tout ce que nous pûmes faire, ce fut de nous rendre à l'école industrielle où étaient le P. CLAUDE et le F. LITTLE. Nous ne fîmes pas ce voyage sans difficulté à cause de deux petites rivières qu'il nous fallut traverser. Le P. DOUCET, grâce au chemin de fer, put venir me rejoindre ; il chanta la grand'messe le dimanche 14 ; deux officiers l'assistaient en qualités d'acolytes ; c'étaient, m'a-t-on dit, des élèves de l'Université Laval. Le 17, j'eus la consolation d'ordonner diacre le cher F. FOISY ; j'étais assisté, pendant cette cérémonie, par les PP. LACOMBE et DOUCET ; mais j'avais d'autres assistants qui méritent d'être signalés. Je ne puis nommer que le major Dugal qui faisait l'office de porte-crosse, — cette crosse était l'ouvrage du F. FOISY, — les porte-livre et bougeoir étaient deux officiers dont j'ignore les noms. Le colonel Amyot et un certain nombre d'officiers et de soldats étaient au lutrin ; ils chantèrent les litanies et plusieurs beaux morceaux.

« Le 18, le P. LACOMBE et moi partions pour Régina. Arrivés à Gleichen, c'était l'heure du souper. M. l'abbé Fagny, le colonel Evanturel, plusieurs officiers du 9e nous attendaient et nous firent partager avec eux un

excellent souper et même nous donnèrent des provisions pour le lendemain. C'est la dernière fois que je me trouve en rapport avec ces braves du 9ᵉ. Les simples soldats sont dignes de leurs officiers : je les ai vus à Calgary travailler pour aider au P. LACOMBE à transporter son église d'une place dans une autre et lui épargner ainsi bien des frais ; à Mac-Leod, le P. VANTIGHEM a aussi reçu des secours considérables pour la construction de sa maison et de sa chapelle. Tous les missionnaires du diocèse de Saint-Albert qui ont été en rapport avec les officiers et soldats du 9ᵉ et du 65ᵉ, en conservent un excellent souvenir ; ces messieurs ont fait partout honneur à leur nation et à leur bataillon. Si tous les étrangers qui nous viennent leur ressemblaient, nous n'aurions pas tant lieu de redouter le commerce des sauvages avec les blancs. Je dois pourtant dire que le bon P. DOUCET conserve une dent contre certains soldats. Ce cher Père avait un excellent petit cheval qu'il montait à peu près tous les jours pour se rendre d'une réserve dans une autre. Son petit *noir* était commode, doux, courageux dans les mauvais pas, connaissait tous les chemins, par les nuits les plus obscures, par la poudrerie la plus forte ; son maître s'en rapportait à lui et toujours le petit *noir* le reconduisait au logis. Quand il vient prendre le chemin de fer à Gleichen pour venir me voir à Calgary, il y laisse son petit *noir* en liberté. Pendant les quelques semaines que je serai absent, mon *noir* va s'engraisser, pensait-il. Il comptait sans les soldats, dont quelques-uns évidemment, ne se sont pas défaits de l'esprit écolier en endossant la cuirasse. Une course à cheval leur fait plaisir, le petit *noir* est à leur portée, ils en profitent, trop largement peut-être. Le P. DOUCET, au retour du P. LACOMBE, peut, lui aussi, retourner à sa mission, il va chercher son bon petit *noir ;* à peine s'il le reconnaît : il n'a plus que les os et la peau, et il aurait besoin d'une béquille pour

marcher. Jugez de la peine du propriétaire. Voir en tel état un si fidèle serviteur! Il se constitue son infirmier, le panse et le soigne avec beaucoup de charité et, quand la pauvre bête peut marcher, il la conduit lui-même avec beaucoup de ménagement, en pension, s'il vous plaît, *à l'école industrielle;* le Frère fermier la veillera consciencieusement, c'est-à-dire la laissera jouir de sa liberté dans la belle plaine de High-River. Aujourd'hui le brave petit *noir* est gras, dit-on, mais il a un genou plus gros que l'autre et, d'après toute probabilité, ne marchera plus si bien qu'autrefois. C'est bien pénible pour le P. DOUCET, et pour comble de malheur, ses Frères le plaisantent et ne semblent pas compatir à ses peines; ils rient, et il est bien obligé de rire lui aussi.

« J'oubliais presque que nous étions en chemin de fer; je continue donc mon voyage. Il y avait peut-être une heure que nous étions partis de Gleichen quand on me remit la dépêche suivante, venant de Régina :

« To his Lordship Bishop GRANDIN, au train 12.

« His Honour Lieutenant Governor wishes me to in-
« form you that his carriage will be at the station to
« take you and Father Lacombe, to the Government
« house.

« *Signé :* P. O. BOURGET. »

« C'était vraiment aimable de la part de Son Honneur. Cependant ces offres obligeantes nous gênaient : il nous en coûtait d'aller à onze heures du soir demander l'hospitalité à un personnage de ce rang, avec la prévision surtout de ne pouvoir repartir que deux jours après. Nous acceptâmes cependant. Il était près de minuit quand nous arrivâmes, et Son Honneur eut la bonté de nous servir lui-même à souper. Le lendemain, samedi, un domestique m'apporta une lettre du P. LEDUC. J'apprenais par cette lettre que ce

cher Père était parti de Winnipeg la veille au matin et que, par conséquent, il devait être arrivé à Régina quelques heures après nous. Nous avions, en effet, à peine fini de déjeuner, que le P. Leduc arrivait. Nous voilà donc trois au lieu de deux, pour partager l'hospitalité de Son Honneur. M. le gouverneur et sa dame ont la bonté de nous mettre tout à fait à l'aise : nous avons chevaux et voiture à notre service ; nous en profitons pour faire des commissions et des visites. Il y a une visite que nous aimerions surtout à faire : c'est celle des prisonniers de guerre qui, depuis quelques jours, sont arrivés de Prince-Albert en grand nombre, et que Riel avait précédés. Malheureusement, la prison était sous l'autorité militaire et il était défendu au capitaine en charge de laisser les prisonniers communiquer avec qui que ce fût, avant que les avocats de la Couronne les eussent interrogés. Nous ne pûmes donc pas même leur dire la sainte messe le lendemain ; ils étaient en cellules séparées, et il n'était pas possible de les faire assister au saint Sacrifice sans les faire sortir de leurs cellules et les mettre à portée de communiquer entre eux. On nous fit ce double refus avec toute la politesse possible, nous y fûmes cependant sensibles. Le cher P. Lacombe aurait voulu insister, envoyer un télégramme à Ottawa. Je n'y consentis pas, car, en réalité, les prisonniers n'étaient plus sous ma juridiction, puis, tout en désirant les voir, j'en avais peur ; je redoutais de leur part des demandes embarrassantes, et surtout j'avais peur d'être trahi par ma sensibilité, en voyant ces pauvres gens, dont la plupart ne sont coupables que d'avoir suivi de mauvais conseils ; eux que, jusqu'alors, j'avais connus comme d'excellents chrétiens, les voir prisonniers, les chaînes aux pieds ! J'allais éclater, et peut-être aussi quelques-uns d'entre eux, et qui sait comment tout cela eût été compris ?

« Nous restâmes à Régina jusqu'au dimanche soir, 21 juin ; nous pûmes alors profiter du chemin de fer et nous rendre à la station de Qu'Appelle, où nous attendait le bon P. HUGONARD. Nous passâmes la nuit à cette place; j'y vis de *nos gens* de Batoche et de Saint-Laurent, et pour la première fois, je recueillis des détails sur la guerre, sur la révolte, la conduite du pauvre Riel, son apostasie, et l'apostasie extérieure de presque tous les catholiques du district de Saint-Laurent. Je dis apostasie extérieure, car je ne crois pas, qu'à part Riel, il y en eut dix qui comprissent la portée de leur démarche. C'est surtout en apprenant ces tristes nouvelles que j'ai *braillé*, disent les métis ; mais qui donc à ma place n'eût été désolé ? Désormais, nous rencontrerons de nos pauvres vaincus, réduits à la dernière misère, humiliés de leur folie, de leur apostasie qu'ils comprennent mieux aujourd'hui ; ils s'en vont : les uns au Manitoba, où ils ont des parents qui pourront les assister ; les autres, aux Etats-Unis, où ils souffriront peut-être plus que dans leur propre pays, tout ravagé qu'il est ; mais ils ne sont point rassurés, ils savent que plusieurs ont été pris et conduits en prison, lorsqu'ils croyaient que tout était fini et oublié ; ils craignent donc pour eux-mêmes et ils se sauvent. Quand ils nous rencontrent, ils se gardent bien de se faire connaître ; si, de loin, ils nous aperçoivent, ils se détournent de leur chemin. Pauvres gens ! autrefois pour nous rencontrer, ils auraient allongé leur route !

Mais rendons-nous à Qu'Appelle, où le bon P. LEBRET nous attend avec une certaine impatience. Nous visitons en passant l'école industrielle. Je suis charmé de la voir en plein succès, ce qui me console de notre insuccès à nous chez nos malheureux Pieds-Noirs. Nous voyons l'ancienne mission toute renouvelée ; enfin nous voyons des frères qui nous reçoivent en frères, c'est tout dire.

Nous pleurons, ce qui est pour moi une rubrique à observer ; nous nous consolons et nous nous réjouissons ensemble. Le P. Lacombe s'occupe surtout de l'école, c'est pour cela qu'il est venu. Le mardi, 23 juin, je chante un service solennel pour le repos des âmes de nos chers martyrs. Toute la population de Qu'Appelle, sans oublier les petits sauvageons de l'école qui, sous la conduite des religieuses et du P. Hugonard, s'acquittent du chant, se joint à nous dans cette circonstance. Le P. Lacombe part le jour même pour Calgary, et le P. Leduc et moi remettons notre départ au lendemain matin.

« Désormais nous n'aurons plus l'avantage du chemin de fer ; nous y perdrons en vitesse et en économie, l'administration se montrant pour nous vraiment généreuse et nous accordant souvent demi-passage, souvent passage complet, avec une bienveillance dont je suis on ne peut plus reconnaissant : envers l'administration d'abord, et ensuite envers Mgr Taché, qui a contribué pour beaucoup à nous obtenir ces faveurs. C'est un métis de Saint-Laurent qui va nous conduire jusqu'à Batoche et à Prince-Albert. Je dois vous faire connaître un peu ce bon Patrice Fleury ; il est un de ceux qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal ; dans plusieurs circonstances, il a résisté en face *aux meneurs*. C'est grâce à son énergie et à sa fermeté que l'établissement de Saint-Laurent n'a pas été détruit. Dans une circonstance, le pauvre P. Fourmond haranguait ses pauvres paroissiens frappés de vertige : « Maintenant, leur disait-il, on désigne « notre sainte Mère l'Eglise sous le titre de *vieille Romaine*, « on croit nous humilier et humilier l'Eglise. L'Eglise « romaine est, en effet, bien vieille et vieillira autant « que le monde ; soyons fiers de cette glorieuse Mère et « de nos ancêtres, et crions tous ensemble : *Vive la « vieille Romaine !* » Le cri du pauvre P. Fourmond n'eut

qu'un faible écho ; un bon Bas-Breton nommé Riguidel, ainsi que sa jeune épouse, femme métisse, se mit à crier avec force et enthousiasme avec notre Patrice : *Vive la vieille Romaine!* D'autres crièrent aussi, mais timidement : ils craignaient Riel, ils se craignaient entre eux. Beaucoup de ces pauvres métis de Saint-Laurent et du district ont reçu une éducation religieuse fort incomplète ; ils étaient autrefois ce que nous appelions alors des *hivernants*, ils menaient une vie tout à fait nomade, poursuivaient le buffalo et les animaux à fourrures, allaient au printemps vendre à Saint-Boniface leurs nombreuses pelleteries, voyaient alors le prêtre, recevaient aussi, parfois, sa visite dans leurs hivernements, mais ne le voyant qu'en passant ils ne pouvaient être instruits que fort superficiellement. On me parlait d'un pauvre simple à qui on avait dit que désormais il fallait mettre le Pape de côté. « Mon Dieu ! disait-« il, je crois bien que le Pape est un brave homme, mais « nous ne l'avons jamais vu, il n'est jamais venu nous « voir et il demeure trop loin pour que nous allions le « voir. » Conclusion : nous pouvons donc nous passer de lui. Notre madhi, tout fou que je le suppose, parlait de nous avec plus de ménagement que du Pape. Dans son oratoire, outre la croix et différents tableaux pieux, il avait affiché une lettre qu'il avait reçue autrefois de Mgr Bourget, une bénédiction spéciale pour les métis que j'avais prononcée l'automne précédent et qu'il avait écrite et m'avait fait signer, et c'est au moyen de ces démonstrations, de ses prières et de ses jeûnes, qu'il faisait illusion à ses compatriotes. Avec le temps, plusieurs, cependant, devenaient inquiets, voyant surtout que les prêtres ne voulaient plus les admettre aux sacrements. On m'a parlé d'un pauvre fou ou plutôt d'un pauvre ignorant qui se lamentait ainsi : « Que c'est donc pénible ! moi qui n'entreprends

« jamais un voyage sans me confesser, il faut maintenant « que, sans m'être confessé, j'aille me battre et peut-être « me faire tuer ! » ce qui, en effet, lui arriva. Le prophète comprit alors qu'il se passerait plus facilement du Pape que de confession ; lui qui, sans cesse, avait des communications avec l'Esprit-Saint, pouvait bien remettre les péchés ; c'est ce qu'il entreprit. Notre simple, après s'être confessé à l'*illuminé,* disait lui-même : « Bien que j'aie reçu l'ab« solution et la pénitence du prophète, ça ne me rassure « point comme l'absolution que je recevais du prêtre. »

« Vous voyez, bien aimé Père, que je me suis un peu écarté du chemin, je croyais sans doute être campé, et dans ces haltes on conte des histoires. Nous allons vite cependant, nous avons deux bons chevaux et un wagon qui a fait ses preuves, en servant de rempart à une famille contre les balles ; le bon Patrice avait abrité son monde dans un bas-fond, et, au-dessus, avait élevé une barricade de tout ce qu'il avait pu rencontrer ; le wagon en était la principale pièce. Bien qu'assez endommagé par les mitrail. leuses, il n'avait rien perdu de sa solidité ; aussi allions-nous bon train, et le lundi, 29 juin, malgré plusieurs contre-temps inévitables, nous arrivions dans la colonie. Nous longions la rive droite de la Saskachewan, branche sud : c'est la partie de la colonie qui a le plus souffert. Toutes les jolies maisons et les beaux champs que les RR. PP. Soullier et Tabaret avaient admirés deux ans auparavant avaient disparu ; presque toutes les maisons, les plus belles du moins, étaient réduites en cendres, les autres avaient été dépouillées de leur mobilier, à plus forte raison, celles qui avaient été brûlées ; les champs étaient en friche, les pauvres gens que nous rencontrions étaient dans la consternation. Il n'est pas nécessaire d'être sensible à l'excès pour verser des larmes en constatant de tels désastres.

« Bientôt nous pûmes embrasser le P. Moulin qui, malgré la balle qui est venue se loger dans sa cuisse et n'a pas voulu en sortir, est relativement bien ; il ne boîte pas, mais il est faible, affaissé, vieilli de dix ans. Le P. André est venu à notre rencontre, de Prince-Albert, où il a pu être éloigné du feu et des dangers qu'il eût courus plus que tout autre, mais où il n'a pas évité l'inquiétude, d'autant plus qu'il ne pouvait, comme nous à Saint-Albert, rien savoir des événements : en effet, il ne pouvait plus recevoir de journaux. Le P. Lecoq, qui, à son poste du Cumberland, ignorait les hauts faits de notre civilisation, était venu par la première occasion afin de remplacer le P. André, délégué au Chapitre général. Il dut apprendre bien des choses à la fois : la guerre civile et ses suites, l'ajournement du Chapitre, etc. ; lui aussi se trouvait à la Mission de Saint-Antoine de Padoue (Batoche), et comme il n'y avait à la Mission que du *bacon*, lard plus ou moins rance, et du pain, il était allé, avec un fusil d'emprunt, faire un tour de chasse ; il en revint bientôt avec quelques canards. Les affaires forcèrent le P. Leduc à partir pour Saint-Laurent et Prince-Albert, même avant de dîner. Pour moi, j'ai ici une mission assez importante à faire. Je commence par visiter l'église où tant de profanations ont été commises par le prétendu prophète ; j'ai transporté le très Saint-Sacrement dans la chapelle intérieure, et le rez-de-chaussée de la maison des Pères va servir d'église pendant la semaine. Le reste de la journée se passe à recevoir des visites. Je me suis aguerri aux peines et aux tristesses, j'entends des récits bien émouvants sans m'émouvoir, je suis presque content de moi. Dès le lendemain, j'ouvre une espèce de retraite pendant laquelle j'insiste sur les vérités niées par le malheureux apostat, je rédige un acte de foi et d'amende honorable que je récite tous les jours à la bé-

nédiction du très Saint-Sacrement avec des prières de réparation.

« En dehors de là, je confesse tout le temps. Ces pauvres gens n'ont pas fait leurs pâques ; on avait jugé bon, et je crois avec raison, de les tenir éloignés des sacrements jusqu'à mon arrivée : je fus donc constamment très occupé. Cela ne nous empêcha pas, le lendemain de notre arrivée, d'aller dîner chez M. Xavier le Tendre, dit Batoche, excellent et riche métis qu'on pourrait appeler le seigneur de l'endroit. Il est, aujourd'hui, pauvre comme tous les habitants de la place ; n'ayant pu empêcher les folies de ses compatriotes, il s'était éloigné pour ne pas paraître s'associer à leur révolte. Son beau magasin tomba entre les mains des révoltés, sa magnifique maison, la plus belle de tout le pays, servit de forteresse, tantôt aux rebelles, tantôt aux soldats du gouvernement. Elle n'a pas rendu ces services sans souffrir ; elle est littéralement criblée de balles. C'est d'une fenêtre de cette maison que le capitaine French dirigeait le feu, c'est là qu'une balle vint le frapper à mort. J'ai vu le trou qu'elle avait fait dans une cloison après lui avoir traversé la poitrine ou la tête, j'ai vu le plancher encore taché de son sang ; le corps de la maison est encore solide, mais les portes et les fenêtres, les cloisons, les parquets, tout est complètement endommagé. Son riche mobilier a disparu ; il ne pouvait pas nous procurer à chacun un couteau et une fourchette pour dîner, à chacun une chaise pour s'asseoir, dans cette maison où il y avait autrefois un luxe vraiment surprenant. Ce bon Xavier Batoche m'assure avoir perdu pour au moins 40 000 piastres. Il avait, outre sa maison et son mobilier, plusieurs riches magasins et quantité de fourrures à différentes places : il a tout perdu. Sa résignation m'édifiait : « Ce qui « me donne du courage, me disait-il, c'est que l'église

« et la maison des Pères sont encore debout ; si, comme « tant d'autres maisons, elles avaient disparu, j'aban- « donnerais la place à tout jamais, et bien d'autres en « eussent fait autant. L'église et le presbytère se trou- « vaient situés entre les métis et le général Middleton ; plus d'une fois le général a voulu les réduire en cendres, ce qui eut mis le pauvre P. MOULIN au désespoir. « Mais « vous n'y perdrez rien, lui disait le général, le gou- « vernement vous tiendra compte de tout. » Le Père aimait mieux son église et son presbytère que de l'argent; l'un et l'autre ne sont point encore payés. Le cher P. ANDRÉ m'a fait contracter là une dette assez considérable, et il serait bien embarrassé si je l'obligeais à payer seulement les intérêts. Le P. MOULIN, sans doute, y voyait *plus loin que son nez;* si on eût détruit son établissement, supposé que le gouvernement lui en eût tenu compte, on lui aurait donné de l'argent et non un établissement équivalent, et dans l'état de pauvreté où je suis réduit, j'aurais peut-être commencé par payer la dette qui pèse sur moi et m'écrase : un *tel poids augmente mon asthme.* Il y a bien des accusations qui pèsent sur le général aujourd'hui : on lui fait porter la responsabilité du pillage, vraiment déshonorant, auquel se sont livrés les soldats sur les pauvres vaincus, qui s'étaient rendus après s'être battus avec un courage qui eût été vraiment admirable si la cause eût été tout autre. Ces pauvres révoltés croyaient défendre leurs femmes et leurs enfants qu'on leur assurait devoir être massacrés ; ils manquaient de munitions et de vivres, ils en étaient réduits à se servir de clous et de petites pierres en guise de balles. De tels révoltés, peu redoutables, auraient dû, il me semble, être traités avec une certaine générosité par le vainqueur.

« Je n'ai point mission de justifier le général Middleton ; je ne connais les faits que par ce qu'on m'a raconté ; il est

certain que le général a été très bon pour nos Pères, pour nos religieuses, les Fidèles Compagnes de Jésus, prisonnières de Riel avec les PP. Fourmond, Moulin, Végreville et Touze; il a fait acte de condescendance en consentant à ne pas brûler l'église et le presbytère de Batoche, qui étaient pour lui un véritable obstacle, et ses soldats et plusieurs de ses officiers ne pouvaient, assure-t-on, lui pardonner cet acte de générosité envers des prêtres français que l'on supposait, avec raison, attachés aux métis, et envers des *nonnes catholiques*. On dit aujourd'hui que le général et ses officiers ont laissé faire; s'ils ont maintenu les soldats dans une certaine retenue, c'était, dit-on, pour leur donner, à eux, le temps de faire leur coup. Je n'en sais rien ; j'aime mieux croire le bien que de croire le mal : les Pères m'ont dit, à moi, que le général et les officiers leur avaient paru bien modérés, le P. Fourmond m'a assuré que de pauvres femmes métisses comparaient le général à un père de famille contraint de châtier ses enfants en état de révolte ; il châtiait, mais en ménageant le plus possible. J'ai écrit au général pour le remercier de sa bonté pour nos missionnaires, de sa générosité personnelle envers les vaincus, car je croyais ce qu'on m'avait dit et je désire que ce qu'on m'avait dit soit la vérité. Je regrette que quelques soldats aient déshonoré leur uniforme par un pillage si peu justifiable, et cela d'autant plus que je me suis trouvé en rapport, ainsi que tous nos Pères, avec bon nombre d'officiers et soldats qui me semblaient vraiment dignes et honorables ; les fautes de quelques-uns retombent sur tout un corps, c'est bien regrettable.

« Peu de temps avant mon arrivée à Batoche, le P. Moulin avait dû s'absenter ; il avait, bien entendu, fermé sa porte à clé, mais ses châssis peuvent s'ouvrir du dehors, si on ne prend certaines précautions en de-

dans ; des soldats s'introduisirent donc dans la maison, s'emparèrent du fusil du P. Lecoq, du sac aux malades du P. Moulin, contenant tout ce qui est nécessaire pour administrer les sacrements, et d'une foule d'autres objets plus ou moins précieux. Un officier vint à la maison pendant que j'étais là ; le P. Moulin lui fit part de ce qui lui était arrivé, l'officier en prit note, et quelques jours après le fusil et divers objets avec une petite somme d'argent étaient restitués au P. Moulin. J'ignore si les réclamations d'autres habitants qui se plaignaient comme lui de spoliatious de ce genre ont eu le même succès.

« Tout en donnant la retraite aux métis, j'ai l'avantage de voir les Pères des environs : le P. Fourmond, le P. Touze viennent me voir ; un certain nombre de leurs paroissiens peuvent aussi prendre part à la retraite. Le vendredi, 3 juillet, nous chantons un service pour toutes les victimes de la guerre et allons faire l'absoute au cimetière ; c'est à partir de ce jour, surtout, que le travail des confessions commença. Le dimanche suivant fut pour moi une forte journée : après avoir confessé jusque vers dix heures, je commençai nos cérémonies par une nouvelle bénédiction de l'église, je chantai la messe aussi pontificalement que possible, je distribuai la sainte communion à un grand nombre de fidèles, prêchai longuement, puis, après le dîner, je partis, en compagnie du P. Touze et de quelques-uns de ses paroissiens, pour la Mission du Sacré-Cœur, au lac Canard. Toute la population m'y attend ; je donne la bénédiction du Saint-Sacrement, assisté par les PP. Touze et Fourmond ; et je suis bien surpris, en me tournant vers les fidèles pour faire mon instruction, de voir là le P. Leduc. L'instruction finie, les confessions commencent immédiatement. Le P. Leduc peut, de son côté, en entendre un certain nombre, et le lendemain, il part de nouveau pour Prince-Albert. Le

P. Fourmond part aussi pour Saint-Laurent, et le mardi, 7 juillet, je termine ma visite par une communion à peu près générale et la confirmation de quinze à vingt personnes ; puis, je me rends de suite à Saint-Laurent de Grandin, où je passerai encore moins de temps qu'au lac Canard. Les Pères ont dû, eux aussi, entendre des confessions. Le lendemain, grand'messe chantée par un des Pères, nombreuses communions, autant de confirmations qu'au lac Canard ; je prêche encore longuement. Notre cérémonie était terminée, lorsque nous sommes agréablement surpris par l'arrivée du P. Paquette ; il est revêtu d'un grand caoutchouc, ce qui me surprend d'autant plus qu'il fait chaud et qu'il ne pleut pas. C'est une ruse du pauvre Père pour cacher sa soutane en lambeaux. Il vient de l'île à la Crosse après s'être arrêté un jour ou deux à sa Mission de Notre-Dame de Pontmain.

« Le P. Paquette a, lui aussi, ses aventures. Ayant eu connaissance des projets des révoltés sur le Fort Carlton, il en aurait prévenu le colonel. Rentré dans sa Mission, il y fut suivi par un certain nombre de métis qui, ne voulant pas prendre part à la révolte, se réfugièrent près de lui. Les femmes et les enfants étaient campés près de la chapelle, les hommes chassaient pour faire vivre les familles et se cachaient autant que possible, craignant que les révoltés ne vinssent les contraindre à prendre les armes. Il paraît qu'en effet les métis qui avaient pris les armes étaient assez montés contre ceux qui s'étaient enfuis. Riel les condamnait à mort, mais aucun n'a été exécuté. Pour échapper à la mort, les condamnés promettaient de se soumettre à tout. A tort ou à raison, les réfugiés de Pontmain craignaient le même sort et ils avertirent le P. Paquette qu'il n'échapperait pas à la vengeance du madhi, qui le soupçonnait de lui avoir fait manquer son coup à Carlton. Aller trouver ses frères de Saint-

Laurent, c'était se livrer ; aller au Fort Pitt, c'était plus dangereux encore : on venait d'apprendre le massacre des Pères ; il résolut donc de partir pour le lac Vert et l'île à la Crosse. C'était la saison de l'année où les chemins sont le plus impraticables, la neige n'était pas encore fondue partout, et ses chevaux dans cette mauvaise saison devaient être maigres et sans vigueur. Il n'y avait pas de temps à perdre et de choix à faire : il emballe tout ce qu'il possède, cache tout le mieux qu'il peut et part pour le lac Vert ; les métis, eux, prennent différentes directions. Les sauvages des environs du lac Vert ont eu connaissance, eux aussi, des projets de Riel ; ils veulent s'unir à lui, et, avant tout, ils veulent se partager toutes les richesses que la Compagnie tient en réserve à l'extrémité sud du lac, pour le district du Mackenzie. Le P. PAQUETTE a donné l'alarme, les employés de la Compagnie, aidés par lui, jettent au fond de l'eau les sacs de balles et de plomb ; tous les barils de poudre sont chargés sur des bateaux et expédiés à l'île à la Crosse ; les autres effets sont laissés dans les hangars. Les sauvages ne purent trouver les munitions, objet principal de leur convoitise, mais ils s'emparèrent de tout ce qui put leur convenir dans cet immense dépôt. La Compagnie a dû faire une perte considérable, mais la Mission de Mgr FARAUD a dû souffrir aussi. Le P. LECORRE n'ayant pu emmener avec lui tout ce qu'il avait reçu en Europe, toutes ces caisses et ballots ont été éventrés ; les ornements, les vases sacrés, on parle même de montres, tout a été pris, ou taillé pour faire des bonnets, des tapis de table et divers ornements sauvages : rien probablement n'a été épargné.

« Cependant la renommée de Riel et de Gros-Ours se répandait partout, elle était arrivée jusqu'à l'île à la Crosse, et là aussi on craignait que les rebelles, poursuivis par les

soldats, ne vinssent attaquer ce poste. Pendant ce temps le P. Paquette et les habitants du lac Vert descendaient en bateau la rivière aux Castors. Arrivés à l'embouchure de la rivière, le lac n'était pas encore navigable, je ne saurais dire combien de temps ils durent attendre le départ de la glace. Pendant qu'ils stationnaient, un petit enfant vint au monde et fut baptisé. L'occasion de se réjouir était d'autant plus belle qu'on ne savait que faire ; quelqu'un eut l'idée de planter un mai, et, suivant l'habitude, on tira force coups de fusil, et cela avec d'autant plus de prodigalité que la poudre ne manquait pas. Du Fort, de la Mission, et des camps sauvages environnants on entendit cette fusillade. Il n'y a plus de doute : Big-Bear, se dit-on, attaque les voyageurs du lac Vert et va en faire un grand carnage et s'emparer de tout ce qu'ils voulaient sauver. La panique eut un effet immédiat : toutes les embarcations sont mises à l'eau, les paquets de fourrures y sont entassés avec les provisions et tout ce qu'on peut loger ; je suppose que ces messieurs de la Compagnie ont pitié de nos bonnes religieuses, de leurs petits enfants et leur donnent passage sur leurs bateaux. Je ne sais comment tout se passa, ce qui est certain, c'est que tous les habitants du Fort et de la Mission se transportèrent sur une île, à 30 ou 40 milles de là, à une place où nos fidèles Montagnais étaient convaincus qu'ils n'auraient rien à redouter de la part des Cris révoltés, et qu'au besoin ils pourraient se défendre. Le P. Paquette et ses compagnons de voyage ne furent pas peu déconcertés quand le vent, chassant la glace, leur eut fait un passage. Le F. Némoz, je crois, était resté je ne sais où, près de la Mission, pour sauver les animaux. Probablement qu'il y avait aussi au Fort quelque gardien isolé. Les fuyards du lac Vert avec celui de Pontmain durent aller rejoindre ceux de l'île à la Crosse ; jugez si tous

devaient bénir *Gros-Ours*, Riel et compagnie! Je ne sais si je suis bien exact dans tout ce que je viens de vous dire ; si les Pères de l'île à la Crosse ou le P. PAQUETTE vous racontent la chose différemment, c'est évidemment eux qu'il faut croire et non pas moi. Les exilés restèrent quelque temps dans leur île ; ils ne retournèrent à leurs pénates que lorsqu'ils purent supposer que tout danger était passé. Le P. PAQUETTE put revenir au lac Vert et à sa Mission. Il trouva sa maison et son église debout, mais toutes ses caches avaient été découvertes, tout son mobilier ou à peu près avait disparu ; heureusement que son long caoutchouc lui restait pour déguiser la pauvreté de ses vêtements en loques. A peine était-il arrivé à Saint-Laurent, qu'il partit en même temps que moi pour Prince-Albert : j'avais un cheval frais, je pus m'y rendre avec le P. LECOQ, le soir même, mais les chevaux du P. PAQUETTE, comme leur maître, se sentaient des voyages à travers les chemins du lac Vert : ils durent camper en route.

« Ma mission à Prince-Albert fut tout autre que celles des postes que je venais de visiter. Le vendredi, 10 juillet, le P. LEDUC, avec les Fidèles compagnes de Jésus qui avaient été autrefois à Saint-Laurent et prisonnières à Batoche, et qui, ensuite, étaient venues se reposer à Prince-Albert avec leurs compagnes, se mettent en route pour Calgary, et c'est encore Patrice Fleury qui les conduit jusqu'à Qu'appelle. Moi, après m'être occupé quelque temps d'affaires, je me mets à rédiger une pétition que je veux faire signer par le parti anglais de Prince-Albert, afin de demander au ministre de la justice d'être aussi indulgent que possible envers les pauvres prisonniers. D'après le conseil d'hommes compétents, j'adresse, sur le même sujet, des lettres à plusieurs ministres à Ottawa; tout mon temps se passant à écrire et à

faire des visites, je ne parle à la population catholique que le dimanche. Nos bonnes religieuses veulent aussi me donner une petite séance récréative, je constate avec beaucoup de plaisir les progrès de leurs élèves, je n'en doutais pas du reste ; un Anglais m'avait assuré que dans tout Ontario il n'y avait pas d'école de demoiselles supérieure à notre école de Prince-Albert. J'en étais déjà convaincu, mais j'étais heureux de recueillir ce témoignage de la bouche d'un Anglais protestant, qui n'avait aucun intérêt à me tenir un pareil langage. Le lundi, 13 juillet, fatigué de toutes mes écritures — tous mes secrétaires devaient être bien fatigués aussi, les bonnes religieuses avaient eu la bonté de traduire et de copier mes lettres — je partis pour continuer mes visites. Le P. LECOQ et moi allâmes coucher à Saint-Laurent. Nous y fûmes rejoints par l'honorable juge Rouleau qui, après être venu régler plusieurs causes à Prince-Albert, partait pour Battleford. Je devais voyager avec lui.

Le lendemain, à quatre heures du matin, je suis bien surpris de voir le P. ANDRÉ que nous avions laissé à Prince-Albert : il a reçu un télégramme de Mgr TACHÉ arrivant d'Ottawa ; Sa Grâce l'informe de mon voyage et demande si j'irai à Saint-Boniface. Certainement j'aurais bien besoin de le voir, après tous nos malheurs, je serais allé de Qu'appelle à Saint-Boniface si l'archevêque eût été chez lui, mais aujourd'hui je ne le puis plus ; je lui écris à la hâte, puis nous partons pour le lac Canard, où nous dînons, et enfin pour Battleford. Convaincu que le P. ANDRÉ sera appelé à Régina pour la cause des prisonniers, j'envoie le P. LECOQ prendre sa place à Prince-Albert.

« Le lundi, 16 juillet, j'arrivais à Battleford ; à midi, je pouvais embrasser le cher P. BIGONESSE et le pauvre P. LEGOFF que, pendant si longtemps, nous avions supposé être au nombre des morts, ainsi que le bon vieux

F. Gérente, qui, lui aussi, aurait bien ses *aventures de guerre* à raconter. Le P. Cochin était absent, on me faisait espérer son retour pour le soir, ou, au plus tard, pour le lendemain. Supposant qu'à Saint-Albert on est inquiet à mon sujet, j'adresse un télégramme au P. Lestanc pour lui annoncer où j'en étais de mon voyage. A cette dépêche le P. Lestanc répond par une autre réclamant en toute hâte ma présence à Saint-Albert. Je n'ai pas de moyens de partir, impossible de me procurer chevaux et voiture, je suis forcé d'attendre le steamboat, ce que je fais d'autant plus volontiers que je n'ai point terminé ma visite. Je n'ai point vu le P. Cochin ; ne me sachant pas à Battleford, il a prolongé son séjour parmi ses sauvages dont il veut, avec raison, utiliser les bonnes dispositions présentes. Le dimanche, 19 juillet, nous célébrâmes un office pontifical aussi dignement qu'il nous fût possible ; je confirmai un certain nombre de personnes ; je prêchai d'autant plus longuement que je devais partir plus tôt. Le soir, je reçus une abjuration et baptisai sous condition et confirmai ensuite la nouvelle convertie. Je terminai toutes mes cérémonies par la bénédiction solennelle d'une cloche. Pendant cette dernière cérémonie le steamboat arrive, il me faut partir sans avoir vu le P. Cochin, sans avoir terminé mon travail dans cette Mission ; je pars bien inquiet, bien contrarié, les pauvres Pères le sont comme moi. Le cher F. Gérente, fatigué et souffrant, se rend à Saint-Albert pour réparer ses forces.

« Nous arrivons à Edmonton le vendredi, 24 juillet, à sept heures du soir. J'apprends alors la raison des deux télégrammes reçus. Après avoir causé longuement avec le P. Grandin, j'allai prendre un peu de repos. Le lendemain, quand la communauté se leva, j'avais déjà dit la messe, puis je repartais. Je passai juste

huit jours à Saint-Albert, et j'y fus constamment occupé. Pendant cette semaine nous eûmes la consolation et le plaisir de voir arriver le cher P. Tissier, qui venait de passer une année à Saint-Boniface afin de s'y faire soigner et guérir. Son traitement paraît lui avoir réussi, ce qui me fait d'autant plus de plaisir que j'ai plus besoin de lui. A différentes reprises les PP. Leduc, Legoff et Tissier sont allés se faire soigner et guérir chez Mgr Taché. Ils ont non seulement reçu à Saint-Boniface tous les soins que réclamait leur état, mais encore ils ont été l'objet de l'attention la plus délicate et la plus bienveillante de la part de Mgr Taché. Avec le P. Tissier, arrivait la révérende Mère Deschamps, supérieure générale des Sœurs grises, qui, après avoir visité ses filles de notre école industrielle, venait passer un mois avec celles de Saint-Albert. Bientôt arrivèrent aussi trois religieuses du lac La Biche qui venaient à Saint-Albert pour y rencontrer leur Mère. Cette coïncidence me consola de la précipitation avec laquelle j'étais parti de Battleford, car il était important que je visse cette bonne Mère, et je n'aurais point eu cet avantage si j'avais pu suivre mon programme. Cependant, il faut songer à le reprendre, au moins en partie : je ne puis en effet renoncer à visiter le district de Pitt et à aller prier sur les tombes de nos martyrs. Je télégraphiai donc au P. Cochin de venir me rejoindre au fort Pitt, afin d'évangéliser ensemble tous les Cris du district. On me répond qu'il a dû se rendre à Régina pour le procès de Poundmaker et de plusieurs prisonniers de sa bande. Il faut pourtant quelqu'un pour aller visiter ces sauvages. Le P. Supérieur viendrait volontiers, mais c'est le temps de l'année où un supérieur peut le moins s'absenter de Saint-Albert. Les autres Pères ont tous une mission. Il y a bien le bon P. Rémas, mais outre que son ministère est très utile à Saint-Albert et sur les réserves environnantes, il est vieux et

infirme : on ne peut guère à son âge lui demander de faire un voyage comme celui que je dois entreprendre. Comprenant lui-même mon embarras, il vint m'offrir ses services, ce qui me fit bien plaisir et me mit à l'aise. Il ne restait plus qu'à trouver chevaux et voiture, et un conducteur. Les chevaux ne sont pas précisément communs, le besoin d'argent nous a portés à vendre nos meilleurs, et c'est le temps des gros travaux. La voiture : nous en avons une toute neuve, mais elle est pesante, dure, et va fatiguer le P. Rémas; il y a celle du P. Lacombe, qui a servi à la Mère Deschamps et au P. Tissier; on espère que nous pourrons faire le voyage assez promptement, pour revenir avant le départ de la révérende Mère, dussions-nous pour cela modifier encore le programme. Nous voulons nous rendre au Fort Pitt, où le P. Legoff viendra nous rejoindre ; nous visiterons les Cris, nous laisserons le P. Rémas avec eux ; puis, le P. Legoff et moi, irons donner une mission aux Montagnais de Saint-Raphaël, en passant par le lac La Grenouille. Nousre viendrons ensuite rejoindre le P. Rémas ; tous ensemble nous irons faire une visite à Mgr Faraud au lac La Biche et nous tâcherons de revenir avant le 1er septembre. La Providence semble encourager ce dessein. Le 31 juillet, M. Wigley, nouveau gouverneur de la Compagnie, vient, accompagné de plusieurs messieurs de la même Compagnie, nous faire visite à Saint-Albert et m'inviter à prendre part à un grand dîner sur le steamboat le *Nord-Ouest*, qui devra aussitôt après le dîner partir pour le Grand-Rapide et tous les postes qui se trouvent le long de la rivière, entre Edmonton et le Grand-Rapide. Je dus m'excuser à cause du voyage que j'avais à entreprendre. L'honorable gentilhomme me dit que, loin de me retarder, cela ne pouvait que m'avancer, parce qu'il pourrait me transporter au Fort Pitt. Il restait une difficulté. Rendu au Fort Pitt,

je ne pourrais bouger, n'ayant plus ni chevaux ni voiture ; il m'offrit alors d'embarquer voiture et chevaux sur le steamboat. Donc, le samedi, 1er août, le P. Rémas et moi nous partons pour Edmonton ; notre phaéton est le manchot Antoine, dont le R. P. Soullier a pu admirer les talents. Après avoir passé quelque temps chez le P. Grandin, nous nous embarquons sur le *Nord-Ouest*. On m'y a préparé une cabine, spacieux salon, où nous pouvons pendant le voyage dire nos messes facilement. J'y réunis quelques catholiques, j'y administre même le sacrement de confirmation. Mais il faut commencer par le grand dîner ; c'est, malgré les honneurs dont nous sommes entourés, ce qui nous coûte le plus dans ce voyage. Le P. Rémas et moi, nous sentons que nous ne sommes point faits pour de semblables fêtes ; enfin, nous nous exécutons le moins mal possible. Nous arrivons au Fort Pitt le lundi 3 août, un peu après midi ; nous avons tout le temps été comblés de politesses, et on ne peut mieux traités sous tous les rapports ; on ne veut même pas accepter de nous la moindre rétribution. Nous avons gagné au moins huit jours, et, ce qui est bien avantageux dans un pareil voyage, nos chevaux ont été ménagés.

Tous les sauvages qui étaient ici prisonniers, lors de mon passage, lorsque je me rendais de Battleford à Edmonton, ont été transférés à Régina, la population actuelle se compose de quelques familles métisses seulement. Le lendemain de notre arrivée, le P. Rémas, faisant son catéchisme sur le bord de la rivière, aperçut deux prêtres sur l'autre rive : c'étaient les PP. Bigonesse et Legoff. Ils trouvèrent une petite embarcation pour venir nous rejoindre, laissant aux soins d'un petit jeune homme leur cheval et leur voiture. Le mercredi 5 août, je donnai la sainte communion à quelques personnes et en confirmai une à ma messe. Après le déjeuner, le P. Bigonesse

retourna rejoindre sa voiture et repartit pour Battleford, et nous, c'est-à-dire les PP. RÉMAS, LEGOFF et moi, nous nous rendîmes au lac d'Oignon. Je vous ai envoyé, bien-aimé Père, copie de la lettre que j'ai adressée aux familles Fafard et Marchand, je vais donc omettre ici tous les détails que je leur donne et que vous connaissez. Les Montagnais du P. LEGOFF étaient alors sur les bords du lac Froid, à une bonne journée de marche de la Mission de Saint-Raphaël; le Père leur envoya une lettre pour les prévenir de ma visite ; tous partirent aussitôt et arrivaient, le vendredi 7 août, en même temps que nous à Saint-Raphaël. Pauvres gens! eux aussi avaient été trompés, ils s'étaient dit qu'ils pouvaient ne pas écouter le prêtre dans ce qui était étranger à la religion; ils avaient, par vanité et par lâcheté, cédé aux raisonnements de Gros-Ours et de sa bande; ils payent cher maintenant cette faiblesse. Comme les métis de Batoche, ils n'ont pu semer, les rebelles ont mangé leurs animaux domestiques; ils sont donc pauvres, humiliés, ils craignent surtout que leur missionnaire fatigué et découragé ne les abandonne; aussi avec quelle joie ils apprennent notre arrivée à Saint-Raphaël et avec quel enthousiasme ils quittent tout pour venir nous y rejoindre! Nous passons avec eux le samedi et le dimanche, et le lundi, 10, nous partons après les avoir tous confessés et fortifiés par la bonne médecine *qui rend le cœur fort*. Le P. LEGOFF avait retrouvé son cheval, nous l'attachâmes derrière notre voiture. Après nous avoir suivis sans difficulté pendant quelque temps, il se cabra tout à coup, renversa notre voiture et l'endommagea beaucoup. Nous arrivâmes cependant le 11 au soir au lac d'Oignon; là nous pûmes faire faire quelques réparations à notre voiture, mais on nous conseilla de ne pas essayer d'aller au lac La Biche, le véhicule n'étant pas

assez solide. Après notre arrivée, le P. Rémas confessa jusque bien avant dans la nuit. Il avait déjà fait communier le matin une trentaine de ses chrétiens, il en eût autant le lendemain avec une vingtaine de confirmations ; toutes ces cérémonies se firent dans une grande tente sauvage, la belle Mission du P. Marchand, aussi bien que celle du P. Fafard, au lac La Grenouille, étant complètement détruite. Le mercredi, 12 août, le P. Rémas et moi reprenons la route de Saint-Albert, et le P. Legoff va s'efforcer de réparer un peu chez lui les désastres de la guerre ; car sa Mission a aussi beaucoup souffert ; presque tout son petit mobilier a été ou perdu ou volé.

Bien avant le dîner, le 13, nous arrivâmes à la rivière Grenouille, et pour en sortir il fallut passer dans un bourbier d'où nous eûmes bien de la peine à retirer notre voiture. Nous réussîmes après beaucoup d'efforts de la part de nos chevaux et aussi de notre part, car en pareil cas, il faut leur aider. Sorti du mauvais pas, je n'étais pas encore sans inquiétude : j'avais cru entendre comme un bruit de bois qui se brise ; j'en avertis mes compagnons, qui supposèrent que ce bruit ne venait pas des roues. Après quelques heures de marche, toujours dans de beaux chemins, voilà qu'une de nos roues tombe et nous sommes dans l'impossibilité absolue de réparer ce malheur. Nous dûmes alors remplacer la roue brisée par une perche, dont une extrémité, appuyée sur l'essieu de devant, supportait l'essieu de derrière ; mais nous ne pouvions plus aller qu'au pas, nos chevaux fatiguaient beaucoup, et il nous fallait marcher à pied à tour de rôle, par une grande chaleur. C'est ainsi que nous marchâmes jusqu'au 16 août au soir. Arrivés à Victoria, nous pûmes adapter d'autres roues à notre voiture, et le 18 au soir nous pouvions camper au Moulin. Il nous fut même possible, avant la nuit, de voir les tra-

vaux, vraiment considérables, que nos chers Frères ont faits là, durant tout l'été, sous la direction du F. LAVOIE. Le lendemain, 19, nous arrivons à Saint-Albert. Nous sommes bien fatigués, presque malades. Le courrier sera ici le 20 : à peine si j'ai le courage de lire les lettres qui m'attendaient et celles qui m'arrivent. Nos Frères étaient tous occupés aux foins : c'est le temps de faire nos récoltes, elles sont magnifiques partout. Je n'ai que quelques jours à passer à Saint-Albert, j'ai plus d'ouvrage que je n'en puis faire en si peu de temps.

« Il me faut pourtant visiter Sainte-Anne. Je m'y rends le vendredi, 28 août, accompagné du R. P. LESTANC ; nous en revenons seulement le lundi, 31 ; mais je tombe de fatigue, et me voilà pris de quelques accès de fièvre. La révérende Mère Deschamps devait partir le 1er septembre, elle consent à attendre jusqu'au 7, afin que je puisse partir en même temps qu'elle ; nous suivrons ainsi la même caravane, ce qui sera pour nous plus agréable et beaucoup moins dispendieux. Le dimanche, 6 septembre, nous faisons ensemble notre retraite du mois, et le lendemain nous partons avec le F. LANDRY et un jeune métis. Le P. MÉRER part en même temps que nous pour la mission de Notre-Dame des Douleurs, des Buttes de la Paix, où le cher P. GABILLON se trouve seul. Nous arrivâmes là le mercredi, 9 septembre, à neuf heures du matin. Le P. GABILLON, qui a marché une partie de la nuit pour visiter des malades, se préparait à dire la sainte messe. La pauvre chère Mère Deschamps fut bien émue en voyant la pauvreté du missionnaire, le dénuement de sa mission, et c'est cependant ainsi que tous nos établissements ont commencé, sans en excepter Saint-Albert. Les PP. MÉRER et GABILLON vinrent dîner avec nous ; la bonne Mère eût volontiers fait en leur faveur l'abandon de toutes les petites douceurs dont elle était approvisionnée pour

son voyage. Nous nous séparâmes de ces chers Pères, et le samedi, 12 septembre, j'arrivais de nouveau à Calgary, où je trouvai, dans une belle maison toute neuve, à peine achevée, les RR. PP. Lacombe, Legal — ce dernier était là de passage — et le F. Foisy, sous-diacre. Les Fidèles Compagnes de Jésus étaient installées dans l'ancienne habitation des Pères. Le lendemain, dimanche, nous fûmes bien agréablement surpris par la visite du Revd. M. Labelle, digne curé canadien, qui travaille, avec une persévérance et un courage que je ne saurais assez louer, à la colonisation des terres immenses encore inoccupées dans le Canada, dans notre Nord-Ouest surtout. Il a fait pour cela le voyage d'Europe et il nous revient accompagné d'un certain nombre de délégués français, parmi lesquels un prêtre des Vosges. Cette visite nous fut vraiment agréable. Outre que M. Labelle est un homme qui nous est fort sympathique, faisant tout ce qu'il peut pour nous rendre service, je suis fort heureux de pouvoir espérer qu'un jour de bons et braves Français pourront venir se fixer dans la partie colonisable de mon immense diocèse.

« Le mardi, 15 septembre, je me rendis à l'école industrielle, en compagnie des RR. PP. Lacombe et Legal. Je trouvai là le cher P. Claude et le F. Little bien à leur affaire. Ils ont un magnifique établissement bien pourvu de tout, excepté d'enfants. Les Pieds-Noirs, en effet, semblent avoir juré de refuser tous les moyens de civilisation et de christianisation ; ils ne veulent à aucun prix nous confier leurs enfants, lesquels sont pourtant très aptes à l'instruction. Il y avait alors seulement deux Pieds-Noirs, avec quelques enfants métis, et l'un de ces petits sauvages devait, quelques jours plus tard, être repris par sa mère. Le 16, je partis pour Mac-Leod, en compagnie du P. Legal. Nous allâmes descendre le soir chez une digne fa-

mille irlandaise où nous fûmes reçus avec foi et piété ; le lendemain nos hôtes communièrent, nous les laissâmes heureux, et nous, nous partîmes édifiés. Le 17, nous campâmes encore chez des catholiques, pauvres gens absolument ignorants de leur religion : ils sont tout nouvellement arrivés dans le pays ; ils savent qu'ils sont catholiques, voilà tout. Le P. Legal devra venir passer quelques jours avec eux pour tâcher de les instruire un peu. Nous nous rencontrons là avec un certain nombre d'étrangers, de la catégorie de ceux que nous appelons ici des *cow-boys*, espèce de bergers qui veillent sur les immenses troupeaux de bœufs et de vaches qui couvrent en partie ces immenses plaines. Pauvres gens ! je ne sais s'ils ont quelque religion ; on ne s'en douterait guère à les voir. Je puis dire la sainte messe le lendemain ; le P. Legal, pour gagner du temps, se contenta de faire la sainte communion. Le soir, nous eûmes la consolation d'embrasser le cher P. Vantighen, qui, bien qu'il nous attendît, fut cependant surpris, car il espérait recevoir avis de notre arrivée. Ce bon Père relevait d'une sérieuse maladie, laquelle avait même mis sa vie en danger. C'est assez triste de se trouver malade lorsqu'on n'a pas l'assistance soit d'un Frère, soit d'un domestique. Les braves catholiques de Mac-Leod s'efforcent d'obvier à ce désagrément. Déjà le P. Doucet ayant été pris, il y a quelques années, de fortes fièvres, le digne M. Mac-Farlane vint le chercher, l'emmena chez lui, et sa digne dame le soigna avec tout le respect et la charité possibles. Cette fois, c'est un autre catholique, M. Levasseur, qui veut soigner le P. Vantighen malade. Il habite tout près de l'église, mais il serait cependant difficile de soigner régulièrement le malade à domicile ; M. Levasseur lui prépare donc une chambre dans sa maison, et sa jeune épouse ainsi que sa belle-sœur, autre jeune dame du voisinage,

se partagent alternativement le rôle d'infirmières. Grâce à ces bons soins, le P. Vantighen put vite recouvrer la santé et les forces ; il était rentré chez lui, bien qu'il continuât à aller prendre ses repas chez ses bienfaitrices. Elles ne voulurent pas lui laisser reprendre ses chaudières pendant que j'étais là. Tout le temps, ces deux bonnes familles avec la famille Girard nous préparèrent nos repas. Je trouvai le Père Vantighen magnifiquement logé : tout, dans la maison, respire le bon goût, une certaine élégance, la propreté, sans que la pauvreté y fasse défaut. La chapelle est fort convenable. La population n'est pas ce que les missionnaires auraient droit d'attendre : comme chez presque tous les habitants de nos jeunes cités, l'affaire de leur salut est, pour eux, une affaire fort accessoire dont ils s'occuperont, sans doute, mais quand ils seront bien établis, ou peut-être seulement quand leur fortune sera faite. Ces dispositions attristent, découragent parfois le cher P. Vantighen à qui le bon Dieu ménage cependant de bien grandes consolations. Il y a à la caserne bon nombre de soldats catholiques nouvellement arrivés, lesquels sont encore tout imprégnés de la foi et de la piété de la famille ; le cher Père s'efforce de les maintenir dans ces bonnes dispositions, ils viennent veiller avec lui, et aux offices ce sont eux qui font presque tous les frais du chant.

« Le lundi, 21 septembre, je partis avec le P. Legal pour aller visiter les réserves des Pieds-Noirs ou, pour parler plus juste, des *gens du sang*. Je passai deux jours à faire cette visite, et le 23, je visitai les Piéganes. Ces deux réserves sont confiées au cher P. Legal. De retour à Calgary, je visitai les Pieds-Noirs proprement dits, confiés au bon Père Doucet. Je vous parle en même temps de ces trois visites, bien-aimé Père, parce que ces sauvages se ressemblent, et que ce qu'on peut dire d'une réserve on peut le dire d'une autre. Jusqu'à présent

je n'avais jamais fait de visite à des sauvages sans recueillir quelques consolations. Cette fois, je n'en aurai eu aucune, absolument aucune. Ces malheureux forment certainement la tribu la plus nombreuse de mon diocèse; plus que tous les autres, ils auraient les moyens de s'instruire et d'être bons chrétiens, mais jusqu'à présent ils résistent, ils résistent absolument. Le voisinage des blancs leur fait bien tort ; ils prennent de ceux-ci les défauts, et non les qualités. Ils sont d'une immoralité effrayante depuis qu'ils sont en contact avec des blancs plus immoraux qu'eux. Quel compte ces derniers auront à rendre devant le bon Dieu ! Les sauvages ne rêvent d'autre bonheur que celui de la brute, ce sont des gens *quorum deus venter est*, dans toute la force du terme : ils ne veulent que manger et s'amuser. Ils témoignaient un certain plaisir à me voir; mais savez-vous ce qu'ils me demandent? de prier pour eux afin qu'ils deviennent bien vieux, qu'ils vivent longtemps. Des enfants de dix ans comme des vieillards à cheveux blancs me faisaient également cette demande. Les Pères s'efforcent de soigner les petits enfants dont la majorité ont été baptisés, mais les parents ne se prêtent nullement à cette instruction, et ces enfants, devenus grands, s'arrêtent et gardent le silence, quand dans l'*Ave Maria* ils sont arrivés à ces paroles : *Ora pro nobis, nunc et in hora mortis*. « Ce n'est pas bon de dire « pareille chose », disent-ils ; ils ne veulent point penser à la mort ni souffrir qu'on leur en parle. Il y a je ne sais combien de ministres protestants fixés parmi eux ; malgré tout ce que leur morale a de facile, je ne vois pas qu'ils aient plus de succès que nos Pères. Sur ces trois réserves, nos Pères n'ont que de tristes baraques on ne peut plus pauvres ; ils sont là mal logés, obligés de bûcher leur bois, de faire leur cuisine, etc. Cet état de pauvreté et de dénuement n'est-il pas propre à inspirer de l'éloi-

gnement à des sauvages si peu en état de comprendre la vertu de la pauvreté et de la pénitence ? Les chers Pères me demandent de construire des maisons convenables, de leur donner plusieurs Frères qui pourraient partir le matin pour aller faire l'école sur différents points de la réserve, ce qui obligerait à avoir, outre cette espèce de maison centrale, plusieurs maisons moins importantes. Ce plan est peut-être bon, mais comment l'entreprendre avec nos faibles ressources ? Je serais plutôt tenté de secouer la poussière de nos pieds et de nous transporter ailleurs ; mais les bons Pères demandent grâce encore pour quelques années. Je me rends d'autant plus volontiers à leurs désirs qu'en parcourant leurs registres, je constate pour les années 1883 et 1884 plus de huit cents baptêmes d'enfants ou d'adultes en danger de mort, et pour l'année 1885, ils en avaient déjà cent soixante-dix-neuf. De tous ces baptisés de ces dernières années et des années précédentes, beaucoup sont au ciel, et ils prieront, j'espère, pour leurs pauvres parents. Enfin ! je vais faire l'impossible pour obtenir des prières de toutes les communautés avec lesquelles je pourrai me mettre en rapport, je demanderai spécialement les prières de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Je prie instamment tous nos Pères et Frères de vouloir bien prier, à cette fin, Celle que l'on n'a jamais invoquée en vain, je demande surtout cette faveur à ceux qui ont l'avantage de se trouver dans quelque pèlerinage où la Mère de Dieu semble plus disposée à écouter les prières; elle ne résistera pas à tant de supplications et si, comme quelques-uns le croient, les Pieds-Noirs sont maudits de Dieu, Marie fera rétracter cette malédiction. J'admire ceux de nos Pères qui se dévouent à cette ingrate mission ; ils ont besoin eux-mêmes que le bon Dieu les soutienne, et je m'assure que leur récompense sera d'autant plus belle

au ciel que leurs consolations sont plus rares ici-bas.

« Le 24 et le 25 septembre se passèrent à Pinche-Creek, ville en germe, au pied des montagnes Rocheuses, à 30 ou 40 milles de Mac-Leod. Des catholiques vinrent d'une grande distance pour se confesser, communier, et quelques-uns pour être confirmés. Parmi eux se trouvait un brave Canadien, âgé seulement de cent cinq ans, sonnés depuis le mois de mars ; il jouit encore de toutes ses facultés, bien qu'il semble s'écarter parfois dans la conversation. Ce qui m'a surpris, c'est d'apprendre qu'il a mené une vie dure et pénible, comme le font, du reste, presque tous les voyageurs du Nord. Avant de quitter Pinche-Creek, je réunis les habitants pour aviser aux moyens de bâtir une petite église. Le terrain est donné à cette intention par un protestant et les catholiques vont se cotiser sous la direction du P. Vantighen, qui vient les visiter de temps en temps. Ces gens veulent, eux aussi, avoir une maison de Dieu. Pendant tout le temps que nous séjournâmes à ce poste, nous fûmes hébergés par un autre M. Levasseur, frère de celui de Mac-Leod ; les deux dames sont également sœurs. Nous rentrâmes à Mac-Leod le samedi, 26 septembre. Le lendemain, après la messe solennelle, le gouverneur général arrivait. Je pus le voir, obtenir une audience, et lui présenter un mémoire en faveur de nos pauvres gens. Son Excellence se montra très affable, promit de lire mon mémoire pour en parler ensemble lorsque je le verrai à Ottawa. Le lundi, 28 septembre, il y eut une réception solennelle du gouverneur, à laquelle nous fûmes tous invités à prendre part ; nous nous trouvâmes là avec l'évêque protestant et des ministres de différentes sectes. Son Excellence prit place sur un trône préparé, et les deux évêques, catholique et protestant, s'assirent à ses côtés. La réception avait lieu en plein air, il faisait un vent assez froid, le tout fut donc bientôt ter-

miné et tout fut vraiment pour le mieux. Aussitôt après, le gouverneur et sa suite partirent pour Calgary, nous en fîmes autant, mais, bien entendu, nous allâmes moins vite; nos chevaux étaient fatigués de toutes nos courses. Arrivés à moitié chemin, nous dûmes en laisser un qui ne pouvait absolument plus marcher; heureusement nous pûmes nous en procurer un autre et arriver ainsi à Calgary le 1er octobre. Je restai là, ou dans les environs, jusqu'au 13 octobre. Le dimanche 4, j'ordonnai diacre le F. Foisy, et huit jours après je l'ordonnai prêtre. La veille de cette ordination, nous nous unîmes à l'ordinand pour faire notre retraite du mois, et le 13 octobre, à deux heures de l'après-midi, je pouvais enfin partir pour Saint-Boniface. J'eus la consolation, à la station, de rencontrer un de nos Pères de la Colombie britannique ; je regrettai qu'il ne fût pas venu quelques jours plus tôt. Le chemin de fer sera, entre nos Pères de ce vicariat et nous, un vrai trait d'union; nous pourrons, j'espère, maintenant, nous rencontrer de temps en temps. Déjà le P. Lejeune était venu visiter nos Pères de Calgary. Cette fois, c'est le P. Coccola qui évangélise les Italiens qui travaillent au chemin de fer ; je crois qu'il va se rendre jusqu'à Winnipeg pour donner une retraite à ceux qui y résident. Qui eût pu soupçonner, il y a quelques années, que l'italien serait un jour utile dans nos parages ?

« Je ne m'arrêtai pas à Régina, cette fois; le P. André, qui y est toujours resté comme aumônier des prisonniers, averti de mon passage, monta en char et vint avec moi jusqu'à la station de Qu'Appelle. Je crois que maintenant il est rentré ou sur le point de rentrer dans sa Mission, bien que Louis Riel m'ait écrit pour me demander de le lui laisser jusqu'à ce que son sort soit définitivement fixé.

« J'arrivai à Saint-Boniface le jeudi, 15 octobre : un des prêtres de l'évêché, avec la voiture de Monseigneur,

m'attendait à la station. Je prolongeai là mon séjour jusqu'au vendredi, 23 octobre. Pendant ce temps, je fis différentes visites aux environs de Saint-Boniface et de Winnipeg. Je me rendis, entre autres, au pénitencier, où se trouvent un certain nombre de mes diocésains compromis dans la révolte ; j'allai aussi visiter la famille Riel, bien affligée ; enfin le 22, j'assistai à la réception solennelle de Son Excellence le gouverneur général. Ce jour-là, il visitait Saint-Boniface, descendait au palais archiépiscopal et visitait ensuite les établissements catholiques.

« J'ai pu arriver à Ottawa samedi à quatre heures du matin, après avoir visité sur ma route les évêques et archevêques de Saint-Paul, Milwaukee, Chicago, Toronto, l'établissement des Frères de Marie à Vegton et celui des Sœurs grises, à Toledo, où se trouvait alors la révérende Mère Deschamps. J'ai pu, un peu partout, m'occuper des intérêts de mon diocèse et de mes Missions. Ici, je me suis rendu directement auprès de Mgr DUHAMEL, à la charitable hospitalité duquel je suis accoutumé. Malheureusement, je souffre de mes douleurs névralgiques ; étant allé faire visite à nos Pères du collège, c'est à peine si j'ai pu leur parler. Hier, je passai la journée chez les Sœurs grises d'Ottawa ; elles m'ont si bien soigné que cette nuit j'ai pu dormir, et ce matin, pendant qu'on chante la messe des Morts dans toutes les églises, je puis terminer le compte rendu de mes cinq mois de voyages. Ce travail, bien-aimé Père, est fort incomplet ; il aurait fallu l'écrire à tête reposée, il faudrait surtout une toute autre plume que la mienne pour le faire convenablement. Je l'ai fait comme j'ai pu, toujours en courant. J'ose à peine entreprendre de le relire parce que je serais obligé d'y glisser force ratures et corrections, et mon écriture n'est déjà pas facile à déchiffrer. Maintenant, bien-aimé Père, je vais tâcher d'obtenir du gouver-

nement quelques compensations à nos pertes ; je vais, en outre, m'efforcer d'exciter la charité des catholiques du Canada et peut-être de ceux des Etats-Unis, en notre faveur. Cette mission me pèse au-delà de ce que je pourrais dire; j'ose vous demander de prier Dieu de la bénir et de me la faciliter.

« Je suis avec respect, mon très Révérend Père, votre fils respectueux et soumis,

« † VITAL, O. M. I.
Evêque de Saint-Albert.

Ottawa, le 2 novembre 1885.

A L'ASSOMPTION.

Sous ce titre, le *Monde*, journal qui s'imprime à Montréal, publie dans son numéro du 18 décembre 1885 le récit d'une magnifique démonstration religieuse, organisée au collège de l'Assomption, en souvenir de nos deux chers martyrs du Nord-Ouest.

Nous laissons la parole au journaliste et à l'orateur :

La démonstration d'hier à l'Assomption sera à jamais mémorable, parce qu'elle a été un témoignage solennel donné à la foi et au martyre en Canada. Il était donné au collège de l'Assomption, cette maison bénie de Dieu, ce foyer des grandes vocations, qui a donné au pays tant d'hommes remarquables, de jeter les premières fleurs sur la tombe d'un de ses enfants désormais illustré dans l'histoire du Canada, le R. P. FAFARD, tombé sous un feu meurtrier au service de la religion, sur les bords du lac à la Grenouille, dans les prairies du Nord-Ouest.

Depuis déjà longtemps cette idée avait été émise, mais pour plusieurs raisons n'avait pu être réalisée. Définitivement fixée à hier, cette démonstration avait réuni un

nombre considérable de prêtres et de citoyens du district de Montréal.

Parmi les membres du clergé présents l'on remarquait: le R. P. ANTOINE, provincial des Oblats; le R. P. LACOMBE, vicaire général de Sa Grandeur Mgr GRANDIN, évêque de Saint-Albert ; les RR. PP. LEFEBVRE, POITRAS, LACASSE et JODOIN ; MM. les abbés Vaillant, Bédard, Thivierge, M. M. Caisse, C. Caisse, Dozois, Lesage, Corbeli, Arnault, Laporte, Dupont, Prud'homme, Larose, Huet, Provost, Morin, Parizeau, Meunier, Moreau, Dupuis, Hétu, Huot, Lamontagne, Brien, Baillargé, Coutu, Lavallée, M. le curé Dorval, M. l'abbé Archambault, professeur de philosophie au collège de l'Assomption, et nombre d'autres.

Plusieurs citoyens importants, entre autres l'honorable M. Archambault, M. Hurteau, M. P., le docteur Fafard, de Montréal, frère d'une des victimes immolées au ressentiment des sauvages, étaient aussi là, l'Eglise et l'Etat étant ainsi représentés pour payer un dernier tribut aux victimes du devoir. Mgr GRANDIN, le vénérable évêque de Saint-Albert, qui devait rehausser la démonstration de sa présence, était retenu à Montréal par une assez grave maladie.

Sa Grandeur, Mgr FABRE, qui avait eu la bienveillance d'accepter l'invitation au service, officia, assisté du R. P. LACOMBE, et de MM. les abbés Gignère et Ecrément comme diacre et sous-diacre d'honneur. Les fonctions de diacre et sous-diacre d'office étaient remplies par MM. les abbés Viger et Bérard.

Ces quatre derniers étaient des confrères de classe du R. P. FAFARD. L'église de l'Assomption offrait un intérieur triste et sombre, d'ailleurs parfaitement adapté à la circonstance. De larges draperies noires étaient tendues çà et là, retombant de la voûte au-dessus du chœur et de la nef pour s'arrêter aux colonnes latérales.

Au centre de la nef s'élevait un superbe catafalque entouré d'un quadruple rang de lumières. Le chœur des élèves, sous la direction de M. l'abbé de La Durantaye, exécuta avec beaucoup de précision et d'effet la messe de *Requiem* harmonisée.

M. l'abbé Bédard, ancien curé de l'Epiphanie, mêla sa voix forte et puissante à celle des élèves.

M. l'abbé Caisse, curé de Saint-Sulpice, prononça l'oraison funèbre suivante.

C'est un véritable morceau d'éloquence sacrée, un chef-d'œuvre de littérature. M. l'abbé Caisse s'est acquis hier une position enviable auprès des orateurs sacrés le plus en vue du Canada français. Que nos lecteurs en jugent.

Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum.

Suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes.

(Saint Mathieu, IV, xix.)

« Monseigneur, mes Frères,

« Nous sommes réunis dans cette enceinte sacrée pour rendre nos devoirs de vénération et de piété chrétienne au R. P. Adélard Fafard, ancien élève du collège de l'Assomption, O. M. I., missionnaire dans le Nord-Ouest, tombé sous une balle meurtrière dans l'exercice même de son auguste ministère de paix et de charité.

« Une voix plus autorisée que la mienne aurait dû se faire entendre, dans cette solennelle circonstance. C'est l'illustre et pieux évêque de notre bien-aimé martyr qui devrait en ce moment vous ouvrir les trésors de son beau et noble cœur. Oh ! comme sa parole, onctueuse et grave tout à la fois, s'harmoniserait bien avec les sentiments que fait naître cette imposante démonstration ! Comme elle trouverait vite le chemin de tous les cœurs !

« Mais, puisqu'une trop bienveillante invitation a voulu qu'il en fût autrement, j'accepte volontiers la partie qui m'a été confiée, et sans plus de préambule j'entre de suite en matière. Je parlerai du missionnaire et de ses grandes œuvres; grandes œuvres de sa vocation, de sa formation, de son action et de son dévouement dans le monde, dans la société et dans l'Eglise; autant de nobles et saintes choses que nous verrons se réaliser dans le missionnaire modèle dont nous rappelons aujourd'hui la mémoire.

« Monseigneur, votre présence au milieu de nous, tout en rehaussant l'éclat de cette démonstration, est une nouvelle preuve ajoutée à beaucoup d'autres de l'intérêt tout particulier que vous portez au collège de l'Assomption, à la vénérable congrégation des Oblats de Marie Immaculée et aux intéressantes missions du Nord-Ouest. Pour ce nouvel acte de bonté de votre cœur paternel, soyez béni de vos enfants, soyez béni de Dieu.

I

« Le missionnaire a une vocation toute spéciale : une mission élevée, son nom le dit assez clairement. Or toute mission, dit un illustre théologien, suppose deux termes, celui qui envoie et celui qui est envoyé. Celui qui envoie, c'est Dieu, maître souverain de son choix; celui qui est envoyé, c'est l'homme, lui aussi maître souverain de son choix, parfaitement libre de correspondre à la vocation qui lui est montrée comme la sienne. Celui qui envoie, c'est Dieu, l'auteur de toute vérité, qui veut se communiquer à l'intelligence humaine, dans la mesure qu'elle peut le concevoir ici-bas; qui veut élever à une hauteur incommensurable cette même intelligence, en lui proposant de croire des vérités dont elle ne voit pas les rapports immédiats les unes avec les autres, mais entre

lesquelles elle ne découvre néanmoins aucune contradiction; Dieu qui veut préparer par là, peu à peu, comme un bon et tendre père, l'âme de sa créature aux ineffables jouissances de sa claire vision dans les cieux : car là, dans les éternels rayonnements de la lumière incréée, nous contemplerons la lumière même et nous nous jouerons dans ses insondables profondeurs comme l'oiseau rapide se baigne et se joue dans l'azur du firmament. *In lumine tuo videbimus lumen.*

« Celui qui est envoyé, c'est l'homme choisi de toute éternité, préparé sous l'action du Saint-Esprit à devenir l'intrépide messager de Dieu auprès des hommes... O missionnaire! O héraut de la vérité! O homme de Dieu, *homo Dei*, que tu es grand dans ta vocation ! Oui, c'est Dieu lui-même qui te l'a donnée. *Ego elegi vos, et posui vos ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat*, c'est moi qui vous ai choisis, qui vous ai établis pour que vous alliez par le monde, que vous portiez des fruits de sanctification et de vérité. Je veux que ces fruits demeurent, après votre mort, comme un monument de votre zèle et de votre fidélité à suivre la voie que je vous ai montrée. J'ai dit à votre cœur d'enfant, et plus tard à votre cœur d'adolescent : Suivez-moi, et je ferai de vous un pêcheur d'hommes. Aussitôt vous avez refoulé généreusement les bouillantes aspirations et les folles ambitions d'un cœur de vingt ans, et tombant éperdu sous ma main puissante, vous avez dit : *Ecce ego, mitte me.* Me voici, Seigneur, envoyez-moi. Eh bien ! que ton cœur soit fortifié; que tes lèvres soient purifiées, prêche mon Evangile; voici ta vocation, elle est divine, voici ton parchemin, il vient du ciel. *Ecce ego mitto vos.* C'est moi qui t'envoie.

« Sans doute, cette royale et divine vocation, le missionnaire la partage d'une manière générale avec tous ceux

qui étant appelés de Dieu, viennent prendre rang dans le sacerdoce catholique. Mais, pour être commune à tous les membres de ce corps d'élite, elle n'en est ni moins belle ni moins noble ; car les dons de Dieu ne s'amoindrissent ni ne s'avilissent pour être répartis entre ses créatures, quelque nombreuses qu'elles soient. Au reste, à la vocation sacerdotale, le missionnaire ajoute, règle générale, la note glorieuse qu'impriment les vœux de religion, car ordinairement et dans les desseins de la Providence il est du nombre de ces hommes généreux à qui le Seigneur a dit : « Si vous voulez être parfaits, ven« dez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, prenez « votre croix, venez et suivez-moi. » Telle est l'origine de la vocation du missionnaire, telle fut, il n'y a pas à en douter, la vocation de l'héroïque P. FAFARD.

« Oui, Dieu s'était choisi ce cœur d'élite. Il l'avait prévenu, dès l'aurore matinale, de grâces et de bénédictions. Il a placé son berceau dans une de nos paisibles campagnes où la piété se respire à pleins poumons comme l'air frais et parfumé qui nous embaume de toutes parts. Il était fils de cultivateurs, cette belle classe de notre société aux mœurs simples et pures, à l'intelligence vive et forte, à la foi ardente, au cœur ouvert à toute louable aspiration. Ses parents avaient rêvé depuis longtemps de voir un de leurs fils à l'autel, ils ignoraient alors que Dieu voulait en faire plus qu'un prêtre ordinaire. Mais, eussent-ils vu par avance les secrets desseins du ciel sur le fruit béni de leur amour conjugal ; eussent-ils connu par avance la mort tragique de leur enfant bien-aimé, que le père, nouvel Abraham, l'aurait sacrifié, en le bénissant une dernière fois, et que l'héroïque mère n'aurait pas hésité, un instant, à dire dans la vivacité de sa foi : « Mon Dieu, prenez ma vie et sauvez mon enfant. Pour« tant si c'est votre volonté, prenez mon fils et laissez-moi

« la vie pour vous aimer et vous bénir encore dans mon « immense douleur. »

« Formé de bonne heure à la vertu, portant dans son cœur la sainte vocation du missionnaire, avant d'en connaître les grandeurs et les beautés, le jeune Adélard croissait en âge, et la grâce n'était pas inactive en lui. Le jour approchait où il devait correspondre plus directement aux desseins de Dieu ; et s'il a reçu du ciel sa vocation qui l'élève au-dessus de ses frères, il n'est ni moins privilégié ni moins grand dans la transformation qu'il subit, pour devenir un vase d'élection digne de porter le nom adorable de Jésus aux peuples qui ne le connaissent pas.

II

« A l'adolescent qu'il aime entre tous et dont il veut faire l'*homme de sa droite*, Dieu donne avec surabondance tous les moyens de correspondre à sa vocation. Or ces moyens se trouvent, règle générale, dans l'éducation de la famille, dans celle du collège et dans le séminaire ou le noviciat. C'est par cette triple formation que doit passer le jeune homme, avant de devenir l'ambassadeur du ciel auprès des peuples assis dans les ténèbres et les ombres de la mort.

« Dieu qui veut la propagation et la conservation du genre humain a communiqué aux époux quelque chose de son ineffable paternité. Sur le front du père et de la mère il a placé l'auréole d'une céleste autorité et il a versé dans leur cœur un amour qui, par sa nature même, tend à se communiquer aux enfants. Or c'est l'exercice religieux de cette double prérogative qui donne le fond et la forme de l'éducation de la famille. L'autorité qui s'impose avec fermeté à la volonté de l'enfant rebelle ou insoumis; l'amour qui tempère et adoucit ce que l'au-

torité pourrait avoir de trop rude ; l'amour qui s'empare avec suavité de l'intelligence et du cœur de l'enfant, qui aime parce qu'il s'éprend et se sent aimé. C'est dire assez, à l'encontre des pernicieuses théories de nos jours, que l'éducation de l'enfant appartient de droit naturel non à l'Etat, mais aux parents : éducation qu'ils doivent donner conformément aux principes de la loi naturelle, s'ils sont infidèles, et suivant ces mêmes principes et les enseignements de l'Eglise, s'ils sont baptisés. Car par le saint Baptême les parents sont devenus sujets de l'Eglise et soumis à sa doctrine, non seulement dans leur vie privée, mais aussi dans leur vie publique ; et c'est leur premier devoir de faire de leurs enfants de bons citoyens et avant tout de bons chrétiens. Au reste dans une société chrétienne, c'est un leurre et un contresens que de prétendre demeurer bon citoyen tout en laissant de côté ses devoirs de chrétien, comme s'il y avait dans l'âme humaine une double conscience, l'une pour les actes de la vie privée et l'autre pour ceux de la vie publique. En bénissant votre alliance, en vous faisant revivre dans les enfants qu'il vous donne, Dieu vous dit comme autrefois à la fille de Pharaon : « Reçois cet enfant et nourris-le « pour moi, et je te donnerai moi-même ta récompense. » Or l'Eglise catholique seule vous enseignera les principes qui doivent vous guider dans l'éducation de vos enfants.

« Le jeune enfant qui sera plus tard le grand missionnaire du Nord-Ouest, a reçu cette bonne et forte éducation domestique dont nous parlons. Il a sucé, pour ainsi dire, avec le lait, les principes de droiture, d'énergie et de piété solide qui le disposaient si bien aux grandes choses que Dieu voulait de lui, sous la sage direction d'un père chrétien ; au souffle de l'amour du cœur maternel, il a vu sa jeune intelligence s'épanouir à la vérité

et son âme se dilater aux douces émotions de la vertu. Aussi, lorsque dans les desseins de Dieu, ses parents dévoués se décidèrent à lui donner l'éducation collégiale, il était prêt à la recevoir, morale et intellectuelle, solide et pieuse, telle qu'elle se donne, sous la direction immédiate de la religion, dans les établissements bénits à cette fin par l'Eglise.

« Le collège reçoit l'enfant des mains du père et de la mère ; il continue leur œuvre, il la développe et la perfectionne suivant de sages et antiques méthodes approuvées par l'Eglise et à l'encontre desquelles la pédagogie du jour ne peut faire rien de sérieux ni de durable avec ses grands mots de progrès et d'instruction pratique. A la base de l'éducation classique se trouve l'étude des langues anciennes, et la philosophie morale et intellectuelle en est le couronnement nécessaire.

« Si vous voulez former des hommes sérieux, il faut nourrir leur cœur et leur intelligence du pain de ces fortes études ; elles sont absolument nécessaires ; les autres connaissances, bien que très utiles, nécessaires même dans certains cas, ne viennent cependant qu'au second plan dans la thèse générale de l'éducation classique. Or, telle fut la large et forte éducation que reçut le Père Fafard.

« S'échappant des Laurentides, la rivière l'Assomption, après avoir arrosé un des plus riches plateaux du pays, arrive à la petite ville de ce nom, qu'elle entoure aux trois quarts. A une extrémité de la ville, sur un terrain que la noble rivière baigne et fertilise de ses eaux, s'élève un édifice aux formes austères et aux larges dimensions. A demi caché dans les grands arbres qui l'ombragent, couronné par la croix, il ouvre chaque année ses portes à la jeunesse studieuse, qui vient lui demander le pain de l'intelligence et de la vertu. Cet édifice,

c'est le collège de l'Assomption, maison aimée et bénie de tous ceux qui la connaissent, mais tout particulièrement de ses nombreux enfants ; maison bénie par la société et par l'Eglise, par l'Eglise surtout, à qui elle a donné le glorieux martyr dont nous rappelons le souvenir.

« En 1864, il arrivait ici, jeune enfant, pour commencer son cours classique. Plein de courage, ami du travail, joyeux compagnon, comme se le rappellent ses confrères, cœur noble et droit, volonté énergique dont la raideur était heureusement tempérée par la foi, mémoire heureuse et tenace, intelligence vive et sûre, jugement solide qui l'emportait de beaucoup sur l'imagination, piété aux allures franches et loyales, il avait tout ce qu'il faut pour être un excellent élève et parcourir avec succès toutes les phases d'un cours classique. Les études sérieuses lui plaisaient avant tout. Il avait une amitié particulière pour la belle langue latine. Le thème était pour lui un repos, et le vers latin son devoir favori. Les mathématiques, avec leurs conclusions inexorables, allaient bien à son intelligence qui demandait raison de tout ; et son jugement naturellement si solide se réjouissait et se fortifiait dans les méthodes de l'analyse et de la synthèse, et dans l'exposé des grands principes de la métaphysique et de la morale. Il aimait l'étude ; mais, ce qui vaut mieux, il étudiait par devoir. L'esprit de piété le guidait en tout. Chaque jour il prolongeait ses visites aux pieds du Saint Sacrement. Régulier à se confesser, il s'approchait chaque semaine de la Table sainte avec une piété toujours nouvelle. Enfant dévoué de Marie, il aimait à chanter à sa gloire, et jamais sa voix ne vibrait plus pure et plus suave que lorsqu'il entonnait un pieux cantique en l'honneur de sa Mère bien-aimée.

« Elu préfet de la congrégation de la sainte Vierge, il sut

remplir, à la satisfaction de ses supérieurs et de ses confrères, les devoirs de cette charge si importante qu'il avait méritée pour l'excellence de sa conduite. Inutile d'ajouter que s'il sut faire honneur à ses professeurs, par son application consciencieuse, il avança rapidement dans la pratique de la vertu solide ; ne faisant rien d'extraordinaire, mais, règle générale, faisant bien tout ce qu'il faisait, ce qui est le propre du bon écolier.

« Vous me pardonnerez, mes frères, ces détails intimes; ils ne vous auront pas ennuyés, je l'espère, et ils pourront être très utiles à la jeunesse studieuse qui m'écoute.

« A la fin de son cours d'étude il ne lui fut pas difficile de fixer son choix. Dieu l'appelait à lui dans l'austérité et le renoncement de la vie religieuse. Plus courageux que le jeune homme de l'Evangile, il ne s'éloigna pas du maître la tristesse au cœur. Oh ! non, il eut bien vite déterminé sa volonté, et disant adieu à tout ce qu'il avait de cher, il alla frapper au noviciat des Pères Oblats, à Lachine. Il voulait devenir missionnaire et appartenir à la grande et noble famille de Mgr de Mazenod, si heureusement implantée parmi nous par Mgr Bourget, de sainte mémoire. Il voulait se consacrer à la conversion des pauvres Indiens dans les vastes prairies du Nord-Ouest, prenant pour supérieur et pour modèle des apôtres, comme les évêques Taché et Grandin et le vénéré Père Lacombe, pour ne nommer que ceux-là.

« Le noviciat se fit dans ce but ; il en subit toutes les épreuves avec un courage égal à sa foi ardente et à sa tendre piété. Au jour même de sa profession, il se consacra avec bonheur, sous la tutelle de Marie, au service de Dieu. Comme le prophète il sentit que la main du Seigneur s'était posée sur lui. Le cœur haut, l'œil serein, il dit à Dieu dans toute l'extension de son amour : *Tuus sum ego*, je suis vôtre : *mitte me*, envoyez-moi.

« Sa bonne volonté fut acceptée ; la moisson était abondante, les ouvriers bien rares, il partit, il était apôtre. Quelle transformation dans ce jeune homme de vingt-six ans ! Qu'il est grand le missionnaire ainsi façonné sous la bénigne influence du Saint-Esprit ! Qu'ils sont beaux ses pieds quand il va annoncer l'Evangile de la paix, quand il va exercer son action toute-puissante sur le monde et dans l'Eglise !

III

« L'action du missionnaire est celle de Notre-Seigneur « lui-même. « Suivez-moi et je vous ferai devenir des « pêcheurs d'hommes... Toute puissance m'a été donnée « au Ciel et sur la terre ; allez donc enseigner toutes les « nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du « Saint-Esprit ; leur apprenant à observer tout ce que je « vous ai enseigné et voici que je suis avec vous jusqu'à « la consommation des siècles. »

« Comme Jésus-Christ a sauvé le monde de la fange du paganisme, comme il l'a renouvelé, en lui prêchant toute vérité dans l'ordre social et dans l'ordre religieux, de même le missionnaire sauve les peuples qu'il évangélise en leur prêchant la doctrine de Notre-Seigneur. S'il les prépare avant tout pour le royaume des cieux, il ne néglige pas les intérêts bien entendus de la terre. Les souvenirs enchantés des missionnaires du Paraguay diront à tous les siècles ce que peut faire, sous le rapport matériel, le zèle des envoyés de Dieu, s'il n'est pas paralysé par un pouvoir jaloux des irréligieux. Au reste, cette action civilisatrice découle naturellement des grands principes de justice, d'ordre et d'obéissance, que prêche le missionnaire à ses néophytes ; principes que doit accepter toute société, si elle veut vivre. Ah ! de nos jours, on fait fi de ces divins enseignements, que ne cesse

de rappeler la voix infaillible des successeurs de Pierre. Aussi qu'est devenu le monde actuel? Suivant l'énergique expression des Livres saints, il est comme un homme pris d'ivresse qui chancelle sur ses bases et que le moindre choc peut faire tomber. Les gouvernements, quels qu'ils soient, n'ont qu'un moyen d'échapper au cataclysme, c'est de revenir franchement aux grands principes chrétiens dont l'Eglise est la fidèle dépositaire ; à ces grands principes sociaux, résumés dans l'immortel *Syllabus* de Pie IX et que vient de confirmer Léon XIII dans son admirable Encyclique *Immortale Dei*. Donnez-moi, si vous le pouvez, une autre doctrine qui retienne le monde sur le penchant de l'abîme ?

« Mais toutes ces vérités se trouvent, sinon sous l'écorce de la lettre, du moins dans l'esprit de l'Evangile ; et il se fait ainsi que le missionnaire enseigne à ses néophytes toute vérité, et il se fait que l'humble religieux oublié au milieu de ses sauvages exerce dans le monde social une action plus salutaire que tous les habiles politiques avec leurs combinaisons, et il se fait qu'avec l'Evangile dans le cœur et son crucifix à la main il exerce sur les populations qui l'écoutent une influence inexplicable au point de vue humain. Ses travaux, ses sueurs, ses larmes, ses prières, sa mort et parfois son sang sont, pour la grande cause qu'il prêche, le gage assuré du triomphe.

« Tel a été le P. Fafard dans sa vie de missionnaire. Il n'entre pas dans nos desseins de vous donner des détails, vous les entendrez cet après-midi ; je me hâte d'arriver à sa mort héroïque, que l'on peut appeler la mort du martyr, au moins dans le sens large du mot.

« Vous connaissez tous les tristes événements du Nord-Ouest ; ce n'est ici ni le temps, ni le lieu d'en apprécier la cause non plus que les effets lamentables. Placé sur le théâtre des troubles le P. Fafard prêcha la soumission

au gouvernement établi et reconnu, comme c'était son devoir de le faire, il fit tout son possible pour empêcher ses néophytes de prendre part au mouvemont. Il excita par là, au suprême degré, la haine des sauvages contre lui et cette haine éclata bientôt : le Jeudi saint, le jour de l'agonie du Maître, la veille de l'anniversaire de la grande immolation, après avoir lu l'incomparable récit de la cène, après avoir fortifié son cœur sacerdotal sur le cœur aimant de Jésus, il tomba victime de son amour pour son devoir. Une balle meurtrière le frappa pendant qu'il donnait la sainte absolution à un pauvre blessé ; près de lui succombait le P. MARCHAND, un autre héros, un autre martyr.

« N'est-ce pas là la mort d'un confesseur de la foi ? Sans doute, nous ne devons pas devancer le jugement de la Sainte Eglise, mais il nous est bien permis de dire que les temps héroïques des Brebeuf et des Lallemand sont revenus pour nous. Il est tombé comme eux en pardonnant à ses ennemis. Il est tombé dans l'exercice même d'une des plus douces prérogatives du prêtre, celle de pardonner.

« Et vous, ses parents chéris, vous n'étiez pas là pour recevoir son dernier soupir, pour essuyer le sang qui s'échappait de ses plaies. Vous, sa mère bien-aimée, vous n'étiez pas là, pour déposer sur son front le dernier baiser de votre amour, le baiser de l'adieu suprême.

« Toutefois, détail bien touchant, Dieu a permis que vous fussiez remplacée, au moins en quelque chose. Voici qu'une pauvre Indienne vient laver ces corps vénérés et bien-aimés. Comme les saintes femmes de l'Evangile, elle n'a ni les riches parfums, ni l'onguent précieux pour embaumer la dépouille mortelle de nos Pères : elle n'a que les larmes de ses yeux, le courage de sa foi et la tristesse de son cœur ; mais elle donne tout ce qu'elle a,

et comme Madeleine et Véronique elle accomplit un acte qui ne sera jamais oublié.

« Maintenant, ils reposent dans la paix des élus ; il n'y a aucun doute qu'il ne soit grand dans le royaume des cieux, lui qui a pratiqué et qui a enseigné : *qui fecerit et docuerit hic magnus vocabitur in regno cœlorum.* Il n'y a aucun doute qu'il ne soit bienheureux lui qui a lavé sa robe dans le sang de l'Agneau sans tache : *Beati, qui lavant stolas suas in sanguine Agni.* Ainsi, à la fin de cette imposante démonstration, nos cœurs ne savent pas trop s'ils doivent, suivant l'expression d'un grand publiciste : Pleurer le *libera* ou chanter le *Te Deum.*

« Quoi qu'il en soit, autour de ce mausolée funèbre, nous donnerons un libre cours à tous nos sentiments. Vous, messieurs les élèves du collège de l'Assomption, vous demanderai-je de suivre courageusement la vocation à laquelle le ciel vous appelle ?

« Vous prierez le Seigneur Jésus de se choisir parmi vous un autre P. Fafard, pour continuer son œuvre là-bas et consoler le cœur du grand évêque missionnaire.

« Vous tous, mes frères, vous demanderai-je d'être fidèles à Dieu jusqu'à la mort ? »

CANADA

DISCOURS

PRONONCÉ PAR Mgr TACHÉ A LA CATHÉDRALE DE MONTRÉAL LE SAMEDI 13 JUIN, LORS DES OBSÈQUES DE Mgr BOURGET

Nous empruntons ce discours à *la Semaine religieuse* de Montréal, nº du 27 juin 1885. C'est, nous écrit-on, la reproduction la plus autorisée : Mgr Taché n'avait, en effet, rien écrit. Nous trouverons dans cet éloge funèbre une page de l'histoire du Canada, qui ne doit

point tomber en oubli, et qui enrichira utilement nos Annales; nous y trouverons aussi célébrée la mémoire de deux grands évêques dont le nom ne peut être prononcé parmi nous qu'avec respect et reconnaissance: Mgr Bourget, qui, le premier, fit appel à notre humble Congrégation, pour évangéliser les pays étrangers, et Mgr de Mazenod, notre illustre et vénéré Fondateur.

Voici ce beau discours :

Quid sunt duæ olivæ istæ? Isti sunt duo filii olei, qui assistunt Dominatori universæ terræ.

Que signifient ces deux oliviers? Ce sont les oints de l'onction sainte qui assistent devant le Dominateur de toute la terre. (Zacharie, chap. IV, v. 11, 14).

« Messeigneurs et mes Frères,

« Nous sommes au dernier jour d'une semaine bien grosse d'émotions, non seulement pour cette riche cité, mais même pour ce vaste diocèse et pour tout notre cher Canada. Je ne suis point monté dans cette chaire pour ajouter à l'abondance de vos larmes, ni à l'intensité de vos regrets. Il faut, au contraire, m'efforcer de comprimer les sentiments qui se pressent dans mon cœur comme dans les vôtres, afin d'être en état de vous adresser quelques paroles.

« Dimanche, une nouvelle se répandit non seulement avec la vivacité de l'électricité, mais bien encore avec l'ardeur du sentiment le plus affectueux et le plus reconnaissant; cette nouvelle a fait vibrer dans les cœurs les élans de l'amour et de la reconnaissance la mieux sentie.

« Cette nouvelle disait que Mgr Bourget était bien malade, qu'il touchait même à ses derniers moments. La surprise fut si grande que l'on se refusa pour ainsi dire à croire à la possibilité du trépas de celui que l'on aimait

tant. Lundi une autre nouvelle vint non seulement confirmer la première, mais apporter le comble à notre douleur : il était mort !

« Et depuis ce jour toute la ville de Montréal est en émoi, et depuis ce jour le diocèse de Montréal ressent la perte immense qu'il a faite. Tout le Canada comprend que le Ciel s'est enrichi aux dépens de la terre en la privant de l'un de ses plus grands citoyens.

« L'écho des voix douloureuses que l'on entend de toutes parts retentit même au-delà de notre patrie pour se répercuter jusqu'à l'étranger.

« On comprend la juste douleur qui anime tous ceux qui sont ici présents, la juste douleur qui anime le vénérable prélat qui succède à celui qui l'a précédé avec tant de gloire et de distinction. On comprend enfin que nous sommes des enfants attendris, qui pleurons sur la mort d'un père qui avait toute notre tendresse et notre affection.

« Puis, jeudi, on a vu se dérouler un convoi funèbre tel que cette ville n'en avait jamais contemplé. Oui, jeudi, sur un parcours de 7 milles entiers, on a vu les populations se presser avec un enthousiasme recueilli, avec un sentiment tellement profond de respect, d'amour et de reconnaissance, que le convoi qu'elles venaient grossir avait plutôt l'apparence d'une marche triomphale que d'une procession funèbre.

« Et qui redira, mes Frères, ce qui s'est passé hier dans la magnifique église de Notre-Dame? Qui redira ce concours imposant d'évêques, venus de points différents et de grandes distances, pour affirmer leur respect envers celui qui, depuis de longues années, était leur doyen dans l'épiscopat, envers celui qu'ils ont toujours regardé comme leur modèle? Qui redira ce nombre si grand de prêtres, qui se pressaient autour de l'autel, non pas tant,

ce semble, pour prier pour celui qu'ils pleuraient, que pour remercier Dieu des grâces si abondantes qu'ils ont reçues par son intermédiaire? Qui redira le spectacle offert par cette foule innombrable, qui non seulement a envahi la vaste enceinte de l'église, mais qui s'est répandue sur la place publique et dans toutes les rues avoisinantes? Il serait impossible de décrire les émotions qui ont fait vibrer les cœurs de cette multitude, lorsqu'elle a vu le char funèbre, qui avait reçu les dépouilles mortelles de Mgr BOURGET, prendre non la route qui conduit à cette cathédrale, mais celle qui conduit à l'église où reposaient les restes de son noble et illustre prédécesseur?

« Là, un autre char funèbre devint le char de triomphe sur lequel on plaça ce qui reste du corps de Mgr LARTIGUE, premier évêque de Montréal. C'est ainsi que ces deux grands prélats, qui s'étaient tant aimés pendant leur vie, se réunirent après leur mort et cheminèrent ensemble par les rues de cette ville qui leur fut si chère, pour laquelle ils ont collaboré avec tant d'ardeur pendant vingt ans, pour laquelle ils ont continué de travailler pendant quarante autres années, même après la mort de l'un d'entre eux. Quel spectacle, pour la première ville de notre Canada, que la vue de ces deux cercueils renfermant ce qu'il y a de périssable de deux existences qui se sont consumées pour sa gloire, son agrandissement et sa sanctification !

« Ce spectacle nous rappelle tout naturellement la vision qu'un ange fit briller aux yeux du prophète Zacharie, en lui montrant deux oliviers placés en un endroit élevé et environnés de gloire et de lumière. Le prophète demande à l'ange : « Que signifient ces deux oliviers? » Et l'envoyé céleste lui répond : « Ce sont les deux oints de « l'onction sacrée qui assistent devant le Dominateur de « toute la terre. » Oui, les deux prélats qui ont parcouru les rues de cette ville, hier, sur des chars funèbres, y

étaient placés comme les deux oliviers vus par le prophète ; car ils ont été les deux oints qui les premiers ont reçu l'onction suprême qui les a mis à la tête de ce diocèse, où ils « ont assisté devant le Dominateur de la « terre » pour lui préparer un peuple d'adorateurs. Nous avons marché à la suite de ces « deux nobles oliviers », nous sommes groupés en ce moment autour de ces deux « oints de l'onction sacrée ». Étudions ensemble quelques instants :

« 1° Quelles sont les circonstances qui ont réuni ces deux existences ;

« 2° Quelles ont été les conséquences de cette union pour nous tous.

« Dieu a envoyé son Fils éternel sur la terre. Le Fils a accepté la mission qui lui était confiée. Il est venu racheter l'homme, racheter les peuples et les nations, et, pour le récompenser de son œuvre, Dieu a donné à son Fils toutes les nations en héritage.

« Et ce Fils, pour assurer sa domination sur toute la famille humaine, a établi son Église comme un bercail commun dans lequel il veut réunir tous ceux qui lui sont donnés en héritage.

« Il a préposé à la direction de ce bercail un pasteur suprême ; et il a associé à ce pasteur suprême des pasteurs qu'il a placés aussi dans une sphère bien distincte, car, comme dit l'Écriture : « Le Saint-Esprit a placé des « évêques pour conduire l'Église de Dieu. »

« La mission de l'Épiscopat dans l'univers entier est partout la même ; elle est partout la même parce qu'elle vient de la même source : « De même que mon Père m'a « envoyé, ainsi je vous envoie. »

« Le Fils adorable de Dieu était venu pour établir la sainteté sur la terre ; les évêques sont institués pour continuer son œuvre.

« Le Fils de Dieu était venu pour guérir toutes les maladies de l'humanité ; les évêques ont la mission de prodiguer les mêmes soins à l'humanité souffrante.

« Jésus-Christ était venu pour éclairer tout homme qui est ici-bas ; et les évêques ont la douce obligation aussi de montrer aux hommes la voie qui doit les conduire à la félicité.

« Le Saint-Esprit, en un mot, « a placé les évêques « pour conduire l'Église », et l'histoire nous montre que depuis dix-huit cents ans l'Épiscopat catholique a été fidèle à cette sublime obligation.

« Ce qui s'est produit dans l'ancien monde devait se répéter dans le monde nouveau. Aussi, il est tout naturel de voir que peu après la fondation du Canada, un évêque y est envoyé par le chef de l'Église.

« Dieu sait donner aux hommes qu'il choisit les qualités nécessaires à l'accomplissement des desseins qu'il a sur eux.

« Le premier évêque arrivé à Québec devait travailler au développement d'une œuvre grande ; aussi il fut grand ce Laval, qui occupa la première chaire épiscopale de notre pays. Il fut envoyé pour être le premier olivier planté sur la rive du Saint-Laurent, pour y être, dans la plus ample acception du mot, le premier fruit de l'huile sacrée, réunissant dans sa personne vénérée la triple onction qui fait le chrétien, le prêtre et le pontife.

« Aussi, ils ont été abondants les flots de grâces qui ont découlé de cet olivier sacré ; ils ont été d'une bien douce saveur les fruits de sainteté que l'oint du Seigneur a fait mûrir pour notre chère patrie.

« Je ne prononce jamais sans émotion le nom de ce grand évêque, mon cœur est toujours vivement impressionné quand je nomme l'ancienne cité de Québec, où Mgr de Laval a fondé ou développé les institutions dont

la capitale de cette province s'honore à si juste titre.

« Pour peu que nous reportions nos regards en arrière, un grand nombre d'entre nous se souviendront que leurs pères ont été élevés dans ce séminaire de Québec, que Mgr LAVAL avait fondé et qu'il environna de tant de prédilection. Puis, n'est-ce pas encore dans une institution de cette vieille cité que nos mères, à un grand nombre d'entre nous, ont puisé ce sentiment exquis de délicatesse chrétienne qui nous est si précieux et si utile.

« Mgr LAVAL s'est reposé de ses fatigues, d'autres lui ont succédé : aux jours mauvais qui ont éprouvé la Nouvelle-France, un évêque était au milieu de son peuple désolé ; il prit une part si sensible aux épreuves, aux angoisses et aux malheurs de ses ouailles, que son cœur ne put pas la contenir, et il mourut de mort prématurée. Dieu le remplaça par un autre pasteur aussi intelligent que dévoué, qui contribua puissamment à empêcher que la conquête de notre patrie ne devînt trop préjudiciable à notre foi et aux autres choses que nos aïeux aimaient, et que nous aimons comme eux ; aussi c'est chose merveilleuse de voir cette poignée de Canadiens, laissés dans l'isolement par la conquête, séparés de la mère patrie par un océan infranchissable, environnés de toutes parts d'hommes qui leur étaient hostiles, ruinés par la guerre, poursuivis par le mépris et la défiance, oui, c'est chose merveilleuse et digne de toute notre reconnaissance envers Dieu de voir ces quelques descendants de Français, soutenus par leurs prêtres, guidés, ainsi que ces derniers, par leur évêque, envisager avec calme leur position, en accepter avec courage les conséquences et les obligations, et commencer sur ce continent une existence nouvelle, que les hommes sérieux admirent et dont nous recueillons les heureuses conséquences.

« Le dix-huitième siècle était terminé, et, dès le commencement de ce siècle-ci, Dieu donna à l'Église du Canada un autre grand évêque, noble figure que l'histoire proclame comme l'une des gloires les plus jeunes de notre race, un des bienfaiteurs les plus signalés de notre pays.

« Il avait pour nom de famille Plessis. Lui aussi était évêque de Québec. Sa juridiction embrassait, entre autres terres, tout ce qui constitue aujourd'hui la Puissance du Canada.

« Oh ! que j'aime à me rappeler cet illustre Prélat, placé sur ce cap élevé, où est assise la ville de Champlain, et, dans une attitude majestueuse, contemplant le panorama unique, qui de ce point se déroule aux regards de l'observateur enthousiasmé ! Oui, là, au pied de la citadelle autrefois réputée imprenable, sur les bords du majestueux Saint-Laurent, qui va porter à l'Océan le tribut des eaux limpides de nos grands lacs, oui, c'est là que j'aime à me représenter Mgr Plessis, méditant, dans sa vaste intelligence et dans son grand cœur, les destinées des pays confiés à sa sollicitude pastorale. Il voyait ce fleuve immense couler vers ce que nous appelons les Provinces maritimes, il le voyait venir du pays que l'on appelle maintenant Ontario. Il voyait même au-delà des sources du fleuve géant, les interminables prairies du Territoire du Nord-Ouest, et par delà les chaînes colossales qui s'appellent les monts Rocheux ; il voyait encore toute la Colombie Britannique. C'est dans cette méditation que, seul devant son Dieu, il lui disait : « Voyez, Seigneur, je ne « puis suffire à la tâche, vous n'êtes pas assez connu, « vous n'êtes pas assez aimé dans les limites de cette ju- « ridiction que votre Vicaire m'a donnée. »

« Dès cette époque, le zèle épiscopal de Mgr Plessis enlaçait dans les étreintes de sa charité pastorale l'étendue

de pays que traversent aujourd'hui les chemins de fer depuis Halifax jusqu'à New-Westminster. La pensée du grand évêque voyait surgir les provinces ecclésiastiques et les diocèses qui se sont formés depuis; qui, comme autant de phares lumineux, devaient faire briller l'Évangile de tout son éclat au milieu de nos populations. Il voyait tous ces foyers ardents d'où la charité divine ferait surgir les œuvres merveilleuses qui contribuent si puissamment au soulagement de l'humanité.

« Les provinces ecclésiastiques de Québec, d'Halifax, de Toronto et de Saint-Boniface, ainsi que les vingt-cinq circonscriptions épiscopales qu'elles renferment, prouvent surabondamment que Mgr Plessis connaissait notre pays et les desseins de miséricorde de Dieu envers lui, lorsqu'il pensait à la création d'évêchés tant dans les provinces du Golfe que dans le haut Canada et les territoires du Nord-Ouest.

« Tout en étudiant les besoins de ses ouailles éloignées, le bon pasteur pensait à d'autres plus rapprochées: sa pensée s'arrêtait souvent sur Montréal et les districts environnants. Montréal était, à cette époque, la première ville du pays après Québec, et ses environs renfermaient une population nombreuse. Les grandes idées de la foi, élevant Mgr Plessis au-dessus des considérations ordinaires, lui faisaient désirer vivement l'érection d'un siège épiscopal à Montréal. Il prévoyait, dans un avenir assez rapproché, la prospérité et le développement qu'atteindrait cette grande cité.

« Il voulait absolument la réalisation de cette idée. Force lui fut pourtant d'attendre; car, faut-il le dire? souvent les pouvoirs humains ne comprennent pas assez la mission de l'Église de Dieu pour lui laisser sa liberté d'action.

« Nos conquérants avaient tellement eu peur du cordon

de Saint-François, qu'ils avaient expulsé du pays ces humbles religieux. On avait tellement craint le chapelet pendu à la ceinture des fils de Saint-Ignace, qu'on les avait bannis de la Nouvelle-France. Est-il étonnant après cela que ces mêmes conquérants redoutassent la croix qui brille sur la poitrine de celui qui s'appelle évêque?

« Ils oubliaient que cette croix épiscopale ne fait pas de victimes, et que la seule victime qui doit y être attachée est celui qui la porte sur sa poitrine.

« Les événements vinrent dissiper ces craintes mal fondées, et prouver à ceux qui gouvernaient le pays, que l'Église est le soutien des trônes et de l'autorité. La guerre éclata entre l'Angleterre et les États-Unis : le Canada devait en être le théâtre. La Grande-Bretagne, embarrassée par les luttes européennes, ne semblait pas pouvoir protéger efficacement sa colonie.

« Mgr Plessis fit un appel aux populations canadiennes. La voix du grand patriote s'accentua de toute l'autorité du grand évêque. Les ouailles écoutèrent les avis de leur premier pasteur. La jeunesse s'enrôla avec un empressement digne de l'esprit chevaleresque de nos pères. Des chefs habiles et intrépides commandèrent ces milices, des prodiges de valeur et d'héroïsme furent accomplis, l'ennemi fut repoussé et le Canada conservé à l'Angleterre. La noble figure de Mgr Plessis fut entourée d'une auréole nouvelle de gloire, qui porta jusqu'au pied du trône le sentiment de respect et de reconnaissance nourri par ceux qui gouvernaient le pays.

« L'évêque de Québec comprit que le moment était favorable pour faire accepter ses projets en Angleterre et les faire sanctionner à Rome. Aussi il se détermina à passer en Europe.

« Pour faire ce voyage, il lui fallait un compagnon; mais un compagnon qui pût l'aider dans sa mission diffi-

cile et délicate, un compagnon qui, à de fortes études de droit et de théologie, joindrait la prudence et la discrétion, l'esprit ecclésiastique, la connaissance des hommes et du monde. Ces qualités diverses se trouvent rarement à un degré éminent dans un même homme. Mais Dieu, dont les desseins sont inconnus des hommes, les avait réunies dans un enfant de Montréal, plus tard avocat de la même ville et ensuite prêtre du vénérable séminaire de Saint-Sulpice. C'est donc dans l'humble cellule d'un Sulpicien que Mgr Plessis trouva messire Jean-Jacques Lartigue, et qu'il se l'associa pour aller, par-delà l'Océan, traiter les plus importants intérêts de l'Église du Canada.

« Le voyage réussit ; les hommes d'État d'Angleterre, en présence de Mgr Plessis et de M. Lartigue, comprirent que leur opposition ne pouvait que paraître puérile. Sans demander à leur souverain un assentiment final et entier, ils laissèrent entrevoir que les difficultés finiraient par s'aplanir. L'évêque de Québec se rendit à Rome et obtint des bulles pour celui auquel il voulait confier l'administration du district de Montréal. M. Lartigue, déjà si avantageusement connu, s'était révélé dans toute son excellence pendant les négociations poursuivies en Angleterre, et, de compagnon de voyage, il devint le compagnon en Épiscopat de Mgr Plessis.

« Il fut sacré comme évêque de Telmesse le 21 janvier 1821. Voilà donc l'un des oliviers qui reposent ici devenu l'oint de l'onction sainte et placé comme évêque devant le Dominateur de toute la terre.

« Le nouvel évêque comprit qu'il lui fallait, à lui aussi, un compagnon doué de qualités spéciales avec lequel il pût cheminer en toute confiance et liberté, au milieu des dangers et des difficultés qui se dressaient si formidables devant son administration.

« Mgr Plessis, qui se connaissait en hommes, eut l'hon-

neur et le mérite de ce second choix. Il indiqua à Monseigneur de Telmesse le jeune abbé Ignace Bourget, comme digne de toute sa confiance.

Monseigneur de Telmesse agréa volontiers la suggestion, et M. Bourget devint le secrétaire, le compagnon, l'ami, puis, plus tard, le coadjuteur et le successeur de son évêque. *Isti sunt duæ olivæ, duo filii olei.* Telles sont, mes Frères, les circonstances qui ont réuni ces deux arbres précieux, véritables oliviers qui ont fourni l'aliment à un grand nombre de ceux qui avaient faim et soif de la justice, le remède à tant d'affligés et la lumière à bien des cœurs qui sans eux seraient restés dans les ténèbres et l'obscurcissement.

« Ces dernières réflexions nous amènent à examiner quels ont été les résultats de la réunion de deux hommes devenus deux illustres prélats, devenus les deux premiers évêques de Montréal.

« Ne m'en voulez pas, mes Frères, de vous parler si froidement, dans une circonstance si émouvante; je le répète, il me faut faire effort pour comprimer ce qui se passe dans mon cœur, et faire quelques réflexions qui, dans leur simplicité, ont aussi leur enseignement.

« A l'époque dont nous nous occupons, Montréal n'était encore qu'une ville comparativement de peu d'importance. Son district, qui s'appuyait au Sud sur les États-Unis, s'étendait au Nord jusqu'à la baie d'Hudson, et courait de l'Est à l'Ouest depuis le district des Trois-Rivières jusqu'aux limites occidentales de notre province actuelle de Québec.

« Ce pays riche, fertile, était habité par une population intelligente et active ; cependant il était loin d'avoir le développement qu'il a acquis depuis.

« Un champ immense s'offrait donc au zèle si intelligent de Mgr LARTIGUE, qui fut généreusement et constam-

ment secondé par Mgr Bourget, jusqu'au moment où ce dernier remplaça son prédécesseur, dont il continua l'œuvre grandiose.

« Dans ce district de Montréal, il y avait bien des misères, mes Frères : misères dans l'ordre intellectuel, misères dans l'ordre moral et temporel. Que je ne vous étonne pas, je vous en conjure, veuillez ne pas vous offenser si je prends la liberté de vous inviter à jeter un regard pénible sur une période de notre existence nationale pendant laquelle vivaient un grand nombre de ceux qui nous furent chers.

« L'homme qui fait son examen de conscience n'en est ni plus méchant ni plus méprisable ; l'homme qui reçoit les conseils que la bienveillance inspire, ne peut rien perdre par l'attention qu'il prête à ces avis. Ce qui est vrai pour l'individu est vrai pour la famille, et ce qui est vrai pour l'individu et pour la famille l'est aussi pour la société.

« La société a besoin d'examiner ce qu'elle est, elle a même besoin qu'on lui dise ce qu'elle doit être. Aussi, je sens que je n'ai pas besoin de vous demander excuse pour dire que le Canada n'était pas parfait.

« Notre chère patrie avait été victime, dans l'ordre politique, de ceux qui prêtaient une oreille trop attentive aux pernicieuses erreurs qui débordaient en Europe.

« L'Océan, qui semblait trop vaste pour que l'ancienne France pût porter secours à la nouvelle, avait vu ses bords se rapprocher pour laisser pénétrer jusqu'en Canada les horribles blasphèmes des prétendus philosophes français.

« Le poison de l'erreur est si subtil qu'il pénétra dans l'âme d'un trop grand nombre de Canadiens, qui se l'assimilaient sans même sembler s'apercevoir qu'en cela ils se faisaient l'écho de l'homme qui avait le plus cruelle-

ment insulté à leurs malheurs. Bien des voltairiens habitaient les rives du Saint-Laurent. Les sarcasmes infernaux de l'ennemi de Dieu et de la société recevaient l'hospitalité dans un trop grand nombre de nos meilleures familles canadiennes.

« Il me suffit, mes Frères, de me rappeler mes propres souvenirs. Petit enfant, j'ai entendu ce que je n'aurais pas dû entendre. Petit enfant, j'ai constaté que des hommes qui auraient dû être à la tête de la société pour la porter au bien, lui donnaient l'exemple de l'indifférence et même de l'impiété.

« L'égarement intellectuel conduit à l'abaissement moral, et le peuple, à l'époque dont je parle, mésusait des dons du Ciel pour offenser Celui qui les lui prodiguait. Dans plusieurs de nos meilleures campagnes le vice affreux de l'ivrognerie faisait des ravages épouvantables, et, par la ruine morale de notre peuple, il le conduisait jusqu'à la ruine matérielle.

« Heureusement pour notre société canadienne, Dieu s'est souvenu de la foi de nos pères, et il a placé au milieu de notre peuple les « deux oints de l'huile sainte » dont la dépouille mortelle repose ici et que nous contemplons avec un légitime orgueil et une ardente reconnaissance. Ces deux hommes ont compris le mal intellectuel, la plaie sociale qui menaçait le Canada.

« Tous deux se sont mis à l'œuvre de notre régénération et y ont travaillé sans relâche. Doués, l'un d'une éloquence irrésistible, l'autre de la puissance d'attraction qui s'attachait à sa voix émue et persuasive, tous deux se sont consumés avec fruit pour le bien des peuples confiés à leur sollicitude.

« La saine doctrine, dans toute sa pureté, a lui aux regards de ceux qui avaient souci de leurs véritables intérêts. Sans hésitation, sans tergiversation, comme sans

compromis, les faux enseignements ont été démasqués, la littérature dangereuse flétrie, les misères soulagées, et rien n'a été omis de ce qui peut rendre le peuple instruit, bon, heureux et prospère.

« Disciple de Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les « petits enfants », dès l'année 1837, Mgr LARTIGUE appelle au Canada cet admirable institut qui s'appelle *les Frères de la Doctrine chrétienne*, pour lui confier la mission sublime d'instruire les enfants du peuple.

« D'autres congrégations viendront plus tard pour agrandir cette noble sphère d'action. C'est aussi sous l'administration du premier évêque que l'on voit s'établir les collèges de Saint-Hyacinthe, de Chambly et de l'Assomption. Nobles émules du collège fondé à Montréal bien des années auparavant par la dévouée Compagnie de Saint-Sulpice, ils seront suivis plus tard d'autres fondations du même genre, en si grand nombre, que le district de Montréal possède dans une proportion étonnante les avantages d'une éducation aussi saine et élevée que facile et abondante.

« Mais tout cela ne suffisait pas encore aux cœurs des deux grands apôtres. Pardonnez si je confonds ici leurs œuvres ; celui qui a survécu a souvent répété, pendant sa longue carrière, qu'il ne faisait que réaliser les projets de son vénéré prédécesseur. Il est bien permis de les réunir dans la même admiration, comme ils sont réunis tous les deux ici sous le même catafalque. Un zèle identique, une ardeur égale pour le bien, leur ont fait concevoir d'un commun accord ces plans merveilleux qu'on a vus se dérouler successivement pendant leur glorieux épiscopat.

« Mgr LARTIGUE meurt, mais son esprit lui survit dans son disciple et son successeur. A peine monté sur le trône épiscopal, la première pensée de Mgr BOURGET est pour le père commun des fidèles et des pasteurs. Son premier

regard se tourne vers Rome; son premier voyage vers la Ville éternelle. Il part pour ce pèlerinage, qu'il a accompli avec tant de foi et de dévouement, qu'il est impossible d'en connaître les particularités sans en être profondément ému et sensiblement édifié.

« Il voit le Souverain Pontife, il lui soumet ses vues, il reçoit l'approbation des projets qu'il a conçus avec Mgr Lartigue. Fort de l'approbation et de la bénédiction du Saint-Siège, il reprend le chemin de sa ville épiscopale, bien décidé à ne permettre à aucune considération humaine ou personnelle d'entraver l'œuvre de Dieu, à laquelle il renouvela la consécration de son existence. Persuadé que toutes les forces de l'Église ont besoin d'être mises à contribution pour assurer le salut des peuples, Mgr Bourget comprit que le Canada avait une réparation à faire. Il était décidé à lui rendre les secours dont il avait été privé par l'expulsion des religieux.

« C'est sur la voie de Rome que l'évêque de Montréal rencontre l'évêque de Marseille. Déjà depuis quelques années, Mgr de Mazenod a fondé la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Ce cœur généreux avait été ému à l'aspect des ruines de toutes sortes, accumulées par la révolution française ; il se laisse entraîner par la noble ambition de réparer ce qu'il pourra des désastres de cette trop regrettable époque. Les Oblats suppléeront autant que possible aux ordres religieux expulsés. La pensée de Mgr Bourget s'identifie avec celle de Mgr de Mazenod. Ces cœurs généreux se comprennent. Mgr Bourget demande des Oblats; Mgr de Mazenod semble entrevoir que l'évêque de Montréal sera comme un second fondateur de sa Congrégation chérie sur la terre du Canada. Il acquiesce à sa demande, et au commencement de décembre 1841, les Oblats arrivent à Montréal.

« Merci, vénéré et bien aimé Père, d'avoir amené dans

notre pays la Congrégation religieuse à laquelle je suis si heureux d'appartenir. Merci de m'avoir fourni l'occasion et donné la permission de suivre, dans cette Congrégation, la vocation qui a fait le bonheur de ma vie!!!...

« Les vues de Mgr Bourget étaient trop grandes et trop catholiques pour se contenter d'assurer le bonheur des populations soumises immédiatement à sa juridiction. Son zèle et son cœur d'évêque le poussaient plus loin. Tout ce qui tenait aux missions lui était cher. Sans parler d'autres pays, qu'il me soit permis encore ici de lui offrir mes remerciements pour ce qu'il a fait, non seulement pour le Canada d'alors, mais aussi pour le Canada d'aujourd'hui.

« Je n'hésite pas à le dire, c'est à lui surtout que nous devons cette chaîne de missions qui s'étendent depuis Bethsiamits et le Labrador jusqu'à New-Westminster, sur les rivages de l'océan Pacifique.

« Aux jours mauvais que traversent nos missions du Nord-Ouest, il semble que Dieu avait préparé au protecteur de ces missions une consolation qu'il ne désirait pas, mais qui emprunte aux circonstances un cachet de dévouement digne de sa grande âme. Non seulement les Oblats de Marie Immaculée ont prêché l'Évangile aux sauvages dans le Nord-Ouest, mais deux d'entre eux viennent d'y cueiller la palme du martyre.

« Les PP. Fafard et Marchand, j'en ai la douce confiance, ont reçu au Ciel la récompense de leurs travaux et de leur mort. Et, lundi dernier, lorsque l'âme de Mgr Bourget, détachée de son enveloppe mortelle, a pris son essor vers le séjour des élus, nos nouveaux martyrs sont allés à sa rencontre, pour le remercier de leur avoir fourni l'occasion de mourir pour Dieu, pour remercier le pieux Pontife des avantages qu'eux et nos autres Pères ont procurés à un grand nombre de sau-

vages et ont offerts à un plus grand nombre encore.

« Le sang des martyrs est une semence féconde. » Mgr BOURGET savait apprécier la valeur de ce sang généreux; il savait que notre terre du Canada en avait été abondamment arrosée, et que ce sang des martyrs, coulant sur la terre canadienne, avait préparé au Ciel des trésors inépuisables de libéralité divine. Il savait que, parmi les martyrs dont les noms ornent si noblement les premières pages de notre histoire, étaient les enfants de la Compagnie de Jésus, les fils de Loyola.

« Je le répète, on avait eu peur du chapelet qu'ils portent à leur ceinture, on les avait expulsés; mais le zèle généreux de Mgr BOURGET avait conçu l'idée de ramener les Jésuites sur l'ancien théâtre de leurs travaux et de leur dévouement. Ce projet ne tarda pas à se réaliser. Imbus de fausses idées, des hommes, bons d'ailleurs, s'étaient un peu trop habitués à ne plus voir la bure du pauvre religieux, la pauvre robe du Jésuite, l'habit de ceux qui ont tout sacrifié pour Dieu.

« Il y eut un instant d'hésitation chez les uns comme un vrai sentiment de bonheur chez les autres; mais la lumière ne tarda pas à briller de son plus vif éclat. On comprit ce que le pays devait de reconnaissance à ceux qui revenaient non comme dans une terre étrangère, mais bien, au contraire, dans leur domaine. Cette terre du Canada, l'ordre célèbre l'avait autrefois conquise non par le glaive et la guerre, mais par la croix et le dévouement; non pas en versant le sang des autres, mais en versant le sang de ses enfants pour le bonheur de leur terre d'adoption. Aussi le Canada sait gré à Mgr BOURGET des avantages dont il l'a remis en possession, et, pour ma part, j'espère que les plaines de l'Ouest reverront bientôt les Jésuites, qui ont été les premiers à les explorer.

« Quand on se sacrifie entièrement soi-même, on ne

tient guère compte des choses de la terre et du temps. Les âmes ardentes et dévouées, qui soupirent après les richesses impérissables du Ciel, négligent les trésors si frivoles de la terre, ou mieux, si elles en ont l'occasion, elles savent les tourner au profit de l'humanité souffrante : c'est ce qu'ont accompli les «deux fils de l'onction sainte» dont la dépouille mortelle repose ici.

« Qui pourrait dire tout ce qu'ils ont fait pour les pauvres, les malades, les orphelins, les affligés de toute sorte? Non seulement ils leur ont voué leur cœur et prodigué les consolations les plus douces et les plus abondantes; mais ils leur ont sacrifié généreusement tout ce qu'ils pouvaient posséder ou espérer. Aussi, après soixante ans d'un double épiscopat, ces deux généreuses existences se sont éteintes successivement dans le dénuement le plus complet; ils ne possédaient rien. Le bilan des choses de la terre ne leur aurait pas même permis de pourvoir aux frais de leur sépulture.

« La pompe avec laquelle ils sont conduits à leur dernière demeure prouve surabondamment qu'on a compris leur généreuse abnégation ; la ville et le diocèse ont payé un noble tribut à leur désintéressement.

« Voilà, mes Frères, en quelques traits, bien mal esquissés, quelques-unes des œuvres qui ont été accomplies par les deux premiers évêques de Montréal. On se ferait illusion si l'on allait croire que tout s'est fait sans difficulté et sans embarras. La vie de l'homme est un combat, le chrétien est un soldat, les ministres de Jésus-Christ sont les chefs de sa milice sainte, les évêques sont à la tête des phalanges qui combattent les bons combats, les combats du Seigneur.

« Si chaque individu a ses heures de lutte, ses heures de trouble, ceux qui sont à la tête de la société chrétienne ont une plus large part dans tout ce qui éprouve le cœur.

« Qui dira les peines, les sollicitudes, les souffrances de ces deux hommes? Ils étaient trop grands pour s'épancher au dehors, mais, dans l'intimité de leurs relations, ils ont versé l'un dans l'autre leur cœur d'apôtre. Mais c'est surtout dans le cœur de leur divin Maître qu'ils aimaient à s'épancher et à chercher la consolation dont le cœur humain est si avide. Qui redira ce qui s'est passé au pied des autels, ici même, dans cette cathédrale provisoire, où, pendant vingt ans, Mgr BOURGET a officié, où, pendant plus de vingt ans, il a prié? Qui redira les émotions dont cet autel a été témoin ou qu'il a fait naître? Là, dans ce tabernacle, se cachait la victime de l'amour, là, au pied de ce même tabernacle, l'amour amenait une autre victime, qui, en s'offrant à son Dieu, lui demandait force et lumière. C'est au pied des saints autels que l'on cherche les enseignements véritables et l'inébranlable constance nécessaire pour faire le bien au milieu des luttes et des difficultés. Ne nous étonnons pas de ces luttes, ce sont elles qui justifient ce que j'ai dit tout à l'heure, que la victime attachée à la croix qui brille sur la poitrine de l'évêque est celui-là même qui porte cette croix; mais ces luttes étant toutes pour Dieu, elles n'ont jamais provoqué de plaintes amères, de paroles acerbes; quand il n'y a pas de fiel au cœur, il ne peut y avoir d'amertume sur les lèvres.

« De ces luttes que restera-t-il ? un sentiment profond de vénération et de reconnaissance.

« On a compris que l'évêque doit voir les choses à un point de vue plus élevé que les autres; non seulement que le commun des fidèles, mais que la plupart des membres de son clergé.

« L'évêque, par son élévation, est placé comme sur une montagne d'où il contemple les choses du Ciel afin de préparer les choses de la terre de façon à ne pas dé-

tourner les hommes de leur fin dernière. L'évêque peut avoir des raisons d'un ordre élevé qu'il ne peut communiquer à tous, mais que tous doivent accepter comme l'expression de la volonté de Dieu. Laissez-moi vous en citer un exemple. Un cruel incendie avait dévasté la ville de Montréal, c'était en 1852. Le résultat de trente années de travail et de sacrifices avait été détruit avec l'établissement épiscopal, la cathédrale et le palais étaient en ruine. On vint alors faire des offres à Mgr Bourget ; on ne lui demande qu'une chose, de rester à Saint-Jacques, à Saint-Jacques qu'il aime tant ! où il avait travaillé et prié pendant de nombreuses années, où il avait été sacré évêque, — Saint-Jacques ! où le souvenir de son vénéré prédécesseur était si profondément gravé, et où son cœur aurait goûté de si douces jouissances. On ne lui demande que de rester et on fera le reste.

« Le saint évêque se recueille devant son Dieu, il est éclairé d'une lumière divine, il voit comme les hommes ne savent pas voir, et il se décide à refuser ce qui naturellement lui était si agréable. Il m'a confié les raisons qui l'ont déterminé à une démarche qui a tant surpris et tant contristé ; je ne violerai pas un secret, mais je vous dirai mon appréciation. Dans sa carrière, toute marquée au cachet de la grandeur, rien ne m'a plus frappé que la détermination qu'a prise Mgr Bourget de venir se fixer ici. Les considérations qu'il m'a données m'ont paru d'un ordre si élevé, si au-dessus de ce que l'homme ordinaire conçoit, que je me suis dit : « Oh ! qu'il est grand ! Qu'il « est héroïque ! Quel acte inspiré ! »

« Voilà comment j'ai apprécié les motifs d'une démarche que je ne comprenais pas moi-même.

« Cette circonstance ajoute à la conviction où je suis que nous devons accepter avec respect et soumission les décisions de ceux qui ont mission de nous conduire lors

même qu'on ne connaît pas les motifs qui les déterminent à agir. Nous sommes tous les enfants du chef de l'Église, vous êtes les enfants du chef de ce diocèse, acceptez ce que l'un ou l'autre vous dira, lors même que vous n'en verriez pas la raison, persuadés que Dieu saura tourner à votre profit ce que vous accepterez par obéissance et dévouement.

« Dans quelques instants, mes Frères, on va procéder à l'inhumation des dépouilles mortelles des deux premiers évêques de ce diocèse; tous deux dorment du dernier sommeil; cette mort apparente n'est plutôt qu'une phase nouvelle dans les fonctions sacrées qu'ils accomplissaient. *Defuncti sunt :* ils ont changé de fonction; adorateurs visibles sur la terre, ils sont devenus adorateurs invisibles à nos yeux, au Ciel; nos pères, nos protecteurs ici-bas, ils sont devenus pour nous des tuteurs encore plus puissants par leur admission au séjour de la gloire. Ils se sont efforcés de nous rendre saints, la communion des saints nous rend encore plus chers à leur cœur, et plus certains de leur assistance. Leurs corps vont être déposés dans les caveaux du grand monument que Mgr BOURGET a fait commencer à la gloire de Dieu et comme preuve de son amour pour la sainte Église de Jésus-Christ.

« On a attendu, pour ainsi dire, sa mort pour qu'il puisse s'en saisir, y pénétrer et y habiter. Il n'a pas voulu y entrer seul, il est allé chercher celui qui l'avait précédé dans la tombe après l'avoir familiarisé avec les nobles et grandes idées, dignes de l'épiscopat.

« Tous deux s'en vont reposer dans la cathédrale de Saint-Pierre de Montréal.

« Quel devoir vous incombe à cette occasion, mes Frères? Quel devoir incombe à Montréal, la grande cité du Canada, à ce vaste diocèse, pour lequel ces deux illustres évêques se sont consumés?

« Ce devoir, c'est celui de compléter cette cathédrale ; elle devient le mausolée de vos deux évêques, elle sera peut-être, mais pas de sitôt, je l'espère, la dernière demeure de celui que vous voyez aujourd'hui avec tant de joie à la tête de ce diocèse. — Laisserez-vous cette église plus longtemps inachevée ? Laisserez-vous le tombeau de vos évêques exposé à toutes les intempéries des saisons ? Cette cathédrale, qui sera votre gloire, deviendrait votre honte si son achèvement se prolongeait indéfiniment. Pardonnez-moi, Monseigneur, d'oser donner ce conseil à votre peuple, sans en avoir demandé la permission ; en voyant cette cathédrale inachevée, en pensant à Mgr Bourget, et à tout ce qu'elle a coûté d'angoisses et de sollicitudes, je me suis dit que tous les fidèles du diocèse de Montréal, que tout le clergé de ce diocèse, que tous ceux qui lui doivent quelque chose, que cette riche cité en particulier, que tous, en un mot, feront ce qui est en leur pouvoir pour achever ce monument, et il s'achèvera.

« On va faire des pèlerinages à Saint-Pierre de Rome pour visiter le tombeau des saints Apôtres, on viendra ici faire le pèlerinage à Saint-Pierre de Montréal, pour visiter la tombe des deux prélats qui ont fondé ce diocèse, et l'ont si noblement doté.

« Avant de nous séparer définitivement des dépouilles vénérées que nous contemplons, écoutons l'enseignement qu'elles nous donnent encore : *Defuncti adhuc loquuntur.*

« Et que nous disent-elles ? Le voici : « Nous sommes « les fils de l'onction sainte, nous avons reçu l'onction « sacrée comme chrétiens, comme prêtres, comme pon- « tifes. » O mes Frères, tous ceux qui sont ici présents ont participé, dans une certaine mesure, à quelques-unes des grâces qui ont fait des saints de ceux que nous pleurons.

« Vous, chrétiens, vous avez reçu les onctions du bap-

tême et de la confirmation, vous avez été oints de l'huile sainte et du saint chrême, qui vous ont consacrés à Dieu ; ne vous séparez pas de ces restes vénérés sans promettre aux deux pontifes que, comme eux, vous serez fidèles aux promesses de votre baptême, aux grâces du sacrement de confirmation qu'ils vous ont administré.

« Vous, prêtres de la sainte Église, ministres de Jésus Christ, vous avez reçu l'onction sacerdotale, les mains de plusieurs d'entre vous ont été ointes par leurs mains ; en présence de leur cercueil rappelez-vous que vous êtes prêtres pour l'éternité, et que, pour que la couronne sacerdotale brille sur vos fronts de tout l'éclat dont elle luit sur les leurs, il vous faut suivre leurs exemples, marcher sur leurs traces et être comme eux de saints prêtres.

« Et vous, mes vénérables Frères dans l'épiscopat, me permettez-vous de vous dire, que, comme eux, nous avons reçu la plénitude du sacerdoce, que, comme eux, nous sommes les oints de l'onction sainte, qui assistons devant le Dominateur de toute la terre ? Nous aussi nous trouvons ici des modèles, et, en déposant nos regrets sur ces tombes vénérées, persuadons-nous bien que « le dis« ciple n'est pas plus que son Maître », afin de ne pas nous étonner au milieu des luttes et des difficultés que nous rencontrerons dans notre carrière épiscopale.

« Le grand spectacle dont nous sommes témoins prouve que si, en maints endroits, il y a de la faiblesse, on sait aussi reconnaître, aimer et admirer. Ces sentiments sont comme prodigués à ceux que nous sommes venus pleurer ensemble et couronneront la carrière que vous poursuivez en modelant votre vie sur celle de ces deux illustres évêques. Tous donc, mes bien chers Frères, nous trouvons ici un enseignement, acceptons-le et espérons que ce sera le moyen pour tous d'arriver à la gloire éternelle. — Ainsi soit-il. »

EXTRAITS

DE QUELQUES LETTRES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Vicariat du Mackenzie.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. LECOMTE AU R. P. BOISRAMÉ.

Mission Saint-Paul des Montagnes Rocheuses,
le 17 février 1884.

...Pour éviter toute confusion de noms et de choses, je dois vous donner quelques explications.

Saint-Raphaël est une mission à poste fixe, tandis que Saint-Paul et le Sacré-Cœur sont deux missions qui doivent être visitées au printemps et en automne : la première, par le P. Lecomte ; la seconde, par le P. de Krangué. Mais comme, dans notre pauvre Nord, les voyages se font lentement, il s'ensuit parfois que j'arrive très tard à Saint-Paul, dans le courant de l'automne, et alors je suis obligé d'y passer l'hiver. Du reste je suis loin d'y perdre mon temps. Je trouve là de bonnes âmes, bien heureuses de profiter de la présence du prêtre. Nous sommes très étroitement logés ici, et, à tout prix, il faut que je trouve moyen d'agrandir le local qui me sert de chapelle, pour pouvoir recevoir tous mes sauvages. Le bourgeois du Fort Nelson m'a déjà fait cadeau de toutes les planches nécessaires à cette fin.

Je dois vous dire, mon révérend Père, que je suis toujours en bonne santé et que je me trouve très heureux de ma vie de missionnaire. Je ne fais pas, il est vrai, tout le bien que je voudrais faire, mais Dieu me tiendra compte de ma bonne volonté.

L'année dernière, j'ai régénéré dans les eaux du baptême vingt-sept personnes, soit enfants, soit adultes. A

l'automne je baptisai une vieille femme âgée d'au moins cent ans. Pendant que je lui administrais le sacrement, sa fille me criait à tue-tête : « Ne la baptise pas, ça va la faire mourir. »

Ceci vous donne une idée de l'opinion qu'ils se sont formée du baptême, au Fort Nelson, et vous explique en même temps le nombre considérable d'infidèles qu'on y rencontre. Faites prier pour nous, mon révérend Père, tous les membres de votre communauté.

Nous avons eu un hiver très rigoureux. La hache n'a pas eu beaucoup de repos entre mes mains. Le 20 courant je chausserai la raquette pour revenir à Saint-Raphaël. Il est probable que je serai obligé de descendre jusqu'au Fort Simpson (mission du Sacré-Cœur) pour y visiter nos catholiques. Ce voyage me fatiguera beaucoup; mais je suis dans le Nord pour cela, et les âmes avant tout.

H.-V. Lecomte, o. m. i.

AUTRE LETTRE DU MÊME PÈRE.

Mission Saint-Paul des Montagnes Rocheuses,
le 20 février 1885.

...A l'automne dernier, notre bateau ayant été pris dans les glaces, au Fort des Liards, et la prudence ne permettant pas d'entreprendre par terre le voyage au Fort Nelson, il me fallut attendre à Saint-Raphaël le moment favorable. Ce ne fut que le 17 décembre que je pus me mettre en route, à la suite d'une traîne, emportant avec moi ma couverture et un peu de vin pour la messe. La veille de Noël, j'arrivai tard dans la nuit, mais assez à temps cependant pour célébrer la belle messe de minuit. Nos bons catholiques du Fort furent bien heureux de mon arrivée qui leur fournissait l'occasion d'assister à un bel office. L'évêque anglican Bompas me suivit à quelques

jours près. Il avait passé tout l'automne au Fort des Liards, dans l'espoir d'y faire quelques prosélytes, mais le pauvre homme n'a pu réussir. Les sauvages se moquèrent de lui. Pour se soustraire à leur indifférence il vint au Fort Nelson, mais là encore sa présence n'éveilla que le mépris et même la crainte. Vous en jugerez par le fait suivant.

Tout récemment, Bompas avait donné un peu de thé à une pauvre malade, laquelle, soit dit en passant, avait refusé de lui prendre la main, selon l'usage. La défiance alla plus loin encore. Le thé donné par l'évêque anglican fut préparé par une petite fille de la malade; mais l'infirmière improvisée le fit trop fort, et la malade, l'ayant goûté, repoussa aussitôt la boisson, en disant qu'elle contenait du poison. La provision fut jetée au feu. Telle est la confiance qu'inspire le ministre de l'erreur. Au Fort Simpson, mission du Sacré-Cœur de Jésus confiée aux soins du R. P. de Krangué, les sauvages commencent à s'apercevoir qu'ils ont été trompés par tous ces ministres. Plusieurs d'entre eux, repentants d'avoir quitté l'ancienne religion, ont abjuré leurs erreurs et prié le Père de les recevoir de nouveau parmi ses brebis. Ce mouvement de retour serait bien plus considérable encore, si nous pouvions avoir ici une résidence fixe. Mais, hélas ! nous sommes en trop petit nombre pour pouvoir effectuer ce projet.

V. Lecomte, o. m. i.

EXTRAITS DU JOURNAL DE Mgr CLUT.

Ces courts extraits, que nous empruntons au journal de l'évêque d'Arindèle, et la lettre du R. P. Seguin qui lui fait suite, donneront aux lecteurs des Annales une idée des privations de tout genre endurées par nos mis-

sionnaires du Mackenzie, et du courage héroïque avec lequel ils acceptent leurs souffrances.

1885. — Les RR. PP. ROURE et LADET sont arrivés le 9 février, à la Providence, où je les avais devancés, afin de faire avec nous leur retraite annuelle. Ils ont été cinq jours en route, n'ayant que des chiens sans vigueur attelés à leurs traîneaux. Il leur a fallu frayer leur chemin dans la neige, et marcher une grande partie du temps pour diminuer la charge des chiens.

Vous voyez par là que les deux missionnaires ont pu, durant ces cinq jours, acquérir des mérites en assez grand nombre pour attirer les bénédictions de Dieu sur leur retraite.

Nous voici réunis : trois Pères et quatre Frères profès, un Père et trois Frères novices, et moi. Jamais nous n'avions vu une si belle réunion d'enfants de la famille à la Providence. J'avais prié le R. P. LECORRE de nous donner les exercices : il s'en est acquitté à la satisfaction de tous. Les sujets qu'il a offerts à nos réflexions étaient bien choisis, et traités avec onction et éloquence. Le 17 février, en nous donnant, suivant l'usage, l'accolade fraternelle, je l'ai remercié chaudement au nom de tous.

Une glace précoce ne nous ayant pas permis de prendre une quantité suffisante de poissons, nous dûmes y suppléer en tendant des pièges aux lapins sauvages. Nous en prîmes près de trois mille, et, malgré cette capture, vers la fin de l'hiver il fallut envoyer pêcher à la grande île, sur le grand lac des Esclaves, à 40 milles de la Mission. L'embarras était de trouver du monde pour briser la glace, tendre les filets et les visiter. Nous dûmes, pour nous tirer d'affaire, faire interrompre le noviciat du F. Marc LEBEUF, afin de l'adjoindre au F. Ollivier CARROUR, comme aide-pêcheur. Pour ramener le poisson pris, ne voulant pas employer les novices, qui auraient dû,

pour cela, sortir de leur retraite, nous nous mîmes tous alternativement à cette rude besogne. Il fallait cet effort, sous peine de voir les enfants de l'école et le personnel de la Mission exposés à mourir de faim.

Dans un voyage que je fis en compagnie du F. Rousset, il arriva un accident très grave à ce dernier. Nous avions dû emprunter quatre chiens étrangers. L'un d'eux fut battu honteusement par les nôtres durant toute une nuit. Exaspéré, il devint furieux et partit. Il fallut longtemps pour le rejoindre. Quand le Frère voulut lui mettre le collier, l'animal lui sauta au visage et le mordit cruellement à la lèvre supérieure. Heureusement, j'avais de l'arnica sur moi et je pus panser la plaie sur l'heure. Malgré mes soins, la lèvre enfla considérablement. Le F. Ollivier Carrour était effrayé et aurait voulu que j'emmenasse sans retard le blessé à la Providence ; mais c'eût été une imprudence, à cause de la rigueur du froid. Je partis donc seul pour la Mission ; là je me munis de linge et d'une nouvelle fiole d'arnica, et je me hâtai de revenir. Après avoir chaudement enveloppé le bon Frère dans mon traîneau, je le suivis à pied, et le soir, malgré mes 40 milles de marche, j'étais frais et vigoureux comme à trente ans. Cet accident du Frère m'obligea à renoncer à la visite que j'avais résolu de faire à la rivière des Liards, où je n'avais pas paru depuis dix ans. Je dirigeai donc mes pas d'un autre côté, vers le Fort Raë, mission Saint-Michel.

Le 7 avril, mardi de Pâques, le R. P. Ladet, le F. Rousset et moi partions dès trois heures du matin, les messes dites.

Je vous fais grâce de l'exposé de nos fatigues, surtout du récit de nos souffrances occasionnées par la vermine, dans les diverses huttes sauvages. Durant trois mois passés à la mission Saint-Michel, j'ai eu la consolation de

voir tous les Indiens fréquentant le poste, à l'exception de quelques familles. Ces chers Indiens, que je visitais pour la cinquième fois, m'entouraient sans relâche et à tour de rôle; mais, malheureusement, leur manque de provisions ne permettait pas à chaque famille de séjourner plus de huit à dix jours. On amena, pendant que je me trouvais là, une femme ancienne, mourante, pour qu'elle reçût du R. P. Roure les derniers sacrements et pour qu'elle fût préparée par lui au dernier passage. Quand elle fut munie de tous les secours religieux, ses nombreux parents la ramenèrent chez eux, de peur, en restant, d'occasionner la famine dans le pays. Elle mourut cinq jours après, bien préparée et bien résignée.

Durant la mission, une jeune femme, que j'avais instruite et qui venait de faire sa première communion, mourut subitement.

Le 14 juin, solennité de la fête du Sacré-Cœur, presque tous nos Indiens se sont approchés des sacrements. Pendant que le P. Roure chantait la messe, moi je soutenais le chœur avec le P. Ladet. Nous avions dans l'assemblée de belles voix d'hommes; trois jeunes femmes et deux jeunes filles métisses, élevées à notre école de la Providence, et ayant des voix très harmonieuses, soutenaient, de leur côté, le chant des femmes. A la fin de la messe, je fis une instruction, à la suite de laquelle nous plantâmes une croix en face de la chapelle. Toute la population du Fort Raë était présente, et nous eûmes une fort belle procession. Il y eût de l'enthousiasme.

Le jour de la Saint-Jean-Baptiste, il y eut environ deux cents communions, grand' messe solennelle; le soir, pour échapper à la chaleur, et à cause de l'exiguïté de la chapelle où tout le monde ne peut prendre place, car il y a des Indiens venus de loin, nous nous déployons en procession, au chant des cantiques, et nous allons réciter le

chapelet au pied de la croix. Au retour, pour la bénédiction du saint Sacrement, un tiers seulement de la population put trouver place dans l'église.

La première visite faite par les missionnaires Oblats de Marie Immaculée au Fort Raë fut celle du R. P. Henri GROLLIER en 1859. En 1873 seulement, nous pûmes résider là à poste fixe, et j'amenai moi-même le R. P. ROURE à ce nouveau poste. La Mission n'avait eu jusque-là qu'une seule visite épiscopale, celle de Mgr GRANDIN. Depuis son installation, le R. P. ROURE a très bien mené sa mission.

Le 4 juillet, accompagné de mon cher F. ROUSSET, je pris passage sur la barque du Fort Raë se rendant au Fort Smith. Quatre jours après, nous arrivions à la mission Saint-Joseph, où je rencontrai presque tous les Indiens du poste. Je les évangélisai durant cinq jours ; les PP. DUPIRE et JOUSSARD entendaient les confessions. C'est là que j'appris les tristes nouvelles du Nord-Ouest.

Le 21 juillet, grâce au steamer *Graham*, j'arrivais, à sept heures du matin, à la mission de la Nativité, où je fus reçu avec bonheur par les Pères, Frères, Sœurs, enfants de l'école, métis et Indiens.

† ISIDORE, O. M. I.,
Evêque d'Arindèle.

LETTRE DU R. P. SEGUIN A Mgr CLUT.

Notre-Dame de Bonne-Espérance, le 29 mai 1885.

MONSEIGNEUR ET CHER PÈRE,

Vos deux lettres du mois de mars dernier me sont parvenues le 12 avril. J'ai vu, par ce que vous me dites, que vous n'êtes pas riche en provisions, et que vous avez bien aussi vos misères. Mais la Providence vous a donné un lac qui peut vous fournir le nécessaire. Ici, nous ne sommes pas si bien partagés : quand le gibier man-

que, tout manque. Après le départ de l'express de février, je pensais que notre position allait changer, comme il était arrivé déjà plusieurs fois les années précédentes; mais, au lieu de s'améliorer, elle n'a fait que s'aggraver de plus en plus. A force cependant de faire des neuvaines à la sainte Vierge, à saint Joseph, à saint Benoît Labre, ces bons saints nous ont obtenu de Dieu la vie. Quand nous arrivions au bout, alors le bon Dieu nous envoyait encore un morceau, ici comme au Fort. Quand le dégel a commencé, nous étions fort en peine de savoir comment nous passerions le printemps. A la fin du charriage, nous avions 400 livres de viande fraîche et quelques plats côtés pour nourrir cinq personnes et les chiens de deux traînes. Le jour de la Pentecôte, le F. KEARNEY disait à table: « Tous nos chiens vont mourir; car je n'ai plus rien à leur donner. Nous n'avons plus que quelques morceaux de viande, il faut les garder pour nous. » Le soir même, il arrivait au Fort quelques sauvages; ils nous apprirent qu'à une journée d'ici, il y avait un lac où l'on prenait quelques brochets et des carpes. Le surlendemain, ils partaient de nouveau, emmenant avec eux les chiens de la Compagnie et les nôtres. Reviendront-ils tous vivants? J'en doute; mais leur vie est moins en danger qu'ici. La Providence veut les conserver, puisqu'elle leur a offert des vivres que nous ne pouvions pas leur fournir.

L'automne dernier, je regrettais bien que Votre Grandeur ne fût pas descendue ici; mais maintenant, loin d'en avoir du regret, je suis bien content qu'Elle ne soit point venue, et cela pour deux raisons : la première, c'est que vous n'auriez vu que quelques sauvages, le plus grand nombre restant dans le bois faute de vivres; et la seconde, parce que vous auriez eu beaucoup de peine à vous rendre à Tsikkétsig, faute de vivres, et qu'une fois là, il aurait fallu continuer notre carême plus durement encore qu'à

Good-Hope. Vers le printemps, quelques sauvages de Good-Hope ont trouvé une petite bande de Loucheux, qui leur ont dit qu'ils s'étaient tous dispersés, afin de ne pas mourir de faim ; car, pour toute nourriture, ils n'avaient que les lièvres et les perdrix. Ils ajoutaient qu'il n'y avait point de buffles sur leurs terres. Je pense que c'est vrai ; car, l'été dernier, plusieurs Loucheux m'avaient bien promis de venir à Pâques, et personne n'est venu. En ce moment, je ne puis pas vous dire si je descendrai chez eux ou non, parce que j'éprouve une fatigue telle que je n'en ai encore jamais ressentie de pareille, et cela dans tout le corps. Si les sauvages étaient venus comme à l'ordinaire, je n'aurais pas tenu huit jours, ou le bon Dieu m'aurait guéri de cette faiblesse excessive. Cependant je ne désespère pas encore de descendre ; mais je partirai plus tard que les autres années, car je voudrais bien finir la chapelle que j'ai commencée l'année dernière, afin que lorsque Votre Grandeur viendra, Elle puisse avoir un endroit convenable pour les offices. La maison n'est pas couverte et le plancher n'est pas encore posé. Bien de l'ouvrage pour des gens qui meurent de faim. Ma lettre, par les berges de *Peel's River*, vous dira ce que j'aurai fait d'ici là.

Je ne vous dirai pas combien nous regrettons le départ du F. Ancel ; je pensais qu'il aurait pu passer un mois chez le P. Ducot pour attendre les berges d'en bas ; mais, d'après les ordres de Mgr Faraud, il faut qu'il parte avec les berges du printemps, et personne n'a le droit de l'arrêter d'ici à Attabaskaw, sous aucun prétexte. Il nous laisse encore bien de l'ouvrage pour finir notre nouvelle maison ; mais ce n'est pas sa faute, car il s'y est employé de toutes ses forces depuis le premier jour. Ce sont les planches surtout qui nous ont fait défaut. Nous devons bien des remerciements à Mgr Faraud, pour nous

l'avoir laissé si longtemps. Si le bon Dieu nous prête vie et santé, nous finirons tôt ou tard la maison. Le plus difficile est fait. Je vais profiter du conseil que vous me donnez. J'écris à Mgr FARAUD pour lui demander un des Frèresq ue le P. LECORRE a amenés à la Providence.

Je ne vous parle pas de la mission de ce printemps, car il n'y en a pas eu. Il n'y a encore que sept ou huit familles rendues ici ; les hommes ne sont visibles que le dimanche ; pendant la semaine, ils sont à la chasse pour trouver de quoi nourrir leurs familles, les femmes et les enfants courent le bois pour faire provision de graines et de racines. J'ai sonné tous les soirs, depuis le 1er mai : une dizaine de personnes, tout au plus, viennent au chapelet et à la prière. Le matin, il y en a encore moins. C'est bien triste, cette année!

En attendant que je puisse vous demander votre bénédiction de vive voix, veuillez me l'accorder maintenant, et me croire toujours

Votre tout dévoué en J. et M. I.,

SEGUIN, O. M. I.

Ceylan. — Colombo.

LETTRE DU R. P. FARBOS AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Colombo, le 18 décembre 1885.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Il nous est venu de France un écho des reproches faits aux missionnaires de Ceylan de ne jamais envoyer à nos Annales aucun des traits qui pourraient édifier notre famille religieuse et les mettre au courant des faits et gestes de leurs Frères dans notre Taprobane. D'une part, le travail excessif qui incombe à chacun de nous; de

l'autre, l'embarras d'avoir à choisir parmi les faits que l'on pourrait citer, nous enlèvent la facilité de donner satisfaction à ce vœu si légitime.

Néanmoins, sur le désir de mes Frères de Colombo, je vous demanderai aujourd'hui, mon très révérend Père, de vouloir bien m'autoriser à mettre sous les yeux de tous le dévouement de nos Indiens pour la personne auguste du Souverain Pontife, et à vous raconter les cérémonies touchantes qui ont eu lieu à Colombo au jour de la clôture du mois de prières prescrites par Sa Sainteté Léon XIII, dans le but d'obtenir les bénédictions du Très Haut sur l'Église et son Chef. N'ayant pu faire ces exercices au mois d'octobre, puisque nous avions reçu trop tard notification des lettres pontificales, ils furent différés dans notre vicariat au mois de novembre. Malgré les pluies, fréquentes à cette époque, nos chrétiens répondirent avec empressement à l'appel de leurs pasteurs; les confessions et communions furent nombreuses durant ce mois; chacun avait à cœur de gagner l'indulgence plénière accordée à ceux qui assisteraient aux prières publiques durant ce laps de temps.

Le jour de la clôture devait surtout nous procurer à tous des consolations bien précieuses et bien abondantes; voir l'affluence des fidèles venus pour témoigner de leur attachement au Vicaire de Jésus-Christ, et les manifestations enthousiastes de leur foi, n'est-ce pas là, en effet, une source de joies pour le cœur du missionnaire? Une messe chantée, le matin; le soir, les Vêpres. Une procession en l'honneur de la très sainte Vierge, la bénédiction du très saint Sacrement avaient été annoncées longtemps à l'avance, et nos chrétiens, toujours avides de cérémonies religieuses, attendaient, avec une impatience plus grande encore que de coutume, le moment de protester d'un commun accord de leur filiale affection envers le Sou-

verain Pontife. Chaque jour ils venaient s'informer de l'ordre des cérémonies, de l'heure des offices. Aussi, dès le dimanche matin, 30 novembre, jour où nous célébrions la solennité de la clôture, nos chrétiens vinrent en foule pour assister à la messe solennelle qui fut chantée par notre cher P. Tarmenude, avec cette majesté et cette aisance que tout le monde aime à lui voir. Les communions, ce jour-là, sans compter celles qui furent faites durant le mois aux mêmes intentions, ne s'élevèrent pas à moins de cinq cents et cela dans notre cathédrale seulement.

Toutefois, mon très révérend et bien-aimé Père, ce n'était là que le commencement; le soir devait nous apporter des joies plus grandes encore.

Dès trois heures de l'après-midi, notre vaste cathédrale commença à se remplir, et à quatre heures, moment où commençaient les vêpres, elle n'avait plus que quelques places rares à offrir aux retardataires. Le R. P. Boisseau, vicaire général, officiait, entouré de chapiers; car nous avions voulu donner le plus de solennité possible à cette fête. Les chants furent exécutés avec un entrain et une précision remarquables, et nos tons romains, trop longtemps ignorés dans nos contrées, ravirent l'assistance. Les vêpres achevées, la procession se met en marche. Croix et acolytes ouvrent la marche, suivis d'une douzaine d'enfants de chœur, tout fiers de leurs jolies soutanes rouges et de leurs petits surplis bien blancs; tout cela, offrandes de pieuses dames. Les élèves des Frères des écoles chrétiennes s'avancent ensuite sur deux rangs, suivis d'enfants appartenant à diverses congrégations, Saints-Anges et autres, ayant chacun à leur tête la bannière respective de leur association. On voit ensuite défiler la Société des enfants de Marie, entièrement composée de jeunes gens anciens élèves des Frères

ou suivant encore leurs cours. Chacun porte une médaille de la très sainte Vierge, suspendue à un beau et large ruban vert. Une superbe bannière les précède; et, devant le clergé, quelques-uns d'entre eux portent une magnifique statue toute dorée, récemment venue de France. Les rayons du soleil couchant venant se réfléchir sur les beaux ornements, projettent au loin des éclats d'une lumière toute céleste. Nos chrétiens ravis ne peuvent quitter la statue du regard. J'aurais voulu, mon très révérend Père, que vous les vissiez dans les élans de leur foi encore naïve, tendre leurs bras vers Marie, comme pour recevoir d'elle les plus abondantes bénédictions, et passer ensuite leurs mains sur leurs visages afin de faire ainsi arriver en eux plus sûrement les grâces obtenues. Mais suivons la procession. Les Frères des écoles chrétiennes et le clergé, assez nombreux, grâce au généreux concours que nous ont donné nos chers scolastiques, les Frères et le clergé, dis-je, suivent cette pléiade de petits anges et de robustes chrétiens. Les fidèles viennent ensuite, formant une foule compacte et récitant le chapelet à haute voix, chacun dans son idiome privé, avec un entrain tout oriental. Durant tout le parcours, les litanies de la très sainte Vierge, chantées alternativement par les Frères des écoles chrétiennes et par le clergé, éveillent dans les âmes les plus suaves émotions. Et, puisque j'ai parlé des Frères des écoles chrétiennes, je ne dois pas oublier le concours généreux et assidu qu'ils nous ont prêté depuis notre arrivée à Colombo, pour rehausser l'éclat de nos chants religieux. C'est grâce à eux que nous introduisons peu à peu le plain-chant dans notre cathédrale; qu'ils en reçoivent ici nos plus vifs et nos plus sincères remerciements.

La procession touche à son terme; le clergé n'est pas

encore dans l'intérieur de la cathédrale, et déjà ce vaste édifice ne peut plus contenir personne. On se croirait aux beaux jours de la semaine sainte et de Pâques, alors que de tous côtés nos chrétiens accourent en foule pour assister à nos cérémonies. Du reste, partout un recueillement parfait; on sent que nos chrétiens sont pénétrés de l'importance de ces prières publiques, et tous reçoivent avec une foi admirable la bénédiction du très saint Sacrement, donnée par notre bien-aimé vicaire général. Nos cœurs de missionnaires étaient profondément émus; aussi nous ne pouvions laisser partir les fidèles sans les remercier de leur empressement à répondre à l'appel de leur premier pasteur. La cérémonie achevée, un des Pères chargés du service de la cathédrale, s'avançant vers la balustrade, remercie ces chères âmes en quelques mots courts, mais bien sentis, des preuves de dévouement et d'obéissance qu'elles ont données en ce jour à la personne sacrée du Chef commun de tous les fidèles ; il exhorte vivement ces chers chrétiens à persévérer jusqu'à la fin de leur vie dans ces nobles sentiments. En effet, s'ils demeurent attachés au Pape, ils demeureront par le fait toujours attachés à Dieu, dont le Pape est ici-bas le représentant, et le Seigneur les bénira dans tous leurs besoins temporels et spirituels.

Ainsi finit, mon très révérend Père, cette belle journée remplie pour nous de joies si pures et féconde, espéronsle, en bénédictions pour l'Église et son Chef. Daigne le Très Haut veiller toujours sur ces chers Indiens! ils feront ainsi la consolation de leurs pasteurs, et de vous aussi, mon très révérend Père, car les consolations des enfants remontent toujours jusqu'au Père.

Agréez, etc.

L. Farbos, o. m. i.

Vicariat de Jaffna.

LETTRE DU R. P. MASSIET.

Trincomalie, le 14 septembre 1885.

Mon révérend et bien cher Père,

Pour répondre au désir de notre bien-aimé vicaire apostolique, Mgr Mélizan, je vais essayer de vous donner quelques détails sur la visite pastorale que Sa Grandeur a daigné faire aux chrétiens de la mission de Trincomalie pendant le mois d'août dernier. Cette visite, annoncée plusieurs mois à l'avance et vivement attendue par nos chrétiens, devait être pour tous la source des plus grands biens, et, pour quelques-uns, le point de départ d'un retour sincère et d'une vie plus chrétienne.

Contrairement à notre attente, Monseigneur arriva en vue de Trincomalie dans la matinée du samedi 1er août. Nous ne devions être prêts pour la réception que dans la soirée. Heureusement le capitaine de la barque qui amenait Sa Grandeur, et qui, je l'avoue, avait reçu le mot d'ordre, fit tant et si bien qu'il ne jeta l'ancre que vers une heure de l'après-midi. Le soleil et la chaleur ne permettant pas à Monseigneur de descendre immédiatement, force lui fut de rester à bord jusque vers les quatre heures. Sa Grandeur m'a toujours soupçonné d'avoir été pour quelque chose dans cette combinaison de vents contraires et de voiles mal disposées. Je ne veux pas chercher ici à me justifier ; je préfère me retrancher derrière l'argument des Indiens, et, me frappant la poitrine, je déclare en toute sincérité que : « puisque Monseigneur *veut* que je sois coupable, *kouttavâli tan*, oui, je m'avoue coupable, et je ne recommencerai plus »... jusqu'à la prochaine occasion, sous-entendu. D'ailleurs, Sa Grandeur fut amplement dédommagée du retard involontaire qu'on

lui avait fait subir, par le magnifique spectacle de plus de deux mille chrétiens agenouillés sur le rivage pour recevoir la bénédiction de leur Évêque, à sa première visite pastorale parmi eux. Je ne vous décrirai pas cette réception, par la raison qu'elle est simplement indescriptible. Païens, mahométans, catholiques et protestants, pêle-mêle de toutes les nations, de toutes les couleurs, de toutes les religions, se heurtaient, se poussaient, se bousculaient, et tout cela pour le bonheur de voir de près le nouvel évêque catholique. Allez chercher à mettre de l'ordre dans un tohu-bohu pareil! Aussi, on n'y songe pas. A force cependant de jouer des bras et des coudes, nous finissons par dégager Monseigneur, déjà à moitié aveuglé par les eaux de senteur dont on l'arrose profusément, et, craignant à chaque instant d'être incendié par les pétards qu'on lui faisait partir jusque sous les pieds. On arrive au premier pandel, élevé, soit dit en passant, par les mahométans, qui voulurent témoigner par là de leur estime et de leur respect pour l'évêque catholique. Monseigneur prend place au fauteuil qu'on lui avait préparé, pendant que le juge des tribunaux de village (*village tribunals judge*) lui lit une adresse en anglais, dont personne probablement ne comprit rien, mais à laquelle, dit le journal, Sa Grandeur fit une réponse fort bien inspirée. Cette première partie du programme terminée, Monseigneur, son compagnon de voyage, le P. CAUMONT, qui, enfin, était parvenu à percer la foule, et votre serviteur, montèrent dans un char-salon, préparé pour la circonstance et traîné par vingt-huit hommes formant la garde d'honneur de l'évêque. Ce char, véritable monument d'architecture indienne, orné de tous les embellissements que peut inventer le génie oriental, fit longtemps l'admiration des Européens présents à Trincomalie. Les officiers de la marine et de la garnison, les

représentants du gouvernement, les magistrats civils l'amiral lui-même, ne crurent pas déroger à leur dignité en s'arrêtant pour examiner à loisir ce chef-d'œuvre indien. Enfin, après bien des tours et des détours, passant par une succession de huit énormes pandels élevés par les chrétiens, nous atteignîmes l'église, où Monseigneur, après avoir subi les formalités d'une deuxième adresse en tamoul, fut reçu solennellement suivant les prescriptions du rituel. Il était temps d'arriver; le ciel, couvert de nuages, commençait déjà à laisser percer quelques gouttes de pluie; et d'ailleurs, Evêque, missionnaires et chrétiens, tous sentaient le besoin de quelques heures de repos, chèrement achetées par les fatigues de la journée qui finissait.

Dès le lendemain, Monseigneur annonça aux chrétiens l'ouverture de la mission, laquelle devait durer jusqu'au 16. Sermons le matin et le soir; catéchisme de confirmation et de première communion dans la matinée; confessions de neuf heures à midi, et de trois à six heures, le soir; arrangement des différends survenus entre chrétiens, et examen des fautes reprochées à certains autres: tel fut, en quelques mots, le règlement de nos journées pendant tout le temps de la mission. C'était trop, vous l'avouerez, pour deux. Aussi était-ce avec une certaine impatience que nous attendions le cher P. Rouffiac, que le P. Caumont était allé remplacer à Batticaloa. Ce cher Père nous arriva le jeudi matin, 6 août; et, dès lors, aidés de sa longue expérience des chrétiens de Trincomalie, nous nous mîmes à attaquer l'ennemi de front. Et avec quels succès? les résultats obtenus le diront plus éloquemment que ne pourrait le faire la plus longue description. Plus de 650 confessions, presque toutes de retardataires; 560 communions, 42 premières communions, 144 confirmations, 8 baptêmes, dont 6 de païens et 2 de protestants

adultes, 8 mariages régularisés, plusieurs concubinaires rentrés dans le devoir : tel est, en quelques mots, le sommaire des fruits que la mission a produits. Pendant tout le temps qu'a duré cette mission, les chrétiens accouraient avec une sainte avidité pour entendre la parole de Dieu, et il n'était pas rare de voir l'église, qui cependant est passablement grande, trop petite pour contenir les nombreux auditeurs. Un caractère distinctif de cette mission, c'est que, avec un désintéressement qui ne manque pas de mérite, les chrétiens pratiquants, ceux surtout qui sont fidèles à la confession et à la communion mensuelles, ont généreusement cédé la place à ceux qui se trouvaient en retard pour leur règlement de compte spirituel. Ceci nous a permis non seulement de consacrer plus de temps à cette catégorie d'âmes, mais encore d'en admettre un bon nombre qui, sans cela, n'auraient pu trouver place au confessionnal, vu le petit nombre de confesseurs et la multiplicité des affaires extérieures. D'ailleurs l'élan donné ne s'arrêta pas avec les exercices de la mission, et, durant les quinze jours qui suivirent, nous entendîmes encore plus de deux cents confessions. Somme toute, un bien petit nombre ont refusé d'ouvrir leur cœur à l'appel de la grâce, et, sans l'obstination d'une certaine caste, qui, par orgueil, refusa de se soumettre aux règlements de l'évêque touchant la représentation des mystères de la Passion pendant la semaine sainte, nous aurions eu, je crois, un renouvellement complet de toute la mission de Trincomalie.

La peine que nous causa l'abstention de quelques têtes brûlées, cherchant à pêcher en eau trouble, fut largement compensée par l'arrivée presque inattendue de quelques nouvelles recrues, que la splendeur de nos cérémonies avait attirées d'abord, et qui finirent par demander le baptême. Quelques-uns eurent le bonheur

de le recevoir des mains de Monseigneur lui-même ; d'autres sont encore en préparation, et dans quelques jours ils auront, eux aussi, le bonheur d'être régénérés par l'eau sainte et d'entrer dans le bercail de l'Église.

Des huit, qui eurent le bonheur d'être baptisés pendant le temps de la mission, un surtout mérite une mention spéciale par le courage dont il fit preuve pour passer par-dessus tous les obstacles qui s'opposaient à son baptême. Un jeune homme de vingt-deux ans, que nous avons appelé Charles, appartenait à la caste des brames, et à l'une des plus grandes familles de la province. Ses parents occupent tous des places très élevées tant dans le gouvernement de l'Inde qu'à Ceylan, où l'un de ses oncles est premier clerc de la Catcherry de Jaffna. Ce jeune homme était venu me trouver au mois de mars dernier, amené, m'avouait-il, par la vue du prêtre catholique courant aux malades atteints de la petite vérole, dans un temps où les ministres protestants de l'endroit trouvaient plus commode de s'esquiver, l'un à Newara-Ellya, l'autre à Jaffna, sous prétexte d'aller refaire leur santé délabrée par les chaleurs de février et de mars. De prime abord ce jeune homme me frappa par son intelligence et la droiture de son esprit. En très peu de temps, il se rendit parfaitement maître de toutes les vérités de notre sainte religion. Le jour de son baptême était fixé au samedi saint, lorsque moi-même je fus atteint de la petite vérole, et obligé de me tenir enfermé pendant trois longues semaines pendant lesquelles je n'eus aucune communication avec les personnes du dehors. A peine rétabli, je me mets à la recherche de mon néophyte, et j'apprends qu'il est, lui aussi, malade de la fièvre et incapable de sortir. Quant à me renseigner sur sa demeure, personne ne put ou ne voulut le faire. Les uns prétextaient que c'était trop loin de la ville, d'autres me di-

saient ouvertement que le prêtre catholique ne pourrait jamais mettre le pied dans une maison de brahme, etc., etc. Bref, je finis par le trouver, grâce à quelques indications recueillies de droite et de gauche, et je ne saurais vraiment vous dire qui de nous deux éprouva la plus grande joie, du prêtre qui retrouvait son néophyte dans les meilleures dispositions, ou du jeune homme qui avait tant craint de mourir sans recevoir le baptême. Sa maladie d'ailleurs ne présentant plus aucun danger, je lui fis prendre patience jusqu'à mon retour de Jaffna, et, comme la visite de l'évêque devait suivre de près ce retour, nous remîmes son baptême jusqu'à cette époque. Le 9 août, Monseigneur versa l'eau sainte sur son front, et, huit jours après, il le fit parfait chrétien par le sacrement de Confirmation. Son zèle ne s'est pas démenti, et, maintenant, il travaille activement à la conversion de sa mère et de plusieurs de ses proches encore plongés dans les ténèbres du paganisme. Sa mère semble bien disposée, et j'aime à croire que, touché par les prières que vous ne manquerez pas, mon révérend Père, de solliciter pour cette pauvre famille, le cœur de notre divin Maître s'ouvrira un jour pour recevoir ces prémices de la caste des brahmes écloses dans la mission de Trincomalie.

La mission prêchée aux chrétiens se termina le 16 août par la fête de la Sainte-Enfance et la procession de l'Enfant-Jésus dans les rues de la ville. La présence de Monseigneur, qui voulut bien présider cette fête, lui donna, cette année, un cachet tout particulier. Plus de quatre cent cinquante enfants, portant une oriflamme, précédaient la statue de l'Enfant-Jésus. Sa Grandeur, revêtue de la *cappa magna,* portait la mitre et la crosse. Derrière lui, une foule, qu'on a estimée à plus de deux mille personnes, suivait la procession, en chantant des cantiques et tirant des coups de fusil et des pétards. S'il faut en juger

par le bruit qui se fit, jamais fête plus belle n'a été célébrée à Trincomalie. Au retour, l'église, beaucoup trop petite pour contenir tout ce monde, laissait déborder ses vagues animées, remplissant les vérandahs et le pandel construit devant la façade, jusque dans le cimetière. Le R. P. Rouffiac, du haut de la chaire, interprétant les sentiments de tous, appliquait à l'œuvre bénie de la Sainte-Enfance l'histoire d'Agar abandonnée dans le désert et consolée par l'ange qui promet une nombreuse postérité à son fils. Ce sermon, écouté avec un religieux silence, fut suivi d'une courte exhortation de Sa Grandeur; Monseigneur termina la cérémonie par la bénédiction des enfants, suivie de l'acte de consécration à l'Enfant-Jésus et de la bénédiction du saint Sacrement.

La mission était finie, mais le travail de Monseigneur n'en était encore qu'à sa première partie. Dès le lendemain, Sa Grandeur ouvrit la retraite des Sœurs européennes du couvent, pendant que le R. P. Rouffiac rendait le même service aux Sœurs indigènes.

C. Massiet, o. m. i.

Le R. P. Massiet termine sa lettre en disant un mot des missions qui furent faites, à la suite de celle de Trincomalie, à Manganay et à Kottyar, de l'autre côté de la baie. Là, comme à Trincomalie, la réception épiscopale fut solennelle et les résultats obtenus furent des plus consolants. Partis de Trincomalie le 22 août, les missionnaires y rentraient le 1er septembre, et Mgr Mélizan terminait son travail à ce poste par la visite des écoles.

MAISONS DE FRANCE

MAISON D'AIX.

Notre-Dame de la Garde, le 8 décembre 1885.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE DE L'HERMITE,

Vous m'avez aimablement et fraternellement prié de recueillir mes souvenirs sur les derniers travaux apostoliques de la maison d'Aix et de vous dire ce que j'en sais.

Je réponds avec joie et empressement à votre désir. On est toujours heureux d'être agréable, tout en s'acquittant d'un devoir.

Vous n'aurez pas de moi ce qu'on nomme un *rapport officiel,* chargé de chiffres et de statistique. Rien, en effet, ne ressemble plus à une mission qu'une mission, et à une retraite qu'une retraite. C'est donc une course rapide à travers ces œuvres que nous allons faire ensemble. Je vais vous donner une vue à vol d'oiseau du champ parcouru par nos missionnaires.

Nous sommes en septembre 1883. La maison d'Aix est fière de posséder dans ses vieux murs, que vous aviez autrefois commencé à rajeunir, huit Pères et trois Frères convers. Les feux du soleil de Provence sont devenus moins ardents; ses rayons ont moins d'éclat, ils commencent à s'attiédir, et le zèle comprimé des missionnaires les pousse aux labeurs de l'apostolat. C'est la campagne, une campagne de deux années, qui s'ouvre.

Mettons le R. P. MARTIGNAT à la tête de notre bataillon.

Ce cher Père va à Arles prêcher une retraite religieuse. Il est de ceux qui annoncent les riches biens de l'éternité et font naître la paix sous leurs pas : *Evangelizantium pacem, evangelizantium bona.*

Ce travail est le dernier qu'il donne à la maison d'Aix. L'obéissance nous l'arrache et elle le porte vers ses chères montagnes de l'Ardèche et du Vivarais. Placé à la tête de la maison de Notre-Dame de Bon-Secours, il est là, tantôt au feu dans les vallons et sur les cimes ardues des Cévennes, et tantôt au repos sous la tente. Mais, pour lui, la tente est un beau sanctuaire de la sainte Vierge, que la main des expulseurs n'a pas osé fermer.

C'est maintenant le tour du R. P. Garnier. Sa campagne sera longue ; si longue qu'elle dure encore et qu'elle semble vouloir s'éterniser. S'il nous était donné de suivre dans son perpétuel va-et-vient l'intrépide et infatigable missionnaire, nous couperions en tous sens un bon tiers de la France. Nous irions l'entendre prêcher des Carêmes et des Avents dans les chaires de Notre-Dame à Nice, de Sainte-Croix à Lyon, de Saint-Pierre à Mâcon, de la Métropole à Aix, sans compter le menu fretin, qui, en langue apostolique, s'appelle : retraites de tout genre, adorations et sermons de circonstance. Œuvres diverses et nombreuses, qui, tour à tour, l'appellent à Nice, à Nîmes, à Beaucaire, à Arles, à Mâcon, à Tarascon, à Narbonne, à Château-Renard, à Brignoles, et dans d'autres villes et paroisses de notre région. Ne l'aviez-vous pas à Paris l'an passé, prêchant les retraites de la Sainte-Famille aux communautés de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et de la rue de Clichy ? N'a-t-il pas inauguré, de sa voix retentissante, la nouvelle et gracieuse chapelle de cette dernière communauté, que le cardinal Guibert venait de bénir en personne ?

Si, fuyant les brumes et les frimas des bords de la

Seine, vous étiez venu passer votre Carême de 1884 en Provence, au grand soleil du Midi, sur les bords de cette Méditerranée, qui a le don de séduire et d'attirer à elle tant de fils du Nord, vous auriez pu fixer votre séjour à Saint-Henri, paroisse des environs de Marseille. Là, vous auriez entendu la parole toujours jeune et les chants toujours harmonieux et entraînants du R. P. Nicolas. Vous l'auriez vu se reposer des travaux de son Carême par des retraites pascales données dans son cher diocèse d'Avignon, terminer l'année en prenant part à une grande mission à Barbentane, et commencer l'année suivante par une mission plus grande et plus importante à Mèze, dans l'Hérault.

Que vous dirai-je du R. P. Audric? Depuis que, délivré des entraves que lui avaient faites sa charge et sa vie d'aumônier du Saint-Sacrement, il peut librement s'espacer dans les champs de l'apostolat, il s'en donne à cœur joie. Il s'en va missionner dans les Basses-Alpes, dans le Mâconnais, dans l'Ardèche, dans le Var, dans l'Hérault, dans Vaucluse, dans l'Isère, à Nice, à Marseille, à Aix. On l'a même vu à Versailles, à Nancy et à Metz, pour les retraites de la Sainte-Famille. Bref, il est un peu partout et il ne dit jamais : J'en ai assez.

Le R. P. Lamblin aime le cabotage. C'est une expression qui lui est familière et que je lui prends. Il se tient loin de la grande navigation et des grandes eaux. Mais, comme il est heureux, ce modeste pêcheur d'hommes, lorsqu'il aborde avec son léger esquif un des coins paisibles et ensoleillés de notre belle Provence. Lui, le fils de la Lorraine française, s'est épris d'un bel amour pour la langue des Mistral et des Roumanille, qui faillit autrefois être la langue du Dante et de Pétrarque. Il ne la prêche pas, mais il la chante souvent, et c'est l'hameçon

avec lequel il prend bien souvent gros et petits poissons. Questionnez sur ce point les habitants de Mouriès, de Seillons, de Bézaudun, de Rognac, d'Istres, de Martigues, de Vence et de cent autres paroisses évangélisées par lui, et ils vous diront si je fais erreur.

La maison d'Aix n'a été, pour le R. P. Bénédic, qu'un pied-à-terre, une sorte de halte où il s'est reposé, non sans profit pour nous et non sans agrément pour lui. La vieille et paisible capitale de la Provence a dû le céder à Paris, la bruyante et vive capitale de la France. Du premier et plus ancien sanctuaire dédié au Sacré Cœur, que la Congrégation ait jamais possédé, de l'église maintenant silencieuse et déserte de la Mission il est allé au grand sanctuaire de Montmartre, à l'église du Vœu national. Néanmoins, le temps que ce Père nous a donné n'a pas été sans emploi. Qu'il veuille bien vous dire lui-même ce qu'il est allé faire à la Garde-Freinet, aux Martigues, à Brignoles, à Saint-Tropez, à Mallemort, à Lambesc et autres pays visités par lui. S'il est en veine de franchise, si une trop grande modestie ne le porte pas à cacher et à amoindrir la vérité, il vous parlera du bien opéré dans les âmes par sa parole vive et facile. Cependant, il n'osera pas vous dire qu'il fut un jour gravement blessé sur le champ de bataille, qu'il faillit n'en revenir que mort, qu'il finit l'année 1883 et commença celle de 1884 au lit dans la chambre d'un presbytère, et que s'il doit son mal aux ardeurs de son zèle, nous devons son retour à la santé aux soins attentifs et délicats qui lui furent prodigués par le bon et généreux curé de Lambesc, M. le chanoine Peyron.

En octobre, je revenais à la maison après une longue absence. En entrant, je fus reçu par les RR. PP. Roux (Victor) et Chaine. C'étaient deux nouvelles recrues. Elles remplissaient les vides faits par les départs. L'un nous

venait de Vico, en Corse, et l'autre de Pontmain. C'était la rencontre des extrêmes.

Le séjour du R. P. Roux a été encore plus court et plus rapide que celui du R. P. Bénédic. Il n'a fait que traverser la maison d'Aix pour se rendre à Marseille, où l'attiraient toutes les pentes de son âme. Et pendant le temps qu'il nous a appartenu, il paraissait avoir élu domicile en chaire. Avent à Saint-Pierre et Saint-Paul, Carême à Saint-Philippe, Mois de Marie à Saint-Martin, paroisses de Marseille : presque autant de prédications que de jours.

Peu après son arrivée, le R. P. Chaine part en guerre avec les RR. PP. Nicolas et Audric. Cette confraternité d'armes les rend presque inséparables. A Barbentane et à Mèze, ils assemblent les foules, ils parlent aux yeux par de magnifiques reposoirs et de belles cérémonies ; ils organisent des chœurs grandioses, où les mâles voix des hommes s'entremêlent et répondent aux voix plus douces des femmes ; ils prêchent et surtout ils confessent. Leur moisson est riche et abondante, et si les fatigues sont grandes, les consolations ne le sont pas moins.

Le R. P. Chaine se détache de ses compagnons pour aller prêcher des retraites à Lambesc, à Brignoles et à Trets.

S'il m'est permis de prendre place à la suite de la vaillante phalange, je vous associe de grand cœur à mes travaux et à mes courses. Toutefois, pour me suivre dans mes marches et contre-marches, vous n'aurez pas peu de chemin à faire.

Et, tout d'abord, il vous faut recommencer votre voyage d'Italie, revoir ces lieux que vous avez si bien décrits, ce scolasticat de Rome et cette communauté de l'Espérance de Naples, que vous avez évangélisés avec tant de zèle et de fruit. J'ai eu le grand honneur de vous précéder

dans la voie que vous venez de suivre et dans les œuvres que vous avez faites.

Avant vous, j'avais vu et salué, à Ponzano, le scolasticat naissant. C'était encore un enfant, un enfant au maillot, mais un enfant de grandes promesses. Le berceau me parut riche de belles et précieuses espérances pour l'Église et la Congrégation. J'étais heureux de prêter mon faible concours à mon jeune Frère. Deux frères, Romulus et Rémus, ayant fondé la vieille Rome, la Rome des Scipions et des Gracques, il m'était infiniment doux de m'associer pour une part infinitésimale à la fondation de la Rome des Oblats. Vous le savez par expérience, on ne foule jamais impunément le sol de la Ville éternelle et la terre du grand art. L'âme a des cordes réservées pour ces régions prédestinées, et le son que ces cordes rendent une fois ne se perd plus. Sans cesse, il retentit avec une suave harmonie au plus profond de notre être.

Voir Naples et puis mourir, c'est le mot qui a cours. J'en connais qui diraient plus volontiers : Voir Naples et y vivre. Y vivre aux bords de cette baie enchanteresse, sur les flancs de ce Pausilippe aux blanches villas et aux jardins luxuriants, ou au pied de ce Vésuve, dont le panache mouvant rappelle si bien la colonne qui menait les Hébreux à travers les sables du désert. Elle était de vapeurs blanchâtres pendant le jour et de feu pendant la nuit. En présence de ces ravissantes beautés, que la main du Créateur a répandues dans ce coin privilégié du monde, on voudrait redire la tarentelle du marin, qui entre au port dans le quartier de Sainte-Lucie, et qui, battant la mesure avec ses rames, chante :

O dolce Napoli,
O suol beato !
Dove sorridere
Volle il Creato.

Tu sei l'impero
Dell' armonia,
Santa Lucia, Santa Lucia (1).

Je m'attarde. Je prolonge mon séjour outre mesure dans cette région qu'on voudrait toujours revoir après l'avoir visitée une fois. Que celui qui, sous ce rapport, est sans péché, me jette la première pierre.

Au retour de Rome et de Naples, nous faisons une halte à Fréjus pour y prêcher la retraite aux élèves du grand séminaire, dirigé par nos Pères. Nous trouvons là le R. P. Rambert. Il vient de faire paraître la Vie de notre vénéré Fondateur. Son livre est un trésor précieux dont il a enrichi la famille. Il est un réservoir où dorment avec abondance toutes les sources de notre histoire. Tous ceux qui voudront connaître nos origines devront recourir à ce livre. C'est un devoir pour nous de féliciter et de remercier l'auteur. Selon nous, il a bien mérité de la famille.

Hâtons le pas, car la paroisse de la Madeleine, à Aix, nous attend pour les prédications de l'Avent et pour la retraite des congréganistes.

Nous voici en Carême. Nous devrons passer la sainte Quarantaine à Cette, dans la paroisse de Saint-Joseph. Cette est une ville qui grandit à vue d'œil. L'appât du gain y attire des gens de toute région. Les races y sont mêlées et le peuple est tout entier au travail et aux affaires commerciales. Le théâtre a pour lui plus d'attraits que les églises. Sa nature est aussi mobile que les flots de la mer, qui baignent et sillonnent la ville comme une autre Venise. Mais la foi a des racines profondes dans les âmes. Elle est une ancre qui les retient près de l'autel et du tabernacle. C'est elle qui nous vaut de grands et beaux auditoires d'hommes et qui nous donne la fatigante con-

(1) O Naples la douce, ô sol fortuné, où éclate le sourire du Créateur. Vous êtes l'empire de la belle harmonie, Sainte-Lucie, Sainte-Lucie.

solation de passer jusqu'à seize heures dans un jour au confessionnal.

Sans quitter la vue de la Méditerranée et ses bords, allons à Montauroux, près Grasse. Nous trouvons là un sol fertile et un peuple riche et avide des biens de la terre, mais fermé aux dons du ciel. La curiosité entraîne un grand nombre d'hommes à l'église, mais ils semblent avoir des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre.

Du sud-est nous courons dans la région du nord-ouest. Nous traversons la France, la prenant en écharpe, et nous sommes à Angers et à Nantes pour des retraites de la Sainte-Famille.

A Angers, nous saluons avec une respectueuse sympathie M[gr] Freppel, le grand évêque militant, le docteur *substantiel et martial,* comme aurait dit M[gr] Berteaud, évêque de Tulle.

En allant faire un pèlerinage à Pontmain, arrêtons-nous quelques heures à Solesmes, pour y jouir du beau spectacle donné à l'Église et au monde par quatre-vingts moines expulsés de force de leur tranquille demeure et vivant en communauté presque en plein air, chantant leur office, vaquant à l'étude et à tous les exercices de la vie régulière sous les yeux de quatre gendarmes qui veillent aux scellés des portes de leur maison. On verra qui se lassera le plus tôt des moines ou des gendarmes. Ils ont la tête dure ces fils de Saint-Benoît et de dom Guéranger, et je parie que rien qu'avec leurs chants et leurs prières ils auront raison des gendarmes et de ceux qui les envoient.

Quelles bonnes journées on passe à Pontmain ! Vous veniez de quitter cette résidence lorsque j'y arrivai. Nos destinées se suivent et se rencontrent sans pouvoir jamais s'unir et se ressembler. Pontmain est bien la terre de

l'espérance. L'avenir y a de magnifiques jalons plantés un peu partout. Cet avenir a son gage dans le présent, qui est la très belle basilique élevée sur le lieu de l'Apparition.

Après deux jours de repos à Pornichet, sur les bords de l'Océan; Pornichet, l'oasis de la plage et la perle de prédilection de l'excellente mère François d'Assise, supérieure des Sœurs de l'Espérance de Nantes, nous remontons la Loire jusqu'à cette ville.

C'est le terme de nos courses dans la région du nord-ouest. Au point de vue religieux, quelle différence entre les populations de ces contrées et les nôtres ! En preuve, voici un propos de Mgr Fournier, ancien évêque de Nantes : « Lorsque je fus mis à la tête du diocèse, disait-il, aux curés m'annonçant qu'une mission avait eu lieu dans leur paroisse, je m'empressais de demander : « Combien d'hommes ont-ils fait leur mission? » Cette question les étonnait, elle leur paraissait presque une injure, et ils se hâtaient de répondre : « Mais tous, Monseigneur, mais tous. »

Il n'en est pas malheureusement ainsi dans notre Provence, où nous sommes revenus, et pour tout de bon, cette fois. En effet, aller à Nice pour y prêcher diverses retraites et y revoir chaque fois, avec un nouveau plaisir, Mgr Balaïn, cet autre Joseph de la Congrégation (prêté, non vendu); qui n'oublie pas sa mère et qui ouvre toujours ses bras et son cœur à ses Frères ; venir à Marseille pour les prédications du Carême et du Mois de Marie à la paroisse Saint-Michel et donner des retraites religieuses à Avignon, ce n'est point manquer de fidélité à sa région.

Là s'arrêtent nos courses apostoliques, là finit l'histoire des travaux de la maison d'Aix. Groupés en gerbe, ils forment un bouquet de plus de cent missions, carêmes, avents et retraites.

Dans toute maison, à côté de la milice volante et toujours aux aguets pour entendre le premier cri ou appel d'un curé ou d'une paroisse, il y a la milice stable, celle qui tient fidèlement garnison et monte la garde locale.

Dans la maison d'Aix, cet honneur est dévolu aux RR. PP. Bonnard et Michelot, et aux chers FF. Nigros, Frachon et Ravier.

Le R. P. Bonnard, un vétéran de l'apostolat, que vous avez autrefois vu à l'œuvre à Cléry, après la suppression de l'aumônerie de l'École normale des demoiselles, dont il était chargé depuis de longues années, est devenu l'aumônier des religieuses du Saint-Sacrement, et le grand chapelain du sanctuaire de Notre-Dame de la Seds.

Puisque le nom de cet antique sanctuaire, cher aux Aixois, arrive sous ma plume, pourquoi ne dirais-je pas un mot de l'élan merveilleux qui, depuis quelques années, entraîne les foules aux pieds de la reine du Ciel et de la Provence ? Cet élan est dû au zèle infatigable et à la vive impulsion de M. l'abbé Marbot, ancien vicaire général de Mgr Forcade. On a vu, l'an passé, à l'heure des épouvantements semés dans notre région par l'apparition du choléra, on a vu toute la ville debout et suivant avec prières et acclamations la statue de Notre-Dame de la Seds, promenée dans les rues comme un palladium céleste. Ses supplications ne furent point vaines. Le terrible fléau a passé à Aix, mais il ne s'y est pas arrêté. En juillet, l'affluence est grande au sanctuaire ; son enceinte est toujours trop petite. Les fidèles débordent sur la place et ils sont obligés de camper sous la tente comme les Hébreux au désert.

Avec le P. Bonnard, nous trouvons toujours à la Mission le R. P. Michelot. Il est le gardien vigilant et soigneux de la caisse locale. Il passe de longues heures au confessionnal, et il mène l'apostolat en France et à l'é-

tranger en s'occupant des œuvres de Saint-François de Sales et de la Propagation de la Foi. Il est même un habitué de la prison d'Aix. Il y entre et il en sort à volonté. S'il ne rend pas à ses chers prisonniers les mêmes services que l'ange à saint Pierre, il tâche d'adoucir et d'alléger le poids de leurs chaînes par les bonnes paroles et les consolations de la religion.

A Aix, comme partout dans la Congrégation, nos Frères convers sont à la peine du matin au soir. Grâce à leurs soins, la propreté et l'ordre règnent dans la maison.

Si vous la revoyiez, cette chère maison d'Aix, vous aimeriez à monter et à descendre son grand escalier. Lui aussi s'est rajeuni. Il a quitté son air sombre et dépouillé sa robe de vétusté, pour se moderniser. Et il paraît heureux et fier du grand jour qui l'inonde et qui attire les regards sur les amples contours de ses degrés larges et faciles.

Ne sortons pas de la Mission sans donner un salut de fraternel adieu au cher Frère Philippe Fournier. Il nous quittait en juillet 1883 pour un monde meilleur. Il tombait victime du choléra sporadique. C'était l'annonce du fléau qui, l'année suivante, devait exercer ses ravages et porter la terreur dans notre Provence. La maladie, grâce à Dieu, n'a pas fait d'autres victimes parmi les Oblats de cette province. Le F. Fournier (Philippe) avait été notre rançon.

Après avoir salué dans le repos de sa tombe la première victime du choléra à Aix, un humble et simple Frère convers, puis-je passer sous silence sa dernière victime, la plus auguste et la plus noble de toutes? Oui, arrêtons-nous quelques instants devant cette tombe qu'un coup de foudre a ouvert, sur laquelle affluent les larmes de tout un diocèse, et où retentissent, mêlés et confondus dans le plus étrange des concerts, les cris de la douleur

la plus vive et de l'admiration la plus sincère. C'est là que repose, dans les espérances de la gloire du Ciel, un apôtre aussi courageux qu'infatigable, un évêque sans peur et sans reproche, un martyr du devoir et de la charité : Mgr Théodore-Augustin FORCADE, archevêque d'Aix. L'archidiocèse et l'Église comptent un héros de plus, la Congrégation et la maison de la Mission ont, hélas! un Père de moins.

Depuis l'accomplissement des travaux dont je viens de donner le détail, l'obéissance a dispersé la phalange apostolique à peu près tout entière. Le R. P. LAMBLIN a dû prendre le chemin de Notre-Dame de l'Osier; le R. P. AUDRIC est à Notre-Dame de Lumières ; le R. P. GARNIER et moi avons dressé notre tente sur les hauteurs de Notre-Dame de la Garde. Je viens de raconter le passé récent de la maison d'Aix, d'autres raconteront l'avenir.

Veuillez agréer, mon révérend et bien cher Père, l'assurance de mon respectueux et fraternel dévouement en Notre-Seigneur.

Cél. AUGIER, O. M. I.

REVUE

Mgr TACHÉ, archevêque de Saint-Boniface, à l'occasion des douloureux événements qui se sont passés dans le Nord-Ouest en 1885, vient de publier une brochure de 38 pages, petit format, intitulée : *La Situation*, et destinée à éclairer l'opinion publique. Sa Grâce, dans cet écrit court et vigoureux, s'élevant au-dessus des questions de parti, parle en évêque catholique qui donne à tous les plus sages conseils, avec l'autorité qui lui vient de son caractère et des services rendus à son pays. La brochure est datée du 7 décembre 1885 ; elle a fait dans les esprits une sensation profonde. Ne pouvant la reproduire en entier, nous citerons le paragraphe de la fin, ayant pour titre : *Amnistie.* C'est le cri de l'apôtre, demandant miséricorde pour tous, comme son divin Maître.

Voici cette dernière pensée, tout empreinte de charité :

« Avant de prendre congé de vous, encore un mot, qui, bien sûr, ira à vos sympathies comme aux miennes. Sans doute qu'il ne nous est pas possible de rendre la vie aux morts ; mais il nous est peut-être possible de rendre la liberté aux prisonniers. Demandons grâce pour tous les prisonniers politiques ; demandons grâce pour tous les Métis que l'insurrection a conduits au pénitencier, à la prison ou à l'exil ; demandons grâce pour les pauvres sauvages qui ont pris part à ce mouvement insurrectionnel, sans tremper leurs mains dans le sang des victimes du meurtre ou de l'assassinat.

« Je crois pouvoir assurer que cet acte de clémence, au

lieu de provoquer des divergences d'opinions, rencontrera l'assentiment des hommes raisonnables de toutes les nationalités et de toutes les croyances.

« ✝ ALEX., Arch. de Saint-Boniface. »

Saint-Boniface, 7 décembre 1885.

— Dans le compte rendu de la fête célébrée à Saint-Boniface, le 25 août dernier, à l'occasion du 40e anniversaire de l'arrivée de Mgr TACHÉ aux missions de la rivière Rouge, et dont nous n'avons pu citer que des extraits dans le numéro précédent, nous remarquons les passages suivants du journal le *Manitoba*. Ils compléteront ce qui a été dit :

C'est le jour de la Saint-Jean-Baptiste, la fête nationale du peuple canadien-français, que le F. TACHÉ dut laisser son pays, accompagné du vénérable P. AUBERT, dont le souvenir est toujours si vivace au cœur du religieux et de l'Evêque.

C'était le premier détachement que la communauté des Oblats expédiait au Nord-Ouest, qui devait en recevoir bien d'autres par la suite, tous inspirés du même dévouement, animés du même zèle, et dont les travaux apostoliques formeront une des plus belles pages des annales des fils de Marie Immaculée.

Au souvenir du P. AUBERT, Monseigneur aime à nous répéter combien il a trouvé de consolations, au milieu de ses peines, dans l'amitié de ce bon et saint religieux.

Quitter sa patrie est toujours douloureux, mais lui dire adieu au moment où la nation célèbre sa fête nationale, au milieu des réjouissances, au bruit du canon, quand l'airain sacré appelle le peuple au temple ; à ce moment où tout, dans la rue comme dans les airs, les tentures et les drapeaux, nous rappellent de glorieux souvenirs, et cherchent à nous retenir, on le conçoit, le cœur doit se gonfler davantage !

Sans doute, notre fête nationale ne devait point avoir à cette époque tout l'éclat qu'on lui donne maintenant. Mais on

était au lendemain des grandes agitations politiques, à la suite desquelles le gouvernement responsable nous fut donné dans sa plénitude, et cette fête devait avoir quelque chose de particulièrement émouvant, surtout pour ce jeune homme à l'âme ardente, dont la famille eut sa part de ces luttes et de ces victoires.

Passant ensuite à la description de la fête commémorative de ce 40e anniversaire, le *Manitoba* fait un long récit des démonstrations inspirées par la reconnaissance. Nous aimons à y relever les passages suivants, tous à l'honneur de notre Congrégation :

En ce jour, notre petite ville présentait un aspect inaccoutumé de mouvement et de bonheur. Dès l'aurore, les couleurs pontificales flottaient au-dessus du palais archiépiscopal, et, au sommet des édifices publics, des institutions et d'un grand nombre de maisons privées, des drapeaux ondulaient sous le souffle d'une brise caressante et remplie des sympathiques effluves qui s'échappaient de tous les cœurs. Les abords du palais et des institutions publiques étaient garnis de petits pavillons légers, et de superbes inscriptions, rappelant la sublimité du sacerdoce et de l'Évangile, l'héroïsme du missionnaire, ses travaux et la beauté de sa vocation, l'affection du peuple pour son évêque, la reconnaissance due à la communauté des Oblats, laquelle a eu sa large part dans cette manifestation, et dans l'âme de l'évêque et dans le cœur de la population.

En travers de l'allée ombreuse qui conduit à l'archevêché, avait été suspendu aux branches des arbres un canot d'écorce, portant le nom de « MAZENOD » en souvenir du Fondateur de l'ordre religieux auquel Sa Grandeur Mgr TACHÉ est si heureux d'appartenir. Les deux avirons portaient respectivement les dates du 24 juin et du 25 août, et, à la base du triangle formé par ces deux avirons, était écrit « 1845 ». A chaque extrémité du canot se déployait un petit guidon portant, l'un le nom du Père « AUBERT », et l'autre celui de « TACHÉ ». Enca-

drant le tout, étaient les deux inscriptions suivantes : *Ite ad oves quæ perierunt domus Israël. Qu'ils sont beaux les pieds du missionnaire !*

A la grille extérieure de la cathédrale, le spectateur se trouvait en face d'une ingénieuse et significative série d'inscriptions. La première, se détachant en relief : « Nations, louez toutes le Seigneur », était entourée de quatre inscriptions en diverses langues sauvages, pour signifier la vocation au christianisme de toutes les nations du Nord-Ouest.

Voici quelles étaient les inscriptions avec leur traduction :

Cris : *Miya-watamowin, Nanaskomowin.* — Joie, Reconnaissance.

Sauteux : *Kossinan win Kisagiigonan Gayie kinawind.* — Notre Père, lui, nous autres aussi, il nous aime.

Il faudrait tout citer. Mais l'étendue de ce récit prendrait trop de place dans cette feuille, et nous ne pouvons que renouveler le désir par nous exprimé dans le numéro précédent, à savoir : que les divers articles consacrés à la description de cette belle fête commémorative soient réunis en brochure.

— Le chef métis, Louis Riel, a été exécuté à Régina le 16 novembre 1885. Il est mort dans de grands sentiments de foi et de repentir, assisté par le R. P. André.

Le 27 novembre, huit sauvages ont été exécutés à Battleford, assistés par les RR. PP. Cochin et Bigonesse. Ils sont morts également avec un grand courage et dans les plus beaux sentiments chrétiens. Nous attendrons, pour parler ici de ces deux exécutions, d'avoir reçu un rapport officiel de Mgr l'évêque de Saint-Albert.

C'est ainsi qu'après avoir souffert de l'insurrection et de la guerre, évêques catholiques et missionnaires ont donné, comme leur divin Maître, l'exemple de la plus grande charité; ce sont eux qui ont consolé les âmes, protégé les faibles, assisté les mourants et accompagné

les condamnés à mort à l'échafaud et, finalement, pardonné à tous ceux dont ils ont eu à souffrir.

— Colombie Britannique. On lit dans les *Annales de la Propagation de la Foi,* mars 1886 :

M[gr] P. Durieu, Oblat, évêque coadjuteur de la Colombie britannique, écrivait de New-Westminster :

« Notre mission se transforme depuis quelques années et va nous offrir un double champ à cultiver : ce ne seront plus seulement des sauvages infidèles que nous aurons à convertir, mais des hérétiques de couleur blanche ou civilisés que nous aurons à ramener au bercail du bon Pasteur.

« En trois ans, plus de mille hérétiques d'Angleterre, d'Allemagne ou d'Amérique sont venus se fixer dans notre contrée. Ce qui a occasionné cette émigration c'est la construction d'une voie ferrée à travers les possessions anglaises de l'Amérique du Nord, reliant l'océan Atlantique au Pacifique, près de New-Westminster. Par ce chemin de fer, l'Angleterre, se passant de l'isthme de Suez pour son commerce de la Chine et des Indes, amènera ses marchandises au commerce européen avant que les Compagnies rivales qui suivent l'ancienne route aient reçu leurs chargements. Cette voie ferrée, à laquelle on travaille depuis trois ans, doit être inaugurée à la fin de la présente année ; elle va nous amener beaucoup d'autres émigrants anglais et protestants. Les Irlandais catholiques qui émigrent préfèrent se rendre aux États-Unis, n'aimant pas s'établir là où la domination anglaise se fait sentir.

« Nos missionnaires exercent leur zèle parmi ces hérétiques, se mêlant avec eux, les amenant aux offices de l'Eglise catholique. Plusieurs retours à la vraie foi ont déjà consolé nos Pères et encouragé leurs efforts.

« Nos sauvages, même infidèles, sont restés attachés à la *robe noire* et ne veulent pas d'autre religion que la sienne. Les six grandes tribus que nous évangélisons depuis plus d'un quart de siècle, ont fait de grands progrès dans la civi-

lisation. Cédant à la douce influence de la religion, elles ont abandonné leur vie nomade pour se grouper autour de l'église, et forment aujourd'hui des villages qui rivalisent avec ceux des émigrants européens tant pour la forme et la tenue des maisons, que pour la propreté, le bon ordre, la conduite honorable et régulière des habitants. L'infidélité est éteinte parmi ces six tribus, l'ivrognerie est aujourd'hui inconnue parmi elles, et un bon nombre de sauvages sont des associés de la Propagation de la Foi, donnant fidèlement leur *sou par semaine.*

« Voilà le bien opéré par trente ans de ministère auprès d'eux et par trente ans de secours envoyés par la Propagation de la Foi.

« Il y a encore plusieurs tribus de sauvages plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie ; notre nombre restreint de missionnaires et le manque de ressources ne nous ont pas permis de les visiter régulièrement. Espérons que le Maître de la vigne enverra des ouvriers pour cette partie de son champ... »

— Jersey. Extrait d'une lettre pastorale de M[gr] l'évêque de Portsmouth :

« La grande et belle église que l'on construit à Jersey pour la congrégation de langue française est aujourd'hui très avancée, et, jusqu'ici, sans donner lieu à aucune dette, si ce n'est envers la charité du bon et vénérable prêtre qui en a accepté l'entreprise et de ceux qui l'ont mis en état de la poursuivre. Il est raisonnablement permis d'espérer que, dans deux ans, elle sera prête à recevoir la consécration.

« Le dimanche, lorsque nous avons visité la Mission de Saint-Mathieu, nous avons bénit le beau couvent nouvellement bâti par les Dames de Saint-André, entièrement à leurs frais, dans le but de promouvoir l'œuvre si importante de l'éducation catholique à tous les degrés et dans toutes les classes, aux environs. Le progrès de la

religion, dans cette partie de l'île, durant les deux dernières années, est à la fois merveilleux et consolant.

« A la mort du bon prêtre qui avait charge de la Mission de Saint-Martin, il y a de cela environ un an, les Oblats de Marie Immaculée, à notre pressante requête, ont bien voulu prendre la direction de cette église. Les excellents résultats de leur zèle sont déjà manifestes par le fait d'une école nombreuse et florissante là où il n'y en avait d'aucune sorte. Cette nouvelle extension, d'autre part, satisfait un désir que nous avions conçu dès notre première visite pastorale à Jersey, savoir : que toutes les missions de langue française fussent confiées aux membres de cette excellente et zélée congrégation religieuse. Après Dieu, c'est aux Oblats de Marie Immaculée que nous devons être reconnaissants, si une suffisante provision de secours spirituels pour la partie française de la population catholique de Jersey, objet, autrefois, d'une constante et poignante sollicitude pour l'évêque, est maintenant pour tous une source de joie et de consolation. »

— On lit dans la *Semaine religieuse* de Laval, du 9 janvier 1886 :

Une mission a été donnée à la paroisse de Bais par les RR. PP. MONTFORT et THÉVENON, chapelains de Notre-Dame de Pontmain. Cette mission, qui a duré depuis le second dimanche d'Avent jusqu'au 27 décembre, s'est ouverte sous les auspices de la très sainte Vierge, car la première cérémonie a été l'érection, dans l'église, d'une statue de Notre-Dame de Pontmain. Cette statue, d'une hauteur de deux mètres, est élevée sur des nuages, artistement disposés, qui lui forment un trône majestueux. Ainsi placée sous la protection de Marie, la mission ne pouvait pas manquer de produire les plus heureux fruits dans la paroisse. Les exercices ont été suivis avec enthousiasme et les retours à Dieu ont été nombreux. On a

compté plus de douze cents communions. La communion générale des femmes a eu lieu le jour de Noël, à la messe de minuit, et celle des hommes le dimanche suivant, jour de la clôture. Quel beau spectacle que cette communion des hommes ! plus de cinq cents ont pris part au banquet eucharistique. On les voyait s'avancer, comme au jour de leur première communion, avec ordre et recueillement pour recevoir le Dieu trois fois saint. La joie était peinte sur tous les visages.

Cette joie a eu un nouvel épanouissement dans la cérémonie du soir. Un Crucifix magnifique a été porté par les jeunes gens de la paroisse, sur un brancard richement décoré, jusqu'à l'église, où on l'a élevé en souvenir de la mission. Ce Christ, dû au talent de M. l'abbé Boudier, est un véritable chef-d'œuvre : l'expression de la figure a quelque chose de saisissant qui arrache presque irrésistiblement des larmes ; on y voit, on y lit la résignation suprême de Jésus mourant volontairement pour le salut du monde. Ce jour a été un véritable triomphe pour la Croix : plus de trois mille personnes de Bais et des environs formaient son escorte ; la foule était calme et recueillie. Ceux en petit nombre qui avaient résisté aux grâces de la mission paraissaient eux-mêmes impressionnés devant cette grande manifestation de foi et d'amour. Oui, le Christ règne toujours sur nous, il a vaincu, il attire à lui tous les cœurs. *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat.*

Puisse la paroisse de Bais conserver longtemps le souvenir de cette belle mission et demeurer fidèle à sa foi !

— Juvigné n'avait pas eu de grande mission depuis plus de trente années. Mais Dieu nous a envoyé trois zélés missionnaires, les RR. PP. Berthelon, Reynaud et Lémius, qui durant tout l'Avent nous ont fait entendre une parole vraiment apostolique. Aussi la foi qui chez quelques-uns avait commencé à s'assoupir, s'est-elle réveillée pour produire des fruits merveilleux de salut. Dès les premiers soirs, en effet, et pour répondre à l'aimable invitation des Pères qui avaient voulu visiter toutes les familles, même les plus éloignées, on vint

en foule, sans s'effrayer ni de la distance ni de la difficulté des chemins et des rigueurs de la saison. Bientôt il fallut improviser de nouveaux bancs pour donner place à deux chœurs nombreux de jeunes filles et de jeunes gens. Cette ardeur ne se ralentit pas un seul instant jusqu'à la fin, et les fêtes succédant aux fêtes amenaient chaque jour une affluence plus considérable, surtout à la consécration de la paroisse à la sainte Vierge, à la procession au cimetière, à la mission des petits enfants et à la réparation au Crucifix. Il faut dire également que l'église, déjà si belle, de Juvigné, était admirablement décorée. Sur un mot des missionnaires, dix ateliers s'étaient formés comme par enchantement : de toutes parts on avait apporté des arbustes, et, dès le 8 décembre, l'église entière était tendue de guirlandes ; au fond du chœur s'élevait un immense reposoir surmonté d'une statue de la très sainte Vierge, illuminé d'innombrables bougies.

Ces débuts nous présageaient une communion générale magnifique. Mille femmes communièrent l'avant-veille de Noël, et près de neuf cents hommes le jour de la fête. Quel beau spectacle nous donnèrent tous ces hommes à la messe de minuit ! quand ils vinrent recevoir leur Dieu ; quand ils entonnèrent le cantique : *Je suis chrétien, voilà ma gloire,* et cet autre : *Quelle nouvelle et sainte ardeur ;* et quand enfin les chefs de famille vinrent recevoir comme souvenir un crucifix que beaucoup reçurent en pleurant.

Maintenant la mission sans doute est terminée, mais les résultats en seront durables : les très nombreuses inscriptions dans la confrérie du Rosaire dont l'institution clôtura dignement tous les exercices, en sont le gage assuré. Merci donc à Marie Immaculée et à ses Missionnaires ! Et puisque dans leurs adieux ils nous ont donné rendez-vous au sanctuaire de Pontmain, nous irons dans les beaux jours leur prouver que Juvigné conserve leurs enseignements et leur garde une vive reconnaissance.

— On lit dans l'*Univers* du 8 février 1886 :

Vendredi soir, à la Société de géographie, M. Georges

Demanche a fait un intéressant récit de son voyage au Canada.

Retraçant brièvement le développement de ce pays si français qui, par une lutte énergique, a su conserver ses droits et sa religion, l'orateur a particulièrement insisté sur le Manitoba, sa fertilité, son exploitation et ses habitants, sans omettre de mentionner l'influence dont jouissent les Pères Oblats, et en premier lieu le R. P. Lacombe, sur les tribus du Nord-Ouest. M. Demanche a rappelé que le P. Lacombe a surtout contribué à ce que l'insurrection de Riel ne gagnât pas les tribus au milieu desquelles il vit.

De nombreuses projections à la lumière oxhydrique reproduisaient les principales vues que M. Demanche avait rapportées de son voyage et donnaient un charme de plus à cette intéressante séance, à laquelle assistait un public nombreux et distingué.

NOUVELLES DIVERSES

Par Bref du 12 janvier 1886, Mgr Bonjean a été nommé assistant au trône Pontifical. Cette distinction, dont vient de l'honorer la bienveillance de Léon XIII, sera, pour le vicaire apostolique de Colombo, l'encouragement le plus précieux, et la récompense du zèle qu'il a déployé pour les intérêts de l'Eglise et de sa mission, soit à Ceylan, soit en Europe.

— Nos Pères de la province du Midi ont prêché deux missions importantes pendant l'Avent : l'une à la cathédrale de Montpellier, l'autre à l'église de la Daurade, à Toulouse. Le succès a été complet.

Ont pris part à la mission de Montpellier : le R. P. Lavillardière, supérieur de l'Osier, et les PP. Trotobas, Pichon, Monnet, de la même maison.

Ont pris part à la mission de Toulouse : les RR. PP. Boëffard, supérieur de la maison d'Aix, Bourg, Isnard.

Pour ne rien dire d'incomplet et pour ne pas nous borner à de simples échos, nous attendrons, pour parler dans les Annales de ces deux belles œuvres apostoliques, le rapport annuel des supérieurs.

En attendant, nous pouvons citer ces quelques lignes extraites de l'*Eclair*, numéro du 26 décembre 1885 :

Montpellier. *Clôture de la mission à la cathédrale.* — Les RR. PP. Oblats ont obtenu, au milieu de nous, le succès qu'il était facile de prévoir. L'auditoire d'hommes s'est accru, jusqu'au dernier jour, au pied de la chaire du P. Lavil-

LARDIÈRE. Le révérend Père, quelque grande que fût sa fatigue, semblait rajeunir tous les soirs en reposant son regard sur une multitude si sympathique. A la fin, ce n'était plus la curiosité, c'était l'enthousiasme qui transportait la foule autour de sa chaire.

Le R. P. LAVILLARDIÈRE possède un ensemble de qualités qui en font un homme supérieur. Homme d'esprit et de talent, il est surtout homme de cœur et de dévouement : on sent en lui le prêtre et l'apôtre selon le cœur de Dieu.

Nous pouvons affirmer que lui et ses confrères ont passé leurs journées entières au confessionnal. On est venu de tous les points de la ville recevoir de ces zélés missionnaires les conseils et la direction que réclament si souvent les besoins spirituels des âmes.

Les douze cents hommes que le R. P. LAVILLARDIÈRE a évangélisés lui ont été fidèles jusqu'au bout. En terminant, le révérend Père leur avait dit : « Et maintenant, messieurs, ce n'est pas ici, autour de moi, que je vous donne rendez-vous : c'est là-bas au pied des autels. » Le mot d'ordre a été suivi.

A cette belle messe de minuit, dont on gardera longtemps le souvenir, on les a vus se presser, en rangs innombrables, autour de la sainte Table et recevoir de la main de Mgr l'évêque le pain de vie, le Verbe divin, que le révérend Père leur avait si largement distribué du haut de la chaire de vérité. A la tête de ces hommes de cœur, on a remarqué les chefs du parti catholique de Montpellier. Si nous ne craignions de blesser leur modestie, nous les nommerions.

C'est à vêpres qu'ont eu lieu les derniers adieux des révérends Pères. La cathédrale était encore insuffisante. Plus de six mille personnes remplissaient l'immense vaisseau. Le Père supérieur est monté en chaire pour la dernière fois. Son cœur débordait de joie et de reconnaissance. Après avoir remercié avec effusion Mgr l'Évêque et M. l'Archiprêtre de les avoir appelés à évangéliser la cité si chrétienne de Montpellier, il a instamment prié tous ses auditeurs de garder intacte la foi de leurs aïeux et les résolutions généreuses que la mission leur avait inspirées. « Tout est là, chrétiens! a-t-il

ajouté, le bonheur et la paix ici-bas et la gloire au-delà de la tombe. »

Mgr l'Évêque, à son tour, est monté en chaire. Il a fait l'éloge bien mérité de ces hommes de dévouement qui avaient dépensé sans mesure, à la gloire de Dieu et au bien des âmes, toutes les richesses de leur talent et de leur zèle!

Justement fier d'un pareil succès, dans ces temps malheureux, Monseigneur a dit qu'il fallait en attribuer la gloire à l'auteur de tout bien, au Christ, vainqueur et Roi immortel des siècles.

La ville de Montpellier se souviendra longtemps du passage des RR. PP. Oblats. Nous croyons de notre devoir de les remercier encore une fois, au nom des catholiques de notre cité. Ils emportent notre reconnaissance avec les vœux les plus ardents de nos cœurs pour leur apostolat dans l'Église.

Voici les noms des RR. PP. missionnaires : P. Lavillardière, supérieur; P. Trotobas, P. Pichon, P. Monnet.

— Depuis trois mois la Congrégation s'est retirée de Tours. La maison que nous occupions, place Saint-Venant, a été vendue, et c'est une communauté de Sœurs enseignantes qui en a fait l'acquisition. Ne pouvant plus travailler à l'œuvre de Saint-Martin, que nous avait confiée, en 1867, la bienveillance de Mgr Guibert; exclus de la chapelle et du pèlerinage, et, par là même, à peu près réduits à l'impuissance dans notre ministère, nous avons dû quitter ce beau poste où tant de bien s'était fait, et où plusieurs des nôtres avaient passé des jours si heureux, sous le manteau de Saint-Martin.

C'est encore là une des conséquences forcées de l'état des communautés religieuses en France, à l'heure actuelle. Que la volonté de Dieu soit faite! Nancy et Tours emportent tous nos regrets. Mais si Dieu nous destine un jour à revenir dans ces deux villes, il saura bien écarter les obstacles et reconstituer ce que l'injustice des hommes a détruit.

— Nous avons la douleur d'annoncer à nos lecteurs la mort de M. Frédéric Grandin, frère de Mgr Grandin, pieusement décédé à Paris le 9 février dernier. Sa mort n'est pas seulement un deuil pour son vénérable frère et pour sa nombreuse famille ; elle sera aussi un sujet de regrets pour tous les nôtres, et en particulier pour nos missionnaires du vicariat de Saint-Albert, auxquels M. Grandin porta toujours un vif intérêt, et à qui il rendit tant de services. Nous recommandons l'âme de cet excellent chrétien aux prières de la Congrégation.

— Le mois de mars, mois consacré à saint Joseph, ramène trois dates qui doivent être chères à tous les Oblats de Marie Immaculée ; le 3, anniversaire du couronnement de sa Sainteté Léon XIII ; le 11, anniversaire du sacre du cardinal Guibert, le 19, fête du saint patron de Son Eminence et de notre T. R. P. Supérieur général, le T. R. P. Joseph Fabre.

A ces vénérés Pontifes et au Père de notre famille religieuse, la Congrégation dit avec un respect tout filial : *Ad multos annos !*

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Se sont embarqués à Marseille, le 17 janvier 1886, à bord du *Saghalien*, en destination de Ceylan :

Le Frère scolastique : François Gautier, du diocèse de Nantes, pour le vicariat de Jaffna ; les Frères novices scolastiques : François-Joseph Bougarel, sous-diacre du diocèse de Clermont ; Adolphe-Pierre Davy, sous-diacre du diocèse d'Angers ; Théodore-Constant-Emmanuel Labouré, minoré du diocèse de Laval ; Marius-Henri Lefrère, minoré du diocèse d'Angers ; Pierre-Joseph Davy, tonsuré du diocèse d'Angers, pour le vicariat de Colombo.

Se sont embarqués à Marseille, le 14 février 1886, sur le *Melbourne* :

Le postulant scolastique : Antoine COUDERT, diacre du diocèse de Clermont ; trois Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie.

A Naples, sur le même paquebot, le 16 février :

Mgr Chr. BONJEAN, vic. ap. de Colombo ; le P. Germain GRIAUX, postulant, prêtre du diocèse de Poitiers ; le prêtre indigène DE SAMPAYO, de Colombo ; trois Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, tous également pour le vicariat de Colombo.

RESCRIT

BEATISSIME PATER,

Sacerdos Joseph FABRE, Superior Generalis Congregationis Missionariorum SSmæ et Immaculatæ Virginis Mariæ, ad pedes Sanctitatis vestræ humillimè provolutus exponit ;

Quod, propagandæ fidei gratia, ne unus quidem pertransit annus quin plures ex sodalibus præfatæ Congregationis transmarinum iter aggrediantur. His autem non semper adest opportunitas postulandi et obtinendi licentiam ab Ordinario loci a quo discedit navis missam in navigio celebrandi, tùm quia brevius est tempus in episcopali civitate impensum, tùm quia non semper curavit Ordinarius hanc facultatem obtinendi cæteris communicandam.

Quapropter, intacto remanente decreto Sancti Officii super administratione Sacramenti pænitentiæ tempore

navigationis, diei 17 Martii 1869, humillime postulat orator, ut dignetur Beatitudo Vestra, benignè concedere ut ipse facultatem indulgere valeat, sacerdotibus suæ Congregationis ad missiones proficientibus, missam super navi celebrandi, dummodò mare sit tranquillum, cum assistentia, quatenus opus sit, alterius sacerdotis et nullum adsit periculum scandali et inconvenientiæ.

Quod ut Deus.....

Ex audientiâ SSmi habitâ die 17 januarii 1886.

SSmus Dominus Noster Leo Divinâ Providentiâ P P. XIII, referente me infrascripto Archiepiscopo Tyren... S. Congnis de propagandâ Fide secretario, R. P. Josepho Fabre, Superiori Generali Congnis SSmæ et Immacul. Virginis Mariæ facultatem benignè concedere dignatus est, ad aliud quinquennium indulgendi sacerdotibus ejusdem Congnis ad Missiones profecturis ut missam super navi celebrare valeant, durante itinere, dummodo sit mare tranquillum, cum assistentiâ, quatenùs opus sit, alterius sacerdotis et nullum adsit scandali et irreverentiæ periculum.

Datum Romæ in ædibus dictæ S. Congnis die et anno ut suprà.

133

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 94. — Juin 1886.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

CANADA.

LE R. P. TABARET.

Un coup douloureux a frappé la Congrégation en Canada. Au moment où paraissait le dernier numéro de nos Annales, le 28 février, le R. P. TABARET, supérieur du collège d'Ottawa, mourait subitement, à l'âge de cinquante-huit ans, laissant après lui le parfum d'un pieux souvenir et d'universels regrets.

L'heure n'est pas encore venue de raconter cette vie employée à peu près tout entière au service de la plus noble cause : l'éducation chrétienne de la jeunesse. La célébrité du collège d'Ottawa était, en Amérique, inséparable du renom de son supérieur ; tous le connaissaient, tous l'aimaient.

Neveu d'un vicaire général de Valence des plus respectables, le R. P. TABARET entra de bonne heure dans la Congrégation ; de bonne heure aussi il partit pour le Ca-

nada, qui devint ainsi sa seconde patrie. Il y remplit successivement diverses charges, entre autres celle de Provincial, mais toute son action se résume dans son titre de supérieur du collège d'Ottawa.

Une notice paraîtra en son temps, qui retracera les traits de cette physionomie si bonne et si populaire. Mais en attendant qu'elle nous soit montrée dans le cadre nécrologique où la Congrégation garde, en son rang d'ordre, l'image de tous ceux qu'elle pleure, il nous sera bien permis de nous faire ici l'écho de la douleur publique et de prêter l'oreille aux premiers accents qui publient les louanges du défunt. Un collège en deuil; une cité qui se lève tout émue; un évêque, le plus glorieux disciple du Révérend Père, prenant la tête de son cortège, et pleurant *son ami* dans une oraison funèbre toute sortie de son cœur : voilà ce que racontent les journaux d'Ottawa. Ces témoignages rendus aux mérites de notre frère sont notre propriété; la Congrégation les recueille pieusement, comme une mère ramasse, pour la conserver, l'armure brisée de son fils, encore couverte de la poussière du champ de bataille et humide des larmes des compagnons d'armes.

C'est tout ce qu'il nous convient de dire pour le moment, et c'est aux journaux du pays que nous allons demander le récit du dernier jour, de la mort et des funérailles du R. P. Tabaret.

Reproduisons d'abord les lignes suivantes, encadrées de noir, qui remplissent les premières pages du journal *le Canada*, à la date du 1er mars 1886 :

MORT DU R. P. TABARET.

Un coup bien terrible vient de frapper la population catholique d'Ottawa. Rapide comme la foudre, la mort nous a enlevé, hier, le R. P. Tabaret, Oblat de Marie Immaculée,

supérieur du collège d'Ottawa et l'un des fondateurs de ce diocèse. Déjà dans le cours de la semaine dernière, des atteintes passagères d'un mal que, disait-il, il n'avait jamais avant ressenti, avaient donné quelque inquiétude. Mais hier matin tous ces nuages s'étaient dissipés, et jamais le R. P. TABARET n'avait paru jouir d'une aussi bonne santé, ni déployé plus d'activité. Ce dernier jour devait être bien rempli. Dès quatre heures et demie il était debout, et à cinq heures il disait sa messe dans la chapelle du collège. A l'occasion de l'ordination que Mgr Duhamel fit au collège, le bon Père fit preuve de son esprit ordinaire de foi et de religion. Il servit Sa Grandeur dans toutes les cérémonies, et on ne remarqua même pas chez lui la fatigue qu'il éprouvait toujours pendant ces longues séances. Après le déjeuner, où il fut d'une gaieté extraordinaire, il parcourut la maison et s'occupa personnellement d'une foule de détails. A dix heures, il assistait à la grand'messe des élèves, après laquelle il leur adressa quelques paroles et les exhorta à bien commencer le mois de Saint-Joseph. Puis, bien qu'il eût passé presque toute la matinée en exercices de piété, il s'attarda encore à la chapelle après la messe et y revint avec la communauté un quart d'heure avant midi. Il avait toute la vigueur de ses plus beaux jours. Mais hélas! qui l'aurait cru? ce jour si bien commencé ne devait point pour lui se terminer sur la terre. Le feu de sa belle et grande âme projetait ses dernières flammes et son activité ne se déployait ainsi que pour lui donner l'occasion de se montrer tel qu'il était, jusqu'au dernier moment de cette vie si bien remplie.

Il était à table avec la communauté, et il venait de traiter avec toutes sortes de prévenances un prêtre visiteur, quand tout à coup ses voisins le virent s'affaisser sur son siège. On s'empressa autour de lui, il avait perdu connaissance. De suite, on le transporta à sa chambre et on fit appeler les médecins, MM. Mac Donald, Prévost et Saint-Jean. La connaissance étant revenue pendant quelques instants, on le vit prier avec beaucoup de ferveur pendant que ses frères lui donnaient l'absolution. Puis il demanda à être transporté dans

son fauteuil, où il semblait reposer plus à l'aise, quand une soudaine convulsion annonça l'approche du moment suprême. On se hâta de lui administrer l'Extrême-Onction ; et bientôt, au milieu des docteurs impuissants à arrêter ce mal terrible, entouré de ses frères en religion, récitant à travers leurs larmes et leurs sanglots les prières des agonisants, il rendit son âme à Dieu.

Les élèves furent aussitôt avertis, et l'on peut s'imaginer la douleur et la consternation de cette nombreuse famille dont chaque membre a éprouvé personnellement la tendresse de ce cœur si profondément paternel. Ils furent bientôt tous réunis dans cette même chapelle où quelques instants auparavant ils avaient entendu sa parole chaleureuse, afin de prier pour le repos de l'âme de ce père vénéré, de ce saint prêtre. La triste nouvelle se répandit avec rapidité, et jamais un deuil plus profond et plus universel n'avait étendu son voile sur notre ville.

Le défunt était originaire du département de l'Isère, France. Il était né le 10 avril 1828. Entré jeune chez les Oblats de Notre-Dame de l'Osier, il compléta son éducation religieuse et son noviciat à Notre-Dame des Lumières, puis au séminaire de Marseille. Il se distingua de bonne heure par des qualités aussi brillantes que solides. Ses supérieurs le destinèrent aux missions de l'Amérique, et c'est le diocèse d'Ottawa, dont le premier évêque, Mgr Guigues, était un Oblat, qui recueillit presque tous les fruits du zèle apostolique de ce missionnaire distingué. Pendant quelques années il travailla avec une activité extraordinaire aux intérêts temporels et spirituels de la population de nos régions; puis, il fut définitivement attaché au collège d'Ottawa, en 1853, comme supérieur.

C'est dans cette position qu'il donna toute la mesure de ses vastes capacités : Il était devenu l'âme de cette institution.

Son élévation au poste de Provincial de son ordre en Canada le tint, durant trois ans, séparé du collège. Lorsqu'il revint en prendre la direction, il le remodela d'après un plan longtemps étudié et plus adapté aux besoins du pays et de l'époque. Ce projet de remaniement, soumis par l'évêque

d'Ottawa à Sa Sainteté Léon XIII, reçut approbation et valut à son auteur le titre de docteur en théologie.

Homme de grand cœur et de puissante intelligence, le P. Tabaret a rendu à la population de cette ville et du diocèse, des services inappréciables. C'est un bienfaiteur public que nous perdons en lui. Aussi la nouvelle de sa mort imprévue a fait naître en cette ville de pénibles sentiments, et elle fait parmi nous un vide profond.

Le R. P. Tabaret joignait aux talents les plus distingués les qualités les plus précieuses du cœur. D'une largeur de vues que ne pouvaient borner ni l'espace ni le temps, il a donné à ses œuvres le cachet de l'immortalité. Il ne travaillait pas pour le présent, mais son coup d'œil embrassait l'avenir. Dieu lui avait donné une âme forte, et un cœur sujet aux plus vives impressions. Craintes et soucis, malheurs de la patrie et de l'Eglise, peines de ses frères, et ces mille misères de l'âme humaine dont il a été fait tant de fois le dépositaire, creusaient chacune un sillon dans ce grand cœur. Un trait distinctif de son caractère était sa bonté et son extrême indulgence pour tous. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que jamais, dans toute sa vie, il n'a cru à la méchanceté délibérée de qui que ce soit. Il faisait une large part à l'ignorance et à la faiblesse humaine, et le repentir trouvait toujours chez lui un accueil compatissant.

Modeste et retiré, même jusqu'à l'excès, il fuyait tout ce qui pouvait le mettre en évidence, et jamais il n'a usé pour son intérêt personnel, de l'immense influence qu'il aurait pu exercer autour de lui. Et cependant il est très peu d'hommes qui aient compté autant d'amis sincères et dévoués.

Les restes mortels du défunt sont exposés dans une grande salle du collège où la foule ne cesse d'affluer pour jeter un dernier regard sur cette figure aimée et prier pour le repos de l'âme de ce père dévoué.

Les funérailles auront lieu mercredi matin à dix heures.

De son côté, *la Vallée d'Ottawa*, journal de Hull, donne

le portrait du R. P. Tabaret et consacre à sa mémoire les colonnes suivantes :

LE R. P. TABARET.

SA MORT ET SES FUNÉRAILLES.

Oraisons funèbres par S. G. Mgr Duhamel et le R. P. Whalen.

Depuis deux jours la foule des fidèles n'a cessé d'affluer dans la chapelle du collège d'Ottawa où étaient déposés les restes mortels du R. P. Tabaret.

Plusieurs ont apporté des couronnes et des croix de fleurs pour être déposées auprès du corps de celui qui fut ou leur ami ou leur bienfaiteur. Le défunt était déposé dans le cercueil ouvert, avec les ornements sacerdotaux comme pour dire la messe ; au pied étaient déposés ses insignes de docteur en théologie. A la tête, au pied, et tout autour du cercueil étaient les croix et couronnes faites de fleurs naturelles et envoyées par différentes congrégations et personnes dont voici les noms :

Anciens élèves du collège, croix très riche avec oreiller ;

Elèves actuels, croix de fleurs, de trois pieds de hauteur ;

Sœurs du Bon-Pasteur, une croix et une couronne ;

Sœurs Grises, une couronne ;

Dames de la congrégation et des Sœurs Grises, une couronne ;

M. P.-H. Chabot, une couronne ;

M. J.-C. Rodgers, une croix ;

La famille Davis, une ancre, une croix et une couronne ;

Mme Dufresne, une couronne ;

Mme Kearns, une couronne.

Vu le grand nombre de croix et de couronnes de fleurs, celles présentées par les anciens et nouveaux élèves, ont été seules portées sur le cercueil pendant la procession funèbre ce matin.

Hier matin, dans la chapelle du collège, un service funèbre a été chanté, un service que l'on peut appeler le service de la famille du cher défunt. Tout autour du défunt

étaient groupés ses enfants, ses chers élèves du collège d'Ottawa, et en arrière ses frères, les Révérends Pères du collège, le personnel de la communauté et un public nombreux. L'officiant a été le R. P. Antoine, assisté par le R. P. Brault comme diacre, et le R. P. Burns comme sous-diacre.

A l'offertoire, le R. P. Bennet, professeur au collège, un vieil ami du défunt, a adressé aux élèves une touchante allocution. Prenant pour texte les paroles : *Ite ad Joseph*, il les a commentées en ces termes : Lorsque les anciens Egyptiens, souffrant de la famine, allaient s'adresser au roi Pharaon pour obtenir des secours, celui-ci leur répondait toujours : Allez à Joseph. L'Eglise s'emparant de ces paroles, les a appliquées au nouveau Joseph, au père nourricier de l'enfant Jésus. Les anges gardiens des jeunes élèves du collège leur ont également répété ces paroles, et les ont envoyés chercher, direction, bons conseils et éducation auprès d'un autre Joseph que Dieu avait préposé à la direction du collège où ils sont venus s'instruire.

Le Révérend Père prédicateur fit ensuite ressortir la science du R. P. Tabaret et mit en relief les vertus et les qualités d'esprit et de cœur qui le distinguaient si éminemment. Il parla aussi, en termes éloquents, de son humilité, de son dévouement, de son bon cœur et de son attachement à la jeunesse.

Ce matin ont eu lieu les funérailles. Jamais encore la ville d'Ottawa n'avait été témoin de funérailles aussi imposantes, et suivies par un aussi grand concours de clergé et de peuple, depuis les funérailles du regretté Mgr Guigues. La levée du corps a eu lieu dans la chapelle du collège à neuf heures précises.

M. le grand vicaire Routhier a présidé la cérémonie. Le départ pour la cathédrale a eu lieu ensuite en procession dans l'ordre suivant :

Le conducteur des pompes funèbres;

Le clergé ;

La voiture de NN. SS. les évêques Taché, Grandin et Duhamel;

(Il a été impossible à Mgr LORRAIN de s'absenter de Pembrooke).

Le corbillard ;

Les porte-insignes du R. P. TABARET. Le R. P. Provincial et l'administration provinciale ;

Les Révérends Pères du collège d'Ottawa ;

Les Révérends Pères des autres maisons ;

MM. les prêtres et curés du diocèse d'Ottawa et des diocèses voisins ;

MM. les ministres, sénateurs et députés ;

Le conseil de ville ;

L'Union Saint-Joseph-de-Hull ;

Les élèves du collège d'Ottawa ;

Les citoyens.

Les porteurs du corps étaient six laïques et six membres du clergé. Les laïques étaient : l'honorable R.-W. Scott ; M. William Davis ; M. le docteur Duhamel et M. J.-J. Curran, députés ; M. le docteur Saint-Jean et M. Achille Pinard. Les six membres du clergé étaient : Les RR. MM. F. Michel, A.-M. Bourrassa, J.-J. Collins, A. Chaine, G. Bouillon et J. Foley.

La procession a défilé par les rues Cumberland et Saint-Patrice jusqu'à la basilique, où un service solennel a été chanté à dix heures par Mgr TACHÉ, assisté par M. Maréchal, vicaire général de Montréal ; diacre, le R. P. NILLÈS, O. M. I. ; sous-diacre, R. P. LANGEVIN.

L'ORAISON FUNÈBRE

L'oraison funèbre a été prononcée par S. G. Mgr DUHAMEL, qui a parlé avec éloquence des vertus, du dévouement, de la bonté et des qualités d'esprit et de cœur du R. P. TABARET.

Voici en résumé ce que Sa Grandeur a dit :

Amicus noster mortuus est (Saint Jean, ch. XI).

« Notre ami s'est endormi dans le Seigneur.

« Il est là, il est mort, *mortuus est*. C'est la parole que Notre-Seigneur Jésus-Christ disait en parlant de Lazare. C'est

la parole que les Révérends Pères Oblats me disaient dimanche dernier en m'apprenant eux-mêmes le malheur qui venait de les frapper. Notre ami est mort, et c'est la parole qui s'échappe aujourd'hui de mon cœur. Depuis trois jours nous pleurons sur notre ami, mais grâce à Dieu, nos cœurs ne sont pas sans consolation. En voyant ces honneurs funèbres, qui sont presque un triomphe, ce concours immense de vénérables évêques, de sénateurs, de députés et de citoyens, nous sentons que notre douleur est partagée et cela adoucit l'amertume de la séparation. Tout en déplorant cette séparation, nous avons l'espérance que notre ami jouit aujourd'hui de la gloire céleste.

« Il est mort, mais il parle encore à nos cœurs. Que vous dirai-je, Messeigneurs, pour répondre à l'honneur et à la consolation de votre présence, à vous, Révérends Pères Oblats qui faites une si grande perte, et à vous tous, citoyens, qui êtes venus rendre au R. P. Tabaret un peu de cette gloire qu'il a si bien méritée? Mon Père, je viens de prononcer un mot que je n'ai jamais osé prononcer devant vous, car votre modestie était trop grande ; vous ne travailliez que pour le ciel.

« Messeigneurs et mes Frères, il faudrait une voix, sinon plus autorisée, du moins plus préparée que la mienne pour parler dignement de celui que nous pleurons.

Ici Sa Grandeur retrace la biographie du R. P. Tabaret.

« Né dans le département de l'Isère, en 1828, deux de ses oncles étaient prêtres dans le diocèse de Valence ; un de ses frères, qui est prêtre aussi, est encore dans le diocèse de Valence. Au baptême, il reçut pour noms ceux de deux patrons célestes, qui ont été les modèles de toute sa vie : Henri, Joseph, un roi et un père. Il fut père d'une nombreuse famille et sut gouverner comme un bon roi ses administrés.

« A l'âge de dix-sept ans, il désire fixer sa vocation. Le monde lui ouvre bien des carrières, mais il veut que ses talents ne servent pas à autre chose qu'au service de Dieu.

« La vie religieuse lui est apparue comme digne d'un grand

cœur. Il entre au noviciat des Révérends Pères Oblats de Marie Immaculée, à Notre-Dame de l'Osier, congrégation récente alors, et qui ne s'était pas encore illustrée, raison de plus pour lui de travailler avec ardeur. Il comprit que le joug du Seigneur est doux et que son fardeau est léger, et il promit à Jésus de le suivre partout où il voudrait le conduire.

« Il est admis à prononcer ses vœux le 14 septembre 1846 et fait sa philosophie à Notre-Dame des Lumières. La rectitude de son esprit lui assure un plein succès dans ses études. Il commence à exercer sur ceux qui l'entourent, cette influence qu'il fera toujours tourner au bien. Un trait de son caractère nous explique tout : sa déférence et sa soumission envers ses supérieurs et sa charité envers ses Frères. Ses supérieurs comprirent que ses talents en feraient un homme précieux partout où on l'enverrait. Mgr Guigues, mon vénéré prédécesseur, demandait alors des ouvriers, et le jeune F. Tabaret, un de ceux qui auraient pu illustrer l'Ordre des Oblats dans le vieux monde, lui fut envoyé en 1850.

« Le jeune Tabaret, dès ce moment, adopta le Canada comme sa patrie et il lui a été fidèle jusqu'au dernier moment, non pas seulement en paroles, mais aussi par ses œuvres.

« Mgr Guigues l'ordonna prêtre le 21 décembre 1850. Pendant deux ans, il travailla avec ardeur, avec courage aux missions du diocèse d'Ottawa. Il mit à profit l'expérience acquise dans ses missions et en fit bénéficier grandement le clergé séculier du diocèse.

« Mgr Guigues comptait qu'il ne pourrait travailler avec profit, tant qu'il n'aurait pas dans son diocèse une maison d'éducation pour former la jeunesse et recruter son clergé.

Le collège Saint-Joseph fut fondé. En 1853, Mgr Guigues choisit le R. P. Tabaret pour lui confier la direction du collège, qu'il ne voudra plus quitter, qu'il affectionna de toutes ses forces, et auquel il donna son cœur et son travail.

« Le R. P. Tabaret était un homme supérieur et éminem-

ment bien doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur. Tout effort de l'esprit humain le faisait tressaillir d'allégresse et toute invention utile avait son appui.

« Comme chrétien, sa piété était grande, véritable, solide, et non pas subtile, superficielle et variable.

« La solidité de sa piété provenait de la droiture de son esprit et de cette droiture dérivaient toutes ces vertus naturelles qui en ont fait l'idole de ses anciens élèves et des élèves actuels.

« Il était juste et impartial et savait s'élever au-dessus de toutes les mesquineries. Il mettait au-dessus de l'esprit de nationalité la nécessité de vivre en bons rapports avec tous ceux qui l'entouraient. Il savait apercevoir le côté divin des questions, et aussi son œuvre a-t-elle produit de bons résultats. Il a fait du collège d'Ottawa une véritable maison de haute éducation, où il a réuni des hommes et des instituteurs éminents, qui font de leurs élèves des jeunes gens prêts à prendre leur place dans la société.

« Son université prouve sa conception d'esprit. Il avait ouvert déjà un cours d'études en rapport avec les aptitudes des jeunes gens ; mais sachant que toute œuvre humaine est périssable, il la couronna en établissant l'enseignement universitaire, et comme récompense Sa Sainteté Pie IX lui conféra le titre de docteur en théologie. Le P. Tabaret a compris les exigences de son temps ; son but principal a été d'instruire la jeunesse des devoirs du chrétien et du citoyen, de la former à tous les états de la vie. Il a été fidèle à son devoir jusqu'à la fin.

« Mais je m'arrête. *Beati qui in Domino moriuntur*, bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur. La mort du R. P. Tabaret est précieuse et consolante, car il est mort dans le Seigneur et il jouit aujourd'hui de ce repos qu'il a si bien mérité. »

L'éloquent orateur termine par les adieux à la dépouille mortelle du R. P. Tabaret, adressés au nom de l'épiscopat, de cette Eglise catholique qu'il a tant aimée, de la congrégation des Oblats, des anciens élèves; et de tous ceux qui sont pré-

sents dans l'église pour pleurer sa mort. Adieu, ou plutôt au revoir au ciel.

Le R. P. Whalen a aussi prononcé en anglais une éloquente oraison funèbre du défunt.

L'absoute a été donnée par le R. M. Maréchal, V. C.

Le chant de la messe de Requiem a été très imposant. Il a été exécuté par deux chœurs puissants : l'un, placé à l'orgue et composé des Frères scolastiques, des chœurs de la basilique, de l'église Saint-Joseph et d'autres messieurs de la ville, sous la direction du R. P. Chaborel ; l'autre, placé dans les galeries latérales et composé de cent élèves du collège d'Ottawa, sous la direction du R. P. Gladu.

A l'offertoire, M. Gauthier a chanté en solo de sa voix puissante et sonore le *De profundis* de Dumais. A l'élévation, M. l'abbé Michel a chanté avec grand talent le motet : *Pie, Jesu.*

MEMBRES DU CLERGÉ PRÉSENTS

R. P. Antoine, o. m. i., provincial ; R. P. J. Lefebvre, o. m. i. ; R. P. Provost, de Montréal ; RR. PP. F. Grenier, de Québec ; A. Tortel, de Lowell (Mass.) ; J. Mangin, scolasticat ; C. Bournigalle, de Lowell (Mass.) ; E. Cauvin, supérieur, Hull ; F. Harnois, A. Marion, J.-B. Grandfils et F. Forget.

Du collège d'Ottawa : Les RR. PP. Pallier, Froc, Bennett, Balland, Gaudet, Gendreau, Nolin, Fillatre, Gladu, Paquette, Forget, Guillet, Duhaut, Ferron, Vaillancourt, Marsan, Leyden, Griffin, Sexton et autres.

D'Archeville : Les RR. PP. J. Van Laar, J. Fayard et J. Goyet.

De Montréal : A. Dazé ; de Mattawan : U. Poitras ; de Maniwaki : J.-M. Pian ; de Kingston : A.-M. Mac Donald ; de Brockville : M. Mac Carthy.

Du diocèse d'ottawa : M. l'abbé J.-O. Routhier, vicaire général ; E. Bouillon, N. Campeau, R. Prud'homme, J. Sloan, J. Beauchamp, A.-M. Bourrassa, M. Whalen, Ed. Steinson, F. Michel, S. Philippe, P. Mac Carttey, P. Agnel, J. Cham, pagne, J.-B. Sauvé, O. Cousineau, J. Langlais, J. Caron, J. Guay, Francœur, Chatelain, Rochon, Lombard.

Du diocèse de montréal : R. A. Turgeon, supérieur du collège Sainte-Marie ; A. Nantel, supérieur du collège Sainte-Thérèse ; E. Desjardins, J. Singer, C. Maillet, D.-A. Maréchal, N. Maréchal.

Du vicariat apostolique de pontiac : A. Chaine, J. Brunet, H.-S. Marion, J.-J. Collins, A. Rougier.

Parmi les laïques, au premier rang, étaient : Sir A.-P. Caron, les honorables MM. Chapleau, J. Costigan ; les honorables sénateurs Trudel, Lacoste, Armand, Scott, Poirier, Chaffers ; MM. les députés J. Tassé, Vanasse, Daoust, Royal, Bourbeau, Bain, Curran, Dugas, docteur Duhamel ; MM. Dumouchel, Devlin, Foran d'Aylmer, et tous les principaux citoyens d'Ottawa.

Après le service, la procession s'est remise en marche par les rues Sussex, Rideau, Waller et Wilbrod jusqu'à l'église Saint-Joseph, où une nouvelle absoute a été donnée par Mgr Grandin. Le corps a ensuite été placé dans un caveau en briques, séparé, sous le chœur de l'église Saint-Joseph, que le R. P. Gendreau avait fait préparer hier.

CEYLAN.

VICARIAT DE JAFFNA.

LETTRE DU R. P. DINAUX A Mgr MÉLIZAN.

Kurunegala, le 18 novembre 1885.

Monseigneur et bien-aimé Père,

Mon intention en vous adressant ces lignes est de vous faire connaître comment j'ai été amené à établir çà et là de nouvelles chrétientés dans cette intéressante mission de Kurunegala, où l'obéissance m'a fixé.

Votre Grandeur, dans ses courses apostoliques, a dû être frappée comme moi d'un fait très intéressant à observer : c'est que sur toutes les routes qui sillonnent la

mission de Kurunegala, et dans tous les centres bouddhistes quelque peu importants, on trouve des chrétiens qui se sont établis là depuis plus ou moins de temps. Comment y sont-ils venus? quelle est la cause de cette émigration continuelle? A mon avis elle n'est autre que l'augmentation toujours croissante de la population chrétienne du littoral, qui, ne trouvant plus de quoi vivre chez elle, abandonne le pays natal et émigre à l'intérieur du pays, où ces familles nouvellement arrivées s'établissent le long des routes et se construisent de petites boutiques que surveillent les femmes, tandis que les hommes, plus robustes, vont travailler dans les jardins de café, dans les plantations de cocotiers, ou s'engagent, sous des surveillants européens, comme contre-maîtres ou comme coolies dans les immenses plantations de cinchona (arbre à quinine), de cocoa ou de thé. Cette émigration des chrétiens du littoral sert admirablement bien les desseins de la Providence. En effet, bien que ces pauvres gens soient loin d'être toujours fidèles à leur baptême, ils n'en font pas moins connaître le nom chrétien, et quand le missionnaire s'en ira à la recherche de ces brebis égarées, tout en leur procurant les secours religieux, il trouvera les païens eux-mêmes se disposant peu à peu à se joindre au troupeau.

Comme la ville de Kurunegala, qui est le centre de cette mission, ne renferme que peu de chrétiens résidants, mon attention s'est portée tout d'abord sur ces chrétiens ainsi dispersés, espérant bien que pour eux et par eux je pourrai parvenir à établir çà et là quelques nouvelles églises. Mes premiers efforts se sont portés sur Talampityia, village situé à 7 milles de Kurunegala, dans les montagnes. Je savais qu'il y a quelques années, à force de dévouement et à la suite d'une conférence publique restée célèbre, où, pris à l'improviste, il avait victorieu-

sement réfuté les objections des ministres protestants bien préparés, eux, le R. P. Chounavel avait converti dans ce village un certain nombre de familles bouddhistes. Appelé presque aussitôt après à d'autres travaux, ce cher Père n'eut pas le temps d'affermir ses nouveaux convertis, et peu à peu ces natures revêches, abandonnées à elles-mêmes, avaient laissé de côté les pratiques de la foi. La hutte qui servait d'église n'était plus qu'une ruine; la croix, signe de ralliement, avait disparu. Il ne restait plus que la cloche, suspendue au sommet d'un géant de la forêt. Mais, hélas ! sa voix n'appelait plus les fidèles à la prière ; la chrétienté s'était dispersée : les uns étaient allés s'établir le long des rizières; les autres avaient quitté le pays.

Quand j'arrivai là en septembre 1884, je cherchai du regard les habitations des chrétiens. Hélas ! toutes étaient vides à côté de l'église en ruine. Le cœur navré, je considérais ce triste spectacle depuis quelques instants, quand je vis sortir du bois trois formes humaines. « Et les chrétiens, où sont-ils ? leur criai-je. — Nous sommes chrétiens, me fut-il répondu. — Mais les autres ?... » Hélas ! ils se trouvèrent bientôt tous réunis ! Il ne restait plus que cinq hommes, trois femmes et cinq enfants. Les protestants, au contraire, comptaient là une quinzaine de familles. Ils y avaient une école servant en même temps de temple, trois catéchistes, et surtout, ce qui ne leur fait jamais défaut, le nerf de la guerre : de l'argent.

Fallait-il se décourager et abandonner la place ? Je ne le pensai pas. Aussi donné-je aussitôt des ordres pour transporter dans un autre endroit les matériaux de mon église, en même temps que j'allais m'établir sur la route dans un terrain abandonné par les mineurs de plombagine.

Je rencontrai là un étranger qui m'offrit de partager

sa hutte avec lui, et à qui je confiai la direction du travail de ma nouvelle église. Il s'y prêta volontiers, comptant sur l'aide des autres chrétiens. Ceux-ci ne vinrent pas. Le découragement le prit, et, un jour que mon bon ange m'amenait là, il était à la veille de vendre sa propriété à un mahométan et de partir : la fièvre l'avait éprouvé lui et sa femme, et des espérances de fortune s'étaient évanouies. Je dus presque me fâcher et le menacer des colères de son patron saint Michel, auquel je me proposais de dédier la nouvelle église. Comment, en effet, lâcher pied sur un sol arrosé des larmes et des sueurs des missionnaires? Notre impuissance n'aurait-elle pas pour effet de confirmer les hérétiques dans leur erreur? Il fallait donc tenir bon, et Dieu nous aiderait. Et en effet Il nous a aidés. Miguel revint sur sa résolution, et, grâce à lui, nous avons maintenant à Talampityia une église avec des murs en terre, couverte d'un toit de chaume. Le Dieu, qui pour l'amour de nous se fit pauvre, s'en contente.

Le dimanche 27 septembre nous allâmes y célébrer la fête de saint Michel. Les païens vinrent nous voir en masse, et la curiosité attira même l'un des catéchistes protestants à la grand'messe. Quelques jours après, deux de nos religieuses indigènes vinrent y passer une semaine. Leur zèle et leur dévouement gagnèrent ces gens rudes et grossiers, et plusieurs se sont fait inscrire pour le baptême. De là, grand émoi chez les protestants. De suite leurs trois catéchistes sentent leur zèle se rallumer, et, parcourant le pays, menacent de la colère du ciel quiconque se ferait catholique. Mais le bon sens plaide en notre faveur ; et bien que le ministre protestant paye de 1 roupie (2 fr. 50) l'assistance au temple, et de 1 schelling la promesse d'y venir, nous finirons par rester maîtres du terrain. Et en effet, notre pauvreté même

plaide plus éloquemment en notre faveur auprès des païens que la générosité intéressée des protestants.

Le mois d'octobre m'amena à Weüda, village situé à 10 milles de Kurunegala, sur la route de Kandy. L'église de Weüda a été bâtie il y a sept ans, par un riche catholique de Colombo, qui y exploite des mines de plombagine. Elle est bâtie non loin de l'endroit où s'élevait jadis l'église que le roi Raja Singha II, dans un moment de mauvaise humeur, fit démolir vers 1560, après avoir permis son érection aux Portugais fuyant la persécution hollandaise. Les chrétiens n'en furent définitivement chassés qu'en 1746, par Kirti Sree Raja Singhe. Une immense plante d'aloès couvre maintenant la petite élévation formée par les ruines de cette église.

Nous nous trouvons là dans un vrai pays de montagnes. Les indigènes sont tous bouddhistes, et nos chrétiens sont des émigrés du littoral. Régulariser les mariages, baptiser les enfants, grands et petits, catéchiser, rappeler aux endurcis le *non-licet* et le *non-decet*, tout cela absorbe le temps de la visite. Cette année, Votre Grandeur a daigné rehausser l'éclat de la fête par sa présence. Cet honneur fait au pays n'a pas peu contribué au mouvement de conversions qui semble, depuis, vouloir s'accentuer davantage. Une visite de nos Sœurs indigènes a fait aussi un grand bien.

Un soir, au bruit des tam-tams, des pétards et des hurlements de la foule répétant le « Sâdhu » traditionnel, nous vîmes passer les bonzes se rendant à la cérémonie du « pirite » ou conjuration, chez une malheureuse femme bouddhiste que depuis un an j'engageais vivement à se faire chrétienne. Cette pauvresse, mère d'une enfant élevée au couvent de Kurunegala, m'avait toujours renvoyé avec de bonnes paroles, remettant à plus tard sa conversion. Hélas ! elle fut surprise par la mort,

et personne ne se trouva là pour lui administrer le saint Baptême !...

Quelques détails sur la cérémonie du « pirite » ne seront peut-être pas inutiles. Cette cérémonie se fait durant la maladie et se prolonge quelques jours après la mort du patient. C'est une sorte de conjuration des esprits mauvais, et de purification de la maison par l'aumône et la lecture du « bana » ou livre sacré. Les bonzes, invités ou non, s'y rendent en nombre. On apporte avec le plus de solennité possible, du « pausale » ou temple bouddhiste le plus rapproché, le « bana » écrit sur des feuilles de talipot, en langage « Elu », mais en caractères singhalais. Les bonzes, après avoir bien mangé, commencent la lecture du « bana » qui se prolonge pendant toute la nuit, ou du moins jusqu'à ce que le maître de la maison leur donne l'ordre de se retirer. En les congédiant, on remet à chaque bonze une robe jaune, une natte, un bol à manger le riz et un éventail. Quand les choses se faisaient en grand, on devait donner aux bonzes à manger de tous les mets favoris du défunt, et en se retirant de la maison ils emportaient tous les objets d'or, d'argent et de cuivre qui lui avaient été chers...

Ces coutumes révèlent la tradition chrétienne de l'expiation et du sacrifice. Cependant comme le bouddhisme ne reconnaît en principe que l'expiation personnelle qui se fait par des naissances successives en des états plus ou moins heureux selon la gravité ou le nombre des fautes commises pendant la vie, on peut croire qu'elles ont été établies pour satisfaire les appétits rapaces des bonzes. Les gens pensent, par ces aumônes, apaiser les esprits qui rôdent dans l'empire des morts, et qui troublent la paix des vivants par des apparitions, s'ils ne sont pas satisfaits... Pendant mon séjour à Weüda, j'eus la consolation de régénérer cinq adultes par le saint Baptême.

Malpitiya, sur la route de Colombo, à 4 milles de Kurunegala, a vu s'élever, elle aussi, une nouvelle église, dédiée à saint Sébastien. Je crus d'abord n'avoir affaire en cet endroit qu'à une seule famille chrétienne. Quelle ne fut pas ma surprise de trouver là bon nombre de familles catholiques venues pour la plupart des bords du fleuve Kelani. Elles étaient loin, il est vrai, d'être des familles modèles. A l'exception de quatre ou cinq individus, tous vivaient en désordre avec des bouddhistes, et leurs enfants n'étaient pas même baptisés. Je conclus de suite à la nécessité d'une chapelle au milieu d'eux. Je m'entendis pour cela avec les principaux du village, et en quelques semaines une église de 40 pieds de long sur 30 pieds de large fut élevée. Le démon ne pouvait voir cela de bon œil. Aussi fit-il tout ce qui était en son pouvoir pour contrecarrer l'œuvre de Dieu. Une maladie dangereuse faillit enlever le personnage le plus riche et le plus influent de l'endroit. Mais saint Sébastien, son patron, veillait sur lui. Il guérit contre toute espérance, et le 25 janvier nous nous trouvions à Malpitiya pour la célébration de la fête patronale. Cette première visite se passa tout entière à instruire les païens, à les préparer au baptême, à régulariser les mariages et à baptiser les enfants. En moins de dix mois, la population catholique de Malpitiya s'était élevée à plus de 100 personnes. Ici encore, nos Sœurs de Saint-Pierre nous ont été d'un grand secours. La Rév. Mère Céleste elle-même y a fait quelques apparitions qui ont été très utiles à cette petite famille.

Dieu, qui bénissait visiblement cette chrétienté naissante, voulut y cueillir sans retard une fleur pour son paradis. L'*atchi* (grand'mère) avait soixante et dix ans. Née bouddhiste, elle avait vu grandir et tomber autour d'elle bien des espérances. Plusieurs de ses parents avaient em-

brassé la Foi, et depuis quelque temps elle habitait avec son arrière-petit-fils dans l'enceinte même de l'église. Quand du consentement du propriétaire nous vînmes nous établir ici, l'*atchi* nous regarda de mauvais œil. Aux exhortations du missionnaire, elle ne répondait que par un hochement de tête ; aux appels réitérés des Sœurs, elle resta inébranlable. Mais l'heure de la grâce avait sonné pour cette âme. Elle fut prise de la fièvre, et depuis quinze jours elle gisait sur sa natte, quand je vins à passer par là. « Eh bien ! atchi, qu'en dis-tu maintenant ? Ne crois-tu pas encore à plus fort que toi ? — Ah ! Souwami, serait-il possible que j'aie seule raison contre tous !... Vous, les Sœurs, les gens du pays, tous me disent que j'ai tort. Il faut donc bien que ce soit vrai... Eh bien ! oui, je crois; baptisez-moi. » Trois jours après, elle reçut le baptême avec le nom de Marie du Carmel, en souvenir de Notre-Dame du Mont-Carmel dont nous célébrions la fête ce jour-là. Elle vécut encore quelques jours, édifiant tous ceux qui venaient la visiter, et, munie des sacrements, elle s'envola, le 24 juillet dernier, daus un monde meilleur que le Nirwânam de Bouddha... *Et erunt novissimi primi !...*

Le diable, jaloux de voir ses victimes lui échapper, ne négligea rien pour enrayer le mouvement des conversions. Certains chrétiens eux-mêmes ont résisté à l'entraînement général. Les bouddhistes se sont raidis. L'un d'eux surtout, furieux de voir le vide se faire autour de la chaire d'où il leur prêchait la négation de tout Être suprême, a voulu essayer d'arrêter le courant à sa source. Il en a été pour ses frais, et est devenu la risée de ses adeptes eux-mêmes. Il vient dernièrement de perdre un faux procès, où il englobait un grand nombre de nos chrétiens. Il se vantait publiquement qu'au moyen de ses sortilèges il influencerait juges et parties ; mais

il a pu voir que, malgré les philtres dont ses poches étaient pleines, le Dieu qui nous protège n'a pas eu de peine à briser ses fioles en pleine cour et à faire rire tout le monde du sorcier aspergé.

Le troisième dimanche après Pâques, j'étais à Waryapola, situé au douzième mille sur la route de Puttalam. Nous possédions là un terrain donné jadis pour une église ; mais de chapelle point. Je fis appel à la bonne volonté des gens, et en quelques jours saint Joseph vit élever un nouvel autel en son honneur. Le donateur de ce terrain aurait pu nous dispenser de ce travail et se réserver le mérite de l'érection de la nouvelle église, mais des considérations humaines l'avaient arrêté dans le bon chemin. « Une église, s'était-il dit, attirera ici toute espèce de gens : les coolies de l'Inde, les pèlerins qui vont à Sainte-Anne, s'arrêteront ici, et ils nous apporteront plus de maladies que de bénédictions. » Et il se passa d'église. Mais Dieu lui a montré par une longue et cruelle maladie, qui l'a cloué durant des années sur un lit de douleur, qu'on peut être malade sans l'intervention de qui que ce soit. Plût à Dieu qu'il eût donné cours à son généreux dessein ! Sa fortune ne se serait pas évanouie en médecines durant sa vie, et en payement de dettes après sa mort.

Sur cette route les chrétiens se trouvent plus dispersés : aussi y eut-il peu de travail pour moi. Les bouddhistes sont venus me faire visite. Nous occupons, paraît-il, l'emplacement de leur ancien village. La grand'route ayant été tracée tout à côté, ils se sont retirés dans les bois, cherchant des lieux moins fréquentés. Le fait suivant vous donnera une idée de la simplicité de ces pauvres gens.

Nous étions à l'époque où des bruits de guerre entre les Anglais et les Russes couraient le pays. Des gens mal-

intentionnés avaient fait accroire aux poltrons qu'on allait enrégimenter tous les hommes valides, et que pour échapper au recrutement il fallait se retirer du voisinage des routes au moins à 10 milles dans l'intérieur. En conséquence tous les hommes s'étaient retirés dans les bois ; les femmes seules gardaient les maisons. Vous ne sauriez croire le mal qu'a eu le gouvernement à dissiper ces fausses rumeurs, lesquelles avaient pris consistance même chez des personnes ne manquant pas d'éducation.

En m'entretenant avec ces bouddhistes, je compris bien vite qu'ils étaient humiliés de voir leur religion s'éteindre peu à peu. Leurs bonzes, me disaient-ils, quoiqu'il leur soit défendu de toucher à l'argent, en avaient en abondance, et, prêtant à gros intérêts, ils imposaient à tous leur volonté. « Que le vieux meure, ajoutaient-ils en parlant de leur *unanse* (prêtre bouddhiste), et nous nous faisons tous catholiques. »

Les richesses des bonzes et l'idée qu'on a de leurs trésors les exposent parfois à des visites peu agréables de la part de leurs ouailles. Une bande de voleurs les surprend dans leurs monastères isolés, les charge de liens et les menace de mort, s'ils ne révèlent la cachette de leur argent. Cette année, le bonze de Talempitiya s'est vu enfoncer sous les ongles des pieds et des mains des épines imbibées d'huile auxquelles on mit le feu. La douleur lui fit perdre connaissance et on le crut mort. Mais il n'avait pas révélé sa cachette, et il continue à jouir de son or... — Un autre a été étendu sur un feu ardent et a eu le dos brûlé. — Notre pauvreté, bien connue de tous, nous met à l'abri de ces redoutables visiteurs, et, comme on n'ignore pas que le Pactole ne coule pas chez nous, on nous laisse dormir bien tranquilles.

La Saint-Antoine m'amène au mois de juin à Pellandenia, à 6 milles de Kurunegala, encore sur la route de

Puttalam. Là aussi nous avons élevé une chapelle et rassemblé nos brebis perdues. Les païens regardaient avec curiosité l'image de l'enfer, et, quand on leur disait qu'ils y allaient tout droit, ils reculaient épouvantés. Depuis vingt ans, les fondations d'une église semblaient attendre des murailles ; mais rien n'avait pu être fait. L'insalubrité du pays avait éloigné presque tous les chrétiens. Là surtout nous devons compter sur l'avenir : *Non dabit in æternum fluctuationem justo.*

Le 16 juillet me trouvait à Bulopitiya, à 7 milles de Kurunegala, sur la route de Negombo. Nous avons dû y transporter les débris d'une ancienne église qui se trouvait 1 mille plus loin, et nous bâtissons sur un terrain appartenant à la Mission depuis plus de vingt ans. Là encore, grand travail de réconciliation. Une famille de protestants fit son abjuration. Le père fut éprouvé dans sa foi aussitôt après. Sa fille cadette faillit être écrasée par la chute d'une porte. Les médecins, aidés de la grâce des sacrements, la ramenèrent à la santé. Je n'ai pu qu'admirer la patience et la résignation de ce brave homme. Tout autre que lui n'aurait pas manqué de voir dans cet accident une vengeance des Furies. — Je rencontrai là une famille de neuf enfants, dont huit baptisés au pays et un qui ne l'était pas : huit sont mariés à des bouddhistes, et l'une des filles a épousé un catéchiste protestant. Les parents ne savaient plus même faire le signe de la croix.

Voilà, Monseigneur, le résumé des travaux de l'année dans la Mission de Kurunegala : cinq croix plantées en plein bouddhisme ; ce sont autant de trophées pris sur l'ennemi ; et j'espère planter encore deux autres croix avant la fin de l'année... Ce n'est pas à dire que tout cela se fait sans difficultés : le soleil, la pluie, les distances, l'apathie des Indiens, le manque de ressources, le diable

enfin, sont autant d'obstacles que nous avons à surmonter. La moisson est abondante : plus de 650 000 païens à convertir attendent les ouvriers généreux qui voudront se dévouer à cette œuvre ! A Ceylan, vous le savez, il y en a pour tous les goûts. Qui aime la vie sédentaire trouvera à sa porte à instruire et à réformer ; qui a de bonnes jambes et le goût du grand air peut facilement rencontrer les milliers d'infidèles que les persécutions, le schisme et le manque d'ouvriers nous ont laissés. Et puisque la mère patrie nous refuse le droit d'y vivre, *Convertemur ad gentes*. Oui, que ceux qui le peuvent viennent nous aider ! que ceux qui le veulent sans le pouvoir, nous aident de leurs prières et de leurs aumônes !

Agréez, Monseigneur, les sentiments de filiale affection de

Votre tout dévoué et obéissant fils,

A. Dinaux, o. m. i.

MAISON DE ROME

Rome, 25 avril 1886.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Le grand événement de cette année, celui qui marquera dans les fastes du scolasticat de Rome et, j'ose l'espérer, dans les annales de la Congrégation entière, c'est la construction d'une nouvelle maison. J'ai déjà dit quelles circonstances toutes providentielles nous ont mis dans l'heureuse nécessité d'entreprendre ce grand travail. Lorsque, en l'an de grâce 1881, nous arrivions à Rome, inconnus, timides, presque effrayés de nous voir dans la Ville éternelle, nous ne songions guère à bâtir. Le nid gracieux que la bonne Providence nous avait préparé à la place Saint-Ignace semblait devoir suffire, pour de longues années, à notre ambition comme à nos besoins. Un étage de plus, pour pouvoir augmenter notre nombre ; une petite terrasse, pour nous donner de l'air et du mouvement, c'est tout ce que nous nous permettions de rêver pour un avenir plus ou moins lointain.

Mais voici qu'avant la fin de l'année nous apprenons, par la rumeur publique, que nous allions être expropriés. La nouvelle est bientôt officielle. Un huissier municipal, muni d'un papier solennel, vient signifier à MM. Louis Soullier, Aimé Martinet, Marc de l'Hermite et Marc Sardou qu'en vertu de la loi qui autorise le plan régulateur de la ville de Rome leur immeuble de la place Saint-Ignace est condamné à disparaître, pour laisser passage à une nouvelle rue. Bon gré, mal gré, il nous faut chercher un autre gîte. Je ne crois pas que la perspective de

laisser le *palazzetto* ait fait couler des larmes à personne ; en tous cas il n'en a rien paru, et même la résignation du premier moment a bientôt fait place à une joie que nous ne nous sommes pas crus obligés de dissimuler. Sans être injustes envers notre habitation actuelle, nous lui reprochons plusieurs défauts très graves pour un scolasticat. Quelques-uns nous avaient frappés dès les premiers jours ; nous nous sommes aperçus des autres depuis que nous sommes certains de la quitter. Nous l'accusons d'être trop petite, entourée de trop de bruit, de ne pas nous donner assez de soleil pendant l'hiver ni assez d'air pendant l'été, de nous laisser sans chapelle où nous puissions célébrer nos offices avec toute la splendeur qu'on aime à leur voir dans un scolasticat. Il n'y a pas jusqu'à sa proximité, pourtant bien commode, de l'Université grégorienne, qui n'ait pris, aux yeux de quelques-uns, les couleurs d'un inconvénient. Il leur semble qu'une maison plus éloignée, en forçant les Frères à prendre du mouvement immédiatement après les cours, serait un préservatif souverain contre les maux de tête. Mais cette nouvelle demeure, ayant autant de qualités que l'ancienne a de défauts, il fallait la trouver.

Deux plans se présentaient : acheter une maison déjà bâtie, ou prendre un terrain et y construire nous-mêmes.

Le premier plan avait l'avantage de nous donner immédiatement un logis et de nous épargner les ennuis et les dépenses d'une construction nouvelle, mais avec l'inconvénient de ne pas répondre suffisamment aux exigences d'une communauté. Le second plan devait demander plus de temps, probablement plus d'argent ; mais nous saurions à quoi nous en tenir. Pour l'exécution d'un projet comme de l'autre les offres étaient nombreuses. Des gens que nous n'avions jamais vus et que nous ne devions

jamais revoir se mettaient à notre disposition, pour trouver ce que nous cherchions, avec un empressement qui aurait été touchant, s'il eût été désintéressé. Il ne se passait pas de semaine sans qu'on nous présentât quelque immeuble à acquérir : palais ou vieux couvents, maisons anciennes ou maisons nouvelles ; toutes très avantageuses, au dire de nos guides complaisants, bien situées, bien distribuées, vastes et d'un bon marché merveilleux. Nous avions le mauvais goût de ne pas trouver que la réalité répondît à la description. Quelquefois c'était le propriétaire lui-même qui paraissait tout étonné d'apprendre de nous que sa maison était en vente. Mais nos guides ne se décourageaient pas pour si peu ; ils nous faisaient immédiatement de nouvelles offres, accompagnées des mêmes assurances. Le R. P. Soullier d'abord et sous forme de passe-temps, le R. P. Martinet ensuite et officiellement ont goûté combien il y a de charmes à parcourir tous les quartiers d'une grande ville pendant des journées entières et à visiter des maisons de la cave au grenier, pour n'aboutir, finalement, qu'à des déceptions.

Après bien des recherches, le R. P. Martinet reprenait le chemin de Paris, les cartons remplis de plans qu'il devait vous soumettre. L'achat d'un terrain fut décidé. Bien nous en a pris, car il est telle maison, dont l'aspect et la situation nous avaient tentés à première vue, qui tombe déjà en ruine.

Nous étions en août 1883. Il faudra encore plus d'une année pour surmonter tous les obstacles et débrouiller le réseau de difficultés qui, à Rome, enveloppent certaines propriétés. Enfin le 22 octobre, un mercredi, jour consacré à saint Joseph, sous le regard de Marie Immaculée, dont la statue présidait au travail du notaire, nous devenions propriétaires d'une partie de l'ancien jardin des

Maronites, sis sur les pentes de l'Esquilin, près de la basilique de Saint-Pierre ès Liens, à quelques pas seulement du Colisée et du Forum romain.

Un mois après, le R. P. Martinet revenait au milieu de nous, bien résolu, cette fois, de mettre la main à l'œuvre. De concert avec l'architecte, artiste éminent et bon chrétien, il donna au plan sa dernière perfection, *retranchant quelquefois et souvent ajoutant :* les arcades du portique s'élargissent pour laisser passer l'air et la lumière ; le toit vulgaire devient une magnifique terrasse ; les galetas se métamorphosent en gracieux attique ; la chapelle s'allonge et reçoit une sœur aussi grande qu'elle dans une belle crypte. Si je ne craignais d'être indiscret, je dirais que plusieurs de ces modifications ont été faites sur les observations aussi justes qu'autorisées d'un prince de l'Eglise. Du reste, je ne nomme personne.

Le bon Père préside au choix de l'entrepreneur ; il prévoit et règle toutes choses de manière à pouvoir tout diriger, même de loin, et ne nous quitte que vers la fin du mois de mars, après avoir vu sortir de terre les premières assises de la nouvelle maison.

Le premier coup de pioche avait été donné le 13 janvier, et le second jour du mois de mars les premières pierres tombaient dans les puits de fondation. En bonne règle, c'est en ce moment que nous aurions dû appeler les bénédictions de Dieu sur nos travaux. Pour des raisons qui furent trouvées bonnes, nous avons attendu l'entier achèvement des fondations.

Ce fut le 13 juillet, veille de notre départ pour les vacances. Pouvions-nous donner un plus beau couronnement à notre année de travail ?

La cérémonie, accomplie par S. Em. le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté, eut un caractère tout intime. Elle n'en a été ni moins belle ni moins touchante. Au dire

de *l'Echo du Soracte*, le chantier présentait un aspect vraiment pittoresque et qui aurait pu tenter le crayon d'un artiste. Une immense toile, étendue sur la chapelle inférieure et retombant sur les deux côtés, forme comme la voûte et les murs du temple mobile où la cérémonie doit s'accomplir. Le sol, déblayé et aplani, a reçu un large tapis. Au fond, une humble croix de bois marque la place de l'autel. Tout autour, des échafaudages, des matériaux et, comme témoins, les ouvriers, en habits de fête, accourus pour assister à la bénédiction de leurs travaux ; des invités et des amis, parmi lesquels nous citerons Mgr Bartolini, sous-directeur de la confrérie des Amants de Jésus et de Marie ; Mgr Gévaudan, un compatriote et un ami de la première heure ; M. Marcucci, cérémoniaire de Saint-Jean de Latran, un Oblat de cœur ; le cher F. Siméon, directeur du pensionnat des Frères des Ecoles chrétiennes ; le Procureur général des religieux du Très Saint Sacrement ; le Procureur des Chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran, gardiens de la basilique de Saint-Pierre ès Liens, et plusieurs Pères maronites. Mgr Gattoni, cérémoniaire pontifical, veut bien aider notre inexpérience et diriger les cérémonies.

A sept heures, Son Eminence, entourée des scolastiques en surplis, se revêt des habits pontificaux, et la cérémonie commence. Elle se poursuit avec les rites d'usage, au milieu des chants et des prières si pleines de poésie et d'enseignements que l'Eglise met sur les lèvres de ses ministres. Daigne le bon Dieu exaucer ce vœu du Pontife : *Vigeat fides hic et timor Dei, fraternaque dilectio !*

Après la bénédiction de la pierre, lecture est donnée du procès-verbal de la cérémonie. Le R. P. ANGELINI, professeur de l'Université grégorienne, en témoignage de l'intérêt qu'il nous porte, a voulu le rédiger lui-même

sous forme d'inscription et dans ce beau latin dont il a le secret :

QUOD . REI . CHRISTIANÆ
BENE . ET . FELICITER
VERTAT.
ANNO MDCCCLXXXV
III IDUS . QUINTILIS
LEONE XIII . PONTIFICE . MAXIMO.
JOSEPHO FABRE.
MODERANTE . SOCIETATEM . OBLATORUM
AB IMMACULATA . VIRGINE . MARIA
SACRAS . OBEUNTIUM . EXPEDITIONES
LAPIS . FUNDAMENTI
COLLEGII . OBLATORUM.
ET . ŒDIS . CONCEPTUS . IMMACULATI
CUM . HYPOGEO . IN . HONOREM
S. BENEDICTI. JOSEPHI . LABRE
PRECE . SANCTA . LUSTRATUS
SOLEMNI . RITU . DEMISSUS . EST.
A . LUCIDO . MARIA . PAROCCHIO . CARDINALI
VICARIAM . PONTIFICIS . MAXIMI . POTESTATEM
IN . URBE . GERENTE.
LUCA . CARIMINO . EQUITE . ARCHITECTO

ANTONIUS ANGELINI, S. J.

L'inscription, tracée sur parchemin et signée de Son Eminence, du R. P. Supérieur, de Mgr Gévaudan et de Mgr Gattoni, est placée dans un petit coffret, qui devra être renfermé dans la pierre ; on y joint deux médailles à l'effigie du Pontife régnant : l'une en or et l'autre en argent ; une médaille du Sacré Cœur et une de l'Immaculée Conception. Son Eminence, une truelle à la main, scelle le précieux dépôt. Puis quatre bras vigoureux font glisser la pierre consacrée jusqu'à la place qu'elle doit occuper dans l'édifice. Elle soutiendra une des colonnes de l'abside. Longs jours à Léon XIII, le grand Pontife ! Gloire et triomphe au divin Cœur de Jésus et à la Vierge Immaculée ! C'est à eux que le nouveau scolasticat se consacre pour toujours ! A huit heures et demie tout est ter-

miné. Son Eminence, trop fatiguée pour prononcer un discours, nous dit, dans une causerie familière, sa joie de voir s'élever une nouvelle maison de prière et d'étude et exprime le souhait qu'elle se remplisse bientôt de nombreux et fervents religieux.

La bénédiction du représentant du Vicaire de Jésus-Christ nous a porté bonheur. Nous n'avons eu à déplorer aucun de ces accidents que l'incurie et la cupidité des constructeurs ont rendus si fréquents à Rome. Notre entrepreneur avait dit : « Je veux faire un échantillon pour montrer comment je sais travailler. » Il s'est tenu parole, et les hommes du métier lui rendent témoignage. Tout en faisant bien il a fait vite. Sous l'habile direction de l'architecte, sous le regard vigilant et sévère du Frère Nicolas, la maison est montée rapidement. Au moment où j'écris ces lignes, le nouveau scolasticat de Rome est à peu près entièrement achevé. Permettez-moi, mon très révérend Père, de vous en faire dès maintenant les honneurs.

J'aurais voulu, avant tout, raconter l'histoire de ce sol désormais cher au cœur de l'Oblat ; car il en a une, comme toute pierre et toute motte de terre dans cette ville de souvenirs. Je ne puis, malheureusement, que poser des questions. Est-il vrai que la Maison dorée de Néron, plutôt ville que palais, après avoir couvert de ses magnificences tout l'espace qui s'étend entre le Palatin, le mont Cœlius et l'Esquilin, c'est-à-dire près d'une lieue de circonférence, arrivait jusqu'ici ? Est-il vrai que l'épicurien Horace avait ici sa demeure et qu'il y a composé ces chants et ces épîtres qui firent jadis le tourment de nos jeunes intelligences ?

Nous avions espéré que les entrailles de la terre, fouillées pour les travaux des fondations, auraient donné une réponse à ces questions. Dès les premiers jours, un heu-

reux coup de pioche nous fit tressaillir : on venait de mettre à découvert les fragments principaux d'un vase de porphyre, magnifiquement travaillé. Que le bon Dieu nous le pardonne ! Mais nous avons un instant rêvé la fortune :

O si urnam argenti forsque mihi monstret !

Nous nous voyions déjà possesseurs de belles statues, de monnaies rares, de marbres précieux, de riches mosaïques, etc. Déjà, parmi les scolastiques, on se demandait quel usage serait fait de tous ces trésors ; naturellement les avis étaient partagés : les artistes voulaient les réunir dans un musée, dont ils se proposaient modestement d'être les ordonnateurs et les gardiens ; d'autres, plus pratiques, parlaient de céder ces objets d'une vaine curiosité au municipe, moyennant une autre compensation, qui nous aurait aidés à faire d'autres rêves ... de Perrette. Car, hélas ! nous ne devions pas avoir l'embarras du choix. Rien, dans les fouilles subséquentes, n'est venu justifier nos premières espérances. Des débris de toute sorte, morceaux de marbre sans valeur, mosaïques grossières, pans de murs noircis par le temps ou brûlés par l'incendie, chambres voûtées remplies de remblais ; voire même des tombeaux en larges briques, les uns vides, les autres pleins d'ossements humains ; mais rien de précieux, aucun de ces chefs-d'œuvre dont l'heureuse trouvaille a suffi, dans d'autres endroits, pour enrichir le propriétaire.

Rien non plus qui nous permette de refaire l'histoire de ces lieux et de satisfaire une légitime curiosité. Nous savons seulement que ce sol a été habité avant nous. Les arbres et les produits de notre jardin poussent tranquillement sur des voûtes qui rendent un bruit sourd, lorsqu'on frappe trop vigoureusement la terre qui les recouvre.

Mais laissons le passé à ses ruines et à son obscurité. Sur ces débris plus ou moins souillés s'élève, grandiose et majestueuse dans sa sévère simplicité, une maison de prière et d'étude. Là où coula peut-être le vin de l'orgie, coulera désormais le sang de la réparation ; là où retentirent les chants de l'ivresse et du plaisir, retentiront les cantiques de l'amour de Dieu et de la Vierge Immaculée. Rome est pleine de ces contrastes.

Le nouveau scolasticat mesure 44 mètres de longueur sur 14 mètres de largeur. Il projette dans le jardin deux ailes d'environ 7 mètres. Ces deux ailes, également en saillie de 2^{m},40 du côté de la rue et terminées aux extrémités par des frontons triangulaires, rompent la monotonie des lignes et donnent à la façade une grâce et une légèreté qu'on ne s'attend pas à trouver dans un édifice de cette grandeur. Vu de côté, il a l'aspect d'une forteresse. Sa situation au sommet de deux rues montantes, son soubassement en escarpe avec revêtement de briques, les fenêtres du sous-sol, petites, carrées comme des meurtrières, le mur du jardin, qui continue celui de la maison, armé de robustes contreforts, rendent l'illusion facile.

La maison se compose d'un sous-sol, du rez-de-chaussée, de deux étages et d'un attique. Le sous-sol est entièrement dégagé du côté des rues et suffisamment éclairé ; nous y trouverons une salle que nos Frères convers convoitent pour en faire un atelier, quelques pièces qui n'ont pas encore de destination, et la chapelle souterraine. Dans cette chapelle, dédiée à la Croix et à saint Benoît Labre, se réuniront les Amants de Jésus et de Marie, autrement appelés les confrères du *Via Crucis*. Instituée par saint Léonard de Port-Maurice, avec le but d'honorer la voie douloureuse du divin Maître, cette confrérie a eu ses jours de gloire. Depuis qu'on a détruit sa chapelle au Forum et ses stations au Colisée, elle subit

une éclipse ; mais elle reste encore une des principales confréries de Rome : le Souverain Pontife en est le protecteur-né, et elle a toujours un prince de l'Église pour directeur. Que ne pouvons-nous, avec la chapelle, lui rendre les belles stations du Colisée !

Reprenons notre visite. Un escalier à double rampe enchâssé entre les saillies des deux ailes sur la façade principale, nous conduit au vestibule du rez-de-chaussée, situé au niveau du jardin, à 6 mètres au-dessus des rues. A gauche, la loge du portier, un petit parloir et le salon : cet escalier tournant que nous voyons dans un coin de la porterie, nous dit que le Frère auquel sera confiée la puissance des clefs n'aura pas long trajet à faire pour trouver sa chambre à coucher. Toutes ces pièces ouvrent, d'un côté sur un petit couloir qui servira de passage au public, et, de l'autre, sur un beau corridor de 3 mètres, exclusivement réservé à la communauté. Au-delà de ce corridor, nous rencontrons dans l'aile gauche le réfectoire et la cuisine avec ses dépendances, et, dans le corps de bâtiment, un magnifique promenoir ou portique. A l'extrémité du corridor, dans l'aile droite, nous entrons de plain-pied dans la chapelle de communauté. C'est presque une église. Longue de 24 mètres, large de 10 mètres, elle a une partie consacrée à la communauté, et une partie que nous pourrons, à certains jours, abandonner aux fidèles, condition nécessaire pour bénéficier des privilèges des églises publiques ; au fond, une vaste tribune suffisante pour recevoir toute la communauté ; des deux côtés, suspendue aux murs, une galerie qui nous permettra d'arriver directement de la tribune à la sacristie et au chœur.

Pour le moment, notre chapelle n'a pas d'autre ornement que les six colonnes cannelées, qui la divisent en trois parties, et la gracieuse corniche qui en fait tout le

tour. Mais, avec un peu d'imagination, on peut se figurer ce qu'elle deviendrait sous le pinceau d'un artiste. Faut-il rappeler un regret exprimé par *l'Écho?* « Pourquoi l'architecte, avant de la couvrir, n'a-t-il pas regardé le ciel? Il aurait vu que le bon Dieu, quand il fit ce beau temple qu'on appelle l'univers, mit sur nos têtes une voûte et non un plafond. » Mais *l'Écho* n'entend rien en architecture.

Deux escaliers, placés l'un à l'extrémité de la maison, l'autre, le principal, à côté de la chapelle, nous conduisent dans les divers étages.

Au premier, des deux côtés du corridor, qui garde comme partout, du reste, sa belle largeur de 3 mètres, nous avons une double rangée de chambres, et, au-dessus du réfectoire et de la cuisine, la salle des exercices et l'infirmerie.

Même disposition au deuxième étage, sauf pour les ailes. Dans l'aile gauche, coupée en sa longueur par un petit corridor, des chambres et la lingerie. Dans l'aile droite, au-dessus de la chapelle, la bibliothèque, à laquelle nous avons laissé une hauteur de 7 mètres pour gagner en élévation ce qui nous manque en superficie, et la salle d'étude, magnifique d'étendue et d'aération : 120 mètres carrés et huit fenêtres avec exposition au nord, au midi et au couchant.

Dans l'attique, tout respire le calme et le repos. En y entrant on se sent invité au silence pour ne pas troubler le sommeil qui règne ici en souverain. C'est un vaste dortoir divisé en huit pièces, rangées des deux côtés du corridor. Il en est qui prétendent y trouver place pour 50 ou 60 scolastiques : c'est peut-être beaucoup : mais 45 y seront à l'aise.

Qu'on me pardonne cette description trop minutieuse peut-être. En la faisant, je pense à des Frères bien-aimés qui ont vécu avec nous et que l'obéissance a dispersés

aux quatre vents du ciel. Ils trouveront, je le sais, un intérêt particulier à ces détails, qui, pour d'autres, pourraient être fastidieux. Ils seront heureux d'apprendre que leurs successeurs à Rome jouiront d'un scolasticat tel qu'ils l'avaient rêvé, vaste et commode, où rien ne manque de ce qu'on peut demander à une maison religieuse.

Le R. P. Procureur général, m'écrivant au lendemain d'une distribution de prix, me disait, non sans quelque malice : « Je comprends qu'à des oiseaux qui chantent si bien, vous vouliez donner une belle cage ! » Oui, la cage est belle ! Espérons que les oiseaux seront nombreux à venir s'y abriter et qu'ils y chanteront longtemps l'hymne de la science et le cantique de la piété.

Mais j'ai tort de m'attarder. Il nous reste à jeter un coup d'œil sur la belle terrasse qui s'étend sur toute la maison. D'ici nous pouvons mesurer l'étendue de notre domaine et en admirer la magnifique position. L'étendue est modeste : 3 600 mètres, dont près de 1 000 mètres occupés par les constructions; le reste deviendra cour, jardins ou allées, au gré de nos désirs.

C'est à peu près ce que rêvait le poète :

> Hoc erat in votis modus agri non ita magnus,
> Hortus ubi et tecto vicinus jugis aquæ fons.

A la campagne ce serait peu de chose; dans une grande ville c'est beaucoup.

Si le domaine est petit, qu'il est bien situé! « Vous serez bien, nous dit le Souverain Pontife, apprenant que nous avions l'intention de nous établir à Saint-Pierre ès Liens, vous aurez bon air et grande tranquillité : c'est ce qu'il faut pour l'étude et la prière. » Après le témoignage du Vicaire de Jésus-Christ, aucun encouragement ne peut nous être plus précieux que celui du Camerlingue de la

sainte Église romaine, surtout lorsque ce Camerlingue s'appelle le cardinal Oreglia di San Stefano. Son Éminence, avec cet intérêt paternel qu'Elle prend à tout ce qui nous concerne, a daigné plusieurs fois visiter notre chantier et nous exprimer sa complète satisfaction pour l'édifice et pour l'emplacement. Or, Son Éminence s'y connaît.

De fait, peu de collèges peuvent se flatter d'être aussi bien partagés comme solitude et comme coup d'œil. Rome tout entière, la Rome païenne et la Rome chrétienne, la Rome des papes et la Rome de la révolution, est là sous nos yeux avec les monuments dont les siècles se sont plu à la doter ; et, hélas ! avec les destructions que lui ont infligées et que lui infligent encore les barbares anciens et modernes.

Au levant, c'est la basilique de Saint-Pierre ès Liens que l'impératrice Eudoxie donna pour écrin aux chaînes du premier Vicaire de Jésus-Christ; plus loin, le Campanile et les dômes de Sainte-Marie Majeure, la plus grande des quatre-vingts églises que Rome a consacrées à Marie. Du haut de la belle colonne que la piété de Paul V lui donna pour trône, la bonne Mère semble nous regarder et nous sourire. Cette tour, dont la fraîcheur fait contraste avec la couleur sombre des monuments qui l'entourent, est le clocher d'une église protestante. L'hérésie a suivi les nouveaux maîtres de Rome, comme certains oiseaux de proie suivent les armées. La Ville éternelle voit en ce moment dans ses murs plus de quinze temples, presque toujours fermés, il est vrai, mais qui n'en sont pas moins une insulte à la foi catholique.

Au midi, voici le Colisée. Le colosse se présente à nous par son côté le moins endommagé. A travers ses arcades superposées, nous voyons l'arène sanglante où nos pères dans la foi combattirent et triomphèrent en mourant ;

mais nous cherchons en vain et la croix et les stations et l'humble chapelle de Saint-Benoît Labre, élevée à l'endroit même où le saint se réfugiait pendant la nuit. La révolution a passé par là. Plus loin, Saint-Jean de Latran, mère et maîtresse de toutes les églises; Saint-Paul hors les Murs perdu dans un désert, la Campagne romaine, parsemée de ruines et de tombeaux, morne et silencieuse comme un cimetière, et enfin, bornant l'horizon, les monts Albains. Ils dessinent dans le ciel bleu leurs cimes couronnées de sombre verdure, et portent sur leurs flancs Frascati, Albano et autres castelli, rendez-vous favoris des Romains.

A l'ouest, regardez ces ruines gigantesques : c'est le temple de la Paix, dont la voûte à caissons et les larges nefs inspirèrent, dit-on, le génie de Michel-Ange. Au delà et à côté, des ruines encore : arcs de triomphe, qui disent des noms de victoire dans des inscriptions à moitié effacées ; colonnes brisées et couchées sur le sol, colonnes debout, isolées, qui indiquent la place des monuments qu'elles soutenaient; statues mutilées; blocs énormes de murs massifs, c'est tout ce qui reste du Forum romain et des fameux palais des Césars. Cette colline verdoyante, que nous apercevons au-delà du Tibre, c'est le Janicule. Pierre y fut crucifié, la tête en bas. Nous voyons l'église qui consacre ce souvenir, et, à droite, la fontaine Pauline et la porte Saint-Pancrace, chère à tout cœur français et catholique.

On dit qu'à certains jours, lorsque l'atmosphère est pure, on peut voir là-bas bien loin, bien loin, la mer scintiller comme une nappe d'argent. Il faudra, sans doute, avoir bons yeux et bonne volonté : on trouve l'un et l'autre dans un scolasticat.

Au nord, nous avons le Capitole. Il y a cinq ans, lorsque nous sommes arrivés à Rome, la croix en consacrait

encore le sommet. Aujourd'hui plus de croix ; mais, à sa place, je ne sais quelle statue habillée en guerrière de l'antiquité. On dit que cela représente Rome. Saluons une dernière fois la tour de Paul III. Demain, de l'antique palais d'été des papes, il ne restera plus qu'un amas de décombres. Je vois la pioche du démolisseur qui en fait tomber les pierres une à une. Après-demain, si Dieu leur en laisse le temps, ils y mettront le monument de leur roi *galantuomo.* Au-delà du Capitole, c'est la vieille Rome avec sa forêt de tours, de dômes et de clochers, que domine au loin, comme un roi ses sujets, le dôme de Saint-Pierre, faisant étinceler aux rayons du soleil la boule d'or qui lui sert de couronne. Lorsque Rome aura été rendue à son souverain, lorsque le pape, redevenu libre, reparaîtra dans sa *loggia* pour bénir ses enfants réunis en multitude innombrable sur la place de Saint-Pierre, nous pourrons, sans nous déranger, jouir de ce spectacle et prendre notre part de cette bénédiction *urbi et orbi.* En attendant, nos yeux se reposent avec amour sur le palais où notre Père est prisonnier, et la nuit nous pouvons voir briller à une fenêtre du Vatican la lampe qui éclaire ses longues heures de travail et de prière.

Est-ce assez beau, bien-aimé Père, et vos enfants sont-ils assez gâtés ?

Si, restant tournés vers le nord, nous ramenons nos regards vers la maison pour faire connaissance avec nos plus proches voisins, nous constatons que la tranquillité répond à la beauté du site. Devant nous une rue et au delà le jardin et le couvent des *Sepolte vive*, religieuses cloîtrées, qui n'ont aucun rapport avec le monde, pas même avec leur famille, qu'elles ne revoient plus et dont elles ne reçoivent plus aucune nouvelle. Un prélat, dont la sœur est ensevelie dans ce tombeau, me disait, il n'y a pas longtemps : « Je ne l'ai plus revue depuis le jour où

elle a franchi le seuil du monastère, il y a plus de quinze ans. On me permet seulement, à de rares intervalles, de dire la messe de communauté; après l'Elévation, ma sœur récite les litanies; j'entends sa voix comme elle a entendu la mienne dans la prière, et c'est tout... » Saintes âmes, priez et souffrez pour vos nouveaux voisins ! Ils ne troubleront pas votre solitude.

A droite, devant la façade, deux rues parallèles donnant une largeur d'environ 26 mètres; au delà le couvent et le jardin des Maronites avec son palmier légendaire, l'église de Saint-François de Paule et le couvent des Minimes, où le gouvernement a installé une école technique; enfin l'hospice et le jardin des petites Sœurs des pauvres.

A gauche, notre petit jardin encore tout encombré de matériaux. Il n'a ni les grands arbres, ni les vertes prairies, ni les eaux vives d'Archeville et de Belcamp, mais lorsqu'une main intelligente aura tracé les allées, dessiné les parterres, il ne manquera pas de charmes et suffira amplement aux ébats des scolastiques.

Et, du reste, si parfois les têtes fatiguées réclament de plus vastes espaces, à quelques pas de la maison, nous trouvons des promenades ombragées, comme celle de Saint-Grégoire; des villas, qui s'ouvrent toujours devant la soutane du religieux ou du prêtre, comme la villa Cœli-Montana; des jardins publics, comme celui qu'on va bientôt tracer derrière la basilique de Saint-Pierre ès Liens, sur l'emplacement des thermes de Titus.

Cependant faut-il l'avouer? Quelques scolastiques (cette race est difficile) ne sont pas entièrement satisfaits. Lorsqu'ils vont à leur future demeure, constater si l'air de Saint-Pierre ès Liens est bien différent de l'air de la place Saint-Ignace (et cela leur arrive au moins une fois par semaine), on les voit jeter du côté du Colisée des

yeux pleins d'envie ; on les entend soupirer en chœur ce vers du poète dont la maison orna jadis ces lieux :

O si angulus ille
Proximus accedat qui nunc denormat agellum.

Cet angle convoité
Qui parferait si bien notre propriété,

est une bande de terrain, large d'environ 15 mètres, qui nous sépare d'une rue projetée, et dont la possession nous mettrait à l'abri de tout regard indiscret. Les scolastiques sont-ils trop exigeants? Je n'ai jamais osé le dire. Ce terrain, propriété municipale, sera bientôt mis en vente; s'il tombe entre des mains étrangères, on y bâtira des maisons dont les fenêtres auront vue sur notre jardin ; perspective peu agréable pour des gens qui n'ont pas fait vœu de ne manquer jamais à la gravité religieuse pendant les récréations. Et puis, si le bon Dieu nous exauçait, nous ferions de ce sol un si noble usage ! Qu'on me permette encore une citation de notre petit journal. Après avoir rappelé que la croix du Colisée, la plus vénérable après celle du Calvaire, a été arrachée de son piédestal, que les stations qui lui faisaient cortège ont été renversées par des mains sacrilèges, le rédacteur continue : « Mon Dieu, ce n'est qu'un rêve, mais un beau rêve comme on en fait à vingt ans. Je la vois, cette noble croix, tout près du Colisée, sur les pentes de l'Esquilin qui le domine, entre notre maison à peine achevée et une rue nouvelle, sur une terre qui n'est point nôtre encore, mais qui le deviendrait. Je la vois debout, entourée comme autrefois de ses stations pieuses. Vive Jésus ! sa croix règne sur la Ville éternelle, et ses deux bras s'étendent vers les peuples de l'Orient et de l'Occident. Comme autrefois les pèlerins accourent; ils baisent le bois sacré, ils se prosternent, ils prient, ils adorent.

Chaque vendredi et chaque dimanche, les fidèles Amants de Jésus y viennent méditer les souffrances du divin Sauveur. Les beaux jours du Colisée sont revenus! et, le soir, quand les foules se sont écoulées; quand le silence et l'ombre enveloppent le nouveau Calvaire, je vois des Frères bien-aimés venir à leur tour se reposer au pied de la croix du Colisée. Comme ils puisent à pleins bords l'esprit qui fait les apôtres et les martyrs. « Le zèle, le zèle! La charité, la charité! »

Ce rêve sera-t-il réalisé? Les enfants du Calvaire de Marseille deviendront-ils les enfants du Calvaire de Rome? Il nous est permis de ne pas désespérer.

Que nos frères nous accordent le secours de leurs prières!

Tout cela est dans l'avenir. Pour le moment et jusqu'au retour des vacances de 1886 nous voici encore à la place Saint-Ignace, serrés comme des abeilles dans une ruche, comme les abeilles, ouvriers laborieux. Nous y trouvons aussi l'occasion d'être malades et nous avons le grand tort d'en profiter trop souvent. En 1885, la maladie s'est appelée la *petite vérole :* ce nom suffit pour faire comprendre ce que nous avons dû souffrir dans un local dont l'exiguïté rendait impossible le complet isolement des malades. Sept Frères ont été atteints plus ou moins gravement du terrible fléau. L'un d'eux, le premier attaqué, est même allé jusqu'aux portes du Paradis : mais les anges n'ont pas voulu de lui et il est revenu parmi ses frères de la terre qui n'ont pas eu trop de peine à le reconnaître. Le médecin a été étonné de ce retour à la vie et n'a pu s'empêcher d'y voir la preuve d'une protection toute spéciale.

Le bon P. Martinet a partagé toutes nos angoisses, et je remercie Dieu de l'avoir mis près de nous à ces heures terribles... Quelles heures que celles où nous

nous demandions si nous n'allions pas être obligés d'envoyer nos chers malades à l'hôpital !

Avec la petite vérole, un mal moins dangereux pour la vie, mais plus tenace, la fatigue de tête, s'emparait de plusieurs scolastiques. L'un d'eux a dû aller demander au sol natal un air plus pur et plus frais, et sa place parmi nous est restée vide toute l'année. D'autres ont devancé l'heure des vacances à Ponzano, où ils trouvaient comme supérieur Son Eminence le cardinal OREGLIA, comme cellule une chambre dans le palais cardinalice, et comme régime de communauté la table du Camerlingue de la sainte Eglise romaine.

Si maintenant je disais que les études ont nécessairement souffert dans une maison où tout le monde était malade ou pouvait craindre de le devenir, que les scolastiques ne se sont pas présentés aux examens ou qu'ils y ont échoué, que nous avons dû nous résigner à voir les autres moissonner des lauriers que nos mains affaiblies n'avaient plus la force de cueillir, on me croirait sans peine, et personne, j'en suis persuadé, n'oserait accuser notre vaillance. Eh bien ! non, qu'on se rassure ! Malgré les épreuves que je viens de rappeler, malgré les rangs éclaircis, malgré le nombre restreint de cours auxquels nos Frères prenaient part, notre petit bataillon a gardé sa place d'honneur, et à la fin de l'année scolaire la Congrégation comptait 9 docteurs de plus, 4 en philosophie et 5 en théologie, auxquels il faut ajouter 2 docteurs en l'Académie de Saint-Thomas ; 2 licenciés et 3 bacheliers en théologie ; 1 licencié en droit canon. C'est-à-dire autant de gradués que de candidats. Après la distribution des prix, au doux anniversaire de votre élection, nous pouvions vous présenter comme bouquet de fête le premier et le deuxième prix de théologie dogmatique, classe du matin ; deux premiers prix *ex æquo* de théologie dog-

matique, classe du soir; le premier prix de droit canon, classe du soir; le premier prix de philosophie, troisième année; le prix d'astronomie; le prix de mathématiques supérieures; 11 accessit; 6 mentions très honorables et 2 mentions honorables... Enfin, honneur que nous n'avions pas encore eu jusqu'ici, c'est un des nôtres qui a prononcé le discours latin en usage dans la solennité de la collation des grades.

Tous les lauréats dont les noms figurent sur le palmarès n'étaient pas à Rome pour recevoir leurs diplômes ou leurs médailles. Une première ordination, le samedi saint 4 avril, avait donné à la Congrégation 5 nouveaux prêtres. Le 2 août, dans la chapelle de Son Eminence le cardinal OREGLIA, à Ponzano, le F. Bernardin D'ISTRIA recevait à son tour le sacerdoce.

Les fruits étaient mûrs et vous vous êtes hâté de les cueillir, bien-aimé Père. La dispersion du demi-collège apostolique commence avec nos vacances par le départ du P. GOHIET, que l'obéissance envoie en Canada, au nouveau scolasticat d'Archeville. Vient ensuite le tour du P. ISLER et du P. SOUILLARD, destinés, le premier au grand séminaire de Fréjus et le second au scolasticat de Belcamp. Un dernier adieu nous sépare des PP. BOYER, RAFFIER et D'ISTRIA. Le P. BOYER ira rejoindre à Colombo la petite colonie d'apôtres que le scolasticat de Rome y possède déjà. Le P. RAFFIER, dans les brumes de la Hollande, le P. D'ISTRIA, sur les bords enchanteurs de la Méditerranée, rendront à de futurs Oblats les soins qu'ils reçurent eux-mêmes à Notre-Dame de Sion et à Notre-Dame de Lumières.

Qu'il me soit permis de faire remarquer, pour dissiper certaines craintes, que, sur dix sujets sortis du scolasticat de Rome depuis sa fondation, six ont pris le chemin des missions étrangères. Il n'est donc point vrai que nous

soyons déshérités de la joie et de la grâce du dévouement. Pourquoi le serions-nous? La science ne saurait être l'ennemie du zèle. Le bon Dieu n'a-t-il pas uni dans un même rayon la lumière et la chaleur ?

Sous quelque ciel que l'obéissance envoie ces nouveaux ouvriers, puissent-ils toujours se souvenir que les faveurs dont ils ont été l'objet et les titres qu'ils portent ne leur donnent qu'un seul droit, celui d'être plus humbles, plus soumis, plus dévoués qu'aucun autre membre de la famille. A celui qui a plus reçu on est en droit de demander davantage.

Le scolasticat ressemble aux orangers qui embaument notre jardin. A peine un fruit est-il cueilli qu'une fleur prend sa place. Ces fleurs nous sont venues cette année d'un peu partout : de la Hollande, de Notre-Dame de l'Osier, de Belmont; nous en avons même reçu de la solitude de Belcamp. Merci au bon P. TATIN qui, après les avoir cultivées plusieurs années, a gracieusement consenti à ce changement de climat. Quelques-unes paraissent bien frêles et bien délicates. Dieu veuille qu'elles n'aient pas trop à souffrir des ardeurs de notre soleil. A toutes nous disons : *Florete flores, quasi lilium, et date odorem, et frondete in gratiam, et collaudate canticum, et benedicite Dominum in operibus suis.*

La première caravane des nouveaux Frères nous arrivait vers le milieu de septembre, sous la conduite du R. P. DE L'HERMITE, notre prédicateur de retraite promis et attendu depuis deux ans. Il avait à se faire pardonner le mauvais tour que, bien malgré lui, il nous a joué l'année dernière. Je me hâte d'ajouter qu'il a parfaitement réussi. Notre rancune n'a pas pu tenir devant cette bonté condescendante qui se fait toute à tous, et cette parole à la fois vive et gracieuse qui sait cacher sous les charmes de la littérature les austères enseignements d'une retraite.

Il ne reste dans nos cœurs que le sentiment de la plus vive reconnaissance pour vous, bien-aimé Père, qui nous avez ménagé cette consolation, et pour cet autre vous-même qui, malgré les fatigues d'un pénible voyage et d'une chaleur accablante, s'est dépensé en faveur de ses jeunes Frères.

Ce sentiment a fait explosion, le jour, hélas ! trop tôt venu où le bon Père nous faisait ses adieux. Ici encore je laisse parler l'*Echo du Soracte*. Un écho peut répéter tout ce qu'il entend. C'est sa mission et personne ne saurait lui en vouloir. En la circonstance, il répète fidèlement ; car dans la personne de son directeur, il est sténographe : on dit même qu'il a plusieurs méthodes à sa disposition pour saisir toutes les nuances de la parole.

Que le bon P. DE L'HERMITE me le pardonne ! mais dût sa modestie en souffrir, j'exige de son amitié l'insertion des citations suivantes.

Les scolastiques qui, le 22 septembre, avaient donné au R. P. assistant une séance de bienvenue, ont voulu, le 1er octobre, lui en donner une de remerciements... Elle s'est terminée par une scène que les artistes n'avaient point mise dans le programme et que le cœur du Père et le cœur des enfants ont improvisée sur l'heure.

Les chants venaient de cesser ; un scolastique, dans une poésie pleine de grâce et de sentiments, avait dit au nom de tous notre reconnaissance filiale. Le R. Père se lève et, visiblement ému, répond en ces termes :

RÉPONSE DU R. P. DE L'HERMITE.

« Cette poésie est ma propriété ; je l'emporte et je la communiquerai au T. R. P. Supérieur général, parce qu'elle est pleine de son souvenir et parce que, comme je vous l'ai dit au commencement de la retraite, je ne devais être parmi vous que son interprète.

« Eh bien! mes chers Frères, vraiment depuis dix jours que je suis parmi vous, vous me faites marcher de surprise en surprise et je vous dois des remerciements et des félicitations.

« Le premier jour vous m'avez prouvé dans une séance charmante que l'esprit gaulois n'a pas encore disparu parmi vous et qu'au milieu des aridités des études et des fatigues du travail vous savez retrouver des forces dans cette gaieté chrétienne et française qui est, dit-on, l'apanage de notre nation : *Servite Domino in lætitia.* Continuez à servir Dieu avec cette joie épanouie et toute fraternelle qui est le signe de la paix de l'âme et en même temps de l'union des esprits et des cœurs.

« Pendant la retraite vous m'avez édifié comme de véritables religieux. De même qu'en arrivant j'avais admiré en vous la gaieté chrétienne et française, la simplicité, les doux épanchements de la famille, pendant la retraite j'ai admiré en vous la gravité qui sied si bien à de jeunes hommes qui se disposent à monter un jour au saint autel et à évangéliser les âmes. Ces huit jours, malgré une saison ardente, ont été des jours trop rapides, et s'il vous a semblé à vous qu'ils se sont écoulés avec célérité, pour moi, votre prédicateur, je vous assure que j'ai trouvé dans votre piété, votre silence, votre recueillement, et cette façon si aimable et si douce avec laquelle vous portez le joug du Seigneur, la confirmation de la vérité de sa parole : Mon fardeau n'écrase pas et mon joug n'est pas lourd.

« J'ai goûté parmi vous de bien douces consolations. Vous me rappeliez saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka auprès desquels vous vivez à Rome, et le F. Camper, pour citer un nom de scolastique Oblat qui ne peut être prononcé parmi nous sans éveiller les plus édifiants souvenirs.

« Et maintenant, la retraite finie, je vous surprends encore, comme avant, simples et bons ; et après avoir admiré en vous des scolastiques pieux et, précédemment, des Français au cœur toujours gai, chassant la mélancolie, laquelle est mauvaise conseillère, j'admire aujourd'hui des artistes : car enfin c'est bien une vraie séance d'artistes que vous nous avez donnée ; et musique et paroles, et mimique, tout ici est réussi, et vous venez de me faire passer deux heures charmantes.

« Donc, mes bons Frères, c'est une affaire entendue : je dirai au T. R. P. Supérieur général tout ce que j'ai vu et entendu dans cette aimable solitude que Dieu nous a préparée d'une manière vraiment providentielle. Je dirai au T. R. P. Général, qu'il a à Rome pendant neuf mois d'études sévères et très pénibles, et pendant trois mois, ici, sous les ombrages et dans le repos de Ponzano, des enfants qui pensent à lui, qui lui sont tout dévoués et qui font honneur à la Congrégation.

« Au milieu de ses lourdes et continuelles préoccupations, le T. R. P. Supérieur général pense d'une manière toute particulière à ses enfants, les scolastiques de tous les points du monde. C'est surtout sur la jeunesse que son attention est concentrée, parce que la jeunesse est l'espérance de l'avenir. Il y a déjà beaucoup de Pères anciens, vieillis avant le temps, beaucoup qui sont tombés dans le sillon avant l'heure en portant au loin le drapeau de l'Evangile et qu'il faut remplacer.

« Dans les temps mauvais, calamiteux que nous traversons, les persécutions cruelles, injustes et même ridicules que nous subissons, nous apportent bien quelques souffrances et quelques peines, vous ne pouvez pas en douter : eh bien ! toutes ces peines, toutes ces souffrances, celles de chaque communauté, de chaque Oblat, ont leur retentissement douloureux dans le cœur du

père de famille. Pour se consoler dans les labeurs de journées pleines de sollicitudes, il regarde l'avenir; il voit cette jeunesse vive, pleine d'énergie et de piété, qui se prépare, lorsque l'accent du clairon retentira, à partir pour la guerre sainte. Il voit de la solitude si occupée, dans laquelle il est sans cesse renfermé, ne s'accordant pas une minute de repos, il voit ces jeunes Oblats portant fièrement cette croix brillante qui n'a pas encore été ternie par la poussière des batailles, et il se dit : Quand la liberté sera rendue, quand de tous les points du monde on me demandera des missionnaires, quand notre vieille Europe, qu'il faut galvaniser et réveiller, réclamera des apôtres, j'en trouverai, j'ai une armée de réserve toute prête : ce sont mes Oblats, mes scolastiques.

« Priez pour lui, mes bons Frères, afin qu'il ne soit point trompé dans ses espérances ; priez pour lui, afin que cette bergerie qu'il prépare avec tant de soin soit protégée ; que les nombreux sacrifices qu'il fait ne soient pas perdus, que ses rêves ne s'évanouissent pas, et qu'enfin au jour de la liberté nous puissions avoir des compensations. Et comme vous êtes charmants, pleins de délicats procédés, vous saurez lui dire tout cela mieux que moi. Vous aurez pour lui des caresses d'enfants, et de loin vous saurez l'appeler dans cette belle maison de Saint-Pierre qui s'élève là-bas sur la montagne, afin qu'il vienne se reposer parmi vous, vous bénir, jouir du spectacle de vos succès et plus encore de celui de votre piété.

« Il sait en effet que, sur les lauriers du travail, il faut que la piété étende l'ombre de l'humilité et qu'elle doit tempérer les ardeurs trop vives de conquérir la science sacrée et la science profane.

« Je vous demande une salve d'applaudissements pour le T. R. P. Supérieur général. (*Double salve.*)

« J'ai déjà fait un discours et je devrais m'arrêter, mais si vous le permettez j'ajouterai encore un mot : ce ne sera pas long. Je demanderai tout à l'heure une salve d'applaudissements pour ce bon et cher Supérieur qui, depuis quatre ans, a développé tant d'activité, tant de zèle pour préparer ce berceau du scolasticat. Avec sa main jeune encore, mais solide et non inexpérimentée, il a su mener à bien ces commencements. Il a pour vous un cœur plein d'affection, bon et tendre comme celui de notre T. R. P. Supérieur général, dont il est le représentant. Son seul souci est de vous rendre heureux, de vous épargner les fatigues et les peines. Quand il voit que vous souffrez au point de vue temporel, je sais qu'il souffre encore plus que vous et qu'il appelle de tous ses désirs le moment où vous pourrez, dans une maison mieux adaptée aux besoins des études, travailler avec moins de fatigue. C'est pour vous un véritable père : il vous laisse la joie et garde pour lui les sollicitudes et les peines.

« Je demande pour le R. P. Augier une salve d'applaudissements. (*Double salve.*)

« C'est une improvisation. Pardonnez les défaillances de ma parole, les expressions qui n'arrivent pas bien. Vous m'avez forcé de vous répondre, parce que vous m'avez provoqué : tout discours en effet, tout compliment, demande une réponse.......

« Pour la fin je demande aussi un souvenir pour quelqu'un que vous vénérez et que vous aimez beaucoup.

« Il n'est pas de la Congrégation ; mais il en est par le cœur, s'il n'en est pas par les liens religieux. Il est parmi nous le premier dans l'ordre hiérarchique. Il occupe une place auguste dans l'Eglise : c'est Son Eminence le cardinal Oreglia di San-Stefano. (*Double salve.*)

« Nous arrivions à Rome, jeunes, inconnus, sans expérience, ayant besoin, comme des soldats apostoliques et

comme des débutants, de faire notre trouée à travers les murs épais de ces collèges si florissants et si renommés, et de nous faire connaître sur le cœur de l'Eglise, sinon par le succès, du moins par le dévouement et la piété. A toute famille éloignée du père, il faut un tuteur qui assume les droits du père absent : la Providence nous l'a donné ce père : Son Eminence n'est pas seulement un père pour nous ! C'est une mère !... (Le Père s'arrête, gagné par l'émotion.) (*Applaudissements.*) (Le Père, encore dominé par l'émotion, garde quelques instants le silence)... et, de même qu'une mère appelle et réunit ses jeunes enfants pour les protéger dans les plis de son manteau, Son Eminence le cardinal OREGLIA, prince de la sainte Eglise, avec sa bonté prévenante, est venue, est descendue jusqu'à nous, nous a pris par la main et nous a abrités dans la gloire et l'honneur de sa pourpre cardinalice.

« Pour le cardinal OREGLIA DI SAN-STEFANO, qui représente ici le père de la famille absent, qui a la grandeur noble et magnanime du cœur de notre vénéré Fondateur, Mgr DE MAZENOD, pontife lui aussi; pour Son Eminence qui vous suit de son évêché de Palestrina, comme Elle vous suivait et vous surveillait aimablement des hauteurs de son palais de Ponzano, je demande une triple salve d'applaudissements. (*Triple salve.*)

« Et maintenant, mes bons Frères, mon discours est fini. Voilà tout ce que les charmes de votre parole, de votre piété et de votre littérature m'ont inspiré de vous dire. Ne regardez pas à l'œuvre imparfaite, mais à la bonne intention. En rentrant à Paris dans quelques jours je raconterai au T. R. P. Supérieur général tout ce que j'ai vu : il prêtera l'oreille à mes récits et m'interrogera lui-même sur tout ce qui vous concerne. Je dirai à ce Jacob de la famille que ses enfants qui sont allés sur une terre

hospitalière (nous devons remercier la catholiqne Italie) pour recueillir le froment abondant de la science sacrée qui nous manque dans la disette de notre France, où l'on ferme les écoles et les académies catholiques, je lui dirai que ses enfants sont dignes de lui et qu'il peut compter sur vous à la vie et à la mort.» (*Applaudissements répétés.*)

Le R. P. de l'Hermite ne pouvait avoir le dernier mot. Il appartenait à nos cœurs. Le R. P. supérieur s'est chargé de le dire au nom de tous.

RÉPONSE DU R. P. SUPÉRIEUR AU R. P. DE L'HERMITE.

« Le R. P. de l'Hermite vient de vous parler admirablement, comme il sait le faire. Mais il a commis un oubli. Il nous a fait applaudir le chef vénéré de la famille si bon, si paternel pour tous ses enfants, mais d'une tendresse particulière pour vous, les plus jeunes. Il nous a fait applaudir le nom si aimé du R. P. Martinet, qui tous les jours nous donne de nouvelles preuves de son dévouement et auquel nous confirmons le titre que nous lui avons déjà donné de fondateur de la maison de Rome.

« Il nous a fait applaudir l'éminent prince de l'Eglise qui, on vient de le rappeler, condescend à être pour nous un père ; plus qu'un père, une mère : j'oserais dire un ami.

« Je remercie le R. P. de l'Hermite d'avoir si bien exprimé nos sentiments. Mais il a oublié quelqu'un, quelqu'un que vos cœurs ont déjà salué et que vos mains sont impatientes d'applaudir. C'est le légat *a latere* de notre T. R. P. Supérieur général : c'est le Joseph que le nouveau Jacob a envoyé vers ses autres enfants pour prendre de leurs nouvelles et leur porter ses instructions et les encouragements de son amour.

« Pour le R. P. de l'Hermite, qui pendant ces jours,

malgré une grande fatigue, s'est dépensé pour nous annoncer la parolo de Dieu ; pour le R. P. de l'Hermite, qui nous a si bien dit dans ses paroles et montré par ses exemples ce quo doit être le véritable Oblat, je demande non plus une double, une triple, mais une quadruple salve d'applaudissements. (*Quadruple salve.*)

« Le révérend Père, en nous quittant, veut bien se charger de nos commissions auprès de notre T. R. P. Général. En voici une qu'il ne fera peut-être pas. C'est de dire à notre bien-aimé Père combien nous lui sommes reconnaissants de nous avoir envoyé un si digne représentant et un si fidèle interprète, c'est de lui dire combien nous avons été intéressés, touchés par sa parole gracieuse, instructive et pénétrante, combien nous sommes charmés de cette bonté condescendante qui le fait être au milieu de nous comme l'un d'entre nous. Qu'il ne craigne pas d'être traité comme l'ancien Joseph; nous avons pour lui une affection non seulement de fils à l'égard d'un père, mais encore de frères cadets à l'égard d'un frère aîné.

« Je crains qu'il ne s'acquitte pas de cette commission, mais en voici une autre que, j'en suis sûr, il fera avec bonheur. C'est de porter au chef de la famille, avec l'expression de notre amour, une promesse que je fais en votre nom. Tout à l'heure, en récitant l'office, j'ai été frappé de cette parole de l'Esprit-Saint : *Gloria filiorum, patres eorum*, et dans une autre circonstance, l'Esprit-Saint nous dit encore : *Filius sapiens lœtificat patrem.* Nous occupons dans le cœur du chef de famille une place réservée aux Benjamins : Eh bien ! en retour de cet amour de prédilection nous promettons à notre Père non seulement de ne jamais le contrister, mais encore d'être avec la grâce de Dieu, par la piété et le travail, sa joie et sa gloire toujours et partout. » (*Applaudissements.*)

Le cœur des enfants et le cœur du Père avaient-ils tout dit? Non. Au langage de la parole succède celui des larmes. Le P. DE L'HERMITE et le P. supérieur, suffoqués par l'émotion, se jettent dans les bras l'un de l'autre. C'était tout le scolasticat entre les bras du P. assistant : ou plutôt c'était tout le scolasticat sur le cœur du père de famille dont le R. P. DE L'HERMITE était le représentant. Et n'est-ce pas la vérité ? Ne savons-nous pas combien il nous aime, et nos cœurs ne nous disent-ils pas combien nous l'aimons.

Quelques heures après, sur les bords du Tibre où nous l'avions suivi, le R. P. DE L'HERMITE nous donnait un dernier adieu et, accompagné de nos vœux, partait pour de nouveaux travaux. — Les visites de nos supérieurs nous font aimer davantage la famille en resserrant les liens qui nous unissent. La vue de nos anciens, de ceux qui ont blanchi dans les fatigues de l'apostolat, ranime notre zèle. Cette grâce nous a été donnée abondamment pendant l'année dont je fais l'histoire.

C'est ainsi qu'à deux reprises nous avons eu la joie de posséder Mgr BONJEAN. Pendant son premier séjour dans la Ville éternelle, il avait dû accepter l'hospitalité des Missions étrangères, près de Mgr LAOUENAN, vicaire apostolique de Pondichéry, appelé comme lui par la confiance du Souverain Pontife pour traiter la grave question du patronage portugais. Les deux prélats avaient trop souvent besoin de se consulter et de s'entendre pour pouvoir rester séparés. C'est donc seulement par intervalles et comme en passant qu'il nous était donné de voir et d'entendre le vicaire apostolique de Colombo. Mais lorsque, sur le point de retourner à sa chère Mission, il est revenu à Rome, la Ville éternelle, nous l'avons reçu à la place Saint-Ignace, et pendant trois bonnes semaines

nous avons pu jouir de sa présence et de celle de son aimable compagnon, le P. GRIAUX, jeune prêtre du diocèse de Poitiers.

Quel récit plein d'intérêt nous donnerait Mgr BONJEAN, s'il consentait à raconter sa vie pendant les six longs mois qu'il a passés à Rome, et pendant la tournée apostolique si bénie de Dieu qu'il a faite en France, en Hollande, en Belgique et en Angleterre. Mais je crains que sa modestie ne s'y refuse : car il devrait enregistrer les témoignages d'estime et de vénération qui l'ont accueilli partout où il a passé : il devrait dire surtout de quelle paternelle bienveillance il a été l'objet de la part du Souverain Pontife. Léon XIII aime les évêques missionnaires, et parce qu'il sait la place que le vicaire apostolique de Colombo occupe dans cette élite du zèle et du dévouement, il l'a traité en enfant privilégié. Nous avons eu notre part de ces faveurs. Lorsque Mgr BONJEAN allait au Vatican, nous nous mettions volontiers à sa suite.

Une première fois, c'est le R. P. MARTINET qui va demander une bénédiction spéciale pour la Congrégation, et le P. Joseph LEMIUS, qui au nom de son frère, le P. J.-B. LEMIUS, dépose aux pieds de Léon XIII le catéchisme sur la franc-maçonnerie. Le Saint-Père reçoit l'opuscule avec une satisfaction plusieurs fois exprimée, le parcourt avec attention, et en prend occasion pour commenter, en les appliquant à la France, les grands enseignements de l'encyclique *Humanum genus :* « Ce sont les sectes maçonniques qui mènent la France à sa ruine... Vous surtout qui êtes missionnaires, vous devez lutter contre elles de toutes vos forces. »

Quelque temps après ce sont les jeunes Pères qui avant de quitter Rome veulent baiser une dernière fois les pieds du Vicaire de Jésus-Christ, et recevoir une de ces bénédictions qui sont pour la vie entière une joie et une

force. Avec quelle flamme dans le regard et quelle ardeur dans la parole, le Souverain Pontife les exhorte à combattre vaillamment contre les ennemis de l'Eglise.

Depuis longtemps je désirais présenter à la bénédiction du Pape les plans de notre nouvelle maison. C'est encore Mgr Bonjean qui m'en a fourni l'occasion dans son audience de congé. Pour répondre aux désirs du rédacteur des Annales, j'entrerai ici dans quelques détails. Après une demi-heure d'audience particulière accordée à Mgr Bonjean nous fûmes introduits, le P. Griaux, un prêtre de Coutances et moi, dans le cabinet du Souverain Pontife. L'appartement était faiblement éclairé par deux simples bougies posées derrière le Pape sur sa grande table de travail. Au milieu de cette demi-obscurité la blanche personne de Léon XIII se détachait comme une vision dans l'ombre.

A peine avons-nous baisé ses pieds, qu'apercevant un rouleau entre mes mains, il demande : « Que portez-vous là ? — Très Saint-Père, ce sont les plans de la nouvelle maison que nous faisons bâtir à Saint-Pierre ès Liens et pour lesquels je viens demander une bénédiction de Votre Sainteté. — Oui, mais avant de les bénir je veux les voir. » Et tranquillement je déploie sur ses genoux le plan des diverses parties de la maison. « Mais c'est grandiose, s'écrie le Pape. Vous pourrez avoir là un grand nombre d'étudiants »; et il nous félicite d'établir à Rome un scolasticat qui permettra à nos jeunes religieux de puiser à sa source même la science sacrée.

Puis, s'interrompant tout à coup : « Êtes-vous content de vos scolastiques ? » Je regarde Mgr Bonjean comme pour l'inviter à rendre un témoignage qui sur ses lèvres sera moins suspect. « Très Saint-Père, ils travaillent très bien et obtiennent des succès consolants. — Oh ! je le sais, on m'a dit qu'ils se distinguent à l'Université gré-

gorienne. Mais la discipline intérieure? — Très Saint-Père, reprend Mgr Bonjean, quand ils sont en récréation, ils font beaucoup de tapage ; mais dès que la cloche a donné le signal de l'étude et de la prière, on croirait qu'il n'y a plus personne dans la maison. — C'est ce qu'il faut, ajoute le Pape, la piété ne doit pas souffrir de l'étude, elle doit s'en nourrir. »

Mgr Bonjean présente au Saint-Père les deux brochures qu'il a publiées sur la Congrégation et la Mission de Colombo. Il demande une bénédiction spéciale pour notre T. R. P. Supérieur général, pour la Congrégation entière, pour toutes les œuvres de son vicariat.

Nous allions nous relever, émus et heureux comme on l'est toujours après une audience du Pape, lorsqu'un incident vint mettre une note gaie tout à fait imprévue.

Mgr Bonjean avait fait ample provision de chapelets, médailles, statuettes, etc., qu'il voulait faire bénir par le Souverain Pontife. Faute de mieux, tous ces objets avaient été mis dans un carton en disponibilité que le Frère linger avait trouvé dans un coin de son domaine. On avait bien dit au P. Griaux : Prenez garde, ici c'est le fond qui peut manquer le plus ! et le cher Père avait traité son dépôt avec tous les ménagements possibles. Le précieux carton religieusement porté était arrivé sain et sauf aux pieds du Pape. A la fin de l'audience Mgr Bonjean prie le Saint-Père de bénir et d'indulgencier ces objets qui doivent faire tant d'heureux. « Très volontiers, dit le Pape, approchez-les afin que je les touche. » Et Monseigneur se hâte de saisir les bords du carton : hélas ! le fond disparaît sous le poids : chapelets, médailles, statuettes, tout tombe, tout roule dans l'appartement : nous nous empressons de courir après et de les ramasser, un peu confus d'une pareille mésaventure. Monseigneur veut même balbutier quelques paroles d'excuse. « Oh ! ne

prenez pas tant de peine, dit Léon XIII en riant, s'il en reste, ce sera pour moi : je ne me crois pas tenu à la restitution... » et pour nous consoler, il nous bénit une dernière fois.

Vers la fin du mois de juillet, voici un autre évêque missionnaire, Mgr Jolivet, vicaire apostolique de Natal. Il vient faire sa visite *ad limina apostolorum* et demander la division du trop vaste champ confié à son zèle. Quel entrain ! quelle vie, et quelle charmante bonne humeur ! Malheureusement les chaleurs sont accablantes : la fièvre, venant s'ajouter à un rhume persistant, oblige Monseigneur à abréger son séjour en Italie. Nous garderons souvenir de la visite qu'il voulut bien nous faire à Ponzano.

Plus vaillant, son compagnon de voyage et d'apostolat, le R. P. Barret, le doyen des missionnaires de Natal, n'a cure de la chaleur. Du matin jusqu'au soir, il visite avec intrépidité les monuments de la Ville éternelle qu'il ne connaissait pas encore.

Si j'avais suivi l'ordre chronologique, j'aurais nommé, enm ême temps que Mgr Bonjean, le R. P. Mauroit, à qui sa barbe vénérable a valu bien souvent les honneurs et les titres de *Monseigneur*. Ce bon Père a passé avec nous un mois entier, nous charmant par sa douceur et nous édifiant par sa régularité de novice. Bon Père, pourquoi avez-vous pleuré en quittant nos jeunes Frères de Rome, que vous ne connaissiez que d'hier ?

Ces visites nous ont un peu dédommagés de l'absence de Mgr Allard, qui, cette année, est allé rajeunir ses quatre-vingts ans à l'air pur des Alpes.

Un mot sur la communauté et je finis. La maison de Rome compte en ce moment 3 Pères, 16 Frères scolastiques, 3 Frères convers et 3 Postulants convers. La physionomie extérieure est un peu changée, mais j'espère

que l'esprit restera le même. Les nouveaux Frères tiendront à honneur de continuer les traditions de piété, de travail et de succès qu'ils ont trouvées établies.

Le cœur du P. Albertini est toujours partagé entre l'étude de la théologie et l'exercice du saint ministère auprès des braves Ponzanais... Au moment où j'écris ces lignes, il est à Saint-Sébastien tout occupé aux confessions pascales.

Le P. Lemius peut enfin justifier son titre de répétiteur de philosophie, grâce aux quatre élèves qu'on lui a donnés. Les soins qu'il leur prodigue ne l'empêchent pas de suivre encore le cours de droit canon. Il est en même temps directeur de musique, professeur de sténographie, et pendant les vacances rédacteur en chef de notre petit journal.

Le F. Lecca, sans avoir lu Molière, s'ingénie à suivre les prescriptions de son personnage : faire de très bons dîners avec très peu d'argent. Il a oublié cette année d'être malade. Ce dont nous lui sommes très reconnaissants.

Le F. Nicolas vient d'apprendre un nouveau métier ; il était déjà menuisier et tailleur : le voilà maçon et architecte. Il a laissé le rabot et la machine à coudre pour s'occuper exclusivement de la surveillance des travaux. Des fondations au faîte la nouvelle maison a grandi sous ses yeux. Aussi quels coups de chapeau lorsqu'il passe dans les rues, et quels titres ! *Principe! Eccellenza!* Ouvriers et fournisseurs se disputent ses bonnes grâces.

Le F. Devaux laisse aux mains d'un postulant le plumeau et le balai, mais ce n'est pas pour se livrer au repos. Il est infirmier, commissionnaire, maître du cellier, quelque peu économe ; voire même professeur et maître des novices. Son activité toujours en alerte suffit à ces nombreuses fonctions.

Le R. P. de l'Hermite a parlé des deux postulants convers qu'il avait conduits jusqu'à Chambéry. Tout nous fait espérer qu'ils persévéreront. D'autres ont pris leur place et attendent avec impatience le moment d'aller rejoindre leurs aînés. Deux scolastiques italiens ont aussi pris le chemin du noviciat en passant par Diano-Marina. Ce n'est encore que le grain de sénevé : mais avec la bénédiction de Dieu, il peut devenir un grand arbre. A l'heure où tous nos vicaires apostoliques font entendre ce cri du Divin Maître : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*, on est heureux de saluer ces promesses de l'avenir.

Pardonnez-moi ce long verbiage, bien-aimé Père, je n'ai pas le temps d'être plus court.

Veuillez nous bénir, et agréez l'hommage de notre filiale et respectueuse affection en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Cassien Augier, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE L'OSIER.

Notre-Dame de l'Osier, 30 avril 1886.

Très Révérend et bien-aimé Père,

Voici venir le temps du compte rendu annuel, et le R. P. de l'Hermite me signifie aimablement qu'il nous réserve quelques pages des Annales de la livraison de juin. Qu'à cela ne tienne ! Nous allons donc reprendre le chemin déjà parcouru par nos infatigables ouvriers et bénir, à cette occasion, la bonne Providence et la Vierge de l'Osier, en saluant de nouveau leur champ de bataille et leurs œuvres apostoliques.

Avant tout, je commence par remercier M. l'abbé Berlioux, curé de Saint-Bruno (de Grenoble), d'avoir bien voulu prêcher notre Adoration perpétuelle, invariablement fixée au 1er mai. C'est le missionnaire, l'homme pratique, qui ne parle que de Dieu et ne cherche que les âmes. Fait-on du bien autrement ?

Nommerai-je maintenant les retraites de première communion et de congrégations qui, au sortir de nos travaux de la période pascale 1885, ont occupé les quatre mois suivants, durant lesquels chaque Père est autorisé à consacrer huit jours à la prédication ? Je ne fais que les indiquer. Les PP. Mauran, Trotobas, Chatel, Pichon, Monnet, ont de la sorte conduit à la sainte Table, pour la première fois, une vingtaine de ces pures et gracieuses phalanges que Notre-Seigneur, du seuil de son tabernacle, attend avec tant d'impatience et de joie.

Donnons pourtant une mention spéciale à la retraite des enfants de la cathédrale et de Saint-Laurent (de Grenoble), par les PP. Chatel et Pichon. Signalons encore, pour le P. Pichon, une retraite de patronage de jeunes filles à Grenoble ; pour le P. Mauran, une retraite de congréganistes à Saint-André-le-Haut, de Vienne, avec une retraite de pensionnat chez les Sœurs de Murinais, et une autre au petit séminaire du Pont-de-Beauvoisin (Savoie); pour le P. Monnet, la retraite de l'Œuvre de la jeunesse, à Marseille, et celle des Préservées du Bon-Pasteur (de Grenoble); enfin, pour le P. Trotobas, les exercices de rentrée du grand séminaire de Chambéry. Le P. Beuf, lui-même, voulait bien gravir les hauteurs de Vatilieu, pour cette même œuvre, si fraîche et si suave des premiers communiants.

De son côté, le Père supérieur évangélisait successivement, à Bordeaux, les Sœurs de l'Espérance, les supérieures et la maison générale de la Sainte-Famille. Ces deux dernières œuvres avaient pour théâtre la magnifique maison du Sablonat, où se reposent et achèvent de se sanctifier les vétérans et les nobles victimes du dévouement religieux dans la Sainte-Famille. Rien de mieux approprié pour ce genre de réunions. On s'y meut à l'aise dans l'ordre le plus parfait et l'on y défie, aussi heureusement que possible, les ardeurs du soleil. J'avoue, toutefois, que nul abri de retraite n'est, à mon avis, comparable à la solitude de Martillac. A quand les heures meilleures qui verront s'achever la belle et spacieuse maison de communauté, déjà si largement esquissée sur cette terre si justement chère aux filles de M. Noailles? En attendant des joies si complètes et selon l'usage traditionnel, les heureuses transfigurées de la grâce revirent, en s'échelonnant, Martillac. Peut-on, en effet, clore une retraite à la Sainte-Famille sans aller un instant reposer son front

sur le tombeau du Bon Père, sans aller s'agenouiller et méditer auprès de ces croix modestes que le temps a brunies et à l'ombre desquelles reposent les dépouilles vénérables de ces nobles et vaillantes âmes, qui furent les pierres fondamentales et les assises d'élite de l'association ? Peut-on n'aller pas prier Marie en ce gracieux sanctuaire où la Vierge, comme un notaire céleste, signe, bénit et garde, en ses archives maternelles, les actes authentiques et les serments de la fidélité renouvelée des épouses de son Fils ? Comme le cœur s'y doit épanouir en hymnes d'actions de grâces pour tous les bienfaits reçus en cette vaste et si prospère congrégation, qui s'étend, pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes, jusqu'aux extrémités du monde ! La plupart des langues n'y célèbrent-elles pas à l'envi, par des inscriptions sur le marbre, et la puissance et la bonté de Notre-Dame de toutes grâces ? On y prie, on s'y repose, on y pleure, on y chante, on y sollicite en union avec des milliers d'âmes fraternelles, répandues aux plus lointains rivages ; on y demande pour la famille commune les mêmes grâces, le même esprit, le même amour, la même sauvegarde, et surtout le même rendez-vous là-haut. Le soleil pourtant s'était fait avare de ses feux et les nuées prodigues de leurs ondes. On en fut quitte pour pérégriner, le parapluie à la main, jusqu'à l'île et du côté de Notre-Dame des Bois ; et si, de fait, elle échappait aux yeux, la vraie jouissance de Martillac ensoleillé, je m'assure que les cœurs ne laissaient pas de se dilater aux chauds rayons d'un amour plus fervent pour Dieu et la Sainte-Famille.

Mais hâtons-nous de quitter cette belle solitude pour regagner nos Alpes dauphinoises. Aussi bien, la température rafraîchissante de la mi-juin nous y convie, et nous pourrions encore y souhaiter la bienvenue au petit séminaire du Rondeau (de Grenoble). Il s'est fait pèlerin

au lendemain de la retraite de première communion, prêchée avec beaucoup de succès par le R. P. Bourg, alors de la maison du Calvaire, à Marseille, et dont le nom fait aujourd'hui partie de nos dyptiques domestiques. Mais nous dirons cela plus tard, à son heure.

Sur ces entrefaites, une bonne fortune inespérée advenait au cher P. Trotobas. Il se voyait revêtu de la dignité de grand vicaire de Mgr Bonjean, et savourait la consolation d'accompagner l'aimable prélat dans ses courses àt ravers maints grands et petits séminaires, avec des haltes auprès de Nos Seigneurs de Chambéry, de Moutiers et de Son Eminence de Lyon. Le Père nous est revenu assez éprouvé de cette vie si laborieuse de pérégrinations incessantes, mais profondément édifié de tout ce qu'il avait vu et entendu, et intimement réjoui, pour l'honneur et l'intérêt de la Congrégation, des accueils débordant de sympathie et de vénération faits à l'un de ses plus illustres fils. Notre bonheur eût été sans mélange si Mgr Bonjean avait pu réaliser le désir très affectueusement exprimé de revoir l'Osier. Des circonstances imprévues nous ont imposé ce sacrifice sensible. Nous espérons que le vicaire apostolique de Colombo ne nous oubliera pas devant Dieu et qu'il priera pour ses Frères de France, de plus en plus exposés aux vexations et aux périls.

J'aurais encore aimé à parler ici d'une délicieuse fête de famille dont nous gratifiait la délicate Providence, le 18 juillet, lors de la cinquantaine de prêtrise et d'Oblation du R. P. Burfin, l'un de nos patriarches. Nos Annales m'ont prévenu. Il ne me reste qu'à redire à ce cher et vénéré Père que ces souvenirs, pleins d'émotions, ne vieilliront pas pour nos cœurs, et que nous lui demeurons toujours mille fois reconnaissants d'avoir bien voulu revenir si spontanément à son doux nid du noviciat, pour y réjouir encore sa belle et verte vieillesse, nous édifier

et nous consoler nous-mêmes, tout en enrichissant nos annales domestiques de l'Osier d'une de leurs pages les plus précieuses.

Mentionnerai-je pour mémoire, en août, l'apostolat du P. PICHON à Saint-Bruno (de Grenoble), dans une retraite de congréganistes, suivie d'un triduum en l'honneur de Marie, à Manas (Drôme), et de la retraite de l'Orphelinat de nos Sœurs de Saint-Joseph, à Lyon? Le P. TROTOBAS prêchait une Adoration à la Visitation de Saint-Marcellin, ainsi qu'un triduum au sanctuaire de Sainte-Philomène à la Gardette (Drôme). Ajoutez l'Adoration de Saint-Louis (de Grenoble) par le Père supérieur, et une retraite de première communion que le P. MONNET s'en allait donner au pays natal de Mgr DUPANLOUP, à Saint-Félix (Haute-Savoie).

Le gros événement de septembre est toujours pour nous la retraite de nos pèlerins. Notre-Dame de Pontmain voulait bien prêter un de ses apôtres à Notre-Dame de l'Osier. Ce fut le P. LEMIUS. Il arrivait tout joyeux de revoir son berceau religieux, et nous ne l'étions pas moins de l'y accueillir. Voilà un vrai apôtre : de la logique, du cœur, de la piété. Au service de toutes ces qualités, l'organe magnifique que l'on sait, et l'on se fera une idée de l'édification et du plaisir que cette chaude et substantielle parole a procurés et aux pèlerins et aux membres de la communauté, dont pas un n'eût voulu perdre un de ces très instructifs et tout apostoliques entretiens. Seulement, que l'infatigable prédicateur ménage sa voix, pour qu'elle bénisse et fasse bénir Dieu longtemps, et qu'il reçoive de cœurs aussi reconnaissants que les nôtres les plus affectueuses actions de grâces.

Mais déjà les retraites religieuses ont convoqué çà et là leurs ouvriers. Le P. MAURAN évangélise les Ursulines de Tullins; le P. TROTOBAS, la maison mère des Sœurs de

la Providence de Gap et celle de Saint-Joseph de Chambéry; le Père supérieur, les Ursulines de Grenoble, les maisons générales du Saint-Sacrement de Romans et des Sœurs de Notre-Dame de la Croix de Murinais, avec le concours du R. P. maître et du P. Monnet comme confesseurs. La Sainte-Famille appelait le P. Pichon à Laval et Château-Gontier, et le P. Chatel à Châlons et Vitry.

Puis vient une série de travaux variés comme une mosaïque. Le P. Mauran défraye les loisirs de septembre et d'octobre par l'Adoration perpétuelle de Quincieu, une retraite de congréganistes à Cessieu, et celle du pensionnat florissant des Frères Maristes du Bourg du Péage (Drôme). Le P. Trotobas célèbre deux fois les louanges de la bienheureuse Marguerite-Marie à la Visitation de Chambéry; il court de là chez les Enfants de Marie de Rumilly et les petits séminaristes de Saint-Pierre d'Albigny, toujours dans la Savoie. Le P. Monnet se fait Voironnais par la retraite des congréganistes de la paroisse Saint-Pierre, chez notre vieil et excellent ami, M. Boirayon, celle des pensionnaires de la Visitation sans compter une Profession religieuse ; puis il devient Savoisien par son apostolat du petit séminaire du Pont-de-Beauvoisin. Le Père supérieur va s'édifier chez les Carmélites de Trévoux dans une neuvaine de Sainte-Thérèse et une retraite aux Religieuses. Quelles saintes âmes! Il se rend ensuite au petit séminaire d'Avignon, où les rhumatismes lui permettent à peine d'achever son œuvre et le forcent à renoncer malencontreusement, à la dernière heure, aux retraites de pensionnats des Visitations de Montélimar et de Lyon. Le P. Pichon continue vaillamment au petit séminaire de Sainte-Garde les bonnes traditions apostoliques des Oblats.

C'est pendant mon séjour à Trévoux que j'ai eu l'insigne faveur d'assister à l'ouverture du tombeau du vé-

nérable curé d'Ars. Un prélat de Rome était venu présider à cette dernière formalité de la procédure de la béatification. Les restes sacrés ont été exposés quelques heures seulement. Le cadavre, jauni, encore suintant, est, disent les médecins, dans la période de dessiccation naturelle. Toutefois, les ravages de la tombe sont sensibles : la mâchoire inférieure était pendante et désarticulée ; les cheveux s'étaient détachés et il se répandait une odeur très âcre. Du reste, le saint corps demeure à peu près agrégé. Le surplis qui le recouvre est intact, bien que complètement noirci, mais à teintes diverses, ainsi que l'étole pastorale, dont le dessous est cependant resté blanc comme neige.

Ce fut vers la fin de la belle saison que l'obéissance nous imposa encore un très grand sacrifice, en nous enlevant d'un coup les PP. Chatel et Monnet, pour les placer à Aix. Le P. Chatel était nôtre depuis 1874. C'était un des piliers du sanctuaire, l'un de nos vétérans, l'un de nos meilleurs et plus agréés ouvriers apostoliques.

Venu bien après, le P. Monnet n'est déjà plus novice, il s'en faut ; c'est presque un vieux routier. Voilà encore un infatigable travailleur. Hélas ! ils ne sont plus à nous, malgré mes plus instantes supplications, et j'en ai de bien gros regrets au cœur. Ils me paraissaient si utiles à Notre-Dame de l'Osier, que je n'ai pas hésité, vous le savez, bien-aimé Père, à conjurer mes supérieurs à m'envoyer à leur place à Aix, pour ne pas trop éprouver la maison de l'Osier par ce double changement. Un instant, je l'avoue, je me suis cru exaucé. Le Dauphiné eût ainsi conservé deux ouvriers de choix, très goûtés et constamment demandés ; et j'aurais enfin, pour mon humble part, bénéficié des leçons et des exemples d'un de nos meilleurs missionnaires, le

R. P. Boëffard. Il n'en a malheureusement rien été. Je garde tous mes regrets les plus fraternels. Que nos chers absents ne nous privent pas de leur religieux souvenir au saint autel ! Nous devons les revoir encore jusqu'à Pâques, pour les travaux arrêtés ; mais qu'ils sachent bien qu'ils seront toujours les désirés et les bienvenus !

La Toussaint portait divers groupes de missionnaires en trois paroisses. A Saint-Appolinard, les PP. Chatel et Morard réunissaient 177 hommes sur 500 habitants ; résultat complet, comme on le voit, puisque l'on compte d'ordinaire les hommes pour un tiers de la population. A Torchefelon, sous les ordres du P. Mauran, saluons le cher P. Lamblin qui a fixé sa tente au milieu de nous, cédant à l'un de ceux que nous avons perdus sa cellule si aimée et si ancienne d'Aix. Notre climat doit lui sembler rigoureux et sa santé ne sympathisera probablement pas tout de suite avec nos neiges et nos frimas. Ah ! le ciel bleu de la Provence, on doit le quitter avec bien du regret ! Disons toutefois au P. Lamblin que notre ciel n'est pas toujours sombre et qu'il a aussi des sourires et des fleurs. En attendant ces dons printaniers il livre, lui aussi, le bon combat et travaille à gagner des âmes. Son nom reviendra plusieurs fois dans l'analyse de notre programme.

Cette paroisse de Torchefelon était malheureusement troublée à l'arrivée de nos Pères, grâce à la spoliation par le conseil municipal d'une partie du domaine curial. De là, division des habitants en deux camps bien tranchés. L'église fut à peu près déserte la première semaine. Grâce à une conférence dialoguée, un auditoire imposant se forma, pour ne plus se désagréger. L'emploi de ces conférences, qui intéressent d'ailleurs très vivement la curiosité du peuple, est, dans nos régions, tout à fait exceptionnel. On n'y recourt que dans des cas analogues,

où l'œuvre périclite faute d'auditeurs. Ces demandes et réponses publiques entre missionnaires réclament autant d'habileté que de prudence. Il va sans dire que l'on ne doit y produire que les objections connues dans la paroisse ; encore ne faut-il les formuler qu'avec une extrême réserve, pour qu'elles n'entrent pas davantage dans l'esprit du peuple ; et il importe surtout que la réfutation soit triomphante, c'est-à-dire brève, caustique et sans réplique. Les Pères furent récompensés de tous leurs efforts par une communion de 218 hommes, la fondation d'une association de 60 mères chrétiennes, sous la bannière de sainte Anne, et d'un patronage de 21 jeunes gens sous les auspices de saint Georges. Après avoir planté une belle croix, les missionnaires eurent encore la consolation d'apprendre que, pour revenir autant que faire se pouvait, sur l'incident regrettable qui avait provoqué la désunion du pays, M. le maire s'engageait à faire voter par son conseil une allocation annuelle, pour indemniser M. le curé de la spoliation commise.

Allons maintenant respirer l'air un peu vif de Saint-Martin-la-Cluze, assis là-haut, sur le chemin de fer stratégique de Grenoble à Gap, entre le Drac et la Gresse. Les PP. Pichon et Monnet n'abordaient pas ce terrain sans préoccupation. La vogue devait en effet se trouver le jour même de la communion des femmes : c'était un va-tout. Qui devait l'emporter ? La mission ou la danse ? Grâce aux visites, qui n'étaient pas une promenade sentimentale, à travers ces ravins profonds et sur les âpres flancs de toutes ces crêtes, grâce au chant enlevé avec une ardeur méridionale, grâce à l'apostolat touchant et énergique des hommes, 170 d'entre eux grossirent à la sainte Table la phalange des 50 fidèles. La vogue eut un enterrement de première classe, sans cloches ni curé. Elle se vit contrainte de s'enfermer piteusement au ca-

baret, pour sauter à huis clos avec le concours de deux jeunes filles du pays voisin. Mais celles-ci, toutes honteuses, ne tardèrent pas à se dérober. Les cavaliers demeurés seuls serrèrent les rangs, pour exécuter quadrilles et polkas, et finalement noyèrent leur déconvenue dans de copieuses libations. Une statue du Sacré Cœur fut intronisée dans l'église, après avoir été portée processionnellement par les jeunes gens. Grande consolation vraiment pour le missionnaire de travailler à propager le culte et multiplier les statues du Sacré Cœur ! N'est-ce pas en Lui qu'est placé tout l'espoir des âmes catholiques et françaises, alors qu'humainement tout tremble sur ses bases et menace de s'effondrer?

Pour ne pas laisser prescrire les droits de l'apostolat entre les missions de décembre et les précédentes, le P. Trotobas donne une retraite de Congréganistes à Saint-Louis de Grenoble, le P. Chatel à celles de Vézeronce et aux Religieuses de l'Hospice des aliénés, à Saint-Robert, près Grenoble, et le P. Pichon une retraite de pensionnat chez nos Sœurs de la Conception de Montpellier.

Durant ce temps, notre cher monde sédentaire de l'Osier accueillait avec la plus grande joie le digne et tout bon P. Mauroit, de Ceylan, avant son départ de France. C'était malheureusement pour trop peu de jours. Mais nous aimons à lui dire encore merci par-delà les mers. Notre très aimable visiteur ne saurait croire combien nous avons été touchés et édifiés de sa simplicité, de sa cordialité fraternelle, de son amour pour la Famille. Dieu lui prête de longues et belles années encore et nous le ramène à ce béni berceau de la Vierge du Noviciat !

Décembre arrachait de nouveau à leurs cellules les chasseurs d'âmes. Le zèle des PP. Mauran et Morard devait se déployer à Proveyzieux, petit pays de 500 habi-

tants aux portes de Grenoble. Sauf deux femmes, toutes les chrétiennes répondirent à l'appel de la grâce. Il n'en fut pas de même des hommes, aussi réfractaires à la parole de Dieu, suivant le témoignage du chef de mission, que la terre qu'ils extraient de leurs montagnes. Un bon tiers seulement a eu le courage de braver le respect humain. Sur ce nombre un tiers au moins de prodigues revenait de bien loin à la maison du père de famille. Ce succès relatif dépassait toutes les prévisions. Il préparera le succès d'une autre mission. A quoi tient cette indifférence? A une double cause : à l'indigence de secours religieux extraordinaires depuis mémoire d'homme, et à la propagande antireligieuse venant de Grenoble même.

Le P. Lamblin, de son côté, sous la conduite du R. P. Garnier, évangélisait Vence, dans les Alpes-Maritimes. Son chef de mission dira certainement, à son heure, les bénédictions de ce travail qui remplissait d'hommes l'immense église aux six nefs. La maison de Notre-Dame des Lumières voulait bien aussi donner l'une de nos missions à Gillonnay, avec le concours du R. P. Bonnefoi et du P. Bruissan. Le curé m'écrivait de ses excellents ouvriers qu'ils avaient fait beaucoup de bien, qu'ils avaient enchanté et converti. Le compte rendu de Lumières nous le dira sans doute plus en détail.

Les PP. Chatel et Bernard étaient bénis aussi de Dieu à Pact. M. le curé constate qu'aucun jeune homme, depuis l'âge de la première communion jusqu'à quarante ans, n'a fait défaut. Ce qui est très remarquable, en raison du dévergondage de la jeunesse aujourd'hui. Nombre de pères de famille, ajoute-t-il, n'ayant rempli aucun devoir religieux depuis 1871, ont fait la communion à Noël. C'est bien consolant.

Une autre escouade évangélique s'était dirigée vers le Midi, dès le premier dimanche de l'Avent, pour répondre

à la très bienveillante invitation de l'évêque de Montpellier, en faveur de l'église Saint-Pierre, sa cathédrale. Les mêmes ouvriers de la paroisse Saint-Denys, dont la mission s'était clôturée à Pâques, se trouvaient réunis et dans des conditions analogues, c'est-à-dire sous un toit séparé, la cure et l'évêché ne pouvant leur offrir à tous quatre l'hospitalité. C'était, je crois, le mieux pour tout le monde. Nous voilà donc en possession de tout un rez-de-chaussée interminable, fournissant à chacun sa chambrette, et à tous la salle à manger, un grand salon de réception et même un jardin trop peu visité malheureusement par le soleil. La cuisine, bien entendu, se trouvait remise encore aux mains de la bonne Sœur Saint-Ferdinand, de la maison toujours si serviable de la Conception. L'installation trahissait partout les sollicitudes de l'excellente Mère Saint-Irénée, qui avait suppléé, dans toute la mesure possible, aux arrangements trop précipités de la dernière heure. Pourtant ce n'était pas absolument le paradis sur terre. Je ne sais pourquoi nous trouvions tous que le bois ne brûlait pas, que le feu ne chauffait pas, que le pain ne se digérait pas, que le vin ne sustentait pas, que la femme de ménage ne savait rien faire, et mille autres petits inconvénients de ce genre. Ajoutez que portes et fenêtres étaient loin de fermer hermétiquement et qu'un vent furieux, alors régnant par malheur, nous arrivait, même la nuit, sur la figure par les larges gaines de cheminées qui n'avaient certainement pas 6 ou 7 mètres de haut. On y pourvut tant bien que mal avec les paravents de la Mère de la Conception. Bref, c'était le petit revers de la médaille et nous en étions au fond bien heureux, pour pouvoir offrir quelque chose à Notre-Seigneur, en échange des facilités et des bénédictions qu'il nous accordait pour son œuvre.

La plus vive sympathie, en effet, nous était acquise

déjà par la belle mission de la paroisse Saint-Denys, qui continuait de se transporter, je crois, tout entière dans l'immense cathédrale. L'appoint journalier, pour le chant, des quatre-vingts grands séminaristes nous fut assuré, dès le début, par la bienveillance vraiment fraternelle et exquise du supérieur des Lazaristes, qui voulut bien nous autoriser à donner des répétitions de cantiques au séminaire même. Le chant prit donc, dès l'abord, la plus mâle ampleur et, les cérémonies aidant, nous vîmes à plusieurs reprises le magnifique vaisseau absolument insuffisant, malgré les six mille places qu'il peut offrir. C'était un coup d'œil féerique. On n'oubliera pas de longtemps, dans la cité montpéliéraine, la splendide fête de la promulgation de la Loi. Le P. Trotobas, notre cérémoniaire d'office, avait revêtu d'ornements sacrés plus de soixante officiers, qui s'échelonnaient et se mouvaient à leur aise dans le vaste chœur. Deux magnifiques Tables de la Loi, artistement peintes par une main visitandine, attiraient du tabernacle tous les regards. Le P. Pichon fit alterner par le clergé et la foule un *Credo* que les voûtes mêmes semblaient chanter, tant il y avait d'entrain parmi les fidèles. Ajoutez une forêt d'innombrables cierges s'illuminant, comme par enchantement, jusqu'aux dernières profondeurs du temple, soit au *Credo*, soit à la rénovation des vœux du baptême, et vous comprendrez l'enthousiasme qui courait dans ces flots pressés de têtes humaines. Vivrait-on cent ans qu'on n'en perdrait pas le souvenir. Monseigneur avait bien raison de nous dire, du haut de la chaire, à l'heure des adieux, que nous ne retrouverions jamais de pareils spectacles. Cet aimable et si pieux évêque s'y était d'ailleurs si gracieusement prêté, ne nous ménageant ni ses encouragements, ni ses attentions vraiment paternelles, jusqu'à venir nous surprendre en notre humble logis, s'intéressant à tout de la

manière la plus affectueuse, et nous redisant avec une insistance remarquée combien il serait heureux de voir nos missionnaires s'établir dans sa ville épiscopale. Ce bon évêque se faisait vraiment, aux jours de cérémonie, le serviteur des heureux serviteurs de son peuple. Il poussait la condescendance jusqu'à se mettre absolument à notre disposition pour faire cette consécration à la Vierge, cette autre au Sacré Cœur, une amende honorable au Saint Sacrement. Son affabilité allait jusqu'à nous demander si nous préférions que ces diverses formules fussent, par lui, improvisées ou lues. On comprend quel cœur nous donnait pareille charité et combien Dieu devait se plaire à bénir le troupeau d'un tel pasteur. Aussi les ouvriers ne songeaient pas à s'épargner. Outre les trois instructions journalières pour les différentes catégories d'auditeurs, le P. Trotobas donna, suivant le désir de Sa Grandeur, les exercices d'une retraite spéciale et exclusive aux messieurs de Saint-Vincent de Paul, pour les préparer à leur fête patronale du 8 décembre. Ensuite, avec le P. Pichon, il alterna des instructions aux hommes du faubourg Boutonnet, réunis pour la circonstance dans la chapelle des Carmélites. C'était l'unique moyen de les attirer à la cathédrale, pour les prochaines réunions générales d'hommes. Les bonnes et ferventes filles de Sainte-Thérèse voyaient avec le plus vrai bonheur l'envahissement de leur solitude, troublée par les cantiques à pleins poumons de ces robustes ouvriers. On dit même qu'elles se tenaient pour fort édifiées des instructions sur les blasphèmes, la sanctification du dimanche ou l'ivrognerie. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous devons beaucoup à leurs prières et à leurs immolations. Elles firent plus, et, par une de leurs zélées tourières, elles se mêlèrent activement à l'apostolat. Cette brave fille, après je ne sais combien de démarches et de pourparlers, amena un jour au

P. Pichon toute une bande de jardinières, chrétiennes arriérées. Vous eussiez vu ce pacifique bataillon entrer d'un pas délibéré dans l'église, sous les ordres de l'officier improvisé qui n'en perdait pas une de l'œil. Patiemment on attendit que toute la colonne se fût confessée, et l'on repartit joyeux, toujours conduit par le même chef de file. Ce n'était pas fini : un jour marqué, tout ce monde en habits de fête se donne rendez-vous dans la chapelle du Carmel, et le P. Pichon, qui était décidément leur apôtre, leur imposa le scapulaire. Honneur aux tourières du Carmel !

Parlerai-je maintenant d'une de nos aventures domestiques ? Un soir donc, nous nous mettions à table avant de nous rendre à la fête de la Consécration au Sacré Cœur, lorsque le P. Monnet, attardé par les confessions nombreuses, qui l'assiégeaient là-bas dans une chapelle perdue au fond de la cathédrale, nous arrive blême, ému, et nous jette ce cri : Le feu est à l'hôpital. D'un bond nous voilà sur pied. Nous n'étions en effet séparés de l'hôpital que par une ruelle de quelques mètres, et le feu venait précisément d'éclater dans la partie qui nous avoisinait. Adieu le souper à peine commencé... et chacun, pour parer à tout imprévu, de ramasser précipitamment ses hardes et surtout ses papiers, et de boucler son sac, au cas où l'on serait mis en demeure d'évacuer le domicile. Il n'en fut rien, Dieu merci ! L'incendie put être circonscrit et nous n'eûmes à supporter que le bruit incommode des pompes jusqu'à deux heures du matin. Pour sa pénitence le bon petit Père, qui nous avait mis en alerte, monta la garde à la maison, tandis que nous courions à l'église, que la foule remplissait déjà.

Ce fut à la suite de cette mission, qui ramena à Dieu quantité de prodigues, et groupa douze cents hommes

à la sainte Table, que Mgr DE CABRIÈRES nous proposa d'étendre à toute la ville de Cette les exercices de la mission promise déjà à la paroisse de Saint-Joseph, lors de notre précédente halte apostolique à Montpellier. Sa Grandeur voulut traiter elle-même cette importante affaire avec les trois curés. Tout est conclu aujourd'hui pour l'Avent prochain. La très cordiale fraternité de la Province du Nord nous a facilité cette acceptation, en nous offrant trois de ses Pères qui nous aideront à compléter le personnel de neuf ou dix missionnaires, que nos autres maisons du Midi, engagées elles-mêmes pour d'autres travaux, ne pouvaient nous fournir. Le R. P. REY nous a demandé en retour d'évangéliser sa ville natale de Briançon. Il nous a fallu pour satisfaire à ce désir renoncer, et non sans regret, à une série de retraites promises, sur les bords de l'Océan, au grand séminaire de Bayonne et aux pensionnats de Lorette de Bayonne, Biarritz et Mont-de-Marsan. Mais nous ne pouvions hésiter, en face et en échange d'un pareil service rendu. Et bien que notre programme de missions fort rempli ne parût guère s'y prêter, nous avons du meilleur cœur accepté cette surcharge. On oublie la fatigue et l'on ne craint pas d'excéder, quand on peut faire plaisir et obliger des cœurs fraternels aussi aimablement dévoués. Dieu nous donne d'étendre le plus possible ce large et si fructueux apostolat dans les villes, plus indigentes mille fois encore de Dieu et des enseignements religieux que les plus humbles campagnes ! C'est bien là que se trouvent les âmes les plus abandonnées, et le bien que la mission leur procure a, pour la plupart, des fruits éternels. De vénérables prêtres de Montpellier nous affirmaient que la protection de Dieu, au moment de la mort, était si marquée sur tous les hommes qui avaient pris part à la grande mission de 1820, que pas un n'avait refusé les

sacrements à la dernière heure. Avant de quitter Montpellier, qui nous a procuré de si douces joies à l'âme et qui nous a fait oublier avec tant de cœur les fatigues écrasantes de la moisson des pécheurs, offrons encore nos plus vives actions de grâces à Notre-Seigneur, l'unique Missionnaire et Sauveur, et nos remerciements les mieux mérités et les plus affectueux à la si bienveillante communauté des Sœurs de la Conception, dont le dévouement s'est montré plus secourable et plus fraternel que je ne saurais le dire.

Les fêtes de Noël venaient de clore pour tous l'ère des travaux de 1885. On avait hâte de jouir de la vie de famille, de s'offrir les vœux affectueux d'une nouvelle et sainte année dans le Seigneur et surtout de rapprocher son âme de Dieu, dans le silence et les bienfaits de la retraite. La Maison générale nous faisait la faveur très appréciée de nous envoyer le R. P. procureur général, qui, avant de régler ses comptes de finance pour la Congrégation, voulait bien nous donner des leçons de tenue de livres spirituelle. Nous la connaissions déjà cette voix amie ; nous l'aimions et voilà pourquoi nous l'avions redemandée. Que cet excellent Père sache tout le bien que le bon Dieu opère par sa vivante et substantielle doctrine, donnée avec tant d'âme ! Tout vibre dans cette éloquence du cœur et l'on s'abandonne involontairement à la distraction de penser que de pareils accents apostoliques feraient aux foules un bien immense. C'était donc tout à la fois pour nous et les conseils d'un ami de Dieu et les leçons d'un maître. Nous tâcherons de profiter des uns et des autres, pour acquitter notre double dette de gratitude filiale et fraternelle envers notre Révérendissime Père et le R. P. Sardou.

Mais, hélas ! ce délicieux repos ne devait pas être de longue durée, suivant les recommandations évangéliques :

Requiescite pusillum. Pour l'agriculteur, l'hiver est la saison des loisirs près de la flamme de l'âtre ; c'est pour l'apôtre la moisson et la vendange, c'est-à-dire la chaleur du jour, la sueur qui découle abondante du front, le travail sans trêve ni merci ! Nous allions l'expérimenter une fois de plus. Mais auparavant que je note ici le départ pour les missions de Ceylan de cinq novices scolastiques de divers diocèses, précieux butin de Mgr Bonjean dans les grands séminaires de l'Ouest. Ils avaient pris pied quelques semaines à l'Osier, en attendant le départ du paquebot. Nous n'avons fait que les entrevoir, assez pourtant pour concevoir de bonnes et sérieuses espérances, à l'endroit de leur persévérance et des services qu'ils seront appelés à rendre plus tard à nos importantes missions d'Asie. Rien d'édifiant, de touchant comme cette résolution magnanime et si rapide de consécration au labeur divin, sur de lointaines terres ; elle suppose beaucoup d'énergie et la plus généreuse abnégation. Que Notre-Seigneur leur épargne, en les adoucissant, les difficultés de l'acclimatation physique et morale et qu'ils fassent toujours honneur, là-bas, à ces nobles et consolants débuts !

Vers la mi-janvier, grâce au prêt d'ouvriers des maisons d'Aix, de Lumières et du Calvaire, dix missionnaires partaient pour trois semaines, un peu dans toutes les directions. Le P. Trotobas, qui n'aime pas la neige, non plus, je suppose, que le P. Lamblin, son *socius*, se rend dans les Hautes-Alpes, à Laragne, où il ne tardera pas à la trouver, les visites de la population terminées. Un excellent curé les accueille et une paroisse sympathique répond à leur premier appel. Ce digne prêtre avait, en deux mots, esquissé ses gens : «Laragne n'est pas la ville ; mais ce n'est plus la campagne. Mes paroissiens sont intelligents et assez instruits. Ils aiment la pa-

role de Dieu et la parole de Dieu bien prêchée. Ils sont bons, enthousiastes et ne veulent pas être froissés. En les prenant par le cœur, on obtient d'eux beaucoup de choses. » C'est ce qui est arrivé, malgré un bon enrouement et la fatigue persistante du P. TROTOBAS. Un cafetier, gagné par la grâce, exhortait ses clients eux-mêmes à venir aux sermons, qu'il suivait assidûment.

A Bellegarde-Poussieu, les PP. BERNARD et MONNET eurent des commencements difficiles, à cause de l'intempérie de la saison. « Ils avaient fait, écrivait le P. BERNARD, la visite de toutes les maisons avec des rafales de neige qui les aveuglaient. » Impossible que Dieu ne bénît pas ces rudes débuts. Tout finit par se dégeler, là comme ailleurs, et les résultats acquis dépassèrent toute espérance.

Le P. MAURAN, assisté du P. GIBELIN, trouvait les mêmes froids à Saint-Sorlin ; mais un excellent peuple, docile à la grâce de la manière la plus consolante. Le chef de mission dut payer son tribut passager aux rhumatismes, sans pourtant s'arrêter, Dieu merci !

Arrivés à Sardieu par la même bise glaciale, les PP. CHATEL et BRUISSAN y réunirent des auditeurs compacts et purent y mettre en gerbes de nombreux épis. Sur 207 électeurs, ils gagnèrent 205 hommes à la grâce. Le dernier jubilé n'en avait groupé que 135.

Tous ces frimas de la plaine ne sont rien encore comparés aux avalanches qui obstruaient les chemins de Saint-Pierre de Chartreuse, que gravissaient péniblement les PP. PICHON et MORARD. Il fallait leur intrépidité pour prendre d'assaut, au milieu d'une véritable tourmente, ces pics élevés, que couronne le monastère des fils de Saint-Bruno. C'était bien, en effet, sur la paroisse de la Grande-Chartreuse même que les apôtres allaient planter leur tente, et les Chartreux devenaient pour

quelques jours leurs clients et leurs évangélisés. Qu'on devine l'effroyable labeur des visites. Il ne s'agissait de rien moins que de se frayer la trace à travers 60 et 80 centimètres, et même 1 mètre de neige, pour parvenir au dernier hameau de 1 400 mètres d'altitude. C'était, paraît-il, affreux, et nous pouvons croire le directeur de la mission, déclarant n'avoir jamais fait de courses apostoliques en pareilles conditions. Bien que touchés — on l'eût été à moins — du dévouement des Pères en cette circonstance, les habitants laissèrent beaucoup à désirer pour les auditoires de la première semaine. Il convient de rappeler à leur décharge qu'on subissait alors un froid de 25 degrés. Tout, d'ailleurs, n'était pas or pur dans cette population, bonne pour la masse, mais malheureusement négligée. Il y avait là aussi le travail et la part du diable avec cinq ou six francs-maçons avérés. Pas de confréries pour les femmes ; enfin, beaucoup de bien à faire, même parmi elles. Le ciel, dégagé de la brume, prêta son plus beau soleil à la fête touchante des enfants, et Marie étendit elle-même sur le jour de sa consécration une véritable protection très remarquée, car, tandis que les ouragans tourbillonnaient aux alentours avec fureur et faisaient rage au monastère même de la Grande-Chartreuse, le calme le plus parfait ne cessa de régner dans un large rayon aux abords de l'église de Saint-Pierre. Les âmes surtout se mirent en fête, et celles mêmes sur lesquelles on n'eût jamais osé compter. On les vit rendre les armes au fur et à mesure que la bataille se livrait, et les chefs des partis ennemis vinrent déposer leur soumission aux pieds de Notre-Seigneur presque à l'heure définitive de son triomphe, au banquet eucharistique de l'immense majorité des hommes. Voilà des nouvelles qui feront plaisir au bon P. Pays, qui aimait tant à évangéliser les populations de ces montagnes

et ne saurait les oublier au sein de la belle terre d'Anjou.

Pendant tous ces travaux si fatigants, le Père supérieur était à un demi-repos. Je ne trouve à son actif qu'une retraite aux pénitentes du Bon-Pasteur de Grenoble, entre deux allocutions à l'œuvre des Tabernacles de Sainte-Ursule, en la même ville, et le service trimestriel de quelques Quatre-Temps d'alentour, auxquels la Providence a voulu ajouter cette année ceux de la Visitation de Saint-Marcellin; ce qui resserre plus encore les liens d'intimité religieuse avec une communauté qui fut si chère au zèle et à l'affection des vénérés PP. VINCENS et GUIGUES. Ils en étaient même les supérieurs ecclésiastiques. J'oubliais la retraite du pensionnat des Sœurs de l'Osier. Ce bon petit coin de terre est si agréable à cultiver qu'on n'en retire que des consolations. L'excellent esprit de ces chères enfants ne laisse rien à désirer, et ces fraîches fleurs promettent de très bons fruits.

Ces quasi-loisirs devaient prendre fin, car Orange attendait, pour la mission simultanée de ses deux paroisses, les sept ouvriers que MM. les Curés avaient bien voulu nous demander au lendemain des bénédictions et sur les échos de notre première mission de Montpellier. Orange n'avait pas eu de mission générale depuis 1819. Et il fallait certainement du courage à MM. de Courtois et de Camaret pour en entreprendre une nouvelle, à une pareille heure. Ce n'était pas du reste, je crois, sans préoccupation, ni peut-être même sans inquiétude sur l'issue de cette pacifique campagne. La *Semaine religieuse* du diocèse d'Avignon me paraît avoir bien rendu cette note : « L'annonce d'une grande mission, en plein dix-neuvième siècle, dans une ville civilisée ; l'arrivée de sept missionnaires, la perspective d'un mois entier de prédications et d'exercices religieux presque ininterrom-

pus, paraissaient au moins étranges à plusieurs. Les incrédules et les sceptiques disaient : « C'est une folie. » Les indifférents murmuraient : « C'est du temps perdu. » Les hommes légers, pour lesquels la vie n'est qu'une partie de plaisirs, se plaignaient de ce qu'on venait les troubler au milieu de leurs joies mondaines. Enfin, les timides représentaient que le moment n'était pas opportun. Ils oubliaient que la religion, aujourd'hui comme toujours, est le grand levier qui soulève le monde ; que la foi n'est jamais complètement éteinte dans les âmes les plus oblitérées, et qu'à mesure que le naturalisme, la dernière des hérésies, selon le mot de Leibnitz, ferme tous les horizons du côté du ciel et concentre toutes les énergies humaines dans les choses périssables, il était bon, il était sage, il était opportun de tourner les esprits et les cœurs en haut, en leur rappelant leur origine, leurs devoirs et leur sublime destinée. »

Je viens maintenant à l'œuvre même. La tactique de cette attaque combinée était absolument nouvelle pour nous, et nous étions fort indécis sur le plan général à adopter et la marche à suivre. Fallait-il complètement séparer les deux efforts ? Il y avait à craindre, dans ce cas, que la mission principale, avec son église beaucoup plus vaste, ses cérémonies plus amples, son concours plus nombreux et son élan nécessairement plus accentué, ne portât un véritable préjudice à la mission de Saint-Florent. Son vaisseau est en effet très insuffisant et les ressources de sa population notablement moindres, puisque Notre-Dame compte 7 000 âmes et Saint-Florent 3 000 à peine. Dans cette hypothèse, la situation des ouvriers de la petite paroisse devenait onéreuse et celle du curé et de ses paroissiens presque odieuse. Tout cela pouvait prêter à mille commentaires désagréables et désobligeants pour tous. Etait-il, au contraire, plus expé-

dient de ne placer les deux œuvres que sous une unique direction officielle, de façon que le supérieur des deux missions, nécessairement plus adonné à la principale, parût cependant de temps à autre dans l'église secondaire, pour ménager et affirmer aux yeux de tous l'unité d'impulsion ? Ici, nous nous souvenions des ennuis qu'avaient eus, il y a quelques années, nos Pères du Midi, évangélisant à la fois les deux paroisses de Manosque, si hostiles l'une à l'autre ou si jalouses l'une de l'autre, qu'elles ne voulaient pas supporter que le directeur des deux fût le même. Les excellents curés nous laissaient à cet égard la plus absolue liberté. Et les avis étaient si divers, conseil pris ici et là, que nous arrivâmes sur le champ de bataille sans nous être encore prononcés sur le choix d'une méthode. Sur place, toute hésitation disparut. Il sembla manifeste que le meilleur était de rendre chaque travail indépendant, avec un chef exclusif, quitte à s'entendre officieusement comme des frères, pour que les jours, les heures même de réunions spéciales, de cérémonies ou de vacances, vinssent à s'harmoniser le plus possible. Du reste, la paroisse de Saint-Florent, qu'évangélisaient les PP. CHATEL, d'ISTRIA et MONNET, se piqua très heureusement d'amour-propre. Ce que le bon curé ne croyait pas possible se réalisa ; il ne comptait pas sur plus de vingt-cinq bougies pour le reposoir, il en eut plus d'un millier ; il lui paraissait que son église se remplirait avec lenteur, et, dès le huitième jour, il confessait qu'on avait atteint déjà le résultat de trois semaines ; de rares hommes devaient s'aventurer à l'église, ils abondèrent aux réunions communes et la comblèrent à leurs réunions spéciales. Bref, on allait de surprise en surprise. Une brave cantinière, pour ne parler que d'elle, offrit aux Pères sa protection et ses services. Elle envoya des soldats chercher au loin

de la mousse, du bois, de la verdure, et, pour un peu, s'il l'eût fallu, sur un simple signe du P. Chatel, elle eût député, je crois, à la cueillette, le sergent-major lui-même de la caserne. Mais qu'ai-je dit là ? J'espère bien que le cher directeur de mission remettra à son supérieur d'Aix une relation détaillée, et que mes indiscrétions d'aujourd'hui vont faire venir l'eau à la bouche des lecteurs de nos Annales, en attendant ce très intéressant compte rendu.

Le P. Bruissan représentait à Notre-Dame la maison de Lumières, ainsi que le P. d'Istria à Saint-Florent, car il convenait assurément que cette chère maison, sise dans le diocèse, prît part à ce vaste travail. A côté du P. Bruissan, les PP. Trotobas, Pichon et votre serviteur. Nous ne nous trouvions plus dans nos conditions d'habitation et d'organisation de Montpellier. Chaque tribu de missionnaires recevait l'hospitalité dans sa cure respective. C'était un gros souci de moins, avec quelques facilités très désirables nécessairement disparues. Jusqu'au curé actuel, le titulaire de Notre-Dame était un Père Gardiste, qui avait pour vicaires ses frères en religion. A la mort du dernier curé, le gouvernement exigea la nomination d'un curé *laïque*, comme disait notre pauvre défunt maire de l'Osier. Les quatre vicaires sont demeurés tels. Nous n'avons qu'à nous féliciter de leur assistance vraiment dévouée et fraternelle. Ils se sont montrés à la fois hommes d'esprit et de cœur, et nous devons bénir aussi et remercier leur vénérable supérieur de la bienveillance et de la sympathie qu'il a bien voulu nous témoigner. Il est si bon de rencontrer des cœurs amis! M. de Courtois, notre pasteur, se montrait vraiment courtois de nom et de fait, et il nous céda gracieusement tous ses droits pour tout disposer et organiser à notre gré dans l'intérêt du plus grand bien.

Elle avait son cachet bien distinct, cette œuvre, et non, comme on pourrait le croire, un cachet méridional. Chose assez difficile à expliquer : alors que, de l'aveu de tous ces messieurs, les environs d'Orange sont pleins de feu et d'enthousiasme, on est dans la ville presque mou, apathique, absorbé par les choses matérielles, ardent seulement pour le plaisir. Le P. Pichon s'en est, hélas ! trop aperçu en ce qui regarde le chant. C'est la seule partie qui ait faibli, en dépit de tous ses efforts. Il est vrai d'ajouter qu'il eût certainement obtenu davantage si, dès l'abord, nous avions écarté le concours de l'harmonium, cinquième roue à un char avec un organe comme celui de notre directeur de cantiques. Mais il n'y avait pas à s'y méprendre, nous ne pouvions pas rencontrer là nos inimitables chants de Montpellier, qui, sur ce point comme sur tout autre, va désormais rester pour nous, je crois, le type de ce qu'un missionnaire peut rêver en ce monde. Que l'on ne croie pas pourtant à l'indifférence du peuple orangeais. Singulièrement calme, il est vrai, et sans empressement au début, il regarde, il étudie, il attend. C'est ce qu'il a fait pendant quinze jours ; mais, une fois qu'il s'est rendu compte et que l'examen l'a satisfait, les cœurs et les lèvres s'ouvrent dès lors, et il parle comme il sent, et il sent profondément. C'est dire que, malgré le temps désordonné, les tempêtes ou les pluies glaciales, la mission a constamment réuni de très consolants auditoires ; consolants moins encore par le nombre, très respectable d'ailleurs, que par l'attention et la sympathie. Le diable a essayé pourtant de s'en mêler. Quelques gens sans aveu, ouvriers maçons et cordonniers, firent tapage et provoquèrent du tumulte pendant toute une instruction dont le thème était l'enfer. L'église était absolument envahie. On juge de ce que durent souffrir et auditeurs et prédica-

teur. Le maire fut avisé par notre vénérable curé. Il reconnut spontanément que la mission était agréée de tous, que nous ne faisions pas de politique et qu'il était indigne qu'on se jouât ainsi des sentiments religieux de tout un peuple, et il assura que des agents de police maintiendraient l'ordre. Le capitaine de gendarmerie, de son côté, promit que deux gendarmes veilleraient au dehors, près de chaque porte, et, qu'au moindre bruit, ils se saisiraient des perturbateurs. Nul ne bougea ce soir-là en apercevant le képi des urbains, et surtout le tricorne des gendarmes. Seul, un pauvre masque crut pouvoir s'aventurer sur le seuil de la porte principale, toute grande ouverte, à cause de l'affluence provoquée par la fête de la Sainte Vierge. Il fut immédiatement appréhendé au collet et conduit au violon, où il passa une nuit de réflexions, que je veux croire salutaires. Le fait est que l'incident dut transpirer, car, depuis lors, aucun autre incident fâcheux, mais le calme le plus parfait. Du reste, un groupe d'excellents chrétiens, parmi lesquels des avocats et des gens de marque, s'était, entre temps, constitué, bien résolu à faire respecter le saint lieu, fallût-il pour cela se servir d'énergiques répressions.

Mais si l'œuvre sainte progressait devant Dieu et devant les hommes, il n'en était pas de même de la santé des ouvriers. Ouvrant la marche, le P. Bruissan commença à perdre la voix par un affreux rhume. Dévot comme il l'est à un bon saint de Provence, saint Quenin, le cher Père, après avoir vainement essayé de tous les sudorifiques et de toutes les tisanes, s'arrange avec son saint de prédilection, de façon à reconquérir seulement la voix, tout en gardant le rhume. Etrange convention ! Elle est, si l'on veut, l'indice d'une très grande puissance de cet ami de Dieu, saint Quenin ; mais, franchement, nous avons trouvé le bon Père trop modéré dans ses de-

mandes et nous lui avons conseillé de solliciter une autre fois la grâce complète, au lieu de se contenter de faveurs partielles. Il faut dire que notre église semblait faite de courants d'air venant de toutes les portes et de toutes les verrières; peut-être aussi que le P. BRUISSAN s'était refroidi, avec cette variation détestable de température, dans sa chapelle glaciale de Saint-Louis, située à quelques minutes de l'ancienne cathédrale. C'est là qu'avait siégé le tribunal révolutionnaire de 1793, dont les condamnés étaient exécutés sur une place voisine. Jusqu'à ce jour, ce lieu d'expiations sanglantes, ombragé d'une croix, s'offrait au souvenir religieux. Cela déplaisait aux jouisseurs de l'impiété moderne, qui n'ont rien trouvé de mieux que de bâtir un théâtre sur le même emplacement. Bref, le P. BRUISSAN avait hérité d'un des confessionnaux de Saint-Louis, que l'on crut devoir assigner à l'un des missionnaires, pour rendre service aux âmes qui redoutent le grand jour et la foule. S'il ne put prêcher que rarement les premiers jours, il consacra du moins de longues heures au confessionnal. A peine le P. BRUISSAN était-il rentré en possession de sa voix, dont il fait un usage si agréable et si utile aux âmes, que le P. TROTOBAS, non remis encore de ses fatigues de Laragne, voyait s'aggraver une sorte de bronchite, prise aussi à l'église, où le retenait des journées entières son magnifique reposoir. Le Père lutta énergiquement, puis il fallut se mettre au lit et finalement quitter la partie et rentrer à l'Osier pour se mieux reposer. Toutefois, le malade avait amplement payé tribut à la chaire, de manière, disait-on, à éviter l'anathème de Tertullien aux prédicateurs amollis : « Malheur à ceux qui mettent des coussins sous les coudes et des oreillers sous la tête de tout le monde pour séduire les âmes. » Sur ces entrefaites, le P. PICHON, après avoir entendu douze cents confessions

de femmes pour sa part, trouva rebelle, deux ou trois jours durant, cette belle mémoire que Dieu lui a donnée et qu'il est si difficile de prendre en défaut. Cette énorme fatigue passée, le Père aborda de nouveau la chaire avec son assurance ordinaire. Les Pères de Saint-Florent se virent, eux aussi, tour à tour éprouvés. Il fallait bien payer de quelque manière le bien fait aux âmes. Le P. Trotobas a fini par prendre le dessus, grâce à un bon mois de repos. Nous le retrouverons bientôt sur un imposant chantier à Lyon, avec deux compagnons d'armes.

L'archevêque d'Avignon daigna venir présider la communion des mille hommes de Notre-Dame et bénir, le soir, les deux cents autres conquis de Saint-Florent, avec toute la paroisse, à l'office de clôture. Mgr Vigne est éminemment paternel. Je ne saurais exprimer toutes ses bontés à notre endroit. Je ne dis rien des amabilités du vénéré M. Redon, vicaire général, qui accompagnait le Pontife. C'est un de nos amis les plus fidèles et les plus dévoués. Sa charité, toute fraternelle, ne se dément jamais. Monseigneur aime beaucoup les missions et les préfère à tout autre genre de prédication, ne faisant pas difficulté de proclamer que c'est le seul moyen de régénérer un peuple. C'est dans cette conviction intime que Sa Grandeur nous a demandé si les Oblats accepteraient d'évangéliser, le plus promptement possible, la ville archiépiscopale, dont Elle désirait arrêter la mission générale avec les quatre curés intéressés. Ce projet, si je ne m'abuse, est arrêté aujourd'hui, entre l'archevêché et le R. P. provincial, pour les derniers mois de 1887. Vînt-il, contre notre attente, à ne se réaliser pas, notre chère famille religieuse n'en resterait pas moins profondémentl reconnaissante de son extrême bienveillance au paterne archevêque de la cité des Papes.

Nous avons pu cueillir un charmant petit Orangeais pour le Juniorat de Beaucaire, et il est d'autres espoirs. Il convient que le R. P. Bessac ait dans la famille un Benjamin qui lui fasse honneur. Un autre chérubin de cinq ou six ans eût bien voulu nous suivre, et non seulement pour se faire missionnaire, mais pour aller chez les sauvages. Ce pauvre cher ange a perdu sa mère, et il est bien digne de son père, si chrétien, l'un des avocats les plus distingués du barreau d'Orange. Il fallait l'entendre redire le gracieux sermon du P. Pichon, en pleine église, avec une voix fraîche, sonore, des gestes et un style charmants. Sur la fin de la mission, il se prit de tristesse, jusqu'à pleurer, parce que ces belles fêtes touchaient à leur terme. Son bon père, pour le consoler, de lui dire qu'au Ciel la mission ne finira jamais : « Alors, reprit-il résolument, je veux aller au Ciel ! » Si l'enfance nous a charmés, la vieillesse ne nous a pas moins touchés. Ecoutez ceci : Un pauvre vieillard, tout infirme, demeurant à 3 kilomètres d'Orange (il est même des hameaux éloignés de 6 et 7 kilomètres), avait mis cinq heures, le samedi, jour de l'absolution des hommes, pour franchir péniblement cette distance : « De temps en temps, disait-il, je m'appuyais aux arbres du chemin pour reprendre des forces, car je suis bien faible. » Arrivé à l'église, son état de fatigue ne lui permit pas de s'agenouiller pour se confesser ; il dut s'asseoir. « Et maintenant, mon ami, comment ferez-vous, lui demande le prêtre, pour être ici demain à la messe de six heures ? — J'irai chez ma fille, qui demeure à 1 kilomètre de la ville. Je me lèverai à trois heures. Vers quatre heures je serai habillé, et, en deux heures, je franchirai bien cette distance. » Quels touchants sacrifices pour le bon Dieu ! Et comment Notre-Seigneur ne récompenserait-il pas au centuple un amour si généreux ? Pour tout résumer, notre bon Maître a encore

eu pitié de nous, et les prières si nombreuses, partout demandées, nous ont attiré ses miséricordes. M. de Courtois m'écrivait quelque temps après : « Je suis heureux de pouvoir vous dire que l'effet produit par notre chère mission a été excellent dans toute la ville. Pas la moindre parole de critique n'a été entendue, et pas le moindre blâme n'a été formulé. Il n'a été exprimé qu'un seul regret, celui de ne pas vous posséder plus longtemps. Les croix distribuées aux hommes sont on ne peut plus appréciées. » Nous avons, en effet, par la générosité des Dames du Vestiaire, pu offrir ce souvenir à tous les communiants, aussi fiers qu'heureux d'emporter au foyer le Crucifix, si outragé, de le presser sur leur cœur et, pour la plupart, en le recevant, de l'approcher de leurs lèvres. C'est la réparation à Jésus crucifié, la restauration de sa royauté sociale dans la famille, en attendant que des jours plus heureux permettent de porter encore triomphalement son image bénie à travers les rues de la cité ou les chemins de la bourgade. Nous nous affectionnons de plus en plus à cette distribution de crucifix, dès qu'elle nous devient possible par le concours des âmes charitables.

Gardons-nous de laisser croire pourtant que l'apostolat des grands centres nous préoccupe, nous absorbe exclusivement. On a pu juger déjà, par les travaux de novembre et de janvier, quelle large part l'évangélisation des campagnes tient dans notre programme général. Le dernier mot n'est pas dit sur ce sujet. Voici les abords de notre sanctuaire qui reçoivent maintenant leurs envoyés.

C'est d'abord Cras, que tous les anciens novices de l'Osier ont maintes fois parcouru dans leurs promenades. Cras, à tort ou à raison, ne passait pas précisément pour une bonne paroisse. Quoi qu'il en soit, ce peuple de quatre cents âmes s'est très bien comporté ; rendons-lui cette justice. Bien que la mission ne fût que de quinze jours,

nos Pères ont tenu à faire les visites, et je les en félicite. De cette façon, les auditoires se sont aussitôt formés. Le R. P. Mauran, dont le *socius* était le P. Lamblin, me signale l'empressement des hommes : cinq d'entre eux faisaient leurs Pâques; soixante-cinq retours sont venus grossir le petit troupeau. Ce n'est pas tout, sans doute, mais c'est beaucoup; c'est même inespéré, au dire de tous les curés d'alentour. On a planté une croix avec tout le cérémonial et l'enthousiasme désirable. *Benedicamus Domino !*

A l'opposé, c'est-à-dire à l'ouest de l'Osier, les PP. Bernard et Morard savouraient un gâteau de miel. Cette excellente population de Chasselay s'est montrée digne d'elle-même et de son charmant curé. Tout ce monde, hommes et femmes, a obéi comme des agneaux, s'est confessé, reconfessé, a fait, sans coup férir, communion de Pâques et du Jubilé ; de sorte que ce qui s'est abstenu n'est, suivant le mot du missionnaire, qu'une part bien minime. « Les abstentionnistes ne sont, m'écrit M. le curé, qu'au nombre de sept ou huit. C'est parfait, ajoute-t-il, et je suis dans la jubilation la plus complète. »

De là, l'intrépide P. Bernard courait, c'est le mot, à Saint-Véran, pour le retour de la mission de décembre 1885. Cette paroisse, elle aussi, est entre toutes privilégiée. Le P. Bernard a su particulièrement trouver le chemin du cœur, surtout, paraît-il, par une excellente instruction aux hommes sur l'Enfant prodigue. Comme aux beaux jours de la mission, ils sont revenus trois cents à la sainte Table et autant le lendemain, pour le Jubilé. Merci encore, et du meilleur cœur reconnaissant, au cher habitant de Lumières, qui nous prête, depuis quelques années, un concours si apprécié et qui a dû, après ces aimables et fructueuses assistances, regagner le chemin du Midi !

Après huit jours de repos, le P. Mauran se rendait à Saint-Etienne de Crossey, où venait le rejoindre le P. Morard, tout couvert encore des lauriers de Chasselay. Ce pays a été, je crois, trop missionné. Il y a sans cesse retraites, exercices extraordinaires, ce qui augmente d'autant plus la difficulté pour les derniers venus. Encore et toujours les visites, malgré la pluie et les écarts. C'est notre plus heureuse prédication. Elle a ses ennuis véritables ; mais il est rare qu'elle n'ait pas ses fruits abondants. Le bon curé ne tenait guère aux trois semaines. Il eût préféré quinze jours seulement, tout en nous laissant le dernier mot. En pareille circonstance nous n'hésitons jamais. Dès que l'agglomération est populeuse, les trois semaines sont un gage de succès, et nous avons toujours eu à déplorer l'opiniâtreté inexpérimentée de certains curés, qui s'obstinent à réduire de huit jours ce laps de temps et le regrettent bientôt eux-mêmes, mais trop tard. Nous aimons mieux, du reste, refuser des travaux que de subir ces exigences qui enterreraient les missions proprement dites. Le plus gênant, c'est que d'autres sociétés de missionnaires, indigentes sans doute de travail, prennent tout ce qui se rencontre, et acceptent toutes les conditions les plus contraires à la bonne gestion d'une œuvre sérieuse. Tant pis pour eux ! Nous ne modifierons pas notre façon d'agir, ayant largement à choisir entre de nombreuses et honorables demandes, qu'il nous est impossible d'accepter toutes. Ce mot dit au courant de la plume, je relève dans les notes du P. Mauran que la mauvaise presse et les cabarets font beaucoup de mal à Saint-Etienne. Si la portion féminine est exceptionnellement bonne, le reste laisse, de jour en jour, beaucoup à désirer. La mission a néanmoins attiré à l'église les plus rebelles : 342 hommes, y compris le maire et le conseil municipal, ont

pris part à la Communion générale. Voilà des gens qui ne sont pas à la hauteur du jour. On a solennellement béni deux croix : l'une destinée, comme souvenir de la mission, à être placée dans l'église, en face de la chaire ; l'autre à remplacer, à la campagne, une croix de Rogations. Fête joyeuse de tout un peuple, ce jour-là : partout chemins et maisons ornés de verdure, de sapins, de guirlandes, et, le soir, illumination générale. Il faut qu'en ces manifestations religieuses les missionnaires sortent, se montrent, parcourent le village ; on les suit en foule au chant des cantiques les plus entraînants, et tout ce monde, rempli de joie, ne sait comment témoigner sa naïve et bruyante gratitude. Huit jours encore de repos, et le P. Mauran ira participer à la grande mission de Saint-Lazare, que le P. Augier doit diriger, à Marseille, avec trois ou quatre compagnons. Tous nos vœux et nos plus ardentes prières sont allés à Dieu pour la réussite de cette œuvre, aussi difficile qu'importante.

Nous n'avons pas encore souhaité la bienvenue au P. Bourg, redevenu nôtre après dix ou douze ans d'absence. C'est une ancienne connaissance que ce cher ouvrier, si goûté sur les bords de la Méditerranée ! Il connaît et reverra sans doute avec plaisir les Alpes dauphinoises, qui ont ombragé son berceau. Nous n'avons guère joui de lui encore, car, depuis sa réintégration à Notre-Dame de l'Osier, fin septembre, il a donné, en dehors de notre rayon d'apostolat domestique, nombre de travaux qui appartiennent au compte rendu du Calvaire, sa résidence précédente. Pour couper court, en effet, à tout bouleversement dans les œuvres promises personnellement, le R. P. provincial a sagement réglé que, jusqu'à Pâques, les Pères changés de résidence, il y a quelques mois, feraient honneur aux travaux arrêtés pour eux dans leur ancienne maison et ne deviendraient des ouvriers exclusifs de la

nouvelle qu'au-delà de ce terme. Le P. Bourg vient d'achever le carême de Saint-Théodore, à Marseille, et sera désormais à nous avec ses excellentes qualités et son dévouement de missionnaire, et je bénis Dieu du secours qu'il va nous prêter et des services qu'il saura nous rendre.

Par contre, il nous faudra dire bientôt adieu à nos si regrettés PP. Chatel et Monnet. Le premier quittait Orange avec un gros refroidissement, pris le jour de la clôture, en courant, à la descente de chaire, visiter un malade sous une bise glaciale. Il eût fallu se soigner et renoncer plutôt à la retraite pascale de Pact, qui devait s'ouvrir huit jours plus tard. Le courage parla plus haut que la prudence, et le pauvre Père eut peine à s'acquitter de ce premier travail. Deux semaines de repos à l'Osier devaient le remettre sur pied. Le résultat de ce retour de mission n'a pas répondu à ses efforts. Certaines populations deviennent de plus en plus rebelles à la communion pascale, si elle a été précédée d'une mission aux derniers mois de l'année qui a fini. Le P. Monnet, lui, prenait la route de Moissieu avec le P. Pichon, un chef de mission qu'il connaît bien. Paroisse indifférente, comme toutes celles, en général, de ces régions du Rhône. De plus, le voisinage de Beaurepaire et de Vienne lui est très préjudiciable, en répandant chez elle de mauvais journaux. Ce nonobstant, le travail a pris couleur : 135 hommes sur 180 ont fait leurs Pâques ; 70 sont revenus le lendemain pour le Jubilé.

Une semaine après, les PP. Chatel et Monnet se trouvaient à Meyzieu, archiprêtré de 1 500 âmes, à quelques heures de Lyon. C'était leur dernière campagne comme soldats de l'Osier. L'esprit chrétien y est fortement entamé, surtout pour les hommes, dont 70 seulement s'approchent des sacrements. On compte plus de 200 femmes

et plus de 500 hommes sans pratique religieuse. Malheureusement les visites n'ont pu se faire, en raison de plusieurs circonstances fort inopportunes. Les auditoires des premiers jours ont souffert. Et toutefois M. le curé s'étonnait des désolations de ses missionnaires ; il n'avait pas même osé compter sur de tels résultats. Qu'en est-il finalement advenu ? J'ignore le dernier mot de cette œuvre si laborieuse ; mais je sais que les Pères ont dû tenter l'impossible, et, dès lors, Notre-Seigneur est satisfait de leur dévouement à sa cause. Je leur adresse encore d'ici à Aix, qu'ils ont regagné directement, nos actions de grâces pour tous les services si aimablement rendus. Qu'ils jouissent de nombreux et agréables loisirs, pour se remettre des fatigues de cette longue *prise d'armes !*

Le P. Lamblin ajoutait à la première communion des enfants de l'Osier les retours de mission de Chozeau et Torchefelon. Il a eu la consolation de ramener tous les hommes de la mission, plus deux, dans la première de ces retraites, et dans la seconde tous encore, plus une quarantaine, échappés aux moissonneurs. Ce sont de très heureux résultats.

Le cher P. Beuf endossait à son tour la cuirasse et tirait le glaive, dans les mêmes plaines de Lyon, à Azieu-Quincieu. Les auditoires de la première Communion et de la Confirmation ont été très imposants. 75 hommes ont pris place à la sainte Table. C'est une paroisse qui traverse encore la période de formation.

Entrons à Lyon maintenant, après l'avoir approché de si près, à diverses reprises, sur les traces de nos ouvriers. Nous y rencontrerons, les trois dernières semaines du carême, les PP. Trotobas, Pichon, Morard, dans une paroisse confinant à la Croix-Rousse, celle du Bon-Pasteur. Qui a pris, à Lyon, le chemin funiculaire, dit vulgairement *la Ficelle*, s'est trouvé, sur son parcours, au centre

de cette agglomération. Ce n'était plus la campagne, ce n'était pas tout à fait la ville avec son aristocratie de nom et de fortune, c'était, si l'on veut, comme une cité ouvrière. On voit d'ici la composition de l'auditoire. Dès le début l'église fut remplie ; on a enlevé les chants ; on s'est prêté à toutes les cérémonies ; les hommes ont vu leur nombre grossir chaque jour. Mgr Jourdan de la Passardière, de l'Oratoire, auxiliaire du Cardinal de Lyon, est venu rehausser la cérémonie de consécration au Sacré Cœur. Il a pris la parole avec des allusions fort délicates pour notre humble famille religieuse et son vénéré Fondateur. Mgr Jourdan est un véritable orateur et un gentilhomme de la meilleure race. Il est difficile d'être plus simple dans son abord et plus aimable dans son accueil. Le digne curé du Bon-Pasteur, homme de beaucoup d'activité et de zèle, a bâti lui-même, contre vents et marées, cette magnifique église romane. Il en a arrêté les moindres sculptures avec autant de goût que de piété. C'est un vrai poème religieux que ce monument avec tous ses souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il ne lui manque qu'une belle entrée en rapport avec le reste de l'édifice. Il serait si facile de la lui ménager ! Mais il faudrait, pour cela, comprendre, comme le baron Haussmann, qu'une église ne dépare pas une cité et que l'architecture religieuse est de fort bonne mine parmi les monuments profanes d'une ville. Les municipalités actuelles ne l'entendent pas ainsi. La façade du Bon-Pasteur est masquée par une méchante caserne d'infanterie, qui est aux casernes actuelles, toutes pleines de lumière et d'espace, ce que le fusil à pierre est aux armes perfectionnées. N'importe ! les soldats y souffriront, mais l'église n'aura pas de péristyle. On ne transportera pas ailleurs le vieil édifice réduit et sombre, parce que le temple de Dieu se baignerait dans la lumière, ouvrirait ses plus larges pro-

portions et recevrait son couronnement. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui de l'intelligence et de l'habileté administratives, et l'on joue, de cette façon, un bon tour à ces affreux cléricaux. M. Durand s'est montré plein d'attentions pour ses apôtres. Il m'a déclaré toute sa satisfaction d'avoir vu, malgré ce temps d'irréligion et d'embauchage par les sociétés secrètes, 250 hommes à leurs réunions spéciales et près de 300, dont une bonne cinquantaine de retours, au rendez-vous eucharistique.

Pour des raisons toutes particulières, vous m'aviez autorisé, très révérend Père, à accepter un carême à Lyon, où nous sommes vraiment trop peu connus. A peine çà et là quelques apparitions des nôtres, comme celle du R. P. Garnier au carême de Sainte-Croix, il y a deux ans, je crois, et notre précédente mission de 1883 à Saint-Bernard. La bonne Providence nous avait ménagé, par de très dévoués amis de la maison, l'entrée d'une des meilleures paroisses, celle de Saint-François de Sales, près de Bellecour. Je n'ai rien à dire de ce travail, par la raison que tous les carêmes se ressemblent, j'imagine, et qu'en tout cas le prédicateur de celui-ci n'était absolument pour rien dans l'excellente tenue des auditeurs, toujours aussi empressés, à partir de la troisième ou quatrième semaine de carême. C'était tout à fait du neuf pour moi, n'ayant jamais donné aucune œuvre de ce genre. Quelques jours durant, je me pris à trouver que les prédicateurs de stations ont fort beau temps et de très heureux loisirs. Vinrent les retraites de domestiques, de dames et d'hommes, il fallut garder la résidence et habiter un peu plus le confessionnal. Mais, le dirai-je simplement? Si bonne que fût la part de mon héritage, je n'en préfère que plus encore les missions, au point de vue du bien à faire. Le pêcheur habitué à jeter le filet se dépite d'être condamné à pêcher à la ligne. Pour des

quantités d'âmes perdues que l'on ramasse en mission, à peine quelques douzaines à cueillir dans un carême. Je ne dis pas, certes, que l'on m'entende bien, qu'il ne faille pas s'affectionner à assister le juste, et qu'on ne puisse certainement, Dieu aidant, lui être sérieusement utile par le saint ministère; mais ces amis de Dieu ne manqueront jamais de prédicateurs. Puis, à chacun son goût! Il n'est pas contestable que les missions soient incomparablement plus fructueuses pour les âmes, bien qu'elles me paraissent beaucoup plus onéreuses pour l'avenir et beaucoup moins gracieuses à l'économe. Au surplus, je demeure persuadé que les carêmes, tout aussi bien que les missions, sont susceptibles de la prédication absolument apostolique, et que cette méthode est la meilleure manière d'intéresser et d'édifier les foules. Je pourrais citer un homme de grand talent, qui a fait peu à peu le vide autour de sa chaire, cette année même, à Lyon, avec d'interminables conférences sur l'Eglise, l'infaillibilité, l'inquisition, etc.

La foi a des racines bien profondes à Lyon. Beaucoup de paroisses comptent par centaines le chiffre de leurs communions d'hommes. Tout ce qu'il y a de distingué prend place au pied de la chaire. La cité de la Vierge de Fourvière est extrêmement généreuse pour toutes les grandes œuvres catholiques. Le Lyonnais est calme, positif, essentiellement homme d'affaires et de pratique. Son premier abord est plus froid qu'enthousiaste ; mais il se montre très bon, très intelligent et tout dévoué. Combien de fois n'ai-je pas entendu nos amis regretter que nous n'eussions pas de résidence en un centre si religieux ! Les travaux y seraient nombreux, si j'en juge par les diverses demandes qui nous ont été faites sur place et dont nous n'avons presque rien pu retenir, faute de temps disponible. Nos bien-aimés supérieurs y songent

depuis longtemps et nous savons qu'il n'a pas tenu à eux de réaliser ce projet. Les temps deviendront plus favorables, espérons-le de la bonté de Notre-Seigneur pour le bien de notre chère famille et l'extension de nos œuvres. Il y a tant de vocations dans ce vaste diocèse, qui alimente si abondamment les Maristes et les Missions étrangères, pour ne citer que ces deux sociétés.

Nous ne quitterons pas Lyon sans exprimer tous nos regrets de n'y plus trouver la Mère Thérèse, Supérieure de l'Espérance, qui, en maintes rencontres, depuis longues années, nous avait toujours rendu les plus appréciables services, avec cette largeur d'esprit et cette bonté inépuisable qui caractérisent le dévouement. Que de fois elle nous a secourus, que de fois elle a, dans de réelles et inopinées fatigues, pris soin de nos Pères ou Frères novices retenus à Lyon pour quelque traitement ! Que n'a-t-elle pas fait surtout pour notre vénéré et toujours si regretté P. BERNE ! Cette dette de cœur, nous ne l'acquitterons et nous ne l'oublierons jamais. Lors de la dernière mission, elle sut se faire notre Providence aussi délicate que généreuse. Qu'elle veuille bien recevoir ici nos remerciements les plus sincères et les plus vifs ! La mère Saint-Augustin qui lui succède a eu l'obligeance de nous offrir ses services. Je sais que nos Pères du Bon-Pasteur en ont accepté plusieurs, et je dois l'en remercier en leur nom.

Que je note une amabilité de la douce Providence pour le prédicateur de Saint-François de Sales. Il avait la consolation de prêcher à la Visitation une prise d'habit, le 29 mars. On lui fit la gracieuseté de l'appeler à l'intérieur du monastère pour une Sœur tombée fortuitement malade ; ce qui lui permit de vénérer le lit dans lequel est mort le saint fondateur de la Visitation. On y voit encore la trace des brûlures du bouton de feu qu'on lui appliqua plusieurs fois à la tête, un peu avant la mort.

L'ornement dans lequel le saint corps a reposé quarante-trois ans dans son cercueil fait aussi partie de ce cher trésor de reliques de famille. Il est bien doux de s'en revêtir pour monter au saint autel, et ce fut une autre de mes joies. Le vêtement sacerdotal est admirablement conservé, il n'y manque que la croix, gardée par je ne sais plus quelle Visitation, qui avait possédé quelque temps le précieux dépôt. Pieux et filial larcin ! Des hauteurs de la Visitation, située sur le vaste plateau de Fourvière, on embrasse toute la ville dans un horizon superbe. Il me fut conté, sur les lieux mêmes, un épisode charmant, qui est unique peut-être dans l'histoire de deux communautés cloîtrées voisines, comme le sont le Carmel et la Visitation, dont les jardins ne sont séparés que par un mur mitoyen. Il s'agissait donc, en 1882, d'une rectification de frontières entre les deux Etats, l'un abandonnant au nord ce que l'autre concédait à l'est. Mais les négociateurs n'avaient pu trancher toutes les difficultés. Il fallait les résoudre pourtant et le temps pressait. Le bon Cardinal s'avisa d'un procédé éminemment pratique, mais assez exceptionnel. Il réunit lui-même, sur les lieux, supérieures et conseillères des deux communautés, fait ouvrir, séance tenante, une brèche au mur de séparation et l'on arrête sur-le-champ les conditions de l'échange. Puis Son Eminence fait amener tout le Carmel et toute la Visitation. On emmène d'abord le Carmel à la Visitation, puis la Visitation au Carmel. Qu'on juge de la surprise d'abord, puis de la joie, de la cordialité, des questions réciproques, des explorations en tous sens, au réfectoire, au chapitre, dans les cellules, au jardin, dans les oratoires ou ermitages ! La brèche, six semaines encore, demeura béante pour les besoins des charrois, car il fallait redresser les murs sur une longueur de 80 mètres. Un jour; les Carmélites vinrent assister aux Vêpres des Visi-

tandines ; un autre jour, celles-ci furent reçues processionnellement par les filles de Sainte-Thérèse, avec leur long manteau blanc et au chant du *Salve Regina*. Bref, les poètes s'en mêlèrent, et avant de murer la porte improvisée, on chanta, au pied de la muraille, quelques couplets de circonstance pour célébrer les *douceurs de la brèche*. On concluait par la résolution de se tenir toujours sur la brèche spirituelle dans le saint combat, afin d'emporter d'assaut la céleste cité, où la réunion sera éternelle. Ne dirait-on pas une scène du moyen âge?

La campagne est finie. *Deo gratias ! Alleluia ! Alleluia !* pour parler avec la liturgie de cette joyeuse semaine pascale. Nous venons d'embrasser les chers gardiens du sanctuaire, le R. P. provincial, le R. P. curé, le R. P. maître, nos bons Frères et nos aimables novices. Tandis que nous butinions au dehors, chacun faisait ici laborieusement sa tâche. Le R. P. provincial édifiait et la paroisse et la communauté de nos Sœurs par de solides et pieuses instructions, qui ont fait à tous le plus grand plaisir et, j'en suis sûr, le plus grand bien. Que le R. P. Gandar nous permette de lui dire respectueusement qu'il comblerait le désir de bien des cœurs en acceptant plus souvent de monter en chaire, pour le plus grand profit des âmes. Son aimable condescendance lui a fait passer de longues heures aussi au confessionnal vers le temps de Pâques, où tant d'étrangers gravissent la colline. C'est un précieux secours pour le R. P. Beuf, toujours au travail, lui aussi ; toujours alerte et infatigable, en dehors de ses malencontreuses crises de rhumatismes. Que dire de ses gens, sinon qu'une grande merveille, c'est qu'ils ne déclinent pas davantage, avec les éléments de perversion et de scandale que le diable a su trouver ou amener ici, comme ailleurs. On l'a vu : notre bon P. curé ne redoute pas de monter encore à che-

val pour guerroyer valeureusement à l'heure de nos grandes indigences de personnel. Ce service, tout gracieux de sa part, n'en a que plus de prix pour notre cœur. Qu'il reçoive l'expression la plus affectueuse de notre gratitude pour tout son dévouement dans son monotone et incessant apostolat au milieu de nous !

Le R. P. maître nous a causé des chagrins cette année, contre son habitude, par une méchante pleurésie. Il a trop longtemps lutté et s'est vu rivé de longues semaines à son lit d'abord, puis à sa cellule. Il assure bien qu'il est parfaitement remis aujourd'hui. Il va et vient comme si de rien n'était, ainsi qu'il convient au Père maître et à l'économe. Mais je me demande si, sur ce seul point, nous sommes absolument obligés de le croire. J'incline fort à penser qu'il continue d'avoir besoin de beaucoup de précautions, parce qu'un maître des novices n'a pas le temps d'être malade. C'est bien assez qu'il permette à ses onze novices de boire, celui-ci du biphosphate, celui-là du goudron, cet autre des gouttes amères ; mais il devrait, ce me semble, payer d'exemple et leur apprendre à se porter comme des ponts neufs. Ils ne sont pourtant pas tous malades ni débiles, Dieu merci ! ces chers émules des Ricard et des Camper. Qu'ils répondent de mieux en mieux aux sollicitudes si intelligentes dont ils sont l'objet et poursuivent avec énergie cette transformation bienheureuse de la probation, qui est le but de leurs efforts et deviendra le secret de leur sainteté comme la bénédiction de leur futur apostolat !

La famille si intéressante de nos Frères convers ajoute à son personnel ordinaire quatre novices et deux postulants. Un échange momentané nous a donné le F. Suc, de la province du Nord, en échange du F. Cohard, dont la santé, altérée par le gros office de notre cuisine, se trouve déjà très bien, paraît-il, du climat

d'Angers et de l'amoindrissement de son travail. Le F. Suc n'a rien perdu de son embonpoint et il se dévoue de tout cœur à sa tâche, qui, toujours onéreuse, le devient plus encore pendant la belle saison, laquelle nous amène tant d'hôtes journaliers. Malheureusement, nos Frères, les aînés, vieillissent et nous voudrions bien les en empêcher. Le F. Perrin, qui tire toujours l'aiguille, de concert avec sa machine, et que nos trop agiles novices ne laissent jamais sans travail, s'est brouillé définitivement avec le jeûne, à cause de son mauvais estomac. Le F. Picard, son compatriote de Saint-Sixt, ne reconnaîtrait plus son austère compagnon d'autrefois. Les rhumatismes de l'excellent Frère s'opiniâtrent et ne cèdent plus aussi bénévolement aux injonctions des pilules Pascal. Le F. Viret (Pierre) n'est plus le cocher intrépide, bravant la brume et les heures matinales ; il lui faut maintenant le chaud soleil, ce qui n'est pas toujours facile à lui procurer. Il se dédommage des courses, en partie disparues, de Vinay, par des voyages au réfectoire, à la cave et à la porte, qu'il n'ouvre pas toujours à temps ; les ans en sont la cause. Le F. Delange a fait son patrimoine de la sacristie, de la lingerie et de la pharmacie. Le F. Ravel ne laisse pas une heure de répit au jardin, entre deux commissions à Vinay, et il emploie force balles de farine à nous faire le meilleur pain du monde. Ainsi, toute la ruche travaille et prie, souffre, se réjouit fraternellement et s'épuise pour le même Maître, si bon, de là-haut, et la même Famille, si douce, d'ici-bas.

Daigne Notre-Seigneur nous bénir tous par votre main et votre cœur, très révérend et bien-aimé Père, tandis que nous déposons à vos pieds nos hommages les plus respectueusement filials.

A. Lavillardière, o. m. i.

VARIÉTÉS

TROIS SEMAINES A COLOMBO.

Sous ce titre, le R. P. Griaux, du diocèse de Poitiers, parti comme postulant avec Mgr Bonjean, nous envoie le récit des événements qui ont signalé le retour de Sa Grandeur dans sa ville épiscopale. Ce récit est une page de l'histoire de Ceylan. Nous l'avons reçu trop tard pour lui donner place dans la partie des Annales réservée aux missions étrangères. Pour être rejeté aux Variétés, comme une narration de voyageur, ce rapport ne perdra rien de son intérêt.

ARRIVÉE DE Mgr BONJEAN.

6 mars 1886.

Parti de Marseille le 14 février, *le Melbourne*, après une heureuse navigation, faisait son entrée dans le port de Colombo, le 6 mars au matin. Les habitants de la ville qui prêtent peu d'attention aux vaisseaux si nombreux qui relâchent dans leur port, se préoccupaient beaucoup de l'arrivée du *Melbourne*, et depuis plusieurs jours déjà, ils comptaient les heures qui les séparaient de l'instant où le bateau, signalé à son passage à Aden, toucherait le rivage de Colombo. Tous, en effet, savaient que *le Melbourne* avait à son bord celui qui est la gloire de Colombo, son vicaire apostolique, Mgr Bonjean. Sa Grandeur était enfin rendue à ses enfants après une longue absence de quinze mois passés en partie à Rome, où Monseigneur avait été appelé par le Saint-Père pour traiter plusieurs ques-

tions religieuses, et en partie à parcourir l'Europe pour recueillir des aumônes pour sa mission, mais surtout pour grouper autour de lui les ouvriers que le Seigneur appellerait à travailler dans la mission de Colombo. Malgré l'heure matinale à laquelle le bateau était entré dans le port, on jugea prudent de ne faire que dans la soirée la fête préparée pour la réception de Sa Grandeur, car cette fête ne devait pas durer moins de trois heures, et la chaleur dans ce pays devient accablante de très bonne heure. La descente de Monseigneur à terre fut donc fixée pour quatre heures. Grâce à ce retard, nous fûmes témoins sur le pont d'un spectacle bien touchant : tous les prêtres de la mission qui purent faire trêve à leurs nombreuses occupations, vinrent sur le bateau saluer Monseigneur et recevoir sa bénédiction. Ce furent d'abord de vénérables missionnaires dont le long et pénible ministère dans cette partie de la vigne du Seigneur, confiée à leur dévouement, avait blanchi les cheveux, mais dont toute la personne rayonnait d'une allégresse si franche et d'une joie si vive qu'ils paraissaient avoir oublié leurs ennuis, leurs fatigues et jusqu'au nombre de leurs années. Après le tour des aînés de la famille, ce fut celui des plus jeunes; et on pouvait voir par l'empressement qu'ils mettaient à entourer Sa Grandeur, et par l'attention avec laquelle ils l'écoutaient, que chez tous le cœur débordait de satisfaction et de bonheur. Pour tous les témoins de cette scène, il était évident qu'un père bien-aimé était rendu à l'amour de ses enfants. Semblables à ces plantes que le froid a engourdies et qui revivent sous les premiers rayons du soleil, tous ces missionnaires semblaient oublier leurs fatigues et leurs travaux et reprendre une nouvelle vie, en recevant la bénédiction de celui qui éclaire le vicariat de Colombo des lumières de sa science et le réchauffe du feu de son zèle et de son ardente cha-

rité. Une foule considérable de chrétiens, impatients de rendre leurs hommages à leur premier pasteur et désireux également de lui prouver que l'absence n'avait en rien refroidi leur fidélité et leur amour, avait envahi le pont, et tous venaient respectueusement baiser la main de Sa Grandeur et recevoir sa bénédiction ; leur nombre était si considérable, que l'on peut dire qu'ils formaient une véritable procession au milieu des passagers, saisis de respect et d'admiration à la vue d'une foi si franche et si robuste. Les marques de vénération dont ces chrétiens sans respect humain entouraient leur cher et vénéré pasteur étaient en effet si grandes, qu'on se fût cru transporté aux premiers âges de l'Église, quand les premiers chrétiens recevaient la visite des apôtres. La foule s'écoulait et se renouvelait continuellement, et ce spectacle si touchant et en même temps si consolant pour le cœur des missionnaires, qui enseignent à ces âmes les vérités de notre sainte religion, se continua aussi longtemps que Monseigneur demeura sur le pont. Quelque temps avant l'heure fixée pour la descente du bateau, la brise nous apporta le son des cloches, dont retentissaient tous les échos de la ville ; c'était le signal convenu pour le commencement de la fête, que l'on pourrait appeler officielle, si ce nom pouvait convenir à une fête dont l'affection filiale faisait seule tous les frais. Aussitôt de tous les points du rivage se dirigèrent vers *le Melbourne* de nombreuses barques magnifiquement pavoisées d'oriflammes et de guirlandes de feuilles de cocotier, disposées avec art et formant en abondance des festons de verdure ; et pendant près de deux heures, des bandes de musiciens, montés sur quelques-unes de ces barques, nous firent entendre les plus beaux morceaux de leur répertoire.

Enfin une barque plus grande et plus richement ornée que les autres, et portant un étendard sur lequel se déta-

chait en lettres d'or le nom de Monseigneur, s'approcha du bateau; Sa Grandeur, accompagnée de ses grands vicaires et de quelques prêtres, y descendit, et aussitôt la barque, poussée un peu au large, devint le centre de toute une flottille. Deux barques également ornées avec beaucoup de soin et de bon goût s'approchèrent alors du *Melbourne* pour prendre les compagnons de voyage de Monseigneur, car on savait que Sa Grandeur, qui s'était fait précéder de quelques jours à Colombo par cinq jeunes missionnaires, amenait encore avec lui deux prêtres et un diacre, et aussi six religieuses destinées à l'éducation des jeunes filles. Et alors les bateliers ramant en cadence au son des refrains joyeux que faisaient entendre les musiques, la flotte se dirigea vers le rivage. Aussitôt que la foule massée sur le quai aperçut Monseigneur, elle le salua par des vivats et des acclamations enthousiastes; et quand Sa Grandeur mit pied à terre, tout le monde voulant l'approcher à la fois, il y eut un instant de confusion indescriptible, lequel fit place promptement au bon ordre, grâce à la bonne pensée qu'eurent les chrétiens de se donner la main et de former ainsi de chaque côté de Monseigneur une chaîne vivante. Sa Grandeur, s'avançant alors sur un tapis déroulé sous ses pas, vint s'asseoir sous un magnifique dais préparé pour la recevoir. C'est là qu'une première adresse en anglais fut lue à Monseigneur. L'auteur de cette adresse, un des chrétiens les plus influents de Colombo, M. Vanhangonberg, que nous ne ferons que nommer ici, ayant à raconter une petite fête dont il fut le héros, ne put par suite de ses fonctions qui le retenaient en ce moment au loin, se présenter lui-même devant Sa Grandeur; il chargea donc un de ses amis de le remplacer. Dans cette adresse, il exprimait à Sa Grandeur, au nom de tous les catholiques de Colombo, la joie de la voir de retour, prête à re-

prendre, avec le zèle et l'énergie qui la caractérisent, l'administration de son vaste vicariat; il l'assurait du profond attachement que lui porte son troupeau, fier de voir à sa tête un pasteur aussi éminent, et heureux de la distinction que vient de lui conférer le Saint-Siège en récompense de ses mérites. Enfin l'orateur remerciait Monseigneur d'avoir pourvu aux besoins spirituels de son vicariat en se faisant précéder et accompagner de nombreuses caravanes de missionnaires et de religieuses. Monseigneur, sous l'impression d'une émotion profonde à la vue de cette foule accourue au-devant de lui, répondit par quelques mots sortis de son cœur d'apôtre, il remercia chaleureusement ce peuple de la vive sympathie qu'il lui témoignait, ajoutant qu'il était extrêmement heureux de se retrouver enfin au milieu des siens et de pouvoir désormais leur consacrer tous ses instants.

La distance à parcourir du port à la cathédrale étant assez longue, Monseigneur et sa suite montèrent en voiture. Toutes les rues se trouvant sur le parcours étaient décorées; des arcs de triomphe surtout, au nombre de douze, je crois, et placés de distance en distance, attiraient tous les regards et tout le monde admirait le bon goût qui avait présidé à leur ornementation. Les rues étaient encombrées de tant de monde que les voitures étaient obligées de garder presque constamment le pas, d'autant plus que les chrétiens se succédaient aux portières des voitures pour recevoir la bénédiction de Monseigneur et des missionnaires. En un mot, Colombo avait pris son air des plus grandes fêtes, et les chrétiens qui ne forment pourtant que le quart des 120000 habitants de cette grande ville, avaient su par leur enthousiasme et leur activité remuer cette masse et lui donner cet élan qui conduisit aux pieds de Monseigneur, avec les catholiques, un nombre considérable de curieux. Mais Dieu permettra, nous en avons la douce

espérance, que quelques-unes des paroles enflammées de Sa Grandeur, tombées dans le cœur de ces malheureux encore assis à l'ombre de la mort, y deviennent le germe de la foi et l'occasion de leur naissance à la véritable vie. Un peu avant que le cortège n'arrivât sur la place de la cathédrale, nous fûmes témoins d'un spectacle véritablement grandiose. Les chrétiens, sous l'impulsion de leur foi, leur représentant Notre Seigneur dans la personne de leur évêque, se mirent à la place des chevaux et conduisirent eux-mêmes la voiture, sous un arc de triomphe, où devait s'arrêter Monseigneur avant d'entrer dans sa cathédrale ; tout le monde mit alors pied à terre et suivit silencieusement ; l'émotion gagnait tous les cœurs. Après avoir revêtu les habits pontificaux, Monseigneur, portant la mître et la crosse, vint s'asseoir sous le dais qu'on lui avait préparé, et écouta deux adresses lues, l'une en anglais et l'autre en singhalais, pleines toutes les deux des sentiments de la plus filiale affection. Après quelques mots de remerciements de Sa Grandeur, on se rendit processionnellement à la cathédrale; là le R. P. Boisseau, vicaire général, au nom de tous les missionnaires, adressa en anglais à Monseigneur quelques paroles de bienvenue et de félicitations pour les bénédictions multiples dont le Seigneur avait visiblement accompagné son long voyage entrepris par obéissance aux ordres du Saint-Père. Après un éloge mérité rendu à l'union et au zèle du clergé, et à l'obéissance des fidèles durant l'absence de Sa Grandeur, le vicaire général ajouta qu'il croyait qu'un bien réel s'était fait, comme en témoignait, entre autres choses, la marche rapide des travaux de la splendide cathédrale de Sainte-Lucie. Il ajouta que désormais le clergé était prêt à suivre son illustre chef à de nouvelles victoires et qu'il lui souhaitait de nombreuses années de santé et de succès.

Après une réponse où respirait sa joie profonde de se retrouver au milieu des siens, et sa satisfaction pour le zèle et l'union de ses prêtres durant sa longue absence, Sa Grandeur s'avança jusqu'au pied de l'autel, adora le Très Saint Sacrement et entonna le *Te Deum*. En un instant la vaste cathédrale, qui peut contenir 5000 personnes, se trouva de beaucoup trop petite; on donna la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement, puis Monseigneur se retira dans ses appartements, épuisé de fatigue, mais le cœur débordant de joie et de bonheur. Ainsi se termina ce grand jour, qui demeurera un des principaux souvenirs chrétiens de la ville de Colombo. Ainsi se termina cette marche triomphale qui n'avait certainement rien à envier aux grands triomphes de la foi dans ces pays; et, dans cette circonstance encore, il était vrai de dire que la religion catholique ennoblit et embellit tout ce qui se fait sous son inspiration.

INSTALLATION DES SŒURS FRANCISCAINES DE MARIE AU COUVENT DE MORATUWA.

9 mars 1886.

Quelques jours après son arrivée, Monseigneur, accompagné d'un certain nombre de ses prêtres, conduisit les Sœurs qu'il avait amenées avec lui d'Europe à leur couvent de Moratuwa, où il voulut les installer lui-même. Cette installation fut l'objet d'une seconde fête. Elle fut, il est vrai, moins pompeuse et moins retentissante que celle dont nous avions été les heureux témoins quelques jours auparavant ; mais elle racheta par son cachet de fête de famille et sa délicatesse ce qu'elle avait de moins solennel. La petite ville de Moratuwa est le centre d'une chrétienté florissante, sur le bord de la mer ; elle comprend une grande superficie, et compte neuf mille

catholiques environ. On y arrive de Colombo par une voie ferrée qui, sur tout son parcours, longe la mer, et est bordée de charmantes villas se succédant sans interruption et apparaissant au milieu de la verdure et de l'ombrage que donnent les bananiers, les cocotiers et autres arbres à larges feuilles. Les chrétiens s'étaient rendus en foule à la gare pour présenter leurs hommages à Sa Grandeur, et pour recevoir avec le plus de solennité possible les religieuses qui venaient de si loin apporter à leurs enfants le précieux bienfait d'une éducation chrétienne. Après avoir donné une première bénédiction à ce peuple dévoué, Monseigneur monta en voiture et on se rendit à l'église processionnellement, et musique en tête, au milieu d'une foule considérable religieusement agenouillée pour recevoir la bénédiction de Sa Grandeur. Monseigneur, revêtu des ornements pontificaux, entra dans l'église ; celle-ci fut immédiatement remplie, et, bien qu'elle soit très spacieuse, elle ne put cependant contenir la foule qui se poussait pour y pénétrer. Cette église n'a qu'une seule nef ; c'est un long et large vaisseau, construit avec beaucoup de soin et de bon goût. Deux choses surtout y attirent l'attention du visiteur : le maître-autel et la table de communion, dont s'accommoderaient beaucoup d'églises d'Europe, même des plus belles. L'autel, offert par un riche chrétien de la localité, est tout entier en beau marbre blanc bien travaillé, et la sainte Table, de la largeur du sanctuaire, est en beau bois d'ébène sculpté avec art. Après avoir fait son adoration devant le Très Saint Sacrement, Monseigneur entonna le *Veni Creator ;* puis on se remit en procession pour se rendre au couvent. En tête marchaient les enfants, une oriflamme à la main, fiers de faire cortège à celles qui allaient devenir bientôt leurs secondes mères. Les religieuses, dans leur costume blanc, venaient à leur suite ;

elles marchaient gravement au milieu de ce peuple qui les fêtait et se montrait si heureux de les recevoir. Elles aussi étaient heureuses et leurs visages trahissaient l'émotion qui avait gagné leurs cœurs ; et, tandis que les chrétiens cherchaient à les approcher et à toucher leurs vêtements, elles s'avançaient silencieusement. Pour la plupart d'entre elles, c'était la première mission, et jamais, assurément, elles n'avaient été témoins d'un pareil spectacle. Aussi, quel cantique d'actions de grâces ne devaient-elles pas chanter dans leurs cœurs à Celui qui récompense par de si pures joies les âmes qui, pour le suivre, ne reculent pas devant les plus grands sacrifices ? Enfin, le clergé, en habit de chœur, et Monseigneur portant la mître et la crosse, fermaient la procession. Après un parcours de 200 mètres environ, dans une allée couverte du sable fin de la mer et habilement ornée de chaque côté de guirlandes de feuilles de cocotier, on arriva devant une construction véritablement grandiose pour ces pays : c'était le couvent. A l'entrée se dressait un arc de triomphe, véritable monument, fait de branches de cocotier et de verdure. Sa Grandeur et sa suite vinrent prendre place sous la vérandah qui entoure la maison, où des sièges étaient disposés pour les recevoir. A ce moment, un des principaux bienfaiteurs du couvent lut à Monseigneur une adresse en singhalais, où il déclarait que tous les chrétiens étaient remplis de la plus vive gratitude pour la faveur insigne dont les honorait Sa Grandeur en leur amenant des religieuses, qui apprendraient à leurs enfants, avec la science humaine, la véritable science, celle de Dieu, et qui, aussi, par leurs prières, attireraient sur eux-mêmes les grâces du ciel et les rendraient meilleurs. En terminant, il remit entre les mains de Monseigneur les titres de la propriété. Sa Grandeur répondit par quelques

mots de remerciement; puis il félicita les catholiques de Moratuwa des sacrifices qu'ils s'étaient imposés pour mener à bonne fin cette belle œuvre, dont ils recueilleront assurément des fruits dès le temps présent, mais qui est surtout pleine d'espérances pour l'avenir. Monseigneur procéda ensuite à la bénédiction de la maison, de l'école et de ses dépendances, puis il y installa les religieuses. Les chrétiens, qui avaient envahi la propriété, se retirèrent peu à peu après le départ de Sa Grandeur, et alors les bonnes Sœurs se retrouvèrent seules avec elles-mêmes, et les sentiments de reconnaissance envers Dieu, dont leur cœur surabondait pour la belle manifestation dont elles venaient d'être l'objet.

MORT ET OBSÈQUES DU R. P. MICHEL-GEORGES MURPHY.

19 et 20 mars 1886.

C'est par nos joies et nos douleurs, a dit un philosophe, que nous comptons les heures, et cette pensée n'est, hélas ! que trop vraie ; nous venons d'en faire encore nous-mêmes la triste expérience. Le récit des fêtes dont avait été saluée l'arrivée de Mgr Bonjean faisait encore l'objet de toutes les conversations des chrétiens de Colombo, quand une nouvelle, répandue dans la ville avec une extrême rapidité, fit tout à coup succéder la tristesse à l'allégresse et la douleur à la joie. Un jeune missionnaire, dont la bonté et la charité avaient conquis l'amour de tous les chrétiens, venait de s'endormir dans le baiser du Seigneur. Né à Cork, en Irlande, le 3 septembre 1854, le R. P. Michel-Georges Murphy accompagna, en 1870, Mgr Bonjean à Ceylan, et fit ses études à Jaffna, dont Sa Grandeur était alors vicaire apostolique. D'une nature active et intrépide, il se livra au travail avec une telle ardeur que sa santé en fut bientôt altérée ; mais, loin de se modérer, il voulut surmonter toutes les difficultés et

n'estimait jamais avoir assez travaillé. Il ne s'arrêta qu'épuisé par une terrible maladie qui, en 1882, mit sa vie en danger pendant quelque temps et dont par la suite il ne se remit jamais complètement. En 1883, il accompagna Mgr Bonjean, nommé Vicaire apostolique de Colombo, et c'est dans cette ville que s'écoulèrent ses dernières années. C'est là que la mort vint frapper ce jeune missionnaire, épuisé avant l'âge par ses travaux. Depuis plusieurs années déjà, sa santé diminuant tous les jours, ne laissait plus aucun espoir à ses frères, et lui-même, modèle parfait de résignation dans la souffrance, ne redoutait qu'une chose, mourir avant le retour de Monseigneur, pour qui son cœur nourrissait un amour tout filial. Voir Sa Grandeur et mourir dans ses bras était son dernier vœu. Dieu l'écouta et même, voulant déjà récompenser ce fidèle serviteur, il entendit le désir qu'exprima un jour le cher malade, de mourir le jour de la fête de Saint-Joseph. Le 19 mars, en effet, le cher Père, qui, quelque temps auparavant, avait reçu le sacrement de l'extrême-onction et s'était préparé à la mort, fit appeler son confesseur vers les sept heures du soir. Celui-ci, aucun doute n'étant plus possible sur l'imminence d'un dénouement fatal et prochain, fit appeler Monseigneur et les Pères ; tout le monde se réunit en hâte dans la chambre du malade, et Sa Grandeur commença immédiatement les prières des agonisants. C'est pendant ce temps que notre frère s'éteignit ; il était si détaché des choses de ce monde et se reposait si uniquement en Dieu, que la mort n'eut aucun combat à livrer, et le faible lien qui retenait encore cette âme à son corps fut rompu si doucement, qu'il y avait déjà quelques instants que nous entourions un cadavre quand nous constatâmes que tout était fini. C'est ainsi que s'endormit dans le Seigneur le R. P. Murphy, entouré de ses frères et dans les bras de Monseigneur, qui, depuis

tant d'années, lui tenait lieu de père ; l'évêque, penché sur son visage, y cherchait encore un signe de vie, avec tout l'amour que peut avoir une tendre mère pour son fils. Immédiatement on revêtit le cher défunt des ornements sacerdotaux et on le transporta dans la chapelle de l'évêché, transformée en chapelle ardente ; puis on ouvrit les portes à la foule qui déjà remplissait la place de la cathédrale, et, pendant toute la nuit, il y eut des chrétiens occupés à prier, et même jusqu'à une heure assez avancée.

Le lendemain, de très bonne heure, la chapelle se trouva trop petite pour recevoir tous ceux qui avaient hâte de venir rendre leurs derniers devoirs au cher missionnaire, si universellement regretté. La direction du journal catholique, confiée par Monseigneur au R. P. MURPHY, imposait à ce dernier beaucoup de relations dans la ville de Colombo, où tous avaient une sympathie pleine de respect pour le cher Père, tous admirant avec quelle grâce il était accessible à tous et avec quel empressement il cherchait à rendre service. Aussi on ne pouvait voir sans être ému tous ces chrétiens priant religieusement auprès des dépouilles du bien-aimé Père, et ne s'éloignant qu'après avoir baisé respectueusement ses mains et le crucifix qu'elles tenaient. Plusieurs aussi lui faisaient toucher des objets de piété, comme médailles ou chapelets. Le lendemain matin, le corps, placé dans la bière, laissée ouverte, fut porté sur un catafalque dressé au milieu de la grande nef de la cathédrale, et Monseigneur, assisté d'une grande partie de son clergé, officia pontificalement à la messe de *Requiem*, que chantèrent les Frères du scolasticat et du noviciat. La cathédrale était remplie comme aux jours de grandes fêtes. Pendant tout le jour, il y eut autour du catafalque un grand nombre de personnes; on voulait voir en-

core une fois le cher Père, s'agenouiller auprès de lui et baiser ses mains qui si souvent avaient béni. Toutes ces marques de vénération dont les chrétiens entourèrent leur missionnaire, les larmes que versèrent tous ceux que des relations de piété ou d'affaires unissaient plus intimement au défunt, les prières ferventes qui montèrent de tous les cœurs vers le trône de Dieu, comme tribut de reconnaissance pour toutes les grâces reçues par le ministère du regretté missionnaire, furent autant de voix éloquentes, qui proclamèrent ses vertus plus hautement que ne l'aurait pu faire un panégyrique. Le soir, après le chant de l'office des Morts, Monseigneur fit solennellement l'absoute, et on se dirigea ensuite vers le cimetière, situé en dehors de la ville et assez éloigné de la cathédrale. C'est alors que la pieuse manifestation commencée la veille reçut son couronnement, manifestation d'autant plus significative et glorieuse pour celui qui en était l'objet, qu'elle était due uniquement à l'initiative des chrétiens, lesquels en firent tous les frais. Les membres d'une confrérie dont le Père était vice-président tinrent à honneur de porter la bière ; ils prirent les premiers ce précieux fardeau, pour le céder ensuite aux employés de la presse, qui, eux aussi, ne savaient comment manifester leur amour à leur regretté directeur ; puis enfin la bière fut déposée sur un char funèbre, lequel fut bientôt suivi de cent voitures au moins. Sur la longueur de plus d'un mille, la route conduisant au champ du repos était sillonnée par cet imposant cortège, car les voitures n'avançaient qu'à travers une véritable foule, qui voulait aussi accompagner le Père à sa dernière demeure ; les païens, attirés par la curiosité, étaient bientôt frappés d'étonnement et d'admiration à la vue de ce spectacle grandiose. A une certaine distance du cimetière, les chrétiens prirent la bière sur leurs épaules, tout

le monde descendit de voiture, une longue procession fut instantanément organisée et on s'avança ainsi, en chantant les prières des Morts, vers une petite chapelle construite dans le cimetière. Le corps fut descendu dans un caveau en présence d'une affluence de peuple considérable. C'est là que repose la dépouille mortelle de celui dont la vie édifiante laissera parmi ses frères un souvenir de régularité dans la vie religieuse, d'obéissance et de détachement, et aussi parmi les chrétiens de Colombo, pour qui fut dépensée si rapidement cette existence d'apôtre.

UN CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-GRÉGOIRE A COLOMBO.

Toujours empressé à reconnaître le mérite et le dévouement de ceux qui le servent, et en sa personne servent notre sainte religion, M[gr] Bonjean voulut profiter de sa présence à Rome pour obtenir du Saint-Père une faveur insigne pour un chrétien d'élite de son vicariat. Il exposa donc à Sa Sainteté les titres de ce fidèle serviteur à la reconnaissance de l'Église de Colombo et lui demanda de vouloir bien récompenser les services qu'il rend, services d'autant plus nombreux et plus grands que, par sa position même, M. Vanhangonberg, membre du conseil législatif et avocat distingué, jouit d'une grande influence, toujours mise avec empressement à la disposition des missionnaires. Le Souverain Pontife reçut favorablement la demande de Sa Grandeur, et voulant montrer combien lui était agréable la conduite noble et généreuse du chrétien recommandé, dans un pays encore livré, pour la plus grande partie, aux ravages de l'hérésie et aux ténèbres du paganisme, il fit remettre à Monseigneur un bref conférant à l'honorable M. Vanhangonberg la haute dignité de chevalier de Saint-Grégoire le Grand. C'est le 28 mars dernier que Monseigneur voulut remettre à celui que l'on peut

considérer comme la tête du parti catholique de Colombo les insignes de la nouvelle dignité dont l'honorait le Saint-Père ; et, pour donner à cette cérémonie, la première de ce genre à Colombo, toute la solennité possible, Sa Grandeur y convoqua Mgr PAGNANI, vicaire apostolique de Kandy. On choisit, pour la cérémonie, l'église de Saint-Philippe de Néri, qui avait été témoin des principaux actes religieux de la vie du chevalier élu, l'église, comme il le déclara lui-même dans son discours, dans laquelle il avait appris les premières notions de la religion et dans laquelle aussi il avait enseigné plus tard, étant devenu lui-même catéchiste. Saint-Philippe de Néri, situé dans un des principaux quartiers de la ville, est une belle et grande église ; pour la circonstance elle se trouva cependant trop petite pour contenir la foule accourue de tous côtés. Une partie considérable était occupée par les amis de M. Vanhangonberg, parmi lesquels on remarquait les membres du barreau. Tous ses amis, en effet, catholiques ou non, s'étaient réunis pour témoigner par leur présence de leur profonde sympathie : les uns, ceux dont les opinions religieuses diffèrent des siennes, venaient honorer en lui l'homme aux relations sociales faciles et agréables ; les autres, comme catholiques, étaient fiers de la distinction que le chef suprême de l'Eglise venait d'accorder à celui qui toujours marche à leur tête, et ces sentiments, ils les lui exprimèrent dans une adresse. Dimanche soir donc, à quatre heures cinquante, Leurs Grandeurs Nos Seigneurs BONJEAN et PAGNANI, accompagnés de la plus grande partie du clergé de la ville, firent leur entrée solennelle dans l'église par la porte principale et s'avancèrent jusqu'au pied de l'autel, où M. Vanhangonberg vint lui-même prendre place dans un fauteuil, pendant que le chœur chantait l'antienne : *Ecce sacerdos.* Le R. P. BOISSEAU, vicaire général, lut ensuite le bref

de Léon XIII qui conférait la dignité de chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand à M. Vanhangonberg ; puis Mgr Bonjean prit la parole : « Après une administration si courte de ce vicariat, dit Sa Grandeur, j'ai éprouvé un sentiment de véritable fierté à présenter au Saint-Père un membre de mon troupeau comme véritablement digne de cette distinction, et ma joie a été à son comble, quand Sa Sainteté, comme premier Pasteur de l'Église, voulant se charger d'acquitter Elle-même la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous, cher monsieur, pour tous les services que vous avez rendus au vicariat de Colombo, me confia le soin de vous conférer, en son nom, la haute dignité de chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand et d'attacher sur votre poitrine, où elle brillera encore longtemps, je le demande à Dieu, la croix qui est le premier insigne de cette dignité nouvelle. »

Sa Grandeur remercia ensuite Mgr Pagnani d'avoir accédé gracieusement à l'invitation qu'il lui avait faite, et d'être venu rehausser la cérémonie de sa présence, et donner en même temps à celui qui en était le héros une preuve de plus de sa haute sympathie. Mgr Bonjean bénit les insignes du nouveau chevalier et les lui présenta avec toutes les formalités prescrites. M. Vanhangonberg, debout devant la sainte Table, adressa à Sa Grandeur quelques mots de remerciement pour la faveur vraiment extraordinaire dont il était l'objet, faveur d'autant plus inattendue, dit-il, que, dans tous ses actes, il n'avait jamais cherché autre chose que la justice et attendu d'autre récompense que celle promise par Dieu à ses fidèles serviteurs. Il remercia aussi Mgr Pagnani d'avoir bien voulu, par sa présence, sanctionner en quelque sorte la récompense accordée à un ancien membre de son troupeau; il remercia enfin le clergé présent et la nombreuse assistance qui remplissait l'église, ajoutant qu'il se

sentait vivement ému de la preuve de sympathie universelle dont il était en ce moment l'objet. Puis, s'adressant de nouveau à Mgr Bonjean, il lui demanda de vouloir bien être auprès du Saint-Père l'interprète de ses sentiments de profonde gratitude pour la faveur qu'il tenait de lui, et le pria aussi de demander pour lui la bénédiction de Sa Sainteté, afin que le nouveau chevalier soit toujours digne de son titre d'honneur et qu'il ne lui arrive jamais de forfaire à la devise de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand : *Pro Deo et Principe,* pour Dieu et le Prince.

G. Griaux, novice, o. m. i.

(*La suite au prochain numéro.*)

SALVETE, FLORES MARTYRUM.

2 *avril* 1886. Il y a aujourd'hui un an, au sortir de la Cène commémorative de celle du Sauveur, deux jeunes apôtres tombaient foudroyés dans les solitudes du *North West Territory.* L'un : Jean-Adélard Fafard, enfant d'une patrie toute française par les affections, le Canada, atteignait à peine sa trente-cinquième année ; l'autre : Félix-Marie Marchand, enfant de la catholique Bretagne, était encore au printemps de ses années et de son récent sacerdoce.

La balle des Cris qui les frappa ne devait en faire que des victimes, mais leur courage en a fait des héros, et leur charité en a fait des martyrs :

Salvete, flores martyrum.

Ils sont morts en protégeant leur troupeau contre les tentatives audacieuses des sectaires et en portant secours aux blessés, dans l'exercice du zèle et du dévouement apostolique.

L'éloquence des maîtres a raconté leur vie ; la parole émue de leurs frères en religion a redit leurs mérites, et les populations, par les mains des petits enfants, ont porté en triomphe les palmes du martyre autour du catafalque dressé à leur mémoire.

La bonne sauvagesse, comme Véronique offrant le linge blanc au Sauveur couvert de sueur, a lavé leur visage méconnaissable, et remplacé les mères absentes.

La Congrégation, leur mère, elle aussi, a pleuré sur leur tombe, et la pourpre des martyrs est devenue pour elle une parure dont les plis ont reçu sa douleur et sa gloire :

Salvete, flores martyrum.

Ce premier anniversaire ne pouvait passer inaperçu. Au Canada ont eu lieu des démonstrations dont *l'Etendard* du 4 avril 1886 nous apporte l'écho suivant :

SERVICE ANNIVERSAIRE DU R. P. FAFARD, O. M. I.

GRANDE DÉMONSTRATION A SAINT-CUTHBERT.

(Détails complets.)

Une des plus belles cérémonies qui se soient encore vues, a eu lieu, hier matin, à Saint-Cuthbert.

On célébrait le service anniversaire du R. P. FAFARD, qui avec le R. P. MARCHAND du même ordre des Oblats de Marie-Immaculée, a fécondé de son sang le sol des vastes missions du Nord-Ouest.

Saint-Cuthbert avait dans cette circonstance revêtu un air de fête, car bien que la mort soit triste et douloureuse par elle-même, quand elle se présente sous les traits d'un martyr du Christ, mort dans l'accomplissement de ses augustes devoirs, elle n'éveille au fond du cœur qu'un sentiment de joie.

Nos lecteurs savent déjà que le R. P. FAFARD était l'enfant de cette paroisse. Aussi ceux parmi lesquels il a passé son enfance, ceux qui ont été à même de constater les hautes qualités de cœur et d'esprit qui le distinguaient, et la foi vivace qui lui a fait affronter la mort pour servir son Dieu, ont fait

dignement les choses, et celui qui du haut du ciel jouit de la palme du martyre a dû verser un torrent de bénédictions sur sa paroisse natale.

Le service a été chanté à dix heures dans l'église du village. Un magnifique catafalque avait été élevé dans la nef, et l'intérieur du temple était superbement pavoisé de noir. De nombreuses tentures de deuil avaient été achetées exprès pour la circonstance.

Dans le chœur on remarquait : LL.GG. Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface ; Mgr Fabre, évêque de Montréal ; Mgr Laflèche, évêque de Trois-Rivières, et Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert.

Outre ces augustes membres de l'épiscopat canadien, nous remarquions : MM. l'abbé Brien, curé de Saint-Cuthbert ; les RR. PP. Antoine et Provost, o. m. i.; les RR. PP. Turgeon et Hudon, S. J., MM. les abbés Tranchemontagne, prêtres de Saint-Sulpice ; Leclerc, de Montréal ; Champeau, curé de Berthier ; Dozois, curé de la Pointe-aux-Trembles ; Plinguet, curé de l'île Dupas ; Moreau, curé de Saint-Barthélemi ; Geoffroy, curé de Saint-Norbert ; Désilet, de Trois-Rivières ; Bruchesi, de Montréal ; Guimond, vicaire de l'île Dupas ; Laferrière ; Casaubon, de Saint-Barthélemi ; Casaubon, de l'Assomption ; Ecrement, de l'Assomption ; Berard ; Baril, de Varennes ; Couture, curé de Saint-Vincent de Paul ; Gaudet, de l'Assomption ; Brien, chapelain du couvent de la Miséricorde à Montréal ; Lacasse, et un grand nombre d'autres dont nous n'avons pu nous procurer les noms.

S. G. Mgr de Montréal, assisté de MM. Baril et Berard, comme diacre et sous-diacre d'office, et de MM. Gaudet et Couture, comme diacre et sous-diacre d'honneur, a chanté le service.

Le chœur, sous la direction de M. le Vicaire, a exécuté à la perfection une messe harmonisée.

Pas n'est besoin de dire que l'église était remplie de fidèles accourus de toutes les paroisses environnantes. Dans la nef on remarquait au premier rang la famille du R. P. Fafard, qui se composait de M. et Mme Fafard, père et mère, et du docteur Fafard, de Montréal, frère du martyr.

Sœur Marie Edwidge, supérieure de l'orphelinat et du Jardin de l'Enfance, et sœur Marie Ephrem, du couvent de la Providence, étaient aussi présentes.

Après le service, qui se termina fort tard, S. G. Mgr Taché fit une allocution qui fit verser bien des pleurs.

Il avait pris pour texte : *Sicut misit me Pater, ego mitto vos* : de même que mon Père m'a envoyé, je vous envoie.

Monseigneur a établi le point de ressemblance qui existe entre la vocation de Notre-Seigneur Jésus-Christ et celle du missionnaire, et a développé cette magnifique idée. Il a dit aux mères de famille de ne pas s'opposer à la vocation des missionnaires. Sa Grandeur a été très émue et a fait partager son émotion à toute l'assistance.

Après le service, on dressa un acte de la cérémonie, lequel fut signé par les évêques présents, les prêtres, plusieurs laïques, et qui fut confié aux archives de la paroisse.

Nous devons mentionner spécialement ce fait, que le R. P. Provost, o. m. i., avait apporté et déposé sur le catafalque la croix du Père Fafard, encore teinte de son sang.

Pas n'est besoin de dire qu'elle a été un objet de vénération.

La quête faite par les RR. PP. Provost et Joly a été abondante.

Une magnifique adresse avait été préparée pour la circonstance par le docteur Fafard, frère du vénéré martyr. Le défaut d'espace nous force à en remettre la publication à lundi matin.

Dans l'après-midi il y eut réception des évêques au couvent, à deux heures. Les élèves des Sœurs de Sainte-Anne ont lu une adresse que nous regrettons de ne pouvoir reproduire. C'est un petit chef d'œuvre du genre.

S. G. Mgr Taché a pris la parole de nouveau. Il a parlé du bonheur pour les enfants de recevoir leur instruction au couvent et a montré dans l'avenir l'heureux résultat de cette éducation. Il cite un fait bien touchant et rapporte que sa mère lui répétait souvent une parole qu'elle avait entendue au couvent. Il s'est guidé dans sa vie d'après cette parole de sa

mère qui ne se doutait pas que ces quelques mots serviraient à tracer la conduite d'un prince de l'Eglise.

Après cette réception, il y eut Salut solennel à l'église, où S. G. Mgr GRANDIN a adressé la parole à l'assistance. Il avait pris pour texte : *Si scires donum Dei.* C'est Mgr l'évêque de Trois-Rivières qui a chanté le Salut.

Le dîner a été donné au presbytère, et près des évêques avaient pris place M. et Mme Fafard.

A cinq heures de l'après-midi, chacun s'embarqua dans les voitures qui avaient été mises à la disposition des visiteurs par les paroissiens, sur l'invitation du curé.

Saint-Cuthbert gardera longtemps la mémoire de cette auguste cérémonie qui avait pour but de glorifier un de ses enfants.

REVUE

Plusieurs comptes rendus de diverses œuvres nous ont été communiqués, la plupart trop tard pour prendre place dans la série d'articles consacrés aux missions en France. Nous réunissons ici les principaux ; ils donneront à cette revue un caractère d'intérêt particulier ; ce sont des épis ramassés çà et là et formant une gerbe précieuse. Des documents des missions étrangères, arrivés également trop tard, seront conservés par nous avec soin, et tout sera publié en temps et à heure convenables.

MISSION DE LA PAROISSE SAINT-LAZARE A MARSEILLE.

LETTRE DE M. L'ABBÉ CHAZAL AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

DIOCÈSE DE MARSEILLE

—

PAROISSE
LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ
(LA PALUD.)

Marseille, le 28 avril 1886.

Cantemus Domino : gloriose enim magnificatus est.

« MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

« Voici que la grande mission donnée par vos pieux et zélés religieux dans la paroisse de Saint-Lazare s'est terminée glorieusement.

« Je me fais un devoir et un plaisir de vous raconter succinctement les grandes et belles choses qui ont marqué ces jours de bénédiction dans le cœur de mes anciens et toujours aimés paroissiens.

« Et tout d'abord laissez-moi vous exprimer mon admiration en même temps que ma profonde reconnaissance pour le R. P. Augier, supérieur de la mission, et les RR. PP. Nicolas, Mauran et Audric, ses coopérateurs.

« Ils se sont dépensés avec un dévouement extraordinaire : prédications, catéchismes, visites aux paroissiens, exhortations aux pauvres, confessions, conférences aux ouvriers, fêtes splendides, cérémonies imposantes, chants pleins d'entrain et de saint enthousiasme, tels sont les principaux moyens employés par les missionnaires pour soulever et ramener vers Dieu la paroisse de Saint-Lazare, la plus populeuse de Marseille, mais aussi la plus laborieuse, parce qu'elle est composée presque tout entière de familles d'ouvriers et de pauvres mendiants (en tout, 27 000 âmes).

« Ces moyens ont réussi merveilleusement, et un grand mouvement de foi s'est produit dans cette paroisse, pendant que ces quatre ouvriers infatigables semaient en elle, en l'arrosant de leurs sueurs, la lumière de la foi.

« Mais venons au détail et suivons nos fervents missionnaires depuis le commencement jusqu'à la fin de leurs travaux.

« La mission s'est ouverte le troisième dimanche de Carême, à trois heures de l'après-midi. Malgré l'interdit porté contre les processions et les craintes de quelques-uns, j'ai voulu introniser moi-même les missionnaires dans l'église de Saint-Lazare avec solennité. Je me suis rendu tout d'abord à l'église, où une grande foule était déjà réunie. J'ai annoncé que j'allais chercher les missionnaires processionnellement et que j'invitais tous les assistants à me suivre. On m'a suivi. Nous sommes allés chercher nos bons missionnaires dans une chapelle située vers le quartier de la Major. Aussitôt j'ai pris dans mes mains la croix processionnelle et je me suis mis en mar-

che, les Pères rangés derrière moi ; et ensemble nous récitions le *Miserere*. La foule nous suivait, profondément émue ; nous avons traversé ainsi plusieurs des grandes rues de la paroisse, et tout le monde se découvrait sur notre passage ; les femmes s'agenouillaient et pleuraient.

« Entrés dans l'église, j'ai dit à la foule que je lui présentais les missionnaires, fils de Mgr DE MAZENOD. Le Père avait bâti l'église de Saint-Lazare, les Fils venaient réédifier le sanctuaire des âmes.

« Le P. AUGIER a fait ensuite le sermon d'ouverture, après les chants et cérémonies accomplis en présence du Très Saint Sacrement, en usage dans les missions. Dès ce premier discours, un saint enthousiasme s'est emparé de la foule, et j'ai compris que la cause était déjà gagnée.

« Durant cette première semaine, les exercices faits le matin à cinq heures et demie, et ceux du soir à huit heures, ont été suivis par un concours immense de peuple.

« Les chants du P. NICOLAS, si bien exécutés par la foule, les conférences dialoguées faites entre les PP. AUGIER et AUDRIC ; les sermons pleins de doctrine et de feu, adressés au peuple par le P. MAURAN, charmaient l'auditoire, et tous accouraient pour entendre la divine parole.

« Des paroisses voisines on venait aussi à la mission, et les prédicateurs de ces églises se trouvaient dans le vide. La même semaine a été consacrée à l'enfance. Les exercices, pour ces jeunes paroissiens, se faisaient au milieu du jour. Le jour de la clôture de la retraite donnée à cette portion intéressante du troupeau, plus de *deux mille* croix ont été distribuées par les missionnaires aux assistants.

« Le dimanche a été consacré à la fête expiatoire célébrée en présence du Très Saint Sacrement. Le secrétaire général de Mgr l'Evêque présidait l'office du soir. L'église

était toute remplie par la foule immense, accourue pour voir cette splendide cérémonie. En présence du Très Saint Sacrement, exposé sur un autel splendide, le R. P. Augier a fait l'acte de réparation avec un accent de piété qui a fait couler bien des larmes.

« Les exercices de la deuxième semaine ont été suivis par le peuple avec un empressement plus grand encore que la première semaine.

« Pendant cette deuxième semaine, les pauvres ont été évangélisés ; des exercices spéciaux pour les mendiants de Saint-Lazare étaient faits dans la matinée, et les déshérités de la fortune venaient, nombreux, se nourrir du pain de la divine parole.

« Le troisième dimanche était la fête de la Sainte Vierge, célébrée par toutes les jeunes filles de la paroisse. J'ai été invité à présider l'office solennel de l'après-midi. Après les Vêpres, le beau sermon du P. Augier et la procession en l'honneur de la Mère de Dieu, le P. Audric, avec sa voix retentissante et son cœur tout plein du feu des apôtres, a consacré à la Sainte Vierge les enfants, les jeunes filles, les jeunes gens, les pères et les mères de famille, les vieillards, les pécheurs, les prêtres, les missionnaires. Les âmes du Purgatoire ont eu leur part en ces supplications.

« Ces allocutions, mêlées aux actes de consécration, et aux chants si beaux que faisait exécuter par un chœur nombreux d'enfants le P. Nicolas, remuaient saintement les âmes et les portaient à la componction. J'ai vu bien des assistants pleurer beaucoup.

« Pendant la troisième semaine, les exercices du soir et du matin ont continué au milieu du même concours et du même entrain.

« C'est surtout en cette semaine que les Pères ont vu les opérations de la grâce dans les âmes. Un très grand

nombre de femmes, de jeunes filles, qui depuis longtemps avaient quitté toute pratique religieuse, revenaient à Dieu, confessant leurs péchés et se préparant à la communion générale des femmes, qui s'est faite le dimanche des Rameaux.

« En ce jour-là, a eu lieu la belle et imposante cérémonie de la proclamation de la Loi. C'est à quatre heures que la fête a commencé. Depuis deux heures l'église était bondée partout. C'est M. le vicaire général OLIVE qui a présidé cette fête magnifique. Un très grand nombre de prêtres assistaient l'archidiacre qui proclamait les préceptes de la Loi. Le P. AUGIER faisait de chaque commandement un commentaire plein de salutaires instructions. A six heures du soir, la bénédiction du Très Saint Sacrement clôturait cette journée, la plus belle, après celle de Pâques, de toute la mission.

« Des Rameaux à Pâques, une retraite spéciale pour les hommes a été donnée dans la paroisse. C'est ici le miracle de la mission. Malgré l'impiété que la classe ouvrière professe en nos jours malheureux, l'église de Saint-Lazare, l'une des plus vastes de notre cité, s'est trouvée remplie, tous les jours, d'hommes faits et de jeunes gens. Je me suis trouvé à l'un des exercices de cette retraite et j'ai vu un spectacle nouveau pour moi à Saint-Lazare : l'église remplie, de l'autel à la porte, par l'immense auditoire.

« Ce succès est dû en partie à des conférences données par le R. P. AUGIER aux hommes seuls dans une salle du quartier d'Arenc, destinée ordinairement aux réunions faites par les électeurs des radicaux les plus avancés.

« Les conférences ont attiré beaucoup de monde et ont merveilleusement préparé la retraite pascale.

« Le R. P. AUDRIC a prêché une retraite spéciale aux Corses et aux Italiens, avec un grand succès.

« Le Vendredi Saint, quatre Passions ont été prêchées dans l'église au milieu d'un concours étonnant de peuple.

« Pendant cette semaine destinée aux prédications faites aux hommes, de très nombreuses conversions se sont opérées dans cette partie du troupeau, et, le jour de Pâques, Mgr Robert, évêque de Marseille, donnait la communion à un nombre d'hommes très considérable.

« Après la cérémonie, Monseigneur a félicité chaleureusement les enfants de Mgr de Mazenod, qui ont fait un si grand bien dans la paroisse de Saint-Lazare, durant la mission.

« La clôture des exercices a eu lieu le lundi soir, au milieu d'une foule innombrable. Les missionnaires eux-mêmes ont porté triomphalement la croix dans l'église, pendant que le peuple les acclamait.

« Le mardi matin, une grande partie des paroissiens de Saint-Lazare étaient à Notre-Dame de la Garde, recevant la dernière bénédiction des Pères et leur dernier souvenir.

« Que tous mes anciens paroissiens que j'ai quittés, hélas ! un mois trop tôt, conservent en leur cœur toutes les saintes paroles que les zélés missionnaires leur ont fait entendre pour le salut de leurs âmes. Je me mets encore un moment à leur tête et je chante avec ce peuple immense et du fond du cœur :

« Vive Marie Immaculée !

« Vive Mgr de Mazenod !

« Vive le R. P. Fabre !

« Vivent les RR. PP. Augier, Nicolas, Mauran et Audric !

« Vivent les paroissiens de Saint-Lazare ! Amen.

« Je vous embrasse de tout cœur pour vous remercier. »

Chazal,

curé de la Très-Sainte-Trinité. ancien curé de Saint-Lazare.

CARÊME D'ANGERS.

LETTRE DU R. P. ROUX AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Angers, le 12 mai 1886.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE GÉNÉRAL,

Je crois qu'il vous sera agréable de connaître l'article que la *Semaine religieuse* d'Angers, rédigée par l'Évêché, a publié après le premier sermon du R. P. REY à la cathédrale d'Angers. Surtout, mon Très Révérend Père, vous lirez avec bonheur l'éloge si bien mérité et si cordialement donné à notre cher Provincial par le grand Évêque d'Angers, le jour de Pâques, devant un auditoire de près de quatre mille personnes.

N'ayant en ma possession qu'un seul exemplaire, que je désire garder dans nos archives, je transcrirai scrupuleusement ce qui a été écrit.

STATION DE CARÊME A LA CATHÉDRALE.

« Dimanche dernier, le R. P. REY, provincial des Oblats de Marie, a commencé ses prédications à la cathédrale. En prenant possession de cette chaire, qu'il avait occupée, il y a vingt-trois ans, pendant les exercices d'un Mois de Marie, l'éminent religieux n'a pu se défendre d'une émotion qui s'est rapidement communiquée à l'auditoire.

« S'il ne voyait plus, au banc d'œuvre, la vénérable physionomie de Mgr Angebault, il y retrouvait encore bon nombre de ses collaborateurs. Du reste, à ce Pasteur aimé avait succédé un Pontife non moins cher, un évêque dont les travaux sont un honneur et une gloire non seulement pour le diocèse, mais pour le monde catholique tout entier.

« C'est ainsi que, toujours vivant dans ses apôtres et

leurs successeurs, le Christ ne meurt pas. Il était hier, il est aujourd'hui, il sera demain et dans tous les siècles. Et il demeure dans le monde pour y restaurer toutes choses. En dehors de lui, aucun édifice social, aucune âme humaine ne saurait tenir debout. C'est au développement de cette pensée que le P. Rey a le dessein de consacrer sa prédication parmi nous. Il a aussitôt montré l'action de Notre-Seigneur visible et palpable dans l'Église, école de tout droit, de tout devoir et de toute charité.

« Nous n'entreprendrons pas de résumer ici cete première conférence, aimant mieux engager ceux qui n'ont pas entendu le P. Rey à venir profiter de sa parole. Elle est de nature à les convaincre et à les toucher. L'éloquence du zélé religieux réside surtout dans sa propre émotion, lorsqu'il parle de Notre-Seigneur et de l'Évangile.

« N'attendez pas de lui de froides analyses ni de stériles considérations philosophiques ; il a pris soin, lui-même, de déclarer qu'il ne se perdrait pas dans les spéculations de la métaphysique. Il va droit au but. Dès qu'une vérité a frappé son esprit, *elle traverse son cœur*, pour en sortir chaude et vibrante, toute pratique. »

PAQUES.

Mgr Freppel au R. P. Rey, prédicateur de la station du Carême.

« Entre les vêpres et le Salut, le R. P. Rey a clôturé avec éloquence, c'est-à-dire avec cœur, par un sermon sur la résurrection, ses prédications du Carême. A la fin de ce discours, Monseigneur a remercié l'éminent religieux, en lui témoignant, au nom du clergé et des fidèles de l'église cathédrale, toute la reconnaissance qu'il éprouvait pour une station prêchée avec tant de fruit et d'éclat. La parole du R. P. Rey, cette parole d'apôtre, si ferme

et si élevée, a ranimé dans toutes les âmes les sentiments de la foi et de la piété chrétiennes.

« L'éminent religieux n'en est pas, du reste, au début de ses travaux et de ses succès. Son zèle, il l'a montré à Tours, en travaillant si efficacement à propager le culte de saint Martin, le grand thaumaturge des Gaules. Plus tard, le Révérend Père a su attacher son nom à ce monument de foi et de réparation chrétienne qui s'élève à la gloire du Sacré Cœur de Jésus, sur les hauteurs de Montmartre. Chez nous, ses prédications ne seront pas oubliées. Au nombreux auditoire qui, depuis l'ouverture de la sainte quarantaine, se pressait autour de sa chaire, il a pu juger combien l'on goûtait un enseignement puisé aux meilleures sources de la doctrine. Dieu veuille bénir les efforts du digne religieux, en accordant le don de la persévérance à tous ceux qui ont suivi ses instructions avec tant d'assiduité!

« Oui, il faut espérer que ces graves leçons de la foi laisseront en nous une impression durable. Nous les emporterons avec nous, tout le long de l'année, comme une *lumière* et une *force*. Plus les temps sont mauvais, plus l'impiété redouble d'efforts contre la religion, ses dogmes, ses institutions, plus les enfants de la sainte Eglise doivent manifester leur attachement à la foi catholique, à ses doctrines et à ses préceptes...

« Puissent ces grands souvenirs de la foi, en relevant nos âmes, devenir pour nous une source d'espérance et de consolation !

« Ainsi soit-il ! »

Jamais, mon Très Révérend et bien-aimé Père, les années précédentes, Mgr Freppel n'avait été si cordial et si explicite dans les paroles de remerciements qu'il adressait au prédicateur de la cathédrale ; elles étaient plus ou

moins vagues. Ici, le grand évêque d'Angers donne au R. P. Rey des éloges précis et pleins de cœur. En rendant justice au zèle apostolique, aux travaux merveilleux et à la doctrine saine de notre Provincial, l'évêque honore aussi notre chère maison d'Angers et surtout la Congrégation tout entière.

A vous, mon Très Révérend Père, mille actions de grâces d'avoir consenti à la demande de l'évêque d'Angers, en accordant, pour ce rude travail, le P. Rey, dont la santé nous avait donné des craintes sérieuses.

Veuillez nous bénir tous, Très Révérend et bien-aimé Père, et surtout votre très humble et très obéissant fils en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

M. Roux, o. m. i.

MISSION DE LA PAROISSE DE NOTRE-DAME LA DAURADE, A TOULOUSE *(Avent 1885).*

LETTRE DU R. P. BOËFFARD AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Aix, le samedi saint, 24 avril 1886.

Mon révérend et bien cher Père,

J'estime, comme vous, que la mission de la Daurade mérite d'être mentionnée dans les Annales de la Congrégation ; mais le temps me manque absolument pour vous envoyer un récit correct.

Pourrez-vous vous contenter des alinéas suivants ?

1° Pendant l'Avent de 1885, les quatre plus importantes paroisses de Toulouse ont été évangélisées : la cathédrale, par les RR. PP. Jésuites; Saint-Sernin, par les RR. PP. Rédemptoristes ; Saint-Cyprien, par les RR. PP. Capucins ; la basilique de la Daurade ; par les Oblats.

2° Le P. BOURG, par ses succès antérieurs durant un carême à Saint-Jérôme, était naturellement désigné comme missionnaire de la Daurade. Il a été la cheville ouvrière ou, pour mieux dire, la clef de voûte de l'œuvre. Sermons bien préparés et bien débités. Voix magnifique. Quinze cents personnes chantaient sous sa direction.

3° Le P. ISNARD, jeune encore dans l'apostolat, mais ayant déjà fait ses preuves, était prêt pour ce travail important. C'est un vrai missionnaire, et l'accueil qui lui a été fait par les prêtres et les fidèles de la Daurade l'a prouvé.

4° Le P. BOËFFARD fut adjoint à ces deux excellents ouvriers, comme directeur de la mission. De ce dernier je ne vous dis rien.

5° La Daurade est une paroisse ingrate et difficile. Le vénérable cardinal DESPRÈZ, archevêque de Toulouse, disait aux missionnaires, en les bénissant le jour de l'ouverture de la mission, ces paroles textuelles : « Mes bons Pères, ne vous faites pas illusion, la paroisse de la Daurade ne vous donnera probablement pas beaucoup de consolations ; mais travaillez quand même ; son curé est digne que le succès couronne vos efforts. » — En effet, le curé est un vrai *charme* à tous les points de vue. — Tous les renseignements recueillis par nous, au début, confirmaient ces paroles du Cardinal. Ce n'était pas encourageant.

6° Paroisse riche, habitée par la bourgeoisie de Toulouse. Deux catégories d'auditeurs : les serviteurs, le matin ; auditoire superbe et pieusement attentif ; le soir, les maîtres. Au bout de quelques jours, la basilique était pleine. Et cela dura ainsi pendant quatre semaines. Le mot *stupéfaction* était sur toutes les lèvres, car la Daurade n'était pas habituée à de pareils spectacles.

7° Toutes les cérémonies ont été faites selon la méthode apostolique des Oblats de Marie Immaculée. Fête des enfants ; mille enfants en procession et quatre cents bonnes ou nourrices en portant d'autres. — Consécration à la Sainte Vierge ; présence de Son Eminence ; offrande de fleurs ; illumination incomparable de Notre-Dame *la Noire*, patronne de la paroisse : *Nigra sum, sed formosa*, selon sa devise. Érection d'un Chemin de croix. Le prédicateur parle quatorze fois; la basilique est trop étroite. Cérémonie des Morts. Amende honorable au Saint Sacrement. Foule à chaque fois et joyeux étonnement de tous.

Noël : quatre mille communions. Retraite des hommes. Le curé disait avant l'ouverture : « Aurons-nous des hommes ? » Résultat de la retraite : six cents communions d'hommes.

Tout mon respect, mon Révérend Père.

L. BOËFFARD, O. M. I.

P. S. En ce moment, on demande, dans deux belles paroisses de Toulouse, les missionnaires de la Daurade.

— Si, maintenant, des villes nous revenons à la campagne, nous devons signaler une mission donnée dans une importante paroisse, non loin de Rennes, par le R. P. MARAIS, supérieur de Saint-Andelain, assisté des RR. PP. BELNER et JUNGBLUTH. C'est un bonheur pour des missionnaires de travailler encore dans cette Bretagne, dont plusieurs paroisses furent évangélisées autrefois par les nôtres.

Voici le récit sommaire de la mission de Noyal, que nous trouvons dans la *Semaine religieuse* de Rennes du 27 février 1886.

LA MISSION DE NOYAL-SUR-VILAINE.

On dit que la foi diminue, que les croyances et les pratiques religieuses disparaissent et que leur temps est passé, même dans notre bonne vieille Bretagne. On le dit, et ceux qui s'en vont, le répétant, ne s'aperçoivent pas qu'au lieu de la vérité, ce sont trop souvent leurs désirs impies et leurs espérances intéressées qu'ils expriment. Bon gré, mal gré, ils reconnaîtront que le vieil arbre planté, il y a quinze siècles, par les apôtres de l'Armorique, a encore, dans notre sol breton, de nombreuses et fortes racines, et qu'il peut toujours défier le souffle des tourmentes et les efforts des ennemis de Dieu.

Depuis longtemps, les Missions se promènent, pour ainsi dire, dans notre beau diocèse, et partout où elles passent, elles laissent des traces sensibles d'esprit chrétien et de foi catholique. Chaque paroisse les voit, à des intervalles plus ou moins rapprochés. Dernièrement c'était le tour de Noyal-sur-Vilaine. Disons tout de suite, pour l'honneur de la vérité, que le résultat a été splendide et le succès complet. Pendant les quinze jours qu'ont duré les exercices, on a vu des masses compactes tantôt d'hommes, tantôt de femmes, tantôt de la population tout entière, accourant de tous les points, et remplissant l'église, devenue trop étroite pour contenir la foule, tous écoutant, dans l'attitude du recueillement et de la piété, les enseignements de la parole sainte, qui, matin et soir, tombaient du haut de la chaire chrétienne. On a vu des âmes oublieuses ou indifférentes, rentrer en grand nombre par la porte de la pénitence au service de Dieu, dont elles vivaient éloignées depuis trop longtemps ; on a vu de ces émouvantes cérémonies, où la pompe extérieure n'est dépassée que par la piété intérieure et la puissance de l'édification.

A cela rien d'étonnant. Dans une mission, l'homme tout entier est saisi ; son esprit est dompté, transformé par des enseignements, rajeuni par des prédications débordant d'une sève tout apostolique ; son cœur est remué, ébranlé par les sentiments de l'honneur, de l'émulation, du devoir ;

par tout ce qu'il y a de plus noble enfin. Ses yeux sont ravis par les décorations prodiguées avec luxe dans la maison de Dieu; ses oreilles sont charmées par les chants tantôt doux et gracieux sortis des lèvres pures des enfants, tantôt fermes et vibrants qui s'exhalent des poitrines robustes des habitants de nos campagnes. De tous ces éléments se forme comme une délicieuse atmosphère de piété où il est impossible d'entrer sans se sentir plus fort, plus pur, plus à l'aise et plus franchement heureux. Un côté non moins attachant dans une mission paroissiale, c'est cette succession, cette alternative ravissante de cérémonies et de fêtes où chaque portion du troupeau a son jour réservé. Voici venir la troupe innocente et joyeuse des tout petits enfants, portés sur le bras de leurs mères ou conduits par la main, qui se présentent pour recevoir leur bénédiction spéciale et les faveurs divines destinées à leur âge. Plus tard, les frères et les sœurs aînés arrivent à leur tour, et, pour eux, la mission fait revivre le beau jour de la première communion. A leur jour et à l'heure marquée arrivent les pères et les mères de famille, les jeunes gens et les jeunes filles, pour recueillir les enseignements chrétiens qui conviennent aux devoirs de chacun et à leur condition. Il n'est pas jusqu'aux morts qui ne reçoivent leur part dans cette source inépuisable des faveurs que la mission a fait jaillir, et ne trouvent, dans la vertu d'une ardente et unanime supplication, un immense soulagement à leurs peines ou l'heureux avancement de leur délivrance.

Une des cérémonies les plus émouvantes a été celle de la consécration à la sainte Vierge. Son image bénie était là, placée sur un trône resplendissant de mille lumières. C'est la reine des apôtres, qui, du fond du sanctuaire, semble veiller partout en même temps. Forte comme la citadelle de David, puissante comme une armée rangée en bataille, elle commande du regard et bénit les efforts des missionnaires, devenus ses lieutenants. La foule est agenouillée et suppliante; une troupe de jeunes enfants, dans leurs plus beaux habits de fête, s'avancent tour à tour et viennent offrir à leur mère du Ciel des couronnes, emblèmes de leur innocence, gages

de vénération et d'amour, en chantant le beau cantique :

Bonne Marie,
Je te confie
Mon cœur ici-bas :
Prends ma couronne,
Je te la donne ;
Au ciel, n'est-ce pas ?
Tu me la rendras.

Un des beaux triomphes de la mission a été de voir groupée autour de son roi, aux pieds de Jésus hostie, cette foule recueillie et repentante, qui, dans la touchante cérémonie de l'amende honorable, venait faire réparation des outrages dont le Dieu de l'Eucharistie est la victime si patiente et si peu épargnée, hélas !

Enfin est venue la communion générale, où près de 800 femmes et jeunes filles sont venues prendre part au banquet divin.

Et puis, qu'il était beau de voir à leur tour plus de 600 hommes, dans leurs riches habits des grands jours, prenant place à la table eucharistique, dociles comme des enfants, fiers comme des soldats à la revue du général, paisibles, calmes et contents.

La cérémonie de clôture a pris les proportions d'une véritable démonstration. L'affluence était énorme : chœur, tribune, tout était envahi au retour de la procession ; à l'église, l'enthousiasme débordait, les chants sacrés avaient pris une force et un entrain inexprimables ; la circulation était devenue impossible. C'est à peine si le digne pasteur de Noyal a pu dominer l'émotion de ce spectacle grandiose pour adresser à son peuple les félicitations et les remerciements si bien mérités. Puis, s'adressant à ses trois missionnaires, il les a remerciés avec tout son cœur, en rappelant, par une heureuse inspiration, les paroles de Tobie après le retour du voyage lointain de son jeune fils à la maison paternelle. « Chers et vénérés Pères, que pourrais-je vous offrir pour avoir, vous aussi, ramené, et plusieurs de bien loin, mes chers enfants au bercail du Seigneur et les avoir remis dans le chemin du

salut? Merci pour tout le bien que vous nous avez fait à tous! Grâce à vous, la mission a dépassé toutes les espérances, elle a été consolante pour vous; tous vos travaux apostoliques ont été amplement récompensés par un si beau succès; consolante pour mon cœur, qui ne sait comment vous témoigner sa reconnaissance et sa joie; consolante pour le premier pasteur du diocèse, qui a daigné nous exprimer hautement sa satisfaction; consolante surtout pour le cœur de Jésus. Pendant ces jours bénis, il a reçu un éclatant tribut d'adoration et d'amour dont le fruit retombera en bénédictions durables sur tous ceux qui le lui ont rendu. »

Les apôtres de la mission appartiennent à la Société des Oblats de Marie Immaculée. Ce sont : le P. MARAIS, supérieur; le P. BELNER et le P. JUNGBLUTH. J. F.

— LES DEUX RADICALISMES, conférence du R. P. Célestin AUGIER. — La *Gazette du Midi* du 27 mars 1886 parle avec grand éloge d'une conférence populaire donnée à Marseille par le R. P. Célestin AUGIER. Cette œuvre oratoire, pleine de vie et de talent, a valu à son auteur de nombreuses lettres de félicitation. Nous n'en insérerons ici qu'une seule; elle vient d'un prince de l'Eglise, dont la compétence en ces questions est notoire, et dont la bienveillance pour notre Congrégation est connue de tous les Oblats de Marie Immaculée. La lettre que nous empruntons à la *Gazette du Midi* est une preuve nouvelle de cette bienveillance.

CONFÉRENCES POPULAIRES.

A l'occasion de sa conférence faite à la salle des Conférences populaires (quai du Canal, 7), sur *les Deux Radicalismes*, que le journal de l'Œuvre a publiée dans son dernier numéro mensuel, le R. P. Célestin AUGIER, Oblat de Marie, a reçu de divers côtés bon nombre de témoignages de sympathie qui sont en même temps un précieux encouragement

pour l'Œuvre ; nous nous faisons un devoir de les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Nous attirons tout particulièrement leur attention sur la belle et noble lettre de l'Eminentissime cardinal Oreglia di San Stefano, camerlingue de la sainte Eglise Romaine. Son Eminence ne s'est pas contentée de nous donner de hauts et fortifiants encouragements. Elle a encore daigné accepter le titre de cardinal protecteur de l'Œuvre des Conférences populaires, que nous lui avons fait offrir.

Voici sa lettre au R. P. Célestin Augier :

« Mon révérend et cher Père,

« Je m'empresse de vous remercier de l'envoi de l'intéressante conférence que vous avez donnée tout récemment à une réunion d'ouvriers, à Marseille, sur *les Deux Radicalismes*.

« Je vous félicite bien sincèrement d'avoir dit aux ouvriers français, avec tant de force et d'éloquence, où les mènent les doctrines révolutionnaires qui ont cours en France et dans le monde entier.

« En voyant à l'œuvre la révolution et l'Eglise, dans l'homme, au foyer domestique, dans l'atelier et dans la société, ils ont pu apprendre où est le mal et où est le bien ; ce qui est ruine, destruction et mort, et ce qui est prospérité, vie et salut.

« La révolution fait un effort désespéré pour ravir à Jésus-Christ les âmes, les familles et les sociétés. Pour la combattre et la vaincre, il n'y a qu'une arme efficace : l'affirmation courageuse et intégrale de la doctrine catholique. Ceux qui prennent, avec plus ou moins de vérité, le nom de *conservateurs*, devraient se persuader que le temps des entre-deux est passé. L'heure approche, ou plutôt l'heure est déjà venue, où il n'y aura dans le monde que deux partis, deux drapeaux : le parti pour Dieu et le parti contre Dieu, le drapeau de la négation antichrétienne et le drapeau de l'affirmation catholique. Lorsque Belial lève la tête, il faut dresser encore plus haut la croix qui doit l'écraser. C'est bien là l'idée qui a inspiré votre discours, et je ne puis que vous en féliciter.

« M. l'abbé Bourcier a fait une œuvre méritoire et digne de grands éloges en établissant à Marseille des conférences populaires pour les ouvriers. Cette œuvre, qui a été bénie à deux reprises par le Souverain Pontife, me paraît appelée à faire un grand bien. Il serait à désirer que son exemple fût suivi dans toutes les villes de France et du monde catholique. Plusieurs de ceux qui, par hostilité, respect humain ou indifférentisme, ne vont pas à l'église entendre la parole de Dieu, viendraient dans ces réunions recevoir des vérités utiles. L'erreur, pour descendre et se propager dans les masses, prend toutes les voix. Que les catholiques ne restent pas en arrière. Il appartient au clergé d'imprimer et de diriger le mouvement. C'est le vœu de Sa Sainteté Léon XIII, et, pour ma part, je m'estime heureux de témoigner à cette œuvre toute ma sympathie, et je lui donne mon entière adhésion.

« Veuillez agréer, mon cher Père, avec l'expression renouvelée de ma reconnaissance, l'assurance de mon sincère dévouement.

« Le Cardinal,

« OREGLIA DI SAN STEFANO. »

Rome, le 17 mars 1886.

Une adresse de remerciements au Révérendissime Cardinal, signée par MM. les conférenciers, sera envoyée prochainement. Prière à MM. les orateurs de Marseille de venir la signer chez M. Senès, secrétaire des Conférences populaires, rue du Musée, 17.

LISTE DES STATIONS DE CARÊME PRÊCHÉES PAR NOS PÈRES EN 1886.

Limoges, la cathédrale : R. P. SARDOU.

Angers, la cathédrale : R. P. REY.

Aix, la cathédrale : R. P. BOËFFARD.

Fréjus, la cathédrale : R. P. BARTET.

Paris, Sainte-Marie des Batignolles : R. P. MERLE.

Lyon, Saint-François de Sales : R. P. Lavillardière.

Avignon, Saint-Pierre : R. P. Reynaud.

Carpentras (diocèse d'Avignon) : R. P. Garnier.

Marseille, Notre-Dame de la Garde : R. P. Marthon.

Marseille, Saint-Théodore : R. P. Bourg.

Marseille, Sainte-Marie-Magdeleine (les Chartreux) : R. P. Isnard.

Marseille, Saint-Jean-Baptiste : R. P. Bonnefoi.

Draguignan (diocèse de Fréjus) : R. P. Roux (Victor).

Grasse (diocèse de Fréjus) : R. P. Delpeuch.

Narbonne (diocèse de Carcassonne) : R. P. Chaine.

Saint-Vaast la Hougue (diocèse de Coutances) : R. P. Burfin.

Vitré, Saint-Martin (diocèse de Rennes) : R. P. Lemius.

Mayenne, Notre-Dame (diocèse de Laval) : R. P. Berthelon.

Trémentines (diocèse d'Angers) : R. P. Pélissier.

— Deux échos de ces carêmes nous sont parvenus : l'un d'Aix, l'autre de Grasse. Les rapports des supérieurs mentionneront les autres plus tard.

On lit dans la *Semaine religieuse* d'Aix :

Le jour de Pâques, dès sept heures du matin, les hommes étaient accourus à la métropole plus nombreux que jamais, pour prendre part au festin eucharistique. Il était beau de voir le vaste chœur insuffisant pour ces vaillants chrétiens qui ont dû laisser une forte arrière-garde dans la nef, ce qui se produisait pour la première fois. La distribution de la sainte communion a duré près de trois quarts d'heure. Nous ne dirons rien de l'effet saisissant du *Magnificat* qui clôture cette messe des hommes ; à certains moments la majesté puissante de ces centaines de voix couvrait même le grand jeu de l'orgue qui tonnait dans tout son éclat.

Comme d'usage, la grand'messe en musique à grand orchestre avait attiré à dix heures un tel concours que bien des

fidèles attardés qui venaient assister à la messe de onze heures et demie, ont dû renoncer à pénétrer dans la basilique.

Mais c'est à l'office du soir qu'était réservé de couronner dignement cette sainte journée. Son attrait spécial consistait surtout pour les fidèles dans la dernière audition de la parole si goûtée du prédicateur de la station. Le R. P. Boëffard qui a fait le miracle si rare de notre temps et dans notre cité prétendue difficile d'enchaîner la foule au pied de sa chaire, pendant tout un carême, l'a retrouvée, le jour de Pâques, plus nombreuse, plus sympathique, plus avide de l'entendre que jamais. On voulait applaudir encore une fois cette éloquence qui tonne, qui frappe, qui va droit au cœur, qui passionne et qui, brouillée peut-être avec les procédés de cette vaine rhétorique dont parle saint Paul, ne l'a jamais été avec le succès.

L'attente générale n'a pas été déçue et le sermon du jour de Pâques a clôturé harmonieusement cette station brillante dont la chaire de Saint-Sauveur gardera une longue empreinte.

A l'issue du sermon, a été donné un beau Salut exécuté par la chapelle de la Métropole et présidé, comme tous les offices de la journée, par M. Fontaine, premier vicaire capitulaire.

— On lit dans le *Commerce*, journal de l'arrondissement de Grasse :

La population de Grasse a témoigné hautement de sa sympathie envers l'excellent Père Delpeuch, par l'empressement qu'elle a mis à se grouper autour de sa chaire. Celui-ci de son côté ne se ménageait pas et a répondu par un zèle digne d'admiration au désir que l'on témoignait de l'entendre. Afin de rendre plus fécond, plus efficace son enseignement, il a réuni tour à tour les enfants, les mères de famille, les domestiques, les dames de la société et enfin les hommes ; il a su trouver des pensées et des expressions en parfaite conformité avec l'âge, les devoirs, les divers degrés d'instruction et les besoins nombreux de ces auditoires spéciaux.

C'était un beau spectacle de voir cet homme de Dieu se multiplier ainsi, et après avoir bégayé l'alphabet chrétien avec les enfants des écoles, rappelé à la femme, dans toutes les classes sociales, ses grands devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers la famille, envers elle-même, entreprendre devant un auditoire de cinq ou six cents hommes la conciliation de la Foi avec la science et avec la raison !

Oui, c'était un beau spectacle et c'est parce que j'en ai été le témoin ému et édifié que mon cœur adresse au bon Père Delpeuch au milieu des travaux d'un nouvel apostolat, le cri d'une religieuse reconnaissance.

Le sillon qu'il a tracé à Grasse demeurera profond, et la semence que son zèle y a jetée germera sous le regard de Dieu et la rosée de la grâce. T.

— Manitoba. A la dernière heure, nous recevons communication de la consolante nouvelle qui suit, arrivée par carte postale :

Qu'Appelle.

Tredecim alumni regenerati in Sabbato sancto. Archiepiscopus gavisus est audiens eos cantantes jam vesperas fere perfecte. J. Hugonnard, o. m. i.

NOUVELLES DIVERSES

On lit dans les *Missions catholiques* du 12 mars, sous ce titre : *Nouvelles de la Propagande :*

Le vicariat apostolique de Natal, érigé en novembre 1850, comprend non seulement la colonie de ce nom, mais encore la Cafrerie proprement dite, le Zoulouland avec les Amatongas, le Basutoland, l'Etat libre d'Orange, le Transvaal, une partie du Griqualand et du Swaziland. Ses limites sont : au nord-ouest, la rivière Notuani et le fleuve Limpopo ; à l'est, les possessions portugaises et l'océan Indien jusqu'à la rivière Greatkei qui le sépare du vicariat du Cap oriental ; au sud, le fleuve Orange jusqu'au confluent de la rivière Vaal qui, avec la rivière Hart et la Makara, dessine sa frontière occidentale.

L'immense étendue du vicariat et l'augmentation toujours croissante du nombre des fidèles engagèrent en 1880 Mgr Jolivet à demander le partage de sa mission ; mais la guerre des Anglais et des Boërs empêcha la Propagande de faire droit à la demande du prélat.

Les temps étant devenus meilleurs, la sainte Congrégation a, dans sa réunion de février, décidé de soumettre à la sanction du Saint-Père un projet de division que Sa Sainteté a daigné approuver et dont voici les dispositions :

Le vicariat de Natal sera partagé en trois missions, à savoir : deux vicariats et une préfecture.

Le premier vicariat, sous le nom de *Colonie de Natal*, comprendra Natal, la Cafrerie et le Zoulouland. Ses limites sont : au sud, la Greatkei ; au nord, les possessions portugaises et le Transvaal ; à l'est, l'océan Indien ; à l'ouest, les montagnes du Drakenberg. On évalue à 700 000 âmes la

population du nouveau vicariat, dont la ville épiscopale sera Pietermaritzburg, capitale de la colonie de Natal.

Le second vicariat, sous le nom d'*Etat libre d'Orange* (république des Boërs), embrassera le Free-State, le Basutoland et la Terre des Diamants. Ses limites sont : au sud, le fleuve Orange ; au nord et à l'ouest, le Vaal ; à l'est, les montagnes du Drakenberg. La population est de 500 000 âmes et la résidence épiscopale fixée à Bloemfontein, capitale du Free-State.

La préfecture prendra le nom de *Transvaal* et sera bornée : au nord, par le Limpopo et le Notuani ; au sud, par le Vaal, le Buffalo et le Pongolo ; à l'est, par le territoire portugais ; à l'ouest, par les missions des Pères du Saint-Esprit. Elle compte 800 000 habitants ; la résidence du préfet sera à Prétoria.

— Les *Missions*, numéro du 21 mai, annoncent ainsi la nomination du nouveau vicaire apostolique de l'Etat libre d'Orange :

Dans la réunion générale du 8 février, la Congrégation de la Propagande a, on le sait, décidé la division du vicariat de Natal. Le nouveau vicariat de l'Etat libre d'Orange vient de recevoir pour évêque le R. P. Gaughran, des Oblats de Marie-Immaculée. Né à Dublin en 1849, le R. P. Antoine Gaughran a fait sa profession religieuse en 186. et s'est toujours signalé par son zèle apostolique.

— Le R. P. Monginoux a été nommé, par la Propagande, préfet apostolique du Transvaal.

— Canada. *Baptême de Poundmaker.* On lit dans les *Missions catholiques* du 26 mars 1886 :

Quelques-uns des métis païens compromis dans le massacre des Pères Oblats de Saint-Albert ont embrassé la foi catholique. Le R. P. Lacombe annonce l'heureuse nouvelle en ces termes :

« Mgr GRANDIN vient de recevoir le télégramme suivant :

« Saint-Boniface, Manitoba, le 18 février 1886.

« Je viens de baptiser Poundmaker (Pitlonkahanapiwlyn)
« et vingt-huit autres sauvages.

« Archevêque TACHÉ. »

Le sang des PP. FAFARD et MARCHAND a plaidé au ciel pour la conversion de ces pauvres prisonniers, leurs meurtriers. Ils vont être libres bientôt. Mais il convenait qu'ils reçussent le pardon de Dieu avant de recevoir celui des hommes.

Les desseins de la Providence sont admirables. Tant il est vrai de dire, avec une grande consolation, *sanguis martyrum, semen christianorum*, le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

— Le R. P. PROVOST a été nommé supérieur du collège d'Ottawa, en remplacement du R. P. TABARET, décédé. Le nouveau supérieur a pris possession le lundi de Pâques.

— L'Exposition de l'*Œuvre apostolique* a eu lieu les 21, 22 et 23 mai, dans le local ordinaire, rue de Chaillot, 69. Tous ceux d'entre nous qui l'ont visitée ont applaudi au zèle des pieuses chrétiennes qui la préparent par leur travail et leur charité. Nous ne décrirons pas de nouveau l'aspect qu'offrent les nombreuses salles remplies d'ornements et de vases sacrés. Nous nous contenterons de dire que si, dans les tristesses qui nous désolent, une espérance survit au sein des ruines, c'est celle qui nous vient du spectacle des œuvres charitables en France. Un pays qui contribue dans une mesure si large, par ses missionnaires et ses aumônes, à la propagation de la foi dans le monde, ne peut périr.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 95. — Septembre 1886.

A NOS LECTEURS

Les Annales de septembre étaient déjà commencées et leur composition assez avancée, lorsque, le 8 juillet, la mort nous a ravi le vénéré cardinal Guibert. Ce coup douloureux, attendu depuis longtemps, retardé par la prière de tant de fidèles et par la miséricorde de Dieu, a porté le deuil dans bien des cœurs.

Le deuil est plus profond encore pour les Oblats de Marie Immaculée.

Remettant à plus tard ou à plus loin les récits apostoliques de nos missionnaires, nous donnons la première place, non pas à une biographie, mais à un souvenir filial et douloureux de notre vénéré défunt et Eminentissime Seigneur, le cardinal Guibert. Si quelques rapports des supérieurs, destinés au numéro de septembre, ne peuvent par suite trouver place dans cette livraison, ils ne seront pas pour cela oubliés et nous les publierons dans un autre numéro.

Paris, le 17 juillet 1886.

LE CARDINAL GUIBERT

Joseph-Hippolyte Guibert, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 13 décembre 1802;

Tonsuré le 7 avril 1817, dans la chapelle du grand séminaire d'Aix, par Mgr Miollis, évêque de Digne;

Minoré le 1er juin 1822, dans la chapelle du grand séminaire, par Mgr de Bausset-Roquefort, archevêque d'Aix;

Sous-diacre le 20 décembre 1823, dans la chapelle archiépiscopale, par Mgr de Bausset-Roquefort;

Diacre le 18 décembre 1824, dans la chapelle archiépiscopale, par Mgr de Bausset-Roquefort;

Prêtre le dimanche 14 août 1825, dans la chapelle de l'évêché de Marseille, par Mgr Fortuné de Mazenod;

Sacré à Marseille évêque de Viviers, le 11 mars 1842, dans l'église de Saint-Cannat, par Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, assisté de Nos Seigneurs Casanelli d'Istria, évêque d'Ajaccio, et Chatrousse, évêque de Valence;

Transféré le 4 février 1857 à l'archevêché de Tours, préconisé le 19 mars suivant;

Transféré le 19 juillet 1871 à l'archevêché de Paris, préconisé le 27 octobre, a pris possession le 27 novembre de la même année;

Créé cardinal-prêtre de la sainte Église Romaine, du titre de Saint-Jean devant la Porte-Latine, le 22 décembre 1873;

Mort à Paris, le 8 juillet 1886;

Le clergé et les fidèles lui ont fait de grands honneurs funèbres dans l'église métropolitaine de Notre-Dame, le 16 juillet 1886.

Il avait fait son Oblation le 4 novembre 1823, étant minoré; il comptait soixante-trois ans d'Oblation et quarante-quatre ans d'épiscopat.

R. I. P.

Telles sont les principales dates historiques de la vie de cet Éminentissime Seigneur et Père.

Ouvrons maintenant la Vie de notre vénéré Fondateur, par le R. P. Rambert, à la page 408 du premier volume; nous y lirons quelques lignes émues du Père de famille, prophétisant, dans la joie qui déborde de son cœur, les destinées glorieuses du jeune religieux son fils, et la mission si féconde en fruits de bénédictions qu'il remplira auprès des âmes.

Ecoutons ses accents :

Le F. Guibert, que nous avons vu simple diacre envoyé à la fondation de Nîmes, allait être ordonné prêtre par dispense d'âge. Le P. de Mazenod annonçait ainsi cette faveur à son cher ordinand :

Marseille, 3 août 1825.

« Je t'expliquerai de vive voix, mon cher ami, comment, voulant t'écrire tous les jours dès une semaine avant mon départ de Paris, je n'ai pu le faire qu'aujourd'hui.

« J'en viens à présent au plus pressant qui est de t'apprendre que notre saint Père le Pape ayant accordé la dispense d'âge que je lui avais demandée pour toi, et Mgr l'archevêque d'Aix m'ayant expédié le dimissoire pour que tu puisses être ordonné prêtre par l'évêque de Marseille, il ne te reste plus qu'à te préparer à l'ordre de la prêtrise que tu recevras avec la plénitude des dons de Dieu, le dimanche 14 août, dans la chapelle de l'évêché.

« Adieu, très cher; oh! qu'il me tarde de te présenter à l'Eglise pour que tu sois prêtre! Avec quel transport répondrai-je le *scio* et *testificor!* j'en pleure de joie.

« Adieu! adieu, cher enfant, je te presse contre mon cœur en te recommandant de demander à Dieu qu'il y rallume quelque étincelle de son amour! »

L'ordination eut lieu, en effet, dans la chapelle de l'évêché de Marseille, et, à part l'évêque consécrateur, qui était le vénérable Mgr Charles-Fortuné de Mazenod, tous les prêtres

assistants appartenaient à la famille spirituelle de l'ordinand. C'était la première fois qu'une telle faveur était accordée à la Congrégation. La pieuse cérémonie, si émouvante par elle-même, en reçut un caractère d'intimité qui la rendait encore plus touchante. Tous les cœurs étaient attendris. Sous le charme de cette émotion extraordinaire, chacun semblait se demander : *Quis, putas, puer iste erit* (1) ?

Le lendemain, en renvoyant à Nîmes le nouvel ordonné, le P. DE MAZENOD écrivait au P. HONORAT :

« Je suis pris au dépourvu, mon cher HONORAT, et je me vois réduit à charger notre très cher P. GUIBERT de te dire ce que j'aurais voulu t'écrire. Il est bien et dûment prêtre, je vous l'atteste, c'est moi qui l'ai présenté au Pontife.

« Dieu sait avec quelle joie, avec quelle indicible consolation j'ai prononcé le *scio* et *testificor*. Vous avez été représentés à cette ordination, qu'on peut appeler de *famille* ; car tous les prêtres qui formaient le *presbytère* et qui ont imposé les mains à l'élu, étaient de la Société. Que Dieu bénisse notre famille ! Il me semble qu'en lui demandant de nous accorder des hommes comme celui qui vient d'être promu au sacerdoce, nous avons demandé tout ce qu'il nous faut. De saints prêtres !... voilà *notre* richesse. »

L'heure n'est pas encore venue de raconter une vie de quatre-vingt-quatre ans, qui se dépensa tout entière au service de l'Eglise. Nous n'avons pas, réunis sous la main, tous les documents que réclamerait un tel travail ; il faut, pour le conduire, une plume exercée et un temps qui échappe aux premières émotions de la douleur.

Mais nous devons un premier hommage à une grande mémoire.

En attendant de faire un choix dans les notes diverses éparses sur notre table, hâtons-nous de détacher de cette moisson un épi, et, sur le désir du T. R. P. Supérieur général, de livrer à la Congrégation une page de la vie d'un

(1) Saint Luc, I, 66.

prince de l'Eglise, à l'une des époques les plus solennelles de son histoire.

MONSEIGNEUR GUIBERT AU CONCILE DU VATICAN.

Récit fait au T. R. P. Supérieur général par S. Em. le cardinal Guibert, *archevêque de Paris, le 7 octobre* 1876.

« Pendant le concile du Vatican, je faisais partie de la Congrégation des *Postulata*, composée de vingt-cinq membres, dont la moitié était de cardinaux et l'autre moitié de patriarches, archevêques et évêques, tous désignés par le Pape. C'est à cette Congrégation que devaient d'abord être adressées toutes les questions dont on voulait saisir le Concile. Ces questions y étaient examinées et ensuite renvoyées aux Congrégations générales suivant notre vote affirmatif ou négatif. Notre Congrégation tenait ses séances au Vatican, dans une salle située au-dessous des appartements du Pape. Le cardinal Patrizzi la présidait, et Mgr Franchi, alors archevêque de Thessalonique, en était le secrétaire. Chacun était placé selon l'ordre de dignité et d'ancienneté. Etant un des plus anciens archevêques, je venais presque immédiatement après les cardinaux.

« Le moment arriva où la question de l'infaillibilité dut être soumise à la Congrégation des *Postulata*. Tout le monde attendait avec anxiété sa décision, le Pape lui-même avait donné ordre qu'on lui fît connaître notre vote aussitôt après la séance.

« Le cardinal Patrizzi, après avoir énoncé la question, commença, comme il était d'usage, par demander l'avis des prélats les moins élevés en dignité. La plupart avaient préparé leur réponse à l'avance; ils faisaient précéder leur vote d'une thèse appuyée sur l'autorité des

saintes Ecritures, des saints Pères, etc... Ces discours étaient prononcés ou lus en latin. Quand mon tour arriva, moi qui n'ai pas l'habitude de lire beaucoup, je n'avais pas de discours préparé, et ne me servant pas habituellement de la langue latine, j'aurais eu de la peine à exprimer assez nettement ma pensée s'il avait fallu employer cette langue. Je pouvais bien donner mon vote en latin, mais je tenais aussi à le faire précéder de quelques paroles pour l'expliquer. Je priai le cardinal-président de vouloir bien m'autoriser à le faire en français, ce qui n'aurait aucun inconvénient, car tous les membres de la Congrégation comprenaient cette langue, et ce qui me permettrait de m'expliquer tout à mon aise. Le cardinal y consentit volontiers, et je dois dire que plusieurs de mes collègues se trouvant dans le même cas que moi, suivirent mon exemple. On semblait attacher une certaine importance à ce que j'allais dire. J'étais loin de vouloir m'opposer à la définition que l'on désirait. Jamais je n'avais fréquenté l'opposition, mais je n'avais jamais non plus témoigné d'enthousiasme comme faisaient tant d'autres.

« Je commençai par faire une profession de foi à l'infaillibilité du Pape. Je déclarai que cette croyance avait été celle de toute ma vie. On me l'avait enseignée dans mon enfance et pendant mes études ecclésiastiques. J'avais fait partie d'une Société où elle était admise sans réserve. Je l'avais enseignée moi-même pendant mon ministère et lorsque j'étais chargé de la direction du grand séminaire d'Ajaccio. Jamais je n'avais eu le moindre doute à l'égard de cette doctrine et j'étais disposé à la défendre par tous les moyens possibles. On demandait maintenant s'il était opportun que le Concile traitât la question de la définition dogmatique de l'infaillibilité pontificale. Je dis que si cette question avait été posée il y a quelques années, j'aurais demandé qu'on ne la traitât pas, car il y a des

questions que je regarde comme sacrées et auxquelles on ne doit jamais toucher sous peine d'ébranler les sociétés depuis leur base jusqu'à leur sommet et d'amener d'effroyables révolutions, comme cela est arrivé pour nos sociétés civiles. La question de l'infaillibilité est une de ces questions fondamentales. La doctrine de l'infaillibilité du Pape a toujours été admise dans l'Eglise et acceptée par les fidèles. Nul ne songeait à la nier parce que personne ne la mettait en question. S'il y eut une époque où les Souverains Pontifes auraient pu croire opportun de la définir, c'eût été en 1682, alors que, du sein de l'Assemblée du clergé de France, semblait s'élever un doute relativement à l'infaillibilité personnelle des Souverains Pontifes. Mais, même à cette époque, la parole du Pape était acceptée et terminait à elle seule toutes les controverses. Selon moi, il n'eût pas été à propos de traiter cette question il y a quelques années, cela m'eût même paru dangereux, car c'eût été troubler inutilement les esprits et exposer à la discussion une autorité qui, plus que toutes les autres, doit être au-dessus de toute discussion. Mais aujourd'hui c'est différent. La question a été soulevée; elle est agitée partout, dans le Concile et hors du Concile; la presse s'en est emparée et de violentes passions ont été excitées par les discussions à ce sujet; des divisions regrettables ont été fomentées; les fidèles sont inquiets; les gouvernements eux-mêmes se sont émus et se préoccupent dans des intentions diverses de cette grave question. Beaucoup de bruit s'est fait autour d'elle, et les choses en sont venues à un tel point, qu'il faut absolument la terminer. Nous ne sommes plus libres de nous taire, et le calme ne sera rendu aux esprits que par la définition de ce que les catholiques ont cru jusqu'à ce jour. Il faut donc que cette question soit traitée, et j'ajoute, qu'elle soit résolue affirmativement, car dans le

cas contraire, après ce qui se passe, si cette question n'était pas traitée, il en résulterait les plus graves inconvénients pour les fidèles, les gouvernements n'auraient plus pour le Saint-Siège le respect qu'ils doivent avoir et l'autorité du Pape en serait amoindrie.

« Pendant que je parlais, je considérais le cardinal Antonelli placé en face de moi, et je le voyais faire des signes d'assentiment chaque fois que j'accentuais davantage mes paroles. Mon discours produisit une vive impression sur mes collègues. Il semblait qu'une lumière nouvelle venait de les éclairer et ne permettait plus d'hésitation à ceux qui n'étaient pas bien fixés sur ce qu'ils avaient à faire. Les prélats qui opinèrent après moi me firent l'honneur de s'appuyer sur les raisons que j'avais développées et le résultat de la séance fut que la question serait portée au Concile.

« Dès que ce fut fini, les cardinaux se rendirent chez le Pape à qui ils racontèrent ce qui venait de se passer. On voulut bien lui dire que, grâce à l'archevêque de Tours, dont les raisons avaient été convaincantes, le vote s'était trouvé dès lors assuré en faveur de la question à traiter. Le Saint Père en éprouva la plus vive satisfaction.

« Je n'aurais jamais parlé de cela à personne, mais Mgr Franchi, actuellement cardinal et préfet de la Propagande, n'ayant pas cru devoir imiter ma réserve et l'ayant raconté à plusieurs personnes quand il était ici, il y a quelques jours, j'ai tenu à ce que vous connussiez aussi ces détails.

« Je ne pus pas demeurer à Rome jusqu'au moment du vote pour la définition de l'infaillibilité : ma santé s'était altérée au point que je ne pouvais plus prendre que du lait. Le médecin qui me soignait et qui est actuellement médecin du Pape, déclara à Mgr Jeancard que j'étais perdu si je demeurais quinze jours de plus à Rome.

Mgr Jeancard fit connaître cette déclaration au cardinal Antonelli qui en parla au Pape, et le Souverain Pontife me fit écrire lui-même pour m'autoriser à m'éloigner de Rome, et même me presser de partir. Je ne pouvais me refuser à profiter de cette autorisation, mais avant mon départ, j'écrivis au Pape une lettre que l'on doit encore conserver à Rome. Après lui avoir exprimé ma gratitude, ma vénération et mon regret de ne pouvoir demeurer plus longtemps au Concile, je lui dis que, devançant le moment où mes confrères dans l'épiscopat seraient appelés à voter, je disais du fond du cœur *Placet* à la proposition de définition de son infaillibilité doctrinale. C'est ainsi que j'ai été le premier à voter en faveur de l'infaillibité du Pape. »

La mort du cardinal Guibert a été un événement à Paris et au loin.

Les regrets étaient universels. Pendant huit jours, une foule, grossissant à chaque heure, a défilé avec ordre et en silence dans la chapelle ardente de l'archevêché pour prier devant la dépouille mortelle de celui qui fut pendant quinze ans le pasteur vénéré de l'Église de Paris. Les rangs de ces pieux visiteurs, formés sur les boulevards et dans les rues avoisinant les Invalides, se déroulaient en longs anneaux dans les cours, les salles basses et les jardins du palais épiscopal en deuil. C'était un imposant spectacle, mais c'était aussi une leçon ; et tous disaient à l'envi que la religion seule peut assembler de tels flots humains, sans autre barrière pour les contenir que celle du respect et de l'amour filial.

Tous les journaux catholiques ont rendu hommage aux vertus, au dévouement à l'Eglise, au long et fécond apostolat du cardinal Guibert. La presse irréligieuse ou

indifférente a dû, elle-même, saluer avec respect son départ de ce monde. Nous pourrions nous faire ici l'écho de ces louanges; mais Son Eminence n'eut jamais souci de la gloire humaine, et nous serions en désaccord avec ses principes et sa conduite en ramassant des articles de journaux pour publier ses mérites.

Il suffira d'entendre une voix, de regarder un seul de ses portraits tracés par la reconnaissance ou l'admiration. M. Chesnelong, dans le *Monde* du 10 juillet 1886, tout encadré de noir, nous a donné du cardinal une ressemblance frappante. C'est à cette esquisse, due au talent et à l'amitié d'un homme de cœur qui fut un des auxiliaires les plus dévoués du cardinal dans ses œuvres de zèle, que nous arrêtons notre choix.

Ecoutons et regardons :

LE CARDINAL GUIBERT.

Une grande existence vient de s'éteindre. Une grande âme vient de monter vers le Ciel. L'Eglise a perdu un des princes de son Sacré-Collège; la France catholique ne verra plus à la tête du grand diocèse de Paris le vénéré Cardinal en qui l'éminence de la charge était rehaussée par la majesté de l'âge, la splendeur imposante de la vertu, la sainteté de la vie.

Sous le coup de cette perte cruelle, la douleur, on peut le dire, a été universelle. Le *Monde*, en particulier, s'est fait en termes noblement émus l'interprète des sentiments de ses lecteurs, et il a retracé les grandes phases d'une vie remplie par de si hauts devoirs, consacrée par de si immenses services, sanctifiée par une foi si éclairée, une piété si douce et si profonde, une charité si admirable et si touchante.

Les œuvres catholiques auxquelles je suis associé m'ont souvent procuré l'honneur de m'approcher de celui que nous appelions, avec la respectueuse familiarité de la piété filiale, le bien-aimé Cardinal. Nous l'entourions, mes chers confrères et moi, de notre vénération et de notre reconnaissance.

Le deuil public est pour nous comme un deuil de famille; qu'il me soit permis, à ce titre, d'acquitter la dette de notre cœur en essayant de rassembler pieusement les traits principaux de cette physionomie de saint, qui fut aussi et qui restera une des grandes figures de notre temps.

Au début de sa carrière sacerdotale, Mgr Guibert fut un religieux, un Oblat de Marie ; il est mort prince de l'Eglise et archevêque de Paris. Ce rapprochement explique sa vie ; dans l'humble religieux se montraient déjà cette grandeur de caractère, cette autorité d'un esprit admirablement équilibré, cet ascendant d'une vertu maîtresse d'elle-même qui le désignaient d'avance pour les plus hautes charges; et sous la pourpre cardinalice, on a pu retrouver en lui cette simplicité austère, cette abnégation désintéressée, ces sentiments de charité fraternelle, d'amour de la pauvreté, de patience forte et résistante qui rappelaient le religieux.

Comme il avait bien choisi sa devise : *Suaviter et fortiter !* La douceur dans la fermeté, une mansuétude qu'aucune injustice ne pouvait altérer, mais qui ne sacrifiait jamais ni le droit ni le devoir, une énergie de volonté qui ne connaissait ni les emportements ni les faiblesses, une tendresse de cœur qui, en tempérant les honnêtes indignations, ne dégénérait jamais en molle condescendance ; c'était lui tout entier. Il possédait, dans une fusion achevée, deux qualités qui s'allient rarement au même degré : l'autorité qui impose et le charme qui attire ; elles passaient toutes deux dans sa vie extérieure par des actes où la mesure ajoutait à la force et faisait partie de la grandeur, dans sa vie intérieure, dont il semblait que chaque souffle fût une inspiration de vertu et d'amour.

Inflexible dans la défense de la vérité, il en revendiquait les principes et les droits avec une incomparable élévation. Invariable dans ses desseins, il y réfléchissait mûrement devant Dieu avant de les arrêter et ne s'en laissait pas détourner. Absolument désintéressé de lui-même, rien ne pouvait troubler l'égalité de son âme, si ce n'est sa miséricordieuse compassion pour le malheur et son ardent souci des épreuves de l'Eglise et de la France, qui absorbait et dévorait sa vie.

Encore en refoulait-il souvent le secret dans son cœur, et on le voyait, au milieu de ses poignantes préoccupations, garder une sérénité fière et tranquille qui lui venait de sa confiance en Dieu et qui, autour de lui, ranimait les courages.

De la vie de renoncement qui avait été celle de sa jeunesse, il avait conservé, jusque dans les situations les plus élevées, les règles austères et l'esprit de pauvreté. Il en avait conservé aussi cette pieuse ferveur qui trouve son aliment dans l'ardeur de la prière. Il disait souvent que la prière est la plus grande force de l'homme, parce qu'elle met à sa disposition la force de Dieu. Par dessus tout, il avait le double don d'une bonté attachante et aimable, qui gagnait tous les cœurs en se donnant; d'une charité immense, qui faisait de son âme comme un holocauste qu'il offrait sans cesse à Dieu pour le salut de son troupeau, qui faisait de sa vie comme un perpétuel sacrifice, où, sans songer à lui-même, il prodiguait aux pauvres des largesses royales. C'était le seul luxe que sa pauvreté ne s'interdît pas.

A ces richesses de l'âme, il joignait celles d'un esprit supérieur dont la sûreté était presque infaillible et qui avait au plus haut degré ces deux qualités maîtresses : une simplicité toujours droite et une élévation qui montait aux sommets par un élan où l'effort ne se montrait pas.

Sa parole était lente, parce qu'elle était réfléchie. Toutefois la réflexion ne portait que sur le fond. La forme, abandonnée à elle-même, venait à la suite, toujours avec un naturel charmant, souvent parsemée de traits où la grâce et la spirituelle finesse avaient les plus aimables reliefs, parfois s'élevant avec la pensée et rencontrant alors quelques-uns de ces mots lapidaires qui, dans leur concision éloquente, semblaient être l'expression définitive d'une grande pensée ou d'un grand sentiment.

Mais c'est surtout comme écrivain qu'il avait une supériorité justement admirée ; il n'y a pas une seule de ses lettres épiscopales qui ne soit remarquable pour la solidité de la doctrine, la clarté de l'exposition, la hauteur magistrale des vues, l'efficacité pratique des conseils, et surtout par cet

accent qui était le sien, qui était, si je puis ainsi dire, le son de son âme et où retentissaient sa foi et sa piété, sa vertu et sa charité. Et que dire de ces protestations que, dans ces derniers temps, il a si souvent adressées aux pouvoirs publics contre les lois ou les mesures administratives qui s'attaquaient à la dignité de la religion ou à sa liberté ? Quelle vigueur condensée! quelle émotion contenue! quelle puissance de raison! quelle fierté d'âme! Comme il paraissait grand, notre Cardinal, grand par l'autorité, par la majesté, par la modération dans la force! il ne laissait aucune place à la critique, aucun refuge à l'iniquité. Et quelle langue admirable! M. de Laboulaye, qui était un bon juge, avait dit un jour à la tribune du Sénat que l'archevêque de Paris avait retrouvé la langue des meilleurs jours du dix-septième siècle. C'était bien en effet la langue de nos meilleurs écrivains, avec sa simplicité vigoureuse, sa clarté saisissante, son aisance facile, son éclat sobre et puissant, sa justesse faite à la fois d'élévation et de bon goût. Ces écrits étaient des actes; les actes étaient grands; les écrits étaient des chefs-d'œuvre.

Et en même temps qu'il protestait, notre bien-aimé Cardinal travaillait sans cesse à réparer. Sans parler ici ni de son épiscopat de Viviers, où il fit de si grandes choses et où il montra, en de certains jours, un si grand courage; ni de son épiscopat de Tours, où il entreprit, pour honorer la mémoire de saint Martin, une œuvre qu'il avait si glorieusement commencée et où, en 1870, son attitude fut si imposante de calme, de noblesse et de fermeté intrépide, n'y eût-il, dans son épiscopat de Paris, que ces trois œuvres monumentales : Montmartre, l'Université catholique, les cent soixante-quinze écoles libres chrétiennes fondées sous son impulsion et sous sa haute direction pour le rachat de l'âme de près de 70 000 enfants du peuple, ce serait assez pour que sa mémoire fût à jamais bénie dans une gloire qui ne périra pas.

Certes Mgr Guibert, depuis qu'il fut appelé, en 1871, à occuper le siège archiépiscopal de Paris, a été aux prises avec des situations bien délicates, avec de bien incessantes difficultés. On peut dire cependant, et je ne sais pas de louange à

la fois plus belle et plus méritée, que pendant les quinze années de cet épiscopat si tourmenté, il n'a jamais failli à aucun devoir, et que jamais, dans l'accomplissement de ses devoirs difficiles, il n'a commis aucune faute.

Aussi était-il entouré de la respectueuse admiration, ce n'est pas assez dire, de la tendresse filiale de tous les catholiques. Nos adversaires eux-mêmes ne pouvaient se défendre de le respecter. Il était le chef accepté de l'épiscopat français, il en était la voix. Et quand il revendiquait les droits de l'Eglise, nos évêques faisaient écho à sa parole et se montraient unis à lui dans la même foi et dans un même cœur. Le Souverain Pontife lui-même, avec qui il avait, on l'a souvent remarqué, de nobles ressemblances et comme une parenté d'esprit, d'âme et de caractère, ne cessait de lui prodiguer les témoignages les plus absolus de sa confiance, et dans de mémorables circonstances, c'est par des lettres à notre grand Cardinal que notre grand Pape adressait au monde ses directions et ses conseils. Belle solidarité, qui est un rayon de plus dans la couronne du Père que nous pleurons !

Il n'est pas mort tout entier, car il nous laisse une moitié de lui-même. Il laisse à la tête du diocèse de Paris le saint Prélat qu'il avait choisi pour l'aider dans sa charge durant sa vie et l'y remplacer après sa mort.

On raconte qu'un jour saint Dominique, rencontrant à Rome saint François d'Assise, le serra contre son cœur avec une fraternelle effusion et lui dit : « Vous êtes mon compagnon. Vous marcherez avec moi ; tenons-nous ensemble et nul ne pourra prévaloir contre nous. » Telle dut être la rencontre de nos deux saints, de celui que nous venons de perdre et de celui que nous sommes fiers et heureux de garder, lorsque Mgr Guibert et Mgr Richard s'unirent, malgré les différences d'âge, comme deux frères jumeaux, pour gouverner ensemble l'Eglise de Paris. Les admirables harmonies qu'offraient ces deux âmes, ce qu'il y avait d'étroit et de profond dans leur union, ce que notre bien-aimé Cardinal y versait de tendresse confiante et reconnaissante, ce que son coadjuteur, devenu notre archevêque, y apportait de déférence tou-

chante, de profond attachement et de vertueuse abnégation, ce que tous deux y confondaient de sainteté, Dieu seul le sait; mais nous l'avons entrevu et nous savons que le premier revivra dans le second, et que son épiscopat se continuera, sous un autre nom, avec le même caractère de dignité simple, de fermeté douce et d'austère grandeur.

La Providence sait ce qu'elle fait quand elle amène la rencontre de deux saints dans la même tâche ; il y a dans cette pensée une certitude qui nous est à la fois, dans notre douleur, une consolation et une force.

Saint et vénéré Cardinal, vous disiez la veille de votre mort : « Je voudrais avoir la force d'offrir à Dieu les travaux qu'il a pu bénir dans ma vie, les angoisses de mon agonie, la mort qui s'approche et que j'accepte, ma vie elle-même qui s'en va et dont je fais le sacrifice, dans une dernière prière, pour mon diocèse, pour l'Eglise et pour la pauvre France ! » Et après avoir dit ces mots d'une voix affaiblie et entrecoupée de souffrances, vous entrâtes dans un silence d'où vous n'êtes plus sorti. C'était votre dernier entretien avec les hommes et le commencement de votre éternel entretien avec Dieu, vers qui vous montiez. Cette parole fut votre adieu ; en la citant, nous vous adressons notre dernier hommage. Après l'avoir rappelée, il n'y a plus place que pour le silence de la douleur, de l'admiration et du recueillement.

Ch. Chesnelong.

Éminence,

Avec les pauvres et les amis de Dieu tout en larmes, nous avons suivi votre convoi funèbre. La pompe officielle en était absente, mais, sur le parcours, un peuple immense saluait avec respect le prince de l'Eglise allant prendre possession de sa dernière demeure. Dans l'antique métropole, quarante-deux évêques présidaient à ce grand deuil public.

Ce fut un triomphe : nous le raconterons un jour.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

COLOMBIE BRITANNIQUE

MISSION PARMI LES OUVRIERS DU CHEMIN DE FER CANADIEN-PACIFIQUE.

LETTRE DU R. P. COCCOLA A UN PÈRE DU SCOLASTICAT DE BELCAMP.

Saint-Louis Kamloops, le 10 février 1886.

Bien cher Père,

Dans les premiers jours de septembre, Mgr d'Herbomez nous arrivait à Kamloops, en cours de visite vicariale. Il me donnait aussitôt la mission d'aller visiter les Italiens et autres ouvriers catholiques, disséminés sur la ligne du chemin de fer *Canadien-Pacifique*, en construction sur un parcours de plus de 300 milles. Sur cet ordre, je quittai Kamloops le 6 septembre, non sans trembler un peu à la pensée d'une expédition dont le résultat me paraissait bien incertain et qui s'offrait à moi comme ne devant réussir, si elle réussissait, qu'au prix des plus grandes fatigues et de difficultés de tout genre. La nuit qui précéda mon départ, je ne pus pas dormir. Mon émotion n'avait pourtant pas de sérieuse raison d'être, car déjà bien souvent j'avais expérimenté les soins et les attentions imprévues de la Providence à mon égard. C'est bien avec connaissance de cause que je puis dire que Dieu protège toujours ceux qui ont fait vœu d'être à lui.

En mettant le pied sur le bateau, le 6 au matin, je suis accosté par un gentleman qui se déclare protestant, mais admirateur du prêtre catholique, lequel se dévoue avec

tant de courage à la propagation de l'Evangile. Là-dessus, mon compagnon de voyage me cite plusieurs textes de l'Ancien et du Nouveau Testament; de telle sorte que j'eus ce jour-là une véritable conférence d'Ecriture sainte. Ce qui fut non moins profitable pour ma pauvre bourse, c'est qu'il me paya le dîner et le souper à bord.

A onze heures du soir, nous abordâmes à *Eagle Pass.* Mon compagnon protestant poussa la générosité jusqu'à me procurer une chambre dans le meilleur hôtel de l'endroit, en me souhaitant une bonne nuit. Son souhait ne fut pas aussi efficace que je l'aurais désiré. Malgré ses nombreux hôtels, la petite ville d'*Eagle Pass* ne pouvait fournir une chambre à chacun des nombreux voyageurs qui arrivaient par le même bateau. On me demanda si j'accepterais un camarade pour la nuit. La politesse et encore plus la nécessité exigent beaucoup de condescendance en pareil pays. Je dus consentir. Mon compagnon de chambre est un Américain. Il a bu un peu plus qu'il n'était nécessaire; cela est si commun, qu'on n'y fait pas attention. Je l'engage à se coucher à l'instant, vu que l'heure est déjà avancée et que le voyage du lendemain sera long et fatigant ; mais il s'esquive, promettant de rentrer aussitôt. Je m'étais étendu sur mon lit; il pouvait être minuit ; on circulait dans la rue comme en plein jour. Aussi n'avais-je pu fermer l'œil qu'à demi, quand mon compagnon rentre à l'improviste. Il était ivre mort cette fois. Il jure contre un être invisible ; plus d'espoir de dormir. Cependant bientôt les jurements font place aux ronflements. Vers les trois heures, j'espère pouvoir enfin m'endormir, quand des cris désespérés : « Au feu ! au feu ! » me font sauter à bas du lit. Les gens de la maison sont effrayés, et les buveurs cessent leurs chants et leurs querelles, pour son-

ger au salut commun. Grâce à la promptitude des secours, on réussit à arrêter l'élément destructeur.

Heureux de revoir la lumière du jour, je quitte mon lit et ma chambre, devenue une chambre d'angoisse et de fatigue plutôt que de repos, et me prépare à partir par le *stage* (diligence) de six heures. L'auteur des *Embarras de Paris* a, dirait-on, prophétisé les embarras de notre ville naissante d'*Eagle Pass*. Elle se compose de tentes blanches et de maisons en planches de cèdre, assez espacées et fendues en tous sens, probablement pour renouveler l'air et laisser évaporer l'*alcool* dont les vapeurs les infectent.

Nous voilà lancés par quatre chevaux à travers un chemin affreux. A chaque instant, on s'attend à voir le pauvre véhicule se briser ou se perdre dans un trou boueux, dont il ne sortira plus. L'attelage est bientôt essoufflé et le personnel des voyageurs brisé par de continuels cahots. On s'accroche à tout ce que l'on rencontre, comme on ferait à bord d'un bateau, au plus fort de la tempête. Nous regardons avec effroi ces vallées profondes et ces montagnes escarpées, qui feraient l'admiration d'un touriste voyageant à son aise.

Dans l'après-midi, j'arrivais à un camp d'ouvriers, dont le *foreman*, qui était de ma connaissance, m'informait qu'il y avait beaucoup de catholiques parmi ses hommes et qu'il me laissait pleine liberté de leur parler. Me voilà en face de l'ennemi, armé du courage de la foi et du glaive de la parole à trois tranchants : anglais, français, italien. Je ne me trompe pas en disant que je suis en face de l'ennemi, car voici l'accueil que l'on me fait : « Êtes-vous prêtre ? » demandent quelques-uns. Sur ma réponse affirmative, ils me disent : « Pas possible qu'un prêtre se hasarde tout seul dans ces affreux précipices. » D'autres s'écrient : « Il vient mendier notre argent. » Sans me laisser intimider, j'attends que la tempête se soit apaisée. Le calme

rétabli, après avoir fini de parler en anglais, je dis quelques mots en italien, souhaitant santé et beau temps à tout le monde, en retour des malédictions que j'avais reçues. Quand les Italiens entendent parler leur langue, et cela, rien que pour exprimer des souhaits, ils se regardent confus et honteux, car personne, eux exceptés, ne parle cette langue! Les plus hardis me demandent si je viens de Rome et dans quel but. Sans répondre à la première question, je leur dis que je viens presque uniquement pour voir les Italiens; qu'ayant appris combien il y en a parmi eux qui meurent dans ces montagnes, tantôt écrasés sous les rochers, tantôt victimes de la fièvre typhoïde, j'avais gémi sur leur sort, et que je leur apportais les bénédictions du ciel. La nouvelle de l'arrivée d'un prêtre italien, venant de Rome ou de Toscane, court le long de la ligne. Je visite plusieurs camps ce soir-là et vois plus de trois cents ouvriers, les avertissant que le lendemain, dimanche, je leur dirai la messe.

Les *contracteurs*, généralement très bien élevés, me reçoivent cordialement; quand je leur manifeste le désir de dire la sainte messe le lendemain, ils m'informent que les ouvriers travaillent jour et nuit, sans excepter le dimanche, et que, disant la messe à dix heures, je pourrais avoir tout au plus ceux qui ont travaillé la nuit.

Le lendemain, j'avais un maigre auditoire; ce n'était pas bien encourageant pour débuter dans une mission que j'avais tant appréhendée. Mais, à l'école de l'expérience, j'ai appris qu'il a toujours été difficile de faire du bien, surtout aux gens du chemin de fer. Je faisais donc contre mauvaise fortune bon cœur. Me donnant des airs joyeux, j'allais visiter les ouvriers dans les misérables réduits où ils étaient logés, ou plutôt entassés par vingtaines. C'étaient des sortes de tanières si basses qu'un homme avait souvent peine à s'y tenir debout; les unes étaient con-

struites en grosses pièces de bois rondes, placées les unes sur les autres; un peu de boue, en guise de mortier, fermait les interstices; d'autres étaient creusées dans le flanc de la colline ; d'autres encore avaient pour parois deux ou trois gros rochers et un toit en planches de cèdre, avec 2 pieds de terre par-dessus, pour empêcher l'eau de pénétrer et arrêter les courants d'air. S'il y avait une certaine diversité dans l'architecture de ces habitations, l'ameublement était partout le même. Des planches fendues à la hache, soutenues par des piquets plantés en terre, avec une ou deux couvertures en lambeaux par-dessus, quelques vieilles bottes couvertes de boue, un petit havresac, autrefois neuf mais recouvert maintenant de poussière, où se trouvent un livre de prières, le portrait d'un ou de plusieurs membres de la famille, avec la correspondance soigneusement conservée: tel est le coup d'œil qu'offrent ces modestes *cottages*, auxquels on a malicieusement oublié de donner des fenêtres.

En entrant, je fais l'éloge des architectes; ceux-ci, touchés de mes compliments, se font un honneur de m'offrir un coin de leur lit pour siège, ayant soin préalablement d'y étendre leurs capotes, pour le rendre plus confortable. C'est vers les trois heures de l'après-midi, heure à laquelle ceux qui ont travaillé la nuit font leur toilette et se disposent à recommencer leur ouvrage. On cause amicalement; mais la misère des ouvriers est si grande et si générale qu'on n'entend presque partout que des plaintes et l'expression des regrets d'avoir quitté sa famille et son pays, où, sans être riche, on vivait du moins heureux et tranquille, tandis que, dans ces montagnes, loin des parents et des amis, on souffre et souvent on meurt sans aucun soin, sans consolation spirituelle et sans aucune assistance corporelle. Je m'efforce de remonter le cou-

rage de chacun, disant qu'il fallait bien que quelqu'un se dévouât pour construire ce chemin de fer, lequel sera fini dans deux mois, et qu'alors, oubliant leurs fatigues, avec l'argent qu'ils auront gagné, ils pourront retourner dans leur pays et revoir leurs parents. Mes Italiens, les larmes aux yeux, s'écriaient, comme pour faire écho à mes paroles : « Plaise au ciel que nous puissions revoir encore notre patrie! »

Quand je me trouvais avec des Français, je leur chantais *les Plaintes de l'exilé :* « Voyageur exilé sur la terre et sur l'onde... Mais rien pour moi ne vaut encore ma France... et cette fois, j'y reviens pour toujours. » C'en était assez pour gagner le cœur de ces pauvres ouvriers, réellement exilés dans ces affreux pays, dont les bêtes féroces elles-mêmes semblent avoir horreur. Chacun avait quelque chose à me dire ou à me recommander. Ils me montraient leurs livres de prières, souvenir d'une mère ou d'une sœur ; ils me faisaient lire leurs lettres et me priaient de répondre pour eux, s'ils ne savaient pas écrire. Les uns réclamaient un scapulaire, d'autres une image du Sacré Cœur, etc.

Les Autrichiens et les Polonais sont ceux qui ont montré le plus de noblesse de caractère et de générosité dans leurs aumônes. Les Irlandais, fiers de leur nom de catholiques, sans respect humain en présence des protestants, des francs-maçons, demandaient à se confesser et à communier. Somme toute, il faut le dire à la plus grande gloire de Dieu, beaucoup de vieux poissons ont été pris au filet, et beaucoup de jeunes gens, pas mal en retard, ont fait leur pas en avant ; ils sont en ligne maintenant et j'espère qu'ils marcheront de front à la conquête du ciel.

Mon air de gaieté, au milieu de tant de souffrances et de misères, frappait tout le monde et attirait autour de moi protestants et catholiques. Cela me donnait du cou-

rage, mais la difficulté de dire la messe tous les jours, faute d'un local convenable et parce que les travaux ne cessaient ni le jour ni la nuit, revenait souvent, et cette privation apportait quelque tristesse dans mon cœur. De temps en temps, cependant, de fortes pluies arrêtaient les travaux pour quelques heures. J'en profitais pour voir mon monde, et, comme je jeûnais habituellement jusqu'à dix heures, attendant une circonstance heureuse pour dire la messe, il arrivait quelquefois que j'avais une grande assistance ; d'autres fois, je n'avais qu'une seule personne.

Ce genre de vie si nomade m'obligeait à courir d'un camp à un autre, à faire chaque jour de nouvelles connaissances. La visite aux ingénieurs ou aux contracteurs, qui, protestants ou catholiques, se montraient bien disposés à mon égard, me préoccupait encore plus qu'elle ne me fatiguait. La prière et le souvenir de tant d'âmes, qui priaient pour moi, me soutenaient, quand je ne pouvais pas dire la sainte messe. La nuit, il ne m'était pas toujours facile de dormir. Mon lit était parfois un peu plus dur que la Règle ne l'exige. La paille et le foin ne poussent pas dans ces montagnes, on en fait venir pour les chevaux et les mules de travail, mais ils sont trop chers pour les gaspiller. Si je couche près de l'usine du vieux Vulcain, qui nuit et jour frappe à coups redoublés sur son enclume retentissante, il me faut du temps pour m'endormir; et quand mon oreille s'est habituée au bruit de l'enclume, la dynamite, emportant des quartiers de rochers dans la montagne, me fait tressaillir sur mes planches élastiques.

L'homme s'habitue à tout, dit-on. Moi aussi, je deviens peu à peu maître de mes impressions et je me fais une règle de conduite que je suivrai, autant que possible, dans tous les camps que j'aurai à parcourir. La voici. En quittant le camp où j'aurai passé deux ou trois jours, je

me munirai d'une lettre de recommandation du contracteur ou du payeur, lettre que je présenterai au contracteur ou au payeur du camp où je me rends. Je ne porterai plus ma chapelle; on me donnera un ouvrier qui me rendra ce service. En arrivant dans un nouveau camp, si mes habits, en mauvais état et couverts de boue, ne laissent pas deviner que je suis un prêtre, ma lettre d'introduction m'accréditera auprès de mon nouveau troupeau.

Après un jour passé au bureau des contracteurs pour me reposer et étudier le terrain, je commençais mes visites à domicile ; j'allais dans chacun de ces taudis et, si la majorité des locataires était catholique, je passais la soirée avec eux, profitant de ce temps pour entendre les confessions et préparer ceux qui voulaient communier. Vers onze heures, après la prière du soir, je m'étendais dans un coin de la hutte, malgré les résistances des ouvriers qui en reconnaissaient la malpropreté. Mais j'insistais, et ils m'offraient alors la plus acceptable de leurs couvertures. Malgré cette précaution, je n'avais pas encore fermé l'œil, repassant dans mon esprit le sujet de prédication pour le lendemain matin, que des insectes et animalcules de tout genre, s'attachant à ma peau, me faisaient endurer jusqu'au matin un cruel supplice.

A trois heures et demie je suis debout, souvent le premier ; j'allume le feu, fais le plus de fumée possible, pour obliger tout le monde à sortir et à se laver, et, quand mon monde est prêt, j'ai vite dressé un autel avec les planches sur lesquelles j'ai essayé de reposer. Un cantique est chanté avant la messe ; il remplace la cloche et appelle les voisins à la prière. Une instruction sert de préparation à la sainte communion, et une autre, après la messe, sert d'action de grâces ; après quoi, chacun s'en va déjeuner, heureux et l'esprit en paix. Un matin, nous avons eu des chants en allemand, en autrichien et

en polonais. Ces pauvres gens, qui n'avaient jamais entendu la messe depuis qu'ils étaient engagés dans le chemin de fer du Pacifique, se croyaient dans leur pays.

Après avoir plié bagage, vers sept heures, j'allais m'asseoir à la table des contracteurs, après m'être préalablement, sur leur désir, reposé un moment sur un lit moins dur. « Le dévouement du prêtre catholique fait notre admiration, disaient-ils ; il n'y a que lui que nous voyions, dans ces pays sauvages, apporter le bonheur par sa présence et sa franche gaieté. » Bientôt, hélas ! quand le chemin de fer sera fini et les stations confortablement établies, des ministres de toutes sectes viendront, en touristes, voir s'il n'y a pas quelque argent à ramasser.

Je viens de vous donner connaissance du programme des jours de la semaine. Le dimanche, j'en suivais un autre dans les camps, où, ce jour, le travail n'était pas obligatoire.

Après le déjeuner des travailleurs, quand ils étaient rentrés dans leurs huttes ou sous leurs tentes, je faisais la ronde, les invitant tous à venir à la messe, n'importe la secte à laquelle ils pouvaient appartenir, leur disant que peut-être ils auraient trouvé étrange que je célébrasse le service divin sans y inviter les gens, ou que je fisse des distinctions. Aussi y avait-il foule, les uns venant attirés par la foi, les autres par la curiosité. L'autel était dressé sous une tente de réfectoire pouvant contenir deux cents personnes. Avant la messe, je prêchais en italien ou en français, et j'étudiais la physionomie de mes gens. Quand j'en voyais quelques-uns le chapeau sur la tête, ce qui arrivait surtout aux Suédois, luthériens pour la plupart et acharnés contre l'Eglise catholique, je trouvais un petit mot qui, pareil à une commotion électrique, faisait tomber le chapeau. Après que tout ce monde avait assisté

à la messe et suivi les trois instructions dans les trois langues, je devenais l'enfant gâté de la société. Ceux qui, de prime abord, me regardaient de travers, cherchaient alors une occasion pour échanger quelques mots avec moi.

Ce genre de vie minait ma santé, et la lutte contre les insectes qui me suçaient le sang m'épuisait à la longue. Heureusement, chez les ingénieurs, j'ai trouvé des âmes charitables. Je change de linge et me repose deux jours.

Le 3 octobre, j'arrive à Farewell. Cette ville, située sur la rive gauche de la rivière Colombie, se trouve comme dans un nid, entourée de bois et de montagnes. Sa réputation n'est guère meilleure que celle d'Eagle-Pass. Des joueurs, des contrebandiers de boissons composent la plus grande partie de la population. Un incendie avait détruit la moitié des maisons, mais d'autres se sont élevées sur leurs ruines. Je ne comptais pas rester longtemps dans cette ville, où l'on ne pourrait sortir le soir sans imprudence, surtout si on a quelques piastres dans la poche. Tout le monde y est armé de revolvers et de poignards, et la police, nombreuse et active, ne peut réussir à arrêter le bruit et les coups de feu qui, chaque nuit, troublent le sommeil des gens pacifiques. Mais Notre-Seigneur n'est-il pas venu pour les pécheurs? Les malades seuls ont besoin du médecin. Je n'ai jamais craint pour ma vie; pourquoi craindrais-je maintenant? Un catholique m'offre d'aller prendre une chambre dans le meilleur hôtel; il payera les frais. Je préfère trouver un gîte plus modeste qui ne coûte rien, et je vais faire une visite au capitaine de la police montée. Quoique protestant, il me reçoit cordialement; on mangera à la même table et j'aurai mon lit non loin de la caserne des soldats.

« Vous arrivez fort à propos, me dit-on; le gouverneur général va visiter la Colombie Britannique et sera ici

dans vingt-quatre heures. » La ville de Farewell se transformait en effet sous des tentures et des décorations ; on lisait partout des souhaits de bienvenue écrits dans toutes les langues.

J'eus une entrevue avec le gouverneur, qui resta là deux jours, plutôt pour se reposer que pour visiter la place.

Le dimanche, je m'adressai au juge de paix pour qu'il me cédât le Court-House, le seul endroit convenable pour dire la sainte messe. Contre mon attente, j'eus une nombreuse assistance.

A 70 milles de Farewell, en remontant la rivière, se trouvent des mines d'or très riches, qui occuperont des milliers d'ouvriers. J'ai déjà été invité à aller les visiter.

De Farewell, en suivant un chemin où l'on enfonçait dans la boue jusqu'aux genoux, j'arrivai à l'hôpital, à 11 milles de là. Il y avait une vingtaine de patients, les uns estropiés, les autres atteints de la fièvre typhoïde, qui a fait bien des ravages parmi les ouvriers! Je dis la sainte messe ; je distribuai à tous des paroles de consolation, quoique la plupart d'entre eux fussent protestants.

Nous sommes enfermés entre deux chaînes de montagnes; le soleil nous envoie ses faibles rayons vers onze heures seulement pour les retirer à deux. Une fois, il pouvait être environ minuit, n'étant pas encore endormi, j'entends un bruit de pas de chevaux; je demande ce que c'est, on me répond : « Ce sont des contrebandiers de boissons. »

Encore quelques milles et je trouverai les wagons, qui s'avancent chaque jour, à mesure que le chemin se fait. Comme alors mon voyage sera plus facile! Je n'aurai plus à voyager à pied ou à monter une misérable haridelle. Je n'aurai plus à traîner mon sac; mais, avec tout

mon attirail, je me laisserai emporter par la vapeur et contemplerai des scènes grandioses variées, et parfois effrayantes quand de grosses roches ou des avalanches se détachent des montagnes.

Une fois dans le train, les conducteurs et les autres employés sont pleins d'égards pour moi et me facilitent la besogne. Ils s'arrêtent pour me laisser descendre dans les camps que j'ai à visiter et me reprennent plus tard.

A mesure qu'on approche du sommet des montagnes Rocheuses, le froid devient plus vif, si bien que je ne puis tenir dans les wagons découverts et vais m'asseoir près de l'ingénieur. Il est catholique et s'estime heureux de me rendre service. La glace qui couvre les rails nous empêche d'avancer, malgré deux puissantes machines, l'une placée en avant et l'autre en arrière. Nous grimpons par une montée dont la proportion est de 4 et demi et quelquefois 5 sur 100; ce n'est qu'après avoir laissé derrière nous un certain nombre de wagons que nous pouvons continuer notre route. Ici se révèle l'habileté des ingénieurs, qui, par des détours multiples et calculés, qu'on appelle *loops*, ont gravi la montagne, avec une pente relativement douce. Mais les dangers sont de tous les instants, et les accidents ne sont que trop fréquents, surtout à cause des avalanches, qui font rouler sur le chemin jusqu'à 100 pieds de neige, sur 2 ou 3 milles de long ; le bruit qui les accompagne est effrayant. La maisonnette, où j'avais habité pendant trois jours, a été lancée à 30 pieds plus loin par une de ces avalanches.

Nous traversons Stony-Creek sur un pont en bois de 208 pieds de haut ; nous passons par Beaver-Lake, où se trouvait autrefois une ville qui fut incendiée par les brigands. Le 9 octobre, vers minuit, nous arrivons au premier pont de la rivière Colombie, que j'avais traversée à Farewell, à 80 milles de là. Le capitaine de la police

montée, qui m'avait rendu de grands services au second passage de la Colombie, me fut encore, sur ce point, de la plus grande utilité. Il me conduisit au meilleur hôtel et donna des ordres pour que je fusse bien traité. Le lendemain, je m'informe auprès du maître d'hôtel s'il n'y aurait pas quelque famille catholique dans l'endroit. Nous étions déjà au samedi, je voulais trouver une place convenable pour dire la messe le dimanche. Le jour même, je visite un certain nombre de catholiques et tous se réjouissent à la pensée qu'ils auront la messe le lendemain.

J'eus, de fait, une nombreuse assistance, et les dames, accompagnées de quelques messieurs, firent les frais du chant et de la musique. Le soir, à six heures, j'eus des vêpres chantées en musique, ce qui ne m'était pas arrivé depuis cinq ans. Les instructions du matin, en français et en anglais, et la lecture du soir produisirent promptement d'heureux fruits ; plusieurs familles voulurent avoir la messe dans leur maison, pour se procurer le bonheur de s'approcher des sacrements.

En partant d'ici, je me considère comme étant en dehors de mon diocèse ; je continuerai donc ma route, sans plus exercer aucun ministère, jusqu'à ce que j'obtienne juridiction de Mgr Grandin ou de son grand vicaire. Je visite, en passant, les catholiques dans les diverses stations. Plusieurs d'entre eux auraient voulu me retenir, mais je me contente de leur promettre de m'arrêter au retour.

Le 13 octobre, je descends du train à Calgary et me dirige vers la maison des Pères, quand je rencontre sur mon chemin Mgr Grandin, accompagné des RR. PP. Lacombe, Legal, Doucet, Claude et Foisier, ce dernier tout fraîchement ordonné. Malheureusement, je ne puis jouir longtemps de la présence de Monseigneur, qui, après

m'avoir donné toute juridiction, monte dans le train d'où je viens de descendre, pour se rendre à Winnipeg.

Il y a à peine trois ans, Calgary n'était habité que par les Oblats et quelques soldats ; aujourd'hui, c'est une ville qui s'agrandit et de nuit et de jour. Ici, on dit adieu aux montagnes ; les prairies à perte de vue, comme une mer légèrement ondulée, attendent la charrue du laboureur intelligent et actif. Les Pères ont une belle maison d'habitation avec une église très fréquentée. Une cloche de 900 livres, don des paroissiens, arrivera bientôt de Montréal, par le chemin de fer, sans aucuns frais de transport. Les six Sœurs, fidèles Compagnes de Jésus, s'occupent de l'éducation d'une cinquantaine d'enfants, dont le nombre augmente tous les jours. De plus, le gouverneur a confié à nos Pères l'école industrielle pour les sauvages, et c'est le R. P. Claude, mon ancien condisciple du scolasticat, qui en est le directeur. Le F. Little est *teacher*, et un jeune Irlandais fermier-instructeur. Trois Sœurs Grises, aidées d'une demoiselle du Tiers Ordre de Saint-François, ont soin des filles.

Je vais passer deux ou trois jours avec le R. P. Claude. sur les bords du High-River. Ses domaines s'étendent sur un immense parcours, et l'établissement offre toutes commodités par son étendue et ses dispositions. Avec ce charmant Père, si aimé de tous ceux qui l'ont connu sur la ligne du chemin de fer, on s'est rappelé le passé et on a parlé des amis, aujourd'hui dispersés aux quatre vents du ciel.

J'ai aussi le bonheur de passer quelques jours avec le R. P. Doucet, au centre même de sa paroisse. Je ne puis m'empêcher d'admirer le zèle et le courage de ce bon Père, qui, malgré l'ingratitude et l'indifférence de ses paroissiens, se dévoue continuellement pour eux, leur donnant des médecines et instruisant les enfants,

quand ceux-ci viennent dans les environs, ce qui est assez rare. J'ai entendu dire qu'il a été souffleté et même menacé d'être tué par un sauvage, dont l'enfant était mort après avoir reçu le baptême. Quand il dit la messe, il a soin de fermer la porte et de n'admettre aucun sauvage. Un jour qu'il avait oublié cette précaution, un sauvage est entré et s'est mis à voler les provisions du Père, sans que celui-ci ait pu l'en empêcher, étant déjà à la consécration. Les Pieds-Noirs (c'est le nom qu'on donne aux sauvages de cette tribu) ont une triste réputation. Rien qu'à les voir avec leurs cheveux longs, leurs visages peints et leurs couvertures, qui ont remplacé les peaux de buffalo pour leur servir de vêtements, on comprend qu'ils sont redoutables. Ils menacent de se révolter au printemps prochain, comme les Cris l'ont fait l'année dernière. Ils tuent les animaux des blancs et les mangent comme produits de leur chasse. Comme le buffalo a entièrement disparu et qu'il n'y a plus de gibier dans le pays, les amateurs de la chasse s'organisent en partis, excitent les bœufs en les piquant et les lancent au loin dans les prairies, où ils ne seront pas dérangés par la police ou les propriétaires. Puis, ils poursuivent les pauvres bêtes, comme ils faisaient auparavant le buffalo, leur cassant une jambe de devant, puis une jambe de derrière, leur tirant dans les yeux, jusqu'à ce que, massacrées ou épuisées, elles tombent sans vie. Elles sont alors vite dépecées et mangées. Le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour empêcher ce brigandage, qui arrête le progrès du pays. Dans chaque camp sauvage, il y a distribution de viande et autres provisions deux fois par semaine. Il y a, en outre, des fermiers-instructeurs pour payer les sauvages qui voudraient venir travailler et apprendre à diriger une ferme. Mais ces sauvages ne veulent ni du travail, ni de la vie sédentaire, et, trouvant la ration trop

petite, ils s'en vont voler et manger les animaux des blancs. Un de ceux-ci, voyant ses animaux diminuer et en sachant bien la raison, envoie chercher les soldats. Les soldats arrivent en peloton et, disposant au dehors leurs fusils en faisceau, entrent dans la maison pour se reposer et entendre les griefs du fermier. Une bande de sauvages venant à passer enlève les fusils, et les soldats, désarmés et, honteux comme des renards que des poules auraient pris, s'en retournent l'oreille basse, à la caserne.

Après avoir vu de près les misères du P. Doucet et les sauvages qu'il a évangélisés, je n'ose plus me plaindre des miennes et je suis presque tenté de considérer mes sauvages comme des saints.

De retour à Calgary, j'aide aux préparatifs de voyage du R. P. Lacombe, qui, sur un *buggy* à deux chevaux, avec quelques peaux de buffalo pour couverture, un peu de bois pour chauffer son thé, s'en va, à Edmonton, réorganiser les différentes missions désorganisées par la dernière rébellion. Quelques jours après, je dis moi-même adieu au R. P. Legal, resté en charge de la mission de Calgary à la place du R. P. Lacombe, et, tout en visitant le monde que je n'avais pu voir en venant, n'ayant pas de juridiction, tels que les gens de Canmore, de Silver-City, Golden-City, etc., je me rapproche de ma mission de Kamloops. Personne ne m'attendait plus ; on croyait que j'étais mort, ou bien que j'étais retenu par quelque accident pour toute la durée de la saison d'hiver. Mes lettres n'avaient pu se frayer un chemin à travers les montagnes Rocheuses. Plus heureux qu'elles, je réussis à franchir cette barrière de glace, à surmonter tous les obstacles, et j'arrive enfin à ma chère Mission de Kamloops. J'ai dû en repartir presque aussitôt pour visiter mon district ; mais, dans cette dernière course, les fatigues et les pri-

vations inhérentes à la vie de missionnaire, ont détraqué mon estomac ; et maintenant, à la veille d'entreprendre ma campagne de printemps et d'été, je me trouve presque sans forces.

Priez donc, s'il vous plaît, le Sacré Cœur de Jésus, pour qu'il daigne me prendre en pitié. J'ose aussi me recommander aux prières de nos anciens compagnons de noviciat et de scolasticat, s'il y en a encore autour de vous.

Croyez-moi, s'il vous plaît, votre dévoué frère en N.-S. et M. I.

N. Coccola, o. m. i.

LETTRE DU R. P. LE JEUNE A SON FRÈRE, A NOTRE-DAME DE SION.

Kamloops, le 7 mars 1886.

Mon bien cher Frère,

Il y a quelques mois, vous me suiviez, par la pensée, à travers les sites pittoresques et les grandioses paysages, si multipliés dans le voisinage des *Montagnes Rocheuses*.

Aujourd'hui, je pense que vous ne refuserez pas de m'accompagner encore dans mon excursion d'hiver.

Le 6 janvier, je quittais Kamloops et je descendais à New-Westminster avec le pauvre Frère Mac-Bratid dont la santé réclame des soins qu'il ne pouvait trouver au milieu de nous. Son départ et le nombre trop restreint d'élèves nous ont contraints à fermer l'école pour un temps.

Après cette halte momentanée, je me mets en devoir de répondre aux ardents désirs des sauvages du district; ils se plaignaient d'être privés de la présence du prêtre depuis bien longtemps. Le 13 janvier, j'arrive à un premier camp, où je stationne trois ou quatre jours, en

compagnie de quelques bons sauvages : ils sont avides d'instruction religieuse, s'approchent des sacrements et sont tous heureux de la visite du missionnaire. Le 17, rencontre d'un nouveau camp. Quel bonheur ! me voici au milieu de mes anciens amis. On me fait une réception toute cordiale. La joie est sur tous les fronts, le sourire sur les lèvres ; chacun, même les petits enfants, veut toucher la main du Père et lui donner un témoignage de reconnaissance. Ici, on s'empresse de me remettre une caisse, venue à mon adresse du Canada ; elle renfermait divers objets de piété, tels que des croix d'autel, des chandeliers dorés, des lampes de sanctuaire, des bénitiers pour cellules, etc., etc. Que n'êtes-vous témoin de la foi de ces fervents néophytes ! Ils ne se lassaient point d'admirer ces différents objets. — Dès le dimanche soir, nous eûmes une réunion, depuis sept heures jusqu'à dix heures et demie. Ces réunions offrent vraiment un intérêt particulier et vous seriez sans doute heureux de lire à leur sujet quelques détails. Les sauvages se rendent l'un après l'autre : les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Quand tous sont réunis : « Allons ! mes amis, *la pioche ! la pioche !* ... » Qu'est-ce ? direz-vous. Absolument comme vos élèves *piochent* dans Cicéron, Virgile et Homère, nos chrétiens *piochent* après le sermon qui a suivi la prière du soir. Dès que le prêtre a prononcé ce mot, les auditeurs se séparent par groupes de cinq ou six. Au bout d'un quart d'heure environ, après s'être concertés, l'un des plus habiles est chargé de proclamer à haute voix le résultat de la *pioche*. Aujourd'hui, le vieux chef Moïse a été choisi pour faire la répétition. C'est un vieillard (il a déjà vu soixante-dix neiges ou hivers) aussi habile à la chasse au buffle qu'à la pêche au saumon. Il a accompli bien des exploits et son histoire serait longue. N'importe ; sa vieillesse est encore verte et

vigoureuse et ressemble quelque peu à celle du rocher que le héros de l'*Enéide* rencontra sur les sombres bords du Styx. Fier du rôle d'orateur qui lui est échu, Moïse parle avec assurance, netteté et conviction. Il remet sous les yeux de ses auditeurs, silencieux et attentifs, les scènes de l'enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le compte rendu était vraiment exact; la forme seule était amplifiée et embellie de métaphores et de comparaisons familières à nos Indiens.

La *pioche* finie, vient le catéchisme; répétition de la leçon précédente, pour la graver davantage dans la mémoire; il faut aussi rectifier des notions que tous ne saisissent point de prime abord avec la même clarté, avec une égale exactitude.

Après le catéchisme, silence!... Le missionnaire, prenant encore la parole, dit d'un ton grave: « Qui a bu de l'*eau de feu* (eau-de-vie)?» Plusieurs jeunes gens se lèvent et se mettent à genoux sans dire mot. Si deux ou trois, plus timides et plus honteux, diffèrent de s'exécuter, les vieux sauvages de leur dire à voix basse: « A genoux, toi, tu en as bu... » Les coupables, que leur attitude humiliée accuse suffisamment, ne se contentent pas de cet aveu tacite; chacun, à tour de rôle, dit devant tout le monde: « Mon Père, je m'accuse d'avoir bu deux fois, trois fois... etc. » Quiconque a bu une fois se condamne à l'amende d'une piastre (5 fr.), et la somme augmente avec le nombre des fautes. Cet argent est employé à l'achat des objets du culte, au soulagement des veuves et de leurs enfants pauvres...

Mais il est dix heures et demie: il est temps de terminer cette réunion par le chant d'un cantique. Après l'exercice, tous se dispersent dans leurs tentes pour se livrer au sommeil.

Ici, il n'y a pas encore d'observatoire, mais tout le

monde pourrait voir, dans un ciel découvert, briller le soleil, scintiller les étoiles, et la lune répandre sa pâle clarté. Pendant la nuit, personne ne s'occupe à examiner le cours des astres : nos Indiens restent couchés jusqu'à ce qu'on les appelle. Heureusement quelqu'un veille à l'exactitude, et, à six heures, je vais moi-même sonner la cloche. On est bientôt sur pied et chacun s'empresse d'accourir à l'église, quand il y en a une, pour la prière du matin. Cet exercice est très souvent présidé par le chef du camp en personne, pendant que le missionnaire se prépare à dire la sainte messe à sept heures. La messe est suivie d'un sermon ; puis on rentre pour prendre un frugal repas.

Vers dix ou onze heures, nouvelle réunion pour la *pioche* et la répétition du catéchisme, et, comme la veille au soir, accusations sur diverses pratiques défendues par le prêtre. Celui-ci demande quels sont les néophytes qui ont participé aux *réunions de sauvages* païens.

Ici une explication est nécessaire pour l'intelligence de la chose.

Un an après la mort d'un païen, son plus proche parent qui a travaillé, nuit et jour, pour amasser quelques provisions, farine, sucre, viande, tabac, thé, couvertures, etc., s'empresse d'inviter tous les sauvages de sa parenté proche et éloignée, ceux de sa connaissance et ses amis. Pendant deux ou trois jours, il y a réjouissance parmi eux; et le malheureux païen, aux dépens de sa famille, distribue aux convives avides le fruit de plusieurs mois de sueurs et de veilles. Et ce n'est pas tout. Ces pauvres gens, à moitié ivres, vont visiter le mort dans son pauvre cercueil ; ils mettent des couvertures neuves autour de cet amas de chair en putréfaction, exécutent une ronde de danses frénétiques, se livrent à des superstitions et se retirent enfin, après avoir ainsi apaisé les mânes du défunt.

Vous saurez que les habitants de ces contrées n'enfouissent pas leurs morts dans la terre ; ils se contentent de les envelopper dans une ou deux couvertures, de les déposer dans des espèces de cercueils en écorce ou en bois, qui restent exposés à l'action de l'atmosphère. Nous prescrivons à tous nos chrétiens la sépulture ecclésiastique et nous punissons sévèrement ceux qui prennent part à ces réunions diaboliques. La longue absence du prêtre, l'influence de préjugés séculaires, le voisinage des païens, ont été la cause de plusieurs infractions à la loi : celui-ci a assisté deux fois aux réunions païennes, celui-là quatre, un troisième six. Après une verte réprimande, je leur ai fait dire à l'église un chapelet pour chaque faute.

Ces exercices offrent l'occasion d'instruire les assistants sur la pratique de la morale chrétienne et de leur inculquer peu à peu le mépris des superstitions païennes, avec l'estime du culte et des vertus de notre sainte religion. Ils sont terminés par un chant liturgique ou par quelque cantique ; après quoi on va dîner : il est alors environ trois heures.

A six heures du soir, la prière, suivie de la réunion. Après la *pioche* traditionnelle et réglementaire, accusations de ceux qui ont eu recours au *tamanoise* ou docteur en médecine. Les sauvages païens, quand ils tombent malades, n'ont rien de plus pressé que de faire appeler l'homme de la médecine, le suppôt du démon, l'un de ceux que la Bible nomme *incantatores*. Dès qu'il est averti, le jongleur s'affuble d'un costume bizarre, se couvre d'amulettes et de signes cabalistiques et se rend au chevet du malade. Il regarde, il interroge, il examine. Après un long examen, il réfléchit encore, et, dans le plus profond silence, il se met soudain à faire des gestes, des contorsions, à sauter, à danser : son œil est hagard, plein de feu ; tantôt, la tête et le corps pen-

chés, il cherche à saisir un objet invisible ; tantôt, comme une personne en délire, il fixe ses regards sur un point de l'appartement ; il vient d'apercevoir enfin l'âme du malade qui allait sortir par une lucarne ; elle se serait envolée si l'on avait tardé davantage à faire appel au savoir du sorcier. Comme vous le voyez, tout cela est ridicule au dernier chef ; ce qui n'empêche pas les Indiens d'avoir une espèce de foi diabolique à ces superstitions, absurdes mais traditionnelles. Il nous faut, coûte que coûte, les déraciner, et sévir contre les coupables et leurs complices avec une persévérante énergie.

A la réunion suivante, ce fut le tour de ceux qui se livrent à des jeux de hasard. Les sauvages ont bien vite appris le jeu de cartes : ils joueraient leur argent, leurs habits, leurs chevaux, leur maison, leur femme même, si c'était possible.

A la suite de ces diverses réunions, il a fallu entendre les confessions et préparer à la communion. Ah ! quelle terre féconde que le cœur de ces enfants des bois ! Que n'ont-ils parmi eux un missionnaire pour les instruire, les encourager, les corriger, les sanctifier, en un mot, par la pratique assidue des préceptes de la religion et la fréquente réception des Sacrements ! *Ne tradas bestiis animas confitentes tibi : et animas pauperum tuorum ne obliviscaris in finem !...*

Il fallut dire adieu ou plutôt au revoir à ces chers chrétiens ; ils avaient le cœur serré, les larmes aux yeux, et me demandaient en grâce de revenir au plus tôt. « Votre désir, leur dis-je, est aussi le mien. J'ai appris votre langue pour vous parler de Jésus, de Marie et du Ciel ; souvenez-vous toujours de mes instructions et de vos promesses, mais par-dessus tout soyez fidèles à la prière ! »

A mon départ, le samedi soir, il y avait un pied de

neige dans les plaines. Néanmoins, je me mis en route pour me rendre à 4 milles plus loin dans le camp des blancs, tout près d'une station du nouveau *Pacific Railway*, afin de pouvoir leur procurer, le dimanche 24 janvier, la consolation d'entendre la sainte messe. Je fus hébergé par un Prussien dont les enfants avaient fréquenté nos écoles, bien que leur père soit protestant.

Le lendemain, dimanche, il y avait 4 pieds de neige. A la station du chemin de fer, on attendait le train; mais vaine attente ! pas de train ce jour-là. Le télégraphe nous apprit qu'à Yale il y avait 10 pieds de neige, et que le train était arrêté, un peu plus bas, à l'entrée d'un tunnel. Cet incident ne m'empêcha point de convoquer les catholiques pour la messe et pour la réunion du soir, à laquelle je fis une instruction exclusivement pour les blancs.

Le lundi 25, il neigeait toujours; le télégraphe se trouva intercepté et du côté du Canada et du côté du Pacifique; de sorte que nous étions isolés complètement, avec la perspective de rester peut-être ainsi jusqu'au mois de mai. Le camp était assez bien fourni en aliments secs, comme farine, riz, haricots, mais c'était tout.

Le mercredi, la neige ayant cessé, on voulut faire sortir une locomotive de la remise; mais elle ne put faire qu'un trajet de trois quarts de mille sur un espace préalablement déblayé. Halte-là ! la neige était trop épaisse; la locomotive avançait de quelques mètres, puis ne pouvait plus ni avancer ni reculer. Les employés accouraient avec leurs pelles pour la dégager. Les mécaniciens la faisaient alors reculer d'un quart de mille; puis, chose inexplicable ! ils la lançaient à toute vapeur, à leurs risques et périls. Vains efforts ! la machine venait, impuissante, frapper contre le banc de neige et s'y enfoncer comme auparavant. A peu près 1 mille de chemin

fut ouvert de cette manière, le mercredi ; le jeudi, trois quarts de mille de plus ; le vendredi, on allait assez loin pour que je pusse, à l'aide de rapides, me rendre chez mes Indiens. Ils furent enchantés de me voir. Les jeunes gens travaillaient sur la voie ferrée, et je me contentai de visiter les familles à domicile, renouvelant mes exhortations et mes conseils.

Le lundi, 8 février, je partis accompagné de deux sauvages. Après avoir traversé une rivière en radeau, nous dûmes pendant trois jours piétiner dans la neige, épaisse de 18 pouces. Tantôt nous rencontrions des bas-fonds où la neige s'était amoncelée ; tantôt la bise glaciale, nous fouettant au visage, en couvrait notre barbe, et celle-ci s'allongeait en glaçons. Ici, il faut traverser un large fossé, là une forêt dont les sentiers ne sont plus perceptibles aux yeux. Qu'importe ! la souffrance est une source de mérites, et chaque pas, chaque battement du cœur est un acte d'amour, pour le salut des âmes abandonnées. Le soir du troisième jour, nous fûmes reçus chez un Portugais, qui s'était marié avec une sauvagesse, dont je baptisai le dernier-né.

Le surlendemain, qui était un mercredi, nous arrivâmes dans un camp, situé à peu de distance de la résidence de deux ministres protestants. Dès que ces derniers apprirent ma venue, ils s'empressèrent d'accourir à ma rencontre et de m'offrir l'hospitalité. L'un d'eux m'avoua ingénuement que tous deux se trouvaient là contre leur gré ; qu'on les avait fait venir d'Angleterre, sous de faux renseignements ; qu'ils savent fort bien aujourd'hui que les sauvages, qu'ils sont censés évangéliser, nous ont été enlevés à nous autres catholiques par leur prédécesseur Mr. Good. Ces messieurs ont l'air d'être sincères ; ils étudient beaucoup, vivent très sobrement, font le signe de la croix avant et après leurs

repas, etc. J'ai vu dans leur bibliothèque des ouvrages des poètes grecs et latins, des bréviaires romains, des missels, des graduels. Ils voulaient me retenir pour la nuit et me montraient au-dessus d'un lit l'image du Souverain Pontife. « Le Saint-Père veillera sur vous », disaient-ils. Je crus ne pas devoir accepter, malgré leurs instances réitérées, et je les remerciai de leur cordiale hospitalité et de leurs offres bienveillantes. Ces deux âmes m'ont paru de bonne foi ; peut-être ne sont-elles pas loin du jour où la pleine lumière brillera à leurs yeux. Priez à cette intention. J'ai encore vu sur leur bureau d'étude une image de *Letaille* sur le sujet des ordres mineurs !...

Le lendemain, je passai à Lytton, pour en repartir le même jour et me rendre dans une famille française. Après avoir marché l'espace de 27 milles, j'arrivai chez les blancs, où j'administrai le saint baptême à plusieurs enfants. Je repartis avec mes deux compagnons.

Le dimanche 14 février et les deux jours suivants, nous parcourûmes 40 milles environ et nous rencontrâmes un gros camp de sauvages. Les ministres méthodistes, protestants fanatiques, s'y trouvaient déjà. Leur conduite et leurs procédés d'évangélisation les ont rendus odieux à ces Indiens. Aussi on me reçut à bras ouverts, et, durant huit jours, je renouvelai les exercices de mission dont j'ai parlé plus haut. Le camp venait de faire l'acquisition d'une belle cloche d'environ 350 francs; elle me fut bien utile. Les chrétiens étaient dans le camp en très grande majorité, et ici encore je goûtai de bien douces consolations. Une jeune femme, entre autres, fit sa première communion; les vieillards surtout donnèrent des preuves d'une foi vive, laquelle avait grandi avec le nombre des années.... Ici, mêmes supplications à mon départ, mêmes instances dans la bouche de ces pauvres

délaissés.... *In messem tuam mittas operarios secundum cor tuum !!!*

Après quelques visites à Douglas et ailleurs, je rentre à Kamloops. Le R. P. Coccola, dévoré d'un zèle ardent et infatigable, m'attend avec impatience, pour pouvoir accomplir à son tour de nouvelles excursions du côté des montagnes Rocheuses.

Priez pour moi, et croyez-moi toujours votre tout dévoué et affectionné frère en N.-S. et M. I.

J. M. Le Jeune, o. m. i.

CANADA.

LES ÉCHOS DU TÉMISKAMING.

Nous trouvons ces échos dans la *Vallée de l'Ottawa*, à la date du 1er juin 1886. Nous les reproduisons ici ; ils sont tout à l'honneur de nos Pères.

Monsieur le rédacteur,

Lors de la dernière excursion au lac Témiskaming, j'avais été chargé par mes compagnons de vous adresser le rapport de ce que nous avions fait. Mais à mon retour chez moi, j'ai été tellement pressé par l'ouvrage qui s'était accumulé pendant mon absence que ce n'est qu'aujourd'hui qu'il m'a été possible de vous transmettre le rapport que je dois faire, en justice, pour la Société de colonisation et son digne président qui y consacre toute son énergie. J'espère que vous voudrez bien faire retentir dans la vallée de l'Ottawa les échos de Témiskaming.

UN FUTUR COLON.

RAPPORT DE L'EXCURSION.

Depuis plusieurs jours, mes amis et moi, futurs colons de Témiskaming, étions impatients d'apprendre la date du départ de la première excursion pour le fameux Témiskaming. Enfin, le R. P. Gendreau, président de la Société de colonisation, nous annonce par les journaux que nous partons le 10 mai, par le train qui quitte Montréal à deux heures de l'après-midi. Rendus à Ottawa, nous sommes une trentaine d'explorateurs et de colons venus de différentes paroisses de la province de Québec.

Parmi nous, nous comptons avec plaisir le Rév. M. Paré, curé de l'Ange-Gardien, accompagné d'une délégation de sa paroisse. Ces messieurs ont une idée bien noble et un plan grandiose, ils veulent à eux seuls tout un canton, afin d'y installer sans délai une nouvelle paroisse avec son personnel et son administration religieuse et civile.

Le R. P. Antoine, provincial de la communauté des Oblats, profite de notre excursion pour faire sa visite annuelle à la mission de Témiskaming avant le départ des Révérends Pères pour les missions sauvages de la baie d'Hudson, du haut du Saint-Maurice et de la région du lac Saint-Jean. Nous avons aussi avec nous M. Laperrière, ancien employé de la bibliothèque fédérale et l'un des plus actifs fondateurs de la Société de colonisation, qui va se fixer définitivement avec ses cinq fils sur la belle propriété qu'il avait déjà acquise sur les bords enchanteurs du lac.

Et nous voilà en route pour Matawan, terminus des communications faciles.

Ici, le R. P. Poitras, supérieur de la mission, avait organisé le voyage pour Témiskaming, voyage qui, sur un parcours de 100 milles, devait se faire partie dans de grandes embarcations et partie sur un bateau à vapeur. La partie la plus difficile du voyage est sans contredit celle des 14 milles qui séparent Mattawan du lac des Sept-Lieues.

Plus d'une fois notre courage et nos bras ont été mis à l'épreuve, grâce surtout à deux de nos guides qui nous ont

fait défaut juste au moment où nous avions le plus besoin d'eux.

C'est alors que nous avons pu constater la véracité du rapport de M. Laperrière publié dans la brochure : *Au lac Témiskaming,* où il nous parle de fatigue, de misère et de cordelle.

Enfin, nous arrivons au rapide de la Montagne, où nous acceptons pour la nuit l'hospitalité de M. Latour, propriétaire du petit bateau à vapeur qui, le lendemain, doit nous mener au Long-Sault.

Mercredi matin, en attendant l'aurore, on nous sert un copieux déjeuner composé du mets favori des chantiers : des fèves et du lard, cuits sous la cendre. Plus d'une de nos cuisinières serait fière de présenter sur nos tables un mets aussi succulent et dégusté avec tant d'appétit.

A quatre heures, nous embarquons sur le bateau à vapeur qui nous fait monter le lac des Sept-Lieues jusqu'au pied du Long-Sault. C'est ici que commencent les travaux du chemin de fer que fait construire la Société de colonisation. Quatre milles de ce chemin sont terminés et prêts à recevoir les lisses, le reste sera prêt au mois d'août. Mais en attendant que les chars soient mis en circulation, il nous faut faire le trajet à pied. Malgré la fatigue, augmentée par une chaleur accablante, nous nous consolons en pensant à l'immense service que rend à la colonisation cette société, qui, sous la direction du R. P. Gendreau, s'est chargée de la construction de ce chemin de fer. Les travaux du chemin nous paraissent bien faits et les ponts sont d'une solidité et d'une force telles, que, d'après l'ingénieur du gouvernement, les trains les plus lourds du Pacifique canadien pourraient passer sans aucun danger. Nous nous hâtons d'offrir à M. Bouilliane, l'entrepreneur de la construction de ce chemin, nos sincères félicitations pour la solidité de son ouvrage. Ce monsieur se montre plein d'égards pour nous et met à notre disposition ses hommes pour porter notre bagage pendant que nous faisons à pied les 7 milles qui nous séparent du lac Témiskaming. Enfin, nous arrivons, et comme le bateau à vapeur le *Mattawan* nous attendait,

nous filons droit à la mission des RR. PP. Oblats. La nuit était déjà avancée lorsque, après avoir parcouru 50 milles sur le lac, nous arrivons à la mission établie ici il y a vingt-cinq ans. Comme ceux qui ont déjà visité Témiskaming avant nous, nous recevons de la part des bons Pères et des révérendes Sœurs Grises, qui tiennent un hôpital et un orphelinat, une hospitalité des plus cordiales.

Nous avons besoin de nous reposer, aussi de bons lits sont mis à notre disposition et personne de nous n'a pu constater le lendemain à quelle heure le soleil se levait à Témiskaming.

Enfin, après un repas réconfortant, nous partons par petits groupes pour explorer les cantons de Duhamel, Guigues et Laverlochère, mis par le gouvernement à la disposition de la Société de colonisation. Il est entendu que nous nous réunirons tous à la Mission, le dimanche suivant, pour la grand'-messe. La petite chapelle bâtie autrefois pour les sauvages qui, à l'arrivée des blancs, désertent la Mission pour s'enfoncer dans le bois, est à peine suffisante pour contenir les colons déjà établis et notre troupe d'excursionnistes. A part les membres de la délégation de la paroisse de l'Ange-Gardien déjà retournés chez eux, tous sont fidèles au rendez-vous. La grand'messe est chantée par le R. P. Antoine. Le chant et la musique auraient fait honneur à n'importe quelle paroisse canadienne. Sous le rapport religieux, nous nous sentons parfaitement chez nous à une distance de 400 milles de Montréal.

Après la messe, le R. P. Gendreau convoque une assemblée de tous les colons, leur fait connaître les travaux de la Société pour la construction du chemin de fer et la ligne non interrompue par navigation et chemin de fer depuis Mattawan jusqu'à la rivière Blanche, distance de 125 milles. Il constate avec plaisir que les colons sont contents de leur position, et pour les encourager, il dit que la Société est prête à leur fournir tout le grain de semence dont ils pourraient avoir besoin. Il constate avec peine, mais trop tard, qu'il n'y a pas assez d'animaux à la disposition des colons pour faire tous les travaux nécessaires pour ensemencer la terre faite depuis un

an. Il promet aux colons qu'à son retour à Ottawa il avisera avec les directeurs de la Société aux moyens à prendre pour faire monter des chevaux et des bœufs qui seraient mis à la disposition des colons à des conditions avantageuses. Il leur annonce aussi que plusieurs riches propriétaires de France, dans le but d'aider la colonisation et de fournir de l'ouvrage aux colons pauvres, surtout à ceux qui voudraient revenir des Etats-Unis, avaient mis à sa disposition plusieurs milliers de francs pour faire défricher des terrains dont ils devenaient propriétaires.

Avant de terminer cette assemblée, où les colons exprimaient leur satisfaction à la vue de ce que faisait pour eux la Société de colonisation. M. le docteur Benoit de Napierville, un des excursionnistes, s'avança vers le R. P. Gendreau et lut l'adresse suivante :

Au R. P. Gendreau, Président de la Société de colonisation du lac Témiskaming, et au R. P. Poitras, Directeur de la Société et organisateur de notre excursion.

« Nous, soussignés, faisant partie de l'excursion que vous avez bien voulu organiser pour faciliter l'exploration du Témiskaming, profitons du moment de votre départ pour vous exprimer notre reconnaissance pour les services que vous nous avez rendus pendant le voyage, et notre entière satisfaction de ce que nous avons trouvé ici.

« Tout ce que nous avions appris sur Témiskaming par la brochure publiée par la Société de colonisation est en tout conforme à ce que nous y avons trouvé, et comme preuve de notre satisfaction, la plupart d'entre nous commenceront immédiatement les défrichements sur les cinquante-deux lots que vous avez bien voulu nous accorder. Ce n'a été qu'après un examen minutieux à l'intérieur des cantons Duhamel, Guigues et Laverlochère que nous nous sommes fixés dans ces cantons.

« Nous avons visité tous les colons déjà résidents, et avec le plus grand plaisir nous avons constaté que tous sans exception étaient contents et satisfaits de leur position.

« Encore une fois, très révérends Pères, veuillez accepter les sincères remerciements des soussignés :

« Docteur L. Benoit de Napierville, Amédée Riopel, Saint-Jacques l'Achigan ; Joseph Brien père, Joseph Brien fils, Joseph Varin père, Joseph Varin fils, Saint-Lin ; Michel Gauthier, Louis Pilon, Saint-Jérôme ; Pierre Bédard, Charlesbourg ; Pierre Fournier, Philémon Fournier, Saint-Henri ; J.-B. Germain, Sainte-Flore ; A. Turcot, Saint-Ulrich ; Jos. Bouchard, B. Bouchard, Saint-Hilarion ; Jules Bouchard, Félix Giroux, Sault Montmorency ; A. Gélineau, Ange-Gardien ; Abraham Massie, Buckingham ; Ernest Giroux, Saint-Sébastien ; Pierre Auger, Sainte-Sophie ; Médéric Perrault, J.-B. Dufresne, Saint-Calixte ; J.-B. Berthelot, Eastman Springs.

« Témiskaming, mai 1886. »

Les RR. PP. Gendreau et Poitras répondirent en termes appropriés à la circonstance. Tous deux protestèrent qu'ils étaient heureux de pouvoir rendre service à la belle cause de la colonisation et en particulier aux colons de Témiskaming. Le R. P. Gendreau déclara que depuis l'établissement de sa Société de colonisation, plus de 250 lots ont été pris par des colons et que les défrichements sont commencés sur un grand nombre de ces lots. Dans le canton Duhamel, tous les lots propres à la culture sont pris moins une dizaine qui sont encore à la disposition des colons. Maintenant il faut se diriger vers les cantons Guigues et Laverlochère.

Il nous informa aussi que le directeur de la mission et M. A. Laperrière seront toujours disposés à donner aux visiteurs les renseignements demandés sur les lots à prendre dans ces cantons.

Puis l'assemblée se dispersa.

Comme le départ était fixé pour le mardi matin, les excursionnistes et les colons retournèrent continuer leur exploration et faire la visite de la riche mine d'argent située à quelques milles du futur village de Témiskaming. Nous vîmes

avec plaisir les grands travaux préparatoires qui se font pour exploiter cette mine sur une grande échelle aussitôt que le chemin de fer sera livré.

Je ne puis passer sous silence la cérémonie imposante dont quelques-uns d'entre nous ont été témoins à l'occasion du départ des missionnaires pour les missions sauvages de la baie d'Hudson et du haut du Saint-Maurice.

D'après le cérémonial des RR. PP. Oblats, au moment du départ pour ces voyages lointains et dangereux, on se réunit à la chapelle. Le saint Sacrement est exposé, puis les missionnaires, à genoux au pied de l'autel, reçoivent de leur supérieur une dernière bénédiction avec l'ordre d'aller évangéliser ces tribus et ces nations. Nous l'avons vu ce missionnaire, déjà avancé sur l'âge et d'une santé délicate, partant pour la vingtième fois pour ce voyage pendant lequel il lui faudra parcourir plus de 1 500 milles dans un petit canot d'écorce, accompagné d'un bon frère convers, jeune homme intelligent et actif qui, ne pouvant devenir prêtre, se dévoue au service des révérends Pères et les accompagne dans leur vie de sacrifice pour partager avec eux la récompense du missionnaire. Pour toute arme, ce bon Père n'a que sa croix d'Oblat et son bréviaire. C'est le cœur gonflé d'émotion et les larmes aux yeux que nous les avons tous vus recevoir la bénédiction du R. P. Provincial et les embrassements de leurs Frères. Nous leur avons serré la main avec attendrissement. Que de misères vont endurer ces missionnaires dans ce long trajet parsemé de tant de difficultés : les fatigues de portages, les intempéries de la saison, les mouches de toutes sortes !

Nous sommes persuadés qu'il n'y a que le catholicisme qui puisse produire de ces dévouements ignorés. Après avoir assisté à ce spectacle, que l'on se sent fier d'être catholique !

Enfin, le moment du départ est arrivé. Après avoir laissé la plupart de nos compagnons de voyage qui se mettent immédiatement à défricher leurs terres, après avoir dit adieu ou plutôt au revoir à cette nouvelle patrie d'adoption, après avoir présenté nos sincères remerciements aux RR. PP. Oblats de la mission et aux bonnes Sœurs Grises, nous embarquons

à bord du bateau le *Mattawân*, désireux de retourner dans nos familles pour raconter à tous ce que nous avions vu par nous-mêmes. Le retour se fait sans incident ni accident, et je suis bien décidé pour ma part à retourner à l'automne commencer les défrichements, avec l'intention d'être

UN FUTUR TÉMISKAMINGAIS.

VICARIAT DE NATAL.

RETOUR ET VISITES PASTORALES DE Mgr JOLIVET.

LETTRE DU R. P. DELTOUR AU R. P. MARTINET.

Roma, le 17 mai 1886.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Ayant eu le bonheur d'accompagner Sa Grandeur dans toutes ses courses apostoliques à travers le Lesutu, je me fais un devoir de vous en envoyer une relation. Elle sera bien imparfaite, mais elle témoignera de ma bonne volonté.

C'était avec une légitime impatience que nous attendions la visite de notre bien-aimé vicaire apostolique, surtout après avoir appris quels trésors de grâces et de bénédictions le Saint-Père avait mis en ses mains pour les répandre sur ses ouailles. Aussi ce fut un transport de joie générale quand il nous fut dit que la date de la visite pastorale était devancée, et que nous posséderions en Basutoland notre premier pasteur, pendant une grande partie du Carême, pour la semaine sainte et les fêtes de Pâques.

Ce fut le 23 mars que Sa Grandeur entra dans le Lesutu. Sa première visite fut pour le colonel Clarke, le digne représentant de la reine, ami intime de Monseigneur. Il avait déjà télégraphié à Sa Grandeur à Blœmfontein,

désirant recevoir l'évêque à sa résidence de Maseru. Monseigneur y fut en effet parfaitement bien reçu et il trouva là le R. P. Porte qui avait pris les devants pour aller à sa rencontre. Dès le lendemain, Monseigneur prenait la route de Roma; pour nous, nous nous étions formés en cavalcade avec nos catholiques et même quelques païens qui avaient voulu être de la partie. C'était un cortège respectable, marchant comme une armée pacifique rangée en bataille. La rencontre eut lieu, à deux heures de la mission, à quelque distance de Saint-Michel. Dès lors, la voiture de Sa Grandeur fut escortée par un escadron de cavalerie légère, aux évolutions plus ou moins régulières. Sur le passage de Sa Grandeur, les Basutu abandonnaient leurs huttes, sortaient de leurs villages, se réunissaient en groupes et saluaient Monseigneur par des hourras formidables; c'était une marche vraiment triomphale. Un moment d'arrêt à la mission de Saint-Michel que nous devons traverser. Les catholiques sont là réunis avec les enfants de l'école pour saluer Sa Grandeur. Le temps pressait cependant, car le soleil était sur son déclin; il fallait se diriger vers Roma, où nous arrivâmes au soleil couché. Le village de la Mère-de-Jésus était riant et en fête, les oriflammes et les bannières flottaient au vent. A l'entrée, un arc de triomphe sous lequel passèrent la voiture et les cavaliers. Un second, plus artistique, se dressait devant la porte de l'église, portant à son couronnement ces trois mots : *Ecce sacerdos magnus ;* c'est à son ombre que Monseigneur dut prendre place. Trois garçons de l'école lurent une première adresse en anglais, et trois filles, une seconde en sisutu, le tout accompagné de beaux bouquets de fleurs, les fleurs poussant toujours à profusion dans nos jardins. Les garçons de l'école, en habits de fête, et les petites filles en habits blancs, formaient une belle couronne au milieu

de la verdure, il ne manquait qu'un peu plus de lumière, car on n'avait pas prévu que l'illumination pourrait être utile. Sa Grandeur, assise sous l'arc de triomphe, avait à ses côtés la Mère Francis, la digne supérieure du couvent de Blœmfontein, qui était venue respirer l'air pur de nos montagnes. Monseigneur remercia en quelques paroles bien senties, et la bénédiction du très saint Sacrement nous réunit tous sous l'humble toit de chaume de notre pauvre église. Là nous remercions le divin Maître de nous avoir rendu notre bon pasteur, et nous appelons sur lui l'abondance des bénédictions célestes. Sa Grandeur prit enfin possession de sa modeste demeure tout au haut du parterre, au milieu des arbres et des fleurs; c'est un logement bien pauvre, mais assez agréable.

Le lendemain, jour de l'Annonciation, fête de précepte chez nous, les néophytes vinrent en nombre pour saluer Sa Grandeur et recevoir sa première bénédiction.

Cependant les salutations solennelles étaient réservées pour le dimanche suivant. Tous nos catholiques de Saint-Michel, de Saint-Joseph et de Nazareth, étaient réunis pour cette circonstance; aussi Monseigneur en profita-t-il pour nous donner la bénédiction papale. Nos néophytes avaient voulu imiter les blancs, qui ont l'habitude d'offrir à Sa Grandeur une bourse pleine d'or; eux, n'ayant pas de précieux métal à offrir, mirent à contribution ce qui était en leur pouvoir, et Monseigneur reçut ainsi un cheval, cinq bêtes à cornes, une quinzaine de chèvres ou moutons, quelques pièces de volaille et huit à dix sacs de grains. C'était le premier essai de ce genre, et Sa Grandeur s'en montra satisfaite: Elle fit remarquer, dans sa réponse, que les missions les plus florissantes sont celles où les néophytes sont le plus généreux pour le prêtre. Le R. P. Porte, chargé de la direction de l'école des garçons, avait voulu offrir à Sa Grandeur et au public

une séance récréative; il s'était condamné à traduire ou plutôt à mettre à la portée des indigènes une tragédie en trois actes, *le Martyre de saint Pancrace*, à peu près tel qu'on la lit dans *Fabiola*. Les jeunes acteurs s'acquittèrent très bien de leurs rôles, et Sa Grandeur, pourtant assez difficile, trouva qu'ils avaient été d'un naturel parfait. Le tout se passa bien, le décor et les costumes étaient à la manière de l'ancienne Rome, l'aigle romaine et le S. P. Q. R. n'avaient pas été oubliés.

La première semaine fut consacrée tout entière à la mission de Roma. Ce fut un travail tranquille, mais utile, soit à la Mission en général, soit à chaque membre en particulier. Le dimanche 4 avril, Monseigneur se rendit à la Mission de Saint-Michel où se trouve notre plus belle église en Basutoland. Deux Sœurs de la Sainte-Famille y tiennent une petite école, et le prêtre a maintenant une maison assez agréable pour s'abriter quand il est retenu par les exigences de son ministère. La place, autrefois sèche et aride, a un peu perdu de cet aspect désolé; un certain nombre d'arbres ont fini par s'acclimater sur cette hauteur en bravant le froid de l'hiver et le vent continuel de l'été. Nous avons là un bon noyau de catholiques, quoique la jeunesse donne passablement de peine aux missionnaires. Plusieurs avaient mérité et reçu des réprimandes sévères; trois d'entre eux en ont appelé au bon cœur de Sa Grandeur, qui leur a accordé leur pardon : *Melius est enim errare in humanitatem quam in severitatem.*

A la messe, Monseigneur voulut bien adresser la parole à ces néophytes; il le fit avec un tact exquis, encourageant les bons, tout en faisant entrevoir à ceux qui faiblissaient les rigueurs de la justice. Comme gage de pardon et de persévérance, Sa Grandeur donna la bénédiction papale.

La petite Mission de Nazareth, fondée depuis peu,

attendait aussi la visite de Sa Grandeur pour prendre son essor et se développer.

Le mardi 6 avril fut choisi pour la fête. Les pauvres habitants des montagnes se rendirent en foule à la Mission, et non point les mains vides, mais richement approvisionnés en vivres, car ici plus que partout ailleurs le proverbe : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles », est des plus vrais. La cloche, placée sur le sommet de la montagne, salue de ses sons argentins l'arrivée de sa Grandeur. Nazareth est placé sur le penchant d'une colline verdoyante et est entouré d'un assez vaste enclos avec une claire fontaine dans le fond. Pour toute bâtisse, la Mission possède une maisonnette de 25 pieds sur 15, couverte en chaume et flanquée aux deux grilles de deux petites chambres de 6 pieds qui servent de résidence au prêtre ; la pièce principale sert de chapelle et bientôt servira de salle d'école. La Mission est fraîche et gracieuse comme une jeune reine à la physionomie tant soit peu sauvage, ce qui ne fait pas mal du tout.

Vers midi commença la cérémonie religieuse. Le chant des cantiques, l'instruction et la réception des catéchumènes en firent les frais. Douze personnes furent les prémices de cette nouvelle Mission. Monseigneur reçut lui-même ces privilégiés de la grâce, en leur imposant les mains et leur donnant à chacun sa bénédiction. Cette Mission a de l'avenir, le pays est très peuplé et les habitants sont simples encore, ayant eu jusqu'à ce jour moins de contact que les autres avec une fausse civilisation.

Espérons que notre Nazareth sera un jour la ville aux fleurs, du moins au spirituel. Des agapes fraternelles offertes par les montagnards eux-mêmes réunirent cette foule à une même table ; qu'il plaise au divin Maître

de les réunir aussi dans un seul bercail, sous un unique Pasteur : *Unum ovile, et unus pastor*.

Le 8 avril, Sa Grandeur prenait le chemin de Montolivet, où Elle devait arriver le vendredi 9, après avoir salué en passant notre Mission de Saint-Joseph.

Les routes sont bien mauvaises, et il faut de la hardiesse pour les parcourir en voiture. Les rivières, les cours d'eau, les nombreux ravins et autres accidents de terrain, rendent le voyage pénible et difficile et demandent, pour le faire, un phaéton bien expérimenté. Heureusement que Sa Grandeur n'en étant plus à sou coup d'essai, et s'attend d'avance aux cahots du chemin qu'Elle supporte d'ailleurs avec courage et gaieté.

A quelque distance de la Mission, nous apercevons un groupe considérable de cavaliers, avec une voiture légère; c'était le R. P. Le Bihan accourant à la rencontre de Sa Grandeur avec un négociant des environs qui venait la prendre dans sa voiture. Tout allait pour le mieux : les chevaux frais emportaient rapidement Monseigneur vers la mission, et tout le monde suivait la voiture épiscopale. Nous sommes bientôt à Montolivet. Cette Mission, qui n'a encore que quatre ans d'existence, le dispute déjà, au matériel comme au spirituel, à ses sœurs aînées. L'église se dresse fièrement, blanche comme la neige, avec un perron gigantesque ou frontispice ; la maison du Père pose également bien ; la salle d'école est aussi bien suffisante. Tous ces bâtiments sont en briques et solidement construits. Un grand mur en pierre qui doit enclore la mission est aussi en voie de construction avec quelques autres dépendances nécessaires. C'est un de nos élèves de l'école de Roma, Simeoni, qui est maître d'école à Montolivet, et il se tire bien d'affaire; le R. P. Le Bihan est très content de lui. Sa Grandeur est saluée par un chant de circonstance, et l'un des premiers néophytes lui

souhaite la bienvenue dans un *sisutu* si coulant et si pur, que l'œuvre sentait parfaitement l'homme distingué, ce que l'auteur est en effet. Monseigneur répondit avec bienveillance, et après avoir béni les premiers chrétiens de la Mission, les laissa à leur travail de retraite, car ils se préparaient pour la confirmation.

Le dimanche était désigné pour la fête. Le P. Directeur n'avait pas fait d'invitations, néanmoins les visiteurs ne firent pas défaut. Une vingtaine de confirmations, les premières de cette Mission, vinrent réjouir le cœur du pasteur et furent suivies de la réception de deux catéchumènes. L'une d'elles était protestante, mère d'une nombreuse famille ; elle avait été devancée dans la religion par son mari, protestant lui aussi, chef de village et l'une des colonnes de la réforme. Toute cette famille est aujourd'hui catholique, plusieurs membres sont baptisés, les autres sont catéchumènes; ce sont d'excellentes recrues, dont l'acquisition par nous, en blessant l'hérésie au cœur, établit sur ses ruines la véritable Eglise. L'esprit de charité et d'union règne parmi cette chrétienté naissante ; des familles entières se sont converties et font honneur à notre sainte religion. Nous comptons là, déjà, de cinquante à soixante chrétiens.

Le lundi matin 12 avril nous reprenions la route de Roma. Sa Grandeur devait passer la nuit dans une famille catholique qui tient un magasin non loin du village royal du grand chef Letsie. Le voyage fut heureux durant toute la matinée, mais la soirée nous réservait plusieurs averses d'une pluie abondante. Le voyage se continuait quand même, et nous arrivions au rendez-vous quand nous échouâmes au port. Le chemin était en pente, glissant, couvert d'une boue gluante, la pluie tombait; notre voiture butte contre une pierre que le conducteur cherchait à éviter, et verse á quelques pas du magasin.

Le cocher eut assez de présence d'esprit pour tenir les rênes fermes, ce qui nous sauva. Je craignais pour Monseigneur qui se trouvait dans le fond de la voiture, mais son bon ange veillait sur lui, et il sortit sain et sauf sans la moindre égratignure. Pareille aventure lui est arrivée déjà bien des fois. Quant à moi, moins heureux, je reçus toute la charge, le conducteur compris; je tombai sur une tige de fer et reçus une forte contusion à l'épaule gauche, dont je me ressens encore. A part cela, tout fut bientôt remis en ordre. Plus de vingt personnes furent là en un clin d'œil; la voiture est relevée, lavée, appropriée, et ne conserve d'autre injure que celle de la boue du chemin. Parmi nos libérateurs se trouvait un ministre anglican voyageant pour le profit de sa secte; il se montra fort empressé à nous secourir. Cependant, à le voir se promenant de long en large, la pipe à la bouche, les mains dans les poches, les guêtres aux jambes, on l'aurait pris pour tout autre chose qu'un ministre du pur Evangile; il avait néanmoins les marques distinctives : l'habit noir, le collet romain et la petite croix d'argent suspendue à la boutonnière.

Nous étions bien logés chez M. Beadshand, chez qui nous passâmes une excellente nuit. Madame a été dernièrement baptisée par le R. P. Porte, et elle doit venir à Roma pour y être confirmée. A côté du magasin se trouve un très grand village où nous pourrons un jour, je l'espère, établir une succursale et même une Mission. La propriétaire du village, venue à nous en transfuge de l'hérésie, est une excellente chrétienne, craignant Dieu, pleine de respect pour le prêtre et de charité pour tout le monde. C'est un plaisir de la voir recevant ses nombreux visiteurs, toujours souriante et bonne; sa charité est de nature à faire aimer la religion.

La pluie avait cessé, le vent avait chassé les nuages et

séché les chemins; dès le matin, nous nous mettions en route, et vers les dix heures, nous étions de retour à Roma.

La Mission de Saint-Joseph de Korokoro n'ayant eu qu'une visite passagère, le dimanche des Rameaux fut désigné par Sa Grandeur pour une visite en règle. Monseigneur s'y rendit à cheval le samedi soir; une grosse averse l'ayant fait dévier de son chemin, il n'arriva que vers les huit heures du soir, à la lueur des étoiles. Cette petite Mission, longtemps misérable, semble se réveiller un peu. Sa Grandeur y a reçu quatre catéchumènes et a donné à ce petit troupeau la bénédiction papale; espérons qu'elle lui portera bonheur. Les chrétiens de Saint-Joseph sont peu nombreux, à peine une centaine, mais ils ont bien bon esprit et se montrent attachés à leur foi.

Nous voici en pleine semaine sainte, et à Roma le travail est considérable. Nous avons chaque année la retraite de tous les catholiques du village et de ses succursales, et il faut, pendant ce temps, offrir à tout ce monde un logement convenable. Les hommes sont tous relégués sans pitié à l'école des garçons, où le F. Bernard devra leur offrir une généreuse hospitalité; les femmes sont logées chez les Sœurs et dans les dépendances de la ferme. Les préparatifs, joints à la construction du reposoir pour le jeudi saint, occupent amplement les premiers jours de la semaine. Le mercredi est le jour du rendez-vous au village de Roma, mais, hélas! une pluie battante et froide ne discontinua pas de la journée; malgré cela, bon nombre de néophytes, bravant l'orage, furent fidèles au rendez-vous et arrivèrent à la Mission de bien loin, quelques-uns de trois heures de marche, mouillés et grelottants de froid, car la mauvaise saison, cette année, est en avance. Le lendemain jeudi, le temps fut moins rigoureux et notre monde se trouva au complet. Pour la pre-

mière fois, Monseigneur pontifia dans notre église à la grand'messe et bénit les saintes huiles. La cérémonie fut imposante et dut grandement édifier les fidèles. La nuit du jeudi saint fut comme par le passé une nuit de veilles et de prières. Notre église retentit tout le temps du chant des cantiques. Il faisait bon prier au pied du reposoir; nous l'avions orné de notre mieux pour inspirer un peu de dévotion à nos pauvres sauvages; les lumières et les fleurs, dont la nature est toujours prodigue, entouraient le trône du Dieu caché de l'Eucharistie qui, dans ces pays, est aussi trop souvent le Dieu inconnu. Nous nous efforçâmes de dédommager le cœur de notre divin Maître pour tant d'indifférence et même pour tant d'injures qu'il reçoit de la part des païens, et surtout de la part des hérétiques. Nous aimons à croire que le Dieu du tabernacle aura entendu les prières de nos néophytes, et qu'il leur accordera un accroissement de foi et de ferveur.

Le vendredi saint, Sa Grandeur voulut bien ériger un beau Chemin de croix, présent de la Mère Marie-Joseph, à laquelle notre église est déjà redevable de bien d'autres ornements.

Le samedi saint, l'office se fit au complet comme dans une cathédrale, et, de plus, il fut relevé par le baptême solennel de vingt-quatre adultes, bien préparés pour cette grande action pendant un an de catéchuménat au moins. Jusqu'ici, nous avions réservé les baptêmes d'adultes pour les jours de grande fête, afin que les païens pussent être témoins des cérémonies imposantes du baptême catholique. Cette fois-ci nous avons cru bon de suivre l'esprit et la lettre de l'Eglise, les baptêmes les jours de fête ne semblant plus nécessaires, vu que depuis plus de vingt ans, à Roma du moins, ce pieux spectacle s'est renouvelé plusieurs fois chaque année. Nous avions même une raison de plus, car les nouveaux baptisés devaient être confir-

més le lendemain ; d'ailleurs les témoins du baptême ne faisaient pas défaut, l'église étant remplie comme pour les grandes solennités. Le R. P. PORTE fut chargé d'interpréter les cérémonies de l'Eglise, ce qu'il fit à la satisfaction générale ; je fis les exorcismes, et Sa Grandeur conféra le sacrement de baptême. L'office fut des plus solennels ; tous ces catéchumènes étaient heureux et nous l'étions avec eux, c'était le fruit d'une année de travail que nous recueillions dans la joie et que nous offrions à Notre-Seigneur, vainqueur de la mort, comme prémices de sa résurrection. Ils avaient dépouillé le vieil homme et s'étaient revêtus de l'homme nouveau créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité. Que le bon Jésus rende leur résurrection semblable à la sienne : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.*

Au milieu de toutes ces cérémonies religieuses, la retraite suivait son cours, les prédications et les confessions n'étaient pas interrompues, et ces dernières se prolongèrent bien avant dans la nuit. Le grand jour était arrivé, nos néophytes voulaient tout mettre en harmonie : les dispositions des âmes et les convenances de la tenue extérieure. Les âmes étaient purifiées de leurs souillures et les corps se revêtaient des habits de fête, habits presque tous préparés pour cette circonstance, de sorte que tout marchait à l'unisson. Dès sept heures, la messe de communion commençait, à laquelle plus de trois cents néophytes vinrent se nourrir du pain des forts. Plusieurs prodigues étaient là, quelques autres devaient attendre encore, quoique leur bonheur ne fût que retardé.

Après la messe d'action de grâces, il n'y eut qu'une heure de délassement, et la cloche rappela tout le monde à l'église pour la messe pontificale et la confirmation. Monseigneur, qui se dévouait tous les dimanches pour dire la dernière messe, voulut pontifier le jour de la

résurrection, et la messe solennelle fut suivie de l'administration du sacrement de confirmation. Plus de quatre-vingt-dix élus eurent le bonheur de recevoir le sacrement qui fait les parfaits chrétiens, après avoir entendu une allocution préparatoire de Sa Grandeur. Le *festin* suivit la grand'messe ; le néophytes et même les païens se formèrent en groupes sur la pelouse et reçurent la part du veau gras qui leur revenait. Le bon appétit ne manque pas aux Cafres.

Vers trois heures, une belle procession se déploya dans les allées du bois et des jardins de l'école des garçons; la foule des curieux était nombreuse, et il fallut toute la dextérité de nos *suisses* pour maintenir l'ordre et faire garder le silence. Les cantiques retentissaient et étaient répétés par les échos de la montagne ; les bannières flottaient gracieusement au vent, et les oriflammes de différentes couleurs offraient sous la verdure des arbres un coup d'œil ravissant. Rentrée dans l'église, Sa Grandeur voulut bien donner la bénédiction du très saint Sacrement. Il restait, pour clore la journée, le baptême de six enfants de trois à quatre ans qui venaient se joindre aux prémices offertes à Dieu et à l'Agneau : *Primitiæ Deo et Agno.*

Dès le lendemain, la dispersion commençait et chaque chrétien reprenait le chemin de son village. Sa Grandeur, Elle aussi, se préparait pour le départ; Elle devait se rendre à la Mission du Sacré-Cœur à Gethsémani. Le ciel était bien un peu nuageux, cependant rien ne faisait prévoir les orages qui devaient nous surprendre. Vers le soir, le ciel devient sombre; nous choisissons, au pied d'une montagne, un abri pour la nuit, et nous dûmes coucher à peu près à la belle étoile. La pluie ne fut cependant pas trop abondante, et, dès le matin, nous nous mettions en route. L'horizon était noir, les éclairs sillonnaient les nuages, et bientôt les sourds grondements du tonnerre,

se rapprochant de plus en plus, nous firent pressentir une triste journée. Nous avions pris les devants sur la voiture. Ce fut pour notre malheur : nous eûmes en effet à subir un orage épouvantable. Il faisait si sombre à sept heures du matin, qu'on aurait cru le soleil couché. Pour comble de misère, la voiture n'arrivait jamais, un des chevaux s'était échappé, et, prévoyant le mauvais temps, faisait le revêche et ne voulait pas se laisser prendre. Il n'y avait pour nous qu'un parti à prendre, c'était de supporter patiemment les désagréments de cette situation et de laisser passer l'orage. Enfin ! la voiture paraît et nous offre un abri ; mais quel temps ! quel pays ! quelle route ! l'eau ruisselle de tous côtés, la boue s'attache aux roues et les chevaux secouent tristement leurs oreilles battues sans relâche par une pluie glaciale. Il fallait traverser de grands ravins difficiles même avec le beau temps ; nous dûmes dételer nos chevaux. Quelque temps après, le soleil reparaît à l'horizon, et nous nous remettons en route ; c'était un soleil trompeur : la pluie, la grêle, les éclairs et le tonnerre recommencent bientôt à qui mieux mieux ; on dirait toute la nature bouleversée et en fureur. Après avoir lutté quelque temps contre les éléments conjurés, il fallut encore se rendre avec armes et bagages, et la soirée fut bien longue ; nous espérions faire encore une étape vers le soir, mais le temps était si mauvais, la pluie si froide et si continue, qu'il fallut nous résigner à chercher un refuge dans un village voisin. Là nous rencontrâmes une bienveillante mais coûteuse hospitalité ; on nous fit, en effet, payer chèrement un peu de fourrage pour nos pauvres chevaux. Dans une hutte cafre où l'on respire à peine, la nuit est bien longue. Sa Grandeur avait préféré la voiture, mais qu'Elle dut y souffrir ! le vent était si violent et si glacial ! aussi, dès le matin, quittions-nous sans

regret ce misérable gîte. Le soleil avait reparu, et avec lui l'espérance. Notre voiture roulait assez rapidement ; enfin, vers midi, nous apercevons la Mission de Gethsémani et nous y arrivons à la grande satisfaction du R. P. Biard, directeur de cette résidence, et, je puis ajouter, à la satisfaction des voyageurs. La fête était fixée au lendemain; mais nous n'en avions pas fini avec la pluie et les orages, la pluie ne cessa de tomber tout le jour et elle gâta la fête. Peu de monde se rendit à la Mission, où Monseigneur fit deux baptêmes d'adultes et confirma huit néophytes. Cette Mission ne marche pas vite, malgré le dévouement sans bornes de son directeur, qui se sacrifie de toutes manières pour son avancement.

Il faut espérer cependant que le cœur de Jésus prendra en pitié ces pauvres âmes et les attirera à lui ; il prendra en considération les labeurs du missionnaire, et la bonne semence qu'il jette en terre ne restera pas toujours infructueuse. Gethsémani ayant été le Jardin des larmes de Notre-Seigneur, Dieu veut sans doute que les larmes et les prières du prêtre viennent féconder le Gethsémani nouveau pour le disposer à produire des fruits abondants.

Nous parcourons le Lesutu dans presque toute sa longueur et nous nous dirigeons vers la dernière étape, qui est la Mission de Sainte-Monique. Dévions pour un instant de notre chemin, poussons à droite du côté des montagnes, nous avons à y faire une petite visite ; d'ailleurs on nous promet bon chemin et bon accueil : vous jugerez de l'un et de l'autre.

Depuis plus de deux ans, un chef assez puissant appelé Peete, fils de Lisawana, frère du feu roi Moshweshwe, demande avec instance un missionnaire. Dans ce but il était venu à Roma le jour de Pâques pour s'entretenir avec Sa Grandeur. Monseigneur avait été content de sa bonne volonté et avait promis d'acquiescer à sa demande. Il de-

vait aller lui-même choisir l'emplacement de la Mission à fonder. C'est donc cette direction que nous prenons aujourd'hui. Une partie du chemin se fit fort agréablement, mais il y eut le revers de la médaille. Arrivés près d'un ravin, nous le tournons dans tous les sens pour voir si on né pourrait pas tenter le passage ; impossible d'aller en avant. Heureusement survinrent fort à propos quatre forts gaillards envoyés par le chef pour nous tirer de cette impasse : ils devaient arranger le chemin et le rendre praticable. Comment vont-ils donc faire ? ils n'ont ni bêche, ni pioche, ni pique : un fouet à la main, voilà leur seul instrument. Patience ! il est préférable, disent-ils, de dételer les chevaux et de passer la voiture à bras, arranger le chemin donnerait trop de peine. Sitôt dit, sitôt fait, on dételle les chevaux et mes montagnards portent la voiture à force de bras à travers le ravin ; nous en sommes quittes pour un quart d'heure de retard. A quelque distance de là, il fallut recommencer la même manœuvre, mais comme la troupe des suivants grossissait toujours, le travail fut plus facile. Désormais nous marchons sans encombre, deux hommes précèdent la voiture, indiquant avec soin tous les petits accidents de terrain : c'est le piquet d'honneur ; les autres la suivent humblement. Nous pénétrons enfin dans l'enceinte du village, où les hommes attendent Sa Grandeur près de l'enclos qui sert de tribunal. Trois hourras formidables se font entendre, on nous offre une grande hutte pour nous reposer, avec trois chaises, véritable luxe pour le pays. Puis il faut dîner ; c'était vendredi et la rubrique était connue, on nous sert donc des œufs, du café et de la bière cafre ; c'était beaucoup pour la sauvagerie ; pas de pain, il est vrai, mais peu importe, il en restait encore un peu dans la voiture. Le chef se faisait attendre, il avait été pris à l'improviste, et il achevait sa toilette ; il arriva

cependant. C'est un homme d'une quarantaine d'années, petit de taille, à la physionomie ouverte et bonne. Il parla assez longtemps et dit de fort bonnes choses qui plurent à Sa Grandeur, car Elle lui répondit en disant qu'Elle acceptait ses offres et lui promettait un missionnaire. Il rappela au chef la dignité du prêtre; il ajouta que lui, évêque, privait les autres Missions d'un grand secours en donnant un missionnaire à cette nouvelle Mission, et que lui, chef, devait avoir grand soin de l'homme de Dieu et lui aider à bâtir, surtout en lui procurant les pierres et autres choses nécessaires pour la construction de l'église et de la maison. Le chef était rayonnant de joie, il promit tout ce que Sa Grandeur voulut et l'invita à aller choisir un emplacement. Comme il était déjà tard et qu'il faisait froid, on remit au lendemain le choix définitif. Nous avions vu le terrain et le choix était déjà fait, d'ailleurs la liberté était complète, Monseigneur pouvait choisir n'importe où.

Le samedi matin, premier jour de mai, Sa Grandeur prit Elle-même possession de la nouvelle Mission. On chanta deux cantiques, on fit la prière, et Monseigneur adressa la parole à l'assistance. Le chef était là avec ses officiers et son état-major, tous en costume d'apparat, c'est-à-dire habillés d'une grande couverture de laine qui leur donnait un air antique et patriarcal.

L'assistance était nombreuse et recueillie ; toutes ces figures noires, la plupart ridées par les ans, s'épanouissaient aux paroles de Monseigneur et tous écoutaient avec la plus grande attention, tandis que Sa Grandeur expliquait le bienfait éminent qu'Elle venait leur apporter.

Le R. P. Porte servait d'interprète, et il était aisé de voir que tous les cœurs battaient à l'unisson. En effet, je n'ai jamais vu parmi les sauvages pareil désir d'avoir un missionnaire. Parfois on s'impose à une population ; quelquefois on vous supporte, mais le vrai désir, je ne l'ai vu

qu'ici; ils en parlent entre eux, et font des plans à leur manière, tout en se perdant un peu dans leurs combinaisons; ce sont souvent des désirs et des plans d'enfants, mais du moins montrent-ils leur bonne volonté. Humainement parlant, cette Mission a les plus grandes chances de succès, car tout le monde la désire, le chef et ses sujets. Monseigneur a lui-même choisi l'emplacement qui lui sourit, à peu près à deux cents pas en bas du village du chef, l'un des plus grands qui existent en Basutoland; lui-même a tracé les limites du terrain, et le chef n'a eu qu'à dire: *Fiat*. C'était justement l'endroit qu'il avait lui-même désigné d'avance. Le chef avait encore à demander deux choses à Sa Grandeur: il voulait d'abord qu'Elle donnât un nom à la nouvelle Mission; Monseigneur la plaça sous le patronage de saint Augustin et sous le vocable de Notre-Dame de Sion, nom plein de souvenirs, et en même temps plein d'espérances: *Elegit eam in habitationem sibi.*

La seconde question avait rapport au futur missionnaire: Qui sera placé sur la montagne de Sion? Quand en prendra-t-on possession? Monseigneur désigna le R. P. Porte, de Roma, comme devant être le fondateur de la nouvelle Mission, et il promit de l'y envoyer le plus tôt possible.

Tout était fini, il n'y avait plus qu'à saluer la nouvelle Sion et à lui souhaiter bonheur et prospérité pour un avenir prochain.

Le soir de ce jour, nous arrivions à la Mission de Sainte-Monique, où nous trouvions le R. P. Gérard donnant les exercices spirituels d'une retraite préparatoire, aux catéchumènes à baptiser et aux néophytes à confirmer.

La Mission et ses alentours ont changé d'aspect; le missionnaire habite une maison en briques cuites fort convenable; il s'est même payé le luxe d'un plancher et d'un plafond, le seul qui se trouve dans toutes nos maisons de Basutoland. Des ruines des nombreux villages brûlés

pendant la guerre et qui donnaient au pays un aspect désolé, sortent maintenant de nouvelles habitations, les villages se reconstruisent et la Mission est beaucoup plus fréquentée qu'autrefois. C'est un dédommagement bien mérité, car cette mission a passé par de rudes épreuves ; à un hiver bien froid, succède un agréable printemps.

Le lendemain de notre arrivée, un dimanche, neuf catéchumènes furent régénérés dans l'eau sainte du baptême ; les témoins de cette pieuse cérémonie étaient nombreux. il faut donc espérer que, dans cette assistance, il se trouvera quelques âmes généreuses qui viendront remplacer sur les bancs du catéchuménat, ceux que Notre-Seigneur a appelés plus près de son cœur.

Le mardi était la fête de sainte Marguerite, et aussi le jour désigné pour la confirmation. Dix-sept néophytes vinrent recevoir des mains de l'Evêque l'Onction sainte et le sacrement qui rend les chrétiens forts et généreux.

Monseigneur adressa aux confirmants et à tout l'auditoire une allocution sur l'Eglise qui fut bien écoutée. Le général Wolf, magistrat du district, vint avec sa dame faire visite à Sa Grandeur, et témoigner ainsi des bonnes relations qui existent entre le gouvernement et les missionnaires catholiques. Nous étions encore à table quand arriva le R. P. Rolland qui venait pour remplacer à Roma le R. P. Porte, destiné à la fondation de la nouvelle Mission de Sion. Nous lui souhaitons tous la bienvenue en lui promettant du travail pour ses bras et de bonnes courses pour ses jambes, et, j'espère aussi, quelques consolations pour son cœur. Je fus heureux de me trouver à Sainte-Monique, car après un jour de repos je servirai de guide au nouveau Père jusqu'à Roma.

Dans la soirée eut lieu le baptême de sept petits enfants, de quatre à six ans, à la physionomie éveillée et intelligente ; la petite famille chrétienne de Sainte-Monique s'était ainsi

augmentée en trois jours de seize nouveaux membres.

Le lendemain, Monseigneur quittait la Mission de Sainte-Monique et se dirigeait vers la petite ville de Bethléhem dans le Free-State, pour, de là, se rendre à Prétoria, capitale de la république du Transvaal. Comme Notre-Seigneur, dont il est le représentant, l'Evêque avait traversé le *Lesutu*, en répandant des bénédictions et des bienfaits; que le bon Dieu le dédommage pour tout ce qu'il a fait pour nous et nos missions : c'est là notre souhait et notre prière.

Comme recommandation, Sa Grandeur appuya surtout sur la nécessité de former des maîtres d'école noirs, qui puissent tenir une petite mission, succursale d'une plus considérable, où résiderait le prêtre, et d'où il pourrait aller aussi souvent qu'il le jugerait convenable visiter les petits postes. Ces succursales ne seraient pas d'une installation très coûteuse, car les bâtisses à faire ne seraient pas considérables ; ce serait un moyen de faire du bien, soit par l'école auprès des enfants et de la jeunesse, soit par la prière qui réunirait tous les jours, surtout le dimanche, les âmes de bonne volonté. Elles n'assujettiraient pas trop le prêtre, qui pourrait facilement se charger de quatre de ces succursales. Je crois que ce plan est approuvé de tous ceux qui veulent que l'évangélisation des Basutus fasse des progrès, car jamais avec nos ressources et le nombre restreint des missionnaires, nous ne pourrons faire tout le bien que la sainte Eglise est appelée à faire dans ce pays. On demande des prêtres en bien des endroits ; il y a partout des réclamations en ce sens, mais nous manquons de ressources et d'ouvriers. Le plan de Monseigneur diminue les dépenses et augmente le nombre des ouvriers, les âmes généreuses ne manqueront pas de faire le reste, et ainsi, un pays de pauvres sauvages deviendra un beau fleuron de la couronne de l'Eglise, épouse fidèle du Christ.

Veuillez agréer, mon révérend et bien cher Père, les sentiments de respectueuse affection avec lesquels je suis toujours votre enfant soumis et dévoué.

J.-M. Deltour, o. m. i.

SCOLASTICAT DE BELCAMP.

RAPPORT DU R. P. TATIN, SUPÉRIEUR.

Belcamp-Hall, le 24 mai 1886.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

La pensée que le récit de la première année de Belcamp-Hall, quelque uniforme qu'en ait été le cours, pourrait vous offrir de l'intérêt, me porte à l'entreprendre. Il s'agit de l'ancien scolasticat de la Congrégation qui a eu l'honneur de vous compter parmi ses membres, alors qu'il était au grand séminaire de Marseille. Depuis lors vous l'avez suivi avec une affectueuse et paternelle sollicitude dans ses migrations successives, du grand séminaire à Montolivet, puis au Sacré-Cœur d'Autun, à Inchicore ensuite, et enfin à Belcamp. En remontant vers son passé, vous pouvez le suivre jusqu'aux origines de la Congrégation, et dans sa phase nouvelle il vous apparaît avec toute la jeunesse de ses frères puinés, les scolasticats de Rome, d'Ottawa, de Ceylan. Il réunit ainsi les attraits de la nouveauté et d'une vénérable antiquité. Son histoire, à ce moment de son existence, ne saurait, ce semble, vous trouver indifférent.

La maison et la propriété ayant été décrites dans les Annales, la translation du scolasticat y ayant été racontée, le présent récit s'ouvre au moment où la communauté, complètement installée dans sa nouvelle résidence,

reprend sa marche régulière, et il a pour but de retracer ce qu'a été Belcamp pendant cette première année, au triple point de vue matériel, intellectuel et religieux.

1° *Côté matériel.* — La propriété renferme une maison d'habitation avec vastes dépendances et près de 40 hectares de terrain, dont 30 environ sont productifs. Les dix autres hectares sont occupés par les bois, les lacs, le ruisseau, les fossés, les avenues, etc. Dès le principe, nous nous sommes réservé la jouissance de cette partie et elle nous procure un vaste et on ne peut plus agréable champ de récréation. Nous nous sommes également réservé le jardin potager de la contenance d'un hectare. Il est très fertile et bien complanté d'arbres fruitiers ; il nous donnera abondamment fruits et légumes. Il a fallu tout d'abord le défricher; deux carrés étaient transformés en prairie, un troisième en bosquet, et les mauvaises herbes régnaient partout sans conteste. Le bon Frère Guinet n'a pas reculé devant ce travail d'Hercule, qui eut effrayé tout autre courage que le sien. Dès cette première année, il a commencé à recueillir les fruits de son labeur. Il a pu récolter toute notre provision de pommes de terre, des légumes en abondance et de première qualité, des fruits de toutes sortes : groseilles, fraises, framboises, raisins de Saint-Jean, cassis, poires, pommes, prunes, voire même des figues, excellentes pour le pays, et que nous étions très fiers d'offrir aux personnages qui nous ont honorés de leur visite.

Comme amélioration, outre le défrichement, nous pouvons mentionner : 1° la plantation de deux douzaines de poiriers; 2° l'installation de quatre robinets donnant constamment une eau très abondante ; 3° l'ouverture d'un portail sur la basse-cour, lequel met l'engrais à la porte même du jardin.

Les terrains d'agrément se composent d'une vaste pe-

louse qui s'étend devant la maison du côté de l'Est, d'une belle terrasse à l'Ouest, devant la porte d'entrée, de bosquets toujours verts et d'un bois de haute futaie qui abrite la maison contre les vents de l'ouest, du sud-ouest et du nord-ouest. Les deux lacs sont au sud, sur la lisière du bois et de la pelouse. A l'extrémité du lac inférieur s'élève une tour rustique ornée d'un beau panache de lierre; et dans le bois, sur le bord de l'autre lac, on voit une construction en rocaille d'un effet pittoresque.

Les principaux travaux dans cette partie de la propriété ont été de refaire les sentiers dont le bois est sillonné, lesquels avaient disparu sous les herbes, les feuilles et les débris de toutes sortes ; d'ouvrir une nouvelle et large allée au travers et à l'entour du bois, les sentiers étant trop étroits pour permettre de se promener par groupes ; de faire disparaître les broussailles qui offusquaient la vue et empêchaient la circulation de l'air ; de détruire le lierre dont les arbres étaient dévorés; de nettoyer les abords des lacs et les lacs eux-mêmes. Plusieurs arbres, dont quelques-uns d'une stature de géants, renversés par les tempêtes ou tombés de vétusté, gisaient au fond de l'eau. Les Frères scolastiques et convers, pendant des mois, ont passé leurs récréations à scier, à mettre en pièces ces colosses, puis à les extraire des lacs au moyen de câbles. Ce sont aussi nos Frères qui, sur l'initiative et sous la direction du R. P. Duvic, secondé par le R. P. Peytavin, ont débarrassé le bois des broussailles, ouvert la grande allée, disposé un très beau jeu de boules, qu'ils ont nivelé, sablé, entouré d'un talus de frais gazon. Un des lacs s'étant vidé par accident, nous en avons profité pour enlever la vase ; gros travail qu'il a fallu payer cher (près de 500 francs). Il reste à couvrir la tour et la rocaille, qu'il serait dommage de laisser tomber en ruines.

Les 30 hectares de terrain productif se composent uni-

quement de prairies. Nous les avons louées cette année au prix de 170 livres sterling, c'est-à-dire 4250 francs. Nos tenanciers ont fidèlement payé la rente et n'ont pas fait de mauvaises affaires. Nous avons pu nous convaincre qu'en exploitant nous-mêmes la moitié de la propriété et en y plaçant un troupeau de bêtes à cornes, qui nous fournira le lait et le beurre dont on fait grande consommation en ce pays, nous réaliserons un notable bénéfice. Ce projet a été mis à exécution à partir du 1er avril. Déjà quatre superbes laitières font régner l'abondance à Belcamp. Nous venons de louer au même prix que l'an passé la moitié des 30 hectares; c'est la partie la moins riche. La meilleure moitié qui entoure la ferme sera notre part. Elle avait un désavantage ; elle manquait d'eau, tandis qu'un ruisseau traverse la partie louée dans toute sa longueur. Cette infériorité a en grande partie disparu. L'eau des lacs a pu y être amenée, et, désormais, le tonneau, qui voyageait sans cesse du lac aux prairies pour abreuver le bétail, est complètement mis de côté. Une autre prairie, séparée par la route du reste de la propriété, et également privée d'eau, a été labourée et nous promet une belle récolte d'avoine.

L'amélioration principale pour la maison et la propriété, c'est l'installation d'un bélier hydraulique avec filtres, au moyen duquel nous avons en abondance l'eau nécessaire à tous les usages. Ce bélier, placé à l'extrémité du lac inférieur, élève l'eau jusqu'au sommet de la maison à une hauteur de 25 mètres, après avoir rempli tous les réservoirs de la maison, de la ferme, du jardin et des prairies situées à une distance d'environ 500 mètres. L'érection de ce bélier a coûté 1500 francs; l'installation des filtres et l'addition des tuyaux pour aller jusqu'au jardin et à la prairie, a porté la dépense totale à 2000 francs environ. Les services que nous rend cet engin

sont inappréciables, et il augmente de beaucoup la valeur de l'immeuble.

Une autre amélioration dans l'intérieur de la maison, c'est la reconstitution d'un très beau bain avec douche, que nous avions dû déplacer à notre arrivée, pour organiser les cellules des Pères professeurs.

Notons, en terminant le chapitre du matériel, que la basse-cour commence à se peupler : oies de belle race, qui ont eu le prix au concours; canards de toutes les espèces; poules et poulets de toutes les façons reçoivent du F. Mauroit les soins les plus dévoués et les plus intelligents. Il nous a fourni toute la volaille et une grande partie des œufs qui ont paru sur la table du scolasticat dans le courant de l'année.

Enfin j'ajoute, sauf votre respect, que quatre habillés de soies, cadeau précieux du R. P. King, sont descendus aujourd'hui même des hauteurs de Glencree; ils serviront à ce que, soit à la cuisine, soit à la laiterie, rien ne demeure inutile.

Je ne dois pas oublier notre équipage. Dès notre arrivée à Belcamp, nous avons constaté qu'un cheval et une voiture étaient d'une absolue nécessité pour les courses à la gare et en ville. Nous avons donc fait l'acquisition d'un tilbury et d'un gentil poney qui fait très bien son service. Il lui suffit d'un quart d'heure pour aller à la gare, et en trois quarts d'heure il nous conduit au centre de Dublin.

A Dieu, sans doute, tout d'abord, notre reconnaissance pour ces bénédictions de l'ordre temporel. Je ne saurais cependant omettre de payer ici un juste tribut d'éloge et de gratitude à ceux qui ont contribué à nous les procurer. Tous y ont droit, car tous : Pères, Frères scolastiques et Frères convers, ont rivalisé de dévouement. Le P. Mc Intyre, par ses soins vigilants, son habileté dans

les transactions et le maniement des affaires, fait régner l'ordre et l'économie ; conditions essentielles de prospérité. J'ai déjà parlé des travaux exécutés par les Frères sous la direction des PP. Duvic et Peytavin. Je tiens surtout à louer et à remercier nos admirables Frères convers qui se sont dévoués et se dévouent de tout cœur, de toutes leurs forces et au-delà de leurs forces, sans rien diminuer de leur fidélité à la Règle et à tous leurs exercices de piété. Ils nous ont révélé ce que peut inspirer à un Oblat l'amour de sa famille religieuse et le zèle de sa propre sanctification. Dieu, qui ne laisse pas sans récompense le verre d'eau froide donné en son nom, prépare de riches couronnes à de si parfaits dévouements.

2° *Côté intellectuel.* — En nous éloignant de Dublin, en faisant choix de la profonde solitude de Belcamp, nous étions mus, moins par la vue des avantages matériels que par l'espérance de trouver un asile plus favorable à notre vie d'étude et de prière. Cet espoir n'a pas été déçu. Au lendemain de notre installation, les études et la vie régulières reprenaient leur cours et rien depuis n'est venu le troubler. La solitude, le silence, les frais ombrages, les belles avenues, le mystère des bois, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, la verdure des prairies : tout invite au recueillement, à la méditation, élève l'âme à Dieu et aux choses invisibles, si vivement représentées dans les beautés de la nature. Aussi semble-t-il que nos Frères se livrent sans effort et avec bonheur à leurs diverses études. Ces agréments, d'ailleurs, en même temps qu'ils favorisent les travaux de l'esprit, procurent aussi des délassements qu'une application de chaque jour rend nécessaires. Tous les jeux s'organisent avec facilité sur les vastes pelouses, dans les allées, dans les bois et sur les lacs : jeux de boules, de cricket, de lawn-tennis, de football, courses en bateau, parties de pêches, etc., sont au-

tant de divertissements auxquels nos Frères passent le temps de leurs récréations. En outre, le voisinage de la mer offre un but de délicieuses promenades, sans parler des bains dont nos Frères ne se font pas faute pendant la belle saison sur la belle plage du Velvet-Sand (Sable-Velours).

Vous me demandez sans doute de démontrer la réalité de ces avantages par les résultats obtenus : progrès dans les sciences, succès dans les examens.

Bien que nous n'ayons encore rien d'extraordinaire à signaler sous ce rapport, nous ne saurions en conclure que les avantages ne sont pas réels. Il ne faut pas oublier que, pour diverses raisons, le scolasticat d'Irlande a été privé de ses meilleurs sujets ; qu'à notre arrivée à Belcamp, le cours de quatrième année de théologie ne comptait pas un seul élève ; que le cours suivant n'en avait qu'un seul au commencement de l'année scolaire. Le scolasticat est donc composé en grande partie d'élèves de philosophie et de débutants en théologie ; c'est-à-dire que très peu de Frères scolastiques ont acquis cet ensemble de connaissances et ce degré de développement des facultés, qui, dans une communauté, aident si puissamment à élever le niveau des études en ouvrant l'intelligence des nouveaux venus. Ceux-ci ne se forment pas seulement en classe par l'enseignement du professeur ou en étude par la lecture de divers ouvrages, mais aussi par leurs rapports constants avec des élèves déjà instruits et dont les facultés sont développées.

Une autre cause qui n'a pas permis d'obtenir tout le succès que l'on aurait pu se promettre, c'est le manque de livres. La bibliothèque du scolasticat est encore à Autun. Tant que nous avons été à Inchicore, la bibliothèque des missionnaires nous a empêché de sentir trop vivement l'absence de la nôtre ; ici rien pour combler ce

vide. L'essor qu'auraient pu prendre les études en est indubitablement ralenti.

Malgré ces obstacles, les résultats obtenus sont des plus satisfaisants. Les philosophes ont passé de très bons examens qui dénotent un travail intelligent et une application soutenue; les théologiens n'ont pas eu à rougir devant leurs jeunes Frères. A la suite des examens, nous avons eu, comme par le passé, la soutenance des thèses de philosophie et de théologie. Ces joutes intellectuelles ont excité un vif intérêt. Les champions étaient bien préparés; ils ont exposé leurs thèses avec clarté, les ont soutenues avec force et les ont brillamment défendues contre de vigoureuses attaques. La note moyenne pour la soutenance des thèses approche de très bien et reste beaucoup au-dessus de bien pour les divers examens écrits et oraux. Il est vrai qu'en donnant ces notes nous avons eu égard aux circonstances défavorables dont j'ai parlé plus haut.

Il ne sera pas hors de propos de donner ici un aperçu des cours et comme un programme des études au scolasticat. La philosophie et la théologie sont les deux sciences qui se partagent la majeure partie du temps. Six classes de philosophie par semaine, pendant deux ans, et huit classes de théologie, pendant quatre ans. A ces cours viennent se joindre ceux d'Ecriture sainte, deux fois par semaine, de droit canon, d'histoire ecclésiastique, d'éloquence sacrée, de langue anglaise et de langue française, une fois par semaine. Les cours de liturgie et de chant ecclésiastique ont aussi un temps déterminé chaque semaine, sans parler des exercices particuliers exigés pour la préparation des offices.

Le premier cours d'Ecriture sainte (exégèse) est suivi par la communauté tout entière ; le second cours (herménentique) n'est suivi que par les élèves de philoso-

phie. Ceux-ci et les élèves de première année de théologie suivent le cours d'histoire ecclésiastique pendant que les autres suivent le cours de droit canon. Les cours de langue française et de langue anglaise sont pour les nouveaux venus, selon la nationalité; tous les scolastiques doivent être à même de comprendre et de parler ces deux langues. L'éloquence sacrée est pour tous, mais chacun l'étudie dans sa langue maternelle. Cette multiplicité de cours demande, de la part de nos cinq professeurs, un dévouement sans bornes, et de la part des élèves une application soutenue. Dieu merci, tous comprennent admirablement leur devoir et le remplissent avec une générosité et une abnégation telles qu'on peut les attendre de dignes enfants de la famille.

3° *Côté religieux.* — Ce qui précède peut déjà faire pressentir qu'au point de vue religieux aussi, la première année de Belcamp a été bonne. D'ailleurs, comme il a été dit, tout ici favorise le recueillement, l'union à Dieu, la régularité. Rien qui vienne troubler le calme de notre vie et mettre le moindre obstacle à l'accomplissement fidèle et intégral de tous les points de la Règle. Il serait difficile de se trouver plus complètement à l'abri de toute influence capable d'introduire la dissipation du monde et de porter atteinte soit à l'esprit, soit à l'exercice de la vie religieuse. De fait, notre solitude pourrait convenir à des chartreux.

Aussi, grâce à Dieu, tous les membres de la communauté sont animés du plus sincère désir de vivre en bons religieux. La marche du scolasticat se poursuit avec une suave et persévérante régularité, indice que le principe du mouvement est tout intérieur. Tous les exercices de règle se font très exactement; la coulpe a lieu tous les quinze jours; la retraite du mois n'est jamais omise, la retraite annuelle, les retraites d'ordination et d'oblation

entretiennent et renouvellent la ferveur. En dehors de ces moyens prescrits par la Règle, nous avons les exercices du mois de l'Enfant-Jésus, du mois de Saint-Joseph, du mois de Marie et du mois du Sacré-Cœur. Nous célébrons très fidèlement le premier vendredi du mois par l'exercice en l'honneur du Cœur de Jésus, dont la fête est la fête patronale du scolasticat, avec l'Immaculée Conception et la fête de Saint-Joseph. La confrérie de la garde d'honneur est établie canoniquement et contribue à entretenir la dévotion par excellence au Sacré Cœur de Jésus.

Nous sommes privés de l'édification qui nous procuraient les offices publics dans la chapelle d'Inchicore. Nous y suppléons de notre mieux par le chant des vêpres chaque dimanche, de la grand'messe aux principales fêtes, par des Saluts solennels du très saint Sacrement. Le plain-chant alterne avec la musique, et nos artistes, malgré leur petit nombre, réussissent sous la direction du R. P. Duvic à donner à toutes nos fêtes un éclat qui nous les rend chères. Le jour de Pâques, ils ont chanté une messe de Palestrina avec assez de succès pour nous faire éprouver les plus suaves émotions. Le plain-chant adopté à Belcamp est celui de Ratisbonne, approuvé par la sacrée Congrégation des rites. C'est le chant reçu dans le diocèse de Dublin.

Les offices de la Semaine sainte, des grandes solennités de Noël, de Pâques, des fêtes patronales, les processions du très saint Sacrement sont autant d'occasions pour nos Frères de renouveler et de manifester leur piété. La procession de la Fête-Dieu a été des plus édifiantes et nous a laissé de douces impressions. Elle se fit, selon la rubrique, immédiatement après la grand'messe. Les scolastiques divisés en deux groupes, philosophes et théologiens, avaient rivalisé de zèle, d'habileté et de bon

goût pour élever deux très élégants reposoirs, vrais paradis de verdure et de fleurs, d'une fraîcheur et d'une grâce parfaites. Les rangs de la procession se déployaient librement dans les allées, sur la pelouse et la vaste terrasse, couvertes d'un tapis de fleurs aux dessins les plus gracieux. On aurait dit que tout faisait silence pour que les chants fussent entendus au ciel ; les grands arbres encadraient la scène et la transformaient en un temple immense dont l'azur des cieux était la voûte. Nous étions heureux de voir les magnificences de Belcamp servir au triomphe de Notre-Seigneur et de penser que ce divin Maître était désormais le seigneur de ce beau domaine.

La maison et la chapelle sont dédiées au Sacré-Cœur, à Marie Immaculée et à saint Joseph. Chaque appartement est sous le vocable d'un saint, ainsi que le demande le Chapitre de 1873. Il nous tarde de placer dans le parc les statues des patrons titulaires. Celle du Sacré-Cœur ira très bien devant le bosquet qui est vis-à-vis la porte d'entrée de la maison. Celle de Notre-Dame de Lourdes aura sa place naturelle dans la rocaille qui avoisine le lac; un morceau de rocher détaché de l'endroit où Marie posa le pied à Lourdes, sera placé sous les pieds de la statue de Belcamp. Enfin, nous espérons trouver une place pour saint Joseph près de l'allée par laquelle nos Frères convers se rendent à leur travail, à la ferme ou au jardin. Nous avons constitué le Sacré-Cœur seigneur de Belcamp, Marie Immaculée en est la dame et saint Joseph le gardien; il faut qu'ils résident dans leurs terres. Le défaut de ressources a été le seul obstacle à la réalisation de ces projets, mais nous comptons bien que l'obstacle ne sera pas toujours insurmontable.

Pour compléter la physionomie de cette première année, il me reste à mentionner, en dehors du cadre de notre train de vie ordinaire, quelques faits qui sont venus

en rompre agréablement l'uniformité et nous procurer cette utile diversion dont la pauvre nature humaine ne se passe que difficilement.

Oblations, ordinations, arrivées, départs, visites, tels sont les titres sous lesquels ces faits peuvent se grouper.

La première Oblation, à Belcamp, a été celle du Frère Harmant (Alphonse), et c'est le jour de saint Jean-Baptiste, jour de grande réjouissance, que nous l'avons célébrée, Saint Jean nous est apparu comme un protecteur puissant et un modèle parfait, et notre jeune Oblat s'est offert à Dieu avec joie, sous les auspices du saint Précursenr.

Le 15 août, fête de l'Assomption, c'était le tour des Frères Combaluzier; Audibert, Fabre, Leval, Thiriet, Serrière. Belle et joyeuse solennité, qui s'est présentée au milieu des vacances, pour les embellir et les sanctifier.

A la clôture de la retraite annuelle, 27 septembre, le Frère Ogle, scolastique, et le Frère Ohl, convers, s'offraient aussi au Seigneur avec toute la fermeté puisée dans une sainte retraite.

Enfin, le jour de l'Immaculée Conception, le Frère Gautier fermait le cycle des Oblations de cette première année.

Non moins riches de grâces et de saintes joies, sont les ordinations. Cette année, elles ont emprunté de nouveaux charmes à la circonstance qu'elles étaient faites par un évêque Oblat, M[gr] BONJEAN, vicaire apostolique de Colombo. Le vénéré prélat, appelé à Rome par Léon XIII pour traiter des grands intérêts de l'Eglise dans l'Extrême Orient, voulut bien faire trêve à ses importants travaux, et venir jusqu'en Irlande conférer les saints ordres à nos frères scolastiques. Le 18 juillet, Sa Grandeur donnait la tonsure au Frère Clarke; les ordres mineurs aux Frères Gaudin, Armand, Burles, Panet, Stanley, Morley,

M[c] Sherry et Chamard ; le diaconat au Frère O'Brien. Le lendemain, 19 juillet, les Frères Dupays, Caux, Valence et Gaudin recevaient le sous-diaconat, et le Frère O'Brien, diacre de la veille, était promu au sacerdoce.

A la fête de l'Ordination se rattache celle des premières Messes. Le P. O'Brien alla célébrer la sienne à Inchicore, afin de donner à ses parents et à ses nombreux amis de Dublin toute facilité pour y assister et recevoir la communion de sa main. Le lendemain, la fête était pour nous et le nouveau Père fut d'autant plus entouré, félicité, fêté par ses frères, qu'il était notre seul prêtre.

Les jours de l'Ordination et des premières Messes ne sont pas sans mélange au scolasticat ; car ces fêtes présagent de nombreux départs et font pressentir les douleurs de la séparation. La fin de l'année scolaire arrive ; on en profite pour faire les mutations dans le personnel et les envois de sujets dans les Missions. Le R. P. Fayard a donné le signal cette année. La confiance de ses supérieurs l'appelait à être l'une des pierres fondamentales du nouveau scolastical de la belle province du Canada. Le 13 août, il nous faisait ses adieux et le lendemain il s'embarquait à Liverpool. Depuis dix ans, le R. P. Fayard était au milieu de nous, le type du bon religieux, de l'homme du devoir. Il a quitté l'Europe en se refusant la consolation de revoir sa famille, offrant de grand cœur ce sacrifice à Dieu, pour le bien de l'œuvre à laquelle il allait désormais sacrifier sa vie. Son souvenir vivra au scolasticat de Belcamp entouré de l'estime, de la reconnaissance et de l'affection de tous.

Peu de temps après, le R. P. O'Brien recevait sa première obédience pour Tower-Hill, où depuis lors il se dépense avec un zèle infatigable, que Dieu se plaît à récompenser par d'abondantes bénédictions.

Quatre Frères scolastiques ont aussi reçu leur obé-

dience : les Frères Corr et Fabre pour Rome, où ils sont allés continuer leurs études et conquérir le grade de docteur, les Frères Conrad et Gautier pour Colombo et Jaffna, où ils poursuivent aussi leurs études, mais avec l'espérance d'entrer bientôt dans la lice à la conquête des âmes.

Les départs font des vides qu'il faut combler. Le poste du R. P. Fayard a été immédiatement occupé par le R. P. Mc Intyre, auparavant supérieur du florissant pénitencier de Glencree. Ce père avait dû quitter les âpres montagnes de Wicklow et demander au climat du midi de la France et à celui de l'Italie, le rétablissement de sa santé, profondément altérée. Lorsqu'il fut rétabli, ses supérieurs jugèrent qu'avec moins de danger pour sa santé, il ne se rendrait pas moins utile en travaillant à la formation des jeunes sujets de la Société. Sa présence au scolasticat a le très grand avantage de procurer à nos frères irlandais une classe d'éloquence en leur propre langue. Outre cette classe et le cours de dogme, l'économat lui a aussi été confié. Puisse sa santé lui permettre d'accomplir longtemps le grand bien qu'il opère au scolasticat !

La création d'un second cours de philosophie a nécessité l'augmentation du personnel enseignant. Le R. P. Souillard, un des jeunes docteurs de Rome, a été chargé de ce cours, auquel il joint celui de droit canon. Il rivalise de zèle avec le R. P. Bernad, professeur du premier cours, pour inculquer à nos jeunes philosophes les saines doctrines de l'Ange de l'école et pour les former à la méthode scolastique. Nul doute qu'avec une science puisée aux sources les plus pures et avec les soins intelligents et dévoués qu'ils donnent à leurs élèves, ils ne contribuent pour leur bonne part au progrès des études au scolasticat.

Des sept Frères scolastiques que nous avons reçus au

commencement de la nouvelle année scolaire, trois viennent de Notre-Dame de l'Osier, trois de Saint-Gerlach et un de Belmont. Ce dernier noviciat a envoyé, pour la première fois, deux sujets au scolasticat de Rome.

Ce compte rendu prend des proportions que je ne voulais pas lui donner et que ne comporte guère le peu d'importance des faits relatés, je ne puis cependant le terminer sans dire un mot des visites dont Belcamp a été honoré. Quant aux visites faites par la communauté, il suffit de les énumérer : trois visites à Inchicore, qui ont été en même temps des pèlerinages; deux à Notre-Dame de Lourdes et la troisième à la Crèche. Une visite à Belmont, que les frères novices ont eu l'amabilité de nous rendre peu de temps après.

Parmi les visites reçues, je dois placer en première ligne celle des ecclésiastiques, nos voisins, et des Pères de la province, qui ont bien voulu partager notre fête de prise de possession. A cette occasion, nous avons eu à notre table, M. le chanoine O'Neill, curé de Clontarf, M. Dennan, curé de Baldoyle, deux paroisses sur lesquelles se trouve la propriété de Belcamp. M. Keon, curé de Fairview, paroisse détachée de celle de Clontarf, où nos Pères donnaient en ce moment une mission. Le R. P. King, supérieur de Glencree, le R. P. Brady, supérieur d'Inchicore avec plusieurs des Pères de sa communauté. Le R. P. Ring présidait à la fête. Il y eut des souhaits de bienvenue, des remercîments pour le cordial accueil fait à la nouvelle communauté, des chants, de la cordialité. Ce fut tout à la fois une belle fête et une fête de famille.

Que ne puis-je parler longuement de la visite de Mgr Bonjean, des grâces et des bénédictions dont il nous a comblés, des paternels entretiens dans lesquels il nous a charmés, des visites que sa présence nous a attirées, entre

autres celle du vénérable évêque aveugle de Sandhurst, en Australie, Mgr Crane, qui supporte avec une admirable résignation l'épreuve dont Dieu l'a frappé. Volontiers j'accompagne de nouveau l'infatigable vicaire apostolique dans son voyage à travers l'Irlande et jusqu'aux rivages de l'Atlantique, au noviciat des Frères des écoles chrétiennes, à Montroth, à celui des Sœurs du Bon Pasteur, à Limerick, où Sa Grandeur allait chercher des sujets pour les établissements de son vicariat. Mais il faut se hâter et mentionner au moins en passant une autre visite épiscopale, celle de Mgr Jolivet, vicaire apostolique de Natal. Il n'est resté que quelques instants au milieu de nous, assez cependant pour nous intéresser vivement et nous édifier par les paroles qu'il a bien voulu adresser à la communauté. Nous avons alors appris de sa bouche la division du vicariat de Natal en deux vicariats et une préfecture apostolique.

Un mois plus tard, le R. P. Barret, vétéran de nos missions d'Afrique, faisait, lui aussi, pendant son trop court passage, une profonde et salutaire impression sur nos Frères scolastiques.

Je ne puis omettre deux visites qui nous ont causé, elles aussi, une grande joie, bien qu'elles n'aient pas été plus prolongées que les précédentes : la visite du R. P. Antoine, provincial du Canada, et celle du R. P. Bournigalle, un des anciens missionnaires de cette province. Le premier était accompagné du R. P. Gohiet, jeune Père du scolasticat de Rome, nommé professeur de philosophie au scolasticat d'Ottawa.

A ces noms, je devrais ajouter ceux de presque tous les Pères de la province britannique, qui sont venus successivement nous donner des témoignages de leur fraternelle sympathie. Que tous reçoivent ici l'expression bien sincère de notre vive reconnaissance; ces visites sont de

véritables fêtes pour le scolasticat ; elles contribuent à y entretenir cette sainte joie et cet esprit de famille qui font le charme de la vie de communauté.

Je termine par la visite du R. P. SOULLIER, que vous avez bien voulu nous envoyer pour prêcher la retraite annuelle et faire la visite canonique du scolasticat en même temps que celle de la province.

Nous avons considéré comme un témoignage de la plus paternelle sollicitude le choix que vous avez fait de votre premier Assistant, pour visiter la maison de Belcamp et y prêcher la première retraite. Ne pouvant venir vous-même en personne mettre la dernière main à cette fondation, vous avez député à cet effet l'homme de votre droite, celui qui tient à vous de plus près. Nul mieux que lui ne pouvait organiser définitivement l'œuvre commencée, la placer dans sa voie et lui imprimer le mouvement vers ses futures destinées.

Je n'essayerai pas de vous dire le respect, l'affection et la joie avec lesquels votre représentant a été accueilli ; ils n'ont d'égal que le paternel intérêt qui vous a inspiré de nous l'envoyer. Pendant la retraite, sa parole élevée, solide et pratique, nous a tracé avec autorité nos devoirs généraux et particuliers et a laissé une forte impression dans les âmes. L'Acte de visite a complètement confirmé par divers règlements les enseignements de la retraite. La communauté a été renouvelée dans l'esprit de ferveur ; elle a reçu l'organisation qui lui convient dans sa nouvelle demeure. La fondation de Belcamp, ainsi complétée par le représentant direct du chef de la famille, a reçu la consécration de l'autorité suprême ; elle peut envisager l'avenir avec confiance ; elle est dans la voie tracée par l'obéissance, c'est-à-dire tracée par Dieu lui-même et c'est sous la garde de Dieu qu'elle poursuit sa marche en avant.

Arrivé à Belcamp le 18 septembre, le R. P. Soullier en repartait le 12 octobre, après avoir visité toutes nos maisons d'Irlande. Il se rendait d'abord à Leith, pour redescendre ensuite à Leeds, Liverpool et Londres, visitant successivement toutes nos maisons d'Ecosse et d'Angleterre.

Il est une visite dont nous comptions être honorés dès notre arrivée à Belcamp, mais dont une mort foudroyante nous a privés, changeant nos espérances en un deuil profond, c'est la visite du cardinal M° Cabe. Il nous avait promis de venir bénir notre nouvelle maison dès que nous y serions installés. Son successeur sur le siège de Dublin, Mgr Walsh, veut bien faire notre prochaine ordination dans notre petite chapelle, le jour de la Pentecôte. Il nous apportera avec les grâces et les dons de l'Esprit-Saint pour nos ordinands, la bénédiction que le cardinal, M° Cabe, nous destinait.

En terminant ce récit de notre première année à Belcamp, je vous prie, mon très révérend et bien-aimé Père, de nous accorder, vous aussi, une de vos meilleures bénédictions, qui soit le gage authentique des bénédictions divines sur cette nouvelle maison.

Votre très humble, tout dévoué et affectionné fils en N. S. et M. I.

C. Tatin, o. m. i.

MAISONS DE FRANCE

AUTUN.

MAISON DU SACRÉ-CŒUR.

Autun, le 22 juin 1886.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je suis rentré hier dans ma petite communauté du Sacré-Cœur, après une longue et laborieuse campagne, bénissant Dieu et le remerciant de m'avoir employé à le faire connaître et à le faire aimer. C'est du moins mon premier devoir, et puissé-je le bien remplir! «car charité› dit le pieux Auteur du *Chapelet de virginité,* est vestement nupcial, sans le quel nulz ne doit présumer d'aler aux nopces du Dieu d'amour ».

Un second devoir, né du premier, établi par la foi en son spécial degré, m'est imposé : c'est celui d'obéir à votre désir paternel. Je l'accomplis avec consolation et piété filiale, en vous adressant le compte rendu de mes travaux pendant la carrière que le divin Maître m'a donné de fournir, et en vous redisant les mutations opérées dans notre chère maison du scolasticat.

Votre maison du Sacré-Cœur est bien changée ! Tandis que nos Frères, qui devraient l'animer, se font remarquer par leurs fortes études théologiques en Irlande et jusque dans le Centre de la catholicité, nous sommes ici témoins de débats littéraires et nous devons applaudir aux progrès d'une jeunesse chrétienne appartenant aux premières familles de la contrée. Quelque importantes que soient à

l'heure présente toutes les œuvres d'éducation, quelque sympathie qu'elles excitent, nous ne pouvons pas cependant ne pas penser à nos Frères exilés et ne pas pleurer leur absence. La maison généralice du Sacré-Cœur n'était-elle pas autrefois pour tous les membres de la famille ce qu'était Sion pour le peuple de Dieu? Et nos Frères bien-aimés ne doivent-ils pas, comme le peuple captif, redire parmi leurs larmes : *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, cum recordaremur Sion?*

Depuis que votre zèle pour le bien des âmes vous a porté à céder la maison et le parc du Sacré-Cœur à S. Gr. Mgr l'évêque d'Autun, notre sollicitude est singulièrement diminuée à l'endroit de la conservation de l'immeuble. Messieurs les directeurs du petit séminaire se montrent vraiment admirables soit par leur délicatesse et leur reconnaissance, soit aussi par les soins apportés au matériel. Ils ont même accompli de sérieuses améliorations, lesquelles étaient, du reste, imposées par l'intérêt bien compris de leur établissement. Ainsi ils ont *mansardé* la partie la plus considérable de la maison : celle qui s'étend de la rue Aux-Rats à la façade sud-ouest. Les fenêtres, dites lucarnes à la flamande, sont en pierre et avec fronton, semblables à celles que le R. P. Rambert avait déjà fait construire pour les dortoirs des scolastiques. Ces nouvelles mansardes ont donné quatre belles chambres à MM. les professeurs, et un dortoir de soixante-douze lits aux élèves. Le travail, exécuté sous les ordres de notre habile architecte, l'excellent M. Lagoutte, a été fait avec autant d'habileté que de bon goût; notre maison, devenue plus belle, a acquis une réelle plus-value.

Relégués dans notre appartement, nous avons donc peu à nous préoccuper des intérêts matériels dont vous nous avez confié la garde. Cet état des choses me permet même des absences nombreuses et prolongées, le bon

P. MAGNIN et les deux FF. RODET et NÉMOZ suffisant amplement soit à veiller à ce que vos intentions soient respectées, soit à faciliter à MM. les directeurs du petit séminaire l'accomplissement de leur grande mission. Je puis ainsi, sans aucun inconvénient, accepter toutes les œuvres extérieures qui me sont offertes et aller où m'appelle la fin que s'est proposée notre Fondateur en créant sa famille de missionnaires.

Le commencement de l'année 1885 n'a pas été très laborieux : quelques prédications isolées, le carême à Saint-Charles du Creuzot, et deux ou trois premières communions avec retraite préparatoire, en sont les seuls travaux. Mais, à partir du mois d'août, les œuvres apostoliques se sont succédé presque sans interruption jusqu'à ce jour. Cinq retraites prêchées à des religieuses, deux à des congrégations de jeunes filles, deux aux dames dans deux villes, et une dernière à un orphelinat fort nombreux, m'ont occupé, pendant les quatre ou cinq derniers mois de l'année dernière, dans les diocèses d'Autun, de Bordeaux, de Toulouse, de Tulle et de la Rochelle. Les trois retraites prêchées en décembre ont offert un caractère assez original. Un homme de Dieu, M. Beraud, quitta un jour le poste inamovible qu'il occupait pour fonder deux orphelinats agricoles. Mgr d'Héricourt, alors évêque d'Autun, inspira cette belle œuvre; le zèle des âmes la réalisa parmi des difficultés de tous les genres. M. l'abbé Beraud est aujourd'hui âgé de quatre-vingts ans : ce qui ne l'empêche pas de traverser à la nage, quand elle déborde et même en hiver, la rivière qui sépare ses deux orphelinats, de bâtir lui-même ses maisons, de monter sur les toits comme un jeune homme en qualité de couvreur, de travailler la terre et de creuser les fossés pleins d'eau, de se mortifier comme un anachorète de vingt-cinq ans. Son œuvre a pris une

grande extension et occupe un espace de terrain considérable au Mesplier et à Montfroux, dans les paroisses de Blanzy-les-Mines et de Marigny. Il a eu besoin de religieuses pour le soin et l'éducation des jeunes filles, pour l'infirmerie, la lingerie, et même pour la classe des garçons. Mais nulle société n'aurait accepté de lui confier quelques-uns de ses membres, étant donnée la vie vraiment primitive que ce bon prêtre proposait au dévouement de ces vierges chrétiennes. Il l'a compris et a fondé lui-même un institut religieux, en lui donnant les règles du tiers ordre régulier de Saint-François, et il en a fait les servantes de ses orphelins. J'ai passé trois semaines dans ce milieu, constamment édifié et souvent étonné. Cela me rappelait parfois les manières décrites par nos Pères des pays sauvages ; mais, à la guerre comme à la guerre, ces natures et ces mœurs primitives n'étaient pas pour me déplaire.

Quelques semaines de repos me furent alors nécessaires. Je pus ainsi passer le mois de janvier dans ma petite communauté, m'occuper des travaux de la cellule, voir nos amis et obéir à vos recommandations pour le bien de la famille.

Je repartis le 1er février.

Après avoir prêché une double retraite aux élèves actuelles et aux élèves anciennes du premier pensionnat de Brive, puis une autre retraite à une centaine d'orphelines, je fus retenu dans la même ville par la dernière maladie du curé principal, mon vieux et bien vénérable parent. C'était un spectacle à la fois déchirant et fortifiant : car une lumière s'éteignait, mais une âme riche de bonnes œuvres allait à Dieu. Là, près de cette couche de douleur et au milieu des émotions les plus pénibles à la nature, je dus préparer un discours de circonstance... Je quittai le triste chevet de mon parent et ami trois jours avant la

pieuse mort de ce dernier : il me fallait reprendre mes courses et travaux de missionnaire.

C'est à Grasse que je devais prêcher la station du carême. La Provence parlait à mon cœur de prêtre et de religieux : car c'est là que je suis né au sacerdoce sous la bénédiction et la consécration de notre vénéré Fondateur, là que j'ai commencé mon ministère de missionnaire, là que notre premier Père et ses compagnons ont accompli des prodiges. Aussi, mon très révérend et bien-aimé Père, je vous demande la permission de vous dire mes impressions.

J'avais suivi le cours des missions fait par le R. P. Vincens en 1851 et 1852. On peut dire que là nous furent données les vraies traditions de nos devanciers. Notre illustre Fondateur venait lui-même présider les séances principales, nous traçant en quelques mots la voie de l'apostolat. En cherchant à me rappeler les enseignements et les exemples de ces hommes de Dieu, afin de les faire revivre sous ce même ciel de Provence, il me semblait entendre cette parole de Mgr de Mazenod, à une de nos séances plus solennelles : « Le missionnaire doit avoir un arsenal bien plein, mais il ne peut faire son siège que sur place. » Mot profond et que je ne pouvais oublier. Où donc cet apôtre, ce penseur lorsqu'il s'agissait du salut des âmes, avait-il puisé cette doctrine? Il l'avait puisée dans ses méditations si pleines de foi, car c'est simplement le commentaire de cet autre mot du Saint-Esprit : *Auris zeli audit omnia*. L'auteur du livre de la Sagesse parle ici de Dieu lui-même, dont le zèle et l'amour pour les âmes sont infinis... *Cornelius-à-Lapide* résume ainsi les explications données par les commentateurs : « L'oreille du Seigneur, qui est animé d'une grande sollicitude pour faire régner la vérité et la justice, et aussi pour opérer le salut des hommes, observe et entend

tout. » Le prêtre, dans les missions, représente Dieu auprès des populations auxquelles il est envoyé, et il doit s'inspirer de l'infinie charité pour atteindre le but élevé qu'il se propose. L'illustre apôtre de la Provence, père de notre famille religieuse, était de la race de ces grands observateurs, vrais stratégistes, qui sur le champ de bataille ne se déterminent qu'après avoir reconnu les forces de l'ennemi. C'est pourquoi il nous disait : « Le missionnaire doit avoir son arsenal bien plein, mais il ne peut faire son siège que sur place. »

Rien n'échappait à ce maître si sage et si sûr. Vous me permettrez encore, mon très révérend Père, de rappeler un souvenir intime : il pourra avoir son utilité. Un jour que j'avais excédé dans l'emploi des tableaux d'imagination, après avoir critiqué sévèrement une composition plus ou moins littéraire, il me prit en particulier, et, faisant déborder les ineffables tendresses de son cœur paternel, il me conjura de ne pas entrer dans cette voie.

Je n'eus pas de peine à me laisser convaincre, car je lui appartenais d'esprit et de cœur, et j'étais fier de marcher sous sa bannière. Mais comme sa parole, surtout lorsqu'il s'agissait de former à l'apostolat, était éloquente et forte !...

Tous ces souvenirs m'absorbaient pendant que je me rendais à Grasse : les enseignements de notre premier Père, si admirablement commentés par le R. P. Vincens, et les exemples des premiers apôtres de la Provence avaient comme envahi mon âme et commandaient à ma volonté et à ma pensée. Je cherchai donc à les faire revivre en suivant leurs préceptes et en reproduisant leurs exemples. Le Jubilé édicté par le Saint-Père me permettait de donner à mon carême le caractère d'une mission et de marcher dans la voie tracée par notre Fondateur ; j'en profitai.

L'observation ne demanda pas un temps considérable, car dès le premier jour l'auditoire remplissait la cathédrale de Grasse et ses vastes tribunes. Il était facile de voir que l'œuvre apostolique se présentait dans les meilleures conditions, et j'annonçai une série de retraites destinées à atteindre toutes les âmes pour les placer sous l'influence de la grâce. Les enfants furent appelés les premiers comme dans nos missions, et ces premiers missionnaires, armés de l'arme puissante de leur prière naïve et de leur innocence, firent leur œuvre. Après eux vinrent les femmes du peuple, puis les dames et enfin les hommes: toute la population répondit fidèlement à l'appel de Dieu.

La retraite des hommes a paru étonner le clergé, car, depuis cinq ans, ces sortes de prédications avaient échoué. On dit même que celle de l'an dernier n'avait pas réuni plus de cinquante auditeurs. Or, vous le savez déjà, mon très révérend Père, car un article trop bienveillant du *Commerce* de Grasse, reproduit dans nos Annales, vous l'a appris : celle de cette année a été couronnée d'un vrai succès. « C'était un beau spectacle, ajoutait le même journal, de voir cet homme de Dieu (puisse leur illusion leur faire du bien!) se multiplier ainsi, et après avoir bégayé l'alphabet chrétien avec les enfants des écoles, rappelé à la femme, dans toutes les classes sociales, ses grands devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers la famille, envers elle-même, entreprendre devant un auditoire de cinq ou six cents hommes la conciliation de la foi avec la science et avec la raison. »

Je ne puis reproduire tout l'article, qui est en vérité trop élogieux, mais je dois ajouter qu'une députation des hommes les plus cultivés vint me trouver après que j'eus annoncé la fin de mes conférences spéciales et me prier de les continuer. Vous pensez bien que je me rendis à leur désir avec une joie fort douce.

Le carême terminé, je recueillis par votre ordre quelques documents sur la vie de notre vénéré P. Albini, et je pris ensuite le chemin du diocèse de Tulle. Là m'attendaient deux retraites jubilaires, deux retraites de première communion, une Adoration perpétuelle et son triduum préparatoire. La première retraite fut prêchée à Uzerche, petite ville féodale, plantée comme un nid d'aigle sur un mamelon qu'entoure la Vézère, ayant conservé ses murs d'enceinte et ses tours crénelées. Cent quarante retardataires profitèrent de nos exercices pour remplir leur devoir pascal, et le monde de la piété fut unanime pour correspondre à la grâce. La seconde a été prêchée à Collonges, paroisse rurale, qui est comme un faubourg de la petite ville de Meyssac. On peut dire que là toute la population a tenu à honneur de remplir son devoir religieux. Les deux retraites de première communion ont succédé à ces travaux, l'Adoration dans la paroisse principale de Brive les a couronnés. Que vous dire, mon très révérend Père, sinon que dans cette ville, où je suis connu depuis quarante ans, l'affluence a été admirable, la foule vraiment pieuse et la fatigue fort grande. Mais, grâce à Dieu ! la consolation a été plus grande encore.

Nous étions arrivés au 9 juin et il était temps de terminer cette laborieuse campagne : car entre temps et chemin faisant, j'avais prêché bien d'autres sermons en diverses circonstances. Je croyais donc rentrer dans ma cellule à mon arrivée à Autun. Mais il m'a fallu encore aller dans une paroisse voisine et donner une voix à la douce solennité d'une première communion. Mon repos a commencé seulement hier, et je termine déjà le rapport que vous m'avez demandé, non toutefois sans vous prier de m'aider à remercier Dieu de m'avoir donné les forces nécessaires pendant ces rudes et nombreux labeurs. Veuillez aussi, mon très révérend Père, lui demander de

m'accorder la grâce de me préparer dignement à d'autres travaux pour sa gloire.

De son côté, le bon P. Magnin, malgré la délicatesse de sa santé, a pu faire quelques prédications dans les communautés religieuses, voire même prêcher une première communion dans une petite paroisse. J'en suis tout réjoui, car c'est la preuve d'une réelle amélioration dans l'état de sa gorge. Vous savez, du reste, qu'il se multiplie avec un zèle qui ne se lasse pas pour toutes les œuvres de la piété et de la charité dans la ville d'Autun et les environs. Aussi est-il constamment appelé par le clergé comme par les familles chrétiennes. On peut dire qu'il continue à lui seul les précieuses traditions de votre maison du Sacré-Cœur en faisant aimer et estimer les Oblats, à force de dévouement et d'esprit de foi.

Daignez bénir votre petite communauté, mon très révérend et bien-aimé Père, et agréer l'humble hommage du respect profond et du religieux attachement avec lesquels je suis votre fils très obéissant en Notre-Seigneur.

L. Delpeuch, o. m. i.

MAISON D'ANGERS.

Angers, le 29 juin 1886.

Très révérend et bien-aimé Père,

Les jours de repos que nous goûtons, à cette heure, dans notre chère solitude, me rappellent que le moment est venu de vous transmettre le compte rendu annuel des travaux de vos missionnaires d'Angers.

I. *Les travaux.*

Durant une période de treize mois, les PP. Pays, Pélissier et Roux (Marius), ont dû faire face à des tra-

vaux qui auraient réclamé un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques. Mais comptant toujours sur la bonne Providence et sur le secours de leur Immaculée Mère, ils n'ont pas reculé devant la fatigue, et ils ont mené à bonne fin ce travail énorme.

Deux mois après Pâques, le P. Supérieur allait revoir la paroisse de Feneu, dont le R. P. SARDOU a gardé le meilleur souvenir depuis notre mission. Je puis garantir, à mon cher compagnon d'armes, qu'il n'y est pas oublié, et que le pasteur et les ouailles m'ont souvent parlé du *Père de Paris*. Après avoir donné la retraite de la première communion, je me suis occupé de la retraite préparatoire à la fête de l'Adoration. Ce jour-là, la paroisse entière venait à l'église, et tout le clergé du canton de Briollay entourait le trône de Jésus-Hostie. Le P. PÉLISSIER allait, de son côté, préparer, par une retraite de quelques jours, les religieuses du Sacré-Cœur de Marie, de Baugé, à la rénovation de leurs vœux pour le jour de la Pentecôte. De Baugé, il se rendait à Saint-Hilaire des Bois, pour la retraite de première communion, et de là à Bécon pour l'Adoration.

Après la fête du Saint Sacrement, le P. Supérieur et le P. PÉLISSIER allaient visiter le Plessis-Grammoire, six mois après la mission, pour préparer la fête de l'Adoration. Les décorations rappelaient par leur splendeur celles qui, pendant la mission, avaient ravi toute la contrée, et avaient attiré tout le monde de la paroisse.

Quelques jours après, le P. PÉLISSIER donnait une retraite aux enfants de Marie de Nazareth, maison du Bon-Pasteur, et préparait les religieuses et les enfants à gagner l'indulgence de la Portioncule ; il prêchait ensuite aux associées de la Bonne-Mort, à Saint-Laud d'Angers.

Après ces travaux, que nous partagions en frères, puisque, depuis Pâques, nous n'étions plus que deux,

nous allions nous partager un lot de retraites dans les communautés religieuses. Le P. Supérieur en prit cinq pour sa part, et en laissa trois au P. Pélissier. Vers la fin du mois d'août, le P. Roux se rendait à Reims, pour donner la retraite aux Sœurs de l'Espérance. La communauté est nombreuse et elle s'accroît encore pour la retraite des députations des maisons voisines. Le travail ne manquait pas, et la grande chaleur le rendait plus fatigant encore, mais l'excellente Mère Supérieure, et le charmant chanoine aumônier, savaient adoucir ce qui semblait pénible.

De Reims, le P. Roux se rendit à Metz, et vint frapper, dans la rue du Paradis, à la porte du monastère du Bon-Pasteur. Le soir même, il ouvrait la retraite des religieuses du Bon-Pasteur, et après le *Te Deum* de clôture, il entonnait le *Veni Creator* pour commencer la retraite des sœurs Madeleines. Après seize jours d'un travail incessant, il revenait à Mézières pour donner à nos Sœurs de l'Espérance les exercices de la retraite. La communauté de Mézières n'est pas fort nombreuse, mais on l'augmente pour la circonstance de Sœurs appelées des maisons de Sedan, de Rethel, d'Abbeville, etc. Là, comme ailleurs, la bonne Mère Supérieure n'a rien oublié de ce qui pouvait alléger la fatigue du Père prédicateur. Enfin après ces quatre retraites, le P. Roux revenait en toute hâte à Baugé, en Anjou, pour la retraite annuelle des 70 religieuses cloîtrées du Sacré-Cœur de Marie. Après ces quarante jours de prédications et de confessions, les cordes vocales semblaient ne plus vouloir résonner, et à la suite d'une fatigue du larynx, la voix fut presque entièrement éteinte, et le P. Roux fut forcé de garder, malgré lui, un rigoureux silence.

Pendant que le P. Roux donnait les retraites dans l'Est, le P. Pélissier évangélisait l'Ouest. Le 30 août, s'ouvrait

à Niort, la retraite des enfants de Marie, chez les Sœurs de l'Espérance. Le 5 septembre avait lieu la retraite des religieuses, et le 15, le même Père allait commencer à Cognac celle des Sœurs de la Conception. Dans ces retraites, des Sœurs de la Rochelle, de Saintes, d'Angoulême et d'ailleurs viennent augmenter le personnel. Que la Mère supérieure de Niort et la Mère supérieure de Cognac reçoivent ici l'expression de la vive reconnaissance du Père prédicateur, pour leur charité et leur dévouement.

Deux retraites restaient à donner à Angers, aux séculières qui se réunissent à la Maison-Rouge, chez les Dames de la Retraite. Le P. Supérieur dut s'adresser au R. P. Provincial, pour lui demander un aide. Nous remercions le R. P. Rey de son heureux choix, en nous envoyant de Talence le P. Girard. Entre les deux retraites, le cher Père, qui est Angevin, put aller visiter sa famille à la Tessoualle, et profiter encore des jours qui lui restaient pour se mettre en retraite lui-même.

Le P. Girard s'acquitta parfaitement de l'œuvre qui lui était confiée! Qu'il daigne en recevoir ici mes sincères remerciements.

Après la retraite de Cognac, le P. Pélissier retourna à Saint-Hilaire du Bois, pour le retour de mission et pour la fête de l'Adoration. Puis le zélé missionnaire alla de nouveau, dans les Deux-Sèvres, donner à Saint-Loup la retraite des enfants de Marie, dirigée par les Sœurs de la Conception, et préparer aussi la paroisse à la fête de l'Immaculée Conception.

Le 14 octobre, nous avions reçu un puissant secours, dans la personne du vaillant P. Pays. Il nous arrivait d'Autun, et venait travailler avec nous à l'œuvre si prospère des missions, dans l'Anjou.

Que le P. Pays soit le bienvenu parmi nous! nous se-

rons heureux d'aller guerroyer ensemble, pour Dieu, comme autrefois dans les Alpes Dauphinoises.

Le temps de nous livrer aux travaux des missions approchait. Mais les missionnaires devaient auparavant songer à réconforter leur courage, avant de se donner aux autres. Le 24 octobre, suivant l'usage de la Congrégation, ils entraient dans la solitude de la retraite pour n'en sortir que le jour de la Toussaint.

Une voix nouvelle eût été agréable à tous, mais devant l'impossibilité d'obtenir un prédicateur étranger à la maison, le P. Supérieur dut se charger de prêcher lui-même les saints exercices de la retraite.

Quelques jours après la retraite, le P. Roux et le P. Pays se rendaient à la Chapelle-sur-Oudon, au canton de Segré, pour une mission de trois semaines. M. le curé n'avait pas cru devoir annoncer à son peuple cette heureuse nouvelle ; son conseil de fabrique n'en savait rien, et M. le marquis de Saint-Geny l'ignorait, comme les autres. Ce silence paraissait de nature à indisposer le cœur des paroissiens contre le pasteur. Eh bien, il n'en fut rien : ce bon peuple s'exécuta à merveille. L'église se remplissait tous les jours d'une foule recueillie. Les confessionnaux étaient entourés du matin au soir. Les fêtes de la mission produisirent sur tous une vive et salutaire impression. Le jour de Noël, toute la paroisse venait à la sainte Table ; deux hommes seulement manquaient à l'appel. Un monument devait rappeler ce grand jour. Une croix de 11 mètres de hauteur, offerte par M. le marquis de Saint-Geny, et un Christ de 2 mètres, offert par les paroissiens, perpétueront le souvenir de la foi du peuple de la Chapelle-sur-Oudon.

Après quelques jours de repos, le P. Roux et le P. Pays, et quelques jours après, le P. Pélissier, donnaient la mission à la petite ville d'Ingrandes, située sur la rive

droite de la Loire, entre Angers et Nantes. Il y avait quarante ans que ce bienfait n'avait pas été accordé à cette paroisse. Aussi, il y avait parmi les hommes, un oubli regrettable des devoirs religieux. Les inquiétudes du curé étaient grandes, et comme d'autres il disait : « La mission ne réussira pas. »

A l'ouverture, à la grand'messe, nous pûmes déjà constater un empressement qu'on n'avait jamais vu à Ingrandes.

Le lundi soir, l'église était comble, plus de cent hommes avaient déjà pris place dans le vaste chœur, et chantaient avec élan les cantiques sous la direction du P. Pays. Dès cet instant la paroisse, dans toutes les classes de la société, fut comme soulevée par un élan irrésistible.

La mission des enfants eut pour résultat le retour à Dieu d'un bon nombre de parents retardataires, et la fête de la Sainte Vierge porta le coup décisif. La cause de Dieu était gagnée, le succès de la mission assuré. Passons sur la touchante cérémonie des morts, et sur la magnifique réunion d'hommes. Arrivons au dernier jour de la mission. La communion générale des hommes fut imposante, et parmi ceux qui sont toujours fidèles, nous comptions 153 hommes retardataires que la mission avait gagnés à Jésus-Christ.

Après les vêpres, le P. Roux, oubliant la fatigue de sa voix, se fait entendre une dernière fois, pour remercier ce bon peuple de sa fidélité aux exercices de la mission. Après le sermon la procession se déroule à travers les rues de la ville, 60 hommes portent le Christ. Le chœur de cantiques de ces braves hommes, entraîné par la belle et forte voix du P. Pays, alternait avec les chants de la population. Arrivés au Calvaire, le Christ est dressé sur la croix, au chant mille fois répété de : Vive Jésus ! Vive sa croix !

Le P. Pélissier nous rappela les grandeurs et les

gloires de la croix : symbole de vraie civilisation, d'amour et de sacrifice, destiné à être pour nous le souvenir vivant de la mission. Du milieu de la foule, en acclamations émues, s'éleva par trois fois le cri : « Vive la croix ! » et au chant répété des cantiques, la procession regagna l'église : la mission était finie.

Après la mission d'Ingrandes, les missionnaires vont évangéliser la paroisse de Bégrolles. Le P. Supérieur condamné au silence à cause de la fatigue de sa voix se fait remplacer par le R. P. Pélissier, qui sera le compagnon du R. P. Pays. Bégrolles est une paroisse située en pleine Vendée militaire, et qui comprend sur son territoire l'abbaye de Bellefontaine, de la stricte observance. Aussi, par une attention délicate, le R. P. Abbé, accompagné de deux de ses religieux, voulut bien présider la cérémonie d'ouverture. Toute la population était là, et témoignait par son attitude que la foi vit encore dans ces contrées. L'auditoire du soir était au complet et celui du matin était presque aussi nombreux. Les confessionnaux furent entourés dès le premier jour de la mission, et les retardataires, au nombre d'une quarantaine, s'empressèrent de profiter d'une si grande grâce. A Bégrolles, encore plus qu'ailleurs, on aime les décorations et les fêtes. Aussi la mission des enfants, la cérémonie de la consécration à Marie, la cérémonie des morts et l'amende honorable au Saint-Sacrement produisirent une vive et salutaire impression sur ces âmes foncièrement chrétiennes. Plus de 400 femmes et au moins 350 hommes vinrent s'asseoir à la Table sainte; 4 seulement résistèrent à l'appel de la grâce. Une plantation de croix devait couronner de si belles fêtes. Le nouveau calvaire s'élève à l'extrémité du bourg, à l'entrée du cimetière. Après le chant des vêpres présidées par le R. P. Abbé, le P. Pays adressa quelques mots de féli-

citation et d'adieux auxquels M. le curé répondit par des accents de la plus vive reconnaissance pour Dieu, et pour les missionnaires. La procession se dirige à l'autre extrémité du bourg, c'est là que le Christ repose sur un brancard gracieusement décoré. Le R. P. Abbé bénit l'image sacrée, et toute la population se rend, au chant des cantiques, au calvaire de la mission, le Christ est fixé à la croix par les ouvriers avec une rare habileté. Du pied de la croix, le P. Pélissier rappelle en quelques mots chaleureux le triomphe de la croix, et demande à Dieu de conserver dans le cœur de ce peuple chrétien les sentiments admirables qu'il a manifestés dans le cours de cette belle mission.

Le premier dimanche de carême, les RR. PP. Roux et Pays se dirigeaient vers la paroisse de Saint-Martin du Fouilloux, pour prêcher la mission pendant trois semaines. Saint-Martin du Fouilloux dépend du canton de Saint-Georges-sur-Loire, à 12 kilomètres d'Angers, sur la route de Nantes. Sa population n'est que de 750 habitants, et est composée de pauvres fermiers et de familles de bûcherons. La foi n'a point disparu de leur cœur, mais les pratiques religieuses ne se sont maintenues que chez une moitié des habitants. Malgré tous ces obstacles, le zélé curé a pu reconstruire en grande partie l'église qui menaçait ruine.

Le jour de l'ouverture de la mission, presque tous les paroissiens se rendirent au presbytère, pour recevoir les missionnaires. Les réunions nous donnaient le tiers de la population et le résultat fut de 250 femmes et de plus de 150 hommes qui profitèrent de la grâce de la mission.

Pendant ce temps-là, le P. Pélissier donnait la station de carême à la petite ville de Trémentines, patrie de Mgr Fruchaud, ancien archevêque de Tours, et de Mgr Dénéchau, évêque de Tulle. Cette paroisse est toute ven-

déenne, la population est très chrétienne et chez elle la foi est accompagnée des œuvres. Le P. Pélissier passa sept semaines à Trémentines, c'est-à-dire jusqu'au dimanche de Quasimodo, jour de l'Adoration. Le travail du missionnaire fut continuel ; d'abord, quatre sermons par semaine, et environ 600 confessions. Mais, comme dans ces pays de foi, le peuple se prépare admirablement bien aux sacrements, les confessions furent plusieurs fois renouvelées, ce qui triplait le travail du prédicateur. Plusieurs retardataires profitèrent de sa présence pour régler leurs comptes de conscience ; tous profitèrent de la grâce qui leur était offerte.

Je ne reviendrai pas, mon très révérend Père, sur le carême du R. P. Rey à la cathédrale d'Angers. J'ai vu, par le précédent numéro de nos annales, que vous avez bien voulu faire insérer la lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire sur le succès des prédications de notre cher Provincial. Je n'ajouterai qu'un mot, c'est celui qui est tombé des lèvres de Monseigneur devant le personnel de l'évêché : « Je suis très content du P. Rey, sa prédication m'a fait plaisir. » Lorsque Mgr Freppel, avec sa haute compétence, décerne à quelqu'un des éloges qui sortent des termes d'un bienveillant encouragement, on peut dire que l'approbation de l'éminent prélat tient lieu de toute autre recommandation.

Après la mission de Saint-Martin du Fouilloux, le R. P. Pays, ayant laissé son compagnon à Angers, partait pour la mission de Laubrières, dans la Mayenne. Les détails de ce travail me sont fournis par une lettre que m'adressa le Père le 17 avril.

« J'aurais voulu vous écrire plus tôt, mais par ici, je n'ai pas autant de facilité qu'à Saint-Martin du Fouilloux. J'ai un rude travail. Bien que la population de Laubrières ne dépasse pas 480 habitants, il y a toujours 500 personnes

qui se confessent à Laubrières pour les Pâques. Cela est dû à la disposition topographique des paroisses voisines.

« Ce soir j'arrive pour mon compte à 420 pénitents, vous voyez que je n'ai pas perdu mon temps. Tous les soirs les 400 places de ma petite église sont occupées. Peuple très bon et très aimable. Je ne suis pas trop fatigué. »

La mission se terminait le jour de Pâques, et dès le lendemain le P. Pays commençait un nouveau travail à la Bazouge-des-Alleux (Mayenne).

« Depuis six jours je travaille à la Bazouge, écrivait le P. Pays. Cette paroisse est loin de valoir Laubrières. C'est ce qu'on peut appeler ni bon ni mauvais. Cependant, vu la saison, je ne suis pas mécontent. Je ne suis pas non plus trop fatigué, quoique je commence à sentir le besoin de repos. A Laubrières, j'ai dépassé 500 pénitents, et ici j'arrive déjà à 300. Confesser à journée entière, et prêcher tous les soirs, c'est un peu raide, surtout avec les chaleurs que nous avons par ici. Après l'Adoration, je resterai quelques jours de plus, pour prêcher la retraite de première communion, et pour m'occuper du jubilé des enfants. »

Pendant la mission de la Bazouge, le R. P. Marais, supérieur de Saint-Andelain, me demandait un auxiliaire; le P. Pays se dévoua, malgré le besoin qu'il avait de repos, et partit après sa mission pour Saint-Andelain, et de là pour la paroisse qu'il devait évangéliser. Puis, de Saint-Andelain, le vaillant ouvrier entreprenait le long voyage de Pontmain, où le P. Provincial l'envoyait pour remplacer pendant le mois de juin, le P. Moisan, qui allait aider les chapelains du Sacré-Cœur, à Montmartre.

Au cours du carême, le R.P. Paquet avait réclamé le concours d'un Père de la maison d'Angers pour partager ses travaux dans deux paroisses du diocèse de Versailles. Le P. Pélissier accepta généreusement, malgré les fatigues

de son carême de Trémentines. Le lendemain de l'Adoration, lundi de Quasimodo, il partit directement pour Dourdan, chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise. Dourdan compte une population d'environ 3 000 habitants. Le 14 mai, le P. Pélissier nous écrivait : « Nous avançons dans notre travail de Dourdan, et Dieu daigne, il me semble, bénir nos efforts. Les auditoires sont de plus en plus nombreux. La fête de la consécration à la sainte Vierge a été belle de toutes manières. Les confessions ne sont pas aussi nombreuses qu'en Vendée, mais il y a un certain nombre de retours, même parmi les hommes. Comme dans ces pays on ne se confesse qu'une fois, on ne peut savoir le résultat que le dernier jour de la mission. » La *Semaine religieuse* de Versailles a donné de son côté quelques détails sur le jubilé de Dourdan. Elle dit, en parlant de la consécration à la sainte Vierge et de l'amende honorable à Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Ces deux fêtes furent un véritable triomphe pour les bons Pères. Jamais spectacle ne fut aussi grandiose! l'ornementation de l'autel était d'un éclat incomparable, mille bougies s'alliaient avec un goût parfait aux fleurs et à la verdure; et l'église, malgré son étendue, était envahie par une foule évaluée à 2 000 personnes. La paroisse en conservera longtemps le souvenir. Déjà on a constaté un grand nombre de retours à Dieu. Le cœur du vénérable pasteur est vivement consolé. Commencée le 1er mai, par les enfants, cette mission s'est terminée le 20, par la fête annuelle de la Sainte-Enfance, qui a compté cette année six cent dix associés. »

Après la mission de Dourdan, les RR. PP. Paquet et Pélissier se sont dirigés vers Magny, chef-lieu de canton du diocèse de Versailles; sa population est d'environ 2 000 habitants. « Nous voici maintenant à Magny, écrivait le P. Pélissier le 28 mai. Mais c'est bien différent.

Le genre n'est plus le même qu'à Dourdan. Magny est plus froid et plus indifférent. Le peuple ne manifeste pas d'hostilité, mais il laisse faire. A cette indifférence des paroissiens est venu se joindre un temps déplorable : pluie, orage presque tous les jours. Cependant, après la fête de la sainte Vierge, la seconde semaine a été meilleure, je dirai même qu'elle a été bonne relativement au pays, mais elle se terminait par la première communion qui avait lieu le 6 juin. D'un commun accord avec M. le curé, nous avons pensé qu'après l'effort que les parents feraient pour cette circonstance, la troisième semaine serait manquée, et nous avons terminé le dimanche de la première communion. Cependant, nous pouvons le dire, cette mission a amené un bon nombre de retours, et nous avons assez d'heureux présages pour pouvoir espérer que la liste de ces retours n'est pas fermée. »

Enfin, après Magny, l'infatigable P. PÉLISSIER allait encore exercer son zèle dans une paroisse avant de reprendre le chemin de l'Anjou. Le 11 juin, il se rendit à Montceaux, au diocèse de Meaux. Le curé de cette petite paroisse, sachant que son ancien ami se trouvait dans le diocèse de Versailles, le supplia de venir donner à ses paroissiens la retraite du Jubilé et celle de la première communion. Le 18 juin, je recevais de Montceaux les détails suivants : « Me voici en pleine mission, et les choses vont mieux que je ne l'avais espéré, vu l'époque de l'année et l'esprit indifférent de ces populations. Je dis indifférent, parce que c'est le cachet de cette petite paroisse. Dans le voisinage on rencontre l'hostilité, ici c'est l'indifférence. Il y a cependant quelques maisons bourgeoises qui donnent le bon exemple. Chaque soir, j'ai bien cent et quelques personnes à mes instructions ; c'est assez bien pour une population de 400 âmes. Quel sera le résultat comme confessions? je ne saurais encore

le présumer. Peut-être la première communion décidera-t-elle quelques mères! Quelle différence avec nos pays chrétiens de l'Anjou! »

II. *Les Œuvres.*

Après avoir suivi les missionnaires dans leurs courses apostoliques à travers les diocèses d'Angers, de Laval, de Poitiers, de Reims, de Metz, de Versailles et de Meaux, entrons quelques instants au dépôt de mendicité d'Angers. Là nous retrouvons le P. Chevassu, son aumônier, avec ses cent vingt-cinq vieillards qu'il aime, qu'il instruit, qu'il console à l'infirmerie, et auxquels il porte les derniers sacrements. Cette œuvre, qui met le Père à même de pratiquer notre devise : *Pauperes evangelizantur*, exige chaque jour de lui un zèle désintéressé, une bonté à toute épreuve et une grande fidélité à la résidence, afin d'être toujours prêt à répondre à l'appel de ses pauvres quand ils le réclament.

Le P. Chevassu est heureux de son lot, et il n'y aurait que l'obéissance qui pourrait l'y faire renoncer. Le dépôt n'est pas un poste de repos, l'aumônier se doit à tous les offices, aux prédications de tous les dimanches, aux instructions du carême, à la retraite pascale, etc. De plus, c'est le P. Chevassu qui doit veiller à tout à la maison, tandis que les missionnaires sont absents de la communauté.

En ce moment, son travail s'est accru des confessions de la classe des pénitentes du Bon-Pasteur, au nombre de près de deux cents. Ce service si délicat, qui date déjà de six mois, ne sera pas toujours à sa charge; mais nous sommes heureux de pouvoir donner cette preuve de dévouement à la vénérée Mère générale du Bon-Pasteur, toujours et généreusement la bonne providence des Oblats d'Angers. Qu'elle reçoive ici, cette bonne Mère,

l'expression de notre vive reconnaissance, en même temps que nos chaleureuses félicitations pour sa nouvelle élection à la dignité de supérieure générale, que ses cent cinquante supérieures locales, venues de tous les points du monde, viennent encore de lui décerner, à l'unanimité, il y a quelques jours.

Si, du dépôt de mendicité d'Angers, nous nous transportons à Pornichet, nous y trouvons le cher P. Dru remplissant depuis cinq mois les fonctions d'aumônier. Pornichet appartient à la paroisse de Saint-Sébastien, dans le diocèse de Nantes. C'est une station de chemin de fer, sur la ligne de Saint-Nazaire au Croisic. A deux kilomètres de la gare de Pornichet, au quartier de Bonne-Source, sur les bords de l'Océan, s'élève une grande et belle construction habitée par les Sœurs de l'Espérance de la maison de Nantes. Cet établissement est l'œuvre admirable de la Mère François d'Assise, supérieure de l'Espérance de Nantes. Pendant six mois de l'année, les bonnes Sœurs reçoivent les dames qui font une saison de bains de mer.

Dans l'intérieur de la maison se trouve une chapelle bien convenable où le Père aumônier célèbre tous les jours la sainte messe. Il confesse les Sœurs de la maison ainsi que les dames pensionnaires. Le Père aumônier fait partie du personnel de la maison des Oblats d'Angers, où il se rend de temps en temps pour se mettre en communication avec son supérieur et ses frères. Il n'est pas aumônier indéfiniment, et il est remplacé par un autre Père d'Angers quand le supérieur le juge à propos.

Mgr Le Coq, évêque de Nantes, a accordé, à la date du 15 novembre 1885 et jusqu'à révocation, au supérieur des Oblats d'Angers, les pouvoirs nécessaires pour lui-même et pour les Pères qu'il désignera *ad tempus* comme aumôniers de l'établissement des Sœurs de l'Espérance à Por-

nichet. Ces pouvoirs sont ceux d'aumônier et de confesseur ordinaire pour la maison de Bonne-Source, et de confesseur extraordinaire pour les Sœurs de Nantes.

Cette aumônerie convient parfaitement pour un Père dont la santé réclame un repos complet, et pour ceux qu'une fatigue passagère empêcherait de soutenir, pour un temps, les fatigues du ministère apostolique. Nous faisons des vœux pour que le cher P. Dru, dont la santé est altérée en ce moment, retrouve dans le repos, avec le bon air de la mer, et surtout dans les soins dévoués, les forces suffisantes pour reprendre bientôt les travaux apostoliques !

III. *La Communauté.*

Depuis mon dernier rapport, la maison d'Angers a eu ses alternatives de joies et de tristesses, comme partout ailleurs.

Ç'a été un jour de bonheur pour elle, que celui de la célébration des noces d'argent de sa fondation. Il y a eu vingt-cinq ans le 25 septembre que le R. P. Soullier venait, envoyé par notre vénéré Fondateur, comme premier supérieur de la nouvelle communauté. Vingt-cinq ans de travaux apostoliques ! Qui pourrait dire le nombre de pécheurs que nos missionnaires ont ramenés à Dieu ! Combien d'âmes sont au ciel et qui peut-être se seraient perdues, sans le zèle de nos prédicateurs !

Dans ces vingt-cinq ans, la maison d'Angers a été dirigée par sept supérieurs : le R. P. Soullier, le R. P. Roux (Marius), le R. P. Chaine, le R. P. Audruger, le R. P. Delpeuch, le R. P. Fisse, et, de nouveau, le R. P. Roux (Marius). En parcourant le *Codex historicus* de ses travaux, la maison d'Angers peut compter dans la période des vingt-cinq ans d'existence : 304 missions, 25 carêmes, 17 mois de Marie, 154 retraites aux communautés religieuses, 238 re-

traites de première communion, 271 retraites pascales, soit dans les petits séminaires soit aux congrégations de jeunes personnes, et 351 petites retraites préparatoires à l'Adoration perpétuelle : ce qui donne une moyenne de 55 travaux par an, et souvent avec un personnel limité à deux ou trois missionnaires! Gloire à Dieu! Gloire à Marie!

Honneur et reconnaissance sans bornes à tous les missionnaires qui ont fourni à l'œuvre, pendant ces vingt-cinq ans, le précieux tribut de leur parole, de leur zèle et de leurs sueurs. « *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates!* »

Depuis l'année dernière, la maison d'Angers a eu la joie de recevoir la visite de Mgr Freppel; Sa Grandeur est venue pour nous voir, nous bénir et nous remercier. Une parole trop élogieuse est sortie de sa bouche : « Les Oblats sont les meilleurs missionnaires de mon diocèse. »

Une autre visite plus intime, et également honorable, est venue encore nous combler de joie. C'était l'arrivée dans notre maison du vénéré et aimable Mgr Bonjean, vicaire apostolique de Colombo, à Ceylan. L'illustre évêque missionnaire, après sa visite à la Mère générale du Bon-Pasteur, s'est rendu à l'évêché. L'accueil que l'évêque d'Angers fit à notre évêque fut extrêmement sympathique.

Les deux prélats s'étaient vus à Rome pendant le Concile. L'évêque d'Angers n'avait pas oublié la lettre si énergique de Mgr Bonjean à l'évêque d'Orléans. Mais ce qui me parut le plus charmant dans cette gracieuse conversation ce fut l'invitation faite par Mgr Freppel à Mgr Bonjean : « Revenez à Angers quand mes grands séminaristes seront rentrés, je vous donne tous ceux qui voudront vous suivre. » Le vicaire apostolique de Colombo ne manqua pas à ce rendez-vous, et, le 2 novembre, Sa Grandeur ve-

nait s'installer au grand séminaire pour parler plus facilement aux élèves : les messieurs de Saint-Sulpice furent admirables de bontés pour l'évêque de Ceylan qui, non seulement adressa plusieurs fois la parole aux séminaristes, mais qui passa les récréations avec eux, et présida même la promenade à la campagne du séminaire. Plusieurs élèves firent leur demande à l'évêque missionnaire, et deux ou trois d'entre eux sont déjà à Colombo, d'autres les suivront.

Après les joies, les tristesses. Le 26 octobre, nous célébrions le premier anniversaire de la mort de notre très regretté P. Audruger. Dans la journée nous allions prier devant cette croix qui protège sa dépouille vénérée. Qui aurait dit au cher P. Chauvet que ce même caveau s'ouvrirait pour lui quelques mois plus tard ?

Voici les derniers mois de la vie du R. P. Chauvet :

Le 5 du mois de juin, le samedi, à une heure du soir, l'âme du R. P. Chauvet (Cyr Marius) s'envolait au ciel. Le Père était âgé de quatre-vingts ans; il avait quarante-trois ans de profession religieuse. Il n'y avait que neuf mois que le P. Chauvet faisait partie du personnel d'Angers. Le R. P. Provincial nous le confia lorsque la Congrégation quitta la maison de Tours. Ce cher Père nous arrivait paralysé et habituellement souffrant. Il regrettait vivement de ne pouvoir célébrer la sainte messe, ni réciter le bréviaire. Mais il avait la consolation de faire la sainte communion tous les jours et de réciter un grand nombre de chapelets. Il suivait avec une régularité touchante tous les exercices de la communauté, à partir de l'oraison du matin jusqu'à la prière du soir. Ses rapports avec ses frères étaient agréables. D'un caractère extrêmement vif et tout méridional, il savait pourtant conserver le calme, et ses récréations faisaient ressortir son aménité. Quand il lui arrivait de s'échapper en un mouvement trop

brusque qui pouvait ressembler à une impatience, aussitôt il se mettait à sourire, et demandait pardon tout haut à Dieu et à celui qu'il croyait avoir mal édifié. Il faisait ses délices de l'Ecriture sainte dont il prolongeait la lecture. Son bonheur était de passer de longs moments à la chapelle auprès du Saint-Sacrement, et son action de grâces après la communion durait indéfiniment.

Sa vénération pour le très révérend Père général était profonde; il aimait ses supérieurs et ses frères. Il s'informait, avec intérêt, des travaux de nos missionnaires, et il était heureux d'avoir des nouvelles de nos missions étrangères.

Le fruit était mûr pour le ciel, et il suffit d'une légère secousse pour le détacher. Le P. CHAUVET se plaisait dans les allées tortueuses de notre jardin, il s'arrêtait volontiers à considérer une fleur, une plante ou un fruit; avec bonheur il se reposait à l'ombre de nos grands arbres pour méditer et réciter ses rosaires. Quelquefois il lui arrivait de s'endormir. Hélas! ce fut dans un de ces moments que notre cher Père fut saisi par la fraîcheur de l'ombre, et une pleurésie se déclara. Le médecin ne put conjurer le mal et nous déclara que le danger était réel. Nous pensâmes alors à donner au malade les derniers sacrements, qu'il reçut avec un grand calme et en répondant aux prières. Le samedi 5 du mois de juin, comme il se trouvait beaucoup plus oppressé, je restai auprès de lui pendant le dîner de la communauté. Il put renouveler encore le sacrifice de sa vie, et tandis que je le bénissais, il porta encore la main au front pour former le signe de la croix. Pendant que j'étais au réfectoire, le Frère qui m'avait remplacé vint en hâte m'annoncer que notre vénéré P. CHAUVET venait de rendre le dernier soupir.

Dès que le Père supérieur avait vu l'imminence du danger, il avait écrit à Paris, à Mme de Larminat, sœur du

P. Chauvet. Aussitôt cette admirable sœur, âgée de quatre-vingt-trois ans et infirme, avait pris le train de nuit et était arrivée le lendemain matin. Dieu avait ménagé cette consolation à notre cher malade qui aimait sa sœur autant qu'il en était aimé. Mme de Larminat ne quitta son frère que quand on l'eût descendu dans le caveau. Accompagnée du Père supérieur, elle suivit le corbillard et conduisit le deuil avec les Pères et Frères. Une députation des Sœurs du Bon-Pasteur, des Sœurs de l'Espérance et des Sœurs du dépôt conduisant les vieillards, et nos amis et nos voisins suivaient la famille. Après la messe célébrée à Saint-Jacques, notre paroisse, le convoi se dirigea vers le cimetière et vint s'arrêter devant une croix en granit au pied de laquelle on lit ces paroles : *Tombeau des Oblats de Marie.*

C'est dans ce caveau que le corps du R. P. Chauvet vint rejoindre les dépouilles mortelles de nos chers PP. Dufour et Audruger. Après une dernière prière, chacun reprit le chemin de sa demeure en disant : « Un saint de moins sur la terre, un de plus au paradis, il priera pour nous ! »

Je termine ce rapport, mon très révérend et bien-aimé Père, en vous priant de bénir les deux mois de repos qui s'ouvrent pour nous. Ils nous sont nécessaires pour refaire nos forces, afin d'aborder avec courage les nouvelles missions qui nous attendent.

Veuillez agréer, très révérend et bien-aimé Père, l'expression de mes sentiments de respect filial en N. S. et M. I.

Marius Roux, o. m. i.

VARIÉTÉS

PÈLERINAGE BRITANNIQUE A NOTRE-DAME DE LOURDES.

Les journaux catholiques de Londres, de Liverpool et de Dublin nous ont apporté en juin de longs et intéressants détails sur un second pèlerinage organisé par le R. P. Ring, provincial, et accompli à la fin de mai à Lourdes par quelques centaines de dévots serviteurs de Marie.

Comme le premier pèlerinage, lequel eut lieu en 1883, celui de 1886 a eu un plein succès. Le zèle du R. P. Ring, secondé par plusieurs de nos Pères, a préparé une magnifique manifestation de foi de la part des catholiques anglais, écossais, irlandais qui se sont levés nombreux à son appel.

Nous n'essayerons pas de donner ici une traduction des diverses narrations des journaux ; elles occupent de longues colonnes, et nous craindrions de faire çà et là quelques contresens en traduisant *in extenso*.

Mais toute démonstration religieuse est un spectacle qui se voit, un fait que l'on entend raconter. Or, les témoignages ne nous manquent pas. Nous savons, et par les journaux, et par ceux de nos Pères que nous avons vus passer à Paris, quel éclat a accompagné ces fêtes et quel élan de ferveur a remué les âmes.

Béni par le cardinal Manning, approuvé par Nosseigneurs les évêques, le pèlerinage a reçu l'adhésion de millions de catholiques du monde entier, qui, ne pouvant prendre part à la démonstration, ont envoyé de partout,

et d'Amérique et d'Australie, pour ne citer que des points éloignés, leur union de prières et de sentiments pieux à ce concours magnifique. Les listes innombrables des noms des adhérents ont été déroulées aux pieds de la Vierge de Lourdes; et montent à son cœur qu'elles enlacent comme des liens de reconnaissance et d'amour filial. Avec ceux de nos Pères qui, sous la direction du R. P. Ring, présidaient au pèlerinage, on a vu des prêtres, accourir avec empressement et rehausser par leur présence et leur concours la beauté des cérémonies. Birmingham, Limerick avaient leurs représentants aux offices solennels. Kilburn, Kensington, Bath, Liverpool étaient là représentés; le Yorkshire comptait des pèlerins. Les enfants de la catholique Irlande étaient accourus de Dublin, Belfast, Limerick, Cork, Wexford, etc. Et de par delà l'Océan, Chicago, Philadelphie, le Canada, la Californie, les Indes, avaient envoyé à la Vierge Immaculée de Lourdes et des pèlerins et les hommages d'une respectueuse tendresse. Plus près de nous, la France, Paris, l'Espagne, le Portugal avaient leurs représentants de langue anglaise et de foi catholique.

Et qui dira le prix et la beauté des présents offerts? Des cœurs en or, des châsses étincelantes, des lampes, précieuses par leur valeur et par la foi des donateurs, des bannières avec inscriptions, des listes de noms écrites avec art, formaient des ex-voto destinés à reconnaître la suzeraineté de la Reine-Mère, Marie, la Mère de Jésus.

Les processions aux flambeaux, les visites à la grotte ont été l'occasion pour les catholiques anglais et irlandais de témoigner hautement, sur notre sol de France si agité, de la solidité de leur foi et de la piété qui les anime envers Marie Immaculée. Les pèlerins marseillais se trouvaient là avec eux; les deux pèlerinages se sont unis dans un même élan fraternel et filial pour célébrer Celle

qui, à Marseille, s'appelle *Notre-Dame de la Garde*, et, à Lourdes, l'*Immaculée Conception*. C'était une sainte rivalité : les nationalités disparaissaient ; il n'y avait qu'une famille, celle des enfants de Marie, des catholiques confondant leur joie et leurs cantiques dans un même enthousiasme religieux, sous les plis de leurs bannières flottant au vent avec les images de leurs saints patrons.

Au retour, les récits de nos Pères en Angleterre et en Irlande ont redit aux absents quels jours délicieux leurs représentants et leurs frères passèrent dans ces gorges célèbres des Pyrénées ; et, à Tower-Hill entre autres, le R. P. Fox, en présence d'une nombreuse assistance, racontait, sans en omettre aucun, tous les détails de ces belles fêtes.

Ajoutons que, dans les stations intermédiaires, les pèlerins, venus par groupes séparés, avaient édifié les âmes en se rendant à Lourdes. Montmartre les avait reçus au passage, et le R. P. Voirin leur avait fait les honneurs de la chapelle provisoire et de la basilique du Sacré-Cœur. En passant dans la chapelle de saint Martin, on salua l'emplacement d'un autel à saint Patrice, l'illustre parent du grand thaumaturge des Gaules, et des offrandes irlandaises se glissèrent discrètement, pour cette destination, dans la main du supérieur des chapelains.

De telles démonstrations font honneur à ceux qui les organisent et à ceux qui, eux aussi au prix de grandes fatigues, s'empressent d'y prendre part. Elles sont de nature à hausser le niveau de la foi parmi les catholiques vivant sur les terres protestantes, et à faire rejaillir des éclats de lumière sur quelques esprits aveugles.

A ce pèlerinage imposant, il y avait, comme toujours, le respectable et attendrissant cortège des malades, il y a eu aussi des guérisons miraculeuses. Nous laissons aux pèlerins de la Province Britannique le soin de combler

sur ce point particulier les lacunes de notre résumé, et, s'il est nécessaire, à quelque traducteur fidèle, le soin de mettre au net en une belle narration le récit complet de ces fêtes et des grâces obtenues.

Terminons cet article de rapide ensemble, témoignage de notre bonne volonté, par la citation suivante d'une inscription lue à Lourdes autour de la principale lampe du sanctuaire :

HIBERNIA INSULA SANCTORUM
MARIÆ IMMACULATÆ VIRGINI :
SEMPER FIDELIS. 1876.

Une lettre de Mgr Grandin à M. le curé de Notre-Dame des Victoires :

Montréal, église Saint-Pierre.

« Monsieur le Curé,

« Je ne sais si c'est vous qui étiez le curé de Notre-Dame des Victoires lorsque j'ai eu l'honneur de visiter plusieurs fois, en 1878, ce sanctuaire vénéré. Je m'adresse à vous en toute confiance, soit que vous me connaissiez, soit que je n'aie pas cet avantage. Un curé de Notre-Dame des Victoires ne peut être qu'un dévoué serviteur de la très Sainte Vierge, et c'est à ce titre que je vous écris.

« Mon pauvre diocèse a été soumis, il y a un an, à des épreuves bien grandes ; je ne me serais pas douté que le bon Dieu nous en réservât de semblables, eu égard aux difficultés extraordinaires auxquelles nous sommes exposés. La guerre civile a éclaté parmi nous et nous a causé les plus grands désastres. Une certaine partie de mon diocèse a surtout été éprouvée; les habitants sont ruinés et découragés, les établissements religieux détruits ; plusieurs de mes missionnaires ont vieilli de dix ans dans l'espace de quelques mois, et deux ont eu la

chance de mourir martyrs de la main des barbares, parce qu'ils osaient absoudre leurs victimes. Je recommande donc instamment aux prières de l'Archiconfrérie tout mon pauvre diocèse, mais les missionnaires surtout. Dans l'espace de sept ans, j'en ai perdu huit, six prêtres et deux Frères convers. Sur ce nombre, deux seulement sont morts dans leur lit, deux ont été massacrés par les sauvages, deux se sont noyés et deux sont morts gelés. Il me faudrait remplacer les morts, il faudrait même remplacer les vieillards et les infirmes. Mais les séminaires du diocèse de Saint-Albert sont les noviciats et les scolasticats de la Congrégation des Oblats de Notre-Seigneur et ils sont fermés en France. Je vous prie donc instamment, monsieur le Curé, de bien vouloir faire prier spécialement pour le diocèse de Saint-Albert, qui, dès son érection, a été consacré à Notre-Dame des Victoires. Je recommande surtout aux prières des associés la tribu sauvage dite des « Pieds-Noirs ». De tous les sauvages de mon diocèse, ce sont les seuls, je puis le dire, auprès desquels nous ne réussissons pas. Ils se tiennent sur leurs gardes pour ne pas embrasser notre sainte religion.

« Depuis plusieurs années, des missionnaires zélés résident au milieu d'eux et, malgré leurs efforts persévérants, ils n'ont pu baptiser que les petits enfants et quelques adultes mourants. Ils s'efforcent au moins de soigner les petits enfants baptisés ; mais arrivés à l'âge de dix à douze ans, subissant l'influence de leurs parents, ceux-ci ne veulent plus réciter l'*Ave Maria,* parce qu'ils sont effrayés de ces mots : *Priez pour nous, maintenant*, *et à l'heure de notre mort*. Ils ne peuvent supporter tout ce qui rappelle l'idée de la mort.

« Plusieurs supposent que ces sauvages sont maudits de Dieu ; je serais porté à le croire moi-même, voyant qu'ils ne veulent pas réciter l'*Ave Maria*. Cependant les

malédictions du bon Dieu ne sont ordinairement irrévocables qu'après la mort. Celle-ci sera révoquée, si la Sainte Vierge intervient, et Elle interviendra si on le lui demande dans son sanctuaire béni de Notre-Dame des Victoires; on y dira pour eux l'*Ave Maria*, que ces malheureux se refusent à dire, et la toute-puissante Mère de Dieu se montrera.

« J'étais décidé à secouer la poussière de nos pieds et à abandonner cette malheureuse nation; les missionnaires ont demandé grâce en me proposant certains plans que j'ai approuvés avec d'autant plus de répugnance qu'ils sont plus dispendieux. Pour moi, je suis convaincu que ces sauvages ne se convertiront que par l'intermédiaire de la très Sainte Vierge.

« Je compte, sur votre charité, monsieur le Curé; vous recommanderez fréquemment le diocèse, le clergé, le pauvre évêque et tous les diocésains de Saint-Albert, aux prières de l'Archiconfrérie du très saint et immaculé Cœur de Marie. Je vous remercie d'avance de cet important service et vous prie, monsieur le Curé, de me croire votre dévoué et reconnaissant serviteur en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

« † VITAL, J., évêque de Saint-Albert, O. M. I. »

« *P.-S.* — J'ai dû venir au Canada civilisé pour y travailler aux intérêts de mon diocèse et de mes diocésains. »

LE CARDINAL MANNING A KILBURN.

Sous ce titre, il nous arrive de Belcamp une intéressante nouvelle. Nous la trouvons dans *la Revue de Belcamp*, journal de vacances rédigé par nos Frères scolastiques.

La composition de notre numéro est déjà trop avancée pour qu'il nous soit possible d'insérer tout l'article; nous nous contenterons d'y recueillir la date et le souvenir

d'une visite tout apostolique d'un prince de l'Eglise aux fidèles et à la communauté de Kilburn :

« Dimanche dernier, 8 août, la paroisse de Kilburn était en fête ; elle recevait la visite de son premier Pasteur, le cardinal Manning, archevêque de Westminster, qui venait édifier de sa présence et instruire de sa parole cette intéressante portion du troupeau confié à ses soins. La cérémonie avait été annoncée pour sept heures du soir, et, à sept heures moins quelques minutes, une modeste voiture à un cheval arrivait à la porte de la communauté des Oblats qui desservent cette paroisse ; le vénérable prince de l'Eglise en descendait seul et était reçu par le R. P. Cox, supérieur de Kilburn, le R. P. Tatin, supérieur du scolasticat de Belcamp-Hall, le R. P. Duvic, professeur au même scolasticat, et M. le chanoine Porcher, secrétaire particulier de Mgr l'Evêque de Blois ces trois derniers se trouvaient de passage à Kilburn. Son Eminence ne prit que le temps de revêtir la chape, et on se rendit en procession à l'église. Toutes les places étaient occupées depuis longtemps et beaucoup de fidèles venus trop tard durent rester debout dans les allées, sous le vestibule et jusqu'à l'extérieur de la porte d'entrée. Les vêpres furent chantées solennellement par le R. P. Cox, en présence du Cardinal ; le R. P. Tatin remplissant les fonctions de prêtre assistant, M. le chanoine Porcher, avec le R. P. Duvic, celles de diacres d'honneur.

« A la fin des vêpres, le cardinal Manning adressa, du marchepied de l'autel, une instruction des plus éloquentes dont nous ne pouvons malheureusement donner ici qu'une pâle esquisse. Son Eminence prit pour texte ces paroles de saint Paul aux Ephés. (II, 8) : *Gratiâ enim estis salvati per fidem : et hoc non ex vobis, Dei enim donum est.* « En « toutes choses, ce qu'il y a de plus important, c'est la « source, la racine ; car un bon arbre produit de bons

« fruits, et un mauvais arbre ne peut produire que de « mauvais fruits ; or la foi est, selon le saint concile « de Trente, la racine de la Justification; il est donc im- « portant de bien comprendre ce que c'est que la foi. »

. . . .

« Son Eminence parla pendant près d'une heure, sans lasser son auditoire qui demeurait suspendu à ses lèvres ; sa parole est simple, claire, d'une admirable précision, sans grands mouvements oratoires ; tout repose sur la force du raisonnement et l'évidence de la doctrine, et néanmoins des images, des comparaisons familières ôtent à cet exposé si méthodique tout excès d'aridité et de sécheresse. On conçoit quelle impression un tel discours devait faire sur les nombreux protestants venus pour écouter le vénérable prélat ; il avait en vue surtout ces protestants, toujours avides de l'entendre. »

SACRE DE Mgr GAUGHRAN.

Mgr Antony GAUGHRAN, évêque de Priene, vicaire apostolique de l'Etat libre d'Orange, a été sacré dans l'église de nos Pères, à Tower-Hill, le 10 août, en la fête de saint Laurent, par S. Em. le Cardinal MANNING, archevêque de Westminster. Son Eminence a donné dans cette circonstance un témoignage de l'estime et de la bienveillance toute particulière qu'Elle porte à l'élu et à la Congrégation à laquelle appartient le nouvel évêque. Les évêques qui assistaient l'archevêque consécrateur étaient : Mgr RICARDS, vicaire apostolique du district oriental du Cap de Bonne-Espérance, voisin de Mgr JOLIVET, et bien connu de plusieurs des nôtres; et Mgr BUTT, évêque de Southwark.

Pour ne pas nous exposer à donner des détails incomplets sur cette belle cérémonie, nous attendrons les récits qui ne manqueront pas sans doute de nous arriver de l'autre côté du détroit.

REVUE

NOUVELLES DIVERSES DU MACKENZIE ET DU NORD-OUEST.

De quelques lettres que le R. P. BOISRAMÉ nous a communiquées, nous extrayons les détails suivants :

— Le R. P. DESMARAIS, parti du Canada au printemps de 1883, se rendit au lac La Biche, d'où, après un mois de séjour, il fut dirigé sur la Mission Saint-Charles, au Fort Dunvegon, dans le district de la rivière La Paix. Ce dernier voyage dura un mois et fut contrarié par de fortes pluies. Le Père arriva à destination le 10 septembre. Le F. convers BEHAN l'accompagnait. Ce bon Frère venait de faire son noviciat à Lachine, après avoir été amené de la Bretagne par le R. P. LECORRE.

« Je me levais à trois heures du matin pour dire la sainte messe, écrit le P. DESMARAIS sous la date du 8 février 1885. Le bonheur qu'on goûte en compagnie de Notre-Seigneur dépasse de beaucoup le petit sacrifice qu'on fait de deux heures de sommeil. J'ai eu le bonheur de baptiser quelques enfants durant mon voyage. J'ai aussi donné les derniers sacrements à un vieux sauvage. Je le fis porter sous ma tente et étendre sur mon lit. C'est là que je lui administrai l'Extrême-Onction.

« Après cette cérémonie, un jeune homme, qui avait abandonné sa religion, se jeta à mes pieds et demanda à se confesser. Il venait de me servir d'interprète pour confesser mon vieux sauvage, et le bon Dieu avait touché son cœur. Il se confessa et communia avec les meilleures

dispositions, et je le laissai dans une grande joie. Il baisait la main qui venait de déposer sur sa langue la divine Eucharistie. »

— Le R. P. Le Treste raconte aussi son départ du lac La Biche, le 25 août 1885, et son arrivée à Dunvegon. C'est un jeune missionnaire que le R. P. Lecorre a recruté au grand séminaire de Vannes, et qui a fait son noviciat à Lachine. Au terme du noviciat, il a fait partie de la caravane que le P. Lecorre conduisait au Mackenzie. Il a séjourné deux ans au lac La Biche sous la direction de Mgr Faraud, et y a reçu l'onction sacerdotale en décembre 1884. Envoyé à la Mission Saint-Charles, il a eu la joie, en passant au petit lac des Esclaves, d'y faire connaissance avec le R. P. Dupin, chef de la Mission Saint-Bernard, et d'y retrouver le P. Desmarais et le F. Behan, ses compagnons de voyage de Montréal au lac La Biche. Enfin il a reçu à Saint-Charles l'accueil le plus empressé du R. P. Grouard, directeur de la Mission, du R. P. Le Serrec, son compatriote, et du cher F. Renault.

« Je suis déjà habitué à mon nouveau domicile, écrit-il le 14 décembre, trois mois après son arrivée, et je m'y plais comme en pleine Bretagne. Notre chapelle, commencée l'hiver dernier, touche à son achèvement. Le R. P. Grouard en est l'artiste décorateur. Il y exécute toute sorte de jolies peintures qui feront de cette chapelle, sinon une des plus grandes, du moins une des plus belles du Vicariat.

« A ce travail intéressant, le P. Grouard ajoute celui moins agréable de nous apprendre, au P. Le Serrec et à moi, la langue fort difficile des Castors. »

— Par une lettre du 3 novembre 1885, le R. P. Teston nous apprend qu'il a été remplacé par le R. P. Desroches

au lac Pélican. Lui-même est venu remplacer, au lac Cumberland, le R. P. Lecoq, à qui Mgr Grandin a confié la Mission de Prince-Albert pendant l'absence du R. P. André, retenu à Regina par le procès de Riel et la préparation de ce malheureux au dernier supplice.

« Mon séjour au lac Cumberland, dit-il, va se prolonger jusqu'au mois de janvier. J'y suis bien content et n'y éprouve pas le moindre ennui. Les catholiques n'y sont pas nombreux, mais ils assistent régulièrement aux offices. Le jour de la Toussaint, bon nombre se sont approchés des sacrements. Je fais tous les jours cinq heures de classe à quinze ou vingt enfants. Je n'ai qu'à me louer de l'exactitude et de l'application de ces enfants. Ils arrivent ordinairement une demi-heure avant l'ouverture de l'école. Ils savent leurs prières en français et en cris, ainsi que le catéchisme cris ; ils apprennent le calcul en cris, en français et en anglais, et traduisent l'anglais en cris presque toujours très bien.

« Le R. P. Lecoq tenait beaucoup à cette portion du saint ministère. L'instruction des enfants, si nécessaire partout, prend ici une importance plus grande à raison de la concurrence protestante qui en fait son principal champ de bataille. »

— Jersey (Extrait de la *Chronique de Jersey* du samedi 12 juin 1886). — Le Bazar pour l'achèvement de l'église Saint-Thomas. — Le grand Bazar pour l'achèvement de la nouvelle église Saint-Thomas a eu lieu cette semaine.

Les affiches avaient appelé les catholiques français, puisque c'est pour eux que cette église est construite, à s'unir dans un suprême effort. Le P. Mouchette avait renouvelé l'appel, pendant l'office de dimanche, dans un discours tout imprégné de foi et de patriotisme.

Nous pouvons aujourd'hui annoncer que le bazar a

pleinement réussi, qu'il a même de beaucoup dépassé toutes les espérances. En effet, à cause des désastres financiers qui ont désolé tant de familles honnêtes, à cause de la saison qui occupe si activement la population de la campagne, on aurait pu craindre un résultat moins satisfaisant.

Mais le Français, toujours prompt à suivre ses sympathies, les a données dès le commencement à cette grande œuvre, il sait combien elle a suscité de dévouements et de sacrifices ; il voit, depuis trois ans, à l'œuvre l'indomptable quêteur que n'arrêtent ni l'âge, ni les fatigues, ni les voyages ; il sent enfin approcher le terme où dévouements et sacrifices seront couronnés d'un succès magnifique. Il a donc fait l'effort demandé : il a donné avec joie, il a même dépassé cette limite de la perfection, il s'est donné lui-même.

M. le vice-consul de France a voulu aussi encourager ses compatriotes ; avec Mme Ferey, il a honoré le bazar d'une longue visite, il a bien voulu dire au bon P. Michaux toute la satisfaction qu'il a éprouvée et tous les vœux qu'il fait pour le succès de cette œuvre française.

L'appel s'adressait aux Français ; mais beaucoup des habitants de l'île, ne se contentant pas de la gracieuse hospitalité qu'ils leur offrent, ont aussi voulu concourir au succès de l'œuvre.

Le comité adresse ici les remerciements les plus chaleureux à toutes les personnes qui ont donné au bazar les richesses qui chargeaient les tables, à toutes celles, grandes et petites, qui ont bravement affronté les fatigues de ces trois journées, pour se tenir au poste de la prévenance, des empressements et des amabilités qui ont charmé tous les visiteurs.

Par toutes ces qualités, le bazar peut s'appeler une *belle œuvre*.

Par son résultat : 454 liv. st. 15 s. 4 d. (soit 11 369 fr. 20), il faut lui donner le nom d'*œuvre excellente.*

Les travaux de la belle église Saint-Thomas vont donc continuer activement.

— Ceylan. — Le R. P. Chounavel, auteur d'une grammaire anglo-sinhalaise, a reçu de M. le directeur de l'instruction publique à Colombo la lettre suivante :

« Mon cher Monsieur,

« Je vous remercie bien sincèrement de m'avoir envoyé un exemplaire de votre Grammaire sinhalaise. J'en ai déjà lu une bonne partie, et l'ai bien examinée. Je vous félicite d'avoir comblé une grande lacune.

« Les employés du gouvernement qui ont à passer leur examen en sinhalais et les autres Européens qui désirent étudier la langue trouveront un grand avantage à avoir une grammaire coordonnée d'après leurs idées et leurs habitudes européennes, comme est la vôtre, au lieu de la méthode confuse ou plutôt de l'absence de méthode qui est si fastidieuse pour ceux qui étudient la langue dans les grammaires composées par les Orientaux indigènes.

« J'ai noté dans votre livre quelques points que je crois devoir être mieux disposés, et quelques fautes d'impression, au sujet desquelles je serai heureux de conférer avec vous si vous le désirez, quand vous préparerez une seconde édition de votre Grammaire. »

NOUVELLES DIVERSES

Le T. R. P. Supérieur général a visité, pendant la seconde quinzaine de juillet et la première quinzaine d'août, plusieurs de nos maisons. Sa première station a été à Liège, cette ville magnifique de Belgique où les Sœurs de l'Espérance et les Sœurs de la Conception ont de si beaux établissements. Après avoir vu en détail les œuvres de la Sainte-Famille, le Supérieur général s'est dirigé vers la Hollande. Il a visité successivement le noviciat de Saint-Gerlach et le juniorat de Saint-Charles à Ravensbosch, près de Fauquemont. Ces deux maisons ne sont éloignées l'une de l'autre que d'une petite demi-heure. Le Supérieur général, accompagné du R. P. Rey, provincial, qui lui faisait les honneurs de ces belles résidences, a eu la consolation de rencontrer dans les deux une jeunesse nombreuse et épanouie qui, au sein des populations catholiques du Limbourg, s'exerce dans de charmantes solitudes aux vertus religieuses et se livre actuellement à l'étude. Les Pères Favier, supérieur et maître des novices à Saint-Gerlach, et Legrand, supérieur du juniorat à Saint-Charles, étaient heureux de présenter au chef de la famille les jeunes disciples que la Providence leur envoie en nombre : au noviciat, ils viennent surtout de la France, et, au juniorat, des contrées catholiques de l'Allemagne.

Après quelques jours passés dans ces deux communautés pleines de vie, le Supérieur général s'est rendu à Metz où, après un court arrêt chez les Sœurs de l'Espérance, il a poursuivi sa route jusqu'à Saint-Ulrich. Là

encore de grandes consolations l'attendaient. Il a été émerveillé des proportions du vaste établissement, de la beauté du site, de la piété des fidèles qui viennent en pèlerinage à Saint-Ulrich, où le R. P. Bach et ses confrères parlant la langue allemande, les reçoivent, et leur donnent tous les secours de leur ministère. Plusieurs missions sont données successivement par nos Pères dans ces contrées si pleines de foi.

Au sortir des pays annexés, le Supérieur général s'est rendu à Sion. Là encore des consolations et des fêtes de famille l'attendaient. Le R. P. Brulé a pu lui présenter un florissant juniorat dont la Sainte Vierge est la mère et l'insigne protectrice. La visite a réjoui tous les cœurs et ranimé le zèle dans toutes les âmes. A Nancy, le Supérieur général a pu voir Mgr l'évêque de cette ville dont l'accueil a été plein de bienveillance. Les Sœurs de l'Espérance, frappées d'un deuil récent dans la personne d'une de leurs compagnes, ont participé au bienfait de la visite du T. R. P. Supérieur général.

Parti de Paris le 17 juillet, au lendemain des obsèques du Cardinal Guibert, le Supérieur général était de retour le 10 août.

Nous comptons sur les supérieurs des maisons visitées pour avoir plus au long tous les détails de cette consolante visite. Leurs rapports nous les donneront, sans doute, en temps opportun.

On lit dans la *Semaine religieuse de Nîmes :*

Lassale. — Nos prêtres ont eu l'heureuse idée de nous procurer l'avantage d'une mission de trois semaines, prêchée par le R. P. Chauliac, originaire de Vallerangue, religieux Oblat de Marie Immaculée.

Nous sommes encore sous le charme de cette parole si bien appropriée à nos besoins. D'une voix à la fois vibrante et per-

suasive, il jette avec autorité à son auditoire toujours attentif les grandes vérités du salut : tous nos catholiques sont là. Les protestants eux-mêmes vont se rendre compte en personne du grand effet de ces prédications, dont la substance fait le tour de la ville et des ateliers. Ils sortent remplis d'admiration pour cet enseignement empreint de la plus grande charité pour l'hérésie... Ah ! c'est qu'en effet, à un siècle de distance, le P. CHAULIAC réveille dans notre vieille église les échos de la voix de Bridaine, dont nous possédons entre autres souvenirs de son passage ici, un rituel lui ayant appartenu et portant son nom écrit de sa main. Notre missionnaire, bientôt octogénaire, est de la race de ceux dont on a dit, avec tant de raison, qu'ils ne meurent pas, mais qu'ils tombent au champ d'honneur.

Les résultats de cette mission, et c'est ce qu'il faut considérer, ont atteint des proportions que nous n'aurions jamais espérées. Aussi, nous bénissons l'Auteur de tout bien, des fruits nombreux de salut qu'elle nous a procurés.

UN ASSISTANT.

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Le 1er juillet, le Frère scolastique Joseph O'DWYER, sous-diacre, de l'archidiocèse de Cashel (Irlande), s'est embarqué à Liverpool pour Québec, à bord du *Vancouver* (Dominion Line).

Le 8 juillet, le R. P. Pierre DOMMEAU, du diocèse de Laval, s'est embarqué à Liverpool pour Québec, à bord du *Polynesian*.

Le Frère O'DWYER a été envoyé au collège d'Ottawa en qualité de professeur ; le R. P. DOMMEAU est destiné aux missions de Mgr GRANDIN.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 96. — Décembre 1886.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DU MACKENZIE.

Récit inédit d'un voyage du R. P. Grollier, *Oblat de Marie Immaculée, du Grand Lac des Esclaves, mission de Saint-Joseph, au Fort Simpson, mission du Sacré-Cœur de Jésus, en 1858.*

SOUVENIRS.

Sous ce titre, le rédacteur des Annales a reçu, par l'intermédiaire du R. P. Ducot, les notes suivantes tracées par le R. P. Grollier dans les derniers temps de sa vie. Le P. Grollier fut un intrépide apôtre. Plusieurs d'entre nous l'ont connu, et tous dans la Congrégation ont entendu parler de son zèle et de son ardeur que ni les dangers, ni la maladie, ni des forces exténuées ne purent jamais ralentir.

Le document tardif que nous insérons ici est donc précieux à plus d'un titre. Le R. P. Ducot qui, depuis plusieurs années, travaille dans les pays évangélisés autre-

fois par le R. P. Grollier, le fait précéder de la lettre d'envoi qui suit :

Sainte-Thérèse Mackenzie, le 19 février 1886.

« Mon révérend Père,

« J'ai trouvé dans les papiers de notre regretté P. Grollier le récit d'un de ses voyages. Cette pièce, je crois, n'a jamais paru dans nos Annales. Persuadé qu'on la lirait avec intérêt, je me fais un plaisir de la transcrire, et vous la trouverez sous ce pli. Elle a pour titre : *Souvenirs*.

« Votre humble Frère en N. S. et M. I.,

« X.-Georges Ducot, o. m. i. »

La rédaction des Annales remercie le P. Ducot de son envoi, et elle publie, sans y changer un mot, les notes du missionnaire. Voici les pages du R. P. Grollier :

« Je quittai Athabaskaw au mois de juillet 1858, pour me rendre au Grand Lac des Esclaves, où la Mission devait être définitivement établie. Je débarquai sur l'île Orignal le 22 du même mois, jour de sainte Madeleine. C'était désormais la mission Saint-Joseph. Une maison n'ayant que les quatre murs et quelques perches pour toiture me servit d'abri. Aussi, le premier dimanche que j'y célébrai le saint Sacrifice, je ne pus m'y garantir de la pluie. Mes pensées se portèrent naturellement à l'étable de Bethléem, où le Dieu fait homme n'était pas mieux logé. J'étais encore bien heureux d'avoir cette maison, quoique non achevée. Je la devais à l'activité du R. P. Faraud qui, avec ses engagés et les sauvages, l'avait élevée au printemps de 1856.

« Le 12 août, je fus rejoint par le R. P. Eynard, qui arrivait en berges de la rivière Rouge. Dans la même brigade se trouvait le prétendu archidiacre Hunter, ministre

protestant, que M. Anderson (1) avait promis de faire venir dans son district dès le jour où les prêtres s'y établiraient. Il se rendait au fort Simpson (2), pour y établir une Mission anglicane. Ma douleur fut grande de voir arriver l'homme ennemi parmi des tribus qui n'avaient pas même vu de prêtre. Aussi me décidai-je aussitôt à le poursuivre jusqu'au lieu de son établissement. Je voulais que ces pauvres sauvages voyant en même temps le prêtre et le ministre, comprissent le contraste qui existe entre l'un et l'autre, d'autant qu'au mois d'août se trouvent au fort Simpson des sauvages de tous les postes du district de la rivière Mackenzie, qui viennent sur les berges d'équipement. Sous prétexte de baptiser les enfants des serviteurs de la Compagnie, je demandai passage sur les berges à M. Ross, alors chef du district. Il me le refusa, m'autorisant seulement à me rendre à la Grande-Ile, où se trouvaient, disait-il, tous les enfants. Je ne me décourageai pas ; comme les enfants du guide Bouvier ne s'y trouvaient pas, je fis comprendre à ce dernier de quelle grâce ils seraient privés, puisque seuls ils ne seraient pas baptisés. En bon père et chrétien, il alla aussitôt demander mon passage à M. Ross, qui n'osa pas le lui refuser, d'autant que M. Anderson, en sortant du pays, avait promis (fallacieusement, je pense) que je pourrais me rendre jusqu'au fort Simpson. En vain l'avais-je fait observer à M. Ross. Il n'avait voulu rien écouter. Je savais à combien d'humiliations j'allais m'exposer, tous, depuis le chef du district jusqu'au dernier de ses commis, nous étant on ne peut plus hostiles, et surtout en présence du ministre, dont ils devaient se faire les très humbles serviteurs ; quoique Babel fût représentée parmi eux, car

(1) Chef du district de la rivière Mackenzie.
(2) Chef-lieu du district Mackenzie.

ils appartenaient à tout autant de sectes protestantes. Mais ces humiliations, j'étais heureux d'avoir à les souffrir; je ne doutais pas qu'elles ne dussent servir au salut des pauvres âmes pour lesquelles je me dévouais.

« Partis le 13 août de la Mission Saint-Joseph, avec la brigade du fort Simpson, nous arrivâmes le lendemain au soir à la Grande-Ile. L'ange des eaux, pour faire rendre hommage à sa divine Reine, au jour de son triomphe, avait doucement enflé nos voiles et nous avait poussés en deux jours à la Grande-Ile. C'était pour la première fois qu'un prêtre y mettait le pied. J'arrivais sur les premières terres et parmi les premiers Indiens de la grande tribu des Esclaves. Leur joie fut grande de voir pour la première fois un prêtre au milieu d'eux ; leurs mille « merci! » me le témoignaient assez, en même temps que : hommes, femmes et enfants me touchaient la main. Là se trouvaient aussi les femmes des engagés qui ne témoignaient pas moins de joie. Le ministre Hunter, qui se trouvait sur une autre barque, n'étant arrivé que quelque temps après moi (1), ne vit pas un seul sauvage s'approcher de lui, et personne ne vint lui toucher la main. Ma présence au bord de l'eau augmenta encore plus son embarras ; aussi ne sut-il dire que ces mots aux préposés du poste : « Menez-moi à votre maison. » Il avait hâte d'aller cacher sa honte. Il prévoyait déjà que je lui préparais une cruelle déception parmi ces tribus du Nord qu'on lui avait dit devoir former son troupeau. Le lendemain dimanche, beau jour de l'Assomption, le saint sacrifice de la Messe était célébré pour la première fois dans la Grande-Ile, au milieu de tous les gens des berges et des sauvages réunis. Nos saints cantiques, chantés en langue montagnaise par

(1) Dieu semblait l'avoir ainsi permis, comme pour me faire prendre possession avant lui des terres et des Indiens de la rivière Mackenzie, que le fanatisme orangiste voulait lui donner. (*Note de l'auteur.*)

King Beaulieu, étaient répétés en chœur par tous les sauvages, qui redisaient le refrain. C'était comme les pauvres bergers qui adoraient leur Dieu, naissant pour la première fois de sa naissance eucharistique au milieu d'eux, sous une pauvre tente. Non loin de là, le ministre vit tout et, après le saint Sacrifice, il vit aussi faire tous les baptêmes des enfants français (1) (*sic*) et sauvages, tandis que lui n'avait rien à faire. C'était Marie qui, en son jour de triomphe, commençait à humilier l'émissaire de l'infernal serpent.

« Le même jour, 15 août, nous repartîmes pour nous rendre au fort Simpson, où nous arrivâmes le lendemain au soir, 16, fête de saint Roch, saint natif, comme moi, de Montpellier. Le 15, nous étions arrivés à un campement de sauvages, qui tous déclarèrent vouloir appartenir à notre sainte religion. Un vieillard à cheveux blancs, le plus âgé de la Grande-Ile, étant dangereusement malade, me demanda le baptême, que je lui conférai, après lui avoir donné les enseignements de nécessité de salut. En débarquant au fort Simpson, je me regardais comme y ayant été conduit par mon cher concitoyen, maintenant citoyen des cieux. Lui aussi avait quitté notre ville natale et sa patrie, et s'était fait pèlerin sur la terre pour la cause de Dieu et le salut des âmes. A cause de cette harmonie d'une même vocation entre deux enfants d'une même cité, je crus voir un heureux présage de succès dans la coïncidence de mon arrivée au fort Simpson le jour de la fête de saint Roch. Je ne devais pas être déçu dans mes espérances, car là, comme à la Grande-Ile, les sauvages de tous les postes (2) qui s'y trouvaient réunis ne voulaient prier qu'avec moi, et tous les enfants me furent présentés

(1) C'est-à-dire : Canadiens-Français ou Métis-Canadiens.
(2) Du district de Mackenzie.

au baptême ; je baptisai aussi quelques femmes très âgées. En vain, bourgeois et commis (1) firent-ils des efforts inouïs pour amener les sauvages à prier avec le ministre. Deux des commis, MM. Alexandre Mac-Kenzie et James Pruden, parlant le jargon esclave, accompagnaient le ministre de côté et d'autre, pour intervenir en sa faveur. Ils cherchaient même à intimider les Indiens en leur disant qu'on ne leur fournirait pas comme d'ordinaire des munitions pour la chasse et les autres objets de traite, s'ils ne se faisaient pas protestants. Ce langage menteur ne leur réussit pas mieux que les belles promesses qu'ils faisaient en même temps de dons extraordinaires en *butin* (2), etc., qu'ils devaient recevoir du ministre ; les Indiens restèrent inébranlables (3). Cependant le pauvre archidiacre voulait se donner le plaisir de faire au moins un baptême tandis que j'étais là. Dans la cuisine du bourgeois (4) se trouvait un marmiton indien d'une vingtaine d'années ; la fervente tourbe orangiste de bourgeois et commis pense que là elle aura prise facile ; car ce n'est pas tout le monde qui a la chance d'être marmiton dans la bonne cuisine d'un bour-

(1) Ces messieurs ont toujours été regardés par les sauvages comme de petits rois. A cette époque surtout ils avaient sur les Indiens une autorité presque absolue.

(2) Vêtements, fournitures, etc.

(3) Il est triste de dire qu'aujourd'hui la plupart des Indiens du Fort Simpson ont passé à l'ennemi. La raison qu'ils m'en ont donnée, ainsi qu'à d'autres, c'est que le prêtre catholique ne réside pas à ce poste, tandis qu'ils y trouvent toujours le ministre prêt à les instruire, à prier pour eux et à baptiser leurs enfants. Ils n'aiment pas la religion protestante et ils seraient heureux, m'assure-t-on, de prier avec le prêtre, mais son absence trop prolongée les décourage. En attendant, les autres sauvages restés fidèles d'abord s'en vont eux aussi peu à peu vers le ministre ; si on ne se hâte de remédier à cet inconvénient en plaçant à ce *poste* IMPORTANT un Père *à résidence fixe*, la mission du Sacré-Cœur finira par ne plus compter pour catholiques que quelques métis-canadiens. C'est désolant !!!...

(4) C'est-à-dire du chef du district, M. Ross.

geois. Aussi, sur le refus du jeune homme, nommé Enéné, de se laisser baptiser, on le menace de le chasser de son poste. Comme il dit qu'il préfère quitter sa place, ces vaillants, se voyant vaincus par un marmiton, ne peuvent souffrir la honte d'une complète défaite, et ils se jettent lâchement sur lui pour le traîner dans la chambre du révérend archidiacre; là, cet impie anglican (il est de la basse Eglise), qui ne croit pas même au baptême, en parodie la cérémonie. Le lendemain de cette scène, je rencontrai ce jeune homme et lui dis : « Il n'y a donc ici que « toi qui ne m'aimes pas et qui ne veuilles pas prier de « la seule véritable prière? » Le pauvre jeune homme se mit alors à pleurer, m'assurant qu'il n'aimait que moi et non le ministre, et que, comme auparavant, il ne voulait que la véritable prière; il ajouta que, si le ministre lui avait jeté un peu d'eau sur le visage, c'était parce que les commis l'avaient traîné par violence chez lui ; il déclarait hautement qu'il ne se regardait pas comme baptisé, ne croyant pas à ce baptême et n'y ayant pas d'ailleurs consenti. En même temps, il me demandait toujours avec larmes de ne point le rejeter de la *bonne prière,* et, sans que je lui en parlasse, il me dit : « Ce soir même, je viendrai me confesser ; » ce qu'il fit en effet; pour être plus à même d'assister au saint Sacrifice le lendemain, il coucha dans la maison que j'occupais avec Alexis Beaulieu, mon petit servant.

Cependant la rage du protestantisme était à son comble de voir que, malgré ses efforts inouïs, il échouait complètement; la seule proie qu'il croyait avoir faite venait de lui échapper. Que faire donc ? Se délivrer de ma présence lui sembla le meilleur moyen de réussir. La berge du fort Résolution (Grand Lac des Esclaves) partait la dernière du fort Simpson, les autres années ; cet automne, quoique nous ne fussions arrivés là que depuis le lundi,

M. Ross m'annonça, dès le vendredi, que la *berge* qui devait me prendre partait le lendemain. Je parus étonné à cette nouvelle. Ce monsieur donna pour fausse raison, qu'il ne pouvait pas garder plus longtemps le monde dans le fort, faute de vivres. Son fanatisme faisait pourtant partir la *berge* qui contenait le moins de monde. Le samedi, malgré les protestations du commis en charge du lac des Esclaves, qui voulait passer le dimanche au fort Simpson, nous partîmes au soleil couchant, après que ces messieurs eurent dansé depuis midi. Nous traversâmes seulement la rivière et allâmes camper de l'autre bord, presque en face du fort. Ma douleur fut grande de ne pouvoir pas passer un seul dimanche au milieu de tous les engagés du district et de leurs familles, comme aussi avec les sauvages. Mais, comme Dieu sait tirer le bien de la malice même des hommes, le fanatisme de M. Ross tourna contre lui-même, car, ayant reçu les ordres de M. le gouverneur (1) de traiter avec les mêmes égards les prêtres et les ministres dans son district, et ayant gravement contrevenu à ces ordres en privant les catholiques du district de la présence du prêtre le seul dimanche de l'année où il aurait pu être avec eux, il vit M. le gouverneur, en réparation de l'injure faite à la religion catholique, nous établir au fort Good-Hope dès l'automne suivant (1859).

Après mon départ du fort Simpson, ce fut un redoublement de fanatisme pour surprendre les sauvages, mais sans plus de succès. Quelques jours après, le ministre Hunter, croyant avoir plus de chance au fort des Liards, s'y rendit avec la berge; mais il ne fut pas plus heureux là qu'ailleurs; plusieurs sauvages de ce fort m'avaient vu au fort Simpson, et ils redirent à leurs parents tout ce

(1) M. le gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson.

qu'ils avaient vu, et quelle différence existait entre le prêtre et le ministre; grâce surtout à la bonne femme Hool (1) et à son mari, interprète du fort, les sauvages déclarèrent qu'ils ne voulaient prier qu'avec le prêtre seul, *homme de Dieu,* et non avec le ministre, *homme d'une femme.* La bonne femme Hool s'est toujours montrée d'un zèle admirable pour instruire les sauvages et les retenir dans la voie de la vérité. Aussi a-t-elle grandement mérité aux yeux de Dieu et lui devons-nous une impérissable reconnaissance.

Le ministre Hunter, après être resté près d'un mois au fort des Liards, en redescendit *en berge* pour passer l'hiver au fort Simpson. M. Ross, voulant le faire réussir auprès des sauvages, fit venir exprès du fort Raë le vieux Cayen pour lui servir d'interprète ; quoique ce misérable vieillard fût catholique de nom, tout le monde savait que, pour du thé, on pourrait le faire mettre successivement de toutes les mille sectes entre lesquelles le protestantisme est divisé. En effet, cet insatiable buveur et mangeur fut gorgé de tout par le ministre ; il lui dépensa, dit-on, jusqu'au printemps, 24 livres de thé (2) ; moyennant cela, il fut d'une complaisance extrême à se plier à toutes les volontés du ministre et vilipenda, à son instigation, la religion catholique. Par la protection de ce vieux gourmand, qui, comme le ministre, n'a d'autre Dieu que son ventre, celui-ci fit, pendant l'hiver, quelques baptêmes de sauvages

(1) La bonne femme Hool a été baptisée autrefois à la rivière Rouge par le R. P. Aubert dont elle parle avec bonheur. Elle est encore aujourd'hui au fort des Liards où elle continue à y faire du bien. Elle est la mère de Mme Gaudet, dame catholique du Mackenzie, et bienfaitrice fervente et zélée de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Celle-ci continue les traditions de sa pieuse mère. Puissent chaque mission et chaque fort avoir de telles chrétiennes, le protestantisme serait forcé d'abandonner le terrain.

(2) Quantité énorme à cette époque.

des montagnes, qui n'avaient pas vu le prêtre, qui n'avaient jamais entendu parler de religion et qui, par conséquent, n'avaient aucune instruction; tout le monde sait ce que sont les sauvages à l'état de nature, de combien de vices ils sont souillés et de combien de superstitions il faut les ramener. Néanmoins, le révérend archidiacre, pour se donner un air de triomphe, baptisa ces sauvages des montagnes dès le premier jour de leur arrivée, et ils repartirent le lendemain, avec les cadeaux qu'il leur avait faits pour obtenir d'eux qu'ils fussent baptisés de sa main ; ce sont depuis, je suppose, des chrétiens bien dignes de la religion protestante. Des sauvages que j'avais vus au fort Simpson, un seul avec sa femme, après avoir été on ne peut plus harcelé par le ministre et comblé de ses dons corrupteurs, avait consenti à se laisser baptiser, pendant l'hiver. Quand, à l'automne d'après, j'ai revu ce sauvage, il est venu très humblement m'avouer sa faiblesse, l'attribuant aux dons qu'il avait reçus; c'est donc encore là une conquête manquée pour le ministre.

L'archidiacre Hunter descendit, au printemps de 1859, en berge, au fort Norman et au fort Good-Hope ; M. Ross, pour lui faire plaisir et le faire réussir dans ces postes, descendit avec lui; Cayen accompagnait comme interprète; mais, ni à l'un ni à l'autre de ces forts, il ne fit une seule conquête et il s'en retourna couvert de honte, pour quitter le district avec les berges du portage; il redescendit à la rivière Rouge, où il avait laissé sa chère moitié et ses enfants.

A l'automne durant lequel l'archidiacre était venu au fort Simpson, M. Ross et ses commis avaient eu la fanatique bassesse d'adresser une supplique au comité de Londres et à M. le gouverneur Simpson, signée par eux tous, pour demander qu'aucun prêtre ne fût autorisé désormais à mettre le pied dans la rivière Mackenzie, réclamant ce droit pour

les seuls ministres protestants. En réponse à cette impertinente demande, ces messieurs écrivaient à M. Ross ces mots, dont ils m'envoyaient aussi une copie l'été suivant :

Norway House, 15 june 1859.

Gentlemen,

This will be handed to you by the R. P. GROLLIER, who under instructions from the Bishop of Saint-Boniface and with the sanction of the Hudson's Bay Company, proceeds to fort Good Hope, to commence an Indian mission. Père GROLLIER has been assured of a passage in the Company's craft down the McKenzie's River, and the hospitality of the Company's establishment at fort Good Hope during the ensuing winter. — Commending this missionary to your personal civilities.

Bernard R. Ross *Esq. and all officers in charge of posts McKenzie's River district.*

Signé: G. SIMPSON.

Pour copie conforme.

Messieurs, Cet écrit vous sera présenté par le R. P. GROLLIER qui, muni des instructions de l'évêque de Saint-Boniface et couvert de la protection de la Compagnie de la baie d'Hudson, se rend au fort Good Hope pour y fonder une mission parmi les Indiens. Le P. GROLLIER a été admis à voyager sur les berges de la Compagnie qui descendent la rivière Mackenzie, et à prendre hospitalité dans l'établissement de la même Compagnie, à Good Hope, pendant l'hiver prochain.

Recommandant ce missionnaire à votre personnelle bienveillance, je suis... etc.

A M. Bernard Ross et à tous les officiers en fonctions dans les postes du district de la rivière Mackenzie.

Signé : G. SIMPSON.

C'est par M. Dum Lope, commis du district, qui avait signé lui-même, mais à son grand regret, a-t-il dit depuis, car il craignait de trop déplaire à ces messieurs qui ne

l'aimaient pas, que nous avons tout su. Il raconta cette infernale manœuvre au P. Gascon. Dieu, par là, voulait mettre le comble au succès de cette première mission dans la rivière Mackenzie ; car mon voyage au fort Simpson avait été une véritable marche triomphale pour notre sainte religion. Avant de quitter ce fort, centre de tout le district, je l'avais dédié au Sacré Cœur de Jésus, foyer de son ineffable amour pour les hommes, tout en lui demandant asile, dans son Cœur divin, pour les pauvres Indiens du pays.

Nous fûmes de retour à la Grande-Ile le dimanche matin, 29 août, fête du saint Cœur de Marie ; j'eus le bonheur d'y célébrer encore une fois le saint Sacrifice, et, à cause de la coïncidence du jour, je dédiai l'île au Cœur Immaculé de cette divine Mère.

Nous arrivâmes le 4 septembre à la Mission Saint-Joseph (île Orignal), où je passai l'hiver avec le cher P. Eynard et le F. Péréard. Nous vécûmes très pauvrement tout l'hiver, n'ayant que du poisson et ne faisant qu'un repas de viande le dimanche. Arrivés au mois de mars, dédié à saint Joseph, chaque jour de ce mois nous fîmes des prières particulières à ce cher Père nourricier de notre Congrégation, à qui notre mission était dédiée, pour qu'il fît cesser l'espèce de famine dont nous souffrions ; en effet, mes pauvres compagnons étaient malades d'être si mal nourris. Notre saint Père nourricier semblait faire sourde oreille à nos prières ; le dernier jour du mois de mars était arrivé ; nous allions presque nous fâcher contre lui, quand, vers le milieu du jour, un sauvage entra et nous annonça que sa chasse était pour nous : un orignal et son petit d'un an. Dès ce jour, nous fûmes dans l'abondance de viande, car les autres sauvages nous en apportèrent, et nous en eûmes une bonne provision jusqu'à l'automne.

Le 12 avril 1859, je partis pour le fort Raë, afin d'y fonder une nouvelle mission, que je dédiai à saint Michel, ce grand zélateur de la gloire de Dieu et général en chef des armées célestes, le priant de veiller sur les eaux du Grand Lac des Esclaves, par où passent les ennemis de la gloire de Dieu. J'arrivai au fort Raë la veille du dimanche des Rameaux, 16 avril, et, pour la première fois, le saint Sacrifice était célébré à ce poste le lendemain, anniversaire du jour où les Juifs s'étaient écriés, en voyant venir le Sauveur à eux : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* Il était de la dernière importance de fonder aussitôt une mission à ce poste, qui compte près de 1 200 sauvages (1), avant qu'un ministre y mît les pieds, car Hunter avait déjà dit qu'il y en placerait bientôt un. L'abondance des vivres y est si grande, qu'il pensait, par là, fournir de quoi vivre au ministre qui devait lui succéder au fort Simpson, place on ne peut plus pauvre.

Ce fut avec une grande joie que les Indiens du fort Raë virent un prêtre arriver, et je fus heureux de leurs bonnes dispositions ; toutefois, je dus m'arracher du milieu d'eux plus vite que je n'aurais voulu ; le 10 mai, je repartis encore sur la glace pour revenir à la Mission Saint-Joseph, afin d'y donner la mission. Je restai à ce poste jusqu'au 13 août. J'en repartis pour aller fonder la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au fort Good-Hope. Le R. P. GASCON arrivait pour me remplacer à la Mission Saint-Joseph. »

Ici s'arrête le manuscrit autographe du R. P. GROLLIER ; mais le registre du fort Norman (dit fort du Milieu) fait foi

(1) Le nombre en a beaucoup diminué depuis, à cause, d'une part, de la petite vérole et de la scarlatine qui, en 1865 et 1867, les décimèrent, et ensuite à cause de l'émigration d'une partie d'entre eux au Grand Lac d'Ours, mission de Sainte-Thérèse, au Petit-Rapide, mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, et aussi, je crois, au fond du Lac des Esclaves.

que le R. Père arriva à ce dernier poste le 29 août 1859, qu'il fit dix baptêmes d'enfants ce jour-là même, et dédia la mission à sainte Thérèse. Il dut en repartir le même jour pour Good-Hope (où il dédia la mission à Notre-Dame de Bonne-Espérance), car il y baptisa, le 1er et le 2 septembre, un grand nombre de personnes, surtout d'enfants.

Ce qui précède a été écrit de la main du révérend Père défunt. Le manuscrit ne porte pas sa signature, mais j'ai pris soin de m'assurer auprès du R. P. Seguin, qui a vécu plusieurs années avec le R. P. Grollier, qu'il était bien de lui.

X.-Georges Ducot, o. m. i.

Pour faire suite à ces documents posthumes, nous publions une lettre du R. P. Ducot, donnant des détails sur la Mission Sainte-Thérèse du Fort Norman. Cette lettre complète sur un point ce qu'on vient de lire.

LETTRE DU R. P. DUCOT AU R. P. TATIN.

Mission Sainte-Thérèse, 5 février 1886.

Une ère nouvelle semble devoir bientôt s'ouvrir pour la Mission de Sainte-Thérèse. Mgr Clut, venu ici à l'automne dernier, après huit ans d'attente, a pu se convaincre facilement que pour soustraire cette mission à l'invasion du protestantisme, il était nécessaire d'y maintenir un missionnaire à poste fixe. Le dernier mot, sur cette décision, est, bien entendu, à Mgr Faraud et à l'administration générale ; mais l'arrivée d'un ministre protestant à la Mission du Fort Norman ne permettait pas l'hésita-

tion : il fallait immédiatement opposer une digue à l'hérésie. Jusqu'à présent, cette prétendue mission protestante était desservie par un sauvage, maître d'école, lisant assez mal l'anglais et le parlant plus mal encore. Toutefois, sa qualité de sauvage pur sang l'accréditait auprès des autres sauvages, qu'il appelait ses *parents*. Il commençait à se dégoûter de son poste ; mais, à chaque menace de démission, on répondait par une augmentation de salaire. Il touche actuellement 120 livres sterling, et cela uniquement pour paralyser l'action catholique. On a fini, cependant, par lui trouver un remplaçant, si tant est que tous deux ne travaillent pas ensemble. Un certain Kirby, fils d'un révérend Kirby, un des premiers ministres venus en ces parages et bien connu du P. Gascon, est au Fort Simpson, attendant d'être ordonné prêtre ! Alors il prendra définitivement la charge de la mission protestante au Fort Norman. Il y a un véritable danger, si un prêtre catholique ne réside pas ici, que les sauvages ne viennent à passer au protestantisme. Le R. P. Grollier avait baptisé la plupart des enfants des Indiens qui fréquentaient alors le Fort Norman ; après lui, le poste continua à être visité par nous, et les ministres furent ainsi tenus en échec. Mais, après le passage du P. Grollier et le départ du P. Lecorre, qui lui succéda, la mission fut nécessairement délaissée ; le ministre vint ici du Fort Simpson et il fit des recrues parmi nos Indiens, trop indifférents encore pour faire un choix réfléchi et sérieux entre les deux religions catholique et protestante. De cette époque date la division des Indiens du poste en catholiques et protestants.

Je dois dire, toutefois, que les sauvages du Lac d'Ours, relevant tous de Sainte-Thérèse, n'ont jamais consenti à *prier* avec le ministre. Ceux qui se sont livrés à lui sont les moins nombreux et appartiennent à cette race d'Indiens connus sous le nom d'*Esclaves*, qui font le déses-

poir de nos Pères par leur apathie et leur indifférence.

Quand j'arrivai ici, en 1876, le mal était déjà bien profond. Le chef de ces Esclaves, esclave lui-même de ses trois femmes et adonné à la magie, jouissant d'une grande considération auprès des siens et des commis de la Compagnie, avait été le principal instigateur de ce mouvement vers le protestantisme. Il m'avoua qu'il était trop bien traité par les ministres et qu'il en recevait trop de faveurs pour les abandonner. Mais nous, nous n'achetons pas les âmes avec du thé ou du sucre ; nous les gagnons au prix de nos sueurs et de nos sacrifices, mis au service de la grâce de Dieu. Notre absence a été exploitée. Il est donc nécessaire, au moment où un soi-disant ministre va résider ici, que le prêtre catholique soit toujours présent. Et voilà les motifs sérieux qui ont porté Mgr Clut à placer définitivement un Père à Sainte-Thérèse. Quand les Indiens en furent informés, ils en conçurent une grande joie, et ils me firent dire qu'ils viendraient à toutes les fêtes de l'année, surtout à Noël. J'espère que, sous ce rapport, les choses iront ici aussi bien que dans n'importe quelle autre Mission du Mackenzie.

A peine les Indiens du Lac d'Ours eurent-ils appris mon arrivée au Fort Norman, au mois de mars, que les chefs de deux camps différents me firent demander. L'un d'eux m'envoya une traîne attelée de quatre chiens, des vivres, et un serviteur pour me servir de guide. Mais les travaux de ma chapelle, commencés depuis déjà huit ans, me retinrent. Les Indiens, chassant le caribou, se rapprochèrent peu à peu et vinrent dresser leurs tentes derrière la maison. Il y avait parmi eux un grand nombre d'enfants qui n'avaient jamais vu le prêtre ; la plupart des femmes n'avaient pas paru depuis 1876. Quelques jours plus tard, arrivèrent, d'abord une seconde bande, descendue en radeau du Lac d'Ours et qui ne comptait que des hommes et

des jeunes gens, et puis une troisième bande, composée de gens maigres et affamés dont la seule vue inspirait la pitié.

La mission fut ouverte le 5 mai et terminée le 3 juin. La messe, le chant des cantiques, la récitation du chapelet, les instructions pour les grandes personnes et les enfants par sections séparées, la préparation à la première communion, prirent tout mon temps. Entre les exercices, les sauvages rôdaient autour de moi, me laissant à peine le temps de dire mon bréviaire. Je devais souvent les congédier en donnant cette singulière excuse : *J'ai le gosier usé*, ou bien en leur donnant des jeux pour les occuper.

La mission, terminée le 3 juin, fut reprise à l'automne ; ce fut pendant son cours que Mgr Clut arriva, et Sa Grandeur donna un nouvel entrain à l'œuvre. J'ai recueilli sur cette mission les chiffres suivants, que j'inscris avec une certaine satisfaction ; bien que modestes, ils n'ont jamais été si élevés depuis l'établissement de la Mission Sainte-Thérèse :

Baptêmes d'enfants : 15 ; baptêmes d'adultes : 6 ; mariages : 6 ; abjuration : 1 ; confessions : 236 ; communions : 104 ; premières communions : 19 ; extrême-onction : 2 ; confirmations 32.

Dans l'intervalle des deux missions, celle du printemps et celle de l'automne, je me rendis à Notre-Dame du Sacré-Cœur. J'y avais fait trois mois de séjour autrefois, mais alors je fus contrarié par la présence du ministre protestant, qui m'avait précédé et qui avait éloigné de moi presque tous les Indiens de ce poste, appelé le *Petit Rapide*. Mais Dieu me donna la grande consolation de baptiser deux pauvres vieilles sauvagesses, à qui je fis faire aussi la première communion, et à qui j'appris à *prier pour elles et pour leurs parents*. J'ai aussi la consolation

de dire que maintenant la plupart des Indiens de ce poste sont revenus ou sont en voie de revenir au catholicisme. Après Dieu, ils doivent leur conversion à un sauvage, autrefois protestant et élevé au Fort Simpson. Converti de l'hérésie, il a voulu convertir ses *parents*. J'ai pu, cette fois, m'arrêter dix jours dans le camp des Indiens du *Petit Rapide;* ils m'ont fait le meilleur accueil, m'ont nourri gratuitement, et, finalement, j'ai baptisé tous les enfants ou rebaptisé tous ceux d'entre eux qui l'avaient été autrefois par le ministre.

Plus je vois mes pauvres sauvages, plus je les aime, et plus je sens que je devrais être saint pour leur faire tout le bien que je leur souhaite.

Voilà la civilisation qui monte ici. A l'automne prochain, le *steamboat* paraîtra pour la première fois sur notre grand fleuve ; et alors, comme nous l'a écrit le R. P. SOULLIER, on pourra plus facilement venir nous visiter. C'est là le beau côté ; mais, par contre, dès que les berges cesseront de parcourir le Mackenzie, nous, à Good-Hope ou à Sainte-Thérèse, nous n'aurons plus qu'une seule occasion, en été, de correspondre avec nos amis ; et je crains beaucoup que la présence des étrangers ne fasse du mal à nos pauvres sauvages. Il nous faudrait des Pères et des Frères, pour lutter contre cet envahissement.

X.-G. DUCOT, O. M. I.

CEYLAN.

VICARIAT DE JAFFNA.

LETTRE DU R. P. JULES COLLIN.

Le 23 juin, s'ouvraient les vacances du collège Saint-Patrick. Mais, avant de jouir de notre liberté, nous devions prendre part à la fête du Sacré-Cœur, célébrée à

Jaffna le lendemain, par anticipation ; c'était, en effet, le propre jour du Saint-Sacrement. Une neuvaine de messes et de prédications à l'autel du Sacré-Cœur avait à l'avance préparé les âmes, et nous avions vu avec consolation les confessionnaux assiégés ; la pauvre cathédrale s'était aussi parée de guirlandes, draperies, devises anglaises, etc. Le 24, après la grand'messe, chantée par le R. P. Le Lons, supérieur, la divine hostie fut exposée sur le maître-autel, que les Sœurs de la Sainte-Famille avaient décoré avec leur habileté ordinaire. Le soir, les Vêpres solennelles furent chantées par le R. P. Mauroit, vicaire général, et le sermon fut donné par le R. P. Supérieur. Le salut du Saint-Sacrement couronna la fête.

Le 25, nous pouvons, le P. Lytton et moi, commencer notre course à travers bois, tandis que les quelques Pères, demeurant à Jaffna, vont se multiplier pour les solennités et la procession de la Fête-Dieu. A l'heure de midi, nous montons dans le coche, qui nous fait rouler à toute vitesse sur la grande route centrale reliant Jaffna aux provinces du Sud. Vers trois heures, nous passons devant l'église à demi bâtie de Mirusivillu, résidence du P. Ghilini ; mais pas d'arrêt : nous ne pouvons que saluer en passant l'église et son gardien. A cinq heures, nous sommes au Jardin de Saint-Patrick, où nous relayons ; le P. Murphy nous y attend, tout en réglant les affaires de la plantation dont il est chargé. Cette plantation doit, dans quelques années, fournir à l'entretien du collège ; déjà les jeunes cocotiers montrent la tête là où, l'an dernier, il n'y avait que des jongles.

Le P. Murphy monte en troisième dans le coche ; encore quatre ou cinq milles et nous arrivons à Elephant-Pass, où un beau pont réunit la presqu'île de Jaffna au reste de Ceylan. Ici, il nous faut échanger la voiture à cheval pour un mauvais petit chariot traîné par des bœufs, qui ne

nous épargnera aucun des cahots de la route. Tant bien que mal nous avançons ainsi jusqu'au cinquantième mille de Jaffna, où nous attendent des charrettes.

Il serait monotone de décrire les incidents divers de cette course au milieu d'immenses forêts, entrecoupées de quelques villages. Nous ne nous arrêtons guère que pour prendre nos repas à l'ombre d'un arbre. Le dimanche 27, pourtant, nous voulons célébrer la sainte Messe et nous descendons, dans ce but, dans une *rest-house,* sorte d'hôtellerie appartenant au gouvernement, mais dont le gardien est un catholique. Combien de pauvres brebis comme celle-ci, dispersées, hélas ! dans ces forêts ; notre nombre trop restreint ne nous permet pas d'aller à leur recherche et d'en ramener au bercail tant d'autres qui n'en connaissent pas le chemin...

Nos messes dites, nous repartons en hâte, pressés d'arriver à Madhu, première étape de notre voyage, où nous devons aider nos Pères à entendre les confessions de nombreux pèlerins. Dans l'après-midi du même jour, nous arrivons, mais dans quel état ! à une petite ville du nom assez prétentieux de Vavuniavelanculam. Nous marchons, prenant les devants sur nos charrettes et les ayant bientôt perdues de vue, quand éclate un orage. Nous nous réfugions tout d'abord sous un arbre ; mais cet abri devient bientôt dérisoire, et nos soutanes de coton sont si trempées que reprendre notre marche, pour ne pas prendre froid, nous paraît le parti le plus sage. C'est ainsi, mouillés jusqu'aux os, que nous faisons notre entrée dans la ville. M. Parker, ingénieur anglais protestant, mais charmant homme, employé par le gouvernement à la reconstruction des anciens travaux d'irrigation, était, par bonheur, sous sa vérandah. Nous reçûmes de lui le plus parfait accueil ; peu après, réchauffés par un verre de punch, rejoints par nos char-

rettes et ayant changé de vêtements, nous nous remettons en campagne, accompagnés gracieusement, pendant près d'un mille, par notre hôte, dont nous ne nous séparons qu'après promesse mutuelle de renouveler connaissance.

Le trajet à faire encore était court ; cependant, la route était si mauvaise que nous ne pûmes qu'à grand'peine arriver, le 28 juin, après un voyage de 114 milles.

Mgr MÉLIZAN et tous les Pères du district, déjà réunis, ne nous attendaient pas si tôt. Le P. MASSIET, fort à propos, s'était remis momentanément de la fièvre, pour la campagne qui allait s'ouvrir sur son territoire.

Je ne m'étendrai pas sur les incidents dont on est témoin chaque année, à cette époque, au pèlerinage de Notre-Dame de Madhu (Rosaire) ; personne ne les ignore. Une sorte de mission, sous forme de neuvaine, précède la fête de la Visitation. Un sermon est donné matin et soir, et la journée se passe, pour les Pères qui ne sont pas nécessairement employés ailleurs, à entendre les confessions. Malheureusement trop peu nombreux, nous ne pouvons répondre à l'empressement de toutes ces âmes avides de la grâce, et il nous faut d'avance prendre notre parti d'en voir un grand nombre ne pouvoir arriver jusqu'à nous. Pour éviter l'excès de fatigue auquel leur zèle exposerait les missionnaires, on a dû régler qu'ils ne se rendraient au confessionnal qu'appelés par la cloche, qui les avertirait aussi d'en sortir.

Cette année, on a compté, à Madhu, 15 000 pèlerins et 400 charrettes ; et, au banquet fraternel ou « riz d'aumône » (*pitchai-sôru*), 12 000 couverts étaient alignés sur l'herbe dans la plaine.

La pluie était à craindre ; elle aurait pu déterminer des maladies dans cette foule légèrement vêtue et sans abri ; mais Monseigneur avait promis à ces nombreux enfants

de Marie la protection de leur bonne Mère ; de fait, tandis qu'à l'entour du pèlerinage il plut tous les jours à un mille de distance, nous n'eûmes à Madhu que de légères ondées, qui tempéraient la chaleur sans danger aucun. Puis, comme pour rendre plus évidente la protection de la Reine du ciel sur les pèlerins, les averses commencèrent à tomber après leur départ, ainsi que nous l'apprirent les lettres du P. Massiet.

La fête terminée, les Pères se dispersent dans leurs missions respectives ; mes compagnons de voyage, les PP. Murphy et Lytton, vont, pendant le reste des vacances, évangéliser les chrétientés échelonnées sur le bord de la mer, entre Madhu et la presqu'île de Jaffna ; là se trouve un millier de chrétiens, gens pauvres et simples, excellents pour la plupart, mais qui, faute de prêtres, ne sont visités qu'une fois l'an. Pour moi, je dois accompagner Monseigneur jusque dans le sud du vicariat, au grand pèlerinage de Sainte-Anne, plus célèbre encore que celui de Notre-Dame de Madhu.

Nous repartons le dimanche 4 juillet. Souvent, sur sa route, Monseigneur a la joie de constater le zèle de ses bons chrétiens pour élever, à leurs frais, de nouvelles églises. A Vavuniavelanculam, ils ont déjà abattu la forêt et, si la pluie ne les eût empêchés de la brûler et de préparer le terrain, sa Grandeur eût posé la première pierre d'une église. Forcés de remettre à plus tard cette cérémonie, nous prenons un autre chemin et, grâce à d'humbles chapelles de boue et de chaume, nous avons le bonheur de pouvoir célébrer la sainte Messe chaque matin. A Setticoulam, où nous passons une demi-journée, nos gens sont prêts à bâtir une petite église en pierres ; chacun donnera un bœuf pour couvrir les frais de maçonnerie et de charpente, et ils feront le reste par eux-mêmes. Mais il faudrait que le Père pût rester un mois

sur place pour mettre les travaux en train, et c'est chose impossible, le missionnaire chargé de ce district ayant à exercer son ministère sur un espace de plus de 50 milles. Monseigneur encourage cependant ces braves chrétiens à rassembler les matériaux et promet de venir lui-même, l'année prochaine, faire jeter les fondations, s'il n'a personne autre à leur envoyer.

Nous voici à Madavâtchi, autre gros village sans église. Les quelques chrétiens qui y résident en réclament une, ou du moins la visite du prêtre : *petierunt panem et non erât qui frangeret eis !...*

Dans la soirée du 7, nous arrivons à l'ancienne capitale de Ceylan, Anarâdjapura. Quelques chrétiens de cette ville, informés de l'arrivée de leur premier pasteur, viennent se jeter à ses pieds ; des pèlerins, qui se rendent à Madhu, se joignent à eux et manifestent leur joie par des coups de fusil. Nous séjournons à Anurâdjapura pendant quatre jours, jours bien remplis par l'exercice du saint ministère : confessions, baptêmes des enfants et préparation de vingt-deux personnes à la confirmation. Le missionnaire qui réside à Puttalam, à 47 milles de là, ne vient dans cette région que deux fois par an. Si un Père pouvait s'établir ici et rayonner dans les villages environnants, il ne tarderait pas à fonder de nouvelles chrétientés, où afflueraient les Bouddhistes et les Hindous. Hélas ! hélas ! partout même sujet de tristesse pour le cœur de notre évêque : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

J'eus à peine le temps, en deux petites promenades du soir, de jeter à la hâte un coup d'œil sur les restes magnifiques de l'antique cité, les lacs créés et les travaux d'irrigation, que le gouvernement répare actuellement, et les sculptures admirables qui, après deux mille ans, conservent encore leur délicate fraîcheur. Ces blocs de granit travaillés avec tant d'art, et ces énormes dagobas,

qui semblent rivaliser avec les montagnes, ont été élevés à la gloire du bouddhisme, et le vrai Dieu ne possède ici qu'une petite maison, complètement dépourvue d'art et de grandeur.

Une visite, qui me procura beaucoup de consolation, fut celle que je fis à la prison. Parmi les repris de justice employés aux travaux de restauration de la *ville des palais*, sept ou huit étaient catholiques. Tous s'étaient confessés le mois précédent, à l'exception d'un seul qui refusait même de voir le prêtre. Je parvins, Dieu aidant, à lui persuader de venir et, peu après, de se réconcilier avec Dieu.

J'en vis un autre, condamné à trois mois de prison pour avoir dérobé quelques menus objets de l'église. La manière dont il fut pris mérite, je crois, d'être mentionnée. Le sacristain s'aperçut un matin que la statue de saint Joseph, patron du lieu, était dépouillée de son lis et de sa couronne ; toutes ses recherches pour découvrir le voleur sont inutiles; dans la soirée, triste et fatigué, il se met au lit et s'endort. Bientôt il lui semble entendre une voix qui l'appelle : « Tambi (petit frère), lève-toi et prends-le, lève-toi et prends-le. » Il se lève à la hâte et se dirige vers la route; là, il apprend d'un voisin qu'un homme vient de passer en criant : « Mère de Dieu ! ne voulez-vous donc pas me laisser m'en aller ? » Le sacristain marche dans la direction indiquée et ne tarde pas à saisir le voleur, qu'il remet à la police. Il paraît que notre homme n'avait pu parvenir à sortir de la ville ; quand il avait voulu passer le pont jeté sur la petite rivière qui coule au pied d'Anurâdjapura, pris de vertige, il avait dû rebrousser chemin.

Nous quittons ce lieu, le 11, et arrivons à Puttalam le surlendemain, assez tôt pour pouvoir offrir le saint Sacrifice. Puttalam est une petite ville assez commerçante,

entourée de plantations de cocotiers. L'église, qui est propre et assez jolie, quoique son frontispice n'existe encore qu'en espérance, est située de façon à pouvoir servir aux chrétiens de la ville et à ceux des plantations. Nous visitons l'école anglaise et interrogeons les enfants, dont un certain nombre sont protestants ou même mahométans.

Monseigneur comptait visiter la mission de l'Akkaraipattu et les nouveaux sanctuaires que l'on y construit; mais une mauvaise nouvelle nous arrive qui dérange nos plans en précipitant notre départ : le P. Joulain, administrateur du pèlerinage de Sainte-Anne, est pris de la fièvre. En ce moment où il a tant de besogne, à cause des préparatifs à faire pour recevoir les pèlerins, le meilleur moyen de le guérir c'est d'accourir à son aide et de le délivrer de ses tracas. Deux heures et demie d'une charmante navigation sur le lac de Pottalam nous amènent au village de Pâlacouda, où les chrétiens, avec croix et oriflammes, attendent sur le bord leur vénéré Pasteur. Nous visitons d'abord le divin Maître dans sa demeure, que nous avions pu apercevoir du lac, à travers les cocotiers ; puis Monseigneur monte dans un modeste véhicule traîné par un bœuf et orné pour la circonstance ; monté sur le cheval du P. Joulain, je me tiens aux côtés de sa Grandeur; la croix, les bannières, les tambours et les cloches se mettent en branle et nous nous acheminons ainsi vers notre dernière étape : le sanctuaire le plus vénéré de Ceylan. Deux milles sur le sable, parmi les cocotiers et les broussailles, et nous sommes au terme du voyage.

Le clair de lune avait déjà remplacé la lumière du soleil, quand nous arrivâmes à Sainte-Anne ; peu d'instants après, après avoir d'abord salué la Mère de l'auguste Mère de Dieu, nous étions dans les bras du cher P. Henri

Joulain, auquel nous apportions nos souhaits de fête : le lendemain, en effet, était le 15 juillet. Le pauvre Père avait encore été malmené par la fièvre, la nuit précédente ; notre présence fut le commencement de son rétablissement ; quelques jours plus tard, il était tout à fait sur pieds.

Sainte Anne ! ce nom fait battre le cœur des Ceylanais comme celui des Bretons. Qu'est-ce donc que ce sanctuaire vers lequel se portent tant de vœux ? Comment le dépeindre ? C'est un monument dépourvu d'architecture, mais vaste ; il l'est trop peu cependant, eu égard aux foules qui s'y pressent. Un bras de croix y a été ajouté il y a quelques années ; le second est en voie de construction. Le chœur, assez spacieux, s'élève au milieu de la croix et, dans le fond, est placé l'autel, surmonté de la statue miraculeuse. A gauche, une porte donne sur la chapelle du Saint-Sacrement ; cette chapelle est petite, mais pieuse et recueillie et fut l'œuvre du R. P. Mélizan, lorsqu'avant de recevoir la couronne des Pontifes il était le zélé administrateur du Pèlerinage. Près de là, se trouve la chambre du Père administrateur, avec une autre pièce accessible au public.

La chapelle du Saint-Sacrement sert de chapelle de communauté ; de là, un couloir nous conduit à la maison, où nous trouvons d'abord un parloir, puis huit chambres, dont les proportions ne blessent en rien la pauvreté, mais où l'on s'accommode pourtant de loger deux ensemble à l'époque de la grande fête. Deux vérandahs, l'une au nord, l'autre au sud, servent à la fois de passages et de lieux de récréation ; au centre, une salle ouverte tient lieu de réfectoire. En somme, cette maison m'a paru la mieux conditionnée de toutes celles du vicariat, comme maison religieuse. Tous ces bâtiments, aussi bien que les améliorations faites tant au profit des Pères que des pèlerins, sont le fruit des offrandes de ces derniers. L'é-

glise est située sur la plage de l'océan, dont les énormes vagues, parties des bords de l'Afrique ou du pôle sud, viennent se briser et mourir à quelques centaines de pas. Du rivage de la mer au sanctuaire et à ses dépendances, il n'y a que du sable; mais, à partir de là, s'étend une orêt de cocotiers aux corps élancés et aux panaches ondoyants. Durant le cours de l'année, cette forêt est presque déserte; çà et là, on voit à l'ombre des grands arbres une maisonnette, demeure des propriétaires ou des fermiers des plantations. Mais, quand approche la fête de la grande Dame de ces lieux, quelle transformation! Tout change d'aspect. De longues files de maisons, faites de feuilles de cocotier, s'alignent sous les arbres qui en ont fourni la matière ; des rues larges et toutes droites s'étendent et se croisent; puis arrivent les pèlerins qui doivent les habiter.

La fête est toujours célébrée le dimanche qui suit le 26 juillet; elle tombe, cette année, le 1er août. Le jeudi 22 juillet, le mât de fête est planté et les drapeaux sont arborés : c'est le signal de l'ouverture de la solennité. Les Pères des missions environnantes viennent au nombre de huit. Nous avons donc la joie de nous retrouver en communauté. Que de choses à se dire quand on se retrouve après une longue séparation ! Mais les loisirs sont courts pendant le pèlerinage, et il est évident que nous ne sommes pas réunis pour jouir seulement de la présence les uns des autres. La foule grossit tous les jours et bientôt l'on ne compte pas moins de soixante mille personnes. Lourdes même n'a pas encore, que je sache, vu simultanément une pareille affluence. Ce sont d'abord : des Tamouls de l'Inde, employés à la culture du thé et du café dans les montagnes de l'intérieur de l'île, gens simples et admirablement disposés à recevoir les vérités de la foi, quoique grossiers et ignorants; avec eux viennent beaucoup de

païens et en plus grand nombre chaque année. Puis accourent les Singhalais, pleins de foi aussi, quoique fortement passionnés. C'est parmi eux que se trouvent les bouddhistes. Il faut s'occuper de tout ce monde et mettre ordre à tout. Chaque matin, le P. Védrenne, coiffé d'un énorme chapeau, monte sur son coursier et va faire sa ronde dans les rues de la ville improvisée. Aidé du juge, un jeune bouddhiste intelligent et bien disposé, et du *vidâné,* espèce de garde champêtre catholique, il veille au maintien de la propreté et à ce qu'on ne vende pas de l'eau-de-vie de palmiers ni de comestibles malsains ; car, avec une pareille agglomération, une maladie contagieuse pourrait vite se déclarer et faire des ravages terribles.

Les païens et bouddhistes demandent le baptême ; il faut les instruire, et ce n'est pas chose facile; quelques-uns ont déjà appris les prières ; mais que d'autres ont donc la tête dure ! Puis il faut quelque sécurité pour leur persévérance, trouver des personnes du même village qui en répondent, ne pas baptiser la femme sans le mari, etc. Les PP. Gourdon, pour les Tamouls, et Henry pour les Singhalais sont chargés de ce laborieux catéchuménat; ils baptisent relativement peu, aimant mieux renvoyer les catéchumènes à leur propre missionnaire. Cependant quarante adultes et plus de quatre-vingts enfants reçoivent l'eau régénératrice.

Les autres Pères entendent les confessions. Vers les derniers jours, c'est une tâche désespérante ; le saint Tribunal serait emporté d'assaut, si l'autorité du Père ne maintenait l'ordre, et, quoi qu'on fasse, un nombre considérable de fidèles doivent se retirer sans avoir pu recevoir les sacrements. Cette rude tâche est néanmoins fort consolante, car il se fait là un bien réel. Notre unique chagrin est de n'être pas en nombre suffisant pour ré-

pondre pleinement aux pieux désirs de ce bon peuple. Malheureusement, beaucoup de ces pauvres gens, ceux surtout qui travaillent dans les plantations, n'ont guère d'autre occasion de se confesser. *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios!*

On assiste dans ces pèlerinages à un spectacle vraiment admirable et qui rappelle les siècles religieux où les chrétiens élevaient de leurs mains ces sublimes cathédrales, qui témoignent encore de la foi ardente des âmes. C'est celui d'hommes, de femmes et d'enfants en habits de fête, apportant d'une distance de 2 milles les pierres qui doivent servir à étendre les proportions du sanctuaire de Sainte-Anne. Le P. Joulain les avait fait extraire à l'avance ; mais, dans ce pays, tout de sable, il serait impossible de les transporter sans un secours extraordinaire. On fait donc à la bonne volonté des pèlerins un appel auquel ils répondent avec enthousiasme. Chaque soir, le P. Henry monte à cheval, un drapeau à la main, et, précédé des tambours et trompettes, il part pour la carrière. On le suit par centaines. Au retour, chacun prend une pierre proportionnée à sa force ; on voit même des mères, portant leur enfant sur un bras, de l'autre, se charger la tête d'une grosse pierre et en mettre une petite sur la tête du poupon.

Tous les soirs aussi il y a un sermon, suivi de la bénédiction du Saint Sacrement ; l'église alors regorge de monde ; la foule se presse, s'entasse, déborde par toutes les portes, se suspend aux fenêtres, encombre les vérandahs et le péristyle, sétend et remplit l'espace en avant et tout aux alentours. On ne s'étonnera pas qu'une pareille assemblée, composée surtout de pauvres ouvriers ignorants, ne garde pas un parfait silence. Cependant, à peine le prédicateur a-t-il commencé à parler que tout bruit cesse, et sa voix s'entend dans toute l'église et au

dehors. Ce silence de la foule est d'autant plus édifiant qu'environ la moitié des auditeurs ne peut comprendre le sermon, puisque les pèlerins sont partagés en deux langues : le singhalais et le tamoul ; aussi faut-il prêcher alternativement en l'une et en l'autre langue.

Enfin, voici les premières vêpres de la fête; la foule n'est pas plus compacte que précédemment, ce serait impossible ; mais elle couvre un plus grand espace encore ; aussi loin que l'œil peut apercevoir, à la lueur des feux de Bengale, ce n'est qu'une vaste mer de têtes humaines.

Le jour de la fête, à toutes les messes, l'église ne désemplit pas, et c'est à peine si les prêtres peuvent se frayer un passage de la sacristie à l'autel. La messe pontificale est chantée avec la plus grande solennité ; l'orgue (le seul du vicariat et sans doute le plus beau de l'île, don d'un riche chrétien, aussi bien que la chaire d'ébène et de bois de sétim), l'orgue est touché et les chants sont exécutés, à toutes les cérémonies de ce jour, par un organiste et les chorales des différentes églises, avec plus de zèle encore que de talent.

La procession suit la grand'messe ; c'est le couronnement. La multitude, les bannières et oriflammes, les décharges répétées de coups de fusil, tout cela fait naître un enthousiasme indescriptible. Mais le moment le plus solennel est celui où la statue arrive près de l'église : vingt mille personnes l'attendent, à genoux, sur la place ; quand les quarante mille autres les rejoignent et que Monseigneur, monté sur une estrade, prend la statue vénérée de sainte Anne et bénit tout ce monde, il passe comme un frémissement sur ces milliers de têtes inclinées ; l'émotion que l'on éprouve alors ne peut se rendre.

La fête est terminée. Les pèlerins commencent à partir ; les Pères aussi doivent retourner à leurs ouailles, et dès aujourd'hui, dans l'après-midi, il faut nous séparer.

Monseigneur part avec le P. JEANDEL, pour visiter sa mission de l'Akkarrai-pattu ; le P. JOULAIN va achever de rétablir sa santé dans les montagnes ; et moi, je dois à la bienveillance de mon évêque d'aller pour quelques jours voir mon frère à Colombo ; de là, je m'embarquerai le plus tôt possible pour rentrer à Jaffna et y reprendre, avec un nouvel entrain, mon travail au collège Saint-Patrick.

Grande est ma reconnaissance envers Mgr MÉLIZAN, qui m'a procuré de si agréables vacances et m'a comblé des marques de la plus touchante bonté ; grande ma satisfaction d'avoir vu de près quelques-unes de nos missions que je ne connaissais pas encore et surtout les merveilles du pèlerinage de Sainte-Anne, l'orgueil de nos chrétiens et le dépit des protestants. Mais j'ajoute : grande aussi est ma douleur d'avoir constaté, à chaque pas, à quel point les ouvriers manquent pour cultiver une vigne qui donne de si belles espérances. Que ne puis-je faire entendre ma voix à tous les prêtres zélés, avides de sacrifices et altérés de la soif du salut des âmes, ou plutôt leur faire entendre la voix du divin Maître, qui leur crie : *Ite et vos in vineam meam.*

J. COLLIN, O. M. I.

Sainte-Anne, 2 août 1886.

P. S. — Après la solennité que je viens de décrire et quand la plupart de nos Pères étaient déjà partis, Mgr MÉLIZAN baptisa encore une vieille bouddhiste qui se mourait. A onze heures du soir, après une journée des plus fatigantes, il fallait voir Sa Grandeur préparer Elle-même cette pauvre femme, la soigner de ses mains, faire du thé et le lui donner à boire. Monseigneur ne me pardonnera peut-être pas ces lignes, si elles lui tombent sous les yeux ; ce fait, qui se renouvelle si souvent sous les nôtres, m'a

paru cependant digne d'être noté. On pourrait recueillir cent autres anecdotes charmantes. Telle femme bouddhiste pleure à chaudes larmes parce qu'on refuse de la baptiser en l'absence de son mari, qui est resté pour garder la maison. Tels païens, voyant les chrétiens se confesser et s'asseoir à la sainte Table, essayent de les imiter. Ils observent aussi parfois leurs coutumes païennes, mais sont d'une docilité parfaite, quand on leur dit, par exemple, qu'il ne faut pas se faire rouler autour de l'église, mais prier à genoux.

Les pèlerins viennent surtout à Sainte-Anne dans le but d'obtenir la naissance ou la guérison d'un enfant ; ils s'adressent à Notre-Dame de Madhu, particulièrement dans le cas de morsure d'une bête venimeuse. Une guérison authentique est racontée dans le numéro du *Jaffna Catholic Guardian* du 24 juillet dernier.

VICARIAT DE COLOMBO.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DU FRÈRE SCOLASTIQUE J. LAPLACE.

Le séminaire *Roman Catholic* de Colombo est situé à Maradana, au centre d'un quartier populeux, mais où les catholiques ne sont, hélas! qu'une faible minorité. Grâce à l'étendue de la propriété, nous sommes dans la solitude, bien qu'au cœur de la ville.

Ce fut le 27 octobre 1884 que, pour la première fois, les habitants de cette partie de Colombo virent des soutanes noires traverser en bande leur rue tumultueuse. Depuis huit jours environ, plusieurs Frères scolastiques arrivés d'Europe étaient venus serrer les rangs trop clairsemés des scolastiques et séminaristes de Colombo. Une maison convenable avait été trouvée après bien des pour-

parlers. Nous quittâmes donc la résidence épiscopale de Kotahena, devenue insuffisante pour nous loger tous. Le R. P. Charles COLLIN nous était donné pour supérieur ; le P. MELGA, encore scolastique à cette époque, était notre chef de file.

Les premières heures de la soirée du 27 octobre furent consacrées à l'installation. On chercha d'abord l'emplacement de la chapelle. On finit par le trouver, modeste et resserré, il est vrai ; mais enfin ce sera une satisfaction donnée à notre piété et à celle des catholiques du quartier qui, vivant dans un centre bouddhiste, seront bien aises d'avoir une église pour prier. Puis on se met à la recherche de dortoirs. Cinq chambres donnant asile chacune à deux scolastiques sont bientôt trouvées. Les séminaristes ont leur quartier tout désigné dans une aile du bâtiment. Voici la bibliothèque ; elle n'est pas large, mais elle suffira, car malheureusement les livres ne l'encombreront pas. Et la salle des exercices, direz-vous, où donc sera-t-elle? Ici, nous faisons un tour de force ; comme il n'y a plus de place à l'intérieur, elle sera dehors, sous la vérandah.

Le lendemain, après la messe, le R. P. supérieur bénit la nouvelle maison, et, mettant fin à nos recherches pour trouver un patron au nouvel établissement, nous annonça que, d'après la volonté de Monseigneur, il porterait le nom de *Séminaire Saint-Bernard*. Puissions-nous tous ressembler à ce saint et redoutable adversaire de l'hérésie !

Pendant la longue absence de notre vénéré vicaire apostolique, appelé à Rome par le Souverain Pontife, les cours du séminaire se poursuivirent selon les traditions adoptées dans toutes les maisons d'études religieuses ou ecclésiastiques. A Rome, Monseigneur parla de son cher séminaire, et il obtint pour lui les plus précieuses faveurs.

De retour d'Europe, Sa Grandeur vint aussitôt nous

visiter. Le 11 mars 1886, Elle vint dire la messe au séminaire, et fit faire lecture publique du rescrit suivant :

« Beatissime Pater,

« Christophorus Bonjean, episcopus tit. Medensis, vicarius apostolicus Columbi, Ceylani, ad pedes Sanctitatis Vestræ humiliter provolutus, exponit se Seminarium, pro bona institutione cleri sui vicariatus, in civitate sua residentiali Columbi, sub auspicio et nomine Sti Bernardi, Ecclesiæ doctoris, condidisse, in quo juvenes numero plurimi, nedum ex Europa, sed ex indigenis insulæ nostræ Ceylanæ, sub idoneis magistris, in liberalibus et sacris disciplinis erudiuntur et ad pietatem sacerdotalem informantur.

« Ut autem ex dicto instituto sperati fructus abundantius enascantur, orator vehementer cupit ac enixe precatur ut Sanctitas Vestra dictum Seminarium S. Bernardi benedictione apostolica donare et gratiis nonnullis augere dignetur et supplicat pro benigna concessione in perpetuum indulgentiæ plenariæ ab omnibus et singulis dicti instituti alumnis consuetis conditionibus lucrandæ, diebus S. Bernardo Ecclesiæ doctori, immaculatæ Conceptioni B. M. V., S. Christophoro martyri, S. Francisco Xaverio Indiarum apostolo, ac S. Annæ B. M. V. matri, quæ ut totius insulæ nostræ Ceylanæ patrona habetur et colitur, sacris. Quod ut Deus. »

« Ex audientia Ssmi habita die 7 februarii 1886.

« Ssmus Dominus noster Leo, divina Providentia PP. XIII, referente me infra scripto archiepiscopo Tyrensi, Sacræ Congregationis de Propaganda Fide Secretario, memorato Seminario S. Bernardi Ecclesiæ doctoris benedictionem suam apostolicam *peramanter* impertitus, benigne concedere dignatus est in perpetuum plenariam peccatorum indulgentiam, applicabilem quoque per mo-

dum suffragii Christifidelium animabus in igne Purgatorii detentis, ab omnibus et singulis ejusdem Seminarii alumnis aliisque ibidem commorantibus, diebus in precibus expressis, lucrandam, dummodo vere pœnitentes, confessi ac sacra Communione refecti, sacellum Seminarii ipsius devote visitaverint, ibique per aliquod temporis spatium pias ad Deum preces fuderint pro sancta Fidei propagatione et juxta Summi Pontificis intentionem.

« Datum Romæ, ex Æd. S. C. de propaganda Fide, die et anno prædictis.

« D. Archiepiscopus Tyren. Secr. »

Gratis quocumque titulo.

A ce propos, notre vénéré Pontife et Père nous adressa quelques paroles puisées dans son grand cœur. Il nous dit que désormais ses soins seraient pour son séminaire, qui est sa première œuvre dans ce nouveau vicariat, ajoutant que la fondation de l'établissement datait de ce jour; ce rescrit officiel venant de Rome sera la première pièce des archives et la pierre de fondation du séminaire Saint-Bernard à Colombo. A l'occasion de l'ordination qui a suivi de près le retour de Monseigneur, cette pièce a été portée à la connaissance du public par le numéro du 6 avril 1886 du *Ceylon Catholic Messenger*.

Voilà le séminaire fondé et béni par le souverain Pontife lui-même. Il manque encore de beaucoup de choses, et il a besoin de beaucoup de ressources et de prières. Je vous ai dit un mot de l'exiguïté de notre chapelle. Dès notre arrivée à Maradana les fidèles accoururent le dimanche pour entendre la messe et recevoir la bénédiction du très saint Sacrement. Les séminaristes cédèrent volontiers leurs places, et nous nous retirâmes à la sacristie, du moins pour le dimanche. C'est ce qui se fait encore aujourd'hui. On fit une allonge à la chapelle au

moyen d'un hangar recouvert de feuilles de cocotier. Avec ces installations, deux cents personnes peuvent entendre la messe facilement les dimanches ordinaires. Les jours de fêtes, ce nombre s'élève un peu. Espérons qu'un jour il sera plus considérable encore. Dès lors la pensée d'avoir une plus grande église dans les environs vint à l'idée de plusieurs. Une pieuse et généreuse dame irlandaise prit la chose à cœur et travailla avec zèle à cette entreprise si belle. Elle ne craignit point d'aller trouver le gouverneur, et obtint gratuitement deux acres d'un terrain dépendant du gouvernement. Elle dressa des listes de souscription, et aujourd'hui elle organise un grand bazar, et met en œuvre toutes sortes de moyens ingénieux pour obtenir les ressources nécessaires à la construction de l'édifice sacré. Le 28 juin dernier, Monseigneur, à la satisfaction générale, bénissait la première pierre. Je ne vous décrirai point cette fête, car sans doute vous avez assisté à plusieurs cérémonies de ce genre. Je me contente de vous donner l'inscription qui a été renfermée dans une petite bouteille bien cachetée et cimentée ensuite dans la pierre :

QUOD . NOMINI . CHRISTIANO
IN . HUJUS . CIVITATIS . COLUMBI.
REGIONE . MERIDIANA . PROPAGANDO
BENE . CEDAT.
ANNO . MDCCCLXXXVI
QUARTO . KAL . JULII
LEONE XIII . PONT . MAX.
VICTORIA . BRITANNIARUM . REGINA.
CHRISTOPHORUS BONJEAN . O . M . I.
EP . TIT . MEDEN . VIC . AP . COLUMBI.
ŒDIS . HUJUS . IN HONOREM . SANCTORUM
OMNIUM.
PIISSIMÆ . DOMINÆ . JOANNÆ . WYNDHAM
THOMPSON
COMMUNIQUE . OMNIUM . COLUMBI.

CHRISTIANORUM
OPERA . ET . STIPITE . ŒDIFICANDÆ . IN . AGRO
A . CLARISS . EQU . ARTHUR . HAMILTON . GORDON.
INSULÆ TAPROBANÆ . GUBERNATORE.
LAPIDEM . HUNC . PRIMARIUM . AD . ID.
IN PERPETUUM
IN BORELLA . ASSIGNATO . PRECE . SANCTA
LUSTRATUM
SOLEMNI . RITU . DEMISIT
PRÆSENTIBUS ADM . REV . JOSEPH . BOISSEAU.
O . M . I , VICARIO GENERALI.
ALIISQUE . DE . CLERO . PERMULTIS
CIRCUMDANTEQUE . ET INCŒPTO
FINEM . BONUM . VOTIS . SUIS . AUGURANTE.
CORONA CIVIUM . EX OMNI . GENERE . DENSISSIMA.

L'édifice n'est pas grand, mais il suffira pour l'heure présente. Un jour peut-être, j'aime à le croire, quand un missionnaire sera établi à poste fixe dans ce quartier, le bien se fera, et cela sur une grande échelle.

Pour cette église naissante, il faut aussi beaucoup de ressources et beaucoup de prières.

Joseph LAPLACE, O. M. I.

LE R. P. BOISSEAU.

Une épreuve, douloureuse entre toutes, a visité, il y a quelques mois, le vicariat de Colombo. La nouvelle nous en est parvenue quelques jours après la publication de notre dernier numéro.

Le 7 août, après une maladie aussi courte qu'inattendue, le R. P. BOISSEAU, vicaire général de Mgr BONJEAN, rendait doucement son âme à Dieu, laissant dans les larmes son évêque, ses confrères et les fidèles.

Nous recueillerons, un jour, tous les témoignages de regrets exprimés à la mémoire du cher défunt. En atten-

dant, nous prêterons l'oreille aux premiers accents de la douleur publique, dont Mgr BONJEAN s'est fait lui-même l'écho.

Voici en quels termes émus Sa Grandeur, voulant ménager la sensibilité de notre T. R. P. Supérieur général, annonçait cette nouvelle au R. P. SOULLIER :

Colombo, 11 août 1886.

BIEN CHER RÉVÉREND PÈRE SOULLIER,

Comment vous dire le malheur qui nous a frappés ! Le digne, bien-aimé P. BOISSEAU, mon bras droit, mon soutien, mon ami fidèle et dévoué, l'honneur, à Colombo, de notre sainte Religion et de notre Congrégation, celui que j'espérais obtenir pour coadjuteur et sacrer avant la fin de cette année, n'est plus de ce monde ! En deux jours, ce cher Père, qui paraissait le plus vigoureux de nous tous, qui était si plein d'activité et mettait tout en train, nous a été enlevé ! Que puis-je dire, moi que ce coup écrase ? Que puis-je faire que pleurer, me résigner et attendre de Dieu et de la Congrégation l'appui dont mes vieux jours ont tant besoin ? Ah ! je dis bien : *Fiat* de tout mon cœur ; mais je ne puis m'empêcher de me plaindre à Notre-Seigneur et de lui demander de ne pas nous traiter si cruellement.

Le cher Père était encore, mercredi dernier, tout à ses affaires ; le soir, il se sentit un peu indisposé ; le jeudi, il eut la fièvre ; il n'y paraissait absolument rien de grave ; le vendredi, son état commençait à nous inquiéter ; mais nous ne pensions qu'à une fièvre qui pourrait le retenir quelque temps et dont on aurait facilement raison ; le samedi, le pouls va s'affaiblissant. Le docteur qui traitait le cher malade, et un autre appelé à son aide, constatent que le cœur ne fait plus ses fonctions ; tous les remèdes

furent employés sans effet; à 6 heures du soir, il nous avait quittés.

Mais quelle mort admirable et digne d'envie!

A deux heures ou environ, nous dûmes l'avertir qu'il était en extrême danger, ce dont il ne se doutait nullement; il reçut cette annonce avec un sourire tranquille, demanda un peu de temps pour se préparer, se confessa, reçut le saint Viatique, assis sur son lit, dans une paix d'esprit et une douce ferveur, qui remplit d'admiration tous les spectateurs; après l'Extrême-Onction, aux prières de laquelle il avait répondu d'une voix ferme, il reçut, l'un après l'autre, chacun des nôtres accourus de toutes nos missions de Colombo, du séminaire et des missions voisines. Puis il demanda à dire quelques mots : ce fut pour envoyer d'abord à notre bien-aimé Père général et à ses assistants le témoignage de sa filiale affection; puis il exprima sa joie d'avoir été appelé dans la Congrégation, d'y avoir vécu et d'y mourir, demandant pardon de tout ce qui, en lui, avait pu mal édifier ou peiner ses frères. Il me remercia de mon affection pour lui, regrettant de ne pouvoir plus m'aider dans l'œuvre difficile que nous faisons ici; il eut un souvenir de frère pour la Sainte Famille qu'il avait tant aimée, pour son cher vénérable oncle, pour tous ses parents, présents ou absents; il déclara mourir dans la foi de l'Eglise, dans l'obéissance à son chef visible et en communion avec lui; il déclara pardonner à tous ceux qui l'avaient offensé et accepta la mort dans une absolue et amoureuse résignation à la volonté de Dieu. Quelque temps après, il gagna son jubilé ... puis il s'entretint doucement avec moi et avec les autres Pères; il me dit, à moi : « C'est pourtant dommage de mourir à la veille des grandes choses qui se préparent; mais que la volonté de Dieu soit faite ! » Il était gracieux, souriant, calme, comme s'il se fût agi, pour lui, d'aller faire

un voyage de plaisir; vers la tombée de la nuit, je lui donnai l'indulgence *in articulo mortis;* il répondit encore aux prières.

Le P. Collin me voyant un peu accablé, m'entraîna vers ma chambre; mais je n'y étais pas arrivé qu'on m'annonçait que tout était consommé. Un moment avant ma sortie il avait senti le besoin de cracher; on l'avait soulevé, il retomba sur son oreiller et expira, sans secousse, sans râle, sans agonie d'aucune sorte; il s'est endormi dans le Seigneur, comme un enfant sur le sein de sa mère; l'impression qu'il a laissée, c'est que sa mort a été celle d'un saint; nous le connaissions avant, nous avions reçu tant de témoignages de sa bonté, admiré si souvent en lui la régularité, l'obéissance du religieux, la charité de l'Oblat, le zèle et le dévouement sans bornes du missionnaire, son esprit de sacrifice, etc., etc.; sa mort nous a donné la clef de sa vie et nous a révélé le secret de ce sourire serein, que les grandes peines des dernières années n'avaient pas altéré.

12 *août.* J'en étais là, quand m'est arrivée, à l'adresse de notre cher défunt, la lettre du P. Duffo, suivie de la vôtre. Hélas! comme il aurait lu ces lettres avec plaisir!... Je reprends mon triste récit... Dans deux à trois heures de temps, nous eûmes à passer de l'illusion qui nous faisait espérer de voir ce bon ami sur pied en quelques jours à l'accablante réalité de sa mort. Les funérailles ont eu lieu dimanche, au milieu d'un concours immense de toutes les classes de la société, de toutes les religions; je reçois des masses de lettres de tous côtés, m'exprimant la plus touchante sympathie, et les journaux de toute nuance publient des articles à la louange du digne prêtre qui s'était acquis en si peu de temps l'estime universelle. Je vous envoie le *Messager* pour plus grands détails; à plus tard la suite de cette admirable vie; je ne manque-

rai pas de documents pour la dépeindre telle qu'elle a été. La Congrégation ne saura bien qu'alors la perte qu'elle a faite.

Maintenant je suis tout brisé ; la moitié de moi-même m'est enlevée ; je crois toujours entendre ses pas, m'annonçant une de ses nombreuses visites dans ma chambre ; il me semble qu'il est encore là, à côté de moi. Ces temps derniers, me voyant indisposé, il était aux petits soins... Ah ! mon Dieu ! *Siccine separat amara mors?* Nos pauvres Pères ont été atterrés ; j'ai même craint que la secousse ne fût trop forte pour les vieux et les malades ; c'est moi, brisé, écrasé, moulu, qui dois consoler les autres ! Le bon Dieu me fait la grâce d'être de corps un peu mieux qu'avant et de trouver assez de force morale pour veiller à tout...

VICARIAT DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DE Mgr D'HERBOMEZ AU R. P. MARTINET.

New-Westminster, le 25 juin 1886.

Il y a déjà quelques jours que nous sommes de retour, Mgr Durieu et moi, d'une visite pastorale faite aux Indiens Douglas, Lillouet et Lafontaine. Je vous en aurais rendu compte plus tôt sans les affaires importantes dont il a fallu m'occuper à ma rentrée ici. Aujourd'hui je suis à vos ordres : vous pourrez me suivre par la pensée dans toutes les stations que nous avons faites dans l'intérieur du pays.

Partis de New-Westminster, le mardi de Pâques 27 avril, nous fîmes les 60 premiers milles en bateau à vapeur. Arrivés à l'embouchure de la rivière Harrisson, nous constatâmes, à notre satisfaction, que les Indiens détachés à notre rencontre se trouvaient déjà au rendez-vous. Ils avaient fait plus de 100 milles pour venir nous

chercher; ils étaient au nombre de douze, tous hommes forts et courageux.

Nous fîmes une courte station pour visiter la petite église du village indien, située au confluent de l'Harrisson et du Fraser, pour voir un malade et nous entretenir avec les gens de l'endroit ; puis, nos rameurs ayant transbordé nos lits et nos bagages dans leur canot, nous nous confiâmes à leur habileté et à la grâce de Dieu. Dès ce moment, nous voyagions à la façon sauvage. Heureusement nous sommes habitués à ce genre de transport, et nous nous abandonnons entièrement à la divine Providence.

Nous remontons la rivière, qui est à cet endroit-là de la largeur de la Seine à Paris. Son courant est assez rapide. Un vent favorable enfle notre voile et nous pousse au village des Tsénés, où nous passons la nuit. Les Indiens ont bâti une nouvelle église que Mgr Durieu est venu bénir tout récemment et dans laquelle il a donné une mission avec l'aide du P. Peytavin, chargé de la desserte du bas Fraser.

Le lendemain, nous étions sur pied de grand matin, la journée que nous avions à faire devant être longue. Nous continuons à remonter la rivière l'espace de plusieurs milles, saluant sur ses rives le cimetière indien, désigné par sa grande et belle croix, et nous entrons dans le grand lac Harrisson. C'est un des plus beaux du pays. Son entrée est large, et ses eaux pénètrent jusque dans des baies assez profondes. Tout près de l'une d'elles, on rencontre des eaux thermales d'une température très élevée. Un riche habitant de New-Westminster y fait construire en ce moment un bel hôtel et un établissement de bains. On aperçoit çà et là un chapelet de petites îles éparses sur le lac. Mais ce qui charme surtout la vue, ce sont les hautes montagnes qu'on aperçoit devant soi et au cœur

desquelles le lac s'est frayé un passage. Ces montagnes font partie de la chaîne des Cascades, qui s'étend le long du littoral de l'océan Pacifique, parallèlement aux montagnes Rocheuses. Ces dernières forment à l'est la limite de la Colombie britannique.

Le lac est en ce moment au calme ; ses eaux forment comme une glace unie dans laquelle les montagnes viennent reproduire leurs formes majestueuses. Des hauts sommets s'élancent des cascades aux flots argentés qui vont de chute en chute rouler à travers les sapins jusque dans les eaux du lac. C'est un magnifique spectacle. Nous le contemplons avec admiration, et nos âmes s'élèvent d'elles-mêmes jusqu'au Dieu créateur de ces merveilles.

Nos Indiens sont contents et alertes. Ils rament avec vigueur, et nous les entendons dire entre eux, aux moments de plus grande fatigue : « C'est notre pénitence ; nous en avons besoin. » Nous avançons rapidement, le vent est favorable ; aussi, à midi, nous arrivons au rivage désigné pour le campement et le dîner. Jamais nous n'avons dîné de meilleur appétit. Nous n'avons ni chaises ni table, mais notre aide cuisinier étend par terre une belle nappe, sur laquelle on nous sert une soupe et du café préparés au feu champêtre allumé par les rameurs.

La halte ne fut pas longue. Il fallut s'embarquer de nouveau au plus vite, car nous n'avions encore fait que 20 milles, c'est-à-dire à peine la moitié de la distance à franchir pendant cette journée. Il n'y avait donc pas de temps à perdre. Nos Indiens reprennent la rame et la manient avec un nouvel entrain ; mais, malgré leur énergie, ils ne parviennent pas toujours à dissimuler leur fatigue. Dieu nous vint en aide en permettant que le vent continuât à nous pousser dans la bonne direction, et le soir nous arrivions à l'extrémité du lac.

La Providence nous avait dirigés et protégés. Peu de

temps après, une tempête de pluie et de vent s'élevait sur le lac, et nous échappions à un véritable péril.

La plupart des Indiens du village étaient partis pour se rendre à 50 milles plus loin, dans les prairies de Pemberton, où devait se tenir la grande réunion. Nous visitâmes leur église, puis nous allâmes demander l'hospitalité à M. Purcel, catholique irlandais, dont trois des enfants avaient fréquenté les écoles de Sainte-Marie. Il nous reçut avec la plus grande cordialité, et nous passâmes une bonne nuit qui nous fit oublier les fatigues de la veille.

Le temps s'étant remis au beau le matin, nous nous mîmes en route pour faire à cheval ou à pied les 30 milles qui séparent le lac Harrisson du lac Pemberton. Les Indiens qui étaient venus nous chercher avaient réquisitionné d'excellents chevaux ; les deux plus beaux étaient réservés aux évêques ; les autres portaient nos bagages. Nos guides, auxquels s'étaient joints plusieurs Indiens se rendant à la réunion, voyageaient bravement à pied. La route que nous devions suivre est l'ancienne route du Carriboo, depuis longtemps abandonnée. C'est assez vous dire qu'elle est en bien mauvais état. Il est vrai que nos bons Indiens avaient d'avance pris toutes leurs mesures pour la rendre praticable à leur vieil évêque ; mais, malgré leur bonne volonté et le soin qu'ils avaient mis à couper les arbustes placés en travers de la route et à réparer les ponts emportés, il y avait encore çà et là bien des obstacles, et il était prudent de n'avancer que lentement, pour éviter les accidents. Vous pouvez comparer cette route à celle que vous avez suivie vous-même de Sandy-Point à Saint-Eugène des Kootenays.

Ce jour-là, nous fîmes 15 milles, et nous nous arrêtâmes à une maison abandonnée, pour y passer la nuit. Les Indiens qui nous avaient précédés, sachant que nous camperions dans cet abri, avaient eu l'attention d'étendre

sur le plancher des branches de sapin en guise de matelas. Nous dormîmes sur ce lit improvisé aussi bien que si nous eussions été dans un lit de plumes.

Le lendemain, nous achevions le reste de la route, nous traversions un petit lac, et nous allions coucher à la belle étoile, à l'entrée du lac Pemberton. Les Indiens nous dressèrent une sorte de tente avec les voiles de leur canot. Nous couchions, comme la veille, sur un lit de sapin ; mais le feu allumé par les sauvages ne put nous garantir du froid ; nous nous trouvions à une assez grande hauteur au-dessus du niveau de la mer, et les montagnes voisines étaient encore recouvertes de leur manteau de neige.

La longueur du lac Pemberton est d'environ 20 milles. Nous partîmes de grand matin et, vers midi, nous arrivions à la tête du lac. Le bon P. Chirouse (minor), missionnaire des Indiens de ce poste, était occupé à tout disposer pour notre réception ; il ne nous attendait pas si tôt ; il fut donc convenu que, pour laisser le temps à ses gens de faire leurs préparatifs, nous ralentirions notre marche et que nous prendrions le temps de dîner. Nos Indiens tirèrent des coups de fusil, dans l'espoir qu'ils seraient entendus du lieu de la réunion ; mais il n'en fut rien. Il fallut donc prendre patience. Mais voilà que, au moment où nous n'y comptions plus, une cavalcade apparaît au loin longeant les rives du lac. Nos hommes font force de rames et notre canot arbore une grande bannière. Bientôt, au bruit des décharges, cavalcade et canot se rencontrent. Je dois vous avouer qu'au premier abord je dus me contenir pour ne pas rire. L'accoutrement des cavaliers et des chevaux était si bizarre qu'il était difficile, à leur aspect, de garder son sérieux. L'un était coiffé d'un chapeau à haute forme, l'autre d'un feutre aplati; celui-ci avait une casquette, celui-là, le plus

distingué de la bande, portait, en guise de coiffure, une dépouille d'aigle, dont les ailes redressées en forme de cornes lui donnaient l'aspect d'un diable. Les chevaux disparaissaient sous des couvertures de toutes couleurs et ils étaient ornés de fleurs et de rubans. Tout ceci était pour nous faire honneur, et produisait un effet d'ensemble indescriptible.

Notre canot ne pouvant aborder au point de rencontre, il fut décidé que nous remonterions une rivière dont les eaux sont tributaires du lac et que la cavalcade, suivant les contours, irait nous saluer à chaque village bâti sur les rives. Ces saluts consistaient en une décharge de fusils sur toute la ligne et en hourras répétés trois fois. Il était presque nuit lorsque nous arrivâmes au lieu de la grande réunion. Le P. Chirouse, organisateur de la réception, nous y avait précédés. Dès que nous fûmes en vue, la cloche du village se mit en branle, les soldats improvisés portèrent les armes et firent retentir la forêt voisine d'un feu de mousqueterie bien nourri. Des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants étaient alignés sur deux rangs et témoignaient de leur désir de voir et d'entendre les deux évêques. Tous se mirent à genoux pour recevoir la bénédiction, et quand nous eûmes pris place sous l'arc de triomphe, deux chefs se détachèrent des groupes pour nous exprimer en termes touchants la joie de tous. Je leur répondis que la joie était bien grande aussi pour nous de les revoir, surtout de les trouver animés de si bonnes dispositions. Je leur annonçai mon prochain voyage en Europe et leur dis que je verrais le Pape, leur donnant l'assurance que le Père commun des Fidèles serait ravi d'apprendre leurs progrès dans la civilisation chrétienne. Nos Indiens, en effet, nourrissent la piété filiale la plus tendre envers notre Saint-Père le Pape et le considèrent, ainsi que tous les bons chrétiens, comme

le représentant de Jésus-Christ sur la terre. Ils m'ont promis de se conduire comme de véritables enfants de l'Eglise.

Comme il était déjà tard, nous fîmes une courte visite à la nouvelle église que nous devions bénir le lendemain, et, après la prière, nous les congédiâmes: chacun alla prendre son repos.

Leur zélé missionnaire, le bon P. Chirouse, les avait préparés par une retraite à la réception des Sacrements de Pénitence, de Confirmation et d'Eucharistie. Je n'ai pas besoin de dire qu'ils ont reçu ces Sacrements dans de bonnes dispositions.

Nous avons tenu à faire la visite générale des maisons du village, montrant ainsi à nos bons chrétiens que leurs intérêts temporels, comme leur bien spirituel, nous tiennent à cœur ; nous les avons exhortés à embellir leurs maisons, à bien cultiver leurs terres ; ils ont promis de faire de leur mieux.

Pendant notre séjour parmi les Indiens, nous avons eu lieu d'admirer leur enthousiasme, leur attachement à notre sainte religion, leur amour et leur dévouement pour les missionnaires qui les instruisent et leur montrent le chemin du ciel. Ils traitent leurs missionnaires avec les plus grands égards, ils les conduisent là où ils veulent aller, les nourrissent et les soignent de leur mieux, *gratis pro Deo.*

L'heure du départ approchait et les regrets de la séparation se trahissaient de toutes manières. Tout à coup, la cloche fut mise en branle et tous les Indiens se réunirent au milieu du village, devant la porte de l'église. Le chef du village prit la parole et nous remercia, en termes émus, du bien que notre visite leur avait fait. Après notre réponse, ils se mirent à genoux pour recevoir la dernière bénédiction des deux évêques. Les chevaux de selle et de

charge étaient prêts pour nous aider à parcourir l'espace qui nous séparait du lac Anderson. Presque tous les Indiens tiennent à nous accompagner jusqu'au pont construit tout récemment sur la rivière. Ils chantent le chant du départ et ils ne mettent fin à leurs acclamations qu'après notre traversée et lorsque nous avons disparu dans la forêt. Que Dieu bénisse ces chers enfants des bois et leur accorde la persévérance dans le bien !

Notre caravane s'était accrue d'un bon nombre d'Indiens venus à notre rencontre et qui se rendaient à la deuxième grande réunion, laquelle devait se tenir au village tchalal, situé sur le bord du lac Sétou. Nous avions à faire une bonne journée pour nous rendre au lac Anderson, et, comme je ne suis plus très fort, on résolut d'aller *piano* et de coucher en route, afin de n'être pas trop fatigués. Nous arrivâmes, vers le soir, près d'un petit lac creusé par la nature au sommet de la chaîne des montagnes Cascades. Les eaux, en cet endroit, se divisent et coulent les unes vers l'est, les autres vers l'ouest. Un grand feu put à peine nous garantir du froid pendant la nuit. Nous nous levâmes en même temps que le soleil. Notre cuisinier eut bientôt préparé notre modeste déjeuner et, de bonne heure, nous étions à cheval pour faire le reste du chemin. Nous arrivâmes, vers midi, au village de Kwatkwa, situé près du lac Anderson ; la plupart des habitants étaient partis avec le R. P. Chirouse, qui nous avait précédés pour se rendre chez les Tchalals et tout disposer pour notre réception. Ceux qui étaient encore au village nous reçurent de leur mieux. Ils se réunirent, et leur chef, capitaine Jack, nous adressa, d'un ton solennel, un petit discours sur le Pape : « Nous savons tous, dit-il, que le Pape est le représentant de Jésus-Christ sur la terre ; ce qu'il nous enseigne est vrai, il ne peut pas se tromper sur la religion ; il est le pre-

mier Chef des évêques, comme saint Pierre l'était des Apôtres... » Il ajouta qu'il était heureux de nous voir, parce que nous étions les représentants du Pape et qu'en nous voyant c'était comme s'il voyait le Pape et Jésus-Christ... Dans ma réponse, je dis que notre Très Saint-Père serait heureux d'apprendre combien les Indiens de ce pays lui étaient reconnaissants de l'envoi des missionnaires pour leur montrer le droit chemin qui conduit au ciel...

Le lendemain, au point du jour, eut lieu la bénédiction de la nouvelle église ; nous voulions nous embarquer de bonne heure sur le lac Anderson, lequel est souvent fort agité. Le R. P. Marchal pourrait vous en dire quelque chose. Ce bon Père, passant ici en 1875, n'échappa à une mort certaine que par une protection visible de la divine Providence. Il se rendait à sa Mission, accompagné d'un certain nombre d'Indiens qui revenaient, comme lui, de Sainte-Marie sur le Fraser, où ils avaient assisté au sacre de Mgr Durieu. Quelques Indiens, vu leur longue absence du foyer domestique, voulurent prendre les devants, afin d'arriver plus vite *at home;* le Père les laissa partir. Quelque temps après, l'idée lui vint d'aller les rejoindre. Il monta à cheval et se précipita sur leurs traces. Arrivé à un pont, son cheval refusa absolument de le passer. Jugez de la surexcitation du cavalier, persuadé qu'il arriverait trop tard pour s'embarquer sur le lac ce jour-là, si son cheval n'avançait au plus vite. Il employa tous les moyens imaginables pour forcer la pauvre bête à s'engager sur le pont, mais il y perdit son latin. A bout de forces, las de frapper l'animal rétif, il dut s'avouer vaincu et, bon gré, mal gré, se résigner à attendre les Indiens restés en arrière. Lorsque ces derniers arrivèrent, le cheval passa tranquillement le pont, le Père poursuivit sa route au grand galop, mais il arriva trop tard, les Indiens s'étaient

embarqués et se trouvaient déjà loin sur le lac, où, une tempête les ayant surpris, ils furent tous noyés. Qui n'admirerait ici l'attention de la divine Providence à veiller sur la vie de ses missionnaires? Si Dieu avait donné au cheval du Père le don de la parole et celui de prophétie, la pauvre bête aurait sans doute ouvert la bouche pour dire, comme l'ânesse de Balaam : « Pourquoi me frappes-tu? Si tu connaissais les desseins de Dieu, tu verrais que je te sauve la vie. »

Pour nous, la traversée de ce redoutable lac fut des plus heureuses. Tous les Indiens du village, à l'exception de deux jeunes gens restés gardiens des maisons et des jardins, nous suivirent. La flottille de canots s'avança lentement sur les eaux calmes, où venaient se réfléchir, comme dans un miroir, les croupes des montagnes environnantes; les enfants, dans la jubilation, chantaient leurs plus beaux cantiques. Il était midi passé, lorsque nous arrivâmes à la tête du lac. Nous avions fait à pied les 2 milles qui séparent le lac Anderson du lac Sétou; nous tenions à voir sur notre route les églises de deux villages; nous les avons trouvées petites, mais belles, elles ont été bâties, en réduction, sur le modèle de la grande église des Indiens Tchalals. Nous étions à peine arrivés au village, près du lac Sétou, qu'une furieuse tempête éclata tout à coup, menaçant de tout détruire. Nous en fûmes quittes pour un rhume qui dura quelques jours. Le temps s'étant remis au beau, nous nous embarquâmes sur le lac Sétou ; nous n'étions plus qu'à 3 ou 4 milles du village tchalal. Notre flottille s'était accrue de plusieurs canots. Nous avancions, bannières déployées, et nous ne tardâmes pas à apercevoir le village et les nombreux Indiens accourus de tous côtés au rendez-vous. Les Indiens qui nous accompagnaient chantaient des cantiques, et nos chasseurs préparaient leurs fusils pour répondre aux salves

de mousqueterie par lesquelles les soldats du village allaient nous accueillir. Bientôt le feu commença de part et d'autre. Nos braves Indiens n'épargnent pas leur poudre en de telles circonstances; ce fut donc un feu roulant répété plusieurs fois par les échos des montagnes. Tout le monde était sur pied, quelques-uns à cheval, et tous se pressaient pour nous voir aborder au village, qui est situé sur un plateau baigné à sa base par les eaux du lac. Le R. P. Marchal était déjà arrivé. Ce bon Père a fait environ 150 milles pour venir nous rencontrer chez les Tchalals, dont il a eu quelque temps la desserte, il y a une dizaine d'années. Vous dire qu'il aimait beaucoup ces bons Indiens serait superflu ; mais ce dont je ne puis douter, c'est qu'il a dû les aimer encore plus en constatant les progrès qu'ils ont faits dans la civilisation chrétienne. Bref, nous abordons; les deux évêques se revêtent de leurs habits de chœur, surplis et mosette, et montent, par un sentier couvert de mousse et de fleurs, sur le plateau qui couronne le village. Les Indiens sont massés en rangs serrés devant l'église, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre; tous se mettent à genoux pour recevoir la bénédiction des évêques. La réception a lieu sous un arc de triomphe. Le chef du village, homme grave et pieux, nous adresse la parole pour nous dire la joie que tous éprouvent en nous revoyant... Ces bons Indiens nous avaient envoyé une lettre, l'année dernière, nous exprimant le désir qu'ils avaient de nous revoir encore une fois avant de mourir. Je leur répondis alors que, s'ils priaient avec ferveur, Dieu ne manquerait pas d'exaucer leurs vœux et leurs prières, et qu'au printemps de cette année ils verraient, au milieu d'eux, deux évêques et deux prêtres. Notre présence parmi eux prouvait surabondamment que leurs prières avaient été entièrement exaucées. Vous décrire la joie de ces chers enfants des bois me

serait impossible ; on peut dire qu'ils n'avaient rien négligé pour que la réception fût splendide : la grande rue de leur village était ornée d'arbustes choisis dans la forêt, d'oriflammes et de fleurs. Tous étaient en habits de fête ; bon nombre d'entre eux ont cru augmenter l'éclat de la réception en attachant à leur chapeau, à leur bras, sur leurs épaules, des rubans, des fleurs, voire même du papier blanc découpé en forme d'étoile.

Notre première visite fut pour l'église, où nous adorâmes le très Saint Sacrement. C'est là que la retraite préparatoire à la réception des sacrements sera ouverte demain. Nous n'avons pas omis, comme vous le pensez bien, d'appeler les bénédictions du ciel sur ces chers Indiens tous animés de si heureuses dispositions.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les exercices de la retraite furent assidûment suivis ; personne ne manquait à l'appel; au son de la cloche, on quittait tout pour se rendre soit à l'église, soit à la maison où se faisait le catéchisme. Ces bons Indiens restaient là des heures entières, sans éprouver le moindre ennui, tant ils avaient faim et soif de la parole de Dieu.

Lorsque le jour, si ardemment désiré, de la communion arriva, leur bonheur fut complet. Ceux qui déjà avaient été admis au Banquet eucharistique reçurent la communion avec les heureux qui s'approchaient de la sainte Table pour la première fois. Rien de plus édifiant que de voir communier ces chers enfants des bois ; tout, en eux, dénote qu'ils sont pénétrés de ce qu'ils font, tant ils sont absorbés dans le profond mystère du Dieu eucharistique, résidant par amour pour nous sur nos autels. Leur recueillement, leur modestie, leur piété attestent les sentiments d'amour et de reconnaissance les plus touchants. Ils regardent le jour de la communion comme le plus beau, le plus heureux de leur vie; la veille

on les trouve de bonne heure à l'église devant le très Saint Sacrement, préparant leur cœur de leur mieux ; la sainte Communion leur tient lieu de tout ; ils ne pensent guère à manger durant le jour où ils communient ; leur seule préoccupation est de rester le plus longtemps possible à l'église, pour s'y tenir en adoration devant le Dieu qui, par excès d'amour, a bien voulu devenir leur nourriture. Ils récitent et chantent avec tant d'âme les prières et les cantiques de préparation à la sainte Communion et ceux de l'action de grâces, qu'ils inspirent des sentiments de dévotion à ceux qui les écoutent et font verser à tous de douces larmes de consolation. On s'estime heureux de se trouver au milieu d'eux ; l'on se surprend à penser que le bon Dieu perfectionne la louange dans la bouche des enfants des bois et qu'il se plaît à répandre sur eux ses bienfaits et ses grâces avec abondance, comme pour se dédommager de l'indifférence et du mépris qu'un trop grand nombre de chrétiens civilisés témoignent pour ses lumières et ses dons.

Le jeudi fut le jour de la procession du très Saint Sacrement ; la plupart de ces Indiens assistaient pour la première fois à une procession si solennelle ; ils en garderont le souvenir, eux qui n'oublient rien de ce qui les intéresse et leur fait impression.

Comme je vous ai fait, dans une autre lettre, la description d'une de ces processions du très Saint Sacrement, je m'abstiendrai d'entrer ici dans les détails de celle qui a eu lieu au village des Tchalals ; ma lettre est déjà trop longue, et nous sommes loin d'être au bout de notre visite. Il faut, en conséquence, abréger.

Après que nous eûmes administré le sacrement de Confirmation à un très grand nombre de nos chers enfants des bois, après les avoir affermis dans le bien et prémunis de notre mieux contre le vice, il fallut les quitter. Ils

étaient désolés de penser que peut-être ils ne nous reverraient plus sur cette terre ; le chef nous a exprimé ce sentiment en termes émus ; je lui ai dit que la séparation n'était pas éternelle ; qu'au reste, nous devions, en toutes choses, nous résigner entièrement à la sainte volonté de Dieu.

Suivez-nous maintenant sur le beau lac Sétou. Les Indiens venus à la réunion retournent dans leurs villages respectifs. Ceux de Lillouet nous accompagnent, les uns en canots, les autres à cheval, le long du lac ; nous allons passer quelques jours au village de ces bons Indiens et voir les quelques blancs catholiques qui se trouvent à Lillouet et dans les environs, tous occupés, sinon entièrement absorbés, par les travaux des champs et le commerce. Le lac Sétou ressemble au lac Anderson, seulement il est un peu moins large et moins long. Comme à son voisin, il lui arrive parfois de se montrer de mauvaise humeur, et, pour lors, la traversée n'est pas sans offrir des dangers. Mais ayons confiance, la divine Providence veille sur la vie de ses missionnaires, et, sous sa sainte protection, nous n'avons rien à craindre : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Un vent favorable nous pousse rapidement jusqu'à la tête du lac et presque de l'autre côté des montagnes Cascades, que nous venions de traverser de l'ouest à l'est. Le reste du chemin se fit partie à cheval, partie dans une voiture qu'un brave Irlandais avait envoyée à notre rencontre. Nous entrions dans un pays bien différent quant au climat et au caractère des habitants. Les Indiens de cette contrée sont francs, alertes ; ils voyagent presque toujours à cheval, rarement en canot ; ils sont d'un tempérament plus vif et plus énergique que les Indiens du bas Fraser et du littoral de la mer ; de là vient sans doute que leur enthousiasme surpassa tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

Après quelques jours passés au village des Indiens Lillouet, pendant lesquels eurent lieu successivement la bénédiction de leur nouveau cimetière, la confirmation d'un petit nombre de ceux qui n'étaient pas venus à la réunion de Tchalal, la Communion générale, il fallut les quitter pour nous rendre au village Lafontaine, qui se trouve environ à 15 milles plus haut, sur l'autre côté du Fraser. Un Autrichien catholique, qui fait traverser d'une rive à l'autre sur un bateau plat, eut la délicatesse de donner passage gratis au clergé, et aux Indiens qui nous suivaient en grand nombre et se rendaient avec nous à la grande réunion. Les Lafontaines, venus à notre rencontre, étaient à cheval, rangés en bataille de l'autre côté du fleuve. Comme ils se disposaient à faire feu pour nous saluer, je leur fis intimer l'ordre de ne pas tirer dans cet endroit-là, à cause des chevaux, et de se rendre sur le plateau voisin, où ils pourraient s'en donner tout à leur aise. Ils remontèrent aussitôt la pente rapide qui conduit au plateau, portant bravement fusils, instruments de musique et bannières, ne laissant près de l'eau que la voiture à quatre chevaux qu'ils avaient amenée pour nous conduire chez eux en triomphe. Les deux évêques restèrent néanmoins sur la voiture à deux chevaux qu'un Irlandais avait mise à leur disposition ; le R. P. Marchal paradait sur son beau coursier, venu de la Mission, en sorte que le R. P. Chirouse restait seul pour faire honneur à la voiture de gala; quelques-uns des Indiens qui nous accompagnaient à pied furent heureux de pouvoir y monter avec lui. Impossible de vous décrire l'enthousiasme de ces braves gens. Nous n'étions pas sans redouter quelque accident, au milieu des détonations des fusils et du piétinement des chevaux; un des deux attelés à notre voiture était un fameux coureur, et, comme tel, il ne voulait céder le pas à aucun des concurrents. Arrivé à une pente assez rapide, il menaçait

de tout briser, si on ne le laissait pas courir à sa guise. Je fis remarquer à notre jeune cocher, métis du nom de La Rochelle, que ce cheval finirait par nous jouer un mauvais tour. Il fut de mon avis, et l'on fit choix d'un cheval bien dompté pour continuer la route. L'avant-veille de notre passage, une partie du chemin que nous suivions avait roulé dans le Fraser ; arrivés à cet endroit, il fallut nous arrêter ; nos braves Indiens traînèrent à bras nos deux voitures sur le flanc de la montagne, au-dessus du gouffre béant que l'avalanche avait creusé. N'est-ce point là une prévenance du bon Dieu ? Il est certain que si l'avalanche avait eu lieu au moment de notre passage à cet endroit, c'en était fait de la voiture, des chevaux et des voyageurs ; nous aurions été précipités de plusieurs centaines de pieds dans le Fraser, qui, resserré entre des montagnes, roule ses eaux écumantes au fond de l'abîme. Tirés de ce mauvais pas, nous continuâmes notre chemin jusqu'à la belle ferme de Lorenzo, où M. Colin, un Italien, nous avait préparé un bon repas au macaroni. La colline voisine, sur laquelle se trouve le village Lafontaine, étant trop élevée pour que nos voitures pussent y parvenir, les Indiens nous prêtèrent leurs meilleurs chevaux, et nous arrivâmes, en peu de temps, sur le plateau où le village est assis. A peine étions-nous à l'entrée, que la cloche se mit en branle, et la fusillade commença, annonçant au loin notre arrivée. Nous suivions une grande rue décorée d'arbustes, d'oriflammes et de fleurs ; un arc de triomphe était dressé près de l'église ; des hommes répandaient à pleines mains des fleurs sur notre passage. La réception fut la reproduction de celle des Tchalalias. Après quoi, comme il se faisait déjà tard, la cloche se fit entendre de nouveau, appelant notre petit monde à la prière du soir. Cette prière a dû être bien fervente et se

répandre en actions de grâces, car les habitants voyaient leurs vœux accomplis. Qu'a pu dire au Seigneur ce jeune enfant de sept à huit ans, qui, depuis longtemps, ne cessait de demander à Dieu, dans ses prières du matin et du soir, de nous donner une santé qui nous permît d'aller les visiter ? Dieu le sait. Ce que nous savons, c'est qu'il se plaît à la prière des enfants. Le capitaine du village, brave homme et fervent chrétien, qui désirait ardemment de nous revoir encore une fois avant de mourir, était retenu au lit par une maladie grave. Notre première visite fut pour lui. Il la méritait bien, tant à cause du dévouement qu'il avait toujours montré envers les missionnaires qu'à cause de sa vie édifiante. Notre présence parut le ressusciter ; je lui adressai quelques paroles de consolation, et, comme il faisait des efforts pour parler, voulant lui épargner la fatigue, je lui fis signe de rester tranquille, ajoutant que nous le connaissions depuis longtemps, et qu'il n'avait qu'à se préparer de son mieux à recevoir les sacrements dont il avait besoin. Il fut très heureux de recevoir l'Extrême-Onction, la Communion et la Confirmation ; « Maintenant, disait-il, je puis mourir ; je me remets entièrement entre les mains de Dieu. » A notre départ, il était un peu mieux ; daigne le Seigneur le guérir entièrement, à cause du bien qu'il peut faire parmi ses gens et aussi pour l'augmentation de ses mérites !

Ce fut en cet endroit que le bon P. Marchal nous quitta pour retourner dans sa Mission de Saint-Joseph (William's Lake). Les huit jours passés au village Lafontaine nous parurent bien courts. On suivit la même marche qu'à la réunion de Tchalal : exercices de la retraite, fréquentes réunions pour catéchismes ou avis importants, confirmations, communions générales, baptêmes d'enfants, mariages, bénédiction d'un nouveau cimetière ;

enfin, pour couronner le tout, la procession solennelle du très Saint Sacrement, d'un bout du village à l'autre, avec deux reposoirs magnifiques élevés par les Indiens, procession d'une beauté sans égale par l'ordre, la modestie, les chants, la piété et la dévotion de nos chers chrétiens. Et dire, après cela, qu'il fallait les quitter, bien à contre-cœur, pour nous rendre chez d'autres Indiens, qui nous attendaient avec impatience. La séparation eut quelque chose de déchirant ; plusieurs nous pressaient les mains, à diverses reprises, en signe d'adieu, le cœur bien gros ! L'heure du départ vient couper court à ces démonstrations : six bons chevaux, mis à notre disposition pour le voyage, sont prêts, ainsi que trois jeunes gens qui se sont offerts pour nous faire escorte jusqu'à Lytton, où nous devons prendre le chemin de fer jusqu'à Yale, lieu d'une autre grande réunion d'Indiens. Après les discours d'adieux, Mgr DURIEU, le R. P. CHIROUSE et moi, montons à cheval, laissant à nos trois jeunes gens le soin de nos chevaux de charge. Tout le monde a voulu nous accompagner jusqu'en dehors du village ; les plus alertes nous ont suivis, dans la forêt, à plusieurs milles de distance ; on lisait sur leurs traits la douleur qu'ils éprouvaient de nous quitter et de ne pouvoir nous retenir plus longtemps.

Nous avions fait environ 100 lieues depuis notre départ de New-Westminster ; il fallait retourner par des sentiers à peine tracés à travers les forêts et les plaines, car, de Lafontaine à Lytton, il n'y a pas encore de chemin proprement dit. Le second jour de marche, nous arrivâmes à un endroit de la forêt où il était impossible de reconnaître le sentier ; un ouragan, passé là depuis peu, avait brisé, déraciné et renversé grand nombre de gros arbres. Heureusement que nous avions avec nous un Indien des environs, qui revenait de la grande réunion ; ce bon guide,

à force de tours et de détours, nous fit sortir enfin de l'espèce de labyrinthe où nous étions perdus. Nous nous disions à part nous qu'il ne ferait pas bon se trouver au milieu de la forêt lors du passage de ces ouragans terribles ; les arbres renversés çà et là donnent une idée d'un champ de bataille couvert de morts. Ce jour-là, dans l'après-midi, nous échappâmes à un orage qui se déversa sur l'autre côté de la montagne au pied de laquelle nous passions ; nous en fûmes quittes pour quatre heures d'une chaleur accablante. Le troisième jour, nous arrivâmes à Lytton vers midi et, dans l'après-midi, nos jeunes gens retournèrent avec tous les chevaux au village Lafontaine, heureux de pouvoir annoncer que nous étions arrivés à Lytton sans accident. Nous visitâmes les quelques blancs catholiques qui demeurent à Lytton et, le lendemain, le chemin de fer nous conduisit à 75 milles plus loin, c'est-à-dire à Yale. Nous eûmes le plaisir de rencontrer, à la station, le R. R. Peytavin avec plusieurs de ses bons Indiens, qui vinrent nous recevoir, ainsi que le Juge en chef (*Chief Justice*), M. Creight, venu de New-Westminster pour présider la Cour qui se tenait alors à Yale. Ce monsieur, soit dit en passant, est un homme très influent, habile et très instruit ; il a quitté, il y a déjà quelque temps, l'Eglise anglicane pour se faire catholique. Il est difficile de voir une conversion plus sincère que la sienne. Il s'étonne du long temps qu'il a passé dans l'erreur, et aujourd'hui qu'il a le bonheur de connaître la vérité et d'être membre de la véritable Eglise, on lui donnerait l'or du monde entier qu'il ne changerait pas de religion. Que Dieu est admirable dans ses dons ! Les effets de sa grâce dans ce monsieur sont réellement extraordinaires. Comme il était libre, en ce moment, il voulut nous accompagner jusqu'au village indien, tout près de la ville, afin d'être té-

moin de notre réception. Il fut satisfait de ce qu'il vit et il vint, un jour, malgré ses occupations, assister à la bénédiction du très Saint Sacrement dans l'église des Indiens.

Ma lettre devient trop longue ; j'abrège donc afin de ne pas abuser de votre patience.

Les exercices religieux eurent lieu à Yale, comme dans les autres réunions précédentes : confirmation, communion générale, bénédiction d'un nouveau cimetière, avis pratiques, etc. Daigne le Seigneur accorder à ces bons Indiens la grâce de la persévérance dans leurs bonnes dispositions! Le jour de la séparation étant arrivé, nous sommes partis, le R. P. Chirouse, le juge et moi, en chemin de fer. Mgr Durieu et le R. P. Peytavin descendirent le Fraser en canot, pour visiter les villages situés sur les bords du fleuve et pour donner ensuite une mission aux Indiens réunis à l'embouchure de la rivière Harrison. Nous arrivâmes à New-Westminster vers dix heures du soir, fatigués, il est vrai, mais remplis de consolations au souvenir des bénédictions accordées par Dieu à nos travaux. *Soli Deo honor et gloria.*

Pardonnez mon style un peu sauvage et croyez-moi tout à vous dans les très saints Cœurs de Jésus et de Marie.

F. Louis, o. m. j.

Vicaire apostolique.

P. S. — Avant de clore cette lettre, je veux vous dire un mot du terrible incendie qui a réduit en cendres Vancouver, nouvelle ville construite, tout récemment, au *terminus* du chemin de fer canadien. Cette ville comptait déjà un grand nombre de maisons, trois églises et environ 3000 habitants. Le feu sortit de la forêt voisine et, poussé par un vent impétueux, s'étendit, tout

à coup, dans toute la ville, portant partout la terreur et dévorant tout sur son passage. Jamais on n'a vu détresse si subite occasionnée par le feu. En moins d'une heure et demie, la ville, dont toutes les maisons étaient en planches, fut réduite en cendres. Une femme, portant son enfant dans ses bras, tomba asphyxiée dans une rue et fut dévorée par les flammes avec son enfant; une dizaine de personnes eurent le même sort. D'autres n'ont échappé à la mort que par une fuite précipitée; le prêtre, R. P. Fay, qui se trouvait dans une famille catholique, n'a pu sauver que la valise où se trouvait sa chapelle portative ; il a perdu son bréviaire et autres livres, ainsi que ses papiers; il aurait dû céder sa valise elle-même au feu, si un brave Irlandais n'était venu à son aide. Il n'oubliera jamais le danger qu'il a couru. Outre la mort de plusieurs personnes, la perte en argent est énorme ; on l'évalue à 4 millions de francs ; plusieurs familles sont complètement ruinées. La plupart des habitants n'ont pu sauver que les vêtements qu'ils avaient sur le dos. On fit des quêtes en faveur des malheureux habitants de Vancouver; mais comment réparer les pertes subies? C'est impossible. Néanmoins la ville, semblable au phénix de la Fable, renaît de ses cendres; elle sera bientôt plus importante qu'avant l'incendie. Il en a été ainsi de San-Francisco, dont elle prétend devenir la rivale. San-Francisco compte aujourd'hui ses habitants par centaines de mille ; elle a été brûlée plusieurs fois, et, si elle échappe maintenant au feu, c'est qu'on a fini par construire les maisons en briques. Il en sera ainsi de la ville de Vancouver.

MISSIONS DES SKROMISHS, SEASHELS ET TLAYAMINES
DU 3 AU 22 JUIN 1886.

LETTRE DU R. P. CHIROUSE (JUNIOR).

Le 3 juin, j'allais à Burrard-Inlet rejoindre les Tlayamines, qui arrivaient ce jour-là même pour assister à la mission et aux solennités de la Fête-Dieu.

Les exercices furent très bien suivis, et, pendant le temps libre qui leur restait, ces bons Indiens, aidés des Skromishs, mirent tout leur zèle et toute leur industrie à préparer des reposoirs et des arcs de triomphe.

Le 13, tout était prêt, et S. Gr. Mgr Durieu, accompagnée du R. P. Peytavin, nous arrivait de New-Westminster.

La réception fut des plus solennelles. Du village de la Mission, les Skromishs et les Tlayamines saluaient par des décharges de coups de canon l'arrivée de leur bienfaiteur et père, tandis que, à l'extrémité de la baie, les Seashels s'empressaient de répondre par des chants et des décharges de mousqueterie à cette touchante manifestation.

Ils étaient tous là, ces bons et chers Seashels, heureux de venir, eux aussi, prêter leur concours au triomphe que nous réservions au Dieu de l'Eucharistie.

Le dimanche 14 juin, clôture de la mission des Tlayamines. Communions à la première messe. A neuf heures, grand'messe chantée par le R. P. Peytavin avec assistance pontificale. Les Skromishs exécutaient avec entrain et précision les chants de la liturgie.

A huit heures du soir, procession aux flambeaux, spectacle tout nouveau pour les Indiens et aussi pour les blancs, accourus en grand nombre.

Aux Seashels est réservé l'honneur de porter la statue du Sacré-Cœur, placée sur un brancard artistement orné.

Les Skromishs forment un beau cortège à la Vierge de Lourdes. Les Tlayamines, à la tête de la procession, ouvrent la marche en portant la statue de saint Joseph.

Au premier coup de canon, toutes les maisons s'illuminent comme par enchantement. Tous ces chers Indiens s'avancent un cierge à la main, dans un ordre admirable. Ils célèbrent par des chants joyeux et pleins de piété les louanges de Jésus, Marie, Joseph.

Un temps calme et un ciel couvert permettent à l'œil de jouir de l'éclat projeté par cette ligne de lumières serpentant gracieusement le long de la mer et sur la lisière de la forêt. Monseigneur, en habits pontificaux, ferme cette marche triomphale. Les blancs sont là groupés sur le parcours de la procession, chapeau bas, contemplant avec édification ce spectacle religieux. Nous arrivons à l'autel principal. C'est un trône de lumières, dressé en l'honneur de la Sainte Famille. Chaque statue est déposée à sa place respective. Au milieu, celle du Sacré-Cœur. Agenouillée devant elle, la tribu des Seashels entonne le cantique de la Garde d'honneur, suivi d'une touchante prière, protestation de leur dévouement envers ce Cœur adorable. Un feu de Bengale allumé à cet instant projette sur la statue du Sacré-Cœur et sur toute l'assemblée un éclat magique. Les Skromishs, à leur tour, prosternés devant N.-D. de Lourdes, lui redisent en termes touchants leur reconnaissance et leur amour. Un second feu de Bengale est allumé. Enfin les Tlayamines chantent la gloire de saint Joseph, et font suivre leur cantique de la prière : *Souvenez-vous*. Un troisième feu de Bengale fait resplendir les traits de notre saint protecteur.

Que se passait-il en ce moment dans tous les cœurs? Dieu seul le sait.

Au milieu du silence le plus profond, Monseigneur éleva

la voix pour donner une bénédiction solennelle à tout ce peuple agenouillé. Un dernier coup de canon se fit entendre, c'était le signal de la fin. Alors toutes les lumières s'éteignirent, et on se rendit à l'église pour couronner la fête par la bénédiction du très Saint Sacrement.

Le lundi, 15 juin, était le jour de la communion des Seashels et des Skromishs. Ce fut un spectacle bien édifiant que celui de près de trois cents Indiens s'approchant avec piété de la Table eucharistique pour recevoir dans leur cœur Celui qui se plaît avec les petits et les humbles. Une sainte joie rayonnait sur tous les visages, et, pendant l'espace de temps laissé entre la messe et la procession, ce fut un va-et-vient continuel à l'église.

Vers les cinq heures du soir, commença une manifestation plus touchante et plus pieuse que celle de la veille, envers le Dieu de l'Eucharistie.

Nos chrétiens avaient dressé sur le parcours de la procession un grand nombre d'arcs de triomphe et deux reposoirs qui donnaient la mesure de leur talent et de leur bonne volonté. L'un de ces reposoirs reproduisait l'Adoration perpétuelle telle qu'on la voit dépeinte dans les différentes images de ce genre. Les fleuristes et les thuriféraires évoluèrent admirablement; ils auraient pu rivaliser avec nos scolastiques les plus habiles. Tout se passa donc avec piété et en bon ordre.

Les Sheasbels et les Skromishs n'avaient pas encore eu leur cours d'instructions, il leur fut donné par Mgr Durieu et le R. P. Peytavin.

Dimanche, 21 juin, clôture solennelle de la mission par la communion générale et l'exercice de l'Adoration devant le Saint Sacrement exposé. L'église avait été ornée à cet effet. Chaque village vint à tour de rôle rendre ses hommages à Notre-Seigneur. Ce fut une journée vraiment embaumée d'un parfum de piété et de recueillement. Ce

sont vraiment de bons chrétiens que ces Indiens-là !

Le 22, nous revenions à New-Westminster.

Mission des Semiahmoo. En arrivant à New-Wesminster je trouvai les Indiens de Semiahmoo qui, fidèles au rendez-vous, m'attendaient pour m'emmener chez eux. Le 23 juin, je partais pour aller visiter ces bons Indiens qui s'étaient maintenus, pendant mon absence, dans les bonnes résolutions qu'ils avaient prises au printemps dernier. Je les encourageai dans leurs bonnes dispositions, en leur donnant les avis nécessaires pour persévérer dans le bien pendant la saison de l'été, laquelle est ordinairement pour eux une occasion de relâchement. Je remarquai, en passant, que ce temps de l'année, c'est-à-dire la fin du mois de juin, n'est pas pour eux un temps favorable pour une visite du prêtre, à cause des préparations de pêche où ils se trouvent engagés. Le 30 juin, j'étais de retour à New-Westminster, pour surveiller les Indiens qui étaient accourus en grand nombre à la fête du 1er juillet, et dont la bonne conduite a été digne de leur vocation chrétienne. Le 5 juillet, après trois jours de prédications préparatoires, ces Indiens, presque tous des Douglas, s'approchaient des sacrements.

Mission de Skatine. Le 13 juillet, je quittais de nouveau New-Westminster pour Skatine afin de donner moyen à ceux qui n'étaient point allés travailler chez les blancs, de participer, eux aussi, à la grâce des sacrements. Je les trouvai dans une grande misère, ne vivant que de graines et de fruits sauvages, car le saumon n'avait pas encore fait son apparition, et la provision de saumon sec était épuisée. Ils méritaient bien un peu de souffrir. Ils pourraient éviter cette disette extrême, s'ils avaient soin, en automne, de faire de plus grandes provisions. C'est un avis que je ne manquerai pas de leur donner à ma prochaine visite ; le faire aujourd'hui,

c'est peut-être un peu trop tôt, ils pourraient l'oublier.

Mission de Chelalh. Le 20 juillet, je quittai Skaline pour me rendre à Chelalh. Je trouvai le pays désert d'êtres humains, mais par contre, trop peuplé de maringouins qui pullulent dans ces parages. Bon gré, mal gré, il fallut bien les subir et passer une nuit blanche sur les bords du lac. Ne pouvant plus y tenir, nous allâmes déjeuner en canot au large et nous repartîmes aussitôt que nous eûmes trouvé les chevaux que les Indiens avaient amenés la veille. Pour éviter de passer dans les prairies, vrais repaires de maringouins, nous prîmes l'ancienne route de Penberton, à travers les bois. Mal nous en prit; car le chemin, grâce à la négligence des Indiens, était presque impraticable; mais nous ne pouvions plus reculer. Nous parvînmes enfin, sous une pluie battante de plusieurs heures, à nous frayer un passage jusqu'au bon chemin. Je jurai, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.

J'arrivai à Chelalh le 22 juillet. Je trouvai là un grand nombre d'Indiens venus des mines de Bridge-Pine, pour avoir la consolation de s'approcher des sacrements.

Le blé était mûr et le saumon commençait à monter; je ne gardai mes gens que trois jours, et je les congédiai. Je retins cependant les enfants avec ceux dont le travail ne pressait pas.

J'ouvris alors une retraite à laquelle plus de soixante-dix enfants prirent part. Il faut tenir à cet exercice pour notre jeunesse, car les résultats en sont très encourageants. Je formai de petites congrégations tant pour les garçons que pour les filles, afin de les maintenir plus facilement dans leurs bonnes dispositions. Les garçons sont décorés du scapulaire rouge et les filles du scapulaire bleu. Cette cérémonie qui fut couronnée par une petite procession, mit tout le monde dans la jubilation, enfants et parents. Je fis, pendant mon séjour à Chelalh, 8 baptêmes d'en-

fants, entendis plus de 450 confessions et distribuai 400 communions.

Mission de Lillouet, 3 *août*. Plus d'une centaine d'Indiens, retenus par les travaux des champs, m'attendaient à Lillouet. Certains abus s'étaient introduits chez eux : je pris toutes les mesures propres à les arrêter. Je profitais du temps dont je pouvais disposer entre les instructions pour régler certaines difficultés et aller à la ville faire le catéchisme aux enfants métis, au sortir de l'école. Une caisse d'ornements pour donner la bénédiction du Saint Sacrement, expédiée de New-Westminster, était attendue tous les jours, elle arriva enfin, à la grande satisfaction de tous les Indiens, qui se mirent aussitôt en devoir de recueillir le montant de la somme que ces objets avaient coûtée. Nous eûmes, dès lors, nos bénédictions solennelles du Saint Sacrement jusqu'à la fin de la mission. Je baptisai à Lillouet 2 enfants, 2 adultes, bénis 2 mariages et distribuai la sainte communion à 80 Indiens.

Je fus agréablement surpris de leur assiduité aux exercices, car c'était le moment des grands travaux.

Mission de Lafontaine, 10 *août*. Cette place desservie autrefois par les Révérends Pères de Kamloops, m'a été confiée dernièrement. On y compte plus de 200 Indiens, tous baptisés, 20 d'entre eux ont été admis à la communion et 50 s'y préparent. Je devais faire connaissance avec eux : aussi je visitai toutes les maisons pour prendre les noms et me mettre au courant de tout ce qui pourrait m'être utile dans la suite. C'était le moment des moissons; je ne pouvais donc voir mes chrétiens que le matin et le soir, pour ne point les déranger. Pendant la journée, je m'occupais des enfants, assez nombreux dans ce village. Je leur désignai un moniteur, chargé en l'absence du prêtre, de surveiller leur conduite et de les instruire de leur religion et de leurs principaux devoirs.

Les parents parurent très satisfaits de cette mesure et m'en exprimèrent vivement leur reconnaissance. Le samedi et le dimanche furent employés à entendre les confessions. Les Indiens du Pavillon étaient aussi accourus pour s'approcher des sacrements. Le temps me fit défaut pour achever tout ce qu'il aurait fallu dire et faire; voilà pourquoi je me propose de passer à Lafontaine environ deux semaines à ma visite de novembre. Ces Indiens, en général, ont un vrai désir de devenir bons. Ils ont abandonné les pratiques sauvages, et sont naturellement religieux. Je fis là 2 baptêmes d'enfants, bénis 2 mariages, entendis plus de 200 confessions et distribuai la sainte communion à 23 Indiens. Le 20 août, j'étais de retour à New-Westminster.

Mission des Seashels et des Tlayamines. Le 24 août, je partais en compagnie de Mgr Durieu pour aller donner la mission à ces deux tribus réunies à l'église des Seashels. Mille remerciements à Sa Grandeur, qui a bien voulu se charger d'une grande partie de la besogne, car je me sentais bien fatigué. La parole éloquente et pratique de Monseigneur a produit sur ces Indiens une impression profonde. Là, nous avons renouvelé les belles cérémonies du mois de juin chez les Skromishs. Procession aux flambeaux, procession du Saint Sacrement, etc. Je ne m'arrêterai pas à en faire la description, je dirai seulement que, profitant de l'expérience, nous avons pu donner à ces solennités encore plus d'éclat que de coutume.

J'ai baptisé là neuf enfants. Le 10 septembre, nous revoyions New-Westminster.

E.-C. Chirouse, o. m. i.

Rapport des Missions données par le R. P. Chirouse *(junior)*
dans le district de Saint-Charles,
depuis le 12 *octobre* 1885 *jusqu'au* 25 *janvier* 1886.

MISSIONS DES DOUGLAS, etc.

Mission de Skatine. Parti de New-Westminster le 12 octobre, j'arrivai à Skatine le 15 au soir. Après trois jours de retraite donnés aux enfants, filles et garçons, j'ouvris la mission pour les grandes personnes. L'ordre des exercices fut le même que les années précédentes. Presque tous les Indiens étaient réunis, il n'y manquait que ceux qui travaillaient aux mines de Bridge-River ; ils s'étaient promis d'aller me rejoindre à Chelalh.

Un certain esprit d'indépendance régnait dans la tribu, les chefs étaient la principale cause de ce désordre. Ils s'étaient tous entendus pour ne pas payer l'aumône de la Propagation de la Foi, et y renoncer pour toujours. Nous eûmes donc une séance bien orageuse. Ils voulaient l'emporter, mais je plaidais pour la bonne cause, et, sans me laisser décourager par tout ce qui avait été dit et fait, je proposai aux plus fervents de les agréger à l'Archiconfrérie de la Garde d'honneur, s'ils avaient assez de zèle pour se ranger parmi les zélateurs de la Propagation de la Foi. Vingt-huit répondirent à mon appel et vinrent déposer leur aumône. A mesure qu'ils s'approchaient j'inscrivais leur nom sur le tableau de la Garde d'honneur et leur distribuais une médaille que je devais bénir le jour de leur réception dans l'Archiconfrérie. La vue de la médaille et l'exposé des avantages et privilèges dont jouissent les membres de cette Archiconfrérie produisirent un revirement d'opinion chez les bons ; ils regrettèrent de n'avoir pas l'argent suffisant pour payer immédiatement leur cotisation, tandis que les opposants, tout

honteux, sortirent les uns après les autres de la salle du catéchisme. Le thème de mes prédications fut l'orgueil et l'humilité. Je donnai des soins tout particuliers aux vingt-huit Indiens qui se préparaient à la première communion. Je bénis 6 mariages, baptisai 3 adultes, entendis environ 300 confessions et distribuai 160 communions. Les exercices de la mission furent clos le 28 octobre par l'exposition solennelle du Saint Sacrement durant toute la journée. Toutes les draperies et tentures qu'on put trouver furent employées pour parer, orner l'église. Chaque village venait tour à tour faire son adoration avec des prières entremêlées de chants. J'eus à conduire à sa dernière demeure un de ces bons Indiens qui, muni des sacrements de l'Eglise, nous quitta après une mort très édifiante.

Mission de Chelalh. J'arrivais le 31 octobre à Chelalh, et le lendemain matin j'ouvrais les exercices de la mission sous la protection de tous les saints. Ces Indiens, à peu près tous réunis, édifièrent par une foi et une piété sincères tous ceux du centre de Skatine accourus en grand nombre. Les visites au Saint Sacrement étaient fréquentes. Ils eurent le bonheur de s'approcher trois fois de la Table sainte, seize le firent pour la première fois. Dans le but de se procurer les objets nécessaires pour la procession du Saint Sacrement, on fit une collecte qui s'éleva à 80 piastres. Les aumônes pour la Propagation de la Foi furent de 30 piastres. Le mobile de toutes ces bonnes œuvres chez ces bons Indiens est l'amour filial qu'ils portent à Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement de l'autel. J'entendis là plus de 500 confessions, distribuai près de 600 communions, bénis 2 mariages et baptisai 4 enfants. Mes prédications roulèrent principalement sur les grandes vérités; et, au catéchisme, je leur expliquai ce qui regarde l'Eglise.

Mission de Lillouet. Le 12 novembre, je me rendais à Lillouet, où se trouvaient un certain nombre d'Indiens qui n'avaient pu assister à la mission de Chelalh. J'entendis les confessions, distribuai une vingtaine de communions, bénis 1 mariage et baptisai 1 enfant et 1 adulte... C'es toujours de la part des blancs la même indifférence religieuse, quelques femmes métisses seulement s'approchent des sacrements.

Mission de Lafontaine. Le 16 novembre, je revoyais ces chers Indiens fidèles à mon appel; ils se trouvaient là, tous réunis. J'ouvris, dès le soir même, les exercices de la mission. Dieu merci, elle a porté ses fruits. Leur empressement à se rendre aux exercices, leur attention à écouter la parole de Dieu, et surtout les nombreuses prières faites à l'église pendant la journée furent pour eux un gage de bénédictions. Je les confessai deux fois. C'est là une pratique qu'on devrait suivre dans chaque mission si le temps le permettait, à cause de ses bons résultats. Là encore je prêchai aux chrétiens les grandes vérités et les instruisis matin et soir sur les dispositions à apporter à la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Une cinquantaine reçurent la sainte communion, et, dans le nombre, 24 pour la première fois. Je bénis 3 mariages, baptisai 1 enfant, entendis environ 300 confessions. Je rentrais à la maison le 4 décembre au soir.

Mission de Choassem, 10 décembre. Me rendant chez ces Indiens j'appris, chemin faisant, que la plupart d'entre eux étaient absents. Il était donc inutile d'aller chez eux directement. Je leur fis dire que j'allais visiter les blancs qui se trouvent à Canoe-Pass et que le lendemain je me rendrais à leur village. Pendant la courte halte que j'ai faite à Canoe-Pass, j'ai pu constater qu'il y avait plusieurs familles de catholiques avec de nombreux enfants n'ayant aucune instruction sur la religion. Il faudrait un Père

pour passer continuellement de famille en famille. J'avais un nombre respectable de blancs et de métis à la messe que je pus leur dire; trois y communièrent. Je fis trois baptêmes d'enfants. Le soir j'arrivais à temps au village Choassem pour commencer la mission.

J'avais invité les Semiahmoos et les Moskoyems à venir ici prendre part à la mission. Les chefs seuls et deux familles répondirent à mon appel; les autres, pour des raisons que je ne connais pas, ne vinrent point chez les Choassems. Il faut cependant tenir à ne faire qu'une seule réunion en automne, car je n'ai pas le temps suffisant pour aller dans tous les camps. Je prêchai là, matin et soir, sur la nécessité pour eux de la prière quotidienne pour devenir de bons chrétiens. Dans les catéchismes je leur expliquai les Mystères et le Symbole. Ce qui manque à ces Indiens, c'est l'instruction; et ce ne sera qu'après avoir bien compris notre sainte religion, qu'ils se décideront à laisser de côté la danse et les autres coutumes sauvages... J'entendis là 15 confessions et donnai 3 communions. Je baptisai 2 enfants et bénis 1 mariage. Le 18 décembre, j'étais de nouveau à la maison.

Mission des Seashels, 21 décembre. Trempés jusqu'aux os par une pluie glaciale, mais poussés par un bon vent, nous pûmes arriver au camp le même jour, en pleine nuit.

Dès le lendemain on se mit à l'ouvrage pour préparer église et consciences pour la grande solennité de Noël. Il y eut communion générale à la messe de minuit. Une crèche, construite dans une partie du chœur, représentait assez exactement l'état de pauvreté du Sauveur à sa venue en ce monde. Le jour de Saint-Etienne j'ouvris les exercices de la retraite, pendant laquelle je m'efforçai, malgré une grande fatigue qui m'était survenue, de livrer à leurs méditations les grandes vérités de notre

sainte religion. Tous profitèrent bien de ces saints exercices. La veille du premier jour de l'an eurent lieu les exercices prescrits par nos Saintes Règles. Ce fut du nouveau pour eux. Une instruction suivie de l'exposition du Saint Sacrement avec des chants liturgiques, les aidèrent à s'exciter à la contrition des fautes de l'année et à rendre grâces au Seigneur des bienfaits qu'ils avaient reçus.

Le 1[er] janvier 1886, clôture de leur retraite. J'avais obtenu la permission d'exposer le Saint Sacrement ce jour-là, afin de mettre la nouvelle année sous les auspices du Sacré Cœur. Chaque village vint à son tour prier et chanter devant la divine victime. Nous pûmes entretenir cent lampes allumées pendant toute la journée, ce qui, ajouté aux chandelles de l'autel, donnait à l'illumination un aspect inaccoutumé. Le soir, salut solennel pendant lequel les Associés de la Garde d'honneur prononcèrent un acte de réparation et de consécration au Sacré Cœur de Jésus.

Après le Salut, je clôturai les exercices de la retraite en m'efforçant d'exciter la dévotion de nos chrétiens envers la Sainte Vierge. Je les pressai fortement de se recommander chaque jour à cette bonne Mère et d'une manière toute spéciale, pendant le temps qu'ils restent loin du prêtre. Ils goûtèrent cette petite allocution ; elle semblait leur aller au cœur. Un cantique à la Sainte Vierge termina l'exercice.

Mission des Tlayamines, 2 janvier 1886. Le 2 janvier au soir j'étais à Techossem. En arrivant, je constatai l'absence de tous ceux de ces Indiens qui étaient allés à la cueillette du houblon pendant l'été. Ils avaient jugé à propos de ne pas venir, et je dois dire que je n'en fus pas contrarié, parce que la mission n'en marcha que mieux, leur présence eût créé du désordre. Je commençai aussitôt les

exercices de la mission ; ils furent suivis avec assiduité. Je m'étais proposé dans mes instructions de stimuler la ferveur des Tlayamines. On dirait que ces chrétiens, contrairement aux Seashels, ont peur d'en trop faire pour le bon Dieu et semblent calculer avec lui. Ils sont paresseux pour apprendre la lettre du catéchisme... Je les ai confessés deux fois, et ici encore j'ai expérimenté que cette pratique est bonne.

Nous touchions à la fin de la mission lorsque nous aperçûmes au loin deux grands canots s'avançant vers Techossem ; c'étaient deux chefs yougoultas qui venaient avec les gens de bonne volonté écouter la parole du prêtre. Nous les reçûmes avec de grandes démonstrations de joie, afin de les encourager. Cela leur fit grand plaisir. Je m'offris à aller chez eux, ce qu'ils refusèrent pour de bonnes raisons. Je les instruisis donc pendant les quatre jours qu'ils passèrent à Techossem et les encourageai à persévérer dans la prière et à s'abstenir de boissons enivrantes. Malheureusement ceux qui se sentent attirés vers notre sainte religion sont rares et se trouvent contrariés par les autres de la nation et par le ministre protestant qui s'efforce de les en détourner par de belles promesses.

Après quatre jours passés chez les Tlayamines, les Yougoultas virent arriver un messager, avec invitation de la part de leurs compatriotes de *Salmon River* à revenir bien vite au grand campement d'hiver pour la danse et les festins. Ils s'empressèrent de répondre à l'appel et me quittèrent le 18 janvier, avec promesse de me voir à New-Westminster au temps de la pêche du saumon.

Les Tlayamines se trouvaient à bout de provisions; je les envoyai donc à la chasse pendant trois jours, malgré le froid rigoureux qui se faisait alors sentir. Je profitai de

cette courte absence pour m'occuper de la jeunesse. Au retour des chasseurs, je repris les exercices préparatoires à la communion générale; elle eut lieu le 23 janvier.

Mon intention était de prolonger mon séjour chez ces Indiens parce qu'ils semblaient avoir profité des exercices de la mission; mais le steamboat de Moody-Ville fit en ce moment son apparition, et le capitaine, le bon M. Smith, m'envoya la gracieuse invitation de monter à bord et de m'en retourner en sa compagnie jusqu'à Moody-Ville. J'acceptai d'autant plus volontiers que j'étais malade à ne pouvoir presque plus me tenir debout. J'espère bien que le bon Dieu récompensera ce brave homme qui eut toutes sortes d'attentions et de soins pour moi, jusqu'à m'apporter lui-même, de bon matin, le chocolat dans mon lit. Le 25 janvier, j'étais à New-Westminster pour prendre quelque repos et préparer les Stikines et les autres Indiens restant en ville, à la réception des sacrements.

Mission des Semiahmoos. Le 1er mars, je partais pour Semiahmoos, où j'arrivai le même jour à neuf heures du soir. Ces Indiens donnent quelque espérance : car ils ne sont pas allés à la danse cet hiver. Le voisinage des blancs les a fait retomber dans le péché d'ivresse, dont ils s'étaient abstenus pendant plus de six mois. Je leur rappelai la prière quotidienne, un peu négligée dans certaines familles, etc.... Avant de les quitter, je les invitai à se rendre au camp des Skromishs à Burard-Inlet, au mois de juin.

Mission des Choassems. Je quittais les Semiahmoos le 7 mars, pour me rendre au village des Choassems. Le chef de cette place a eu assez de courage pour s'abstenir de la danse cet hiver et les autres baptisés n'y ont assisté que rarement. Leur église n'est point encore bâtie, mais ils m'ont promis qu'elle serait achevée au printemps prochain.

Mission des Moskoyems. Le tour des Moskoyems arrivait enfin et, le 15 mars, je me trouvais chez eux. Ces Indiens sont toujours attachés à leurs anciennes coutumes et livrés à leurs anciennes pratiques. Ils prient peu, dansent beaucoup, boivent passablement, etc.... Il faudra beaucoup de temps et de patience pour en faire de bons chrétiens... Le 22 mars, j'étais de retour à New-Westminster.

E.-C. CHIROUSE, O. M. I.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU TRANSVAAL.

RAPPORT DU R. P. MURRAY AU R. P. MONGINOUX, PRÉFET APOSTOLIQUE, SUR LES MINES D'OR DU TRANSVAAL.

Lydenburg, Transvaal, le 1er août 1886.

MON CHER PÈRE,

Dans votre lettre du 25 juillet, que j'ai reçue vendredi dernier, vous me priez de vous donner, au sujet des mines d'or, toutes les informations que j'ai pu recueillir. C'est ce que je vais faire avec le plus grand empressement.

J'ai été envoyé par Monseigneur aux mines d'or, comme vous le savez déjà, d'abord dans le but de subvenir aux besoins spirituels des catholiques qui s'y trouvent et, en second lieu, pour étudier l'avenir du pays par rapport aux œuvres apostoliques que nous serons appelés à y fonder. J'ai rempli la première partie de ma tâche aussi bien que j'ai pu, sans pouvoir dire que j'ai réussi au gré de mes désirs, soit à cause du peu de temps que j'avais à ma disposition, soit à cause de certaines circonstances qu'il n'était pas en mon pouvoir de commander.

Afin de pouvoir remplir avec quelque succès la

deuxième partie de ma tâche, j'ai parcouru toutes les mines d'or du district de Barberton et les ai suivies constamment dans leur progrès jusqu'au jour de mon départ. Sur mon parcours, j'ai interrogé, soit les catholiques, soit les dissidents, pour en obtenir des renseignements aussi complets que possible, sur l'emplacement probable des agglomérations futures, aussi bien que sur le nombre des catholiques déjà présents aux mines. J'ai questionné ceux-ci sur leur désir d'avoir des prêtres ; j'ai examiné leurs dispositions au sujet du secours matériel qu'ils leur fourniraient, soit pour leur entretien personnel, soit pour l'érection des églises et des écoles que nous pourrons être appelés à bâtir. J'ai aussi pris des renseignements sur les matériaux les plus convenables pour ces bâtisses et sur le genre de construction à faire ; sur le climat et sur l'avenir des mines en général. Il me semble que, si je parviens à fournir des renseignements sur tous ces points, j'aurai réussi à vous donner une idée assez exacte des mines d'or, et que je vous aurai mis à même de prendre des mesures en conséquence.

Et d'abord, pour commencer, je parlerai des mines du Kaap, et ensuite de celles de Lydenburg et de ses environs.

Le Kaap. Les mines d'or du Kaap sont celles de Moodie, de Barberton, de Sheba et de Fever-Creek. Ces différentes mines sont situées sur une chaîne de collines ou plutôt de montagnes s'étendant sur plusieurs milles de long. Voici à quelles distances approximatives elles sont les unes des autres.

Moodie est à 8 milles de Barberton ; Barberton est à 10 milles de Sheba, et Sheba est à 8 milles de Fever-Creek. Il est vrai que l'on peut aller de Barberton à Fever-Creek sans passer par Sheba ; dans ce cas la distance est moins grande. Barberton et Fever-Creek sont dans la val-

lée du Kaap, tandis que Moodie et Sheba sont situées au sommet de montagnes élevées et d'un accès très difficile, surtout Sheba.

La ferme Moodie mesure 6 000 acres de superficie, elle s'étend jusqu'à Barberton ; elle est propriété particulière, tandis que toutes les autres mines, jusqu'au territoire des Amaswasi, appartiennent au gouvernement.

Moodie. Vous devez vous souvenir que, il y a à peu près deux ans, une grande affluence de gens se porta vers cette ferme ; que des milliers de mineurs y vinrent dans l'espoir de réaliser rapidement de grandes fortunes. Il n'y a pas, à présent, plus de deux cents personnes en cet endroit. Les mineurs sont donc partis en grand nombre, et cela pour plusieurs raisons. D'abord le travail n'était pas aussi facile qu'ils l'avaient espéré, les mines n'étaient pas non plus aussi riches qu'ils se l'étaient imaginé. Beaucoup d'entre eux avaient cru trouver l'or en abondance et le rateler comme, dans une forêt, on ratelle les feuilles qui jonchent les chemins au commencement de l'hiver. Ils avaient cru trouver un Eldorado, un succès assuré ; ils s'étaient trompés. Je crois cependant que la cause de leur départ est surtout celle-ci.

A la nouvelle de l'affluence qui s'était portée vers Moodie, les marchands de Natal prirent l'alarme, et pour s'assurer le monopole du commerce aux mines d'or, ils formèrent un syndicat et achetèrent la ferme à très haut prix. Le syndicat imposa aux mineurs des conditions onéreuses. Les mineurs avaient d'abord à payer 3 livres (75 francs) pour obtenir la permission de miner, ils devaient, de plus, céder au syndicat le 12 et demi pour 100 de la quantité d'or qu'ils trouvaient. Ces conditions si lourdes, ajoutées au prix fabuleux qu'ils avaient à payer pour les denrées les plus nécessaires à leur entretien, en découragèrent un grand nombre, ils se reti-

rèrent donc. D'autres, plus hardis, ont persévéré jusqu'à ce que le gouvernement ait permis d'explorer les environs, et ils sont alors allés à la recherche de nouveaux champs de labeur. Les conditions imposées par le gouvernement sont, en effet, beaucoup plus abordables. La permission d'explorer est accordée à raison de 10 schellings par mois; et lorsque le succès a couronné les recherches des mineurs, ceux-ci n'ont à payer qu'une livre sterling par mois pour chaque « claim ». Le « claim » est une étendue de terrain minier de 150 à 200 pieds carrés. Le gouvernement cède, de plus, aux mineurs, un droit absolu sur tout ce qu'ils trouvent dans leurs « claims » respectifs. Tous ceux dont les terrains n'étaient pas riches sur la ferme de Moodie ont été attirés par ces conditions si faciles et aussi, dans l'espoir de trouver des mines plus abondantes.

Depuis mon arrivée aux mines du Kaap, les membres du syndicat de Natal ont ouvert les yeux, ils sont maintenant moins exigeants; il faudra cependant qu'ils le soient moins encore et, lorsque leur terrain aura été bien étudié, je suis convaincu que la population s'y portera de nouveau, car il est évidemment très riche. Il y a déjà plusieurs compagnies à l'œuvre à Moodie et elles obtiennent de bons résultats. Il y a aussi quelques mineurs particuliers qui réussissent assez bien. Plusieurs compagnies ont déjà établi leurs moulins pour broyer le quartz et d'autres sont occupées à les établir en ce moment. Cette mine est encore à ses débuts. Lorsque la ferme sera livrée aux mineurs, que les recherches seront terminées, les moulins à quartz établis, il y aura là une grande population.

Mines du gouvernement. — Les mines du gouvernement sont les mines du moment, c'est là que la population se porte et que des fortunes se réalisent tous les jours. Les

conditions, comme je vous l'ai dit, ne sont pas onéreuses et tous les acceptent avec joie ; de plus, les résultats sont au-dessus de toute attente, et en tout supérieurs à ceux des mines de Moodie. Je ne crois pas que le quartz de Moodie réalise plus de 3 onces par tonne, tandis que sur les terrains du gouvernement, la tonne de quartz donne un résultat de 10, 12 et même 30 onces d'or. Tous les quartz ne donnent pas autant, mais seulement ceux qui se trouvent aux environs de Sheba. La roche de quartz appelée *the Great Sheba reef* s'étend sur une longueur de 5 à 6 milles, et des compagnies s'en sont complètement emparées.

C'est un Irlandais qui a trouvé ces immenses trésors ; il a, dit-on, deux claims au Sheba, dont la valeur n'est pas moindre de 80 000 livres (2 millions de francs). L'accès du Sheba est très difficile. La mine est située au sommet d'une haute chaîne de montagnes, où ne peuvent arriver ni wagons ni voitures. C'est à peine si trente-six bœufs peuvent en faire gravir les pentes à un tombereau chargé seulement d'une tonne. Le pied de la colline a été appelé *Hell's gate* (porte d'enfer), et le sommet *Paradise gate* (porte du paradis). Vers le milieu de la colline se trouve une auberge, que presque tous les voyageurs visitent ; on lui a donné le nom de *Providence*. Le sommet de la colline est parfaitement plat sur une longueur de 5 milles : et tout cet ensemble compose la mine dont se sont emparées les diverses compagnies mentionnées plus haut. De *Paradise gate* à *Eureka city*, il y a une distance de 4 milles. Le poste d'Euréka grandira sûrement.

Il y a de l'or à Sheba, et on ne l'y laissera pas enfoui. Tous les quartz (*reefs*) que l'on a essayés ont donné des résultats très beaux : tous, de 10 à 12 onces ; et, comme vous le savez, 2 onces sont considérées comme un bon résultat. Le « claim » de Bray, qui fait partie du Sheba, est une merveille. C'est une carrière de quartz très riche et très

étendue. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que l'on peut voir l'or, à l'œil nu, dans la pierre extraite de cette carrière. Le « claim » le plus beau cependant, est celui que possèdent deux mineurs appelés Thomas. Il a 2 mètres de long et 1 mètre de large, et c'est presque une masse d'or. Un de ces messieurs m'a déclaré pouvoir extraire jusqu'à 1 000 onces d'or par tonne ; le profit mensuel par eux réalisé n'est pas moindre de 15 000 livres anglaises (375 000 francs). Ces mines du Sheba furent découvertes il y a à peine un an, et leur exploitation, par conséquent, est encore très imparfaite. Il n'y a pas même un seul moulin dans la localité pour broyer le quartz.

Lorsque tout sera bien organisé, il se formera là un groupe nombreux de mineurs. D'après ce que j'entends dire, il est probable que vous trouverez un nouvel ordre de choses lorsque vous retournerez d'Europe. Tout porte à croire que de nouvelles mines ne tarderont pas à être découvertes. On trouve de l'or auprès de Barberton, on en trouve sur les bords du Quenn's River ainsi qu'à Fever-Creek ; de fait, le pays recèle des trésors, mieux connus tous les jours : trésors opulents, mais qui, cependant, n'égalent pas ceux du Sheba. Au Kaap, il n'y a pas d'or d'alluvion, et c'est un malheur. Les pépites ou paillettes d'or trouvées dans le lit des rivières ou à la surface du sol sont la fortune des mineurs pauvres. L'or incrusté dans le quartz est au-dessus de leurs moyens, à moins que ce quartz ne soit très riche. Les propriétaires de la mine Bray, bien que mal outillés, ont réussi à cause de la richesse de leur mine et aussi parce qu'ils se sont associés à une quinzaine d'amis et ont exploité leur mine à frais communs. Ils sont maintenant riches.

Vous êtes sans doute tenté de me demander la raison de tous ces détails, à première vue inutiles pour nous qui n'avons nullement l'intention de spéculer. Je vous les ai

donnés afin de vous faire connaître les ressources matérielles du pays, de vous donner une petite idée de ce champ qui va devenir le théâtre de nos labeurs.

Mon opinion sur les mines d'or est celle-ci : je crois fermement à l'avenir de celles du Kaap, il est certain qu'on les exploitera, et qu'on le fera avec succès, puisqu'elles sont riches et très riches.

Lieux où, selon toute probabilité, il se formera des centres de population. — Il n'y a en ce moment qu'une ville un peu importante : c'est Barberton. Je l'appelle *ville*, mais ici on lui donne le nom de *camp*. Les centres miniers du sud de l'Afrique sont ordinairement désignés sous le nom de *camp*. A la ferme Moodie, il y a un camp inférieur, un camp moyen, et un camp supérieur.

Barberton prendra cependant bientôt officiellement le nom de *ville*. Déjà sa population est plus considérable que celle de certaines agglomérations qui se décorent de ce titre. Elle grandit à vue d'œil, est située dans la vallée du Kaap, au pied d'une haute chaîne de montagnes et se compose presque exclusivement de magasins et d'auberges.

La ville d'Eureka est assise au sommet de la montagne Sheba. Elle consiste en une vingtaine de maisons. Je ne pense pas que ce soit jamais une grande ville, vu l'exiguité de l'emplacement et le manque d'eau. Je crois, cependant, qu'elle se développera encore. Je lis dans les journaux, que des maisons nombreuses s'y élèvent et que la localité prendra de l'importance à cause des mines d'or qui l'avoisinent.

Dans mon opinion, une nouvelle ville surgira en quelques mois à Fever-Creek. A présent les compagnies du Sheba sont obligées d'envoyer leurs minerais à Barberton pour les y faire broyer, et cela à très grands frais. Pour éviter ces dépenses, elles vont établir un tramway qui unira

toutes les mines du Sheba et transportera le minerai à la rivière qui passe à Fever-Creek à une distance de 7 milles. Les compagnies qui sont sur l'autre versant du Sheba vont aussi établir un tramway ayant pour terminus Fever-Creek. Chaque compagnie aura ses pilons à la rivière. Ceci me porte à croire que, dans quelques mois, Fever-Creek renfermera une population nombreuse de mineurs et là où seront les mineurs, viendront aussi les marchands. Il est très probable que, dans moins de six mois, il y aura encore d'autres centres en formation dans la direction du Swaziland.

Eglises et écoles. — Je serais d'avis qu'on établisse une église à Barberton, à Eureka, et aussi à Fever-Creek, si mes prévisions se réalisent. En chacun de ces endroits, la terre est excellente pour faire des briques; il y a aussi de la pierre, mais cette pierre n'est bonne que pour les fondations. Je ne conseillerais pas d'élever des bâtisses en briques ou en pierres jusqu'à ce que les villes soient effectivement fondées, mais il est probable qu'elles le seront sous peu. Les mineurs courent après l'or et ils s'occupent très peu de savoir s'il y a ou non une église là où ils vont. Ils aiment cependant à se trouver près d'une église, bien que ce ne soit pour eux qu'une considération secondaire. Avant tout ils cherchent à vivre, et si l'or ne vient pas à eux, il faut qu'ils aillent à lui. Le meilleur serait, pour le moment, d'avoir des églises, dont la charpente en bois serait revêtue de fer galvanisé. Il faudrait les établir sur des fondations de pierre, afin de les préserver autant que possible des ravages des fourmis blanches.

Ces fondations ne seraient pas très coûteuses, les matériaux se trouvant sur les lieux. La chaleur, dans la vallée du Kaap, étant excessive en été, on pourrait revêtir l'intérieur des bâtisses, de briques cuites au soleil. On

pourrait obtenir ces briques sur place, à raison de 20 schellings le mille. J'oserais suggérer que, pour diminuer les dépenses, les bâtisses fussent envoyées toutes faites de Natal, où la main-d'œuvre est à plus bas prix qu'aux mines d'or. Les gages d'un bon charpentier, aux mines d'or, sont très élevés : de 15 à 20 schellings par jour ; et les bons ouvriers y sont très rares. De plus, le bois et le fer sont excessivement chers. A Natal, la main-d'œuvre est à bon marché, et le travail est mieux exécuté. Il est bon de penser à ceci. On pourrait ainsi diminuer les dépenses de moitié. Plus tard, lorsque les villes seront mieux assises, on pourra bâtir des églises plus solides et transformer en écoles les premières constructions. Il ne serait pas nécessaire d'avoir des églises de grande dimension. Cependant, dans nos constructions, il faut penser aussi aux non-catholiques. L'esprit de la population du Kaap est excellent, et beaucoup de protestants viendraient assister à nos réunions, plutôt que d'aller écouter leurs ministres, qu'ils aiment peu. L'évêque Bonsfield est venu dernièrement installer ici M. MacAdams de Lydenburg. Il a fait appel à la générosité de son peuple, mais en vain.

J'ai suggéré de bâtir une église à Eureka. Bien que d'après ma manière de voir, Eureka ne soit pas appelée à devenir une grande ville, les environs seront cependant bien peuplés, il y aura des maisons tout le long de la montagne. Nous ne pourrions pas, en conscience, exiger des mineurs qu'ils aillent à Barberton ou à Fever-Creek entendre la messe : la distance est trop considérable; il est aussi trop difficile de descendre et de remonter les rampes de ces montagnes. Il n'y en aurait pas un sur cent à répondre à notre appel. Je ne crois pas que la ville même d'Eureka soit le lieu où l'église devrait être bâtie, la position ne serait pas centrale. On pourrait la

bâtir sur une des hauteurs qui avoisinent. Vous comprendrez mieux ceci lorsque vous serez sur les lieux. C'est à Sheba que j'ai trouvé le plus grand nombre de catholiques. Quant à Moodie, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'y bâtir une église à présent, les catholiques n'y étant pas nombreux ; vous pourrez toujours trouver dans l'une de leurs habitations un lieu convenable pour offrir le Saint-Sacrifice.

Dans le cas où vous decideriez de bâtir une église à Moodie, il vous serait difficile de trouver un emplacement commode. La ferme Moodie est un lieu très accidenté.

Je ne prends pas sur moi de décider s'il serait bon de fonder des écoles immédiatement. Les mines ont été ouvertes il y a très peu de temps, et ceux qui s'y sont portés ont, pour la plupart, laissé leurs familles ailleurs. Il y a cependant quelques familles à Barberton ; il y a même une jeune personne qui y tient école, elle a une douzaine de jeunes enfants de six à huit ans. J'ai remarqué beaucoup de maisons en voie de construction, et j'ai appris qu'un certain nombre de familles étaient en route pour le Kaap. A Eureka, il n'y a qu'une seule femme. Barberton serait, je crois, un lieu bien choisi pour une école ; vous pourrez trancher cette question lorsque vous serez ici. En six mois les choses ont le temps de changer de face. Je vous conseille beaucoup, pendant que vous serez en Europe, de recruter des Sœurs pour les écoles ; j'ai tâté le terrain, et les protestants eux-mêmes nous seront favorables. Quant aux catholiques, inutile de dire qu'ils feront tout leur possible pour nous aider.

Nombre des catholiques. — Je n'ai pas trouvé un bien grand nombre de catholiques ; il y en a beaucoup que je n'ai pu voir, ils étaient occupés aux mines, et je n'avais pas assez de temps pour les visiter. J'ai passé une semaine

à Moodie et une autre semaine à Eureka, et j'ai, tous les jours, fait de nouvelles découvertes. Beaucoup parmi les catholiques étaient au loin, à la recherche de nouvelles mines, et il n'était pas en mon pouvoir de les suivre. Tous ceux que j'ai vus ont exprimé un vif désir d'avoir un prêtre parmi eux et une église; et ils ont tous promis des contributions généreuses. Quelques-uns de ces catholiques réussissent bien et donneraient largement. Les protestants eux-mêmes donneraient de bon cœur. Autre chose est de quêter pour une église dont la construction aura lieu dans un avenir incertain, autre chose est de quêter pour une œuvre que l'on a déjà commencée. Je suis sûr que les catholiques souscriront largement, et que vous serez mieux reçu des protestants eux-mêmes que l'évêque anglican Bonsfield.

Le climat. — La vallée du Kaap, si j'en crois ce que l'on m'a dit, et même ce que les livres rapportent, n'est pas très salubre. Sur ce point, je ne suis pas à même de donner des renseignements très précis. J'ai visité le Kaap pendant l'hiver, et, par conséquent, durant la bonne saison. Cependant mes recherches m'ont amené à conclure que la plupart des décès qui ont eu lieu doivent être attribués à l'imprudence, à la boisson, et aussi au manque d'abri pour la nuit. La vallée est boisée de mimosas. La chaleur, supportable pendant l'hiver, y est excessive pendant l'été. Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que Sheba ne soit très sain à cause de son élévation, et je crois que Moodie l'est aussi pour la même raison.

Le nombre des prêtres. — Si vous voulez, et je sais bien que vous le voulez, faire la chose d'une manière satisfaisante et faciliter à tous les catholiques la pratique de leur sainte religion, je ne crois pas que vous puissiez envoyer moins de deux prêtres au Kaap. Vous

comprendrez ce que je vous dis à première vue. Les mines sont, en ce moment, échelonnées sur une longueur de 40 milles et, dans quelques mois, elles auront 40 milles de plus de longueur ; il y a, en ce moment, des centaines d'hommes occupés à explorer le pays jusqu'aux frontières du Swaziland, et leurs recherches ont abouti à de bons résultats. Il y a des mines d'or, déjà exploitées, près de ces frontières ; il y en a jusque dans l'intérieur de ce territoire. On croit généralement que les mines les plus riches se trouvent dans cette direction. Il s'est formé des compagnies pour examiner toutes les collines à partir du Sheba jusqu'aux limites des Amaswazis. On ne pourrait demander à un seul prêtre de suffire au travail sur une si vaste étendue, à moins qu'il ne fût un saint François Xavier. Les courses à cheval seront nombreuses, et ce seront de rudes courses ; souvent les prêtres auront à gravir les montagnes à pied, et Dieu sait quelles montagnes! J'en ai gravi quelques-unes, et je parle d'après expérience. En gravissant leurs pentes escarpées, je devais m'arrêter fréquemment pour reprendre haleine ; et bien que ce fût pendant l'hiver, je ruisselais de sueur.

Une autre raison, pour laquelle il faudrait envoyer là au moins deux prêtres, c'est la classse de catholiques que l'on y trouve. Ce ne sont pas des moines. Beaucoup d'entre eux n'ont pas fréquenté les sacrements depuis vingt ans, je n'en ai rencontré aucun qui ait fait son devoir pascal l'année dernière ou l'année d'avant. Pensez à la vie qu'ils ont menée et qu'ils mènent encore ! Ils n'ont ni entendu la sainte Messe, ni vu un prêtre depuis des années et, pendant tout ce temps, ils ont été exposés à tous les dangers de l'âme. Pour ramener ces égarés à observer les lois de la vie chrétienne, pour les amener à penser à leur âme, une messe et un sermon par mois

ne seront pas suffisants. Ce serait comme une goutte d'eau pour éteindre un incendie. Pensez aussi aux tentations dont ils sont entourés aux mines d'or! A Barberton, si vous exceptez la banque, la poste et quelques magasins, toutes les autres maisons sont des auberges. Beaucoup s'adonnent sans mesure à la boisson ; un homme qui se maintient dans les limites de la tempérance, est une exception fort rare. Les mineurs et autres catholiques se trouvent en contact avec des gens sans foi ni loi, ils entendent toute espèce de mauvais propos. Le soir, après leur travail, ils n'ont, pour se distraire, que l'auberge et le billard. Comment des gens placés dans de telles conditions, pourraient-ils résister aux tentations ? La vue du prêtre, une fois par mois (et, croyez-moi, si un seul prêtre était envoyé, il ne serait pas en son pouvoir de visiter plus souvent chaque petit centre), serait-elle suffisante pour ramener d'abord et ensuite maintenir dans le bien ces pauvres malheureux ? Je ne le crois pas. Je sais que la grâce de Dieu est toute-puissante, mais je sais que les tentations sont puissantes aussi. Pour faire un bien réel, il faudrait que le prêtre restât au moins trois mois dans chaque centre. A ce compte, il pourrait amener ces pauvres gens, abandonnés au milieu de tous les dangers, à aimer, à servir Dieu et à penser sérieusement au salut de leur âme. La sainte Messe, un bon sermon chaque dimanche, les visites à domicile, les bons conseils, produiraient sur eux un bien réel, et beaucoup abandonneraient la vie qu'ils mènent, si pleine de misères et de péché.

Deux prêtres sont donc, je crois, absolument nécessaires pour les mines d'or du Kaap. Une troisième raison que j'apporte à l'appui des deux premières, est celle-ci : je n'ai besoin que de la mentionner pour qu'elle soit appréciée : La vallée du Kaap est insalubre pendant l'été, et la fièvre y fait des ravages. Les mines du Kaap sont à

300 milles de Prétoria, seul lieu de tout le Transvaal où se trouvent des prêtres. Si un seul prêtre est envoyé au Kaap et qu'il prenne la fièvre, il aura bien le temps de mourir et d'être enterré avant qu'un prêtre de Prétoria ait pu venir lui porter le secours des derniers sacrements. Je ne sache pas qu'un prêtre soit plus assuré contre la fièvre qu'aucune autre personne ; il faut, sans doute toujours tenir compte de la Providence de Dieu et nous souvenir que rien n'arrive sans sa permission ; mais, naturellement parlant, un prêtre est le plus exposé entre tous, à cause des visites qu'il doit faire aux malades. Je ne mentionnerai pas d'autres raisons, elles vous viendront naturellement à l'esprit. Puisque vous allez en Europe, vous ferez bien de tâcher d'obtenir quelques bons frères convers ; ils vous seront d'un prix incalculable pour les travaux que vous aurez à entreprendre.

J'ajoute à ceci quelques mots sur les environs des mines d'or du Kaap. Avant votre retour d'Europe, attendez-vous, pour sûr, à la découverte de nouvelles mines du côté des Amaswazi et mettez-vous en mesure de pourvoir aux besoins des mineurs qui s'y trouvent. Il y aura aussi un bon nombre de catholiques travaillant sur la ligne du chemin de fer qui, dans quelque temps, unira Delagoa-Bay à Prétoria. La ligne est déjà commencée sur les possessions portugaises ; or ces catholiques devront être visités.

Il y a aussi des mines d'or sur les bords de la rivière Comati, à 40 milles de Moodie ; il y a la mine d'or de Kantoor, à 40 milles de Barberton et 60 milles, à peu près, de Lydenburg. J'y ai trouvé peu de catholiques. Dans les environs de Kantoor, on trouve de l'or d'alluvion, et quelques Irlandais l'exploitent. Non loin de Kantoor, est la mine de Sarrett-Serlin ; il y a là quelques-uns de nos

gens. Le Welcome-Reef et d'autres mines, dont j'oublie le nom, se trouvent entre le Kantoor et Barberton. Au fait, sur une surface de 100 milles carrés, se trouvent différentes mines d'or, et, si vous aviez plus de deux prêtres, il vous serait facile de leur trouver de quoi s'occuper.

Lydenburg. — Lydenburg est une ville de 200 habitants, elle est placée au 25° latitude Sud, et 30° 31' latitude Est, selon la méridienne de Greenwich. Lydenburg est à 100 milles de Barberton. Le chemin de Barberton au Kaap est le plus mauvais que j'aie jamais vu. Les catholiques ne sont pas nombreux à Lydenburg, et plusieurs de ceux qui s'y trouvent ne sont pas fervents. Dans les environs, il y a quelques familles irlandaises excellentes et nombreuses. A 30 milles Est de Lydenburg, se trouve *Pilgrim's Rest*, et, 3 milles plus loin, *Mac-Mac.* Il n'y a de mineurs ni à *Pilgrim's Rest* ni à *Mac-Mac.* J'apprends que ces deux mines vont être ouvertes encore une fois, et, dans ce cas, une forte population s'y portera de nouveau. Il y a quelques années, on y trouva de l'or en abondance.

L'exploitation de ces mines sera une excellente chose pour Lydenburg. Il devrait y avoir un prêtre pour le service de la ville et du district. Les enfants de nos fermiers et autres catholiques sont dans l'ignorance presque complète de Dieu.

Je crois aussi qu'un couvent ferait grand bien ici ; je suis sûr qu'il aurait du succès, surtout si c'était un pensionnat. Je crois que beaucoup de familles, qui se fixeront à Barberton ou dans les environs, enverraient leurs enfants à ce pensionnat. Les parents pourraient visiter leurs enfants plus facilement que s'ils les envoyaient à Prétoria. Il n'y a dans Lydenburg ni école de jeunes filles ni maîtresses de musique, et vous savez combien, pour les colons, la musique tient une grande place dans l'éducation des filles.

J'ai préparé les enfants de M. O'Grady pour leur première communion. Je vais à la ferme tous les lundis et j'y passe la semaine. Ce serait un grand bien si ces enfants étaient envoyées au couvent ; il en serait de même de certains enfants dont les parents habitent Lydenburg.

Je crois, cher Père, avoir répondu, aussi exactement que possible, à la liste des questions que vous m'aviez envoyées dans votre dernière lettre ; si vous aviez d'autres renseignements à me demander, veuillez m'écrire encore et ce sera avec plaisir que je vous les donnerai.

Agréez l'expression de mon respect affectueux en N. S. et M. I.

W. P. MURRAY, O. M. I.

VARIÉTÉS

VINGT-CINQ ANS DE GÉNÉRALAT.

LES ANNALES AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Le 14 novembre 1886.

Très révérend Père,

Aujourd'hui, 14 novembre, 62e anniversaire de votre naissance, les Annales vous envoient de loin l'hommage de leurs vœux et de leur religieux respect. Cette date du *Dies natalis* en précède une autre, très prochaine, plus solennelle encore : le vingt-cinquième anniversaire de votre élection : 5 décembre 1861.

Déjà, depuis cinq jours, les Annales auront paru à leur échéance accoutumée ; elles vous demandent donc la permission de devancer l'heure des souhaits, et de faire à cette fête attendue de tous une vigile joyeuse, qui sera une partie non essentielle, mais intégrante, de la fête elle-même.

Elles vous doivent bien ce salut timide et reconnaissant, ces pauvres Annales dont vous avez béni le berceau, et que l'on vit éclore, tendres fleurs, dans le jardin de l'apostolat, au lendemain de votre élection. Vous fûtes toujours indulgent pour elles ; l'incorrection, parfois très apparente, de leur style, ne vous choqua jamais, et leurs récits écrits en cette langue qui *sent l'étranger,* ainsi que Bossuet l'a dit de saint Paul, ne vous furent non plus jamais désagréables. Vous goûtiez la saveur apostolique là où les délicats se fussent récriés.

Les Annales vous parlaient de vos fils dispersés sur tous les points du globe, de leurs œuvres, de leurs souffrances et de leurs conquêtes : cela suffisait pour vous intéresser; vous regardiez au fruit et non à l'enveloppe, un peu rugueuse.

Les Annales vous remercient, très révérend Père.

Mais, si les Annales peuvent réclamer pour elles une sorte de priorité et de droit d'aînesse dans les œuvres nées de votre initiative, elles ne sont pourtant pas la seule institution créée par l'élu du 5 décembre 1861.

Nous pouvons nous en convaincre aisément.

Le religieux, comme le soldat, a besoin d'une théorie qui le forme à l'art de la guerre pour le Christ. Ces méthodes savantes, et néanmoins simples et claires dans leurs formules, vous les avez distribuées à chacun de vos missionnaires. Des manuels sont aujourd'hui aux mains de tous : formulaires de prières, méthodes d'oraison, directoires des juniorats, noviciats et scolasticats, directoire des missions, etc.; tous ces petits volumes, pleins de lumières et de conseils, simples comme des abécédaires, portatifs comme le livret du soldat, ont paru à leur heure, et nul maintenant ne peut arguer de son ignorance. Les considérations trop élevées, la déclamation, sont absentes de ces manuels ; mais le bon sens, l'exactitude et la netteté en ornent chaque page. Ce fut un grand service rendu à la Congrégation.

Les Annales vous remercient, très révérend Père.

On s'aime fraternellement entre Oblats de Marie Immaculée. L'aisance dans les rapports de frère à frère est une marque distinctive qui répond au vœu du Fondateur mourant : *La charité, la charité, la charité.* Or, de même qu'on s'aime en communauté, on s'aime par-delà la tombe ; nous conservons donc précieusement le portrait des défunts dans les notices nécrologiques qui perpétuent

leur souvenir. C'est à vous, en grande partie, que la Congrégation doit ces jolies petites vies de saints non canonisés, écrites par des frères racontant la vie et rappelant les vertus de leurs frères. Cette lecture nous charme et nous instruit. Personne n'est oublié ; chaque défunt vient, ou viendra à son tour, nous donner son salut et son enseignement d'outre-tombe. Deux cent trois morts ont été inscrits en vingt-cinq ans au nécrologe. Quel deuil ! Mais aussi quels souvenirs ! Leur vie nous reste, et nous la relisons à chaque douloureux anniversaire. Récemment encore, vous demandiez aux annales de la Corse et aux souvenirs du vénéré Cardinal Guibert un écho de sainteté redisant le nom d'Albini. Ce sont des trésors que votre prévoyance, comme celle de Joseph, entasse dans les greniers, pour les jours mauvais et pour les générations futures.

Et par-dessus tout, vous avez voulu que la physionomie du Père de famille fût présente à tous les yeux dans sa beauté noble et lumineuse ; la Vie de Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, écrite par vos ordres, nous a proposé un modèle d'apôtre; chacun de nous, désormais, voudra régler sa vie sur ce type achevé. Il n'y aura pas pour nous de lecture spirituelle plus utile et de plus bel ornement dans nos bibliothèques.

Merci, très révérend Père, pour ces pieuses étrennes données successivement et aux heures les mieux indiquées aux fils de celui dont vous avez recueilli l'héritage.

Vous avez, en vingt-cinq ans, fondé une foule d'établissements, en Europe et à l'étranger. Mais il en est un qui fut le rêve constant de votre foi. Que de fois, vos regards se portèrent vers Rome, centre de l'unité ! A diverses époques et dans des temps où les voies d'accès étaient moins faciles, vous entreprîtes le voyage de la Ville éternelle. Aux pieds de la première Autorité religieuse et

doctrinale du monde, vous fûtes souvent présent, soit par vous-même, soit par des délégués de votre droite. Ces pèlerinages réguliers ne vous suffisaient cependant pas ; comme Joseph encore, gardant une place de choix au foyer du patriarche son père, vous aspiriez à dresser une tente pour vos enfants à l'ombre de l'étole pontificale. C'est chose faite aujourd'hui. Sur ce sol romain imbibé du sang des martyrs et patrie des apôtres du monde entier, votre modeste famille religieuse a pris enfin sa place. Cette famille est, il est vrai, la plus petite tribu parmi celles d'Israël; mais le regard du chef de l'Église ne dédaigne pas de s'abaisser jusqu'à elle, et des princes ornés de la pourpre la regardent avec bienveillance, c'est-à-dire avec des yeux de pères, comme autrefois Mazenod et Guibert.

De tous ces bienfaits dus à vos persévérants efforts, soyez béni, très révérend Père.

Quand, jeune encore, vous prîtes en main le sceptre de l'autorité religieuse parmi nous, deux familles vous furent confiées : la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, la Sainte-Famille. Avec un zèle égal, vous avez donné votre temps à ces deux institutions, destinées, l'une et l'autre, à l'apostolat. Que de voyages longs et pénibles il vous fallut entreprendre ! Que d'affaires à traiter ! Que dis-je ? Laissons ce mot profane : que d'œuvres vous avez dirigées ou su promouvoir ! Que d'âmes vous avez suivies sur le champ de bataille apostolique et sous le feu de l'action ! Ce fut une mission sans repos; elle dure encore, faisant bénir, ici et au loin, l'Église et deux familles religieuses.

Et vous avez ainsi, vingt-cinq ans durant, stimulé le zèle activé la marche des ouvriers évangéliques, organisé et présidé les retraites, fortifié les études, surveillé deux familles. Si vos forces s'usèrent vite à ce double travail,

Dieu le sait ! Mais à qui aime Dieu et les âmes, le travail ne pèse pas : *Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur*, et si vos journées furent souvent bien rudes, les consolations du lendemain vous faisaient oublier les tristesses et les fatigues de la veille.

C'est un principe que les grandes œuvres ne s'affermissent qu'au prix des sacrifices ; aussi, dans ces créations sagement préparées et laborieusement venues, l'amertume du calice ne vous fut pas épargnée. Les destructions s'accumulent vite sur le sol à la suite des orages : la Congrégation dut, comme toute œuvre destinée à servir les intérêts de Dieu, participer aux vicissitudes des choses humaines et aux perturbations qui ébranlent les sociétés. Vous avez vu vos fils violemment expulsés de leurs pacifiques demeures, et les coups qui firent voler en éclats les portes de nos communautés, firent aussi douloureusement tressaillir votre cœur. Mais vous avez béni Dieu, au sein des larmes, de l'honneur de l'épreuve et du courage des proscrits : *Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* Déjà, des séparations pénibles, des exodes imposés par les circonstances et permis par la Providence, vous avaient, de longue date, préparé à ce coup, le plus cruel de tous. Et si les Annales rappellent ces souvenirs, ce n'est certes pas pour rouvrir des blessures ; non : c'est pour remercier Dieu de l'épreuve, et pour donner à des œuvres et à des noms qui furent chers à tous, le salut que l'on accorde, à certains jours, à des tombes dignes de respect.

Faut-il énumérer, en compulsant les archives de ces vingt-cinq dernières années, les maisons ainsi abandonnées ? Le grand séminaire de Marseille qui vous dut tant, mon très révérend Père, à vous d'abord et à vos fils les plus chers ? Des générations sacerdotales, qui sont l'honneur

du sanctuaire, furent là préparées par vos soins. L'histoire et les âmes ne l'oublieront pas.

Cléry, où la population de cette riante campagne orléanaise ne cesse de presser vos enfants de reparaître dans la belle collégiale de Louis XI? Rennes, qui, avec la ténacité bretonne, ne désespère pas de revoir les humbles missionnaires d'un de ses plus vastes faubourgs? Nancy, qui fut pour un si grand nombre d'Oblats le berceau religieux, et pour plusieurs le centre d'où ils partaient pour se répandre en missionnaires dans les campagnes lorraines? Tours, où, sous l'autorité du grand archevêque GUIBERT, ils contribuèrent, pour une large part, à la résurrection du culte de saint Martin?

Mais non, oublions ces souvenirs et fermons ici la liste des deuils. Mieux vaut redire en son âme les chants de l'espérance. Comme la graine arrachée violemment à l'arbre par la tempête va porter au loin le germe d'une fécondité nouvelle, la Congrégation, semblable à l'Église, n'est agitée sur un point que pour s'affermir sur un autre. Faut-il, pour s'en convaincre, regarder à l'horizon?

A l'orient, c'est Saint-Ulrich, tout près de la frontière, et sur le sol le plus catholique; à l'occident, c'est ce beau sanctuaire de Notre-Dame de Pontmain où se rencontrent les pèlerins du Maine, de la Bretagne et de la Normandie. Chez les peuples voisins, le cadre s'élargit. En échange de l'abri accordé à son exil, le missionnaire apporte la paix et la foi aux contrées qui l'accueillent. La Hollande nous traite comme ses citoyens; Jersey, que le protestantisme garde dans les eaux britanniques, a reçu une colonie de vos missionnaires; ils sont, dans cette île hospitalière, les héritiers et les successeurs des prêtres proscrits par la grande Révolution dont les ossements blanchissent le sol. Et comme clef de

voûte pour relier toutes les parties de cet édifice nouveau, le Sacré-Cœur de Jésus!

De Belcamp à Archville, de Diano Marina au Mackenzie, vous pouvez alternativement porter un regard de père et bénir des fils. Les États-Unis vous ont fourni les éléments d'une nouvelle province. Ceylan, presque en entier, est venu à vous; et sa capitale, Colombo, a été érigée en archevêché, comme précédemment Saint-Boniface à un point opposé du monde, sur les bords de la rivière Rouge. L'Afrique australe se fractionne en trois subdivisions apostoliques pour faciliter à vos enfants la propagation de l'Évangile. Votre champ est vaste : *Funes ceciderunt mihi in præclaris,* et vos fils l'agrandissent sans cesse. Ils sont partout, ces chers et intrépides apôtres. Votre cœur les suit et les aime tous. Mais comme, sur un si grand espace, vous ne pouvez vous porter à leur gré, vous asseoir avec eux sous la tente et au désert, vous envoyez, pour leur parler de la Congrégation, vos infatigables visiteurs dont rien n'arrête le courage et le zèle. Ces *Missi dominici* ont pénétré au cœur des missions les plus lointaines, peu s'en faut du moins; et partout, partageant les souffrances des vieux missionnaires et mettant la main à leur âpre labeur, ils ont parlé du Père de famille, soutenu la piété et rendu des forces aux héros apostoliques. Ainsi, la gerbe des cœurs se resserre et se fortifie sous les liens qui l'étreignent : *Lætati sumus pro diebus, quibus nos humiliasti : annis, quibus vidimus mala.*

Vos braves enfants des pays de glace ou de soleil ne vous remercieront jamais assez.

Les Annales pourraient encore exhumer de nos archives où votre main a su mettre l'ordre et classer les documents, bien des faits et bien des souvenirs. *Sed quid plura?* Ce n'est pas une œuvre historique qu'elles ont

entreprise aujourd'hui ; c'est une simple revue rétrospective inspirée par la reconnaissance qu'elles ont voulu faire de cette période de vingt-cinq ans si féconde en œuvres, avant qu'elle ne s'éteigne avec l'éclat de la fête ; et nous en écrivons la préface. Les lacunes ici ne sont pas un oubli ; chacun saura faire revivre en sa mémoire les dates et les événements laissés dans l'ombre. Souffrez donc, très révérend Père, que notre plume s'arrête sur des pages incomplètes, et que notre dernier mot soit l'acclamation en laquelle se résument l'espérance et l'amour : *Ad multos annos!*

Et maintenant les Annales se retirent et reviennent à leur tâche modeste, pour laisser la place aux délégués de la famille qui, déjà, se pressent à vos portes, les lèvres ouvertes aux accents joyeux et les mains chargées de fleurs.

Recevez, très révérend Père, nos hommages, nos félicitations et nos vœux.

La Rédaction.

REVUE

LES FAMILLES FRANÇAISES A JERSEY PENDANT LA RÉVOLUTION, par le comte Régis de l'Estourbeillon (*Revue littéraire*, Nantes).

L'article suivant que nous empruntons à la *Chronique de Jersey* donne d'intéressants détails sur l'extension du catholicisme dans l'île :

UNE EXCURSION SCIENTIFIQUE.

Une excursion scientifique amena l'auteur de ce livre à Jersey en 1883. Profitant de son séjour, il fit des recherches sur sa propre famille exilée à Jersey pendant la Révolution. Sa piété filiale fut récompensée au-delà de son espérance, car non seulement il retrouva les actes authentiques concernant sa famille, mais il découvrit dans les archives de la paroisse catholique de Saint-Hélier un nombre considérable de documents du plus grand prix. De là, le projet de coordonner tous ces documents et de les publier. L'auteur a vu, grâce à de bienveillants auxiliaires, sa moisson grossir et prendre les proportions d'un véritable monument où viennent s'inscrire les noms des plus illustres familles de France jetées sur ce sol hospitalier par la tempête révolutionnaire.

L'authenticité de ces documents, comme dit l'auteur, est indiscutable ; leur origine, qui date de 1792, n'est pas moins facile à reconnaître. Les prêtres réfugiés à Jersey, avec l'autorisation des évêques de Bayeux et de Tréguier réfugiés eux-mêmes à Jersey, ouvrirent un registre pour l'inscription des baptêmes, mariages et sépultures qui devenaient incessants. Ces documents constituent le véritable état civil des

familles françaises. « Ce n'est pas sans une émotion profonde, dit l'auteur, que, depuis quelques mois, nous avons feuilleté et relu toutes ces pages, derniers témoins de l'existence et des misères de nos pères sur la terre d'exil, et plus d'une fois notre cœur a battu bien fort en transcrivant les noms de tous ces vaillants officiers, survivants de Fontenoy et de Rosbach, ou de ces magistrats intègres, derniers et intrépides défenseurs des privilèges de nos provinces. Il n'est guère de familles de la noblesse française qui ne puissent parmi eux compter quelques représentants, et l'on peut dire que toute la noblesse des provinces de l'Ouest est venue s'y faire inscrire tour à tour...

« Si plus de douze cents signatures accompagnent ces actes, plusieurs d'entre elles ont la valeur de précieux autographes.

« Mais de plus, en dehors de ces faits généraux, un plus grand nombre de détails particuliers et intimes, transcrits çà et là sur ces registres, viennent encore en augmenter l'intérêt et montrer jusqu'à quel point l'esprit de famille avait pénétré alors les mœurs de nos ancêtres. »

Sur ces points, il cite un grand nombre de noms et d'exemples, mais on peut dire que son livre tout entier confirme ces nobles appréciations.

Ce ne sera pas sans émotion qu'on lira les pages que l'auteur consacre à l'influence du clergé français, pour la renaissance du culte catholique dans cette île, où il avait totalement disparu.

Dans une première partie, complétée à la fin du volume par de nouvelles et nombreuses découvertes, on trouve rangés, par ordre alphabétique, les noms des familles et les actes qui les concernent. Sur chaque nom, l'auteur dit : 1° l'origine, 2° les principales alliances, 3° les armes. Cent quatre-vingt-onze familles nobles sont ici classées avec les détails les plus précis. Si l'on y ajoute les noms des témoins qui ont figuré dans ces actes, on n'est plus surpris du volume de ce recueil ni de l'étendue de la table où figurent tous ces noms illustres. Dans la seconde partie, nous trouvons l'ordre

alphabétique remplacé par l'ordre chronologique de tous les matériaux, et nous allons ainsi de 1793 à 1813. Cette partie nous donne un grand nombre d'actes civils où figurent les noms qui n'ont point trouvé leur place dans la première partie.

La troisième partie offre par ordre alphabétique la liste de trois mille deux cents prêtres, religieux ou religieuses que la Révolution avait jetés dans l'exil. Chaque nom est accompagné d'une notice, plusieurs de celles-ci offrent un véritable intérêt. Elles nous font connaître les deux cents prêtres ou religieux dont la dépouille mortelle est restée sur cette terre hospitalière et nous disent le nom du plus grand nombre de ceux qui ont survécu. On éprouve un sentiment d'indicible respect en voyant reparaître cette armée des confesseurs de la foi; on serait tenté de baiser cette terre de Jersey où dorment ces glorieux martyrs. C'est bien à leurs mérites et à leur intercession que Jersey est redevable de sa renaissance au catholicisme.

Cet ouvrage, dans lequel on admire le talent, l'ordre, le travail consciencieux, vient à son jour. La France ressent encore les secousses terribles de cette époque néfaste. La révolution actuelle, qui n'est que la continuation de la première, prépare pour 1889 une sorte d'apothéose des crimes qu'un siècle n'a point fait oublier. Il est bon que les noms des victimes, comme des ombres glorieuses et pures sortant de leur tombeau, viennent poser devant les descendants des bourreaux que l'on voudrait entourer d'une sorte de glorification.

Mais, à un autre point de vue bien plus consolant, cet ouvrage attirera l'attention de nos compatriotes sur cette île de Jersey, toujours hospitalière, toujours digne de leur sympathique reconnaissance. En 1880, comme en 1792, elle a ouvert ses portes à d'autres proscrits d'une nouvelle révolution : ceux que les décrets ont jetés hors de leur domicile. Ceux-ci, comme leurs devanciers, ont apporté avec eux leur zèle des âmes. Le modeste troupeau, engendré par le sang des martyrs, a grandi : Jersey compte aujourd'hui plus de

dix mille catholiques français d'origine. A Saint-Hélier, capitale de l'île, il y a six mille catholiques, ils n'ont actuellement qu'une chapelle pouvant à peine contenir cinq cents personnes.

Les Pères Oblats de Marie, desservants actuels des missions françaises de Jersey, construisent au centre de la ville une grande église dont le style et les proportions répondront à la dignité du culte et aux besoins de la population catholique. Le Dieu de l'Eucharistie aura enfin une demeure digne de son amour pour nous ! La France aura encore cette gloire devant les hommes et ce mérite devant Dieu.

Que toutes les familles qui retrouveront leur nom dans l'ouvrage que nous leur annonçons veuillent bien, en mémoire des nobles exilés, envoyer une pierre pour le prompt achèvement de cette église catholique de Jersey. Elle continuera, en retour, à garder religieusement le souvenir et à veiller sur les tombeaux des martyrs de la foi. — (*Revue littéraire.* Nantes, Imprimerie Forest, 4, place du Commerce.)

— La Mission de Cuges (diocèse de Marseille). — Voici ce que nous lisons dans *l'Echo de Notre-Dame de la Garde, Semaine religieuse de Marseille,* numéro du 7 novembre 1886 :

C'est avec un succès toujours croissant que les RR. PP. Garnier et Mauran continuent à prêcher les exercices de la mission à Cuges. Cette excellente population répond avec le plus grand empressement à l'appel qui lui a été fait par son ancien curé, M. l'abbé Goirand. Lundi soir, malgré la pluie battante, l'église de Cuges était comble pour l'entrée solennelle de Sa Gr. Mgr l'Evêque de Marseille et à la cérémonie de la Loi de Dieu, qui fait partie des grandes manifestations religieuses de la mission, d'après le programme tracé à ses missionnaires par Mgr de Mazenod.

L'église, bâtie il y a quelques années seulement, était splendidement décorée pour la circonstance ; de gracieuses guirlandes de lumière se dessinaient sous les frises et les arceaux de

chaque côté de la nef principale ; une guirlande plus grande encadrait un monogramme de Marie, suspendu à l'entrée du sanctuaire au fond duquel un reposoir monumental étincelait de mille feux. A droite, se trouvait le trône de l'Evêque et à gauche, un élégant *plumarium,* sous lequel les prêtres revêtus des ornements sacrés sont venus processionnellement déposer les tables de la Loi.

Après une émouvante allocution du R. P. GARNIER et le chant de plusieurs cantiques de mission, le très saint Sacrement a été solennellement exposé : on a chanté l'évangile du sermon sur la montagne et le Credo. Le R. P. GARNIER a ensuite expliqué et commenté chacun des commandements du Décalogue. Les enfants qui, le matin, avaient eu le bonheur de faire leur première communion occupaient le premier rang et sont venus, à tour de rôle, la main sur l'Évangile, renouveler les promesses de leur baptême.

A ce moment, le Pontife, debout sur son trône, a proclamé d'une voix lente et grave chacun des commandements ; le diacre, du haut de la chaire, les traduisait au peuple dans un chant harmonieux composé pour la circonstance. Les fidèles, un cierge à la main, répondaient chaque fois par les acclamations : « Oui, nous le jurons », et le refrain de ce cantique populaire des missions : « S'il le faut, nous saurons souffrir, nous saurons mourir plutôt qu'abjurer la loi du divin Roi. »

Un clergé nombreux entourait M[gr] l'Evêque, lequel était assisté de M. le chanoine Olive, vicaire général, de M. le curé de Saint-Défendent, de MM. les curés de la Sainte-Trinité et d'Aubagne, et de six autres prêtres en chape et en dalmatique. C'est à M. le curé de Belcodène, un des vétérans du sacerdoce, qu'a été confié l'honneur de porter les tables de la Loi. L'effet produit par tous ces ministres sacrés entourant Sa Grandeur était des plus imposants.

Le *Magnificat* et un acte de consécration à la très sainte Vierge, récité par une des jeunes communiantes, et le Salut solennel ont dignement clôturé cette belle et touchante cérémonie.

Sa Grandeur, dans un langage ému, a ensuite remercié la population de Cuges de l'édifiant spectacle qu'elle venait de donner. « C'est aux fruits qu'elle produit qu'on peut juger de la foi d'un peuple, et la plus grande preuve que Dieu lui donne de son amour, c'est de susciter dans son sein des apôtres de son choix, des prêtres selon son cœur ; or la population de Cuges a donné à l'Église un grand nombre de saints prêtres, éminents par leurs vertus, leur science. » Sa Grandeur a payé un tribut de reconnaissance au digne Supérieur général de la congrégation des Oblats, dont le souvenir est toujours vivant à Marseille et à Cuges, son pays natal. « Je n'oublierai jamais, dit Monseigneur au cours de son allocution, tout le bien qui a été fait dans le diocèse de Marseille par le R. P. Fabre et ses excellents missionnaires. »

Ainsi s'est terminée cette fête qui laissera dans tous les cœurs une profonde impression. Espérons, en terminant, ainsi que Sa Grandeur en a exprimé le vœu, que la communion générale des hommes, qui clôturera, dimanche prochain, les exercices de cette belle mission, sera aussi édifiante par le nombre que par le recueillement de ceux qui s'approcheront ce jour-là de la Table sainte.

Clôture de la mission. — La mission a été clôturée dimanche dernier, le matin, par la communion générale des hommes ; le soir, par la plantation d'une croix au quartier de Saint-Sébastien, à la même place où avait été érigée celle qui perpétuera longtemps le souvenir de la grande mission de 1724, et dont les derniers vestiges avaient été effacés cette année à peine. La croix, d'une simplicité grandiose, et les diverses statues, qu'on allait replacer dans leurs oratoires respectifs, avaient été disposées avec goût sur un grand reposoir élevé au milieu du boulevard de l'Église. Après la bénédiction solennelle de tous ces symboles sacrés, la procession s'est mise en marche au chant des cantiques. L'auguste signe de la rédemption, placé sur un lit d'honneur, était porté par des hommes se disputant la charge d'un si glorieux fardeau. Les enfants de la première communion lui faisaient cortège,

et l'ont prise à leur tour sur leurs épaules à l'approche du nouveau calvaire. Lorsque la procession, massée au lieu où allait se faire la plantation, a vu arriver la croix ainsi portée par les enfants que suivaient presque tous les hommes de Cuges, le cri répété de : *Vive la Croix* est sorti en même temps de tous les cœurs et de toutes les bouches. Le R. P. Garnier, montant alors sur une estrade improvisée, a fait la plus belle et la plus touchante des allocutions, à laquelle tout le peuple a répondu en acclamant de nouveau la croix et les bons missionnaires dont Cuges ne perdra jamais le souvenir.

Après les cérémonies de la plantation, la procession s'est remise en marche vers les oratoires qui attendaient la visite de la mission. L'arrivée de la nuit n'a pas permis d'achever l'itinéraire obligé. Les prêtres se sont alors partagé le soin d'installer séparément chaque saint dans son oratoire particulier, et la procession est rentrée à l'église brillamment illuminée. Le R. P. Garnier, supérieur de la mission, est monté de nouveau en chaire pour adresser une deuxième parole de remerciement, de félicitation et d'adieu aux paroissiens de Cuges, si fidèles, depuis le premier jour jusqu'au dernier, aux exercices de la mission. La bénédiction papale, donnée par le supérieur de la mission, le chant du *Te Deum* et le Salut du très saint Sacrement ont été le digne couronnement de cette belle journée de clôture de mission.

Après le Salut, M. l'abbé Goirand a pris, le dernier, la parole pour remercier les habitants de Cuges de lui avoir rendu si facile, si consolante, l'œuvre qu'il était venu accomplir au milieu d'eux. La parole émue de l'ancien curé de Cuges a eu, pour tous les dévouements, pour tous les concours, dans cette œuvre, un mot que nul n'oubliera. La congrégation des Oblats de Marie Immaculée, son éminent Supérieur général, les missionnaires ses amis, ses condisciples et ses maîtres ont plus particulièrement encore inspiré le cœur de l'ami fidèle, du collaborateur zélé et du disciple reconnaissant. Ainsi s'est terminée cette mission de Cuges, dont les fêtes splendides et la sainte animation qu'elle avait

entretenue pendant un mois dans ce pays, feraient envie à d'autres temps que ceux que nous traversons.

— UN SAINT DE MOINS SUR LA TERRE. — Sous ce titre le *Conservateur de la Corse* du 7 octobre consacre les lignes suivantes au R. P. POMPÉI.

Le 29 septembre dernier, le glorieux Archange saint Michel, le jour même de sa fête, venait cueillir dans le parterre des Oblats de Marie de Vico la plus belle et la plus parfumée de ses fleurs pour l'emporter au ciel.

Le R. P. POMPEI, Paul-Marie, né, en 1820, à Quercitello, canton de la Porta, d'une des plus honorables familles du pays, s'éteignait doucement, dans la paix du Seigneur, à l'âge de soixante-six ans, après quarante et un ans de profession religieuse, dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Une attaque, aussi foudroyante qu'inattendue, l'enlevait, en quelques jours, à l'amour et à la vénération de ses frères et des fidèles. Sa belle âme s'est envolée au ciel, riche de mérites et de bonnes œuvres, laissant après elle le parfum des plus excellentes vertus, qui ont embaumé sa sainte vie, et rempli d'admiration ceux qui ont eu le bonheur de le connaître et de vivre avec lui.

Pourquoi faut-il que les limites si restreintes d'un article nécrologique ne nous permettent pas de suivre notre regretté défunt dans les diverses positions où sa vie, si remplie et si édifiante, s'est consumée? Nous le verrions d'abord au petit séminaire comme élève modèle et puis professeur distingué; au noviciat des Pères Oblats, donnant, déjà, l'exemple de toutes les vertus; ensuite, ses études terminées, se dévouant pendant près d'un quart de siècle, au grand séminaire d'Ajaccio, avec une ardeur infatigable, à la formation du clergé corse. Dieu seul pourrait nous dire le bien opéré par ce zélé et savant directeur, dont les exemples de vertu parlaient plus éloquemment encore que les paroles. Enfin, nous le verrions, pendant les huit dernières années de sa vie, le modèle accompli de toutes les vertus religieuses et

sacerdotales dans sa retraite si occupée et si féconde de Vico.

Comme le soleil s'élevant à son zénith fait sentir plus vivement sa bienfaisante chaleur ; ainsi le P. Pompei, en avançant dans sa carrière, croissait sensiblement en grâces et en vertus, devant Dieu et devant les hommes. Son cœur était devenu comme un brasier ardent d'où rayonnaient toutes les plus belles vertus.

Comment ne pas mentionner spécialement cet esprit de charité, dont il paraissait tout pétri, et qui a fait le caractère distinctif et dominant de sa vie ; charité qui s'oublie pour ne s'occuper que du bonheur des autres ; qui ne recule devant aucun sacrifice pour être utile ou seulement agréable à ses frères! Et cette humilité profonde qui le rendait si petit à ses yeux et lui faisait accomplir, à la lettre, cette belle sentence de l'Imitation si peu goûtée et si peu pratiquée : *Ama nesciri, et pro nihilo reputari :* Aimez à être inconnu et compté pour rien ! Pourrais-je taire cet admirable esprit de pénitence et de mortification qui animait tous ses actes et faisait dire de lui, en le voyant : « *Celui-ci est vraiment de la race des grands saints?* » Ajoutez enfin, cette piété si forte et si tendre qui l'unissaient si intimement avec Notre-Seigneur, l'avait comme transformé, dans ses dernières années, et ne lui faisait trouver de bonheur qu'aux pieds du divin Maître. Passionné pour la divine Eucharistie, il s'était constitué comme l'ange visible du Sanctuaire ; il passait de longues heures près du Tabernacle ; il ne s'en éloignait que pour les œuvres de zèle, pour le Saint Tribunal où la confiance des peuples l'appelait si fréquemment et, surtout, pour ses chères études : l'Ecriture Sainte, les Saints Pères, la théologie, compagnons bien-aimés et inséparables de toute sa vie.

S'étonnera-t-on maintenant si, avec ces qualités et ces vertus, notre bon Père conquérait facilement l'estime et la vénération de tous ceux qui l'approchaient ?

Mais c'est à sa mort, surtout, que cette vénération devait éclater d'une manière bien expressive.

Et d'abord, grand concours de fidèles de Vico et des envi-

rons, qui font au R. P. supérieur une sainte violence pour obtenir la consolation de voir et de toucher la dépouille mortelle de leur Père vénéré. Comment résister à des désirs si légitimes ?

Un magnifique catafalque, blanc comme neige, symbole de la pureté parfaite de cette âme innocente, est aussitôt dressé dans la chapelle du Couvent, pour y déposer ces restes précieux. Bientôt, c'est à qui pourra se procurer quelque relique du bon Père : tous ses cheveux sont promptement coupés, ses sourcils mêmes ne sont pas épargnés.

Chose digne de remarque et qui n'a pas peu contribué à augmenter la vénération publique, ce bienheureux corps a conservé toute sa souplesse ; il n'a pas, selon la loi commune, éprouvé la raideur cadavérique, et, comme s'il était à l'abri de la corruption, il n'a répandu aucune mauvaise odeur, même cinquante heures après la mort. — Gloire à Dieu, toujours admirable dans ses saints !!!

Le vendredi matin, plus de vingt prêtres (tout le clergé de la province de Vico, au grand complet) ont tenu à assister aux obsèques qui ont été très solennelles. L'église a été trop petite pour contenir la foule accourue. Après l'office, M. le curé de Vico, interprète des sentiments de toute sa paroisse en pleurs, a obtenu que l'absoute fût faite dans son église paroissiale. Ce n'est donc qu'après une longue procession, véritable marche triomphale pour notre regretté défunt, que le corps a été déposé dans le cimetière des Pères, à côté des PP. Albini, Moreau, Luigi, etc., ses illustres devanciers. Son tombeau sera, pour nous, glorieux; il nous rappellera longtemps les exemples héroïques de vertu, qu'il nous a légués en héritage.

Du fond de sa tombe l'humble Père nous instruira encore.

Defunctus adhuc loquitur.

NOUVELLES DIVERSES

VISITE DU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DANS LA PROVINCE DU MIDI.

Le T. R. P. Supérieur général vient de visiter la province du Midi. Cinq semaines durant, le chef de notre famille religieuse a parcouru toutes les maisons de cette belle province, du moins toutes celles où les travaux apostoliques du jubilé n'avaient pas complètement dispersé nos Pères. Le Supérieur général a commencé par l'Osier où il a séjourné assez longuement, goûtant le bonheur de revoir ce cher sanctuaire et de vivre au milieu de nos chers Frères novices. Puis, sans se préoccuper de la fatigue, le très Révérend Père est descendu du Dauphiné en Provence où il a fait de nombreuses étapes. Notre-Dame de Lumières, Aix, ont reçu ses premières visites ; puis il s'est dirigé vers Diano Marina, ce berceau religieux que l'Italie a offert à nos junioristes. Mgr BALAÏN, lui aussi, a reçu notre très Révérend Père à son évêché de Nice et, se rappelant qu'il appartient toujours à notre chère famille, il a fait en véritable Oblat les honneurs de l'hospitalité à celui dont il fut le fils. Fréjus, puis Marseille ont eu les derniers jours de cette chère visite. Toutes nos maisons : le Calvaire, Notre-Dame de la Garde; toutes nos œuvres ont vu le très Révérend Père, heureux de se retrouver sur la terre natale de la Congrégation. Partout sa venue a fait naître la joie, ranimé le zèle et la piété. Le R. P. GANDAR, provincial, a partout accompagné le Supérieur général durant le cours de sa visite.

Les maisons de la Sainte-Famille placées sur la route ont eu aussi leur petite part dans les moments consacrés à l'étude des besoins religieux de la province. Les communautés de l'Osier, d'Aix, d'Hyères, de Toulon, de Marseille, ont, alternativement, vu et entendu le voyageur vénérable et bon, dont la présence était partout l'occasion d'une fête et d'un renouvellement dans la ferveur.

Les détails nous font défaut : ce n'est pas encore l'heure; mais ils nous viendront ; et les supérieurs des diverses communautés visitées, fidèles à la pratique d'inscrire au *Diaire*, journal historique des maisons, les faits mémorables de chaque jour, nous feront connaître dans leurs rapports annuels les divers incidents de l'itinéraire parcouru par le Supérieur général.

En attendant, le R. P. Célestin Augier a bien voulu nous donner le résumé fait à la dernière heure de cet heureux voyage.

Parti de Paris le 29 septembre, le Supérieur général, après avoir donné tout son temps à la province du Midi, partait de Marseille le 9 novembre pour Bordeaux, où de nouveaux travaux l'attendaient.

LETTRE DU R. P. AUGIER AU RÉDACTEUR DES ANNALES.

Marseille, le 10 novembre 1886.

Mon révérend et bien cher Père,

Je crois entrer dans vos vues et vous être agréable en vous faisant passer le petit dialogue qui avait lieu avant-hier au Calvaire entre votre serviteur et le T. R. P. Supérieur général, à la fin du repas d'adieu.

C'était la clôture de la visite dans la province. Tous les Pères du Calvaire et de Notre-Dame de la Garde,

ainsi que les consulteurs provinciaux et le R. P. provincial étaient groupés autour du chef de la famille. A la fin du repas j'ai cru devoir prendre la parole et j'ai prononcé l'allocution ci-jointe. J'ai tâché de me remémorer le mieux possible la réponse du T. R. P. Supérieur général.

Veuillez agréer, mon révérend et bien cher Père, la nouvelle assurance de mon fraternel, respectueux et bien dévoué attachement en N. S.

Cél. AUGIER, O. M. I.

Voici l'allocution du R. P. AUGIER (Célestin), premier consulteur ordinaire de la province du Midi au T. R. P. Supérieur général.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Veuillez pardonner à ma hardiesse si, soldat irrégulier, et, avant le signal du combat, je viens faire le premier coup de feu et engager la bataille.

Des voix mieux autorisées et plus éloquentes que la mienne vous diront sans doute quelle joie vive et profonde nous a donnée à tous votre venue parmi nous. Cette joie n'est égalée que par le désir que nous avions de vous voir et par celui qui nous reste de vous revoir bientôt. Si le ciel de Provence ne s'est pas montré clément à votre égard, s'il vous a soigneusement caché l'éclat de son bel azur et les rayons de son beau soleil, pour ne vous montrer que des nuages sombres et chargés de tempêtes ; vous avez apporté à nos âmes la sérénité et la paix avec tous les sourires et toutes les espérances d'un doux printemps.

Mais ne croyez pas, mon très Révérend et bien-aimé Père, que je n'aie pris la parole que pour vous parler de la pluie et du beau temps.

Dans quelques jours la Congrégation tout entière se lèvera pour célébrer les noces d'argent de son père

bien-aimé. Et dans ce quart de siècle, que de grandes et belles choses accomplies par vous et vos enfants, malgré la difficulté des temps et les épreuves grandissantes de la sainte Eglise !

Lorsque notre vénéré Fondateur se coucha et s'endormit paisiblement dans les bras d'une mort sainte et précieuse, bien des faux prophètes annoncèrent que sa famille religieuse ne tarderait pas à le suivre dans la tombe.

Le vieux tronc est abattu, disaient-ils, ses rejetons privés d'appui et de sève seront bientôt desséchés et détruits. Mais comme le phénix qui renaît de ses cendres, après sept mois de silence et de deuil notre vénéré Fondateur revivait dans son successeur, il reparaissait parmi les siens et au milieu de ses enfants, il nous revenait tout entier avec sa noble et belle intelligence, avec son âme droite et franche, avec son cœur large et bon, avec son zèle et son dévouement que rien ne mesure et que rien ne fatigue.

Après vingt-cinq ans de travaux et de douleurs (la souffrance, mon très Révérend et bien-aimé Père, ne vous a jamais quitté, elle était avec vous pour féconder vos sueurs), après vingt-cinq ans de travaux et de douleurs la congrégation des Oblats, la fille bien-aimée de Mgr DE MAZENOD, peut, avec une légitime fierté, se prévaloir de son organisation plus complète et mieux ordonnée, de ses juniorats, noviciats et scolasticats multipliés et tous prospères, du nombre plus grand de ses provinces ; de ses nouveaux vicariats apostoliques ; de ses conquêtes toujours croissantes dans l'ancien et dans le nouveau monde ; de l'expansion de plus en plus vive de son apostolat et enfin de ses évêques, dont le plus grand de tous, mort récemment archevêque de Paris et prince de l'Eglise, vaut à lui seul toute une gloire.

Toutes ces choses, mon très Révérend et bien-aimé Père, les consolations du passé, gage des espérances de l'avenir, rendent vos fils redevables d'un large tribut de reconnaissance, et un grand cri d'amour et de fidélité ne tardera pas d'éclater sur les lèvres de tous vos Oblats.

C'est ce tribut que nous, enfants de la province du Midi, la première et la plus ancienne des provinces, venons vous payer aujourd'hui. C'est ce cri que nous sommes heureux de pousser les premiers.

Il est dit dans l'Evangile que Pierre et Jean couraient tous deux vers le tombeau pour y adorer et y voir Jésus-Christ ressuscité. Mais Jean arriva le premier : *cucurrit citius*. Il arriva le premier, parce qu'étant plus jeune il avait meilleures jambes et des organes plus souples ; il arriva le premier surtout parce qu'étant le disciple de l'amour, son cœur le portait encore plus que ses jambes.

La province du Midi, elle aussi, veut arriver la première et cela parce qu'elle est la plus ancienne. Il y a là pour elle un droit d'aînesse qu'elle ne cédera jamais pour aucun plat de lentilles, et cela encore, parce que, quoique avancée en âge, elle prétend être toujours jeune en amour et en dévouement.

Le T. R. P. Supérieur général a répondu par quelques mots sortis du cœur : son bonheur a été grand d'avoir pu revoir la province du Midi et d'en avoir pu visiter la plupart des maisons. Il remercie le bon Dieu de lui avoir donné assez de force pour cela ; il le remercie aussi des grandes consolations qu'il y a trouvées.

La Provence est le berceau de notre famille religieuse. C'est là que nos premiers Pères sont nés, c'est là qu'ils sont morts nous laissant en héritage leurs exemples et leur esprit de piété, de zèle et de charité. Gardons précieusement ces biens qui nous ont été légués. Soyons

surtout des hommes de charité et de dévouement à notre famille religieuse.

Si pendant son séjour dans le Midi le ciel de Provence s'est montré avare de sa lumière, si les rayons de son beau soleil n'ont pas brillé à ses yeux, son cœur a senti d'autres rayons qui l'ont grandement touché et réjoui. Et il s'en va emportant de son passage au milieu de nous le meilleur et le plus consolant souvenir.

— Le 17 novembre, le service solennel pour le repos de l'âme de Son Eminence le cardinal GUIBERT a été célébré à Notre-Dame. Deux cardinaux et un grand nombre d'évêques y assistaient ; la vaste métropole était pleine d'ecclésiastiques et de fidèles. Sa Grandeur Mgr PERRAUD, évêque d'Autun, a prononcé l'oraison funèbre. Les Annales parleront plus tard avec détail de cette imposante cérémonie.

— La retraite du scolasticat de Belcamp a été prêchée par le R. P. MOUCHETTE, de la maison de Saint-Thomas de Jersey.

— La retraite de nos scolastiques de Rome a été prêchée en septembre, à Ponzano, par le R. P. SARDOU, procureur général. Le même Père a prêché au commencement d'octobre la retraite des Sœurs de l'Espérance à Naples.

Le R. P. SOULLIER, assistant général, a donné plusieurs retraites de la Sainte-Famille en Espagne et visité la petite communauté de nos Pères de Madrid.

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Se sont embarqués :

Le 26 septembre, pour la Mission de Jaffna, le R. P. VORLANDER, Edouard, du diocèse de Saint-Dié.

Le 10 octobre, pour la Mission de Colombo, le P. ANDREAU, postulant, du diocèse de Poitiers.

Le 16 septembre, pour la province du Canada, le Frère scolastique GALAGHER, John, du diocèse de Saint-Elphin (Irlande).

Le 18 octobre, pour le scolasticat d'Archville (Canada), le Frère scolastique AUDEMARD, Félix, du diocèse de Valence.

Le 10 novembre, pour la Mission de l'Etat libre d'Orange, Mgr Anthony GAUGHRAN, du diocèse de Dublin, titulaire de Priene et vicaire apostolique de l'Etat libre d'Orange; le R. P. O'REILLY, Matthew, du diocèse de Meath (Irlande), et le R. P. GUILLER, Félix, du diocèse de Laval.

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1884, 1885 ET 1886 (1).

1205. Constantineau, Henri-Ambroise, 20 sept. 1884, Ottawa.

1206. Pelletier, Joseph-Octave, 20 sept. 1884, Ottawa.

1207. Giroux, Constant-Hilaire, 20 sept. 1884, Ottawa.

1208. Burns, Daniel-AugusteMarie, 20 sept. 1884, Ottawa.

1209. Bédard, Julien-Auguste, 20 sept. 1884, Ottawa.

1210. Stanley, James-Joseph, 21 sept. 1884, Inchicore.

1211. Wilkinson, Daniel, 21 sept. 1884, Inchicore.

1212. Wheeler, Patrick-Mary, 21 sept. 1884, Inchicore.

1213. Morley, Michaël-Francis, 21 sept. 1884, Inchicore.

1214. Mac-Sherry, Joseph-Mary-Aloysius, 21 sept. 1884, Inchicore.

1215. Chamard, Pierre, 21 sept. 1884, Inchicore.

1216. Mac-Ardle, John-Mary-Joseph, 24 sept. 1884, Belmont.

1217. Lancelon, Stanislas-Pierre, 1er nov. 1884, Rome.

1218. Dubé, Louis-Napoléon (F. C.), 1er nov. 1884, N.-D. des Anges.

1219. Boulic, Pierre, 8 déc. 1884, Colombo.

1220. Clarke, Matthew-Aloysius, 25 déc. 1884, Inchicore.

1221. Schauffler, Aimé, 25 déc. 1884, Inchicore.

1222. Cassidy, Michaël (F. C.), 18 janv. 1885, Belmont.

1223. Landry, André (F. C.), 17 fév. 1885, Saint-Albert.

1224. Brochard, Jean-Baptiste (F. C.), 26 avril 1885, Saint-Albert.

1225. Patton, Francis-Patrick, 21 mai 1885, New-Westminster.

(1) La présente liste annule les précédentes.

1226. Le Treste, Joseph-Vincent, 31 mai 1885, Lac la Biche.

1227. Harmant, Alphonse, 24 juin 1885, Belcamp.

1228. Acker, Auguste, 24 juin 1885, Heer.

1229. Coseret, Isidore, 2 juillet 1885, N.-D. de Sion.

1230. Boudon, André, 2 juillet 1885, N.-D. de Sion.

1231. Gauvreau, Moïse-Germain, 26 juillet 1885, Rivière-au-Désert.

1232. Moloney, James-Austin, 26 juillet 1885, Rivière-au-Désert.

1233. Emerson, James-Edmond, 26 juillet 1885, Rivière-au-Désert;

1234. Combaluzier, Germain, 15 août 1885, Belcamp.

1235. Audibert, Armand, 15 août 1885, Belcamp.

1236. Fabre, Alphonse, 15 août 1885, Belcamp.

1237. Leval, Ernest-Victor, 15 août 1885, Belcamp.

1238. Thiriet, Edmond, 15 août 1885, Belcamp.

1239. Serrière, Charles-Antoine, 15 août 1885, Belcamp.

1240. Larue, Joseph-Elzéar (F. C.), 15 août 1885, la Nativité.

1241. Périnet, Jean-Baptiste-Gustave, 18 sept. 1885, Saint-Gerlach.

1242. Audibert, Alexandre, 8 sept. 1885, N.-D. de l'Osier.

1243. Charlebois, Guillaume-Jean-Marie, 13 sept. 1885, Archville.

1244. Portelance, Alire-Marie-Joseph, 13 sept. 1885, Archville.

1245. Cornellier, Pierre-Marie-Olivier, 13 sept. 1885, Archville.

1246. Désilets, Aldéric-Marie-Joseph, 13 sept. 1885, Archville.

1247. Ogle, Georges-Marie-Joseph, 27 sept. 1885, Belcamp.

1248. Ohl, Joseph, (F. C.), 27 sept. 1885, Belcamp.

1249. LAPOINTE, Isaïe (F. C.), 14 octobre 1885, N.-D. des Anges.

1250. MAUGARI, Joseph-Oscar (F. C.), 21 nov. 1885, Saint-Gerlach.

1251. ANTOINE, François (F. C.), 8 déc. 1885, Sion.

1252. BOLAND, Roger-Mary-Joseph (F. C.), 8 déc. 1885, Belmont.

1253. GAUTIER, François-Louis-Marie, 8 déc. 1885, Belcamp.

1254. GAGNON, Pierre-Charles, 8 déc. 1885, Archville.

1255. WALSHE, Laurent, 8 déc. 1885, Colombo.

1256. BURKE, Thomas, 8 déc. 1885, Colombo.

1257. NORMAND, Darius-Marie-Joseph (F. C.), 25 déc. 1885, N.-D. des Anges.

Pour les noms qui suivent, les numéros d'oblation ne seront définitivement donnés qu'à la fin de l'année 1887.

MAINGOT, Raoul, 6 janv. 1886, Diano-Marina.

PELLETIER, Louis-Marie-Napoléon (F. C.), 17 janv. 1886, N.-D. des Anges.

MARTIN, Etienne-Julien (F. C.), 17 février 1886, Diano Marina.

ROZAND, Jean-Baptiste (F. C.), 17 fév. 1886, N.-D. de Sion.

COUTRIE, Benoît (F. C.), 17 fév. 1886, N.-D. de Sion.

TREMBLAY, Charles-Napoléon (F. C.), 1er mai 1886, N.-D. des Anges.

DESROCHERS, Joseph-Camille, 20 juin 1886, Archville.

LEFEBVRE, Camille-Marie-Joseph, 20 juin 1886, Archville.

CAMPEAU, Basile-Marie-Joseph, 20 juin 1886, Archville.

DAVID, Charles-Rodrigue-Emile, 20 juin 1886, Archville.

LUGUET, Bernard, 16 juillet 1886, N.-D. de l'Osier.

WALSH, James-Mary-Joseph, 15 août 1886, Belcamp.

GOURLAY, Pierre-Joseph-Marie, 15 août 1886, Belcamp.

Julien, Victorin, 15 août 1886, Rome.
Devès, Marius-Pierre, 15 août 1886, Belcamp.
Corneloup, Bénigne, 15 août 1886, Rome.
Leroyer, Joseph, 15 août 1886, Belcamp.
Herrmann, Pierre-Bernard, 15 août 1886, Belcamp.
Tresch, Isidore, 15 août 1886, Belcamp.
Gény, Bernardin, 15 août 1886, Belcamp.
Naessens, Albert-Paul-Cyrille, 31 août 1886, Archville.
Allaire, Hormisdas-Joseph, 31 août 1886, Archville.
Tranchemontagne, Jean-Marie-Joseph, 31 août 1886, Archville.
Brulé, François-Xavier-Marie, 31 août 1886, Archville.
Favreau, Joseph-Camille-Léon, 31 août 1886, Archville.
Brunet, Herménégilde-Joseph, 31 août 1886, Archville.
Dacey, John-Joseph-Francis, 31 août 1886, Archville.
Hennessy, Roger-Francis, 22 sept. 1886, Belcamp.
Wilkinson, Jerôme-Mary-Joseph, 29 sept. 1886, Rome.
Donnelly, Peter-Bernard-Mary, 29 sept. 1886, Rome.
Desjardins, Moïse-Joseph. 17 octobre 1886. Archville.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1886.

Le R. P. TRUDEAU, Alexandre, mort à Lowell le 16 décembre 1885. Il était né à Montréal le 21 septembre 1821; il avait fait son oblation le 8 décembre 1847.

Le R. P. TABARET, Joseph, mort à Ottawa le 28 février 1886. Il était né à Saint-Marcellin, diocèse de Grenoble, le 10 avril 1828; il avait fait son oblation le 14 septembre 1846.

Le R. P. MURPHY, Michaël, mort à Colombo le 19 mars 1886. Il était né à Leeds, diocèse de Beverley, le 1er juin 1850; il avait fait son oblation le 17 février 1871.

Le R. P. CHAUVET, Cyr, mort à Angers le 5 juin 1886. Il était né à Cucuron, diocèse d'Avignon, le 14 août 1806; il avait fait son oblation le 8 septembre 1843.

Son Éminence Révérendissime le cardinal GUIBERT, archevêque de Paris, mort à Paris le 8 juillet 1886. Il était né à Aix le 13 décembre 1802, avait fait son oblation le 4 novembre 1823, fut préconisé évêque de Viviers le 14 janvier 1842, archevêque de Tours le 4 février 1857, archevêque de Paris le 19 juillet 1871, créé cardinal prêtre; du titre de Saint-Jean devant la Porte latine, le 22 décembre 1873.

Le frère scolastique DUMET, Auguste, mort à Archville le 1er août 1886. Il était né à Lyon le 29 septembre 1862; il avait fait son oblation le 31 août 1882.

Le R. P. BOISSEAU, Joseph, mort à Colombo le 7 août 1886. Il était né à Congrier, diocèse de Laval, le 29 novembre 1837; il avait fait son oblation le 27 mai 1860.

Le R. P. Gillet, Marie-Joseph-Augustin, mort à Pontmain le 8 septembre 1886. Il était né à Lille, diocèse de Cambrai, le 21 septembre 1820; il avait fait son oblation le 1er novembre 1848.

Le R. P. Madore, Alexandre, mort à Saint-Boniface le 13 septembre 1886. Il était né à Lachine, diocèse de Montréal, le 28 décembre 1853 ; il avait fait son oblation le 8 septembre 1874.

Le R. P. Pompei, Paul, mort à Vico le 29 septembre 1886. Il était né à Quercitello, diocèse d'Ajaccio, le 19 janvier 1820; il avait fait son oblation le 15 août 1845.

Le frère convers Gillard, Eugène, mort à Marseille le 29 septembre 1886. Il était né à Merdrignac, diocèse de Saint-Brieuc, le 20 février 1847 ; il avait fait son oblation perpétuelle le 22 mai 1884.

Le frère novice convers Verrault, François-Sigefroy-Honoré, mort à Notre-Dame des Anges le 27 août 1886, a fait son oblation *in articulo mortis.*

REQUIESCANT IN PACE.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1886.

JUIN 1886.

SEPTEMBRE 1886.

DÉCEMBRE 1886.

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue Darcet, 7.

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

N° 97. — MARS 1887



PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7

1887

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 97. — Mars 1887.

VINGT-CINQ ANS DE GÉNÉRALAT.

NOCES D'ARGENT

DE L'ÉLECTION DU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Le 5 décembre 1886, la Congrégation tout entière, prosternée au pied des saints autels, offrait à Dieu une prière collective, où se mêlait harmonieusement, à l'action de grâces pour les bénédictions reçues dans le passé, la demande de bienfaits nouveaux dans l'avenir.

Ce fut une fête de famille, discrète et tout intime, sans bruit et sans réclames, telle qu'il convient à des communautés habituées à l'ordre et au silence. Le vingt-cinquième anniversaire de l'élection du T. R. P. Joseph Fabre, second Supérieur général et successeur immédiat du Fondateur, a été pour nous, sur tous les points du monde, comme la halte à l'oasis dans le sable des déserts. Les religieux ont des âmes viriles; ils avancent aujourd'hui sur une route semée d'entraves; mais Dieu, condescendant à la faiblesse humaine et juge pondérateur des forces, suspend par intervalles cette marche

forcée et invite au repos dans des étapes rafraîchissantes. Israël alors reprend haleine au pied du Sinaï.

Ainsi avons-nous, comme le peuple accablé, goûté ce repos réparateur, en la journée du 5 décembre. C'est une date historique pour la Congrégation; le récit de la fête doit donc être consigné dans nos Annales. Nous allons le donner dans sa simplicité suave, en dehors de tout apprêt de surcharge ; les témoins et les auteurs de la fête en seront les seuls narrateurs. Tout l'intérêt reposera donc dans la succession des incidents et des heures de cette mémorable journée.

Mais avant d'aborder une tâche si douce, il nous a paru bon de remonter à l'origine de la fête et de remettre sous les yeux de tous les Oblats de Marie Immaculée la journée du 5 décembre 1861. Les procès-verbaux de l'élection du Supérieur général ont été insérés une première fois dans nos Annales, à la date de décembre 1877 ; on nous saura gré de les reproduire de nouveau. C'est le premier anneau d'une chaîne d'années dont la période vient de se parfaire en la fête jubilaire du 5 décembre 1886.

PROCÈS-VERBAUX

DES

DEUX PREMIÈRES SÉANCES DU CHAPITRE GÉNÉRAL

DE LA

CONGRÉGATION DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

Tenues à Paris, le 5 décembre 1861.

PREMIÈRE SÉANCE.

Aujourd'hui, 5 décembre 1861, le Chapitre général de notre Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, dûment convoqué par lettres closes du R. P. Tempier, Vicaire général, en date du 25 mai dernier, s'est réuni dans notre maison de Paris pour élire un Supérieur général,

et combler ainsi, autant que cela se peut, le vide immense qu'a fait au milieu de nous la mort de notre bien-aimé et à jamais regretté Père fondateur.

L'acte de convocation appelait le Chapitre à Notre-Dame de Montolivet; mais, pour de sages raisons et de l'avis de son conseil, le révérend Père Vicaire général a cru devoir le transférer à Paris. Après la messe capitulaire célébrée par le révérend Père Vicaire général, tous les membres du Chapitre se sont rendus dans la salle de délibération, où chacun a pris sa place dans l'ordre suivant :

Le R. P. Tempier, Vicaire général de la Congrégation ; les RR. PP. Courtès et Vincens, assistants généraux ; le R. P. Fabre, assistant général et procureur général; Mgr Guibert, archevêque de Tours, député des vicariats de Ceylan et de Natal; Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, provincial du Canada ; Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface, vicaire de la Rivière-Rouge; Mgr Séméria, évêque d'Olympia, vicaire de Ceylan ; le R. P. Cooke, provincial d'Angleterre ; le R. P. d'Herbomez, vicaire de l'Orégon; le R. P. Vandenberghe et le R. P. Soullier, vice-provinciaux de la première et de la deuxième province de France; les RR. PP. Honorat, Martin, Ricard et Bernard, les quatre plus anciens supérieurs de la province habitée par le révérendissime Supérieur général défunt ; le R. P. Magnan, député de la seconde province de France ; le R. P. Aubert, député du Canada; le R. P. Pinet, député d'Angleterre ; le R. P. Balaïn, député de la première province de France.

On a regretté l'absence de quelques membres. Mgr Allard, vicaire de Natal, a été retenu par les affaires de son vicariat ; le député de la Rivière-Rouge n'a pu être convoqué par suite du grand éloignement de cette mission ; le vicariat de l'Orégon, n'ayant envoyé aucun titre

authentiqne pour son député, n'a pas été représenté au Chapitre par ce dernier.

Tout le monde ayant été placé, on a imploré les lumières du Saint-Esprit et le secours de la sainte Vierge par la récitation du *Veni Creator* et du *Sub tuum*, après quoi, le révérend Père vicaire général a pris la parole pour exprimer les sentiments que cette réunion solennelle faisait naître dans son cœur; elle lui rend plus vive et présente la mort de notre illustrissime et bien-aimé Père fondateur, puisqu'on se trouve réuni pour lui donner un successeur. « Ce vénéré Père n'est plus, a-t-il dit, mais son esprit vit encore et doit toujours vivre dans le cœur de ses enfants. Cet esprit de foi, de zèle et de dévouement, surtout de charité et d'union fraternelle, dont il nous a laissé le précieux héritage et qui animera (le révérend Père Vicaire en a le doux espoir) tous les membres du Chapitre dans l'accomplissement du mandat si grave qu'ils ont reçu de la confiance de la Congrégation.» Le révérend Père s'attendrit en disant de quelle émotion son cœur a été remué en célébrant la messe capitulaire. Il lui a semblé que l'âme de notre saint Fondateur se mettait en communication avec la sienne et venait assister dans toutes les opérations du Chapitre. A ce souvenir, les larmes le gagnent et l'assemblée tout entière, en voyant pleurer ce vénérable vieillard, actuellement son chef, se sent saisie des vives impressions du dévouement et de la piété filiale.

Cette touchante allocution est suivie de la vérification des pouvoirs, qui ne donne lieu à aucun incident remarquable.

Cette opération terminée, le révérend Père Vicaire général a pris la parole, et, dans les termes d'une humilité profonde et d'un dévouement dont la société ne saurait trop reconnaître la grandeur, il a conjuré les membres

du Chapitre de ne point songer à lui, pour la charge de Supérieur général, son âge, ses infirmités ne lui permettant plus de porter un si lourd fardeau.

Mgr Guibert, Archevêque de Tours, s'est ensuite levé ; Sa Grandeur a rappelé d'abord en des termes touchants le souvenir de celui qui a fait, en nous quittant, un si grand vide dans la famille ; Elle nous a redit les exemples admirables que nous a légués pendant sa vie entière, et surtout pendant sa dernière maladie, notre bien-aimé Fondateur.

« Je bénis Dieu, a dit le vénérable Archevêque, d'avoir pu, pendant près de deux mois, être le témoin de cette foi si vive et de cette piété si ardente, qui n'ont cessé de remplir le cœur de notre bien-aimé Père sur son lit de douleur. Quand nous eûmes appris de la bouche des médecins que l'état de notre auguste malade était arrivé à un point où l'on pourrait théologiquement lui administrer les derniers sacrements, et comme d'ailleurs parmi le peuple, toujours disposé à s'exagérer un grand malheur qu'il redoute, quelques personnes avaient pu s'étonner que Monseigneur n'eût pas encore reçu le saint Viatique, nous crûmes devoir proposer ces suprêmes secours de la religion. Monseigneur accueillit avec empressement et avec reconnaissance notre proposition. Il demande si le péril est imminent ; sur notre réponse négative, le vénéré malade réclame deux jours pour faire sa confession générale, et déclare qu'il veut, pour l'édification de tous, recevoir le saint Viatique avec la plus grande solennité. Je ne puis dire tout ce que cet acte eut de beau et de touchant ; que n'avez-vous été témoins, comme je le fus moi-même avec plusieurs Pères ici présents, que n'avez-vous été témoins de cette cérémonie où éclatèrent d'une manière si admirable la foi profonde et la tendre charité de ce grand homme et de ce saint ! Non, jamais je ne

perdrai le souvenir de ce que j'ai eu le bonheur de voir alors et d'entendre. Que n'avez-vous pu apprécier, comme moi, le calme parfait, la lucidité d'esprit de notre illustre Père, et cette rare énergie qui ne s'est pas démentie un seul instant, malgré de cruelles souffrances endurées pendant plus de quatre mois, souffrances que nous n'avons pu bien apprécier nous-mêmes, que lorsque nous avons su combien était profonde la plaie qui le dévorait! En travaillant avec lui, et nous travaillions souvent, je ne me lassai point d'admirer cette grande intelligence et ce noble cœur. Ces impressions ne furent pas partagées seulement par nous, qui entourions constamment son lit de douleur : les gens du monde qui l'approchaient, et notamment ses médecins, les éprouvèrent comme nous. L'un d'eux, que les sentiments religieux n'inspiraient certainement pas, m'exprimait son admiration par ces paroles dignes d'être gardées dans les souvenirs de la Congrégation : « Jamais je n'ai vu de malade souffrir avec tant de « dignité, chaque visite que je fais à Monseigneur est un « sermon pour moi. »

« Il ne m'a pas été donné d'assister aux derniers moments du saint malade ; mais on m'a fait le récit de ses dernières heures, et je ne connais rien dans la mort des saints qui dépasse le trésor d'édification que nous offrent la maladie et la mort de notre saint Fondateur. »

Le souvenir de cette mort réveille dans l'âme de Mgr l'Archevêque toute la vivacité de sa douleur ; il la domine pourtant en reportant sa pensée sur la Congrégation, cette œuvre qui plus que toute autre doit immortaliser notre Père. C'est ici qu'avec une sorte d'inspiration et un accent de persuasion dont toute l'assemblée a été profondément émue, Monseigneur s'est écrié : « Oui, notre Père est mort, mais notre Mère vit encore, et celle-là, je la crois immortelle : elle vivra, elle vivra de l'esprit

de son fondateur, j'en ai pour garant l'acte d'humilité et de dévouement que vient d'accomplir le premier compagnon et le plus fidèle ami de celui que nous pleurons.» Monseigneur se tourne alors vers le R. P. Tempier et lui adresse quelques paroles vivement senties sur le bel exemple qu'il vient de donner à la Congrégation en déclinant une dignité qu'appelaient naturellement ses vertus, sa longue expérience et ses services éminents.

Monseigneur pense que cet exemple doit être suivi, et parlant, tant en son nom qu'au nom des autres Evêques présents au Chapitre, avec lesquels il a conféré la veille, il fait observer que, pour de graves raisons, il ne croit pas opportun, dans les circonstances actuelles, que la Congrégation ait à sa tête un Evêque. Il craint que la nomination d'un Evêque ne soit pas agréable à Rome, et que la Congrégation n'ait à souffrir de la lenteur qu'entraînerait la démission du prélat élu. Il pense, en outre, que NN. SS. les Evêques éprouveraient peut-être une certaine gêne dans leurs rapports avec un supérieur général revêtu de leur caractère, et que leurs relations avec les Oblats seront plus faciles et plus bienveillantes quand ils seront gouvernés par un simple religieux. Enfin, puisque l'état normal de l'institut est d'avoir à sa tête un simple prêtre, pourquoi ne pas y entrer dès à présent? Surtout avec la facilité que nous avons de choisir un digne chef en dehors de l'épiscopat.

« Cependant, a ajouté Monseigneur, qu'on ne se méprenne pas sur les sentiments qui m'inspirent en ce moment, ainsi que les autres Evêques ici présents.

« Ce n'est pas par défaut de dévouement que nous déclinons vos suffrages ; c'est, au contraire, par attachement pour notre Congrégation, car nous la regardons comme notre mère ; c'est par elle que nous avons été formés ; c'est de son sein que nous avons été tirés ; elle

occupera toujours la première place dans notre cœur, et s'il le fallait, nous n'hésiterions pas, pour la servir, à quitter nos sièges ; cela est si vrai, que nous tenons à constater ici notre droit à l'éligibilité, bien loin d'y renoncer, et à reconnaître que les membres du Chapitre conservent, même à notre égard, leur pleine liberté d'élection.

« Du reste, a ajouté Monseigneur en terminant, une fois le Supérieur général nommé, quels que soient ses qualités ou son âge, il peut compter sur notre respect et notre dévouement le plus complet. »

Après ce discours, dont nous n'avons pu donner à notre grand regret qu'une trop faible analyse, et qui devra pourtant rester dans la Congrégation comme un monument de la piété filiale, que l'illustre et vénérable Archevêque de Tours a toujours professée pour notre révérendissime Père et de son dévouement absolu pour notre chère Congrégation, qu'il se plaît encore à nommer sa mère, le R. P. Courtès a demandé la parole. Il sentait le besoin d'exprimer son admiration pour le langage de l'éminent prélat, et son regret pour la résolution qu'ont prise NN. SS. les Evêques, membres du Chapitre. Il lui semble qu'un Supérieur général revêtu de la dignité épiscopale, soutiendrait mieux l'éclat qu'a jeté sur l'institut la longue administration du grand Evêque de Marseille, de ce Père, a-t-il dit avec émotion, qui nous contemple du haut du ciel, ou plutôt, dont l'âme préside, sans aucun doute, cette assemblée réunie pour élire celui qui doit continuer son œuvre. A son sens, un Evêque supérieur général ne serait qu'un père au milieu de ses enfants, et un modèle plus puissant pour nous exciter tous à la pratique des vertus religieuses. En présence du droit qu'a le Chapitre de choisir parmi les évêques qui se trouvent dans son sein, il verrait avec la plus grande

peine l'assemblée renoncer trop promptement à ce droit si précieux, et il demande avec instance qu'on veuille bien surseoir à l'élection.

Après d'autres explications données par quelques membres du Chapitre sur le même sujet, la proposition du R. P. COURTÈS est adoptée et l'élection renvoyée à la séance du soir.

SECONDE SÉANCE.

A deux heures et demie du soir du même jour, tous les membres du Chapitre se réunissent dans la salle des délibérations, sous la présidence du R. P. TEMPIER, Vicaire général. Cette séance s'ouvre, comme la première, par la récitation du *Veni Creator*. On examine tout d'abord si le bulletin pour l'élection du Supérieur général doit porter, outre le nom du candidat, la signature du votant, comme semble l'indiquer le texte de nos saintes Règles. Sur la proposition de Mgr l'Archevêque de Tours et de Mgr l'Evêque d'Olympia, le Chapitre décide que chaque membre mettra sa signature au bas de son bulletin, replié et cacheté de manière à cacher seulement le nom du votant. Ainsi seront pleinement sauvegardées la liberté et la responsabilité des votes. Le cachet ne pourra être rompu que s'il survient, dans le cours de l'élection, quelque vice matériel qui rende nécessaire la manifestation des signatures. Dans tous les cas les bulletins seront brûlés, séance tenante, par le secrétaire du Chapitre.

Ensuite, sur l'invitation du R. P. Vicaire général, le secrétaire a donné lecture du premier paragraphe du chapitre Ier de la 3e partie de nos constitutions (*De Capitulo generali*). Cette lecture a fait naître une question que nous devons relater ici. Plusieurs membres ont demandé à quel moment le Chapitre devait procéder à l'élection

des assistants du Supérieur général. Fallait-il la faire aussitôt après avoir nommé ce dernier, ou bien la renvoyer à la fin, comme cela est prescrit dans les autres Chapitres généraux que convoque et préside le Supérieur général? Le sens de nos constitutions n'a pas paru longtemps douteux, et le Chapitre a pensé que la marche régulière des affaires voulait qu'on formât sans retard le Conseil du nouveau Supérieur général de la Congrégation.

On a procédé ensuite à l'élection en se conformant à tout ce que nos saintes Règles prescrivent. Tous les membres du Chapitre ont d'abord écrit et préparé leur bulletin. Puis ils sont venus, suivant leur rang, déposer leur vote dans l'urne. Chacun se levait, s'avançait devant le Vicaire général, vers le lieu où l'urne était placée. Là, sous les regards de Dieu, et, nous pouvons le dire, de la Congrégation tout entière, au milieu d'un silence profond, la main sur la poitrine, le votant, avant de déposer son bulletin, prononçait d'une voix grave et distincte la formule du serment : « Moi, N..., je jure devant Dieu, que je nomme pour Supérieur général des Missionnaires Oblats de la T. S. et Immaculée Vierge Marie, celui que j'estime le plus digne et le plus capable de bien remplir cette charge. » Nous ne saurions dire tout ce que cette cérémonie avait de saisissant et de solennel.

Cette opération terminée, le R. P. Vicaire général a procédé avec ses assistants au dépouillement du scrutin. On a compté vingt billets et l'on a reconnu que ce nombre était égal au nombre des votants. Le Vicaire général a lu ensuite chaque bulletin à haute et intelligible voix. Les assistants lisaient après lui et d'eux d'entre eux écrivaient avec le secrétaire le nom du proclamé.

Dix-neuf voix ont été pour le R. P. Fabre et une pour le R. P. Tempier. Il ne nous appartient pas d'expliquer comment s'est produite cette unanimité si parfaite. Qui

pourrait ne pas y voir l'assistance de l'Esprit-Saint, la protection visible de notre bonne Mère, la Vierge Immaculée, l'appui de saint Joseph, notre principal patron, et l'influence paternelle de notre saint Fondateur?

Nous devons relater ici cette acclamation universelle afin qu'elle demeure dans l'histoire de la Congrégation comme une preuve admirable de l'union parfaite de vues et de volontés qui régnait dans le Chapitre. Qu'on nous permette aussi de constater, en passant, la douce joie, la délicieuse émotion et la sainte fierté que faisait naître dans les cœurs un accord si parfait. Nous éprouvions tous comme un immense soulagement.

La lecture des votes étant finie, le R. P. Vicaire général a proclamé et nommé le T. R. P. FABRE Supérieur général de la Congrégation.

Le nouveau Supérieur général s'est alors avancé au milieu de l'assemblée, s'est mis à genoux et a fait sa profession de foi, selon la formule prescrite par le pape Pie IV.

Ensuite, sur l'interpellation du Vicaire général, il a fait le serment de garder inviolablement les constitutions et, en particulier, le décret qui défend de transférer hors de France le siège du Supérieur général.

Après cela, notre révérendissime Père, obéissant à la pieuse inspiration de son cœur, est allé tout d'abord se jeter aux genoux de NN. SS. les Évêques pour les prier de le bénir. Que cette démarche et cette bénédiction nous ont fait de bien à tous ! Que nous aimions à voir notre père courber la tête pour recevoir un accroissement de grâce, de confiance et de force, par des mains si puissantes quand elles s'élèvent vers le ciel, si riches et si chères quand elles s'abaissent sur nous ! En se relevant des pieds du prélat qui venait de le bénir, notre Père recevait de l'Évêque le baiser de paix.

Cette démarche, si belle et si touchante, était le prélude

de la cérémonie du baisement des mains qui, elle aussi, a profondément remué nos cœurs. Le Supérieur général s'était assis au milieu du Chapitre, dans le fauteuil que s'était empressé de lui offrir le R. P. Tempier. Ce vénérable Père, qui, il n'y a qu'un instant, était son supérieur, s'est agenouillé comme un enfant aux pieds de celui qui fut autrefois son fils et qui va désormais succéder à notre illustre Fondateur. Il a baisé ses mains avec une humilité ravissante ; et tous les deux se sont embrassés avec une émotion plus facile à comprendre qu'à exprimer.

Tous les autres membres du Chapitre, à l'exception de NN. SS. les Évêques, que leur caractère dispensait de cette démarche, sont venus successivement s'agenouiller aux pieds du Supérieur général, baiser respectueusement ses mains en signe d'obéissance et recevoir de lui le baiser de paix comme premier gage de son affection paternelle.

Il nous semble bien difficile de rencontrer dans la vie quelque chose de plus émouvant et de plus beau. Aussitôt après la cérémonie, on a récité le *Te Deum* avec toute l'effusion de la plus suave et de la plus vive reconnaissance.

Notre très révérend Père s'est rendu ensuite à la place qu'avait occupée jusque-là le Vicaire général et, d'une voix noyée dans les larmes, il nous a adressé à peu près ces paroles :

« Ce n'était pas à moi, mes Pères, d'occuper la place que l'on vient de m'assigner... Non, ce n'était pas à moi... et je sens qu'il me faut toute la force de l'obéissance, pour me soumettre... Je ne me dissimule point la grandeur de la charge que vous m'avez imposée... je connais ma faiblesse... mais pourtant je me sens rassuré... Je me sens fort en pensant à l'unanimité de vos suffrages...

Vous m'aiderez à le porter; je compte sur le conseil et l'appui des Évêques, ici présents, dont le dévouement à la Société m'est si bien connu... Je compte sur le concours de tous les membres de la Congrégation et, plus spécialement, sur celui des membres de ce Chapitre... J'ai la volonté bien ferme de faire tout ce qui dépendra de moi pour le bien de la famille. Vous m'aiderez de votre dévouement et de vos prières... Je vous demande aussi comme une grâce de vouloir bien me faire connaître, en toute circonstance, tout ce que vous pourriez remarquer en moi de défectueux, afin qu'en travaillant et me dévouant pour les autres, je puisse me sanctifier moi-même. »

Et pendant qu'il nous tenait ce langage qui ressemblait si bien à celui de notre premier Père, nous ne pouvions répondre, les uns et les autres, que par nos larmes. Le ciel nous avait rendu la parole et le cœur de celui que nous aimions tant... Comment ne pas pleurer?

Mgr l'Archevêque a bien voulu se faire l'interprète des sentiments de tous les membres du Chapitre. Il a dit au T. R. P. Supérieur général qu'il pouvait se rassurer, fort, comme il l'était, de l'unanimité des suffrages, et qu'une Société, qui donnait dans ses représentants un si beau spectacle d'union et de dévouement, ne pouvait qu'attirer sur elle les bénédictions de Dieu et s'assurer un avenir glorieux. « Je crois, a ajouté Monseigneur, à l'immortalité d'une Congrégation qui peut offrir de tels exemples. »

Sa Grandeur a renouvelé l'assurance de son appui et de son entier dévouement, et c'est ainsi que s'est terminée cette séance solennelle et mémorable, qui laissera dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister d'ineffables émotions, d'impérissables souvenirs et un parfait exemple de cette union fraternelle que nous a tant recommandée et que nous a léguée avant de mourir notre saint et bien-aimé Fondateur.

Après des émotions si vives, les membres du Chapitre ne se sont pas senti le courage de continuer leurs opérations, et ils ont renvoyé au lendemain les élections des Assistants et du Procureur général.

Le lendemain, 6 décembre, dans la séance du matin, ont été élus les Assistants généraux et le Procureur général. Les Assistants généraux sont : les RR. PP. Tempier, Vincens, Courtès, Vanderberghe ; et le Procureur général : le R. P. Soulerin.

Le R. P. Tempier a été nommé admoniteur du Supérieur général, et le R. P. Vandenberghe, secrétaire général.

VINGT-CINQ ANS APRÈS.

I

LA FÊTE.

Paris, le 4 décembre 1886.

Il est six heures du soir. Le T. R. P. Supérieur général, de retour de son long voyage dans le Midi et à Bordeaux, est dans sa chambre, où, durant toute la journée, il a donné des audiences à ceux de ses enfants qui passent ou qui ne pourront assister à la présentation d'aujourd'hui. La communauté de la rue Saint-Pétersbourg, grossie d'un certain nombre de Pères et de Frères venus d'ailleurs et dont nous donnerons la liste, se presse à ses portes. C'est la vigile de la fête. Grâce à un programme précis, tout dans cette fête, depuis la première minute usqu'à son déclin, se passera avec ordre et l'exactitude présidera à tous les mouvements.

Au coup de l'horloge, nous entrons. Le Père de famille est souriant et tout en lui trahit l'émotion. Il n'y aura pourtant pas de discours ce soir ; la solennité est remise

à demain, afin que personne ne soit exposé à y manquer. Nous venons simplement saluer l'élu du 5 décembre 1861 et lui offrir le bouquet traditionnel. Au nom de tous, le R. P. SOULLIER met aux mains du Supérieur général un bouquet de roses que Delille, en ses *Jardins*, eût exposé en un rang d'honneur, s'il l'eût aperçu. C'est un chef-d'œuvre pour la grâce et le choix, un véritable petit édifice de parfums et de fleurs. Nommons la pieuse chrétienne qui l'a envoyé : Mme Lebaudy, notre plus proche voisine, une habituée fidèle, autrefois, de notre chapelle aujourd'hui close et déserte.

Un courant de conversation aimable et marquée au coin d'une respectueuse familiarité s'établit aussitôt entre le visité et les visiteurs. Le Supérieur général se reporte à la date du 5 décembre 1861 et raconte quelques incidents fort intéressants, ignorés de la plupart d'entre nous. Tout se borne, pour ce soir, à cette brève entrevue, où l'on sent déborder une joie toute filiale sous la réserve qui la modère. Attendons à demain.

Dimanche, 5 décembre.

Onze heures viennent de sonner. Les messes sont dites ; les pèlerins et chapelains de Montmartre sont descendus de la colline, où un seul prêtre, le R. P. BORRIES, est resté à la garde du sanctuaire ; les RR. PP. REY et GANDAR, Provinciaux de nos deux provinces de France, sont les délégués officiels d'un peuple d'expulsés et de missionnaires ; le R. P. RING, Provincial de la province Britannique, invité, lui aussi, n'a pu se rendre, mais a envoyé, avec ses légitimes motifs d'excuse, un magnifique hommage ; le R. P. ANGER, venu de Bordeaux, représente la Sainte-Famille et les Pères chargés des œuvres au chef-lieu de l'Association ; le R. P. BARET et le F. PICARD sont accourus de Royaumont, cette terre classique de la piété

et des souvenirs monastiques; le R. P. Duffo, momentanément en France, où il est venu réparer des forces épuisées par trente-cinq ans d'apostolat à Ceylan, représente fort heureusement et fort dignement les missions étrangères. Pères et Frères prennent rang, suivant l'ordre hiérarchique, dans la grande chambre de travail du Supérieur général. La couronne qui l'entoure est belle à voir; jamais fête du 5 décembre ne s'annonça plus brillante.

Le R. P. Soullier, premier Assistant général, et, comme tel, tenant parmi ses frères la place du frère aîné dans la famille, s'avance au milieu du cercle et, s'adressant au très révérend Père, debout à son bureau, donne lecture, au milieu d'un profond silence que les larmes elles-mêmes ne peuvent troubler, de la belle adresse qui suit:

Mon très révérend Père,

« Les membres de votre administration, unis aux Pères et Frères des deux maisons de Paris, aux deux Provinciaux de France, au Père pro-Directeur général de la Sainte-Famille, au Père Directeur de la résidence de Royaumont et à un vénérable représentant de nos missions étrangères ; assurés d'être en parfaite communion de cœur et de pensée avec la Congrégation entière, au ciel et sur la terre, viennent vous exprimer leurs félicitations filiales en ce vingt-cinquième anniversaire de votre élection, et vous dire la joie profonde qu'ils éprouvent en cette circonstance.

« En vérité, c'est bien un jour que le Seigneur a fait. Soit que nous remontions à l'origine de ce quart de siècle, soit que nous en parcourions la suite, partout nous retrouvons la vive empreinte des bénédictions de Dieu et la preuve consolante que, toujours, dans l'épreuve comme dans le succès, Dieu s'est souvenu de notre famille et du Père aimé qu'il lui a donné.

« A pareil jour, il y a vingt-cinq ans, dans cette maison de Paris à peine achevée, au milieu de précautions que rendaient nécessaires les dispositions des pouvoirs publics, alors aussi durs et ombrageux pour les instituts religieux que pleins d'égards pour les fils de Bélial, se réunissait le Chapitre général appelé à combler le vide immense laissé parmi nous par la mort de notre saint Fondateur. Vingt membres composaient cette vénérable assemblée. Douze d'entre eux sont allés, depuis, à un monde meilleur et s'associent de là haut à l'hommage d'affection et de gratitude que nous sommes heureux de vous rendre en ce moment. Nous sommes ici, avec vous, trois témoins et acteurs de ce mémorable événement.

« Vit-on jamais un plus beau spectacle d'édification, d'union fraternelle et d'esprit de Dieu ? Chacun avait présent à l'esprit le souvenir de notre premier Père et croyait entendre de sa bouche ces paroles de l'Apôtre : *Implete gaudium meum, ut idem sapiatis, eamdem charitatem habentes, unanimes, idipsum sentientes* (Philip., II, 2).

« C'est de ce concert admirable que votre nom sortit comme par acclamation. Tous les membres du Chapitre virent, dans cette élection si prompte, si spontanée, si pure, l'assistance de l'Esprit-Saint, la protection sensible de notre Immaculée Mère, l'appui de saint Joseph et l'influence paternelle de notre saint Fondateur. Ce fut pour eux un moment de délicieuse émotion et de sainte fierté, bientôt partagées par toute la Congrégation. Et quel immense soulagement que cet accord parfait succédant aux prophètes de malheur qui avaient osé prédire que notre Famille ne survivrait pas à son Instituteur !

« Disons-le avec l'accent d'une profonde reconnaissance envers Dieu, la Congrégation a marché, depuis lors, à la lumière, a vécu de l'effusion de vie reçue dans cette grande journée.

« Mais il avait fallu, pour amener cet heureux résultat, que le Chapitre général, comme autrefois le cénacle où les Apôtres étaient renfermés, se tînt *januis clausis*. La persécution s'attachait aux débuts de votre généralat. La croix s'y inscrivait déjà comme une prédestination de lutte et de souffrance, dont le contre-coup devait se faire cruellement sentir, vingt ans plus tard, dans nos maisons de France et principalement dans celle de Paris.

« Dès vos premiers pas, vous pouviez dire comme l'Apôtre : *Foris pugnæ, intùs timores*. A peine revenu à Marseille, vous aviez la douleur de voir ceux-là mêmes sur la protection de qui vous deviez le plus compter se conduire en ennemis. Et, comme Jacob poursuivi par Esaü, il vous fallait bientôt vous éloigner, non sans larmes, du pays qui avait abrité le berceau de notre Famille, que nos Pères avaient fécondé de leurs sueurs et couvert des monuments de leur zèle, et qui gardait la tombe à peine fermée de notre vénéré Patriarche. Et vous veniez planter votre tente ici même, au lieu de votre élection, et faire de Paris la tête et le centre de la Congrégation.

« C'était dans les desseins de la Providence. L'Eglise est née à Jérusalem, et c'est de Rome qu'elle gouverne le monde. Les missionnaires de Provence, devenus les Oblats de Marie Immaculée, ont été conduits par la main de Dieu à faire de Paris le siège de leur gouvernement.

« C'est d'ici, mon très révérend Père, que vous avez fait parvenir votre voix, toujours obéie, jusqu'aux extrémités du monde, et que votre cœur de père, inséparable du cœur de notre Fondateur, s'est tenu en constante communication avec vos nombreux enfants répandus sous toutes les latitudes. Que de travail, mais que de consolations ! Que de sollicitudes, mais que de services rendus à l'Eglise, à la propagation de l'Evangile et à l'affermis-

sement de l'esprit religieux parmi nous! Je n'entre pas dans le détail des innombrables bienfaits dont nous vous sommes redevables. L'énumération vient d'en être éloquemment tracée par une plume qui nous charme toujours. Qu'il me suffise de dire que nous n'oublions rien, que nous sommes fiers de vous avoir pour chef et pour père, et que nous demandons à Dieu de vous garder longtemps encore à notre tête.

« Il est de tradition que des noces jubilaires n'aillent pas sans cadeaux. « La bouche parle de l'abondance du cœur », dit l'Evangile. Aux sentiments accumulés de la reconnaissance et de l'amour il faut un témoignage extérieur et sensible. Veuillez donc agréer, comme hommage de notre piété filiale à vos vingt-cinq ans de paternel gouvernement, cette bourse de 25 000 francs. Elle a été formée par le concours de tous les membres de la Congrégation sans exception. L'obole de chacune de nos missions étrangères y figure à côté de la part principale venue de l'administration générale et de nos cinq provinces. Nous pensons qu'à ce titre surtout ce modeste présent vous sera agréable. Nous croyons aussi entrer dans vos vues en vous priant de vouloir bien consacrer cette somme à l'ameublement de notre nouvelle maison de Rome, en sorte que ce témoignage de la parfaite communauté de nos sentiments pour vous ait son fidèle écho au centre de l'unité catholique, et serve à resserrer nos liens de dévotion et d'absolu dévouement avec le Vicaire de Jésus-Christ, guide souverain et protecteur de notre Société.

« Il ne manque à notre offrande que de vous être présentée par toutes les mains qui l'ont formée. Quel beau tableau que celui de tous nos Pères et Frères passant devant vous et vous disant : *Ad multos annos!* ceux des contrées civilisées vous offrant la gerbe opulente de leurs

belles œuvres apostoliques, jointe à celle des vertus religieuses pratiquées dans leurs communautés ; ceux des pays infidèles vous présentant, comme de glorieux trophées, les peuples de toute couleur et de toute langue introduits par leur zèle dans le bercail du divin Pasteur : Iroquois, Sauteux et Algonquins, Pieds-Noirs et Assiniboines, Cris, Montagnais et Esquimaux de toute dénomination, tribus sauvages de la Colombie britannique, Tamouls et Singhalais, Basutos et Zoulous ; et tous ensemble, missionnaires et néophytes, acclamant votre nom en plus de trente idiomes, saluant en vous la sainte et puissante autorité qui met en mouvement et coordonne tous ces agents d'un vaste apostolat, et vous souhaitant, avec une longue vie, la joie de voir cet apostolat recevoir d'amples développements, et la Congrégation de plus en plus répandue et bénie dans toutes les contrées de la terre.

« Mais ceci est une scène du ciel et nous sommes encore dans l'Eglise militante et dispersée. Nous ne pouvons que préluder à ce triomphe de l'avenir en nous y associant par la parfaite conformité de nos sentiments avec ce que votre cœur attend de chacun de nous.

« Nous voulons du moins faire écho à la scène émouvante qui se passa ici le 5 décembre 1861, lorsque, vers cinq heures du soir, votre nom ayant réuni l'unanimité des suffrages, les membres de l'assemblée vinrent successivement s'agenouiller devant vous pour vous baiser la main en signe d'obéissance et recevoir ensuite le baiser de paix comme gage de votre affection paternelle.

« Veuillez, mon très révérend Père, nous accorder la consolation de renouveler cette touchante cérémonie.

« Vous mettrez ensuite le comble aux faveurs de cette fête en levant sur nous et sur toute la Congrégation cette

main dépositaire d'une autorité qui nous est si chère et dont la source est en Dieu. »

Le R. P. Soullier s'arrête et nous écoulons encore.

Le Supérieur général prend la parole à son tour et, d'une voix que l'émotion fait trembler au début, mais qui s'affermit au cours du discours, il répond au R. P. Soullier et à la Congrégation tout entière par ces quelques élans du cœur et ces conseils si religieux dont sa circulaire nous apportait, trois jours après, l'écho fidèle. Ceux qui voudront savoir quelle expression le chef de la Famille donna à sa pensée, la trouveront dans ces quelques pages écrites au sortir de la séance. L'annaliste renonce à donner ici en son entier cette allocution. Nous écoutions, mais nous ne prenions pas de notes ; nous étions charmé, mais nous ne songions pas alors à recueillir au passage ces phrases pressées et abondantes, tout empreintes de reconnaissance à Dieu et à la Congrégation.

Le Père de famille se reconnaît humblement indigne de la démonstration grandiose et universelle dont il est l'objet. Il rappelle qu'il ne reçut qu'en tremblant, des mains du Chapitre général, le sceptre du gouvernement de la Congrégation, six mois après la mort du Fondateur ; mais que ses craintes cessèrent vite en voyant le concours de toutes les volontés au bien général, et que sa tâche, durant vingt-cinq ans, lui fut bien facilitée par le bon esprit de tous. « Nous sommes une famille, et aujourd'hui personne ne manque ici ; on est venu de partout ; les témoignages de tendresse filiale abondent » ; et, d'un geste, le Supérieur général indique son bureau surchargé de lettres, de télégrammes, de photographies, envoyés de tous les points du monde. « Cette fête jubilaire se passe entre deux tombes, où sont descendues, avec deux illustres défunts, nos larmes et nos respects : une pre-

mière tombe ouverte il y a vingt-cinq ans ; une seconde, il y a quatre mois : Mgr Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD, Fondateur de la Congrégation ; S. Em. le cardinal GUIBERT, archevêque de Paris. »

Et la voix de l'orateur s'attendrit alors, et tous nous sentons l'émotion monter du cœur à nos paupières humides.

« Je viens d'avoir une nouvelle preuve du bon esprit de la Congrégation pendant la visite que je viens de faire dans la province du Midi, ajoute le très révérend Père. Avec quels sentiments d'heureux et douloureux souvenirs j'ai revu Aix, Marseille et tous ces berceaux religieux de notre belle Provence ! Quel zèle pour les âmes ! Quel dévouement admirable parmi nos missionnaires ! C'est bien la réalisation du vœu de notre Père mourant : *Au dehors, le zèle pour les âmes*. Laissez-moi insister sur la seconde partie de la phrase testamentaire : Au dedans, la *charité*, la *charité*, la *charité* entre nous.

« Nos épreuves ont été grandes, mais Dieu nous a soutenus et consolés, et votre démonstration de piété filiale, aujourd'hui, m'en est un sûr garant. Priez pour moi, afin que Dieu me pardonne les fautes que j'ai pu commettre dans le gouvernement de la Congrégation ; prions tous les uns pour les autres notre Mère Immaculée et le Père qui nous forma sur son cœur... »

Alors, scène touchante ! comme il y a vingt-cinq ans, chaque religieux passe devant son Supérieur, baise sa main paternelle en fléchissant le genou et reçoit l'accolade de paix. C'est comme au jour de l'élection ; c'est l'obédience du respect et de l'autorité renouvelée. Rien n'est touchant comme ce défilé silencieux.

Mais tout n'est pas fini. Il y a les absents qui demandent aussi à parler. Le Supérieur général prend sur sa table un télégramme arrivé la veille même de Saint-Boniface

et renfermant les souhaits les plus tendres de l'Archevêque, Sa Grâce Mgr Taché, et de ses Pères du Manitoba. Tout le monde applaudit. Puis le R. P. Martinet, chargé des affaires de la Province britannique, s'avance et donne lecture d'une adresse en anglais, envoyée par le R. P. Ring, Provincial, et dont voici la traduction :

Au T. R. P. Fabre, o. m. i., *Supérieur général.*

« Très révérend et bien-aimé Père,

« En ce jour de Jubilé d'argent, nous, membres de la Province britannique de la Congrégation des missionnaires Oblats de Marie Immaculée, nous venons avec empressement déposer à vos pieds l'expression de notre respect et de notre amour.

« Il y a vingt-cinq ans, Dieu appela à la paix du Ciel notre vénéré Patriarche, chargé d'années et de bonnes œuvres. Ce fut pour nous une époque de tristesse, un temps de douloureuse épreuve. Le premier rayon de lumière et de joie qui traversa notre ciel sombre, ce fut la nouvelle venue de France, que Dieu vous avait choisi pour lui succéder. Nous comprenions que vous étiez le successeur selon son cœur et que le choix du Chapitre général n'avait été qu'un fidèle écho de ses vœux les plus chers.

« Aux jours anciens, la Province britannique était fière et heureuse de penser qu'elle avait une large part d'affection dans le grand cœur de notre vénéré Fondateur. De même, pendant ce quart de siècle, notre plus douce consolation a été de savoir que notre part n'était pas moindre, dans le vôtre.

« La constante préoccupation de sa vie fut l'accroissement de la Société religieuse dont il était le Père. Mais il vous était réservé de contempler de vos yeux ce qu'il

n'a pu voir qu'en espérance. En vérité, nous pouvons dire que le soleil ne se couche pas sur les pays évangélisés par notre Famille; et, en même temps que nos Frères, dans les contrées lointaines, transforment les déserts arides en fertiles campagnes, vos enfants de la Province britannique ont mis la faucille dans un champ déjà blanc pour la moisson. Qui pourrait dire, Dieu seul excepté, combien, pendant ces vingt-cinq ans, le règne de Jésus-Christ sur les âmes a pris d'extension dans les Iles-Britanniques, grâce aux travaux des Oblats de Marie Immaculée? A l'heure présente, nous y comptons nombre de belles églises, sans rivales autour d'elles; des écoles qui regorgent d'enfants, les bien-aimés de Jésus-Christ; enfin, nous travaillons au milieu d'un peuple qui nous écoute et qui nous aime.

« Or, toutes les gloires de notre Congrégation dans cette Province, ne sont-elles pas aujourd'hui, mon très révérend Père, votre joie et votre couronne ?

« Pendant que, fléchissant le genou, nous demandons votre bénédiction, nous supplions saint Joseph, votre glorieux patron, de veiller sur une existence qui nous est si précieuse! *Vive diù feliciter in terris, feliciùsque semper in cœlis!*

« Nous sommes, très révérend Père, vos fils dévoués en Notre-Seigneur et Marie Immaculée. »

Suivent les signatures des membres de l'administration provinciale et de tous les supérieurs locaux.

Avant de nous retirer, nous recevons chacun les étrennes de la journée. C'est un mémorial de cette date qui fera époque : une image de Saint Joseph, au revers de laquelle nous lisons la citation suivante, choisie avec un grand à-propos :

SOUVENIR DU 5 DÉCEMBRE 1886.

25e ANNIVERSAIRE DE L'ÉLECTION DU T. R. P. J. FABRE.

... Plus que jamais me voici donc à vous et pour toujours, à vous tous et à chacun en particulier : qui que vous soyez, Pères et Frères, enfants bien-aimés du meilleur des Pères, et de la plus chérie des Mères, me voici à vous de cœur, d'esprit et de corps. Vous pouvez disposer de moi, je ne serai jamais plus heureux que quand vous me prouverez que je vous appartiens. Il me semble que dès maintenant je sens un besoin plus pressant de travailler pour vous et de me faire tout à tous...

... Unissons-nous d'esprit et de cœur et nous serons forts pour le bien ; unissons-nous par le souvenir d'un Père à jamais aimé... Son âme si noble, si dévouée, elle vit parmi nous dans ces Règles bénies qu'il nous a laissées comme gage de son amour... L'obéissance entière à toutes leurs prescriptions fera notre joie et notre force... Ranimons-nous tous dans l'esprit de notre vocation, à la vue des bénédictions abondantes que Dieu se plaît à répandre sur nos œuvres...

... Puissions-nous par une prière commune, par une prière humble et fervente, obtenir les grâces qui nous sont nécessaires! Vous prierez pour moi, mes Pères et Frères bien-aimés, afin que je ne sois pas trop au-dessous de la charge qui m'est imposée. Vous demanderez pour moi la bonté et la fermeté ; vous les demanderez à Dieu, auteur de tous les dons, à Marie, notre Immaculée Mère et Patronne, à saint Joseph, le Chef glorieux de la Sainte Famille.

J. Fabre, o. m. i.,
Supérieur général.

(*Extrait de la Circulaire du* 10 *décembre* 1861.)

Après les émotions de cette scène, notre premier soin doit être de veiller à n'en pas dissiper trop vite le parfum; c'est donc à Dieu qu'il appartient d'apposer les sceaux conservateurs sur le trésor de nos souvenirs ; nous descendons à la chapelle, sous l'empire de cet irrésistible

besoin de nos âmes, et nous y prions durant un quart d'heure, selon les prescriptions de la Règle.

Midi. C'est l'heure du repas de famille. Nous sommes nombreux aujourd'hui, mais tout se passera religieusement ; la dignité et la cordialité ne cesseront de régner à ces agapes d'un mémorable jubilé. Nos bons Frères convers, que le surcroît de travail n'effraya jamais, ont tout prévu sous la direction du Procureur de céans, et le nombre des convives, loin d'être une occasion de confusion, fera ressortir mieux encore l'ordre qui préside à tout, et qui n'a laissé aucun détail en souffrance.

Le T. R. P. Supérieur général tient le haut de la table ; Jacob a ses fils à ses côtés rangés sur deux longues lignes :

Voici les noms :

Le R. P. Soullier, premier assistant général.

Le R. P. Aubert, second assistant général.

Le R. P. Martinet, troisième assistant général.

Le R. P. de L'Hermite, quatrième assistant général.

Le R. P. Sardou, procureur général.

Le R. P. Rey, provincial du Nord.

Le R. P. Gandar, provincial du Midi.

Le R. P. Voirin, supérieur de Montmartre.

Le R. P. Anger, pro-directeur général de la Sainte-Famille.

Le R. P. Baret, supérieur de la résidence de Royaumont.

Le R. P. Duffô, de Colombo (île de Ceylan).

Le R. P. Chalmet, de la maison de la rue Saint-Pétersbourg.

Le R. P. Simonin, de la maison de la rue Saint-Pétersbourg.

Le R. P. Bénédic, de Montmartre.

Le R. P. Yenveux, de Montmartre.

Le R. P. Le Roux, secrétaire particulier du Supérieur général.

Le R. P. Simon, de Montmartre.

Le R. P. Amorès, de Montmartre.

Le R. P. Giroud, de la rue Saint-Pétersbourg.

Le R. P. Clavé, de la rue Saint-Pétersbourg.

Absents : Le R. P. Borries, qui garde le sanctuaire de Montmartre ; le R. P. Merle, qui est en mission.

Les Frères convers sont :

Les FF. Chounavel, Collin, Sylvestre, Lecoq, Hourdier, de la rue Saint-Pétersbourg.

Le F. Picard, de Royaumont.

Les FF. Viossat (Félix), Troyon, de Montmartre

Vers la fin du repas le silence est réclamé. Toutes les conversations particulières, discrètes et sans nul éclat de voix, cessent ; leur doux murmure s'éteint, et le R. P. Rey, que son titre de Provincial et de plus ancien d'Oblation parmi les convives invités, désigne pour porter la parole, se lève, et laisse déborder son cœur dans les termes suivants :

Mon bien-aimé Père,

« Vous revenez des rivages où la Providence a placé le berceau de notre famille religieuse. C'était une préparation à la fête qui nous réunit aujourd'hui autour de vous. Il convenait qu'elle commençât là-bas, sur les bords de la Méditerranée, aux lieux mêmes qu'a habités notre vénéré Fondateur. Vous avez revu la maison d'Aix, la maison du Calvaire, celles de Notre-Dame de Lumières, Notre-Dame de l'Osier, Notre-Dame de la Garde, toutes ces maisons bénies qu'il avait fondées et établies, comme des montagnes d'où il conduisait les fils confiés à ses soins : *montes in circuitu ejus*. On vous a offert des fleurs, des vœux, des sourires : c'était justice et nous nous

sommes réjouis de voir votre fête commencer là où a commencé la famille, sous le beau ciel de la Provence. Un autre berceau vous réclamait, la Sainte-Famille avait droit aussi d'acclamer vos noces d'argent et de faire entendre l'hymne de la reconnaissance et l'accent de la prière... Là encore les fleurs du Midi se sont épanouies pour vous fêter. A ces témoignages unanimes de dévouement est venue se mêler la voix autorisée du rédacteur de nos *Missions*, et sur les bords de l'Océan, vous avez pu lire les pages écrites avec cette plume qui honore la Congrégation et immortalise le souvenir de ses travaux. C'était déjà le Nord qui devançait votre marche et vous ouvrait ses bras.

« Aujourd'hui, vous êtes à nous, entièrement à nous et nous vous entourons avec une joie sans bornes. Tout à l'heure, le R. P. Soullier vous a parlé au nom de la Congrégation tout entière, et ses accents se sont élevés à la hauteur de la grande mission qu'il avait à remplir... Il a redit avec émotion la scène incomparable de votre élection au généralat dont nous célébrons aujourd'hui le vingt-cinquième anniversaire. Il est bon d'entendre les témoins des faits, les narrateurs de ce qu'ils ont vu et entendu : les sentiments qu'ils expriment prennent une vitalité et une énergie qui pénètrent plus profondément dans les cœurs.

« Et maintenant que nous sommes assis autour de vous, à la même table, goûtant les douceurs de l'intimité du repas de famille où le père et les enfants sont réunis, c'est ce titre de témoin qui me vaut l'honneur et le bonheur de vous adresser la parole au nom de tous mes frères. Je suis en effet un témoin de la première heure Je vous ai vu au noviciat de Notre-Dame de l'Osier en 1844; j'ai assisté à votre Oblation perpétuelle le 17 février 1845, et c'est de vos lèvres que j'ai reçu les premiers

enseignements de la philosophie et de la théologie en 1846. Je suis un témoin, c'est pour cela que j'ai été désigné pour porter le toast de vos noces d'argent...

« Mais je sais que vous n'êtes pas partisan de ces manifestations : vous n'aimez pas ces discours de table. Permettez-moi d'en prendre tout d'abord la défense afin que mes souhaits soient plus autorisés. Est-ce que nous ne pourrions pas trouver dans la Bible les origines de cet usage ou du moins y chercher des modèles à imiter? C'est à la suite du banquet servi par Abraham aux trois Anges qui vinrent le visiter dans la vallée de Mambré, qu'un d'entre eux annonça au patriarche qu'il deviendrait le père de la multitude, et cette promesse fit naître sur les lèvres de Sara le sourire dont le nom d'Isaac a conservé le souvenir : je voudrais être un de ces messagers de la vallée de Mambré et attirer sur vos lèvres le souvenir du bonheur en redisant les gloires de notre famille sous votre sceptre paternel. N'est-ce pas lorsque Isaac eut savouré les mets et bu le breuvage que son fils lui avait préparés qu'il bénit Jacob et sa postérité? Ah ! je voudrais être Jacob en ce moment et obtenir de vous pour nous et pour la Famille une bonne parole, une bénédiction de choix, preuve de votre satisfaction et de votre contentement paternel. Et vous seriez étonné si je ne cherchais pas dans la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, dans la vie du Sacré-Cœur, quelques analogies, quelques traits de ressemblance qui réjouissent nos cœurs. Les noces de Cana se rattachent par le nom même à vos noces d'argent ; ne nous montrent-elles pas la Vierge Marie, notre Mère Immaculée, formulant le premier toast pour le bonheur des époux au mariage desquels elle présidait? Car la formule de la prière que je trouve sur les lèvres de Marie, c'est encore cette formule que je trouverai sur les lèvres de Notre-Seigneur à la fin de la dernière cène, lorsque,

ayant institué le Sacerdoce et l'Eucharistie, ayant donné toutes ses instructions, il se lève, et debout, les yeux fixés vers le ciel, il porte au nom de l'Homme-Dieu, au nom de l'humanité, au nom du ciel, le toast suprême de glorification pour son Père et de prière pour son Eglise et ses disciples, jusqu'à la fin des temps, jusque dans les gloires de l'éternité !

« C'est le caractère de ces scènes bibliques que je voudrais donner à mes paroles en jetant un rapide coup d'œil sur le passé, le présent et l'avenir que symbolisent vos noces d'argent.

« Le passé ! Ah ! comme l'exprime la devise de ma ville natale (Briançon) que vos fils ont évangélisée cette année presque en même temps que votre lieu de naissance, *le passé répond de l'avenir*, et en évoquant ses gloires nous pourrons, comme l'ange de la vallée de Mambré, annoncer celles des jours futurs. Les vingt-cinq ans écoulés n'ont été si féconds que parce qu'ils ont été précédés d'une préparation de quinze ans. Au dire de Tacite, quinze ans c'est un grand espace dans la durée de la vie humaine : *Grande mortalis ævi spatium* ; saint Ambroise nous assure que c'est le nombre mystique qui confirme la plénitude de la connaissance et de l'expérience ; d'après ce Docteur, il comprend le nombre de l'Ancien Testament qui est 7 et le nombre du Nouveau Testament qui est 8. Le novice de 1844 devenu le scolastique de 1845, le professeur de 1846, entra cette année-là au grand séminaire de Marseille pour y occuper une chaire de professeur, et c'est là, tout près de notre vénéré Fondateur, sous les regards de son premier compagnon de vie religieuse, que vous avez été initié à tous les secrets de la Famille, à toutes les richesses du cœur de notre Père, et que vous avez pris votre part dans la marche de son administration. La Providence vous préparait ainsi à la mission qu'elle devait

vous confier le 5 décembre 1861. Vous avez recueilli le dernier soupir de notre Fondateur : son esprit s'est reposé sur vous... Et vos électeurs l'ont reconnu et proclamé à l'unanimité : les anciens voyaient revivre en vous celui qu'ils avaient vu à l'œuvre, les plus jeunes ont suivi les anciens et leur confiance n'a point été trompée. La moisson a répondu à la culture de la Providence et vingt-cinq années ont amoncelé les gerbes dans le grenier du Père de Famille ; nous en avons contemplé tout à l'heure les épis dorés.

« Le présent ne doit-il pas vous réjouir ! Cette réunion de famille ne fait-elle pas naître la joie, le sourire, le bonheur ! Ah ! bien-aimé Père, jouissez-en. Le bon Père NOAILLES, dans un de ses pieux cantiques, dit que Notre-Seigneur s'assit un instant sur le Thabor *pour essuyer ses pleurs.* C'est le Thabor, aujourd'hui, qui s'offre à vous : reposez-vous un moment entre les sollicitudes de la veille et les labeurs du lendemain : la fécondité des œuvres est la récompense de la douleur et du sacrifice. Ah ! vous avez beaucoup souffert, mais réjouissez-vous : votre Famille a reçu la bénédiction qu'Isaac donnait à son fils Jacob : *Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni.* Oui, cette réunion vous offre une représentation de la Famille tout entière : vos Assistants, votre Procureur général, le pro-Directeur général, les deux Provinciaux de France, le Père qui représente l'île de Ceylan, les Pères de votre maison générale, les Pères de Montmartre, forment une couronne vivante — *Ecce odor filii mei* — Au point de vue matériel, vous avez reçu tout à l'heure le témoignage sensible de la reconnaissance et de l'affection de vos enfants. Je puis dire que c'est avec le plus vif empressement qu'ils ont répondu à l'appel, et j'ajoute même que c'est avec surabondance — *Sicut odor agri pleni.* — Il faut agrandir nos juniorats, nos noviciats, nos scolasticats — *Sicut odor agri pleni.* — Cette

année, nos missionnaires auront peu quitté le champ de l'apostolat : partout ils ont gagné à Jésus-Christ d'innombrables enfants : *Sicut odor agri pleni* — et en ce jour, ils renouvellent dans la joie et l'allégresse de vos noces d'argent leur esprit de dévouement envers la Famille et de zèle envers les pécheurs, de respectueuse affection envers leur Père vénéré : *Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni.*

« Et je vois l'avenir non seulement se parer des gloires et des fruits du passé, des consolations et des mérites du présent, mais encore s'entourer des espérances les plus fécondes et les plus assurées, les espérances que donne et consacre la prière. Oui, mon bien-aimé Père, on a beaucoup prié pour vous aujourd'hui : dans toutes nos maisons, les Pères et les Frères n'ont eu qu'une même pensée, un même sentiment, qui se sont traduits par les plus ferventes invocations : nos junioristes et nos novices ont pris part à cette supplication de famille : l'innocence a parlé au cœur de Jésus et cette prière, nous vous l'assurons, ne sera pas interrompue. A Bordeaux et dans la Sainte Famille tout entière, la prière des Noces de Cana retrouvera son expression sur les lèvres des Vierges qui servent si fidèlement la Mère Immaculée de Dieu, et nous, vos Oblats et vos fils, nous redirons la prière du Sacré-Cœur, dans le cénacle de Jérusalem. Il disait : Père, conservez ceux que vous m'avez donnés. — *Pater sancte, serva eos quos dedisti mihi.* — Nous dirons, nous : O Père, conservez-nous celui que vous nous avez donné pour Père — *Pater, serva eum quem dedisti nobis* — et résumant tous les désirs, tous les vœux, tous les souhaits qui peuvent le mieux convenir à votre cœur et aux nôtres, nous redirons toujours avec le Sacré-Cœur et avec notre Fondateur : Mon Dieu, que nous ne fassions qu'un avec notre Père, et entre nous, que tous les Oblats n'aient

qu'un cœur et qu'une âme pour aimer Dieu, leur Supérieur général et leur Congrégation : *Ut omnes unum sint, ut sint consummati in unum* — et que par là soit assuré chaque jour le succès de notre prière quotidienne : *Prætendat Dominus super eum Spiritum gratiæ salutaris perpetuumque ei rorem suæ benedictionis infundat !*

Ad multos annos ! »

Le Supérieur général répond en quelques mots qui renouvellent son émotion et où se dépeint la joie de son cœur.

Mais tout à coup, le silence est réclamé une seconde fois. Le R. P. Soullier annonce une dépêche qui arrive de Rome à l'instant. Tout le monde se lève ; chacun pressent l'honneur d'une bénédiction nouvelle qui va descendre sur la Congrégation.

Le R. P. Assistant général donne lecture du télégramme. Il est ainsi conçu :

Paris, Rome, 11 heures 20 minutes matin.

« Saint-Père bénit de tout cœur Supérieur général, Congrégation entière.

« Augier. »

Les applaudissements éclatent ; la santé de Léon XIII est portée avec acclamation. La bénédiction pontificale arrivant au milieu de la fête, comme le soleil en son midi, lui donne une splendeur nouvelle. C'est la plus belle parure, c'est la plus douce surprise. Grâces soient rendues à ceux qui ont eu l'initiative de ce bienfait et ont su le faire arriver au moment opportun. Plus rien ne manque à la joie religieuse de cette journée, et le R. P. Aubert, d'un mot concis, mais exact, auquel tous ont souscrit, résumait l'opinion collective de ses Frères, en disant : « Depuis vingt-cinq ans, c'est la plus belle fête que j'aie vue. »

La récréation sera courte aujourd'hui. C'est dimanche. Nos Pères, venus de partout à la rue de Saint-Pétersbourg, sont rappelés de nouveau à leurs postes respectifs et à leurs œuvres diverses par l'office des Vêpres et les devoirs du saint ministère. Mais pourtant, tout n'est pas terminé encore. Il faut une conclusion à de si belles prémisses. Ce soir, à sept heures, heure réglementaire de l'Adoration quotidienne, un Salut solennel sera donné dans l'oratoire privé de la maison. Le Supérieur général préside; le R. P. Soullier est au pied de l'autel, lequel se dresse tout resplendissant dans sa couronne de lumières et de fleurs. Avec quel cœur et quelle piété reconnaissante les enfants groupés autour de leur Père chantent les prières liturgiques! Quels accents de joie religieuse dans ce *Te Deum* solennel! Et comme la bénédiction du divin Maître nous parut, au soir de cette journée, désormais historique, précieuse entre toutes! La consolation du ciel venait de descendre dans cette maison d'expulsés, et nous oubliâmes un instant l'espace mesuré et la liberté perdue.

Telle fut cette fête du 5 décembre 1886: sans nuages, sans clameurs; cordiale dans son intimité discrète, enthousiaste dans son expansion digne et contenue.

Merci, Seigneur! Vous avez béni le Père et les enfants; et vous vous êtes souvenu de cette petite Congrégation, dont le berceau fut balancé par la main d'un apôtre: *Memento Congregationis tuæ.*

II

LES ADRESSES.

Elles furent nombreuses. Des courriers successifs, quinze jours durant, en ont apporté une moisson au T. R. P. Supérieur général. Personne ne manque à l'appel. Toutes les

maisons, tous les supérieurs, tous les enfants, ont exprimé les mêmes sentiments de respect. C'est un magnifique plébiscite qui fait écho à l'élection du 5 décembre 1861. Une famille qui honore son père s'honore, et une société religieuse qui fortifie en elle le principe d'autorité, ajoute à ses éléments de vie et d'immortalité.

Toutes ces adresses, diverses pour la forme, se ressemblent dans le caractère qu'elles affectent. Quel que soit leur mérite ou le tour ingénieux donné à la pensée, nous ne pouvons les reproduire ici : il faudrait un volume, et la répétition serait fastidieuse à la longue. Ce recueil pourra se faire à part, sans omission aucune, et dans un classement bien ordonné. Nous le recommandons à quelque bibliothécaire ayant des loisirs, comme un objet digne de tenter son zèle.

Toutefois, nous croyons devoir faire une exception pour quelques adresses collectives où se lisent en première ligne, au bas des pages, des signatures épiscopales. A ce titre, nous publions les adresses suivantes :

Kotahena, Colombo, le 9 novembre 1886.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Il ne me suffit pas d'avoir signé la lettre où vos enfants de Ceylan ont déposé l'expression de leur filial amour pour votre personne chérie et tous les vœux de leur cœur pour la conservation de vos jours, pour votre bonheur et pour la prospérité toujours croissante de notre chère Congrégation.

Je vous dois plus que les autres : les grands intérêts que vous avez remis entre mes mains pour le bien et l'honneur de la Congrégation, dans cette lointaine mission, demandent que je vous sois, plus que tout autre, intimement uni de cœur et d'esprit. Tels sont, en réalité, mes sentiments pour vous ; et je ne désire rien autre que de con-

sacrer les derniers jours d'une vie déjà longue à faire de cette mission un des plus beaux joyaux de la couronne apostolique de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée ; c'est là, bien-aimé Père, ce que vous, ce que mon regretté et à jamais chéri Père, Mgr SEMERIA, ce que notre saint Fondateur, avez toujours ardemment désiré. Puissions-nous ne pas rester trop au-dessous des aspirations de nos Pères ! et daigne le Seigneur, ajoutant encore de longues années à votre généralat d'un quart de siècle, vous accorder à vous-même, l'enfant de prédilection de notre premier Père, son premier successeur et l'héritier de son cœur, la joie de voir tous ces saints désirs accomplis, avant d'aller recevoir au Ciel, à la tête de légions de saints Oblats, la couronne spécialement glorieuse que Notre-Seigneur réserve aux chefs des familles apostoliques.

Vivez ! vivez longtemps pour le bien de tous ! L'Amérique, l'Afrique et l'Asie s'unissent à l'Europe dans le même vœu et la même prière pour leur bon Père.

Au milieu de tant de tempêtes que vous avez eu à traverser, l'œuvre de Dieu s'est admirablement développée sur tous ces continents ; il doit vous être doux de comparer ce que nous étions en 1861 et ce que nous sommes en 1886 ! *Soli Deo et Mariæ Immaculatæ omnis honor et gloria !* Ce que le bon Dieu a fait pour nous par votre entremise dans le passé, nous avons la confiance qu'Il le continuera dans l'avenir ; et, en ce jour, nous nous serrons tous bien près de vous pour ne faire qu'un cœur et qu'une âme avec vous et entonner avec vous le *Te Deum* de notre reconnaissance.

J'aurai, dans quelques jours, à vous donner quelques bonnes nouvelles, qui consoleront votre cœur.

Pour le moment, je me borne à me joindre au concert de tous nos frères, pour vous exprimer notre reconnais-

sance pour tous vos soins paternels, notre dévouement, notre obéissance, notre amour filial, et vous dire avec eux : *Ad multos annos !*

Agréez, mon très révérend et bien-aimé Père, l'hommage de ces sentiments, qui, pour être mal exprimés, n'en sont ni moins sincères, ni moins vifs, ni moins profonds, ni moins inaltérables.

Votre fils tout aimant et obéissant en Jésus-Christ et Marie Immaculée.

Christophe BONJEAN, O. M. I.
Evêque de Médéa, vicaire apostolique de Colombo.

Au T. R. P. Joseph FABRE, *Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée.*

Manitoba, le 3 décembre 1886.

TRÈS RÉVÉREND ET TRÈS AIMÉ PÈRE,

Il y a vingt-cinq ans, la voix unanime des représentants de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée vous choisissait pour son Chef, son guide et son père.

Le 21 mai 1861, Dieu avait frappé notre famille religieuse du coup le plus sensible et le plus douloureux, en lui ravissant son Fondateur. Un voile de deuil s'était répandu sur l'âme de tous ; mais, au 5 décembre de la même année, ce voile lugubre a été déchiré pour faire place à la joie que votre élection causait à toute la Congrégation de M_g^r DE MAZENOD.

Un quart de siècle de douce expérience est venu nous assurer que Dieu lui-même avait inspiré et n'a pas cessé de bénir le choix de vos enfants. Aujourd'hui, des voix multiples s'élèvent, de l'ancien comme du nouveau monde, pour, dans un concert de douce harmonie et de vive reconnaissance, remercier l'Auteur de tout don de nous avoir donné, en votre personne vénérée, un Père

si tendrement aimé, un guide si éclairé et si sage, un Supérieur si digne de celui qu'il a remplacé.

Voix d'Europe, voix d'Amérique, voix d'Asie et d'Afrique retentissent à l'unisson, car toutes sont inspirées par une même pensée, nourries par un même sentiment. Vos enfants du Vicariat de Saint-Boniface auraient voulu vous arriver des premiers ; mais ils sont si éloignés les uns des autres qu'ils ont cru vous être agréables en différant un peu, afin d'être réunis en plus grand nombre pour vous exprimer leurs vœux et leur attachement. Treize sont ensemble ici pour la retraite; les autres s'unissent à eux pour vous écrire aujourd'hui ce qu'ils vous télégraphieront demain : *Vos vingt-quatre Oblats vous offrent félicitations, amour, dévouement.* » Oui, nous vous félicitons, très honoré Père, et nous nous félicitons avec vous des bénédictions que le Ciel a répandues sur votre administration. Nous vous respectons, très vénéré Père, voyant dans votre personne sacrée le représentant de Celui qui a l'hommage souverain de nos intelligences. Nous vous aimons, très aimé Père, comme de bons fils doivent aimer celui à qui la Providence les a confiés. Recevez notre dévouement, très révérend Père Supérieur général, car nos volontés comme nos personnes sont à votre disposition. Nous vous appartenons par Oblation, nous voulons vous appartenir en toute abnégation et sincérité.

C'est dans ces sentiments, révérendissime et bien-aimé Père, que nous vous prions de bénir tous les Oblats de notre Vicariat, qui tous sont si heureux de pouvoir se dire

Vos fils les plus dévoués et les plus respectueusement soumis.

Alex. O. M. I.
Archevêque de Saint-Boniface.

(*Suivent les signatures des Pères et des Frères*).

Au T. R. P. Fabre, *Supérieur général. Paris.*

Evêché de Saint-Albert, le 10 novembre 1886.

Très révérend Père,

Au milieu des tristesses que nous traversons dans ces temps malheureux, le Seigneur veut bien nous accorder aujourd'hui un jour de joie et d'allégresse. Le 5 décembre prochain est le vingt-cinquième anniversaire de votre élection au Généralat ! *Deo gratias !*

Oh ! oui, dirons-nous avec tous nos frères dispersés dans tous les pays du monde, mais réunis de cœur, en ce beau jour du 5 décembre, aux pieds de leur Père bien-aimé : *Deo gratias ! Gratias Deo super inenarrabili dono ejus !* Merci à Dieu de toutes les grâces dont il a comblé notre Père et, par le Père, toute la Famille pendant ce quart de siècle ! Merci à vous ! vénéré Père, de tout le soin, de tout l'amour que vous avez prodigué aux orphelins de notre Illustre Fondateur, depuis le jour à jamais béni de votre élection !

Veuillez, Père bien-aimé, recevoir ces quelques lignes comme l'expression de notre reconnaissance et de notre piété filiale envers Votre Paternité. Veuillez aussi bénir tous vos enfants de Saint-Albert, tant ceux qui sont absents que ceux qui ont l'avantage de signer cette pauvre adresse.

Vital, o. m. i.
Evêque de Saint-Albert.

(Suivent les signatures des Pères et des Frères).

III

LES CADEAUX.

On ne se présente jamais devant un roi ou un père, au jour de sa fête, sans lui offrir des présents. Le tribut fut, partout et toujours, la reconnaissance de l'autorité ; et

s'il y a des tributs forcés, prélevés sur l'ennemi vaincu, il y a aussi le tribut spontané offert par l'amour filial.

Il convenait que l'heureux fêté du 5 décembre 1886 reçût l'hommage de ces dîmes symboliques.

Après les adresses dans toutes les langues, et les poésies : latines, françaises, anglaises, envoyées par la jeunesse, les cadeaux.

Ornements, linges sacrés, objets religieux et artistiques, viennent, de divers points, se ranger sur les tables et les étagères, comme les objets rares en un musée.

L'appartement du Supérieur général en est tapissé.

« *Ut quid perditio hæc?* eût dit quelque esprit chagrin. N'eût-il pas mieux valu donner cet argent aux pauvres et ces objets aux missions dépourvues ? *Potuit enim illud venumdari multo et dari pauperibus.* »

Les objections sont toujours les mêmes, dans tous les temps ; mais hâtons-nous de dire que, parmi nous, de telles réflexions ne se sont pas fait entendre.

Les pauvres ! Certes, ils n'ont pas été oubliés, et nos missionnaires non plus. Ce n'est pas pour la vaine satisfaction de les compter ou de les garder que le Supérieur général a reçu ces lots d'objets précieux. Il a su en faire un saint usage. Sa main ne recevait que pour donner. Voyez plutôt.

A Rome, ces belles photographies de notre vénéré Fondateur, de nos Evêques et de nos premiers Pères.

C'est la Sainte-Famille qui les a offertes, et ce n'est pas le seul don de son cœur magnanime.

Et ces ornements ! comme ils sont frais et d'une coupe gracieuse ! La veille de la fête, le supérieur local de la rue Saint-Pétersbourg a passé un assez long temps à bénir les linges sacrés, confectionnés avec art. Des mains industrieuses ont conduit ces travaux. Le temps des Sara, des Rebecca n'a pas disparu complètement ; la femme

forte est encore assise à son rouet, ou debout à son atelier : *Quæsivit lanam et linum, et operata est consilio manuum suarum.* Ces cinq ornements de toutes couleurs, confectionnés à la rue de Clichy, vont bientôt prendre le chemin de l'Afrique australe, en compagnie du R. P. Monginoux, Préfet apostolique du Transvaal; ils seront la première richesse des églises à construire sur ce vaste territoire.

Et ces aubes, ces garnitures d'autel, ces linges blancs, ces scapulaires magnifiques, au chiffre de la Congrégation, où iront-ils ? Je n'en sais rien ; mais ce que je n'ignore pas, c'est que tout a une destination prévue avec sollicitude et que de pauvres vestiaires de sacristies seront ainsi remontés à neuf. En France, nous sommes pauvres aussi ; nos ressources sont précaires, nos charges plus lourdes. Malgré cet état de gêne, l'expulsé tend volontiers la main à son frère des pays étrangers, pour partager avec lui non le superflu, mais le nécessaire.

Merci, pieuses ouvrières, qui, dans la Sainte-Famille, avez fait revivre le souvenir des journées laborieuses de Nazareth. L'Evangile est plein de bénédictions pour ceux et celles qui collaborent à l'œuvre des apôtres. Celui qui reçoit le prophète a la récompense du prophète ; celui qui aide l'apôtre a droit au salaire de l'apôtre. La journée finira, et le Père de famille distribuera à tous et à toutes les deniers gagnés au prix des sueurs et des sacrifices.

A côté de ces objets de prix, il en est d'autres de moindre valeur : croix, boîtes de papeterie, albums, encriers ciselés et autres petits riens. Et cependant ces petits riens auront leur utilité, ne serait-ce que pour figurer dans quelque loterie pour une église pauvre.

Et ces photographies ? Elles rappellent les traits des missionnaires que nous vénérons. Un père est heureux d'avoir sous ses yeux les portraits de ses fils. Il y a çà et

là de longues barbes et des figures ouvertes et loyales. Tenez, voyez ce petit carton. Il vient de loin : des bords du Mackenzie. Ce sont les missionnaires de la Providence, groupés, avec le R. P. Lecorre, leur Supérieur, autour d'une image de Marie Immaculée. Ce n'est vraiment pas mal réussi ; et il est pittoresque de voir, à côté des Européens à l'attitude correcte et un peu raide, les apôtres des sauvages. Ainsi, sans sortir de sa chambre, le Supérieur général peut faire une excursion sur tous les points du monde occupés par ses Oblats. Père, passez sur le front de cette armée religieuse, si bien ordonnée ; chacun vous salue aujourd'hui avec enthousiasme, et demain, sur un signe de votre main, les tentes seront repliées, et les soldats s'ébranleront pour courir à de nouvelles fatigues et à de nouvelles conquêtes.

Donc, portraits, vues d'églises, d'écoles, de maisons de communautés, ornements, linges bénits, vous n'êtes pas aujourd'hui de vaines parures ou des témoignages d'ostentation déplacée ; vous êtes le tribut des cœurs, destiné à honorer l'autorité et à conserver le souvenir des absents. Du reste, disons-le hautement. En cette fête toutes les âmes furent en parfait accord de sentiments ; nous prêtâmes l'oreille aux échos venus des extrémités du monde, et, dans ce concert harmonieux, nous ne pûmes saisir un murmure ; mais les brises des mers et les grandes voix des forêts et des prairies nous apportaient, à toute heure, la douceur du chant davidique : *Ecce quàm bonum, et quàm jucundum, habitare fratres in unum.*

Et, si nous avions à résumer cette solennité touchante, qui n'oublia rien ni personne, nous dirions, avec le R. P. Tatin : « *Cette fête jubilaire met en lumière le caractère de catholicité se développant de plus en plus dans notre Famille.* »

Que Dieu garde le Père et les enfants !

IV

L'OCTAVE.

Pour être complet, nous devrions raconter les petites fêtes qui, les jours suivants, prolongèrent l'émotion et la joie de la fête principale.

Le T. R. P. Supérieur général fit le pèlerinage de Montmartre, pour porter au Sacré-Cœur l'expression de sa reconnaissance. Dans sa prière, il offrit au Sacré Cœur de Jésus, avec son action de grâces, la Congrégation tout entière, dont il venait d'entendre le concert unanime. Le Cœur de Jésus, en bénissant le Père, bénit aussi les légions d'apôtres, ses enfants, répandus dans le monde entier.

Le Supérieur général adressait immédiatement à la Congrégation et à la Sainte-Famille les circulaires que nous avons lues, preuve authentique de sa joie paternelle et sorte d'accusé de réception des témoignages de piété filiale envoyés de partout.

Et, dans la banlieue comme à Paris, on acclamait l'élu du 5 décembre 1861. Ce fut comme une octave de prières, de chants et de démonstrations religieuses, célébrant l'heureux jubilaire. Les apôtres des missions, les servantes des malades, les anges gardiens de l'enfance et de la jeunesse, redisaient le même *vivat*, commencé sur les rives des grands fleuves et parti du fond des déserts : *Ad multos annos !* et les derniers échos de ces prières et de ces chants venaient mourir sous les grands cloîtres de Royaumont, comme aux portes du Ciel.

Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt : beatus populus, cujus Dominus Deus ejus.

V

RÉSUMÉ.

A la suite d'une poésie latine de fort bonne venue et qui trouvera sa place au recueil général des documents historiques de cette fête, *l'Écho du Soracte*, rédigé par nos scolastiques de Rome, résume, par l'énumération suivante, l'action apostolique de ces vingt-cinq dernières années.

Cette citation clôra, pour nous, l'histoire de ces solennités jubilaires :

LAUDENT EUM OPERA EJUS.

Témiskaming (1861).
Bordeaux (1862).
Bethsiamits (1862).
Rockferry (1862).
Stillorgan (1863).
Rome (1863).
Kilburn (1864).
Tower-Hill (1865).
Notre-Dame des Anges (1867).
Royaumont (1868).
Lowell (1868).
Arcachon (1869).
Saint-Andelain (1869).
Philipstown (1870).
Hull (1871).
Notre-Dame de Pontmain (1872).
Montmartre (1876).
Mattawan (1878).
Saint-Hélier (1880).
Saint-Ulrich (1880).
Saint-Gerlach (1881).
Maison d'Espagne (1882).
Diano Marina (1882).
Tewksbury (1884).
San Antonio (1884).
Eagle-Pass (1884).
Belcamp-Hall (1884).

Archevêché de Saint-Boniface.
Archevêché de Colombo.
Evêché de Saint-Albert.
Evêché de Jaffna.
Vicariat apostolique de Colombo.
Vicariat apostolique d'Attabaskaw.
Vicariat apostolique de l'Etat libre d'Orange.
Préfecture apostolique du Transvaal.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

CANADA.

LE R. P. PROVOST.

Pour la seconde fois, en moins d'un an, le deuil a visité notre beau collège d'Ottawa. C'est encore à la tête que la mort a frappé, et le corps tout entier s'est ressenti de ce coup terrible. Le R. P. Provost, installé Supérieur à la place du R. R. Tabaret, trop tôt ravi à son œuvre, a été lui-même emporté en quelques semaines, le 28 novembre dernier. La blessure des cœurs, à peine fermée, vient de se rouvrir.

Les deux Supérieurs que nous pleurons furent l'un et l'autre des hommes de dévouement; la Congrégation ne saurait oublier leurs services et leurs mérites. Les derniers actes de la vie du R. P. Provost furent particulièrement marqués au coin du sacrifice. En 1885, à l'époque de l'insurrection du Nord-Ouest, il accompagna les troupes canadiennes, pendant leur fatigante campagne, en qualité d'aumônier. Il y a quelques mois, malgré une santé affaiblie, il acceptait la direction d'un établissement important. Il est mort à la tâche, en bon religieux, en saint Oblat.

En attendant de raconter sa vie, écoutons les premiers accents de douleur et de louange qui nous arrivent d'Ottawa.

On lit dans *le Canada*, numéro du 29 novembre 1886, l'article nécrologique que voici :

MORT DU R. P. PROVOST, SUPÉRIEUR DU COLLÈGE D'OTTAWA.

Le bon Dieu vient de rappeler à lui le R. P. Provost, supérieur du collège d'Ottawa. Avant que la terre se referme sur sa dépouille mortelle, il est de notre devoir d'esquisser à grands traits cette vie toute de dévouement et de sacrifice.

Le R. P. Provost naquit à Montréal en 1841. Il fit ses études au collège de Montréal, sous la direction des RR. MM. de Saint-Sulpice. Son cours terminé, il se livra à l'étude de la médecine et suivit avec succès les cours de l'Ecole Victoria. Admis à la pratique de la médecine, il alla exercer sa profession au Nouveau-Brunswick et fut le médecin attitré du collège Saint-Joseph de Memramcook. Il se montra en tout et partout le vrai médecin catholique, aussi soucieux de la santé des âmes que de la vie des corps.

Dieu l'en récompensa en l'appelant à l'état religieux. Il quitta le monde sans regret et vint demander son admission au noviciat des RR. PP. Oblats de Lachine. Nul ne se montra plus humble, plus obéissant, plus charitable et plus dévoué que le jeune médecin devenu religieux. Ordonné prêtre en 1873, il débuta dans son ministère à la maison de Saint-Pierre, à Montréal. Bientôt son zèle et son affabilité lui eurent conquis tous les cœurs. Aussi, quand ses supérieurs l'envoyèrent, en 1876, remplir les fonctions de procureur au collège d'Ottawa, son départ de Montréal excita les plus vifs regrets parmi la population du faubourg Québec. Tout entier à son œuvre, il se fit le bras droit du regretté P. Tabaret, et ne contribua pas peu, par son bon sens pratique, aux succès qui ont marqué les dix dernières années de la vie du collège.

La confiance de ses supérieurs appela, après six ans de dévouement, le R. P. Provost au poste élevé de procureur de la province du Canada. Son esprit d'ordre, son intelligence des affaires et sa correspondance entière aux vues de ses supérieurs firent de son administration une ère de prospérité. Les moments que des travaux multiples lui laissaient, étaient consacrés au ministère des âmes et avec quel succès ? Dieu seul et les âmes soulagées par lui pourraient le dire.

Nous signalerons seulement en passant la part qu'il a prise, comme aumônier du 65e, à l'expédition du Nord-Ouest. Les soldats n'oublieront jamais la piété, le dévouement et l'entrain dont il fit preuve au milieu des fatigues inévitables dans ces circonstances.

C'est de là qu'il fut envoyé, après la mort du R. P. TABARET, prendre la charge de supérieur du collège d'Ottawa. La responsabilité qu'il y voyait attachée et son humilité profonde le firent hésiter à l'accepter, jusqu'au moment où un ordre formel vint faire taire ses craintes. Le 26 avril dernier, il arrivait dans cette ville et était l'objet d'un accueil sympathique de la part de la communauté, du collège et de toute la population. Qui eût dit alors que nous aurions sitôt à déplorer sa perte ? Le R. P. PROVOST se mit à l'œuvre avec un dévouement et une énergie que secondait mal une santé déjà épuisée.

Scrupuleusement fidèle à la direction si sage imprimée à son œuvre par le R. P. TABARET, il n'avait à cœur que de faire revivre le fondateur de la maison. C'est le désir que l'on saisissait sur ses lèvres, mais que ses actions exprimaient plus nettement encore. Son passage au collège n'a pas été, malgré la délicatesse de sa santé, sans faire beaucoup de bien. La Providence, dont les desseins sont impénétrables, n'a pas voulu qu'il continuât plus longtemps cette œuvre de dévouement.

Dès le mois de septembre, son état inspira des craintes. La maladie de langueur qui l'a emporté se manifesta dès lors par des symptômes alarmants. Résigné à la volonté de Dieu, il a vu la mort approcher comme l'heure marquée pour son repos et sa récompense.

Parti pour Montréal, il fut confié aux soins intelligents des bonnes Sœurs de l'Hôtel-Dieu. C'est là qu'il s'est endormi dans les bras de l'Immaculée Mère des Oblats, à l'âge de quarante-cinq ans. *Dulcis est somnus operanti !*

CAFRERIE.

LETTRE DU R. P. ROLLAND A Mgr JOLIVET.

Conversion et baptême de Tshopo, chef de Korokoro, fils de Mosesh.

Basutoland, 11 septembre 1886.

MONSEIGNEUR,

Nous venons d'achever notre retraite annuelle, qui nous a été magistralement prêchée par le R. P. DELTOUR, notre bon supérieur.

Chaque jour je remercie le bon Dieu, qui s'est servi de Votre Grandeur pour m'envoyer aux missions d'Afrique ; mais je suis encore loin d'être un missionnaire. Si mes progrès dans l'étude de la langue sisouto étaient aussi rapides que mes progrès dans l'art de l'équitation, j'oserais presque me dire missionnaire des Cafres ; mais, hélas ! il n'en est pas ainsi. Cependant j'espère bientôt pouvoir faire le catéchisme. En attendant, je vais un peu partout dire la messe, baptiser les enfants et les mourants, voire même enterrer les morts. Ainsi, dernièrement, j'ai eu le bonheur de baptiser Tshopo, un chef de Korokoro et, qui plus est, fils de Moshweshwe, le dernier roi des Basoutos. Cette conversion a fait quelque bruit dans le pays, car aucun fils de Moshweshwe n'avait encore embrassé notre sainte religion.

Votre Grandeur recevra peut-être avec plaisir quelques détails sur cette conversion.

Le chef Tshopo, âgé de quarante-cinq ans, était malade depuis deux mois. Le P. DELTOUR, la Sœur Mélanie et moi, nous l'avions visité très souvent ; on lui avait enseigné les principes de la religion ; on lui avait parlé du salut de son âme ; le malade écoutait volontiers la parole du missionnaire et acceptait avec joie les soulagements que pou-

vait lui offrir la Sœur; il allait même jusqu'à nous inviter à faire la prière devant lui et en présence des hommes de son *Khuthla;* mais, quand on lui parlait de recevoir le baptême, il restait muet; pour lui, comme pour tant d'autres, le grand obstacle était la polygamie; il n'ignorait pas le sacrifice qu'il aurait à faire en devenant chrétien.

Il y a quinze jours, étant allé dire la messe à Saint-Joseph de Korokoro, je fis une visite à mon malade, qui me reçut assez froidement. Les hommes de son entourage montrèrent encore plus de froideur, car ils savaient qu'à la mort d'un chrétien on n'offre pas de sacrifices de bœufs et que, par conséquent, il n'y a pas de grand festin. Après avoir récité toutes les prières que je savais en langue si-souto, voyant l'indifférence du malade, je lui fis dire par la Sœur Mélanie : « Voici bien des fois que le prêtre vient te voir. Tu aimes les *Baroma* (1), dis-tu? tu veux les avoir près de toi pour te faire la prière; tu connais donc la vérité, et, dans quelques jours, tu la connaîtras encore mieux, car tu vas paraître devant le Juge suprême. Tu sais que nous ne cherchons que l'intérêt de ton âme; j'ai fait mon devoir, à toi de faire le tien! » Pendant que la Sœur parlait, je priais, à genoux; mais Tshopo restait muet et semblait même ennuyé de notre présence. Je me levai et lui dis : « J'ai fait pour la dernière fois la prière chez toi. » Nous le quittâmes avec le triste sentiment que cette âme était perdue.

Une demi-heure après, j'étais déjà à cheval pour retourner à Roma, lorsque l'on vint me dire que Tshopo ne voulait pas me laisser partir avant de l'avoir baptisé, et qu'il était disposé à accepter toutes les conditions et tous les sacrifices exigés pour cela. Ne pensant pas que la mort fût imminente, je jugeai prudent d'aller à Roma

(1) *Baroma*, les catholiques romains.

consulter le P. Deltour. Muni des instructions de mon supérieur, j'étais de retour à Saint-Joseph à cinq heures du soir. Pendant mon absence, les chefs des environs, ayant à leur tête Mahma, ayant appris que Tshopo voulait être baptisé, vinrent à sa *Kraal* pour s'assurer du fait ; la Sœur, de son côté, redoutant quelque piège pour le malade, s'était rendue auprès de lui pour l'exhorter et, au besoin, pour le défendre. Mahma, s'approchant du malade, lui demanda si réellement il voulait être baptisé et s'il n'avait pas subi quelque influence indue. Tshopo lui répondit qu'il désirait beaucoup être baptisé et que lui-même avait demandé le prêtre. Alors Mahma lui dit : « Je te félicite, car les Baroma nous ont été recommandés par notre père Moshweshwe. — C'est son testament ! oui, ajouta Mahlélébé, et Moshweshwe aurait voulu faire comme toi ; mais les protestants ont empêché le prêtre d'arriver jusqu'à lui ; et, moi aussi, je tâcherai de faire comme toi ! »

Alors les chefs tinrent conseil ; il fut décidé que, pour donner plus de solennité au baptême et pour avoir le temps de faire des invitations, on remettrait la cérémonie au lendemain ; je crus qu'il n'y avait pas de danger à me conformer à cette décision, et, le lendemain, je baptisai Tshopo avec toute la solennité possible. Le malade vécut encore une semaine ; enfin on vint m'avertir qu'il était bien mal et touchait à sa fin. J'appris aussi que les païens l'entouraient et voulaient offrir un sacrifice, lui laver le visage avec le fiel d'une chèvre, etc. Le malade s'y était refusé énergiquement, en déclarant qu'il était chrétien et que ces superstitions lui étaient défendues. Cependant je crus que le plus sûr était de rester près de lui toute la nuit ; c'est ce que je fis, et je fus très édifié des dispositions du pauvre mourant, qui, à plusieurs reprises, baisa ma croix et me tint la main tout le temps,

jusqu'à ce qu'il rendît son âme à Dieu. Alors seulement je rentrai à la Mission, en remerciant Dieu, qui avait bien voulu se servir de mon ministère pour sauver cette âme.

Mais tout n'était pas fini : pendant qu'on délibérait s'il fallait enterrer Paulus (c'est le nom qu'on lui imposa au baptême) au cimetière de Korokoro ou bien à Roma, le grand chef Litsié avait décidé que, comme fils du roi Moshweshwe, il devait être enterré à Thaba-Bosio, et, pendant la nuit, on y transporta furtivement son corps. J'avais à craindre que les ministres protestants ne voulussent célébrer les funérailles du chef défunt, comme ils l'avaient fait autrefois à la mort du roi Moshweshwe, pour se donner de l'importance aux yeux des Basutos ; aussi, sans perdre une minute, accompagné de Mahlélébé, me voilà parti pour Thaba-Bosio, où j'arrive au moment où l'on finissait de creuser la fosse. Là, je trouvai réunis plus de cent hommes, les plus notables du pays, et l'on attendait encore quelques chefs avant de procéder à l'inhumation du chef décédé. Je profitai de ce moment d'attente pour prier le chef Mahma de m'indiquer la tombe du roi Moshweshwe. « Voilà, me dit-il, l'endroit où les protestants l'avaient enterré ; mais il n'y est plus. Voici la vérité, connue seulement des chefs et des médecins : Le soir de l'enterrement, les médecins déterrèrent le cadavre de mon père, le dépecèrent et en cachèrent les morceaux dans divers points de la montagne. Ainsi, me dit-il en m'indiquant du pied une pierre blanche, ici se trouve un des membres du corps de Moshweshwe, et c'est ici que les médecins viennent faire, avec les ossements de mon père, leurs *remèdes* pour la guerre et pour la circoncision. » Ce mystère n'était encore connu d'aucun de nos Pères ; mais ils se l'expliquent facilement par la connaissance qu'ils ont des mœurs de ce peuple.

Comme le baptême, je célébrai les funérailles avec toute la solennité possible, puis je repris le chemin de Korokoro, mourant de faim, mais le cœur heureux et consolé.

Ernest ROLLAND, O. M. I.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE SAINT-JEAN D'AUTUN.

RAPPORT DU R. P. MARCHAL.

Autun, le 30 novembre 1886.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je vous adresse ce rapport au moment où nous nous préparons à célébrer, d'un cœur joyeux et reconnaissant, le vingt-cinquième anniversaire de votre élection comme Supérieur général de notre chère Congrégation. Puissé-je vous faire connaître combien vos fils d'Autun, qui vous aiment bien vivement, se sont montrés généralement généreux et dévoués pour l'honneur de la Famille et le bien des âmes qu'ils ont été appelés à évangéliser.

L'œuvre des missions, à Autun, a eu de beaux jours, des époques brillantes; quand j'arrivai ici, le travail abondait encore ; mais, soit que de nouvelles maisons de missionnaires aient été créées dans le diocèse, soit que le nombre des Pères de la maison ait été parfois insuffisant par suite d'absences ou de changements, nous n'avons plus eu, pour ainsi dire, que des missions fondées et des retraites de peu d'importance. Il fallut profiter de l'offre bienveillante des supérieurs de Talence, de Pontmain et de l'Osier pour occuper le zèle des PP. ROYER, PAYS et BELNER. Depuis un peu plus d'un an, le travail a repris, et nos Pères ont été très occupés dans le diocèse, comme on va le voir par le récit très succinct des missions qu'ils ont données.

Disons tout d'abord qu'après les expulsions, avec le

consentement des supérieurs, plusieurs de nos Pères dispersés, furent envoyés dans diverses paroisses comme curés ou vicaires. Après quelque temps, ils reprirent la vie des missions. Le R. P. Jonveaux est resté plus longtemps que les autres dans ce ministère, et il dessert encore une petite paroisse tout près d'ici ; il vient chaque semaine ou tous les quinze jours à Autun, pour se retremper à la communauté dans l'esprit de famille.

Les PP. Bourde et Paquet, arrivés depuis peu de temps dans la maison de Saint-Jean, après quelques retraites prêchées en octobre 1885, commencèrent, le jour de la Toussaint, une série de missions sans interruption jusqu'à la fin du mois de mai. C'est à Joudes qu'ils débutèrent. Cette paroisse, de près de 600 habitants, est située sur la frontière du Jura. Elle a le bonheur d'avoir conservé la foi, d'être animée d'un bon esprit, et on y remplit fidèlement les devoirs religieux. Cet avantage précieux, elle le doit, après Dieu, au vénérable curé qui l'administre depuis soixante ans et à l'influence chrétienne des familles dirigeantes de la contrée. Les missionnaires n'ont eu, à Joudes, que des consolations ; malgré la pluie et le mauvais état des chemins, les exercices ont été suivis, matin et soir, avec empressement et piété, et tout le monde, à peu près, a voulu répondre à l'appel de la grâce. La mission a été couronnée par la bénédiction d'une belle croix, donnée par la famille de Toisy.

De là, les mêmes Pères sont allés à Ligny, paroisse de 1 200 habitants, dans le Brionnais. Si toutes les paroisses ressemblaient à celle-ci, les missions donneraient de l'ouvrage aux missionnaires, et leur procureraient aussi de grandes consolations. La population est intelligente et instruite ; les voix sont cultivées ; aussi la mission a-t-elle été acceptée avec joie et suivie avec entrain. Il y a eu fort peu d'abstentions à la sainte Table.

Le P. Belner avait eu de très heureux débuts dans le diocèse, à Saint-Pantaléon, paroisse située près d'Autun, et avait secondé le P. Pays dans deux missions qui ont eu d'excellents résultats. Elles méritent d'être mentionnées ici. La première eut lieu à Saint-Aubin, très bonne paroisse, administrée, depuis plus de cinquante ans, par un saint prêtre qui en a quatre-vingts ; la seconde, à Sennecey-le-Grand, où, à part un petit noyau de fidèles, presque tout le monde a oublié le chemin de l'église. Dans l'une, on eut tout ce que l'on pouvait attendre et, dans l'autre, plus qu'on n'eût osé espérer. A Sennecey, le parti franc-maçon domine ; on avait fait venir des marchands forains, qu'on avait placés près de l'église pour contrarier la mission. Aux jours ordinaires, les exercices étaient peu fréquentés, on préférait stationner sur la place ; mais, aux grandes cérémonies et aux conférences, presque tout le monde se rendait à l'église. Le jour de la Consécration à la Sainte-Vierge, lorsque le maire arriva, il ne trouva personne que les marchands et les teneurs de jeux. Voulant savoir où se trouvaient les gens, il entr'ouvrit la porte et ressortit aussitôt, en s'écriant, tout en colère : « Ils sont tous là, même mes gendarmes ! »

En décembre, le P. Belner est allé, avec le P. Zabel, prêcher la mission de Bannay dans le diocèse de Bourges; il est revenu très satisfait, et, en janvier, il a prêté son concours aux PP. Marais et Iungbluth à Noyal, en Bretagne. Cette mission a eu un plein succès. Nos Annales en ont parlé d'après les journaux du pays.

Les PP. Bourde et Paquet, après avoir terminé la mission de Ligny, sont venus passer avec nous les fêtes du nouvel an, et sont repartis ensemble pour évangéliser la paroisse de Torpes. Les missions se suivent, mais ne se ressemblent pas. Torpes est dans la Bresse ; il y a là une population de 1400 âmes. C'était autrefois un bon pays;

mais il a subi le sort de beaucoup d'autres ; l'esprit religieux a beaucoup diminué. De plus, la mission a été contrariée par la neige, le froid et les inondations ; cependant bon nombre d'hommes sont revenus à la pratique de leurs devoirs religieux ; on ne peut pas en dire autant des femmes ; tant il est vrai que, lorsque les femmes sont éloignées de la religion, elles sont plus difficiles à ramener que les hommes.

La mission de Vitry-sur-Loire a suivi immédiatement celle de Torpes et a été prêchée par les mêmes Pères. Elle ne devait d'abord durer que quinze jours ; mais ce temps ayant été jugé ensuite insuffisant, le P. Paquet a prolongé l'œuvre de huit jours, pendant que le P. Bourde allait rejoindre le P. Belner dans une mission déjà commencée. Le chant, à Vitry, n'était pas, au début, la partie brillante des exercices : le bon curé, déjà âgé, n'avait, pour chanter, qu'un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, dont la voix était un *tremolo* continuel, sans compter que le pauvre vieux a 6 kilomètres à faire pour arriver à l'église. Grâce au zèle intelligent du P. Paquet, après quelques jours, un chœur de jeunes personnes exécutait convenablement nos cantiques populaires. Les exercices ont été bien suivis et ont donné les résultats qu'on pouvait espérer.

C'est à Saint-Bonnet de Vieille-Vigne, paroisse de 722 habitants, dans le Charolais, que le P. Bourde a rejoint le P. Belner. Les commencements de l'œuvre n'ont pas été brillants ; malgré cela, les Pères ont eu la consolation de voir les paroissiens assister en grand nombre aux fêtes de la mission, et ceux-là mêmes qui n'ont suivi que rarement les exercices ont rempli, pour la plupart, leur devoir pascal.

En quittant Saint-Bonnet, le P. Bourde venait prendre le P. Lecorre, vicaire de Saint-Jean, pour aller donner la

mission de Saizy. Cette paroisse qui compte 1 112 habitants, est composée de cinq hameaux, lesquels diffèrent beaucoup sous le rapport des idées et des sentiments. Les hameaux dont les habitants vont travailler aux mines d'Epinac n'envoient presque jamais personne à l'église ; les autres, composés d'agriculteurs, sont demeurés fidèles, en majeure partie, aux devoirs religieux. Ces sentiments se manifestent dans le choix des images qui tapissent les demeures. Chez les mineurs, on trouve les portraits de Victor Hugo et autres personnages. Cependant, il faut leur rendre cette justice, c'est que presque partout, la sainte Vierge a la place d'honneur. Chez les cultivateurs, on ne trouve guère que les images des saints. Les missions n'ont plus, pour les gens de Saizy, les charmes de la nouveauté ; ils en ont déjà eu plusieurs. Cependant ils sont venus en bon nombre aux exercices et se sont rendus à l'appel de la grâce.

Dans le même temps, le P. Belner et le P. Colombot, de la maison de Sion, prêchaient la mission de Nanton. Cette paroisse, autrefois très bonne, a subi l'influence du chef-lieu de canton : Sennecey ; la municipalité, longtemps hostile au curé, est maintenant chrétienne ; ce succès est dû au nouveau curé.

Dans de telles conditions, la mission ne pouvait que réussir ; elle s'est terminée par la bénédiction d'une croix nouvellement restaurée ; cette croix avait été brisée par deux malheureux, étrangers à la paroisse.

Pendant que les PP. Colombot et Lecorre, restés seuls dans leurs paroisses, mettaient fin à leurs missions et retournaient à leur poste, les PP. Bourde et Belner inauguraient la mission de Montpont, paroisse de 2 600 âmes. Les habitants passent pour être peu intelligents ; mais, sans aucun doute, ils le sont plus que d'autres qui se croient plus fins et plus rusés. Ils ont conservé le sens religieux et patriotique. Le candidat de l'ordre y a toujours la majorité ;

les devoirs religieux sont pratiqués par la plus grande partie des hommes. Les missionnaires qui ont l'habitude de parler contre le luxe feront bien de ne pas donner leurs sermons dans cette paroisse. A Montpont, on vient le dimanche à la messe, et même le jour de Pâques, en sabots et en blouse; on se marie de même. Avec la plus belle toilette, la mariée porte des sabots blancs, tout en bois. Le monde est très froid et très peu porté à l'enthousiasme. Ce sont de bons campagnards, qui vivent des traditions du passé. Dieu veuille qu'ils y demeurent toujours fidèles ! Inutile de dire qu'ils ont, à peu près tous, fait leur mission.

Le P. Paquet a employé, de son côté, tout le carême à prêcher, dans la paroisse de Ligny, pour un retour de mission, et dans celles de Varennes-Saint-Sauveur et de Saint-Côme les Chalon, pour préparer au devoir pascal. Le travail a été considérable et les résultats plus ou moins consolants.

Dès le lendemain de Pâques, nos trois infatigables missionnaires repartaient dans des directions différentes. Le P. Belner a eu en partage le Mois de Marie d'Arcachon. Peu habitué à ce genre d'exercices, il a adapté à la circonstance ses sermons de missions, et il a fait entendre, avec grand fruit pour les âmes, les vérités de notre foi à une société d'élite.

Le R. P. Paquet a eu la joie de porter la parole de Dieu aux populations parmi lesquelles il avait, avant d'entrer dans la Congrégation, exercé son ministère. Il a prêché plusieurs jubilés, seul, et deux importantes missions, avec le P. Pélissier, à Dourdan et à Magny. Ces deux missions ont eu un grand succès, surtout la première. Nos Annales en ont parlé, d'après un compte rendu de *la Semaine religieuse* de Versailles.

Ces deux Pères, de retour à la maison, au lieu de

prendre un repos bien mérité, dont ils avaient pourtant grand besoin, ont dû prêcher presque sans interruption jusqu'après le mois de juin, des retraites de première communion et de confirmation, entre autres celles des deux petits séminaires d'Autun et la neuvaine préparatoire à la fête de saint Jean le grand, patron de notre paroisse. Ce n'est qu'alors qu'ils ont pu rentrer en communauté, et réparer leurs forces, si bien dépensées au salut des âmes.

Quant au P. Bourde, ce n'est pas non plus le repos qui l'attendait, mais le travail ; ce travail a été moins continu, mais plus long. Je me borne à mentionner le jubilé prêché à nos enfants ; le Père a su se mettre à leur portée, les intéresser vivement et les préparer à recevoir l'absolution ; puis la retraite générale des Sœurs de Marie-Joseph, au Dorat, et celles des deux communautés de la Sainte-Famille, à Marseille.

Cet excellent Père, qui avait demandé, avec tant d'insistance, d'être déchargé du fardeau de la supériorité, n'a pas joui longtemps du calme du simple soldat ; à peine était-il à Saint-Jean depuis six mois qu'on me le demandait pour être supérieur quelque part. A son retour de Marseille, à la fin de septembre, il trouvait son obédience pour Limoges ; on lui demandait de s'y rendre au plus tôt ; et, à mon grand déplaisir, dès le lendemain il partait, emportant l'estime de tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre et les regrets de tous ses confrères.

Quelques mois de repos étaient bien nécessaires pour reprendre la vie et les habitudes de la communauté. Les travaux n'ont recommencé que vers la fin de septembre. C'est le P. Paquet qui a ouvert la campagne. Il est retourné dans son diocèse et a prêché successivement et presque sans intervalle : la retraite aux professeurs du petit séminaire de Versailles auxquels se sont joints

quelques autres prêtres ; des missions et jubilés dans les paroisses de Conflans, d'Ablis, d'Asnières et d'Ennery. Au petit séminaire, il a eu beaucoup de consolations, mais dans les paroisses, il a eu tout ce que l'on pouvait attendre de populations froides et indifférentes à leurs intérêts religieux. Il faut en excepter cependant Baillon, annexe d'Asnières, située près de l'abbaye de Royaumont. Le Père prêchait alternativement dans les deux églises. Les honorables familles du pays donnaient l'exemple de l'assistance aux exercices. Le missionnaire avait souvent la joie de voir les deux excellents Pères aumôniers de la Sainte-Famille, l'encourager par leur présence et par la part qu'ils prenaient à ses succès. Il a eu la consolation, le jour de la Toussaint, de renouveler ses vœux avec les Pères et Frères dans la belle chapelle de l'abbaye, en présence de toute la communauté qui s'unissait à cette religieuse cérémonie d'Oblation, par ses prières et le chant des cantiques.

Au mois d'octobre, le P. Jonquet, arrivé depuis peu de Sion, prêchait : d'abord, à l'église de Saint-Jean, puis la retraite des enfants du petit séminaire logés dans la maison et un jubilé dans une paroisse voisine d'Autun. Partout il a conquis la sympathie de ceux qui l'ont entendu.

Le P. Belner, après avoir édifié et ému les élèves des petits séminaires d'Autun et de Semur, est allé, en Lorraine, prêcher une mission dans la paroisse dont son frère est curé ; dans le même temps devait avoir lieu à Saint-Avold, paroisse toute voisine, une mission prêchée par un de nos Pères de la maison de Saint-Ulrich. Celui-ci ayant fait défaut, le P. Belner a mené les deux missions de front. Son zèle et son entrain ont été couronnés des plus grands succès.

Après quelqnes heures passées à Autun, le P. Belner est reparti avec le P. Jonquet pour donner une mission

à Curtil et à Burnand, son annexe. Le curé, qui m'a écrit, était dans le plus grand enthousiasme en voyant sa double paroisse profondément remuée et convertie. Il ne se console de n'avoir eu les Pères que pendant quinze jours, si ce n'est dans l'espoir de les avoir de nouveau pour un retour de mission. Le P. Belner est parti la veille de la clôture et le P. Jonquet le lendemain, pour aller prendre part à la grande mission de Cette.

Bien que mon rapport soit déjà très long, je ne puis, mon très révérend Père, me dispenser de vous dire quelques mots de notre ministère dans la paroisse de Saint-Jean-le-Grand.

Cette paroisse est devenue presque légendaire ; nos faubourgs, surtout celui du Pont-d'Arroux, ne jouissent pas d'une haute estime auprès de plusieurs de ceux qui ont passé par Autun ; je crois cependant qu'on a exagéré le mal et qu'on n'a pas assez considéré le bien ; c'est ce que je vais tâcher de démontrer.

La paroisse de Saint-Jean est loin d'être favorisée au point de vue de la fortune ; ses habitants viennent pour la plupart des contrées voisines ; ce sont des familles chargées de nombreux enfants et qui, pour diverses raisons, quittent leurs campagnes dans l'espoir de gagner davantage, d'être secourues par la charité et d'échapper aux reproches du vice et de la paresse. Il ne faut donc pas attendre beaucoup d'elles. Elles sont très pauvres, leur misère et leur dénuement se sont surtout accrus à la suite de la guerre, les quelques industries existant à Autun ayant presque toutes disparu. C'est alors que je me suis très activement occupé de ces pauvres gens ; la Providence m'est venue en aide pour les secourir ; j'ai pu dépenser en journées de travail, loyers, soupers et bons de toutes sortes, des sommes assez considérables. Depuis quelques années le service des pauvres est orga-

nisé ; j'ai, du comité libre de charité, un budget de plus de 2000 francs, et d'autres sommes qui me viennent d'ailleurs.

Cela m'a permis de m'occuper spécialement des écoles ; c'est aujourd'hui la question fondamentale. Malgré des difficultés sans nombre, grâce aux sacrifices d'argent de nos fidèles, le zèle des catholiques secondant le nôtre, nous avons pu conserver aux enfants le bienfait de l'éducation congréganiste. Les écoles des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny sont florissantes, et malgré la distance à parcourir pour aller à l'école des Frères, transportée à l'autre bout de la ville, les garçons suivent leurs anciens maîtres. Frères et Sœurs sont d'un dévouement absolu, et les sollicitudes si graves de ma charge pastorale sont bien allégées par leur concours. Nos offices sont célébrés très dignement. Ce sont nos enfants et nos congréganistes qui chantent.

Nous sommes très bien montés en vases sacrés ; les ornements et le linge, sans être riches, sont très convenables ; Mgr l'Evêque, dans sa visite, a témoigné sa satisfaction ; ce sont les Sœurs qui en sont chargées ; c'est tout dire. L'église a été dotée d'une chapelle des catéchismes.

Depuis quelques mois, l'école préparatoire de cavalerie, autrement dite des enfants de troupe, occupe l'ancien petit séminaire ; ces jeunes gens, à partir de l'âge de treize ans, sont au nombre de près de 200 ; ils devaient être cette année 300 et l'année prochaine ils devront être 500. Ils viennent à l'église de Saint-Jean à la messe et aux vêpres célébrées pour eux, ils se tiennent fort bien et chantent les psaumes et les cantiques avec beaucoup d'ensemble et d'entrain ; un Père doit aller à l'établissement une fois par semaine pour réunir ceux qui veulent parler au prêtre, et une fois chaque quinze jours pour une conférence religieuse.

Je dois, en terminant ce rapport, dire un mot de ceux des nôtres qui travaillent dans la paroisse et la maison. Le P. Lecorre, comme vicaire, m'est d'un grand secours et me seconde avec zèle et empressement en tout ce qui est du service paroissial ; c'est lui qui va à l'école militaire et qui dirige nos enfants de chœur ; ceux-ci sont très bien exercés, ils sont très exacts et exécutent les cérémonies avec ensemble et précision.

Nos chers Frères remplissent leurs emplois avec dévouement et fidélité. Le F. Reboul, le plus ancien ici, a mis notre grand et beau jardin sur un très bon pied et a remplacé avec goût les nombreux arbres et les belles treilles que la gelée avait détruits ; maintenant, il aide le F. Mante, jardinier. Celui-ci continue à cultiver le jardin avec une ardeur infatigable, fait les commissions et quelquefois la cuisine. Le F. Pierre Féré a le soin de la maison et de l'église, il est sacristain, sonneur et chantre au besoin ; il entretient les plates-bandes de nos longues allées de nombreuses fleurs dont il orne nos autels, et dont il fait aux jours de fêtes de grands et beaux reposoirs.

Je vous prie, mon très révérend et bien-aimé Père, de vouloir bien agréer l'assurance de mon très humble respect et de mon filial dévouement.

Marchal, o. m. i.

VARIÉTÉS

NOCES D'OR SACERDOTALES DU R. P. AUBERT.

Le R. P. AUBERT aura eu, dans sa vie d'Oblat, le privilège de célébrer deux glorieux jubilés.

Le 1er novembre 1881, il célébrait les Noces d'or de son Oblation ;cinq ans après, le 28 décembre 1886, il célébrait les Noces d'or de son sacerdoce.

Ce rare honneur, accordé à sa vieillesse, est la douce récompense d'une vie religieuse menée avec sagesse et édification, et d'une vie sacerdotale tout apostolique et sans reproche. Il en est parmi nos anciens de plus âgés qui, moins heureux que lui, ne purent atteindre qu'à un premier jubilé.

Qui benè præsunt presbyteri, duplici honore digni habeantur. Le R. P. AUBERT fut fidèle à la Congrégation ; il fut fidèle aux âmes. Dieu voulait faire de lui un bon prêtre et un apôtre.

Quand, à la fin de juin 1844, il s'embarquait au Havre sur le voilier l'*Oréna,* en compagnie du P. GUIGUES et du Frère GARIN, diacre, pour arriver à New-York au commencement d'août, après trente-trois jours de navigation, le jeune missionnaire voyait devant lui une carrière immense s'ouvrir à son zèle. Durant vingt et un ans, il évangélisa les âmes au Canada et au Manitoba. De retour en France, il ne cessa, malgré une santé affaiblie, de pratiquer la vie religieuse dans toute sa rigueur ; et, dans la mesure de ses forces, de faire du bien aux âmes.

Mais aujourd'hui nous n'avons pas à raconter sa vie, — ceci viendra ; Dieu veuille que ce soit le plus tard

possible ! — nous n'avons qu'à signaler l'honneur que la Providence lui réservait en l'appelant aux consolations d'un second jubilé.

Ce fut des mains de notre vénéré Fondateur que le R. P. Aubert reçut le sacerdoce, avec dispense d'âge de quatorze mois, en la nuit de Noël 1836.

La première messe suivit immédiatement l'ordination sacerdotale. Quelle date heureuse entre toutes ! Quelle nuit mystérieuse et sainte !

Noël ! c'est l'anniversaire de la naissance du Sauveur ; c'est l'anniversaire de la naissance de la France. En la nuit de Noël 496, Clovis sortait transfiguré du baptistère de Reims avec trois mille de ses compagnons ; les guerriers francs et leur chef, secouant leur abondante et royale chevelure, comme des lions, s'écriaient en agitant leur framée : *Vive le Christ qui aime les Francs* !

Nous vous félicitons, mon révérend Père, et des nombreuses années d'un sacerdoce dont vous respectâtes toujours si bien l'honneur, et de l'anniversaire mémorable du jour en lequel vous le reçûtes.

La fête des cinquante ans aurait dû se célébrer le jour de Noël même. Mais ce jour-là, les fêtes de l'Eglise absorbaient la pensée et le labeur de tous. Et puis, pourquoi ne le dirions-nous pas ? un peu contre notre gré, le R. P. Aubert a voulu échapper à des démonstrations fraternelles trop éclatantes, et sa modestie se refusait à se laisser fêter solennellement à deux dates si rapprochées : deux jubilés en cinq ans.

Il y a donc eu remise de la fête à un jour plus simple : le 28 décembre, fête des saints Innocents, et le rite de ces Noces sacerdotales a été abaissé du premier au deuxième degré. Toutefois, tout a été digne, religieux et fraternel. Tous ceux des nôtres qui n'en ont pas été empêchés par une raison majeure, sont accourus de Montmartre et de

Royaumont. Le R. P. MONGINOUX, préfet apostolique du Transvaal, sur le point de repartir pour sa mission, était présent, ainsi que le R. P. MICHAUX, de passage à Paris. Le Supérieur général a bien voulu présider cette réunion, et formuler les premières félicitations à l'adresse de notre vénéré doyen de Paris. Tous, nous avons joint nos compliments de bonne fête, sans apparat, mais sincères, à la suite du chef de la famille. Le R. P. AUBERT a été entouré, fêté par tous. Le soir, un beau Salut a été donné dans notre oratoire privé, et nous avons, en compagnie du vénérable célébrant, chanté le *Te Deum* de l'action de grâces.

En moins de trois semaines, deux anniversaires, dont le souvenir restera inscrit dans nos Archives, ont fait luire un rayon de soleil sur nos deuils et consolé notre solitude.

Disons de nouveau : *Ad multos annos !*

MONTMARTRE

BÉNÉDICTION DES DEUX ABSIDES DE L'ÉGLISE DU VŒU NATIONAL ET MESSE SOLENNELLE POUR S. ÉM. MGR LE CARDINAL GUIBERT.

Cette cérémonie a eu lieu le 18 novembre 1886, au lendemain du service célébré à Notre-Dame pour le cardinal GUIBERT. Le *Bulletin* du Vœu national du 10 décembre en a rendu compte. Ce *Bulletin* mensuel étant reçu dans toute la Congrégation, nous ne reproduirons pas *in extenso* son récit ; mais il convient que nos Annales gardent quelque trace de cette solennité qui appartient à l'histoire de la Basilique. Pour ce motif, nous citons la narration de la cérémonie dans ses parties essentielles et les discours du cardinal Langénieux, archevêque de Reims, et de Mgr Richard, archevêque de Paris :

La veille, malgré l'activité et la beauté des préparatifs, on se demandait avec une certaine anxiété : Quel temps fera-t-il demain? Notre fête pourra-t-elle avoir lieu s'il vient à pleuvoir? En effet, tous les jours précédents avaient été pluvieux, et plusieurs journaux annonçaient la proximité d'une tempête. Mais, le vendredi matin, les nuages ont disparu, le temps est doux, le soleil se lève radieux, le ciel sourit à notre fête; gloire soit rendue au Sacré-Cœur! A huit heures, Mgr l'évêque de Vannes et Mgr l'évêque d'Orléans, ainsi qu'un grand nombre de prêtres, sont déjà à l'autel, et une foule nombreuse se presse autour de la basilique, dans laquelle on ne peut entrer qu'en présentant une carte. Hélas! Il y aura des déceptions; il n'y a que 2 000 places dans l'abside supérieure où l'office doit avoir lieu, et 3 000 personnes veulent y assister. Mais qu'y faire? Sinon de dire : Hâtons-nous d'achever la basilique. Cependant, si tous les fidèles ne peuvent entrer, tous cependant pourront prendre part à quelques-unes des cérémonies et voir défiler le cortège épiscopal, ou suivre une partie de la procession. Neuf heures sonnent; un morceau de musique instrumentale, parfaitement exécuté par un orchestre, annonce aux personnes réunies dans l'abside supérieure que la procession se met en marche. Sortant de la maison des chapelains, le cortège se rend dans la grande nef de la basilique, où il est reçu par la foule qui n'a pu trouver place dans l'intérieur de l'église; à la suite de la croix et d'une députation de la maîtrise de la métropole, sous la direction de M. l'abbé Allain, maître des cérémonies et chanoine titulaire, s'avancent un grand nombre de prêtres, le Chapitre métropolitain, puis les dix-huit prélats dont voici les noms : Mgr d'Hulst, prélat de la maison du Pape et recteur de l'Institut catholique; Mgr Bélouino, évêque d'Hiéropolis; Mgr Fraysse, vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie; Mgr Jacquenet, évêque d'Amiens; Mgr Van den Branden, évêque auxiliaire de Malines; Mgr Ardin, évêque de la Rochelle; Mgr Boyer, évêque de Clermont; Mgr Lelong, évêque de Nevers; Mgr Goux, évêque de Versailles; Mgr Laborde, évêque de Blois; Mgr Coullié, évêque d'Orléans; Mgr Germain,

évêque de Coutances; Mgr Grolleau, évêque d'Evreux; Mgr Bécel, évêque de Vannes; Mgr Thomas, archevêque de Rouen; Mgr Marchal, archevêque de Bourges; Mgr Richard, archevêque de Paris, assisté de M. l'abbé Caron, archidiacre de Notre-Dame, et de M. l'abbé Pelgé, archidiacre de Saint-Denis; S. Em. Mgr Langénieux, cardinal-archevêque de Reims, assisté d'un de ses vicaires généraux, et de M. Taillandier, curé de la paroisse Saint-Augustin, termine le cortège; il est revêtu de la chape et porte la crosse et la mitre; cette dernière resplendit aux rayons du soleil, c'est la belle mitre enrichie de pierreries que Mgr le cardinal Guibert a laissée comme souvenir au sanctuaire du Vœu national.

Après que les prières liturgiques de la bénédiction solennelle d'une église ont été chantées en plein air, devant l'autel de la grande nef supérieure, la procession se remet en marche dans le même ordre, et au chant grave des litanies des saints, fait le tour extérieur de la partie absidale du monument, parcourt l'abside supérieure et descend dans l'abside de la crypte, pendant que Son Eminence, tenant en main un fascicule de branches d'hysope, asperge d'eau bénite les quinze chapelles qui se trouvent sur son passage et les diverses parties de l'édifice. Arrivée devant la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul, la procession s'arrête quelques instants pour la cérémonie fort solennelle de la bénédiction d'une pierre commémorative de ce grand jour, dans laquelle on placera le procès-verbal de la cérémonie, et que les ouvriers posent immédiatement après que chacun des dix-sept évêques a jeté sur elle une truellée de mortier. La bénédiction de l'édifice terminée, le cortège processionnel revient devant la future chapelle de la Sainte-Vierge, dans laquelle on a placé provisoirement une grande statue du Sacré-Cœur; messieurs les chanoines occupent les stalles qui entourent l'autel; Mgr l'archevêque de Paris prend place sur un trône qui lui a été préparé du côté de l'épître, en face de celui de Son Eminence, et les seize évêques se dirigent vers la grande et belle estrade dressée en face de l'autel; les armoiries de chaque prélat désignent la place que chacun d'eux doit occuper. Au sommet

se trouvent trois sièges destinés à trois archevêques ; l'un d'eux reste inoccupé, c'est celui de Mgr Foulon, archevêque de Besançon, empêché d'assister à la cérémonie ; ce prélat, si dévoué à la grande œuvre nationale, nous dédommagera en venant, le surlendemain, célébrer la sainte Messe ; à côté de l'estrade, en face des places réservées au clergé, se trouvent MM. les membres du comité du Vœu national et de l'agence. Avant de commencer la sainte Messe, Mgr le cardinal-archevêque, revêtu des ornements pontificaux, monte en chaire et prononce, avec cette éloquence persuasive qui lui est propre, un remarquable discours, dont la sténographie nous permet de reproduire textuellement les principaux passages :

« Messeigneurs, mes Frères,

« Avant de monter au saint autel afin d'offrir à Dieu l'adorable Sacrifice pour l'âme du grand et bien-aimé cardinal Guibert, je dois, cédant à vos instances, Messeigneurs, adresser quelques paroles à cette auguste assemblée... Quand la mort nous a ravi un père, un ami, nous sentons le besoin de repasser dans notre mémoire les souvenirs et les volontés de celui dont Dieu nous a ravi la présence, et, pour ce travail du cœur, nous choisissons de préférence les lieux chers à l'absent que nous pleurons, ceux où il a marqué la trace de ses pas, où il a fait vivre sa pensée, ceux, en un mot, où il a laissé son cœur. Or, mes Frères, est-il un lieu auquel le grand cardinal Guibert ait porté plus de sollicitude qu'à Montmartre ? Est-il une œuvre à laquelle il ait consacré, plus qu'à l'œuvre du Vœu national, tout ce que Dieu lui avait donné d'intelligence, j'allais dire de génie ? Est-il une œuvre dont les progrès aient exigé de sa part un déploiement plus merveilleux des qualités maîtresses de sa volonté et de son cœur ?

« I. *Origine de l'œuvre du Vœu national.* — C'était au lendemain de nos malheurs ; la province avait conçu, comme par instinct, cette pensée de se jeter à genoux aux pieds du Dieu, qui, voulant rester le seul Maître, nous avait ravi tous les secours humains... Vous vous en souvenez, vous, Mes-

sieurs, qui avez été les ouvriers de la première heure; à votre retour à Paris, le siège archiépiscopal était vacant, c'est au presbytère de Saint-Augustin, que, pendant de longs mois, vous avez tenu les premiers conseils dont devait sortir votre grande œuvre. Ah! qu'il était digne de vous, grand évêque d'Hippone, vous, dont l'âme ardente a si bien connu et chanté les gloires du Cœur de Jésus, d'offrir à ces hommes de bien la première hospitalité! (Mgr Langénieux était alors curé de la paroisse Saint-Augustin)... La Providence, dans sa bonté, nous envoie pour archevêque Mgr Guibert; j'eus l'insigne honneur (non, ce n'est point seulement un honneur, c'est la plus grande grâce de ma vie) d'être appelé à accompagner ses premières démarches dans ce grand Paris, et à entendre le peuple de Belleville, de Montmartre et des faubourgs dire à l'envi, sur le passage de leur nouvel archevêque, ce cri que l'on a prononcé sur sa tombe, et qui, pareil à un écho, va se répétant jusqu'aux extrémités du monde : C'est un saint...

« Peu de jours après son installation, vous, Messieurs (les membres de Comité du Vœu national), vous demandâtes l'honneur de lui exposer votre plan, et j'eus la joie de vous introduire auprès de ce saint prélat. Vous souvient-il de cet air grave et pensif, de ce silence profond, avec lesquels il recueillait vos discours, vos désirs, les moyens que vous aviez imaginés pour les réaliser? Ce silence ne paraissait pas rassurant; et vous partîtes avec la certitude qu'il en serait fait selon la volonté de Dieu, mais vous ignoriez cette volonté; c'est seulement quelques semaines après qu'il vous fut donné de la connaître. Après avoir consulté et prié pendant de longues heures *cet ami*, auquel il ne manquait jamais de demander conseil et direction, *cet ami*, auquel vous devez de l'avoir eu pour archevêque : Jésus-Christ vivant dans le tabernacle, un soir, me prenant par la main, il me dit : *Ce sont de grands chrétiens, ce sont des âmes généreuses! La pensée est bonne; nous l'aiderons; je l'accepte et je la fais mienne. Présentez-les-moi de nouveau.* A quelques jours de là, vous savez, Messieurs, ce qui se passait. Ce bon cardinal,

après avoir longuement réfléchi et médité devant Dieu, reconnut dans cette œuvre la volonté de Dieu, qui, malgré tout, aime la France et veut la sauver. (Dans les siècles passés, nos Pères étaient heureux de chanter : *Vivat, vivat Christus qui Francos diligit!* Ce cri de détresse et de prière ne s'est pas effacé du Cœur de Dieu...) Ayant donc reconnu, aux pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que ce vœu était vraiment sa volonté, le cardinal fit ce vœu sien. Vous savez comment il le réalisa; vous savez d'abord avec quelle indomptable énergie il maintint la plénitude du beau nom que vous aviez choisi. Non, non, ce ne sont pas seulement des titres de gloire, des signes de puissance qu'il faut à la France mourante ; il lui faut un Sauveur, et dans ce Sauveur, ce qui a été le principe du salut, ce qui est le canal des grâces; nous voulons Jésus, mais dans son Cœur, dans cet amour qui se donne jusqu'à l'immolation...

« Le nom était choisi; mais le lieu? C'est encore Mgr Guibert qui va le désigner. Il était assez naturel que des pensées diverses surgissent dans des esprits préoccupés des intérêts les plus sacrés de Paris; mais lui, dans sa grande âme, foulant aux pieds des avantages locaux, ne veut faire qu'une œuvre nationale. Un jour, étant à ses côtés, je gravissais les pentes de Montmartre ; c'était un matin d'octobre, le brouillard s'étendant sur Paris nous cachait l'horizon ; rien ne se découvrait à nos regards. Le cardinal méditait pensif sur les motifs de choisir cette montagne ; tout à coup le soleil chassant les nuages, découvre Paris tout entier aux yeux émerveillés du cardinal, qui n'avait jamais vu ce spectacle. Le grand cœur de notre bien-aimé Pontife comprend que son choix doit se fixer sur Montmartre : *C'est ici*, s'écrie-t-il, *c'est ici que sont les martyrs, c'est ici que le Sacré-Cœur doit régner, afin d'attirer tout à lui : Et ego si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad meipsum.*

II. *Progrès de l'œuvre.* — Vous savez avec quelle sagesse, avec quelle fermeté et avec quel succès fut poursuivie par cet habile négociateur, l'entreprise si délicate de fonder sur une loi indiscutable, sur un acte national, l'érection de ce monu-

ment; l'Assemblée vota la loi et les terrains furent acquis; l'œuvre semblait devoir marcher avec un succès incessant et facile. Oui, quand il s'agit des œuvres humaines qui n'ont qu'un jour; mais quand il s'agit des œuvres de Dieu, la contradiction les attend toujours, et vous allez la rencontrer, violente, insidieuse, implacable. C'est d'abord le sol lui-même qui semble manquer sous les pieds; c'est à travers une montagne, au-dessous du niveau de la Seine, qu'il faudra aller chercher la base de l'édifice. Eh bien, Dieu le veut, rien n'arrête Mgr Guibert; grâce à sa parole, à son autorité, à ses lettres pastorales, à la sympathie respectueuse qu'il inspire à la France chrétienne, au monde catholique, des aumônes considérables arriveront, et l'édifice longtemps caché dans ses fondations, comme un tombeau, en sortira splendide et majestueux.

« Cependant le cardinal, qui a tout prévu, comprend que, si une telle œuvre a besoin d'un monument proportionné à la grandeur de son idéal, elle vit surtout par la prière... Avant même que les pierres soient visibles... il veut créer le pèlerinage... il bâtit pour cela une chapelle provisoire. Ah! que de grâces déjà reçues dans ce modeste oratoire!... Depuis cinq ans, jour et nuit, le très saint Sacrement y est adoré; il y a ici des communions, des confessions, des retours à Dieu, des miracles de grâce, comme dans les pèlerinages les plus célèbres. Il y a ici toute une vie surnaturelle qui se développe merveilleusement... Voyez en même temps quel concours! Ce n'est pas seulement la France, c'est le monde entier qui apporte ici et sa prière et son obole : dix-sept millions ont déjà été donnés et dépensés, et d'autres viendront, car voyez ce qu'il reste à faire pour terminer l'édifice! mais le fleuve a tracé son lit, les eaux suivront et l'œuvre s'achèvera...

« III. *Achèvement de l'œuvre.* — N'avais-je pas bien raison de vous dire que le cœur du cardinal Guibert était ici... vous réaliserez donc les volontés de votre Père, c'est le propre des fils aimants; ces volontés vous sont connues... c'est avant tout de mener à bonne fin cette grande œuvre. Eh bien, mes Frères, vous continuerez à lui donner votre concours d'au-

mônes... de zèle... Voyez combien d'évêques vénérables, accablés sous le poids des charges locales, trouvent cependant dans leur cœur le moyen d'apporter ici, non pas seulement une aumône modeste (la plus modeste est précieuse devant Dieu), mais des aumônes qui sont de grands sacrifices. Suivez donc ces exemples, et hâtez l'heure où s'achèvera cette belle et grande pensée que la volonté de votre Père vous lègue comme un dépôt sacré... Que tous apportent leur offrande, Oui, même vous qui n'avez pas le bonheur de croire, ah! vous apporterez, à votre insu peut-être, une pierre à l'édifice; car vous avez une compagne, un ami, un fils, un frère, qui, pour obtenir de Dieu la grâce d'éclairer vos yeux et de toucher votre cœur, doublera sa propre offrande, en y ajoutant la prière et le sacrifice... C'est l'œuvre de la France entière, qui, comme la Madeleine, se jette dans le Cœur de Jésus : *Pœnitens et devota*. Est-il une voix plus éloquente pour montrer la qualité et la nécessité de la pénitence que le Cœur de Jésus? O Cœur adorable de mon bon Maître, oui, c'est bien auprès de vous, en méditant vos souffrances... que nous apprendrons la nécessité de faire pénitence pour nous, pour notre patrie... Unis à ce divin Cœur, qui s'est offert en sacrifice, soyons donc pénitents et soyons dévoués.. Non content de nous prêcher la pénitence par son Cœur, Notre-Seigneur a voulu la faire annoncer par la voix la plus douce, par les larmes les plus sacrées... par la voix et les larmes de la Vierge Marie... O enfants bénis, auxquels la Mère de Dieu a révélé la nécessité de la pénitence, oui, nous écouterons votre voix et nous serons des pénitents... des victimes avec Jésus crucifié... non pas seulement des pénitents en désirs, mais en actes... Et si vous êtes le petit nombre, mes Frères, vous vous rappellerez qu'un peu de levain suffit pour faire fermenter la masse entière...

« Parmi les volontés de notre Père, il en est une qui est particulièrement sacrée aujourd'hui. Le saint cardinal, comprenant cette vérité terrible, chantée par le roi David, *Delicta quis intelligit?* (Ps. XVIII, 13) *Ab occultis meis munda me: Et ab alienis parce servo tuo*, a demandé avec instance des

prières avant de mourir... Nous les lui donnerons, n'est-ce pas? Oh! je crois qu'il est en paradis..., néanmoins nous sommes ses fils, il nous a demandé de prier; nous prierons donc, c'est justice. Qui de nous n'a reçu par lui des grâces, des conseils, des bénédictions? Je peux faire appel à vos souvenirs, Messeigneurs; que de fois nous avons béni ce saint prélat, lorsque, après l'avoir consulté dans nos doutes, dans nos difficultés, sa parole avait été pour nous comme un flambeau!... Peuple fidèle qu'il a gouverné pendant quinze ans, prêtres vénérables, auxquels il a si bien prêché, par la parole et par l'exemple, la nécessité d'être le sel de la terre et la lumière du monde, vous tous qui êtes ici présents, payez votre dette de prières, car ce digne Pontife a pu dire avec saint Paul : *Omnibus omnia factus sum.*

« Mais avant de porter vos prières au saint autel, permettez-moi, Messeigneurs et mes Frères, de me tourner vers celui que Dieu, dans sa bonté, a donné pour successeur au vénéré défunt... Ils étaient deux ne faisant qu'un; l'un est au ciel; l'autre reste sur la terre, continuant à suivre les traces de celui que nous aimons toujours et l'imitateur fidèle de ses vertus; rien n'est changé... Monseigneur, en vous remerciant, je paye une dette sacrée, j'allais dire au nom de l'épiscopat français (vous me le permettez, n'est-ce pas, Messeigneurs?) Merci, Monseigneur, de votre dévouement, dont une modestie, qui n'a d'égal que vos mérites et vos vertus, n'a pu cacher tous les actes, merci de votre dévouement qui nous a gardé pendant de longues années cette vie si pleine, ce flambeau si brillant, que les épreuves, les fatigues devaient éteindre plus tôt. Grâce à vous, nous l'avons vu longtemps lumineux; il semblait même grandir en éclat à mesure qu'il approchait de la lumière éternelle. Merci, Monseigneur, de l'assistance que vous avez donnée à ce saint cardinal mourant. Oh! que sa mort serve de modèle à la nôtre! Puissions-nous comme lui, entourés d'amis fidèles, la voir arriver sans peur, la saluer comme une amie, après avoir donné à notre peuple l'enseignement de notre parole, nos prières et notre dévouement, et laisser encore la leçon d'une mort vraiment épisco-

pale... Merci de l'éclat dont vous avez entouré les funérailles de notre Père ; vous avez ainsi traduit les sentiments de tous... Nous vous remercions aussi, Monseigneur, de nous avoir ménagé cette fête en ce lieu béni... Il nous reste une prière à faire : Dieu très bon, le vénéré défunt vous a glorifié pendant toute sa vie, nous espérons que vous l'avez déjà reçu dans votre gloire ; daignez le rendre notre parfait modèle. Que chacun de nous reproduise dans sa vie les vertus de ce grand évêque, et puisse vous redire en mourant : Je remets mon âme entre les mains de mon bon Maître, prêt à vivre encore pour travailler, prêt à mourir, si tel est son bon plaisir. »

Son Eminence commença ensuite la sainte Messe, à laquelle beaucoup de personnes communièrent, soit de la main du cardinal célébrant, soit de celle de Mgr l'archevêque de Paris. Pendant l'office, un chœur d'artistes avec orchestre, sous la direction de M. Gabriel Mulet, fit entendre les plus beaux chants; on a particulièrement remarqué l'*Agnus Dei*, œuvre de M. Michelot, maître de chapelle à Notre-Dame-des-Champs, un des élèves distingués de la maîtrise de Langres.

Après la messe, Mgr l'archevêque remercia en ces termes le cardinal et les archevêques et évêques qui avaient pris part à cette grande cérémonie :

« EMINENCE,

« MESSEIGNEURS,

« Je ne puis vous laisser quitter ce sanctuaire sans vous remercier d'avoir bien voulu, ce matin encore, unir vos prières aux nôtres pour le vénéré cardinal, dont la mémoire demeure ici plus vivante que partout ailleurs. Que Son Eminence le cardinal archevêque de Reims me permette de lui adresser l'expression de ma profonde gratitude, pour la bienveillance avec laquelle il a, non seulement accepté de présider cette cérémonie, mais nous a accordé le don de sa parole. Qui pouvait mieux que lui nous raconter les origines de la grande œuvre du Vœu national ? Vous avez été, Eminence, le coopérateur de notre bien-aimé Père, dès les premiers jours. Avec quel charme vous avez redit ces souvenirs ! C'était encore,

suivant la parole de nos saints Livres, une révélation nouvelle des œuvres de Dieu accomplies par notre grand cardinal. C'était une nouvelle gloire rendue à Dieu dans sa personne : *Opera Dei revelare honorificum est.*

« La basilique qui vient de recevoir une première bénédiction est votre œuvre, Messeigneurs. Tout à l'heure, en parcourant ses nefs, vous avez pu lire sur les murailles les noms de vos diocèses, et trouver dans ces simples inscriptions le mémorial de votre générosité et de celle de vos diocésains. Il me semble qu'aujourd'hui le vénéré cardinal en remet la continuation entre vos mains. Avec vous, Messeigneurs, nous pouvons avoir confiance dans l'achèvement de cette œuvre vraiment nationale, puisqu'elle a été entreprise et se poursuit avec les dons de la France entière.

« Dieu, qui en a béni les commencements, daignera en bénir le couronnement. Nous prions ensemble pour notre Père, mais ne nous est-il pas permis d'espérer que Dieu l'a déjà reçu dans la paix du ciel, et qu'il sera notre protecteur dans l'édification de la basilique dont il a posé la première pierre.

« A vous aussi, chers et vénérés Messieurs, qui formez le comité de l'Œuvre du Vœu national, à vous l'expression de notre reconnaissance. Depuis qu'il m'a été donné de travailler avec vous, j'ai pu apprécier votre dévouement intelligent et infatigable à notre œuvre. Aussi je ne saurais aujourd'hui séparer du souvenir du bon cardinal celui du digne M. Haudry de Soucy, qui vient de nous quitter pour aller se reposer auprès de Dieu. Son nom devait être prononcé dans cette solennité, et, en priant pour le cardinal, nous prions pour lui.

« Pourrais-je ne pas prononcer encore le nom de l'éminent architecte qui a dressé le plan de ce magnifique édifice, du regretté M. Abadie? Nous lisons dans l'Ecriture que Dieu, en donnant à Moïse l'ordre de lui élever un tabernacle, choisit l'ouvrier habile qui devait en faire la construction et le remplit d'intelligence pour accomplir ce grand ouvrage. Ainsi le cardinal trouva dans M. Abadie l'homme destiné à réaliser la

pensée qu'il avait conçue et à la traduire dans les formes majestueuses de cette basilique.

« Il est, Messeigneurs, un pieux usage constamment suivi dans les cérémonies qui réunissent les foules chrétiennes au sanctuaire du Vœu national. On offre au Cœur sacré de Jésus tous les désirs, toutes les supplications, tous les vœux qui lui sont adressés par ceux qui ont réclamé les prières de l'archiconfrérie, ou qui s'élèvent du cœur de ceux qui sont prosternés devant son autel. Nous ne pouvons oublier ce pieux usage : nous offrirons, Messeigneurs, au Cœur adorable du Sauveur, toutes vos sollicitudes, les demandes de tous les fidèles, en récitant la prière par excellence tombée des lèvres du divin Maître, le *Pater,* et en répétant trois fois l'invocation toute-puissante : *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis.*

« Puis vous nous permettrez de nous souvenir de ce qui se pratique dans les conciles. Les évêques, avant de se séparer, viennent à l'autel apposer leurs signatures à l'œuvre doctrinale et disciplinaire qu'il ont accomplie de concert. Nous vous demanderons d'apposer vos signatures au procès-verbal de la bénédiction de ces premières chapelles de la basilique du Sacré-Cœur. Ce sera le monument initial de l'accomplissement du Vœu national. Que le Seigneur daigne y mettre le couronnement final pour sa gloire et le salut de la France! »

SERVICE FUNÈBRE DU CARDINAL GUIBERT.

Le 17 novembre 1886, le service funèbre pour le repos de l'âme du cardinal GUIBERT, remis à l'entrée de l'hiver sur la demande unanime des fidèles, était célébré à l'église métropolitaine de Notre-Dame, par les soins de Mgr RICHARD, coadjuteur pendant onze ans et successeur aujourd'hui de Son Eminence. Les fidèles, revenus de la campagne, étaient accourus en foule. On a vu, à cette occasion, se renouveler les démonstrations de respect et de regrets qui se produisirent le 16 juillet dernier, jour des

funérailles, à la mémoire du grand cardinal. Un millier de prêtres, venus de tout Paris et de la province, se pressaient à la suite de plus de vingt évêques ; à leur tête, on voyait le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, ancien vicaire général de Mgr Guibert, et le cardinal Bernadou, archevêque de Sens ; Mgr Di Rende, Nonce apostolique, l'Archevêque de Paris ; à la suite des prêtres, des religieux et des religieuses de tous les ordres, des chrétiens de toutes les classes : riches, pauvres, savants, illettrés, garnissaient les vastes nefs de la basilique. On priait pour un père.

C'est devant cet imposant auditoire, grave et recueilli, que Mgr Perraud, évêque d'Autun, a prononcé l'oraison funèbre du défunt. Le débit de cette belle œuvre oratoire a duré une heure et demie ; imprimée, elle forme avec les pièces justificatives un véritable volume de près de cent pages. Tous les journaux catholiques, toutes les *Semaines religieuses* ont reproduit ce discours. La plupart des nôtres le connaissent donc.

Nous n'en détacherons que les dernières pages, celles qui racontent les derniers mois de la vie de Son Eminence et sa préparation à la mort. Des religieux peuvent trouver dans cette citation matière à une lecture spirituelle des plus édifiantes.

Voici les échos suprêmes :

On sait que, pendant sa vie, le Cardinal ne s'est jamais hâté ; il était dans son tempérament de faire toutes choses avec calme. Il lui fut donné d'agir de même à l'égard de la mort, et il s'acquitta lentement de ce devoir suprême, le plus important de tous. Le premier et terrible assaut qui devait l'emporter lui avait été livré dans la nuit du 1er avril 1885.. A partir de ce moment, avec des alternatives d'améliorations et de rechutes, il put dire avec saint Paul : « Ma vie s'en va goutte à goutte, comme dans une libation sacrée, et je sens ap-

procher le terme de ma dissolution, — *Ego jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat* (1). » Cette vie mourante, ou cette mort disputée dura plus de quinze mois, pendant lesquels il eut de fréquentes occasions de renouveler à Dieu le sacrifice de sa vie et d'accumuler les mérites de ces immolations réitérées. Jusqu'au dernier instant, sa belle intelligence demeura complètement lucide, et il n'y eut aucune défaillance dans sa ferme et courageuse volonté. Il fit bien voir qu'une âme épiscopale « est maîtresse du corps qu'elle anime », lorsque, dans une lettre où la flamme apostolique brille avec toute son ardeur (2), il offrit d'aller, lui-même, malgré ses vives souffrances, porter au grand poète agonisant les secours et les consolations de la religion ! Le cardinal GUIBERT au chevet de Victor Hugo, et, entre eux deux, le crucifix avec les pardons sacrés et les immortelles espérances de la foi : il faut plaindre ceux qui ont rendu impossible cette solennelle entrevue des deux vieillards se donnant la main sur le seuil de l'éternité !

Un livre, qui semble n'être qu'un recueil sec et méthodique de formules de liturgie réglant le détail des fonctions épiscopales, contient une recommandation dont Mgr le coadjuteur fit un bel usage lorsqu'il crut le moment venu de réclamer les prières du diocèse de Paris en faveur du cardinal.

« Plus l'évêque est élevé en dignité au-dessus des autres hommes, plus il doit mettre de soin à s'acquitter parfaitement de cette dernière action, dans laquelle seule se consomme la persévérance finale des élus (3) ».

Oui, vraiment, la mort, qui est un terrible châtiment, est en même temps une fonction auguste où, comme partout ailleurs, les évêques doivent être les modèles du clergé et du peuple. C'est assurément de tous leurs offices pontificaux le plus solennel. Ils doivent s'y préparer avec une attention spé-

(1) II Tim, IV, 6.

(2) Toute la France a lu et admiré cette lettre écrite le 21 mai 1885.

(3) Curet Episcopus ut quanto magis dignitate cæteris præest, eo majori studio ultimum hujus vitæ actum, quo solo coronari electi solent, cum laude perficiat (*Ceremoniale Episcoporum*, II, XXXVIII, n° 2).

ciale et en observer les rites avec une scrupuleuse exactitude.

Loin donc de cet appartement où un évêque se meurt les précautions timides, les pactes indignes de la faiblesse avec la lâcheté, les réticences cauteleuses à l'aide desquelles, trop souvent, on cache la vérité aux malades et on leur dissimule le plus possible le voisinage immédiat de l'Ange de la mort.

Celui-ci a droit, quand il frappe à la porte d'un évêque, d'entrer à visage découvert, annoncé par son nom, comme il sied à un personnage qu'on ne reçoit qu'une seule fois et qui vient de la part de Dieu.

O Pontife ! au jour de votre sacre, votre tête a reçu le casque du salut pour lutter courageusement contre les adversaires de la vérité. Voici pour vous l'heure de la bataille décisive : soyez intrépide. *Impugnator robustus existat!*

O Pontife ! l'huile sainte a coulé sur vos mains et elles ont reçu la puissance de bénir. Une dernière fois, levez-les sur votre peuple, et usez jusqu'au bout de votre droit sublime d'annoncer la paix aux hommes et de leur vouloir du bien. *Benedicere! Pax vobis* (1).

Dieu soit loué! notre Père s'est acquitté avec une suave majesté de tout ce rituel de la mort (2). On dirait un de ces vieux patriarches qui, après avoir travaillé et souffert pour le Seigneur durant leur vie, se recueillaient pieusement dans son sein, non sans avoir exhorté leur famille et mis pour ainsi dire toute leur âme dans une parole suprême. Ecoutez celle qui s'échappe de la bouche expirante du cardinal : « Je voudrais exprimer à Dieu tout ce qu'un évêque mourant peut lui offrir en sacrifice pour son diocèse et pour l'Eglise... ; je ne puis plus parler : dites-le à Dieu pour moi ! »

Quelques instants après, du côté de la terre, tout était fini (3). En rapprochant de ses lèvres l'image de Jésus crucifié, un dernier geste avait aussi emporté son âme aux pieds

(1) Pont. Rom. de Cons. Episc.

(2) Plenus auctoritatis et gratiæ implebat dignitatem episcopi. (Sulp. Sev., *vita S. Martini*).

(3) Jeudi, 8 juillet 1886, à onze heures trois quarts du matin. La veille, il avait reçu la bénédiction apostolique. envoyée par Sa Sainteté.

de Celui qui a promis de récompenser avec une sorte d'excès le serviteur fidèle. *Ego merces tua magna nimis* (1).

Ce qu'il était pour l'Eglise de France et pour son pays, ses funérailles l'ont montré. Il y a quatre mois, quarante évêques accouraient ici pour entourer son cercueil. Dans une démonstration saisissante et toute spontanée du deuil le plus respectueux et le plus sincère, la population parisienne suppléait à l'absence du cérémonial officiel, qui eût fait plus d'honneur aux vivants qu'au mort, si la pompe en avait été déployée dans les rues de la capitale.

Enfin, à peine le cardinal avait-il rendu le dernier soupir que, par l'unanimité la moins concertée et la plus libre, de tous les points de l'opinion, retentissait autour de lui une de ces clameurs d'où les premiers siècles du Christianisme eussent vu sortir une canonisation populaire.

Oui, chose étrange, et au fond très honorable pour la nature humaine, Dieu, qui se sert de tout, et des contrastes comme des harmonies, a permis que cet évêque, étranger par principe et par goût à ce qu'on appelle le monde; qui ne s'était jamais montré dans les palais des grands ni associé à leurs fêtes; dont l'action sur les mouvements extérieurs de la société contemporaine se bornait chaque année à quelques pages d'un style sobre et austère, uniquement inspirées par des pensées de foi, ait produit sur les hommes du monde une impression d'autant plus forte qu'il était moins mêlé à leurs agitations.

Sans doute, la presse religieuse lui a rendu de justes hommages. A sa mémoire bénie, elle a dignement payé le tribut de la reconnaissance, au nom de son diocèse et de la France tout entière. Cependant, j'oserais dire qu'elle a été plus réservée, plus contenue, que la presse habituellement indifférente ou sceptique à l'égard de la religion. Ceux du dehors ont été plus frappés que nous-mêmes, les enfants de la maison, des qualités de l'éminent pontife. C'est sous leur plume que nous avons trouvé plusieurs fois répétée cette qualifica-

(1) *Gen.*, xv, 1.

tion de *saint*, dont, nous, catholiques, nous ne devons pas faire usage avant les jugements officiels de l'Eglise.

Ces démonstrations de respect, ces hommages inspirés par la beauté morale d'une vie entièrement consacrée au bien, je les salue comme une consolation dans nos tristesses et comme l'espérance d'un meilleur avenir. Entre ces hommes qui, trop souvent, attaquent le Christianisme sans le connaître, et nous, ses fils et ses défenseurs, il n'y a donc pas un abîme infranchissable! Il est vrai, trop souvent, ils nous traitent, non pas seulement en étrangers, mais en ennemis. Cependant, ils ne sont pas insensibles à la secrète et péremptoire démonstration de la divinité de la religion qui s'opère incessamment dans le cours des siècles par les vertus des chrétiens. Eux aussi, à leur insu ou malgré eux, « reconnaissent l'arbre à ses fruits (1) ».

Par là encore, et ce sera pour nous tous, prêtres et fidèles, la grande leçon à tirer de cette noble existence, les hommes du siècle nous indiquent très nettement à quelles conditions nous deviendrons capables d'agir sur eux et de les ramener à notre foi.

Le désintéressement, la pureté de la vie, le mépris de l'argent et des ambitions terrestres, l'indépendance et la dignité du caractère, l'alliance de la force et de la douceur dans la revendication ou dans la défense des droits de la vérité, l'amour des petits et des pauvres : voilà comment l'Evangile s'est implanté dans le monde : c'est par les mêmes moyens qu'il triomphera. Seigneur, augmentez parmi nous le nombre des saints, et vous vaincrez !

De la petite ville où, il y a cent cinquante ans, les aïeux du cardinal gagnaient leur vie par le travail de chaque jour, on voit se dresser à l'horizon, dans la chaîne des Alpes, quelques-unes de ces cimes aux flancs dégarnis et rocheux, qui portent une couronne de neige immaculée. Après avoir reflété pendant le jour les rayons du soleil, vers l'heure où il va disparaître à l'horizon, ces montagnes solitaires se colo-

(1) Ex fructibus eorum cognoscetis eos. (Math., VII, 20).

rent magnifiquement de pourpre et d'or. Emu de la beauté d'un tel spectacle, le voyageur fixe longtemps du regard ces sommets perdus dans la lumière. Il lui semble qu'ils aident sa pensée à s'élever vers des régions plus sereines et son cœur à d'invincibles espoirs de vie et d'immortalité. Lorsqu'enfin les ombres qui grandissent l'obligent à redescendre, il emprunte au Psalmiste l'hymne de l'adoration et de l'action de grâces : *Mirabilis in altis Dominus!*

Moi aussi, je me suis attardé à contempler la vie du magnanime Pontife, et puisqu'il faut finir, je m'écrie avec David : Admirable est le Seigneur dans les sublimes ascensions des montagnes ; mais plus admirable encore dans ces grandes âmes où il a mis, comme un reflet de son éternelle lumière, le triple rayon du courage, de la sagesse et de la bonté : *Mirabilis Deus in sanctis suis! Mirabilis in altis Dominus* (1) !

VISITE PASTORALE DANS LA MISSION DE MANNAR.

D'une lettre du R. P. SAINT-GENEYS (Aristide), datée de Mannar du 2 novembre 1886, nous extrayons les passages suivants :

Au sortir de la retraite annuelle prêchée au mois de février, Mannar m'échut en partage dans la distribution des obédiences. Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis mon arrivée dans cette mission que Mgr MÉLIZAN m'annonçait sa venue. Mannar, depuis de longues années, n'avait pas eu de visite pastorale. Un grand nombre de chrétiens n'avaient pas encore reçu le sacrement de confirmation. Aussi, notre bien-aimé vicaire apostolique, si désiré, sentait plus que tout autre la nécessité de faire une descente sur ce sol béni arrosé des sueurs de saint François-Xavier. Monseigneur, n'ayant aucun missionnaire dispo-

(1) *Ps.* LXVII, 36 ; LXCII

nible qu'il pût enlever à son travail pour en faire son compagnon de voyage, arriva seul vers les quatre heures de l'après-midi. Un petit bateau au-dessus duquel est arboré un drapeau blanc est signalé à l'horizon ; du haut du rempart du fort qui domine la ville, je le distingue très bien : c'est Monseigneur qui arrive. La joyeuse nouvelle circule parmi les fidèles ; le char de triomphe s'ébranle et se rend à la jetée. Le P. Iserbyt et moi prenons place aux côtés de Sa Grandeur sur ce char magnifique ; la foule acclame, salue son évêque, s'agenouille pour recevoir sa bénédiction, la musique nous escorte, et une longue procession se déroule du quai à l'église. Les fils de Mahomet, eux-mêmes, sont rangés sur le parcours et prennent part à l'enthousiasme universel. Nous arrivons près de notre école du Bon Pasteur, bâtie par deux de nos missionnaires ; là un premier arc de triomphe est dressé ; la marche continue, on arrive à l'église Sainte-Marie, où Monseigneur est reçu selon les prescriptions du Pontifical.

Dès le lendemain, dimanche, le travail commençait. Le R. P. Iserbyt se chargeait de l'instruction des femmes non encore confirmées ; j'eus, de mon côté, à m'occuper des catéchismes des enfants de la première communion, et des hommes. Bon nombre qui ne paraissaient plus aux offices se rendirent ; c'était la minorité qui était fidèle; la mission devait les ramener. Monseigneur, du haut de la chaire, leur adressa les plus véhémentes exhortations ; il insista sur cette pensée : qu'il n'était pas venu pour se donner en spectacle à une foule curieuse, mais pour un motif plus noble, le salut de leurs âmes. Hélas ! Mannar n'est plus ce qu'il était autrefois. Il eût fallu pour seconder Monseigneur, trois ou quatre missionnaires, et ces missionnaires nous ne les avons pas.

La visite de l'église de Sainte-Marie finie, commença

celle des églises du district. Ce fut alors une succession de voyages à travers bois et sentiers bordés d'épines; mais l'entrain et la bonne humeur de Monseigneur font oublier les fatigues et poétisent tout. Les lourds véhicules, les bœufs indolents poussés par l'aiguillon et menaçant de nous jeter dans des fossés, ne nous effrayent plus.

Les gens de Sayankudirupu reçoivent leur évêque au bruit des pétards et des détonations des armes à feu. Monseigneur demeure deux jours au milieu de ces bons chrétiens qu'il voulut catéchiser lui-même, se donnant même la peine d'apprendre la prière à ceux qui l'avaient oubliée. Tous, sans exception, firent leur devoir et reçurent la confirmation.

L'église de Saint-Sébastien, en rivalité avec celle de Sainte-Marie de Mannar, et jalouse de cette chrétienté, oublie maintenant cet esprit d'opposition, et veut à son tour recevoir dignement son évêque. Les pandels et arcs de triomphe abondent. Le P. Iserbyt nous a devancés, et a préparé les retardataires à la confirmation. Monseigneur, oubliant ses fatigues précédentes, se met au confessionnal. Le lendemain, Sa Grandeur administre le sacrement de confirmation, et avec un tact admirable déjoue toutes les ruses cachées sous une adresse qui lui est présentée, pacifie les esprits et arrange les dissentiments. Les préjugés de la jalousie tombent, la lumière se fait.

Je ne chercherai pas à décrire nos voyages de plus d'un mois à travers le district. Monseigneur est infatigable, son courage et son zèle nous soutiennent ; sans cela nous serions épuisés.

Après Saint-Sébastien il fallut visiter Saint-Philippe de Néri ; puis Tottavali, Pettro-Puraï, Talapadu. Cette dernière chrétienté a gardé fidèlement le souvenir de saint François-Xavier ; les Paravers ne peuvent l'oublier. C'est

le R. P. Lelons, actuellement supérieur à Jaffna, qui a jeté les fondations de leur nouvelle église, elle fera honneur à l'architecte et aux chrétiens. Monseigneur, toujours si bon, pour épargner un surcroît de travail au missionnaire local, fit coïncider les exercices de la neuvaine avec ceux de la visite pastorale ; les bons Paravers eurent donc parmi eux et Sa Grandeur et deux missionnaires, pour célébrer leur fête patronale de saint Antoine.

Le travail de la neuvaine fut écrasant. Si la brise nous rafraîchissait dans notre hutte bâtie en forme de vaisseau, dans l'église où il fallait séjourner longuement la chaleur était accablante. Monseigneur s'exténua, le P. Iserbyt succombait ; cela ne les empêcha pas de poursuivre l'œuvre ; et le dernier jour une belle procession se rendit au rivage d'où Monseigneur bénit l'Océan.

Les fêtes achevées, Monseigneur descendait dans le sud du vicariat ; et le P. Iserbyt et moi revenions à nos missions respectives.

Aristide Saint-Geneys, o. m. i.

NOUVELLES DIVERSES

Le Chapitre général de la Congrégation ouvrira ses séances, à Rome, dans notre nouvelle maison de Saint-Pierre-ès-Liens, le 25 avril prochain.

Les *Annales* viennent d'entrer dans leur vingt-cinquième année d'exercice. Malgré ses imperfections et ses lacunes, cette publication a rendu de grands services à la Congrégation, et conservé dans son sein les sources de l'histoire. Bien des documents ont été par elle réunis qui, plus tard, seront précieux pour nos archives. Pour en faciliter la recherche dans les vingt-cinq volumes dont la collection s'achèvera cette année, une Table générale des matières, dressée avec ordre, sera composée par les soins du T. R. P. Supérieur général ; ce seront les étrennes des *Annales* à leurs lecteurs, pour l'année 1888.

Ainsi, peu à peu, bien des collections utiles se complèteront, et, avec le concours de tous, nos archives verront tous les fascicules historiques enrichir leurs rayons.

Nous avons dit, au commencement de ce numéro, qu'un classement de toutes les adresses et de tous les documents relatifs au jubilé de vingt-cinq ans du T. R. P. Supérieur général, pourra, avec le temps, être entrepris et mené à bonne fin, de façon à former un recueil distinct. En attendant ce travail si désirable, terminons par une nouvelle citation ce numéro de mars, en majeure partie consacré au souvenir de la fête du 5 décembre 1886. Nous avons eu connaissance trop tard de cette lettre pour l'insérer dans le corps du récit ; mais elle

est bien ici à sa place, comme bouquet spirituel de la délicieuse journée du 5 décembre.

Mgr Balaïn, illustre et toujours dévoué enfant de la Famille, écrivait au T. R. P. Supérieur général :

Rome, séminaire français, le 1er décembre 1886.

« Mon très révérend et bien-aimé Père,

« C'est de Rome que je vous adresse mes félicitations et mes vœux à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire que nous allons célébrer dimanche prochain. Vous me disiez dans une lettre qu'étant l'un des électeurs (et j'ajoute, des coupables) du 5 décembre 1861, je vous devais à un titre particulier le concours de mes prières. Ce devoir, je le remplis de tout mon cœur et de mon mieux. Dans les divers sanctuaires de Rome où je vais prier, votre souvenir m'accompagne toujours. Dimanche dernier, trois jours après mon arrivée, Sa Sainteté daignait m'admettre à une audience privée qui dura trois quarts d'heure ; avant de me retirer, je parlai au Saint-Père des brillants succès de nos chers scolastiques, et je demandai pour vous et pour notre bien aimée Congrégation une bénédiction spéciale. Elle me fut donnée et accordée avec la bonté la plus paternelle. Qu'elle contribue à vous conserver de longues années encore à notre affection et à notre tête !

« Mathieu-Victor,
Evêque de Nice. »

Les divers jubilés prêchés de tous côtés par nos Pères ont eu, en France et à l'étranger, les meilleurs résultats. L'année 1886 a été une année vraiment apostolique. Aussi, osons-nous espérer qu'après le Chapitre les rapports des Supérieurs nous feront connaître dans tous les détails les consolations dont nos missionnaires ont été comblés, avec l'énumération exacte des travaux accomplis.

— On lit dans une lettre du R. P. Doucet, datée de Calgary, 29 décembre 1886 :

..... Hier, les RR. PP. Le Stanc et André partaient de Calgary pour aller rejoindre Mgr Grandin à Winnipeg, où il les avait précédés de quelques jours. Le P. Le Stanc n'est resté que peu de jours à Calgary. Sa Grandeur et le R. P. André étaient encore à ce poste le mois dernier. Après s'être reposé quelques jours, Monseigneur prit, avec quelques-uns d'entre nous, le chemin du fort Mac-Leod. Le R. P. Leduc venait de partir pour remplacer le R. P. Le Stanc à Saint-Albert. Le R. P. Lacombe devait nous prêcher la retraite annuelle à Mac-Leod, mais, étant très fatigué, il dut y renoncer : Monseigneur l'a prêchée à sa place. Après la clôture, je servais de compagnon au R. P. Legal à la résidence des Piéganes où je lui fis une courte visite. Le Père a là une maison convenable presque terminée ; il devait installer son maître d'école quelques jours après notre arrivée, afin de pouvoir inaugurer les classes au commencement de janvier. Des écoles : voilà ce qui a manqué jusqu'ici dans ces réserves sauvages. Réussirons-nous? Dieu le sait, mais encore faut-il au moins essayer. Il est si difficile de réunir les enfants et de leur faire fréquenter l'école avec assiduité. Quant à moi, je n'ai encore qu'une baraque dans ma réserve de Blackfoot-Crossing ; mais Monseigneur a décidé d'y bâtir le plus tôt possible une maison convenable. Quand elle sera achevée, je recevrai un instituteur pour la partie de la réserve dans laquelle je réside, c'est-à-dire, dans le village de Cromfpot (Sapo Maxika).

Vous savez que Sapo Maxika, ainsi que son frère (les trois bœufs) ont été cet automne en visite au Canada, sur l'invitation du R. P. Lacombe, lequel leur a fait voir tout ce qui était de nature à les intéresser et surtout à leur faire estimer notre sainte religion. Qu'ils aient été

vivement impressionnés et étonnés d'une foule de choses, il n'y a pas lieu d'en douter ; mais cela les rapprochera-t-il de notre sainte religion ? espérons-le. Ils ont été d'autant plus satisfaits de leur voyage, qu'ils en ont rapporté chacun une bonne somme d'argent, sans compter une foule de présents.

L. DOUCET, O. M. I.

— Nous avons des nouvelles du voyage de Mgr GAUGHRAN et de son arrivée dans l'État libre d'Orange, son vicariat apostolique.

Parti de Londres avec les PP. GUILLER et O'REILLY, le 10 novembre dernier, Monseigneur est arrivé au Cap le 3 décembre suivant, après avoir touché aux îles de Madère et de Sainte-Hélène.

Le 14 décembre, un dîner de 250 couverts fut offert à Sa Grandeur, dans la grande salle de Sainte-Marie, à Kimberley. La décoration de la salle, la somptuosité du service, la profusion des fleurs, les symphonies de l'orchestre pendant le repas, le choix et la brillante exécution des chants, n'étaient encore que l'expression affaiblie de l'enthousiasme général.

Dans une causerie familière et spirituelle, le P. LENOIR présenta Monseigneur à la Congrégation de Kimberley et la Congrégation à Monseigneur.

On porta ensuite la santé du Pape, celle de la Reine, celle de Mgr GAUGHRAN, celle de Mgr JOLIVET et, enfin, on but à la prospérité des États du sud de l'Afrique.

Une belle adresse, très chrétienne pour le fond, d'un style très littéraire, vrai chef-d'œuvre de calligraphie, fut alors présentée à Monseigneur, qui y répondit avec beaucoup d'à-propos, de grâce et de dignité.

D'autres discours moins solennels furent encore prononcés et relevés, sans qu'il fût nécessaire, par la présentation d'une bourse contenant 5 250 francs.

De tous ces discours, nous ne pouvons noter ici, en courant, que les pensées suivantes : Les fidèles se réjouissent de la nouvelle impulsion qui va être donnée à la vie chrétienne et aux œuvres de propagande dans le nouveau vicariat par l'arrivée de Monseigneur et de ses missionnaires. — Un juste tribut d'éloges est payé aux Sœurs de la Sainte-Famille, institutrices des personnes de leur sexe. — Nécessité de créer une école semblable pour les garçons, ne fût-ce que pour cette raison péremptoire : que, si les choses continuent sur ce pied, il ne se trouvera bientôt plus un jeune homme qui puisse prétendre à ces hautes perfections. De toute nécessité, il faut créer une école de garçons, tenue par des Frères, ne fût-ce que pour préparer à la société de Kimberley des mariages assortis.

Une grande question préoccupait l'assemblée, un orateur ne craignit pas de la poser sans détour à Mgr Gaughran, avec l'appoint nécessaire pour la faire résoudre au gré de ses désirs.

« Monseigneur, nous sommes prêts à vous faire construire une résidence convenable, pour vous et pour vos missionnaires ; mais, avant tout, nous avons besoin de savoir si Votre Seigneurie se propose de rester parmi nous, ou bien si elle a fait choix d'une autre ville pour en faire sa ville épiscopale. »

C'est tout à fait pratique ; mais il ne faudrait pas, avec nos timidités françaises, y voir un manque de respect.

En dehors de tout intérêt matériel, Mgr Gaughran avait mille bonnes raisons de faire de Kimberley sa demeure habituelle. Aussi n'hésita-t-il pas un instant à en prendre l'engagement.

Un immense hurrah accueillit cette promesse, et l'orateur, ne se possédant plus, sentant que le cœur de la multitude battait à l'unisson du sien, proposa le *three times three*, le trois fois trois, c'est-à-dire le *nec plus ultrà*

de l'enthousiasme et des acclamations. Trois salves d'applaudissements vinrent en effet prouver à Monseigneur combien déjà il était cher à son peuple.

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Le 13 janvier 1887, sont partis de Southampton pour la mission du Transvaal :

Le R. P. Odilon MONGINOUX, du diocèse de Mende, pré fet apostolique du Transvaal ;

Le Frère Joseph DUPAYS, du diocèse de Saint-Dié, diacre ;

Le Frère Pierre CHAMARD, du diocèse du Puy, sous-diacre.

Le même jour et du même lieu sont parties pour les missions du sud de l'Afrique :

La révérende Mère SAINT-MARCEL-MOUËZY, du diocèse de Rennes, Provinciale des Sœurs de la Sainte-Famille dans ces missions ;

Sœur SAINT-DONAT-GOUGET, du diocèse de Verdun ;

Sœur SAINTE-PRAXÈDE-LAURENS, du diocèse de Châlons ;

Sœur SAINTE-ADÈLE-ROBERT, du diocèse de Nantes ;

Sœur SAINT-BERNARDIN-TOUBEL, du diocèse de Rennes ;

Sœur SAINTE-EMERENCE-BLOTTIERE, du diocèse de Laval ;

Sœur SAINT-BARNABÉ-LECLERC, du diocèse de Laval ;

Sœur SAINT-FRÉDÉRIC-HENDELER, du diocèse de Saint-Gall (Suisse).

Aux départs de missionnaires, publiés dans les *Annales* pendant l'année 1886, il faut ajouter le départ pour Colombo du Frère novice Théophile MILLOT, du diocèse de Nancy.

97

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 98. — Juin 1887.

LE CHAPITRE GÉNÉRAL DE ROME

I

AVANT LE CHAPITRE.

Dans la liste des Chapitres généraux de la Congrégation, celui auquel nous venons d'assister sera inscrit sous le titre de : *Quatorzième Chapitre général.*

Comme toutes les œuvres destinées à laisser dans l'histoire une ineffaçable empreinte, cette Assemblée rencontra la contradiction à son origine; convoquée d'abord pour l'année 1885, ainsi que le réclamait l'ordre périodique et sexennal, elle dut être, pour des motifs qu'il serait superflu d'énumérer, ajournée à une date ultérieure. Il n'échappe à personne que la liberté étant nécessaire aux institutions religieuses, comme à toutes les sociétés régulièrement constituées, pour se mouvoir d'une façon digne et utile dans le cercle où les plaça l'Eglise, cette liberté nous étant momentanément refusée en France, la tenue d'une assemblée capitulaire n'y était pas possible. Nous n'avions ni établissement assez vaste, exempt d'une surveillance mesquine, ni congé à espérer pour

pouvoir délibérer en paix. Nos Pères des pays étrangers, habitués au respect accordé à leur ministère sur tous les points du globe, n'auraient pu supporter des entraves ; ils nous auraient reproché de les avoir appelés pour les faire assister au triste spectacle d'une nation catholique où, seul, le Dieu de la presque totalité de ses enfants voit ses autels cernés par un cordon de lois jalouses qui en rendent les abords difficiles. De l'âme indignée de nos missionnaires fût alors sorti le cri des Apôtres : *Ecce convertimur ad gentes*, revenons à nos forêts et à nos païens.

Rome, consultée sur cet état de choses, nous accorda un délai de trois ans, *si tamdiu eædem circumstantiæ perduraverint, mandans ut interim qui regunt regant, contrariis non obstantibus quibuscumque.* Nous n'avons pas à revenir sur les démarches qui furent faites et que le T. R. P. Supérieur général porta immédiatement à la connaissance de la Congrégation.

On attendit ainsi deux ans ; nous avions encore un an devant nous.

Il y a cependant un terme à tout, le provisoire ne pouvant se prolonger au-delà d'un certain temps. Il est vrai, bien des difficultés subsistaient encore, et la mère patrie ne nous ouvrait aucun asile. Mais la Providence vint à notre aide, et une indication nous arriva de la Ville éternelle sans intervention humaine aucune. Lentement, bien que sans arrêts, notre nouvelle maison s'élevait sur l'Esquilin, spacieuse, située en bon air, offrant tous les avantages d'un établissement religieux complet. En la voyant toucher à son couronnement, il parut à tous qu'elle pouvait être un refuge aux exilés. Ce fut un trait de lumière, et bientôt une rumeur joyeuse se répandit jusque dans nos missions les plus lointaines, répétant cette bonne nouvelle : *Nous irons à Rome*. La solution était trouvée.

Pendant que le Supérieur général et la Congrégation attendaient dans le silence et le travail l'heure de la réunion, bien des sollicitudes naissaient de tous côtés, et la route de la Ville éternelle devait, pour plusieurs, être semée d'accidents ou de contrariétés. Qu'on ne nous demande pas cependant de publier ici des récits de voyage, et de faire connaître quel itinéraire les diverses fractions de la cohorte apostolique adoptèrent pour arriver à Rome. Il n'entre pas dans notre dessein et il ne nous convient pas de nous arrêter aux aspects extérieurs et secondaires de l'œuvre ; c'est dans son unité simple et grande qu'il la faut envisager. Toutefois, certains détails appartenant à l'histoire, volontiers nous leur permettrons de se glisser ici.

Quelques semaines à peine nous séparaient encore de l'heure de la réunion, lorsque, le 23 février, jour des Cendres, une catastrophe épouvantable se produisit dans notre bel établissement de *Diano Marina*. Un tremblement de terre subit ébranlait la construction, amenait la mort de deux de nos Junioristes, et il fallait en grande hâte et les yeux baignés de larmes quitter ces ruines. Quelle douleur et quelle inquiétude pour notre Supérieur général, à un moment où tant d'autres préoccupations devaient l'absorber ! Les Annales raconteront ici ce douloureux événement.

Le Père de Famille devança à Rome les membres du Chapitre. Ce fut par la route la plus longue et en doublant les étapes qu'il s'y rendit. Il se dirigea d'abord vers Bordeaux pour y consoler un grand deuil. La Sainte-Famille pleurait la mort récente de sa Directrice générale, la *Bonne Mère* Hardy-Moisan. La vénérable octogénaire venait de s'éteindre, le 21 mars, dans la splendeur d'une mort qui n'eut d'égale que la splendeur de sa vie, toute faite de charité et de vigueur chrétienne. Le T. R. P. Supérieur

général voulut voir sa famille religieuse, encore dans l'émotion des regrets et des souvenirs, entendre l'écho de tant de plaintes filiales, et prier avec les filles sur la tombe de la mère. Ce fut un premier pèlerinage.

De Bordeaux, le Très Révérend Père se rendit à Marseille, d'où, après un court séjour, il prit directement le chemin de Rome. Déjà le R. P. Sardou, Procureur général, s'y trouvait; il avait présidé, avec le supérieur local, au déménagement de la maison de la place Saint-Ignace et à l'installation dans la maison de la rue Saint-Pierre-ès-Liens. Nous nous reposons sur le R. P. Augier (Cassien) du soin de raconter cette phase mémorable de notre établissement définitif. Qu'il suffise de dire, pour n'y plus revenir, que tout avait été ordonné avec un soin qui ne laissait rien à l'imprévu, et avec une précision toute mathématique. En quelques jours et au prix de grandes fatigues, nos Pères, nos Scolastiques et nos Frères, avaient tout disposé, dans une maison récemment livrée par l'architecte et non encore complètement débarrassée des ouvriers, et ils avaient tout organisé pour la réception de trente-six capitulants. C'était un tour de force. L'arrivée du Supérieur général donna occasion de régler les derniers détails.

Peu à peu on vit arriver les membres qui devaient composer l'assemblée capitulaire.

Plus d'un avait passé par l'épreuve ou le péril : *in itineribus sæpé, periculis fluminum, periculis in mari*. Pourrions-nous oublier le naufrage du *Victoria* échoué sur des récifs en face de Dieppe ? Un Oblat de Marie, le R. P. Tatin, est là, mêlé à la foule des passagers éperdus, rassurant leurs terreurs, ranimant leur courage, absolvant les victimes ; toujours calme au sein de cette grande désolation, faisant bénir et admirer le ministère du prêtre catholique sur un navire en détresse chargé de protes-

tants. Quelques jours après, c'étaient les Pères de Paris arrêtés au moment du départ par la mort du R. P. Duffo. L'apôtre de Ceylan, épuisé par trente-cinq ans de missions sous un ciel de feu, s'éteignait loin de ses chers chrétiens, comme une lampe vient à s'éteindre quand l'aliment manque à sa flamme. Cette mort laissait une place vide au Chapitre.

C'était un apôtre des missions étrangères, Mgr d'Herbomez, obligé de revenir sur ses pas et de faire un long détour, pour échapper aux neiges entassées dans les montagnes Rocheuses. C'était surtout Mgr Taché, arrêté par la maladie à Montréal, et laissant le Chapitre tout entier aux regrets de son absence.

Des évêques exténués par des labeurs sans trêve ; des Pères âgés et pour qui les voyages ne devraient plus être qu'un souvenir ; des missionnaires à peine reposés des missions d'hiver et des fatigues du carême, prirent la route de Rome, et peu à peu, le personnel de l'auguste assemblée condensant ses groupes épars, se trouva au complet : *Vincit iter durum pietas.*

La plupart d'entre nous ne connaissaient pas Rome. Le choix de la capitale du monde catholique pour la tenue d'un Chapitre n'eût-il eu d'autre avantage que celui de fournir à plusieurs membres de la Congrégation l'occasion unique de faire ce beau pèlerinage, ce serait déjà là une ample compensation aux fatigues et aux dépenses. Nous étions Romains par l'esprit et par tradition, nous le serons désormais par mille souvenirs du cœur et de la foi. Nos chers apôtres ont vu la lumière catholique briller à son foyer ; ils ont visité les sanctuaires et les basiliques, prié sur la tombe des martyrs et sur le théâtre de leur supplice, admiré ce grand reliquaire de Rome où la gloire des héros chrétiens se perpétue, comme la gloire des fils sur le front de la mère ; ils auront vénéré le Chef

de l'Eglise et baisé les pieds de Pierre, admiré l'accueil affable des cardinaux, si simples dans leur grandeur et si faciles à aborder dans la pourpre qui les décore ; ils auront interrogé la poussière des siècles, lu et relu les inscriptions sans nombre qui redisent les bienfaits de la Papauté et les luttes de l'Eglise ; ils rapporteront aux âmes et aux nations lointaines tous ces trésors recueillis. Quelle moisson et quel précieux héritage ! Voici un résultat acquis pour toujours, ce ne sera pas le moindre. Nous avions tant souffert ! les uns, de l'injustice des hommes ; les autres, des privations et des fatigues. Et puis, une récollection générale à date régulière n'est-elle pas la loi conservatrice des sociétés comme des individus? Chacun disait peut-être en son âme avec Racine :

Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.

Eh bien ! à Rome, où tout est fort, où les arsenaux sont pleins pour refaire les armures spirituelles brisées, le contact des saints et la vue de tant de merveilles chrétiennes consoleront nos cœurs et fortifieront nos âmes. Allons à Rome.

Tels furent les préludes du Chapitre. Telle en fut la préface.

II

PENDANT LE CHAPITRE.

Ce fut le 25 avril au matin que le Chapitre général ouvrit sa session, après la messe du Saint-Esprit, célébrée par Mgr Grandin. La bénédiction du Saint-Père, sollicitée d'avance par le Supérieur général pour nos personnes et nos travaux, nous attendait au seuil de la salle capitulaire. Debout et tête nue, les capitulants entendent la lecture du pli annonçant cette faveur.

Voici, dans l'ordre de placement, les noms des trente-

six membres du Chapitre, le plus nombreux qu'ait encore vu la Congrégation :

Nous copions le registre des actes :

Le T. R. P. Supérieur général;

Le R. P. Soullier, premier assistant général et admoniteur du Supérieur général ;

Le R. P. Aubert, deuxième assistant général ;

Le R. P. Martinet, troisième assistant général et secrétaire général de l'Institut;

Le R. P. de L'Hermite, quatrième assistant général;

Le R. P. Sardou, procureur général ;

Le R. P. Augier (Cassien), procureur général auprès du Saint-Siège.

Après les dignitaires ont pris place :

Mgr Allard, archevêque de Taron, convoqué nommément ;

Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, vicaire des missions de ce diocèse;

Mgr D'Herbomez, évêque titulaire de Miletopolis, vicaire apostolique de la Colombie britannique et vicaire des missions de ce diocèse ;

Mgr Clut, évêque titulaire d'Arindèle, auxiliaire de Mgr Faraud, évêque titulaire d'Anemour et vicaire des missions d'Athabaskaw-Mackenzie, convoqué nommément;

Mgr Mélizan, évêque de Jaffna et vicaire des missions de ce diocèse.

Et ensuite par rang de dignité et d'oblation :

Le R. P. Rey, provincial de la deuxième province de France, dite du Nord;

Le R. P. Antoine, provincial du Canada;

Le R. P. Mac Grath, provincial de la province des Etats-Unis créée depuis le dernier Chapitre ;

Le R. P. Ring, provincial des Iles-Britanniques;

Le R. P. GANDAR, provincial de la première province de France, dite du Midi;

Le R. P. RAMBERT, supérieur du grand séminaire de Fréjus, délégué de la province du Midi;

Le R. P. PINET, premier consulteur et délégué de la province britannique;

Le R. P. PARISOT, délégué de la province des États-Unis;

Le R. P. BELLON, procureur de la province du Midi, convoqué nommément;

Le R. P. LE STANC, supérieur de Saint-Albert, convoqué nommément;

Le R. P. LEFEBVRE, procureur et délégué de la province du Canada;

Le R. P. AUGIER (Célestin), délégué de Mgr FARAUD, vicaire des missions du Mackenzie;

Le R. P. TATIN, supérieur du scolasticat de Belcamp, délégué du vicariat de Colombo;

Le R. P. LENOIR, délégué du vicariat de l'Etat libre d'Orange, vicariat créé depuis le dernier Chapitre;

Le R. P. ROUX (Marius), supérieur de la maison d'Angers, convoqué nommément;

Le R. P. GIGAUD, supérieur de la maison de Notre-Dame de la Garde, délégué du vicariat de Jaffna;

Le R. P. MAC GUCKIN, supérieur et maître des novices à New-Westminster, délégué du vicariat de la Colombie britannique;

Le R. P. ANDRÉ, supérieur de la résidence de Prince-Albert, délégué du vicariat de Saint-Albert;

Le R. P. VOIRIN, supérieur de la maison du Sacré-Cœur à Montmartre, consulteur et procureur de la province du Nord, délégué de cette province;

Le R. P. ANGER, supérieur de la maison de Bordeaux, pro-directeur de la Sainte-Famille, délégué du R. P. MON-

GINOUX, préfet apostolique du Transvaal, préfecture créée depuis le dernier Chapitre ;

Le R. P. GAUGHREN (Mathew), supérieur de la maison de Tower-Hill, délégué de Mgr GAUGHREN, évêque titulaire de Priène, vicaire apostolique de l'Etat libre d'Orange, vicaire des missions de cette contrée, vicariat créé depuis le dernier Chapitre ;

Le R. P. CAMPER, directeur de la résidence de Saint-Laurent, délégué de Mgr TACHÉ, archevêque de Saint-Boniface et vicaire des missions de cette contrée, et délégué du vicariat tout entier ;

Le R. P. MEYER, délégué de Mgr JOLIVET, évêque titulaire de Belline et vicaire des missions de Natal, et délégué de ce vicariat ;

Le R. P. BRULÉ, supérieur de la maison de Notre-Dame de Sion, convoqué nommément.

La salle capitulaire mérite qu'on lui accorde un regard d'attention. C'est un des plus vastes locaux de la maison nouvelle. Des mains soigneuses et habiles l'ont disposée avec art et tout y respire l'ordre et la convenance. Mais déjà, en entrant, il nous semblerait qu'elle est occupée, et que de graves personnages ont pris séance avant nous. L'illusion est saisissante et nous en sommes ravis. Sur un cordon qui court le long des murs frais et blancs sont alignés les portraits de tous ceux qui nous honorent leplus par leur autorité ou leur caractère. Au-dessus de la porte d'entrée, Léon XIII, glorieusement régnant. Notre vénéré Fondateur et son premier successeur, le T. R. P. FABRE, occupent une place d'honneur au-dessus du bureau ; à leurs côtés, nos premiers Pères et les premiers assistants du Supérieur général actuel : les RR. PP. TEMPIER, COURTÈS, VINCENS ; puis, sous leur manteau d'hermine, tous nos évêques vivants ou morts, sans exception aucune, depuis S. Em. le cardinal GUIBERT,

le plus ancien de tous, jusqu'à Mgr GAUGHREN, le dernier élu. Ces portraits, de grande dimension et d'une perfection remarquable, semblent nous sourire, et c'est avec respect que nous défilons sur ce front de bataille; nos ancêtres sont là qui nous regardent, chargés des trophées de leurs campagnes apostoliques et nous conviant à leur esprit de discipline et de sacrifice: *Interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi, majores tuos, et dicent tibi* (1). C'est la tradition qui vient à nous avec ses enseignements et le charme de ses souvenirs.

Cette collection de portraits est vraiment un don royal; la piété filiale en avait de longue main réuni les éléments dispersés. Disons tout de suite que c'est à la Sainte-Famille que notre maison de Rome est redevable de cette richesse historique et artistique dont s'honorerait un musée, et qui fut déposée dans la corbeille de fête de notre T. R. P. Supérieur général, le 5 décembre 1886, au jour de ses noces d'argent. Mais ce ne fut pas le seul hommage. Nous avons vu, à l'heure des messes, de beaux ornements, des calices précieux, rehausser l'éclat des autels dans une chapelle, la veille encore, veuve des objets religieux les plus nécessaires. En admirant le bienfait, on disait bien haut le nom des bienfaitrices; et le Chapitre, se souvenant, à cette occasion, de tant d'actes de zèle et de services rendus à nos missions, a voulu confier à ses registres le soin de consacrer sa reconnaissance dans une phrase qui en perpétuera la mémoire :

Capitulum generale Associationis Sanctæ Familiæ aliarumque Congregationum Sororibus gratiam habet quod Patribus operibusque nostris, sive in Provinciis sive in Vicariatibus tanta fortitudine, tanta liberalitate inserviant.

Ce fut dans cette salle, déjà historique dans sa fraîche

(1) Deut., XXXII, 7.

jeunesse, que se tinrent les Etats de la Congrégation, du 25 avril au 6 mai. Laissons le Chapitre à ses travaux dont la discrétion ne nous permet pas de dérouler la série ; la plume infatigable du R. P. Rey, secrétaire perpétuel, aidée de celle du R. P. Tatin, en a consigné jour par jour tous les actes, et c'est au T. R. P. Supérieur général qu'il appartient de les publier.

Ce qu'il est permis de dire aujourd'hui, c'est qu'on ne perdit pas son temps. Le matin, cinq commissions, présidées par les Assistants et le Procureur général, se partageaient l'étude des questions classées avec ordre ; le soir avait lieu l'assemblée générale. Chacun pouvait, en toute liberté, exposer ses vues ; le bon sens, la raison et l'amour de la Congrégation parlèrent avec conviction et parfois avec éloquence. On cherchait la vérité, la solution exacte de chaque point mis en délibéré ; et quand, au choc des opinions, la lumière venait à jaillir, brillante et indiscutable, les volontés se rangeaient aussitôt aux mêmes conclusions et se rencontraient dans un mutuel accord. Rien n'est édifiant comme ce désir du bien dans l'oubli des vues personnelles. Nous pouvons bien ajouter, pour ne rien omettre, que la présidence des séances fut exercée d'une façon magistrale; ce ne sera pas une flatterie de l'affirmer, mais un témoignage de reconnaissance dû en toute justice au T. R. P. Supérieur général. Tout entier à la question, jamais distrait, suivant avec scrupule le fil de chaque affaire, et laissant à chaque orateur le temps de développer sa thèse, il n'arrêtait les débats que lorsque, de l'avis unanime, le problème était résolu ; puis, avec une précision nette et concise qui indiquait le nœud de la question, il fixait la doctrine ; chacun voyait clair et la discussion était close.

De longs et intéressants rapports auxquels les Annales feront, en temps opportun, de larges emprunts, furent

lus. Quels accents nous entendîmes ! Quels appels pressants tombés des lèvres de ces apôtres et de ces évêques réclamant des aides pour le vaste champ qu'ils cultivent au prix d'indicibles souffrances ! Quel amour des âmes! Vous en êtes témoins, mes Frères. Que de fois l'émotion nous gagna et nous arracha des larmes, à l'audition de ces récits sobres de phrases et exempts de toute recherche, quoique toujours très dignes. C'était saint Paul racontant ses travaux, sans emphase, mais avec l'éloquence d'un zèle brûlant; c'était saint Jean, accablé par l'âge et les infirmités, reprenant son bâton de voyage pour courir dans la montagne à la poursuite de la brebis égarée. Non, il n'est pas possible de rester indifférent aux discours du missionnaire ; sa parole remue jusqu'aux fibres les plus profondes de l'âme. Aussi, tout en frémissant d'enthousiasme ou de compassion, nous rendions grâces à Dieu qui, si promptement, a ouvert un si vaste champ à notre Congrégation, et nous disions : « Si elle est une des plus jeunes et des plus modestes, elle n'est ni la moins active ni la moins bénie sous le souffle puissant qui l'anime et sous la main providentielle qui la conduit : *Et tu..., nequaquam minima es in principibus Juda.* »

Les jours se succédaient ainsi pleins et heureux ; on suivait les âmes par la pensée dans le monde entier, l'oreille et la foi ne se lassaient pas d'entendre les récits des missionnaires. Et comme à tout labeur il faut un repos, pour remettre en équilibre l'esprit et les forces, nous avions, avant ou après les séances, la suave récréation des pèlerinages. Dieu sait si l'on en profita ! On battait en tout sens les chemins de Rome et de sa banlieue, et il n'est pas de basilique ou d'oratoire qui ne vît chaque jour quelque Oblat dévot et empressé baiser ses saints parvis ou prier dans son mystère. Souvent les pèlerins avaient

des anges gardiens pour les accompagner et leur fournir les explications historiques les plus intéressantes. C'étaient nos jeunes Frères scolastiques, mis généreusement à notre disposition par la bienveillance du supérieur local. Les pèlerinages étaient une fête pour eux et pour nous. Ces aimables disciples de saint Thomas, nourrissons des grandes universités romaines, laissaient un moment leurs livres pour nous guider à travers les ruines de la vieille Rome, dans les églises des saints et au champ des martyrs. Avec eux nous repassions l'histoire de l'Eglise ; la précision de leurs explications nous charmait et nous instruisait toujours. Chers scolastiques! les études absorbent votre vie, mais, en ornant votre intelligence, elles n'ont pas desséché votre cœur; les enflures de la science vous sont inconnues, et tout en butinant comme l'abeille, sur les fleurs de la plus pure théologie, vous avez gardé la simplicité de la famille religieuse votre mère, et la flamme des apôtres brûle en vous comme au cœur de nos plus ardents missionnaires. Je me souvenais en votre compagnie du mot de Bossuet : *Toute science doit se tourner à aimer*. Croissez, tribu charmante de Benjamin! bientôt les rangs seront éclaircis parmi nous ; les moissonneurs seront couchés sur le sillon au soir de la journée ; mais vous prendrez leur place, et d'un pas plus rapide vous poursuivrez leur œuvre, au chant des cantiques redisant les souvenirs de la Ville éternelle.

Le travail au sein du Chapitre, la prière en commun, l'aisance fraternelle dans les rapports et la gaieté dans les récréations, telle était notre vie. Parfois de beaux Saluts du Saint Sacrement, le mois de Marie, des chants harmonieux nous appelaient à la chapelle. C'étaient encore de doux moments.

Mais ce n'est pas tout.

Le Sacré Collège, que nous nommions chaque soir dans

notre prière, voulut bien se souvenir de notre humble Congrégation.

Leurs Eminences, ai-je déjà dit, sont d'un abord facile et d'un accueil qui met immédiatement à l'aise. La véritable grandeur seule est simple et bonne. Ah ! comme on est tenté d'opposer cette distinction princière, et cet air accort et digne, aux manières rudes de certains personnages qui se croient des génies parce qu'ils voient un public défiler devant eux. Petites autorités de la terre, employés de bureau vaniteux et brusques, étudiez l'Eglise et sa hiérarchie. Là, les premiers sont les serviteurs des plus humbles, ils se souviennent de la bonté du Sauveur et sont les héritiers de sa douceur. Il n'est pas d'enfant qui ne les puisse aborder et entretenir. Quelles leçons données à l'orgueil sot et vain !

Notre Très Révérend Père général avait fait visite à plusieurs cardinaux, et dès notre arrivée, un grand nombre d'entre nous s'étaient hâtés de présenter leurs hommages à Son Eminence le Cardinal Oreglia, notre insigne protecteur, dans son beau palais Falconieri. Leurs Eminences, ayant entendu parler de notre Chapitre général et de notre nouvelle installation sur les hauteurs de Saint-Pierre ès Liens, ne dédaignèrent pas de gravir les pentes par lesquelles on accède au collège des Oblats, et plus d'une fois une voiture de cardinal s'arrêta devant notre porte non encore bien close et encombrée de débris. C'est ainsi que Leurs Eminences le Cardinal Zigliara et le Cardinal Mazzella vinrent successivement nous surprendre à l'heure de la promenade des Romains. Un signal était donné, on accourait aussitôt, on entourait les princes de l'Eglise, et on les suivait respectueusement dans leur exploration à travers le bel établissement. Quel charme ! quelle condescendance aimable !

Un soir, c'était à la suite d'une longue séance, on

s'était dispersé pour réciter le Rosaire ou dire les matines ; nous vîmes arriver dans la prairie qui nous sépare du Colisée, une voiture de cardinal. C'était Son Eminence le cardinal Oreglia. Les groupes se rapprochent, les portes des cellules s'ouvrent, et bientôt nous voilà à peu près tous réunis à la suite de notre Supérieur général et de nos évêques autour de Son Eminence dans la salle même du Chapitre. Quelle charmante demi-heure ! Son Eminence connaît la Congrégation, et n'ignore aucune de ses œuvres ; on pourrait même dire qu'Elle nous connaît tous, et quand un nom est prononcé devant Elle, aussitôt arrive sur ses lèvres le nom d'une mission lointaine ou d'un poste reculé. Personne n'a plus feuilleté et mieux compris notre petit livre du Personnel. Le cardinal daigne nous porter à tous et à chacun le plus vif intérêt. Ceux d'entre nous — et ils sont nombreux encore — qui connurent notre vénéré Fondateur, se reportaient aux entretiens du Père de famille avec ses enfants. Ainsi conversait-il avec eux.

En ouvrant à nos jeunes scolastiques, pour le temps des vacances, le petit couvent de Saint-Sébastien, sur le coteau de Ponzano, au pied du Soracte, la Providence avait ses vues. Elle voulait abriter sous la pourpre ce berceau de jeunes apôtres, et nous faire rencontrer, à nous, les derniers venus et inconnus encore, un protecteur et un père.

III

L'AUDIENCE PONTIFICALE.

Nous étions ainsi arrivés au mercredi 4 mai, et déjà on pouvait prévoir la clôture de la session capitulaire comme prochaine.

Une demande d'audience avait été déposée au Vatican

depuis quelques jours. La réponse arrivait enfin le 4 mai, et le Supérieur général ouvrait la séance générale du soir par la lecture de l'avis suivant :

Le T. R. P. Supérieur général, les membres de son administration, NN. SS. les Evêques et Vicaires des Missions, seront reçus par Sa Sainteté, le jeudi 5 mai, à midi et quart; les autres membres du Chapitre seront admis au baisement des pieds.

Il n'y a pas de temps à perdre. Chacun fait ses préparatifs : les manteaux de cérémonie sortent des valises et sont époussetés avec soin; les boîtes de chapelets et de médailles sont disposées pour être présentées à la bénédiction du Pape ; et, par des voies diverses, tous les heureux pèlerins du Chapitre s'acheminent vers le Vatican. C'était le jeudi 5 mai, un peu avant midi.

Bientôt nous sommes tous réunis, petite famille apostolique, et nous gravissons, le cœur palpitant, l'escalier royal du palais. Les suisses présentent les armes aux évêques; leurs escouades en grande tenue sont groupées çà et là à tous les étages ; les camériers, les gardes-nobles au costume étincelant, sont en faction aux approches de l'appartement pontifical; nous ne sommes plus qu'à deux pas du Chef de l'Eglise. Les salles d'attente sont remplies ; je remarque une longue ligne de religieuses françaises, les Sœurs de Saint-André de la Croix, dont plusieurs d'entre nous admirèrent autrefois le zèle et la charité dans les écoles de Cléry et au chevet de nos pauvres paysans malades. Comme elles semblent heureuses sous leur grande mante noire ! L'audience sera longue aujourd'hui ; il y a beaucoup d'appelés. On garde le silence et on se recueille en attendant l'heure ; nous examinerons les musées et les chefs-d'œuvre plus tard.

Tout à coup un son clair de petite cloche se fait entendre et nous fait tressaillir. C'est notre tour. Mgr Della

Volpe, Maître de chambre, vient nous chercher et nous introduit aux pieds de Sa Sainteté.

Léon XIII, vision blanche (1), est assis dans son fauteuil, grave et pourtant souriant. Son air de bonté nous rassure ; nous formons couronne autour de lui comme des enfants se serrent près de leur vieux père, et l'entretien commence. Le Supérieur général, entouré de ses quatre Assistants : PP. Soullier, Aubert, Martinet, de l'Hermite ; des deux Procureurs : PP. Sardou et Augier (Cassien) ; de NN. SS. Allard, Grandin, d'Herbomez, Clut, Mélizan, occupe le centre de notre groupe, et il expose au Saint-Père, avec un rare bonheur d'expressions, la série de vœux et de demandes que nous sommes venus formuler.

Ici, laissons la parole aux procès-verbaux du Chapitre ; ils gardent pour toujours la trace de cette réception, si honorable pour la Congrégation. Nous avons transcrit l'entretien le plus fidèlement possible, au sortir de l'audience.

Le Supérieur général. Très Saint Père, ce sont les Oblats de Marie Immaculée qui sont prosternés aux pieds de Votre Sainteté et qui viennent vous offrir le respect filial de leur entière obéissance et leurs vœux les plus ardents.

Léon XIII. Oui, je sais ; vous êtes le Supérieur général, et voilà les évêques et votre administration. Vous êtes en Chapitre. Avez-vous fait vos élections?

Le Supérieur général. Pas encore, Très Saint Père; ce sera le dernier acte du Chapitre. Le Supérieur général est à vie ; le Chapitre nomme les Assistants et le Procureur général. Notre petite Congrégation a été approuvée par Léon XII.

Léon XIII. Oui, je le sais ; c'est en souvenir de lui que j'ai pris le nom de Léon.

Le Supérieur général. Elle a été fondée par Mgr de Mazenod, évêque de Marseille.

(1) Expression de M. le comte Lafond, parlant de Pie IX.

Léon XIII. J'ai connu Mgr de Mazenod. En 1843, étant nonce en Belgique, je m'arrêtai à Marseille, et je descendis à l'hôtel. Aussitôt après la navigation, je me rendis à l'évêché pour faire visite à l'évêque. Il vint me voir à son tour; me fit visiter l'emplacement de sa future cathédrale et m'expliqua ses plans; puis il m'amena à Notre-Dame de la Garde. Ce souvenir est resté vivant dans ma mémoire.

Le Supérieur général. Notre congrégation est celle du cardinal Guibert.

Léon XIII. Oui, il était des vôtres, le cardinal Guibert; je le connaissais beaucoup; c'était un grand évêque.

Le Supérieur général. Nous vous prions, Très Saint Père, de bénir le Chapitre, la Congrégation tout entière, nos missionnaires, nos œuvres. Voilà un évêque du pôle. (*Le Supérieur général désigne Mgr Clut.*)

Léon XIII. Je bénis de tout mon cœur vos missions lointaines. Je sais que vous faites beaucoup de bien partout. Vous êtes à Rome, à Saint-Pierre ès Liens, dans une maison nouvelle; j'ai vu les plans.

Le Supérieur général. Et Votre Sainteté les a bénis; voici l'architecte. (*Le Supérieur général désigne le R. P. Martinet.*)

Léon XIII. Ah! très bien. Et vous devez être content; on est content quand on voit ses plans réalisés.

Le Supérieur général. Nous avons ici des jeunes gens qui suivent les cours de l'Université grégorienne.

Léon XIII. Et ils s'y distinguent, je le sais. Continuez à envoyer des jeunes gens, en choisissant ceux qui ont des aptitudes spéciales pour l'étude. J'ai appelé de bons professeurs pour donner l'enseignement.

Le Supérieur général. Très Saint Père, permettez-nous de vous offrir le livre de notre Personnel, qui renferme tous nos noms et les noms de toutes nos missions.

Léon XIII. Je suis très content de recevoir ce livre. On est bien aise de compter les divers vicariats, les provinces, les missions. Hier, les Jésuites m'ont apporté un gros volume de ce genre; ils sont douze mille.

Le Supérieur général. Très Saint Père, nous ne sommes pas si nombreux et le volume que j'ai l'honneur d'offrir à Votre Sainteté n'est pas si gros; mais nous sommes tous bien dévoués au Siège de Pierre et aux doctrines romaines, et Dieu bénit visiblement nos missions. Que Votre Sainteté nous permette de Lui

offrir une Adresse qui exprime tous ces sentiments, et aussi une modeste offrande à l'occasion du prochain Jubilé de votre sacerdoce. Nous joignons à cette offrande celle qui nous a été confiée par une Association religieuse, dont le siège est à Bordeaux, et qui fait beaucoup de bien : l'Association des Sœurs de la Sainte-Famille ; en demandant à Votre Sainteté une bénédiction spéciale pour cette Société religieuse si dévouée à votre personne et à l'Eglise.

Léon XIII. J'accepte cette Adresse et ces offrandes ; je bénis de tout mon cœur cette Association religieuse dont vous me parlez et qui fait tant de bien, comme je bénis votre Congrégation, vos missions, vos œuvres.

Le Supérieur général. Et nos bienfaiteurs et nos familles?

Léon XIII. Aussi vos bienfaiteurs et vos familles.

Le Supérieur général. Avant de nous retirer, que Votre Sainteté nous permette de Lui offrir nos vœux pour son Jubilé, afin que Dieu daigne La conserver longtemps encore à la tête de l'Eglise et à l'amour de ses enfants !

Léon XIII. Eh! je suis vieux. Voilà déjà la dixième année de mon pontificat.

Le Supérieur général. Très Saint Père, nous implorons votre bénédiction.

Léon XIII, levant la main sur nos têtes inclinées : Recevez cette bénédiction apostolique. — Le Souverain Pontife prononce la formule, puis, en nous congédiant, nous dit : « Faisons toujours beaucoup de bien, et ayons toujours beaucoup de courage, quand même. »

Tel fut ce court entretien si précieux, et que nous n'oublierons jamais. Ce fut comme un éclair qui passa devant nos yeux. Nous ne vîmes en ce moment que le Pape dans sa majesté digne et souriante. Tout ce qui était là autour de nous échappa à notre attention, et nous ne saurions dire quel était l'ameublement de ce modeste cabinet de travail où nous fûmes introduits. Nous savions que Léon XIII est un roi, un savant ; nous savons maintenant qu'il est un père. Il est impossible de dire quels traits de bonté éclatent sur cette physionomie austère, quel sourire anime ces lèvres, quelle est la douceur de cette voix

au timbre limpide et fort. Si nous avions à établir une similitude, nous dirions que le cardinal GUIBERT et Léon XIII appartiennent à la même parenté morale : même gravité, même accueil, bon et tendre, et presque même lenteur dans la parole, exprimant toujours la pensée dans un trait lumineux.

En sortant, nous disions comme les disciples d'Emmaüs : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via ?*

L'audience avait duré près d'un quart d'heure. Comme Moïse, descendant du Sinaï, nous sortîmes, rayonnants et illuminés. Nous retrouvâmes, dans les salles de cérémonies, les autres membres du Chapitre, attendant le passage du Pape. Ils se pressèrent autour du Supérieur général, pour recueillir les premiers échos de l'entretien ; ces infatigables missionnaires attendirent encore une heure, car, ce jour-là, l'affluence des pèlerins était grande, et un ambassadeur, qui nous avait succédé, était resté longtemps en colloque avec Sa Sainteté.

Enfin Léon XIII parut, accompagné de sa cour. Il passa lentement sur le front de la pacifique armée de ses fidèles enfants, les bénissant, prêtant l'oreille à leurs requêtes et répondant à tout et à tous avec bienveillance. Que de protestations d'amour et de fidélité le Chef de l'Église recueillit en ces courts instants ! La légende raconte même qu'un moment il fut prisonnier de l'amour filial, et qu'une main vigoureuse d'apôtre américain ne lui laissa la liberté de continuer sa route qu'après que le Saint-Père eut accordé le privilège de trois bénédictions papales, à donner dans trois églises principales de la province des Etats-Unis. Le nom de MAZENOD fut encore prononcé ; celui de la Vierge de la Garde fut rappelé, et chacun se releva, emportant une faveur obtenue et serrant sur son cœur des objets bénits, dont la distribution sera l'occasion d'une

fête dans les missions lointaines et dans nos chapelles.

En sortant du Vatican, nous disions tous : *Hæc dies quam fecit Dominus.*

Cette halte marque pour nous et pour la Congrégation tout entière un des moments les plus solennels de notre histoire. Et, pour que personne ne fût oublié, à la suite de nos Pères, deux humbles Frères convers, tout émus et silencieux dans l'attente, représentaient la portion laborieuse de la Famille. C'étaient : les FF. Collin et Félix Viossat. Ce dernier était venu, de Montmartre à Rome, pour prêter secours au personnel de nos bons Frères de Saint-Pierre ès Liens pendant la durée du Chapitre. Heureux pèlerins de Rome ! Votre cœur fut ardent comme le nôtre en entendant le Maître bien-aimé ! Tous nous fûmes à la peine ; il était juste que tous nous fussions à la joie.

IV

LA DERNIÈRE SÉANCE.

L'audience pontificale marqua l'heure la plus solennelle du Chapitre. Le lendemain, vendredi 6 mai, à la séance du soir, les élections prévues par la Règle terminaient ces assises. Elles se firent sous la présidence du T. R. P. Supérieur général, tous les membres présents, et selon les prescriptions de nos constitutions. Le R. P. Aubert, mû par un grand esprit de désintéressement et mettant les intérêts de la Congrégation au-dessus de toute vue personnelle, avait déjà prié les capitulants de ne pas songer à lui renouveler le mandat d'Assistant, dont la confiance des Chapitres l'avait investi depuis vingt ans. Ses forces, épuisées par l'âge, ne lui permettraient plus d'être un auxiliaire actif du T. R. P. Supérieur général. On respecta ce scrupule de conscience du bon et vénérable Père ; et l'Amérique, qui nous l'avait envoyé autrefois,

nous donna, pour le remplacer, le R. P. ANTOINE. Depuis 1851, employé aux missions du Canada et, depuis quatorze ans, provincial de cette province, le R. R. ANTOINE entrait, le 6 mai 1887, au soir, comme troisième Assistant, au Conseil du Supérieur général, où nos belles missions et nos œuvres américaines trouveront en lui un représentant autorisé.

Les RR. PP. SOULLIER, MARTINET et DE L'HERMITE étaient maintenus dans leur charge d'Assistants; le R. P. SARDOU, dans sa charge de Procureur général.

Les opérations du scrutin terminées, le T. R. P. Supérieur général s'adresse au Chapitre et s'exprime en ces termes :

« *Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum!* Depuis quinze jours, nous sommes assemblés pour nous occuper de notre chère Famille, de ses œuvres, de ses membres et de leurs intérêts les plus précieux. Vous avez montré le dévouement le plus absolu, et je ne puis que vous en remercier. Nous n'avons tous eu qu'un cœur et qu'une âme. Qu'il en soit toujours ainsi ! Nous nous sommes réunis près du tombeau de saint Pierre ; nous avons reçu la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ ; elle nous portera bonheur. En rentrant dans vos provinces, dans vos maisons, vous l'apporterez à vos Frères, à ceux qui habitent les régions les plus éloignées, et ce sera une grâce, une joie pour tous.

« Les liens qui nous unissaient se sont resserrés. Qu'ils se fortifient de plus en plus ! Soyons partout les enfants de notre vénéré Fondateur, nous inspirant toujours de son esprit, pratiquant ce qu'il a pratiqué et ce qu'il nous a si vivement recommandé. Ah ! que son cœur était bon ! Le dernier de ses enfants, l'humble Frère convers lui-même, trouvait auprès de lui l'accueil le plus facile, l'accueil le plus cordial et les conseils les plus dévoués. Il

sera toujours notre père; montrons-nous toujours ses enfants. Il ne nous oublie pas dans le Ciel : entouré de ses Oblats, qui forment sa couronne, il ne cesse de veiller sur ses enfants de la terre. Soyons dignes de nos anciens! Que leurs vertus, que leur esprit nous soient toujours présents! Reproduisons, dans notre vie, les exemples qu'ils nous ont laissés.

« Je vois combien vos cœurs sont émus par ces souvenirs de famille. Les sentiments qu'ils réveillent, conservez-les; portez-les dans vos maisons, unis à ceux que vous ont inspirés ces travaux faits en commun, cette étude des besoins de la Congrégation, et dites bien à nos Frères, à tous les enfants de la Famille, que nous les aimons, que nous partageons leurs peines, que notre plus vif désir est de les soulager; dites surtout aux plus éloignés qu'ils ne sont point oubliés et qu'ils ne le seront jamais.

« Remercions tous ensemble le Seigneur. Nous avons demandé dans des prières faites en commun les lumières de son Esprit; nous avons été exaucés. Qu'il nous éclaire toujours tous, surtout ceux qui sont chargés de la direction des œuvres, afin que nous soyons animés d'un même sentiment : le dévouement, et que nous soyons dignes de la mémoire de notre vénéré Père.

« Rendons de vives actions de grâces à Dieu, à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous terminons nos séances en un jour plus spécialement consacré au Cœur adorable du divin Maître. Le premier vendredi du mois rappelle une dévotion qui est comme un héritage de famille, car notre Fondateur l'avait établie dans la première maison, berceau de notre existence religieuse. Nous avons là comme un gage assuré des bénédictions de ce Cœur sacré sur les travaux auxquels nous venons de nous livrer. Rendons-lui les plus ferventes actions de grâces. Confions-lui nos espérances et appliquons-nous à imiter ses vertus. Que

nos cœurs lui ressemblent; qu'ils soient des cœurs d'apôtres, des cœurs d'Oblats, des cœurs qui ne refusent aucun sacrifice.

« N'oublions pas Marie Immaculée, que le Pape Léon XII nous a donnée pour patronne. Montrons-nous toujours ses vrais enfants, ses Oblats dévoués; soyons heureux de la faire connaître, aimer et honorer. Je félicite les gardiens de nos sanctuaires consacrés à Marie; qu'ils soient fidèles à garder ce poste d'honneur et à prier pour tous les intérêts de la Famille.

« Que saint Joseph soit notre protecteur! Ayons recours à lui dans tous nos besoins. Nous pouvons rencontrer des Hérodes qui menacent les trésors qui nous sont confiés : Qu'il nous protège et nous garde contre les attaques de tous nos ennemis!

« Mon cœur surabonde de joie; les vôtres aussi. Puisse-t-il en être toujours de même! Que les bénédictions répandues sur nous par le Saint-Père demeurent à tout jamais sur la Famille, pour le temps et pour l'éternité! »

Le R. P. Soullier, premier Assistant général, se lève et d'une voix émue répond au Supérieur général à peu près en ces termes :

Mon très révérend et bien-aimé Père,

« Qu'il soit permis à un des Membres du Chapitre, que la Congrégation tout entière vient d'honorer de sa confiance, de vous remercier des paroles si émouvantes que vous venez de prononcer. Ce que vous désirez de nous, nous sommes disposés à vous l'accorder. Le Chapitre n'est pas seulement une réunion d'affaires, c'est aussi une réunion de charité où se resserrent les liens des esprits et des cœurs... Votre désir est le nôtre; il s'accomplira avec la bénédiction de Dieu, et alors se réalisera pour nous cette

parole : *l'Union fait la force ;* l'union fera aussi notre bonheur.

« En vous entendant parler de notre vénéré Fondateur en des termes qui vous conviennent si bien, à vous qui avez été son disciple de prédilection, qui l'avez si bien connu et tant aimé, nous nous disions : Notre vénéré Père n'est pas mort !

« Nous n'avons pas seulement sa dépouille mortelle, ce cœur qui a présidé à nos réunions, mais nous avons là son esprit, son cœur vivant, ses sentiments, sa charité. En vous, mon bien-aimé Père, nous avons la fidèle continuation de ce que fut notre Fondateur.

« Quand il nous quitta pour aller recevoir sa récompense, il nous laissa un autre lui-même qui, depuis vingt-six ans, veille sur la Famille et la dirige avec un dévouement sans bornes. Que Dieu nous le conserve longtemps ! Qu'il lui accorde de conduire dans l'avenir comme dans le passé, avec un cœur bon et d'une main ferme, la barque qui lui est confiée ; et nous serons heureux de réaliser la pensée que vous avez exprimée, d'être de vrais enfants de notre vénéré Père et de prendre rang parmi les familles religieuses les plus dignes de ce nom.

Si nous sommes fidèles à vos désirs, nous serons heureux : vous le serez plus que personne, car vous serez heureux du bonheur de tous, votre joie venant de la perfection, de l'ordre et de la paix qui règnent dans notre Famille. Le Chapitre doit donner cette consolation à notre Père.

« Nous allons nous disperser. Nous ne nous retrouverons jamais tous réunis sur la terre. Il y aura d'autres Chapitres, mais parmi les Membres ici présents, il en est qui n'y reprendront pas leur place. C'est une journée qui n'aura pas de lendemain, si ce n'est dans le souvenir de nos travaux et de nos joies.

« S'il y a eu dans nos discussions quelques divergences que je puis appeler des oppositions de pensées, il en sera de nous comme de Céphas et de Paul qui, à Antioche, ont pu se trouver divisés, mais qui se sont embrassés à Rome avant de répandre leur sang et de donner leur vie pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous nous retremperons dans leur esprit de zèle et de dévouement, dans leur amour pour l'Eglise et le salut des âmes et nous réaliserons ainsi toutes vos espérances.

« Qu'il me soit permis, avant de terminer, de rendre un témoignage de regret et d'affection au R. P. Aubert, qui nous a tant édifiés pendant les vingt ans qu'il a passés avec nous. Nous avons joui de ses bons exemples, de sa sagesse administrative, des rapports si fraternels qu'il a eus avec nous. Je lui exprime, en notre nom et au nom de notre T. R. Père général, notre vive reconnaissance pour tout ce qu'il a fait, pour tout ce qu'il a a été. Qu'il soit consolé autant qu'il a travaillé ! »

Fiat! Fiat! a dit notre T. R. Père général et le Chapitre tout entier a fait écho à ce vœu de bonheur.

Le T. R. Père général a exprimé au nom du Chapitre ses remerciements au Supérieur local et aux Frères convers de la maison de Rome, qui ont mis tout leur dévouement au service des Membres du Chapitre, aux secrétaires de cette auguste Assemblée ainsi qu'à leurs aides infatigables.

Et la séance s'est terminée au milieu des acclamations unanimes, par les prières et la bénédiction du Supérieur général prescrite par nos saintes Règles.

V

APRÈS LE CHAPITRE.

Les longues séances législatives étaient clôses, les mandats des députés expirés, les plumes remises dans les

cartons; les RR. PP. Rey et Tatin, secrétaires au dedans du Chapitre, et les RR. PP. Le Roux et Clavé, infatigables copistes au dehors, venaient de rentrer leurs petits outils, déliés et rapides, *calamus scribæ velociter scribentis,* après avoir écrit ou transcrit soixante-quatorze pages du plus grand format. Tout était fini; la dispersion allait commencer. Il fallait, après ces quinze jours d'un si sérieux labeur, durant lesquels des frères, des missionnaires, venus de tous les points du monde, avaient goûté, sur le sol détrempé du sang des premiers apôtres, le doux plaisir de se voir, de s'entretenir de leurs œuvres et des meilleures méthodes à employer pour sauver les âmes, se séparer de nouveau. Le mouvement de dispersion commença dès le soir même, pour se poursuivre pendant quelques jours encore. Le cœur serré, les yeux humides peut-être, on dit adieu à Rome, aux belles basiliques, au tombeau des Apôtres et à cette hospitalière maison de la rue Saint-Pierre ès Liens, où le Procureur général près du Saint-Siège et nos jeunes scolastiques nous avaient si bien accueillis.

Mais ceux-ci ne voulurent pas nous laisser partir sans nous convier à une séance artistique préparée pour nous faire oublier les fatigues de la session. Ils sont gracieux et pleins de cœur, ces futurs évangélistes et hérauts de la foi ; plus on les voit, plus on les aime. Leurs voix sont souples et mélodieuses, leur débit naturel, leur gaieté de bon aloi. Pendant une heure et demie, le dimanche soir, ils nous tinrent sous le charme; et nous savons plus d'un apôtre à la barbe grisonnante et au front dénudé qui ne marchanda ni son rire ni ses applaudissements. Plus d'un peut-être se disait en regardant d'un œil d'envie ces exécutants si éveillés et si surprenants : Ce serait bien mon affaire, là-bas, sous la tente ou au désert. Mais chut! Pas de rêves ambitieux ! Laissons les

études courir et les obédiences arriver comme d'aimables surprises. Il suffit de savoir que saint Thomas et la gaieté chrétienne ne sont pas en brouille. Un jour viendra, prochain peut-être, où l'on aura besoin des deux.

Notre T. R. P. Supérieur général, accompagné du R. P. Anger, Pro-Directeur de la Sainte-Famille, du R. P. Le Roux, son secrétaire particulier, et du Frère Collin, partit le lundi pour Naples, où la communauté de l'Espérance l'attendait et l'appelait de tous ses vœux. Ce fut, avant son retour à Paris, le couronnement des travaux et des pèlerinages de notre Père. Sa présence, à Naples ainsi qu'à Rome, fut saluée comme une fête depuis longtemps enviée et désirée.

Les Pères capitulants se dirigèrent par diverses voies vers leurs foyers respectifs ; tous avaient reçu l'invitation d'aller à Aix vénérer notre berceau et recueillir les souvenirs du Fondateur. Plusieurs en profitèrent, et nous comptons bien que quelques échos nous arriveront, de ces rencontres providentielles au doux pays de Provence. Nos Seigneurs les évêques, eux, durent attendre quelques jours encore à Rome, pour jouir du privilège de l'audience privée du Souverain Pontife. Ils nous diront un jour quelles furent leurs impressions et combien paternel est l'accueil du Chef de l'Eglise.

Telle est, en abrégé, l'histoire du quatorzième Chapitre général. Nous en avons tracé l'esquisse ; d'autres pourront achever les traits et donner les couleurs au tableau. Ainsi s'écrivent et se conservent les titres de noblesse dans les archives des familles et des congrégations : *Sic itur ad astra.*

ADRESSE

DES MEMBRES DU CHAPITRE GÉNÉRAL A SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII

BEATISSIME PATER,

En sacros Tuos pedes deosculans missionariorum Oblatorum ssmæ et immaculatæ Virginis Mariæ parva Congregatio quam Sanctitati Tuæ præsentem faciunt Præpositus generalis cum suis Assistentibus, Procurator generalis, Procuratorque missionum, quinque dignitate episcopali insigniti Patres, nec non qui e quatuor orbis partibus ad generale Capitulum in almam Urbem convenerunt.

A fel. rec. Leone XII approbata, qui eam ejusque Institutorem speciali dilectione fovit, alterum Leonem salutat tanti nominis hæredem præstantissimum.

In Petri Sede in quâ emines, cœlestium thesaurorum copiam a Christo Domino reconditam probe novit, firmiter credit, palam asserit. A Petri Sede se vitam vimque omnem hausisse agnoscit. A Petri Sede omnia bona in futurum expectat.

Huic ergo Sedi Apostolicæ totis visceribus adhærens, Benedictionem tuam exoptat ut lucere et ardere valeat. Lucere doctrinâ et veritate, ardere caritate et zelo juxta monita et exempla Auctoris nostri Caroli Josephi de MAZENOD et hujus præstantissimi viri Cardinalis GUIBERT, Congregationis nostræ lumen a te nuncupati, cujus mortem tota luxit Ecclesia.

BEATISSIME PATER,

Cùm decedente anno aureus recurrat sacerdotalis tuæ consecrationis cyclus, liceat nobis ad pedes Sanctitatis Tuæ una cum universæ Societatis votis, pietatis nostræ munusculum deponere, Regi tributum, captivo heu ! et spoliato subsidium, Pontifici decumam, Patri, magni amoris pignus exiguum.

Oblationem etiam et vota Societatis piarum feminarum a Sanctâ Familiâ Burdigala oriundæ, commisso munere Tibi offerimus cum Apostolicæ Benedictionis supplici prece. Doni exiguitatem ne respicias sed donantis cordis amorem.

E corde tuo fundatur, Beatissime Pater, et Larga descendat in Congregationem nostram, in ejus filios et benefactores, in ejus opera omnia, Benedictio Apostolica, quæ et vota ejus compleat et cœlestium munerum copiam ipsi impetret.

Die quintâ maii 1887. —

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-BONIFACE.

RAPPORT DE Mgr ALEX. TACHÉ, VICAIRE DES MISSIONS DE SAINT-BONIFACE.

Sa Grâce, Mgr Taché, n'assistait pas au Chapitre général. L'archevêque de Saint-Boniface, en route pour l'Europe, fut arrêté par la maladie à Montréal. Mais si nous fûmes privés de sa présence, nous ne fûmes pas pour cela privés de sa parole. Le beau rapport suivant, lu par le délégué du Vicariat au nom de Mgr Taché, tint, pendant une heure, l'assemblée sous le coup du plus vif intérêt. C'est une véritable page d'histoire racontant les origines de nos missions dans le nord-ouest de l'Amérique. Nous le donnons en entier, à l'exception des dernières pages, lesquelles sont d'un ordre purement administratif.

Mon très révérend Père,

Appelé à rendre compte des missions du Vicariat de Saint-Boniface, je prends la respectueuse liberté de vous prier de me permettre de faire précéder ce compte rendu de quelques réflexions, qui en faciliteront une plus complète intelligence et jetteront, sur une des œuvres de notre Congrégation, un jour plus lumineux et plus consolant.

Le Chef de l'Eglise, en choisissant un des nôtres comme métropolitain d'une province ecclésiastique, et en lui assignant pour suffragants de vénérables évêques tous Oblats, a reconnu le rôle important, joué par notre bien-

aimée Famille religieuse, dans les vastes contrées qui forment cette province. Ce n'est pas un fait ordinaire de voir toute une province ecclésiastique confiée à une communauté religieuse, dans les rangs de laquelle se recrutent tous les prélats et le plus grand nombre des missionnaires qui évangélisent cette province.

J'ai pensé que quelques renseignements, fournis par l'archevêque, sur ce vaste domaine que l'Eglise nous a confié, vous seraient agréables, mon Très Révérend Père, et ne pourraient pas manquer d'intéresser les membres de ce vénérable Chapitre et la Congrégation tout entière.

La province ecclésiastique de Saint-Boniface comprend toute la partie de la puissance du Canada, située à l'ouest du 91e de longitude occidentale (méridien Greenwich), à l'exception de l'île de Vancouver. Elle est bornée au sud par les Etats-Unis d'Amérique; à l'ouest, par l'océan Pacifique et le territoire de l'Alaska ; au nord, par l'océan Glacial arctique; et à l'est, par le 9e degré de longitude ; ou, en d'autres termes, sa limite méridionale court sur le 49e degré de latitude, de l'est à l'ouest, depuis le 91e degré de longitude jusqu'au 14e; en sorte que la superficie de la portion du continent, occupée par cette province, et sans compter les vastes îles qui en dépendent, s'élève au chiffre normal de 2195848 milles carrés, c'est-à-dire plus de dix fois la superficie de la France entière (1).

C'est ce champ immense qui fut offert au zèle des enfants de Mgr de Mazenod et où deux d'entre eux pénétrèrent, pour la première fois, au mois d'août 1845. L'immensité de l'étendue n'était pour ainsi dire égalée que par l'abandon dans lequel se trouvait le plus grand nombre des habitants. Une chose pourtant était acquise à ces vastes régions. Déjà à l'époque que je viens d'indiquer,

(1) La superficie de la France est de 202579 milles carrés.

un apôtre y exerçait son zèle depuis un quart de siècle. Mgr PROVENCHER, secondé par douze prêtres qui, dans un temps ou dans un autre, l'avaient aidé, avait donné les exemples du zèle le plus ardent et le plus désintéressé. On s'étonne du degré d'abnégation et d'isolement auquel des prêtres séculiers avaient consenti à se condamner, dans des contrées de très difficile accès et d'où tout semblait de nature à éloigner. Les douze prêtres dont nous parlons et qui avaient précédé les Oblats à la rivière Rouge, y étaient demeurés huit années chacun en moyenne. Tous venaient du Canada. Deux d'entre eux, élevés plus tard à l'épiscopat, avaient traversé une partie de la Colombie britannique pour aller se fixer dans l'Orégon. En 1845, deux autres évangélisaient les terres qu'arrosent la grande rivière Saskatchewan et le haut du fleuve Churchill. Deux autres étaient à la rivière Rouge, auprès de Mgr PROVENCHER, le secondant de leur mieux dans l'instruction des habitants de la colonie du même nom ; faisant en outre des courses, en tous sens, à des centaines de milles de Saint-Boniface. On ne saurait assez louer le zèle héroïque de ces prêtres dévoués ; mais il est facile de se convaincre que leur petit nombre ne leur permettait pas de faire face à tous les besoins.

Ce n'est qu'en 1844 que la vaste étendue du territoire dont nous nous occupons, fut détachée de l'archidiocèse de Québec. Mgr PROVENCHER, évêque depuis vingt-deux ans, n'avait été jusqu'alors que l'auxiliaire de l'archevêque de Québec. Il fut à cette époque nommé vicaire apostolique du Nord-Ouest et reçut sous sa juridiction personnelle toute la province ecclésiastique actuelle de Saint-Boniface, à l'exception pourtant de la Colombie britannique qui, pour un temps, resta encore confiée aux missionnaires de l'Orégon.

Chargé d'une responsabilité immédiate et personnelle,

le premier soin de Mgr PROVENCHER fut de demander le concours d'une Congrégation qui pût assurer l'œuvre des Missions d'une façon plus stable et plus étendue. C'est vers notre chère Congrégation que le premier apôtre de la rivière Rouge tourna ses regards. Notre vénéré Fondateur voulut bien accueillir favorablement la demande du prélat missionnaire. En 1845, le R. P. AUBERT, qu'il nous est si doux de revoir ici, fut envoyé à la rivière Rouge accompagné d'un Frère novice. Rendu à Saint-Boniface, ce novice fit son oblation et fut promu à la prêtrise. Cette ordination portait à six le nombre des prêtres qui se trouvaient alors dans ce qui constitue aujourd'hui la province ecclésiastique de Saint-Boniface.

Permettez-moi, mon Très Révérend Père, de dérouler sous vos regards les deux tableaux suivants qui, mieux que toutes les paroles, montreront combien a été providentielle l'arrivée des Oblats à Saint-Boniface et tout ce qui s'en est suivi, dans l'ordre du salut, pour toutes les populations qu'ils évangélisent, à l'ouest du lac Supérieur. Oui, voyons : 1° ce qu'il y avait au service de la religion dans ces immenses contrées, à la fin de 1845, et 2° ce qu'elles y possédaient à la fin de 1886.

1° EN 1845.

Evêque, vicaire apostolique	1
Prêtres séculiers	4
Religieux, Oblats de Marie	2
Religieuses, sœurs de la Charité	4
Eglises ou chapelles	5
Résidences de missionnaires	5
Ecoles	3
Enfants à l'école	120

2° EN 1886.

163	Oblats, évêques, dont un métropolitain	6
	— prêtres	97
	— scolastiques	6
	— frères convers	54

	Prêtres séculiers	24
	Séminaristes	10
16	Jésuites prêtres	6
	— scolastiques	6
	— frères convers	4
	Religieux, frères de Marie	4
164	Religieuses, sœurs de la Charité (*sœurs grises*)	93
	— filles de Sainte-Anne	13
	— sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie	23
	— fidèles compagnes de Jésus	31
	— sœurs de la Providence	4
	Tertiaires de Saint-François ou filles données	24
	Eglises ou chapelles	178
	Résidences de missionnaires	120
	Stations visitées et non construites	149
	Collège de hautes études avec avantages universitaires	1
	Ecoles de Frères	3
	Ecoles tenues par des religieuses	22
	Autres écoles catholiques	95
	Enfants fréquentant les écoles	4517

J'ai la certitude que la Congrégation lira avec complaisance les deux tableaux comparés qui précèdent ; car le résultat qu'ils indiquent est pour la plus grande partie son œuvre et le fruit du zèle et de l'abnégation manifestés par les nôtres depuis quarante et un ans ; secondés comme ils l'ont été par un zèle et une abnégation égale de la part de tous ceux et celles qui ont travaillé avec eux, en parfaite harmonie, depuis que Jésus-Christ les a appelés à cultiver la même portion de son héritage. Ce qui rend encore plus sensible le changement que nous sommes si heureux de constater, c'est que ce changement s'est opéré dans un pays dont l'accès était des plus difficiles jusqu'à ces dernières années et dont une partie est encore et sera peut-être toujours le pays le plus pauvre du monde. L'imagination s'effraye à la pensée de ce que les Missionnaires ont eu à souffrir. La faim, la fatigue, des privations de tous genres ont été affrontées et supportées avec un courage sublime. Des marches interminables, par un

froid de 40 degrés et au delà, ont caractérisé, des années, le dévouement par lequel vos enfants ont porté la connaissance de l'Evangile jusque dans les régions polaires. Ce sera à jamais une gloire bien spéciale à la Congrégation des Oblats, d'avoir fourni des apôtres aux régions les plus inhospitalières du globe. Vos enfants, mon Très Révérend Père, dans l'extrême nord-ouest de l'Amérique septentrionale, ont multiplié les actes héroïques au point de s'en faire une habitude. Nulle part au monde, le vœu de pauvreté et la devise : *Pauperes evangelizantur*, n'ont trouvé une application plus entière ni plus littéralement vraie. Nulle part les continuateurs de l'œuvre de régénération du Dieu pauvre n'ont été plus dénués de tout que dans certaines de nos missions. C'est à tel point qu'un vieil habitué de ces contrées glacées disait, en montrant l'habitation de deux missionnaires : « Après la Passion de Notre-Seigneur, je ne connais rien de plus triste que le sort de ces pauvres Pères. » Il est vrai que la pauvreté était là ; mais, je puis vous l'affirmer, la tristesse n'y était pas. Le plus grand regret de vos enfants eût été de se voir arrachés à cette pauvreté, si pour cela il leur avait fallu être arrachés à leurs chrétientés naissantes. Nulle part, en effet, peut-être, plus que dans nos établissements, à leur début, des prêtres n'ont été mal nourris, mal vêtus et mal logés. C'est à tel point, que l'ignorance de ce que plusieurs d'entre nous ont enduré avec bonheur, a arraché à des bouches aimées et vénérées des exclamations qui, si elles avaient été proférées avec intention, auraient été plus pénibles que la pauvreté qui les provoquait. Les ennemis de notre sainte foi ont, en maintes occasions, témoigné leur surprise en payant à la pauvreté de vos Oblats un juste tribut d'admiration et d'éloge.

Une expérience de plus de quarante ans me procure

l'immense consolation de pouvoir dire que je n'ai pas connu un Oblat en santé qui ait hésité à accepter la pauvreté de sa nourriture, de son vêtement ou de son logement et qui s'en soit plaint. En maintes circonstances, on en a vu qui, tout en joignant les douleurs de la maladie aux rigueurs de leur position, demandaient comme une faveur de prolonger leur séjour au milieu des néophytes et des catéchumènes qui leur coûtaient si cher.

Pour se faire une plus juste idée de la position des nôtres, il faut se souvenir que la plupart de nos missions ont été commencées dans des forêts presque inaccessibles et au milieu de sauvages pauvres, grossiers, ignorants et alors païens. Les allocations de l'œuvre admirable de la Propagation de la foi, aidées plus tard de celles de la Sainte-Enfance, ont été nos seules ressources pendant de longues années. Les frais de voyages, énormes à de pareilles distances et en pareil pays, épuisaient tout d'abord une grande partie de ces ressources déjà trop faibles. Il n'est pas étonnant après cela que nos établissements du Nord-Ouest ne se recommandent pas par la richesse et le confort. Ceux qui les ont élevés de leurs propres mains et au milieu des difficultés les plus multiples et les plus grandes, s'estimaient déjà trop heureux de se mettre à l'abri des intempéries des saisons. D'ailleurs, en maints endroits, ces pauvres habitations sont presque toujours ce qu'il y a de mieux ou de moins mal dans les localités où elles se trouvent.

Comme cette sombre peinture peut alarmer votre affectueuse sollicitude pour vos enfants, je me hâte, mon Très Révérend Père, de vous dire que la position s'améliore d'une manière sensible depuis quelques années. Les voyages ont perdu de leur lenteur et en grande partie de leur rigueur. Il y a quarante ans, il fallait deux mois pour aller de Montréal à Saint-Boniface; quatre mois de Mon-

tréal à Saint-Albert ou à l'île à la Crosse; six mois de Montréal à la Colombie britannique ou à la rivière Mackenzie. Aujourd'hui on va de Montréal à Saint-Boniface en moins de trois jours, et, il n'en faut pas tout à fait six pour se rendre de Montréal à New-Westminster. La province ecclésiastique de Saint-Boniface est traversée dans toute sa largeur, de l'est à l'ouest, par un chemin de fer qui y mesure 1768 milles de longueur, puis des embranchements de cette grande voie nous transportent en sus à des distances collectives de 800 milles. En outre de ces facilités par les voies ferrées, des bateaux à vapeur sillonnent les eaux du lac des Bois, ainsi que celles des lacs Manitoba, Winnipeg, Athabaska et du grand lac des Esclaves. La navigation à la vapeur est aussi établie sur la rivière Rouge, sur la rivière la Pluie, sur les fleuves Saskatchewan, Athabaska et Mackenzie; en sorte que les voyages sont devenus plus prompts et plus faciles, moins dispendieux et moins fatigants. Les difficultés premières ont aussi singulièrement diminué par l'augmentation du nombre des ouvriers évangéliques. Le pays n'a pas augmenté en étendue; mais le nombre des missionnaires s'est plus que décuplé depuis trente ans. Vos fils, revêtus du sacerdoce ou de sa plénitude comptent à eux seuls 103 missionnaires, tandis qu'ils n'étaient encore que 10 en 1856, onze ans après leur arrivée dans le pays.

La facilité des transports est en proportion de la facilité des voyages; maintenant on peut se procurer en plus grande abondance et à meilleur marché ce qui, partout ailleurs que dans le Nord-Ouest, semble absolument indispensable et dont pourtant il avait fallu se passer.

Les pauvres missionnaires, pour se délasser des fatigues du saint ministère, consacraient leurs instants de récréation à l'amélioration de leur position. Tous nos

établissements possèdent maintenant des jardins et des champs où l'on cultive ce que la rigueur du climat peut permettre. Les sueurs de ceux qui résident dans ces établissements, ou de ceux qui les y ont précédés, assurent aujourd'hui, aux missionnaires, des adoucissements d'autant plus appréciés que, dans maintes circonstances, ils étaient considérés comme impossibles dans ces régions inhospitalières.

Une chose, plus que les facilités matérielles, a contribué à adoucir la position des missionnaires disséminés dans les vastes solitudes où l'amour du salut des âmes les avait dispersés. L'immensité des distances et la difficulté des relations les condamnaient à un isolement extrêmement pénible. Souvent il fallait plus d'un an pour recevoir une permission demandée, un conseil dont le besoin se faisait vivement sentir. Ces graves inconvénients et les regrets de l'isolement sont toujours ce que nos Pères ont trouvé de plus pénible. C'est avec empressement que nous avons sollicité et avec une vive reconnaissance que nous avons vu la division, en plusieurs vicariats, du territoire qui forme la province ecclésiastique de Saint-Boniface. Ces vicariats sont au nombre de quatre : la Colombie anglaise, le vicariat d'Athabaska-Mackenzie, celui de Saint-Albert, celui de Saint-Boniface.

Nos Pères pénétrèrent dans la Colombie anglaise en 1859. En 1863, le Saint-Siège y créait un vicariat apostolique ; vous-même, mon Très Révérend Père, vous y établissiez un vicariat de nos missions. Depuis et sous la sage administration du Révérendissime Vicaire, Mgr D'HERBOMEZ, aidé de son vénérable auxiliaire Mgr DURIEU, les Oblats de la Colombie britannique font des merveilles de zèle au milieu des merveilles que la nature a multipliées dans ce pays, d'un grandiose et d'un pittoresque qui dé-

fient tout ce qu'il y a de plus beau au monde et sous un climat qui, du moins au littoral de l'océan Pacifique, donne une idée de la délicieuse température du sud de la France.

Après cette première création vint celle du vicariat Athabaska-Mackenzie. Nos Pères y avaient pénétré dès 1847 et avaient été les pionniers de la foi sur les bords du fleuve géant du Nord-Ouest. Le R. P. FARAUD visita cet immense district en 1849 et lui a identifié son existence depuis. Au mois d'août 1865, le zélé missionnaire devenu l'évêque d'Anemour, entrait dans le vicariat apostolique que l'Eglise lui avait confié et qui n'était pas autre que le vicariat de nos missions, que la Congrégation, par votre voix, avait remis à sa vigilance. Entré dans les limites de sa juridiction, Mgr FARAUD donna la consécration épiscopale à l'évêque d'Arindèle, Mgr CLUT, qui lui avait été donné comme auxiliaire par le Souverain Pontife. Depuis, les deux prélats et leurs très dévoués coopérateurs se consument dans les plus rudes labeurs. Le champ qui leur est assigné est, matériellement parlant, le plus stérile et le plus capable d'éprouver les volontés les plus énergiques. Les cœurs de tous ces apôtres se consolent dans les bénédictions que le ciel répand sur leurs travaux et dans la docilité des bons sauvages qu'ils éclairent des lumières de l'Evangile.

Le district de Saskatchewan vit, en 1843, le premier établissement des missionnaires dans ses plaines; précisément à l'endroit qui, plus tard, a été arrosé par le sang de nos martyrs, au lac la Grenouille. Les prêtres séculiers y commencèrent l'œuvre de la régénération et la continuèrent jusqu'en 1856; dix ans après que nos Pères les y avaient rejoints pour collaborer avec eux. Mgr de SATALA, coadjuteur de l'évêque de Saint-Boniface, alla plus tard prendre la direction de ces Missions encore

enfermées dans les limites du vicariat de Saint-Boniface. En 1868, le vénérable prélat y retournait comme vicaire de nos Missions. Ce vicariat de nos Missions de la Saskatchewan fut érigé en siège épiscopal en 1871, et depuis, Mgr GRANDIN, devenu évêque de Saint-Albert, continue au milieu de ses Frères l'exercice de son zèle, tant dans les régions glacées qui avoisinent celles d'Athabaska, que dans les zones plus tempérées, formées par les magnifiques plaines de l'Ouest.

Pardonnez-moi, mon Très Révérend Père, d'avoir empiété comme je viens de le faire sur un terrain qui n'est pas précisément le mien. J'ose me flatter qu'on voudra bien pardonner à l'archevêque cette courte visite, dans les domaines de ses vénérables collègues, à la condition, il va sans dire, de retourner à Saint-Boniface et de se contenter de parler de ce qui le regarde plus particulièrement.

Revenons, mon Très Révérend Père, au vicariat de Saint-Boniface. Nous le trouverons diminué de tout ce qu'il a cédé pour former ceux d'Athabaska-Mackenzie et de Saint-Albert; il lui en reste assez pour nous retenir pendant quelques instants. Puisse l'examen qu'on va en faire, offrir un certain intérêt!

Le vicariat de Saint-Boniface a les mêmes limites que l'archidiocèse du même nom. Il comprend toute la province de Manitoba; tout le district d'Assiniboïa; la partie de la province d'Ontario, située à l'ouest du 91e degré de longitude, puis enfin la partie du district de Keewatin renfermée entre le 91e degré de longitude et la hauteur des terres à l'ouest du fleuve Nelson. Réduite à ces proportions, la superficie du vicariat est encore à peu près double de celle de la France.

C'est en 1853, à la mort de Mgr PROVENCHER, que le diocèse de Saint Boniface fut confié à un Oblat. Nous étions

dans le pays déjà depuis huit ans, et qu'on ne s'étonne pas si j'ose dire que la partie qui forme le vicariat actuel n'avait pas fait de progrès sensible. La raison de cette anomalie apparente était un calcul de sagesse et devient de plus en plus évidente chaque jour. Les sauvages de cette partie du pays, mal disposés, se tenaient éloignés du royaume de Jésus-Christ, dont ils ne voulaient pas accepter le joug, pourtant si doux et si aimable. Aussi les conversions étaient rares parmi eux, tandis que les sauvages du Nord-Ouest manifestaient les plus heureuses dispositions et un grand désir d'embrasser notre sainte religion. Mgr Provencher dirigea donc tous ses efforts du côté de ces derniers, tout en regrettant vivement la pénible nécessité où il se trouvait de négliger, au moins pour un temps, ceux qui périssaient auprès de lui. Les supérieurs des Oblats, qui se succédèrent à Saint-Boniface, entrèrent tout naturellement dans les vues du vénérable prélat, et tous les Oblats, à mesure qu'ils arrivaient, étaient envoyés vers le Nord-Ouest. C'est de cette façon qu'ont été formées les chrétientés qui ont amené naturellement la création des vicariats d'Athabaska-Mackenzie et de Saint-Albert; c'est pour la même raison que le vicariat de Saint-Boniface, diminué dans son étendue, ne possédait aucune mission parmi les sauvages. Pour mettre toutes les forces disponibles au service des peuplades les mieux disposées, on avait même abandonné des établissements déjà commencés en faveur de la nation des Sauteux; en sorte qu'à la mort de Mgr Provencher, tout le ministère, exercé dans ce qui constitue aujourd'hui le vicariat ou archidiocèse de Saint-Boniface, se réduisait aux soins donnés aux colons de la rivière Rouge, métis et autres. Dans cette colonie de la rivière Rouge, il y avait deux paroisses catholiques, celle de Saint-Boniface et celle de Saint-François-Xavier.

Saint-Boniface possédait l'évêché, la cathédrale et un couvent, dont les religieuses dirigeaient deux écoles. Saint François-Xavier avait son presbytère, sa chapelle et son école, tenue dans le couvent par les religieuses. Après la mort de Mgr Provencher, le personnel des deux établissements que nous venons d'indiquer se composait comme suit : le grand vicaire Laflèche résidait à l'évêché, en compagnie du P. Bermond ; M. Thibault était curé de Saint-François-Xavier, et dans le cours de l'été il y fut rejoint par son ancien compagnon de la Saskatchewan, M. Bourassa. Les religieuses étaient au nombre de treize. Tel est le bilan de ce qui était au service de l'Eglise, dans les limites actuelles de l'archidiocèse de Saint-Boniface, lorsque l'administration en fut confiée à la Congrégation dans la personne de l'un des fils de Mgr de Mazenod. Qu'il me soit permis de faire une énumération analogue de ce qui se trouvait dans le même diocèse, à la fin de 1886, afin de donner tout d'abord une vue d'ensemble qui permettra de juger des efforts qui ont été faits et des succès qui ont été obtenus. Voici, d'après les renseignements obtenus de tous les missionnaires, l'état du diocèse au 31 décembre 1886 :

Oblats, archevêque	1
— prêtres	20
— frères convers	3
Prêtres séculiers	21
Séminaristes	10
Jésuites prêtres	6
— scolastiques	6
— frères coadjuteurs	4
Religieux, frères de Marie	4
Religieuses, sœurs de la Charité (*sœurs grises*)	51
— sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie.	25
— fidèles compagnes de Jésus	10
Tertiaires de Saint-François ou filles données	11
Eglises ou chapelles	46
Résidences de missionnaires	42

Stations visitées non construites	85
Collège de hautes études	1
Ecoles tenues par des Frères	3
Ecoles tenues par des religieuses	10
Autres écoles pour les enfants des blancs	44
Ecoles pour les enfants des sauvages	15
Enfants des blancs à l'école	3091
Enfants des sauvages à l'école	471
Orphelinat	1
Hôpital	1
Hospice de personnes âgées	1

Pardon, mon Très Révérend Père, de procéder comme je le fais dans ce rapport. Ayant été privé de l'avantage d'assister aux deux derniers Chapitres généraux, et prévoyant que cette consolation ne me sera peut-être jamais accordée à l'avenir, j'ai cru pouvoir adopter le mode qui me semble le plus propre à faire connaître le bien qui s'est opéré autour de moi, depuis que la voix de mes bien-aimés supérieurs m'a préposé au gouvernement du vicariat de Saint-Boniface.

Le tableau, déroulé plus haut, prouve sans doute que si tout ce qui s'est fait de bien dans mon archidiocèse n'a pas été accompli uniquement par les nôtres, cependant tout y a été dirigé par des Oblats. Vos enfants, qui aujourd'hui ne dépassent pas en nombre les prêtres séculiers qui travaillent avec eux, ont souvent été plus nombreux et ont fourni collectivement un bien plus grand nombre d'années de service. Pendant la période de trente-trois ans qui nous occupe, quarante-quatre Pères Oblats ont exercé le saint ministère dans le vicariat de Saint-Boniface, fournissant une somme de trois cent cinquante-neuf années ou une moyenne de huit années chacun; quelques-uns n'y ayant travaillé que pendant un an, étant seulement de passage pour se rendre ailleurs, ou parce qu'ils ne font que d'arriver.

Pendant le même laps de temps, les prêtres séculiers

ont été au nombre de trente-cinq, et ont travaillé collectivement deux cent cinquante années ou une moyenne de sept chacun. Aujourd'hui les prêtres séculiers, au nombre de vingt et un, ont la charge de dix-sept paroisses, régulièrement organisées, dont ils sont les curés; quatre d'entre eux aident leur évêque ou leurs confrères dans différents ministères.

Il n'est pas besoin de dire que les Frères de Marie et les différentes communautés de religieuses se livrent à l'éducation et aux œuvres de charité.

Les Révérends Pères Jésuites, appelés dans l'archidiocèse en 1885, ont la charge du collège.

Ce collège, auquel est attaché le grand séminaire, donne un cours de théologie aux lévites et prépare les élèves de son cours classique aux degrés académiques, qui leur sont conférés par l'université de Manitoba, à laquelle le collège est affilié et dont il forme une partie intégrante.

Tous les Oblats de Saint-Boniface s'étaient flattés que leur collège pourrait être accepté par la Congrégation. Dans cet espoir et malgré l'extrême pénurie de sujets, des Oblats ont été au collège depuis 1860 à 1877. Le plus souvent il n'y avait qu'un Père, quelquefois un Frère y était seul et de temps en temps ils étaient deux. Le reste du personnel se recrutait de peine et de misère parmi des séminaristes et des laïques, qu'il fallait faire venir de bien loin, à grands frais, et qui souvent ne donnaient que peu de satisfaction. Malgré ces difficultés, je dois dire, à la louange de ceux qui ont dirigé le collège, qu'ils y ont assez bien réussi pour nous procurer à tous la satisfaction de voir leurs élèves remporter des succès dès la première fois qu'ils ont été appelés aux concours de l'Université. La difficulté néanmoins était trop grande pour se prolonger plus longtemps; il fallait de toute nécessité compléter le personnel enseignant de façon à soutenir la

concurrence que la création de l'Université devait nous imposer. Ayant acquis la pénible certitude que la Congrégation ne pouvait pas nous fournir de suite des sujets en assez grand nombre, mais espérant que la chose pourrait se faire plus tard, je me décidai à faire diriger cet établissement si important par des prêtres séculiers. Pendant huit années, il me fallut changer de directeur trois fois, la mort et la maladie nécessitant ce changement. Je n'ai sans doute qu'à me louer des trois directeurs qui se sont succédé pendant ces années, ainsi que de quelques-uns des professeurs; mais l'impossibilité de compléter le personnel d'une manière satisfaisante demeura la même. Persuadé définitivement que la Congrégation ne pouvait pas nous rendre le service éminent que nous réclamions; et, Dieu sait ce que cette persuasion me causa de peine! je m'adressai successivement à quatre communautés enseignantes, toujours sans succès, lorsque enfin les Révérends Pères Jésuites consentirent à prendre la direction et la responsabilité du collège.

Il est plus que temps maintenant d'examiner l'état actuel des œuvres confiées spécialement à nos Pères et les positions qu'ils occupent.

Le théâtre des travaux de vos enfants, mon Très Révérend Pere, peut se diviser en trois *districts* dans chacun desquels il y a quatre résidences, quoique nous ne soyons que vingt et un Pères et trois Frères convers. Ces districts sont ceux de l'Est, du Centre et de l'Ouest.

Les chiffres que vous trouverez dans ce qui suit m'ont été fournis par les missionnaires et se rapportent tous à l'année finissant le 31 décembre 1886.

§ I. DISTRICT DE L'EST.

Ce district comprend les résidences de l'archevêché, de Selkirk, du Fort-Alexandre et du Portage-du-Rat.

1° *L'archevêché.* — Cet établissement n'est point à la Congrégation, mais il est le séjour du vicaire. L'archevêque, pour se dédommager de ne pouvoir pas faire l'abandon de cette maison, se plaît à en offrir l'hospitalité à tous les membres de notre chère Famille. L'archevêché est l'hôtellerie de tous les Oblats qui arrivent dans le pays; c'est aussi l'infirmerie des malades du vicariat. On s'estime heureux encore d'y recevoir d'autres malades venus d'autres vicariats, et tous les Oblats du Nord-Ouest savent que si, à Saint-Boniface, l'hospitalité n'est point somptueuse, du moins elle est cordiale, sincère et affectueuse.

C'est à l'archevêché que réside le R. P. Maisonneuve, procureur des Missions d'Athabaska et de Saint-Albert. Cet excellent Père, affligé d'une surdité complète, ne peut pas exercer le saint ministère; il est en revanche un modèle de toutes les vertus religieuses. Il exerce sa charité en acceptant d'être l'aumônier de l'Orphelinat et en rendant à tous maints services à l'occasion.

Le R. P. Mac Carthy joint à ses fonctions de secrétaire de l'archevêque celle de confesseur des Sœurs de la Charité, faisant diversion aux unes et aux autres par des courses multipliées en faveur des fidèles dispersés et qui n'ont point de prêtres. C'est ainsi que cet Oblat dévoué visite le Portage-la-Prairie, les colonies écossaises et hongroises; les stations de Minnesota, Rapid-City, Carbery, Wapelia et Moasomin.

Dans ses différentes excursions, le P. Mac Carthy a administré le saint baptême à quarante-trois personnes, fait faire les Pâques à deux cent trente, reçu une abjuration, béni cinq mariages et donné la sépulture chrétienne à quatre personnes. Le zélé missionnaire a réussi à établir trois écoles parmi les fidèles qu'il visite. Ces trois écoles sont fréquentées par soixante enfants, tandis

qu'il donne ses soins à une population de cinq à six cents âmes.

L'archevêché possède aussi le cher Frère Jean Glénat, qui s'y dévoue depuis vingt-six ans. Le F. Jean a un grand zèle pour procurer le saint baptême aux petits enfants sauvages. Dans maintes circonstances, des parents païens qui avaient refusé aux prêtres la consolation de leur laisser baptiser leurs enfants mourants, l'ont accordée au F. Jean, que tous, à Saint-Boniface, connaissent et aiment. Bon nombre de ces enfants devront au zèle du Frère le bonheur du ciel. En 1886, pas moins de dix enfants sauvages ont été baptisés ainsi. La Congrégation n'a pas de propriété à Saint-Boniface, mais elle a accès à la caisse de l'archevêché qui, tous les ans, fournit de 10000 à 12000 francs pour aider nos Pères dans les différentes Missions qui leur sont confiées.

2° *Selkirk.* — Ce nom est celui d'une ville naissante, située sur les bords de la rivière Rouge, près de son embouchure. La Congrégation possède dans cette ville six lots de terrain sur lesquels est construite une assez jolie maison ; c'est la résidence du R. P. Allard, qui estime de 14000 à 15000 francs la valeur de son établissement. Le P. Allard exerce son zèle au milieu d'une trentaine de familles de blancs et une soixantaine de familles de sauvages catholiques, sans compter les infidèles et hérétiques qu'il voudrait bien convertir ; consolation qui est accordée à son zèle de temps en temps. En 1886, il a baptisé dix-huit enfants et cinq adultes, fait faire les Pâques à cent soixante-quinze, béni douze mariages, reçu six abjurations et donné la sépulture ecclésiastique à onze personnes. Les catholiques qu'il dessert sont au nombre d'à peu près quatre cents, entourés de toutes parts par des protestants et même des païens. Outre la ville où il réside, le R. P. Allard visite encore Piguis, où il a une

chapelle; la rivière aux Morts, Whitemouth, la Tête-Ouverte et les bords du lac Winnipeg jusqu'à la rivière aux Tourtes.

A force d'énergie et de persévérance, le cher Père a établi et maintient, dans les limites de sa desserte, trois écoles : une pour les enfants blancs et deux pour les enfants sauvages. Cinquante et un enfants fréquentent ces écoles. Il y a dans Selkirk un asile d'aliénés ; le P. ALLARD est le chapelain de ces infortunés. De Winnipeg on se rend à Selkirk par deux chemins de fer qui courent parallèlement sur chacune des rives de la rivière Rouge. Les bateaux à vapeur font aussi le service pendant la belle saison.

3° *Fort-Alexandre.* — Notre établissement de ce nom est situé à l'embouchure de la magnifique rivière Winnipeg et commande une vue splendide sur le lac du même nom. En été, des bateaux à vapeur font le service entre Selkirk et le Fort-Alexandre, distance d'une soixantaine de milles; en hiver, des chevaux ou des chiens remplacent la vapeur. C'est le R. P. Louis LEBRET qui est missionnaire au Fort-Alexandre. Le désir d'un repos bien gagné et bien nécessaire lui a fait solliciter cette position, où le travail n'est pas excessif. Il y a en cet endroit une réduction de bons sauvages catholiques, au nombre d'environ trois cents, et un nombre à peu près égal de sauvages païens ou protestants. Quelques familles canadiennes se trouvent aussi auprès des limites de la Réserve-Sauvage. Le P. LEBRET n'est au Fort-Alexandre que depuis le mois de juin ; le regretté P. MADORE en était parti au milieu de février. Cette circonstance a rendu plus difficile la tâche de recueillir les statistiques désirées. D'après ce que j'en ai appris, il s'est fait en 1886, 15 baptêmes, 150 communions pascales, 4 mariages et 5 sépultures.

Le P. Lebret estime à environ 14 000 francs la valeur de son établissement.

Il y a au Fort-Alexandre une excellente école, fréquentée par quarante et un enfants de sauvages. Cette école prépare à la génération croissante un meilleur avenir et aide puissamment le missionnaire dans l'œuvre de régénération qu'il accomplit par l'instruction religieuse.

4° *Portage-du-Rat.* — Les trois résidences dont il vient d'être question sont dans la province de Manitoba ; celle dont je veux parler maintenant est au contraire au dedans des dernières limites assignées à la province d'Ontario.

Le Portage-du-Rat est situé à l'extrémité nord du lac des Bois et auprès des cascades par lesquelles ce beau lac se décharge dans la rivière Winnipeg. C'est un endroit délicieux et le rendez-vous des promeneurs pendant la belle saison ; aussi notre établissement est une fort jolie résidence d'été. De Winnipeg, on y va par chemin de fer en cinq heures ; la distance est de 132 milles. Le Portage-du-Rat est une des stations importantes du chemin de fer Pacifique-Canadien. Il y a en cet endroit de grandes exploitations forestières, des scieries nombreuses, et il s'y fait un commerce de bois considérable. Le R. P. J.-B. Baudin est le missionnaire de Notre-Dame du Portage. C'est lui qui y a construit sa chapelle et sa résidence, sur une élévation qui domine le lac et les cascades, à quelques pas de la gare du chemin de fer. Le Père évalue son établissement à 25 000 francs, et bien sûr qu'il ne le donnerait pas pour cette somme. La Congrégation possède dans cette petite ville six lots de terre sur lesquels sont bâties l'église et l'école. Aux portes de la ville, la Mission a la propriété d'un très beau terrain pour cimetière. Les registres de 1886 indiquent 30 baptêmes, 12 premières communions, 13 confirmations, 250 com-

munions pascales, 4 mariages, 3 abjurations et 11 sépultures. L'école de la Mission est fréquentée par 70 enfants; et la population catholique compte 400 âmes. Le R. P. BAUDIN visite aussi les stations de Keewatin, Déception et Rottland.

Le R. P. MARCOUX, qui se repose de temps en temps à Notre-Dame du Portage, rayonne de là au nord, à l'est et au sud, pour porter secours à des chrétiens, dispersés dans ces différentes directions, et offrir la nouvelle du salut aux sauvages de ces parages. C'est ainsi qu'au nord de la voie ferrée, il visite en canot ou en raquettes la Tête-Française, le lac Seul et les détroits du Foin, où il a réussi à établir une école fréquentée, plus ou moins régulièrement, par une quinzaine de petits sauvages.

Se dirigeant à l'est, le zélé missionnaire a à son service la grande voie ferrée, et c'est par elle qu'il voit de temps en temps la baie Vermillon, la rivière de l'Aigle, le lac des Fleurs, Ignace et quelques autres stations, où séjournent des employés catholiques et auprès desquelles se réunissent les sauvages. Pour aller au midi, le P. MARCOUX peut, en été, profiter des bateaux à vapeur qui traversent le lac des Bois et remonter la rivière la Pluie. Nous n'avons encore aucun établissement permanent de ce côté; mais le P. MARCOUX s'occupe de s'en procurer un au Fort-Francis ou lac la Pluie. Déjà il y a établi une école fréquentée régulièrement par une trentaine d'enfants. Pendant ses courses de l'année dernière, le Père a fait 36 baptêmes, donné la première communion à 11 personnes, la communion pascale à 190. Il a visité 360 catholiques, presque tous sauvages, et jeté la bonne semence au milieu d'un grand nombre d'infidèles.

§ II. DISTRICT DU CENTRE.

La partie de nos Missions que j'appelle le Dictrict du Centre renferme quatre résidences, toutes situées au centre de la province de Manitoba. Ce sont : Sainte-Marie de Winnipeg, Saint-Charles, Saint-Laurent et la Rivière-aux-Epinettes.

1° *Sainte-Marie.* — C'est dans la capitale de la province de Manitoba que se trouve la plus importante des stations confiées à nos Pères, dans le vicariat de Saint-Boniface. Sainte-Marie est une paroisse érigée canoniquement. Le R. P. Norbert OUELLETTE en est le curé ; il est assisté par le R. P. Charles CAHILL, comme vicaire et compagnon. Au point de vue des ressources, Sainte-Marie est bien supérieure à toutes les autres paroisses de l'archidiocèse. La population est à peu près de 2 000 âmes. Les registres constatent, pour 1886 : 72 baptêmes, 31 premières communions, 34 confirmations, 850 communions pascales, 20 mariages, 5 abjurations et 30 sépultures.

La paroisse de Sainte-Marie se félicite de posséder quatre bonnes écoles, dont deux tenues par les Frères de Marie et les deux autres par les Sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie. Ces écoles ont ouvert leurs portes à 510 enfants, c'est assez dire que tous les enfants de la paroisse puisent leur instruction à des sources autorisées et chrétiennes. Nos Pères ont aussi dans leur juridiction la prison et l'hôpital de Winnipeg, où ils font un service régulier. Ils sont de plus les confesseurs des Frères et des Sœurs de la ville. L'un des deux doit dire deux basses messes, l'autre chanter la grand'messe, et tous les deux prêcher, tous les dimanches.

La Congrégation possède à Winnipeg, ville d'une vingtaine de mille âmes, des terrains d'une valeur de 85 000 francs ; l'église et la sacristie sont estimées à

200 000 francs, tandis que la maison des Pères et autres constructions en valent 35 000; la bibliothèque et le mobilier, de 12 à 13 000, c'est-à-dire que le tout a une valeur d'au moins 332 000 francs (ou 66 530 dollars environ). De cette somme, il faut déduire une dette passive d'environ 55 000 francs.

Tel est l'établissement où deux des nôtres travaillent avec autant d'ardeur que de zèle, malgré le faible état de leur santé. Le ministère s'exerce en deux langues, mais principalement en anglais. Un de mes grands regrets est de n'avoir pas un sujet d'origine anglaise à donner à Sainte-Marie, pour aider les Pères à maintenir leur œuvre à la hauteur de son importance, et pour satisfaire les justes désirs d'une population, dont la générosité assure à ses pasteurs des ressources annuelles d'une trentaine de mille francs, sans même compter les recettes extraordinaires.

2° *Saint-Charles.*—Saint-Charles est aussi une paroisse régulière. L'église est bâtie dans une vaste plaine, sur les bords de la rivière Assiniboine, à 9 milles de Sainte-Marie. Le R. P. Damase DANDURAND se repose dans cette solitude du travail si considérable qu'il a accompli, pendant de longues années, dans la capitale de la puissance du Canada.

La population catholique de Saint-Charles ne compte pas tout à fait 400 âmes. Les registres de 1886 indiquent 23 baptêmes, 9 premières communions, 35 confirmations, 185 communions pascales, 8 mariages, 2 abjurations et 11 sépultures. Saint-Charles a aussi l'avantage de posséder une bonne école, dont l'instituteur a enrôlé 80 élèves, qui s'y sont réunis ou succédé, pendant la dernière année scolaire. Les constructions et le mobilier de Saint-Charles ne sont pas riches, n'étant évalués qu'à environ 20 000 francs. Un immeuble de 150 hectares (375 acres)

en superficie et d'une valeur de 30000 francs au moins ajoute son contingent au reste. C'est une belle terre, toute cultivable et fertile, coupée en deux par un ruisseau à l'aau limpide, le long duquel court un chemin de fer, qui a une gare sur la propriété voisine. Saint-Charles serait une place de choix pour former des jeunes gens et comme maison de campagne pour les Pères de Winnipeg, quand ils seront assez nombreux pour prendre des jours de repos.

La Congrégation possède en sus une somme d'à peu près 10000 francs, placée sûrement à un intérêt de 6 pour 100 en faveur de la résidence de Saint-Charles.

3° *Saint-Laurent.* — Le nouveau chemin de fer, commencé à Winnipeg et qui doit rallier cette cité à la baie d'Hudson, est terminé jusqu'à environ 7 milles d'un village situé près des bords du lac Manitoba; c'est Saint-Laurent, où nos Pères résident depuis un quart de siècle.

Le R. P. Camper est directeur de cette résidence. Le vote à peu près unanime des Oblats du vicariat, pour le choisir comme leur délégué au Chapitre général, dit assez en quelle estime cet excellent religieux est auprès de ses frères. Les sujets du P. Camper sont : le P. Gascon, qui, malgré la faiblesse de son tempérament, conserve les habitudes d'activité et de zèle si largement manifestées, pendant un séjour de vingt et un ans, à la rivière Mackenzie; le R. P. Dupont, que nous retrouverons plus tard; le R. P. Chaumont, qui ne fait que d'arriver; ainsi que le F. Mulvihill, grand intendant de l'établissement et maire de la Municipalité.

Outre la paroisse de Saint-Laurent, les Pères de cette résidence ont le soin des stations diverses qui sont sur les bords du lac Manitoba, c'est-à-dire Totogan, la baie des Sables, le poste Manitoba (autrefois Notre-Dame du Lac), Ebb et Flow, le Détroit, la rivière au Chien, Posen

et de plus le lac Plat. Toutes ces stations diverses ont une population collective de 1100 à 1200 âmes, tellement mêlées, qu'il y faut nécessairement l'usage de trois langues diverses. Cette population a reçu les secours suivants, en 1886 : 75 baptêmes, 20 premières communions, 68 confirmations, 500 communions pascales, 8 mariages, 30 sépultures. L'excellente école du village, tenue par le P. Gascon et le F. Mulvihill, compte 77 élèves. Pendant l'année 1886, deux autres écoles ont fonctionné en faveur des sauvages de la baie des Sables et de la rivière au Chien et ont compté collectivement 86 élèves.

Nos Pères de Saint-Laurent, qui aiment leur établissement, le trouvent assez complet; et moi, je crois qu'ils ont raison. Voici, au reste, le bilan de la prospérité qui a remplacé le dénuement de leur premier séjour en cet endroit. Ils possèdent 3 500 acres (ou 1 400 *hectares*) de terre, estimés modestement par eux à 22 000 francs. Les constructions diverses ont au moins la valeur qu'ils leur attribuent, c'est-à-dire 34 000 francs, et leur magnifique troupeau de bétail de choix ferait honneur aux écuries d'un prince, quoiqu'il ne soit évalué par les propriétaires que de 6 000 à 7 000 francs. La Mission est agréablement située à la lisière de la prairie et de la forêt ; le travail du P. Gascon en a singulièrement embelli les alentours.

4° *Rivière-aux-Epinettes.* — La Mission, établie en cet endroit, est la continuation ou la reprise d'une des plus anciennes du pays. La rivière, près de l'embouchure de laquelle la Mission est située et à laquelle elle emprunte son nom, se décharge dans le lac Winnipegosis, près de la baie des Canards, non loin de l'endroit où le généreux M. Darvaux s'est noyé, en 1844, précisément au moment où il songeait à établir une Mission en cet endroit. Mgr Laflèche succéda à M. Darvaux ; l'obéissance le transféra de la à l'île à la Crosse. Plus tard, le R. P. Simonet y fit

une tentative d'établissement, mais il dut y renoncer. Enfin, le R. P. Camper, trouvant les circonstances plus favorables et voyant une amélioration dans les dispositions des sauvages, reprit le projet tant de fois échoué. Aujourd'hui, c'est le R. P. Dupont qui a le soin de cet établissement naissant. Plus haut, je vous ai promis, mon Révérend Père, que nous le reverrions, et nous le trouvons ici.

Outre sa Mission, dite de Notre-Dame des Sept-Douleurs, le P. Dupont, à l'exemple et souvent en compagnie de son supérieur, déploie son zèle en faveur des sauvages du lac Winnipegosis. Ce n'est pas une petite tâche; le lac est très grand; le pays n'est pas riche, et les sauvages sont obligés de se disperser pour vivre de la chasse; ce qui, joint à l'indifférence d'un grand nombre, rend la conversion de ces pauvres peuplades très difficile. Le P. Dupont compte pourtant parmi eux 350 chrétiens. L'année 1886 y a vu 16 baptêmes, 8 premières communions, 112 communions pascales, 2 mariages et 5 sépultures. Une école est établie à la rivière des Epinettes et une autre à la rivière la Poule-d'eau. Elles comptent 47 élèves. Les autres stations visitées sont celles du lac du Cygne et de la rivière Plate. L'établissement n'est encore qu'à son début. Le missionnaire estime à 5 000 francs la valeur de sa maison-chapelle et à une somme égale le reste de son avoir.

La rivière d'Epinettes est à environ 160 milles de Saint-Laurent; on s'y rend par les modes primitifs de nos voyages; à la rame en été et à la raquette en hiver. Le bateau à vapeur du lac Manitoba ne peut pas pénétrer dans le lac Winnipegosis par le chenal naturel. Il est question d'ouvrir un canal entre les deux lacs, en coupant un isthme qui n'a pas plus de 1 mille de largeur.

§ III. DISTRICT DE L'OUEST.

Pour arriver au district de l'Ouest, il faut sortir de la province de Manitoba et pénétrer dans celle d'Assiniboïa, où nous trouverons encore quatre résidences de nos Pères : Qu'Appelle, l'Ecole industrielle, la Montagne-de-Bois et Saint-Lazare.

1° *Qu'Appelle.* — Prenant le chemin de fer à Winnipeg, on va 323 milles à l'ouest, où se trouve une gare qui a nom Qu'Appelle. Une voiture publique en part tous les matins; après avoir parcouru 14 milles par de beaux chemins et sur un terrain très accidenté, le voyageur est frappé d'admiration à la vue du délicieux panorama qui se déroule à ses yeux. C'est la vallée de la Qu'Appelle, au fond de laquelle reposent huit lacs charmants, reliés ensemble par la rivière du même nom, qui, vue des hauteurs, semble un filet d'argent, tendu comme une ligne qui cherche des victimes, dans ces jolis lacs où abonde un poisson délicieux. Entre le lac des Bois et les montagnes Rocheuses, il n'y a rien de comparable aux beautés de la vallée de Qu'Appelle. Descendons des hauteurs, qui ont plus de 300 pieds d'élévation, longeons pendant 4 milles un de ces riches viviers dont nous venons de parler, puis arrêtons-nous sur un fertile plateau qui se rend de l'extrémité de ce lac jusqu'au suivant. C'est la Mission. Je choisis ce site en 1865, pendant le mois d'octobre que je passai à Qu'Appelle. Pendant chacun des deux hivers suivants, M. J.-N. RITCHOT, curé de Saint-Norbert, alla y commencer l'établissement, qui fut confié au R. P. DECORBY, à l'automne de 1868, et où nos Pères sont restés depuis.

Aujourd'hui, la Mission est sous la direction du R. P. P. MAGNAN, qui est généreusement secondé par les RR. PP. CAMPEAU et J. MAGNAN, ainsi que par le F. DOYLE.

Qu'Appelle est un centre important de colonisation; il s'y réunit des gens de différentes nations, et on y fait usage de quatre langues différentes. Il faudrait de plus savoir le sioux pour évangéliser plus facilement une tribu parlant cette langue et qui se trouve dans le voisinage. Ceux qui exercent le saint ministère au milieu de populations homogènes, définitivement établies par groupes nombreux, ne peuvent guère se faire une idée de ce qu'il faut de travail dans nos déserts pour acquérir la connaissance des langues, courir en tous sens après des familles dispersées, et traiter avec des nations nullement en harmonie de mœurs, d'habitudes et d'idées. Pour juger du zèle et du mérite de nos Pères, il faut faire attention à toutes ces difficultés encore plus qu'aux succès obtenus.

Nos chers Pères de Qu'Appelle font le service régulier de leur église paroissiale; ils visitent de plus les colons de Dauphinais, d'Indian-Head (de la Tête-du-Chef) et de la gare de Qu'Appelle. Les catholiques de cette dernière localité viennent d'y construire une élégante petite chapelle.

L'arrivée du P. J. Magnan au milieu de ses frères leur permet de faire davantage pour les sauvages. Aussi ils visitent régulièrement la réserve de Paskwa, celle des Sioux, où ils ont ouvert une école; celle des Sauteux de la montagne de Tondre, à 40 milles de la Mission, où ils ont aussi établi une école; enfin celle des Cris de la montagne la Lime, qui ne font que de commencer à laisser les missionnaires tenter de les instruire. Les deux écoles pour les sauvages, dont nous venons de parler, ont eu jusqu'à 70 enfants; celle pour les enfants des colons, auprès de la Mission, en a 30. La population civilisée est d'environ un millier de catholiques, tandis que les sauvages baptisés ne dépassent pas le nombre de 200.

Pendant l'année 1886, les registres de la Mission de

Qu'Appelle se sont enrichis des actes de 82 baptêmes, dont 26 de sauvages, 30 premières communions, 35 confirmations, 552 communions pascales, 11 mariages, 2 abjurations et 59 sépultures.

La Mission de Qu'Appelle, pendant plus de vingt ans, avait été sous le patronage de saint Florent. Un mouvement de piété de nos Pères la leur a fait dédier au Sacré Cœur. Après avoir changé de vocable, cette Mission a refait sa toilette matérielle; toutes les vieilles constructions ont été remplacées par de nouvelles : église restaurée avec une dépense de 15 000 francs; maison neuve qui a nécessité un déboursé semblable; dépendances, étables, etc., renouvelées moyennant 10 000 francs de frais; ces dépenses diverses, faites en deux ans, ont été couvertes par un emprunt de 9 000 francs, mais surtout en faisant main basse sur les troupeaux et le reste du matériel. De ces deux derniers chefs, il reste encore pour une valeur de 8 000 à 9 000 francs.

La terre ne manque pas à Qu'Appelle et nos Pères ont en mains des lettres patentes de Sa Majesté la Reine, qui assurent à la Congrégation la possession de 2 043 acres (environ 816 hectares) que, dans leur désintéressement des choses d'ici-bas, ils n'estiment pas à beaucoup plus de 17 000 francs.

2° *Ecole industrielle.*—Le gouvernement, en établissant une Ecole industrielle pour les jeunes sauvages catholiques de la province d'Assiniboïa, a bien voulu consentir au désir, que l'archevêque de Saint-Boniface lui a manifesté, de voir cette école confiée à un Père Oblat et construite tout près de notre Mission de Qu'Appelle, là où d'ailleurs le site laisse bien peu à désirer. Cette école est à sa troisième année d'existence. Elle appartient au gouvernement, qui a la charge de toutes les dépenses et l'inspection de tout ce qui s'y fait, seulement la direction

en est confiée au R. P. Hugonnard, qui porte le nom officiel de Principal et qui reçoit pour sa peine les émoluments annuels de 6 000 francs, sans compter logement, nourriture et autres frais occasionnés par sa charge. Le R. P. Principal est généreusement et puissamment secondé par cinq Sœurs de la Charité, qui se dévouent également à cette œuvre aussi méritoire que fructueuse. Les Sœurs sont rémunérées par le gouvernement.

A la fin de 1886, l'école comptait déjà 81 jeunes sauvages des deux sexes, et le Samedi saint, 14 de ces adolescents païens avaient reçu le saint baptême. Je vous transmets intégralement, mon Très Révérend Père, le rapport que l'excellent P. Hugonnard m'a adressé; ce document vous donnera une idée exacte des fruits abondants de sanctification que cette école est appelée à faire mûrir.

Le P. Hugonnard, ayant fait vœu de pauvreté, remet au supérieur de la Mission, auquel il est soumis, la partie de ses honoraires qui ne lui est pas strictement nécessaire et aide ainsi puissamment le groupe des missions au milieu desquelles il se trouve.

L'impression favorable que les enfants de l'école font sur les tribus, dans les rangs desquelles ils sont recrutés, contribue évidemment au mouvement heureux vers la grâce, qui se remarque depuis quelque temps parmi ces sauvages. D'un autre côté, le voisinage immédiat de son supérieur et de ses Frères assure au P. Hugonnard une partie des avantages de la vie de famille. Les Pères de la Mission dirigent les religieuses de l'école; dans les choses saintes et de la foi, les deux établissements se prêtent un concours puissant.

3° *Montagne-de-Bois.* — La disparition du bison n'a pas encore désillusionné tous les anciens chasseurs de la prairie ; quelques-uns, qui se sont tenus obstinément à ce genre

de vie, tant qu'il a laissé une lueur d'espoir, se sont fixés à la Montagne-de-Bois, dernière étape sur le sol canadien des nobles troupeaux qui le couvraient autrefois entièrement. L'excellent P. Saint-Germain n'a pas voulu abandonner ces bons métis, pas plus que ces derniers ne voulaient consentir à sa retraite, c'est ce qui explique la présence de ce Père à la Montagne-de-Bois. Il y est à la tête d'une population d'environ 350 âmes, qui lui est toute dévouée et pour laquelle il se dévoue encore davantage. Son registre constate 38 baptêmes (dont 6 de sauvages), 17 premières communions, 33 confirmations, 204 communions pascales et 7 sépultures.

Pas besoin de dire que le P. Saint-Germain n'est pas gâté par les dons de la fortune ; j'ai pourtant eu la consolation de le trouver logé plus convenablement et plus confortablement que je ne l'avais espéré. Ce sont ses ouailles qui ont fait les frais de construction de sa demeure, au-dessus de laquelle se trouve sa chapelle, dont la propreté et la convenance m'ont permis de prier avec bonheur, au milieu d'un peuple recueilli. La Montagne-de-Bois est à 80 milles au sud de la gare de Moose-Jaw (Mâchoire-d'Orignal), et pour y arriver, il faut parcourir toute cette vaste plaine, où il n'y a ni habitation, ni arbre, ni abri quelconque. Le solitaire de la Montagne-de-Bois estime ses constructions à 10 000 francs et le reste de son avoir à 4 000.

4° *Saint-Lazare.* — Le R. P. Decorby est le plus grand voyageur de Qu'Appelle et, l'on peut dire, de tout Assiniboïa ; il en a parcouru, en tous sens, toutes les parties et visité toutes les tribus. Pour le moment, il est fixé à Saint-Lazare, Mission qui lui doit son existence et qui est située sur la rive nord de la rivière Assiniboïa, en face de l'embouchure de Qu'Appelle. Ce point se trouve dans la province de Manitoba et tout à fait sur les confins; je range

cette Mission dans le groupe de celles d'Assiniboïa, parce que le R. P. Decorby exerce son zèle dans les deux provinces et qu'il semble se rallier plus naturellement à la Mission de Qu'Appelle. Saint-Lazare n'est qu'à 6 milles d'une station de chemin de fer qui conduit directement à Winnipeg.

Naguère encore, entre autres multiples besognes, le P. Decorby visitait toutes les réserves de la vallée de Qu'Appelle, à l'est de la Mission. Aujourd'hui, il est puissamment aidé par le P. Page, qui réside le plus souvent au lac Croche, mais joint ses efforts à ceux du *petit Père,* pour l'évangélisation des sauvages, uniquement confiés tout d'abord à ce dernier.

Pour simplifier les détails, j'unirai les chiffres qui indiquent les résultats des travaux des deux missionnaires, pendant l'année 1886 : 28 baptêmes d'enfants blancs, 31 d'enfants et 8 d'adultes sauvages, 43 premières communions, 56 confirmations, 363 communions pascales, 14 mariages, 4 abjurations, puis 26 sépultures. A Saint-Lazare, il y a une école fréquentée par 49 enfants; au lac Croche, une pour les enfants sauvages, qui compte 16 élèves, et au Fort-Pelly, une autre où il y a 35 enfants sauvages.

Outre les trois postes que je viens d'indiquer, les deux missionnaires en visitent un grand nombre d'autres, parmi lesquels Broadview, White-Wood, Granfell, Montgommery, la montagne d'Orignal, Burthe, Russell, Bainescarth et cinq réserves sauvages; le tout fournissant une population d'environ 700 catholiques, disséminés parmi des protestants et des sauvages infidèles.

Le P. Decorby, qui a travaillé lui-même à ces constructions, ne les trouve pas de son goût et ne leur assigne que la modique valeur de 2000 francs. La terre sur laquelle reposent ces édifices est évaluée à 6000 francs; les ani-

maux qui y paissent à 5 000 francs, et le reste du matériel à 1 600 francs.

L'archidiocèse de Saint-Boniface a reçu, pendant l'année 1886, un secours qui a été bien agréable à tous. Le R. P. provincial du Canada a consenti à ce qu'un des missionnaires de sa province allât prêcher des retraites jubilaires à Manitoba. Le R. P. supérieur de la maison de Montréal désigna à cette fin le R. P. Lecomte. L'excellent missionnaire se rendit à Saint-Boniface, au mois de mai, demeura quatre mois et demi avec nous, prêcha pendant ce temps quinze retraites, toutes eurent un plein et entier succès. Ce secours puissant, que nous ont donné nos Pères du Canada, mérite toute notre reconnaissance, et je suis bien heureux de leur en offrir ici l'expression.

Le Ciel lui-même s'est plu à ménager les liens qui nous unissaient pour lui, et il lui a fallu quarante ans avant de se déterminer à retirer des limites actuelles du vicariat de Saint-Boniface le premier Oblat qui y est mort.

Oui, arrivés à Saint-Boniface, au mois d'août 1845, la première tombe ne s'est ouverte pour un Oblat qu'au mois d'août 1885, et ce pour recevoir la dépouille du R. P. Tissot, riche déjà de trente-sept années de service. Je regrette d'avoir à ajouter que ce dernier exemple a été suivi trop tôt, puisque le R. P. Alexandre Madore nous a laissés pour un monde meilleur, au mois de septembre 1886, après huit années de séjour au milieu de nous.

✠ Alex., O. M. I.,
Archevêque de Saint-Boniface.

CEYLAN.

RÉCEPTION DE Mgr AGLIARDI, DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE A COLOMBO.

Les *Missions catholiques* du 18 février 1887 publient sur cet événement important les détails suivants contenus dans une lettre d'un de nos Pères :

Colombo, 22 janvier 1887.

Tous les lecteurs des *Missions catholiques* s'intéressent, sans aucun doute, aux travaux de la Délégation romaine dans l'extrême Orient. Je pense donc leur être agréable en leur donnant quelques détails sur la touchante ovation dont Mgr AGLIARDI vient d'être l'objet de la part de nos bons catholiques de Ceylan.

Le mercredi 28 décembre, jour fixé pour l'arrivée du bateau, les décorations étaient terminées. Un arc de triomphe s'élevait à l'entrée de la jetée ; d'autres et des inscriptions d'un touchant à-propos décoraient le reste du parcours. En face de la cathédrale se dressait un petit chef-d'œuvre de style gothique où les guirlandes de verdure, se mariant à des banderoles aux couleurs éclatantes, enchâssaient les armoiries de Léon XIII et de son envoyé. Tout Colombo était en fête !

Le bateau n'arriva que le lendemain. Dès l'aube, il mouillait dans les eaux de notre port. Bien vite l'agent consulaire de France, toujours empressé à servir les missionnaires, nous fit prévenir. Monseigneur se hâta d'aller offrir ses hommages au noble visiteur ; mais le débarquement ne put avoir lieu que le soir. Durant le jour, Son Excellence a reçu la visite de Nos Seigneurs de Jaffna et de Kandy et de plusieurs membres du clergé des trois vicariats. Tandis que de gracieuses barques, décorées de pavillons de toutes formes, de toutes couleurs et de toutes nationalités, se jouaient autour du *Brindisi*, les vigoureuses acclamations qui s'en échappaient se mêlaient au bruit des fanfares. C'était un ensemble féerique et tout à fait oriental.

A deux heures, les cloches de toutes les églises s'ébranlent. La foule se presse impatiente aux abords de la jetée. Le clergé est là, les évêques en tête. La barque du Gouverneur porte en proue le drapeau pontifical et en poupe le pavillon britannique. Mgr Bonjean et les anciens de son clergé y prennent place ; bientôt la barque, accompagnée d'une petite flotte de canots pavoisés, revient avec le représentant du Vicaire de Jésus-Christ. Alors des hourras formidables éclatent; la foule, à peine contenue par les agents de police, se presse autour du Délégat. Mgr Bonjean lui présente les autorités civiles et militaires : nommons, entre autres, l'aide de camp du Gouverneur qui vient, au nom de Son Excellence, souhaiter la bienvenue à l'envoyé du Pape ; M. Reunat, agent consulaire de France ; le docteur Kynsey, médecin en chef des prisons et des hôpitaux de la colonie ; M. Asphar, camérier de cape et d'épée du Saint-Père; MM. Holland, de Laharpe, Moore, colonel Robley, Ohlmus et quelques autres.

Mgr Agliardi ayant pris place sur l'estrade avec les Vicaires apostoliques et les Prélats de la Délégation, le docteur Kynsey lut à Son Excellence une adresse d'une touchante simplicité au nom des deux cent vingt mille chrétiens de Ceylan. Le Pontife répondit en quelques mots gracieux, puis il prit place dans le landau du Gouverneur. Alors commença une marche triomphale dont rien, hors des pays orientaux, ne saurait donner une idée : du bruit, des vivats assourdissants, de la poussière, du soleil, de la musique, des foules se heurtant comme les flots de la mer, en un mot, un vrai désordre indien, expression d'un grand amour.

A part quelques moments d'arrêt devant les églises, le cortège poursuivit sa route jusqu'au pied de la colline où s'élève, œuvre inachevée, mais déjà majestueuse dans ses nobles proportions, la cathédrale de Sainte-Lucie, la métropole de Ceylan. Là, Son Excellence fut accueillie par les sérénades de la musique des Highlanders, régiment écossais en garnison à Colombo. Revêtus des ornements pontificaux, les quatre évêques, entourés d'un clergé qu'on n'avait jamais vu si nombreux, s'avancèrent processionnellement en crosse

et en mitre sous une voûte de feuillage et de tentures. Sous le porche de la cathédrale, Mgr Bonjean souhaita en termes émus la bienvenue à celui qui fut toujours l'ami des missions, à l'envoyé du successeur de Pierre qui venait dire à tous : Préparez les voies du Seigneur et faites droits ses sentiers. Dans une improvisation latine d'une rare élégance et pleine d'allusions délicates, Son Excellence exprima sa joie de se trouver au milieu de ces populations chrétiennes de Ceylan, dont il avait si souvent entendu louer la foi, et de voir devant lui des Prélats dont le zèle et les travaux avaient depuis longtemps conquis son affection. Les vivats recommencèrent, le canon lui-même se mit de la partie, et la bénédiction du Saint Sacrement couronna une si belle soirée dont tous les cœurs garderont un souvenir ineffaçable.

Les jours qui suivirent furent consacrés aux intérêts des trois Vicariats. Les évêques de la future province ecclésiastique se réunirent à plusieurs reprises, pour préparer les mesures relatives à la hiérarchie dans cette partie des Indes, et à l'exécution du Concordat entre le Portugal et le Saint-Siège.

Le jeudi 6 janvier fut heureusement choisi pour la tenue du premier Synode. Cette cérémonie, unique dans la vie d'un peuple, amena de tous les points de l'île des députations nombreuses. Dès la première heure, plus de six mille personnes étaient entassées dans la cathédrale de Sainte-Lucie, et une foule immense stationnait sur la place. Soixante prêtres environ, dans le sanctuaire, formaient une imposante couronne à leurs Pontifes.

Après la messe commença le Synode. Il fut ouvert par une courte allocution de Son Excellence. Mgr Ajuti (1) lut ensuite le bref qui créait Mgr Bonjean archevêque métropolitain de Colombo, et Nos Seigneurs de Jaffna et de Kandy ses suffragants. Mgr Zaleski (2) donna connaissance de divers décrets ayant rapport aux séminaires à créer ou à développer, et à

(1) Auditeur de la Délégation.
(2) Secrétaire de la Délégation.

l'évangélisation des infidèles, et les trois Prélats donnèrent leur *Placet.*

Invité à parler par Mgr Agliardi, Mgr Bonjean le fit avec une telle éloquence et un tel accent de conviction, qu'il parvint à dominer le murmure d'une multitude qui jusqu'alors n'avait pu demeurer silencieuse. Il rappela les gloires de l'Eglise de Ceylan : saint François-Xavier, les sept cents martyrs de Mannar, les PP. Métella, Pallingoti, Donat et Caldeiro, morts aussi pour la foi ; le P. Joseph Vaz et ses compagnons, apôtres de l'île durant la persécution hollandaise. Il paya un tribut de reconnaissance à la mémoire de Grégoire XVI, fondateur de nos missions de Ceylan, ainsi qu'à celle des Vicaires apostoliques ses prédécesseurs. A Léon XIII, au cardinal Siméoni et au vénéré Délégat, il offrit, au nom de tous les catholiques de Ceylan, les plus chaleureux remerciements. Suivirent les acclamations prononcées par le nouvel archevêque ; à chacune d'elles, le clergé répondit *Amen* et le peuple éclatait en *vivats.*

Après le chant du *Te Deum*, Mgr Agliardi s'avança près de la table de communion, entouré des autres évêques, et donna au peuple une bénédiction solennelle. Mgr Bonjean reçut ensuite les députations nombreuses qui vinrent lui porter les félicitations de toutes les missions du diocèse. Le soir, Son Excellence partit avec Mgr Pagnani pour Kandy. Là encore, il reçut des ovations magnifiques.

Mgr Agliardi s'est éloigné de notre île après avoir assis son œuvre sur des bases que la malice des hommes n'ébranlera pas. S'il a formulé un vœu en se séparant de nous, c'est celui de voir l'Evangile se propager de plus en plus parmi les infidèles. Pour que ce vœu devienne une réalité, il suffira que les aumônes des généreux associés de la Propagation de la Foi permettent à l'archevêque de Colombo de continuer à élever le chiffre de ses missionnaires. Le zèle ardent de ces apôtres, soutenu par les prières et fécondé par la grâce, fera le reste : un brillant avenir s'ouvre pour l'Eglise de Ceylan.

Une lettre du R. P. Boyer, datée du 18 janvier, ajoute quelques détails à cette belle narration :

« Ce fut vers la mi-décembre que Mgr Bonjean fut prévenu par Mgr Agliardi lui-même de sa prochaine visite à Ceylan. Aussitôt, Monseigneur, ne voulant pas garder pour lui seul cette heureuse nouvelle, s'empressa d'en faire part aux fidèles par une circulaire que les journaux anglais reproduisirent. Sa Grandeur faisait observer aux catholiques que, dans l'histoire de l'Eglise de Ceylan, on ne trouve aucun exemple de la venue d'un Délégué apostolique dans l'île. Ce doit donc être un motif puissant de recevoir dignement l'envoyé du Souverain Pontife et d'acquiescer à ses enseignements et à ses moindres désirs, pour honorer son caractère et sa mission, et, en sa personne, l'autorité du Pape Léon XIII, glorieusement régnant. Par ces hommages rendus et par cette reconnaissance exprimée, les fidèles de Ceylan se montreront les dignes successeurs de ceux qui, dans les siècles passés, scellèrent de leur sang la foi qu'ils reçurent de Rome.

« Les fidèles comprirent l'appel de leur évêque, et se mirent immédiatement à l'œuvre pour préparer à l'envoyé du Souverain Pontife une réception triomphale. Des meetings furent tenus dans ce but : il y en eut un à la cathédrale, sous la présidence du R. P. Chounavel, et un à Pettah, sous la présidence du R. P. Collin ; puis les deux se fusionnèrent en un seul, où fut arrêté le programme définitif. On se partagea le travail des préparatifs et les dispositions à prendre. Les Paravers se chargent de l'ornementation du débarcadère ; les chrétiens de Pettah, des arcs de triomphe et de la décoration de plusieurs rues où devra passer le cortège ; les chrétiens de diverses églises, de la décoration de leurs églises et de la place de la Cathédrale ; ils sont aidés par les braves pêcheurs de Mutwaal. Les jeunes gens de l'Association des

Enfants de Marie, sous la direction des Frères des Écoles chrétiennes, décoreront l'intérieur de la cathédrale; et des hommes de bonne volonté recruteront et organiseront les musiciens.

« ... Les prêtres séculiers italiens et les missionnaires arrivent de partout, en grand nombre, des points les plus éloignés de l'île, à la suite de leurs évêques. Mgr Pagnani arrive de Kandy avec deux Pères de son ordre; Mgr Mélizan arrive de Jaffna avec le R. P. Mauroit, son grand vicaire. Les fidèles suivent l'exemple de leurs évêques et de leurs prêtres, et accourent en foule des diverses missions des trois diocèses. Les rues de Colombo s'animent et sont sillonnées par les pèlerins. »

Les autres détails donnés par le R. P. Boyer sont en tout d'accord avec ceux que nous ont donnés les *Missions catholiques*. Mais, de plus, il donne le texte de l'Adresse latine lue par Mgr Bonjean au Délégué apostolique, à son arrivée sous le porche de la cathédrale.

Voici cette Adresse :

ILLUSTRISSIMO AC REVERENDISSIMO ANTONIO AGLIARDI D. D. ARCHIEPISCOPO CÆSARIENSI, DELEGATO APOSTOLICO.

Quam Sancti Francisci Xaverii manus plantavit, Martyrum non paucorum sanguis irrigavit, sanctorum operariorum Evangelicorum multorum et labor auxit et vita decoravit, sæva unius et dimidii seculi persecutio vastavit nec tamen evellit, et hoc ævo nostro trium Summorum Pontificum, Gregorii, Pii et Leonis vigilantia reparavit, vivificavit, revirescere, florescere, fructificareque fecit, hanc vineam Taprobanam excolantibus nobis Vicariis apostolicis missionariisque Excellentiæ Tuæ que summi Pastoris vices geris, ad oras nostras accessus faustissimus maximæ sane lætitiæ causa est.

Quis enim es Tu, a quo Missus, et ad quid venis ?

Tu es vetus amicus noster, qui assidua sollicitudine nos prosequens innumeris simul et inæstimabilibus, cum adhuc in minoribus agens ad majora præludebas, beneficiis nos cumulasti. Tu es vox successoris Petri clamantis ad nos : Parate viam Domini : rectas facite semitas Ejus. — Surgite ; accingimini in bonum certamen fidei ; viriliter agite et estote robusti.

Tu es Columba ex Arca Vaticana a novo Noe emissa, quæ, super quinquaginta annos plurimis discordiæ procellis et ventis multum jactatis nobis virentem olivæ ramum defers et pacem annuntias.

Tu es Doctoris infaillibilis legatus qui nos in veræ fidei doctrina confirmas et in omnibus tribulationibus nostris nos consolaris.

Ad nos venis omnia nostra ad normam disciplinæ Romanæ Ecclesiæ quæ est omnium Ecclesiarum mater et Magistra dispositurus et Ecclesiis nostris Ceylanensibus novam et propriam vitam inditurus.

Hinc jam civitates Columbi, Jaffnæ et Kandy non aliunde mutuato sed suo ipso nomine nuncupatos Antistites gloriabuntur, et suo inter alias orbis Catholici Ecclesias loco adepto gaudebunt.

Tantorum igitur bonorum auspicem Excellentiæ Tuæ presentiam apud nos lætanti animo et jubilantis gregis nostri plausu celebramus. Tibi tantæ gratiæ in nos diffluxuræ canali, toto mentis affectu gratulamur; ac Te rogamus ut humillimas ac ferventissimas gratias nostras ad Augustissimi horum beneficiorum datoris pedes sacros deponere digneris.

Tandem, quum jam provecta sit hora, ne Excellentiam Tuam longo itinere fessam nimis gravem, hujus oratiunculæ meæ finem facturus, oro sinas me tam proprio quam venerabilium hic adstantium Collegarum meorum nomine, omnimodam jussis et votis tuis obedientiam

nostram obstringere et ssmo ac amantissimo Patri nostro Leoni PP. XIII, Tibique, viro dexteræ Ejus, ex intimis viscceribus sic acclamare : Vivat! vivat! ad multos annos summus Pontifex Leo Pater noster amator populi nostri, Hierarchiæ episcopalis indianæ conditor, pacis apud nos et disciplinæ restitutor! — Vivat et Delegatus apostolicus illustrissimus et reverendissimus Antonius archiepiscopus Cæsariensis! Prospere procedant! Floreant ambo ad gloriam Domini Nostri Jesu Christi et Immaculatæ Virginis Deiparæ, lumen ad revelationem gentium Indiarum Orientalium et Sanctæ Matris Ecclesiæ decus.

Une seconde lettre du R. P. Boyer, que nous recevons au moment même où se termine l'impression de la première, nous fait connaître les événements qui ont marqué les derniers jours du séjour à Ceylan de Son Excellence le Délégué apostolique.

Voici cette lettre :

Colombo, 30 avril 1886.

Mon révérend et bien cher Père de l'Hermite,

Après avoir raconté l'arrivée de Sa Grandeur le Délégué apostolique à Colombo et la réception faite par le peuple, veuillez me permettre de vous parler aujourd'hui de son séjour parmi nous. La chaleur de Colombo, surtout la mauvaise disposition de notre maison de Kotahena, qui s'honore cependant du beau titre d'archevêché, ont un peu éprouvé, malgré les nombreux soins dont on s'est empressé de l'entourer, la santé un peu délicate de notre illustre visiteur. Je dois dire cependant que, malgré son malaise, Sa Grandeur Mgr le Délégué apostolique a toujours été avec nous d'une amabilité charmante. Elle aimait à s'entretenir avec les RR. PP. missionnaires des progrès de l'évangélisation dans cette île et chacun,

gagné par sa douceur et par la bonté vraiment paternelle de sa parole, écoutait avec respect ses bons avis, émanant du zèle le plus pur pour le salut des pauvres âmes égarées.

Mgr l'archevêque de Césarée n'a pas hésité non plus à accomplir le travail et les autres obligations imposées par sa difficile mission. Aussi, dès le lendemain de son arrivée paraît une circulaire adressée aux RR. PP. missionnaires et aux fidèles de l'île de Ceylan. Mgr le Délégué apostolique y expose la mission qu'il a reçue de Rome, il se félicite d'avoir à commencer par Ceylan. Son Excellence annonce ensuite qu'Elle va entrer en délibération avec les vénérés pasteurs de l'île afin de choisir les moyens les plus aptes pour mener à exécution les désirs du Souverain Pontife; enfin, le jour de l'Epiphanie, 6 janvier 1887, est choisi pour la tenue du premier Synode de Ceylan et la proclamation de la Hiérarchie ecclésiastique.

Le 2 janvier a lieu la première conférence entre quelques prêtres goanais, Mgr le Délégué apostolique et Leurs Grandeurs Mgr Bonjean et Mgr Mélizan. Le résultat est heureux; les prêtres de Goa acceptent la juridiction de Nos Seigneurs les vicaires apostoliques de Colombo et de Jaffna. Mais voici qu'à cette nouvelle les chrétiens se montrent indignés. A leurs yeux les prêtres sont devenus des traîtres par le fait qu'ils ont abandonné Mgr l'archevêque de Goa; le bruit court qu'ils entourent le presbytère pour empêcher toute communication avec les *propagandistes*, qu'ils dépouillent l'église des ornements et des vases sacrés, etc., etc., et comme s'ils n'avaient pu ainsi déverser toute leur haine et épuiser la force de leur passion par ces mesures violentes, ils ne craignent pas ensuite de s'attaquer à Mgr le Délégué et aux vicaires apostoliques, les accusant d'avoir contraint leurs prêtres à signer. Sur ces entrefaites arrive un télégramme de Mgr l'arche-

vêque de Goa par lequel Sa Grandeur déclare à ses prêtres que la juridiction goanaise cesse à Ceylan, et leur propose ou de se soumettre aux évêques de l'île ou de retourner à Goa.

La peine que fit à Mgr le Délégué apostolique la conduite de ces quelques chrétiens remuants et insubordonnés, et la crainte qu'elle lui inspirait pour l'avenir n'étaient guère de nature à rétablir la santé ébranlée de Sa Grandeur. Pleins de prévenante attention pour Elle, Nos Seigneurs les vicaires apostoliques se font un plaisir d'accompagner plusieurs fois Son Excellence dans de petites promenades qui ont l'avantage de lui faire connaître un peu la ville de Colombo et surtout de soustraire, pour quelques instants du moins, son esprit aux préoccupations pénibles qui l'assiègent.

Le séminaire et le scolasticat de Maradana, l'hôpital général de Colombo, le noviciat de Bambalapitya, reçoivent des premiers les nobles visiteurs. Les chrétiens de cette dernière localité, pris un peu à l'improviste, trouvent cependant moyen de faire une réception convenable. Les fleurs, les guirlandes sont prodiguées, l'église retentit du chant de la reconnaissance, et la population bientôt groupée s'incline sous la bénédiction épiscopale. A leur retour de Bambalapitya, Mgr le Délégué et Nos Seigneurs les vicaires apostoliques, acceptant la gracieuse invitation de Son Excellence le Gouverneur, vont s'asseoir à sa table et retournent charmés de la franche simplicité et de l'amabilité de leur hôte respectable.

Le lendemain, c'est le tour des églises de Mutwal d'être visitées par Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Césarée. Sa Grandeur Mgr Bonjean et le R. P. Chounavel l'accompagnent. Les chrétiens, remplissant les églises et les rues, font à l'envoyé du Saint-Père une chaleureuse réception. Le R. P. Chounavel explique en singhalais l'objet de la

délégation et Mgr le Délégué apostolique bénit les fidèles. Le même jour Son Excellence honore aussi de sa visite l'église et la population de Saint-Joseph et retourne bien consolée de constater dans ces bons Indiens tant d'attachement au Saint-Siège.

Nous voici déjà arrivés au 6 janvier, jour fixé pour la proclamation de la Hiérarchie ecclésiastique à Ceylan. Un grand nombre de missionnaires rehaussent de leur présence l'éclat de la cérémonie; les ouailles, suivant leurs pasteurs, arrivent en foule des différentes parties de l'île. La cathédrale de Sainte-Lucie à Colombo est le point vers lequel tout ce monde converge. On croirait voir en marche les enfants d'Israël se dirigeant, groupés par tribus et familles, vers le temple de Jérusalem pour la grande solennité de la Pâque. A sept heures, messe pontificale célébrée par Sa Grandeur Mgr Pagnani, en présence de Sa Grâce le Délégué apostolique et de Nos Seigneurs les vicaires apostoliques de Colombo et de Jaffna. Sous la direction de trois Pères faisant les fonctions de cérémoniaires, les cérémonies s'exécutent avec beaucoup d'éclat, grâce au nombre imposant des membres du clergé. Quarante voix d'hommes rehaussées par des voix d'enfants forment un chœur admirablement nourri. La précision et la gravité avec lesquelles la messe royale de Dumont est exécutée donnent à la cérémonie une ampleur remarquable, et portent à la prière en émouvant les âmes. A l'offertoire, notre chef de chœur de la cathédrale et ses enfants, tous vrais artistes, nous font entendre sur divers instruments des sons d'une douceur angélique. Son Excellence Mgr le Délégué ne peut s'empêcher d'exprimer à Sa Grandeur Mgr Bonjean le plaisir qu'Elle éprouve à entendre une si douce harmonie. Aussitôt la messe terminée, le Synode commence. Sa Grâce Mgr Agliardi occupe un trône du côté de l'évangile, les

trois vicaires apostoliques de l'île prennent place sur une estrade élevée du côté de l'épître, le clergé, se rangeant en cercle de chaque côté du chœur, forme autour d'eux une couronne. Le Synode s'ouvre par la lecture en latin, faite par Son Excellence Mgr le Délégué, d'un discours dans lequel Elle exprime le but de sa venue parmi nous. Suit le décret de constitution de la province ecclésiastique lu par Mgr Aiuti, auditeur de la Délégation. Mgr Zaleski, secrétaire, publie trois décrets, dont le premier relatif au conseil épiscopal ; le second, relatif au séminaire pour les natifs ; le troisième, à l'évangélisation des infidèles. Après ces décrets, chacun des trois prélats prononce un *placet*. On propose ensuite au Saint-Siège une question relativement aux fêtes, aux jeûnes et à l'abstinence.

Mgr l'archevêque de Colombo, élevant alors la voix parmi les Pères du Synode, lit un éloquent discours latin. Sa Grandeur rappelle les épreuves traversées par l'Eglise de Ceylan et passe en revue les gloires qui l'ont honorée. Elle se plaît tout particulièrement à mentionner saint François-Xavier, les martyrs de Mannar et de Jaffna, les RR. PP. Metella, Pallingotti, Donat, Caldeiro, Joseph Vaz et ses compagnons. Mgr l'archevêque de Colombo paye ensuite un tribut de louanges à la mémoire de Grégoire XVI qu'il appelle le Père et le Fondateur des missions de Ceylan, et aux évêques, ses prédécesseurs à Colombo et à Jaffna. L'émotion le gagnant toujours davantage, notre vénéré Pontife et Père sent le besoin d'exprimer, au moins par quelques mots, toute sa reconnaissance au Souverain Pontife Léon XIII, à Son Eminence le cardinal Siméoni, et à Son Excellence le Délégué apostolique. Le murmure de la foule compacte, tant dans l'église qu'à l'extérieur, a beau être puissant, l'accent de conviction avec lequel Sa Grandeur Mgr Bonjean pro-

nonce son discours, donne à la voix de l'éloquent orateur une telle fermeté qu'il parvient à dominer son nombreux et remuant auditoire.

Le discours terminé, le nouvel archevêque de Colombo lit en latin, à haute voix, quatre acclamations, le clergé applaudit à chacune d'elles par deux puissants *Amen*. Le R. P. Chounavel les rendant en singhalais, le peuple lui répond chaque fois par deux *Vivat! Vivat!* Puis les Pères du Synode approuvent le télégramme suivant à envoyer au Saint-Père : « Le Délégué apostolique, l'archevêque de Colombo, les évêques de Jaffna et de Kandy, au milieu des acclamations du peuple, remercient Sa Sainteté et demandent sa bénédiction apostolique. Descendant alors de leurs sièges, les deux archevêques et les deux évêques viennent au pied de l'autel et entonnent le *Te Deum*, dont le chant est poursuivi avec un véritable enthousiasme par le clergé. Mitre en tête et la crosse à la main, les quatre prélats, s'avançant vers la balustrade, donnent au peuple leur bénédiction. On conduit ensuite, solennellement en procession, au son bruyant de deux fanfares, Mgr le Délégué à ses appartements. A l'occasion du premier Synode, Son Excellence Mgr Agliardi accorde une indulgence plénière aux conditions ordinaires et pouvant être gagnée jusqu'au dernier jour du mois de janvier. Après la cérémonie, une députation de catholiques vient féliciter le nouvel archevêque de Colombo. Sa Grandeur Mgr Bonjean, touché des paroles respectueuses et pleines d'affection qui lui sont adressées, assure son peuple de son dévouement sans bornes pour procurer le bien de la religion dans ce pays. Les chrétiens de Saint-Jacques de Mutwal tiennent à honneur d'offrir à Sa Grandeur, avec une charmante Adresse, un petit présent. Le soir de ce même jour, Mgr le Délégué apostolique, acceptant l'invitation de Sa Grandeur Mgr l'évêque

de Kandy, prend le chemin de l'ancienne capitale de Ceylan. A cette occasion, Son Excellence M. le Gouverneur donne une autre preuve de sa bienveillance respectueuse pour le représentant du Souverain Pontife. Je veux dire que sir Arthur Gordon a mis à la disposition du Délégué apostolique, pour son voyage à Kandy, son wagon privé.

Le séjour de Mgr l'archevêque de Césarée dans la province centrale n'est pas long. Dès le 10 au soir nous avons de nouveau l'honneur de lui donner l'hospitalité sous notre humble toit. Le 11, Sa Grandeur, répondant à une invitation des Frères des Écoles chrétiennes, honore de sa visite le collège Saint-Benoît. Accompagné de Mgr l'archevêque de Colombo, de Mgr Aiuti et de Mgr Zaleski, ainsi que des Pères missionnaires de la maison de Kotahena, Son Excellence prend place, au milieu des applaudissements chaleureux et prolongés des membres de la Congrégation de la Sainte-Vierge, sur un trône préparé pour Elle dans une vaste salle décorée avec goût.

Plusieurs morceaux sont déclamés avec aisance. Une Adresse est remise au Délégué apostolique avec des albums de photographies. Mgr l'archevêque de Césarée, dans une réponse pleine de vie et de cœur, remercie les Frères pour l'enseignement chrétien qu'ils donnent à la jeunesse. La séance est terminée par le chant : *God save the Pope.*

Les chrétiens des villages voisins, ceux du R. P. Stouter, envoient successivement des députations. Nagoda, Moratwa se font aussi représenter et offrent des cadeaux charmants à Son Excellence. C'est un défilé non interrompu.

Mais nous touchons déjà au moment de la séparation. L'*Ancona* qui doit porter Mgr le Délégué apostolique à Madras doit quitter notre port ce soir à six heures envi-

ron. Le 14 janvier donc, tout le clergé de Colombo qui a pu se réunir accompagne Son Excellence. Sur la place de la cathédrale nous sommes témoins d'un spectacle touchant. Les enfants des Frères sont rangés en ligne sur trois côtés. Au milieu de chaque ligne un enfant tient un drapeau qu'il balance, tandis que ses compagnons font retentir les airs de leurs applaudissements. Ainsi, les drapeaux français, anglais, italien s'inclinent devant celui du Pape qui flotte à l'avant de la voiture apostolique. Son Excellence donne une dernière fois sa bénédiction à toute cette ardente et aimable jeunesse. Mgr l'archevêque de Colombo prend place à côté de Mgr le Délégué apostolique dans le landau préparé pour Sa Grandeur ; le clergé fait cortège tandis que les enfants entremêlent de hurrahs répétés leurs enthousiastes applaudissements. La chaloupe de Son Excellence le Gouverneur nous conduit ensuite à bord de l'*Ancona*, où nous jouissons encore quelques instants de la présence de Mgr l'archevêque de Césarée. Enfin nous nous inclinons une dernière fois sous la bénédiction apostolique et regagnons la terre.

Voilà, mon Révérend Père, le simple récit que je tenais à vous offrir des belles fêtes dont nous avons été témoins. L'établissement de la Hiérarchie catholique à Ceylan est désormais un fait accompli, c'est, de plus, une mesure connue et approuvée du gouvernement anglais. La lettre par laquelle Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Colombo informe officiellement le gouvernement de ce fait, aussi bien que de l'acclamation faite par le clergé et le peuple pour la reine a été présentée à Sa Majesté. Et tout dernièrement Sa Grandeur Mgr Bonjean avait la joie d'apprendre, par une lettre de Son Excellence le Gouverneur de Ceylan, que Sa Majesté l'impératrice des Indes apprécie hautement l'expression de la fidélité à son trône et à sa

personne de ses sujets catholiques, à l'occasion de l'installation de Leurs Grandeurs Mgr Bonjean comme archevêque métropolitain de Colombo ; de Mgr Mélizan comme évêque de Jaffna et de Mgr Pagnani comme évêque de Kandy. Notre espérance à tous est que cet acte solennel, outre l'approbation des hommes, recevra aussi l'approbation de Dieu. Il sera pour l'Eglise de Ceylan comme le commencement d'une ère nouvelle, le point de départ, la cause de sa gloire et de sa prospérité future. Nous berçant déjà de cette légitime espérance, nous sentons dès à présent le besoin de dire toute notre reconnaissance : d'abord à Dieu, le Père des miséricordes ; puis au Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, au grand Léon XIII, ce pilote si vigilant et si ferme de la barque de Pierre ; enfin à Son Excellence Mgr l'archevêque de Césarée qui a rempli sa difficile mission avec tant de courage et de succès.

Pour reconnaître selon notre pouvoir ce bienfait de Dieu, notre désir à tous est de travailler avec un zèle toujours plus ardent, à porter plus loin dans ce pays le flambeau de la foi pour éclairer tant d'âmes encore assises à l'ombre de la mort ; à nous attacher plus étroitement encore au Siège inébranlable de Pierre, afin d'être toujours dignes de nous appeler les enfants de notre vénéré Père et Fondateur, Mgr de Mazenod, et de contribuer par suite, autant qu'il est en nous, à faire participer notre chère famille religieuse à la stabilité dont jouira toujours la véritable et unique Eglise de Jésus-Christ.

Voici les acclamations qui terminèrent le Synode :

Sanctissimo Patri nostro Leoni PP. XIII, Vicario Christi, Doctori infallibili, agnorum et ovium Christi Supremo Pastori, qui nos paterno amore diligit et beneficiis cumulat !

Vivat, vivat ad multos annos amator populi Ceylanensis, Hierarchiæ Ecclesiasticæ nostræ conditor, Dux noster et Lumen

semitis nostris, et det Ei Deus videre pacem Ecclesiæ restitutam in diebus suis !

Eminentissimo ac Reverendissimo Joanni Cardinali Simeoni, Præfecto Sacræ Congregationis Christiano nomini propagando præpositæ, qui nobis in angustis rebus semper adest, in dubiis dirigit, in adversis consolatur !

Videat dies longinquos ad extensionem Regni Christi apud gentes infideles ubique terrarum !

Excellentissimo ac Reverendissimo Antonio Agliardi Archiepiscopo Cæsariensi, Delegato Apostolico in Indiis Orientalibus, Veneratissimo Præsidi nostro !

Dominus prosperet eum in omnibus viis suis ut turbata pacificet, infirma consolidet et omnia felici exitu ad prosperitatem et incrementum Ecclesiarum Indiæ Orientalis perducat !

Victoriæ Serenissimæ Britanniarum et Insulæ Ceylanæ augustæ et mitissimæ Reginæ !

Catholici Ceylanenses sub sceptro ejus pace et libertate gaudentes ei gratias agunt, fidem suam inviolatam obligant et omnia fausta ad multos annos adprecantur !

PROVINCE DU MIDI.

LE TREMBLEMENT DE TERRE DE DIANO MARINA.

LETTRE DU R. P. SOULERIN AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Notre-Dame de la Garde, 3 mars 1887.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Sans doute, vous avez déjà reçu bien des détails sur le désastre de Diano Marina. Néanmoins, j'ai pensé vous être agréable, vous consoler peut-être un peu en vous faisant part de mes impressions personnelles. Impossible de tout dire dans ce vaste et lugubre drame du 23 février,

chaque spectateur ne peut que raconter la scène à laquelle il lui a été donné d'assister. Pour avoir le tableau d'ensemble, il faut entendre les récits des divers témoins. Je me bornerai donc à notre Maison, à ce que j'ai vu et entendu.

C'était le matin du mercredi des Cendres, vers 6 heures 40 minutes, heure de Rome, la cérémonie du jour à laquelle tout le monde avait assisté et la messe de communauté étaient achevées ; trois de nos Pères offraient en même temps le saint Sacrifice et en étaient à l'offertoire ; le R. P. supérieur et moi, les Frères convers et une dizaine de junioristes, nous faisions notre action de grâces ; le reste de la communauté vaquait aux exercices habituels, les enfants aux dortoirs, les Pères et Frères professeurs, dans leurs cellules. Soudain, scène indescriptible : la maison s'ébranle, oscille, ondule, avec une violence extrême et la rapidité de la foudre, au milieu d'un bruit sourd et lugubre, comme d'un mugissement de la terre, de crépitations effroyables, d'éboulements de plâtras et d'un nuage de poussière. Pleins de terreur, affolés, nous sommes d'un bond à la porte de la chapelle ; mais la presse est telle que nous nous barrons à nous-mêmes le passage. Là, sur le seuil, chacun se hâte, se pousse en avant, mais en vain. On invoque le Ciel : O Jésus ! ô Marie ! tant on se voit près du coup qui doit donner la mort.

Cependant, le calme se fait. On s'interroge. Qu'est-ce donc ? L'explosion d'une bombe ? On croit, en effet, sentir l'odeur de poudre. Il n'en est rien : c'est un tremblement de terre. L'angoisse alors redouble. Que sont devenus nos enfants répandus dans les dortoirs ? Vite, le R. P. supérieur à notre tête, nous volons à leur secours. Mais quel chemin ! C'est en trébuchant sur des amas de décombres que nous gravissons à grand'peine

l'escalier de service et arrivons au troisième étage. O spectacle navrant! Plus de dortoirs, mais des monceaux de poutres, de tuiles, de blocs de cheminées, entassés pêle-mêle, comme les éclats d'une mine. Et nos enfants? Nous voyons courir des ombres ; ah ! ce sont eux, ils ont échappé à la mort, mais ils cherchent une issue et n'en trouvent point. La terreur les a rendus muets. L'un de nous, une lampe à la main, les rassure, leur indique l'unique voie à suivre, et surtout les empêche de passer par un dortoir dont le plancher s'est effondré. En ce moment, le R. P. supérieur pousse le cri : Tous en bas !... à la cour !... Tous se précipitent. Aussitôt, on entend des soupirs, on approche ; que voyons-nous ? Un junioriste, le F. LAMBERT, enseveli sous un poids énorme. On fait des efforts inouïs pour soulever un pan de mur qui menaçait de l'écraser. Le Père supérieur est le premier à cette rude besogne. Nous entendons des sanglots qui nous arrachent l'âme. Dieu merci, on sauve enfin le pauvre enfant, tendre victime, sur le point d'être immolée ; il se relève plein de vie, mais non toutefois sans meurtrissures. On redescend, dans la persuasion que tout le monde est sauvé ; malheureusement, la lampe n'éclaire plus le dortoir effondré, et deux junioristes et le P. supérieur tombent successivement dans le gouffre à 4 mètres de profondeur. O Providence ! personne n'est blessé !...

A peine sommes-nous à la cour, qu'un second tremblement de terre se fait sentir, presque aussi fort que le précédent. Nous nous précipitons, pleins d'effroi, loin des abords de la maison. Le sol tremble violemment sous nos pieds, les piliers, les arceaux de la grande avenue du jardin dansent et s'affaissent à nos côtés. Quelques blocs de briques s'en détachent et sont lancés à plusieurs mètres. Au même instant, devant nous, à notre droite, notre maison et la ville nous apparaissent : la première résiste

à la secousse et ne laisse tomber, çà et là, que des lambris déjà ébranlés ; l'autre, horriblement endommagée par le premier tremblement, achève de s'écrouler avec fracas, parmi les tonnerres de cris déchirants, de craquements effroyables. A voir tomber successivement les maisons dans la direction sud-sud-est, nord et nord-ouest, vous auriez dit qu'une main invisible et toute-puissante poussait, heurtait et renversait tout ce qui se trouvait devant elle ; aussi, vîmes-nous, quelques secondes après, à notre gauche, Diano Castello surmonté d'un haut nuage de poussière et son clocher découronné.

Le calme se fait à nouveau. Nous appelons et réunissons à la hâte tous nos enfants ; nous les trouvons à genoux, çà et là, pleurant et priant, les uns autour de la statue de Marie Immaculée, dont ils baisent les pieds, en les arrosant de leurs larmes ; les autres au pied de la statue de saint Louis de Gonzague, dont ils invoquent la protection dans le danger présent ; nous les comptons un par un, classe par classe ; le nombre de soixante-deux nous semble complet, et nons remercions Dieu de nous avoir tous épargnés, lorsqu'un cri déchirant se fait entendre ; c'est M. Basile, père de trois de nos junioristes, qui n'aperçoit pas son aîné : Mon fils ! mon fils ! où est-il ? Mon Giovannini ! où est mon Giovannini ? En effet, l'enfant n'est pas avec ses compagnons. Nouvel effroi... De rechef, le R. P. supérieur monte à la hâte dans les dortoirs ; il est suivi de plusieurs Pères et Frères. On cherche, on fouille, on appelle... Rien... Qu'est devenu l'enfant ? On finit par découvrir ici un membre, là un vêtement. O douleur ! ô cruel sacrifice ! Le bon Dieu s'est choisi deux victimes !... C'est, d'un côté, le F. Basile ; de l'autre, le F. Meletti. On les retire à grand'peine de dessous une masse de décombres. Hélas ! ils sont morts... tous deux la tête écrasée, les membres broyés. Les

témoins sont dans la stupeur, puis des sanglots oppressent leur poitrine. On transporte les pauvres victimes sous les voûtes du rez-de-chaussée. Mais la triste nouvelle s'est bientôt répandue dans la communauté ; impossible de décrire la douleur générale, et surtout celle du père désolé qui perdait en son aîné le bien-aimé de son cœur, son Benjamin, et dans le F. Meletti, un enfant confié à sa garde par des voisins amis. Force nous est d'adorer les desseins de Dieu et de reconnaître sa miséricorde envers les siens, même quand elle les frappe. Nous étions quatre-vingts personnes dans la maison au moment de l'accident funeste, et deux seulement ont péri. Pour expier nos fautes et peut-être les crimes de toute une ville, au lendemain d'une nuit carnavalesque, où les blasphèmes le disputaient aux orgies, le bon Dieu a pris deux adolescents de seize ans, deux modèles de piété, deux anges de pureté. O justice ! ô miséricorde de Dieu ! plus vous êtes insondables, plus nous voulons vous adorer et nous résigner.

Le deuil est universel. Il faut songer maintenant à remonter les esprits et les forces abattus. On fait prendre un peu de café à la communauté. A peine s'est-on réconforté, qu'une troisième forte secousse nous replonge dans l'effroi. Cette fois, aucun dégât sérieux, du moins autour de nous. Çà et là tombe ce qui a perdu l'équilibre ou pend à demi détaché aux flancs des maisons ravagées.

Que vous dire de l'aspect de notre maison ? C'est lamentable, c'est navrant. Les grands murs, il est vrai, sont debout ; mais que de lézardes ! et quelles lézardes ! La toiture s'est effondrée à plusieurs endroits, autour du belvédère d'abord, lequel s'est engouffré dans l'escalier de service, puis autour de la grande cheminée dont les débris ont écrasé le pauvre F. Meletti. La belle corniche

qui couronne la maison, quelques sommets d'angles des murs laissent des vides énormes sur divers points. A distance, on dirait que le *palazzo* a tenu tête au désastre. L'intérieur a souffert davantage, mais il est difficile de dire jusqu'à quel point, car nous n'avons pu y pénétrer bien avant. Le rez-de-chaussée et le premier pourraient être réparés, mais les deux étages supérieurs inspirent bien des craintes. Quand des architectes auront tout examiné, nous saurons à quoi nous en tenir.

Pourrais-je oublier de vous dire, mon Très Révérend Père, que le bon Dieu lui-même a partagé nos malheurs. Il nous a fallu le sortir de son tabernacle au milieu des plus grands dangers, alors que le sol grondait et menaçait encore, et il s'est contenté comme nous de l'abri de son ciel, sur les marches de la statue de Saint Louis de Gonzague. C'est là que la communauté et la paroisse ont, dans une prière commune, fait amende honorable et demandé pardon.

Le reste de la journée du 23 n'a pas été sans anxiété; le sol était souvent houleux. On congédia le Juniorat de deux heures à neuf heures du soir ; les Italiens dans leurs familles, les Français à Marseille. Les uns et les autres furent accompagnés par plusieurs de nos Pères et Frères scolastiques. Ce moment de séparation ne fut pas le moins triste ; ces pauvres et chers enfants ne pouvaient nous quitter. Ils venaient à tour de rôle autour de nous, et là, en marchant, ils nous ouvraient leur conscience et demandaient une absolution. Votre cœur vous dit assez lesquels étaient les plus émus, des Pères ou des enfants.

Quatre Pères ont tenu compagnie au R. P. supérieur durant la première nuit, passée à la belle étoile et auprès d'un feu ; rude nuit, pendant laquelle nous avons compté encore quatorze secousses èt fait des réflexions salutaires. Enfin, l'ordre me fut donné de partir

à cause de la délicatesse de ma santé. Me voilà maintenant à Notre-Dame de la Garde, d'où je vous écris ces lignes pâles et décolorées, non point tant pour peindre un tableau qui se refuse à tout pinceau que pour soulager votre cœur et le mien.

Encore une fois, bénissons le Seigneur qui nous a traités plus miséricordieusement que bien d'autres, en particulier, les habitants de Diano-Marina. Bénissons notre Mère Immaculée, qui a protégé miraculeusement ses Oblats, puisque personne n'a été blessé. Si quelqu'un avait dû périr, c'est ce bon P. Martin, vieillard de plus de quatre-vingts ans, notre modèle et notre joie; mais le Ciel, mais la Vierge Marie ont veillé sur lui, en remplissant de sollicitude à son égard le bon F. Filet, vrai ange gardien, qui l'a arraché plusieurs fois au péril.

Il n'y a donc pas lieu de se décourager. Le bon Dieu, qui nous a fait triompher de bien des épreuves et qui vient encore de nous sauver de la mort, mérite toute notre confiance. Si c'est la justice de Dieu qui a passé sur nous, Dieu ne châtie les siens que pour les purifier; si c'est sa miséricorde, Dieu ne les abaisse que pour les relever. C'est vous dire que, quand il vous plaira, vos enfants sont prêts à retourner sur le même champ de bataille. Jusqu'ici la bonne Providence ne nous a jamais fait défaut; elle a, en cette circonstance, comme toujours, tiré le bien du mal. Elle fera revivre, plus florissante que jamais, l'œuvre de votre cœur, à laquelle vous aviez donné bien des témoignages de votre sollicitude paternelle, et qu'elle a semblé, un instant, vouloir ruiner de fond en comble.

Veuillez bénir, mon Très Révérend et bien-aimé Père, votre très humble et très dévoué fils en N. S. et M. I.

A. Soulerin, o. m. i.

Nous trouvons de nouveaux détails dans une lettre du R. P. Gandar, provincial, au T. R. P. Supérieur général :

Diano-Marina, 28 février 1887.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Je suis arrivé ce matin à cinq heures dans ce pays désolé. On ne peut se faire une idée de l'état actuel de cette petite ville, à moins d'en avoir été témoin. Toutes les maisons sont désertes; quelques-unes sont encore debout, mais tout à fait inhabitables; elles sont lézardées depuis le haut jusqu'en bas, et les employés du gouvernement, ingénieurs et autres, en défendent l'accès. Il y a des soldats à l'entrée des principales rues pour empêcher la population de pénétrer à l'intérieur de la ville.

Notre maison est dans le même état que les autres; il n'est même pas prudent d'y entrer pour sauver quoi que ce soit du mobilier. On craint que tout ne soit perdu chez nous comme partout. Certaines parties de la maison, vues de l'extérieur, porteraient à croire qu'elle pourra être réparée; mais l'intérieur est tout disloqué. Des cloisons, des murettes, des planches se sont effondrées, et les murs eux-mêmes sont gravement endommagés.

Des ingénieurs, des soldats, des sapeurs-pompiers sont arrivés de Gênes aussitôt après la catastrophe, afin de porter secours à ceux qui étaient enfermés dans leurs maisons et ne pouvaient en sortir, et d'en retirer les morts. Hier encore, on a retiré de dessous les décombres deux ou trois personnes qui respiraient encore; deux d'entre elles sont mortes immédiatement; la troisième n'a rien.

On avait évalué d'abord à cinq cents le nombre des morts; ce chiffre était exagéré; on pense aujourd'hui qu'il n'y en a que deux cents.

Les soldats et d'autres ouvriers dressent des tentes et des baraques dans la cour des enfants, sur divers points de la vigne et dans la grande allée qui conduit à l'huilerie. Tout le monde pénètre chez nous et chacun prend ce qui lui paraît nécessaire pour installer sa famille : des instruments, des planches, etc. Inutile d'essayer de conserver quoi que ce soit. Dans une calamité publique comme celle-ci, il faut venir en aide à une population malheureuse. Tous ceux qui, à Diano-Marina, ont quelque chose, le donnent à ces pauvres gens ; plusieurs sont sans ressources d'aucune sorte et ont perdu leurs vêtements.

La plupart des tentes sont assez légères, et, comme le temps a été mauvais la nuit dernière, qu'il a plu beaucoup et que la neige est tombée sur les montagnes voisines, ces pauvres gens sont dans l'eau et souffrent du froid.

Nos Pères et Frères viennent en aide autant qu'ils le peuvent à tout ce monde ; tous le remarquent dans le pays, et le frère du maire me disait tout à l'heure combien on est touché du dévouement de nos religieux. Il ajoutait que la population tenait à nous garder et qu'on demanderait un secours important au gouvernement pour nous aider à reconstruire notre maison. Tout cela montre du moins qu'ils sont sensibles à ce que l'on fait pour eux.

Ce terrible malheur a ouvert les yeux à un certain nombre de gens qui veulent rentrer en grâce avec le bon Dieu. Le P. Guillon a confessé plus de cent personnes samedi dernier, et chaque jour il confesse beaucoup.

Le Saint Sacrement est dans un tout petit appartement, à côté de la tente de nos Pères et Frères. On a dressé dans une des baraques élevées dans la cour des enfants un autel où l'on a dit la sainte messe dimanche dernier.

Daignez bénir vos pauvres enfants de Diano-Marina; ils ne vous oublient pas dans ces douloureuses circonstances; ils savent combien ces malheurs doivent vous affliger, et tous nous souffrons non seulement à cause des conséquences de ce terrible tremblement de terre, mais encore parce que vous souffrez vous-même. Le bon Dieu nous éprouve; nous ne pouvons que nous soumettre à sa volonté sainte et le prier de nous venir en aide.

Veuillez agréer, mon Très Révérend et bien-aimé Père, l'hommage de mon profond respect et de ma filiale affection.

E. Gandar, o. m. i.

MAISON DE VICO.

NOCES D'OR SACERDOTALES DU R. P. ROLLERI.

Couvent de Vico, 23 février 1887.

Mon révérend et bien-aimé Père,

Puisque la forte secousse de tremblement de terre ressentie ce matin à six heures, vers la fin de la méditation, ne nous a pas ensevelis sous les ruines de notre vieux couvent de Vico; puisque nous en avons été quittes pour la peur, commençons par remercier le Seigneur : *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.*

Et puisque mon rapport sur la maison de Vico ne paraîtra que plus tard, ne vaut-il pas mieux lui donner un *Post-scriptum* anticipé sur les noces d'or sacerdotales du R. P. Etienne Rolleri ?

Le 19 février 1887, la fête commence aux premières vêpres. Toute la communauté, ainsi que le R. P. Hamonic, réprésentant de la communauté du grand séminaire d'Ajaccio, se rend à la cellule du R. P. Rolleri, et là le R. P. supérieur lui souhaite, au nom de tous les Pères et

de tous les Frères, une heureuse fête suivie des noces de diamant; l'accolade fraternelle termine cette courte, mais cordiale visite.

Le lendemain, à dix heures, messe solennelle avec diacre et sous-diacre, chant avec accompagnement de l'orgue, et, à la post-communion, motet en musique composé par le R. P. Stefanini : *Ecce quam bonum, et quam jucundum habitare fratres in unum.*

Dix-sept prêtres et bon nombre de fidèles assistaient à la messe jubilaire.

Au dîner, les prêtres seulement sont admis, pour faire couronne au R. P. Rolleri, qui occupe la place d'honneur.

Le bouquet traditionnel est magnifique; parmi les fleurs et la verdure, on voit un petit tableau : Un calice et l'hostie, avec enluminure, des épis de blé, une vigne chargée de grappes de raisin. Au-dessus du calice et de l'hostie ces mots : *Jubilé sacerdotal du* R. P. Rolleri. Au-dessous : *Voici l'Agneau de Dieu!* c'est la sainte victime, que, depuis cinquante ans, chaque jour à l'autel, notre bon P. Rolleri offre au Père éternel, etc. Commencement d'un petit cantique composé et exécuté par le R. P. Stefanini.

Au dessert de ces agapes fraternelles, outre le cantique : *Voici l'Agneau de Dieu,* il y a eu discours et poésies. M. Mattei, curé de Chigliacci, ami particulier du R. P. Rolleri, en le félicitant et le remerciant des services rendus comme apôtre de la province de Vico et de la Corse entière, lui a souhaité longue vie et les noces de diamant. Le R. P. Tamburini a lu une belle poésie italienne qui mérite les honneurs de l'impression. M. Colonna, curé de Caggia, ami de la maison, a bien voulu faire lui aussi son compliment en vers; le R. P. Hamonic a ensuite entonné sa cantate en langue française; je crois qu'elle sera lue avec plaisir; je vous la transmets. Le R. P. supérieur, se

levant à son tour, a remercié en quelques mots le R. P. Rolleri des services rendus durant ses cinquante ans de sacerdoce; il l'a remercié en son nom et au nom de nos supérieurs majeurs, absents de corps, mais présents d'esprit et de cœur à cette belle fête de famille; il a aussi remercié MM. les curés de leur antique et persévérante amitié, grâce à laquelle le R. P. Rolleri et les Pères du couvent ont pu faire un peu de bien par leurs prédications. Le R. P. supérieur a eu un mot de reconnaissance pour ces messieurs, nos bons amis, lesquels ont accepté l'invitation qui leur a été faite, et rehaussé par leur présence l'éclat de cette fête. Félicitant ensuite notre vénérable Père de sa verte vieillesse, de la lucidité de son esprit, du zèle infatigable et de l'ardeur de son cœur, il lui a souhaité de longues années pour le bien et le salut des âmes, pour la plus grande gloire de Dieu et de la Congrégation, pour son bonheur et le nôtre. *Ad multos annos.*

M. le vicaire forain, curé de Vico, saisissant au vol le mot du R. P. supérieur sur l'amitié et sur la parfaite harmonie régnant entre le clergé et les Oblats, l'a confirmé tant en son nom qu'au nom de ses confrères, ajoutant qu'il ne connaissait rien de plus édifiant pour les peuples que cette entente cordiale entre le clergé séculier et régulier.

Le R. P. Rolleri enfin, terminant la série des discours, a remercié : d'abord, le R. P. supérieur d'avoir donné à cette fête un éclat auquel il ne s'attendait pas, comptant célébrer simplement et dans l'intimité son cinquantenaire de sacerdoce. Il a remercié également tous les messieurs présents de s'être rendus à notre invitation. Puis, rendant grâces au Seigneur du bien opéré par son ministère sacerdotal, et lui en rapportant toute la gloire, il n'a retenu pour lui-même, de tous les compliments, que le témoignage de la bonne volonté avec laquelle il a toujours travaillé à maintenir les bons rapports avec le clergé.

Ç'a été toujours la méthode employée par lui et comme supérieur et comme simple sujet. C'est celle que nous conservons encore.

Le dîner fini, on va remercier le Seigneur à la chapelle, et au cours de la récréation on prend congé en remerciant de nouveau et en se souhaitant mutuellement la grâce d'arriver au jubilé sacerdotal comme le bon P. ROLLERI. *Ad multos annos.*

Voilà, mon Révérend et bon Père, quelques notes que vous arrangerez comme vous jugerez à propos. Mais surtout ayez pitié du dernier de vos Frères, qui ose vous les envoyer, et accordez-lui un souvenir dans vos prières.

Votre dévoué Frère,
F. SÉMÉRIA, O. M. I.

Les poésies auxquelles il est fait allusion dans ce récit, quel que soit leur mérite, sont trop longues pour être insérées ici. De plus, nous ne voulons pas nous exposer, en publiant des poésies dans une langue étrangère, à de trop nombreuses fautes de typographie.

Mais, avec le R. F. HAMONIC, nous saluerons avec un fraternel et affectueux respect le héros de la fête, et nous dirons, nous aussi :

Honneur au vétéran !
Honneur au missionnaire !
Qui dans le sanctuaire
Se montra si vaillant.
Honneur au vétéran !

VARIÉTÉS

UN ANNIVERSAIRE.

Le 8 juillet prochain, il y aura un an que le cardinal GUIBERT *passait* de *vie à trépas.*

Ainsi s'annonçait autrefois le deuil des grands hommes.

Le cardinal GUIBERT appartenait à cette forte race; aussi l'admiration ne fera pas défaut à sa mémoire et les prières ne manqueront pas à son âme.

C'était un grand évêque, nous disait, il y a quelques semaines, le Chef de l'Eglise, quand, agenouillés autour de lui, nous implorions sa bénédiction et mettions nos demandes sous le patronage et le souvenir de ceux des nôtres qui nous firent le plus d'honneur.

C'était un grand évêque; la postérité fera écho à cette parole et le jugement, net et concis, de Léon XIII, sera celui de l'histoire.

C'était un grand évêque, disaient les populations du Vivarais quand, si promptement, elles voyaient partir le pontife qui avait visité tous les hameaux et tous les plis de leurs montagnes, après s'être assis à tous les foyers pour les bénir. Jeune encore, il avait débuté par des coups de maître; sous son regard tout avait refleuri et l'ordre était apparu en toutes choses. Le presbytérianisme réduit au silence et paralysé dès ses débuts; les communautés protégées et dirigées vers une plus grande perfection; la liberté de l'enseignement réclamée dans des écrits où la beauté littéraire s'associait à la solidité de la pensée et à

l'éclat du courage pour les plus nobles revendications; des établissements ecclésiastiques construits pour la jeunesse, des missions organisées dans les campagnes; les premières retraites collectives des membres des conférences de Saint-Vincent de Paul données au grand séminaire de Viviers; des sanctuaires illustres réparés et agrandis pour recevoir les pèlerins, et dotés d'un personnel de religieux pour y servir les âmes : tels furent quelques uns des bienfaits d'un épiscopat de quinze ans.

C'était un grand évêque, disaient les diocésains de Tours quand on leur enleva cette lumière pour la porter sur le chandelier d'or de Paris. Pendant un épiscopat d'une durée de quinze ans, comme à Viviers, de grandes œuvres accomplies provoquaient cette louange spontanée.

A son arrivée à Tours, Mgr GUIBERT avait trouvé de l'embarras dans les finances; les établissements ecclésiastiques se soutenaient péniblement; à son départ, tout avait repris vie, l'ordre régnait dans les diverses administrations, et des dotations honorables étaient laissées comme cadeau d'adieu aux œuvres diocésaines et au Chapitre de la métropole. A sa voix le culte de saint Martin avait refleuri; des fêtes grandioses avaient réveillé la foi dans les belles et riches contrées de la Touraine et attiré au tombeau du grand thaumaturge des Gaules le flot des pèlerins. Une épargne de plus d'un million passait aux mains du successeur comme première pierre pour la construction de la basilique de Saint-Martin; la piété était en honneur, la discipline en pleine vigueur sous une houlette pastorale tenue par une main ferme et respectée.

Durant les jours mauvais de la guerre, on avait vu cet archevêque si grand en face de l'ennemi, si digne dans le tête-à-tête de tous les jours avec les pouvoirs publics installés sous son toit, si hospitalier aux exilés, si secourable aux blessés et aux malades, et surtout si

aumônier pour les pauvres. Ce fut un spectacle qui étonna la France et l'Europe. Etait-il possible d'oublier? Aussi, à son départ, le deuil fut universel; et durant de nombreuses années encore, le nom de Mgr Guibert ne fut prononcé qu'avec accompagnement de ce panégyrique populaire : *C'était un grand évêque.*

Le jour de Pâques 1885, un homme de bien que Tours aime comme son bienfaiteur et dont le nom a été porté partout par ses œuvres, descendait en pleurant les degrés du palais archiépiscopal de Paris. A la première nouvelle d'une maladie du cardinal Guibert, il était accouru pour voir encore une fois l'évêque qui l'avait honoré de son amitié. En sortant de la chambre de l'auguste malade, M. Mame, tout ému, avait dit en présence des familiers de Son Eminence : « Si le cardinal guérit, je donne 10000 francs à la basilique du Sacré-Cœur. » Dieu daigna entendre les prières des fidèles et prolonger les jours du cardinal Guibert. Quelques semaines après cette promesse de rançon pour une vie si précieuse, 10000 francs envoyés de Tours arrivaient à Montmartre, et ce n'était pas la première offrande. Ainsi aimait-on le grand archevêque; ainsi était-il secondé dans ses œuvres menées par lui avec une sagesse qu'on peut donner en exemple.

C'était un grand évêque, s'écriait le peuple de Paris, le 16 juillet 1886, au passage du cortège funèbre de son pontife et père. Les pauvres, si généreusement assistés, se signaient et se lamentaient, l'armée des communautés religieuses et du clergé pleurait, la jeunesse des écoles à qui Son Eminence avait ouvert tant d'asiles pour recevoir ces intéressants exilés, était en ligne avec tous les signes du deuil; les amis du défunt, et ils étaient nombreux, venaient à la suite de l'archevêque nouveau et partageaient sa douleur; le peuple parisien, léger et toujours prêt à la satire, mais éminemment expert à dis-

cerner les vrais grands hommes dans le tourbillon de vaniteux qui passe, saluait avec respect le patriarche se rendant à sa dernière demeure. Il disait, lui aussi, par son attitude digne et par l'ordre qui régnait dans ses rangs que la force militaire n'avait pas été appelée à contenir : *C'était un grand évêque.*

Les orphelins secourus, les habitants des faubourgs visités et dotés d'églises et de chapelles de secours ; les œuvres sans nombre constituées ou affermies, et surtout la basilique de Montmartre assise sur sa colline lumineuse, diront dans la suite des années quel fut ce grand homme, à la simplicité antique, au courage de héros et au cœur de mère, qui fut le cardinal GUIBERT.

Et puisque le nom de la basilique de Montmartre a été prononcé, comme celui du témoin le plus considérable dans l'histoire, qu'il nous soit permis d'appliquer à Son Eminence la réflexion de l'auteur de la Vie de saint Germain, un de ses plus illustres prédécesseurs, à la gloire du saint évêque de Paris : « Quand on lui donnait pour les pauvres et les prisonniers, son front s'éclairait, les rides du visage se fermaient, la marche du vieillard était plus solide ; tout en lui disait sa joie et il semblait qu'il redevînt jeune... »

Oh ! comme c'est bien là le portrait du cardinal GUIBERT, alors que ses diocésains, ou les chrétiens de province, déposaient dans sa main l'offrande de leur piété filiale pour les œuvres catholiques ! Le bon vieillard, si dur à lui-même, si exempt de faste, si pauvre dans l'ameublement de sa maison et à sa table, tressaillait de joie et il semblait qu'il redevînt jeune : *Quod si Dominus aliquid per manus Sancti dispensandum dirigeret..., dum accepisset in manibus, resoluta rugâ frontis vultus florebat serenior, gressu pergebat alacrior, lingua fluebat jucundior, et crederes hominem pro redimendis aliis se ipsum servitutis vinculo liberandum.* (Bollandistes.)

C'était un grand évêque; il laisse des écrits immortels, il fit de grandes œuvres et sa mémoire sera plus durable que l'airain.

Et nous, Oblats de Marie immaculée, ses frères, qui durant de longues années, le connûmes si assidu à la prière, si fidèle aux exercices de la piété, si dévoué à la Congrégation au sein de laquelle il vécut comme le plus humble de ses fils; nous à qui, de sa couche de douleur, il disait si souvent quand nous le visitions: *Faites-moi baiser ma croix d'Oblation; elle est là sur ma table,* nous dirons : Ce fut un grand religieux, ce fut un véritable Oblat, un fils et un émule de Mazenod !

R. I. P.

NÉCROLOGIE

LA BONNE MÈRE HARDY-MOISAN

DIRECTRICE GÉNÉRALE DE LA SAINTE-FAMILLE

La mort a frappé dans la Sainte-Famille, le 21 mars, un coup dont le retentissement durera longtemps. La Bonne Mère Directrice générale, dont la santé était chancelante depuis trois ans, succombait après deux jours de maladie. Si peu imprévue qu'elle fût, cette nouvelle produisit partout une émotion profonde. Au deuil de toutes les Sœurs de la Sainte-Famille qui pleuraient la meilleure des mères faisait écho un vaste concert d'hommages et de regrets dans le monde ecclésiastique et parmi de nombreux amis de la société civile.

Notre Congrégation avait sa grande part dans ce concert, et c'était justice ; car elle perdait l'amie la plus fidèle et la plus insigne bienfaitrice.

A ce double titre, nos Annales doivent à cette grande défunte un témoignage de profonde gratitude aussi bien qu'une mention d'honneur.

En attendant qu'une notice plus développée puisse lui être consacrée, on nous saura gré de donner ici un aperçu sommaire de cette existence si belle et si bien remplie.

Honorine-Michelle Hardy-Moisan naquit, le 15 juillet 1807, dans la petite ville de Paimbœuf, à l'embouchure de la Loire, aux confins de la Bretagne et de la Vendée. Fille unique d'un capitaine au long cours qui avait parcouru toutes les mers et affronté de nombreux périls, elle

reçut des exemples et des récits de son père des impressions de dévouement et de vaillance qui devaient être plus tard le trait saillant de sa vie religieuse. Dieu l'avait marquée de bonne heure pour l'état religieux. Retenue près de ses vieux parents, dont elle était la consolation et la gloire, elle refusa toutes les avances que lui faisait le monde, et se voua aux œuvres de la piété et de la charité, préludant ainsi aux grands devoirs que Dieu lui réservait sur un plus vaste théâtre. Elle avait quarante ans lorsque son père mourut. Ce dernier lien rompu, elle se hâta de quitter Paimbœuf et de se retirer dans une communauté.

C'est à l'Espérance de Nantes qu'elle se présenta le 15 juin 1848. Le soin des malades était sa vocation préférée. Après une postulance de trois mois, on l'appela à Bordeaux. Elle s'y était fait précéder par une lettre adressée au Bon Père Noailles, sollicitant son admission. Cette lettre, admirable d'humilité et de bon sens, de franchise et de délicatesse, frappa le vénéré Fondateur et lui fit entrevoir le grand avenir de cette postulante.

Dès qu'il la vit, il comprit mieux encore le trésor que Dieu lui envoyait. Tout était mûr, dans cette nouvelle recrue, pour les fonctions les plus importantes. Novice encore, on crut pouvoir lui confier la direction du noviciat de l'Espérance. Elle y révéla de telles qualités d'intelligence et de cœur, et une si juste appréciation de cette charge délicate, qu'elle dut bientôt l'échanger pour celle de supérieure locale de la maison mère de l'Espérance. Et enfin, le 12 juillet 1851, elle fut nommée supérieure générale de cette Congrégation.

Par ce rapide avancement elle entrait dans l'état-major de l'Association, et allait devenir l'un des aides les plus actifs du Bon Père.

Cet état-major se composait alors de femmes aussi dis-

tinguées par leurs talents que par leurs vertus et qui ont puissamment contribué, sous la direction du Fondateur, à l'organisation et à l'extension de la Sainte-Famille. C'étaient, pour ne parler que des principales parmi les défuntes : les Mères Bonnat, Despect, Trimoulet, Daudigeos, la Mère Chantal Machet et ses deux filles, Virginie et Pauline, etc.

Entrée dans ce cénacle de religieuses d'élite sur lesquelles se projetait l'autorité à la fois si douce et si ferme du Bon Père, la Mère Hardy-Moisan s'y trouva à sa place. Si elle fut inférieure à quelques-unes par la culture intellectuelle et le sens littéraire, j'ose dire qu'elle les surpassa toutes par l'ensemble des qualités qui font les chefs de gouvernement.

De taille élevée et de noble prestance, tout en elle respirait la dignité et la bonté, et commandait la confiance et le respect. En la voyant à l'œuvre à la tête de sa congrégation, aussi à l'aise avec les personnes du monde les plus distinguées qu'avec les plus humbles Sœurs, également apte à la conduite des âmes et au maniement des affaires ; et avec cela d'une modestie parfaite et d'une soumission d'enfant, s'ignorant elle-même et toujours en quête de direction et de conseils, le Bon Père put bientôt dire d'elle, comme saint François de Sales de sainte Chantal : « Ma grande fille ! »

La Sainte-Famille était alors dans une période de grande prospérité. De nombreux sujets lui venaient de toute part, et ses fondations se multipliaient rapidement. La branche de l'Espérance voyait, plus que les autres, la sève lui arriver et ses rameaux se dilater. Partout on demandait des Sœurs de l'Espérance. De 1852 à 1860, il fut donné à la Mère Hardy-Moisan de les établir à Laval et à Rennes, à Paris et à Saint-Etienne, à Châteauroux et à Liège, à Bar-le-Duc et à La Rochelle, à Châlons et à

Rochefort, à Bayonne et à Madrid, à Lyon et à Angoulême. Elle accompagna elle-même à destination la plupart de ces colonies. Or, à cette époque elle était affligée de migraines violentes et prolongées qui la réduisaient à une sorte d'agonie. Cette épreuve, dont elle a souffert plus de vingt ans, la soumit bien des fois à un pénible martyre durant des journées et des nuits entières passées en diligence. Mais telle était l'énergie de sa volonté et la force de son caractère que, lorsque venait le moment de parler et d'agir, la Supérieure générale savait dominer les plus vives souffrances et se montrer bonne et attentive avec ses filles, aimable et gracieuse avec les personnes du monde, oublieuse d'elle-même et toujours prête au devoir.

On comprend ce qu'une telle mère devait inspirer de vénération et d'affectueuse confiance à ses filles. Chacune se sentait connue d'elle et aimée. Il y avait place pour toutes dans ce grand et noble cœur, si plein de loyauté et de vrai dévouement, quoique sans faiblesse pour personne. Aussi peut-on dire que jamais supérieure n'a tenu à un plus haut degré toute une congrégation dans sa main. Que de bien elle a fait au dedans et au dehors ! Combien d'âmes lui doivent le bonheur de leur vie religieuse ou la grâce de leur persévérance, et par suite sans doute leur salut ! Et que de pécheurs lui sont redevables de leur retour à Dieu !

Sous sa forte impulsion, on vit se produire à l'Espérance une merveilleuse efflorescence de générosité et de disposition aux sacrifices les plus pénibles et à l'immolation de la nature partout où l'honneur de la Congrégation était en cause et où le service du prochain le demandait. C'est à cette féconde époque que se fixèrent définitivement la plupart des traditions religieuses dont l'Espérance vit encore. C'est aussi alors que cette Con-

grégation prit sans conteste, et pour le garder toujours, nous l'espérons, le premier rang parmi les instituts voués au soin des malades à domicile, lesquels se sont depuis si fort multipliés.

Au commencement de l'année 1858 fut conclu le traité d'affiliation par lequel le vénéré Fondateur de la Sainte-Famille remettait au zèle de notre Congrégation la direction de ses grandes et belles œuvres. Ce fut pour ce pieux patriarche une immense consolation, bien partagée par toutes ses filles, et notamment, nous aimons à le dire, par la Mère Hardy-Moisan, qui, depuis son arrivée à Bordeaux, s'était fait une loi de vivre en parfaite communauté de pensées avec « son Bon Père ».

Elle accueillit avec une sympathie toute filiale le R. P. Bellon, envoyé de Marseille pour s'initier au gouvernement de la Sainte-Famille sous l'œil du vénéré Fondateur. La situation de ce Père étant fort délicate au début, elle s'attacha à lui en adoucir les épines. Déjà elle avait pris pour confesseur de la maison générale de l'Espérance notre excellent P. Merlin, supérieur de Talence. Elle ne négligea dès lors aucune occasion d'affirmer l'affection et la confiance qu'on devait professer dans la Sainte-Famille pour notre Congrégation, tout en veillant à ce que la prudence la plus religieuse présidât aux rapports à intervenir entre les deux sociétés.

Dieu d'ailleurs la prédestinait à faire entrer dans les habitudes de l'Association tout entière les principes admis par le traité d'affiliation. En effet, le 15 août 1860, elle fut appelée par le Bon Père à recueillir des mains de la Mère Bonnat la charge de directrice générale. C'était un choix providentiel. Aucun autre ne pouvait mieux répondre aux nécessités de la situation nouvelle qui allait naître des grands vides faits par la mort dans les deux sociétés. La Mère Hardy-Moisan, devenue offi-

ciellement « la Bonne Mère », aux applaudissements unanimes de la Sainte-Famille, arrivait à l'heure opportune pour mettre sa grande influence, son ferme caractère et sa puissance d'organisation au service des intérêts nouveaux créés par les circonstances.

Elle venait à peine d'être installée dans ses fonctions de directrice générale, lorsque le Bon Père mourut plein de jours et de mérites, le 8 février 1861, lui laissant le soin de développer les effets de l'affiliation, et de témoigner à *ses chers Oblats*, comme il aimait à le dire, toute la reconnaissante affection et l'entière confiance dont son propre cœur était plein.

On put voir alors avec quelle force de sincérité et quel excellent esprit la Sainte-Famille avait accepté le traité d'affiliation des mains de son Fondateur. Elle a conservé les réponses de tous ses membres à la notification de la mort du Bon Père et de son remplacement dans la direction générale de l'Association par le Supérieur général des Oblats. Ces réponses, au nombre de plus de quinze cents, venues de tous les points de la France, de l'Espagne et de la Belgique, sont le plus beau monument dont un institut puisse se glorifier devant Dieu et devant les hommes. Par une merveilleuse conformité de sentiments, toutes ces bonnes filles exprimaient la même pensée, presque dans les mêmes termes, comme si elles se fussent concertées. Après avoir exhalé leur douleur sur la mort de leur Bon Père, elles se déclarent soumises du fond du cœur aux dispositions prises par lui pour assurer l'avenir de leurs œuvres, et désireuses d'entrer dans ses vues, en acceptant la direction du Supérieur général des Oblats, et en transportant à celui-ci l'affectueuse vénération qu'elles avaient pour lui-même.

Qui pourrait dire le sentiment de bonheur et de juste fierté avec lequel la Mère Hardy-Moisan vit se produire

cette noble manifestation ! Cela répondait trop bien à ses plus intimes désirs pour n'y pas trouver le plus précieux encouragement au début de son administration.

Mgr de Mazenod, notre illustre et vénéré Fondateur, put, avant de mourir, goûter le charme de tant d'hommages rendus à l'un de ses plus grands actes. Son noble cœur s'ouvrit à une affection tendrement paternelle pour cette seconde et grande famille qui se donnait à lui avec tant de confiance et de filial abandon. Il lui prodigua, vers la fin de sa vie, les marques de son dévouement et, avant de mourir, il la recommanda de la manière la plus pressante au zèle et à la fidélité de ses Oblats. La Sainte-Famille et notre Congrégation se trouvèrent réunies sous la dernière bénédiction de notre Bien-Aimé Père.

Deux mois auparavant, la Bonne Mère, accompagnée du P. Bellon et de la Mère Daudigeos, s'était rendue de Bordeaux à Marseille pour lui porter, au nom de la Sainte-Famille, un hommage filial dont son état déjà très grave doublait la respectueuse tendresse. Cette visite venait six semaines après la mort du Bon Père et coïncidait avec la fête de saint Joseph, si chère à Monseigneur. Ces circonstances émurent l'illustre malade. Il sut trouver dans son cœur des accents auxquels les deux Mères comprirent qu'elles n'étaient pas orphelines, et que leur Bon Père revivait tout entier dans ce grand et saint Evêque. Ce fut, hélas ! la dernière fois qu'elles le virent. Deux mois après, elles partageaient l'immense deuil de notre Congrégation.

La mort du P. Bellon suivit de près celle de Mgr de Mazenod. Son successeur auprès de la Sainte-Famille reçut à Bordeaux l'accueil encourageant dont sa jeunesse et son inexpérience avaient le plus grand besoin. Il n'oubliera jamais ce que la Bonne Mère, principalement, fut pour lui. Il ne fait que rendre hommage à la vérité et

accomplir un acte de justice en déclarant que, s'il lui a été donné de faire quelque bien dans l'Association, il le doit surtout au concours de cette Bonne Mère. Cordialité dans les rapports, facilité d'entente mutuelle, parfaite communauté de vues sur toutes les questions, rien ne manqua de sa part au but que nous poursuivions ensemble : resserrer le lien de l'unité dans la Sainte-Famille en y fortifiant l'esprit religieux.

Et comme il était facile et agréable de traiter avec la Bonne Mère! Quel heureux caractère et quelle admirable vertu! Quelle sagacité dans l'examen des affaires et le discernement des sujets, et quelle modestie! Avec elle, on allait vite en besogne, parce qu'elle voyait juste et agissait plus qu'elle ne parlait. Toujours prête à payer de sa personne, ne comptant jamais avec ses convenances personnelles et faisant bon marché de son repos, de ses infirmités même, quand le devoir était en jeu ; femme éminemment intelligente et d'une éducation distinguée, religieuse tellement digne dans sa tenue et son langage qu'on ne pouvait la voir sans une impression de respect; et avec cela Mère si affable et si accueillante, quoique toujours juste et droite, qu'elle semblait n'être supérieure que pour avoir le droit de s'oublier elle-même et de s'occuper des autres : telle je l'ai connue et telle je la vois encore dans le souvenir des six années que j'ai eu le bonheur de collaborer avec elle.

Au mois de décembre 1861 eut lieu à Paris l'assemblée capitulaire qui confirma par acclamation le grand acte de l'affiliation, et dont le vote unanime nous donna notre très Révérend et Bien-Aimé Supérieur général. Par une délicate attention de la Providence envers la Sainte-Famille, il se trouvait que l'élu du 5 décembre était précisément celui qui avait reçu de notre saint Fondateur mourant le dépôt de ses affections et de ses sollicitudes

pour cette Association. Son cœur lui était ainsi gagné d'avance.

La Bonne Mère tint à être à Paris en cette circonstance, ne voulant céder à personne le bonheur de recevoir l'une des premières bénédictions du nouveau Directeur général et de lui exprimer l'hommage très filial de toute la Sainte-Famille.

Elle eut la joie, peu de jours après, de l'accompagner à Bordeaux. Cette élection et cette visite furent pour toute l'Association, et surtout pour ses principales Mères, l'occasion d'une joie qui se produisit par de touchants accents de reconnaissance, de simplicité religieuse et d'entière soumission.

Prévenus par la Bonne Mère de la nomination du nouveau Directeur général, les nombreux Evêques, qui avaient déjà fait si bon accueil au traité d'affiliation, répondirent par des lettres pleines de bienveillance tant pour notre Congrégation que pour la Sainte-Famille.

L'accord le plus parfait s'établissait ainsi partout. Une nouvelle et forte impulsion était donnée à toutes les branches de l'administration ; la vie et la confiance circulaient de toute part, et le bien se faisait dans les proportions les plus consolantes.

On devine aisément la grande part qui revenait à la Bonne Mère dans ces améliorations et dans ce mouvement en avant. Toujours attentive à se pénétrer des pensées du T. R. Père général, dont elle se considérait comme l'agent principal et le bras droit dans le gouvernement de la Sainte-Famille, elle s'attacha à resserrer le lien qui doit réunir en un seul faisceau les œuvres si diverses de l'Association, et à greffer sur le même tronc toutes les branches de ce grand arbre. Le tempérament spécial de la Sainte-Famille exige en effet, elle le comprenait à merveille, que les différentes branches soient

nourries de la même sève, et que les principes de division, inhérents à toutes les institutions humaines, soient ici combattus avec la plus grande sollicitude.

Le gouvernement général de la Sainte-Famille était entré dans une phase d'extrême activité. On vit se succéder rapidement la réimpression des Règles générales mises en harmonie avec le traité d'affiliation, la publication des Coutumiers, et celle d'un *Manuel de prières* qui fut donné à toutes les Sœurs en vue d'une pleine uniformité dans les formules et pratiques de dévotion.

En même temps étaient établies les retraites spéciales pour les supérieures, et les retraites générales qui réunissaient à Bordeaux plusieurs centaines de Sœurs venues de toutes les branches et de tous les points de l'Institut.

Les visites régulières des maisons étaient reprises ; l'usage de la confession hebdomadaire partout établi ; les lois de l'Eglise relatives aux confesseurs extraordinaires mises en vigueur ; la direction spirituelle des sujets par les supérieures locales expurgée des abus qui avaient pu s'y glisser ; le culte des Sœurs anciennes ou malades fortifié.

Mais où se déploya surtout le zèle de la Bonne Mère, ce fut dans la réunion des noviciats de chaque branche sous une direction unique, et dans l'organisation de leur régime intérieur en vue d'assurer aux sujets une bonne formation religieuse et professionnelle. C'est dans ce but qu'après un essai à Bordeaux fut acquise l'Abbaye royale de Royaumont, où depuis dix-huit ans le noviciat général de la Sainte-Famille jouit d'une installation si parfaitement appropriée à sa destination.

Le local devenu libre à Bordeaux par le départ du noviciat fut transformé en une infirmerie générale dont la nécessité se faisait sentir depuis longtemps. La Bonne

Mère a eu la joie, avant de mourir, de voir cette chère maison recevoir des agrandissements qui permettent d'y recevoir un plus grand nombre de malades et de leur procurer tous les soins que la charité peut demander.

Par cette rapide énumération, on voit combien furent laborieuses et fécondes les années qui suivirent la mort du Bon Père. Ce fut le beau temps de la Bonne Mère. C'est surtout alors qu'elle se montra dans le plein épanouissement de sa belle intelligence, de son cœur loyalement généreux et de son éminente vertu. Mais ce ne fut pas sans beaucoup souffrir.

Le Bon Père, en lui donnant l'habit de l'Espérance, l'avait nommée Sœur Marie de la Croix, en lui disant : « Ma fille, je vous donne ce nom, parce que vous aurez une lourde croix à porter. » C'était une prédestination à la souffrance. Peu d'âmes ont bu plus abondamment au calice de l'épreuve. Nous avons parlé des cruelles douleurs que lui firent endurer durant plus de vingt ans ses longues et fréquentes migraines. Cela n'était rien en comparaison des peines intérieures qui lui venaient de la délicatesse de sa conscience et du profond sentiment de son impuissance et de son indignité. Le poids de la responsabilité fut toujours pour elle une source de crainte et d'angoisse. C'étaient chaque jour de nouvelles répugnances à surmonter. A lui voir tant de grâce et d'aisance dans la conduite des affaires et dans les relations, on ne soupçonnait pas que la croix tînt une si grande place dans son cœur. Mais n'est-ce pas le secret du martyre intérieur de tous les saints, martyre qui a pour effet de les détacher de ce monde et de les élever à la parfaite ressemblance de Jésus crucifié ? La Bonne Mère serait aujourd'hui moins digne de notre vénération, si la croix l'avait trop épargnée ou l'avait trouvée moins généreuse.

Dieu cependant lui ménageait de douces consolations

dans la parfaite et constante communauté de pensées qui existait entre elle et ses supérieurs, et dans le spectacle des grandes vertus et des œuvres admirables qui se pratiquaient au sein de l'Association. L'une de ses meilleures joies fut d'engager la Sainte-Famille dans la glorieuse carrière des missions étrangères. Elle tint à honneur d'accompagner elle-même à Toulon et à Brest les deux premières colonies de Sœurs envoyées à Ceylan et à Natal, en 1862 et 1864. Dieu parut vouloir récompenser ce noble dévouement de la Sainte-Famille. Peu de temps après, sa Providence ménagea la fusion avec elle des Sœurs Oblates d'Angleterre et de Notre-Dame de l'Osier. Cet événement mit la Bonne Mère au comble du bonheur.

Il appartient à la Sainte-Famille de dire ce que fut la Mère Hardy-Moisan dans la vie de communauté. Nous ne toucherons à ce domaine intime que pour témoigner de l'admirable bonté qu'elle y faisait paraître, et de l'accueil plein de cordialité que recevaient d'elle les Sœurs de n'importe quelle maison ou quelle branche. Tout auprès d'elle respirait l'esprit de famille le plus pur et le plus élevé. On eût dit qu'elle n'avait pas autre chose à faire qu'à s'occuper de chaque Sœur en particulier. Celles qui avaient le bonheur de l'entretenir cœur à cœur pouvaient se croire les plus aimées de ses filles, tant étaient sincères et tendres les témoignages d'intérêt qu'elles en recevaient. Modèle de régularité en toutes choses, elle faisait les délices des récréations par l'aménité de son caractère, par le charme et la finesse de son esprit, se prêtant aux délassements des Sœurs avec une incomparable condescendance, et payant de sa personne en cela comme en tout le reste.

« Il est du devoir des natures fortes, dit saint Paul, de se prêter aux besoins des faibles et des petits, sans se mettre en peine de leurs goûts personnels. » C'est ce qu'a

fait excellemment la Bonne Mère, à l'exemple de Notre-Seigneur, dont le grand Apôtre dit qu'en se donnant à tous il ne se rechercha jamais lui-même. *Non sibi placuit.* (Rom., xv, 3.)

Mais tous nos Pères et Frères ont le droit de trouver ici l'expression de la vive reconnaissance que nous inspirent les bontés de la Bonne Mère pour notre Congrégation. Il faudrait un long chapitre pour les énumérer, et nous avons déjà dépassé les limites que nous nous étions tracées. Qu'il nous suffise donc de proclamer que nous sommes redevables à la Bonne Mère d'innombrables bienfaits, que sa bienveillance pour nous s'est manifestée en toute occasion, principalement dans nos épreuves, et qu'enfin les incessants témoignages de sa charité toute maternelle, toujours rehaussés par la plus exquise délicatesse, nous font un devoir de la comprendre aux premiers rangs des bienfaiteurs insignes pour lesquels nous prions chaque jour.

Comment cependant ne pas mentionner les deux dernières preuves de sa sollicitude pour nous ?

Le 19 mars, avant-veille de sa mort, elle apposait sa signature, la dernière qu'elle ait donnée, sur une circulaire ainsi conçue :

Mes chères filles,

Le 25 avril prochain s'ouvrira à Rome, sous le regard protecteur du Souverain Pontife, le Chapitre général des Révérends Pères Oblats de Marie Immaculée. Les liens qui unissent nos deux familles religieuses ne nous permettent pas de rester indifférentes aux travaux de cette importante assemblée. Nous nous ferons un devoir de solliciter pour les membres qui la composent les plus abondantes bénédictions du bon Dieu et, à cette intention, je viens vous inviter à réciter tous les jours, du 15 avril au 15 mai, le *Veni Creator*, le *Memorare* et une invocation à saint Joseph.

Le 25, jour de l'ouverture de la session, nous nous unirons toutes dans une communion extraordinaire à la même intention.

Signé : H. Hardy-Moisan,
Directrice générale des Sœurs de la Sainte-Famille.

Mais la Bonne Mère ne s'était pas contentée de nous procurer ce vaste concours de prières. On a vu plus haut, dans le compte rendu du Chapitre général, ce qu'elle avait fait pour la maison de Rome à l'occasion de cette Assemblée. Elle avait obéi en cela au besoin qu'elle éprouvait d'associer la Sainte-Famille à tous les actes importants de notre Congrégation, et de s'y rendre présente par les inspirations de sa charité quand elle ne pouvait pas y être en personne.

Telle était cette femme magnanime, aussi grande et généreuse pour ses amis que simple et réduite pour elle-même.

Une aussi belle vie méritait d'être couronnée par une précieuse mort. La Bonne Mère s'est paisiblement éteinte le 21 mars, à cinq heures du matin, entourée de ses filles, munie de tous les secours de la religion, ayant jusqu'à la fin toute sa connaissance. Elle touchait à sa quatre-vingtième année.

Le surlendemain eurent lieu les obsèques. Le corps fut transporté à Martillac et vint prendre, au cimetière de la Solitude, la place que la chère défunte s'était depuis longtemps réservée auprès de la Mère Bonnat, et à l'ombre de la croix qui sert de trait d'union entre sa tombe et celle de la Mère Despect : les trois directrices générales qui pendant cinquante ans ont jeté un si grand éclat sur la Sainte-Famille. Tout autour sont les tombes des autres premières Mères de l'Association, formant une admirable communauté dans la mort, pleine d'enseignements et de souvenirs. Touchante institution que celle de

ce cimetière de famille, placé entre la maison où l'on travaille, où l'on prie, où l'on souffre, et l'île de Toutes Grâces, image du paradis, dont il montre le chemin.

Dans ce grand deuil, la divine Providence a été bien bonne pour la Sainte-Famille. Au mois de novembre dernier, le Conseil général de Marie était réuni à Bordeaux en session régulière sous la présidence de notre T. R. Père général. La Bonne Mère, se sentant sur son déclin, profita de cette occasion pour résigner ses fonctions. Cette démarche fut accueillie par l'unanime protestation du Conseil contre une retraite qui atteindrait au fond du cœur l'Association entière. Mais il fut convenu, pour calmer les justes scrupules de la Bonne Mère, qu'on lui donnerait une Vice-directrice ayant tous les pouvoirs de la Directrice générale et droit de future succession. Et, par une touchante réciprocité de délicatesse, le choix de cette officière tomba sur la Mère Louise Couteau, qui avait été longtemps secrétaire de la Bonne Mère, formée de sa main, initiée par elle à la connaissance des affaires et des sujets, et en possession de toute sa confiance.

Grâce à cette heureuse combinaison, la transmission du pouvoir a pu se faire sans secousse et aux applaudissements de la Société qui voyait ainsi la Bonne Mère se survivre dans une autre elle-même.

Le premier acte public de la nouvelle directrice générale fut d'annoncer la mort de la Bonne Mère à la Sainte-Famille et à ses nombreux amis, ecclésiastiques et laïques. Peu après, les réponses arrivaient en foule et formaient une belle auréole de vénération et d'éloges à la mémoire de la chère défunte. Quarante de ces réponses portent des signatures d'évêques. Qu'on nous permette d'y relever les extraits suivants :

« La Bonne Mère Marie de la Croix, écrit Mgr l'évêque

de Mende, sera toujours la directrice invisible de sa chère Congrégation, en inspirant à celle qui a été appelée à lui succéder les lumières dont elle aura besoin. »

S. Em. le cardinal Place, archevêque de Rennes, écrivait de Rome le 30 mars : « J'ai demandé à Sa Sainteté une bénédiction particulière pour la vénérée défunte, et le Pape me l'a accordée avec une grande bonté. »

Voici enfin en quels termes émus s'exprimait, le 24 mars, Mgr Sourrieu, évêque de Châlons :

« Ma très honorée Mère,

« Je vous remercie d'avoir deviné quels sentiments profonds m'unissent à la mémoire de celle que Dieu vient de rappeler à lui. Depuis le jour, si lointain, où elle m'accueillit pour la première fois dans la maison mère de l'Espérance, j'ai vécu fidèle à la première impression qu'elle me causa par sa droiture, par sa noble simplicité, par son humilité que relevait une fermeté virile. J'ai toujours considéré cette rencontre comme une des grandes grâces ménagées par la miséricorde divine à ma pauvre âme de prêtre. Après les saints Livres, rien ne m'a encouragé à la pratique des devoirs ecclésiastiques plus puissamment que le souvenir de ce magnanime caractère. Qu'elle intercède pour moi et pour mon diocèse dans le ciel. »

Tout ce qui précède fait penser à la femme forte dont le Saint-Esprit trace le glorieux portrait au livre des Proverbes. Toutes les lignes de ce portrait se retrouvent admirablement dans la Mère Hardy-Moisan. Et aujourd'hui qu'elle s'est envolée à une vie meilleure, et qu'aux louanges de tous ceux qui l'ont connue ici-bas elle peut ajouter celles de Dieu lui-même et de toute la cour céleste, notre douleur de l'avoir perdue pour le temps est

consolée par la perspective des applaudissements qu'elle reçoit du ciel et de la terre. *Mulier timens Dominum, ipsa laudabitur.* (Prov., XXXI, 30).

L. SOULLIER, O. M. I.,
Assistant général.

NOUVELLES DIVERSES

Les membres du Chapitre général sont, à l'heure présente, à peu près tous rentrés dans leurs missions respectives, ou en voie de retour. De cette belle réunion, où nous avions vu, prenant part aux mêmes travaux, de vénérables vétérans de nos missions, comme Mgr ALLARD, archevêque de Taron, couronné d'années et de mérites, et de jeunes et robustes missionnaires, il ne nous reste plus que le souvenir. Mais ce souvenir est impérissable et il reste sous la garde de l'histoire.

Nos évêques et tous nos vicaires apostoliques ont activement payé de leur personne ; ils ont pu visiter plusieurs de nos maisons, soit en France, soit dans les pays voisins. Mgr MÉLIZAN a paru dans plusieurs séminaires et réveillé le zèle en faveur de la Propagation de la foi et de l'œuvre des Missions. Nous ne donnons pas la liste de ces visites dans la crainte de faire de nombreux oublis, mais nous espérons que Sa Grandeur, Mgr l'évêque de Jaffna, voudra bien nous la donner lui-même.

Nos Seigneurs GRANDIN, D'HERBOMEZ, CLUT, de leur côté, bien qu'avec moins de temps à consacrer à cet apostolat, ont, partout où ils ont passé, parlé des âmes les plus abandonnées et intéressé en leur faveur la foi des fidèles. Les simples conversations de ces hommes de Dieu sont déjà des prédications touchantes.

Que Dieu donne à son Eglise, et aussi à notre chère Congrégation, des apôtres en proportion du besoin des âmes !

— Le R. P. Augier (Célestin), ancien provincial de la province du Midi, a été nommé Provincial de la province du Canada, en remplacement du R. P. Antoine, appelé par le Chapitre aux fonctions d'Assistant général. Le R. P. Augier s'est embarqué à Liverpool pour l'Amérique en compagnie du R. P. Lefebvre, supérieur de Montréal, le 17 juin.

Le R. P. Tatin, supérieur du scolasticat de Belcamp, a été nommé Provincial de la province britannique en remplacement du R. P. Ring.

— Notre maison du Sacré-Cœur d'Autun, louée au Petit Séminaire de cette ville, et où nous ne retenions plus que quelques appartements, vient d'être abandonnée en entier aux locataires, quant à la jouissance de l'immeuble. Le R. P. Delpeuch, qui en avait la garde, a été nommé supérieur du Calvaire à Marseille, où sa présence sera un allègement au R. P. Bellon, surchargé par un trop fort labeur. Le R. P. Magnin et le F. Némoz se sont retirés chez nos Pères de Saint-Jean d'Autun, d'où ils pourront surveiller encore : l'un, notre bel établissement, l'autre, son beau jardin.

Que Dieu nous fasse la grâce de rentrer bientôt dans cette chère maison du Sacré-Cœur !

— La Congrégation, qui, depuis quelques années, a vu, outre la Vie du Fondateur, plusieurs manuels et petits livres utiles, publiés spécialement pour ses membres, vient de compléter cette bibliothèque de famille par un ouvrage de *Méditations* spéciales aux Oblats. Les deux lettres suivantes, placées en tête du premier volume, expliqueront, mieux que nous ne pourrions le faire, la nature et le but de cette nouvelle publication, sortie de l'imprimerie Mame, de Tours.

LETTRE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Paris, le 24 mars 1887.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

L'ouvrage que je suis heureux de soumettre à votre approbation est né d'un grand amour pour la Congrégation. C'est un livre de famille qui répond à un véritable besoin et vient combler une lacune importante. Absorbés par les exigences multiples d'une vie militante qui ne nous laisse point de relâche, nous n'avons pu encore nous pourvoir des instruments d'instruction et d'édification nécessaires à tout Institut. Trop longtemps nous avons vécu du bien des autres. Si excellent que soit ce bien, il se ressent toujours de sa provenance étrangère. Nos saintes Règles ne l'inspirent pas ; l'esprit qui nous est propre ne saurait y trouver l'aliment spécial qu'il lui faut. Le temps est venu de nous affranchir d'une dépendance qui n'est pas sans inconvénients.

C'est ce qu'a voulu faire le R. P. BOISRAMÉ pour ce qui concerne le saint exercice de la méditation. Depuis près de trente ans qu'il est chargé de la direction des novices, successivement en Irlande, en France et au Canada, il a eu souvent l'occasion de voir les jeunes gens que Dieu dirigeait vers nous, s'étonner qu'on leur mît en main des livres de méditations composés pour d'autres Instituts ou même pour des séculiers, et qui ne leur disaient rien des Règles, des usages et de l'esprit propre à la Congrégation de leur choix. Très sensible à cette juste remarque, mais trop méfiant de lui-même, le R. P. BOISRAMÉ eût voulu qu'un autre dotât notre famille religieuse d'une œuvre aussi utile. C'est sur les instances du Visiteur envoyé par vous au Canada qu'il consentit, il y a trois ans, à entreprendre lui-même ce grand travail. Dieu a béni sa bonne volonté, je puis dire au-delà de ses espérances. Nous

sommes aujourd'hui en possession d'un cours complet de méditations pleines de doctrine et de piété, faites spécialement pour nous, et portant la profonde empreinte de ce qui constitue dans l'Eglise la physionomie particulière de notre Institut.

Je laisse ici la parole au R. P. Boisramé :

« L'objet que je me suis toujours proposé, dit-il, c'est de maintenir et de fortifier parmi nous le sens religieux et le véritable esprit de la famille. Nous répétons à ceux que nous dirigeons, que leur perfection consiste dans le parfait accomplissement des devoirs de leur état. Nous sommes religieux Oblats. Notre perfection doit donc consister à accomplir parfaitement nos devoirs de religieux Oblats. C'est pour cela que le tiers environ des trois cent soixante-cinq méditations se rapporte à ce point capital. Ainsi il y a cinquante-trois méditations sur nos vœux de religion. On verra que le livre de nos saintes Règles, la vie de notre saint Fondateur, les circulaires administratives et nécrologiques, nos annales : en un mot, tous nos trésors spirituels, ont été exploités. D'ailleurs ces sources, aussi bien que toutes celles auxquelles j'ai puisé, sont fidèlement indiquées, sauf oubli involontaire...

« Quelques mots sur l'usage pratique de ces méditations. On sait ce que nous enseignent nos saintes Règles, notre Directoire et les maîtres de la vie spirituelle sur la préparation de la méditation et la méthode à suivre. Nos saintes Règles nous font une obligation de préparer, la veille au soir, notre méditation pour le lendemain matin. Le Directoire dit que cette préparation « doit durer « dix minutes ». — « Ce temps, ajoute-t-il, est pré« cieux ; de son bon emploi dépend le succès de l'oraison « du lendemain, et par conséquent de la journée tout « entière. »

« Quelle que soit la longueur du sujet de méditation, on aura toujours le temps de le lire attentivement en dix minutes. Si on le juge utile ou nécessaire, on pourra, le lendemain matin, le relire en tout ou en partie. Les sujets en général sont plutôt longs que courts. J'ai pensé qu'une nourriture abondante et substantielle, et, pour ainsi dire, *mâchée* d'avance, dans le genre de celle que notre vénéré Fondateur veut que nous distribuions aux peuples : *ut ita dicatur, illis mandentes*, conviendrait mieux à la grande majorité de nos religieux qu'une nourriture maigre, sèche et aride. Chacun d'ailleurs en prend la portion qui lui convient. Pour abréger les sujets de méditation et pour les mettre complètement à la portée de nos chers Frères convers, j'ai évité d'y insérer les textes latins. Ceux qui désireraient y recourir, les trouveront dans la Bible et dans les autres ouvrages indiqués.

« Quant à la méthode d'oraison, chacun est libre de suivre celle qu'il préfère, celle qui l'aide le plus puissamment à aimer et à servir Dieu. Il n'en est point d'obligatoire dans la Congrégation. Cependant, comme dès le noviciat on enseigne généralement la méthode qui se trouve dans le Directoire et dans tous les manuels de piété à l'usage des séminaires, j'ai cru bon de développer tout au long, d'après cette méthode, la méditation sur la fin de l'homme, qui commence le premier volume. Cet exemple suffira pour rappeler d'une manière pratique, dans les autres méditations, les divisions et les actes ou affections que comprend la méthode.

« Le retour sur soi-même et les affections à la fin de chaque point ne sont indiqués que d'une manière bien sommaire. Chacun pourra s'y arrêter à loisir. Ce qui lui viendra de son propre fonds ou de l'inspiration divine lui sera bien plus profitable que ce qui est imprimé dans le livre.

« Par-dessus tout, qu'on ait soin de prier, de demander ; de prier et de demander encore. « Pour faire le « bien, dit saint Liguori, pour surmonter les tentations, « pour pratiquer les vertus et pour observer les préceptes « divins, ce n'est pas assez des lumières que nous avons « reçues, de nos propres considérations et de nos bons « propos, il faut encore l'aide de Dieu ; et le Seigneur « n'accorde ce secours qu'à ceux qui prient, et qui prient « avec persévérance. »

Tel est, mon très Révérend Père, dans son ensemble et dans son caractère général, l'ouvrage du R. P. Boisramé. Je le crois digne d'être présenté par vous à la Congrégation. Il a été examiné au point de vue doctrinal, conformément à l'article 17 du paragraphe de nos saintes Règles : *De obedientiæ voto*. Quant à la forme littéraire, sans prétendre qu'elle puisse échapper à la critique, je crois pouvoir dire qu'elle n'est pas inférieure à celle de la plupart des livres de ce genre.

Tel quel, ce cours de méditations me semble appelé à faire le plus grand bien, et par suite, à justifier l'approbation que je sollicite en sa faveur. Cette approbation sera son meilleur passeport auprès de tous les membres de la Congrégation.

Daignez agréer, mon très Révérend Père, l'hommage du profond respect et de l'affection filiale avec lesquels je suis heureux de me dire votre dévoué fils en N.-S. et M. I.

L. Soullier, o. m. i.,
Assistant général.

A cette lettre, le très Révérend Père général a daigné faire la réponse suivante :

Paris, le 25 mars 1887.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le travail fait par le R. P. BOISRAMÉ comble, dans la Congrégation, un vide que je déplorais depuis longtemps.

Appelés par notre sainte vocation à vivre de la même vie religieuse, à pratiquer les mêmes vertus, à exercer le même ministère, nous devons donner à nos âmes la même nourriture surnaturelle.

Ce livre de méditations, inspiré par nos saintes Règles, par les exemples de notre vénéré Fondateur, comblera cette lacune et réalisera le vœu que je forme depuis de longues années.

Je recommande de tout mon cœur à nos Pères et Frères ce travail qu'a inspiré le dévouement le plus filial à notre chère Congrégation.

Je prie le bon Dieu de bénir le R. P. BOISRAMÉ, de vous bénir vous-même, mon Révérend Père, qui avez largement contribué à mener à bonne fin cet ouvrage auquel j'attache la plus grande importance.

Priez pour moi, mon Révérend Père, et croyez à tout mon dévouement en N.-S. et M. I.

J. FABRE, O. M. I.,
Supérieur général.

Au révérend Père Soullier, premier assistant général.

— Comme les années précédentes, nous avons visité l'exposition de l'*Œuvre apostolique,* un des trois jours de sa durée. Une fois de plus nous sommes heureux de rendre hommage au zèle des pieuses chrétiennes dont la charité procure aux missionnaires des pays étrangers les

ornements et les objets du culte nécessaires à l'exercice de leur saint ministère.

A cette occasion, nous croyons devoir insérer ici la phrase si religieusement inspirée, que le Chapitre général, sur la proposition du T. R. P. Supérieur général, a consacrée dans ses Actes à l'expression de sa reconnaissance envers l'Œuvre de la Propagation de la foi, l'Œuvre de la Sainte-Enfance et l'Œuvre apostolique.

« Pro beneficiis acceptis grati animi sensus exprimendos decernit Capitulum generale ergà membra Consiliorum Associationis Propagandæ Fidei, Associationis à Sacrâ Infantiâ nuncupatæ, ac demùm Associationis vulgo dictæ l'*Œuvre apostolique.* » (Sess. 13.)

Et puisque nous en sommes au doux et religieux devoir de témoigner notre reconnaissance à ceux et à celles qui collaborent avec nos missionnaires à l'œuvre de l'évangélisation des âmes, nous ne pouvons oublier l'Œuvre des expulsés et les Dames de l'Œuvre des expulsés. Ces deux œuvres, beaucoup plus récentes que les précédentes et nées au lendemain des malheurs des religieux en France, adoucissent dans la mesure du possible les privations des exilés, et subviennent à leurs besoins, soit par des aumônes, soit par des envois de linge.

Ces œuvres, à peine écloses, mais déjà si bienfaisantes, ont droit aussi à notre gratitude; et les Annales s'acquittent d'un devoir en leur envoyant l'expression de la reconnaissance des expulsés.

RESCRIT APOSTOLIQUE.

Beatissime Pater,

Sacerdos Josephus Fabre, Superior generalis Congregationis Missionariorum SSmæ et Immaculatæ Virginis Mariæ,

ad pedes Sanctitatis Vestræ humillimè provolutus, exponit :

Quod sæpius exurgit necessitas ordinandi suos subditos extra tempora, et non servatis interstitiis, sive quia Episcopi in quorum diœcesi inveniuntur, extra tempora Ordinationes habent, sive quia Missionum necessitates novos operarios quandoque inopinatè expostulant.

Quum autem in his adjunctis difficilior evadat recursus ad Sanctam Sedem pro singulis casibus, enixè postulat orator, ut dignetur Beatitudo Vestra ipsi concedere facultatem præsentandi suos subditos ad Ordinationem extra tempora et non servatis interstitiis, ut concessum fuit variis familiis religiosis, speciatim Societati Mariæ die 7 Julii 1839, pro facultate ordinandi subditos extra tempora, et die 20 Augusti 1854, pro facultate ordinandi subditos non servatis interstitiis.

Quod ut Deus.....

Ex Audientia SSmi habita die 30 Januarii 1887.

SSmus Dominus Noster Leo Divina Providentia PP. XIII, referente me infrascripto Archiepiscopo Tyren., S. Congregationis de Propaganda Fide Secretario, benigne adnuere dignatus est pro gratia ad quinquennium facultates præsentandi suos subditos ad minores et majores etiam presbyteratus Ordines extra tempora et non servatis interstitiis.

Datum Romæ ex Ædibus dictæ S. Congregationis die et anno ut supra.

D. Archiep. Tyren., Secretarius.

Autre RESCRIT APOSTOLIQUE.

CONGREGATIONIS MISSIONARIORUM OBLATORUM SSMÆ ET IMMACULATÆ VIRGINIS MARIÆ.

Hodiernus Superior Generalis Congregationis Missionariorum Oblatorum SSmæ et Immaculatæ Virginis Mariæ, votis obsecundans suorum alumnorum, a Sanctissimo Domino Nostro Leone Papa XIII humillime efflagitavit, ut peculiare festum Immaculatæ Deiparæ Conceptionis de Apostolica Benignitate suæ Congregationi concessum, ac diei 17 Februarii

affixum, ne sæpius ab hac sede ob occursum festi æqualis ritus et potioris dignitatis transferri contingat, amodo a ritu duplici majori ad duplicem secundæ classis elevare dignaretur. Sacra porro Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter ab eodem Sanctissimo Domino Nostro tributis, benigne annuit pro gratia petitæ elevationis : servatis Rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscumque Die 10 Martii 1887.

D. CARDINALIS BARTOLINIUS,
S. R. C. Præfectus.
LAURENTIUS SALVATI, S. R. C. SECRETARIUS.

97

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 99. — Septembre 1887.

UNE NOUVELLE AUDIENCE PONTIFICALE.

Nous avons dit, dans le numéro de juin, que Nosseigneurs les Evêques présents au Chapitre avaient dû prolonger de quelques jours leur séjour à Rome pour avoir le bonheur d'être reçus en audience privée par le Souverain Pontife. Mgr MÉLIZAN avait eu son audience pendant le Chapitre même; les autres vicaires de missions ne formulèrent leur demande qu'un peu plus tard. Mgr GRANDIN, dans une lettre circulaire adressée aux Pères et aux Frères du vicariat de Saint-Albert, rend compte de cette audience en termes d'une simplicité touchante. Ce document mérite d'être conservé dans nos Annales:

Grand séminaire de Grenoble, 15 mai 1887.

Aux RR. Pères et aux chers Frères Oblats de Marie Immaculée du vicariat de Saint-Albert et à tous les Missionnaires du diocèse.

MES RÉVÉRENDS PÈRES ET MES BIEN CHERS FRÈRES,

Je suis toujours si occupé que je ne puis vous écrire comme j'aimerais à le faire. J'espère que vous n'attribuerez pas mon silence à l'indifférence.

Je ne vous parlerai point de mon séjour à Rome, de notre visite en commun au Saint-Père, de la tenue du Chapitre général, etc., vous apprendrez cela par d'autres voies et vous n'y perdrez rien. Ce dont je veux vous entretenir, c'est de ma visite particulière au Saint-Père. Je n'avais pas voulu demander mon audience pendant le Chapitre, craignant qu'elle ne fût accordée pendant une des séances; j'ai eu lieu de le regretter, parce qu'après le Pape n'a pu me recevoir que difficilement à cause de la proximité du Consistoire. Désespérant de pouvoir être reçu, et ne pouvant plus prolonger mon séjour à Rome, j'allai, en compagnie de Mgr Clut, trouver le maître de la Chambre pontificale, et lui dis que, malgré mon grand désir de voir Sa Sainteté, je serais obligé de partir sans avoir eu cette consolation. « Puisqu'il en est ainsi, dit Sa Seigneurie, je vais parler au Pape, et malgré ses occupations, il vous recevra quand même. »

En effet, le soir même, nous reçûmes notre lettre d'audience, et le lendemain j'étais aux pieds de Sa Sainteté, la priant de nous bénir tous, religieux et religieuses, de bénir nos œuvres et nos entreprises, de bénir nos parents à tous et tous nos bienfaiteurs ; et, à plusieurs reprises, le Pape nous bénit, ainsi que tous ceux à qui je le priai d'étendre sa bénédiction. Je lui parlai de nos épreuves, il parut s'apitoyer en les apprenant ; mais quand je lui parlai de nos martyrs, sa figure changea. « Oh ! dit-il, quelle bénédiction pour vous, pour votre diocèse et pour les familles de ces favorisés ! Sont-elles encore bien affligées, ces bonnes familles ?

« Très Saint-Père, lui répondis-je, elles l'ont été, mais leur esprit de foi a pris le dessus : aujourd'hui, elles semblent bien consolées.

« Oh ! dites-leur que le Pape les bénit. Ne savez-vous pas que le martyre est un nouveau baptême, et que ces

heureux élus ont dû passer au ciel immédiatement ! »

Il fit encore quelques considérations sur leur bonheur; puis, s'adressant à nous tous, il ajouta quelques réflexions sur la beauté de notre vocation, et releva surtout la pureté de nos intentions. « N'oubliez pas, dit-il, de chercher Dieu avant tout, de ne chercher que Dieu. Quels mérites vous devez acquérir dans vos fatigues et privations de tout genre ! mais, ne l'oubliez pas, il faut que ce soit supporté pour Dieu. »

Bien chers Pères et Frères, ce n'est pas de moi que vous viennent ces paroles, c'est le Vicaire de Jésus-Christ qui vous les adresse. Suivons son conseil et sanctifions nos souffrances et nos privations, nos peines physiques et morales, en les supportant pour Dieu.

Il me chargea ensuite de vous transmettre à tous sa bénédiction. « Très Saint-Père, lui dis-je, pour que tous nos chrétiens y aient part, permettez que tous mes missionnaires puissent donner une fois la bénédiction papale. » Il voulut bien vous accorder à tous cette faveur, mais j'ai compris que son intention était que cette bénédiction ne fût pas donnée deux fois dans la même place. Il faut donc vous entendre entre vous et choisir pour cette bénédiction un jour de communion générale, dans la mission où vous résidez ou dans celles que vous visiterez; vous n'omettrez pas de faire comprendre à vos chrétiens les effets de cette bénédiction que vous donnerez de la part de Sa Sainteté; ce sera peut-être la seule fois de votre vie que cette consolation vous sera accordée.

Lorsque tous les membres du Chapitre furent reçus, notre T. R. Père général put offrir une somme assez considérable au Saint-Père, elle renfermait notre obole à nous tous. Dans l'audience privée, dont je vous fais le récit, Mgr d'Herbomez fut assez heureux pour offrir une certaine somme au nom de ses diocésains; car, vous savez

que Sa Sainteté célèbre, cette année, ses noces d'or, et les fidèles du monde entier tiennent à lui envoyer des présents. J'étais un peu humilié de voir Mgr d'Herbomez offrir quelque chose de la part de ses diocésains, et de me présenter les mains vides.

« Très Saint-Père, lui dis-je, j'ai le regret de ne pouvoir vous offrir rien de semblable, nous sommes bien pauvres et nos diocésains le sont aussi. Cependant, ajoutai-je, j'apporte à Votre Sainteté un produit de notre pays, qui, en hiver, pourra vous être de quelque utilité. »

Nos Pères de Mac-Leod m'avaient donné une magnifique peau de chèvre des montagnes, je l'avais fait arranger à Paris; je l'étendis aux pieds du Saint-Père. Il sembla vouloir me consoler de n'avoir rien de mieux à lui offrir en témoignant une grande satisfaction d'avoir ce présent; il s'en enveloppa les pieds immédiatement en disant : « Voilà comment je m'en servirai. »

J'ai voulu, bien chers Pères et Frères, vous donner tous ces petits détails, comprenant qu'ils vous seraient agréables.

En sortant du Vatican, je pris immédiatement la route de France; maintenant je vais voir autant que possible, de votre part, ceux de vos parents que je n'ai pu voir encore; je regrette cependant de ne pouvoir tous les visiter cette fois, je ne puis disposer que de fort peu de temps. Je visite autant que je puis les séminaires, et le bon Dieu bénit parfois mon passage en suscitant certaines vocations. Plusieurs séminaristes sont déjà au noviciat et notre T. R. Père général m'assure que, s'ils persévèrent, ils nous seront destinés.

Je prie nos bonnes religieuses et nos dignes filles de Saint-François de prendre dans cette lettre tout ce que je dis du Pape, qui les a bénies comme nous, et qui leur donne les mêmes avis qu'à nous.

J'ai hâte de retourner près de vous, mais je voudrais à tout prix me procurer des ressources. J'espère m'embarquer vers le milieu de juin.

Je vous embrasse et vous bénis affectueusement.

Votre Frère en N. S. et M. I.

† J. Vital, o. m. i.,
Evêque de Saint-Albert et vicaire des Missions.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

PROVINCE DU CANADA. — MAISON DE MONTRÉAL.

RAPPORT DU R. P. LEFEBVRE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Montréal, le 25 février 1887.

Mon Très Révérend et bien-aimé Père,

Si on jugeait des travaux que les Pères de Montréal ont accomplis depuis deux ans, par la publicité que nous leur avons donnée, vous auriez bien droit de penser que ces travaux se réduisent à peu de chose. Il en est tout autrement, car ici, je puis le dire, le travail ne manque pas et le repos serait impossible à vos Oblats.

Depuis mon dernier rapport, en janvier 1885, nos Pères ne se sont montrés ni moins actifs ni moins dévoués que les années précédentes. Cependant, ayant dû faire le sacrifice d'un de nos missionnaires appelé par l'obéissance au grand séminaire d'Ottawa ; devant aussi m'incliner devant la recommandation qui m'était faite de limiter le travail de nos ouvriers apostoliques, et de ne pas les envoyer seuls, du moins autant que possible, j'ai dû écarter un bien plus grand nombre de demandes que par le passé.

Cela n'empêche pas que mon journal mentionne 186 travaux apostoliques accomplis pendant cette période. Ces travaux sont répartis comme suit : 29 missions, 124 retraites ou neuvaines, 19 retraites religieuses, 7 de collèges et 7 de pensionnats, sans compter les *triduums* de confirmation et les deux grandes, pénibles et péril-

leuses missions données par le R. P. LACASSE aux tribus indiennes des Naskapis et des Esquimaux.

Je vous prie de remarquer, mon Très Révérend Père, que si les travaux accomplis pendant ces deux années sont moins considérables par le nombre, ils le sont beaucoup plus par la durée et par l'importance. Jamais, jusqu'ici, nous n'avions fait autant de missions proprement dites, et tout nous fait espérer que peu à peu nous pourrons élaguer les travaux de courte durée, pour n'accepter, du moins autant que les circonstances le permettront, que les missions, lesquelles sont si propres à opérer un bien sérieux et durable, et au cours desquelles on peut donner aux fidèles le spectacle de ces cérémonies belles et touchantes qui laissent dans le cœur des impressions ineffaçables.

Les diocèses où nos Pères ont exercé leur zèle sont, au Canada : ceux de Montréal, Québec, Ottawa, Saint-Hyacinthe, Trois-Rivières, Nicolet, Rimouski, Chicoutimi, Charlottetown (île du Prince Edouard) et Saint-Boniface (Manitoba) ; aux Etats-Unis, Boston, Chicago, Albany, Springfield, Providence, Burlington, Détroit et Grand-Rapide.

Dans ces diverses missions le travail a été considérable et parfois écrasant, mais en retour, la moisson a été abondante, les consolations bien douces, et les témoignages les plus flatteurs comme les remerciements les plus chaleureux nous ont été adressés.

Un prêtre distingué, du diocèse de Montréal, m'écrivait le 10 juillet dernier : « La reconnaissance m'impose un devoir bien doux : celui de vous remercier d'avoir procuré à mes paroissiens le bienfait d'une mission qui a porté des fruits admirables. Les deux excellents missionnaires que vous m'avez envoyés ont fait des prodiges de zèle et de dévouement que les hommes admirent, mais que Dieu

seul pourra récompenser dignement. Maintenant, mon Révérend Père, il me reste à vous demander le secours de vos prières pour que je veille à la conservation du bien que vous nous avez fait. »

« Vous m'avez envoyé un excellent ouvrier, m'écrit un vénérable curé de Saint-Hyacinthe ; aussi, le succès de la retraite a été vraiment extraordinaire. Le bon Père entraîne les âmes par sa parole éloquente, mais surtout il édifie grandement par son esprit de prière et son dévouement sans bornes. Mes paroissiens ne cessent de répéter qu'ils n'oublieront jamais les jours qui viennent de s'écouler. Il ne m'est pas possible d'exprimer les sentiments de gratitude qui m'animent. Je prie Dieu de vouloir bien payer pour moi et pour mes chères âmes, en comblant la communauté des Oblats des faveurs célestes. »

Enfin, un des principaux curés du diocèse de Nicolet m'écrivait, le 22 octobre dernier : « Mon Révérend Père, je crois vous intéresser en vous faisant connaître le résultat de notre mission. Au commencement, les paroissiens s'effrayaient de la longueur de ces pieux exercices. Ils ne pouvaient croire qu'il leur fût possible de quitter leurs maisons et leurs occupations pendant un laps de temps aussi considérable. Cependant, dès le troisième jour, les maisons se fermaient à clef et toute la famille se rendait à l'église. C'est assez dire qu'ils étaient gagnés. Chacun voulait faire une confession générale ou une revue. La componction remplissait tous les cœurs. Rien de plus beau et de plus édifiant que les communions générales des jeunes gens, des femmes et des hommes. La paroisse est régénérée et le souvenir de cette mission chez les auditeurs durera aussi longtemps que leur vie. Je suis tout à fait content de la manière dont ces pieux exercices ont été conduits, et je vous remercie de tout cœur de m'avoir envoyé ces deux zélés et admirables missionnaires.

« Nous allons tâcher maintenant d'entretenir le feu sacré, mais je présume qu'au bout de l'année il serait bon d'opérer comme qui dirait une récapitulation de cette retraite pendant une huitaine. J'oserai donc vous prier d'avance de vouloir bien m'octroyer cette faveur par les mêmes Pères, lesquels sont déjà au fait du terrain à cultiver. »

Ces témoignages sont assurément bien encourageants pour nous, mon Très Révérend Père. Il me serait facile d'en citer une foule d'autres non moins flatteurs, venant des différentes parties du Canada et des Etats-Unis. Il en est un pourtant que je ne puis passer sous silence, car c'est le plus précieux de tous.

Depuis longtemps, Mgr TACHÉ, archevêque de Saint-Boniface, demandait à la Congrégation dont il est un des plus illustres membres, un ou deux missionnaires pour prêcher des retraites dans les différentes paroisses de son diocèse. Toujours le nombre des engagements déjà pris et la longueur du voyage nous avaient forcés d'ajourner cet important travail. Au printemps dernier, Sa Grandeur se trouvait à Montréal, et renouvelait ses instances; je ne crus pas devoir différer plus longtemps, et je lui assurai les services du R. P. LECOMTE, qui, le 10 mai, se mit en route pour Saint-Boniface. Le 15 du même mois, il ouvrait à la cathédrale une retraite qui devait être suivie de quatorze autres retraites de paroisses, sans compter celle des Sœurs grises établies dans la ville archiépiscopale.

Le 24 mai, Monseigneur m'écrivait : « Comment vous remercier assez du bien que vous nous faites par le bon P. LECOMTE ? La retraite de la cathédrale a eu un plein et magnifique succès. Elle s'est terminée hier, et de suite le cher Père est allé recommencer à Saint-Norbert où l'attend un triomphe semblable. J'attends les plus heu-

reux résultats de votre charité en nous prêtant ce bon Père. Que Dieu le lui rende au centuple. »

Malheureusement, le mois de septembre étant arrivé et la présence du missionnaire de Manitoba étant impérieusement réclamée ici, j'eus la douleur de le rappeler avant qu'il eût complètement achevé son œuvre.

Le 10 septembre, Monseigneur m'écrivait: « Le P. LECOMTE partira lundi matin pour arriver mercredi. Je vous suis bien reconnaissant pour le service que vous m'avez rendu. Je suis bien reconnaissant aussi envers le cher Père pour le bien immense qu'il a accompli dans mon diocèse. Dieu a béni son travail et son zèle. Les retraites qu'il a prêchées ont toutes eu un succès complet, et il laisse ici l'impression la plus favorable. Les Pères, les prêtres, les fidèles, tout le monde est content du missionnaire, et certainement vous ne pouviez pas faire choix d'un Père qui eût mieux réussi. »

Il est une mission d'un autre genre qui trouve naturellement sa place ici et qui eut, elle aussi, un plein succès. Le 2 avril 1885, le R. P. PROVOST (Philémon), attaché à la desserte de l'église Saint-Pierre et chargé de la procure provinciale, prenait le chemin du Nord-Ouest où une insurrection venait d'éclater. Il accompagnait, comme chapelain militaire, le 65e bataillon envoyé pour faire rentrer dans l'ordre les Métis et les sauvages. C'était une mission qui demandait l'abnégation la plus complète. Heureusement que les sacrifices demandés à notre bon Père n'étaient pas au-dessus de son courage et de sa générosité. Aussi, malgré sa grande faiblesse et ses infirmités, il partit après deux jours d'avis, et ne cessa, par son esprit de sacrifice, son dévouement, sa piété, sa prudence et son imperturbable bonne humeur, de mériter, pendant les quatre mois que dura la campagne, l'affection des soldats, ainsi que l'estime et l'admiration des chefs,

tant protestants que catholiques. Son retour à Montréal fut salué avec bonheur par notre population. Les dames de Saint-Pierre firent, à cette occasion, célébrer une messe d'action de grâce, et présentèrent à la chapelle du Sacré-Cœur deux magnifiques oriflammes en souvenir de la joie que leur causait ce retour.

Ceux des nôtres qui sont spécialement employés aux missions sont : les RR. PP. Royer, Lecomte, Dazé, Lacasse et Brunet. De temps à autre, quand le travail est trop multiplié, ils sont secourus par les RR. PP. Durocher et par le Supérieur. Le R. P. Provincial nous donne aussi un concours précieux pour les retraites de communautés. Je dois à la vérité d'ajouter que nos Pères sont admirables de zèle et de dévouement. Constamment sur la brèche, tous sont prêts à dire : *Ecce ego, mitte me.*

Le R. P. Royer mérite une mention particulière pour les efforts considérables qu'il a faits dans le but de réhabiliter les missions dans notre province et les cérémonies qui leur donnent tant de lustre. Le bon P. Brunet a partagé presque tous ces importants travaux.

Les RR. PP. Dazé et Lacasse ont donné aux Etats-Unis une série de missions très difficiles, très laborieuses et très méritoires. Une abondante moisson d'âmes a été le fruit de leurs généreux efforts. Enfin, un travail qui dépasse toutes les espérances est la retraite des hommes, prêchée, du 12 au 25 décembre, par le R. P. Dazé à notre église Saint-Pierre.

Bien que des retraites eussent lieu en même temps dans les diverses églises de la ville, où l'on avait fait venir des missionnaires étrangers et de renom, notre vaste église ne cessa, pendant deux semaines, d'être littéralement envahie. La nef, les galeries, et même le sanctuaire, n'avaient pas une place vide ; c'était un véritable encombrement. Mais ce qui fut plus consolant

encore, ce sont les retours, les conversions, les confessions générales et les nombreuses restitutions qui furent le trait caractéristique de cette œuvre bénie de Dieu.

Tels sont, mon Très Révérend Père, les travaux accomplis par nos missionnaires. Ces travaux, si nombreux et si considérables qu'ils soient, pourraient être augmentés beaucoup et probablement doublés, si le nombre des ouvriers était proportionné aux besoins et aux demandes. Ainsi, tout le diocèse de Saint-Hyacinthe nous était offert; nous n'avons pu en parcourir qu'une partie. On nous offrait également tout Chicoutimi; c'est à peine si nous y avons paru. Des demandes importantes nous sont encore venues du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de l'île du Prince Edouard et de l'ouest des Etats-Unis. Quelle douleur de se voir dans l'impuissance, faute d'ouvriers, d'exploiter des champs aussi vastes et qui promettent de si abondantes moissons ! Que de merveilles nous pourrions accomplir si nous avions cinq ou six missionnaires de plus !

Mais ce n'est pas seulement pour les missions que le besoin d'ouvriers se fait sentir; le ministère local a des exigences dont il importerait souverainement de tenir compte. Sans revenir sur ce que j'ai déjà dit dans mes précédents rapports, qu'il me soit permis de constater qu'à Saint-Pierre nous avons, chaque dimanche et à chaque jour de fête, sept messes de règle : quatre à l'église, deux aux chapelles de congrégations et une pour les élèves de notre école, ainsi que pour ceux de l'asile de la Providence. Et veuillez bien croire qu'il n'y a rien de trop, puisqu'une population de 4000 ou 5000 fidèles suit régulièrement nos offices. Cela suppose évidemment un travail énorme, soit pour le soin des malades, soit pour les confessions. On a dit avec raison qu'à Saint-Pierre c'était une mission continuelle, et j'ose ajouter que

ce travail qui revient sans cesse et qui nécessite d'interminables séances au confessionnal, est plus fatigant encore que celui des missions. On en sera convaincu quand on saura que, pendant l'année 1886 seulement, nous n'avons pas compté moins de 98000 communions.

Il faut savoir aussi que nos cinq congrégations, qui comptent au moins 4000 membres, et les confréries du Saint-Rosaire et du Sacré-Cœur érigées canoniquement dans notre église, contribuent merveilleusement au développement de la piété parmi nos fidèles. Pour un travail aussi écrasant, nous ne sommes que six confesseurs et souvent cinq seulement. Ce sont les Pères : Provincial, Supérieur, Lauzon, Durocher, Laporte et Legault. Que notre dévoué Père Provincial qui, lorsque les graves devoirs de sa charge lui permettent d'être au milieu de nous, est toujours le premier au confessionnal et en sort souvent le dernier, veuille bien agréer l'hommage de notre filiale reconnaissance pour l'aide puissant qu'il nous a donné jusqu'ici. Comme nous venons de le voir, nos congrégations sont nombreuses et relativement prospères. Ce sont elles qui font notre force; quel essor ne prendraient-elles pas, et quel surcroît de bien il en résulterait pour les âmes et pour notre communauté, si un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques nous permettait de les soigner davantage!

Nous constatons avec bonheur le développement considérable que la dévotion au Sacré Cœur de Jésus prend au sein de notre population. Il faut reconnaître que le R. P. Lauzon, qui est chargé de la garde d'Honneur et de tout ce qui se rattache à cette dévotion salutaire, ne néglige aucun moyen propre à lui donner de l'accroissement. Le Très Saint Sacrement est maintenant exposé tous les premiers vendredis du mois dans notre église. Rien de plus édifiant que de voir le grand nombre d'ado-

rateurs qui se succèdent sans interruption aux pieds de Jésus-Hostie. On a cependant voulu faire davantage, en instituant, outre l'adoration mensuelle, l'adoration hebdomadaire, c'est-à-dire l'adoration de chaque vendredi, mais sans exposition. Espérons que ces diverses dévotions contribueront puissamment à établir dans les âmes le règne de Dieu, que les méchants travaillent avec tant d'acharnement à bannir de la société.

Nous sommes heureux de signaler encore le grand bien que fait ici la confrérie du Saint-Rosaire. Les réunions et communions de chaque mois sont toujours très nombreuses, et le chapelet, qui, de tout temps, a été une des dévotions favorites de ce pays, se popularise chaque jour davantage.

Un autre fait bien consolant, c'est l'établissement à Saint-Pierre de six Frères Maristes, venus de Saint-Genis-Laval, près Lyon (France). Notre école, établie depuis plus de vingt ans, et dirigée par des maîtres laïques, laissait beaucoup à désirer. Depuis longtemps, nous souffrions du contraste qu'offrait cette institution, plus ou moins en souffrance, avec nos autres œuvres, la plupart si prospères. A plusieurs reprises nous avions offert la direction de notre établissement à une communauté de Montréal; voyant enfin que nous ne pouvions réussir de ce côté, nous nous adressâmes aux chers Frères Maristes établis dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, et le 30 août dernier, six de ces dévoués religieux, arrivant de France, ouvraient leurs classes à l'école Saint-Pierre. Nous pouvions à peine recevoir deux cents élèves, quatre cents se présentèrent; ce fut, on le comprend, une véritable désolation pour ceux qui ne purent obtenir leur admission. Grâce à votre bienveillante autorisation, mon Très Révérend Père, nous sommes en voie de remédier à ce mal, en construisant une nouvelle école, et si la divine

Providence continue à nous favoriser, nous aurons, au commencement de septembre prochain, la consolation d'ouvrir nos classes à quatre cents élèves. Le R. P. Laporte, chargé de cet établissement depuis plusieurs années, est dans la jubilation en voyant se réaliser les vœux qu'il formait depuis si longtemps. Je dois ajouter que nos chers Frères n'ont cessé, depuis leur arrivée parmi nous, de nous donner la plus entière satisfaction, et que leur présence ici est saluée avec bonheur non seulement par nos Pères de Montréal, mais par ceux de toute la province.

Depuis mon dernier rapport, mon Très Révérend Père, la mort a fait parmi nous deux nouvelles victimes. Le 25 mars 1885, mourait, à l'Hôtel-Dieu de Montréal, le R. P. Bernard (Jean-Pierre), dans la soixante-deuxième année de son âge et la quarante et unième de son Oblation. Depuis longtemps il souffrait de la grave maladie qui devait le conduire au tombeau. A plusieurs reprises, il dut abandonner le ministère, mais sa forte constitution résista durant plusieurs années. Ce ne fut que vers la fin de décembre 1884 qu'il dut se résigner à un repos complet. C'est dans ce but qu'il alla passer plusieurs semaines à Plattsburg, dans la maison qu'il avait lui-même fait construire trente ans auparavant; là il reçut, de la part de nos Pères et des bonnes Sœurs Grises, les soins les plus assidus et les plus intelligents. Vers la fin de février, voyant que la maladie augmentait au lieu de diminuer, il revint à Montréal. Sur l'avis du médecin, il se transporta à l'Hôtel-Dieu où, tant de fois, il avait reçu la plus charitable hospitalité. Bientôt il acquit la certitude qu'il touchait à la fin de sa carrière. Se réconcilier avec la pensée d'une mort prochaine fut pour lui l'affaire d'un instant. Jusqu'à son décès il fut d'un calme et d'une amabilité qui frappèrent d'admiration tous ceux qui furent

admis à le visiter. Sa mort fut des plus douces. Il s'y préparait depuis longtemps. C'est dans ce but que, depuis quelques années, il travaillait avec tant de zèle à l'Œuvre du vœu national au Sacré Cœur de Jésus : « Je ne puis plus, répétait-il souvent, me livrer au saint ministère, je veux consacrer ce qui me reste de vie au Sacré Cœur, espérant qu'il me recevra dans sa miséricorde. » La mort de ce bon Père réveilla les plus vives sympathies. A son service qui fut chanté à Saint-Pierre le 27 mars, il y avait un immense concours de prêtres et de fidèles. Comme toujours, nos citoyens se firent un bonheur d'accompagner les restes mortels de notre cher défunt jusqu'à Lachine, lieu de la sépulture.

La seconde victime fut le R. P. PROVOST (Philémon), supérieur du collège d'Ottawa et ci-devant aumônier du 65e bataillon. Il s'éteignit lui aussi à l'Hôtel-Dieu de Montréal, le 28 novembre 1886, dans la quarante-cinquième année de son âge et la quinzième de son Oblation. Sa mort excita des regrets universels. Clergé et laïques déplorèrent ce décès prématuré survenant à un intervalle de quelques mois seulement après celui du regretté P. TABARET, son prédécesseur au collège d'Ottawa.

Ses obsèques, célébrées à Saint-Pierre de Montréal, furent tout ce que l'on peut voir de plus beau. Mgr FABRE, archevêque de Montréal, bien qu'en retraite, voulut faire une exception en faveur de celui qu'il avait tant aimé, disant : « Je n'ai pas coutume d'interrompre ma retraite, mais le P. PROVOST n'est pas un homme ordinaire. » Il officia pontificalement. Mgr DUHAMEL, archevêque d'Ottawa, avait quitté la capitale pour assister au service. Mgr CLUT, évêque d'Arindèle, était aussi présent. Le clergé était nombreux et l'église était loin d'être assez spacieuse pour contenir tous les assistants. Plusieurs durent s'en retourner faute de place. L'Ecole de médecine et de chi-

rurgie, dont le P. Provost avait fait partie, et le 65e bataillon, dont il fut le chapelain, assistèrent en corps aux funérailles. Cette fois encore, nos citoyens furent admirables de sympathie envers les Pères ; ils organisèrent une immense procession de voitures qui suivirent les restes vénérés jusqu'au cimetière de Lachine. Plusieurs officiers du 65e bataillon se firent aussi un devoir d'accompagner leur bon Père jusqu'à sa dernière demeure. Les membres des conférences de Saint-Vincent de Paul, dont il avait été le chapelain, firent célébrer plusieurs grand'messes et plusieurs messes basses pour le repos de son âme.

Pendant les deux dernières années, nous avons eu l'honneur de recevoir à Saint-Pierre plusieurs personnages distingués, parmi lesquels des archevêques et des évêques, entre autres, nos bien-aimés Seigneurs Taché, Grandin et Clut. Le bon P. Boisramé, digne supérieur du noviciat de Notre-Dame des Anges, voulut bien, selon une tradition qui ne se perdra jamais, je l'espère, nous amener, au beau jour de l'Epiphanie, sa nombreuse et intéressante famille.

Une autre famille, plus nombreuse encore et fidèle à une tradition locale, est venue nous faire visite le 31 décembre 1885. Plus nombreux que jamais, les citoyens sont venus nous offrir leurs souhaits et leurs cadeaux. M. le docteur Bouchard, représentant M. Joseph Richard, préfet de la congrégation des hommes, lut l'adresse des citoyens ; comme les années précédentes, ils ont offert un monceau de provisions et une bourse remplie de pièces d'or. M. Hormisdas Lefèvre, préfet de la congrégation des jeunes gens, présenta l'adresse de ces derniers et quarante-huit magnifiques volumes. Le bon P. Lacasse et M. Augustin Poudrier égayèrent l'assemblée par leurs désopilantes histoires, et les

chants se prolongèrent jusqu'à une heure avancée. L'honorable L.-O. Faillon, procureur général; l'honorable J.-H.-A. Trudel, sénateur, et Alphonse Desjardins, député à la Chambre fédérale, assistaient à cette fête.

Le 31 décembre 1886, nos amis vinrent en très grand nombre nous offrir, avec de magnifiques présents, des adresses remplies des sentiments les plus sympathiques.

Agréez, mon Très Révérend et bien-aimé Père, avec ce pâle récit de nos travaux, l'assurance de mon filial et respectueux attachement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

J. LEFEBVRE, O. M. I.

COLOMBIE BRITANNIQUE

LETTRE DU R. P. ED. PEYTAVIN AU R. P. MAC GUCKIN.

New-Westminster, le 21 février 1887.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE SUPÉRIEUR,

Je m'empresse, selon votre désir, de vous soumettre mon rapport de l'année 1886 sur les missions du district du Bas Fraser dont j'ai la charge et qui s'étend depuis New-Westminster jusqu'à Yale.

Le 8 janvier, les Quiquittums, désireux d'avoir le prêtre parmi eux, venaient me prendre à New-Westminster. Le froid était intense et les sauvages, craignant que les glaces ne vinssent à obstruer les abords de leur camp, firent force de rames; en moins d'une heure nous eûmes franchi les 5 milles qui séparent leur camp de New-Westminster. Leur camp, ai-je dit, n'est éloigné que de 4 à 5 milles de New-Westminster, de là la facilité pour eux de se procurer des liqueurs enivrantes. En dépit des lois, les blancs et surtout les Chinois vendent de la boisson aux sauvages, et un grand nombre de ces derniers, particulièrement les Quiquittums et les Ketsies, en font

un bien mauvais usage. Depuis quelque temps cependant les cas d'ivresse deviennent plus rares chez les Quiquittums.

Le camp de ces derniers compte 8 familles donnant un total de 34 personnes, ramassis de tous les mécontents des autres camps et des autres nations : ils ont jusqu'à ce jour montré beaucoup d'entêtement. Actuellement ils laissent concevoir quelque espoir de conversion. Ils sont plus assidus à la prière, au catéchisme; chaque dimanche, malgré la difficulté du trajet, un grand nombre d'entre eux assistent, à New-Westminster, à la messe et aux autres offices religieux. Ils viennent surtout consulter le prêtre et recevoir ses avis.

Je ne passai que trois jours au milieu de ces sauvages, leur apprenant les prières et les principaux mystères de la religion. Tous vinrent publiquement se mettre à genoux devant moi pour renoncer à la boisson et aux mauvaises compagnies.

Le 11 janvier je quittai le camp dans un grand canot. Tous les hommes valides étaient à mon service. La glace nous barrait le passage çà et là. Pitt-River surtout nous amena de gros glaçons. Nous dûmes débarquer et attendre un moment favorable. Enfin, après bien des misères nous arrivâmes chez les Ketsies environ une heure avant la nuit. Nous avions mis neuf heures pour franchir les 6 milles qui séparent les Ketsies des Quiquittums.

Le camp des Ketsies compte une population de 108 âmes. C'est le plus mauvais camp de la rivière. Sauf quelques rares exceptions, tous les adultes ne semblent vivre que pour faire le mal : *ils nagent dans la boisson*, comme ils disent ; et ils s'en glorifient. Les missionnaires qui m'ont précédé n'avaient rien pu faire avec eux. Le jeune Père Chirouse avait essayé de bonifier ce camp par les enfants, auxquels il donna des soins tout spéciaux.

Mais arrivés en âge, ces mêmes enfants se laissèrent entraîner par leurs parents et devinrent aussi mauvais, sinon pires qu'eux.

Je quittai ce camp le 13 janvier. Le temps s'était adouci et nous arrivâmes sans trop de difficultés chez les Quantlens, éloignés de 6 milles des Ketsies.

Le village quantlen est situé sur une magnifique petite île en face de Langley, célèbre dans les commencements de notre colonie. Langley fut quelque temps en effet la capitale de la Colombie britannique ; on y voit encore l'emplacement des casernes, des temples protestants, etc. Aujourd'hui Langley ne compte plus que quelques petits magasins, mais sa fertile campagne nourrit facilement de nombreux fermiers.

Le village quantlen compte 41 personnes : la boisson surtout a décimé cette population. Avant l'arrivée des blancs, ce camp était un des principaux, sinon le principal de la rivière. Il possédait de nombreux esclaves et les Quiquittums ci-dessus désignés étaient les esclaves des Quantlens. Le souvenir de cette gloire passée rend les gens de ce camp excessivement orgueilleux : de là leur manque de soumission au prêtre. Grâce à l'énergie du R. P. Chirouse (junior), ils ont bâti une belle petite église, naturellement peu fréquentée ; cependant je trouvai parmi eux plusieurs bonnes âmes qui furent très heureuses de s'approcher des sacrements. Je ne passai et ne passe ordinairement que deux jours dans ce camp, encore ces sauvages sont-ils assez paresseux à se rendre aux exercices.

Le camp honock est à 5 milles au-dessus de Langley. J'y arrivai le 16 janvier ; il n'y a là que 38 personnes. Cette population est ignorante et paresseuse à s'instruire, et subit l'influence des orgueilleux Quantlens qui l'excitent contre le prêtre ; elle laisse cependant quelque espoir

d'amélioration religieuse ; quelques-uns, surtout les femmes, demandent le prêtre et disent bien haut que nos deux visites par an ne leur suffisent pas ; j'écoute leurs plaintes et guette le moment favorable. Je passai près de trois jours chez eux occupé à les instruire des principaux mystères, à leur apprendre les prières du matin et du soir et la manière de recevoir les Sacrements, surtout celui de la Pénitence. J'entendis chez eux une dizaine de confessions. Quatre d'entre eux m'accompagnèrent chez les Matsquis, où ils reçurent la sainte communion.

Le jour de mon départ arrivé, ces gens, dans un grand canot, drapeau déployé, m'emmenèrent chez les Matsquis, camp situé à 7 milles plus haut en remontant le Fraser. Le camp des Matsquis jadis si populeux ne compte aujourd'hui que 44 sauvages. Ce sont réellement de bons sauvages ; leur soumission au prêtre est exemplaire. Ils ont chassé un des leurs qui s'adonnait à la boisson. Presque tous reçoivent la sainte communion. Matin et soir ils s'assemblent dans une maison pour réciter les prières quotidiennes et adorer en esprit Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement. De l'aveu des Pères de Sainte-Marie, ces sauvages sont sincères dans leur piété et fermes dans leurs bonnes résolutions. Ce qui précède dit assez que tous s'approchèrent des sacrements. Comme ce camp n'est éloigné que de 3 milles de Sainte-Marie, je quittai ces sauvages après quatre jours bien employés, et le 24 janvier j'arrivai à la mission. Le 25, je me trouvais à Sumass-la-Bouche, 9 milles plus haut que le camp des Matsquis, toujours en remontant la rivière. Un malade m'appelait à Sumass-la-Bouche et je ne devais y passer qu'une journée.

Ici nous rencontrons les premiers sauvages protestants. Sumass compte environ soixante habitants, dont 28 seulement sont catholiques : les autres sont ou païens ou mé-

thodistes et c'est parmi ces derniers que la mort semble surtout choisir ses victimes. Les catholiques sont fervents et soumis à leur catéchiste, homme véritablement doux et religieux. Parmi ces catholiques, plusieurs sont récemment convertis du protestantisme et jusqu'à ce jour ils se sont montrés très religieux et très soumis, surtout ceux de Larhoué, établis à 2 milles plus haut que Sumass-la-Bouche. Les sauvages méthodistes de Sumass-la-Bouche et de Larhoué se montrent très complaisants envers le prêtre, ce qui me fait conclure que des visites spéciales à ce camp de Sumass, amèneraient de très bons résultats et pourraient être le principe d'un plus grand nombre de conversions.

Après une journée passée chez les Sumass, occupé près du malade qui m'avait fait appeler, sans pouvoir donner un temps suffisant aux autres, j'emmenai à ma suite, le 26 janvier, dès la pointe du jour, tous ces braves gens, tant malades que bien portants, chez les Scouyams, où je pouvais continuer à les instruire. Le camp des Scouyams est à 5 milles plus au nord dans l'intérieur des terres. Le trajet en hiver doit se faire à pied. Les sauvages portèrent donc sur leurs épaules les malades, les enfants, les lits, les provisions, ma chapelle, etc., etc., et cela en marchant péniblement à travers les bois, dans la neige et la boue.

Le camp des Scouyams possède une petite église, sa population toute catholique est de 76 âmes, qui se partagent en deux camps très rapprochés l'un de l'autre : celui des Scouyams proprement dits et celui des Nekamels. Ces sauvages, naguère encore si mauvais, sont devenus de fervents chrétiens ; ils font quotidiennement et en commun les prières du matin et du soir, et se rendent journellement dans leur église pour faire spirituellemement leur visite à Notre-Seigneur. Quoique très pauvres, ils

fournissent comme dans tous les autres camps les objets nécessaires au culte et à leur église, etc., etc.

Aujourd'hui, ils finissent la maison où le prêtre fera le catéchisme et ils défrichent le terrain destiné à devenir le cimetière.

Durant les quatre jours que je passai dans ce camp, les sauvages furent très exacts à se rendre aux exercices et montrèrent beaucoup de bonne volonté et de patience pour s'instruire. Tous s'approchèrent du saint tribunal et les plus instruits reçurent la sainte communion. Ce camp et ceux de Sumass nous donnent pour l'avenir les meilleures espérances.

A 6 milles des Scouyams, en remontant la rivière, se trouve le camp des Kokwapults. J'arrivai à ce camp le 1er février; les sauvages Scouyams, Nekamels et Sumass m'y conduisirent en grande pompe. A ce village je trouvai aussi les Sroyalas, les Shcohyes, trois camps donnant une population de 83 âmes, dont 69 catholiques. Les anglicans ne comptent ici que deux familles et les méthodistes une. Les méthodistes ont chez les Sroyalas une église que personne ne fréquente. Sans l'énergie déployée précédemment par Mgr Durieu, tous ces sauvages seraient aujourd'hui protestants. La population catholique est paresseuse au spirituel et attachée aux vieilles coutumes et superstitions des sauvages. Plusieurs cependant reçoivent la sainte communion et depuis deux ou trois ans les cas d'ivresse sont devenus rares.

Je ne passai que deux jours dans ce camp et j'invitai ces sauvages à se rendre dans l'espace de trois jours chez les Sqwahs où je devais donner une retraite de sept jours. Le 3 février je quittai donc les Kokwapults en wagon sauvage. Beaucoup de sauvages voulurent accompagner le prêtre : nous nous dirigeâmes vers l'Est, suivant une route excessivement boueuse. Ayant parcouru 6 milles,

nous arrivâmes à Youkyoukwéous, lieu ordinaire de réunion pour plusieurs tribus ou familles. Les méthodistes nous font ici une guerre continuelle ; mais, malgré leur propagande et leurs ruses, ils n'ont jamais pu enrôler les sauvages dans leur secte. La population des camps ci-dessus désignés dépasse à peine 100. Nous y comptons 74 catholiques ; les païens, les indifférents, les protestants se partagent le reste. Les habitants de ce village méritent les mêmes reproches que nous avons adressés aux Kokwapults leurs voisins. Leur église est petite, mais bien bâtie ; sa cloche met en rage les méthodistes. Hélas! elle ne vibre pas assez souvent, nos gens paresseux la laissent d'ordinaire dormir tranquille sur ses poteaux. Le dimanche cependant fait exception, c'est le seul jour de prière commune pour ces sauvages.

Il n'est pas étonnant qu'ils laissent encore à désirer, la secte méthodiste faisant tout au monde pour les attirer à elle. A quelques pas de leur camp, ces méthodistes ont choisi un emplacement pour faire leur grande réunion annuelle ou camp meeting qu'ils appellent : *tabernacle de Sion*. On voit en ce lieu deux grands bâtiments servant d'églises, l'un pour les blancs, l'autre pour les sauvages ; autour se trouvent des maisons dont quelques-unes, très confortables, servent d'abri à ceux qui viennent à la réunion. En ce *tabernacle de Sion* se rassemblent, en juin, les méthodistes de toutes couleurs des pays d'alentour ; ils y viennent des États-Unis, de l'île Vancouver, etc. Là, disent les sauvages, ils prient, pleurent, sautent, dansent, se tordent sous l'inspiration du Saint-Esprit. Pour se rendre en ce lieu, les méthodistes passent à dessein au milieu des camps catholiques, invitant, exhortant nos sauvages à se rendre à leurs prières. Ils payent à cet effet deux prédicants, l'un blanc, l'autre sauvage ; à ce dernier ils donnent 200 piastres par an. L'œuvre de la propagande

méthodiste de Toronto vient encore de bâtir une église et une école à quelques centaines de pas du camp catholique. Mais jusqu'à ce jour ses efforts ont été sans résultat; quatre enfants seulement de parents protestants se rendent à cette école.

Je ne pus rester que deux jours chez les Youkyoukwéous, corrigeant les abus et faisant le catéchisme. Le 5 février, à mon invitation, tous ces sauvages se rendirent avec moi chez les Sqwahs pour une retraite de huit jours.

Le camp des Sqwahs, éloigné de 6 milles des Youkyoukwéous, est situé sur les bords du Fraser dans la fertile plaine de la Chilwack. Il contient 72 habitants, tous catholiques. Il possède une spacieuse église; c'est là que nous voudrions décider les sauvages à se réunir pour des retraites de huit jours, parce que ce camp étant le plus central pour la Chilwack, Sumass et l'Harrisson, il est aussi le camp le plus influent. Le catéchiste qui y réside étend ses soins sur les camps environnants. C'est un homme de confiance et de fermeté, et il est très redouté des protestants. Presque tous les gens de ce camp sont bons chrétiens et reçoivent la communion. Les Sqwahs sont exposés à beaucoup de tentations, leur camp étant le point précis où les steamboats abordent pour déposer leurs marchandises et prendre les grains, le foin et autres denrées que produit la plaine de la Chilwack. Au printemps et en automne, ces steamboats passent généralement la nuit dans les eaux tranquilles du bassin qui divise le camp. Cet état de choses serait la cause de beaucoup de démoralisation sans les bonnes dispositions de nos sauvages et la surveillance du chef catéchiste et de ses aides. Sur la plainte de ceux-ci, les officiers du gouvernement ont, à deux reprises, mis sous séquestre des steamboats et des tonneaux de bière. Le chef s'est muni

auprès des autorités gouvernementales, de pouvoirs suffisants pour arrêter tout individu, blanc ou sauvage, vivant sans travail et se livrant à des démonstrations tapageuses. Grâce à cette mesure, les mauvais blancs ou autres ont jusqu'à ce jour respecté l'honneur et la propriété des Indiens.

Je passai sept jours dans ce camp, au milieu d'une grande affluence de sauvages. Ils se montrèrent très bien disposés ; tous s'approchèrent du sacrement de pénitence et un grand nombre reçurent la sainte communion.

Le 12 février, les Sqwahs me conduisaient en canot chez les Scocolits, lesquels occupent un camp situé à l'embouchure de la rivière Harrisson, à 5 milles au-dessus des Sqwahs. Ce camp compte 46 habitants, tous catholiques. L'église, bien que petite, est cependant un bijou parmi nos églises de la Chilwack ; les sauvages de ce camp sont en général animés d'un excellent esprit ; ils sont surtout très assidus à leurs prières quotidiennes, à la grande édification de quelques ouvriers catholiques qui travaillent au chemin de fer. Casimir, le catéchiste, est plein de ferveur et de bonté ; sa femme, plus active encore, encourage son mari. C'est ici que, relativement, Notre-Seigneur compte le plus d'adorateurs. Ici, comme à Scoyam et chez les Sqwahs, la discipline catholique est dans toute sa vigueur ; quoi qu'il advienne et quoi qu'on dise, c'est Notre-Seigneur, enseignant par son Eglise, qui chez eux est toujours obéi. Pendant les quatre jours que je passai dans leur camp, ces sauvages se montrèrent d'une exactitude irréprochable. Le 17 février, j'emmenai les communiants avec moi chez les Tsellés; presque tout le village m'accompagna.

Une flottille était sous nos ordres ; nous remontâmes d'abord la rivière Harrisson, puis nous voguâmes à travers le beau lac du même nom. Ce lac a 3 ou 4 milles de lon-

gueur, sa largeur n'atteint pas 1 mille. A l'extrémité du lac, nous entrions de nouveau dans la rivière, luttant contre les *rapides*, et nous arrivions ainsi chez les Tsellés qui nous reçurent avec grande joie.

Le village des Tsellés est éloigné d'environ 10 milles des Scocolits et contient une population de 127 âmes; il se divise en deux camps : c'est Mgr Durieu qui fit cette division lorsqu'il voulut séparer les bons des mauvais; les mauvais sont tout près de la rivière, dans l'endroit le plus bas, le plus humide et le plus bourbeux. Plus haut et sur un terrain sec, se trouve le camp des bons ou de ceux qui se disent tels ; ils sont de beaucoup les plus nombreux ; leurs demeures entourent la nouvelle église qu'ils ont bâtie cette année. La majorité de ces soi-disant bons sauvages laisse cependant beaucoup à désirer. Il y a encore à déplorer bien des cas d'ivresse et de superstition. Le chef, trop inconstant dans ses idées et dans sa conduite, porte la responsabilité principale de cet état de choses. Je n'eus pourtant aucunement à me plaindre pendant les cinq jours que je restai avec eux. Tous ceux qui avaient causé du scandale s'empressèrent de le réparer publiquement, tous promirent de travailler à leur église et à leur cimetière, dont la bénédiction devait avoir lieu en avril. Malgré leurs défauts, la prière quotidienne en commun s'y fait régulièrement. Le jour de la clôture il y eut bon nombre de communiants, tant de leur camp que des camps environnants. Tout ce que je viens de dire m'autorise à compter sur des changements sérieux pour l'avenir.

Le 22 février, de bon matin, la flottille redescendait la rivière et le lac Harrisson. J'étais dans le canot du chef tsellés avec 16 rameurs. Les Tsellés me conduisaient chez les Chéams, éloignés de 16 milles des premiers. Une fois entrés dans le fleuve Fraser, nous luttâmes, par une

pluie battante, contre le courant. A une heure après midi nous arrivions chez les Chéams.

Le village des Chéams est le plus populeux de la rivière, il contient 133 habitants, tous catholiques. Quand Mgr Durieu avait la charge de ce district, ce camp était le plus religieux de la rivière ; depuis ce temps il a beaucoup perdu de son ancienne ferveur. Vous dirai-je que j'en avais désespéré ? Aujourd'hui il renaît aux pratiques religieuses et il serait vite amélioré n'étaient quelques jeunes gens débauchés et ivrognes qui en retardent beaucoup la réforme. Tout semble cependant faire espérer que ces derniers seront eux-mêmes convertis par l'exemple des bons. La prière actuellement se fait dans ce camp quotidiennement et en commun. Ces pauvres gens ont jadis fait leur première communion. Je passai sept jours chez eux ; ils vinrent tous se confesser et le plus grand nombre s'approcha de la Sainte Table. Pour le bien de ces sauvages, je signalai quelques-uns d'entre eux, des plus scandaleux, comme étant indignes de cette faveur tant qu'il n'y aurait pas d'amélioration dans leur conduite. Les coupables reconnurent la justesse de mes observations et protestèrent publiquement qu'ils vivraient désormais en bons chrétiens. Tout le monde en fut édifié et leur conduite me prouve aujourd'hui que la leçon a été salutaire.

Le 1er mars, les Chéams me conduisirent en canot à Papeum, à 2 milles plus haut ; cet endroit est le centre d'une petite colonie de fermiers catholiques hongrois, irlandais et canadiens français, que je trouvai dans d'assez bonnes dispositions. Je régularisai deux mariages ; plusieurs parmi les habitants s'approchèrent des sacrements.

Ces fermiers, se trouvant séparés de nous par des distances de 4 à 5 milles et par la rivière, désireraient

tous avoir le prêtre sur leur rive ; tandis que, pour aller les voir chez eux, il me faut sacrifier plus de six jours. J'espère pourtant les réunir en un lieu qui serait à la portée de tout le monde, et où l'on pourrait transporter l'église en bois des blancs d'Yale, aujourd'hui inutile dans cette dernière ville.

Le 4 mars, ces blancs durent, à leur grand étonnement, faire comme les sauvages, c'est-à-dire m'emmener dans le camp sauvage le plus voisin. Deux d'entre eux me conduisirent donc chez les Squatash, éloignés de 8 milles de leur place.

Le village squatash contient 51 habitants, dont 36 catholiques. Les épiscopaliens et les méthodistes s'y disputent une quinzaine de personnes. La vérité est que ces quinze personnes sont les plus païennes du pays. Le chef squatash est soi-disant épiscopalien et veille sur l'église épiscopalienne, petite construction commencée il y a deux ans et encore inachevée. Les méthodistes ont gagné deux familles, dont les membres sont accusés de vols et autres friponneries, comme les journaux l'attestent.

La situation politique est assez curieuse chez les Squatash. Je viens de dire que le chef officiel est épiscopalien. Les méthodistes ne voulant point le reconnaître, le révérend ministre a donné à ceux-ci un chef méthodiste. Enfin, pour maintenir la discipline parmi nos catholiques, j'ai dû choisir un catéchiste ou zélateur, auquel ses coréligionnaires s'empressèrent de donner le titre de chef. Voilà donc trois chefs dans ce petit village. C'est le chef catholique qui a le plus de sujets; le chef méthodiste en dirige treize, et l'épiscopalien ou chef officiel n'a que sa propre femme à gouverner. Cette situation fait rire blancs et sauvages.

Je ne passe ordinairement que deux jours dans ce village. Faute de temps, j'emmène avec moi les commu-

niants chez les Chamills, afin de les mieux préparer à la communion. Le 6 mars donc, nous arrivions chez les Chamills, dont le village n'est éloigné que de 4 milles de celui des Squatash.

Le village des Chamills était, il y a peu d'années, dans un état bien triste au point de vue religieux. Trois partis se disputaient la prééminence. La population catholique très nonchalante perdait du terrain, se laissait entraîner et, à la fin, se mettait tout de bon à la tête des fêtes païennes sauvages. Ces catholiques chamills, pendant l'été de 1884, invitèrent tous les sauvages de la rivière, tant catholiques que protestants, à une cérémonie païenne qui consiste à déterrer les morts pour leur donner de nouveaux cercueils et changer les couvertures qui entourent leurs ossements. Selon les usages sauvages, ces exhumations se renouvellent chaque deux ans et elles amènent chaque fois une multitude de superstitions et de jongleries. A l'invitation des Chamills, tous les catholiques de la rivière vinrent avec les païens et les protestants exécuter la danse des morts. En apprenant cela, Mgr d'Herbomez prit des mesures très sévères ; il lança une lettre circulaire à tous les sauvages de la rivière, interdisant absolument ces usages païens, et il m'ordonna de veiller très fidèlement à l'exécution de ses règlements, voire même de refuser les sacrements aux chrétiens qui ne renonceraient pas à ces sortes de fêtes. Grâce à ces mesures sévères, ces réunions n'eurent plus lieu chez les catholiques. Les Chamills eux-mêmes revinrent à de meilleurs sentiments et, à l'occasion d'une visite que je leur fis, ils reconnurent leurs torts et promirent publiquement d'accomplir à la lettre toutes les prescriptions de la circulaire de Mgr d'Herbomez. Dans la suite, un catéchiste plus actif fut choisi pour ce camp, la discipline fut rétablie, une église fut bâtie et la vie

chrétienne reprit son cours parmi eux. Aujourd'hui, les méthodistes n'ont plus un seul adepte dans le camp, les anglicans n'y comptent que quatre ou cinq familles. Nous y avons 51 catholiques.

Outre les Squatash et les Chamills, je trouvai là réunis les Rubrey-Creeks et les Skwologs, qui, pour m'épargner un séjour chez eux, vinrent aux exercices de la retraite chez leurs voisins. Je fus donc obligé de rester une semaine ici. Les Rubrey-Creeks, établis sur la rive opposée et en face des Chamills, sont venus dernièrement d'Yale se fixer en ce lieu dans l'intention de cultiver la terre : cinq familles composent la bande, forte de 23 personnes. Ces sauvages sont bons et très assidus à la prière quotidienne et aux trois catéchismes hebdomadaires. Ils veulent bâtir une église et ont donné l'argent nécessaire pour acheter une cloche. Ils sont tous catholiques. Les Skwologs, établis à 2 milles plus haut que les Chamills, sont aussi bons que les Rubrey-Creeks et se distinguent par leur affection pour leurs vieux missionnaires, Mgr Durieu et le R. P. Carion, dont ils demandent toujours des nouvelles. Ils bâtissent, en ce moment, leur église et défrichent un terrain pour leur cimetière.

Ed. Peytavin, o. m. i.

(*La suite à un prochain numéro.*)

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE VICO.

Couvent de Vico, le 4 février 1887.

Mon Très Révérend et bien-aimé Père,

Il y a deux ans que je n'ai pas envoyé de rapport sur les travaux de nos Pères de Vico. Mais le numéro de nos Annales de décembre 1886 a consacré trois belles pages à la mémoire du saint Père Pompei, décédé dans notre maison, le 29 septembre dernier (1).

Un saint de moins sur la terre; tel est l'article d'un journal d'Ajaccio, reproduit par nos Annales. L'auteur de cet article nécrologique, œuvre d'un de nos Pères du grand séminaire, constate que le saint Père Pompei (Paul-Marie) repose à côté du P. Albini (Dominique), de si sainte mémoire ; il espère que le P. Pompei, nous instruisant toujours du fond de sa tombe, donnera un jour des signes de sa puissante intercession auprès de Dieu, et que son tombeau sera glorieux.

Nous aussi, mon Très Révérend Père, nous partageons ces espérances, nous croyons qu'un jour les PP. Albini et Pompei seront deux des gloires les plus pures de notre communauté de Vico et de notre chère Congrégation tout entière. Déjà ces bons Pères donnent des signes non équivoques de leur pouvoir auprès de Dieu. Tous les deux

(1) Il est bien entendu que par cette expression de saint, appliquée à deux de nos chers défunts, l'auteur de l'article n'a nullement l'intention de prévenir le jugement de l'Eglise.

(*Note de la Rédaction.*)

sont morts en odeur de sainteté. Invoqués par leurs amis de l'exil, ils ont favorablement écouté leurs prières. Le P. ALBINI s'achemine vers la Béatification. Le P. POMPEI est descendu dans la tombe avec les marques de la glorification. Mais n'anticipons pas sur le jugement de l'Eglise ; et, pour le P. POMPEI, attendons sa notice nécrologique. Contentons-nous de rappeler ici, pour la consolation des membres de la petite communauté de Vico, les paroles du prophète : *Et tu Bethlehem terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda : ex te enim exiet dux...* Il est bien possible que les premiers saints de la Congrégation, ceux qui ont été les chefs et les modèles des Oblats fervents, humbles et dévoués, ceux qui nous inviteront à les suivre dans les voies de la perfection sacerdotale et religieuse, soient les deux saints, que nous avons possédés à Vico, qui sont partis de Vico pour le Ciel.

La communauté qui a donné ces deux hommes de Dieu à la Congrégation se compose en ce moment de sept membres, quatre Pères et trois Frères convers : R. P. SEMERIA, R. P. ROLLERI, R. P. TAMBURINI, R. P. STEFANINI; F. SORBELLA, F. CAMPAGNAC, F. NATI.

Le Seigneur nous ayant enlevé le saint Père POMPEI, il n'a pas été remplacé jusqu'à ce jour. L'obéissance, sur l'avis des docteurs, nous a demandé le F. JUGE, pour le mettre sous un ciel plus en rapport avec ses infirmités, et il n'a pas été remplacé. Nous avons cédé à l'Académie italienne, pour aller résider à Diano-Marina, le R. P. DE VERONICO, et nous avons reçu en échange le R. P. TAMBURINI.

Nous ne sommes donc qu'un très petit nombre d'ouvriers, et encore pas tous jeunes. Cependant nous avons des missions à donner, une paroisse à desservir, une communauté de religieuses et leur pensionnat à diriger, et l'église ou chapelle du couvent à entretenir, avec trois

grands concours par an ; avec une congrégation de filles, qui a ses réunions chaque dimanche, ses fêtes et ses jours de funérailles ou messes *de requiem* pour les congréganistes décédées. Nos Frères convers sont chargés du matériel d'une vaste maison, d'une immense propriété, de l'église et des sacristies du couvent et de Nesa. Il faut rendre justice à nos Pères et Frères, chacun se dévoue de bon cœur, malgré l'âge, le surcroît de travail, à l'œuvre, à l'emploi, que l'obéissance lui assigne. Le supérieur n'a qu'un regret, celui de ne pouvoir pas annoncer que le bateau de Marseille à Ajaccio débarquera demain un ou deux ouvriers de plus, pour renforcer le personnel de la communauté de Vico.

Le *Codex historicus* va maintenant nous servir de guide dans le compte rendu de nos travaux apostoliques et des rares événements de nos deux dernières années. Nous enregistrerons trente missions ou jubilés, en nous promenant, si vous voulez bien suivre vos enfants de Vico, mon Très Révérend et bien-aimé Père, à travers la Corse et un peu aussi à travers l'Italie, jusqu'à notre magnifique maison de Diano-Marina.

Nous trouvons dès nos premiers pas la mission de Vico donnée en 1885, pendant les trois dernières semaines de carême, par les RR. PP. supérieur, ROLLERI et STEFANINI. Le conseil de fabrique de la paroisse, réuni le dimanche de Quasimodo, prenait une délibération qui nous apprendra le bien opéré par ce travail apostolique. « Le conseil, considérant que la conduite des Oblats de Marie envers la population de la paroisse, mérite les éloges les plus accentués de tous les habitants de Vico ;

« Considérant qu'il est équitable et même de bon exemple qu'une perpétuelle mémoire demeure consignée dans les registres de la fabrique, par une délibération qui constate l'objet des remerciements ci-dessus énoncés:

« Délibère :

« Le conseil, à l'unanimité, vote des remerciements et des éloges aux dits Oblats de Marie, et prie monsieur le curé d'être son interprète pour les leur transmettre, etc. »

On passe facilement de Vico à la petite paroisse d'Appricciani, 223 habitants; nous y trouvons, le 19 avril, le R. P. Stefanini donnant une retraite pascale. Nous revenons ensuite sur nos pas, et nous assistons aux mêmes exercices dans notre paroisse de Nesa, 185 habitants, que le P. Stefanini, assisté du R. P. de Veronico, curé, électrise et convertit en huit jours.

Le 10 mai, c'est le tour du R. P. supérieur; il ouvre à Afa, paroisse de 1053 habitants, les exercices d'une mission préparatoire à la visite pastorale, confirmation et première communion des enfants. Dix grandes personnes seulement se séparent de la masse de la population qui veut se confesser et communier de la main du premier pasteur.

D'Afa, le R. P. supérieur accompagne Sa Grandeur et devient son porte-parole durant la suite de la tournée pastorale.

A Villanova, nous rencontrons le vétéran des missionnaires de Vico, le R. P. Rolleri, qui a préparé la population, 406 habitants, à la grâce de la visite pastorale.

La visite se poursuit dans tout le canton d'Ajaccio, à l'exception de la paroisse d'Appietto, 696 habitants. Cette paroisse est évangélisée en douze jours, par le R. P. supérieur, du 20 septembre au 2 octobre, et la clôture de cette mission coïncide avec l'arrivée de Mgr de la Foata, qui fait sa visite pastorale, baptise trois magnifiques cloches, bénit une belle statue de Saint Charles Borromée, donne la confirmation et la première communion aux enfants.

Le moment est venu de prendre le bateau pour passer de la Corse en Italie. Le R. P. supérieur et le R. P. Stefanini doivent aller prêter secours au R. P. Gallo, de la maison du Calvaire, et au R. P. d'Istria de la maison de Notre-Dame de Lumières, et évangéliser, sous la direction du R. P. Gallo, la grande paroisse de Diano-Marina. Le grand bien opéré dans cette belle ville, nos Pères de Diano-Marina le diront sans doute bientôt. Le R. P. Gallo, directeur de la mission, voudra bien aussi en parler et nous pardonner d'avoir dit ici que deux Pères du couvent de Vico ont pris part à ce beau travail apostolique. Que nos Pères de Diano-Marina veuillent bien agréer ici nos sentiments de vive reconnaissance pour l'hospitalité vraiment fraternelle dont ils nous ont fait goûter les charmes durant trois belles semaines : 18 octobre, 8 novembre.

De retour à Vico et après quelques semaines de repos, les RR. PP. supérieur et Stefanini allaient évangéliser la belle paroisse cantonale de Sari-d'Orcino, pays natal du R. P. Stefanini. En moins de trois semaines, 1 013 habitants, 2 exceptés, se présentaient au saint tribunal de la Pénitence et à la Table eucharistique pour gagner le jubilé du Saint-Rosaire.

L'année 1885 finit et l'aurore de 1886 parut à l'horizon pendant notre mission jubilaire de Sari-d'Orcino. Quel beau premier de l'an, disaient ces bons habitants, jamais nous n'en avons vu de si heureux ! Tous contents, tous réconciliés avec Dieu et entre nous ! ! !

Nos courses de 1885 vous ont peut-être fatigué un peu, mon Très Révérend Père ; mais vous allez vous reposer avec nous ; nous reprendrons des forces, nous nous retremperons spirituellement dans les exercices de notre retraite annuelle qui finira le 17 février. Revenez avec nous le 21 mars et veuillez nous suivre de nouveau dans nos courses apostoliques.

C'est le R. P. Stefanini qui vous invite le premier : le voilà à Bastelicaccia, 506 habitants, dès le 21 mars 1886. Ce chantre émérite gagne et ravit en quelques jours les bons habitants de cette paroisse.

Le R. P. Rolleri donne une retraite préparatoire aux Pâques dans l'église de Nesa, et garde ensuite le couvent en compagnie des Pères, curé et vicaire de Nesa, tandis que le R. P. supérieur et le R. P. Stefanini vont donner ensemble une grande mission de trois semaines à Eccica-Suarella, paroisse de 600 âmes. Le 11 avril, la mission commence et se termine le dimanche de Quasimodo. Trois jours après les mêmes Pères ouvrent le jubilé de Véro, 637 habitants. Le maire de la paroisse, les instituteurs et l'institutrice sont à la tête du mouvement. M. le maire est chantre, servant de messe, presque sacristain. Les paroissiens, à peine civilisés, sont émerveillés de nos cérémonies. L'illumination de la fête de la sainte Vierge, illumination au fulmicoton, leur fait demander très sérieusement si le ciel sera aussi beau que leur église ce jour-là. Aussi le résultat de la mission jubilaire a-t-il été des plus consolants.

Nous rentrons au couvent pour notre *tredecina*, qui précède la fête de saint Antoine de Padoue, 13 juin, jour de concours. La fête a, cette année, un éclat particulier. Mgr Balaïn, évêque de Nice, ancien supérieur du couvent de Vico, toujours Oblat de cœur, avait lu, dans nos Annales, que nous attendions un bienfaiteur providentiel qui nous donnât une statue de l'Immaculée Conception, pour nous permettre de couronner le clocher et la façade de notre église, et de réaliser ainsi modestement et en petit le plan grandiose conçu par le R. P. Audric, sous le nom de *Notre-Dame de la Corse*.

Mgr Balaïn s'est offert comme ce bienfaiteur providentiel et, le 13 juin, avait lieu une belle cérémonie : le

R. P. Gandar, notre provincial, bénissait solennellement, en présence d'un grand concours de fidèles, la statue de *Notre-Dame de la Corse*, donnée par Mgr l'évêque de Nice. Que le Seigneur récompense le généreux Prélat, notre bienfaiteur, et lui accorde de longs et heureux jours : *ad multos annos !*

Après la fête de Saint-Antoine et la visite canonique de notre bien-aimé Père provincial, nos courses recommencent. Elles sont courtes, mon Très Révérend Père. Le R. P. Stefanini vous invite à aller à Tavaco durant huit jours. C'est une toute petite paroisse ; elle sera entièrement convertie et vous reviendrez avec une cavalcade jusqu'au couvent de Vico.

Pendant ce temps, le R. P. supérieur ne vous demande qu'une sortie d'une demi-heure, et vous assisterez deux fois par jour, pendant quatre jours, au jubilé qu'il prêche aux pensionnaires et même aux religieuses de Vico.

Vient enfin la grande course. Courage ! mon Très Révérend et bien-aimé Père, vous êtes en compagnie du R. P. supérieur ; il va seul au-delà des monts, il va toucher à Bastia et tourner immédiatement à droite, pour arriver à Cervione. C'est loin, à la vérité, mais vous irez chez des amis, anciens élèves du supérieur pendant leur grand Séminaire. Vous ferez la connaissance d'un prêtre vénérable, M. l'abbé Coccola, oncle de notre zélé missionnaire de l'Amérique du Nord. Vous aiderez pour les confessions, car vous savez assez bien l'italien, et le missionnaire ne peut suffire à la besogne. Vous assisterez à quatre jubilés consécutifs : 1° à *Valle di Campoloro ;* 2° à *Sainte-Marie-Poggio*, paroisse de M. l'abbé Coccola ; 3° à *San Juliano;* 4° à *Pietra di Verde.*

Ces quatre paroisses vous donneront les plus douces consolations ; elles se lèveront comme un seul homme,

excepté toujours, même dans les plus petites localités, quelques sots, qui croient se grandir en faisant les esprits forts.

Durant notre longue course, les RR. PP. Rolleri et Stefanini appellent votre attention sur leur splendide succès à Renno, paroisse de 900 âmes, qu'ils convertissent tout entière, à l'exception de deux hommes, dans moins de trois semaines.

De Renno, le R. P. Rolleri va au-devant du R. P. supérieur, pour se rendre avec lui à Calcatoggio, paroisse de 719 habitants, qu'ils convertiront non sans peine ; car, ici, les femmes valaient des hommes. Dans l'espace de dix-huit jours, tout le monde fait son jubilé, à part une douzaine d'hommes, esprits forts, c'est-à-dire sots et niais.

Pendant ce temps, le R. P. Stefanini et le R. P. Tamburini évangélisent, chacun de son côté, celui-ci la paroisse de Cristinacce, 462 âmes ; celui-là, la paroisse de Saint-André d'Orcino, 265 âmes, et celle d'Ambiegna, 158 habitants.

Nous sommes à la fin de septembre 1886 ; nous allions nous rencontrer tous au couvent de Vico, pour nous reposer quelques jours ensemble et nous raconter le bien opéré par la grâce dans les âmes que nous avions évangélisées. Hélas ! nous ne nous retrouvâmes tous ensemble que pour pleurer un de nos Frères. Le R. P. Pompei, resté au couvent en compagnie du R. P. de Veronico, venait d'être frappé de paralysie. Nous arrivons à temps pour recevoir son suprême adieu, l'aider de nos prières à bien mourir, lui confier nos commissions pour le ciel, et, après lui avoir fermé les yeux, lui rendre les derniers devoirs. Décédé le 29 septembre vers deux heures, le R. P. Pompei n'a été enfermé dans sa caisse définitive, en zinc, que cinquante-deux heures après. Son visage con-

servait toujours un sourire céleste ; son corps inodore avait la flexibilité d'un corps habité par son âme.

A peine avions-nous rendu les derniers devoirs au saint Père Pompei, que l'obéissance nous enlevait le R. P. de Veronico, pour l'envoyer à Diano-Marina ; le F. Juge, ayant la même destination, quittait en même temps le couvent de Vico. Le R. P. Tamburini, venu de Diano-Marina depuis quelques semaines, prenait possession de la cure de Nesa, en remplacement du R. P. de Veronico, et le R. P. Stefanini était installé vicaire en remplacement du R. P. Pompei (Paul-Marie).

Le nouveau titre de vicaire de Nesa ne dispensera pas le bon Père Stefanini de suivre le R. P. supérieur à Arbori *soprano* et *sottano*, où deux jubilés les attendent dans les deux paroisses de la même commune. Pendant huit jours tout seul, pendant huit autres jours, en compagnie du R. P. supérieur, qui a fait entre temps la moitié de la besogne, le R. P. Stefanini travaille à la conversion des deux populations formant ensemble 561 habitants.

Revenu d'Arbori, le R. P. supérieur vous invite, mon Très Révérend Père, à reprendre le chemin d'Ajaccio, pour aller de là à une paroisse de 400 âmes, à Guarguale. Vous serez reçu, le soir de votre arrivée, par une brillante illumination de toutes les maisons. Le jour de la clôture de la mission, l'illumination sera plus brillante encore : il y aura feu de joie et le missionnaire devra mettre le feu au bois de maquis préparé par les jeunes gens. Le chant des cantiques alternera avec les cris de : *Vive le Père missionnaire !* Vous devinerez par là que les cœurs battent à l'unisson et ont déposé le fardeau de leurs fautes.

Ne nous attardons pas trop, mon Très Révérend Père ; car les RR. PP. Rolleri et Stefanini voyagent vers une colonie grecque et nous attendent à Cargese, pays natal

de notre bon et regretté P. Stefanopoli. Deux paroisses, une latine, l'autre grecque, 933 âmes, auront les exercices du jubilé, un soir dans l'église latine, l'autre dans l'église grecque. Ce *va-et-vient* nuira bien un peu au succès du jubilé, mais cet inconvénient sera largement compensé par l'avantage de montrer la fraternité des deux rites et des deux églises à deux fractions toujours tentées de se diviser et de se jeter la pierre.

Sortons de la Grèce et revenons au couvent. Le R. P. Tamburini confie sa paroisse de Nesa au R. P. supérieur et, sans retard, il s'en va évangéliser la petite paroisse voisine d'Appriciani, 223 âmes. C'est l'affaire de huit jours.

Le 20 novembre, le R. P. supérieur et le R. P. Stefanini partent du couvent et arrivent à Casaglione, pour y donner les exercices du jubilé à une population de 521 âmes. Le 6 décembre, ils sont à Calcatoggio pour la fête de saint Nicolas. Le R. P. supérieur fait le panégyrique ; le R. P. Stefanini enlève les âmes au ciel en chantant la grand'messe, et ils rentrent le même jour, pour célébrer la belle fête du lendemain au couvent de Vico : l'Immaculée Conception, et pour se reposer, en attendant le pieux concours de la Sainte-Lucie, 13 décembre.

Le R. P. Rolleri travaille de son côté. Il convertit, en quelques jours, la population de Chigliacci, 111 âmes, puis celle de Murzo, 282 âmes.

A ces travaux extérieurs, nous devons ajouter, mon Très Révérend Père, les œuvres locales et quelques sermons de circonstance, qui marchent de pair avec les travaux plus importants.

Nos trois concours de Saint-Antoine, de la Portioncule et de Sainte-Lucie deviennent de plus en plus pieux et édifiants.

Nous dirigeons une congrégation de filles, fondée au couvent par le R. P. LUIGI, de si sainte mémoire.

Nous avons la direction spirituelle d'une communauté de religieuses et de leur pensionnat, à Vico. Nous sommes les confesseurs d'une foule de personnes pieuses de Vico et des paroisses environnantes.

Les PP. TAMBURINI et STEFANINI sont plus spécialement chargés de la cure de Nesa ; mais, au besoin, tous les Pères prêtent leur concours aux œuvres de la paroisse. Nos Frères en sont les sacristains et les servants de messes.

Voilà à peu près tous les travaux de vos enfants de Vico, mon Très Révérend Père ; je vous prie de bénir les ouvriers et leurs œuvres et de leur accorder un souvenir dans vos prières, comme aussi d'agréer les sentiments d'amour filial de tous et, en particulier, de celui qui sera toujours

Votre enfant soumis et dévoué,
F. SEMERIA, O. M. I.

MAISON DE NOTRE-DAME DES LUMIÈRES.

Notre-Dame des Lumières, le 17 juin 1887.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Le dernier rapport de Notre-Dame des Lumières est daté du 29 juin 1884. Depuis, que s'est-il passé dans cette solitude en pleurs ? Quelle a été la vie de vos enfants ? Daigne votre bienveillance paternelle accueillir favorablement ces quelques lignes. Elles seront courtes: *a, a, a, nescio loqui.*

I

Le sentiment de la reconnaissance est le premier chant de notre cœur à la bonté de Dieu. La divine Providence

ne nous a pas jugés trop indignes de travailler à sa vigne et sa main toujours bonne a béni les efforts de ses petits travailleurs. La maison de Notre-Dame des Lumières, dans cet intervalle de trente-six mois, malgré son personnel réduit, a pu donner 25 retraites pascales, 14 retraites de première Communion, 14 retraites de religieuses, 17 de congrégations, 2 de jeunes gens, 4 octaves, 3 carêmes, divers sujets de circonstance, en tout 135 travaux, dont 49 dans le diocèse d'Avignon et les autres dans les départements des Bouches-du-Rhône, du Var, des Hautes et Basses-Alpes, des Alpes-Maritimes, de l'Isère. Une mission et le retour de mission ont été donnés à Lavastrie, près Saint-Flour ; c'est, il me semble, le premier pas des Oblats dans le Cantal. Il a été heureux. Pourquoi ne pas le redire ? Malgré l'indignité des ouvriers et leur faiblesse extrême, la grâce a jailli abondante sur les âmes, et les cœurs ont paru comprendre les illusions d'ici-bas, un moment du moins. *Soli Deo honor et gloria !* C'est Dieu qui a tout fait. Par le bien que seul il a lui-même opéré, son cœur a voulu encourager nos pauvres efforts, en même temps peut-être que nous dédommager du mal que nous n'avons pas su empêcher et sur lequel nos âmes ont fortement gémi.

Vos prières, mon Très Révérend Père, diront mieux au Seigneur notre reconnaissance et assureront une persévérance plus stable à ces âmes rapatriées en Dieu.

II

Ce serait une faute, à mon avis, d'oublier la mission de Goult. Je la relate rapidement ici. Le R. P. Trouin, qui depuis six ans se dévoue corps et âme à cette paroisse du diocèse, malgré le peu de correspondance que son zèle rencontre, avait demandé plusieurs fois l'évangélisation de son peuple. Des circonstances indépendantes de

notre volonté avaient toujours fait ajourner ce projet, si désirable pourtant. Enfin, l'année jubilaire est arrivée : ce sera tout à la fois la mission et le jubilé.

Le 4 novembre 1886, les RR. PP. NICOLAS, de la maison d'Aix, et AUDRIC, de la maison de Notre-Dame des Lumières, ouvrent la série des exercices spirituels. Trois semaines durant, les fidèles accourent en rangs pressés, le matin et le soir, le soir surtout. Le R. P. AUDRIC les captive par sa parole animée et sympathique ; le R. P. NICOLAS les transporte par ses instructions de feu et par ses chants célestes. — *Sian din lou Paradis !* disent les uns ; — *Aco eï ben lou Père Nicola !* disent les autres. Et tous d'être heureux. Vraiment, le R. P. NICOLAS ne vieillit point : même ardeur, même zèle, même activité d'esprit, même entraînement. Sa vieille jeunesse, j'oserai dire, ne cesse de se renouveler (*ut aquilæ juventus tua*), et son cœur plein de feu pour Notre-Dame des Lumières communique des flammes.

La fête de Noël fut bien la naissance de Jésus ; la sainte Table avait compté la presque totalité des fidèles, et Jésus était joyeusement né dans ces âmes, naguère indifférentes, peut-être ingrates. Gloire à Dieu, de qui tout don parfait descend ! Actions de grâces aux RR. PP. NICOLAS et AUDRIC, ces ouvriers infatigables de Dieu ! Félicitations au R. P. TROUIN, qui a su tellement prier pour le succès de la mission et dont la charité et les prévenances ont fait oublier la peine aux apôtres ! Daigne Notre-Dame des Lumières couronner son œuvre et donner la persévérance !

III

Hélas ! le fertile Carmel est toujours changé en désert et les voies de la sainte Sion pleurent encore solitaires et désolées. N'est-ce pas l'indignité de son gardien qui,

jusqu'à cette heure, a mis obstacle aux miséricordes célestes et tenu fermé à l'accès des pèlerins le sanctuaire vénéré ? Que le Seigneur daigne prendre en pitié son pauvre serviteur ! Et veuille sa justice abréger le temps de l'épreuve cruelle !

Notre-Dame des Lumières cependant n'a pas cessé d'ouvrir son cœur maternel aux supplications de ses enfants ; elle sait les désirs de l'ange de la prière et sourit à ses vœux. C'est ainsi que nous avons vu accourir à ses pieds, pour la remercier de sa puissante protection et solliciter avec larmes la grâce de la voir dans son sanctuaire et de la prier, plusieurs malades guéris à la suite d'une neuvaine fervente. Ils souffraient sans répit ces paralytiques, ces abandonnés, ces affligés de toute sorte ; de leurs voix suppliantes ils ont invoqué la Mère toute bonne ; ils se sont voués à Marie, et Celle que leur amour nomme la Bonne Mère avait laissé s'épancher de son cœur, avec la guérison demandée, le rayon de la consolation suave. Oh ! oui, elle est bonne Mère ; elle est bonne de la bonté de Dieu ! Et son cœur est le reflet même du cœur de son Fils. Que si nos âmes appellent de tous leurs vœux l'heureux jour où les flots de pèlerins se presseront de nouveau joyeux auprès de son autel et où les cantiques d'amour éclateront dans l'enceinte bénie, nous osons l'affirmer, Notre-Dame des Lumières, en attendant ces jours désirés, ne cesse de recevoir des vœux et des prières ardentes. Ses enfants, qui la gardent, l'entourent d'une affection plus vive et, par leur foi et leur piété, lui font oublier les outrages des méchants.

IV

Mentionner les dégâts occasionnés par les pluies et les inondations du 26 octobre 1886 ne peut être que d'un très mince intérêt. Les murs renversés de la source, de

la cour du Sacré-Cœur, du pré, de la cour dite *de la Gendarmerie ;* le portail emporté de cette dernière cour, la toiture des nouvelles classes littéralement abîmée et, par suite, à refaire, la crypte elle-même envahie par les eaux et non sans dégradations : tel est le bilan de cette soirée malheureuse. Jamais peut-être, nul du moins ne s'en souvient, un tel volume d'eau ne s'est déversé sur Lumières. Le Calavon, encaissé par le chemin de fer, refluait en amont et arrêtait le torrent du Lymergue qui, ne pouvant plus suivre son cours habituel, se rejetait, ou mieux, se ruait dans le bourg. Un mètre d'eau couvrait la route, la panique fut générale. Il était six heures du soir. A six heures et demie, le Calavon rompait violemment ses digues et déchaînait ses eaux tumultueuses et rougeâtres dans toute la plaine de la Veghinière. Le Lymergue rentrait aussitôt dans son lit et ses eaux s'étaient retirées. Mais le dégât était un fait accompli.

Evidemment c'est une épreuve pour la maison de Notre-Dame des Lumières ; et toutefois la Providence veille. Depuis cinq ans, cette bonne Providence nous a visiblement assistés ; ce n'est pas à l'heure de la peine qu'elle délaissera des enfants qui se confient en elle. Puisse cette chère maison conserver cet esprit d'union et de régularité, qui jusqu'ici a fait ses charmes, et la Bonté divine continuera à la bénir, même matériellement. (*Quærite primùm regnum Dei.*)

V

Il quittait le sanctuaire béni, le pieux pèlerin. Son cœur se gonflait de regret et d'amour, ses yeux laissaient tomber de grosses larmes, et pourtant ses lèvres chantaient; émues, elles disaient :

Il faut quitter le sanctuaire
Où j'ai retrouvé le bonheur,

Mais je veux auprès de ma Mère,
Je veux ici laisser mon cœur.

Je pars, adieu, mère chérie,
Adieu, ma joie et mes amours.
Toujours, je t'aimerai, Marie,
Toujours, toujours.

Vieux pèlerin de Notre-Dame des Lumières, votre enfant, mon Très Révérend Père, s'éloigne d'un sanctuaire aimé, d'une Mère bénie. L'amour et l'espoir soutiennent son cœur. Notre-Dame des Lumières l'a fait naître à la vie religieuse et au sacerdoce de Jésus-Christ ; sous son abri tutélaire, il lui serait si doux de s'endormir en Dieu ! Elle est paisible la terre hospitalière de Saint-Michel de Lumières. Gardé par l'Archange, on y attend heureux les joies de la patrie. (*Michaeli*) *tradidit Deus animas sanctorum, ut perducat eas in paradisum exultationis.*

Jamaï, Viergé dé Lumiero,
Noun, jamaï t'abandounaren.
Diren din nuosto priero
Toun beou noum et lou cantaren !

Dou péca qué n'ei lou piré
Gardo nou ben coumo foou !
Vendren mai per té lou diré,
Pa trop tar, sé Dieou lou voou.

Daignez, mon Très Révérend Père, me pardonner et me bénir dans les SS. Cœurs de J. M. J. J'ose me dire, de Votre Paternité,

Le dernier et le très humble,
F. Bonnefoi, o. m. i.

LES NOCES D'OR SACERDOTALES DU R. P. BERMOND

ET

LE CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION DE LA MAISON DE NOTRE-DAME DES LUMIÈRES.

Les fêtes de famille méritent une place spéciale dans les Annales de notre chère Congrégation. Les manifesta-

tions qui les accompagnent révèlent l'esprit de charité que nous devons conserver comme un précieux héritage de notre vénéré Fondateur. Je voudrais être le narrateur fidèle de ce que j'ai vu et entendu le 19 et le 20 juillet 1887.

L'univers catholique se prépare à célébrer avec la plus grande magnificence et la plus ardente piété filiale les noces d'or sacerdotales du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, du grand pape Léon XIII. Tous les cœurs battent à l'unisson et l'histoire enregistrera avec admiration ce témoignage incomparable de foi et d'amour envers l'Evêque des Evêques, envers le Pasteur suprême et infaillible des brebis et des agneaux. Ce sera la fête de famille de l'Eglise catholique.

Dans une sphère restreinte, nous célébrions, il y a six mois, les noces d'argent de notre bien-aimé Supérieur général; cette fête a répondu à l'attente que l'on avait pu concevoir et l'on a retrouvé, à vingt-cinq ans de distance, l'unanimité des sentiments de confiance et d'affection qui avaient produit le scrutin du 5 décembre 1861. La famille n'a eu qu'un cœur et qu'une âme pour fêter et acclamer le Père que Dieu lui a donné.

Ici, le cercle est plus restreint encore : c'est un simple Père ; ce n'est point un dignitaire ; il ne remplit aucune charge, mais c'est un vétéran, c'est un des anciens de la famille ; les dignités, il les a eues, les charges, il les a remplies ; il est arrivé, il y a trois ans, au cinquantième anniversaire de sa profession religieuse et nous avons célébré ses noces d'or d'oblation ; aujourd'hui, il a dépassé le cinquantième anniversaire de son ordination et nous célébrons ses noces d'or sacerdotales. Il est bon que notre famille religieuse sache les joies et les consolations que la Providence a ménagées à un de ses membres au jour de son jubilé sacerdotal. Des leçons éloquentes res-

sortent de l'ensemble et des détails de ce beau jour : la charité la plus fraternelle règne parmi les Oblats de Marie Immaculée; la vieillesse y est entourée des attentions les plus délicates et les plus dévouées ; le mérite reçoit sa récompense; un encouragement solennel est donné à tous les dévouements ; les traditions se raffermissent et les anneaux d'or qui les enchaînent se multiplient ; les souvenirs du passé se relient au présent et s'immortalisent pour l'avenir ; on est heureux d'appartenir à une famille qui, en honorant, aux limites extrêmes de l'existence, ceux de ses enfants que l'âge et les infirmités ont éloignés des champs de bataille autrefois illustrés par eux, semble leur rendre plus prochaine et plus claire la vue des récompenses éternelles préparées aux soldats de Jésus-Christ. Les noces d'or ne sont-elles pas une jouissance anticipée du jubilé éternel ?

Le R. P. Bermond a été ordonné prêtre par notre vénéré Fondateur, le 24 septembre 1836. Des empêchements de tout genre n'ont point permis de célébrer le cinquantième anniversaire à la date même qui le ramenait. Nous devons en remercier la Providence; elle voulait nous ménager des surprises bien agréables.

Le 20 juillet 1887 fut choisi comme le jour le plus favorable ; il l'était pour les invitations à faire, il le devint plus encore par les coïncidences qu'il a déterminées.

Elles ressortiront dans la suite de notre récit.

Mgr Balaïn, évêque de Nice, toujours Oblat par l'esprit et par le cœur, devait présider la fête et ajouter à ses joies l'éclat que projette la dignité épiscopale, portée avec noblesse et simplicité. Son passage à Notre-Dame des Lumières était le commencement des quelques semaines de repos que le vénéré Prélat prend dans les montagnes de l'Ardèche, après ses longues et laborieuses tournées pastorales. Mgr l'archevêque d'Avignon, M. l'abbé

Charras, vicaire général d'Avignon, avaient été invités : ils n'ont pu accepter. Un plus grand nombre de prêtres auraient accueilli de grand cœur une invitation personnelle, le P. BERMOND est leur Père ou leur ami ; mais il fallait s'imposer des limites, et le sentiment qui les a fixées a été parfaitement compris et respecté de tous.

Mgr BALAÏN avait annoncé l'heure de son arrivée pour le 19 juillet, par le train de trois heures de l'après-midi. Le nouveau supérieur de Notre-Dame des Lumières, le R. P. PICHON, dont nous ne saurions trop louer le zèle, le dévouement et l'activité, admirablement secondé par l'ancien supérieur, le R. P. BONNEFOI, arrivé l'avant-veille, se rendit à la gare au-devant de Monseigneur, que nous vîmes descendre du wagon en nombreuse compagnie : M. l'abbé Redon, vicaire général d'Avignon ; le R. P. RAMBERT, supérieur du grand séminaire de Fréjus ; le R. P. BOËFFARD, supérieur de la maison d'Aix ; le R. P. NÉMOS, professeur de dogme au grand séminaire de Fréjus ; M. Ferrer, ancien curé-doyen de Bonnieux, etc. M. le curé de Rozières, le fidèle ami, était arrivé la veille.

Au seuil de la maison, Monseigneur trouva la communauté tout entière réunie pour lui souhaiter la bienvenue ; le vénéré jubilaire était à la tête, déjà profondément ému de tout ce qui se préparait pour fêter ses noces d'or.

Après un moment de repos donné à l'épanchement des cœurs et à la joie de la vie de famille, Monseigneur manifesta le désir d'aller prier sur la tombe de nos Pères et Frères, ensevelis dans la chapelle de Saint-Michel. Je me présentai comme guide de Sa Grandeur et nous gravîmes ensemble le chemin tant de fois battu dans mes jeunes années et qu'ont foulé des milliers de pèlerins. Les lacets sont les mêmes que parcouraient les processions aux flambeaux qui donnaient aux pèlerinages de Notre-Dame

des Lumières un cachet spécial de piété, de dévotion et de charmes poétiques.

Monseigneur s'est prosterné sur la tombe où reposent nos défunts, parmi lesquels son cœur cherchait un jeune Scolastique dont il avait reçu l'oblation et qu'une mort précoce a ravi à sa tendresse paternelle. Le F. JACQUET a laissé dans le cœur de Mgr BALAÏN un souvenir ineffaçable.

Nous avons contemplé de là le spectacle tout à la fois gracieux et majestueux qui se déroulait sous nos regards, embrassant la vallée qu'arrose le Lymergue et s'étendant, d'un côté, à la montagne du Ventoux et, de l'autre, aux hauteurs que couronne la ville de Bonnieux. En face, la colline de Goult nous offrait un groupe de chênes verts, quelques bouquets de verdure surmontés par les murs crénelés du château qu'habite un des amis dévoués de la maison, M. Demarre, maire de la commune à laquelle nous appartenons. La journée avait été orageuse : des nuages étaient encore amoncelés à l'horizon ; une douce et mélancolique émotion remplissait nos cœurs ; nous nous serions attardés à contempler ce berceau des Junioristes, si l'heure avancée ne nous avait rappelé que le moment de la réunion générale était arrivé.

A six heures et demie, la cloche appelle tous les invités présents à se rendre dans la chambre du vénéré P. BERMOND. Mgr BALAÏN, qui a revêtu la soutane violette, veut bien se faire l'interprète des sentiments de tous. Nous regrettons de n'offrir à nos lecteurs qu'un résumé bien pâle, bien affaibli de cette allocution, qui réunissait tous les charmes de la diction aux sentiments les plus affectueux et les plus délicats : rien n'a été oublié, et l'accent si simple et si cordial ajoutait un charme des plus agréables à ce que l'intelligence et le cœur proclamaient être la

vérité même : « C'est un vétéran de la Famille, c'est un Apôtre des âmes et un Apôtre du Juniorat que nous venons acclamer au jour de vos noces sacerdotales ; nous vous offrons les félicitations que nous faisons remonter avec vous jusqu'à Dieu ; c'est une dette d'amitié et de reconnaissance que je suis heureux d'acquitter moi-même, en souvenir de tout le bien que vous avez fait, et je désire être l'interprète fidèle des sentiments de la Congrégation des Oblats à votre égard. » Et, prenant la date de l'ordination du bon Père, Monseigneur rappelle les missions données dans les Hautes-Alpes, lorsque le P. BERMOND habitait Notre-Dame du Laus ; puis à Notre-Dame des Lumières, où il est venu en 1841 ; son départ pour le Canada, son séjour à la rivière Rouge, à Saint-Boniface ; sa visite en Orégon, et les résultats qui ont amené l'établissement des missions de la Colombie britannique ; son retour en France, à Notre-Dame des Lumières, où il prépare le couronnement de la Vierge miraculeuse ; son Provincialat, sa Supériorité à Notre-Dame de Bon-Secours, où il fait couronner la Vierge du sanctuaire, après avoir réalisé tous les embellissements désirables ; et, à chaque énumération, Monseigneur répète : « C'est avec ces âmes évangélisées, c'est avec ces milliers de pèlerins, appelés par vous dans ce sanctuaire de Notre Mère, que nous vous acclamons. » Puis Monseigneur parle avec le même élan, avec la même affection de l'Apôtre du Juniorat : « Il y a dans cette réunion des membres sortis de cette maison bénie ; si tous étaient assemblés, là encore il y aurait unanimité d'acclamations pour fêter celui qui avait un cœur de mère pour ses enfants ; que le Seigneur, que nous prierons pour vous demain, vous conserve longtemps encore ; qu'il vous permette de jouir du bien que vous avez fait, et qu'il nous soit donné, si telle est sa volonté, de célébrer un jour vos noces de diamant ! »

Les applaudissements les plus chaleureux accompagnaient les paroles de Monseigneur, et on ne pouvait douter de l'écho qu'elles trouvaient dans le cœur. Le P. Bermond, surmontant à grand'peine l'émotion qui faisait couler ses larmes, parvint à prononcer quelques mots entrecoupés : « Monseigneur, personne ne peut être étonné que la bonté, l'affection, l'éloquence et l'indulgence se rencontrent sur des lèvres épiscopales ; les vôtres sont de plus inspirées par l'amitié ; permettez-moi d'être plus éloquent que vous en me condamnant moi-même au silence. » Ces accents s'éteignent dans les pleurs et sont couverts d'une salve de battements de mains. Monseigneur embrasse le jubilaire, et tous sont heureux de lui donner le témoignage de la plus vive affection.

Les premières vêpres de la fête furent célébrées ; elles se continuent au réfectoire et pendant la récréation. On attend encore quelques invités, qui arriveront par le dernier train du soir : le R. P. Gandar, provincial du Midi ; ou par les premiers trains du lendemain : le R. P. Garnier, etc. Le ciel semble prendre part à la solennité : les éclairs se succèdent à tous les points de l'horizon et forment une illumination des plus éclatantes. Le tonnerre se réserve pour donner le signal du lever.

C'est, en effet, aux bruyantes détonations de la foudre que commence la journée du 20 juillet. D'abondantes ondées rafraîchissent l'atmosphère et rendront plus facile et moins pénible notre réunion dans un local bien étroit.

Voici la liste des membres de la Famille et des invités qui doivent prendre part aux cérémonies des noces d'or du R. P. Bermond :

Mgr Balaïn, évêque de Nice, o. m. i.

M. l'abbé Redon, vicaire général d'Avignon, protonotaire apostolique.

Le R. P. Gandar, provincial du Midi.

Le R. P. Rey, provincial du Nord.

Le R. P. Bonnefoi, supérieur de Notre-Dame de l'Osier.

Le R. P. Rambert, supérieur du grand séminaire de Fréjus.

Le R. P. Garnier, de la maison de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, consulteur provincial.

Le R. P. Boëffard, supérieur de la maison d'Aix.

Le R. P. Lamblin, de la maison de Notre-Dame de l'Osier.

Le R. P. Némos, professeur de dogme au grand séminaire de Fréjus.

Le R. P. Clavé, de la maison générale de Paris.

M. l'abbé Fargier, curé de Rosières (Ardèche).

M. l'abbé Ferrer, ancien curé-doyen de Bonnieux.

M. l'abbé Hasley, neveu de Mgr l'archevêque de Cambrai, vicaire à Apt.

M. l'abbé Ripert, ancien junioriste, vicaire de Saint-Didier d'Avignon.

M. Louis Demarre, maire de Goult.

M. Hermitte, capitaine retraité du 120e de ligne, neveu du P. Bermond.

M. Justin Arnaud, ancienjunioriste, docteur en médecine à Paris.

M. Viennay, chef de gare de Goult-Lumières.

M. Pons (Dominique), propriétaire à Apt.

M. Bonnefoi, frère du supérieur de Notre-Dame de l'Osier.

M. Bonnefoi fils, élève au petit séminaire d'Avignon.

Le R. P. Pichon, supérieur de la maison de Notre-Dame des Lumières.

Le R. P. Bermond, de cette maison.

Le R. P. Trouin, de cette maison, curé de Goult.

Le R. P. Audric, de cette maison.

Le R. P. d'Istria, de cette maison.

Le R. P. Dubois, de cette maison.

Le R. P. Bernard, de cette maison, trois junioristes et les Frères convers.

Avaient été invités et se sont excusés :

Mgr Vigne, archevêque d'Avignon.

M. l'abbé Charras, vicaire général d'Avignon.

Le R. P. Bellon, procureur provincial.

Le R. P. Gigaud, supérieur de Notre-Dame de la Garde.

Le R. P. Martignat, supérieur de Notre-Dame de Bon-Secours.

Le R. P. De Veronico, de la maison du Calvaire.

A sept heures et demie, tous les invités se réunissent dans le vaste corridor sur lequel donne la chambre du R. P. Bermond, qui revêt les ornements sacerdotaux. Mgr Balaïn est en mosette ; M. le vicaire général Redon porte le camail : la procession s'organise et s'avance vers la chapelle intérieure, en chantant le *Veni Creator*. C'est le même chant qui préluda, il y a cinquante et un ans, à l'ordination sacerdotale ; que de souvenirs il éveille ! Le provincial du Nord assiste le jubilaire, et la messe sera servie par les PP. Némos et Clavé, anciens junioristes de Notre-Dame des Lumières.

La chapelle se remplit : Monseigneur est au prie-Dieu qui occupe le milieu de la chapelle. L'harmonium a sa place et, sous les doigts habiles du P. Lamblin, bientôt se font entendre les accords les plus religieux. Le saint Sacrifice commence. Je ne puis décrire l'émotion générale et surtout celle du vénéré officiant. Les larmes coulent sur ses joues pâles, un tremblement agite tout son corps ; mais les paroles sacrées produisent leurs effets divins : *Introïbo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam :* Je monterai à l'autel du Dieu qui réjouit ma jeunesse. Il monte, en effet, et poursuit avec courage le

sacrifice qui renouvelle la jeunesse sacerdotale. Et il prie comme au premier jour.

Mais au chant du *Veni Creator* succède le chant du cantique de l'Oblation. Il est interprété par le R. P. BOEFFARD, accompagné par le R. P. LAMBLIN; c'est tout dire, et nous ne voulons pas blesser la modestie de ces artistes dont un grand nombre de nos Frères reconnaissent le talent. Il est bien placé ce cantique dans cette solennité : le jubilaire est un religieux Oblat de Marie, prêtre : l'Oblation a devancé le sacerdoce. Mais comme le sacerdoce couronne bien l'Oblation! Cinquante années de vie religieuse et sacerdotale ont produit une identification complète entre l'immolation religieuse et l'immolation sacerdotale. Ne séparons pas ce que Dieu a uni pour toujours. Chantons ce qui se passe et sur l'autel et dans le cœur de celui qui n'est monté à l'autel que pour s'immoler avec la victime immortelle :

> Sacrifice d'amour, holocauste sublime,
> Un cœur brûlant et pur va s'immoler à Dieu;
> Le Ciel avec transport contemple sa victime,
> La paix et le bonheur inondent le saint lieu.

Oui, la paix et le bonheur inondaient toutes les âmes et leur donnaient un avant-goût du ciel!

Le cantique tout entier était chanté lorsque la consécration a eu lieu. Pauvreté, chasteté, obéissance, persévérance, tout était accepté et sanctionné par la présence du Dieu du Calvaire, du Dieu de l'Eucharistie, par la présence du sacré Cœur de Jésus vivant dans le sacrement de son amour!

L'*O salutaris* retentit comme le chant sublime de la reconnaissance et de l'adoration.

On aurait pu croire que le cœur avait épuisé la coupe de ses émotions. Ah! il y avait encore une fibre... qui n'avait pas vibré. Vous qui avez passé à Lumières, vous

qui avez vécu à l'ombre de son toit, avez-vous jamais oublié Celle que l'on y aime si ardemment, si profondément? C'est ce nom de Notre-Dame des Lumières qui retentit tout à coup, sortant des lèvres d'un ancien junioriste et accompagné de toutes les harmonies puissantes qu'évoquait un cœur d'Oblat :

> Entends, Vierge de Lumière,
> Les accents d'un ardent amour,
> Bénis ta famille entière
> Qui t'implore en un si beau jour.

Je l'ai vu ; le vieillard versa de nouvelles larmes : après Jésus, il était tout entier à Marie, tous les regards, humides et voilés, se tournaient vers la statue couronnée de Notre-Dame des Lumières ; elle était là, revêtue de son plus beau manteau royal, tenant son sceptre d'une main, son fils de l'autre ; elle semblait sourire à tous ses enfants, mais surtout à celui qui avait orné son front d'un diadème et avait appris à tant de cœurs à l'aimer...

Je ne puis décrire, exprimer l'entrain, je dirai la *furia francese*, la sainte vigueur avec laquelle ce cantique a été chanté. O Notre-Dame des Lumières, combien on vous aimait, on vous acclamait, avec quel cœur on vous priait !

Un moment le chant est interrompu par la récitation des prières prescrites par Léon XIII, mais il éclate de nouveau en empruntant au *Magnificat* les secrets de la reconnaissance, et le cortège se forme pour conduire le jubilaire dans ses appartements ; les versets retentissent bien avant dans les corridors du couvent — c'est l'action de grâces qui déborde — et, quand les chants se taisent, alors le cœur trouve une suave consolation dans l'accolade fraternelle donnée au R. P. Bermond. Il y a des scènes qui ne trouveront jamais un peintre assez habile,

un chantre assez inspiré, un historien assez éloquent : heureux ceux qui ont vu...

Au réfectoire, c'est toujours la même fête sous un autre aspect. Le R. P. Bermond est assis en face de Mgr Balaïn ; il a à ses côtés les deux provinciaux : M. Redon occupe la droite de Monseigneur, qui a à sa gauche le supérieur de la maison. Ce sont des agapes fraternelles, religieuses, qui nous sont offertes, mais cependant des agapes dignes d'un jour de noces d'or. Nous sommes trente-deux convives. J'ai à ma gauche le capitaine Hermitte, revêtu de son uniforme ; sur sa poitrine s'étalent la croix de chevalier de la Légion d'honneur, la médaille militaire, la médaille de Crimée, d'Italie et la médaille italienne de la valeur. Les trois compatriotes briançonnais sont réunis ; ils sont enfants de Notre-Dame du Laus, qui, avant de laisser partir de son sanctuaire des Alpes les Oblats de Marie, leur avait préparé un délicieux séjour à Notre-Dame des Lumières. Les conversations s'engagent et on n'entend formuler qu'un seul jugement sur la fête du matin : c'est qu'elle a été éminemment pieuse et édifiante.

Mais l'heure des vœux a sonné : le R. P. Provincial du Midi se lève et propose un toast en l'honneur du Souverain Pontife. Il est heureux d'annoncer à notre bon P. Bermond que le Vicaire de Jésus-Christ n'est point étranger à la fête de ce jour : Léon XIII envoie sa bénédiction... et, comme preuve authentique de cette grâce insigne, il donne lecture de ce passage d'une lettre du Procureur général près le Saint-Siège, à la date du 17 juillet, et adressée au R. P. Bermond : « Je dépose dans votre corbeille de noces un cadeau qui n'a pas son pareil parmi tous ceux qui vous sont offerts. Hier, 16, jour de Notre-Dame du Mont-Carmel, j'ai demandé au Souverain Pontife une bénédiction spéciale pour un des

vétérans de nos missions d'Amérique qui va célébrer son jubilé sacerdotal, et le Souverain Pontife a accordé cette bénédiction de tout son cœur, et il me donne la douce mission de vous en envoyer la consolante, l'heureuse nouvelle. » Le Père Provincial fait ressortir toute l'importance de cette faveur et pour le vénéré jubilaire et pour la Congrégation, surtout en ce moment où l'Église tout entière se préoccupe de la célébration des noces d'or de son chef et propose, en reconnaissance de la grâce accordée et comme expression du dévouement absolu que les Oblats de Marie professent à l'égard du Souverain Pontife, un toast à la santé du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le P. Bermond répond avec émotion : *Fiat! Fiat!* et l'assentiment est unanime.

Le provincial du Nord dit qu'après l'expression de notre amour envers le chef de l'Église, premier Père des chrétiens, il lui est doux de proposer la santé du Père de notre famille religieuse, du successeur de notre vénéré Fondateur. Il prend part à cette fête, il désire n'être point étranger aux manifestations d'affection et de reconnaissance dont le Père sera entouré : dans une lettre que le Provincial a reçue à Lumières même, il peut lire ces lignes : « Bonne et excellente fête!... mes meilleurs souhaits au vénérable P. Bermond. Absent par le corps, je suis avec vous par l'esprit et par le cœur (1). » Ces pa-

(1) Qu'il nous soit permis d'insérer ici la réponse de notre bien-aimé Père général à la lettre d'invitation que lui avait adressée le R. P. Bermond :

« Paris, le 14 juin 1887.

« Mon bien cher Père,

« Je viens de recevoir votre bonne lettre du 13; je me hâte de vous en remercier.

« Cette lettre, je l'ai lue avec une vive et profonde émotion. Je regrette de ne pouvoir me rendre à ce cher rendez-vous : c'eût été pour moi une bien grande consolation de me trouver avec tous ceux des nôtres qui entoureront de leur fraternelle affection cette belle couronne de cheveux

roles se passent de tout commentaire; elles expriment les pensées et les sentiments du chef de la Famille... Il est donc ici; mais s'il était là et s'il pouvait contempler le spectacle qu'offre en ce moment cette réunion de famille, combien il serait heureux de voir dans tout son épanouissement l'esprit et le cœur de notre Fondateur... il verrait que les traditions de famille se perpétuent et que les services rendus ne sont point oubliés. Je propose donc, au nom du P. Bermond, au nom de tous les membres de la Famille ici réunis, une santé pour notre bien-aimé Général; qu'après avoir célébré ses noces d'argent, il nous soit donné de célébrer ses noces d'or. » *Fiat! Fiat!* répètent tous les cœurs et toutes les voix, et l'émotion du P. Bermond est la plus éloquente des répliques.

M. l'abbé Redon, vicaire général d'Avignon, se lève et lit les pages suivantes :

« Monseigneur,

« Monseigneur l'archevêque d'Avignon m'a chargé de vous exprimer le regret qu'il éprouve de ne pouvoir assister à cette belle fête. Les soins que sa santé réclame le retiennent loin d'ici. Il eût été heureux de se joindre à vous, Monseigneur, aux Révérends Pères Oblats, pour lesquels il a une affection toute particulière; à tous les

blanchis au service de l'autel, au service des âmes et de la Congrégation. Forcément absent de corps, je serai présent et par l'esprit et par le cœur. Avec tous nos Pères, je remercierai le Seigneur de toutes les grâces reçues pendant ces cinquante ans si bien employés; avec tous mes Frères, je lui demanderai de vous conserver longtemps encore parmi nous. Votre présence seule nous rappellera des souvenirs bien chers à nos cœurs et fera revivre des années bien glorieuses pour la Famille.

« Priez pour moi, mon bien cher Père, et croyez à tout mon dévouement en N. S. et M. I.

« Fabre, o. m. i.,
« Supérieur général. »

convives ici présents, pour offrir ses vœux et ses félicitations au R. P. Bermond, en ce jour où il célèbre et où nous célébrons avec lui les noces d'or de son sacerdoce.

« Pour moi, mon révérend Père, je vous suis bien reconnaissant de l'honneur que votre amitié m'a fait en m'invitant à votre fête. J'ai joint mes prières et mes actions de grâces aux vôtres et mes vœux à ceux qui ont été formés par vos Frères et vos amis. Avec eux, je souhaite de vous posséder encore longtemps, et vraiment, en vous voyant doué de cette vigueur de tempérament qui triomphe de tous les accidents, j'ai la confiance que nos désirs seront facilement exaucés.

« Mon révérend Père, vous vous souvenez peut-être qu'il y a trois ans, aux noces d'or de votre profession religieuse, je me trouvai dans un état de perplexité d'où j'eus quelque peine à me tirer.

« Aujourd'hui, je me trouve encore dans un état d'esprit assez singulier. Il paraît que je suis coutumier du fait. J'éprouve une vive et curieuse tentation, à laquelle je voudrais bien que vous me permettiez de succomber. Tout en célébrant les noces d'or de votre sacerdoce, je voudrais célébrer ici même d'autres noces d'or. Ces doubles noces d'or multiplieraient notre joie et notre enthousiasme, qui s'élèveront bien à leur deuxième puissance. Il s'agirait de célébrer aussi un cinquantenaire, qui ne pourra être indifférent ni pour vous ni pour personne ici. Me le permettez-vous ? (Le P. Bermond sourit et dit : Achevez d'exprimer votre pensée.)

« Eh bien ! je vous propose de célébrer le cinquantième anniversaire de l'établissement des missionnaires Oblats à Notre-Dame des Lumières.

« C'est le 9 juin 1837 que Mgr Dupont, alors archevêque d'Avignon, a signé l'acte de l'établissement canonique des religieux Oblats à Notre-Dame des Lumières. J'ai eu en

main la copie de cet acte certifiée conforme par votre vénéré Père et Fondateur Mgr de MAZENOD, évêque de Marseille. Il y a donc, mes révérends Pères, cinquante ans un mois et onze jours que vous êtes établis ici.

« Un triple but vous était marqué. Vous deviez être les gardiens du sanctuaire de Notre-Dame des Lumières et y propager la dévotion à la sainte Vierge.

« Vous deviez évangéliser ce diocèse par des missions et des retraites, et donner les exercices spirituels aux prêtres qui viendraient se recueillir quelques jours à l'ombre du sanctuaire de la sainte Vierge.

« Avez-vous rempli ce triple but pendant ces cinquante ans ? Oui, mes révérends Pères, vous l'avez magnifiquement rempli. Je suis assuré que tous les prêtres de ce diocèse pensent et diront comme moi, parce que tous savent le bien que vous avez fait parmi nous. Que de retraites et de missions vous avez prêchées dans toutes nos paroisses ! Que de conversions vous avez opérées ! Que d'âmes vous avez sanctifiées et envoyées devant vous au ciel, où elles seront un jour votre couronne !

« Que de prêtres sont venus ici recouvrer, dans les saints exercices de la retraite, leur première ferveur et y ont trouvé le pieux Ananie qui leur a dit de la part de Dieu *quid oporteat illos facere !*

« E ce béni sanctuaire de Notre-Dame des Lumières, n'en avez-vous pas été les fidèles gardiens? Vous l'avez embelli, vous y avez organisé de superbes fêtes, de magnifiques pèlerinages, vous avez su y attirer les foules et vous leur avez fait un bien immense.

« Pourquoi faut-il que cette partie de votre œuvre soit interrompue ? Hélas! ceux qui ont dit : *Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra* sont venus ici, dans un jour néfaste, fermer les portes du sanctuaire et, pour vous expulser de votre demeure, ils en ont brisé et renversé la

porte à coups de hache : *In securi et ascia dejecerunt eam. Quis talia fando temperet a lacrymis?*

« Depuis ce jour, *viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.* Le silence et la tristesse règnent autour du sanctuaire, et nos populations regrettent de ne plus pouvoir venir prier aux pieds de Notre-Dame des Lumières (*profonde émotion*). Mais est-ce que des jours meilleurs ne luiront pas bientôt pour nous? Oh! oui, nous l'espérons, mes révérends Pères, et c'est avec la plus grande confiance que, en ce cinquantième anniversaire de votre établissement à Notre-Dame des Lumières, nous demandons à Dieu et à Marie la prochaine réalisation de toutes nos espérances.

« Vous aussi, mon révérend Père Bermond, vous avez la même espérance, et vous avez demandé la même grâce en ce jour des noces d'or de votre sacerdoce. Vous avez été le témoin et l'organisateur des belles fêtes de Notre-Dame des Lumières, dont vous pouvez dire, *quæ felicissima vidi,* et si par modestie vous ne voulez ajouter avec le poète, *et quorum pars magna fui*, nous le dirons, nous, parce que c'est la vérité.

« Oui, votre vie sacerdotale a commencé en même temps que l'établissement et l'apostolat de vos RR. PP. Oblats à Notre-Dame des Lumières, où vous n'avez pas tardé de venir résider pour y remplir les fonctions de zélé missionnaire. Vous étiez ici il y a bien quarante-cinq ans, sous le supériorat des RR. PP. Honorat et Ricard, dont le souvenir est fidèlement conservé dans les nombreuses paroisses qu'ils ont évangélisées. Parmi les rares survivants de cette phalange des premiers missionnaires Oblats de Notre-Dame des Lumières, il en est un dont vous me permettrez de rappeler le nom; c'est le nom du R. P. Françon, qui a été si justement appelé le missionnaire provençal, parce que, pendant plus de quarante ans, il n'a

cessé de prêcher et de convertir, et à Notre-Dame des Lumières et dans tous les pays du Comtat et de la Provence.

« Pour vous, mon révérend Père BERMOND, vous n'avez quitté Notre-Dame des Lumières que pour aller évangéliser un des premiers, les peuples sauvages de l'Amérique du Nord, et lorsque vous avez achevé cette longue, rude et glorieuse campagne, c'est ici que vous êtes venu rétablir vos forces épuisées par tant de fatigues et de dures privations. C'est ici que bientôt, comme supérieur et ensuite comme provincial, vous avez rétabli le juniorat, *spem gregis;* vous avez fait couronner la Vierge des Lumières, et vous avez dirigé vos zélés missionnaires dans les fonctions apostoliques qu'ils n'ont cessé d'accomplir.

« Enfin, depuis plusieurs années, après votre séjour à Notre-Dame de Bon-Secours, vous êtes revenu à Notre-Dame des Lumières, où nous sommes heureux de vous voir et où nous désirons de vous garder longtemps encore.

« Vous me pardonnerez, mon révérend Père, d'avoir parlé du cinquantenaire de vos Pères à Notre-Dame des Lumières. Je savais les coïncidences, les rapports intimes qu'il y a entre leurs noces d'or ici et celles de votre sacerdoce. Je savais qu'en parlant d'eux, je ne pourrais manquer d'avoir à parler de vous ; qu'en leur adressant de justes remerciements, c'est vous aussi que j'aurais à remercier.

« Merci donc, mon révérend Père, pour tout le bien que, pendant ces cinquante ans, vous avez fait à Notre-Dame des Lumières et dans le diocèse d'Avignon. Merci pour tout le bien que vous allez continuer d'y faire. Puissiez-vous voir bientôt se rouvrir les portes de votre sanctuaire !

« Puissiez-vous voir bientôt de toutes parts les peuples, en chantant, accourir à vos fêtes, et puissiez-vous leur

faire tout le bien que vous désirez et que nous désirons!

« A vous aussi, mon révérend Père BERMOND, merci pour tout le bien que vous avez fait et que vous continuerez de faire ici.

« Formerai-je un vœu pour vous? Non, c'est une assurance que j'exprimerai.

« Deux fois vous avez fait couronner la sainte Vierge. Eh bien, elle ne se laissera pas vaincre par vous. Sans parler des deux couronnes de Père et d'ancien dont elle vous entoure aujourd'hui, elle doit, mais pas encore, *longo post tempore,* elle doit vous couronner trois fois : elle couronnera en vous le prêtre fidèle, le zélé religieux et missionnaire, l'apôtre infatigable des sauvages d'Amérique. »

Nous sommes impuissants à décrire la joie, le bonheur et la surprise heureuse qui s'exprimèrent de toutes parts pendant cette allocution. Nous l'avouons, c'est une surprise bien agréable, bien vive et profonde qu'a causée le vénéré vicaire général en réunissant dans une seule fête deux anniversaires si chers à nos cœurs. Nous lui en avons presque voulu d'avoir conservé pour lui la connaissance d'une coïncidence qui aurait provoqué un programme plus large, une représentation plus complète de la province et de la Congrégation. Les noces d'or d'une maison sont des fêtes de prières, d'actions de grâces, de souvenirs qui intéressent la famille entière. Comment oublier des Pères qui, pendant cinquante ans, se sont abrités et ont travaillé à l'ombre du sanctuaire de Notre-Dame des Lumières : les P. HONORAT, RICARD, FRANÇON, HERMITTE, CHAUVET (Casimir), CHAUVET (Cyr), AUBERT (Casimir), AUBERT (Pierre), TELMON, AUGIER (Célestin), DUVIC, GIGAUD, TROUIN, BONNEFOI, etc.?

Inutile de le dire : cette révélation de M. l'abbé REDON a été saluée par des applaudissements unanimes. C'était

une surprise de cœur ; elle n'en a été que plus profonde et plus accentuée.

Le R. P. Rambert prend la parole et, après avoir constaté que les plus hautes autorités, celles du Saint-Père, du Supérieur général, de l'Ordinaire du diocèse, avaient formulé pour le P. Bermond les vœux les plus affectueux, il croyait pouvoir se rendre l'interprète des humbles et des petits, envers lesquels le P. Bermond avait prodigué toutes les tendresses de son grand cœur, — c'est ce qu'il veut mettre en lumière après les grandes lignes qui ont été tracées autour du jubilaire des noces d'or. Le P. Bermond a beaucoup aimé et c'est parce qu'il a beaucoup aimé, qu'en ce jour il reçoit les témoignages les plus expressifs d'une vive et profonde affection. Nous l'aimons parce qu'il nous a beaucoup aimés... Il a été de ceux auxquels notre histoire consacre une de ses plus belles pages... Lorsque notre vénéré Fondateur demanda à ses fils quels étaient ceux qui voudraient aller aux missions inconnues de l'Amérique du Nord, le P. Bermond fut un des premiers à dire : *Me voici, envoyez-moi*. Et il fut envoyé. On dira un jour ce qu'il a été pour les missions du Canada, de Saint-Boniface et de l'Orégon. Il a aimé et il a été aimé. Témoin ces sauvages qui s'exhortaient à ne plus parler au P. Bermond de leurs peines de famille, parce qu'ils avaient remarqué la tristesse et la douleur que ces récits lui causaient... On redira ce qu'il a été pour la Provence, à son retour d'au-delà des mers, et pour les petits et pour les humbles, pour les Frères convers et pour les Juniorats ; c'était un père, c'était une mère... On raconte qu'au milieu même des sollicitudes les plus accablantes de son provincialat il trouvait, à Marseille, le temps nécessaire pour se procurer des friandises, des bonbons, qu'il se faisait une joie de rapporter à Lumières pour en jeter du haut de sa fenêtre à ses chers junio-

ristes, en leur disant : Je suis Bermond. — Cette parole déjà acclamée, il y a trois ans, révèle ce qu'est notre cher P. Bermond, un homme de caractère, un homme de grand cœur. Homme de caractère, il était parfois redouté : ses jugements étaient prompts et énergiques ; à Apt, la magistrature connaissait sa trempe d'esprit ; les attaques multipliées contre la maison de Notre-Dame des Lumières avaient trouvé en lui un défenseur toujours armé ; son toupet montrait la fermeté et l'énergie de ses décisions ; tout en lui montrait un homme d'une seule pièce : Je suis Bermond. Mais il y avait l'homme de cœur, le cœur qui se donne et qui aime : voyez l'énergie et la fidélité des affections et des dévouements qu'il a su conquérir ! Voici Mgr Balaïn, l'Evêque au cœur d'Oblat, vous avez entendu les paroles qui vous ont charmés hier soir ; voici M. le vicaire général, qui depuis si longtemps aime le P. Bermond ; voici le curé de Rozières, qui est venu de l'Ardèche apporter le témoignage de son ancienne et inaltérable amitié. J'entendais hier l'excellent ancien Doyen de Bonnieux me dire que, pendant les années de son ministère, ses meilleurs moments, ses instants les plus heureux ont été ceux qu'il venait passer auprès du P. Bermond. Un de nos Pères lui écrivait ces jours-ci : « Vous avez été mon supérieur et je vous ai vénéré et aimé comme tel, mais vous m'avez toujours traité en frère et en ami ! Merci ! Je vous ai aimé et je vous aimerai toujours quand même ! » Et ces lignes sont signées par un octogénaire ! Voyez ces anciens junioristes ici présents, ne l'aiment-ils pas ? et si vous leur demandiez pourquoi ils l'aiment, ils vous répondraient : « C'est qu'il nous a aimés ! » Il est Bermond ! Oui, tout se résume en ce mot : Je suis Bermond ! Il peut le redire avec le même orgueil qui remplissait le cœur du général Changarnier lorsqu'un jour à la tribune française, à l'encontre d'un de ses adversaires

qui se couvrait de ces mots : « Vous êtes Metz, nous nous appelons Belfort », il répondit simplement : « Je ne suis ni Metz ni Belfort, je suis Changarnier, et cela suffit. » Les applaudissements de la Chambre montrèrent que Changarnier avait été compris. Puissions-nous, en nous servant des exemples de notre Père, arriver à nous constituer une personnalité telle qu'au jour de l'éternité elle soit trouvée digne de Dieu !

Le P. Bermond ne répond que deux mots : « Mon Père, vous avez trop bien parlé de moi ; mais si je suis Bermond, vous êtes Rambert. »

M. le curé de Rozières demande la permission de faire écho aux paroles du P. Rambert et d'exprimer des vœux que lui inspire sa vive et profonde affection pour le P. Bermond. Il lit la pièce suivante au nom de son vicaire et en son nom, et au nom de l'Ardèche reconnaissante :

SOUVENIR DU JUBILÉ SACERDOTAL DU R. P. XAVIER BERMOND, OBLAT DE MARIE IMMACULÉE.

Vivat ! cri d'allégresse,
Echo d'un pur amour,
Que notre cœur sans cesse
Te redise en ce jour !

En ce jour où d'un Père
Célébrant le bonheur
Une famille entière
Le proclame vainqueur...

Apôtre infatigable,
Il a semé bien loin
D'une vertu durable
Le grain si doux, si sain !

Sur la rive étrangère
Où la foi le portait,
Longtemps comme une mère
Il a prêché la paix !

Mais pour l'Ardèche aimée
Il sut garder l'ardeur
D'une âme parfumée
Par les dons du Seigneur.

Là, le doux missionnaire
Sans trêve ni repos
D'un riche sanctuaire
Conduisit les travaux.

Puis, son œuvre achevée,
Il sut montrer encor
La Vierge Immaculée
Sous un diadème d'or.

Par une main bénie
Consacrée pour toujours,
Que l'auguste Marie
Pour lui soit Bon Secours !

Oh ! oui, divine Mère,
De ce bon serviteur
Exauce la prière,
Cache-le dans ton cœur.

Au Jubilé de grâce
Qu'on célèbre en ce jour,
Daigne, Vierge admirable,
Sourire avec amour.

M. Hermitte demande alors la parole : « Je ne suis pas un orateur, comme les avocats qui ont tant d'intérêts à défendre, ni comme vous, mes Pères, qui parlez au nom de Dieu. Mais je tiens à dire combien je suis heureux et fier de l'honneur qui m'a été fait d'assister à cette solennité. J'aime mon oncle et je l'entoure de mon respect et de tous mes soins. Nous sommes deux vieux serviteurs qui avons blanchi au service de nos maîtres, lui au service de Dieu, moi au service de la patrie ; mais la religion et la France ne se séparent pas. Je suis venu piquer ma tente sur la terre de Notre-Dame des Lumières et j'y resterai ; mon oncle peut compter sur mon dévouement le plus absolu et le plus entier. »

Il était bon d'entendre cette parole militaire ; elle a été couverte d'applaudissements.

Mgr Balaïn résume alors dans quelques mots tout ce qui a été dit : « Je voyais ce matin suspendu au cou de Notre-Dame des Lumières un cœur d'or : ce doit être le P. Bermond qui le lui a donné, et, en échange, Notre-Dame des Lumières lui a donné un cœur d'or : n'est-ce pas ce qu'exprime tout ce que nous avons entendu ? »

Le P. Bonnefoi se lève et porte son toast en langue provençale ; il manquait, en effet, cette nuance à la couleur locale ; il convenait que la Provence fît entendre son accent. Nous reproduisons ces paroles autant que cela nous est possible ; la Congrégation parlera un jour toutes les langues de l'univers.

TOAST DU R. P. BONNEFOI.

« Moun Révéran Péré,

« Sentoun boun qu'embaoumon lei rosos que Mounseignour l'Evesqué de Niço, qué Moussu lou Gran Vicari d'Avignoun, que lei Péré Provinciaou d'oou miejour et doou Nor, qué lou Pére Rambert et puis lei Frères et amis jiettoun à baoudré su vuostro Couronno blanco. Ah ! segur, la testo fléchirié, s'ero pas lou toupé qué la ten toujou drecho et qué eou beisso jamaï. N'ia gi de passido ! soun toutei fresco ! De tout' aquelei bellei rosos, n'en toou moun bouquet, coumo l'abeïo quan fai soun meou. Et vous disi, ieou souré, tout cé qué touteis vous an dit ou pourran vous diré. Sento boun moun bouquet, sentez-lou un poou ! Sento-ti pas lou cuor de l'enfant? *Ad multos annos*, vous disoun touteis ! Ei, *longo mai*, que vuost' enfant, vous dis. Oui, *longo mai* su la terro ! — à vingt-cinq ans ! — Ei ben lon aco et saren ben viei ; pamen, sé lou buon Dieou lou voou, li cantaran : Gramaci ! sé sa pensado ei pas coumo la nuostro, anaren d'amount per

faïre la grando festo doou paradis. Aquelo festo qué finis plus : la festo di l'amitié din lou Couar de Jésus-Christ (1). »

Ce toast est suivi de la lecture du Rescrit apostolique qui permet au P. Bermond de célébrer la messe *de Beatâ* ou *de Requiem*. Le Rescrit doit être contresigné par l'Ordinaire. M. Redon promet bien volontiers de donner l'*Exequatur*.

La mesure était comble : que manquait-il encore au bonheur du jubilaire ? Il se leva, dominé par l'émotion, mais conservant encore cependant l'attitude ferme et élevée du P. Bermond : « Monseigneur, mes bien chers Pères, messieurs, c'était par un sentiment d'humilité profonde que Jérémie disait qu'il ne savait pas parler : pour moi, c'est en toute vérité que je m'approprie les paroles du prophète : *A, a, a, Domine, nescio loqui :* Je ne sais pas parler. J'ai reçu si peu de compliments dans ma vie, que je n'ai pu contracter l'habitude d'y répondre. J'ai pu comprendre cependant que bien des choses qui ont été dites sont des non-vérités. D'ailleurs, je voudrais

(1) Mon révérend Père, elles répandent un parfum suave les roses dont chargent et couronnent votre tête, Monseigneur de Nice, M. Redon, vicaire général d'Avignon, les RR. PP. provinciaux du Midi et du Nord, le R. P. Rambert, vos Frères et vos amis. Vraiment, sous leur poids votre tête courberait, sans cette touffe audacieuse, que certains désignent sous le nom de *toupet*, qui la tient fièrement élevée et qui n'a jamais su fléchir. Aucune de ces roses n'est flétrie, leur fraîcheur à toutes est délicieuse ; quant à moi, semblable à l'abeille qui forme son miel, de toutes ces roses je compose un bouquet que je fais mien, et vous répète tout ce que l'on vous a dit ou pourra vous dire. Aspirez mon bouquet, il embaume ; il sent le cœur de l'enfant. Longues années, vous dit-on ! Longues années, vous souhaite un enfant ! A vingt-cinq ans encore ! C'est bien long et nous serions bien vieux. Si le Bon Dieu nous les donne, nous chanterons, joyeux, l'hymne de la reconnaissance ; si la Providence en dispose autrement et nous appelle là-haut, heureux nous nous envolerons à la fête éternelle qui ne connaît point de fin : ce sera la fête de la sainte amitié dans le SS. Cœur de Jésus.

discuter, que je ne puis le faire... sous le poids des émotions dont une sorte de conjuration de votre part m'a accablé aujourd'hui. Je vois que mon intelligence a changé de place et qu'elle est descendue dans mon cœur. C'est peut-être ce qui donnera plus de force à cette parole que je puis seule prononcer : merci! Oui, merci de tout cœur, merci à vous, Monseigneur, dont la présence m'a comblé de consolation; merci à vous, cher monsieur REDON, vous êtes le vicaire général, je ne l'oublierai jamais, mais vous êtes surtout l'ami, merci! Merci au curé de Rosières, merci à tous... J'ai lu autrefois que Lacédémone s'était illustrée entre toutes les villes de la Grèce par le respect et l'honneur dont elle entourait ses vieillards.— Ah! en cela, je connais mieux que Lacédémone, et c'est justice pour moi de le dire, c'est la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, qui non seulement honore ses vieillards, mais les entoure des soins les plus dévoués et les plus affectueux. A cette congrégation bien-aimée, je dis aussi : merci! »

Le vieillard s'arrête et s'assied : on comprend l'impression produite dans tous les cœurs.

Il fallait une dernière parole, une parole, je puis le dire, ardemment désirée : c'était celle du supérieur de la maison, du R. P. PICHON, ordonnateur de la fête si religieuse et si fraternelle des noces d'or. Dans un langage rapide, mais très expressif et très cordial, il a exprimé sa gratitude, ses remerciements à chacun des membres de cette nombreuse réunion : à Mgr l'Evêque Oblat, merci de cette halte, qui honore si grandement le héros de la fête; à Mgr REDON, le révélateur du cinquantenaire, merci de son affection si dévouée pour les Oblats; au Provincial du Midi, merci de la participation à cette fête de famille; au Provincial du Nord, merci de sa piété filiale envers le Père de ses jeunes années; au P. RAMBERT, merci de sa

présence et de ses paroles si chaleureusement applaudies, au P. Boëffard, restaurateur du berceau de la Famille, merci de ses chants si harmonieux ; au P. Bonnefoi, merci de ce concours si dévoué et il demande que le P. Bermond accorde au successeur du P. Bonnefoi une part de la confiance qui réunissait leurs cœurs ; au P. Garnier, merci d'être venu entre deux prédications dans ces lieux où on se plaît à reconnaître en lui le roi de la parole et des cœurs. Nous ne croyons pas devoir poursuivre cette énumération, et nous terminons en disant qu'après avoir salué M. Hermitte du nom de « chevalier sans peur et sans reproche », le supérieur a donné à tous le mot de remerciement le plus convenable et le plus personnel. Un sourire se montrait successivement sur les lèvres des convives à mesure qu'il disait sa gratitude et exprimait la joie dont son cœur était rempli.

On est sorti du réfectoire. Avant d'en franchir les murs, je me fais un devoir de consigner le témoignage unanime qui a été rendu au révérend et bien cher P. Pichon de sa gracieuse et fraternelle hospitalité, de toutes les prévenances dont ses hôtes ont été l'objet et du souvenir ineffaçable que nous conserverons des noces d'or du 20 juillet 1887.

A trois heures, tous les convives étaient assemblés dans la chapelle intérieure. Le Salut du Très Saint Sacrement devait clore la journée, car M. le vicaire général et plusieurs des invités se proposaient de partir par le train de quatre heures et demie. L'*Ave maris Stella* est enlevé avec le même entrain que les chants du matin. Un Père, après avoir reçu la bénédiction de Monseigneur, qui préside en mosette à la pieuse réunion, résume à son tour les enseignements de cette journée aux souvenirs impérissables. *Revertetur homo ad possessionem suam, et unusquique rediet ad familiam pristinam.* A l'occasion du Jubilé

chacun rentre en possession de ses biens et de son antique famille (Lévit.).

Le Jubilé que nous célébrons aurait dû avoir lieu quelques mois plus tôt. Des empêchements ménagés par la Providence ont amené un sursis qui a été l'occasion de surprises bien agréables. Votre présence, Monseigneur, celle de plusieurs de nos Pères, celle d'un ami qui nous a révélé un second anniversaire, de nouvelles noces d'or. Ce sont des noces sacerdotales qui nous ont réunis autour d'un ami dévoué, profitons de cette grâce jubilaire pour revenir à notre berceau et rentrer en possession des dons, des souvenirs ineffables qui accompagnent le sacerdoce. Que sa grandeur, que sa fécondité nous paraissent admirables en l'étudiant après cinquante ans d'exercice et de vitalité! Un Jubilé d'or n'est pas une faveur commune : bien peu y sont appelés. Dans les joies de ce beau jour, en entourant un Père bien-aimé, mesurons les perfections du sacerdoce — à la lumière de cinquante ans, quelles richesses il offre à nos regards! Le sacerdoce, c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit qui se donnent un représentant — un dispensateur des mystères et des dons de Dieu. Puissance, vérité ou lumière, charité ou fécondité. Le prêtre est puissant de la puissance de Dieu; il bénit, il pardonne, il consacre et produit l'Eucharistie. Quelle puissance! et notre Père l'exerce depuis cinquante ans! que de bénédictions, que d'absolutions, que de consécrations!

Le prêtre est l'interprète de la vérité. Il enseigne par le catéchisme; il enseigne du haut de la chaire; il dirige du fond du confessionnal. Quels flots de lumière le prêtre peut épancher sous la forme de ce triple enseignement, par lequel il fait pénétrer la lumière jusqu'au plus intime du cœur! Quel bien peut faire le prêtre fidèle! le religieux missionnaire! Ah! on n'a pas pu fermer les lèvres

sacerdotales, et c'est le prêtre qui est la lumière du monde. *Vos estis lux mundi.*

Le prêtre est l'instrument de la charité ou de la fécondité des œuvres. Le Sacré-Cœur l'a dit : *Vos estis sal terræ.* Il préserve les âmes ; il purifie les âmes ; il sanctifie les âmes et il maintient à travers les corruptions du monde les principes de l'éternelle incorruptibilité. Sans le prêtre et les âmes qu'il inspire, qu'il féconde, qu'il dirige, que deviendrait le monde, océan de corruption ? O prêtre, quel bien vous avez pu faire pendant cinquante ans ! Vous avez souffert et vos larmes ont creusé les sillons où germent maintenant les moissons divines. Cinquante ans de sacerdoce ! quelle couronne vous avez pu vous préparer !

« La coïncidence des fêtes de ce jour vous donne, nous donne à tous les plus douces espérances. Jérôme Emilien, le fondateur des orphelinats, un des Pères de jeunesse, ne sourit-il pas à l'ami des juniorats ? Et n'était-ce pas une consolation de dire ce matin, à l'Introït de la messe : *Laudate, pueri, Dominum ; laudate nomen Domini ?* O saint Jérôme, répandez sur la tête de notre Père les bénédictions des enfants ! Sainte Marguerite, la vierge-martyre, ne rappelle-t-elle pas la pierre précieuse qui symbolise la vie religieuse : *inventa una pretiosa margarita ?* Ne parle-t-elle pas de la bienheureuse Marguerite-Marie, la révélatrice du Cœur de Jésus ? N'est-elle pas la Marguerite qui parlait à Jeanne d'Arc et qui se montrait ainsi une des patronnes de la France ? O sainte Marguerite ! au nom de ce pays, où il y a *grande pitié* pour Dieu, bénissez notre Père et, avec lui, bénissez les Juniorats, espérance de notre Famille religieuse dans ce beau pays de France, qui est le royaume de Jésus et de Marie ! Bénissez les enfants et, par eux, sauvez notre patrie ! »

Mgr BALAÏN donne le Salut du Très Saint Sacrement, assisté par M. le vicaire général REDON, et ainsi s'achève, sous la bénédiction du Sacré-Cœur, les noces d'or du P. BERMOND et de la maison de Notre-Dame des Lumières.

Je m'en voudrais d'omettre l'heure de délicieuses distractions que sut nous procurer le cher P. CLAVÉ, ancien junioriste de Lumières, demeuré le Benjamin du R. P. BERMOND, et devenu un insigne bienfaiteur de nos juniorats. C'est une dette de reconnaissance que j'acquitte de la part de tous ceux qui ont assisté à la fête.

Mgr REDON a bien voulu nous dire toutes les consolations qu'il emportait dans son cœur. Je crois que l'impression a été la même dans tous ceux qui ont pris part aux noces d'or du 20 juillet. Une fois de plus, il a été constaté combien sont vraies les paroles de nos saints Livres : *Ecce quam bonum, et quam jucundum habitare fratres in unum!* « Qu'il est avantageux et agréable que des frères soient réunis ensemble dans la même demeure ! Cette union est comme le parfum répandu sur la tête d'Aaron, qui, découlant le long de sa barbe, descendit sur le bord de ses vêtements ; elle est comme la rosée d'Hermon, qui s'étend jusqu'à la montagne de Sion. C'est que le Seigneur a destiné à l'union fraternelle ses bénédictions et la vie pour jamais ! » (Ps. CXXXII.)

Ach. REY, O. M. I.,
Provincial du Nord.

SCHÖNAU ET JERSEY

Sous ce titre, nous réunissons deux courts rapports du R. P. Michaux, reçus à quelques semaines d'intervalle. Le premier est un coup d'œil rétrospectif jeté sur une des phases historiques qui ont suivi l'expulsion ; le second nous fait connaître l'état de l'œuvre qui se poursuit et s'achève en ce moment à Saint-Hélier de Jersey : la construction d'une grande et belle église catholique.

I

SCHONAU (SUISSE).

Les premiers supérieurs de notre chère Congrégation, prévoyant que les attaques de l'impiété seraient d'abord dirigées contre les sociétés religieuses, et voulant amoindrir les conséquences fâcheuses qui pouvaient résulter des expulsions, prirent dans leur sagesse la résolution d'établir un scolasticat en Irlande, un noviciat dans le Limbourg hollandais, et ils daignèrent me confier la mission de fonder en Suisse une maison qui, en se développant, pourrait recevoir une partie du juniorat de Sion, dans le cas où cette maison serait frappée à son tour. On s'est établi très modestement à Schönau, près Lucerne, le 15 octobre 1880.

Là, quelques Pères, plusieurs enfants et deux Frères convers ont trouvé un asile. Nous avons été parfaitement accueillis sur cette terre hospitalière; plusieurs familles aristocratiques nous ont témoigné de profondes sympathies, et Mgr Lachat, évêque de Soleure et de Bâle, a été pour nous un véritable père. C'est à Lucerne que le

R. P. Mauss fut ordonné prêtre, dans la chapelle de Monseigneur, qui nous a priés de faire dans cette ville, tous les dimanches, une instruction en langue française, et c'est à l'occasion de ce pauvre petit travail que ce grand évêque nous a écrit la lettre dont je vous envoie une copie, et qui nous révèle sa charité pour notre chère Congrégation :

« Mon Révérend Père,

« C'est avec un très grand regret que je vous vois quitter mon diocèse, où, depuis deux ans, en compagnie de vos dignes confrères, vous nous avez rendu tous les services religieux compatibles avec votre situation, et surtout édifié par votre zèle, vos vertus vraiment sacerdotales et votre maintien de bon et parfait religieux. Non seulement je ne saurais comme évêque rien reprendre en vous, mais la justice et votre noble conduite me font un devoir de vous adresser les plus beaux éloges comme témoignage de mon admiration et de ma reconnaissance. Puisse la Providence, en des temps meilleurs, vous ramener, vous et vos vénérables confrères, au milieu de nous ! Puissiez-vous, sur une terre plus hospitalière, trouver le repos et la liberté pour l'exercice de votre saint ministère ! Mes vœux de bonheur et ceux de beaucoup d'autres vous suivront partout où vous dirigerez vos pas d'apôtres. Je bénis votre personne, vos œuvres et toute votre admirable Congrégation. Souvenez-vous de moi et de mon diocèse dans vos prières. Vous demeurant uni dans les cœurs de Jésus et de Marie, je vous offre l'expression de mon respect profond, de mon affection sincère et de tout mon dévouement.

« † Eugène Lachat. »

Vous savez, mon révérend Père, que les mesures de proscription prises en Suisse par le Conseil fédéral

contre les dominicains du Valais et les maristes de Fribourg, ne permettant pas d'espérer un long avenir de paix et de liberté, on dut songer à transférer sous un ciel plus clément les pauvres exilés de Schönau. Deux de nos junioristes furent dirigés vers Notre-Dame de Sion, et les autres m'accompagnèrent à Jersey. »

II.

JERSEY.

Avant de vous entretenir des œuvres dont je suis chargé à Jersey, j'ai tenu à lire dans nos Annales ce qui a paru relativement à cette île.

En 1882, le R. P. Bourde vous a communiqué ses impressions et vous a raconté l'histoire de Jersey au point de vue religieux et moral. En 1883, le journal français de Saint-Hélier, *la Chronique*, a édifié ses lecteurs par le récit de la cérémonie de la pose de la première pierre de notre nouvelle église, et enfin, en 1884, après être venu nous visiter sur cette terre d'exil, vous avez bien voulu, dans ce langage poétique qui vous est familier, dire à notre T. R. et bien aimé Père général ce que vous avez vu dans cette île, où vous avez laissé de si doux souvenirs. Après avoir raconté ce qu'est, au point de vue topographique, l'île de Jersey « qui se berce dans l'azur du ciel et des flots, » vous avez abordé le côté religieux, vous avez salué avec bonheur l'aurore d'un jour nouveau pour le catholicisme, et vous avez l'espoir de voir le soleil de la vérité briller enfin sur cette terre si longtemps enveloppée par les ténèbres de l'erreur. Vous m'avez fait du bien, et je vous en remercie d'autant plus que je partage votre espérance. J'ai souvent entendu à Saint-Hélier et à Granville des personnes très sérieuses, connaissant notre île depuis cinquante ans, et constatant avec bonheur les

progrès considérables faits par le catholicisme, et, comme me l'écrivait naguère Mgr de la Passardière, auxiliaire de l'archevêque de Lyon, tout porte à croire que la divine Providence veut récompenser Jersey de sa charité vis-à-vis des prêtres et des nobles qui sont venus de France se réfugier ici pendant la grande Révolution.

Mais je dois vous parler seulement des œuvres qui m'incombent : la construction d'une église catholique française, et notre petit juniorat.

M. l'abbé Volckeryck, comme le dit le R. P. Bourde dans son rapport de l'année 1882, a fondé à Jersey des œuvres qui font le plus grand honneur à son intelligence et à sa foi. C'est lui qui a fait venir les Dames de Saint-André et les Frères des écoles chrétiennes. Il songeait aussi à construire une église convenable, et, pour réunir les sommes nécessaires, il a fait d'éloquents appels aux catholiques français.

Comment se fait-il que le pauvre Père Michaux, vieux et infirme, ait été chargé de la construction de cette église? Je vais vous le dire.

Au mois de juin 1882, je fus invité par nos Pères de Saint-Thomas à aller prêcher la retraite aux enfants de la première communion; or, ce grand jour de fête j'eus la douleur de voir mettre à la porte de l'église, faute de places, les parents des premiers communiants, et ce fut ce jour-là même, si j'ai bonne mémoire, que le R. P. Bourde me dit que le T. R. Père général me verrait avec plaisir travailler à cette œuvre. Il n'en fallait pas tant pour me décider à accepter. Toutefois, je n'osai répondre d'une manière affirmative sans en avoir parlé à qui de droit, et voilà pourquoi le R. Père supérieur de Saint-Thomas m'adressait une lettre d'instances, dans laquelle il me disait :

« Des hommes très sages ont assuré, déjà depuis

quelque temps, que les églises seront fermées en France dans un avenir qui ne saurait être éloigné.

« Il faudrait que notre église fût bâtie pour ce moment-là, Notre Seigneur y recevrait des hommages dont il serait privé ailleurs, et les prêtres et les fidèles, venus de France, y goûteraient des consolations dont ils seraient privés chez eux. Et c'est à vous, mon bon Père, que le ciel et la terre devront cette gloire et cette consolation. Si vous saviez les prières que font nos enfants et nos bonnes Sœurs pour la réussite de notre entreprise, vous en seriez attendri !

« Vous me trouverez peut-être ennuyeux à force de faire des instances. Vous m'excuserez à cause de l'intention. Je n'ai point du tout de commandement à vous imposer. Ce sont des supplications que je vous adresse en faveur d'une œuvre pour laquelle votre concours est indispensable. »

Vous comprenez, mon révérend Père, qu'en présence de pareils désirs, venus de divers côtés, alors qu'il s'agit de l'honneur de notre chère Congrégation, de la gloire du Dieu de l'Eucharistie et du salut des âmes, il m'était impossible de balancer. Aussi ai-je accepté avec empressement, et, malgré les charges qui pèsent sur mes vieilles épaules, je suis heureux de pouvoir contribuer, dans la mesure de mes forces, à cette œuvre excellente.

Deux plans ont été soumis à l'approbation de nos premiers supérieurs. L'un, avec déambulatoire, était de beaucoup celui que je préférais, mais il fut rejeté, et je dus me soumettre. Le devis de ce plan montait à 450 000 francs, et le devis de celui qui fut adopté seulement à 250 000 francs. Il est vrai qu'à l'heure présente ce chiffre est dépassé de beaucoup. Lorsqu'il s'est agi des fondations, on a trouvé de l'eau à quelques mètres du sol, et on a été obligé de faire des travaux préparatoires

complètement imprévus; on s'est trouvé aussi dans l'obligation de faire venir de France certains matériaux, d'où résulte une augmentation considérable de dépenses, à tel point que, lorsqu'on prendra possession de l'église, les dépenses s'élèveront à près de 500 000 francs, sur lesquelles, à l'heure présente, j'ai versé 310 500 francs. La divine Providence nous a aidés jusqu'à ce jour, nous espérons qu'elle continuera à le faire.

Sur les 50 000 francs amassés par le zèle de M. Volckeryck, après l'achat de Berry House et du terrain pour l'emplacement de l'église, il restait 27 000 francs, qui m'ont été remis. Monseigneur de Portsmouth m'a envoyé 7 250 francs en son nom, et plusieurs communautés religieuses nous sont venues en aide avec générosité. J'ai reçu 4 275 francs de la Maison mère des Dames de Saint-André et de leurs élèves de Tournai; 3 000 francs des RR. PP. Jésuites et des élèves de leur école de marine; de la Grande-Chartreuse, 2 000 francs; de la Maison mère du Sacré-Cœur (Paris), 300 francs; des Dames auxiliatrices, 200 francs, etc.

Deux bazars ont eu lieu à Saint-Hélier en faveur de notre œuvre : le premier a produit 10 460 fr. 90; le second (y compris la loterie organisée par le R. P. Fick), 11 020 fr. 25.

Chaque année, la quête faite à tous les offices, à la chapelle provisoire, le jour de l'Assomption, et les quêtes faites en été, à la messe des étrangers, produisent environ 1 000 francs. Plusieurs paroissiens de la Mission de Saint-Thomas ont souscrit pour des sommes relativement importantes. Le mieux posé verse entre mes mains 100 francs par trimestre. Il a déjà donné 1 900 francs. Deux personnes, dans une condition plus modeste, ont donné chacune 1 000 francs. Plusieurs autres, 500 francs, et leur dernier mot n'est pas dit. Mais ce qui est admi-

rable, c'est de voir quels sacrifices s'imposent ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front! Le jour même où, pour la première fois, j'ai fait appel à la charité des Français de la Mission, une servante est venue m'apporter 100 francs en me disant : « J'avais économisé cette somme pour faire le pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes, mais je la donne volontiers pour l'église. » Le même jour, un chaudronnier s'est présenté accompagné de sa femme. Ils me remettaient 250 francs, et depuis, avec destination spéciale, ils m'ont donné 1 150 francs. Trois personnes de la même famille ont apporté au nouvel an 150 francs, fruit des économies et des privations de l'année précédente. Une des personnes les plus pieuses et les plus zélées de la Mission se fait quêteuse lorsqu'elle va en France, et a pu recueillir environ 5 000 francs (y compris les 2 000 francs de M. et Mme G...). Le R. P. Bourde, étant à Jersey, a fait appel à la charité de sa famille et m'a remis 1 250 francs.

En additionnant les sommes ci-dessus indiquées, nous arrivons au chiffre de 80 000 francs, produit de l'argent déposé à l'évêché, des bazars, des offrandes de plusieurs congrégations religieuses et de celles de nos plus zélés catholiques de Saint-Hélier. A ces offrandes, sont venues s'en adjoindre d'autres, tout à fait inespérées. La Providence a suscité des dévouements au delà des mers. Plusieurs sommes importantes me sont arrivées d'Amérique. A la demande de son ancien médecin, un habitant de Montevideo (Uruguay) m'a fait remettre 1 062 francs, que j'ai reçus avec bonheur. Paris et Metz ont rivalisé de zèle, et bien que toutes les provinces de France où je suis connu aient répondu à mon appel, ces deux villes surtout ont opéré des merveilles, grâce au concours de personnes dévouées qui avaient reçu des listes de souscription et qui se sont mises à l'œuvre avec succès. J'ai

également rencontré dans notre pauvre patrie des cœurs d'une générosité admirable. Des jeunes filles renonçaient volontiers à leur toilette d'été, à leurs bijoux! Des hommes, qui avaient rendu de grands services à leurs semblables et auxquels la reconnaissance voulait adresser des cadeaux, demandaient comme une faveur que l'argent destiné à l'achat de ces cadeaux fût employé à l'église en construction à Jersey. Un prêtre de mes amis m'a remis déjà plusieurs milliers de francs, et, depuis trois ans, afin de pouvoir donner davantage, il ne fait plus qu'un seul repas par jour, outre son déjeuner du matin. Que Dieu récompense ces nobles cœurs! Je ne puis penser, sans une émotion profonde, à ces actes de charité, d'autant plus admirables qu'ils sont le produit de constants sacrifices!

Quant à moi, mon révérend et bien cher Père, je ne me pose nulle part comme quêteur, bien que, depuis vingt-cinq ans, on m'ait nommé le Père qui quête; je fais des visites à mes vieux amis, on me parle de mes œuvres, et généralement on me donne de 50 à 500 francs. J'écris quelques lettres, et lorsque l'occasion se présente de dire quelques mots à une paroisse que j'ai évangélisée, à un pensionnat ou à une communauté, je la saisis avec empressement. Ainsi, cette année, dans l'après-dîner d'un même dimanche, j'ai parlé de l'œuvre dans le diocèse de Nancy : 1° au collège de la Malgrange, et j'ai recueilli 140 francs (c'était la seconde quête faite dans cette maison); 2° au pensionnat du Sacré-Cœur, 100 francs (la première avait rapporté 150 francs); 3° à l'école Saint-Sigisbert, où je reçus également 100 francs.

Malgré les années et les infirmités, j'espère pouvoir mener à bonne fin cette œuvre, confiée à mon zèle et à mon dévouement.

Permettez-moi de compter sur le secours de vos prières,

et daignez agréer l'expression des sentiments respectueux et reconnaissants avec lesquels j'ai l'honneur d'être, en Jésus et en Marie Immaculée,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

MICHAUX, O. M. I.

REVUE

Ceylan. — diocèse de jaffna. — *La Pêche aux perles.* — Silabaturai, 25 avril 1887.

Le Père Massiet fait de cette pêche la description suivante :

Je suis arrivé ici de Madhu avant-hier soir, non pour pêcher des perles, mais pour être à portée de faire quelque bien à ces pauvres pêcheurs catholiques qui en ce moment se trouvent réunis ici au nombre de plus de deux mille. Cette année, la pêche n'était pas attendue, et cependant, malgré la courte notice que le gouvernement en a donnée, plus de 15 000 personnes et de 126 bateaux pêcheurs sont accourus successivement de tous les points de l'Inde et de Ceylan. Quelle vie, mon révérend Père ! et qu'on comprend bien ici la force de ce texte de l'Evangile : «Simile est regnum cœlorum homini negotiatori, quœrenti bonas margaritas... » Mais le royaume des cieux, c'est là le moindre des soucis de ces gens-là. Si du moins nos chrétiens faisaient, pour conquérir cette perle céleste, je ne dis pas ce que font ces marchands pour trouver des perles, mais le dixième de ce qu'ils font, que d'âmes il y aurait de sauvées !

N'ayant jamais assisté à ce curieux spectacle, vous seriez peut-être bien aise de savoir comment cela se passe. Au jour fixé, les bateaux pêcheurs étant tous arrivés, enregistrés et numérotés, se mettent en mer vers les neuf heures du soir, ayant à leur bord chacun dix plongeurs et dix hommes, dont le travail con-

siste à retirer les sacs d'huîtres et à aider les plongeurs à remonter. Le gouvernement met à bord de chaque bateau un compteur qui doit rendre un compte exact des huîtres retirées. Les bateaux arrivent pendant la nuit aux bancs des huîtres qui se trouvent à environ 12 milles du rivage. Dès les premières lueurs du jour, la pêche commence. Les plongeurs se lancent dans l'eau, ayant un petit filet suspendu à leur cou, et ils plongent droit sur le banc d'huîtres qui se trouve à une profondeur qui varie de 25 à 40 pieds. Arrivés au fond, ils détachent les huîtres du banc, remplissent leur petit filet, et remontent pour respirer pendant que l'homme qui est dans la barque tire le filet à lui par une corde qui y est attachée. Le filet vidé dans la barque, le plongeur redescend et recommence son opération. Il continue de la sorte pendant 20 minutes environ, et alors, fatigué, épuisé, il remonte dans la barque et se repose pendant qu'un autre prend sa place. On a exagéré beaucoup le temps qu'un plongeur peut rester sous l'eau sans remonter pour respirer. Quoi qu'il en soit, les meilleurs plongeurs que j'ai vus ne restent pas plus de 48 secondes, et en général, ils remontent entre 40 et 42 secondes. On m'a parlé d'un individu qui est descendu à 72 pieds de profondeur, a pris une poignée de sable au fond, et est remonté en 56 secondes; mais arrivé à fleur d'eau, il a perdu connaissance et n'a été sauvé que grâce à l'adresse de son aide qui l'a saisi de suite par les cheveux et l'a remonté dans la barque. Par ce qui précède, vous comprendrez facilement que les accidents ne sont pas rares. Tantôt c'est un plongeur qui étouffe en remontant et retombe au fond avant d'avoir pu respirer; tantôt il remonte juste sous la barque et se fend le crâne; tantôt encore, mais ceci arrive rarement, c'est un requin qui l'enlève. Cette année cependant, nous n'avons encore

eu à déplorer aucun accident de ce genre, et j'espère que la pêche se terminera sans qu'il s'en produise.

Vers une heure de l'après-midi, le signal du retour est donné, tous les bateaux mettent à la voile et rentrent dans le port vers les trois heures. Rien de plus pittoresque que cette manœuvre de 100 à 125 bateaux s'avançant à la file les uns des autres et voguant vers le port. Aussitôt arrivés, on commence à décharger les bateaux. Les huîtres sont toutes apportées dans un immense enclos, les bateaux fouillés par la police, et le butin de chaque bateau partagé en trois parts égales dont le gouvernement prend deux parts pour lui, et laisse la troisième aux pêcheurs et aux bateliers. Aussitôt après, les huîtres sont mises en vente. Cette année-ci, on les vend de 15 à 25 roupies (30 à 50 francs) le mille. Par ce moyen, le gouvernement a réalisé en vingt-trois jours plus de 40000 livres sterling. Je ne vous parle pas de la puanteur qui s'exhale de tous côtés de ces huîtres pourries et mangées par les vers ; car, pour en extraire les perles, on les laisse pourrir exposées en plein soleil pendant cinq ou six jours. Les vers s'y mettent dès le premier jour, mangent, touchent la chair de l'huître, et ne laissent que les filaments et les perles, qu'on extrait ensuite en les lavant dans d'immenses bassins préparés *ad hoc*. Pour avoir une idée bien exacte de ces exhalaisons, il faut être sur la place, cela dépasse toute description. Et au milieu de toutes ces puanteurs et de ces pourritures, on ne voit que des têtes humaines se roulant, se poussant, criant, vociférant, faisant un tapage d'enfer.

Le soir vers les neuf heures, les bateaux reprennent la mer et recommencent leur travail de la veille. Sous ce rapport, ici les jours se suivent et se ressemblent tous, à moins que parfois un grand vent du sud ne vienne disperser les bateaux de côté et d'autre et ne les empêche de se ren-

dre à leur destination. C'est précisément ce qui est arrivé cette nuit, ce qui me fait croire que d'ici à deux ou trois jours, nous pourrions bien voir la fin de la pêche... et je n'en serai pas fâché. Mon bagage sera bien vite emballé, et je repartirai pour ma charmante solitude de Madhu, où d'ailleurs m'attend un autre genre d'ouvrage.

Cependant, avant de quitter la place, je pense poser ici la première pierre d'une petite chapelle qui permettra désormais au missionnaire de réunir ses ouailles pendant la pêche, dans un lieu plus convenable que le misérable hangar en feuilles de palmier que le gouvernement m'a préparé cette année. S'il me met à peu près à l'abri du soleil, il n'en est pas de même pour la pluie. Aussi la nuit dernière ai-je dû me fabriquer un nouveau genre de parapluie pour me garantir.

C. MASSIET, O. M. I.,
Missionnaire apostolique de Madhu.

— MADHU. — On nous communique pour les Annales la traduction suivante d'un article du *Guardian* :

Voyez! les pèlerins viennent, des centaines sur de petites charrettes traînées par des bœufs, des milliers à pied, portant des fardeaux sur leurs épaules. Ils marchent à travers d'épaisses couches de sable, à travers les rivières, souvent au milieu de fourrés, repaire des tigres et des éléphants. Ils marchent jour et nuit jusqu'à ce qu'ils aient atteint le but tant désiré, ils arrivent couverts de poussière, épuisés et altérés, et cependant ils ne songent point au repos; non, ils se revêtent de leurs plus beaux habits et vont s'agenouiller dans le lieu saint. Leur premier acte, après leur arrivée, doit être une visite et une prière à la Vierge, leur Mère, qui est aussi la Mère de Jésus.

Des prêtres sont arrivés en grand nombre des missions environnantes et le travail ne leur fait point défaut. A

cinq heures, chaque matin, commencent les messes pendant que les fidèles récitent le chapelet et que la sainte communion est distribuée à ceux qui se sont préparés au banquet divin. A sept heures, les messes sont terminées, le sermon est donné et les confessions commencent. Jusqu'à sept heures du soir, excepté quelques instants à midi, consacrés au repos et à la prière, tous les Pères que l'on peut avoir sont assis au saint tribunal, réconciliant les pécheurs avec leur Dieu, encourageant les faibles, consolant les affligés, les dirigeant dans la voie de la vertu. La cloche de l'église convoque le peuple à la récitation publique du chapelet. Un vaste local, en face du sanctuaire, pouvant contenir trois mille personnes, est littéralement comble, il est même trop petit et la foule qui s'agenouille au dehors est deux fois aussi grande que la masse qui se trouve à l'intérieur. Plus de dix mille voix s'élèvent alors ensemble et de tous ces cœurs s'échappent le salut de l'Ange : Je vous salue, pleine de grâces ; dix mille assistants envoient vers le ciel l'invocation : Sainte-Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs.

Le chapelet est récité et un prêtre en surplis paraît dans la chaire sacrée. Comment se fera-t-il entendre à une telle multitude ? Quand une affluence de peuple si considérable se trouve dans un seul lieu, il y a toujours un bruit qui ne saurait être évité et qu'on ne saurait comparer qu'au bourdonnement d'un essaim d'abeilles. Mais regardez ! le prêtre fait le signe de la croix : Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et sur dix mille fronts, sur dix mille poitrines, s'imprime immédiatement le signe auguste du salut : la voix du prédicateur s'élève, tout bruit cesse et la parole du prédicateur est perçue clairement par toute une foule attentive et recueillie. Durant une demi-heure et plus, elle pénètre dans ces milliers de cœurs semblable à une pluie douce tombant sur des terres bien cultivées

et portant avec elle l'abondance et la fécondité. Qui saurait douter un instant des fruits sans nombre que produira cette parole de Dieu ?

Les Litanies commencent avec accompagnement de l'harmonium, et les prêtres, dans le langage de la liturgie, chantent : Seigneur, ayez pitié ! Sainte Marie, priez pour nous !

Ce spectacle se renouvelle durant une semaine entière et l'on arrive ainsi au grand jour de la fête : la Visitation de Notre-Dame. A quatre heures, on commence à offrir le saint sacrifice ; des centaines de fidèles reçoivent le pain de vie. A sept heures, tout le clergé, revêtu du surplis, fait son entrée dans le sanctuaire. Les élèves du séminaire ecclésiastique sont présents et leurs voix contribuent à rehausser la beauté des cérémonies saintes. Le chef d'orchestre du collège Saint-Patrice est là aussi avec son instrument favori, mêlant ses suaves et doux accords aux mélodies de l'harmonium. La grand'messe commence. Le vénéré supérieur des Pères Oblats de Jaffna est à l'autel, entouré et assisté de deux prêtres plus jeunes, revêtus de splendides ornements. La Victime sans tache descend du ciel et le saint Sacrifice s'offre en présence de cinq mille fidèles, tous agenouillés dans le plus grand recueillement.

L'évangile une fois chanté, un vétéran parmi les missionnaires, le P. GOURDON, bien connu dans toute l'étendue du diocèse, aimé de tous, exalte en des paroles profondément senties l'amour maternel de Celle qui est bénie entre toutes les femmes et il rappelle à ses auditeurs que le vœu le plus ardent de cette mère chérie est de les voir, par-dessus tout, s'abstenir du péché et se disposer ainsi à la rejoindre un jour au ciel. Quand la plus sublime fonction du culte divin est terminée, l'image de Marie, l'auguste reine de ces lieux, est portée en triomphe au-

tour de l'église, par les mains de ses enfants reconnaissants. Il ne reste plus maintenant que le banquet fraternel auquel vont s'asseoir les pèlerins avant de se séparer. Cette année, cependant, ces agapes furent renvoyées au lendemain, parce que le jour de la fête était un jour d'abstinence et qu'il était difficile, dans cette forêt, de se procurer du poisson ou des légumes. Aujourd'hui, les préparations continuent, d'immenses chaudières ont été apportées, des monceaux de bois rassemblés en ce lieu; tout a été fait sur une plus grande échelle que de coutume, car les pèlerins sont plus nombreux que jamais.

Mais ce magnifique spectacle du riz de la charité bénit et distribué aux pèlerins (1), a été plus d'une fois déjà décrit dans ces colonnes, il n'est donc pas nécessaire d'y revenir, cet article n'ayant pas pour but de fournir à nos lecteurs un récit coloré d'un événement intéressant, mais simplement, de leur faire bien comprendre le caractère particulier du pèlerinage. Nous sentons cependant que nous sommes restés bien au-dessous de la tâche que nous nous étions imposée. Il n'est point de paroles qui puissent rendre les émotions et l'enthousiasme d'une pareille fête ; il faut y assister en corps et en âme, s'agenouiller avec les pèlerins, unir sa voix à leur voix, son cœur à leur cœur, sa prière à leur prière.

Vingt-cinq mille pèlerins, à ce que l'on dit, ont été comptés ici, la veille de la fête. Les puits que la mission a fait creuser et qui renferment une grande abondance d'eau ont été à peu près mis à sec, chaque jour, mais ils se remplissaient durant la nuit. Le réservoir rendait de grands services et continue toujours à avoir beaucoup d'eau, grâce au P. Massiet qui avait eu soin de le faire remplir.

Nous sommes heureux d'apprendre qu'un troisième

(1) Voir la description de cette cérémonie dans le numéro de décembre 1881, p. 421.

puits a été creusé, il a déjà 35 pieds de profondeur et fournit une grande quantité d'eau. Cependant le P. MASSIET se propose de le creuser plus profondément encore.

Nous sommes surtout réjouis de voir l'église s'élever rapidement. Ce n'est encore, à l'heure présente, qu'un misérable abri, mais un splendide édifice le remplacera bientôt. La difficulté de se procurer des matériaux pour cette construction a été la cause de ce délai. Heureusement, le Père qui est maintenant en charge a trouvé le moyen de façonner des briques sur place, et l'année prochaine, les cérémonies pourront se faire avec plus de facilité et de solennité, dans un local élevé et bien éclairé.

— PRINCE-ALBERT. *A la mémoire de défunte Révérende Mère Austin.* — Sous ce titre nous trouvons dans le journal : *the Prince Albert Times and Saskatchewan Review*, une touchante nécrologie dont voici la traduction :

Marie-Anne Austin, fille aînée de Jacques Austin, honorable citoyen de Pontefract, dans le Yorkshire (Angleterre), était née le 9 mars 1841. Dès l'âge de dix-sept ans, elle fut reçue dans l'ordre des Fidèles Compagnes de Jésus, au couvent que cette association possède dans le Cheshire. Là, durant les premières années de sa vie religieuse, temps qui est généralement consacré à une soigneuse formation des sujets aux vertus de leur état et à l'acquisition des connaissances spéciales dans les diverses branches de l'enseignement, elle montra cette énergie de caractère et cette application au travail qui la caractérisèrent dans la suite, et qui lui valurent alors, du Bureau d'éducation, à Londres, un certificat de première classe.

Après sa profession religieuse, qui eut lieu en 1860, elle enseigna dans quelques-unes des plus grandes écoles

d'Angleterre. Ces écoles, qui comptent pendant le jour quatre ou cinq cents enfants, et qui se remplissent encore tous les soirs de nombreux adultes venus des ateliers voisins, s'ouvrent de nouveau tous les dimanches à l'une et à l'autre catégorie d'élèves.

Ceux-là seulement qui en ont fait l'expérience, savent combien est fatigant le travail que nécessitent une direction et un enseignement scolaire de ce genre. Cependant c'est dans cette laborieuse carrière que la Mère Austin, avec une activité et un zèle admirables, une grâce exquise, une sage prudence et une infatigable bonté qui la rendirent extrêmement chère à ses supérieures, à ses sœurs en religion et à ses élèves, passa les vingt-quatre années qui précédèrent son arrivée à Prince-Albert.

En 1883, la Mère Austin était choisie par sa supérieure générale comme assistante de celle qui fut envoyée pour la première fondation dans les territoires du Nord-Ouest. La rigueur du premier hiver éprouva sévèrement sa constitution ; elle n'en continua pas moins, malgré la déperdition de ses forces, de travailler à l'éducation des enfants confiés à ses soins, avec son dévouement habituel, et à s'occuper de leurs intérêts avec cette prévoyance maternelle dont elle a donné des preuves jusqu'au dernier soupir.

La mort, lorsqu'elle est venue, l'a trouvée telle qu'elle fut toute sa vie, au témoignage de tout le monde, oublieuse d'elle-même et pleine de prévenances pour les autres. Jusque dans les souffrances de la dernière maladie, elle parlait volontiers et avec affection de ses nombreux amis et bienfaiteurs de Prince-Albert, elle priait pour eux et promettait de se souvenir de leurs intérêts devant le trône de Dieu dans le ciel.

NOUVELLES DIVERSES

Dans le numéro précédent des Annales, nous avons dit que Mgr Mélizan avait fait une tournée apostolique dans plusieurs diocèses et établissements ecclésiastiques. Partout Sa Grandeur a été accueillie avec empressement et sympathie ; sa parole chaleureuse, le charme de son caractère et de sa conversation ont gagné les cœurs, et nos missions ressentiront les heureux effets de ces visites rapides. A Solesmes, à Poitiers, aux fêtes de sainte Radegonde, à Langres et ailleurs, Monseigneur de Jaffna a paru et vivement intéressé en faveur de la Congrégation et de ses œuvres, ceux qui ont eu le bonheur de le voir et de l'entendre.

Voici la liste, écrite de sa main, des établissements où Sa Grandeur a fait des conférences, liste close à la date du 13 juillet :

Diocèse de Lyon. — Lyon, grand séminaire, 1 fois; Alix, séminaire de philosophie, 1 fois; Saint-Jodard, petit séminaire, 1 fois.

Diocèse de Clermont-Ferrand. — Séminaire de théologie, 1 fois; séminaire de philosophie, 1 fois.

Diocèse du Puy. — Grand séminaire, 2 fois; petit séminaire, 1 fois.

Diocèse de Mende. — Grand séminaire, 2 fois; petit séminaire, 1 fois.

Diocèse de Rodez. — Grand séminaire, 2 fois; petit séminaire, 1 fois.

Diocèse de Poitiers. — Grand séminaire, 2 fois.

Diocèse d'Angers. — Grand séminaire, 2 fois.

Diocèse de Séez. — Grand séminaire, 2 fois; petit séminaire, 1 fois.

Diocèse de Bayeux. — Bayeux, théologiens, 1 fois; Sommervieu, théologiens et philosophes réunis, 1 fois; Villiers-le-Sec, petit séminaire, 3 fois.

Diocèse de Nantes. — Grand séminaire, 3 fois; séminaire de philosophie, 2 fois; petit séminaire, N.-D. des Coüets, 1 fois; petit séminaire de Guérande, 1 fois.

Diocèse de Vannes.— Grand séminaire, 1 fois, 1 heure; petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray, 1 fois.

Diocèse de Rennes. — Grand séminaire, 2 fois.

Diocèse de Saint-Brieuc. — Grand séminaire, 2 fois.

Diocèse de Quimper. — Grand séminaire, 2 fois.

Ego plantavi, incrementum det Deus!

† Th.-And. MÉLIZAN, O. M. I.
Evêque de Jaffna.

— Le R. P. ANTOINE, Assistant général, a prêché, dans la seconde quinzaine d'août, les deux retraites annuelles des Supérieurs et de nos Pères de la province britannique, réunis à Inchicore. Le même Père doit, à la suite, donner les exercices spirituels de nos Pères et Frères du scolasticat de Belcamp.

— Le R. P. GUBBINS, Maître des novices à Belmont-House, a été nommé Supérieur du scolasticat de Belcamp, en remplacement du R. P. TATIN, nommé Provincial.

— Le R. P. RING, précédemment Provincial, a été nommé Supérieur de Belmont-House; le R. P. PEYTAVIN a été nommé Maître des novices.

— Le R. P. FAYARD, professeur au scolasticat d'Archville, a été nommé Supérieur du collège d'Ottawa, en remplacement du R. P. PROVOST, décédé.

ADRESSE

DES MEMBRES DU CHAPITRE GÉNÉRAL

A SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII

ET

BREF PONTIFICAL

EN RÉPONSE A CETTE ADRESSE

Sur le désir du T. R. P. Supérieur général, nous publions de nouveau, avec traduction française, le texte de l'Adresse présentée au Souverain Pontife par les membres du Chapitre à l'audience du 5 mai. Nous insérons à la suite le Bref pontifical dont Léon XIII a daigné honorer la Congrégation dans la personne de son chef, Bref qu'une circulaire spéciale du Supérieur général a porté à la connaissance de toute notre Famille religieuse. Ces deux documents appartenant à notre histoire doivent être conservés dans nos Annales :

Beatissime Pater,

En sacros Tuos pedes deosculans missionarium Oblatorum SSmæ et Immaculatæ Virginis Mariæ parva Congregatio quam Sanctitati Tuæ præsentem faciunt Præpositus generalis cum suis Assistentibus, Procurator generalis Procuratorque missionum, quinque dignitate episcopali insigniti Patres, nec non qui e quatuor orbis partibus ad generale Capitulum in almam Urbem convenerunt.

A fel. rec. Leone XII approbata, qui eam ejusque Institutorem speciali dilectione fovit, alterum Leonem salutat tanti nominis heredem præstantissimum.

In Petri Sede in quâ emines, cœlestium thesaurorum copiam a Christo Domino reconditam probe novit, firmiter

credit, palam asserit. A Petri Sede se vitam vimque omnem hausisse agnoscit. A Petri Sede omnia bona in futurum expectat.

Huic ergo Sedi Apostolicæ totis visceribus adhærens, Benedictionem tuam exoptat ut lucere et ardere valeat. Lucere doctrinâ et veritate, ardere caritate et zelo juxta monita et exempla Auctoris nostri Caroli Josephi de Mazenod et hujus præstantissimi viri Cardinalis Guibert, Congregationis nostræ lumen a te nuncupati, cujus mortem tota luxit Ecclesia.

Beatissime Pater,

Cùm decedente anno aureus recurrat sacerdotalis Tuæ consecrationis cyclus, liceat nobis ad pedes Sanctitatis Tuæ una cum universæ Societatis votis, pietatis nostræ munusculum deponere, Regi tributum, captivo heu ! et spoliato subsidium, Pontifici decumam, Patri, magni amoris pignus exiguum.

Oblationem etiam et vota Societatis piarum feminarum a Sanctâ Familiâ Burdigala oriundæ, commisso munere Tibi offerimus cum Apostolicæ Benedictionis supplici prece. Doni exiguitatem ne respicias sed donantis cordis amorem.

E corde tuo fundatur, Beatissime Pater, et larga descendat in Congregationem nostram, in ejus filios et benefactores, in ejus opera omnia, Benedictio Apostolica, quæ et vota ejus compleat et cœlestium munerum copiam ipsi impetret.

Die quintâ maii 1887.

Très Saint Père,

Voici, prosternée à vos pieds sacrés qu'elle baise avec respect, la petite Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, représentée par son Supérieur général entouré de ses Assistants, du Procureur général, du Procureur des

missions, de cinq évêques et des Pères réunis à Rome, de quatre parties du monde, pour assister au Chapitre général de leur Institut.

Cette société religieuse, approuvée par Léon XII, d'heureuse mémoire, qui daigna lui accorder, à Elle et à son Fondateur, une affection si privilégiée, salue et honore en Votre Personne un autre Léon, illustre héritier de ce nom si glorieux. Elle regarde la Chaire de Pierre où vous brillez d'un si vif éclat, comme la source des trésors célestes établie par Notre-Seigneur ; elle croit fermement et professe hautement ce qu'enseigne cette Chaire sacrée ; elle se fait un devoir de reconnaître que toute vie et toute force lui viennent d'Elle, et c'est d'Elle encore qu'elle attend pour l'avenir tous les biens qu'elle désire.

Unis et attachés à ce Siège apostolique par les liens les plus étroits, nous implorons la Bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, afin qu'Elle nous obtienne la lumière de la doctrine et de la vérité qui éclaire, le feu de la charité et du zèle qui réchauffe et embrase. Et par cette adhésion intime de notre esprit et de notre cœur au Siège apostolique, nous ne faisons que suivre les exemples et les enseignements de notre Fondateur vénéré, Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, et du très illustre cardinal Guibert, dont l'Eglise entière a pleuré la mort et qui fut appelé par Votre Sainteté la lumière de notre Congrégation.

Très Saint Père,

L'année présente s'achèvera dans les fêtes du Jubilé de votre ordination sacerdotale ; daignez nous permettre, à cette occasion, de déposer à vos pieds, avec les vœux de la Congrégation entière, la modeste offrande de notre piété filiale. Ce faible denier est le tribut par lequel nous reconnaissons votre Royauté, aujourd'hui, hélas ! captive et dépouillée ; la dîme due au Pontife et l'humble hommage de l'amour que nous portons à un Père.

A cette offrande, nous joignons celle qui nous a été confiée, avec mission de la remettre en vos mains, par une Association

de pieuses femmes, connue sous le nom de : *La Sainte-Famille*, et dont le berceau religieux est à Bordeaux ; pour elle aussi, nous implorons la Bénédiction apostolique. Que Votre Sainteté ne considère pas l'exiguité de cette double offrande, mais qu'Elle ait égard à la piété filiale de ceux et de celles qui lui demandent la permission de la lui présenter.

Daignez, Très Saint Père, bénir du plus profond de votre cœur notre Congrégation, tous ses membres, ses bienfaiteurs et ses œuvres ; et que cette Bénédiction, en comblant nos vœux, soit pour nous le canal de tous les dons célestes !

5 mai 1887.

BREF PONTIFICAL

LEO P. P. XIII

Dilecte Fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Officium venerationis et observantiæ, quod in litteris datis nomine tuo atque omnium Congregationis tuæ Sodalium, qui ex diversis orbis partibus in hanc Urbem stati solemnis conventus causa concessere, diserte exhibuisti, jucundum fuit et gratum Nobis, qui Sodalitatem vestram paterno dilectionis affectu prosequimur. Hujusmodi enim sunt animorum vestrorum sensus quos in datis litteris expressos legimus, ut vos addictissimos Nobis et Apostolicæ Cathedræ filios ostendant, ac vigere in vobis eum spiritum prodant, quem et Conditor Sodalitatis vestræ in vobis fovendum curavit, et illustres viri præ se tulere, qui in Ordine vestro floruerunt. Huic filiali obsequio quo Romanam Ecclesiam colitis, tribuendum plane cognoscimus præclarum studium, quo vos collegio Juvenum in hac urbe instituto operam dedistis ut alumni vestri solida doctrina ex fontibus quos nos commen-

davimus hausta, apud hanc Apostolicam Cathedram imbuantur, et recta disciplina ad virtutem informentur eorum propriam, qui Deo et Ecclesiæ strenue cupiunt inservire. Gratulamur itaque vobis ex animo, et vota facimus ut curis vestris seges uberrima fructuum respondeat, quibus Congregatio vestra et Ecclesia jure lætetur. Gratam autem voluntatem Nostram vobis testamur pro eo munere, quo quinquagesimum annum sacerdotalis Nostri ministerii honorandum censuistis, ac eodem officio perfungimur erga Societatem piarum mulierum a Sacra Familia quæ oblationes suas ministerio vestro ad Nos deferri curarunt. Rogamus porro divinam Clementiam ut pietatem vestram et piarum mulierum quas diximus abunde remuneretur, ac vehementer optamus auspicem esse omnium cœlestium gratiarum et pignus paternæ dilectionis nostræ Apostolicam Benedictionem quam tibi, Dilecte Fili, cunctisque quibus præsides, et piæ Societati feminarum quam memoravimus, peramanter in Domino impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die v Julii Anno MDCCCLXXXVII Pontificatus Nostri Decimo.

LEO P. P. XIII.

LEON XIII PAPE.

Bien-aimé Fils, Salut et Bénédiction apostolique. Le témoignage de vénération et de piété filiale que vous vous êtes complu à Nous donner, dans une Adresse présentée en votre nom et au nom de tous les membres de votre Congrégation, venus des diverses parties du monde dans cette Ville pour y tenir leur assemblée régulière et solennelle, Nous a été particulièrement agréable, à Nous qui sommes pénétré d'un sentiment de paternelle dilection à l'égard de votre Société.

Telles sont, en effet, les dispositions qui vous animent et dont nous avons trouvé l'expression dans vos Lettres, qu'elles révèlent manifestement en vous des fils très dévoués à Notre personne et à la Chaire apostolique : elles prouvent que vous n'avez pas cessé de vivre de cet esprit que le Fondateur de votre Famille religieuse a eu soin de vous inculquer et par lequel se sont distingués les hommes illustres qui ont vécu dans votre Ordre.

C'est à ce filial attachement pour l'Eglise romaine que Nous attribuons le zèle remarquable avec lequel vous avez donné vos soins à l'établissement d'un collège de jeunes profès dans cette Ville, voulant que vos disciples, à l'ombre de cette Chaire apostolique, soient instruits dans la doctrine solide, puisée aux sources par Nous recommandées, et que, soumis à la discipline la plus autorisée, ils se forment à la vertu particulièrement nécessaire à ceux qui veulent servir utilement Dieu et l'Eglise. Nous vous félicitons donc de tout cœur et Nous faisons des vœux pour qu'à vos soins réponde une moisson abondante de fruits, propres à réjouir l'Eglise et votre Congrégation.

Mais Nous voulons, en même temps, vous exprimer Notre satisfaction de l'offrande par laquelle vous vous êtes proposé d'honorer la cinquantième année de Notre ministère sacerdotal, et Nous nous acquittons de ce même devoir à l'égard de l'Association de femmes pieuses dite *de la Sainte-Famille* qui, par votre intermédiaire, Nous a offert, elle aussi, ses présents.

Nous prions la divine Clémence de récompenser abondamment votre piété et celle de ces généreuses chrétiennes. Enfin Nous souhaitons que la Bénédiction apostolique qu'à vous, cher Fils, à tous les vôtres, et à l'Association déjà mentionnée, Nous donnons avec amour dans le Seigneur, soit l'heureux augure de toutes les grâces célestes et le gage de notre paternelle dilection.

Donné à Rome, auprès de Saint Pierre, le 5 juillet de l'an MDCCCLXXXVII, de Notre Pontificat le Dixième.

LÉON XIII PAPE.

DECRET

DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES.

Congregationis Oblatorum Beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ.

Reverendissimus Pater Josephus FABRE, Superior generalis Congregationis Oblatorum Beatæ Mariæ Virginis Immaculatæ, vota suorum Alumnorum depromens, a Sanctissimo Domino Nostro LEONE PAPA XIII humillimè efflagitavit, ut in Kalendario in usum totius suæ Congregationis, festum Patrocinii S. Joseph Confessoris Sponsi B. Mariæ Virginis atque ejusdem Congregationis Patroni principalis, ad ritum Duplicis secundæ classis; Festum Præsentationis Beatæ Mariæ Virginis ad ritum Duplicis secundæ classis; Festum S. Patritii Episcopi Confessoris ad Duplex majus (in Locis vero ditionis Anglicæ ad ritum Duplicis secundæ classis); ac demùm Festum S. Georgii Martyris ad Duplex majus elevare dignaretur. Sanctitas porro Sua, referente subscripto Sacrorum Rituum Congregationis Secretario, petitas ritus elevationes benignè indulgere dignata est juxta preces : servatis Rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 16 Junii 1887.

D. Cardinalis BARTOLINIUS, S. R. C. Præfectus,
LAURENTIUS SALVATI, S. R. C. Secretarius.

DEUX DÉCRETS

CONCERNANT LES CONFRÉRIES DU SAINT SCAPULAIRE.

Le premier, relatif au scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel : a simultanea plurium scapularium traditione excipiendo.

Utrum conveniens sit Scapulare B. V. M. de Monte Carmelo, honoris et devotionis causâ, separatim potius et distincte, quam cumulative et commixtim cum aliis

quatuor vel pluribus Scapularibus benedicere et impo-nere ?

Emi ac Rmi in generali Congregatione apud Vaticanum habita die 26 martii 1887, re maturè perpensa, rescripserunt : Affirmativè ; et consulendum SSmo, ut Indultum huc usque in perpetuum concessum, etiam Regularibus Ordinibus et Congregationibus, induendi Christifideles Scapulari Carmelitico commixtim cum aliis Scapularibus, revocetur et ad determinatum tempus coarctetur, neque in posterum amplius concedatur.

Facta vero de his relatione in Audientiâ habitâ die 27 aprilis 1887 ab infrascripto Secretario, Sanctissimus D. N. Leo papa XIII Patrum Cardinalium responsionem approbavit, decrevitque ut præfatum Indultum in posterum non amplius concedatur, ac illi omnes, etiam Regulares Ordines vel Congregationes, quibus Indultum ipsum quocumque nomine vel forma ab Apostolicâ Sede est concessum, eo tantummodo ad *decennium* perfruantur datum ab hâc die computandum.

Datum Romæ, die 27 aprilis 1887.

F. Thomas M. Card. Zigliara, Præfectus,
Alexander, Episc. Oensis, Secretarius.

Le deuxième décret, relatif à l'obligation d'inscrire les noms de ceux qui sont reçus du scapulaire.

Utrum Indultum a Gregorio Papa XVI concessum die 27 aprilis 1838 Confraternitati B. Mariæ Virginis a Monte Carmelo, quo sacerdotes debita facultate præditi recipiendi Christifideles in prædictam Confraternitatem eximuntur ab onere inscribendi nomina fidelium in libro Confraternitatis, expediat extendere etiam ad alias confraternitates, in quibus Christifideles scapularia recipiunt ?

Emi et Rmi Patres responderunt in Generalibus Comitiis apud Vaticanum habitis die 26 martii 1887 : Negative : imo supplicandum SSmo pro revocatione gregoriani Indulti concessi sub die 30 aprilis 1838; et ad mentem.

Die vero 27 aprilis 1887 Sanctissimus Dominus Noster Leo papa XIII, in Audientia habita ab infrascripto Secretario sententiam Patrum Cardinalium ratam habuit, et gregorianum Indultum revocavit.

Datum Romæ ex Secretaria ejusdem Congregationis die 27 aprilis 1887.

Card. Zigliara, Præfectus,
Alexander, Episc. Oensis, Secretarius.

Les Décrets qu'on vient de lire modifient sensiblement les conditions dans lesquelles nos missionnaires étaient jusqu'ici autorisés à agir. Aussi avons-nous reçu, de divers côtés, nombre de questions auxquelles nous allons essayer de répondre, toute réserve faite d'un meilleur avis, et sans prétendre à aucune compétence spéciale non plus qu'à aucun droit de décision dans la matière, mais simplement en nous attachant au sens naturel des documents que nous avons sous les yeux.

Et d'abord, quelques-uns des nôtres, considérant les difficultés que l'inscription rendue obligatoire va apporter à l'enrôlement des fidèles, auraient voulu que nous nous hâtions de solliciter une dispense en faveur des foules qui suivent les exercices d'une mission.

A ceux-là et à tous ceux qui partageraient l'espoir d'obtenir satisfaction de ce côté, nous ferons observer que c'est la dispense elle-même qui a été visée par le Décret, et qu'il est impossible, absolument impossible, de faire rétablir cette dispense, au lendemain du jour où elle a été supprimée.

Sans doute, les cas d'exception seraient limités au

temps des Exercices spirituels et les raisons que nous ferions valoir nous semblent péremptoires. Mais ces cas exceptionnels et ces raisons excellentes n'ont pas dû échapper à la clairvoyance du Saint-Siège, qui a néanmoins passé outre et qui semble même avoir eu en vue de modérer un peu ce mouvement de réceptions trop expéditives et trop sommaires.

Quoi qu'il en soit, il est manifeste que le Saint Siège a voulu donner plus de prix et, pour ainsi dire, plus de corps à l'engagement des fidèles, en lui donnant par le premier Décret une précision plus grande, et en le soumettant, par le second, à la formalité de l'inscription nominale dans les rôles d'une confrérie canoniquement érigée.

En conséquence, nos missionnaires n'ont rien de mieux à faire que d'entrer dans l'esprit qui a dicté ces décisions, de les observer à la lettre et d'en tirer avantage pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'édification des fidèles.

1° *En ce qui regarde l'imposition simultanée des scapulaires :*

Rappelons tout d'abord les termes de l'Indult qui nous fut accordé le 14 mai 1868 :

Congregationis Missionariorum Oblatorum Immaculatæ Conceptionis Beatæ Mariæ Virginis.

« R. D. Josephus Fabre, Superior generalis Congregationis Missionariorum Oblatorum Immaculatæ Conceptionis Beatæ Mariæ Virginis, exponens sacerdotes suæ Congregationis prædicationi verbi Dei et sacris Missionibus intentos, impositionem sacrorum Scapularium, quæ quidem unusquisque ex ipsis facultatem habet benedicendi ac Fidelibus distribuendi, perficere minimè posse in actu Sacrarum Missionum, adamussim servatâ formâ

expressâ in Indulto concessionis; siquidem tunc temporis Fideles ipsi numero plurimi Scapularia benedicenda exhibent, a Sanctissimo Domino Nostro Pio PAPA IX humillime postulavit, ut ad memoratos sacerdotes Congregationis suæ extendere dignaretur Indultum die 8 januarii 1803 concessum Alumnis Congregationis Sanctissimi Redemptoris, vi cujus ipsi in ejusmodi casibus dispensantur a servandâ formulâ impositionis Scapularium ac eadem Scapularia benedicunt in communi, et habeatur veluti si enunciata formula servata fuisset. Sanctitas vero Sua, referente subscripto Sacrorum Rituum Congregationis Secretario, benignè annuit pro enunciati Indulti extensione. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 14 maii 1868. »

P. Episc. Portuens. et S. Rufinæ, Card. PATRIZI,
S. R. C. Præfectus ;
D. BARTOLINI, S. R. C. Secretarius.

Dans cet Indult il y a deux choses : l'autorisation de bénir et d'imposer par une seule formule divers scapulaires (*cumulativè*), et l'autorisation de les imposer à plusieurs personnes ensemble.

Désormais, l'autorisation de bénir et d'imposer divers scapulaires à la fois : *cumulativè vel commixtim cum aliis quatuor vel pluribus scapularibus*, ne sera plus accordée. La concession antérieure n'est pas retirée ; mais, de perpétuelle qu'elle était, elle est restreinte à une durée de dix ans, à partir de la date du nouveau Décret, c'est-à-dire du 27 avril 1887.

Quant à l'autorisation de bénir et d'imposer à plusieurs personnes ensemble chaque genre de scapulaire selon la formule qui lui est propre, il n'en est pas question ; et par conséquent rien n'est changé à cet égard.

Enfin, il ne faudrait pas conclure des termes du Dé-

cret, qu'il ne sera plus permis de joindre ensemble plusieurs scapulaires par manière d'un seul, pour en simplifier le port ou l'usage; le Décret ne réglemente que la bénédiction et l'imposition, et d'ailleurs, en réalité chacun de ces scapulaires reste distinct, sauf le cordon, qui est commun à tous et qui complète chacun d'eux dans son espèce.

2° *En ce qui regarde l'inscription des récipiendaires.*

Nous avons déjà dit qu'il n'y avait pas mieux à faire que de se soumettre à la nouvelle réglementation et d'en tirer avantage.

Il faudra donc établir et faire ériger canoniquement dans chacune de nos maisons autant de confréries qu'il y a de scapulaires communément demandés.

Et d'abord : Pour l'imposition du scapulaire bleu et l'érection de confréries en l'honneur de l'Immaculée Conception, nous avons le pouvoir nécessaire, en vertu d'un Rescrit apostolique daté du 21 septembre 1856 et dont nous donnons ici le texte :

Beatissime Pater,

Carolus Joseph Eugenius de Mazenod Episcopus Massiliensis Superior generalis Congregationis Oblatorum SSmæ et Immaculatæ Virginis Mariæ ad Sanctitatis Vestræ pedes provolutus, exponit quod prædicta Congregatio tanquam finem peculiarem habeat cultum erga Beatam et Immaculatam Deiparam ubique diffundere et propagare, imprimis quoad ejus Immaculatæ Conceptionis privilegium. Ut autem ad hanc gloriosam ab originali labe immunitatem ex quo veluti Fidei dogma, Urbe et Orbe plaudentibus, a Sanctitate Vestra conclamata fuit, promptiori animo colendam alliciantur Christi fideles, signum aliquod externum, indulgentiis aliisque gratiis auctum quodque sit rei proprium ipsis dare necesse de

die in diem magis sentiunt prædictæ Congregationis Alumni.

Quapropter a Sanctitate Vestra postulant ut ipsis concedatur communicatio privilegiorum Congregationis Clericorum Regularium quos Theatinos vocant, circa Scapulare cærulei coloris, vulgo de Immaculata Conceptione dictum, quod fuit a Sancta Sede Apostolica approbatum, multisque gratiis locupletatum. Quam communicationem sibi impertiri poscunt eo sensu quod his locis ubi non sunt præfatæ Congregationis Theatinorum sodales, ipsorum vice Oblati SSmæ et Immaculatæ Virginis Mariæ Cæruleum Scapulare omnibus utriusque sexus Christifidelibus imponere cum assuetis indulgentiis, atque insuper Confraternitates sub hoc titulo Conceptionis Immaculatæ distinctas efformare valeant, quin iisdem in locis hujusmodi facultas ulli alii relinquatur.

Ex Audientia SSmi habita die 21 septembris 1856, SSmus Dominus Noster Pius Divina Providentia Papa IX, referente me infrascripto S. Congregationis de Propaganda Fide Secretario, benigne annuit pro gratia juxta petita.

Datum Romæ ex Ædibus dictæ S. Congregationis die et anno prædictis.

Gratis sine ulla solutione quocumque titulo.

CAJET., Archiep. Thebar. a Secretis.

Ce Rescrit, dont nous avons l'original sous les yeux, est d'une authenticité incontestable et incontestée. La contestation qui s'est élevée à son sujet en 1865 et dont nous avons également les pièces entre les mains, portait sur un point étranger à la question qui nous occupe. Mgr de MAZENOD, en effet, prenant à la lettre les termes de la concession, n'admettait pas que, dans les localités où les Oblats avaient des maisons, d'autres prêtres pussent être

autorisés par les Théatins à bénir et imposer ledit scapulaire. Sur ce point, et sur ce point seulement, le Rescrit a été, par autorité, expliqué dans le sens des Théatins. Pour tout le reste, il est demeuré intact.

Les Oblats de Marie Immaculée ont donc le pouvoir *in perpetuum* d'imposer le scapulaire de l'Immaculée Conception et d'ériger sous ce même titre des confréries de l'un et de l'autre sexe.

Pour le scapulaire du Mont-Carmel, voici en quels termes le R. P. Ange Savini, Vicaire général des Carmes-chaussés de la Transpontine, accordait à tous les prêtres de notre Congrégation le pouvoir de le bénir et de l'imposer, avec toutes les indulgences et les grâces spirituelles qui y sont attachées :

Nos... etc. Annuimus precibus supra expositis... et extendimus ad sacerdotes post annum 1874 dictæ Congregationi adscriptos (1) facultates suprascriptas, benedicendi parvos habitus, eosque in honorem Beatæ Virginis de Carmelo imponendi fidelibus utriusque sexus, cum omnibus indulgentiis et gratiis spiritualibus, quibus gaudent confratres sacri Scapularis: Insuper recipiendi fideles quibus habitus fuerit impositus ad participationem omnium bonorum spiritualium quæ fiunt a nostris Religiosis: Facultatem item concedimus impertiendi plenariam absolutionem in articulo mortis piis Confratribus, et declarandi eos consequi indulgentiam plenariam. Eamdem facultatem facimus commutandi obligationes commutabiles Confratrum, dummodo grave acce-

(1) Jusque-là, le pouvoir avait été demandé et accordé d'époque en époque pour les Pères qui avaient fait leur profession dans l'intervalle de l'une à l'autre. Mais à partir du 6 mars 1880, d'après l'explication ajoutée de vive voix par le R. P. Savini au texte écrit de sa main, la faculté était accordée à tous les prêtres Oblats, selon son expression énergique, « jusqu'au jugement dernier ».

dat impedimentum, exclusa semper facultate erectionis canonicæ Confraternitatum quam delegare non possumus.

Romæ e Carmelo nostro S. Mariæ in Transpontina 6 Martii 1880.

F. Angelus Savini, V. Generalis Carmelitarum.

Ainsi qu'on vient de le voir, la faculté d'ériger des Confréries en l'honneur de Notre-Dame du Mont-Carmel est formellement exclue du nombre de celles qui nous ont été accordées. Sous ce rapport, nos Pères auraient donc à se pourvoir.

Au sujet des autres scapulaires pour lesquels l'inscription a toujours été déclarée nécessaire, la Supplique soumise à notre étude demandait s'il était expédient d'étendre jusqu'à eux l'Indult de Grégoire XVI; et la réponse a été que, non seulement cela n'était pas expédient, mais qu'il convenait de supprimer ledit Indult en faveur du scapulaire du Mont-Carmel.

De là il résulte trois choses : la première, c'est que dans l'esprit du Décret l'inscription est toujours pratiquement nécessaire, quel que soit le nom du scapulaire et de la confrérie ; la deuxième, c'est qu'à la lettre l'Indult du 30 avril 1838, bien loin d'être étendu aux autres scapulaires, a été retiré à celui du Mont-Carmel ; la troisième enfin, c'est que les scapulaires, s'il y en a, qui n'ont jamais été soumis à la condition de l'inscription, ne le sont pas davantage aujourd'hui, car le Décret se borne à rétablir la règle pour le scapulaire du Mont-Carmel, au lieu d'étendre le bénéfice de la dispense à tous les autres.

En pratique toutefois, nos Pères suivront l'esprit du Décret et, en conséquence, ils érigeront dans leurs maisons une confrérie pour chaque scapulaire ; ou du moins ils recueilleront les noms des récipiendaires, afin de les transmettre à une confrérie canoniquement érigée.

On nous a demandé s'il était permis d'inscrire dans une confrérie des personnes absentes.

L'obligation résultant du Décret précité donne de l'actualité et de l'intérêt à l'importante Instruction que nous avons reçue du Saint-Siège à ce sujet en 1880, et que nous allons reproduire pour répondre à la question.

Elle est précédée du Décret qui en a fourni la matière et l'occasion.

DECRETUM

URBIS ET ORBIS

Cum in nonnullis ex piis Sodalitiis hisce potissimum temporibus institutis inter Sodales adscribendi etiam absentes consuetudo inoleverit, quæ reprobata jamdiu fuerat ab hâc Sacrâ Congregatione Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præposita præsertim in Americana novi Regni Hispanici die 28 Aprilis 1761, relatione de hoc factâ Sanctissimo Domino Nostro Leoni papae XIII per me infrascriptum Secretarium dictæ Sacræ Congregationis in audientiâ habitâ die 13 Aprilis 1878, Sanctissimus præviâ sanatione omnium adscriptionum hactenus haud rite factarum, mandavit, ut in posterum serventur, atque ad observantiam revocentur resolutiones præfato anno 1761 editæ, quas ad istiusmodi effectum una cum præsenti decreto evulgari jussit.

Datum Romæ ex Secretariâ ejusdem Sacræ Congregationis die 13 aprilis 1878.

Al. Card. Oreglia a S. Stephano, Præfectus ;
A. Panici, Secretarius.

AMERICANA NOVI REGNI HISPANICI

Fel. recor. Benedictus XIV per suas Litteras Apostolicas in forma Brevis sub datum Romæ apud S. Mariam

Majorem die vigesima quinta Maii 1754 cujus initium: *Non est equidem*, etc., confirmavit omnes et singulas Indulgentias, ac privilegia in perpetuum concessa Congregationi, seu Confraternitati B. M. V. Guadalupensi Patronæ novi Regni Hispanici in America, nonnullasque alias per dictum Breve Indulgentias concessit cum facultate ut eas Confratres etiam absentes et ubicumque Locorum commorantes lucrari possint. Ampliavitque dictum Privilegium Regibus, Principibusque, et eorum consanguineis usque ad secundum inclusive gradum adscribendi se Confratres, et acquirendi omnes et singulas Indulgentias prædictæ Congregationis etiam absentes. Hinc exortum est dubium, *an Fideles absentes possint admitti et adscribi in Confratres?*

Ratio dubitandi ea potissimum videtur, quod impedimentum absentiæ non tanti habitum est a Summo Pontifice, ut ex eo absentes Confratres, et Reges ac Principes ab acquisitione Indulgentiarum excluderet; adeoque absentes a numero Confratrum non forent rejiciendi. Attamen cum declaraverit Pontifex defectum absentiæ non obesse Confratribus jàm adscriptis et Regibus et Principibus, quibus specialis adscribi in Confratres facultas impertita est, nullo pacto videntur admittendi absentes, qui neque vi admissionis aut gratiæ dici possunt Confratres.

Additur in precibus, quod si absentes nequeant admitti in Confratres, dignentur EE. VV. rescribere, quod admitti valeant, et ad minus Incolæ novi Regni prædicti, ad quod extenditur Patronatus prædictæ B. Mariæ Virginis, quemadmodum nonnullis similibus Confraternitatibus Europæis clementer indultum est, et signanter Confraternitati Sanctissimæ Conceptionis Liciensis. Dignabuntur itaque EE. VV. declarare:

1. An absentes admitti possint in Confratres?

Et quatenus Negative,

2. An supplicandum sit SSmo pro eorum admissione, vel ad minus pro admissione Incolarum prædicti novi Regni Hispanici?

Sacra Congregatio die 28 Aprilis 1761 respondit : Negative in omnibus.

N. Card. Antonellus, Præfectus ;
J. de Comitibus, Secretarius.

URBIS ET ORBIS

DECLARATIO

Decreti diei 13 Aprilis 1878

DE NON ADSCRIBENDIS AD PIAS SODALITATES ABSENTIBUS

Quum fidelium piis Sodalitatibus adscriptio per se actus sit Religionis et pietatis, adeo ut dies qua fidelis piæ alicui Societati inscribitur plerumque a Sancta Sede Indulgentiis ditata sit, decet omnino ut ipsa inscriptio serio ac devote certo aliquo modo fiat ac debita forma. Quamquam vero ad hoc per se non requiratur necessario *personalis præsentia*, quum etiam gravissima negotia *inter absentes* per litteras vel interpositam personam perfici possint, tamen ipsa personalis præsentia ex generali regula jure exigitur, ut adscribendorum devotioni potius quam numero consulatur, ac pluribus abusibus via præcludatur. Generalis hæc regula ab hac Sacra Congregatione in Americana novi Regni Hispanici die 28 Aprilis 1761 indicata, novissime decreto Urbis et Orbis diei 13 Aprilis 1878 instaurata est ac confirmata. Sed ea generatim in suo robore manente plures sane exceptiones locum habere possunt, vel ex peculiari Sodalitatum quarumdam constitutione quæ sua natura exceptionem postulare videtur, vel ex specialibus quarumdam privilegiis, vel ex extrinsecis circumstantiis, vel ex benigna aposto-

lica dispensatione : adeoque plures dubitationes, multoque plures petitiones pro favorabili exceptione ad hanc Sacram Indulgentiarum Congregationem delatæ sunt. Quibus omnibus mature perpensis, Emi Patres Sacris Indulgentiis præpositi in Congregatione generali habita in palatio Apostolico Vaticano die 14 Junii 1880 rescripserunt : Firmo remanente decreto diei 13 Aprilis 1878, dubiis et petitionibus propositis providendum esse per appositam Instructionem et dispositivam Declarationem juxta mentem panditam ab Emis Patribus in ipsa Congregatione pro opportunis exceptionibus.

I

Primo itaque juxta mentem Eminentissimorum Patrum distinguendum est inter Sodalitates pro universo orbe catholico, ac Sodalitates pro certa tantum Diœcesi vel regione canonice erectas, relate ad quas fideles, qui extra limites locali Sodalitati constitutos commorantur, *absentes* dicuntur, imo vero non *simpliciter absentes*, sed etiam *extranei* dici possunt. Huiusmodi locales Sodalitates, quemadmodum ex. gr. Confraternitas B. M. V. Guadalupensis, de qua sermo est in Americana Novi Regni Hispanici, in Confratres admittere nequeunt *absentes* extra limites Sodalitatis : atque hic primus est sensus memoratæ resolutionis Sacræ Congregationis diei 28 April. 1761, atque hoc primum sensu adscriptiones *absentium* tum decreto Urbis et Orbis diei 13 April. 1878, tum præsenti Instructione irritæ omnimo generali lege *sine ulla nova exceptione* declarantur.

II

Sodalitates etiam universales, relate ad quas nulli sunt primo hoc sensu *absentes* seu extranei, nequeunt in Confratres admittere simpliciter *absentes ;* scilicet requiritur

ex jure adscribendorum personalis præsentia. At nullatenus mens fuit decreti eam restringere ad locum ubi Sodalitas canonice erecta propriam habet sedem ac centrum ; sed sufficit adscribendorum præsentia coram quocumque qui quocumque in loco delegatam vel subdelegatam legitime habeat adscribendi facultatem : non sufficit vero moralis, interpretativa vel repræsentativa præsentia per litteras aut alio quovis modo per interpositas etiam personas : atque hic alter est sensus quo adscriptiones *absentium* juxta resolutiones in Americana et juxta memoratum decretum irritæ sunt, ac præsenti etiam Instructione irritæ quidem generali lege, sed *cum infrascriptis exceptionibus* declarantur.

III

Quamvis generatim relate ad communicationem Indulgentiarum communes pro quavis Societate latæ sint leges, præsertim in Constitutione Clementis VIII *Quæcumque,* tamen relate ad legem de non adscribendis *absentibus* ejusque exceptiones, æquum est distinguere inter Sodalitia quæ strictiori sensu Collegia dici possunt, ut esse solent pleræque proprii nominis Confraternitates ad modum organici corporis constitutæ ; et Sodalitia quæ laxiori modo sociali vinculo colligantur, ut esse solent plures etiam Confraternitates et pleræque piæ Associationes, Congregationes, Aggregationes, Uniones ac Pia Opera, ut vocant. Inter plura discrimina quæ ad præsentem scopum non refert, nec facile est, accuratius inquirere, illud maxime ad rem pertinet advertere, quod strictiori sensu Collegia, seu proprii nominis Confraternitates et Sodalitia quæ ad illas in organica sui constitutione magis accedunt, soleant etiam juxta proprias leges pro Sodalium inscriptione certam aliquam habere formam cum aliqua solemnitate ac ritu, ut publica candidatorum

petitio ac præsentatio, probatio aliqua et novitiatus, ve saltem impositio habitus, scapularis, cincturæ, quæ ex sui natura personalem præsentiam requirunt. Pro hujusmodi itaque Sodalitatibus cujuscumque sint nominis, nulla præsenti declaratione datur generalis ac ordinaria exceptio a lege de non adscribendis *absentibus :* tantum conceditur earum Moderatoribus earumque Delegatis ut in casibus singularibus dispensare possint a statuta forma inter præsentes, ac *absentes* etiam per singularem seu extraordinariam exceptionem rite adscribere.

IV

Pro Sodalitatibus etiam, piis Unionibus, piis Operibus et cuiuscumque sint nominis Societatibus, quæ nullam habent pro adscriptione sodalium formam ac cæremoniam inter præsentes, decretum quoad *absentes*, quantum fieri potest, rite servetur ; et potius *præsentium* adscriptio facilior reddatur ac pro viribus promoveatur, multiplicatis canonice associationum centris auctoque pro opportunitate Zelatricium, Promotorum, vel quovis nomine nuncupentur eorum numero qui juxta approbatas Sodalitii leges non modo inscriptionum utcumque promovendarum officium, sed etiam *adscribendi subdelegatam habeant facultatem*. Sed quum id nec semper, nec ubique fieri possit, nec plane sufficiat, apostolica benignitate indulgendum esse videtur ut qui *præsentes* commode nequeunt, non omnino excludantur, sed quamvis *absentes* per litteras, vel interpositas personas, quæ eos repræsentent, adscribi discrete valeant, vitando simul abusus quibus maxime præcavendis adscribendorum præsentia exigitur. Itaque quum plurium diversi nominis Sodalitatum ac piorum Operum vis et utilitas maxime sit in fidelium *numero,* qui ad varia pietatis et charitatis exercitia consociantur, ne præsentiæ conditio impedimento sit feli-

cibus Societatum incrementis, ac ne plurimi fideles bonæ voluntatis ab inscriptionis beneficio contra decreti mentem praepediantur, Sacra Congregatio, attentis plurium Sodalitatum et maxime Episcoporum postulationibus, præsenti hac dispositiva Declaratione per amplam a littera legis exceptionem apostolica auctoritate declarat, etiam *absentes* ad huiusmodi pias Associationes adscribi posse, servata tamen decreti mente, spiritu ac scopo, ut scilicet non solum augeatur numerus, sed etiam adscribendorum devotioni consulatur, non temere, leviter ac turmatim collectis nominibus, sed discrete, ne alii, quantum fieri potest, inscribantur, nisi qui absentes quidem corpore, sed præsentes spiritu, scientes et volentes piæ Societati adscribi, injuncta opera adimplere et Indulgentias lucrari intendunt.

V

Porro exceptiones speciales vel ob probata quarumdam Sodalitatum Statuta, quæ absentium etiam inscriptionem includere aut supponere aut flagitare videntur; vel ob privilegia; vel ob singularem fidelium devotionem sua directe mittendi nomina ad insignia quædam Sanctuaria, Sodalitatum centra; vel denique ob varia Sodalitatum, personarum, locorum ac temporum adjuncta, partim jam vel declaratæ, vel ad tempus concessæ, quin necesse sit eas singillatim recensere, generali hac decreti benigna Interpretatione et dispositiva Declaratione simul omnes comprehenduntur, ratæ habentur, confirmantur atque ampliantur.

Hanc vero Sacræ Congregationis Instructionem et Declarationem Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII in Audientia ab infrascripto Cardinali eiusdem Congregationis Præfecto die 26 mensis Novembris 1880 habita benigne approbavit et promulgari mandavit, ac sanatis

prius, si quæ factæ fuerint, irritis *absentium* adscriptionibus, decretum diei 13 Aprilis 1878 in posterum iuxta præsentem benignam Interpretationem et dispositivam Declarationem observari præcepit.

Datum ex Secretaria Sacræ Congregationis Indulgentiis ac Sacris Reliquiis præpositæ hac die 26 mensis Novembris 1880.

ALOISIUS Card. OREGLIA A. S. STEPHANO, Præfectus ;
Pius Delicati Secretarius.

CONCLUSION PRATIQUE.

En ce qui regarde le premier Décret.

1° Pendant dix ans encore, nos missionnaires peuvent user de l'Indult, en vertu duquel ils bénissent et imposent par une seule formule divers scapulaires à toute une foule de personnes, en temps de mission.

2° Même après ce temps, ils continueront de bénir et d'imposer à la foule prise ensemble, chacun des scapulaires autorisés, par la formule qui lui est propre.

3° Pour leur usage personnel, ils pourront réunir plusieurs scapulaires par manière d'un seul, dans le but de les porter plus commodément.

En ce qui regarde le second Décret.

1° Dans chaque maison, le Supérieur se mettra en mesure d'établir autant de confréries à scapulaire qu'il les croira utile et convenable, après avoir consulté son Conseil et ses supérieurs.

2° Dès maintenant, il est en droit de le faire pour le scapulaire de l'Immaculée Conception.

3° Pour les autres scapulaires, il aura recours aux Chefs d'Ordres par l'intermédiaire du R. P. Procureur auprès du Saint-Siège.

4° Chaque Confrérie canoniquement érigée aura son registre.

5° Alors même que les réceptions ne seraient pas jugées assez importantes pour motiver l'établissement d'une confrérie, on n'aura pas moins de zèle à distribuer les scapulaires autorisés et à enrôler les fidèles. Dans ce cas, les noms seront envoyés périodiquement au siège d'une confrérie canoniquement érigée.

6° Pour l'inscription des récipiendaires, les missionnaires, qui ont d'autres occupations plus importantes, organiseront des bureaux de zélateurs et de zélatrices, chargés de recevoir les noms à la sacristie, au presbytère, ou à domicile.

7° Dans chaque maison, un Père (ou plusieurs, selon le besoin) sera officiellement nommé directeur des confréries et veillera sur la tenue des registres.

8° C'est inutilement que les noms des absents seraient inscrits, sur la présentation de personnes pieuses qui interpréteraient sans mission la volonté des récipiendaires. Il suffit toutefois que le récipiendaire ait été présent, ou doive l'être, au moment de l'imposition du scapulaire ; il peut donner ensuite commission à une tierce personne de le faire inscrire.

LA RÉDACTION.

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Le 18 août dernier, sont partis pour le scolasticat d'Archville les RR. PP. Duvic, Jean-Michel, du diocèse de Nancy, professeur de morale ; Poli, Jean-Antoine, du diocèse d'Ajaccio, professeur de dogme ; Valence, Onésime, du diocèse de Nancy ,professeur de philosophie.

Le même jour, sont partis pour le vicariat de l'Etat libre d'Orange, avec le R. P. Lenoir, retournant dans sa mission, les FF. diacres Morley, William, du diocèse de Killaloe, et Ogle, Georges, du diocèse de Westminster.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 100. — Décembre 1887.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU TRANSVAAL.

LETTRE DU R. P. O. MONGINOUX, PRÉFET APOSTOLIQUE.

Johannesberg, le 8 août 1887.

Mon Révérend Père,

Il est bien temps de tenir la promesse que je vous fis à mon départ de Paris, au commencement de janvier. Je quittais la maison mère où j'avais respiré à nouveau pendant un temps trop court l'esprit vivifiant de notre chère Congrégation, et goûté près de nos premiers Supérieurs le charme de la vie commune. Est-il possible à un Oblat de s'éloigner d'eux sans une profonde émotion, surtout quand il est appelé à aller porter l'Évangile chez des peuples éloignés? Quand aura-t-il l'occasion de revoir le Père de sa famille religieuse et de recevoir une de ces paternelles bénédictions qui retrempent le courage et les forces? Que les Révérends Pères de la Province britannique me permettent aussi de leur exprimer ici ma

reconnaissance pour les bontés dont ils me comblèrent durant mon séjour dans la Province. Sur la désignation du T. R. P. Supérieur général, le R. P. Tatin voulut bien me céder deux de ses disciples de Belcamp : les FF. Dupays et Chamard. Je lui dirai pour le remercier, comme nos Cafres : *Si Hussassané*, c'est-à-dire : *Encore demain;* oh! oui, mon Révérend Père, *encore demain*, c'est-à-dire encore des ouvriers apostoliques, car nous sommes peu nombreux en présence d'une abondante moisson.

Les Sœurs de la Sainte-Famille, destinées à Natal ou au Transvaal, arrivèrent à Southampton le 13 janvier au matin, sous la conduite de la bonne Mère Saint-Marcel. Avant midi, nous étions à bord de l'*Athenian*, et quelques instants après le signal du départ était donné. Le golfe de Gascogne ne fut ni houleux ni agité, et, dès le quatrième jour, nous touchions à Madère. Le regard se repose avec complaisance sur les hautes montagnes de l'île, lesquelles forment un vaste fond de verdure à la ville de Funchal. Nous descendîmes à terre. Comme il était convenable, notre première visite fut pour le Dieu de l'Eucharistie; puis, à travers les massifs de plantes tropicales dont le jardin botanique est parsemé, nous nous dirigeâmes vers l'hospice, dont la direction appartient aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Le bâtiment, avec ses dépendances, domine la ville; la brise de mer lui arrive de toutes parts, pénétrée du parfum des fleurs qu'elle caresse en passant. Un peu plus loin, les Sœurs ont des écoles et un orphelinat peuplés de légions d'enfants.

Ces quelques instants d'une halte réparatrice s'écoulèrent bien vite; nous remontons à bord, et l'*Athenian*, tournant rapidement sa proue vers le sud, reprend sa marche. Nous longeâmes les îles Canaries; le pic de Ténériffe nous apparut au loin avec son sommet escarpé

et ses flancs couverts de neige. Le vapeur cependant n'avançait que lentement, et bientôt il s'arrêta tout à fait, à la grande frayeur des passagers. Une chaudière était endommagée, et il eût été imprudent de hâter la marche. Le danger, sinon de sombrer, du moins de rester en route, fut, paraît-il, un moment réel, et le capitaine, pendant quelques jours, avait une mine peu rassurée.

Au Cap, nous eûmes deux jours de repos. Nous descendîmes de l'*Athenian*, et un vapeur de moindre tonnage nous transporta à Natal, où nous arrivâmes exactement un mois après notre départ de Southampton. Les Révérendes Mères Saint-Bernard et Léonide; les RR. PP. Baudry et Murray nous attendaient sur le quai. Nous fûmes reçus avec toutes les démonstrations d'une joie fraternelle; mais cette joie fut, hélas! bien tempérée par la nouvelle de la maladie de la Sœur Saint-Martin. Le bon Dieu l'appelait à lui le lendemain. Cette Sœur avait toujours vécu en fervente religieuse, et sa vie avait toujours été une vie de dévouement. Elle avait, en peu d'années, fait beaucoup de bien, et le bon Maître l'avait déjà jugée digne de la couronne. La ville entière l'accompagna à sa dernière demeure. Elle fut inhumée auprès du caveau de celui qui fut un des fondateurs de la ville et qui, pendant trente-cinq ans de sa vie apostolique, avait jeté le grain de sénevé et l'avait vu grandir jusqu'à la taille d'un grand arbre; je veux dire : le R. P. Sabon. Un monument, modeste et élégant à la fois, rappelle la mémoire de ce bon Père ; les protestants, comme les catholiques, ont voulu contribuer à son érection.

Mgr Jolivet, retenu par la maladie à Pietersmaritzburg, nous attendait avec impatience, aussi fûmes-nous heureux de prendre près de lui un mois de repos. La promotion à la prêtrise des RR. PP. Dupays et Chamard fut le signal du départ. Je vous épargnerai la description de

ces voyages; ils sont d'ordinaire aussi lents que fatigants et monotones; les étapes sont longues, les routes inégales et le cahotement incessant. Nous traversâmes le champ de bataille de la dernière guerre entre les Boërs du Transvaal et les troupes anglaises. Nous vîmes les tombes et nous pûmes lire, gravés sur les pierres, les noms des soldats tombés dans la lutte. Dans cette liste funèbre, nous relevâmes plusieurs noms d'Irlandais : pauvres enfants qui, au dire d'un témoin oculaire, invoquaient en mourant le nom de Marie ! Nous passâmes au pied du mont Amajuba, au sommet duquel succombèrent près de deux cent cinquante hommes, et, à leur tête, le général Colley, général en chef et gouverneur de la colonie. Ce fut là le théâtre de la dernière bataille : les Boërs étaient victorieux, et à quelque temps de là la paix était signée à Newcastle.

Nous arrivâmes enfin à Prétoria la veille du dimanche des Rameaux. Le R. P. de Lacy, avec le concours des Sœurs, avait dressé un arc de triomphe, et l'hosanna de bienvenue fut chanté en notre honneur. La réception officielle fut cependant renvoyée au jour de Pâques. Ce jour-là la vaste salle du couvent était comble; je me trouvais pour la première fois en présence de ce cher peuple dont le soin venait de m'être confié. Que Dieu m'accorde d'en être le fidèle gardien !

La population de Prétoria ne s'élève pas, je crois, au-dessus de 7 000 âmes. La ville est située dans un bassin que protègent des collines de moyenne hauteur; des ruisseaux au cours limpide serpentent le long des rues et fertilisent les jardins; les maisons ne se dessinent qu'à travers des massifs d'eucalyptus et d'orangers. Pendant l'été, Prétoria est comme une ville fleurie se faisant jour à travers des guirlandes de roses qui s'enroulent autour des maisons. La seule construction importante, avec

notre couvent, est l'église des Hollandais réformés : c'est l'église officielle; elle se pose en reine au centre du square où se tiennent les marchés et domine de ses tours les maisons voisines.

Le couvent couvre une vaste superficie ; il est de style roman ; mais, malgré ses proportions et les sommes considérables qu'il a coûtées, il est loin de répondre aux besoins des œuvres. Le site en est admirablement choisi et il occupe la partie la plus saine de la ville. Un vétéran des armées françaises est chargé de la culture du jardin.

Au moment de mon arrivée, le R. P. de Lacy avait la charge de la mission. Cinq années, passées dans le travail et l'épreuve des guerres, ont parsemé sa chevelure de quelques teintes grises. Il ajoute à la sollicitude de la mission le soin d'une école fréquentée par une trentaine de petits garçons. En classe et à peu près seul de neuf heures du matin à trois heures du soir, et cela durant douze mois, il se dépense volontiers depuis plusieurs années dans ce labeur obscur. Le R. P. Trabaud, malgré une santé délicate, s'occupe des élèves catholiques du couvent et de leurs maîtresses, les Dames de Loretto. L'enseignement de ces religieuses fait le plus grand bien à la jeunesse de toutes les classes.

Ces deux Pères et ces religieuses formaient tout le personnel évangélique du Transvaal au moment de la division du vicariat de Natal, en juin 1886. Sur le désir du T. R. P. Supérieur général et de son conseil, Mgr Jolivet voulut bien détacher de son personnel un de ses missionnaires déjà aguerri et s'en dessaisir en ma faveur. Le R. P. Kelly fut envoyé à Barberton, où il est en ce moment à la tête d'une mission déjà importante, quoique récente. Les deux jeunes Pères qui m'ont été accordés ont été mis à l'œuvre dès leur arrivée : le P. Chamard, à Barberton, et le P. Dupays, à Prétoria.

Faisons maintenant un peu d'histoire et de topographie.

Le vaste territoire du Transvaal était autrefois peuplé de Cafres appartenant à la race sitswana. Le grand guerrier zoulou Chaka en entreprit la conquête. A la tête d'une armée puissante, il parcourut le Free State, le Basutoland et la majeure partie du Transvaal, mettant sur son passage tout à feu et à sang. Mais, arrivée à l'extrémité ouest du Transvaal, son armée, jusque-là victorieuse, fut enfin arrêtée. Les chefs sitswanas, au moyen d'herbes vénéneuses, empoisonnèrent les eaux d'un lac sur les bords duquel l'armée de Chaka, au dire d'espions bien renseignés, devait camper. Les guerriers zoulous moururent en grand nombre. Le voyageur qui, parcourant le Zoulouland, s'assied au foyer hospitalier du Cafre, entend parfois répéter un chant lugubre composé en souvenir de ce drame.

En 1835, eut lieu dans la colonie du Cap un événement important qui changea la face des choses dans le pays. Le gouvernement anglais, possesseur de la colonie depuis le commencement de ce siècle, libéra les esclaves, au nombre de 35 000 environ. Les colons hollandais, leurs maîtres, se trouvèrent en partie ruinés par cette mesure. Afin d'éluder les lois d'un gouvernement qui les avait si sévèrement traités, ils traversèrent en grand nombre la rivière Orange ; une partie de la population émigrante se fixait dans le Free State, tandis qu'une autre, franchissant les montagnes du Drackensberg, descendait à Natal; un troisième groupe enfin, passant la rivière Vaal, fondait la république du Transvaal. Le pays, par suite des incursions de Chaka, était alors inhabité sur plusieurs points, et les survivants des tribus sitswana erraient çà et là sans lien commun et sans cohésion aucune. Les nouveaux arrivés, campés d'abord sur les

bords du Vaal, reculèrent peu à peu dans l'intérieur leurs nouvelles frontières, jusqu'à la rivière Crocodile, au nord, et jusqu'aux possessions portugaises de Delagoa-Bay, à l'est. La population boër n'a pas augmenté considérablement; elle se compose en ce moment de 40 000 à 50 000 âmes. Les Cafres, au contraire, se sont accrus et sont devenus une puissance dans l'État; leur nombre est évalué de 800 000 à 1 million.

Le Transvaal fut annexé aux colonies anglaises du Sud africain en 1877. Cette annexion excita un grand mécontentement parmi les Boërs, mécontentement qui aboutit à la révolte. En 1880, eut lieu la guerre si désastreuse pour les Anglais, à la suite de laquelle les Boërs reconquirent leur indépendance. Le Transvaal prit alors le nom de *South African Republic.* Mais, à partir de ce moment, les ressources diminuent, le pays ravagé s'appauvrit; la population européenne, en partie ruinée, se retire. Notre œuvre de Prétoria, jusqu'alors florissante, subit, elle aussi, le contre-coup de cette révolution politique. On ne saurait trop louer le dévouement des Pères et des Sœurs qui, pendant cette période critique, dont la durée fut de cinq ans, sans se décourager, maintinrent l'œuvre menacée. Le moment de la récolte semble enfin aujourd'hui venu.

Le gouvernement calviniste du Transvaal est ouvertement anticatholique. Nous avons eu l'honneur, cette année, d'être l'objet d'une loi restrictive d'après laquelle un catholique ne peut être éligible à une fonction civile; encore moins être élu membre du *Volkerand.*

Un grand mouvement d'immigration se produit en ce moment dans la direction du Transvaal. La découverte des mines d'or attire des foules cupides; on élève le nombre des nouveaux venus à 50 000, pour une année seulement. Ce courant grossit tous les jours. Le gou-

vernement en est effrayé et les caisses de cartouches arrivent à Prétoria en abondance. Les mineurs, gens indépendants, ne se laisseront pas mener par des fermiers ignorants.

Telle est la situation actuelle, à Prétoria.

Nous venons de stationner un moment dans cette ville, prenons maintenant la diligence et dirigeons-nous vers Barberton.

Deux jours et deux nuits durant, nous parcourons un pays plat, coupé çà et là de ravins et de rivières au lit profond et dangereux. La rivière Éléphant nous barre le passage; ses eaux débordées reprendront lentement leur niveau ordinaire, et, pendant vingt-quatre heures, errant sur ses bords, nous serons obligés d'attendre le moment favorable pour opérer la traversée. On attelle les wagons; les bœufs descendent dans le courant, qui les envahit de toutes parts; à peine si on aperçoit les museaux de ces pauvres bêtes se dégageant avec peine au-dessus des eaux. On nous hisse avec nos bagages sur une sorte de tombereau flottant; nous abordons péniblement à l'autre rive, où la voiture de Barberton nous attend. A Middleburg, nous faisons une courte station pour manger à la hâte un morceau, puis, la marche reprend pour continuer sans arrêts durant toute la nuit. Cependant le pays que nous traversons devient de plus en plus accidenté. La montagne de l'Élan encadre une belle et fertile vallée. Ses flancs portent les traces fortement accusées de terrassements anciens. Ce sont des ruines de villages cafres, habités autrefois par des milliers de sauvages. La population de ces villages a complètement disparu; et nul ne peut dire à quel mobile elle obéit en cette circonstance.

Au sortir de la vallée une montagne se dresse devant nous; la pente en est raide et de difficile accès. La voiture, traînée par huit fortes mules, ne peut monter qu'avec

peine ; les voyageurs sont donc invités à descendre pour soulager l'attelage. Le sommet de la montagne nous présente une sorte de chaos de rochers déchirés. Est-ce le feu, est-ce l'eau qui a produit ces dévastations? Nous ne pouvons le dire. Cet endroit porte le nom de *Pays du diable*, nom qui paraît bien justifié par les horreurs qu'on a sous les yeux. Du sommet de cette montagne le regard embrasse toute l'étendue de la vallée du Kaap, vallée très fertile de 30 à 40 kilomètres de largeur, dominée par de hautes montagnes. Deux beaux cours d'eau, le Kaap et le Queen's River, la traversent et disparaissent au nord dans un pli de terrain presque imperceptible, pour devenir tributaires du Coumati.

Au fond de l'horizon on distingue une masse blanche ; c'est Barberton ; nous en sommes encore à environ 40 milles. Les toits des maisons, en plaques galvanisées, reflètent les rayons du soleil et indiquent au loin l'emplacement de la ville. Elle a surgi comme par enchantement ; sa population est de 7 000 à 8 000 âmes. Dès son apparition le R. P. Murray y fut envoyé. La fièvre ayant bientôt obligé ce Père de battre en retraite, Mgr Jolivet se rendit lui-même à ce poste éloigné, et cela au grand détriment de sa santé. Pendant son séjour, Sa Grandeur dirigea la construction d'une chapelle en plaques galvanisées et d'une chambre pour le missionnaire. De retour à Natal, Monseigneur confia au R. P. Kelly le soin de la nouvelle Mission. Par son assiduité à visiter les malades et les prisonniers, le R. P. Kelly conquit toutes les sympathies. Un journal de Barberton posait dernièrement la question suivante : « De toutes les sectes représentées à Barberton, comment se fait-il que le prêtre catholique soit le seul ministre qui visite l'hôpital et les prisonniers? » Cet éloge du prêtre catholique en est un aussi à l'honneur de notre Congrégation.

A notre arrivée à Barberton, nous fûmes reçus par les RR. PP. Kelly et Chamard. Ils nous attendaient avec impatience et même avec une certaine anxiété; car, grâce au retard occasionné par la crue d'Elephant River, on croyait à un accident, et le bruit avait couru que la diligence avait été dévalisée en route. Le P. Kelly nous introduisit dans son presbytère. C'est une simple chambre, assez large, meublée à peine du strict nécessaire. Elle sert à la fois de dortoir, de réfectoire et de salle de communauté.

Barberton est déjà une ville ruinée par de folles spéculations. Réussira-t-elle à se relever? C'est douteux, et tout dépendra du rendement des mines voisines.

Outre les dépenses nécessitées par leur position précaire, les Pères ont à amortir une dette assez forte contractée pour la construction de l'église ; et, de ce fait, ils sont condamnés à la plus stricte économie.

Et cependant, au dire de tous, cette mission a de l'avenir. Les mineurs catholiques s'éloignent peu à peu; le R. P. Chamard les suit, et il a déjà visité les campements épars çà et là dans les vallées et dans les montagnes environnantes. Le R. P. Kelly s'occupe de la ville. L'hospice de Barberton est tenu par des Sœurs anglicanes. Que n'avons-nous un personnel de Sœurs catholiques pour le soin des malades et des enfants !

Laissons le R. P. Kelly à ses œuvres et le R. P. Chamard à ses voyages. Au sud de Prétoria, un centre est en voie de formation. C'est Johannesberg. La ville est adossée à une chaîne de collines appelée *Witwatersand*, *la montagne des eaux blanches*. La tôle galvanisée, la brique et la pierre y sont employées sans distinction à la construction de vastes bâtiments. On y rencontre aussi des abris en roseaux et des tentes semées çà et là, maisons mobiles que leurs propriétaires transportent tantôt sur

un point, tantôt sur un autre. Le nombre des catholiques est d'environ trois cents. Dès l'arrivée du prêtre, ils se dirent l'un à l'autre : *Où sera la Messe?* Un marchand veut bien prêter son magasin encore inachevé, un maître d'hôtel sa salle à manger. Le local provisoire une fois trouvé, il restera à prévenir les fidèles, en faisant une tournée dans les campements. Pendant plusieurs mois, il a fallu se livrer à cette recherche fatigante, sans obtenir de résultats sérieux. Enfin, grâce à la libéralité des mineurs tant catholiques que protestants, un local plus convenable a été préparé, et nous espérons pouvoir nous en servir dans une quinzaine de jours. Johannesberg offrira un vaste champ au zèle de nos missionnaires. Des villages et même de petites villes s'élèveront successivement dans cette zone, jusqu'à une distance de 30 milles.

Non loin de là se trouve une petite agglomération catholique de soixante personnes. La visite de ce poste s'imposera nécessairement comme un devoir. En pénétrant dans ce district, nous avons dû courir *ad oves Israël;* quand viendra le tour des indigènes? Pour cela, il nous faut des hommes et de l'argent. Pour la fondation des missions cafres, un bon Frère convers nous serait indispensable; or, je n'en ai pas un seul dans le district.

Que puis-je ajouter à ce récit? L'avenir du Transvaal permet de concevoir de grandes espérances. Tout le monde le dit : il est appelé à devenir la plus belle et la plus riche province du Sud africain. Puisse-t-il aussi, entre nos mains, devenir une des plus belles provinces de l'Église!

Veuillez, mon Révérend Père, agréer l'hommage du respect avec lequel je suis heureux de me dire,

Votre humble Frère en N.-S. et M. I.

O. Monginoux, o. m. i.

COLOMBIE BRITANNIQUE.

LETTRE DU R. P. ED. PEYTAVIN AU R. P. MAC GUCKIN.

(*Suite et fin*) (1).

J'arrivai à Fort Hope le 15 mars par une pluie battante. Le village sauvage se compose de 128 âmes. Non loin de là se trouve la ville des blancs, bien réduite aujourd'hui. Elle ne compte qu'une trentaine de métis blancs parmi lesquels les catholiques sont en minorité. Les sauvages, eux, sont bien meilleurs que les blancs; ces derniers sont pour la plupart scandaleux, et, au dire du ministre protestant, ils fréquentent l'auberge et le café plus que l'église. Quant à l'église des sauvages, elle ne désemplit pas durant le séjour du Missionnaire parmi eux.

Les gens de Fort Hope, seuls parmi les habitants des villages voisins, avaient refusé de se soumettre aux prescriptions de Mgr d'Herbomez concernant les morts. En novembre 1885, ils avaient procédé, à l'instigation de Pierre, leur chef, à cinq exhumations, et lors de ma visite, un mois plus tard, j'eus le déplaisir d'avoir avec eux des scènes orageuses. Pierre prétendait me prouver que l'Évêque avait tort; mais, en définitive, il ne se trouva dans le camp que huit hommes qui se rangèrent de son parti. Le reste de la population fit acte d'adhésion et d'obéissance aux prescriptions épiscopales. Ce bon exemple triompha, mieux que mes arguments, de l'obstination des récalcitrants. Ils vinrent publiquement me demander pardon et faire amende honorable. Bien volontiers je les reçus, comme on reçoit les brebis égarées qui rentrent au bercail, mais en leur faisant observer qu'ils auraient à renouveler ces actes publics de repentir en présence des Évêques, quand ils viendraient à Yale.

(1) Voir le numéro précédent.

Ils furent donc admis aux sacrements et tout rentra dans l'ordre.

Je m'occupai aussi des quelques blancs catholiques, je fis le catéchisme aux enfants et préparai les grandes personnes aux sacrements.

Le 20 mars, j'étais au camp des Émaheux, éloigné de 2 milles de Fort Hope. Là, je rencontrai 48 habitants, tous catholiques. Les sauvages, sauf de rares exceptions, ne donnent que de la satisfaction aux Missionnaires qui les visitent. Durant les quatre jours de mon séjour ils furent constamment occupés, soit à prier, soit à se faire instruire.

Le 25, vingt-deux de mes sauvages m'accompagnèrent en grande solennité chez les Pococholsens. Nos canots eurent à lutter contre le courant, la grêle et la neige fouettées par le vent du nord. Nous mîmes quatre heures à faire 4 milles, et ce fut transis de froid que nous arrivâmes au port.

Le camp de Pococholsens contient 49 habitants, tous catholiques. Ils sont ignorants, mais énergiques. Tout récemment ils ont eu occasion de faire preuve de leur attachement à la véritable religion, en éconduisant les ministres protestants venus pour les séduire. Ils viennent de terminer leur église et travaillent à l'appropriation d'un terrain destiné à servir de cimetière.

Le 30 mars, j'étais à Emory bas, à 5 milles des Pococholsens. Il n'y a là que 11 habitants ; je les emmenai avec moi, selon mon habitude, à Yale, où j'arrivai le 1er avril.

Yale est un champ de bataille que se disputent les païens, les anglicans, les méthodistes et les catholiques. Ces derniers sont au nombre de 71, nombre fort encourageant quand on connaît la propagande effrénée à laquelle se livrent trois ministres protestants et trois reli-

gieuses de la même secte. Flatteries, menaces, promesses, tout est mis en œuvre dans ce but. Ils n'ont pu cependant attirer que 25 personnes dont la conduite est restée païenne, et l'école de leurs soi-disant religieuses est sensiblement en décadence.

Chez nos catholiques les mœurs se sont améliorées; les cas d'ivresse sont de plus en plus rares, et les quelques ouvriers catholiques employés dans les mines et au chemin de fer nous ont donné de la satisfaction.

Ce fut à Yale que je terminai ma visite du printemps.

J'ai à noter ici un événement considérable. Le 8 avril, je me rendais de nouveau chez les Sqwahs, point central de réunion pour les sauvages des douze villages de la Chilwack. Il s'agissait de faire faire les Pâques à tout ce monde; et, pour arriver à un résultat plus complet, j'avais obtenu de Mgr Durieu qu'il voulût bien faire coïncider avec cette réunion la bénédiction des cimetières Sqwah et Tsellé. Il s'agissait d'y transporter les morts inhumés à Sainte-Marie avant la consécration de ces cimetières. Mgr Durieu, accompagné du R. P. Chirouse (junior), partit de Sainte-Marie escorté par une flottille de cinq canots portant six cercueils. Dès que les embarcations furent en vue, la cloche des Sqwahs s'ébranla; à ce signal j'accourus et, suivi de tous les sauvages de la Chilwack fidèles au rendez-vous, je me portai sur les bords du fleuve pour recevoir Sa Grandeur.

Mgr Durieu employa la soirée à donner des avis généraux pour la cérémonie du lendemain, pendant que le P. Chirouse préparait un beau catafalque.

Cette cérémonie fut pieuse et solennelle. Monseigneur chanta la messe des Morts; il parla avec émotion des défunts dont on faisait en ce moment la translation des dépouilles mortelles, et il prit de là occasion pour recommander la fidélité à la loi de Dieu. Le samedi fut consacré

à faire le catéchisme ; le dimanche eut lieu la procession au nouveau cimetière et sa bénédiction. Ce fut au chant de pieuses prières et en récitant le chapelet que nos sauvages firent, lentement et avec ordre, le trajet d'un demi-mille qui sépare leur église du champ du repos. Là, Monseigneur fit une éloquente homélie sur le culte des morts, et fit ressortir avec un heureux choix de pensées la bonté de l'Église, qui non seulement s'occupe des âmes des enfants ravis à sa tendresse, en leur accordant des prières, mais encore honore leurs restes et garde avec soin leur sépulture. Ce culte pieux, mis en parallèle avec les profanations païennes, toucha vivement l'auditoire.

Après la cérémonie nous nous mîmes au confessionnal ; le lendemain eut lieu la communion générale pour les morts, et le soir le sacrement de Confirmation fut administré à environ 90 personnes.

Le 12 avril, nous partîmes accompagnés de tous ces bons sauvages pour nous rendre chez les Tsellés à environ 15 milles plus haut. Sur le lac Harrison, un vent violent dispersa les canots de notre flottille ; mais malgré cela, à cinq heures du soir, nous étions tous arrivés au rendez-vous. La bénédiction devait avoir lieu le lendemain. Il nous fallut traverser le lac dans toute sa longueur pour aborder au lieu où se trouve le nouveau cimetière. Là, Monseigneur renouvela les recommandations faites à la station précédente ; et les sauvages promirent à l'Évêque de ne jamais célébrer des cérémonies païennes de morts, et surtout de ne plus déterrer les défunts pour les faire servir à ces cérémonies scandaleuses et sacrilèges. Le programme des exercices qui suivirent fut le même que chez les Sqwahs, et cette réunion laissa les plus vives impressions dans l'esprit des sauvages.

Le P. Chirouse nous avait quittés avant la fin, pour se

rendre, à la prière des Douglas, aux missions de Lilloet; je fus donc seul à accompagner Monseigneur à Sainte-Marie, où j'avais convoqué les sauvages des villages environnants, pour les Pâques. Le jour des Rameaux, Sa Grandeur parla à une nombreuse assistance; mais, dès le Lundi saint, à notre grand regret, elle dut repartir pour New-Westminster.

Cette mission me satisfit beaucoup. Le zèle des sauvages à donner à leur cimetière un aspect convenable en fut un des résultats les plus apparents; et l'instruction religieuse s'ajoutant à cette activité extérieure, le temps fut saintement et utilement employé.

En quittant Yale, au commencement d'avril, j'avais donné rendez-vous aux huit villages situés au sud de cette ville, pour y rencontrer Mgr d'Herbomez au retour de sa visite aux sauvages de Lilloet et de Lafontaine. Pour être fidèle à mes propres engagements, je quittai Sainte-Marie le samedi 22 mai, par le chemin de fer. Je fis séjour les journées du dimanche et du lundi chez les blancs de Papenu, et j'arrivai à Yale le mardi. Immédiatement, je me mis à préparer les sauvages à la visite épiscopale. Le vendredi, le chemin de fer nous amenait Nos Seigneurs d'Herbomez et Durieu, accompagnés du R. P. Chirouse (junior). La réception faite à Leurs Grandeurs fut solennelle. Une maison avait été préparée pour Mgr d'Herbomez et une autre pour Mgr Durieu. Le capitaine Michel présenta aux augustes visiteurs une adresse à leur entrée sous l'arc de triomphe élevé en signe de fête. Mgr d'Herbomez, dans sa réponse, exprima aux sauvages sa satisfaction pour la conduite qu'ils avaient tenue depuis deux ans. Il avait été peiné de refuser de bénir leur église, à cause de l'esprit d'insubordination qui s'était produit parmi eux; ils avaient, en effet, prêté l'oreille aux insinuations perfides de quelques meneurs qui, parce

qu'ils savent lire et écrire, croient pouvoir en remontrer à leur évêque et à leurs prêtres. Aujourd'hui les dispositions de la population ne sont plus les mêmes; l'esprit d'humilité et de soumission aux représentants de Jésus-Christ a repris son empire, et Monseigneur en remercie Dieu et félicite le troupeau.

Ces paroles furent comprises. On vit alors une scène touchante. Pierre, le chef de Hope dont j'ai parlé plus haut, vint en pleine assemblée s'agenouiller devant Monseigneur, et demander pardon de la faute qu'il avait commise en s'élevant contre les prescriptions de Sa Grandeur au sujet des morts, et du scandale qu'il avait donné. Les huit égarés qu'il avait entraînés dans sa révolte suivirent son exemple. Monseigneur les admit tous au pardon qu'ils demandaient humblement, leur donna quelques avis pour l'avenir, et ajouta qu'on reconnaîtrait la sincérité de leur conversion à ce signe : qu'ils feraient la pénitence que le prêtre leur imposerait de sa part.

Ainsi se termina cette pénible affaire. Les sauvages de la Rivière, troublés un moment par ces questions d'exhumations, rentraient dans le devoir.

Le samedi fut consacré en entier à l'audition des confessions. Le dimanche matin eut lieu la bénédiction de l'église des sauvages d'Yale; elle fut faite par Mgr d'Herbomez, qui mit le nouveau sanctuaire sous la protection de saint Michel. Sa Grandeur célébra ensuite la messe, et distribua la sainte communion à un grand nombre de sauvages ; Mgr Durieu dit la messe d'action de grâces. De mon côté, à ce même moment, je disais la messe dans l'église des blancs, et je donnais la communion à quelques braves ouvriers du chemin de fer.

Vers onze heures Mgr Durieu procédait à la bénédiction d'un cimetière de sauvages situé sur la rive opposée de la rivière, et un peu plus tard il administrait le sacrement

de confirmation à soixante adultes et à quelques enfants.

Le 11 mai nous nous séparions. Le chemin de fer ramenait Mgr D'HERBOMEZ et le P. CHIROUSE à New-Westminster, pendant que Mgr DURIEU et moi descendions le Fraser jusqu'à Harrisson-River, à 50 milles plus bas que Yale. Sa Grandeur devait faire plusieurs escales pour visiter quelques villages sur la rive du fleuve et choisir l'emplacement de nouvelles églises et de quelques cimetières. Le 1er juin nous faisions station au village Skoolits, où j'avais convoqué les chrétiens de douze villages du centre Chilwack. Monseigneur voulut bien leur donner une retraite de quatre jours. Cette retraite avait surtout pour but de fortifier en eux l'esprit de foi avant le départ pour les établissements des blancs, où plusieurs d'entre eux sont employés à la préparation des boîtes de poissons destinées aux marchés étrangers. Ils prirent de sérieuses résolutions pour se prémunir contre les dangers multiples qui naissent pour eux de leur contact avec les blancs, et j'étais dans l'admiration en les voyant prier devant le saint sacrement pendant des heures entières. Mgr DURIEU désigna des catéchistes dont l'emploi devait être de seconder l'action religieuse dans les divers villages, en veillant aux prescriptions de l'évêque et à la pratique de la prière et des usages chrétiens. A eux la surveillance générale, le maintien de la discipline et la correction des abus. Ils sont les anges gardiens des villages.

Le 5 juin, après cette belle mission, le steamer nous ramenait à New-Westminster. Le 12 nous en repartions de nouveau pour aller à Burard-Inlet évangéliser les Skwamish, les Sishells et les Tlayamins, trois tribus parlant chacune une langue différente. Monseigneur, le P. CHIROUSE et moi nous nous partageâmes les groupes pour l'enseignement du catéchisme.

Rentré à New-Westminster le 25 juin, j'y passai l'été,

prenant soin de mes chrétiens du Fraser engagés chez les blancs pour la pêche et l'exploitation du saumon.

L'événement le plus important de la visite d'automne fut la bénédiction du cimetière des Skowlits, fixée par Mgr Durieu au 8 octobre. Monseigneur et le P. Chirouse junior devaient présider dans un village à l'exhumation des corps de plusieurs sauvages de cette tribu. Il y a vingt ans, ces chrétiens, se voyant arrivés au terme de la vie, avaient demandé qu'on les transportât à Sainte-Marie pour y être baptisés par le prêtre et y recevoir, après leur mort, la sépulture chrétienne. Leurs parents désiraient les avoir près d'eux dans le nouveau cimetière que Monseigneur devait bénir, ce qui leur fut accordé d'autant plus volontiers qu'ils étaient inhumés dans un ancien cimetière abandonné de Sainte-Marie.

Les restes exhumés furent réunis dans des cercueils neufs et transportés d'abord à l'église, où Mgr Durieu chanta un service solennel ; puis, un canot préparé pour cette destination et escorté de plusieurs autres remplis de chrétiens, les transporta au village Skowlits. Là se trouvaient déja, réunis et respectueux, les chrétiens des douze villages de la Chilwack. Ils formaient une magnifique réunion. Ce fut pour nous l'occasion de les catéchiser et de les renouveler dans l'esprit de foi et de piété.

Le moment venu, on procéda à la translation solennelle de tous les morts au nouveau cimetière, tant de ceux que nous avions amenés de Sainte-Marie que de ceux du village. Jusqu'à ce jour les Skowlits avaient continué, comme leurs ancêtres, à déposer les cercueils sur des arbres ou sur des rochers, afin de faire tous les deux ou trois ans une fête en leur honneur. Grâce à nos évêques, à leur sagesse et à leur fermeté, cet état de choses allait prendre fin. Le P. Chirouse, ayant découvert une espèce

de chaland sur la grève, l'avait transformé en char funèbre, que les sauvagesses de l'endroit, sous sa direction, décorèrent habilement de drapeaux et de tentures de deuil. Vingt cercueils recouverts d'un drap mortuaire furent confiés à cette chapelle flottante que suivaient une soixantaine de canots. A droite les canots des hommes, à gauche ceux des femmes et au milieu celui de Monseigneur. Aux chants de l'Église nous parcourûmes ainsi lentement les 2 milles qui nous séparaient du cimetière. Là se fit la bénédiction solennelle au milieu des rangs pressés et disposés avec ordre de nos bons chrétiens. Monseigneur procéda à l'enterrement des adultes et le P. CHIROUSE à celui des enfants. Une allocution de Sa Grandeur fut écoutée avec le plus grand respect, et l'on retourna au village en récitant le chapelet pour les morts.

Le lendemain de cette journée de deuil fut employé aux confessions. Monseigneur, touché des dispositions des sauvages, voulut leur donner un moyen de persévérance en les enrôlant dans une garde d'honneur dont les membres s'engagent à passer, quand c'est possible, une heure devant le saint Sacrement. Les élus de cette association doivent aussi veiller à la décoration et au bon entretien de l'autel et de son luminaire ; l'Œuvre de la Propagation de la Foi les compte parmi ses associés. Quarante d'entre eux se présentèrent spontanément pour former cette garde d'honneur du Sacré Cœur de Jésus, érigée par Mgr D'HERBOMEZ à Burard-Inlet, et la réception fut des plus touchantes. Un beau ruban, soutenant la médaille de la garde d'honneur, fut passé au cou des soldats de cette sainte milice. L'autel était brillamment illuminé et les sauvages ainsi enrôlés au service de Notre-Seigneur l'entouraient pour adorer avec l'Évêque le saint Sacrement solennellement exposé.

Belle et touchante retraite de cinq jours. Elle laissera

de profonds souvenirs dans cette population. Le lendemain, tous ces bons chrétiens rentraient dans leurs villages respectifs.

En novembre, je donnai les exercices aux villages au-dessus de Harrison-River. Je célébrai la fête de Noël avec les chrétiens du centre de la Chilwack. Après Noël je visitai le camp des Nékamels où se trouvaient des malades, et je rentrai définitivement à New-Westminster le 31 décembre.

Les catholiques de couleur blanche sont peu nombreux dans les diverses places que je parcourus. Le chemin de fer terminé, Yale, station principale des blancs, cessera d'exister, et disparaîtra entièrement en tant que ville, lorsque les usines de wagons et de locomotives seront transférées sur les bords de la mer, au terminus du chemin de fer. C'est au printemps prochain qu'aura lieu ce transfert, au dire des gens qui se prétendent bien renseignés.

En résumé, la population catholique des villages sauvages entre New-Westminster et Yale est de 1 318. En 1886, j'ai entendu au total environ 8000 confessions. Le nombre des baptêmes d'adultes a été de 33, celui des enfants de 93. J'ai béni ou régularisé 39 mariages. Enfin, il y a eu 25 conversions du protestantisme au catholicisme. Dans le courant de cette même année, 10 églises ont été construites dans les villages sauvages; de ce nombre 4 ont été bénites; 8 emplacements de cimetières ont été défrichés, 4 cimetières ont été bénits.

Agréez, mon Révérend Père, etc.

Ed. PEYTAVIN, O. M. I.

VICARIAT DU MACKENZIE.

Rapport sur la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de 1882 à 1886 inclusivement.

LETTRE DU R. P. DUCOT.

Mission de Sainte-Thérèse, le 12 février 1887.

La Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de récente création, est une dépendance de la Mission de Sainte-Thérèse du Fort-Norman. Cette mission, si on peut donner ce nom à un poste où le missionnaire est sans abri, est située sur la rive droite du fleuve Mackenzie, au pied d'un petit rapide nommé Loue-a-mi, près d'un fort de la Compagnie de la baie d'Hudson. Placée entre la Mission du Sacré-Cœur de Jésus du Fort-Simpson et celle de Sainte-Thérèse du Fort-Norman, elle est à sept ou huit journées de marche de celle-ci et à quatre journées de la première. Les Indiens qui la fréquentent, au nombre d'environ deux cents, appartiennent à trois nations différentes. Ce sont : 1° des Esclaves, qui sont les plus nombreux ; 2° des Montagnards ; 3° des Flancs-de-Chiens.

Jusqu'en 1882, plusieurs d'entre eux n'avaient jamais vu le prêtre ; d'autres, n plus grand nombre, évangélisés autrefois ou baptisés enfants par le R. P. Grollier, avaient depuis de longues années, quelques-uns depuis près de vingt ans, interrompu toute relation avec le missionnaire catholique. Ce dernier ne se rendait pas chez eux, et eux-mêmes ne visitaient plus la Mission où il faisait sa résidence. Mais, par contre, à chaque hiver, les sauvages recevaient, dans leurs forêts, la visite du révérend ministre protestant du Fort-Simpson. Ce Révérend se flattait de les compter tous au nombre de ses ouailles. La plupart d'entre eux, en effet, dans leur simplicité, con-

fondaient le ministre avec le prêtre catholique; aussi avaient-ils apporté au ministre leurs enfants à baptiser, croyant les présenter à l'un de nous. Par suite de la même erreur, tels autres, qui se signaient au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, la seule prière, disaient-ils, qu'ils eussent apprise du *Priant*, refusaient de m'écouter, croyant avoir toujours été protestants ; et tels autres disaient avoir été baptisés par le *Prêtre* les enfants qu'ils avaient présentés au ministre et *vice versâ*. Comme ils donnent indifféremment le nom de *Priant* à l'un et à l'autre, on s'explique aisément cette confusion d'idées dans leur esprit.

C'est en 1879 que S. Gr. M[gr] FARAUD, notre bien-aimé Vicaire apostolique, lors de sa visite pastorale à Notre-Dame de Bonne-Espérance (Fort Good-Hope) me confia la charge des Indiens du Fort du Petit-Rapide, Mission que je mis sous la protection de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Malgré les désirs de Sa Grandeur, ce ne fut qu'à l'hiver de 1882 que je pus visiter ces Indiens. Toutefois, l'été précédent, en me rendant à la Providence, j'avais eu l'occasion de faire leur connaissance. En effet, les berges de la Compagnie qui m'amenaient s'arrêtèrent quelques heures au Fort du Petit-Rapide. Là se trouvaient alors réunis à peu près tous les Indiens de ce poste, mes futures ouailles. Aussitôt débarqué, je m'empressai de leur tendre la main et cherchai à lier conversation avec eux; mais leur accuei fut des plus glacials. A peine répondaient-ils à mes civilités. Ils paraissaient se méfier de moi. Ils ricanaient et chuchotaient et plusieurs me sommaient, sans cérémonie, de leur donner du thé. Mais, comme je ne venais pas les acheter, je ne leur en donnai pas une seule feuille. Peu avant mon départ, un Montagnard, que je n'avais pas vu en débarquant, vint à ma rencontre, et, après m'avoir gracieusement tendu la main, comme s'il me connais-

sait, il m'invita à me rendre dans sa loge pour baptiser son enfant. Ce fut ma première conquête et la seule marque, à peu près, de sympathie, que je reçus alors, si j'en excepte toutefois la famille catholique du commis de ce poste, laquelle me reçut très cordialement. En me rembarquant pour reprendre mon voyage vers la Providence, je saluai de nouveau ces pauvres sauvages et leur promis ma visite pour l'hiver suivant.

Donc, le 17 janvier 1882, fidèle à ma promesse, je quittai mes confrères de Notre-Dame de Bonne-Espérance et me dirigeai en raquettes vers la Mission de Sainte-Thérèse pour me rendre de là au Petit-Rapide, Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Comme je devais me construire un pied-à-terre à ce dernier poste, j'emmenais avec moi deux jeunes gens et une traîne attelée de quatre bons chiens. Après dix jours de marche, j'étais à Sainte-Thérèse. Je dus m'y arrêter quelque temps, pour y laisser reposer mes chiens et y attendre des vivres, qui ne vinrent pas. Après plusieurs semaines de ce jeûne forcé, mes jeunes gens n'en pouvaient plus et mes chiens dépérissaient faute de nourriture., Je dépêchai donc un serviteur vers un camp d'Indiens avec des articles de traite destinés à obtenir en échange quelques provisions. Il mit dix-huit jours à faire ce voyage, et, lorsqu'il revint, hélas! il tirait lui-même sa traîne vide... Il était parti du camp avec une grosse charge de viande ; mais ses chiens, épuisés par le jeûne des premiers jours, n'accélérant pas leur vitesse au gré de ses désirs, il avait eu la cruauté, après les avoir tourmentés de diverses manières, de les assommer à coups de bâton. Obligé dès lors de haler lui-même sa traîne, il dut reconnaître bientôt que ce travail était au-dessus de ses forces. Le voilà donc réduit à se débarrasser de sa cargaison et à l'abandonner le long du chemin à la merci des loups et des carcajous.

C'est avec de tels serviteurs qu'on est cependant obligé de vivre quand on n'a pas de Frère convers, et, pour le dire en passant, sept fois j'ai été abandonné d'eux et laissé seul dans des circonstances tout à fait pénibles, sous le seul prétexte qu'ils s'ennuyaient ou que la nourriture, la seule que j'eusse à leur donner, ne répondait pas à leur appétit.

Je me hâtai de congédier mon trop vif serviteur. Pas de vivres et plus de chiens ! comment partir pour Notre-Dame du Sacré-Cœur? Notre bonne Mère du ciel vint à mon secours. Comme je méditais de nouveaux plans pour réaliser mon projet, l'express de Good-Hope arriva au Fort Norman, ou, si vous aimez mieux, à Sainte-Thérèse, car c'est tout un. C'était M. Gaudet, notre paroissien de Good-Hope, le commis en charge de ce poste, qui l'amenait. Il voyageait de conserve avec M. Wilson, commis du Fort Peel's-River, presbytérien de religion. Je m'empressai de leur rendre visite, et je fus reçu avec la plus grande courtoisie. Enhardi par ce bon accueil, je me hasardai à réclamer leur aide pour reprendre mon voyage vers le Petit-Rapide, éloigné de sept à huit journées de marche de Sainte-Thérèse. Non seulement ces messieurs accédèrent à mes désirs, mais ils poussèrent la délicatesse jusqu'à m'offrir le couvert tout le temps du voyage, si je partais avec eux (car ils se rendaient au Petit-Rapide et au Fort-Simpson), et ils m'encouragèrent fortement à mettre mes projets à exécution. Enfin, ils poussèrent la complaisance jusqu'à me donner tout le temps nécessaire pour faire mes préparatifs.

L'évêque anglican, le fameux Bishop Bompas, de plaisant souvenir, qui hivernait au Fort-Norman, ayant appris mon prochain départ, forma le dessein de me suivre, mais ce fut vainement qu'il sollicita la même faveur que moi de son coreligionnaire. Il essuya un refus catégorique. Sur

ces entrefaites, deux de mes chiens, laissés pour morts le long du chemin par mon jeune homme, étaient revenus à la Mission dans un état pitoyable, le poil hérissé, couverts de sang, marchant péniblement, et l'un d'eux estropié. Sans hésiter, je les attelai à un tronçon de traîne, juste assez long pour recevoir, avec mes couvertures de lit, ma chapelle et deux ou trois jours de vivres pour mes chiens. (Ces vivres furent dévorés la nuit suivante par les chiens des autres voyageurs, grâce à l'incurie de mon serviteur.) C'est ainsi équipé que je quittai Sainte-Thérèse, le 9 du mois de mars, le cœur rempli de joie et d'espérance. Après sept longues journées de marche forcée, j'arrivais enfin à Notre-Dame du Sacré-Cœur, épuisé de fatigue et mourant de faim. Mais les joies de l'arrivée me firent bientôt oublier les peines de ce voyage. Le commis en charge du poste, métis catholique, s'empressa de m'introduire chez lui et de m'offrir son meilleur appartement. Je dus aussi, malgré mes représentations, accepter un lit, le seul disponible, tandis que mes compagnons de voyage, les messieurs de la Compagnie, ces gros bonnets du pays, couchaient à mes côtés sur le plancher et sans matelas. C'est là que je passai trois mois.

Ce furent trois mois de vraie prison. N'était-ce pas une prison, en effet, que cette bicoque où je n'avais ni livre ni papier, mon hôte ne sachant pas lire; prison où je ne souffrais pas moins de la faim que de la solitude ; où je ne voyais à peu près personne ; où les rares Indiens venus au Fort étaient détournés de moi par le maître d'école protestant, établi là tout exprès pour entraver mon ministère ; où mon hôte enfin, dont l'enthousiasme s'était évanoui, parce qu'il s'était sottement figuré que je soupçonnais sa délicatesse ? Ce changement dans les procédés était d'autant plus injuste que ce brave homme, toujours bourru, ne se méfiait même pas des sauvages eux-mêmes, qui, s'ils l'eussent

voulu, auraient pu me voler aisément. Toujours mécontent, il affectait de prendre des politesses pour des injures; soupçonnant des arrière-pensées partout, il ne me supportait qu'avec peine et me faisait l'effet d'un gardien plutôt que d'un ami. Soit par malice, soit par sottise, quand vint le temps de la mission, contrairement à ce qui avait lieu les années précédentes, il n'autorisa les Indiens à venir au Fort que peu de jours avant ou seulement la veille de l'arrivée de la berge du Fort-Simpson, avec laquelle je devais descendre à Sainte-Thérèse. Ainsi mon ministère fut entravé.

Fidèles aux ordres de leur « bourgeois », les Indiens, et les *hommes* seuls, n'amenèrent leurs pelleteries que trois jours avant mon départ. Tous, à l'exception des Montagnards, se rassemblaient chaque soir chez le maître d'école protestant, leur frère, cousin, beau-frère et parent à tous les degrés, pour assister à son prêche et à sa prière. Enfin la berge du Fort-Simpson arriva, et je m'embarquai le lendemain pour Sainte-Thérèse... Ainsi, après un pénible séjour de trois mois à ce poste, je le quittais n'ayant à peu près rien fait. Une chose surtout m'affligeait, c'était de laisser derrière moi le ministre protestant arrivé la veille. Il se disposait à accompagner les Indiens dans leur camp pour leur donner, disait-il, durant trois semaines, les exercices de la mission. J'ai hâte de dire qu'après huit jours, il s'en revint découragé ou à peu près, ainsi que je l'ai appris depuis.

Malgré mon peu de succès, il en était tout autrement de moi. J'étais, en toute vérité, rempli d'espérance. Aussi avais-je promis à mes Esclaves de revenir bientôt continuer une maison que j'avais déjà commencée et que les dispositions de mon hôte m'avaient obligé à laisser inachevée. Pour assurer mon retour, j'avais sollicité du chef du district toutes les autorisations nécessaires, soit

pour être recueilli par la berge qui allait remonter, soit pour être hébergé au Fort, soit encore pour en recevoir des vivres et les secours réclamés pour l'achèvement de la bâtisse. Quand, au passage de la berge qui revenait de Good-Hope, je demandai au commis qui en avait la charge de me laisser embarquer, il ne voulut pas reconnaître la permission, assez équivoque d'ailleurs, que j'avais reçue du chef du district. Il prétexta l'embarquement de l'évêque anglican avec sa femme, sa suite et une quantité considérable de colis, et me refusa le passage. Au moment du départ cependant, il me fit des excuses et m'accorda ma demande, mais c'était trop tard, je n'étais plus prêt.

Cinq semaines après, le 21 juillet, les berges de Peel's-River, qni se rendaient au Fort-Simpson, passèrent ici. Je jugeai l'occasion favorable pour retourner vers mes Indiens de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Je demandai donc *le passage* au commis en charge. Il me le refusa poliment, n'ayant pas de place, disait-il, pour trois passagers; j'avais, en effet, avec moi deux jeunes gens. Décidément, le démon ne voulait pas de Missionnaire catholique à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Je laissai donc partir les berges; mais, trois heures après, je les rejoignais en canot à leur campement, et j'arrivais avant elles, six jours après, au Fort du Petit-Rapide. Sur mon passage, je rencontrai, échelonnées le long du Mackenzie, plusieurs loges de ces Indiens qui, l'hiver dernier, me fuyaient, et que le démon voulait soustraire aux influences de notre sainte religion. Je fus ravi de leur bon accueil. Comme je ne parlais pas leur langue, ils ne me comprenaient que difficilement. J'essayai cependant de leur faire entendre que c'était nous, prêtres catholiques, et non pas le ministre protestant, qui les avions évangélisés les premiers; que c'était à nous qu'ils devaient le baptême de plusieurs de leurs

enfants; que c'était nous qui leur avions appris le signe de la croix, et que, par conséquent, c'était à nous qu'ils devaient accorder créance. Comme ils me demandaient vainement du thé et qu'ils m'objectaient les largesses des ministres, je leur répondis que ma *prière* étant la seule et unique *prière* de Dieu, ils devaient l'accepter par amour pour lui et non pour recevoir des présents du Missionnaire. Je leur dis que je venais les instruire et leur montrer le chemin du ciel, et non pas pour les tromper ni les acheter. Enfin, je leur déclarai que je ne consentirais jamais à leur donner la moindre feuille de thé dans l'intention d'acheter par cette générosité le droit de baptiser un seul de leurs enfants. Je ne me rappelle plus ce qu'ils me répondirent alors, mais tous me demandèrent des médailles et des croix après que j'eus baptisé leurs enfants, au nombre de dix. Je compris que leur désir était d'être catholiques, mais que l'absence continuelle du prêtre les avait fait se tourner vers le ministre protestant. En redescendant, au mois de septembre suivant, vers Sainte-Thérèse, je revis encore une partie de ces Indiens, je restai environ une heure chez eux et profitai de ce temps pour apprendre aux mieux disposés la moitié de la seconde partie de l'*Ave Mària* : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs. » (J'en ai rencontré dernièrement qui, depuis cette époque, n'ont pas cessé de la réciter.) Enfin, je leur promis ma visite pour l'hiver suivant, de 1883; ils m'en témoignèrent leur satisfaction par des *marcis* répétés. Le 15 septembre, je rentrai à Sainte-Thérèse. Durant ce voyage, j'avais fait douze baptêmes d'enfants et un mariage.

Je dois dire cependant que durant les trois mois de mon séjour au Petit-Rapide, l'hiver de cette année 1882, je n'avais pas été absolument oisif. Chaque jour, matin et soir, durant deux mois, j'avais fait le catéchisme à deux

pauvres femmes infidèles. Quand elles furent suffisamment instruites, je les baptisai et leur fis faire leur première communion. Ce fut un grand bonheur pour elles et pour moi. Tous les matins, elles assistaient à la messe, durant laquelle elles récitaient à haute voix le chapelet à tour de rôle. Ainsi elles s'habituaient à faire plus tard cet exercice de piété, seules, dans leurs loges, après le départ du Missionnaire. Depuis cette époque, elles ont été fidèles à leur prière de chaque jour. L'une d'elles, en particulier, n'a pas omis une seule fois de dire, le dimanche, le chapelet avec ses parents, auxquels elle l'a appris. Par ses exemples, sa vie édifiante, sa piété et ses exhortations, elle en a gagné plusieurs à notre cause, et c'est elle qui soutient contre le découragement les Montagnards de Notre-Dame du Sacré-Cœur, qu'il ne m'a plus été possible de revoir depuis 1882.

Les années 1883 et 1884, la disette de vivres et l'absence de chiens interrompirent la visite de ce poste. A l'été de cette dernière année, dans un nouveau voyage que je fis à la Providence, je ne revis qu'une ou deux familles et je baptisai un nouveau-né. Le commis de Petit-Rapide renonçant à son antipathie et, cédant à un bon mouvement ou pour mieux dire à un vif désir de revoir le prêtre l'hiver chez lui, et de procurer à une famille de blancs, à la sienne et aux Indiens, la même consolation, me donna généreusement les provisions nécessaires pour effectuer ce voyage au temps marqué, c'est-à-dire six mois plus tard. Il me promit même de venir en carriole à ma rencontre dès qu'il serait informé de ma venue. Je ne pus résister à ses offres si conformes à mes désirs, et je laissai à Notre-Dame du Sacré-Cœur ma chapelle et quelques fournitures. Mais quand l'heure vint, c'est-à-dire l'hiver de 1885, des obstacles imprévus se présentèrent. Les travaux importants de Sainte-Thé-

rèse et le désir de mon supérieur, le R. P. Séguin, me retinrent au Fort-Norman.

Toutefois, le bon Dieu et Notre-Dame du Sacré-Cœur, patronne des causes désespérées, n'abandonnèrent pas ces pauvres Indiens. A l'automne de 1884, un simple sauvage se rencontra qui, par sa conduite irréprochable, ses bons exemples et son influence, fit beaucoup de bien aux autres et les affermit dans leur résolution d'embrasser définitivement le catholicisme. Ce sauvage, nommé Sébastien, marié à une sauvagesse catholique louée pour sa piété et sa fidélité à tous les devoirs de la vie chrétienne, était un protestant nouvellement converti par le R. P. de Krangué, chargé de la Mission du Sacré-Cœur. Au service de la Compagnie, au Fort-Simpson, il vivait depuis plusieurs années au milieu de protestants et à la porte du temple qu'il fréquentait. Quoique d'une conduite irréprochable, il n'était jamais admis à participer à la Cène, où l'on voyait pourtant des pécheurs scandaleux, que leur importance et leur influence obligeaient sans doute de ménager. Cette acception de personnes lui avait dessillé les yeux et il était rentré dans le giron de l'Église. Il avait eu le bonheur, à cette occasion, de faire sa première communion. Ce ne fut que quelques jours après qu'il fut placé au Petit-Rapide, où il communiqua ses impressions à mes sauvages, tous, plus ou moins, ses parents à quelque degré. Depuis cette époque, ceux-ci, à de rares exceptions près, ne voulurent plus avoir de rapport avec les ministres.

L'évêque anglican, le Révérend Bompas, ayant appris sans doute leurs dispositions, descendit en berge quelques mois plus tard jusqu'au Petit-Rapide, où il les trouva tous réunis. C'était à la fin de mai 1885. Ils se tinrent à l'écart, et malgré les largesses bien connues du prédicant envers ceux dont il baptisait les enfants, malgré ses ré-

clamations, aucun d'entre eux ne consentit à lui laisser baptiser ses enfants. On dit que, dans sa colère, il en saisit un de force et le baptisa. Ceci n'a pas été confirmé; mais il est certain qu'il fut grandement irrité. Rebuté par cet échec, il se décida à poursuivre son voyage jusqu'au Fort-Norman, d'où il retourna vers eux, quelques semaines plus tard, accompagné cette fois de son maître d'école ou catéchiste, leur parent, le même dont il a été parlé au commencement de ce rapport. Le *gouvernail* (le pilote) de la berge qui portait Sa Seigneurie, fort complaisant pour Elle, abordait à tous les camps d'Indiens campés le long du fleuve, et lui donnait le loisir de séduire encore ces pauvres ignorants. Mais, pas plus que son évêque, le catéchiste protestant, qui se prévalait de sa parenté, ne put les fléchir. Leurs cris et leur colère furent sans effet. Ils ne firent pas un seul baptême. Par contre, ils eurent le déplaisir d'apprendre de la bouche même de ces Indiens, que le prêtre catholique, qu'ils n'avaient pourtant vu qu'en passant, était leur *Yatri* (leur Priant) et qu'ils étaient là tout exprès pour l'attendre. De guerre lasse, les soi-disant missionnaires les quittèrent pleins de colère et, la rage au cœur, méditant de nouveaux moyens de séduction, comme le démon, leur père, qui les avait envoyés.

Ces Indiens m'avaient fait écrire que, n'ayant pas reçu de visite l'hiver précédent, ils allaient passer l'été le long du fleuve Mackenzie pour m'y attendre. J'aurais pu me rendre chez eux, non sans difficulté il est vrai, en même temps que l'évêque anglican et son catéchiste, mais je ne crus pas la chose opportune. Je les suivis cependant de près et j'arrivai bientôt au camp; ignorant ce qui s'était passé, je n'étais pas sans inquiétude à leur sujet. Aussi fus-je bien surpris, en les abordant, de l'expression de joie inaccoutumée qui brillait sur tous les visages. Les

vieillards me témoignèrent leur sympathie en m'invitant à prendre mon logement dans leur loge respective. On m'offrit un peu de nourriture, et l'un d'entre eux, qui achevait de manger un gigot d'orignal, crut de son devoir de me présenter les restes de son repas : « Es-tu capable de manger cela ? » me dit-il. Quoiqu'il fût borgne, il s'y prit de si bonne grâce que je ne refusai qu'avec peine ; alors il cassa l'os et m'en offrit la moelle, non sans l'avoir goûtée. Mon serviteur lui épargna un nouveau refus de ma part. Pour ne déplaire à personne, je pris mon repos dans ma tente et mes repas dans la loge du chef. Je note en passant que tant qu'il y eut des vivres les sauvages me nourrirent gratuitement. Je leur avais d'ailleurs demandé ce service, pour les habituer à voir dans le Missionnaire non pas un étranger, mais un père. Je me réservais, à part moi, de les dédommager de la façon qui me paraîtrait la plus convenable et la plus utile.

Je m'étais bien promis de passer au milieu d'eux au moins quinze jours ; mais la disette, comme toujours, vint opposer son « veto » à ce plan, et je ne pus demeurer que dix jours. Tout ce temps, à l'exception des heures de la messe et de la prière du soir précédée du chapelet, je le passai à converser avec eux, les entretenant surtout de notre sainte religion. Ainsi, comme à leur insu, ils apprenaient leur catéchisme en même temps qu'ils s'habituaient à mon dialecte et que moi-même j'étudiais le leur. Ils apprirent aussi en partie la récitation du chapelet. Enfin, avant mon départ, j'eus la consolation de baptiser ou rebaptiser sous condition tous leurs enfants, à l'exception de deux, et quelques adultes. Ainsi se termina cette visite de l'été de l'année 1885.

Au printemps dernier (1886), c'est-à-dire au milieu du mois de juin, sur l'ordre de Mgr Clut, je suis remonté avec lui, à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Tous les Esclaves

s'y trouvaient encore réunis à notre arrivée. Sa Grandeur crut remarquer qu'ils paraissaient heureux de nous voir. Elle ne s'était pas trompée.

Quelques jours auparavant le ministre du Fort-Simpson m'avait précédé à ce poste, mais il en était revenu plus découragé que jamais. Le temps n'est plus où ce Révérend me disait (en 1882) avec son effronterie habituelle : « De quel droit faites-vous construire ici (à Notre-Dame du Sacré-Cœur) une grande maison ? Vous n'en avez pas l'autorisation du chef du district. Vous n'avez rien à faire ici, tous ces Indiens sont protestants, etc. » S'il se rappela alors ce que je lui avais répondu, il dut me soupçonner de *faire la médecine*, comme son évêque le R. Bishop Bompas osa un jour nous en accuser en présence d'un de nos Pères. Quand le Révérend voulut convoquer ses prétendues ouailles, il s'aperçut bientôt qu'il prêchait dans le désert. Il agitait sa clochette, envoyait sonner autour des loges, appelait les Indiens, allait les chercher dans les camps, les gourmandait et tempêtait ; on ne l'écoutait pas. Ceux-là mêmes à qui il confiait sa sonnette la lui rapportaient sans entrer chez lui, et ceux qui se présentaient lui réclamaient du thé en payement. Les vieilles femmes lui faisaient le même affront. C'était, paraît-il, pitoyable. A peine quelques jeunes étourdis, indécis ou indifférents, assistèrent à sa *prière*. Tandis qu'ils demeuraient sourds à sa voix, les Indiens se réunissaient (j'ignore si c'était chaque jour) chez le chef du poste, pour la récitation du chapelet. Le dimanche, la maison était trop étroite et l'exercice se répétait pour satisfaire la dévotion de tous. C'en était trop ; notre Révérend ne put y tenir. « Il n'y a rien à faire avec ces sauvages, » disait-il. Il n'eut pas la patience d'attendre le retour de la berge, qui devait le faire remonter au Fort-Simpson. Il profita du départ d'une bande pour

s'en aller. Il suivit les gens jusque dans leurs montagnes, où il finit par baptiser un de leurs enfants. Enfin il loua un canot et regagna le pays d'où il était venu. Sur quatre enfants qu'il baptisa, l'un d'eux n'a pas encore vu le Missionnaire catholique, un autre me fut présenté par les parents repentants, pour être rebaptisé ; les deux autres, ainsi que leurs parents, vinrent trouver le prêtre, assister aux exercices, apprendre leurs prières et recevoir des chapelets dont ils connaissaient en partie le mode de récitation.

Comme je viens de le dire, quand nous arrivâmes au Petit-Rapide, c'est-à-dire à la Mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, les Indiens étaient encore tous là, sauf les Montagnards. Mais ils touchaient à l'heure de départ : la disette les chassait. Ils attendirent cependant trois jours encore auprès du Fort. Durant ce temps ils furent assez exacts aux exercices de la Mis ion. Je fis quelques baptêmes dont plusieurs d'adultes, ainsi qu'un mariage. J'entendis aussi quelques confessions, chose rare encore.

Quand ils partirent je ne pus les suivre. J'étais retenu par deux familles blanches du poste. Comme je n'avais ni canot ni serviteur pour les rejoindre plus tard, je leur fis promettre de m'envoyer chercher, à la première occasion. Tandis que je donnais mes soins aux blancs, arriva un sauvage du Fort-Simpson qui ne me connaissait pas et dont les parents n'avaient pas vu de prêtre depuis longtemps. Sur mon invitation il consentit à m'accompagner chez eux, et j'arrivai après une journée et demie de navigation. C'était la nuit, tout le monde dormait, les portes des loges étaient closes. Aux aboiements des chiens une femme parut et ralluma quelques tisons à demi éteints ; c'était la mère de mon serviteur. Elle me regarda avec étonnement, mais ne m'invita pas à m'abriter à son foyer de famille. Mon serviteur, de son côté, ne s'occupait plus de

moi, je ne savais donc de quel côté diriger mes pas, ni comment je pourrais pénétrer dans les loges. On s'aperçut de mes hésitations et je fus salué par des éclats de rire et des apostrophes désagréables à entendre. Décidément, ces gens-là ne connaissaient guère leur pasteur. Enfin je finis par m'introduire comme je pus dans la loge la plus grande. Une fois installé, je touchai la main à son propriétaire et à ses gens et me fis préparer à manger. Après avoir pris une tasse de thé que partagea avec moi mon hôte involontaire, je lui demandai un coin pour étendre mes couvertures et prendre un peu de repos. Il fit déloger son frère et me donna sa place. En un clin d'œil mon lit fut prêt et j'en pris possession. A mon réveil je fis avec les habitants plus ample connaissance. Bientôt ils me considérèrent comme un des leurs. Ils n'avaient pas tout à fait tort, puisque je me disais leur Père. Aussi mon hôte m'offrit-il, aimablement du reste, les *reliefs* de son repas. Je refusai de mon mieux sa politesse, et à mon tour je lui donnai une part de mon dîner. Il me remerciait également, seulement il acceptait. Ainsi, j'étais chez moi. Ces pauvres gens attestaient hautement leur bonheur de posséder le Missionnaire. Ils me remercièrent plusieurs fois avec effusion d'être venu les visiter. Je demeurai cinq jours en leur compagnie, et finalement je les baptisais tous, enfants et adultes, à l'exception de deux, renvoyés à une autre année.

Cependant le temps approchait où les Indiens de la Mission du Sacré-Cœur devaient m'envoyer chercher. Mais le vent debout et la pluie déchaînée semblaient devoir mettre obstacle à mon départ.

Mon jeune homme, qui se trouvait chez lui et à l'abri auprès d'un bon feu, ne se souciait guère d'affronter un pareil temps. « Il vente trop, » me disait-il. Je feignis de croire qu'il ne ventait pas du tout et je saisis le canot pour

le jeter à l'eau. Quand il me vit si décidé, il se décida à son tour, et nous partîmes. Le vent et la pluie cessèrent et nous arrivâmes à peu près secs à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Il s'en faisait temps. Quatre jeunes gens m'y attendaient depuis la veille. Ils consentirent à retarder leur départ jusqu'au lendemain, lundi. Je célébrai ce jour-là la sainte messe. Les blancs reçurent la sainte communion, et après un bon déjeuner, que je pris avec le commis du poste, je me rembarquais pour revoir les chers sauvages qui m'avaient quitté quelques jours auparavant.

Quelques heures après j'étais au milieu d'eux. Malheureusement, depuis leur départ, la chasse avait été nulle, le poisson rare, ils *jeûnaient*. Dès le lendemain de mon arrivée, la moitié de la bande, chassée par la disette, gagna les montagnes. Quant aux autres, les hommes et les jeunes gens, ils étaient à la chasse ou s'occupaient de la pêche ; les vieilles femmes ne pouvaient abandonner leurs loges, dont elles avaient la garde ; les plus jeunes se tenaient enfermées et à l'abri du mauvais temps, les enfants, indociles à leurs parents et encore trop indisciplinés, ne pensaient qu'à jouer. Pour tous ces motifs presque personne ne venait assister à la *prière*, soit le matin, soit le soir. Enfin, obligé que j'étais de partager mes vivres avec les plus affamés, je m'aperçus que mes provisions s'épuisaient rapidement. En de telles circonstances ma présence n'était plus opportune ; la quatrième journée je pris donc congé d'eux et descendis à Sainte-Thérèse, content toutefois de leurs bonnes dispositions et du peu de bien qui s'était fait. Ils avaient appris quelques mots de leurs prières et assisté à deux ou trois instructions : j'avais entendu quelques confessions, ratifié un mariage et fait quelques baptêmes. Somme toute, je ne regrette pas le temps que je leur ai consacré. Je me suis convaincu qu'à l'exception de deux

ou trois jeunes gens indifférents, habitués au ministre protestant, ils aiment tous le prêtre et désirent vivement qu'un Missionnaire réside à leur Fort. L'un d'eux me disait : « Prêtre, nous aimons le Bon Dieu, mais nous sommes des ignorants, nous ne connaissons pas les livres et personne ne s'occupe de nous. Aucun « Priant » (*Yaltri*) ne reste jamais avec nous. — J'ai voulu, répliquai-je, bâtir ici une maison, afin de venir vous instruire, mais votre bourgeois m'en a empêché. La maison que j'ai commencée il y a quatre ans en est toujours au même point. Et pourtant votre maître m'avait promis de la finir ou d'en faire une lui-même. — C'est vrai, reprit-il, c'est à lui la faute, il te hait. » Une raison de cette opposition d'un commis catholique à l'établissement d'une mission à son *Fort*, c'est selon son expression : « *Qu'une mission établie près d'un Fort fait un trou dans le hangar* (sic) à viande de la Compagnie. » Ceci prouve bien la nécessité pour le Missionnaire d'avoir son chez-soi et d'être indépendant. Un autre, s'excusant de ne pas assister aux instructions, me disait : « Prêtre, je t'aime beaucoup ; oui, beaucoup ; j'aime le prêtre. Tu crois peut-être que je mens, parce que je parais me tenir à l'écart ; eh bien, il n'en est rien ; non, je crois fort, fort que tout ce que tu dis est vrai... Le prêtre peut-il mentir ? c'est impossible ! Je crois comme tu le dis, je crois fort que le Faiseur de la terre (lisez : Dieu) est tout à fait nécessaire, « *Nécoetsini otriyé betta-o-dé-ha,* » mais, vois-tu, je suis accablé de travail à cause de mon prochain départ, car plus de viande ! » Enfin, un autre me disait confidentiellement : « Père, les sauvages se souviennent de toi, ils aiment le « Priant », mais tu n'es jamais là. Ils ont dit au ministre qu'avant tout, ils voulaient un « Priant » qui les conduisît et qu'ils « iraient à celui qui resterait avec eux, c'est-à-dire à leur Fort. »

Ainsi, il est évident que ces Indiens désirent vivement

d'être évangélisés. Ils voudraient surtout le Missionnaire catholique, qu'ils estiment beaucoup plus que les ministres; mais plutôt que de n'en pas avoir, ils croiraient agir avec sagesse en se livrant à ceux-ci. Si donc nous ne nous hâtons de les satisfaire, si un Père connaissant leur langue ne les visite régulièrement tous les ans et ne demeure au moins quelques mois à leur Fort, ils finiront par croire à de l'indifférence de notre part et ils retourneront aux Révérends. Ceux-ci, qui connaissent notre petit nombre et la modicité de nos ressources, vivent dans cette espérance. Aussi, dès cet hiver, le catéchiste protestant, dont j'ai parlé plus haut, va se rendre au Fort du Petit-Rapide, qui prend désormais le nom de Fort-Wrigley, pour s'y construire une habitation où il résidera habituellement. Il est remplacé au Fort-Norman par un nouveau ministre. C'est une désolation pour nous de voir ces gens-là se multiplier dans le bas Mackenzie, où depuis onze ans notre nombre a été réduit au lieu d'augmenter. Tandis que depuis le fort du Petit-Rapide jusqu'au-delà de Peel's River il y a quatre ministres protestants, sans compter l'évêque anglican et un catéchiste, qui s'occupent des Indiens de ce vaste territoire, nous ne sommes que deux Pères pour leur faire face. Je ne compte pas nos Frères convers, parce que ni eux ni aucun dans le pays, que je sache, n'ont été formés pour catéchiser. A mon humble avis ceci est une lacune. Il me semble que quelques-uns parmi eux pourraient bien apprendre aux sauvages leurs prières et même la lettre du catéchisme, du moins aux enfants. Ne fissent-ils que cela au temps de la mission, où le travail est parfois écrasant, ce serait un immense service qu'ils rendraient à tous, aux Pères comme aux Indiens. En outre, quand ils se rendraient dans les camps pour chercher des vivres, ou quand ils garderaient la Mission en l'absence du Père, ils pour-

raient réciter le chapelet pour les Indiens comme le fait à *Good Hope* notre excellent Frère Kearnay. Le catéchiste protestant dont j'ai parlé plus haut sait à peine lire, et cependant, comme il fait la prière pour les sauvages et qu'il chante quelques cantiques, il est désigné sous le même nom que les ministres et les Prêtres catholiques; on l'appelle *Yaltri*, le Priant. Beaucoup ne voient pas de différence essentielle entre lui et les autres Yaltri. Il fait beaucoup de mal, et plus peut-être que les ministres eux-mêmes. Des Frères convers qui apprendraient aux Indiens leurs prières, mériteraient beaucoup devant Dieu et devant les Missionnaires, et les Indiens catholiques, voire même la plupart des autres, sauraient faire la différence qui doit exister entre eux et les Pères. Ceci soit dit, du reste, sauf meilleure appréciation des choses.

Le Fort du Petit-Rapide va être transporté quelques milles plus bas sur la rive droite du Mackenzie et prendre le nom de Fort-Wrigley. Comme je viens de le dire, les protestants vont dès cet hiver s'y établir à poste fixe. C'est là que désormais se rendront nos Indiens de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Vu le nouveau moyen de navigation adopté par la Compagnie, il est probable que je ne pourrai plus visiter ce poste en été; l'hiver, la disette traditionnelle du Fort-Norman sera un obstacle plus insurmontable encore. De fait les soins de cette visite reviendraient de droit au Révérend Père en charge de la Mission du Sacré-Cœur de Jésus au Fort-Simpson. Il est beaucoup plus rapproché d'eux que le Missionnaire de Sainte-Thérèse. Il peut se rendre chez eux en steamboat et en revenir par la même voie, ce que le Missionnaire de Sainte-Thérèse ne pourra probablement pas faire; enfin, il parle depuis de longues années et avec beaucoup de facilité la langue de ces Esclaves, pour la plupart ses anciennes ouailles qu'il a un peu perdues de vue.

Cette Mission compte plus de 200 âmes, dont 190 sont connues du Missionnaire. Sur ce nombre 70 enfants ou adultes ont été baptisés depuis, dans l'espace des cinq dernières années; 27 connus de nous l'avaient été précédemment. Enfin un bon nombre d'autres ont dû l'être aussi, mais leur changement continuel de nom n'a pas permis de retrouver la date de leur baptême.

Je termine ce trop long rapport, mon Révérend Père, en vous traçant le tableau statistique des différentes œuvres accomplies à Notre-Dame du Sacré-Cœur par le Missionnaire de Sainte-Thérèse, de 1881 à 1886.

	1881.	1882.	1883.	1884.	1885.	1886.	Total.
Baptêmes d'enfants.......	3	11	(1) »	(2) 1	25	14	54
— d'adultes........	»	2	»	»	4	9	15
Confessions............	4	10	»	»	16	18	38
Communiants...........	2	6	»	»	8	5	21
Premiers communiants...	»	2	»	»	2	»	4
Confirmations...........	»	»	»	»	2	»	2
Extrême-onctions........	»	»	»	»	1	1	2
Mariages................	»	1	»	»	»	3	4
Sépulture ou bénédiction de tombe............	»	»	»	»	»	1	1

Xav.-Georges Ducot, o. m. i.

EXTRAITS DE DIVERSES LETTRES

ADRESSÉES A M[gr] CLUT.

Le R. P. Séguin écrit de Notre-Dame de Bonne-Espérance, Good-Hope, le 7 février 1887 :

Monseigneur et bien cher Père,

L'année dernière, à pareille époque, nous habitions sous le même toit, et nous pouvions, de vive voix, nous

(1) En 1883, on n'a pu visiter la Mission.
(2) En 1884, on n'a pu visiter la Mission.

communiquer nos pensées et nos projets. Mais quelle distance immense aujourd'hui nous sépare ! Qu'il me tarde de recevoir de vos nouvelles et de savoir où en est l'état de votre santé ! Il y a du mieux, je l'espère du moins, d'après les lettres que me remettait de votre part M. Gaudet, le 3 octobre, à l'arrivée des berges. L'une de ces lettres, datée du 19 juillet, avait été écrite à la Mission de Saint-Isidore; et l'autre, datée du 6 août, venait du portage la Loche. J'espère que l'amélioration aura continué, malgré les marches des portages...

Grâce à nos pêches d'été et d'automne, nous sommes un peu moins dépourvus de vivres que l'année dernière, à la Mission et au Fort. A la fin de janvier, on est venu apporter la nouvelle que quatre personnes du camp du Montagnais étaient mortes de faim et que cinq autres étaient à toute extrémité. Je crains bien que les nouvelles que nous attendons des autres bandes ne soient pas meilleures. Seuls, les sauvages de la montagne sont dans l'abondance, mais ils gardent tout pour eux.

Dans vos lettres, vous témoigniez le regret de n'avoir pas pu vous rendre chez les Loucheux. Leurs regrets furent aussi vifs que les vôtres. A mon arrivée chez eux, il y eut une explosion de douleur causée par votre absence; plusieurs pleuraient en me donnant la main. Quelques-uns se frappaient le nez en disant : *C'est ma faute si le grand priant n'est pas venu.* Les vieilles surtout manifestaient de grands regrets, mêlés à la joie de me voir. Les Loucheux aiment toujours la religion, malgré les insinuations mauvaises de leurs parents protestants de Peel's River. Les tentatives des ministres ne leur laissent aucun répit. C'est une inondation de ces prédicants. L'un des nouveaux ministres a une caisse pleine de croix, médailles et chapelets. Voilà le diable qui se fait moine pour mieux tromper ces pauvres gens. Pau-

vres Loucheux! Ils en deviendront fous. Si l'on ne m'envoie pas promptement un compagnon qui puisse s'occuper avec suite des deux cents sauvages de cette tribu, restés fidèles à notre sainte religion, je crains fort qu'ils ne se laissent gagner, ne sachant plus à qui donner leur confiance. Un prêtre catholique, plus stable parmi eux, non seulement les préserverait, mais encore ferait des conquêtes parmi les protestants. Si vous êtes dans les *grands pays,* faites votre possible pour m'en obtenir un.

Agréez, Monseigneur, etc.

SÉGUIN, O. M. I.

Le R. P. LECORRE écrit de la Mission Providence, le 30 mars 1887 :

MONSEIGNEUR ET VÉNÉRÉ PÈRE,

J'aime à croire que vous approchez, si vous n'en jouissez déjà, du beau ciel d'Italie, et que vous revoyez avec un bonheur sans égal tout ce qu'il y a de plus grand et de plus saint en ce monde. C'est loin du Mackenzie : loin comme distance, plus loin encore comme contraste ! Mon Dieu ! quels déserts que ces affreux pays, en comparaison de ces cités et de ces bourgades que vous parcourez maintenant. Et n'était l'école ou l'orphelinat de cette mission, quelle triste corvée s'offrirait ici au Missionnaire Oblat! Plus que jamais, les sauvages de la Mission Providence se montrent indifférents ; c'est à en être découragé ; aucune tribu n'en approche pour la paresse, l'apathie, l'attachement à leurs pratiques superstitieuses. Il y a, sans doute, vous le savez, quelques exceptions. Mais qu'elles sont rares !

Je suis revenu, hier matin, du camp de Constant, près des maisons, au sortir du petit lac. Là, misère affreuse,

physique et morale ! On m'avait appelé pour visiter un petit orphelin qu'on disait mourant de faim. Ce n'était qu'une ruse pour me le faire prendre à l'orphelinat. En somme, j'en étais enchanté. J'ai fait un baptême de petite fille. Je ne suis resté que quelques heures à ce camp, où il n'y avait même pas de loge, mais trois misérables campements d'épinette. Prière, catéchisme, cantiques, j'ai mis tout en œuvre pour renouveler dans ces cœurs dégradés quelques sentiments de religion. Puisse ce grain de sénevé produire quelques fruits de conversion au printemps prochain !

Au mois de décembre, sur l'invitation des Pères de Saint-Michel, je me suis rendu au Fort-Raë, par le bois, en compagnie des FF. O'Connel et Louis. Un excellent accueil et deux traînes de vivres ont été le résultat de cette expédition. A son tour, le P. Ladet est venu à nous par l'express de mars. Il va repartir la semaine prochaine avec Laviolette, qu'on attend du Fort-Simpson à la fin de cette semaine.

Trois de nos Pères sont absents en ce moment de la Mission. F. Louis fait la pêche à la Grande-Ile ; FF. O'Connel et Jean-Marie Le Crest s'occupent d'un chantier de planches dans les cheneaux, en haut du Rapide. Ce chantier les retiendra au moins jusqu'à la fin d'avril. C'est un hiver de pur poisson que nous achevons, pas une miette de viande fraîche !

Abraham s'emploie chez nous à charrier le foin ; nous en avons presque assez pour l'hiver prochain. F. Lorfeuvre refait ces jours-ci la cave du couvent, devenue impraticable par suite d'éboulements. Il a achevé le travail de notre chapelle intérieure, laquelle se trouve ainsi toute transformée, avec sa sacristie, sa belle balustrade et son ornementation de l'autel en bois de tremble, découpé en festons de feuilles de vigne.

Nous passons par une crise au couvent. Tous les petits enfants sont atteints depuis plusieurs semaines d'un gros rhume qui dégénère en coqueluche pour quelques-uns. Espérons que les neuvaines que nous faisons à saint Joseph conjureront tout malheur.

Veuillez avoir la bonté, Monseigneur, de nous faire parvenir au plus tôt bon nombre de chapelets et de croix sur ébène ; voilà déjà longtemps que nous sommes obligés d'en refuser, parce qu'il n'y en a plus à donner. Pourriez-vous aussi nous procurer l'aumône annuelle de quelques bougies, à ajouter à la demande que nous devons faire tous les ans. C'est le seul luminaire qui nous reste, vous le savez bien. Les œuvres apostoliques pourraient bien s'en charger. Nous sommes encore bien à court cet hiver.

J'ai failli me tuer l'autre jour en revenant du chantier. Les chiens étaient lancés au galop en passant le Fort, et l'on m'a trouvé évanoui et étendu sur la neige. Je suis resté ainsi trois heures sans reprendre conscience de mon état. J'avais heurté de la tête, paraît-il, contre un pieu de clôture.

Je m'arrête là cette fois, Monseigneur, en formant des vœux ardents pour le rétablissement parfait de votre santé et en vous priant de penser aussi un peu à nous dans les beaux pèlerinages que vous aurez le bonheur de faire. Je sens, moi aussi, peu à peu, mes forces décliner. Je prévois le moment où il faudra aller se refaire un peu ou tomber pour tout de bon. Veuillez me bénir, Monseigneur et vénéré Père, et me croire toujours, en N.-S. et M. I., votre très humble et dévoué serviteur.

LECORRE, O. M. I.

Le R. P. Roure écrit du Fort-Raë (mission Saint-Michel), le 15 juin 1887 :

Monseigneur,

J'ai reçu vos deux lettres, l'une du Fort-Smith et l'autre du lac Vert... Voici quelques petites nouvelles par ordre chronologique :

Nos récoltes en pommes de terre et en carottes ont été assez bonnes. J'ai eu à peu près cent barils de pommes de terre. La pêche d'automne n'a été ni bonne ni mauvaise. Nous avons cependant pris la quantité de poissons qui nous était nécessaire. Nous n'avons pas eu de caribous ou rennes en automne ; ainsi, pas de viande fraîche de tout l'hiver.

J'ai reçu la visite du P. Lecorre vers la mi-décembre. Il amenait avec lui trois traîneaux. J'ai pu lui fournir de la viande sèche, cent cinquante langues de renne salées, de la graisse et des peaux d'élan et de renne.

En même temps que ce Père repartait pour la Providence, je partais moi-même pour le lac La Martre, où je passai les fêtes de Noël. Nous avons là de bons chrétiens. A la messe de minuit, j'ai eu trente-cinq communions. J'ai baptisé cinq petites filles ; j'ai administré un malade, fait une sépulture et béni un mariage. J'ai aussi béni la tombe du vieux chef Beaulieu.

Ces pauvres sauvages n'avaient que du poisson à manger, et encore en fort petite quantité. Il y a à ce camp quatre maisons, dont deux sont doubles. Comme je pense me rendre là deux fois par an, j'y ferai construire une petite maison l'été prochain. Ce sera le refuge des Missionnaires.

La barque amenant les colis du Fort-Raë et ceux de la Mission a été encore surprise et faite prisonnière par les glaces, en automne, à la pointe Brûlée. C'est loin de

chez nous ; il a fallu faire amener nos bagages en traîneaux, ce qui a demandé deux voyages, lesquels ont été fort dispendieux.

Je fais l'école à sept ou huit enfants. Le R. P. LADET tend des pièges et des filets aux différents animaux de chasse et s'occupe beaucoup de divers petits ouvrages. La famine sévit parmi les sauvages. Trois d'entre eux en ont été réduits à manger les harnais de leurs chiens...

Bruno ROURE, O. M. I.

Le R. P. JOUSSARD écrit du Fort-Smith, le 15 avril 1887 :

Grâce au bon F. JOSSEAU, la Mission de Saint-Isidore, placée sous le patronage de votre saint patron, possède maintenant une fort jolie petite chapelle intérieure, assez spacieuse pour loger tout mon monde. Il me manque encore bien des choses pour la meubler. Un petit harmonium serait le plus beau présent que Votre Grandeur pourrait nous faire. Pourrez-vous, Monseigneur, pendant votre séjour en Europe, trouver une âme charitable qui nous le procure? Un tapis, un missel, des aubes, un ostensoir et un calice moins pauvres que ceux que nous avons, tout cela serait pour nous une précieuse acquisition. Ici, comme partout, le culte extérieur est un puissant moyen pour parler aux âmes.

C. JOUSSARD, O. M. I.

CEYLAN.

VICARIAT DE JAFFNA.

LETTRE DU R. P. TROUCHET A Mgr MÉLIZAN.

Mavillituray (Ile de Delft), le 2 avril 1887.

Nous avions déjà reçu communication de cette lettre, et nous nous disposions à l'insérer dans ce numéro, lors-

que nous l'avons trouvée en entier dans le numéro du 23 septembre des *Missions catholiques*. Nous la donnons telle que nous l'avons lue dans cette feuille :

Monseigneur et bien-aimé Père,

Je viens d'achever la visite annuelle de Delft (1) où j'ai séjourné depuis le 20 février, et je serais déjà de retour à ma résidence, n'était un vent du nord acharné qui me retient ici prisonnier. Je profite de ce contretemps pour vous adresser un compte rendu aussi complet que possible des besoins de cette intéressante chrétienté, qui comprend près d'un millier d'âmes.

Cette année, contrairement à l'usage suivi jusqu'ici, j'ai tenu à me rendre dans chacune des chapelles affectées au service religieux des chrétiens de diverses castes, pour mieux me renseigner sur le bien qui existe et les désordres à réformer. Ces désordres sont inévitables au milieu d'une population chrétienne en contact continuel avec les païens ; mais je puis le dire aussi, j'ai trouvé beaucoup de belles âmes et qui doivent être bien chères à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pendant le cours de cette visite, le chiffre des confessions s'est élevé à cinq cent soixante et dix et celui des communions à quatre cents. Selon la règle que je suis toujours, j'ai tenu à me rendre compte par moi-même du degré d'instruction religieuse de chacun, et je puis affirmer que bon nombre de chrétiens en pays civilisés n'ont pas de leurs obligations religieuses une connaissance aussi complète que ces insulaires laissés sans prêtres et dépourvus de tout secours religieux pendant onze mois de l'année.

Ce qui est surtout consolant pour l'avenir, c'est le bien

(1) Cette île renferme 3000 habitants, dont 2000 sont encore païens.

opéré parmi la jeunesse par nos trois écoles catholiques. Nos enfants ont subi de brillants examens qui nous donnent droit à un petit subside de la part du gouvernement anglais : de plus, ils savent tous les prières et le catéchisme.

Je fonde surtout de grandes espérances sur l'école de Mavillituray, pour gagner à Jésus-Christ les païens des alentours. Cette école a déjà donné des résultats bien consolants, et si, plus tard, un missionnaire était à résidence fixe à Delft, j'ai lieu de croire qu'un petit orphelinat pourrait être établi avec grand profit pour la conversion des païens.

L'an dernier, je conférai le saint baptême à plusieurs jeunes gens qui ont étudié dans notre école, et, malgré les mauvais traitements et les sarcasmes qu'ils ont eus à subir de la part de leurs proches encore païens fanatiques, ils n'en demeurent pas moins fidèles à leurs engagements.

C'est sur ces chers enfants que je crois pouvoir compter pour assurer l'avenir de cette chrétienté naissante, qui est à juste titre comme le grain de sénevé au milieu d'une vaste population païenne. Oui, le paganisme est encore une puissance redoutable ici ; cependant la brèche est ouverte et, malgré tout, la population paraît nous être assez sympathique. Je ne suis même pas loin de croire que plusieurs seraient assez portés à embrasser le christianisme, n'était la crainte d'être regardés par leurs compatriotes comme des parias, la majorité de nos chrétiens à Delft appartenant à cette caste réputée inférieure.

Tous les jours, à l'exercice du soir, j'ai eu l'occasion de faire des instructions sur le Décalogue aux chretiens comme aux païens accourus en grand nombre ; mais, pour ces pauvres idolâtres, adonnés à toutes sortes de vices, *durus est hic sermo.* Votre Grandeur le sait mieux

qu'aucun de nous : ce qu'il faudrait ici, du moins pendant une assez bonne partie de l'année, c'est un Missionnaire qui pût instruire les païens attirés par la pompe de nos fêtes chrétiennes. A l'Indien il faut une église et des fêtes : « Une religion sans fête, ni pompe, quelle religion est-ce? » lui entend-on dire parfois.

Aussi les nouveaux chrétiens de Mavillituray m'assurent-ils avec une noble fierté que la fête de Saint-François-Xavier, qu'ils ont célébrée pendant neuf jours consécutifs avec toute la solennité possible, l'emporte en splendeur sur les fêtes païennes auxquelles ils prenaient part, il n'y a que quelques années.

Je ne vous ai encore rien dit des efforts de la propagande protestante. Ici, comme du reste partout ailleurs dans les différentes îles de la Mission, ils se réduisent à rien en fait de résultats positifs : les protestants sont les premiers à l'avouer.

L'an dernier, à mon arrivée dans l'île, quel ne fut pas mon étonnement d'apprendre qu'une jeune Américaine, suivie d'une troupe de catéchistes, montrait la lanterne magique sur la place publique et profitait de la présence des curieux pour leur débiter des balivernes cent fois réfutées et toujours nouvelles dans la bouche des protestants !

Les chrétiens, avertis de mon arrivée, vinrent me prier de les attendre, me promettant une réception solennelle. A la tombée de la nuit, selon notre convention, tous les enfants des écoles en habits de fête, disposés en rang et suivis d'une foule énorme, vinrent me prendre au débarcadère et me portèrent en triomphe au bruit de la fusillade et d'une bruyante musique, jusqu'à l'église de Saint-Jean.

De mon palanquin, je pus apercevoir l'Américaine et

sa troupe qui n'avaient pas assez d'yeux pour contempler pareil spectacle. Inutile d'ajouter que, le lendemain, tout ce monde disparut sans tambours ni trompettes, et depuis lors on ne les a pas revus. Il ne reste plus dans le pays qu'un catéchiste et deux maîtres d'école qui, pour me rappeler leur présence, m'ont fait l'honneur d'une sérénade nocturne à la porte de notre enclos.

Vous parlerai-je maintenant des immenses besoins de cette pauvre chrétienté de Delft? Je sais qu'en France, le pays des cœurs généreux, vous vous occupez activement de nos intérêts à tous. Permettez-moi, cependant, de plaider la cause de ces pauvres insulaires qui ne voient le prêtre qu'une fois par an, et dont un bien grand nombre font le terrible passage du temps à l'éternité sans recevoir les derniers sacrements. Peut-être pourrez-vous, à votre retour d'Europe, mettre à exécution le dessein qui vous tient tant à cœur, confier cette chrétienté à un missionnaire expérimenté, qui pourra partager son temps entre Delft et les autres îles environnantes, et réparer les ruines occasionnées à la Mission de Delft par les deux ouragans de 1884.

J'ai déjà reçu de Votre Grandeur une allocation de 400 francs, qui m'a permis de parer au plus pressé en relevant les écoles renversées par la tempête, et d'empêcher les protestants de spéculer sur notre infortune en venant nous supplanter. Malgré ce premier secours, tout est encore dans un état de délabrement qui navre l'âme.

Je ne dirai rien des misérables huttes qu'il m'a fallu habiter pour me protéger contre les ardeurs d'un soleil tropical.

Ce sont les églises qu'il faut penser à relever de leurs ruines. Sur six, que les chrétiens avaient eux-mêmes bâties à grands frais et en s'imposant de bien grandes

privations, quatre restent maintenant sans toiture, et je ne vois pas comment il leur sera possible de réparer ces désastres, si je ne viens à leur aide.

L'église de Saint-François-Xavier, à Mavillituray, bâtie pendant la famine de 1875, reste inachevée; elle n'a ni portes ni fenêtres, et demande même des réparations urgentes, si nous ne voulons pas nous exposer à la voir s'écrouler et avec elle toutes nos espérances pour la conversion de ce peuple. Il n'y a pas même de résidence pour le missionnaire ; faute de mieux, il doit s'installer dans l'école.

Si nous voulons avoir raison du paganisme, il nous faut à Delft au moins deux églises convenables et où il soit possible de conserver la sainte Réserve. Qu'il est pénible pour un prêtre d'être ainsi privé dans sa solitude du voisinage de la très sainte Eucharistie !

Daigne saint François Xavier, qui a le premier évangélisé l'île de Delft, suggérer à quelque bienfaiteur la pieuse pensée de doter cette mission des quelques milliers de francs dont elle a besoin pour être sur un pied convenable !

Agréez, Monseigneur et bien-aimé Père, l'hommage de mon filial et dévoué respect,

TROUCHET, O. M. I.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE L'OSIER.

Notre-Dame de l'Osier, le 4 juin 1887.

Très révérend et bien-aimé Père,

Voici de nouveau notre humble cueillette aux champs de l'apostolat, avec les souvenirs les plus saillants de la chronique quotidienne de cette chère maison.

Le 26 avril, au lendemain de Pâques 1886, le P. supérieur prêchait une prise de voile au Carmel de Trévoux. Le P. Pichon, avant d'ouvrir l'intéressante retraite dont je parlerai tout à l'heure, partageait cette petite halte chez les filles de Sainte-Thérèse, et nous avions tous deux la vraie faveur d'entrer au monastère pour porter la sainte communion à une malade ; la règle autorisant, en pareil cas, la présence d'un second prêtre, pour faire cortège à Notre-Seigneur. Nous marchions sur les roses partout semées jusqu'à la cellule de la pauvre jeune Sœur, qui endure ses souffrances avec la sérénité d'un ange. On aime beaucoup, au Carmel, paraît-il, à entourer de fleurs l'adorable Eucharistie. Déjà nous avions remarqué, en célébrant, une guirlande de fleurs autour de la patène d'argent, à la communion des Sœurs. Quelle touchante attention pour le bon Maître et que ces délicatesses du cœur doivent lui plaire !

De là, comme je l'ai dit, le P. Pichon allait, en notre nom, porter l'aumône apostolique à l'une des œuvres les plus attrayantes pour le cœur du prêtre, que présente

la grande et religieuse cité lyonnaise. Je veux parler de l'œuvre de la première Communion des enfants, garçons et filles, ramassés dans la rue, et devenus au bout de six mois des tabernacles de Jésus-Christ, des ouvrières, des apprentis honnêtes et laborieux, placés chez des maîtres chrétiens. Cette institution, dite *du Prado*, a eu pour fondateur M. l'abbé Chevrier, mort naguère en odeur de sainteté, et dont le confessionnal était journellement assailli, tout comme celui du curé d'Ars; car il s'y faisait des conversions merveilleuses. Placé jeune vicaire, il y a près de quarante ans, en ce quartier déshérité de la Guillotière, où se réfugiaient alors toutes les indigences et, par conséquent, toutes les démoralisations, il parvint à acheter une salle de bal infect que l'on nommait *le Prado*, et y installa une soixantaine d'enfants des deux sexes. Ils ne pouvaient, du reste, lui faire défaut, grâce aux conditions très simples d'admission et malheureusement trop communes aux enfants sortant de pareilles familles. Ne rien avoir, ne rien savoir, ne rien valoir : tel est le trousseau obligatoire, et l'on peut croire qu'il n'y manque pas un article. Les prêtres se sont adjoints au vénéré fondateur, plusieurs sortant même des rangs de ces conquis de la grâce. Des jeunes filles sont confiées à des Sœurs et occupent un local voisin. Les séries des premiers communiants se succèdent ainsi, sans interruption, deux fois par an. Le P. Pichon s'adressait cette fois à quarante garçons et trente filles, dont la tenue et les dispositions ne laissèrent, paraît-il, rien à désirer et le comblèrent des plus douces joies de l'âme. Comment vit cette œuvre incomparable ? De la charité et rien que de la charité, et cela au jour le jour. Aussi quelle pauvreté! Quand on franchit le seuil de cette maison, j'allais dire de cette mansarde, quand on entre dans la chapelle, on se reporte instinctivement à

Bethléem. Les Lyonnais ont donné toutes leurs sympathies à cette œuvre. On le voit assez les jours de première Communion par l'affluence des grandes familles accourues de toutes parts pour assister à cette délicieuse fête eucharistique. La pauvre rue est tout étonnée de cette longue file d'équipages et de voitures. Et si l'aumône qui vient d'elle-même n'est pas suffisante, on a vu M. l'abbé Chevrier, et on voit son successeur, à un jour et à une heure désignés, tendre la main sous le péristyle de l'église de la Charité. La première fois que l'abbé Chevrier, ou, comme l'on dit, le Père Chevrier, s'improvisa quêteur de cette façon, le cœur, dit-on, lui manqua, et il quitta tout humilié ou tout interdit son poste de mendiant; mais il vint le reprendre aussitôt et il eut raison de lui-même à la manière des saints. Ne pouvant verser de grandes aumônes dans la sébille du Prado, nous nous estimions tout heureux d'y déposer l'obole de l'apostolat. Malheureusement les époques de première Communion ne concordent pas avec les loisirs que nous laissent les missions. J'espère toutefois que nous aurons encore cette consolation; le plus souvent sera pour nous le meilleur.

D'autres premières Communions ou jubilés appelaient en mai, juin et juillet, le P. Mauran à Ornacieux, Sainte-Ursule de Tullins et à la paroisse de Saint-Pierre de Voiron pour les congréganistes du Sacré-Cœur; le P. Bourg à la Sône, à la Rivière, à Semans, à Saint-Louis de Grenoble et à la Ciotat, pour les mères chrétiennes; le P. supérieur à la Visitation de Saint-Marcellin et au petit séminaire du Pont-de-Beauvoisin; le P. Pichon, à l'Externat Notre-Dame, annexe du petit séminaire du Rondeau de Grenoble, au patronage des demoiselles Gatel et à Sainte-Ursule, dans la même ville, et à Sainte-Marthe de Montélimar. Le P. Trotobas donnait à Notre-Dame de la Garde,

à Marseille, les exercices du mois de Marie et ceux de la première Communion de Saint-Victor; puis à Chambéry, la retraite de l'orphelinat de Costa, le sermon de la Pentecôte et la retraite de première Communion à la Visitation, et, un peu plus tard, l'Adoration des Frères maristes du Bourg-du-Péage, localité de la Drôme. Le P. Mauran inaugurait un chemin de croix à Cras; le P. Pichon ouvrait le mois de Marie à la paroisse du Bon-Pasteur de Lyon, évangélisait Malleval, le jour de la Fête-Dieu, pour reconnaître l'amabilité de M. l'abbé Gret, qui avait bien voulu nous parler de Notre-Seigneur au Sanctuaire, le jour de notre Adoration perpétuelle, et il exaltait la Sainte-Face de Notre-Seigneur intronisée dans l'église de Beaulieu. Le P. supérieur prêchait une prise d'habit au Bon-Pasteur de Grenoble, une bénédiction de statue du Sacré-Cœur dans le jardin cloîtré des Rédemptoristines et une autre bénédiction d'oratoire et de statue du Sacré-Cœur au même Bon-Pasteur.

C'est après avoir signalé ces menus travaux et sermons de circonstance que je reviens à une mission, donnée en mai, dans les Hautes-Alpes, en la région du Champsaur ou Champ d'or, *Campus aureus*. A cause des neiges de la mauvaise saison, cette époque avait été jugée la plus opportune. Le curé de la paroisse de Saint-Julien, M. l'abbé Gautier, débutait ainsi dans sa lettre de demande : «C'est un des plus anciens élèves du Juniorat de Notre-Dame des Lumières qui a l'honneur de venir frapper à votre porte. Voilà plus de quarante ans que malgré moi et, je puis le dire aussi, malgré la bienveillance du R. P. Ricard, notre supérieur, j'ai été contraint de dire un dernier adieu à votre Société, hors de laquelle il me semblait ne pouvoir vivre, ma santé trop faible alors m'obligeant à rentrer dans mon diocèse. Le temps n'a pas effacé les souvenirs ni les douces émotions qu'un séjour de cinq ans

dans cette sainte maison a gravés dans mon âme. » On comprend que nous eussions à cœur d'obliger ce vieil ami de la Congrégation, et de reprendre exceptionnellement les armes pour les missions, dans le temps du chômage ordinaire de ces rudes travaux. Le Champsaur, magnifique comme site et très fertile en productions de tout genre, était alors dans toute sa beauté, à ce point que les PP. Pichon et Morard croyaient se trouver en pleine Provence. Les cœurs ne s'épanouirent pas moins. Cette population de 600 âmes est essentiellement religieuse ; les pratiques chrétiennes y sont bien conservées. A part une vingtaine, les hommes font leur communion pascale. Aussi la mission ne languit pas un instant. Les visites conduisirent nos Pères, à une altitude de 1350 mètres, en plusieurs hameaux distants d'une heure de l'église. Ces braves gens, qui n'avaient jamais reçu la visite des missionnaires, étaient ravis. La seule lacune de la mission fut celle du sommeil, en raison de l'heure trop matinale ou trop tardive des exercices. Mais quand on est robuste, comme nos deux ouvriers, ce n'est là qu'une difficulté très secondaire. A part un incident de déplacement de chaises, très légitime d'ailleurs, mais chose toujours délicate, et qui le devient beaucoup plus encore dans les campagnes, où la souplesse n'est pas d'ordinaire une des qualités favorites, rien de désagréable ne vint troubler l'heureuse issue de la campagne. Quatre hommes seulement résistèrent à l'entraînement général. Mgr Gouzot, qui aime beaucoup ces fêtes de famille paroissiale, tient à clôturer lui-même toutes les missions. Il fit ce jour-là, à pied, aller et retour, les 15 kilomètres qui séparent Saint-Julien de Gap, célébra la sainte Messe, communia tout ce cher monde, prêcha trois fois, et, suivant son habitude, distribua des images dans l'église. Quelque temps après la mission, le digne curé se vit aux prises

avec quelques opiniâtres, toujours à propos de la question des chaises, que les Pères paraissaient avoir très heureusement terminée. Les mesures précédemment arrêtées pour le bon ordre commun furent tenues pour non avenues, par une poignée de gens mal disposés. Le pasteur ne fit ni une ni deux. C'était le dimanche, au moment même de célébrer le saint Sacrifice. Après d'inutiles admonitions aux délinquants, il invita tous les assistants à le suivre à la paroisse voisine, distante de plusieurs kilomètres, pour y entendre la messe. Tout le monde s'ébranla, et ce coup d'énergie trancha définitivement le différend, à la grande satisfaction de tous les curés d'alentour, aux prises eux-mêmes avec de semblables difficultés. Cette fermeté s'allie d'ailleurs avec la plus grande bonté de cœur. Nos Pères ne tarissent pas sur les attentions de leur aimable curé. Lui-même l'avait fait pressentir, en demandant ses ouvriers, par ces lignes charmantes : « Je m'appliquerai à donner aux chers Pères tous les soins dont ils auront besoin. Les logements sont parfaits aujourd'hui à Saint-Julien, le plus beau presbytère du diocèse. Je n'ai jamais fait de miracles ; mais, s'ils sont morts, je me mettrai en quatre pour les ressusciter, ou pour les guérir, s'ils sont malades. Il me souvient qu'au début de votre Société, votre saint Fondateur était gravement malade, quand une mission importante se trouvait sur le point de commencer. On vint lui dire que la population voulait absolument qu'il vînt lui-même l'évangéliser. Contre l'avis des médecins, ne pouvant marcher, il répondit : « Qu'on m'y porte ! » La mission réussit et le malade fut guéri. » Tel fut ce consolant apostolat de nos Pères. Il a eu pour écho, à l'occasion des Pâques, fin mars 1886, la réapparition du P. Morard pour suppléer le pauvre curé, torturé par des névralgies semblables à celles de notre toujours si regretté et tant aimé P. Berne.

Les mois d'août, de septembre et d'octobre, en ramenant l'époque des retraites religieuses, trouvaient le P. TROTOBAS au couvent du Sacré-Cœur, à Gap. Il y prêchait le sermon de l'Assomption à la Cathédrale et s'arrêtait, au retour, à Voiron, pour édifier l'association des enfants de Marie de Saint-Pierre, chez notre très fidèle ami, M. le chanoine Boirayon. Le P. PICHON prenait le chemin de la maison mère des Sœurs de Saint-Joseph, à Saint-Vallier (Drôme). Le P. Supérieur se rendait au Carmel de Trévoux pour le jubilé, à la Visitation de Valence et à la maison générale de la Providence de Gap. Les fêtes de l'Adoration perpétuelle appelaient le P. BOURG à Fure, le P. MAURAN à la Visitation de Saint-Marcellin, et le P. PICHON à Saint-Pierre de Chartreuse. Les ouvrières de la fabrique du Péage-de-Vizille étaient à leur tour évangélisées par le P. BOURG, ainsi que le petit séminaire du Pont-de-Beauvoisin, en Savoie ; les pensionnaires de la Visitation de Voiron et des Sœurs de la Providence de Saint-Martin le Vinoux par le P. BESSON ; les élèves de la Visitation de Chambéry par le P. supérieur, qui y prêchait aussi une prise d'habit ; puis, le sermon de Saint-Jean de la Croix au Carmel de Trévoux. Enfin les orphelins de M. l'abbé de Costa, à Chambéry, accueillaient une fois de plus leur apôtre préféré, le P. TROTOBAS.

Avant d'aborder les missions des deux derniers mois de l'année, donnons une mention honorable à l'excellente retraite donnée à nos pèlerins de l'Osier, du 12 au 19 septembre par le R. P. BRUISSAN. Cette parole substantielle, actuelle, délicate, nous est déjà connue. Elle sollicite vivement l'attention, attire la sympathie et fait autant de bien que de plaisir. Pour nous venir en aide, le cher Père s'est ensuite prêté à distribuer le pain de la parole aux Congréganistes de Cessieu.

Ne quittons pas notre terre de l'Osier sans enregistrer

les pèlerinages de Saint-Antoine, d'une paroisse de l'Ardèche, aux portes d'Aubenas et de Saint-Pierre de Bressieux. Cette dernière population avait député cent cinquante de ses membres pour supplier la sainte Vierge d'éloigner la maladie du croup, qui faisait de nombreuses victimes parmi les enfants.

Le 16 juillet, le R. P. provincial recevait les vœux perpétuels du P. Luguet, qui nous est resté comme Missionnaire. Dieu lui prête longue vie pour de longs et féconds travaux! Nous le trouverons bientôt au travail, lui aussi.

Le 27 juillet, nos Sœurs perdaient la vénérée Mère Joséphine, connue depuis de longues années de tous nos Pères et Frères, dont elle était l'infatigable et si dévouée infirmière, ainsi, du reste, que de tous les malades du village. Cette parfaite religieuse s'éteignait à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après en avoir vécu quarante en religion. Sauf quelques mois d'absence à Marseille, toute cette vie s'est écoulée sous le regard de Notre-Dame de l'Osier, dans les pratiques d'une austérité de Trappistine et d'une charité jamais prise en défaut. Elle était de ces âmes dont on se persuade qu'elles montent à Dieu directement, en quittant cette terre. Sa mémoire nous restera très chère, à cause des services qu'elle a rendus comme une vraie mère au R. P. Berne et surtout au R. P. Cumin, dont elle a certainement prolongé l'existence de plusieurs années. Aussi quelle reconnaissance il lui avait vouée! Il fallait en entendre l'expression charmante dans cette langue originale dont le cher Père avait le secret. Dieu a imposé à cette très digne servante de son cœur, plusieurs années avant sa mort, le sacrifice le plus pénible sans contredit qu'une créature intelligente puisse subir. Nous tous qui l'avons connue, nous ne serions pas éloignés de croire que la Mère Joséphine, si éclairée et si

généreuse, a dû prévoir et accepter d'avance, sinon demander, pour quelque fin d'apostolat connue d'elle seule, cette annihilation progressive de l'intelligence, d'abord précédée de la perte absolue de la mémoire. Elle ne comprenait plus ce qu'elle disait, ce qu'elle faisait, ou du moins ne paraissait plus le comprendre; cependant, par habitude profondément enracinée, elle ne cessait de prier, de lire, d'égrener son chapelet, de s'agenouiller. C'était la seconde enfance, la plus humiliante, celle qui n'a aucun charme et qui peut devenir aussi notre part, l'heure venue, s'il plaît à Dieu. Mille fois heureux ceux qui, à l'exemple de cette épouse modèle de Jésus, ont vécu de fidélité et d'amour aux jours de la pleine activité de l'intelligence et du cœur!

Mais l'événement capital de l'année 1886 fut la visite du Père vénéré de la famille. Vous n'avez pas oublié, j'en suis sûr, Révérendissime et bien-aimé père, la joie de vos enfants, l'épanouissement de tous les cœurs à votre entrée, le 30 septembre, dans cette chère maison de Notre-Dame de l'Osier. Depuis les tristesses de la dispersion, nous n'avions pas eu ce bonheur. Plusieurs de nous, hélas! ne devaient en jouir que très incomplètement, à la veille du départ pour Briançon. Encore avez-vous poussé la condescendance jusqu'à précipiter votre itinéraire au prix de fatigues très appréciables, pour nous réserver la consolation de ces quelques heures si courtes. Soyez-en remercié de nouveau, très Révérend Père. Cette visite, qui faisait tant d'heureux, devait se prolonger encore jusqu'au 11 octobre. Elle a laissé son pieux souvenir dans l'allée du jardin dite *de Saint-Joseph*, tout près du jeu de boules de nos novices scolastiques. Je devrais mieux dire : c'est un double souvenir que nous rappellera la belle statue de saint Joseph et de l'Enfant Jésus, offerte par la bonne Mère Hardy-Moisan au Noviciat, à

l'occasion du passage du chef aîné de notre double famille. Elle s'en est allée depuis à Dieu, cette femme vénérable, au cœur si grand et toujours si maternel pour les Oblats. Le Noviciat de l'Osier gardera fidèlement sa mémoire, lui qui reçut peut-être le dernier legs de cette main si prodigue en bienfaits. La statue, placée dans une grotte rustique, élevée par nos industrieux novices et parsemée de fleurs et de plantes, a été enrichie de quarante jours d'indulgences, le 21 avril, par Monseigneur de Grenoble, avec récitation de cette courte prière : « Saint Joseph, père nourricier de Jésus et Epoux de Marie, priez pour nous, qui avons recours à vous. » Nous avons intronisé saint Joseph le jour de son patronage, afin qu'il veille sur notre belle jeunesse, plus nombreuse que jamais, grâce à Dieu. Outre une dizaine de scolastiques qui faisaient alors leur philosophie sous la direction du R. P. Poli, nous comptions une vingtaine de novices, dont trois prêtres.

En ce même mois d'octobre, le R. P. Besson, nous revenait de l'Espagne, pour laquelle il nous avait quittés en 1882, et, comme on l'a vu, nous mettions sans plus tarder son zèle à contribution pour deux charmants pensionnats, qui paraissent avoir pris abonnement chez les Missionnaires de l'Osier. Avant que l'année vînt à se clore, nous avions aussi la consolation de faire placer à l'autel du Sacré-Cœur un beau rétable en pierre d'Échaillon, depuis rehaussé par un bel encadrement de peintures. Quelques mois plus tard, nous avons eu aussi la bonne fortune de placer enfin au seuil du sanctuaire une magnifique porte d'entrée. Tout cela est peu encore en comparaison de ce que rêve pour le sanctuaire de Marie la piété filiale de ses Oblats. Mais les petits doivent aller petitement, notre principe étant de n'avoir pas de dettes et de ne dépenser qu'au fur et à mesure des ressources disponibles.

Si de l'église, puisque nous parlons de restaurations matérielles, nous passons à la maison des Pères, elle se montrera à nous avec un nouvel air de jeunesse, grâce à maintes réparations fort nécessaires que vous avez eu la bonté de nous indiquer, Très Révérend Père, et qui solliciteront le zèle plus soigneux de nos chers Frères convers, pour la maintenir en bel état d'appropriation et de convenance. Reste à réaliser, pour achever toute votre pensée, bien-aimé Père, le projet d'un second escalier reliant, au midi, les deux étages de la maison au rez-de-chaussée. Nous espérons vous donner bientôt, cette année même, cette juste satisfaction qui répond à une double raison d'utilité et de sécurité; car, hélas! en cas d'incendie, avec une seule issue, nous serions grandement exposés. Je me hâte d'ajouter avec reconnaissance que la Bonne Vierge de céans nous assure, je crois, contre l'incendie qui, depuis quelque vingt ans seulement, aurait dû nous dévorer déjà trois ou quatre fois. On en a toujours découvert et arrêté les débuts d'une manière toute providentielle.

Mais il est temps de nous diriger vers Briançon et de nous jeter aux pieds de notre bien-aimé Père et Visiteur, pour qu'il bénisse les trois missionnaires qu'accompagnaient d'ailleurs de très légitimes appréhensions, plus légitimes encore que nous ne le soupçonnions. C'était le 2 octobre. Il nous fallait tenir la promesse faite naguère au R. P. Rey, provincial du Nord. On se souviendra peut-être qu'en échange des trois ouvriers que consentaient à nous prêter nos charitables Frères du Nord pour nos prochaines missions de l'Avent, à Cette, nous nous étions engagés à évangéliser la ville natale du P. Rey. Rude labeur et moins fructueux que rude, hélas! que nous allions entreprendre. Mais n'allons pas plus vite que le chemin de fer, et jouissons à l'aise, durant nos douze heures de voyage, des sites splendides qui tour à tour se dé-

roulent à nos yeux et sous nos pieds, à des hauteurs de plus de 1 300 mètres qu'atteint la voie ferrée, sur le parcours de Grenoble à Gap. Il faut bien que cette voie ait une importance stratégique, pour que le gouvernement y ait jeté tant de millions. Les ingénieurs ont rivalisé d'audace pour ce tracé. Il escalade d'abord, au-dessus de la conjonction du Drac et de la Romanche, les hauteurs de Vif, à 20 kilomètres de Grenoble, avec d'immenses lacets, qui, se repliant plusieurs fois par étages, gagnent rapidement une élévation de plus de 100 mètres. De là, vous découvrez la plus riante vallée, semée çà et là de villages et de fermes, d'abord resserrée entre des crêtes déjà neigeuses, puis s'élargissant tout à coup jusqu'à de lointains horizons, encadrés de noires et superbes forêts de sapins. A ce point du paysage, le coup d'œil est féerique. La vapeur vous emporte et vous suspend sur des abîmes profonds et multipliés, à travers d'incessants tunnels et viaducs d'une hardiesse remarquable. Puis la scène change soudain; vous confinez alors à la Drôme et vous entrez dans les Hautes-Alpes en passant de cette magnifique plaine ondulée à des sites arides, dénudés, dépourvus de tout charme, auxquels succède de nouveau une nature riante, qui se fait bientôt plus austère. Nous sommes loin, à part de rares échappées, comme la gorge du Laus et plusieurs autres, des perspectives attrayantes et des vues d'agrément. On sent que des nécessités de premier ordre ont seules pu conduire le travail de l'homme à travers ces défilés et ces solitudes désolées, sur le bord des flots tumultueux de cette Durance indomptable déjà, que l'on voit sourdre comme le plus humble des ruisseaux sur les flancs du mont Janus ou Genèvre, au-delà de Briançon, sur la frontière d'Italie.

Briançon est un nid d'aigle environné et couronné de forts, sans compter nombre de batteries, redoutes et for-

tins qui constellent les crêtes pour battre quelque route ou balayer quelque débouché, dans toutes les directions.

L'hôpital, desservi par des Trinitaires, rappelle et conserve un souvenir douloureusement cher au cœur chrétien. On sait que le Souverain Pontife Pie VI, arraché du Vatican, le 20 février 1798, s'était vu transféré à Sienne, puis à Florence, dont il habita la magnifique Chartreuse jusqu'au 27 mars 1799. On le traîna alors de Modène à Parme, de Parme à Plaisance, à Alexandrie, à Turin, à Briançon, à Gap, à Grenoble et enfin à Valence, où il mourut le 29 août 1799. L'infortuné captif fut interné à Briançon, depuis le 30 avril 1799 jusqu'au 28 juin de la même année. L'hôpital actuel servait de logement au commandant de place. Le représentant du peuple voulait que le Pape fût placé au second étage. L'officier parla noblement : « Le Pape, dit-il, prendra mes appartements, et moi j'habiterai plus haut. Les soldats sont habitués à monter à l'assaut ; je ne craindrai pas de gravir un escalier de plus. » Dieu a dû récompenser l'officier de cet acte de courtoisie, sinon peut-être de vénération chrétienne. Le canapé, les fauteuils et les chaises d'étoffe rouge, la disposition de la salle sont demeurés tels que du temps de l'auguste prisonnier.

N'oublions pas, dans ce coup d'œil à vol d'oiseau sur Briançon, de saluer aussi la maison paternelle de notre cher et R. P. Rey. Elle est assise au dernier repli d'un riant coteau, séparé de la ville par 1 ou 2 kilomètres, et qui lui fait face. Elle baigne, pour ainsi dire, ses pieds dans la Durance, qui devient, en cet endroit même, le confluent de la Guisanne, après avoir été grossie déjà de la Clarée, affluent de la vallée de Névache, ce dernier théâtre des travaux apostoliques du Cardinal Guibert. Ce saint Prélat aimait particulièrement à rappeler ce souvenir de sa vie de Missionnaire.

Voici maintenant comment se décompose la population de Briançon : 3 000 habitants, dont 1 400 dans les fortifications; plus une population flottante d'un millier d'ouvriers et une garnison de 2000 hommes. Des centres plus ou moins considérables réunissent la population excentrique. C'est d'abord Sainte-Catherine, qui touche aux remparts et contient une magnifique usine, des magasins militaires et la gare, très mal placée, pour le dire en passant, parce que, en cas d'invasion, elle serait sous le feu ennemi, au milieu de la petite vallée dont elle occupe à peu près le centre, au lieu de s'adosser aux flancs de la forteresse. C'est ensuite le hameau de Fontenille, sur la Durance, le moins bon de tous; Fortville, de beaucoup plus populeux, et où l'on danse avec fureur tous les dimanches, dès la première Communion, et enfin Fontchristiana, le meilleur, sans contredit, au point de vue moral, et qui, d'après la tradition et son nom, aurait le premier reçu l'Évangile et serait devenu comme l'origine, la source des autres chrétientés voisines. La ville d'une part et tous les hameaux par rapport à la ville, comme chacun d'eux par rapport aux autres, sont épris de vraie jalousie. Malheur à vous, si vous paraissez favoriser l'un plutôt que l'autre ! Chaque hameau, chaque groupe de maisons et souvent une maison seule a sa chapelle ou son oratoire. On compte, dans l'étendue de la paroisse, vingt-quatre ou vingt-cinq chapelles où l'on peut célébrer la messe et autant au moins d'oratoires. L'église paroissiale peut contenir à la rigueur trois mille personnes. On a, du moins, fixé à ce chiffre le nombre de ceux qu'elle renfermait le jour de la promulgation de la Loi, qui avait attiré autant d'étrangers que de Briançonnais. Elle est, Dieu merci ! chauffée par un excellent et très économique calorifère système Perret, le fameux constructeur d'appareils de chauffage dont la splendide maison de campagne est à

Tullins, dans notre voisinage de l'Osier. Ce qui a fait, dit-on, un tort assez appréciable aux cabaretiers qui entourent l'église, parce que toutes les braves maraîchères et vendeuses de légumes, au lieu d'aller leur demander, après le marché, le café matinal qui réchauffe, viennent maintenant réciter leurs prières à l'église, ou n'en récitent même pas du tout, en s'installant de leur mieux, et souvent pour longtemps, autour des nombreuses bouches de chaleur. Autant de gagné pour la religion! Cette église a été construite par Vauban, en même temps que les anciennes fortifications qui enserrent encore la ville.

Faisons connaissance avec l'excellent curé. Hélas! il lui manque la santé, minée par vingt et quelques années de professorat ou de supériorité au petit séminaire d'Embrun, et plus encore peut-être par l'air de ces montagnes, trop vif pour une poitrine délicate, et par une variabilité inouie de température. Il n'est pas rare, en effet, de passer en un clin d'œil de 4 ou 5 degrés à 15 et 20 degrés dans la même journée. Toute latitude nous fut généreusement donnée par cet intelligent Pasteur; de ce côté donc nulle difficulté. Mais, par ailleurs, comme il en surgissait! Nous pensions parfois avoir remué entièrement l'auditoire par nos belles cérémonies, et, le lendemain, nous nous apercevions que tout était à recommencer. Le P. Rey avait eu raison de nous écrire : « Nos gens sont assez difficiles. » Il est vrai qu'il ajoutait : « Mais deux bons Missionnaires feront un grand bien. » Il ne nous paraît pas que nous les ayons eus, bien que nous fussions trois. Est-ce à dire pourtant qu'on ne soit pas venu aux sermons? Non, certes, tant s'en faut. On a bien voulu même me répéter plusieurs fois que les missions précédentes n'avaient jamais réuni autant de monde à l'église. Nos cérémonies habituelles ont attiré une foule compacte et pressée. Mais que de difficultés pour amener au confes-

sionnal et y amener deux fois, comme il est salutairement d'usage en pareil cas ! Nous croyons avoir rempli notre devoir, avec l'approbation très explicite de M. le curé ; cela nous suffit. Mais que le cœur saigne devant les compromissions inexplicables et inexcusables de ceux qui, posés par Dieu pour arrêter les scandales, leur offrent défense et protection, en idolâtrant une popularité malsaine ! La Toussaint tombant cette année-là un lundi, nous enleva, de ce chef, encore une centaine d'hommes, détournés, au dernier moment, par les plaisanteries et influences des cabarets. Bonne leçon, trop tardive, pour anticiper, en pareil cas et en pareil milieu, la clôture de la mission et ne jamais placer au dimanche l'absolution des hommes ! Nous avions communié environ huit cents femmes, nous communiâmes environ trois cents hommes. Et jamais ce résultat lui-même, tant modeste qu'il fût, n'eût eté atteint, si mes deux compagnons ne se fussent donné la peine d'aller évangéliser et confesser chez eux, à plusieurs reprises, les habitants des trois hameaux principaux. Sans cette démarche, grâce à la susceptibilité locale dont la campagne est animée à l'endroit de la ville, les Briançonnais *extra muros* se fussent considérés comme méprisés par les Missionnaires et n'eussent pas mis les pieds à nos réunions générales. Encore bon nombre se sont-ils abstenus, parce que la mission ne s'est pas donnée exclusivement dans chaque quartier.

En fait d'édification, nous mentionnerons spécialement un officier supérieur d'artillerie, qui n'a manqué, je crois, qu'une instruction du matin par raison de service. Il fallait le voir, en tenue, au milieu de l'édifice, tenir bravement son cierge, l'allumer ou l'éteindre, sans respect humain, à la cérémonie de la Promulgation. C'est lui qui a fondé, il y a deux ans, la conférence de Saint-Vincent de Paul, laquelle compte déjà une quinzaine de membres.

Rien au monde d'intéressant comme de voir cet officier présider les assemblées des confrères et faire les prières et diverses recommandations avec la rondeur et le ton martial qui caractérisent le soldat.

Trois autres missions faisaient suite à celle de Briançon; celles du Mottier, de Saint-Didier de la Tour et de Champagnier. Le peuple du Mottier est froid : « Pas plus de soleil dans les âmes qu'au firmament, » écrivait le P. BOURG. Par contre, des flammes plus qu'il n'en eût fallu. Un paquet de fulmi-coton s'embrasa dans la main du chef de mission, préparant le reposoir. Cette pauvre main, comme on se l'imagine, fut fort maltraitée, et avec d'atroces douleurs. Heureusement que le Père sut se dominer assez pour prêcher quand même, si, d'ailleurs, il était réduit à ne pouvoir dire la sainte Messe. Que fût devenu le petit P. MORARD, dont les ailes poussent encore, si toute la charge lui eût incombé? Trente ou quarante hommes seulement furent sourds à l'appel de la grâce.

Le P. BESSON prêchait, durant ce temps, aux charbonniers de Saint-Didier de la Tour. Le P. PAYS, socius du R. P. AUDRUGER dans une mission précédente, la connaît bien, cette dure race, noire de peau et âpre de caractère. Ces gens-là devaient se ressouvenir encore des philippiques du P. AUDRUGER, qui, aiguillonné par le curé, les avait lavés de son meilleur savon, frottés de sa meilleure brosse à faire dresser les cheveux sur la tête. Et le plus beau fut que, huit jours après, le pasteur, en résumant à ses paroissiens les enseignements de la mission, ne put s'empêcher de s'écrier : « Le P. AUDRUGER vous a dit de tristes vérités, et je pleurais en les entendant, non qu'elles fussent trop fortes, mais parce que, hélas! elles se trouvaient trop méritées! » Peuple difficile, en effet, à entamer. Les débuts ne furent pas brillants. Tout traîna, auditoires et chants; et les visites elles-mêmes, quoique

bien acceptées, le furent un peu froidement. Ce qui faisait écrire au P. PICHON : «Je crains un nouveau Briançon.» Le mot passerait-il en proverbe chez nous? Heureusement que la suite se fit plus consolante, comme assiduité aux réunions, entraînement pour les chants, affluence et bonnes dispositions pour les sacrements et nombreux retours de femmes et d'hommes. La Consécration à la sainte Vierge a été marquée par un incident qui a tourné à bien. Un homme brutal, apprenant que sa petite fille s'était habillée de blanc pour offrir sa couronne à Marie, courut la prendre chez les Sœurs et l'emmena de force à la maison. Grand émoi et indignation de tous. Furieuse elle-même, sa propre femme, dont un enfant de deux mois n'était pas baptisé, agonisa de sottises ce père sans cœur. Il en pleura, paraît-il, toute la nuit et se sauva au petit jour. Ce que voyant, la pauvre mère, le soir même, après la conférence des hommes, fit porter, pour le baptiser, son enfant à l'église, à l'insu du mari, qui avait reçu, dit-on, 25 francs pour le priver du sacrement de la régénération. A quelque chose malheur est bon ; et, si la sœur aînée n'a pu prendre place à la touchante cérémonie, la chère petite cadette est entrée, en revanche, dans le sein de l'Église. L'échange, en vérité, pouvait-il être meilleur?

Champagnier, dès l'abord, est parti du bon pied. La première réunion d'hommes à une messe spéciale du dimanche se voyait honorée de la présence du maire et de son conseil municipal, ce qui est assez rare aujourd'hui pour être signalé et indique une paroisse relativement bonne.

Toutefois ce petit centre de 400 âmes ne voyait aux Pâques que vingt-quatre ou vingt-cinq hommes. Les PP. MAURAN et LUGUET en amenèrent quatre-vingt-six sur cent quinze au banquet de la clôture. Il y avait lieu de bénir le Seigneur.

On put respirer huit jours à la suite de ces divers tra-

vaux, avant de s'acheminer vers Cette, pour la mission de toute la ville. Les cadres de cette petite armée d'envahisseurs pacifiques étaient ainsi arrêtés, grâce au personnel aimablement prêté par la province du Nord : à Saint-Pierre, la nouvelle paroisse près de la gare : les PP. MAURAN, LAMBLIN et BELNER, d'Autun ; à Saint-Joseph, paroisse du centre la plus populeuse : les PP. LAVILLARDIÈRE, BESSON, PICHON et JONQUET, d'Autun ; à Saint-Louis, qui est l'archiprêtré : les PP. TROTOBAS, BOURG et IUNGBLUTH, de Saint-Andelain. Nous nous retrouvons ici en face de la difficulté, élargie, de nos deux missions simultanées d'Orange, en 1886. Quel plan de bataille, quelle stratégie adopter ? Les trois œuvres seraient-elles comme fusionnées ou nettement distinctes ? Monseigneur avait fait choix du premier programme. A l'arrivée, nous reçûmes, en effet, les instructions de Sa Grandeur, avec toutes les indications propres à nous orienter et des lettres du Vicaire général, conférant, en faveur des Missionnaires, tous les pouvoirs que Monseigneur pouvait déléguer. La direction était formelle : « Prenez résolument, écrivait-il, les rênes des trois missions. Donnez-vous successivement vous-même à chacune des trois églises, et doucement, mais fortement, ramenez tout et tous à l'impulsion que vous croirez utile de donner. » Nous éprouvions, assurément, le plus grand désir de considérer les paroles de Monseigneur comme des ordres ; mais elles n'étaient dites, nous le savions, que dans la vue d'un plus grand bien, et nous connaissions d'avance l'adhésion de Sa Grandeur à tout ce qui nous paraîtrait le plus opportun et le plus pratique, après mûr examen et délibération sur les lieux mêmes. Il fallait, du reste, se décider de suite, avant même d'arrêter les exercices. Nous résolûmes unanimement de laisser à chaque travail ses allures individuelles et sa spontanéité d'action, tout en arrêtant entre nous

nettement, mais discrètement, les mesures d'ensemble que chaque chef de mission devrait faire prévaloir auprès de son curé, sans paraître, d'ailleurs, suivre un plan élaboré en commun. Des frères seuls et très unis pouvaient réaliser ce dessein. Toute l'ampleur, toute la marge désirable restaient à chacun pour ces mille détails secondaires qui s'adaptent mieux aux besoins de la paroisse, aux vues du pasteur, à l'opportunité des circonstances. Mais l'encadrement du tout, les grandes lignes, la concordance des sermons à même teinte, des cérémonies, des jours de repos, la simultanéité des mesures générales à prendre ou des concessions à obtenir ; tout cela fut l'objet de l'entente la plus précise et la plus cordiale.

Là, plus qu'ailleurs, nous expérimentions que l'union fait la force. Et ce n'était pas sans besoin.

Les difficultés de plus d'un genre abondaient. Il nous fallut lutter d'abord pour la gratuité des chaises, sans laquelle la mission devient un leurre pour les pauvres et une source d'attaques malignes pour les mécréants. Croirait-on qu'au jour de l'ouverture, nous ne le sûmes, hélas ! que plus tard, telle église mit ses chaises à 25 centimes ? Cette question d'argent est toujours aussi délicate qu'épineuse. On était allé même jusqu'à faire, les premiersjours, pour les frais de la mission, une quête, annoncée préalablement, avec détails à l'appui, du haut de la chaire, et sollicitée, d'une façon parmanente, par des affiches que nous ne découvrîmes que plusieurs jours après. Le rouge nous en monte encore au visage. Car, on le pense bien, le peuple ne songe pas du tout que cet argent, ainsi mendié, servira à couvrir les dépenses du luminaire de l'église, ou même celles de la table des Missionnaires, qu'il croit devoir être nourris sur le budget curial ; il s'imagine tout simplement que cet argent passe dans la bourse des prédicateurs, et leur prestige diminue d'au-

tant, au grand détriment des âmes. Aussi que de démarches auprès des curés et des fabriciens ! et, j'ajouterai, que de déceptions dès les premiers jours! Tant bien que mal, pourtant, après maints efforts, nous parvînmes à le gratuité absolue dans la semaine et à la gratuité relative la dimanche. Comme on regrette sa pauvreté en ces heures-là ! Comme on aimerait à pouvoir dire : « Nous ne voulons pas un sou vaillant ; pour Dieu ! laissez dormir cette odieuse question d'argent ; qu'il ne s'agisse ici que des âmes ! » Quand donc viendra le temps où nos revenus domestiques y suffiront, suivant le vœu si apostolique de nos saintes Règles ? Ce point de gratuité complète des chaises nous paraît si important en pareille circonstance, que nous nous sommes demandés s'il ne devrait pas être stipulé formellement, lors de l'acceptation d'une mission dans les grands centres. Ce serait à prendre ou à laisser. Les missions ne sont pas faites pour enrichir les fabriques, mais les âmes. Et, dussent les fabriques en subir quelque perte — ce qui me paraît contestable, parce qu'à cette occasion Dieu inspire toujours à quelques âmes des générosités suffisantes — dussent les missions, je le répète, devenir quelque peu onéreuses, qu'est-ce cela, comparé au bien spirituel qui en résulte ?

La sconde difficulté était insurmontable. Je parle de l'exiguïté matérielle de nos églises, ce qui était sensible surtout à Saint-Joseph, population de 22 000 âmes, tandis que Saint-Louis n'en compte que 7000, et Saint-Pierre un ou deux milliers de plus. Vainement nous avons multiplié les exercices, c'est l'infime minorité qui a pu remplir nos vaisseaux, bondés au-delà de toute mesure, surtout les jours de grandes cérémonies. Grâce à l'indiscrétion féminine, nous avons même vu, à Saint-Joseph, le jour de la Promulgation de la Loi, toutes les tribunes des hommes envahies deux et trois heures avant le temps, et ces

pauvres hommes déçus, que nous avions chaudement convoqués, s'en retournaient maugréant, et c'était légitime. Mais comment faire? La police de l'église ne nous regardait pas, et ceux qu'elle regardait ne s'en préoccupaient guère. Bref, il y a eu sur ce point des lacunes bien regrettables. Ce qu'il faudrait à Saint-Joseph, en particulier, tout le monde le reconnaît et Monseigneur le désire plus vivement que personne, ce serait une nouvelle paroisse. Elle existe, en germe, par l'érection d'une chapelle sous le vocable du Sacré-Cœur, à vingt minutes de l'église et dans un quartier déshérité de tout secours spirituel. Si nous eussions connu au préalable l'état des choses et des lieux, il eût fallu mener là de front, avec les trois autres, une nouvelle mission à deux Pères, pris sur le personnel de Saint-Joseph, augmenté, pour ce fait, d'un cinquième ouvrier. Sans doute nous y avons pourvu, selon nos moyens, par quelques prédications de surcroît, confiées au zèle des PP. Besson, Pichon, Jonquet, et par quelques heures de confessionnal. Encore nos accès à cette pauvre petite chapelle étaient-ils entravés. Mais toute cette région nous a à peu près échappé. Et c'est principalement le peuple, le pauvre, l'ouvrier, qui constituent cette partie de la population et qui forment, du reste, la population foncière de Cette. Les gares du Midi et de Paris-Lyon, qui occupent encore deux cents hommes d'équipe chacune, en comptaient naguère huit cents. Une caserne de deux cents douaniers fournit, avec leurs familles, un noyau de six cents personnes et avoisine précisément cette chapelle. Tous ces gens, si j'en juge par quelques visites très consolantes des Missionnaires aux malades, seraient pour la plupart très accessibles à la religion.

Que dire maintenant du caractère général de cette population? Plus enthousiaste peut-être que le Montpelliérain, le Cettois est sûrement moins sérieux. Il a grand

besoin d'instruction religieuse, faute, je l'ai dit, d'édifices suffisants pour le culte, et tout absorbé qu'il se trouve par les affaires. Les affaires! c'est toute la vie de Cette. Hélas! elle a bien diminué par suite des faillites considérables dues à la dépréciation de ses vins fabriqués, qui forment sa principale industrie. Les vins d'Espagne servant de base aux produits du commerce de Cette ont fini, eux aussi, par être falsifiés aux lieux d'origine. Il s'en est suivi une défaveur marquée, puis de vrais désastres financiers. Pauvres humains! avec quelle fièvre ils poursuivent la fortune! Avec quelle ironie elle se soustrait à leurs convoitises! On pâtit beaucoup aujourd'hui dans ce milieu jadis si florissant. On y travaille cependant encore dans une large mesure et de façon à oublier le bon Dieu le plus possible. Dans cette cité cosmopolite, où l'élément italien fourmille, les sociétés secrètes exercent de grands ravages, même parmi les femmes. C'est grâce à une extrême prudence de langage en chaire — cela n'empêche pas d'être pleinement apostolique — que nos prédicateurs n'ont provoqué aucune démonstration publique d'hostilité. Mais on s'est puissamment agité dans l'ombre, et nous devons nous estimer encore très heureux d'avoir pu recueillir un millier d'hommes, en combinant tous nos efforts, pour les trophées eucharistiques de Notre-Seigneur.

Je ne dirais pas les fatigues inévitables attachées à ce genre de travail, si ce climat, très meurtrier à l'étranger, n'y avait ajouté ses surcroîts. Quel mistral sur ces hauteurs! On a froid jusqu'à la moelle des os. Et quel mois de décembre pluvieux! Aussi, sans compter maintes indispositions passagères, presque tous ont subi celle que redoute le plus le Missionnaire, je veux dire l'enrouement voisin de l'aphonie. Le P. Trotobas, lui, a fait mieux et nous a servi, je crois, de bouc émissaire. Un lombag

des mieux conditionnés, et je ne sais plus quelle autre complication, l'ont alité, quelques jours avant la clôture, sans même lui permettre de nous suivre au départ. Tous les soins imaginables lui ont été prodigués au presbytère de Saint-Louis. Un excellent et vénérable prêtre, ancien Missionnaire, de passage à la cure, et une Sœur de Bon-Secours ont veillé sur lui comme la Providence. Huit jours plus tard, le convalescent nous revenait à petites journées, déroutant ainsi les prévisions pessimistes du médecin, qui ne parlait de rien moins que de plusieurs mois de séjour à la cure de Saint-Louis. Le pauvre Père en fût mort de chagrin, et je gage bien que le beau spectacle de la Méditerranée, sur laquelle ouvrait son vaste appartement, n'eût certainement pas suffi à le dédommager de sa captivité.

Que l'on ne croie pourtant pas que tout nous fût désagréable ou pénible. Le peuple nous a grandement consolés par une vive sympathie et il a répondu à tous nos appels. Cinq mille cantiques distribués feront comprendre si l'on s'enthousiasmait pour le chant. Les jours de cérémonies, les rues elles-mêmes se remplissaient, fallût-il s'abriter sous le parapluie, et l'on prêchait ainsi, les grandes portes ouvertes. Dans ces circonstances, l'église était prise d'assaut et les places disputées les armes à la main, je veux dire les chaises à la main.

Mgr DE CABRIÈRES s'était mis à la disposition de ses Missionnaires de la manière la plus charmante : « Je viendrai, avait-il écrit, quand et comment vous voudrez, vous donner un ou deux jours. Combinez les choses à votre gré. Quand vous m'appellerez, je serai là pour faire ce que vous me demanderez. » Ce ne fut pas deux jours, mais trois que le bon Pasteur voulut bien nous consacrer, afin de ne pas blesser la susceptibilité très éveillée de chacune des trois paroisses à l'endroit des autres. Mon-

seigneur inaugura, comme de juste, ses visites par l'archiprêtré de Saint-Louis, en assistant à la consécration à la T. S. Vierge. Le P. Trotobas était déjà malade; le P. Iungbluth le remplaça. Il ne fut bruit le lendemain que du compliment charmant et original adressé au Prélat par le prédicateur. Je ne prétends pas le reproduire, n'ayant pas eu la bonne fortune de l'entendre. L'Évêque, nous a-t-on dit, y était comparé au capitaine illustre passant, au soir de la bataille, sur le front de ses troupes, et l'apôtre, épuisé déjà par de longs travaux, sentait revivre toute son ardeur pour saluer le chef de l'armée du Très Haut, comme le clairon, harassé et poudreux, résume ses dernières forces et jette à son général, pour l'acclamer, ses dernières notes les plus vibrantes. Tout le discours sur Marie fut très goûté, et il méritait de l'être; si bien que, quelques jours après, Mgr de Cabrières fit la demande instante de l'Oblat guerrier, pour le carême prochain de sa ville épiscopale. Nous avons su, de divers côtés, que le P. Iungbluth a fait beaucoup de bien à la cathédrale, édifiant et charmant tout à la fois cet auditoire si plein d'intelligence et de cœur. Ainsi se trouvait donné, dans les meilleures conditions, le retour de notre mission de 1885, et confirmés par ce nouvel apostolat ses fruits si consolants. Huit jours après, Monseigneur paraissait à Saint-Joseph. On sait combien la fête de la Promulgation de la Loi est par elle-même variée et intéressante. Les Frères vinrent la rehausser encore et nous donner un véritable régal musical, soit par divers morceaux très brillamment enlevés, soit par l'accompagnement fort bien réussi d'un cantique au Sacré-Cœur que tout le monde connaît : « Que la terre tout entière, etc. » et que tout le monde chantait à ravir. Ce fut Saint-Pierre, la paroisse de l'avenir, qui eut la dernière visite du Pontife, pour l'amende honorable au T. S. Sa-

crement. Comme toutes nos fêtes étaient simultanées, nous n'avons jamais eu la consolation d'assister à celles des autres missions; mais nous savons que la paroisse de Saint-Pierre a marché du même pas entraînant que ses aînées. La musique instrumentale faisait, là aussi, partie du programme. Au début, le P. MAURAN a exposé l'esprit de cette réparation solennelle envers la sainte Eucharistie; puis Monseigneur a fait lui-même successivement, du haut de la chaire, trois amendes honorables : pour les enfants, les femmes et les hommes; et, chaque fois, le peuple entier se levait, chantant : « Oui, nous le jurons; s'il le faut, nous saurons souffrir. » Monseigneur a eu les plus beaux accents pour la religion et la patrie. L'Évêque de Montpellier aime beaucoup toutes ces manifestations religieuses, le chant, les reposoirs, les cérémonies. Il ne dit jamais : c'est assez! Il nous souvient qu'à la cathédrale, il nous demandait aimablement, après chaque fête, de lui en préparer prochainement une plus attrayante encore. Aussi les programmes des cérémonies de Cette s'ouvraient-ils invariablement par cette phrase de Monseigneur : « Préparez-moi une belle messe ; je désirerais une belle grand'messe. » J'ajoute, mais on le sait déjà, que Monseigneur n'a pas manqué une occasion de donner à ses missionnaires, en public ou en particulier, les témoignages de la bienveillance la plus affectueuse et de la confiance la plus absolue. Nous en sommes fiers, parce que les marques de cette estime et de cette bonté ne s'arrêtent pas aux individus, mais remontent directement à la famille, et qu'il nous est infiniment doux de la voir ainsi honorée par des princes de l'Église.

Cette fois encore, le dernier mot du zélé Prélat fut son désir très formel d'avoir des Oblats, au moins une douzaine, pour évangéliser prochainement toutes les paroisses de Béziers. Nous ignorons la suite de ce projet

concerté entre Sa Grandeur et le R. P. provincial. Mais que les chers lecteurs de nos *Annales* assistent de leurs prières les ouvriers de cette œuvre difficile; car les obstacles fourmilleront, grâce à une hostilité très-vive, dit-on, contre la religion. L'adage courant de ces parages du Midi est que si Notre-Seigneur reparaissait en terre, ce sont les gens de Béziers qui le crucifieraient à nouveau. Souhaitons qu'ils vaillent mieux que leur détestable réputation.

A l'issue de cette triple mission de Cette, toutes nos actions de grâces au R. P. provincial du Nord pour son obligeance à y concourir par le prêt de trois excellents Pères. On a pu apprécier plus haut les services du P. Iungbluth à Saint-Louis. Le P. Belner, à Saint-Pierre, a largement contribué à l'entrain par son chant et sa prédication populaire; le P. Jonquet, très souffrant à l'arrivée, s'est dominé avec courage pour nous prêter du meilleur cœur, à Saint-Joseph, toutes les assistances désirables. Que ces dévoués confrères acceptent ici l'expression de notre gratitude la plus affectueuse!

Le 26 décembre, le P. supérieur s'arrêtait à la cathédrale de Montpellier pour un sermon de charité, au profit des écoles libres. Quel bon et cordial peuple! qui nous donnera de déployer un jour notre tente près de lui? Monseigneur le désirerait si fort, et nous y trouverions, je m'assure, actuellement tant de ressources pour une fondation!

Retournons prendre pied à Notre-Dame de l'Osier, qui vient aussi d'avoir son jubilé, sa retraite de congréganistes et la fête de l'Adoration perpétuelle chez nos Sœurs de la Sainte-Famille. C'est le P. Poli qui a su utiliser ses loisirs de professeur de philosophie pour se transformer, en ces diverses occurrences, en apôtre très goûté.

Le déclin de 1886 et l'aurore de 1887 se passèrent

sous le charme de la vie de communauté, dans le repos de l'apostolat et dans cette suave joie de famille qui s'épanouit si bien près du berceau de l'Enfant-Dieu. Notre joie commune n'était pourtant pas sans mélange. Un grand vide venait de se produire dans nos rangs par le départ du R. P. provincial, qui élisait définitivement domicile au Calvaire, de Marseille. Cette maison est d'office, on le sait, celle du chef de la province. Pour des raisons particulières, le R. P. GANDAR, comme le R. P. BERNE, avaient fixé leur résidence ordinaire auprès de nous. Et ce nous était une vraie consolation, en même temps qu'un secours très précieux aux jours d'affluence au pèlerinage et durant l'absence de tous les Pères missionnaires, que la présence du R. P. GANDAR, très obligeant et très goûté de tous ici, et particulièrement de nos visiteurs, MM. les curés. Que d'heures passées au confessionnal! que de messes tardives! que de prédications, même au sanctuaire, dues à sa charité et à son zèle! Le R. P. GANDAR a été laissé ici comme premier vicaire, lors de l'expulsion; le bon P. curé conviendra qu'il en remplissait consciencieusement l'office et que nul de ses auxiliaires n'a été ni plus complaisant ni plus utile. Je ne pouvais pas ne pas me souvenir, et l'on m'accordera que je ne devais pas me taire. Personne à l'Osier ne me l'eût pardonné. Que la Vierge de céans paye elle-même sa dette et la nôtre!

Si bonne et si méritée que pût être la courte halte des premiers jours du nouvel an, il n'était pas possible de la prolonger, en cette saison d'hiver si éminemment propice à nos bénis labeurs; et déjà, après quinze jours de loisir, les PP. MAURAN et MORARD, PICHON et LUGUET se dirigeaient, pleins de zèle, vers Montseveroux et Vaulx-en-Velin.

Depuis très longtemps Montseveroux n'avait pas eu de mission. Les visites n'y sont pas faites, en raison de l'in-

clémence exceptionnelle de la température, de l'étendue de la paroisse et surtout des rhumatismes du chef de la mission. « Le succès a dépassé toutes les espérances, écrivait le bon curé tout radieux. Aujourd'hui même, nous avons eu, comme clôture de mission, une communion de deux cent trois hommes dans la seule église de Montseveroux. Jamais, de mémoire d'homme, la paroisse n'avait été témoin d'un pareil spectacle. » Les notes du P. Mauran signalent encore l'accès à la Table sainte d'une quarantaine d'hommes de l'annexe ; le tout sur une population de moins de 700 habitants. Toutes les femmes étaient venues, sauf deux.

Vaulx-en-Velin était, il y a douze à treize ans, évangélisé par le R. P. Montfort et le P. Besson, qui y fut même, s'il m'en souvient bien, assez sérieusement indisposé. Cette paroisse, comme tous les abords de Lyon, ne brille pas par un excès de renom religieux. On ouvrit la mission avec quarante hommes et une centaine de femmes, et l'on ne voyait aux vêpres que cinquante femmes et deux hommes. Ce n'était pas merveilleux. Cependant on disait : Voilà l'auditoire des jours de fête ! Accueil poli dans les visites, excellent même, mais peu chrétien. Le maire, lui, tint à se distinguer. Il s'était placé sur le seuil de sa porte, comme pour en disputer le passage aux envahisseurs cléricaux. « Je ne reçois pas les missionnaires, leur dit-il à brûle-pourpoint ; c'est mon opinion ; j'ai des raisons particulières. » Et notez bien que celui-là même, lors de la dernière mission, servait de porte-bannière aux hommes, montant en pèlerinage à Notre-Dame de Fourvières. Autre temps, autres mœurs. Bientôt cependant les auditoires ne tardèrent pas à s'accroître et les chants à s'animer, grâce aux magnifiques voix des jeunes gens de cette région. L'instruction du matin ne fut pas possible, parce que toutes les femmes

vont à Lyon vendre lait et jardinage. Tout indifférent qu'il paraît ce peuple a deux écoles libres qui reçoivent les deux tiers des enfants. Un autre indice, qui lui est très favorable, c'est sa grande religion pour les âmes du Purgatoire. Et l'on remarque partout que cette piété pour les défunts attire les bénédictions divines à l'heure des missions. Ce fut vrai une fois de plus à Vaulx-en-Velin, puisqu'on vit cent dix hommes à la sainte Table, alors que les Pâques n'en groupent pas même une quinzaine. L'impiété ne s'était d'ailleurs pas endormie. On avait annoncé, préparé un bal, une vogue monumentale pour le jour de la clôture; les débitants s'étaient amplement approvisionnés, et la mission, de par le premier magistrat de la commune, devait s'éteindre piteusement au bruit des violons et des contredanses. Il n'en fut rien; on ne trouva ni danseurs ni danseuses; les cabaretiers, déconcertés et bientôt furieux contre les maladroits organisateurs, en furent pour leurs frais, et les musiciens, dit le P. Pichon, au lieu de souffler dans leurs instruments, n'eurent rien de mieux à faire que de souffler dans leurs doigts, tant le froid était intense. Bravo!

Voici la belle vallée du Grésivaudan qui s'ouvre à nous, sous les pas des PP. Bourg et Lamblin, du côté de Montbonnot, à quelques kilomètres de Grenoble, sur la route de Chambéry. Cette banlieue de Grenoble n'est guère plus privilégiée, je veux dire dévote, que celle de Lyon. Des deux côtés la graisse de la terre étouffe l'âme. Il semble qu'elle se stérilise à proportion de la fécondité des sillons, des prairies et du rendement des vignes. Le froid et la neige rendaient de plus les chemins difficiles, et, tandis que nous rêvions de prêcher là durant trois semaines, M. le curé et les notables de la localité, consultés, déclarèrent que quinze jours suffiraient, si l'on ne voulait risquer de fatiguer les gens. Pour la première fois, depuis

qu'il s'y donne des missions, nos Pères purent faire, à Montbonnot, des réunions du matin. Il est vrai que la foule se réservait surtout pour le soir. Une trentaine de jeunes gens et d'hommes enlevaient merveilleusement les cantiques. Au dire de M. le curé, jamais mission ne s'était présentée sous de meilleurs auspices. Le P. Lamblin faisait des prodiges avec son harmonium. Bref, la sainte Table vit accourir deux cent cinquante femmes et cent trente hommes, dont une trentaine de retours.

Infatigables, les PP. Mauran et Morard, sur ces entrefaites, trouvaient le moyen d'ouvrir la mission de Nantoin, le jour même où ils terminaient celle de Montseveroux. Le zélé curé avait voulu inaugurer sa nouvelle église, toute fraîche et toute gracieuse, par une restauration spirituelle des âmes. N'était-ce pas le plus beau des compléments? Il y a eu nombre égal de communions d'hommes et de femmes, chose rare, soit 163. Voici le témoignage de l'excellent curé, M. Vial : « Notre mission a bien réussi. Elle a fait un bien réel et il y a eu des retours bien consolants. Je vous remercie sincèrement de m'avoir envoyé deux ouvriers qui ont su oublier leurs fatigues pour se vouer sans ménagement au salut des âmes. Nos cérémonies ont été des plus belles. »

Tout près de Nantoin, Commelle recevait à son tour les PP. Pichon et Luguet. C'est un bon petit nid où la religion est chaudement gardée. Le P. Pichon, qui avait évangélisé déjà cette paroisse, résumait ainsi ses impressions de la première semaine : « Je crois que le premier jour a été aussi beau que le dernier de beaucoup d'autres missions. La population entière était à la messe et aux vêpres. Cette assistance ne s'est pas démentie un seul jour, ni matin ni soir. Les hommes ne le cedent pas aux femmes. C'est admirable et consolant. C'est un pays conquis. » Un naïf incident égaya l'illumination du repo-

soir élevé en l'honneur de Marie. Un bon vieux père, qui n'avait de sa vie vu courir la flamme du fulmi-coton, voulut par deux fois s'élancer de sa place, croyant que tout allait prendre feu. On le retient par la blouse, mais on ne peut l'empêcher de s'écrier en patois : « Le feu prend par-dessus, par-dessous; tout va brûler; notre église est perdue ! »

A l'extrémité opposée de cette même plaine, généralement très religieuse, vous apercevez, bornant l'horizon, et assis sur les hauteurs, un village longtemps desservi par le frère de notre vénéré P. Guinet. J'ai nommé Pommier de Beaurepaire. Nous nous y trouvions en 1875 avec le P. Bourg, et nos souvenirs n'étaient pas précisément empreints de la plus complète édification. Si la mémoire ne nous fait pas défaut, nous n'y avions pas trouvé de congrégation de la T. S. Vierge, à cause de la fureur des danses; mais nous avions fini par découvrir, au clocher, la bannière des enfants de Marie, honteusement enveloppée de toiles d'araignée. Ce fut même là le thème de nos admonitions aux jeunes filles, à l'heure des adieux. On devine leur trop juste confusion, à laquelle applaudirent, du reste, chose étrange ! les hommes et les jeunes gens massés devant l'église, à la sortie de l'office, et saluant de force quolibets toutes les danseuses, au fur et à mesure qu'elles défilaient. Hâtons-nous d'ajouter, comme réparation, qu'une congrégation ne tardait pas à se former et à donner deux de ses membres à la vie religieuse. Le P. Mauran, appelé par dépêche auprès de sa mère très malade, ne put ouvrir la mission. Le P. Bourg le suppléa deux ou trois jours durant, pour ne pas laisser tout le fardeau au P. Lamblin. Les débuts furent peu encourageants, grâce à une coupe de bois communaux à laquelle la majorité des hommes dut participer. Cette insuffisance d'auditoire ne fut, Dieu merci ! qu'accidentelle.

Le directeur de la mission a mentionné spécialement une procession du T. S. Sacrement, faite aux flambeaux au soir de la dernière semaine. Elle eut beaucoup de succès. Les maisons sur le parcours étaient illuminées et pavoisées ; toute la population s'y trouvait ; et les femmes tenaient un cierge à la main. Il y eut deux reposoirs avec deux bénédictions au dehors ; puis amende honorable au moment où le saint Sacrement, porté par l'archiprêtre de Beaurepaire, arrivait sur le seuil de l'église. Trois cent douze hommes, dont cent cinquante retardataires environ, se sont approchés de la sainte Table. Cette paroisse compte un millier d'habitants. Toutes les femmes, sans exception, ont fait leur devoir. Le P. Mauran ajoutait que le P. Lamblin, par son harmonium, avait grandement contribué au succès de l'œuvre.

Nous retrouvons bientôt les PP. Pichon et Morard chez un de nos dévoués amis, M. l'abbé Michalet, curé de Tencin. C'est de là qu'est sorti le célèbre cardinal de ce nom, archevêque de Lyon, et dont le château sert aujourd'hui de résidence aux de Monteynard, une autre vieille famille du Dauphiné. Le P. Pichon s'était décidément placé sous une bonne étoile, en l'an de grâce 1887. A peine apparus, nos missionnaires étaient des conquérants. Jugez-en plutôt. Une partie de la population les attendait à la gare ; tout le long du parcours, jusqu'à l'église, double haie d'habitants très sympathiques ; deux feux de joie allumés sur la route ; carillon joyeux des cloches ; bref, tout l'appareil d'une clôture privilégiée de mission. Je n'étonnerai donc pas en ajoutant que l'église était, chaque soir, littéralement bondée, comme aux plus beaux jours de fête, et que les cantiques faisaient fureur ; c'était à se croire à Cette ou à Montpellier. Jamais les bouquets des petits enfants n'avaient été plus riches de rubans et de fleurs, enlevés à la coquetterie et à la bonne grâce des

sœurs aînées. Toute la population féminine, sauf cinq ou six personnes, s'est approchée des sacrements, après la double confession d'usage ; ce dont on ne revenait pas dans les environs. Les bénédictions du ciel affluèrent avec les biens de la terre, car ces braves gens envoyèrent à la cure largement tout ce qui était nécessaire pour la nourriture de M. le curé et de ses apôtres, durant la mission. Deux cents hommes sur deux cent trente remplirent le devoir pascal. Monseigneur nous a, en effet, autorisés à le faire accomplir dans toutes nos missions finissant en janvier. Une magnifique croix, prise dans les bois du marquis de Monteynard, devait perpétuer le souvenir de tant de grâces. Le mauvais temps voulut bien faire trêve, quitte à se dédommager après, et cette cérémonie, toujours si touchante, de la plantation de croix, fut éclairée du soleil le plus radieux. Le soir encore, splendide illumination, chants enthousiastes, et, le lendemain, escorte aux missionnaires, jusqu'à la gare. Et, quand le train se mit en marche, la population reconnaissante et oublieuse du respect humain, salua une dernière fois les apôtres du cri de : « Vivent les missionnaires ! »

Cependant le P. Trotobas ne prétendait pas se reposer sans fin. Il ne lui suffisait pas du tout d'avoir donné le panégyrique de saint François de Sales, le 29 janvier, à la Visitation de Saint-Marcellin ; il lui tardait d'aller rendre un service instamment demandé, en prêchant le retour de mission à Laragne, dans les Hautes-Alpes. Cette retraite d'hommes ramenait au banquet eucharistique la moitié plus de communiants que les autres années à Pâques. De là, le cher convalescent allait exercer, pendant la dernière quinzaine de Pâques, un autre office de charité, à l'égard d'un de nos plus dévoués amis, M. l'abbé Boissieux, archiprêtre de Saint-Geoire, qui relevait à peine d'une très grave maladie.

La mission Eyzin-Pinet avait attiré les PP. Mauran et Lamblin aux portes de Vienne. Ouverture splendide, suivie d'une première semaine très laborieuse; pas plus de trente femmes et six ou sept hommes à l'exercice du soir, et cela sur une population de 1 100 habitants. C'était à faire naître chez les missionnaires la défiance et presque le découragement. M. le curé lui-même ne faisait que confirmer les craintes d'un échec final plus que probable. Une conférence dialoguée rompit la glace et constitua définitivement de fidèles et florissants auditoires. « Pendant les deux dernières semaines, rapporte M. le curé, la population entière s'est ébranlée aux appels pressants des bons Pères. La semaine Sainte, réservée spécialement aux hommes, nous a remplis de consolation, et plusieurs fois l'église a été comble. Nous avons eu hier trois cent soixante-quatorze hommes à la sainte Table. Les missionnaires ont bien voulu s'occuper de nos congrégations, et avant la clôture de notre mission, hier soir aux vêpres, a eu lieu la réception des Dames du Rosaire et des Enfants de Marie. » Et l'heureux pasteur se déclarait plein de reconnaissance et d'admiration pour le zèle et le dévouement de ses deux ouvriers.

Le P. Lamblin nous a enrichis d'un autre souvenir infiniment précieux pour Notre-Dame de l'Osier. Il s'agit d'une ancienne médaille, frappée à l'occasion du miracle de l'Osier et retirée du tombeau de la famille de Salmar, dans la chapelle du couvent que les Carmes possédaient à Pinet, avant la Révolution. Elle est fruste, avec cette couleur verte des médailles antiques, et représente, par des symboles très expressifs, le miracle et les enseignements de l'osier de Port-Combet. Ne pouvant rapporter la médaille elle-même, gardée comme une vraie relique par la noble famille, le Père a eu la très heureuse pensée d'en prendre l'empreinte à la cire. D'un côté, c'est l'arbuste de l'Osier

avec la Vierge portant l'Enfant Jésus et apparaissant parmi les branches hautes, avec ces simples mots : *l'Osier;* de l'autre un ciboire, couronné d'une hostie rayonnante avec cette inscription, qui forme banderole : *Sanctissimo Sacramento,* et, à la base du calice, adoré par deux anges à genoux, ce nom significatif : *Roma.* C'est une protestation, une affirmation éloquente, tout un traité doctrinal contre le protestantisme, défendant, affirmant ce qu'il attaque, ce qu'il nie : l'Eucharistie, la Vierge, l'Église, le Pape. On se rappelle, en effet, que Port-Combet, qui affectait de couper de l'osier sur ses terres, le jour de l'Annonciation, 1649, fête alors d'obligation dans toute la catholicité, était protestant, quoique marié à une fervente catholique, Jeanne Pélion. Chaque coup de serpette fit jaillir des branches le sang en abondance. L'hérétique, menacé de mort par ses coreligionnaires des environs, infestés alors de huguenots, entièrement disparus aujourd'hui, tardait à se convertir, bien que ses sentiments eussent changé, qu'il ne parlât plus de la Vierge qu'avec admiration et qu'on l'eût surpris même plusieurs fois, la nuit, en prière, auprès de son osier miraculeux.

Sept ans plus tard, vers le milieu de mars 1656, comme il labourait le champ dit depuis *de Bon Rencontre,* la Vierge lui apparut, respirant la grandeur et la majesté et resplendissant d'une beauté incomparable. Elle lui annonça, avec sa fin prochaine, les châtiments les plus terribles de la justice de Dieu dans l'éternité, s'il ne venait à résipiscence. Ce fut alors qu'après cinq mois de nouvelles hésitations, ébranlé par les efforts de prêtres zélés et particulièrement du prieur des Augustins de Vinay, sollicité même par ses coreligionnaires, qui lui promirent de suivre son exemple, s'il abandonnait la secte de Calvin, visité enfin par une fièvre

violente, qui le mit en quelques heures aux portes du tombeau, ce fut alors qu'il se confessa, la veille de l'Assomption. Port-Combet abjura toutes ses erreurs en présence de nombreux témoins, il fit le lendemain sa première Communion, reçut aussi l'Extrême-Onction, qu'il désirait ardemment, et mourut dans la paix du Seigneur, le 22 du même mois, après avoir demandé, comme dernière grâce, la faveur d'être enterré près de son osier miraculeux, que la piété des pèlerins devait appeler bientôt l'*arbre chéri de Marie.*

Le double miracle fit très grand bruit à l'époque. Basé sur les dépositions les plus authentiques, enregistrées par quatre notaires royaux, et confirmé par la condamnation au civil et au religieux du profanateur des fêtes de l'Église, placées alors sous la sauvegarde de l'État lui-même, le prodige dut avoir un retentissement exceptionnel. Il nous en reste une preuve irrécusable dans un ex-voto remarquable. C'est un magnifique étendard de soie, tombant en usure, peint sur les deux faces, et représentant, sur l'une et sur l'autre, le miracle de l'Osier. Le seigneur Claude de Moreton de Chabrillan, chevalier grand'croix de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, général des galères de Malte et de celles du pape Alexandre VIII, vint l'offrir en trophée à la Vierge de l'Osier, le jour des Rois de l'année 1702. C'était l'hommage de sa reconnaissance pour l'insigne protection de la Vierge de l'Osier, accordée à ses armes contre les ennemis du nom chrétien, aux sièges périlleux de Naples, de Malvoisie dans le royaume de Morée, et à ceux de la Valanne et de la Cannina en Dalmatie, en 1690. Mais le prodige de l'Osier paraissait surtout avoir pour but de combattre, d'infirmer surnaturellement les négations luthériennes et calvinistes ; et c'est ce que la médaille retrouvée eut mission de rendre sensible. Le protestantisme ne reconnaît

pas l'Eucharistie, dans laquelle il ne voit qu'un symbole vide, un fragment de pain: voici le calice du Sacrifice avec l'adorable Hostie du communiant ; le protestantisme a pour Marie un éloignement invincible, qui va souvent jusqu'à l'aversion, jusqu'au mépris : voici la Vierge Marie, mère et reine, nous présentant Jésus, son Enfant divin ; le protestantisme rejette l'Église, méprise son autorité et ne reconnaît que la Bible, qu'il interprète comme il peut et comme il veut ; il ne voit dans le chef de l'Église que l'Antéchrist, le vicaire de Satan, l'ennemi de la vérité : voici Rome, c'est-à-dire l'Église romaine, le Pontife romain, le chef des fidèles, leur Pasteur suprême et le Docteur infaillible de la loi de Dieu. C'est tout cela que fait entendre aux protestants de l'époque ladite médaille, que ne paraissent pas avoir connue les auteurs des diverses notices sur Notre-Dame de l'Osier. Pourquoi n'en ferions-nous pas frapper de semblables, après avoir inséré, dans la *Semaine religieuse* du diocèse, une petite note explicative sur l'invocation de cette médaille et les symboles dont elle porte l'empreinte ? C'est une vraie trouvaille, intéressant l'histoire de la numismatique religieuse du diocèse de Grenoble.

Tout n'est pas encore dit sur les missions, qui devaient se terminer par l'*Alleluia* pascal. M. l'abbé Motte, curé d'Ancelle dans les Hautes-Alpes, nous avait demandé, pour novembre ou décembre précédents, des ouvriers, à la suite de la mission donnée dans son voisinage, à Saint-Julien en Champsaur. D'heureux embarras avaient jusques-là empêché ce digne prêtre de recevoir des apôtres. Un bon chrétien, originaire du pays et ancien instituteur, voyant la mauvaise éducation de la jeunesse, rêvait de fonder un établissement de Frères. La Providence lui en fournit les moyens, en lui attribuant, à la loterie tunisienne, un billet gagnant de cent mille

francs. Il est mort, toutefois, avant d'avoir su même qu'il était exaucé et enrichi. Mais ses héritiers connaissaient son secret, et l'école fut bâtie, non sans difficulté pourtant, à cause des rivalités de clocher, qui voulaient ailleurs cette maison, ce pensionnat de Frères Maristes, destiné à recevoir nombre d'enfants de la région. Le bon curé donc, avec une quinzaine d'ouvriers sur les bras, s'était vu jusque-là absolument empêché de suivre les impulsions de son zèle. Enfin l'heure de Dieu venait de sonner pour son cher peuple et à l'époque de Pâques. Le bon curé ne cachait pas tout son plaisir d'accueillir les Pères :

« J'ai vu récemment M. le curé de Briançon, écrivait-il, et je suis très heureux au sujet de ce qu'il m'a dit de vos procédés dans les missions. Vos bons principes l'ont bien satisfait. Je m'en réjouis à l'avance. A mon avis, les bons principes posés, qui permettent de faire le bien après, valent mieux que le nombre de ceux qui font la mission. » C'était une manifeste allusion à ce que j'ai raconté plus haut de notre conduite à Briançon. M. l'abbé Motte, dans les projets de combinaison que nous dûmes échanger à plusieurs reprises, avait laissé tomber de sa plume ce mot plein de sens et de foi : « Malgré toutes les difficultés que je vous soumets, je m'arrêterai à ce que vous ferez. Comme j'ai vu que les missions où l'on veut tout avoir sont une plaie, en vue des bons principes établis qui permettent de continuer l'œuvre de Dieu, j'ai l'honneur de vous redire que je suis tout à votre disposition. » Dieu devait bénir l'intelligence et l'abnégation d'un tel pasteur. Dès les premiers jours, l'église fut comble aux deux services, et l'on y voyait autant d'hommes le matin que le soir. La partie n'était cependant pas facile. Si ces populations du Champsaur ont la foi, elles offrent, par ailleurs, de bien grandes difficultés. Le curé, lui, fut aux petits

soins pour les apôtres. « C'est un homme de Dieu, écrivait le P. Pichon, secondé dans cette œuvre par le P. Morard, et il ne veut que le bien. Ancelle est plus chaud que Briançon ; je parle au moral, bien entendu, car son altitude n'est que de 1 350 mètres. » On le constatera, du reste, par les résultats : il n'est resté que cinq ou six hommes sur cette population de 900 habitants.

Le P. Bourg donnait le carême à Saint-Jean-Baptiste de Marseille : « Rien de saillant, écrivait-il. Mon carême, comme tant d'autres ici, va son petit chemin, sans faire parler de lui. » Au retour, le Père s'arrêtait dans les Basses-Alpes, à Mirabeau-les-Mées, pour une retraite pascale et une première Communion : « Pauvre pays, disait le Père : pauvre sous tous les rapports, mais surtout sous le rapport religieux. » Une petite poignée d'hommes fut seule à fouler aux pieds l'indifférence et le respect humain. Mais Dieu ne compte pas les âmes, il les pèse ; pas plus qu'il ne compte les succès, mais bien les efforts de l'apôtre.

A Lyon, pour la deuxième fois et pour les mêmes raisons particulières de l'année précédente, le P. supérieur prêchait la sainte Quarantaine, et, cette fois, dans l'église de Saint-Nizier (1), la plus ancienne de Lyon.

Qui n'a remarqué, à Lyon, sur les bords de la Saône, en retrait de l'alignement des quais, ces deux flèches élancées, d'inégale grandeur, qui encadrent une façade mélangée de style flamboyant et de renaissance, avec son portail en forme de conque, et cette riche parure de clochetons aériens couronnant d'un gracieux diadème l'église entière et son abside? Regardez cette belle porte en chêne. Elle remplaça, en 1614, les anciennes portes de

(1) Saint Nizier, grand-oncle de Grégoire de Tours, et neveu de saint Sacerdoce, évêque de Lyon, lui succéda en 552, et mourut à soixante ans, après vingt et un d'épiscopat.

l'église et fut payée 150 écus d'or par la confrérie de la Trinité, qui fit graver sur l'imposte ses armoiries, une image de la sainte Trinité. Franchissez maintenant le porche. Voici la place du jubé, correspondant à l'ambon des anciennes églises d'Italie. Il allait du pilier, portant aujourd'hui la chaire, à la colonne voisine de la chapelle actuelle de Saint-Joseph. Entre de grandes colonnes de cuivre s'ouvraient des portes de bronze, et au-dessus était une plate-forme avec une belle croix dominant l'église. C'est là que, à certains jours de fête, on exposait les châsses des saints à la vénération du peuple. Ce jubé fut détruit, comme celui de Saint-Jean, en 1562, pendant les guerres de religion. Le chœur, à triple rang de stalles, est tout à fait digne du chapitre de seize chanoines, fondé en 1305 par l'archevêque Louis de Villars. Comme au chapitre primatial et dans les autres collégiales, ces chanoines portaient la mitre à l'autel, dans la célébration solennelle de la messe.

Descendons maintenant à la crypte, sanctuaire qui a été le premier domicile de saint Pothin. Cette crypte ou confession n'appartient pas aux catacombes, non plus qu'aux cryptes primitives creusées dans le roc ou dans des souterrains naturels ; c'est une de ces cryptes secondaires, construites plus tard sous les basiliques, comme celle que l'on vient d'édifier à Fourvières. Celle de Saint-Nizier fut reconstruite en 1528; mais elle remonte à saint Pothin et lui servit d'oratoire. Le premier apôtre de Lyon éleva le premier autel du Sauveur en ce lieu même, à fleur de terre, sur le sol romain, comme il est encore aujourd'hui. Par le fait de l'exhaussement insensible et lentement continu du sol, la crypte est actuellement à 10 pieds de profondeur, et le sol antique était exactement à 10 pieds. Il faut ici se souvenir que l'église de Saint-Nizier a été rebâtie quatre ou cinq fois. L'exhaussement de

ce quartier s'est donc formé des décombres et des ruines des temples chrétiens qui se sont élevés sur cet emplacement, ainsi que des terrains rapportés par les habitants à certaines époques, afin de se défendre contre les inondations. Ce fut dans cette crypte qu'on ensevelit, avec saint Pothin mort dans le cachot de l'Antiquaille, en 177, les quarante-sept martyrs compagnons de sainte Blandine, dans l'amphithéâtre d'Auguste, situé sur Ainay. Qu'il fait bon se rappeler, en passant, l'admirable confession de cette héroïque vierge, de cette jeune esclave lassant, pendant de longs jours, plusieurs escouades de bourreaux et reprenant des forces pour répéter : « Je suis chrétienne ; il ne se fait rien de mal parmi nous ! » Ce sépulcre vénérable fut aussi celui de saint Véran, de saint Nizier, de saint Sacerdos, de saint Rustique, de saint Genès et de bien d'autres illustres amis de Dieu. Il posséderait encore, comme inappréciable relique, l'autel même où célébrait saint Pothin, et devant lequel des martyrs, des saints, des papes, les générations de tant de siècles se sont agenouillés. C'est une pierre brute. Elle a $1^{m},40$ de large sur $1^{m},39$ d'épaisseur et $1^{m},20$ de hauteur. Le dessus de l'autel est marqué de quatre croix grecques taillées grossièrement ; ce qui attesterait son importance primitive, puisqu'il résulte de là qu'il a été consacré d'abord comme autel fixe.

L'autre trésor de cette crypte fut, pendant de longs siècles, une image de la Vierge apportée d'Orient par saint Pothin. Quoi d'étonnant ? Enfant d'une contrée qui tressaillait encore du passage de Jésus et de sa Mère et qui gardait leurs deux tombeaux vides et glorieux, disciple de ces écoles de Smyrne et d'Éphèse, dont Marie avait été la reine et la mère et dont Jean fut si longtemps le prophète sublime, Pothin arrivait à Lugdunum, l'âme et le cœur parfumés de tous ces souvenirs de son en-

fance, de son pays, de son école et de sa foi. Rien de plus naturel qu'il ait apporté d'Orient et qu'il montrât à ses disciples néophytes l'image et le portrait de Celle dont il leur parlait si souvent. C'était, dit la tradition, une image peinte, *Imago picta*. Tout porte à croire qu'elle fut détruite, en 1562, par les huguenots, qui enlevèrent du même coup le jubé, abattirent le cloître qui longeait la muraille méridionale de l'église, renversèrent les autels, profanèrent les reliques et jetèrent au vent les cendres des martyrs. Saint-Nizier posséda ainsi le premier autel en l'honneur de Marie en-deçà des monts, comme le témoigne la bulle d'Innocent IV du 5 avril 1251. On sait que ce Pape séjourna pendant sept années à Lyon, qu'il y institua et solennisa la nativité de la sainte Vierge. Saint-Nizier a toujours conservé depuis la plus tendre dévotion pour la sainte Vierge. Et cette bonne Mère se montra reconnaissante par tant de miracles, de guérisons et de faveurs de tout genre, qu'après l'avoir honorée et saluée tour à tour sous le vocable de Sainte-Marie, de la Bienheureuse Vierge Marie de Saint-Nizier, de Notre-Dame de Saint-Nizier, ses enfants ne l'appelèrent plus que Notre-Dame de toutes Grâces et formèrent, sous ses auspices, une confrérie mémorable qui a traversé maints orages depuis le dix-septième siècle, et vit toujours, nombreuse et prospère.

Je cueille encore sur ma route, comme lié à l'histoire de Saint-Nizier, le souvenir de saint François de Sales. L'avant-veille de sa mort, le saint dîna au logis du curé-sacristain de Saint-Nizier, le révérend M. Ménard, vicaire général et l'un de ses plus intimes. Le lendemain après-dîner, il prenait son attaque. M. Ménard accourut. On demanda devant lui au malade : « Ne vous souvenez-vous pas de la glorieuse Vierge Marie? — Je l'ai priée toute ma vie, » répondit le mourant. Ce fut ce même

vicaire général qui, occupant la place de l'archevêque absent, prononça sur la dépouille du saint, en l'église des Récollets, la première oraison funèbre.

Une autre particularité intéressante à signaler, c'est le jubilé de Saint-Nizier. Une bulle de Clément VIII attribue, d'après une tradition constante, l'origine de ce jubilé à Innocent IV. En prenant pour point de départ la date de 1250, qui est celle du séjour de ce pape à Lyon, on trouve que le jubilé de Saint-Nizier a dû revenir sept fois déjà. Ce grand pardon ne reviendra qu'en 2285. Saint-Nizier, première cathédrale, a son jubilé quand Pâques est le 22 mars, le plus tôt possible. Saint-Jean qui, après les églises de Saint-Nizier, de Saint-Just et de Saint-Etienne, a accueilli et gardé le siége primatial des archevêques, a cette indulgence quand Pâques est le 25 avril, le plus tard possible. Ce dernier jubilé a eu lieu en 1886, avec des affluences de peuple dont on ne saurait se faire une idée. On eût cru le moyen âge ressuscité. Les confessionnaux manquaient, tant on se trouvait pris au dépourvu. Les pèlerins campaient dans les rues, sur le cours voisin et à Bellecour. Plusieurs, trompés par le voisinage, sont allés demander à se confesser au bureau de poste de l'avenue de l'Archevêché. Tout le monde convient qu'on se fût confessé sur les places publiques. Il y a eu, à cette occasion, dans toutes les églises et chapelles de Lyon, d'innombrables et prodigieuses conversions. Quand le Saint-Esprit le voudra, la face de la terre ne sera pas longue à renouveler. A notre pauvre France de le mériter !

Je n'ai pas encore fini avec les célébrités de Saint-Nizier. Suis-je trop téméraire en comptant au nombre des célébrités de Saint-Nizier les nouvelles orgues construites par Merklin avec application du système électro-pneumatique, et qui, avec le buffet, dépasseront, je crois, la

somme de 200 000 francs? Ce système, inventé par MM. Schmœle et Mols, de Philadelphie, opère une véritable révolution dans l'art. Rien d'ingénieux comme la disposition des différentes parties de l'instrument. Mais serait-il juste de parler des orgues de Saint-Nizier en taisant le nom de l'habile organiste titulaire, M. N. J. Ruest, dont le talent, le cœur et l'âme vibrent à l'unisson pour chanter les louanges et la gloire du Verbe et de sa Mère? Que le cher et vénéré P. Nicolas me permette de lui rappeler ici l'amitié pleine d'admiration que lui a vouée cet illustre artiste chrétien. A côté de ce magnifique instrument, placez une très florissante maîtrise, qui exécute à ravir les chants liturgiques, d'après la méthode de dom Pothier, le célèbre Bénédictin.

Parlerai-je maintenant du Saint-Nizier vivant, chrétien, pratiquant? Il mérite le plus grand intérêt. Ce n'est plus la fine aristocratie d'Ainay, de Sainte-Croix ou de Saint-François de Sales; c'est le centre du commerce, c'est la partie active, j'allais dire fiévreuse, de Lyon, sans exclusion, bien entendu, de Saint-Vincent et surtout de Saint-Polycarpe, qui englobe les Terreaux ou place de l'Hôtel de ville. On ne pourrait aisément s'imaginer la peine que doivent se donner, le travail que doivent s'imposer tous les membres du clergé de la paroisse, pour tenir en main cette population pleine de vie et de préoccupations matérielles. Leurs efforts sont au-dessus de tout éloge et les résultats visiblement bénis de Dieu. Vous seriez profondément édifié devant cette variété d'œuvres prospères qui gravitent autour du centre. Surtout vous seriez ému par cette adoration nocturne du T. S. Sacrement, qui, deux ou trois fois la semaine, réunit des hommes de toute condition et particulièrement des ouvriers, dont plusieurs venus de fort loin, pour passer entre deux laborieuses journées une veillée sainte auprès du Dieu du Ta-

bernacle. Ah! nobles chrétiens, que le Dieu des Francs jette les yeux sur vous et prenne pitié de la France, à cause de vos dévouements si pleins de foi, de force et de cœur! S'il faut en venir à l'œuvre spirituelle du carême, elle devenait assez douteuse, avoisinée qu'elle devait être bientôt par trois missions, prêchées les unes à Saint-Bonaventure et à Ainay par les Rédemptoristes, l'autre, par les Pères de Saint-François de Sales d'Annecy, à Saint-François de Sales. Et le directeur de cette dernière mission, le R. P. Tissot, Supérieur général de la Société, avait donné, trois ans auparavant, les mêmes exercices apostoliques à Saint-Nizier, avec un éclat et un concours jusque-là inconnus à Lyon. Curé et prédicateur firent d'avance non pas leur acte de contrition, mais le meilleur acte d'humilité possible, se résignant aux plus modestes auditoires. Dieu les fit meilleurs qu'on ne devait s'y attendre, grâce certainement au thème si populaire et si pratique des Commandements de Dieu et de l'Église, dont je rêverais de ne plus me départir en pareille circonstance. Les âmes aiment ce pain-là, c'est manifeste, quelle que soit la main qui le leur présente. Qu'il y a d'écho et de fonds religieux dans ce cher peuple lyonnais! Quand donc le bon Dieu nous fera-t-il la grâce de nous fixer sur ses terres?

Le curé de Saint-Nizier, M. l'abbé Routier, se trouvait premier aumônier du grand Hôpital de Lyon, il y a quelques années, lorsque notre cher P. Berne dut s'y installer pour les terribles opérations que l'on sait. Son excellent cœur s'était alors acquis, par beaucoup de charité, bien des titres à notre gratitude. Ils n'ont fait que s'accroître par ses mille délicatesses journalières. Sa délicieuse cure sera désormais l'un de nos pied-à-terre préférés, jusqu'à ce qu'il plaise à la Providence de nous ménager elle-même à Lyon un abri définitif.

Bien que les fêtes de Pâques eussent couronné tant de travaux apostoliques, deux missions réclamaient encore, après huit jours de répit, le zèle de nos Pères. La première à Chantesse. Le P. Besson, à peine revenu du Midi, où il avait passé le carême, pour prêter son concours à la maison du Calvaire, se trouvait en face d'un petit troupeau de 260 âmes, composé d'agriculteurs, quelque peu indifférents et dès lors peu empressés à se rendre aux instructions. Avouons que l'époque un peu tardive s'y prêtait moins. La visite épiscopale, pour la tournée de confirmation, n'a pas fait sortir ce peuple de son indolence ; à peine si une quinzaine d'hommes s'est présentée à l'église pour assister à la cérémonie, et si une vingtaine de femmes est venue communier de la main du premier Pasteur. La glace s'est pourtant rompue et les hommes, en majorité, ont fini par suivre les instructions et entourer le confessionnal. Hélas ! dans les plus petits pays aujourd'hui, il faut compter beaucoup avec le qu'en dira-t-on du respect humain. Ceux qu'il n'arrête pas n'en méritent que mieux les plus sincères félicitations.

C'était déjà un vieil ami que le bon curé de Montagnieu, M. l'abbé Cattin, dont nous évangélisions naguère l'ancienne paroisse de Presles. Très content de ses précédents missionnaires, il les avait redemandés dans son nouveau poste. L'un des deux, du moins, lui était rendu. Le P. Pichon ne tardait pas à signaler la bonne allure de ce travail, pour lequel le P. Morard était resté son socius. Auditoires très satisfaisants, malgré les gros travaux de la saison. Le banquet sacré s'ouvrit à cent quatre-vingts convives. Ce nombre d'hommes se fût accru sans l'entêtement d'une partie, assez minime du reste, de la population, qui refuse de monter à la nouvelle église.

Sur ces entrefaites, nous avions, au sanctuaire, la consolation de recevoir, le 21 avril, Monseigneur de Gre-

noble, à l'occasion de la confirmation. Sa Grandeur fut, comme toujours, avec nous pleine de bonté et d'abandon. Le P. BEUF n'avait rien négligé d'ailleurs pour préparer son cher petit monde, et notre fête de famille ne fut dépourvue d'aucun charme. Le 26, l'aimable Prélat nous faisait de nouveau l'honneur de s'asseoir à notre table, en se rendant de Chantesse à la Forteresse. Comme nous étions fiers de lui présenter nos huit scolastiques, nos vingt et un novices, dont trois prêtres! Depuis longtemps notre belle jeunesse n'avait pris une telle extension. Il est vrai que le désastre de Diano-Marina nous a envoyé, quelques mois plus tôt, cinq rhétoriciens et deux secondes; ce qui, par conséquent, fera attendre jusqu'en 1889 les nouvelles recrues du Juniorat. Déjà cette troupe joyeuse s'est amoindrie de huit scolastiques partis, le 23 mai, pour Rome avec leur professeur de philosophie, le R. P. POLI. Au mois d'août, dix autres novices auront terminé leur première année d'épreuve, de sorte qu'il nous faut adresser à la bonne Providence des vocations les meilleures prières, pour combler tous ces vides prochains. Nous n'avons eu, cette année, qu'une oblation perpétuelle, celle du Frère scolastique POGGIALE, le 17 février. Ces fêtes touchantes nous deviennent d'autant plus chères qu'elles se font plus rares. S'il plaît à Dieu, nous en aurons deux autres pourtant en juillet. Ces fruits-là n'ont pas besoin pour mûrir du soleil des moissons; nous voudrions pouvoir en cueillir dans toutes les saisons de l'année. En attendant, notre bruyante et fraîche phalange, sans parler du côté mystique, qui relève du domaine du P. MAITRE, paraît prendre à cœur de perpétuer sans défaillance la devise bien connue de tous les novices de l'univers : *Animal risibile;* quelles clameurs et quels ébats! *rumpens vitrum;* que de verres de lampes, que de vitres livrés à des éclats d'un autre genre, au grand

désespoir du F. PIERRE, qui y prend maints courants d'air! *fundens oleum;* que de larges taches d'huile et de pétrole sur les parquets! *frangens linum;* que de soutanes en pièces, sans pitié pour le pauvre F. PERRIN, qui avait rêvé, je crois, de se reposer un peu sur ses vieux jours! *et numquam ad quæstionem respondens :* ah! pour le coup, la devise est menteuse! Interrogez-les sur quoi que ce soit, je vous jure qu'ils ne seront point embarrassés. Puis, quel superbe appétit! Qu'on le demande au F. RAVEL, qui suffit à peine au service du jardinage et de la manutention pour ces bataillons aux dents de fer, à l'estomac d'acier! Mangez et croissez, chère et intéressante jeunesse; riez, ébattez-vous; brisez même quelques verres, à défaut de lances; déchirez-vous quelquefois, un peu moins pourtant; passez gaiement et sans soucis la plus belle partie de votre vie, mais par-dessus tout profitez de ce temps des semailles qui ne revient plus; enfants pour la plupart, devenez des hommes par le sérieux et l'énergie du caractère; il en faut aujourd'hui plus que jamais. N'êtes-vous pas tout notre espoir? N'êtes-vous pas toute notre affection? Et l'on voudrait si parfaits ceux que l'on aime! Si nous pouvions, nous autres, redevenir ce que vous êtes! Si vous saviez, vous, ce qu'il faudrait avoir été pour être ce que nous devrions être! Que la Vierge vous garde! Qu'elle élargisse encore vos rangs et surtout qu'elle en fasse des rangs d'élite!

J'ai nommé tout à l'heure la plupart de nos bons Frères convers, sauf le F. DELANGE, toujours sacristain, toujours linger, toujours infirmier, et le F. COHARD, revenu de ses lointaines pérégrinations de Notre-Dame de Sion et d'Angers, avec une santé meilleure dont il a grand besoin pour faire vivre tout ce monde. Le F. SUC, qui l'avait momentanément remplacé, a donc repris le chemin du Nord, et nous le remercions encore de ses bons

offices si dévoués. Le F. Martin nous arrive de Diano-Marina. Nos Frères novices convers forment une modeste trinité. L'un d'eux, le petit F. Détroyat, a passé sans trop d'émotions, durant son postulat, par une épreuve qui rend bon témoignage de son courage pour les circonstances difficiles. Un soir de janvier dernier, il entre dans sa petite cellule à l'heure du coucher, sans chandelle, puisqu'il connaît les lieux ; il découvre prestement son lit et se met en mesure de l'habiter. Mais, qui ronfle par là? se serait-il trompé de chambre? Vite, une allumette. Et le voilà, ô surprise! en face d'un pantalon rouge et de tout un fourniment de troupier. Jugez s'il demande son reste! En deux bonds, le voilà tout essoufflé chez le R. P. Maitre. Le bon P. Durif comprit aussitôt la méprise d'un beau soldat, parent d'un de nos novices scolastiques, et renvoya le F. Détroyat prendre possession du lit tout frais destiné au défenseur de la patrie. Il n'y perdit rien; tout était blanc en ce nouveau domicile. Le pioupiou, lui, n'y avait pas mis tant de façons, et, blancs ou noirs, s'était installé dans les premiers draps venus. L'aventure joyeuse n'eut pas d'autres conséquences et nous souhaitons volontiers au F. Détroyat de n'en rencontrer jamais de plus formidables.

Notre-Dame de l'Osier s'est enrichie d'un nouvel habitant, vénérable prêtre retraité, insigne bienfaiteur du juniorat, qui occupe la maison autrefois possédée par les demoiselles Rival. Offrons notre plus affectueux hommage de bienvenue à M. l'abbé Bayard, en lui souhaitant de longues années de paix et de repos si bien mérité, en son charmant ermitage.

Saluons maintenant les bienveillants visiteurs que le Chapitre nous amène. C'est, sur le chemin de Rome, le R. P. Tatin au lendemain de son naufrage. Il lui paraît qu'il retrouve Belcamp et ses enfants d'outre-mer. C'est

le R. P. Camper, dont le nom éveille ici des souvenirs que j'appellerais sacrés. Au retour de Rome, ce sont les RR. PP. Mac Grath, Provincial des États-Unis, et Lefebvre, Supérieur de Montréal, qui veulent bien nous témoigner leur consolation de l'accueil fraternel qu'ils reçoivent et qui savent y répondre avec le plus cordial abandon. Ce sont les RR. PP. Soullier et Martinet, assistants généraux, que nous étions tout heureux de revoir. C'est Mgr Grandin, dont chacun sait la bonté paternelle et l'aimable simplicité. Accompagné du P. Beuf, l'Évêque de Saint-Albert bénit quelques communautés et familles amies, en visitant les parents de ses missionnaires dans l'Isère et la Drôme.

Voici maintenant, pour terminer, la liste des prédications, quelques petits travaux apostoliques d'avril et de mai. Le R. P. Maitre veut bien aller répandre son cœur dans une clôture de première Communion, à Serres-Nerpol; le P. Poli prépare, pendant deux jours, à la confirmation, les pensionnaires visitandines de Saint-Marcellin; le P. Trotobas prêche une excellente retraite sur le devoir à nos pèlerins de mai, trop peu nombreux malheureusement; car le temps alterne entre un court rayon de soleil et deux fortes ondées; puis il conduit à la sainte Table, pour la première fois, les enfants de Charpennes, paroisse de l'Isère qui forme comme un des faubourgs de Lyon, et les enfants des Sœurs de la Providence de Saint-Martin le Vinoux. A l'heure où j'écris ces lignes, il donne les exercices de la première Communion à la cathédrale de Grenoble. Tout près de lui, le P. Monnet, complaisamment prêté par Aix, prêche la première Communion au petit séminaire du Rondeau, pour, de là, évangéliser le pensionnat des Sœurs de Murinais. Le P. Pichon se rend pour le même labeur au Pin, au pensionnat de la maison mère des Sœurs de Saint-Joseph, à

Saint-Vallier (Drôme), et dans la Savoie, à Entremont-le-Vieux. Le P. BOURG, toujours pour la même œuvre, si digne d'intérêt, de la première Communion, paraît à Heyrieu et à Saint-Laurent de Grenoble. Le P. supérieur donne l'habit à plusieurs consacrées au Bon-Pasteur de Grenoble.

Il me reste, Très Révérend et bien-aimé Père, après cette trop longue revue de l'année 1886-1887, à déposer à vos pieds l'hommage de la profonde vénération de tous les membres de cette chère maison de Notre-Dame de l'Osier, heureux de se redire, en Notre-Seigneur et Marie Immaculée, vos fils les plus affectueusement dévoués,

A. LAVILLARDIÈRE, O. M. I.

MAISON D'ANGERS.

Angers, le 8 août 1887.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le moment est venu de vous présenter le compte rendu annuel des travaux apostoliques que les missionnaires de la maison d'Angers ont accomplis depuis treize mois.

Comme les années précédentes, la liste en est longue, et on pourrait être étonné de voir que trois missionnaires, les PP. PAYS, PÉLISSIER et ROUX (Marius), aient pu faire honneur à plus de cinquante demandes.

A la vérité, les vaillants ouvriers ne se sont épargné aucune fatigue dans leur laborieux apostolat. Ils se sont donnés sans réserves à tous, mais principalement aux pauvres âmes égarées, qui ne seraient peut-être jamais rentrées au bercail si Dieu et la Sainte Vierge ne les avaient envoyés vers elles.

Les travaux. — Je passerai rapidement, mon très Révérend Père, sur les divers travaux que nous donnons

tous les ans, tels que les sermons d'Adoration au Dépôt de mendicité, ceux du carême et de la retraite pascale, les sermons dans les communautés religieuses, les deux retraites aux personnes séculières qui arrivent des différentes paroisses du diocèse à la Maison générale des Sœurs dite de *la Retraite d'Angers*, où elles sont reçues deux fois chaque année. Depuis plus de vingt ans, les Oblats donnent ces retraites. Le P. Pays les a prêchées avec profit pour les âmes, qui trouvent là les moyens les plus efficaces pour se renouveler dans la piété.

Après avoir donné ce travail, le P. Pays est parti pour la ville de Coutances, où il devait exercer les fonctions de confesseur pendant la retraite des Sœurs du Sacré-Cœur, prêchée par le R. P. Provincial.

Pendant ce temps, vers la fin du mois d'août, le P. Pélissier allait prêcher à Niort la retraite aux Enfants de Marie, dirigées par nos Sœurs de l'Espérance. Ce cher Père reçut, au moment de son départ de Niort, une dépêche qui l'envoyait prêcher la retraite de nos Sœurs de l'Espérance de Niort et celle de nos Sœurs de la Conception de Cognac. Le R. P. Roux devait prêcher ces retraites, mais un accident de voiture le retenait dans sa cellule. C'était pour la seconde fois que le P. Pélissier prêchait ces trois retraites.

De retour de Cognac, le P. Pélissier revenait à Angers pour donner la retraite jubilaire à la communauté de Nazareth, composée de 55 religieuses et de 300 jeunes filles. Mais voilà que les grandes missions commencent. Les missionnaires dirigent leurs pas vers les contrées que l'obéissance vient d'assigner à chacun. Cette nouvelle campagne s'ouvre dès le mois de septembre pour se continuer pendant sept mois et ne finir que lorsque le joyeux *Alleluia* annoncera la résurrection du Sauveur.

Le P. Roux, avec le P. Leroy, arrivent à Marans le 19 septembre. Aussitôt la mission est commencée. Cette heureuse paroisse avait déjà eu une mission il y avait huit ans. Le Calvaire érigé au milieu du cimetière en a conservé le religieux souvenir. Le P. Roux retrouvait à Marans le même curé, M. Dubillot; le même maire, M. de la Perraudière, chrétien solide, dévoué à toutes les œuvres catholiques.

C'était merveille de voir chaque soir l'église remplie et tous les paroissiens écouter avec bonheur la parole des missionnaires. Nous dirons seulement que tout a réussi, que toutes les cérémonies ont été magnifiques : mission des enfants, cérémonie en souvenir des défunts, mission des hommes; grande fête du Rosaire et couronnement de la mission par l'Adoration perpétuelle ; aussi le succès a-t-il été complet. Pas un homme, pas une femme de la paroisse n'a manqué à la sainte Table. Quel triomphe et quelle joie !

La paroisse de Marans venait de s'enrichir d'une nouvelle famille chrétienne : celle de M. Hervé-Bazin, professeur en droit à l'Université catholique d'Angers, rédacteur en chef du journal *l'Anjou*, et conférencier distingué. Émerveillé de la mission, il assistait tous les jours aux exercices, entouré de ses six enfants, et donnant à tout le monde les plus précieux exemples des vertus chrétiennes. A la fin, M. Hervé-Bazin se hâta d'écrire dans son journal *l'Anjou* les réflexions suivantes :

« Les habitants des villes ont de belles fêtes et de magnifiques cérémonies religieuses; mais rien ne dépasse ces jours de mission dans les campagnes, alors que les blés sont battus et rentrés, que l'automne a déjà jauni quelques feuilles, que le silence a commencé à se faire dans les champs, et que la paroisse se groupe tout entière, le soir, à la petite église, dans une unité parfaite,

autour des hommes de Dieu, et revient ensuite du village au foyer, à la clarté des étoiles qui descendent du ciel jusqu'à l'âme pour y fortifier la foi.

« Que le paysan chrétien est un homme heureux quand il sait goûter ces joies de l'âme!

« A nous, habitants de ce Paradis terrestre qui a nom *Marans*, coin de l'Anjou, sanctifié par le sang et la foi des aïeux, qu'il soit permis de nous joindre à notre pasteur pour remercier avec effusion les missionnaires, les assurer du précieux souvenir qui sera gardé d'eux dans les fermes et les métairies, et leur dire que, si partout, en France, de semblables missions étaient données, la France serait bientôt redevenue catholique, comme aux beaux jours de son histoire! »

Pendant la mission de Marans, le P. Pays s'était acheminé vers la paroisse de la Chapelle-sur-Oudon, évangélisée, quelques mois auparavant, par lui et le P. Roux. C'était le retour de mission et le Jubilé. Ce bon peuple avait conservé encore la ferveur de la mission. Aussi, tous les soirs, le missionnaire voyait sa chaire entourée d'une foule toujours avide de la parole de Dieu, et pendant la journée le confessionnal était assiégé. M. le curé exprima plusieurs fois au Père sa joie et sa reconnaissance.

Après la Chapelle-sur-Oudon, le P. Pays se rendait à la petite ville de Thouars, dans le diocèse de Poitiers, pour donner une retraite au pensionnat que dirigent les Sœurs de la Retraite d'Angers. C'était pour la première fois que la Supérieure faisait donner au pensionnat une retraite de commencement d'année; on pouvait craindre d'indisposer les parents ; mais la retraite réussit parfaitement.

De Thouars, le P. Pays revenait en Anjou, pour donner la retraite du Jubilé à l'hospice des incurables de Baugé. Tout le personnel de l'établissement prit part à la

retraite, c'est-à-dire deux cent cinquante personnes : vieillards, infirmes, jeunes gens, jeunes personnes, enfants. Il y avait sermon matin et soir. Deux ou trois infirmes se sont abstenus. La retraite se terminait le jour de la Toussaint au milieu de la joie de tout ce peuple.

Trois jours après la retraite à l'hospice de Baugé, le P. Roux arrivait, pour prêcher la retraite annuelle aux nombreuses religieuses qui desservent les incurables. Ce travail, que les Oblats donnent tous les ans, est extrêmement fatigant. Les sermons sont très rapprochés, à cause du service de l'hospice, et les confessions absorbent tous les moments du prédicateur.

Le 24 octobre, le P. Pélissier ouvrait les exercices d'une retraite jubilaire à Epizé, petite paroisse aux portes d'Angers. Malgré les travaux de la vendange, le prédicateur a vu avec plaisir la chaire de vérité entourée, matin et soir, par tous ceux qui pouvaient quitter leur demeure. Le jour de la Toussaint, environ deux cents personnes, parmi lesquelles plusieurs retardataires, venaient communier. La population d'Epizé n'est que de 340 âmes.

Le P. Pélissier se rendait quelques jours après à la paroisse de Cheffes, plusieurs fois évangélisée par les Pères de la maison d'Angers. Il venait prêcher le Jubilé. Trois retraites eurent lieu pendant les quinze jours; d'abord la retraite des enfants, puis la retraite des congréganistes Enfants de Marie, et la troisième pour toute la paroisse. Le jour de l'Adoration, plus de cinq cents personnes, parmi lesquelles deux cents hommes, s'approchaient de la sainte Table. Le P. Pélissier avait à remplir à Cheffes une rude tâche; Dieu merci, il s'en acquitta avec zèle et succès.

Le 5 novembre, le P. Pays se rendait dans le diocèse de Laval, où l'appelaient plusieurs travaux. Il commençait

cette campagne par la mission de Saint-Poix, paroisse de 570 habitants seulement, mais qui, de fait, en compte 800. Pendant la première semaine, l'auditoire ne fut pas brillant ; mais, les deux dernières semaines, l'église se remplit tous les soirs. Cinq cent cinquante personnes s'approchèrent de la sainte Table ; une dizaine d'hommes seulement ne firent pas leur mission.

De Saint-Poix, le P. Pays se rendit à Beaulieu ; cette paroisse n'est qu'à 6 kilomètres de Saint-Poix. Beaulieu passe pour une des meilleures paroisses du diocèse de Laval ; quelques hommes seulement ne font pas leurs Pâques. Aussi la mission devait avoir un plein succès. Le P. Pays m'écrivait :

« A Beaulieu, malgré l'éloignement de l'église et les mauvais chemins, tous les soirs l'église est pleine comme le dimanche à la grand'messe. J'ai plus de soixante chantres, et autant de chanteuses. La consécration à la Sainte Vierge a émerveillé tout le monde. Cette mission est magnifique comme assistance, comme chant et comme entrain. »

Après la mission de Beaulieu, le P. Pays revint à Saint-Poix pour prêcher l'Adoration le samedi, et dès le lendemain il commençait à Laubrières une petite retraite préparatoire à l'Adoration perpétuelle.

Après la retraite des religieuses du Saint-Cœur de Marie de Baugé, le P. Roux et le P. Leroy allaient à Daumeray donner la mission. Pendant trois semaines, tous les soirs un auditoire nombreux écoutait l'exposé des devoirs du chrétien. Pour arriver à l'église, il avait fallu le plus souvent braver un temps affreux, et je ne saurais rendre le sentiment de foi qui s'éveillait dans les âmes à la vue de ces groupes d'habitants retournant, une lanterne à la main, par des chemins détrempés, porter dans leurs familles, avec la bénédiction de Dieu, un rayon

de joie et d'espérance. Trois belles fêtes ont successivement récompensé les fidèles de leur assiduité. Ce fut d'abord la mission des enfants; le soir de leur fête, par un temps clair d'automne, ils prirent la tête de la procession ; chacun d'eux portait un rameau vert : *c'était la fête de l'avenir.* Le dimanche suivant, plus de six cents femmes vinrent recevoir le Dieu de l'Eucharistie.

Le soir, c'était *la fête du passé*, nous nous dirigions vers le cimetière. Enfin le 2 décembre, fête de clôture ; quatre cent cinquante hommes se présentèrent à la sainte Table. Après l'office des vêpres, la procession s'organise au chant des cantiques, et se dirige vers la terrasse du château de Daumeray. Le Christ porté sur un brancard orné de fleurs et de feuillage est bénit par le P. Roux dont la voix s'élève un instant seule, lente, et comme chargée des supplications de tous. Les prêtres vont baiser le pied de la sainte Image, et soixante hommes, décorés sur la poitrine d'une belle croix d'argent, enlèvent sur leurs épaules le brancard qui supporte le Christ. Le chœur des hommes et celui des chanteuses alternent dans leurs chants pendant que la procession traverse le village dans toute sa longueur, et arrive au pied de la croix déjà érigée à l'entrée de Daumeray.

Le Christ est fixé sur la croix, et aussitôt le P. Roux prend la parole pour les adieux. En quelques mots où se trahit son émotion, il dit ce qu'est la croix : symbole de paix au milieu des discordes, symbole de fermeté au milieu des troubles humains et gage de récompense. Cette croix rappellera la dernière mission donnée il y a vingt-quatre ans.

A la distance d'un quart de siècle, c'est à la même place, et sur le même calvaire, le même missionnaire qui parle, le même curé qu'entourent ses paroissiens pleins de foi. Aujourd'hui, comme alors, l'arbre de la croix est

donné par le châtelain de la Roche. Le premier donateur, M. de Beaumont, n'est plus là ; mais il n'a pas disparu tout entier ; il a légué au pays, dans la personne de son neveu, M. le comte de Blois, un successeur qui ne laisse pas tomber en oubli les pieuses traditions de sa famille.

La belle mission de Daumeray finissait le jeudi 2 décembre, et dès le samedi suivant, le P. Roux et le P. Pélissier se dirigeaient vers la paroisse de Nueil-sous-Passavant, paroisse évangélisée déjà huit ans auparavant par le P. Roux et le regretté P. Dufour. Cette paroisse, qui se trouve dans l'arrondissement de Saumur, se ressent beaucoup de ce triste voisinage. Comme à l'ancienne mission, la fête des enfants, celle de la sainte Vierge et celle des défunts attirent à l'église une foule attentive. Les deux réunions d'hommes, de plus de cinq cents chacune, produisirent sur les retardataires un effet merveilleux, et ramenèrent aux sacrements un très grand nombre de ceux qui les avaient abandonnés. Le jour de Noël, six cents femmes et plus de trois cents hommes venaient s'asseoir à la sainte Table.

Quelques jours après Noël, le P. Roux et le P. Pélissier allaient évangéliser la paroisse de la Varenne, située sur la rive gauche de la Loire, entre Angers et Nantes. La tradition de la contrée est que la Varenne avait entièrement donné dans l'esprit révolutionnaire, et participé aux massacres pendant la grande révolution. Ce triste souvenir semble peser encore sur ce pays, où l'indifférence exerce puissamment son empire.

La noble famille de La Bourdonnaye donne le bon exemple ; mais le respect humain fait de trop nombreuses victimes et empêche les conversions. Cependant, chose étrange ! les femmes ont conservé l'habitude des sacrements, et, au jour de la communion générale, plus de cinq cents, c'est-à-dire toutes, faisaient leur mission ;

deux cents et quelques hommes répondirent à l'appel de la grâce ; parmi eux, soixante retardataires revinrent à Dieu. Honneur à la noble famille qui, par son exemple et ses largesses, a si bien contribué au succès de la mission, et qui, au jour de la clôture, se groupait tout entière à la sainte Table, à la suite de M. le vicomte de La Bourdonnaye, député de Maine-et-Loire.

Le 6 janvier, le P. PAYS commençait la retraite préparatoire à l'Adoration par la paroisse de Saint-Hilaire-des-Landes, près Ernée. Après quelques jours de repos à Pontmain, le P. PAYS allait donner la mission de Montenay avec le R. P. BERTHELON et le P. BAUGÉ.

Cette paroisse, qui compte environ 1 500 habitants, passait autrefois pour une des moins religieuses de la contrée, mais les missionnaires n'y ont recueilli que des consolations. Les réunions du soir ont été très nombreuses, malgré l'étendue de la paroisse. Les résultats de cette mission ont été très consolants pour les missionnaires.

Le 30 janvier, le P. ROUX et le P. PÉLISSIER commençaient la mission de Soucelles, à 16 kilomètres d'Angers. Cette paroisse est encore bien chrétienne, grâce au zèle de son excellent curé. L'église était trop petite aux réunions du soir, et surtout les jours de grandes fêtes de la mission. Le soir de la fête de l'Adoration, les enfants se joignirent à leurs mères, et, quand le saint Sacrement fut porté en triomphe au milieu de la foule, ils marchèrent à sa suite ; quand il fut replacé sur l'autel, ils se rangèrent en couronne autour de lui pour lui présenter leurs cierges, qui formèrent bientôt un immense foyer et une illumination comme on n'en avait jamais vue à Soucelles. La réunion d'hommes fut un vrai triomphe pour le missionnaire. Il réfuta avec bonheur les objections mises en avant par bon nombre de ceux qui ne

voulaient pas faire leur mission. Après le Salut, plus de 50 d'entre eux viennent trouver les Pères, et parmi eux plus de 20 retardataires; 300 femmes et 280 hommes, sur une population de 800 habitants, s'approchèrent de la sainte Table.

Le soir, commença la grande solennité de la clôture. Le cimetière possédait depuis longtemps une croix en fer fort belle, mais à laquelle pourtant manquait l'image du Christ. Il le fallait très beau; M. le curé le voulait tout doré. Ce désir connu, M. le comte Henri de la Rochefoucauld, qui avait compté offrir pour croix de mission le plus grand de ses chênes, s'était empressé d'offrir un Christ tout doré. La procession fut vite organisée. Tout le monde voulut en faire partie ; le conseil municipal et le conseil de fabrique fermèrent la marche derrière le Christ, porté triomphalement. Lorsque la resplendissante image de Jésus-Christ fut attachée sur la croix, le P. Roux, du pied de cette croix, se fit entendre pour la dernière fois. Il exalta les triomphes de Jésus-Christ. Il affirma ses droits à régner sur le monde qu'il a sauvé. Puis il remercia M. de la Rochefoucauld de sa générosité, félicita les membres des deux conseils et en particulier M. le maire, si sympathique à la population, des exemples de foi qu'ils donnaient par leur présence. Il assura M. le curé que les missionnaires n'oublieraient ni sa paroisse ni la franche et aimable hospitalité qu'ils avaient reçue sous son toit... Enfin, dans un dernier élan, se tournant vers la croix radieuse, objet de tous les regards : « O croix ! ô Jésus crucifié ! tous ensemble nous vous saluons, nous vous aimons, nous vous garderons, ô croix sainte ! En ces jours de tristesse où vous êtes méconnue, vous nous êtes plus chère que jamais ! Plus que jamais vous resterez la gloire du monde et son unique espoir ! *O crux! O spes unica, o mundi salus et gloria!* »

Enfin, le P. Pays, après avoir fait quatre missions dans la Mayenne, revenait en Anjou pour partager les fatigues d'un long carême avec le P. Roux. C'était le mercredi des Cendres, 23 février, que les deux missionnaires partaient pour aller évangéliser la paroisse de Saint-Sylvain, à 8 kilomètres d'Angers. Saint-Sylvain avait été évangélisé il y a vingt-trois ans par le P. Roux et par le bon P. Bovis. Depuis ce temps, le souvenir de cette première mission s'était précieusement conservé dans tous les cœurs, et particulièrement dans le cœur du vénérable curé, M. Mignot. L'auditoire augmentait tous les soirs, et nous vîmes bientôt revivre l'enthousiasme d'autrefois. Les fêtes furent célébrées avec une grande pompe, et le reposoir surpassa en beauté celui de l'ancienne mission.

Le monument de la cérémonie des morts dans l'église était remarquable par ses décorations. On voyait au milieu des cyprès et des fleurs une statue de Notre-Dame du Purgatoire. Ce qu'il y eut de remarquable surtout, ce fut la réunion spéciale pour les hommes, réunion qu'on pourrait presque appeler *régionale*, car il était venu des auditeurs de toutes les paroisses voisines : 800 hommes entouraient la chaire du P. Roux. Ajoutons que cette réunion fut aussi l'occasion d'une pêche miraculeuse. En effet, après le sermon et la glose du missionnaire, bon nombre de pécheurs, encore attardés, se dirent : « Allons nous confesser, car, pour ne pas répondre à un appel comme celui-là, *il faut être un rien du tout !* » De sorte que les deux missionnaires confessèrent des hommes une partie de la nuit ; 580 femmes et 400 hommes s'approchèrent de la sainte Table. Une croix de 27 pieds, décorée d'un beau Christ de 2 mètres, fut érigée triomphalement au milieu du cimetière. Au retour de la procession, le P. Roux donna ses derniers avis à ce cher peuple, qui avait si bien répondu à la voix du missionnaire. Après le P. Roux, le

vénérable curé monta en chaire. Il ne pouvait se dispenser, nous dit-il, de nous faire part de la joie qui inondait son âme et de payer aussi sa dette de reconnaissance à Dieu et aux hommes en ce grand jour, l'un des plus beaux de sa vie. Oui, à Jésus-Christ et à sa très sainte Mère amour et louange pour les grâces ineffables accordées à ses chers paroissiens ; au R. P. Roux, l'apôtre et l'ami par excellence de la paroisse ; puis au R. P. Pays, qui, par sa parole et son dévouement, avait conquis l'estime et la confiance de tous, remerciements et respectueux souvenirs. Nous n'oublierons pas la noble et généreuse bienfaitrice de la mission, Mlle de Pignerolles.

Pendant ce temps, le P. Pélissier ouvrait, le premier dimanche de carême, une retraite de huit jours à la paroisse de Cerqueux-sous-Passavant, pour préparer les fidèles à la fête de l'Adoration perpétuelle. Deux sermons par jour, et les confessions tout le reste du temps absorbèrent tous les instants du missionnaire. Cette œuvre, qui avait tout l'entrain d'une mission, fut pour le missionnaire un des travaux les plus consolants de sa vie apostolique. A peu près tous les fidèles eurent le bonheur d'approcher de la sainte Table.

La troisième semaine de carême, le P. Pélissier allait prêcher à la paroisse de Saint-Philbert du Peuple. Ce travail dura quatre semaines; il se termina le jour de Pâques par une plantation de croix. A la demande du curé, le Père donna une retraite aux enfants; il fit la consécration à la sainte Vierge, ainsi que la cérémonie des morts. La population de Saint-Philbert est assez indifférente, et se rapproche un peu de celle du Saumurois. Cependant, sur une population de neuf cents habitants, le missionnaire vit environ deux cents hommes et toutes les femmes se rendre à la grâce de la mission. M. le comte de Maillé fit don

d'une belle croix de mission, et fut le bienfaiteur de la paroisse en tout ce qui devait concourir au succès de cet important travail.

Le P. Roux et le P. Pays terminaient la campagne par la mission d'Allones, canton ecclésiastique distant de Saumur de 10 kilomètres; la population est d'environ deux mille habitants. Cette paroisse est peu religieuse, les offices sont peu suivis, et les pâques sont abandonnées par presque tous les hommes et par la moitié des femmes.

Les sermons du jour de l'ouverture de la mission, à la messe comme aux vêpres, avaient captivité l'auditoire. On vit dès lors et tous les jours se presser autour de la chaire une assistance, sympathique et nombreuse, qui venait recueillir avec une sainte avidité les enseignements les plus graves.

Par la vigueur du raisonnement, la clarté de la doctrine, et par le ménagement des personnes, les contempteurs de la mission furent réduits au silence. Ce succès était déjà bien consolant pour les missionnaires. Ce ne fut pas le seul, la mission était acceptée, chacun voulut à sa manière contribuer à son succès.

Nous plaçâmes la mission sous la protection de la Sainte Vierge; on s'empressa d'acheter une belle statue, et nous élevâmes, comme par enchantement, un trône d'une splendeur incomparable.

C'est de là que la Vierge de la mission contemplait sa grande famille et faisait pénétrer jusqu'au cœur de ses enfants les paroles de salut qui leur étaient adressées. L'attrait pour les fêtes de la mission allait croissant chaque soir; à la mission des enfants, à la fête de la Sainte Vierge, à la cérémonie des morts, le soir du Jeudi Saint et à la bénédiction du nouveau calvaire, l'affluence de peuple était considérable.

Combien d'âmes, durant les saints jours de la mission, se seront fortifiées dans la foi et dans l'amour de leurs devoirs !

Combien qui, malgré le respect humain, ont pris une détermination généreuse ! Ce sont là des fruits sérieux et durables dont Allonnes profitera pendant longtemps.

Après Pâques, le P. PAYS est retourné, dans la Mayenne, prêcher les retraites de première Communion dans les paroisses qu'il avait évangélisées. Ainsi, le 15 mai, il prêchait la première Communion à Fontaine-Couverte ; le 19 mai, à la paroisse de Beaulieu ; le 22 mai, à la paroisse de Laubrière ; et, enfin, pour la Pentecôte, à la paroisse de Saint-Poix.

Le P. PÉLISSIER fit deux sorties après Pâques. Le 24 avril, il allait à Savigny, diocèse de Bourges, donner un travail de quinze jours, pour ramener au devoir ceux qui n'avaient pas fait leurs pâques, et pour préparer environ deux cents enfants à recevoir le sacrement de la Confirmation.

La seconde sortie fut pour aller prêcher aux religieuses du Saint-Cœur de Marie à Baugé, la petite retraite préparatoire au renouvellement de leurs vœux.

Après ces deux retraites, le P. PÉLISSIER s'est rendu au Sacré-Cœur, à Montmartre, où l'appelait le R. P. Provincial pour partager les travaux des chapelains.

Nous parlerons dans le prochain rapport des retraites que nous avons prêchées dans les mois d'août et de septembre.

La Communauté. Un mot sur la Communauté et je finis. La maison d'Angers compte 6 Pères et 2 Frères.

Le P. PAYS, vaillant missionnaire, toujours prêt à aller travailler au salut des âmes, comme aussi toujours heureux de rentrer à la communauté, et de s'y livrer à l'étude et aux exercices religieux.

Le P. Chevassu, le gardien fidèle du Dépôt de mendicité, surveillant avec une tendre sollicitude ses cent quarante vieillards, pour les disposer à paraître en bon état, devant le souverain Juge.

Le P. Lenoir (Charles), il y a trois mois à peine, professeur de rhétorique à Fauquemont, et, depuis, installé missionnaire à Angers, faisant ses préparatifs pour aller travailler bientôt avec le P. Roux au grand ministère des missions.

Le P. Bernard (Clovis), sorti à peine depuis un mois du noviciat de Saint-Gerlach et déjà dévoré du désir de sauver les âmes dans les missions, ce qui ne tardera pas.

Le sixième Père, qui doit remplir les fonctions d'aumônier à Pornichet, ne nous arrivera qu'en janvier prochain.

Le F. Peyre est toujours notre habile jardinier, et le fidèle chargé d'affaires de la communauté en ville ; toujours prêt à rendre service à tous et pourtant ne négligeant jamais ses devoirs religieux.

Le F. Tondu est notre cuisinier depuis un an ; malgré ses occupations multiples de surveillance de la porte et de la basse-cour, le F. Tondu n'a jamais retranché un seul exercice de la Règle ; c'est le bon religieux.

Trois changements ont eu lieu dans notre personnel d'Angers depuis l'année dernière : le P. Leroy, après avoir suivi le P. Roux dans les missions de Marans et de Daumeray, s'est vu obligé de demander du repos, ne pouvant plus désormais supporter les grandes fatigues.

Le P. Pélissier nous a été enlevé au mois de juin dernier pour aller à Montmartre partager les travaux des chapelains du Sacré-Cœur. Il y avait plus de cinq ans que ce bon Père était à Angers.

Le P. Dru, ne trouvant aucune amélioration à ses souffrances, a quitté le charmant poste de Pornichet, situé sur

les bords de l'Océan ; l'air de Sion paraît plus favorable à sa santé que l'air de la mer; nous souhaitons sa guérison de tout notre cœur.

La maison d'Angers a été honorée, au mois de juin dernier, de la visite de Mgr MÉLIZAN, évêque de Jaffna. Sa Grandeur a reçu l'accueil le plus bienveillant de la part de Mgr FREPPEL, qui lui a gracieusement donné l'autorisation de prendre, dans son grand Séminaire, tous les sujets qui voudront le suivre. Durant son séjour au grand Séminaire, Mgr MÉLIZAN a conquis l'estime et l'affection des directeurs et des élèves. Quatre grands Séminaristes ont suivi l'attrait de la grâce et les voilà, en ce moment, au noviciat de l'Osier, ce sont les FF. RÉTORÉ, BRAULT, VINET et FROGER. Il y a deux ans, Mgr BONJEAN, archevêque de Colombo, était déjà venu visiter Angers. Sa Grandeur avait emmené à Ceylan les FF. Pierre DAVY, François DAVY et Henri LEFRÈRE. De mon côté, j'avais envoyé à Sion, deux jeunes Frères convers : le F. Louis MANCEAU et son frère Henri MANCEAU. Neuf départs pour les Oblats en deux ans. Ce nombre ajouté à celui des Pères et Frères d'Angers qui sont inscrits dans l'état du personnel, nous arrivons au beau chiffre de dix-sept Pères et Frères du diocèse d'Angers. Nous espérons que nous ne nous arrêterons pas en si bon chemin !

En terminant ce rapport, permettez-moi, mon bien-aimé Père, de vous témoigner toute ma reconnaissance pour le plaisir que vous nous avez procuré, en nous envoyant pour se reposer chez nous : d'abord le bon P. ROQUE, après sa retraite de Blois ; puis, l'excellent P. LENOIR, mon compagnon de noviciat. Il avait grandement besoin de ce repos, après son long voyage, et surtout après le terrible rhume qui le fit tant souffrir à Rome, pendant le Chapitre général.

Merci encore, de nous avoir envoyé le P. GIROUD, pour

se reposer. Ce cher Père avait besoin de respirer le grand air, il n'en a pas manqué dans notre jardin, sur les bords de la Maine et à travers nos belles campagnes. Nous avons été heureux de constater : que le P. Giroud est rentré à Paris, plus fort et aussi plus apte à reprendre son travail.

Pardonnez-moi ce trop long compte rendu, mon très Révérend Père, veuillez nous bénir et agréer l'hommage de notre filiale et respectueuse affection en N.-S. et M. I.

Marius Roux, o. m. i.

REVUE

Jersey. — *Eglise de Saint-Thomas, Val-Plaisant.* — Extrait du journal la *Chronique de Jersey*, du 29 octobre 1887 :

C'est demain dimanche, à dix heures trente du matin, que doit avoir lieu l'ouverture solennelle de la nouvelle église de Saint-Thomas. Voici une description détaillée de ce bel édifice :

La nouvelle église catholique française s'élève dans Val-Plaisant, dans l'axe de Victoria Street; l'emplacement est limité à l'est par Val-Plaisant, sur lequel se trouve l'entrée principale; au nord, par l'école paroissiale de Saint-Thomas; à l'ouest, par Garden-Lane, et au sud, par le nouveau presbytère et son jardin.

Conçue dans le style du treizième siècle, l'église se compose de trois nefs, d'un transept avec chapelles formant bras de croix, du chœur, de deux petites chapelles prolongeant les bas côtés, destinées à recevoir les autels de la Sainte-Vierge et de Saint-Joseph, et de deux sacristies. Au chevet du chœur et portée en encorbellement sur une courte colonne en granit, avec base et chapiteau sculptés, s'ouvre la niche richement encadrée où sera prochainement placé le groupe destiné à rappeler l'apparition du Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite Marie.

Le clocher, placé au bas de l'église et dans son axe, fait face à Victoria Street; à droite et à gauche il y a deux petites chapelles; l'une pour les fonts baptismaux, l'autre pour la grotte de Notre-Dame de Lourdes. Au-dessus du portail, l'on a ménagé une vaste tribune pour recevoir l'orgue et les ar-

tistes qui voudront bien prêter leur concours dans les grandes solennités.

La nef est divisée en sept arcades, dont deux petites et cinq grandes ; le chœur est séparé des chapelles adjacentes par une petite et une grande arcade. Chacune des arcades à droite et à gauche du transept est destinée à recevoir des statues pour lesquelles on a disposé des dais et des culs-de-lampe.

Les murs de la grande nef et du chœur sont supportés de chaque côté par neuf piliers ou faisceaux de colonnettes en pierre de Crazannes, chaque colonnette est couronnée d'un chapiteau sculpté qui reçoit la retombée des arcs. La hauteur de la grande nef est de 60 pieds anglais sous voûte ; celle des bas-côtés est de 30 pieds. Toutes les voûtes sont en briques revêtues d'un enduit en plâtre avec appareil de pierres ; celles de la grande nef, du transept, du chœur et des grandes chapelles des bras-croix sont ornées d'arcs moulurés et contrebuttées par les contreforts intérieurs formant des espaces dans lesquels sont placés les confessionnaux, et par des contreforts extérieurs couronnés de gargouilles représentant des chimères de différents genres.

La partie rectangulaire du clocher dans laquelle s'ouvre le portail et au-dessus une fenêtre à trois lancettes avec rosaces, a 111 pieds de hauteur du sol sur l'appui des fenêtres de la flèche ; celle-ci a 85 pieds jusqu'au sommet de la croix ; de sorte que la hauteur est de 196 pieds. La partie au-dessus du faîte de l'église est destinée à recevoir un beffroi et les timbres de l'horloge dont le cadran est au-dessous.

Tout l'extérieur de l'église est construit en granit bleu de Bretagne pour les encoignures, les corniches, rosaces et encadrements des ouvertures, ainsi que toute la flèche. Les remplissages sont en granit et nobling des carrières de la Moye dont la couleur tranche avec celle du granit de Bretagne.

Toute la pierre intérieure provient des carrières de Crazannes et de Caen.

Le dallage du chœur et des chapelles latérales est en carreaux céramiques d'Auneuil, celui du transept, des grandes

chapelles et des passages des trois nefs, provient de la fabrique de Maubeuge.

L'autel de la Sainte-Vierge, don d'une généreuse bienfaitrice, est en marbre blanc sculpté dans le style de l'édifice.

La chaire, les bancs et les confessionnaux sont en chêne verni ; ils sont faits à Metz, par un compatriote du R. P. Michaux, o. m. i., auquel la congrégation française sera redevable de son église.

L'architecte est M. Alfred Frangeul, de Saint-Malo, qui s'est déjà distingué à Jersey par les magnifiques constructions du couvent de Saint-André en ville et à Saint-Mathieu, dans la paroisse de Saint-Pierre.

L'entreprise générale a été confiée à M. Huchet, entrepreneur à Rennes, et qui a déjà construit plusieurs édifices du même genre. Il a été très bien secondé dans son œuvre par son contre-maître M. Normandin, qui, depuis le commencement des travaux n'a cessé de diriger les nombreux ouvriers employés à ces importants travaux.

Toute la sculpture, tant intérieure qu'extérieure, est due à M. Bedane, dont on peut admirer le talent.

Les vitraux qui garnissent les fenêtres sont sortis de différents ateliers ; ceux du chœur sont l'œuvre de M. Emmanuel Champigneulles, de Bar-le-Duc, successeur de M. Maréchal, peintre verrier, dont le nom est si connu de tous ceux qui s'intéressent à la peinture sur verre. Les verrières des quatre fenêtres et des rosaces des pignons, des bras-de-croix, sortent des ateliers de M. Champigneulles et Ce, de Paris, ceux du midi représentent la sainte Vierge et saint Michel ; ceux du nord, saint Joseph et saint Louis, roi de France.

Les grisailles des fenêtres hautes des grandes chapelles et de la grande nef sont fournies par M. Bastard, peintre verrier à Paris ; enfin les vitraux des bas côtés représentant différents saints, et dont une partie seulement est posée, sont dus à M. Georges-Claudius Lavergne, de Paris. Les principaux sujets sont : à droite, saint Jean l'Evangéliste et saint André, apôtre ; saint Ignace et saint Louis de Gonzague, saint Yves et saint Laurent ; saint Vincent de Paul et saint François

d'Assise, sainte Anne et Notre-Dame de Pontmain ; à gauche, saint Pierre et saint Paul ; saint Hélier et saint Martin, saint Achille et saint Nérée, martyrs; saint Thomas et saint Mathieu ; sainte Jeanne et saint Donnat. Les baies des chapelles des fonts baptismaux et de Notre-Dame de Lourdes seront fermées par des vitraux actuellement en exécution chez M. Champigneulles, de Bar-le-Duc.

— L'inauguration de la nouvelle église Saint-Thomas, à Saint-Hélier, a eu lieu le 30 octobre. La *Chronique de Jersey* du 2 novembre 1887 s'exprime ainsi :

La nouvelle église de Saint-Thomas a été inaugurée dimanche dernier, ainsi que nous l'avions annoncé, à dix heures et demie. La tempête effroyable qui a sévi pendant toute la nuit du samedi au dimanche et qui a causé de nombreux accidents, soit dans la ville, soit dans la campagne, a paru devoir compromettre les préparatifs de la cérémonie d'ouverture. Plusieurs vitraux ont été arrachés par la violence du vent, des rafales de pluie ont pénétré dans l'édifice, et, si la tempête avait conservé toute son intensité, il est à croire que l'inauguration serait devenue impossible.

Dieu merci, à mesure que la matinée s'avançait, l'atmosphère se calmait, des éclaircies se faisaient dans les nuages et le soleil se montrait dans tout son éclat entre les grains de pluie.

A neuf heures se célébrait la dernière messe dans l'ancienne église, et à dix heures et demie tout était prêt pour l'inauguration de la nouvelle. Les dégâts étaient réparés, les autels magnifiquement ornés et les catholiques se dirigeaient avec empressement vers la belle demeure, dont le Dieu de l'Eucharistie allait prendre possession.

Le cortège processionnel se forme dans le sanctuaire ; vingt-huit enfants de chœur, vingt-quatre chantres, tous revêtus de la soutane et du surplis, s'avancent derrière la croix qui ouvre la marche ; ils sont suivis de cinq membres de la Compagnie de Jésus, des Pères de la Mission et du R. P. Rey,

provincial des Oblats de Marie Immaculée, délégué par Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Portsmouth, pour la cérémonie de la Bénédiction.

Arrivée au seuil de l'édifice, la procession ne peut se dérouler à l'extérieur, car la pluie ne cesse de tomber ; mais le célébrant, accompagné d'un Père, fait le tour de l'église en répandant l'eau bénite sur les murs et sur les abords du monument : il répète les paroles liturgiques qui donnent à ces actes réitérés l'expression de la prière. Cette aspersion achevée, la procession se met en marche au chant des Litanies des Saints, les échos retentissent des accents harmonieux de cette magnifique invocation que l'Eglise de la terre adresse à l'église du Ciel pour l'intéresser à tous ses besoins. Tout à coup, la voix des chantres s'arrête, une seule voix se fait entendre, c'est celle de l'Officiant, qui demande à Dieu de purifier et de bénir cet autel, cette demeure qu'il va remplir de sa présence. C'en est fait, c'est la maison de Dieu, la maison de la prière, et l'Officiant donne le signal de la prière en invoquant le secours de Dieu, *Deus in adjutorium meum intende :* l'Assistance répond et *Gloire est chantée au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme il était dans le commencement, comme il est maintenant, et comme il sera dans les siècles des siècles...* Et, reprenant l'eau bénite, l'Officiant en asperge les murs intérieurs de l'église en répétant la formule sacrée.

La cérémonie de la Bénédiction étant terminée, le saint Sacrifice de la messe commence immédiatement. La messe est chantée par le R. P. Richard, de l'église de Saint-Thomas, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre de la Compagnie de Jésus. Les chants sont magistralement exécutés.

Après l'Evangile, le R. P. Rey monte dans la nouvelle chaire, d'un travail exquis, et prenant pour texte de son discours, ces paroles du Psalmiste : *Domum tuam decet sanctitudo, Domine, in longitudinem dierum*, il s'attache à prouver que tout édifice recevant de sa destination le caractère qui lui convient, le caractère spécial du temple catholique doit être la sainteté...

C'était déjà le caractère de l'arche d'alliance, du temple de

l'Ancien Testament, et cependant, cette arche d'alliance, ce temple de Salomon, ne présentaient que des ombres et des figures. Ici tout devient une réalité sublime de la Sainteté; l'auteur de toute sainteté y réside, tous les moyens produisant, développant et consacrant la sainteté y sont réunis, le but final de la sainteté nous y est présenté, c'est le vestibule, la porte du Ciel, *porta Cœli*. Le développement de ces pensées permet à l'orateur de féliciter les catholiques de Saint-Hélier de la magnifique demeure qu'ils offrent à Dieu, de faire allusion au talent de l'architecte, des artistes appelés à concourir à l'ornementation de l'église, au dévouement de l'entrepreneur et des ouvriers et aussi d'appeler sur le Religieux éminent, le R. P. Michaux, promoteur de toutes ces merveilles, les bénédictions les plus abondantes. L'orateur termine par une fervente prière en faveur de l'union des esprits et des cœurs dans la profession de la même foi et la pratique de la même charité.

Le R. P. Michaux remplace le R. P. Rey, et, en quelques mots sortis du cœur, remercie les bienfaiteurs du sanctuaire de leur généreux concours, le sollicite de nouveau, afin de hâter le complet achèvement de l'édifice, et fait remonter à Dieu la gloire de ce qui a été fait et de tout ce qui doit se faire encore.

La sainte messe se poursuit au milieu du plus profond recueillement, tous les genoux fléchissent, toutes les têtes s'inclinent au moment de la consécration ; Dieu prend possession de sa demeure, il la remplit de sa divine présence ; c'est bien la maison de Dieu et la maison des enfants de Dieu.

A la fin de la messe, on chante le *Domine salvam fac Reginam*. Les catholiques acquittent ainsi la dette de reconnaissance que leur fait contracter la libre et gracieuse hospitalité dont ils jouissent dans l'île de Jersey.

Ont pris part à cette cérémonie d'inauguration, les éminents catholiques de Saint-Hélier; il serait trop long d'en dresser la liste; M. Frangeul, architecte, M. Huchet, entrepreneur, M. Georges Lavergne, auteur des vitraux des bas côtés, sur le mérite desquels il n'y a qu'une voix d'éloges et de félicita-

tions. Ils répondent aux intentions particulières des donateurs, qui ont offert leurs saints patrons. L'ordonnance en est conforme aux exigences architectoniques. Les couleurs en sont harmonieuses et le dessin correct. M. Lavergne est de ceux qui ne s'astreignent pas à une imitation servile des œuvres du moyen âge ; ce qui entraîne ordinairement à des pastiches plus ou moins imparfaits. Le meilleur éloge que l'on puisse faire de ses travaux est d'en signaler le caractère profondément religieux. La première règle d'esthétique est pour lui le *Sursum corda*. Nous ne saurions trop l'encourager dans cette voie, qui a été celle de son illustre père et de tous les grands artistes chrétiens.

A six heures et demie, le chant des vêpres a réuni une assistance aussi nombreuse que celle du matin. Le R. P. Rey, dans une nouvelle allocution, a fait ressortir deux coïncidences qui rendent la date du 30 octobre 1887 plus chère à la reconnaissance des catholiques de Jersey : c'est le septième anniversaire de l'arrivée des Oblats de Marie Immaculée à Jersey et du commencement de leur ministère dans l'église de Saint-Thomas... Qu'ont-ils fait depuis sept ans ? Les pierres ne font-elles pas entendre une magnifique réponse ? La seconde coïncidence se trouve dans l'Evangile du vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte. C'est là que nous lisons cette parole de Notre Seigneur Jésus-Christ : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu*. C'est le programme des enseignements que les Oblats de Marie Immaculée ne cesseront de faire entendre aux catholiques de Jersey, citoyens irréprochables et loyaux de la patrie terrestre, serviteurs dévoués du Dieu qui les a créés à son image et à sa ressemblance, et qui leur demande de travailler avec lui à compléter cette image et cette ressemblance en devenant d'autres Jésus-Christ. Et Jésus-Christ nous offre le modèle de toute perfection dans son Cœur adorable que l'église de Saint-Thomas présentera bientôt à tous les regards. Cette journée s'est terminée par le Salut du Très Saint Sacrement. Le R. P. Richard a chanté les Litanies de la sainte Vierge avec un grand charme.

L'église, brillamment illuminée, était ravissante. Les catholiques conserveront un précieux souvenir de l'inauguration de la nouvelle église de Saint-Thomas. xxx.

— Manitoba. *La dédicace de la cathédrale de Saint-Boniface.* Sous ce titre, on lit dans le *Manitoba* du 22 septembre 1887 :

Ainsi que nous l'avions annoncé, la consécration solennelle de la cathédrale de Saint-Boniface, le plus vieux temple catholique de l'Ouest, a eu lieu dimanche, le 18 septembre courant. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal procédait avec le cérémonial ordinaire à la bénédiction de l'église.

Les paroissiens de Saint-Boniface, de même qu'un bon nombre de résidants des paroisses environnantes, assistaient à l'imposante cérémonie.

Après les prières et les chants prescrits par le rituel, M. l'abbé Duprat, curé de Sainte-Philomène (diocèse de Montréal), monta à l'autel pour chanter la grand'messe. Sa Grâce Mgr Taché assistait, parée, au trône, et, au chœur, nous remarquions, entre autres, Mgr Fabre, archevêque de Montréal, Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières, et tous ceux des autres membres du clergé qui faisaient partie de l'excursion de jeudi dernier.

Le R. P. Augier, de Montréal, et provincial des Oblats au Canada, donna le sermon de circonstance. Le cadre de notre journal ne nous permet pas de rapporter le texte de ce sermon, mais qu'il nous suffise de dire que tous l'ont hautement apprécié. Il n'en pouvait être autrement, car celui qui dit si bien ce qu'a fait le premier pasteur, ne pouvait que trouver bon écho dans le cœur de toutes les ouailles.

Somme toute, la dédicace de notre cathédrale fera époque dans l'histoire de notre pays, non seulement parce que c'est la première fois que se fait une telle consécration, mais parce qu'aussi elle dit la force de notre religion et la grandeur des travaux des hommes de Dieu sur ce sol depuis si peu de

temps ouvert pleinement aux lumières de la foi et de la civilisation.

— Ceylan. — *Colombo.* Nous venons de recevoir de Colombo un état du mouvement catholique et du service général des âmes dans cet archidiocèse. Il porte le titre suivant: *Administratio ecclesiastica, in Archidiœcesi Columbensi, ab anno* 1883-84 *ad annum* 1887-88.

Ce ne sont, il est vrai, que des chiffres, arides en eux-mêmes; mais le tableau qui les renferme a son éloquence, et l'on peut dire qu'il est à lui seul un témoin imposant de l'apostolat de nos Pères. Le nombre des baptêmes d'hérétiques ou de païens, joints à celui des enfants nés de parents catholiques; le chiffre des confessions entendues, des sacrements administrés, etc., constituent, par leur addition, comme un résumé du labeur des missionnaires. Partout, à Ceylan comme sur les divers points du monde où la Providence l'a établie gardienne des âmes, la Congrégation déploie un zèle qui ne se ralentit jamais; et chacun de nos Pères pourrait dire comme saint Paul, et dans les mêmes sentiments de reconnaissance et d'humilité que le grand Apôtre : *Abundantius illis omnibus laboravi : non ego autem, sed gratia Dei mecum.* (1re Corinth., XV, 10).

Voici le relevé du travail accompli depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis la date, récente encore, de la prise de possession de Mgr Bonjean et de nos Pères à Colombo :

Années.	Baptêmes d'enfants.			Baptêmes d'adultes.	
	Catholiq.	Hérétiq.	Païens.	Hérétiq.	Païens.
1883-84...	4255	52	131	109	331
1884-85...	5360	27	128	93	427
1885-86...	4005	20	134	88	329
1886-87...	4323	50	271	149	547
	17943	149	664	439	1634

Années.	Mariages.	Confessions.	Communions.	Viatiques.	Extrême-onctions.	Morts. Enfants.	Morts. Adultes.
1883-84...	953	117936	110045	707	1219	592	955
1884-85...	1017	109411	104507	1256	1954	2096	
1885-86...	823	131656	122162	1019	2348	806	1284
1886-87...	1066	120072	122595	1031	2614	1169	1592
	3859	479075	459109	4013	8135		

NÉCROLOGIE.

Nous apprenons à l'instant, par un entrefilet de journal, la mort d'un ami de la Congrégation, M. le général Folloppe. Tous ceux d'entre nous qui se succédèrent dans la garde du Tombeau de saint Martin ont conservé l'impérissable souvenir de ce chrétien aimable, convertisseur d'âmes et serviteur des pauvres. Le feu de l'apostolat brûlait en son âme. Quel précieux auxiliaire pour les œuvres du zèle ! Il assistait au sacre de Mgr Bonjean. Il était de toutes nos fêtes, mais il partagea aussi toutes nos peines. Retiré depuis quelques années sur ses terres du Poitou, où il s'adonnait exclusivement aux œuvres de charité et de propagande catholiques, nous l'avions perdu de vue, lorsque la menace du péril le ramena près de ses amis de Tours. Il tint à honneur d'assister nos Pères à l'heure douloureuse de l'expulsion. On vit passer, comme un vaincu, le héros chrétien *sans peur* et *sans reproche*, sur le front de bataille des troupes cernant la maison, jetant aux soldats cette fière parole : *Mes amis, quand j'avais l'honneur de vous commander, on n'eût jamais vu pareille violence.* Comme ses amis, il savourait l'humiliation et en appelait à Dieu, vengeur du droit méconnu et réparateur des injustices : *Ibant gaudentes...*

Les prières des Oblats de Marie Immaculée ne manqueront pas à ce noble cœur.

R. I. P.

VARIÉTÉS

OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE.

Il y a six mois, quarante Oblats étaient prosternés aux pieds de Léon XIII et lui offraient, avec les témoignages de leur vénération filiale, le denier destiné à honorer sa royauté.

Nous fûmes ainsi des premiers à saluer l'aurore de la fête jubilaire du Souverain Pontife. Depuis, les splendeurs de cette fête se sont accrues, et chaque jour voit arriver à Rome, de tous les points du monde, des pèlerins et des offrandes. La catholicité tout entière s'est mise en mouvement, pour rendre grâces à Dieu des cinquante ans de sacerdoce qui reluisent comme des diamants sur le front auguste de son Chef. C'est une fête sans pareille par son éclat, sa durée de plus d'un an, et surtout par l'ardeur des prières et des sentiments de foi dont elle est l'occasion.

Hier, 10 novembre, nous visitions à l'archevêché de Paris, l'exposition des objets offerts à Sa Sainteté par le clergé et les fidèles de la capitale de la France. C'est une profusion des richesses de l'art, de dons pieux, d'ornements, de linges sacrés destinés aux missions. Et ce n'est pas seulement l'aristocratie de la fortune ou du nom qui a réuni ces trésors. L'enfant du peuple, l'ouvrière ont pris sur la petite épargne, sur le sommeil de la nuit, *noctem addens operi,* pour avoir la joie de joindre le présent du pauvre aux cadeaux magnifiques du riche.

Très Saint-Père, nous n'avons ni pierres précieuses, ni chefs-d'œuvre à confier à la corbeille de vos noces jubilaires. Vous n'avez pas dédaigné le modeste tribut que

vous offrit au nom de sa Congrégation, notre T. R. P. Supérieur général, le 5 mai 1887. Il ne nous reste plus rien maintenant de ce que le monde peut sacrifier en hommage de sa foi ou en réparation de ses fautes. Mais il est un bien commun dont rien ne saurait nous déposséder : la prière. C'est cette prière, émue comme celle de l'enfant pour son père, reconnaissante comme celle de l'orphelin pour son bienfaiteur, que nous offrons au ciel pour Léon XIII. Voyez, Très Saint-Père, sur ces plages lointaines, ces fidèles agenouillés, ces pauvres, ces pécheurs et ces sauvages convertis, prosternés, les mains tendues vers le ciel et les regards dirigés vers Rome; ce sont nos enfants d'adoption ; ils forment la moisson de nos jours de labeur. D'un cœur unanime, avec le même accent, avec la même émotion, ils disent avec nous : *Oremus pro Pontifice nostro Leone*. Prions pour ce grand Pape : Roi magnifique, Docteur infaillible et surtout Pasteur vigilant du troupeau. Il pénètre au cœur des sciences sacrées, comme saint Léon et Benoît XIV ; il cultive les lettres et protège les arts, comme Léon X, et surtout il aime les âmes comme saint Pie V et Pie IX. Bénissez, Seigneur, la vieillesse du patriarche; rendez-lui la liberté dans cette *cité Léonine*, bâtie par Léon IV, un de ses plus glorieux ancêtres, et comblez des dons de votre cœur ce Léon illustre, dont le nom nous rappelle Léon XII, l'insigne bienfaiteur des Oblats de Marie Immaculée.

Oremus : prions. Vous entendrez notre prière, Seigneur ! C'est la prière des pauvres, des apôtres et des martyrs.

PRO PATRE NOSTRO GENERALI.

Après avoir prié pour le Chef de l'Église, nous prierons pour le Chef de la Congrégation. Dans quelques jours re-

viendra l'anniversaire de son élection ; nous ne saurions oublier la fête de famille qui signala, il y a un an, les *noces d'argent* du second Supérieur général. Tous les liens religieux et fraternels qui nous unissent se resserrèrent à cette occasion ; le petit corps apostolique des Oblats de Marie Immaculée s'affermit à tous les degrés de la hiérarchie. En saluant son Chef, il se déclara prêt à persévérer avec plus d'énergie et plus de zèle encore dans la voie de la discipline et du dévouement. L'écho de cette journée du 5 décembre 1886 vibre encore en nos âmes.

Vous ne l'avez pas oublié, vous non plus, mon Très Révérend Père.

Que d'événements se sont passés depuis ! Dans cette maison-mère de la rue de Saint-Pétersbourg, visitée, il y a sept ans, par une si grande épreuve, nous nous retrouvions tous réunis près de vous avec quelques-uns de nos Pères de Hollande, de Bordeaux et de Royaumont, pour reprendre en commun la tradition des grandes retraites. Un des nôtres, le R. P. Sardou, nous édifiait par son ardente parole, et le 17 février, nous renouvelions nos vœux avec la solennité des anciens jours. Quel charme de se retrouver au pied des autels, pour prier et écouter ! *Ecce quam bonum.*

Pourrions-nous oublier ce bon P. Duffo, apôtre de Ceylan pendant près de trente-cinq ans ! Il vint, épuisé sans retour, mourir au centre de la Famille. Quels exemples d'angélique patience et de douceur envers la mort nous reçûmes de lui pendant les longs mois de sa maladie !

A Rome, le Chapitre général tint ses assises à la date indiquée. Tous, nous savons l'histoire et les Actes de cette assemblée mémorable. Mais, à Paris, le mouvement apostolique inauguré en la Ville éternelle se prolongea, plusieurs mois durant, sous nos yeux ; nous vîmes passer nos missionnaires regagnant leurs ports d'em-

barquement et reprenant la route des pays lointains. L'arrière-garde de cette pacifique armée vient de nous quitter. Le feu sacré de l'apostolat brûle au cœur de vos fils, mon T. R. Père. Le passage des hommes de Dieu a, sur bien des points, réveillé l'amour des âmes, et nos noviciats qui se remplissent de lévites, attirés par le désir de porter au loin l'Évangile, attestent hautement l'autorité dont sont revêtus la parole et l'exemple des missionnaires.

Remercions Dieu pour ces bénédictions.

Et que les années, en se succédant, apportent à l'humble famille du vénéré Fondateur, à son successeur, à ses fils spirituels, à ses œuvres, force et courage ! C'est l'heure de l'espérance et du combat ; c'est surtout l'heure de la prière : *Ad multos annos!* Ecoutez-nous, Seigneur : *Pro Patre nostro generali.*

DECRETUM S. CONGREGATIONIS RITUUM (1).

De Commemoratione Sanctorum Apostolorum Petri et Pauli in officia Votiva Sanctorum Apostolorum.

Dubium VII. Quoties feria tertia recitatur officium votivum omnium Sanctorum Apostolorum, omittine debet in suffragiis ad Vesperas ac Laudes commemoratio Apostolorum Petri et Pauli ?

His dubiis ab infrascripto Secretario relatis, sacra Congregatio, post accuratum omnium examen, sic rescribere rata est :

Ad VII. Negative. Ita declaravit et rescripsit die 24 novembris 1883.

(1) Nous empruntons ce Décret à l'*Echo du Soracte* qui l'a inséré dans un de ses derniers numéros.

NOUVELLES DIVERSES

Le second volume des *Méditations*, du R. P. Boisramé, a paru ; le troisième et dernier se prépare et paraîtra sous peu. On peut se procurer cet ouvrage, composé spécialement pour la Congrégation, chez le R. P. Sardou, Procureur général.

La Table analytique des vingt-cinq premiers volumes de nos Annales, confiée aux soins du R. P. Simonin, sera bientôt achevée, et nous espérons pouvoir la publier dans les premiers mois de 1888.

Le R. P. Paquet, de la maison de Saint-Jean d'Autun, vient de publier sous ce titre : *le Petit Apôtre de la jeunesse*, un manuel qui a été honoré de l'approbation de Mgr l'Archevêque de Bourges, en date du 11 juillet dernier. On y trouve un résumé de la doctrine chrétienne, un exposé des méthodes les meilleures pour sanctifier le dimanche et les fêtes, des conseils spéciaux pour la première Communion, une série d'histoires pour les auditoires d'enfants et un détail des dévotions à recommander à la jeunesse. Ce petit *Vade mecum* se trouve chez Haton, libraire-éditeur, 35, rue Bonaparte. On peut aussi se le procurer chez M. l'Aumônier de l'Orphelinat, rue Porte-Saint-Jean, Bourges (Cher). « *Le Petit Apôtre,* dit l'auteur dans sa préface, est né d'une double pensée : évangéliser les pauvres, et parmi ces pauvres choisir pour auditeurs préférés, les petits, les enfants, suivant l'exemple donné par Notre Seigneur. *Le Petit Apôtre* est donc avant tout le Livre de l'enfant du peuple. »

Nous avons reçu, mais à une heure trop tardive pour

les publier dans ce numéro, diverses lettres et divers rapports envoyés par les supérieurs de nos maisons. Les rapports paraîtront dans les numéros suivants.

DÉPARTS POUR LES MISSIONS.

Le 17 juin, sont partis du Havre pour leurs missions respectives, Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, le R. P. Lestanc, de la même mission, et le R. P. Parisot, de la mission de Brownsville.

Le 25 juin, est parti du Havre pour sa mission de Prince-Albert, le R. P. André, accompagné de plusieurs postulants.

Le 18 août (départs déjà publiés dans le numéro de septembre), sont partis de Liverpool, pour le scolasticat d'Archville, les RR. PP. Duvic, Jean-Michel, du diocèse de Nancy, professeur de morale ; Poli, Jean-Antoine, du diocèse d'Ajaccio, professeur de dogme; Valence, Onésime, du diocèse de Nancy, professeur de philosophie.

Le même jour, sont partis de Londres pour la mission de l'Etat libre d'Orange, avec le R. P. Lenoir retournant dans sa mission, les FF. scolastiques Morley, William (aujourd'hui prêtre), du diocèse de Killaloe, et Ogle, Georges, du diocèse de Westminster.

Le 1er septembre, est parti de Liverpool pour sa mission de la Rivière Rouge, en qualité de Vicaire de mission, le R. P. Camper.

Le 3 septembre, sont partis de Londonderry (Irlande) pour la Colombie britannique, avec Mgr d'Herbomez retournant dans sa mission, le F. scolastique Walsh, James, du diocèse de Waterford (Irlande), le F. scolastique Morgan, William, du diocèse de Montréal (Canada), et six postulants.

Le 20 septembre, sont partis de Liverpool pour la pro-

vince des Etats-Unis, les FF. scolastiques (aujourd'hui prêtres) LEVOYER, Joseph, du diocèse de Vannes, et GÉNY, Bernardin, du diocèse de Chambéry.

Le 25 septembre, sont partis de Marseille pour la mission de Jaffna, le R. P. DUBREUIL, Michel, du diocèse de Lyon, et le Frère scolastique MAINGOT, Raoul, du diocèse de Paris.

Le 30 septembre, sont partis de Londonderry (Irlande), pour la Colombie britannique, avec le R. P. MAC-GUCKIN retournant dans sa mission, une célébrité médicale, le docteur FAGAN, pour l'hôpital catholique de nouvelle création de New-Westminster; le Frère scoslatique MADDEN et le Frère convers MOORE , Peter, du diocèse de Galway ; trois postulants scolastiques, trois postulants convers, un junioriste et huit postulantes pour les Congrégations de Sainte-Anne et de la Providence établies dans la mission.

Le 12 octobre, est parti de Liverpool pour la province des Etats-Unis, le R. P. LANCELON, Stanislas, du diocèse de Grenoble.

Du même lieu et vers la même époque, est parti pour le Vicariat de la Rivière rouge, le R. P. FOX, de la province britannique.

Le 24 novembre, sont partis de Liverpool pour la mission du Mackenzie, avec Mgr CLUT retournant dans sa mission, M. l'abbé FALHER, Constant, sous-diacre du diocèse de Vannes ; le Frère convers FORTIN, Emile, du diocèse de Verdun ; le Frère convers RYAN, Patrick, de la province britannique; M. TERNEC, Pierre, du diocèse de Vannes, postulant, et une postulante pour l'une des Congrégations établies dans la mission.

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1886 ET 1887 (1).

1258. MAINGOT, Raoul, 6 janv. 1886, Diano-Marina.

1259. PELLETIER, Louis-Marie-Napoléon (F. C.), 17 janv. 1886, N.-D. des Anges.

1260. MARTIN, Etienne-Julien (F. C.), 17 février 1886, Diano-Marina.

1261. ROZAND, Jean-Baptiste (F. C.), 17 fév. 1886, N.-D. de Sion.

1262. COUTRIE, Benoît (F. C.), 17 fév. 1886, N.-D. de Sion.

1263. TREMBLAY, Charles-Napoléon (F. C.), 1er mai 1886, N.-D. des Anges.

1264. DESROCHERS, Joseph-Camille, 20 juin 1886, Archville.

1265. LEFEBVRE, Camille-Marie-Joseph, 20 juin 1886, Archville.

1266. CAMPEAU, Basile-Marie-Joseph, 20 juin 1886, Archville.

1267. DAVID, Charles-Rodrigue-Emile, 20 juin 1886, Archville.

1268. LUGUET, Bernard, 6 juillet 1886, N.-D. de l'Osier.

1269. WALSH, James-Mary-Joseph, 15 août 1886, Belcamp.

1270. GOURLAY, Pierre-Joseph-Marie, 15 août 1886, Belcamp.

1271. JULIEN, Victorin, 15, août 1886, Ponzano-Romano.

1272. DEVÈS, Marius-Pierre, 15 août, 1886, Belcamp.

1273. CORNELOUP, Bénigne, 15 août 1886, Ponzano-Romano.

(1) En cas de variantes, la présente liste annule les précédentes.

1274. Leroyer, Joseph, 15 août 1886, Belcamp.
1275. Hermann, Pierre-Bernard, 15 août 1885, Belcamp.
1276. Tresch, Isidore, 15 août 1886, Belcamp.
1277. Gény, Bernardin, 15 août 1886; Belcamp.
1278. Laufer, Joseph-Louis, 15 août 1886, Saint-Charles (Fauquemont).
1279. Naessens, Albert-Paul-Cyrille, 31 août 1886, Archville.
1280. Allaire, Hormisdas-Joseph, 31 août 1886, Archville.
1281. Tranchemontagne, Jean-Marie-Joseph, 31 août 1886, Archville.
1282. Brulé, François-Marie-Xavier, 31 août 1886, Archville.
1283. Favreau, Joseph-Camille, 31 août 1886, Archville.
1284. Brunet, Herménégilde-Joseph, 31 août 1886, Archvilie.
1285. Dacey, John-Joseph-Francis, 31 août 1886, Archville.
1286. Hennessy, Roger-Francis, 22 sept., Belcamp.
1287. Wilkinson, Jérôme-Mary-Joseph, 29 sept. 1886, Ponzano-Romano.
1288. Donnelly, Peter-Bernard-Mary, 29 sept. 1886, Ponzano-Romano.
1289. Desjardins, Moïse-Joseph, 17 octobre 1886, Archville.
1290. Gourdon. . . . . , 1er nov. 1886, La Providence (1).
1291. Coumoul, Philippe, 15 nov. 1886, Colombo.
1292. Bougarel, François-Joseph, 15 nov. 1886, Colombo.

(1) Oblation faite le 1er novembre 1885, notifiée après le 1er novembre 1886, et enregistrée à cette dernière date. Prière d'envoyer au Secrétaire général les prénoms, lieu et date de naissance, diocèse, lieu et date de prise d'habit..., lieu et date de prêtrise.

1293. Graton, Alphonse, 8 décembre 1886, Archville.
1294. Vachon, Léandre-Hercule, 8 déc. 1886, Saint-Albert.
1295. Thirien, Adéodat, 8 déc. 1886, Saint-Albert.
1296. Boisgontier. . . . . . (1), (F. C.), 8 décembre 1886, Saint-Albert.
1297. De Saint-Quentin, Henri, 25 décembre 1886, Diano-Marina.

Pour les noms qui suivent, les numéros d'Oblation ne seront définitivement donnés qu'à la fin de l'année 1888.

Poggiale, Antoine, 17 février 1887, N.-D. de l'Osier.

Massimi, Antoine (F. C.), 17 février 1887, Marseille (Calvaire).

Engelding, Jean-Marie (F. C.), 17 fév. 1887, Saint-Charles (Fauquemont).

Fontaine, Jean-Marie-Joseph (F. C.), 17 février 1886, Saint-Charles (Fauquemont).

Weislinger, Jean, 19 mars 1887, Saint-Gerlach (Houthem).

Murphy, William-Joseph-Mary, 19 mars 1887, Archville.

Griaux, Germain-Louis, 19 mars 1887, Archville.

Pineau, Victor, 10 avril 1887, Saint-Albert.

Coudert, Antoine, 16 avril 1887, Colombo.

Dubois, Damase, 17 avril 1887, Archville.

Nobert, Joseph-Cyrille (F. C.), 1er mai 1887, N.-D. des Anges.

Dubreuil, Michel-Claude-Louis, 29 mai 1887, Saint-Gerlach (Houthem).

Guyonvernier, Louis-Marie-Amédée, 11 juillet 1887, N.-D. de l'Osier.

Heffernan, Peter (F. C.), 16 juillet 1887, Inchicore.

Sestier, Joseph, 22 juillet 1887, N.-D. de l'Osier.

Baatz, Charles, 10 août 1887, Saint-Charles (Fauquemont).

(1) Prière d'envoyer au Secrétaire général les prénom, lieu et date de naissance, diocèse, lieu et date de prise d'habit.

Simonin, Paul-Marie, 10 août 1887, Saint-Charles (Fauquemont).

Gidrol, Marcellin, 15 août, N.-D. de Sion.

Bottet, Constantin, 15 août 1887, N.-D. de Sion.

Bouvier, Louis-Emile-François, 15 août 1887, N.-D. de Sion.

Chauvin, Auguste-Joseph, 15 août 1887, N.-D de Sion.

Noel, Eugène, 15 août 1887, Belcamp.

Richard, Auguste-Nicolas-Marie, 15 août 1887, Belcamp.

Byrne, Charles, 15 août 1887, Belcamp.

De Vriendt, Charles-Louis, 15 août 1887, Archville.

Dozois, Joseph-Nazaire, 15 août 1887, Archville.

Deguire, Pierre-Séraphin, 15 août 1887, Archville.

Ducasse, Léon, 24 août 1887, Ponzano-Romano.

Dufour, Marcellin, 24 août 1887, Ponzano-Romano.

Filet, François-Michel, 24 août 1887, Ponzano-Romano.

Bernard, Clovis-François, 8 sept. 1887, Saint-Gerlach (Houthem).

Mac-Avenue, Bartholomew-Edouard, 8 sept. 1887, Archville.

Lewis, Louis-Victor, 8 sept. 1887, Archville.

Tourangeau, Ernest-Antoine, 8 sept. 1887, Archville.

Guertin, Arthur-J.-B.-Méderic, 8 sept. 1887, Archville.

Quinn, James-Henry, 11 sept. 1887, Archville.

Ortolan, Théophile, 13 sept. 1887, N.-D. de l'Osier.

Audemard, Henri-Marie-Joseph-Apollinaire, 9 oct. 1887, Archville.

Jeannotte, Elie-Joseph, 9 oct. 1887, Archville.

Davy, Adolphe-Pierre, 24 oct. 1887, Colombo.

Bunoz, Emile-Marie, 1er nov. 1887, Rome.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1887.

Le R. P. Provost, Philémon, décédé à Montréal le 28 novembre 1886. Il était né à Montréal le 5 avril 1841; il avait fait son Oblation le 29 août 1871.

Le R. P. Bennett, Guillaume, décédé à Ottawa le 2 février 1887. Il était né à Bar-Hill-Euzie (Ecosse) le 30 novembre 1821 ; il avait fait son Oblation le 21 septembre 1854.

Le R. P. Murphy, Michaël, décédé à Jaffna le 19 janvier 1887. Il était né à Leeds, diocèse de Beverley, le 19 juin 1850; il avait fait son Oblation le 17 février 1871.

Le F. C. Rodet, François-Frédéric, décédé à Autun le 20 mars 1887. Il était né à Charols, diocèse de Valence, le.... 1818; il avait fait son Oblation le 21 novembre 1855.

Le R. P. Duffo, Adrien, décédé à Paris le 18 avril 1887. Il était né à la Barthe-de-Nesles, diocèse de Tarbes, le 7 avril 1827 ; il avait fait son Oblation le 21 novembre 1850.

Le F. C. Delany, Richard, décédé à Liverpool le 6 novembre 1887. Il était né à Maryborough, diocèse de Kildare, le 4 septembre 1842 ; il avait fait son Oblation le 11 novembre 1868.

Le F. C. Perrin, Joseph, décédé à N.-D. de l'Osier le 13 novembre 1887. Il était né à Saint-Sixte, diocèse de Grenoble, le 12 février 1812 ; il avait fait son Oblation le 1er janvier 1845.

Le R. P. Laffan, William, décédé à Sicklinghall le 20 novembre 1887. Il était né à Galbally, diocèse de Limerick, le 29 septembre 1807 ; il avait fait son Oblation le 25 décembre 1864.

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1887.

JUIN 1887.

SEPTEMBRE 1887.

DÉCEMBRE 1887.

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue Darcet, 7.

